21277 c

Mr. J. R. Jones.
Solicitor.

St. Benet Chambers,
Fenchurch St. E.C.

EX BIBLIOTHECA

CAR I. TABORIS.

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, CITOYEN FRANÇOIS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins, N°. 18.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Nous voilà enfin arrivés à la partie de notre ouvrage la plus attendue par le public, à celle qui doit présenter actuellement un plus grand intérêt, et qui doit faire une révolution dans le monde religieux et dans le Culte de plusieurs grandes nations. Jusqu'ici le lecteur n'a été occupé que par le spectacle des superstitions anciennes ramenées aux principes de la science, et réunies toutes dans un centre commun, dans le culte de la nature universelle. Quoiqu'il soit toujours curieux de suivre la marche de l'esprit humain dans ses erreurs, comme d'observer les vérités qu'il découvre, et cela dans tous les siècles et chez tous les peuples, il faut néanmoins convenir que, parmi les objets de nos recherches philosophiques, il n'en est point de plus important que l'analyse des opinions religieuses dans lesquelles on a été soi-même élevé, et qui régissent le peuple chez lequel on est né. La Religion saisit l'homme dès son berceau, l'accompagne toute sa vie, et le suit par la crainte ou par l'espoir dans le tombeau même. Ce spectre plus effrayant encore par ses menaces, que consolant par ses promesses, a été jusqu'ici une énigme et pour ceux qui lui ont donné de la réalité et pour ceux qui n'y ont vu qu'un fantôme imaginé pour contenir les crédules mortels. Les premiers n'ont pas osé se rendre compte de leur croyance, ni regarder en face l'objet de leur respect superstitieux. Courbés servilement sous le joug des Prêtres depuis l'aurore de la vie jusqu'à la nuit de la mort, ils n'ont pas voulu sentir, que plus les dogmes, qu'on nous enseigne, paroissent absurdes et révoltans, plus la raison a droit d'être en garde contre l'erreur et l'imposture, et plus chacun a intérêt de les examiner, et de se rendre compte à soi-même des opinions que malgré nous l'éducation et l'exemple nous ont forcé de recevoir.

Dociles à la voix du Prêtre, qui commande la foi et défend de raisonner, ils ont oublié qu'il est de l'essence de la vérité de ne paroître jamais plus lumineuse, que lorsqu'elle est soigneusement examinée et fortement approfondie; comme il est dans la nature de l'erreur et du prestige de craindre un trop sérieux examen. La foi ou la crédulité, car ces mots en religion sont synonimes, est l'aveugle ignorance, qui se repose sur les autres du soin de juger; c'est une paresse de l'esprit qui redoute le travail des recherches profondes; et quand on est venu à bout de l'ériger en vertu, il n'y a plus de terme à l'erreur. Aussi le Prêtre dit, crois-moi; et le Sage, écoute-moi et raisonne. C'est aussi ce dernier langage que je vais tenir à ceux qui jusqu'ici ont abjuré cette lumière sacrée de la raison, et ont assez méprisé la vérité pour fuir un examen, qui seul peut faire évanouir le prestige religieux qui les environne de toutes parts.

Quant aux seconds, ils n'ont pas eu plus de raison pour ne pas croire, ou au moins ces raisons n'étoient point tirées de la science, mais seulement de

la répugnance qu'ils éprouvoient à admettre, comme des vérités, des faits et des dogmes qui ne portent pas le caractère de la vraisemblance. A peine en effet la philosophie a rendu à l'homme le droit de penser, qu'il tenoit de la nature, et que lui avoit ravi depuis tant de siècles l'autorité tyrannique de ses Prêtres, que le premier usage, qu'il a fait de sa liberté, a été de combattre avec les débris de ses fers l'antique Religion de ses pères, et de faire retomber sur elle le mépris et la haine, que méritoient ses ministres tout-à-la-fois avides, impérieux, vicieux et ignorans.

Cependant il eût été plus juste de chercher d'abord à l'entendre avant de l'injurier; et si la crédulité aveugle est une foiblesse qui dégrade la raison, la prévention précipitée, qui condamne, est une injustice que la saine philosophie désavoue. Le sage ne croit ni ne juge rien témérairement et sans examen. Il cherche à s'éclairer, et s'il arrache le bandeau, que l'autorité et l'éducation avoient attaché sur ses yeux dès sa plus tendre enfance, ce ne doit être que pour marcher plus sûrement à la lueur du flambeau de la raison et de la science.

La Religion chrétienne ne redoute point l'examen d'une critique éclairée, ni l'éclat de la lumière dont elle enseigne les mystères. Elle n'écarte de son sanctuaire que le vice et l'ignorance. Formée dans les écoles de la philosophie la plus ancienne, elle ne peut craindre de trouver une rivale et une ennemie dans sa propre mère; et, si de nos jours celle-ci a semblé vouloir l'avilir par le ridicule et le mépris, c'est que les nouveaux philosophes n'ont point appelé à leur secours la science. Elle seule pouvoit lever le voile sacré, qui déroboit le corps auguste de la nature à la vue du vulgaire profane. Ils ont cru que ce qu'ils n'entendoient pas étoit inintelligible et absurde; que le mépris de la science ancienne leur tiendroit lieu de savoir, et ils n'ont pas apperçu, qu'en s'affranchissant de la crédulité du peuple, ils n'avoient pas cessé pour cela d'être plongés dans les ténèbres de la commune ignorance. Il leur a paru plus aisé de censurer que d'apprendre, et plus court de rejeter les énigmes sacrées, que d'en deviner le sens.

Cependant ils devoient leur en soupçonner un, et assez raisonnable, pour que de pareils dogmes aient été admis par une partie assez considérable de la terre, et aient fait une fortune aussi étonnante dans les opinions religieuses des peuples qui nous ont précédé.

Les grands événemens sont ordinairement produits par de grandes causes; et comme les philosophes rejettent avec raison ces causes surnaturelles, imaginées par les Sages de l'antiquité pour accréditer leurs opinions dans l'esprit du vulgaire, ils auroient dû en chercher la source dans la science ancienne, et étudier le caractère philosophique des Sages de l'Orient, afin de saisir le mot des énigmes sacrées, dont la multitude se trouve dépositaire sans espoir de les jamais comprendre. L'antiquité de ces Dogmes, leur universalité, et le respect profond que tant de milliers d'hommes ont eu pour eux, leur courage à les défendre, le soin qu'ils ont toujours pris de

les perpétuer et de les propager, tout devoit leur empêcher de croire que ce ne fût qu'un assemblage d'idées bisarres et monstrueuses, sorties d'un cerveau mal organisé, dont le délire fût devenu un délire presque universel. Ce n'est pas ainsi que marche la nature. Le monde moral, comme le monde physique, a des Lois invariables, dont on reconnoît l'empire dans ses plus grands écarts.

La Religion chrétienne, comme toutes les autres, est l'ouvrage de l'homme; l'homme doit y avoir laissé l'empreinte de son génie, qui n'est point extravagant, quand il reçoit les idées que la nature lui imprime, et qui ne le devient, que quand il s'efforce de donner de la réalité aux ombres et aux images.

Placés entre les uns et les autres, entre ceux qui croient tout, et ceux qui rejettent tout, nous leur dirons, examinons et rendons-nous enfin compte de notre croyance et de celle de nos pères; voyons ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux, sous quel rapport nos idées religieuses peuvent avoir un fond de réalité, et sous quel autre rapport elles peuvent être fausses. Pénétrés de respect et d'amour pour la vérité, nous irons la chercher jusqu'au fond de nos sanctuaires, et nous écarterons le voile mystérieux qui la couvre. Peut-être y trouverons-nous encore la Nature. J'avoue néanmoins que s'il est une Religion, qui semble devoir échapper à l'analyse que nous avons entreprise de faire des Cultes, par le moyen de l'astronomie et de la physique, et ne pouvoir être confondue avec les autres, dont elle a dans tous les temps affecté de se séparer, c'est sans doute la Religion des Chrétiens. Née depuis peu de siècles en apparence, sortie tout-à-coup de son obscurité, au milieu des générations instruites, et au sein des lumières qui éclairoient l'Asie et l'Europe sous le règne d'Auguste, appuyée de monumens soi-disant historiques, ou au moins qui ont passé jusqu'ici pour avoir toute l'authenticité de l'histoire chez les peuples qui la professent, attaquée et défendue presque dès son berceau, et victorieuse, sinon par la force du raisonnement, au moins par celle de la crédulité, on pourroit imaginer qu'elle demeurera encore victorieuse du combat que nous allons livrer à ses fictions sacrées et à ses Dogmes obscurs, que son Dieu seul restera en possession de cette réalité historique, que pendant tant de siècles il avoit usurpée, et que près de ses sanctuaires va enfin échouer la méthode nouvelle, qui nous a ouvert ceux des autres Religions. La haine qu'elle a toujours vouée aux adorateurs de la Nature, du Soleil et des Astres, aux Divinités Grecques, Romaines et Egyptiennes, confirment encore cette conjecture, et donneroit à penser qu'elle n'appartient en aucune manière aux diverses sectes de la Religion universelle, si l'erreur d'un peuple sur le véritable objet de son Culte prouvoit autre chose, que son ignorance, et si le Culte d'Hercule cessoit d'être celui du Soleil, parce que dans l'opinion des Grecs ce n'étoit que le Culte d'un grand homme et d'un Héros.

Les Romains tournoient en ridicule les Divinités de l'Égypte, et cependant

les Romains les adoroient sous d'autres formes et sous d'autres noms. Ils bannissoient de leur ville Sérapis, et Anubis et Isis ; ils révéroient Pluton, Mercure, et Cérès. Platon croyoit que les Grecs avoient un Culte différent de celui de leurs pères, parce qu'à la place du Soleil, de la Lune et des Astres, qu'adoroient les anciens Grecs, on adoroit de son temps Hercule, Jupiter, Esculape, Bacchus, que nous avons cependant prouvé plus haut n'être que ce même Soleil, qu'il reconnoît avoir été l'objet du Culte des premiers Grecs. Convaincus de cette vérité, que l'opinion qu'a un peuple de sa Religion ne prouve rien autre chose que sa croyance, nous avons osé porter la lumière de l'érudition et de la philosophie dans le labyrinthe sacré des prêtres de Rome moderne, comme nous l'avons déjà porté dans celui des Pontifes de l'ancienne Rome. Nous avons encore trouvé Jupiter-Ammon, ou le dieu Soleil de l'agneau, consacré au Capitole, et le vieux Janus avec ses clefs à la porte de son Temple. Cette assertion, d'après les préjugés de l'éducation, et l'habitude de croire tout sans jamais raisonner, en fait de Religion, paroîtra d'abord un paradoxe ; mais nous nous engageons ici à lui donner toute l'évidence de la démonstration la plus rigoureuse. Nous détruirons du même coup les erreurs du peuple et celles des nouveaux philosophes, et nous dépouillerons Christ de ses deux natures en même temps. Le peuple en fait un Dieu et un Homme tout ensemble ; le philosophe aujourd'hui n'en fait plus qu'un Homme. Pour nous, nous n'en ferons point un Dieu, et encore moins un homme qu'un Dieu ; car le Soleil est plus loin de la nature humaine, qu'il ne l'est de la nature divine.

Christ sera pour nous, ce qu'ont été Hercule, Osiris, Adonis, Bacchus. Il partagera en commun avec eux le Culte, que tous les Peuples de tous les Pays et de tous les siècles ont rendu à la nature universelle et à ses agens principaux ; et s'il semble prendre un corps mortel, comme les héros des anciens poëmes, ce ne sera que dans les fictions d'une légende. Ici peut-être aurons-nous plus d'obstacles à vaincre de la part des philosophes que de celle du peuple. Car celui qui se croit par sa raison placé au-dessus des autres hommes consent plus difficilement à faire l'aveu de ses erreurs, sur-tout quand il faut étudier une science, et une science nouvelle, dont le résultat doit être un sacrifice de l'amour-propre. Nous osons néanmoins espérer, que le sincère ami de la vérité nous suivra dans nos recherches, et si quelque chose peut le consoler de s'être trompé, c'est de se souvenir que son erreur a été celle de plusieurs siècles, et de plusieurs milliers d'hommes.

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Religion Chrétienne.

L'INTELLIGENCE des mystères des sectateurs du culte Mithriaque, connu sous le nom de religion de Christ, dépend sur-tout de l'explication des allégories sacrées de la religion de Zoroastre, que les Juifs ont adoptées dans leur Cosmogonie. Les idées théologiques des Chrétiens sont essentiellement liées avec celles des Juifs, et toute la religion chrétienne est appuyée sur l'allégorie du second chapitre de la Genèse. L'incarnation du Christ n'est devenue nécessaire, qu'afin de réparer le mal introduit dans l'univers par le serpent qui séduisit la première femme et le premier homme, en leur conseillant de manger des fruits du fameux arbre du bien et du mal. L'existence de Christ réparateur ne peut être admise, comme fait historique, qu'autant que la conversation du serpent avec la femme, et l'introduction du mal, qui en fut la suite, sera un fait réel et historique. Si au contraire cette aventure prétendue n'est qu'une allégorie, la réparation de Christ et sa mission ne peut être une réalité. On ne peut séparer ces deux dogmes l'un de l'autre. La nature de la première aventure détermine nécessairement celle de la seconde. Point de péché, point de réparation; point de coupable, point de réparateur. Mais si la première aventure est réelle sous un certain rapport, la seconde le sera sous ce même rapport. Il ne s'agit plus que d'examiner sous quel rapport elle est vraie, et si on doit y voir un fait historique, ou un fait cosmique présenté sous le voile de l'allégorie. Ce doute est d'autant plus fondé, que les trois premiers chapitres de la Genèse, qui contiennent l'histoire de la Création du monde, celle d'Adam et d'Eve, de leur tentation et de leur péché, ont toujours fait beaucoup de peine aux interprètes de l'Ecriture, juifs ou chrétiens..

(1) Thomas Burnet n'a pas dissimulé ces difficultés. Beausobre rapporte un précis de toutes ces invraisemblances inexplicables, et il joint cette réflexion si sage de Burnet (2). « La fortune et » le préjugé ont un grand pouvoir sur » les esprits. Nous recevons, nous em- » brassons cette histoire sans examen, » parce qu'elle a été écrite par Moyse. » Si nous la trouvions dans un philo- » sophe grec, dans un Rabbin, dans un » écrivain mahométan, l'esprit seroit

(1) Beausobre, T. 2. p. 449.

(2) Burnet, Arch. L. 2. p. 7.

» arrêté à chaque pas par des doutes » et des objections. Cette différence » dans notre jugement ne vient point » de la nature des faits ; elle vient de » l'opinion que nous avons de Moyse, » que nous croyons inspiré ».

Et en effet, tout y choque par l'invraisemblance. L'idée d'un Dieu, c'est-à-dire, d'un Être par sa nature invisible à l'œil, incompréhensible à l'esprit, qui se promène dans un jardin, et qui donne des préceptes à l'homme ; celle d'une femme qui fait la conversation avec un serpent, l'écoute parler, et en reçoit des conseils ; celle d'un homme et d'une femme organisés pour se régénérer, et cependant destinés à être immortels, et à produire à l'infini d'autres êtres immortels comme eux, qui se reproduiront aussi, et se nourriront des fruits du jardin, qui va les contenir durant l'éternité ; une pomme cueillie, qui va devenir le crime de tant de millions d'hommes, qui n'y ont eu aucune part, et qui ne sera pardonné, que quand les hommes se seront rendus coupables du plus grand des forfaits, d'un déicide, crime lui-même impossible ; la femme, depuis cette époque, condamnée à engendrer avec douleur, comme si les douleurs de l'enfantement ne tenoient point à son organisation, et ne lui étoient point communes avec tous les autres animaux, qui n'ont point goûté de la pomme fatale ; tant d'absurdités et de folles idées, réunies dans un seul chapitre de cette Cosmogonie, ne nous permettent pas de les admettre comme des faits historiques. La raison et le bon sens, cette lumière que la Nature a donnée à l'homme pour guider ses jugemens, comme celle du soleil pour éclairer ses pas, rejettent avec indignation de pareils contes, lorsqu'on veut les lui donner pour des faits historiques. Il n'y a que le prestige de l'éducation, la force de l'autorité, l'empire de l'habitude et de l'exemple, qui puissent nous familiariser avec des idées aussi extravagantes, et qui révoltent tout homme, qui n'a pas absolument éteint le flambeau sacré de la raison dans la fange des préjugés. Nous conclurons donc, d'après l'exposé de ces fictions religieuses, qu'on ne peut en aucune manière les classer dans l'histoire, qu'on ne peut y reconnoître des faits réels et des aventures humaines ; bien loin d'y trouver l'ouvrage de la raison divine et de l'intelligence éternelle.

S'il est quelqu'un parmi nos lecteurs, dont la crédulité courageuse puisse encore les admettre comme des faits, et en digérer toutes les absurdités, nous l'avertissons qu'il peut s'arrêter ici : nous n'écrivons que pour l'homme raisonnable. S'il s'en trouve d'autres, qui ne pouvant se résoudre à admettre des fables aussi monstrueuses, et que la saine raison rejette, persistent néanmoins à croire à la mission de Christ et à ses miracles presqu'aussi absurdes, il peut encore s'arrêter ici, puisqu'il ajoute à la plus stupide crédulité la plus ridicule inconséquence, le réparateur n'étant plus qu'un être imaginaire, si la chute de l'homme n'est qu'une chimère.

Quel parti reste-t-il donc à prendre pour l'homme raisonnable et conséquent ? de tout rejeter, ou de tout expliquer d'une manière qui s'accorde avec la droite raison. Le premier parti est fort aisé à prendre : il ne faut que du bon sens. Mais il paroît hardi et téméraire de rejeter sans examen une doctrine aussi ancienne, aussi répandue, et que nos ancêtres ont pris tant de soin de perpétuer. Les livres où sont consignées ces histoires forment la bâse du code religieux de plusieurs nations, et ont toute l'authenticité qu'on peut exiger dans les monumens de la croyance humaine.

Il ne nous reste donc d'autre ressource, que de chercher à les entendre et à les concilier avec le bon sens, dont ils sont

l'ouvrage. Ce dernier parti, qui est le plus sage, n'est pas le plus facile : et ce sont les difficultés mêmes que ce travail présente, c'est le désespoir d'y réussir et l'impossibilité apparente d'y trouver de la raison, qui ont déterminé les Philosophes à aller au plus court et au plus aisé, et à les rejeter tout simplement, comme un tissu de contes absurdes, sans but ni fondement quelconque, indignes de l'attention du philosophe, et l'opprobre de la raison humaine, aussi outragée par ceux qui les croyent que par ceux qui les ont faits.

Voilà jusqu'où sont arrivés de nos jours les Philosophes. Ils sont moins crédules que le peuple, mais ils ne sont pas plus instruits. Il leur restoit encore un pas à faire. C'étoit de pénétrer le sens de ces cosmogonies, au lieu de les rejeter avec dédain. Ce pas nous allons le faire. Nous considérerons donc ce récit bisarre de la Genèse, sur lequel s'appuie essentiellement tout le système religieux des Chrétiens, comme une allégorie assez ingénieuse sur la nature et sur l'ordre cosmique, qui nous est tracé dans cette Cosmogonie. En effet, on ne peut y voir des faits historiques : la raison s'y refuse. On ne peut la rejeter comme un tissu de rêveries et de pures chimères. L'authenticité du livre et le respect qu'on a toujours eu pour lui, ne le permet pas. Donc il faut l'admettre, mais comme allégorique. Nous sommes d'autant plus autorisés à le faire, que nous savons que les anciens Sages, et sur-tout les Orientaux, qui nous ont donné ces livres, aimoient le langage figuré, la parabole et l'allégorie. Les Philosophes de ces siècles-là et de ces climats se proposoient des énigmes savantes, et mettoient leur gloire à les résoudre. Les Perses (1) en particulier aimoient à cacher leur philosophie sous des fables mystérieuses. Strabon dit formellement (2), que la Mythologie chez eux se rapportoit toujours à un but utile.

Tout le monde sait que les Egyptiens usoient de ce même moyen. Quelques interprêtes du Timée ont pensé, que toute la prétendue guerre des Athéniens contre les Atlantes n'étoit qu'un roman philosophique sur le débrouillement du chaos. Le génie oriental en général semble, dans tous les temps, avoir imprimé ce caractère à ses ouvrages. Les fables de Lockman et d'Esope, les Contes Arabes en sont une preuve sans réplique.

La Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton, qui, comme la Genèse et comme toutes les Théogonies anciennes, nous présente pour premier tableau *Uranus* et *Ghè*, ou *Haschamaïm* et *Harets*, le ciel et la terre, et qui met sur la scène le soleil et le temps personnifiés, ne contient que la théorie cosmogonique de la Nature écrite dans le style de l'Histoire. Afin qu'on ne s'y laisse pas tromper, l'auteur, comme nous l'avons déjà observé, finit son écrit en disant : «tels sont les objets que l'Hiérophante »tournoit en allégories, dans lesquelles »étoient décrits les phénomènes de la »Nature et l'ordre cosmique, et que l'on »enseignoit dans les orgies et les initia»tions. Les Hiérophantes, cherchant à »exciter l'étonnement et l'admiration »des mortels, transmirent fidèlement ces »choses à leurs successeurs et aux initiés.

Ce passage, que nous rappelons ici, peut nous donner une idée du génie des Cosmogonies anciennes, de l'usage qu'on y fit de l'allégorie pour enseigner aux initiés les vérités religieuses, et voiler les grands tableaux que présente la nature, pour les dérober à l'œil profane, piquer la curiosité de l'homme par la singularité des images, et subjuguer son respect par l'étonnement et l'ad-

(1) Beausobre, T. 2., p 301.

(2) Strabon, L. 15, p. 733.

miration qu'inspire le merveilleux.

Origène dit à Celse (1), qui se vantoit de connoître fort bien la religion chrétienne : « En Egypte les philo» sophes ont une science sublime et » cachée sur la nature de Dieu, qu'ils » ne montrent au peuple, que sous l'en» veloppe de fables ou d'allégories. » Celse, ajoute-t-il, ressemble à un » homme qui, ayant voyagé dans ce » pays, et qui n'ayant jamais conversé » qu'avec le vulgaire grossier, croiroit » entendre la religion des Egyptiens. » Toutes les Nations orientales, les » Perses, les Indiens, les Syriens, » cachent des mystères secrets sous des » fables religieuses; le sage de toutes les » Nations en pénètre le sens, tandis que » le vulgaire n'en voit que les symboles » et l'écorce».

Isidore fils de Basilide (2), dans un fragment, que Clément d'Alexandrie nous a conservé (3), dit : « que ceux qui » veulent philosopher doivent appren» dre ce que veut dire le chêne ailé et » le manteau de diverses couleurs qui le » couvre; que tout ce que Phérécyde a » enseigné d'une manière allégorique, » dans sa théologie, il l'a pris de la » prophétie de Cham ».

Tatien appeloit la philosophie Pythagoricienne l'héritage de Phérécyde, et celle de Platon, une image de Phérécyde. Or, Phérécyde avoit affecté d'envelopper d'allégories l'ancienne théologie des Phéniciens. Clément d'Alexandrie le compare (4) à Héraclite, appelé le Ténébreux, à cause de l'obscurité de ses ouvrages.

Toute la théologie des Indiens est écrite allégoriquement. On peut voir leurs fables sur Pareswati, Vichnou, Routren et Brouma, et sur les cinq premières puissances que Dieu créa, lesquelles ressemblent entièrement aux cinq élémens, dont Manès suppose que Dieu composa l'armure du premier homme. Les Valentiniens et les Gnostiques exprimèrent dans ce style les idées les plus abstraites sur la Divinité, comme on peut le voir dans Irénée, Epiphane et dans Beausobre (5). De là le Propator, le Buthos, la Sigé son épouse; le *Nous* et son épouse *Vérité* ou Alethéia, et toute la suite des Éons et leurs épouses, qui ne sont que les attributs de leur essence. Ainsi les chrétiens ont personnifié le *Logos*, le *Spiritus*, et le principe de l'intelligence et de la vie universelle qui résident dans Dieu, et qu'il communique au monde, comme nous le verrons plus loin. Nous ne devons donc pas être surpris de retrouver le même caractère allégorique dans la Cosmogonie des Hébreux, peuples voisins de la Phénicie et de la Syrie, où écrivirent Sanchoniaton et Phérécyde, et dont le législateur passe pour avoir été à peu-près contemporain du premier de ces auteurs. Ils avoient tous deux écrit sur la Cosmogonie, comme Moyse, et sur les premiers principes des choses, sur le temps, sur le ciel et sur la terre (6). Les docteurs hébreux eux-mêmes, ainsi que plusieurs docteurs chrétiens, conviennent, que les livres attribués à Moyse sont écrits dans le style allégorique; qu'ils renferment un sens tout autre que celui que la lettre présente, et que l'on prendroit des idées fausses et absurdes de la divinité, si on s'arrêtoit à l'écorce. C'est sur-tout dans le premier chapitre de la Genèse et dans la fable d'Adam et d'Ève, qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique, dont on devoit bien se garder, disent-ils, de donner la clef au vulgaire. Voici ce que dit, à cet égard Maimonide, le plus savant des Rabbins (7). « On ne doit pas entendre ni prendre

(1) Orig. Contr. Cels. L. 1, p. 12.
(2) Beausobre, T. 1, p. 327.
(3) Clem. Alex. Str. l. 6, p. 641.
(4) Ibid. p. 517.
(5) Beausobre, T. 1. l. 3. c. 7. 10.
(6) Diog. Laert. l. 1.
(7) Maimon. More Nevoch. pars 2. c. 29.

» à

» à la lettre ce qui est écrit dans le » livre de la Création, ni en avoir les » idées qu'en a le commun des hommes; » autrement nos anciens sages n'au- » roient pas recommandé avec autant » de soin d'en cacher le sens, et de ne » point lever le voile allégorique qui » cache les vérités qu'il contient. Pris » à la lettre, cet ouvrage donne les » idées les plus absurdes et les plus ex- » travagantes de la divinité. Quiconque » en donnera le vrai sens, doit se garder » de le divulguer. C'est une maxime » que nous répètent tous nos sages, et » sur-tout pour l'intelligence de l'œuvre » des six jours. Il est difficile que par » soi-même ou à l'aide des lumières » d'autrui, quelqu'un ne vienne à bout » d'en deviner le sens : alors il doit se » taire, ou s'il en parle, il ne doit en » parler qu'obscurément et d'une ma- » nière énigmatique, comme je fais » moi-même, laissant le reste à devi- » ner à ceux qui peuvent m'entendre ». Et il ajoute que ce génie énigmatique n'étoit pas particulier à Moyse et aux docteur Juifs; mais, qu'il leur étoit commun avec tous les sages de l'antiquité (1).

Maimonide n'est pas le seul qui ait cru que les livres de Moyse renfermoient un sens caché, et qu'on devoit y chercher l'allégorie. Philon, écrivain juif, pensoit de même, et la plupart de ses traités n'ont d'autre but que de rappeler tous les livres sacrés à l'allégorie. Il a fait deux Traités en particulier intitulés *des Allégories* (2), dans lesquels il rappelle à l'allégorie l'arbre de vie, les fleuves du paradis et les autres fictions de la Genèse. Il s'est trompé, en ce qu'il a rapporté à la morale des allégories qui devoient se rapporter à la Nature. Quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ses explications, et qu'il n'ait pas rencontré juste, au moins est-il certain qu'il a bien senti qu'on ne devoit pas prendre ces récits à la lettre; et il savoit par tradition, que les Juifs les plus instruits croyoient qu'il y avoit un autre sens que celui qui se présente naturellement. C'est une chose avouée de tous ceux qui connoissent un peu les écritures (3), dit Origène, que tout y est enveloppé sous le voile de l'énigme et de la parabole. Cet écrivain et tous ses sectateurs regardoient en particulier, comme une allégorie, toute l'histoire d'Adam et d'Eve et du paradis terrestre, ainsi qu'on peut le voir dans Cedrenus (4). Dès ce temps-là, les gens instruits sentoient donc combien il étoit nécessaire d'avoir recours à l'allégorie pour sauver les absurdités des dogmes secrets de l'initiation.

Les Thérapeutes, chez les Juifs, consacrant à la retraite, à la prière et à la méditation tous les momens de leur vie, s'occupoient de la recherche du sens mystique des écritures, ne croyant pas qu'on dût les prendre à la lettre. Ils employoient la clef allégorique, et disoient que la lettre n'étoit que le corps des choses qu'elles contenoient, et que le sens caché en étoit l'ame. Les Esséniens étoient aussi de grands allégoristes (5). Origène (6) rapporte une comparaison assez ingénieuse d'un docteur hébreu. Il compare leur écriture à un vaste édifice qui renferme une foule d'appartemens, dont les clefs sont distribuées dans chacun, de manière qu'aucune ne convienne à l'appartement auquel on l'a attachée. L'embarras est de trouver la clef qui seule convient et peut ouvrir chaque appartement.

Philon, dans son traité de la Vie contemplative, parlant des premiers

(1) Ibid. pars 1. l. 17.
(2) Phil. p. 3.
(3) Origen. Comm. in Psalm. p. 38.
(4) Cedren. p. 376.
(5) Beausobre T. 2. p. 462.
(6) Orig. Comm. in Psalm. p. 39.

ou des Thérapeutes, qui, adressant leurs prières à la Divinité, se tournoient vers l'Astre du jour, dit qu'ils s'étudioient à pénétrer le sens caché des livres sacrés, et qu'ils y méditoient les secrets de la nature déguisés sous le voile de l'allégorie, c'est-à-dire, qu'ils n'y voyoient que la théorie des causes naturelles exprimée dans le style allégorique, comme nous allons le faire voir. Ces Thérapeutes étoient la secte la plus sage et la plus instruite chez les Juifs. Il n'est pas étonnant, qu'ils apperçussent dans leurs livres un sens philosophique, que ne peut y voir le commun des lecteurs, qui ne jugent des choses que pour la forme extérieure, et qui sont incapables de suivre un examen sérieux des grands tableaux de la nature, sur-tout lorsque la science et l'allégorie les ont couverts d'un voile que le travail seul et le génie des recherches peuvent écarter. Ils étoient seuls dépositaires du sens mystique de ces allégories, dont l'explication étoit contenue dans des commentaires et des traités particuliers, que leur avoient laissés leurs anciens Sages, si on en croit Philon (1).

Josephe (2) et Philon chez les Juifs, Clément d'Alexandrie (3) chez les Chrétiens conviennent, que la distribution des différentes parties du temple des Juifs, les ornemens de leur Grand-Prêtre représentoient toute la nature, et en particulier ses parties les plus apparentes, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, les Planètes, les signes du Zodiaque, les Elémens, et que tout le système du monde y étoit retracé par mille emblêmes ingénieux; enfin qu'on y voyoit le tableau simbolique de l'univers, le premier temple de la Divinité, comme nous l'avons déjà exposé dans le chapitre troisième du livre premier de cet Ouvrage. Si les Juifs ont cru devoir représenter l'ordre du monde dans leurs monumens religieux, n'est-il pas vraisemblable que, par une suite du même génie, ils ont dû le décrire dans une Cosmogonie, qui est destinée essentiellement à contenir une description des premières causes et des grands agens qu'emploie la nature? Au moins n'est-il pas absurde de tirer cette induction et de supposer, avec les Thérapeutes, que leur Genèse ou Cosmogonie contenoit les secrets de la nature, cachés sous le voile de l'allégorie.

Augustin (4), dans sa Cité de Dieu, convient que bien des gens regardoient l'aventure d'Eve et du serpent, ainsi que le paradis terrestre, comme une fiction et une allégorie. Ce Docteur chrétien ayant rapporté plusieurs explications morales, que l'on donnoit de ces allégories et dont aucune ne nous paroît bonne, ajoute qu'on pourroit en trouver de meilleures encore; qu'il ne s'y oppose point, pourvu toutefois, dit-il, qu'on y voie aussi une histoire réelle. Je ne sais comment Augustin peut concilier une allégorie avec une histoire réelle. S'il tient à cette dernière, au risque d'être inconséquent, c'est qu'il fût tombé dans une contradiction plus grande encore; savoir, de reconnoître la mission réelle de Christ, en même temps qu'il eût admis le premier chapitre de la Genèse pour une pure allégorie. Il a bien senti la conséquence, et que la réparation d'une faute allégorique ne pourroit être qu'allégorique elle-même. Comme il vouloit que la réparation du mal par Christ fût un fait historique, il falloit bien que la faute d'Adam et d'Eve et la séduction du serpent fût aussi un fait historique. Mais d'un autre côté l'invraisemblance de cette histoire lui arrachoit un aveu précieux, celui du besoin

(1) Phil. p. 69.
(2) Antiq. Jud. l. 3. c. 7 et 8.
(3) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 562.
(4) De Civit. l. 13. c. 21.

de recourir à l'allégorie pour la ramener au bon-sens, et y trouver quelque trace de sagesse. On peut même dire avec Beausobre, qu'Augustin abandonne en quelque sorte Moyse et le Vieux Testament aux Manichéens, qui s'inscrivoient en faux contre les trois premiers chapitres de la Genèse, et il avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois chapitres de la Genèse, sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui; qu'il faut absolument pour sauver Moyse et son histoire, y voir une allégorie (1).

Augustin suivit en cela l'exemple d'Origène (2), qui s'exprime ainsi sur cette prétendue histoire: « Quel homme » de bon-sens se persuadera jamais, » dit-il, qu'il y ait eu un premier, un » second, un troisième jour, et que ces » jours-là aient eu chacun leur soir et » leur matin, sans qu'il y eût encore » ni soleil, ni lune, ni étoiles? quel » homme assez simple pour croire » que Dieu, faisant le personnage de » Jardinier, ait planté un jardin en » Orient? que l'arbre de vie fut un » arbre véritable, sensible, dont le fruit » eut la vertu de conserver la vie, etc. »

Origène suppose donc, qu'il y a dans l'Ancien Testament plusieurs histoires qui ne sauroient s'être passées, comme l'auteur sacré le rapporte, et qui ne sont que des fictions, sous lesquelles sont enveloppées des vérités secrètes. Il compare l'histoire de la tentation à la fable mystérieuse de la naissance de l'Amour, qui eut pour père *Porus*, père de l'Abondance; et pour mère, la Pauvreté. Quoi qu'il en soit, on voit par ces passages des Docteurs Juifs et Chrétiens, que la clef allégorique est nécessaire pour entendre les premiers chapitres de la Genèse, et qu'on ne peut, sans absurdité, les prendre à la lettre.

Hiérax, savant Manichéen, avoit composé des Commentaires sur l'œuvre des six jours, qu'il rappeloit à l'allégorie, suivant Saint-Epiphane. Il étoit, dit Beausobre (3), dans le sentiment où ont été plusieurs Pères, que l'histoire de la création et celle de la tentation ne devoient pas s'expliquer à la lettre.

Le même Beausobre (4) ayant rapporté les raisons, qui déterminèrent les anciens auteurs Juifs et Chrétiens à regarder le premier chapitre de la Genèse comme une allégorie, termine ce passage en disant: c'est pour cette raison que de très-habiles interprètes ont jugé, que l'histoire de la tentation n'est qu'une parabole, dans laquelle Moyse a imité le style des Orientaux, qui disent une chose pour en faire penser une autre.

Nous pourrions rapporter une foule d'autres autorités, qui nous conduisent à chercher dans ces livres un sens allégorique, qui fasse évanouir les absurdités apparentes qu'ils contiennent. Mais il nous suffit de celles que nous venons de citer, pour prouver que notre marche nous est déjà tracée par l'avis des Docteurs les plus instruits, et que l'interprétation allégorique n'est pas une idée neuve, mais qu'elle est aussi ancienne que nécessaire.

Parmi les différentes espèces d'allégories, qu'on a cru y voir, nous nous attacherons au système des Thérapeutes, comme au plus simple et au plus naturel, et nous verrons dans la Genèse, ce qu'on doit voir dans une Cosmogonie, le tableau mystérieux de la Nature. Comme les Docteurs Juifs, fidèles à la Loi du secret recommandé par leurs Rabbins et leurs plus anciens Sages, ne nous ont pas laissé échapper assez de lumière, pour que nous puissions pénétrer le sens des énigmes sacrées contenues dans leurs livres, nous chercherons dans le Code religieux de leurs voisins, dans les sources mêmes

(1) August. Contr. Manich. L. II. v. 2.
(2) Orig. Philocal. p. 12.
(3) Beausobre, T. I. p. 431.
(4) Beausobre, T. 2. p. 451.

de leur doctrine, et dans les ouvrages originaux, la lumière qu'ils nous refusent, et qu'aujourd'hui ils seroient fort embarrassés peut-être de nous donner. C'est dans la Perse, et dans les livres de Zoroastre, que nous trouverons la clef des allégories sacrées des Hébreux. Le Législateur des Perses, comme celui des Juifs, place l'homme dans un jardin de délices, et y fait introduire le mal par un serpent; ensorte que ces deux Cosmogonies, aux termes près, n'en font qu'une; mais celle des Perses, comme originale, est plus claire, et nous donne le mot de l'énigme, qui a été supprimé dans la seconde. Voici ce que dit le Zend-Avesta.

Ormusd, le Dieu Lumière, le bon principe, dit à Zoroastre (1) qu'il a donné à l'homme un lieu de délices et d'abondance. « Si je n'avois pas donné » ce lieu de délices, aucun Être ne » l'auroit donné. Ce lieu est Eiren-» Vedio, qui, *au commencement* (*a*), » étoit plus beau que le monde entier » qui existe par ma puissance. Rien » n'égaloit la beauté de ce lieu de dé-» lices, que j'avois donné. J'ai agi le » premier (Ormusd ou le bon principe), » et ensuite Petiâré (le mauvais prin-» cipe). Ce Petiâré Ahriman, plein de » mort, fit, *dans le fleuve la grande* » *Couleuvre, mère de l'Hiver*, donné » par le Dew (ou mauvais principe). » L'hiver répandit le froid dans l'eau, » dans la terre, dans les arbres. L'hiver » fut extrêmement rude vers le milieu. » Ce n'est qu'après que l'hiver a paru, » que les biens renaissent en abon-» dance ».

Il résulte, d'après les termes de cette Cosmogonie, que le mal introduit dans le monde par le serpent, n'est autre chose que l'hiver, considéré comme l'ouvrage du principe du mal et des ténèbres; qu'il n'est ici question que du mal physique et périodique que ramènent les saisons, qui arrête la végétation, et dévaste la scène terrestre où la Divinité a placé l'homme; et enfin que cette Cosmogonie n'est qu'un tableau simple des phénomènes annuels de la Nature.

L'Auteur de la Genèse des Perses place ce jardin de délices dans l'Iran (*b*), pays vraiment délicieux; il l'appelle Eren, nom que les Docteurs Hébreux ont corrompu en Eden, avec d'autant plus de facilité, que le *D* et l'*R*, ou le ד *Daleth* et le ר *Resch*, dans leur langue, sont deux caractères alphabétiques presqu'entièrement semblables, et que, sans la plus grande attention, on risque de s'y méprendre.

Strabon fait de ce pays, et de tous les pays voisins de la mer Caspienne, le tableau le plus séduisant, et nous le peint tel que, dans leurs fictions, les Poëtes nous ont décrit les lieux enchantés que l'homme habitoit dans l'âge d'or (2). Suivant ce Géographe, la « terre, dans ces heureux climats, pro-» duit presque sans culture. Les grains » tombant des épis ensemencent d'eux-» mêmes les champs. Le miel coule du » creux des arbres, où se rassemblent » les essaims d'abeilles. Le cultivateur » n'a pas besoin d'ouvrir le sein de la » terre par le tranchant du soc. Plusieurs » fleuves portent la fécondité dans les » plaines qu'ils arrosent. Les vignes » n'ont pas besoin tous les ans d'être » façonnées. Les nouvelles plantations » produisent dès la seconde année. Les » habitans de ces lieux fortunés ont des » mœurs simples et innocentes, et jouis-» sent, au sein de la paix, des bienfaits » de la Nature, dont ils sont les favo-» ris ». Voilà le précis de la description que fait Strabon de ces lieux enchantés, sur lesquels son imagination se repose agréablement, et son pinceau a pris plaisir à répandre le coloris le plus brillant.

(1) Zend. Avesta. T. 1. p. 2. p. 263. Fargard. 1.

(2) Strab. l. 1. p. 502—508—528. Euthat. ad Diony. Perieg. v. 730.

Outre cette ressemblance entre les jardins délicieux de l'Iran ou d'Eren, dans lesquels la Cosmogonie de Zoroastre place l'homme, avec les jardins d'Eden, où le place la Cosmogonie des Hébreux, il en est encore une autre, c'est que de l'Iran et des pays voisins, tels que l'Arménie et l'Albanie, coulent les fleuves nommés dans le Paradis ou Jardin terrestre des Livres hébreux. Le lieu de la scène est le même, c'est-à-dire, près du pays des anciens *Iberi*, d'où cette Cosmogonie semble venir, et près des sources du Phase, du Tigre et de l'Euphrate (*c*), fleuves que la Cosmogonie hébraïque fait sortir du Paradis terrestre. Le Phase y est désigné sous le nom de Phison, fleuve qui roule l'or dans ses sables. Or tout le monde sait que les Anciens ont attribué cette qualité au Phase, et même à tous les torrens de ce pays. On voit, dans Strabon, que les peuples d'Ibérie (1) sont occupés à recueillir, avec des toisons de mouton, les paillettes d'or que ces fleuves voiturent avec leurs eaux. Quelques-uns même ont voulu expliquer par-là la fable de la Toison-d'Or en Colchide (*d*), et celle du célèbre Jason adoré en ces lieux (2), et qui tient aux Cieux le fameux serpent, qui figure dans cette Cosmogonie.

Quant au Tigre et à l'Euphrate, personne n'ignore qu'ils ont leur source dans les montagnes de l'Arménie, près des lieux où nous plaçons le berceau de ces Cosmogonies, c'est-à-dire, qu'ils coulent dans les vastes Pays qui s'étendent depuis la Mer Noire, la Mer Caspienne et les portes du Caucase, jusqu'au Golphe Persique, lesquels comprennent les deux Arménies, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie, les confins de la Médie et de la Perse, pays où étoient autrefois les grands Empires des Assyriens, des Perses et des Ninivites (*e*).

Il ne reste donc plus qu'à placer le Géon. Peut-être est-ce le Cyrus ou l'Araxe, et que de nouvelles recherches sur la Géographie ancienne pourront nous le faire reconnoître dans quelques-uns de ces fleuves qui coulent en Arménie et dans les Pays voisins (*f*). Il nous suffit d'en trouver trois qui fixent incontestablement le lieu de la scène où la Divinité plaça l'homme, au nord du Tigre et de l'Euphrate, près de l'Ibérie et de l'Iran, dans les lieux mêmes où les livres de Zoroastre placent le séjour de délices, dans lequel Ormusd, ou le bon principe, le Dieu lumière, établit le domicile du premier homme. La beauté du climat, la fécondité du sol, les richesses que la terre prodigue à l'homme dans ces lieux fortunés, fournirent naturellement aux Poëtes matière à chanter les délices du séjour qu'ils habitoient, durant tout le temps que le Soleil, qui, suivant Strabon, étoit la grande Divinité de ces Peuples, visitoit leur séjour, et faisoit éclore en abondance tous les biens, jusqu'au moment où, en automne, par sa retraite, il livroit la terre aux outrages de l'hiver, et dépouilloit de tous ses ornemens la scène brillante, que le soleil du printemps avoit pris soin d'embellir.

Il est encore un autre trait de ressemblance entre la Cosmogonie de Zoroastre et celle des Juifs: c'est que le dogme des Dieux principes, qui faisoit essentiellement le caractère de la Théologie des Perses, se retrouve aussi dans la Genèse, et qu'il est comme la base de ces deux fictions Cosmogoniques. Zoroastre nous présente d'un côté Ormusd, ou le bon Dieu, le principe du bien et de la lumière, qui établit l'homme dans un lieu de félicité, et qui produit tout le bien que la nature peut attendre de lui. De l'autre, il lui oppose Ahriman, qui, avec son serpent,

(1) Strabon, l. II. p. 449. Eusthat. ad Dionys. Perieg. v. 689.
(2) Idem, l. II. p. 503.

vient gâter son ouvrage, et amène l'hiver, lequel répand le froid dans les eaux, dans l'air, dans la terre et dans les plantes, et désole la face du monde.

La Cosmogonie des Juifs nous peint pareillement le Dieu père de la lumière, qu'il fait tout-à-coup briller au milieu des ténèbres du chaos, plaçant l'homme dans un jardin de délices, et l'établissant au sein d'une félicité parfaite, jusqu'à ce que le Diable, son ennemi, le Prince des Ténèbres, sous la forme du Serpent, vienne séduire la femme, et lui fasse goûter des fruits de l'arbre des deux principes, et éprouver le mal que la nature a toujours placé à côté du bien. Car tous les Docteurs et les Interprètes de la Religion chrétienne ont toujours attribué au Démon, jaloux du bonheur de l'homme et ennemi de Dieu, la séduction de la femme et l'origine du mal introduit dans le monde, et ils ont vu dans le Serpent la forme que le mauvais principe ou le Diable avoit prise pour faire le malheur des hommes. Ainsi dans les deux Cosmogonies, Dieu, ou l'auteur du bien, se trouve contrarié dans ses opérations par le Chef des puissances des Ténèbres, Ahriman chez les Perses, le Diable chez les Juifs et les Chrétiens : et dans toutes les deux Théologies, le Serpent est le premier agent du mal introduit dans le monde. On ne peut trouver plus de traits de ressemblance que ceux qui existent entre ces deux Cosmogonies, soit par les principes théologiques qui en font la base, soit pour le lieu de la scène où l'homme est supposé placé par la Divinité, soit pour l'animal simbolique qu'on y introduit comme agent du mal, soit pour le mal même produit. Car si la Cosmogonie des Perses dit clairement que l'homme éprouve aussitôt les rigueurs du froid, celle des Juifs l'indique aussi, mais énigmatiquement, en disant qu'aussitôt l'homme sentit le besoin de se couvrir, et s'apperçut qu'il étoit nud.

D'après tant de traits de ressemblance, nous conclurons que ces deux Cosmogonies n'en font qu'une, et qu'elles peuvent, étant comparées entr'elles, nous fournir assez de lumière pour deviner tous les traits allégoriques de l'une et de l'autre.

Avant d'entrer dans cet examen, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ici en abregé le système des deux principes, que nous avons développé plus au long dans le Chapitre V du Livre second de cet Ouvrage, et qui trouve sur-tout ici son application.

Ensuite nous expliquerons les formes simboliques avec lesquelles on les a peints, et sous lesquelles ils figurent dans les deux Cosmogonies.

Nous avons dit que les Anciens furent embarrassés de pouvoir expliquer, par un seul principe (*g*), le bien et le mal de la nature, qui, quoiqu'opposés entr'eux, semblent toujours marcher ensemble et se mêler l'un à l'autre. Ne concevant pas comment un principe, bon par essence, pouvoit produire le mal, ni un principe, absolument mauvais, produire le bien, ils imaginèrent deux principes ; l'un souverainement bon, auteur du bien ; l'autre souverainement mauvais, auteur du mal, toujours se contrariant, toujours en opposition entr'eux, et partageant également l'empire de l'univers, dans lequel le bien et le mal semblent se mêler à dose égale. Ils les comparèrent à la lumière et aux ténèbres, qui, opposés dans leur nature et dans leur marche, semblent alternativement exercer leur empire sur l'univers. La lumière bienfaisante du Soleil étoit une émanation du premier principe, qui, lui-même, habitoit au sein de la substance lumineuse ; les ténèbres de la nuit et de l'hiver étoient au contraire l'ouvrage du second, qui habitoit dans les abîmes de l'obscurité éternelle, et étoit enchaîné au sein de la matière, tandis

que l'autre brilloit aux Cieux, et formoit de sa pure substance le monde des intelligences. Cette doctrine des deux principes, des Anges de lumière et des Anges de ténèbres, de Dieu et du Diable, se retrouve dans toutes les Théologies, et doit sa naissance à deux des tableaux les plus contrastans de la Nature, la lumière et les ténèbres, et à la difficulté qu'ont toujours trouvé les hommes de faire sortir d'une seule source le bien et le mal. La différence qui se trouve entre l'opinion des Chrétiens et celle des autres Peuples, c'est que les Docteurs de la Religion de Christ ont subordonné le principe ténèbres au principe lumière, tandis que d'autres sectes, telles que celle des Manichéens, les ont, ainsi que les Perses, faits coéternels et d'une puissance égale (1). C'est une nuance de métaphysique, qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse chez tous les Peuples une doctrine commune, fondée sur le même principe, et qui sert elle-même de fondement à toutes les Religions.

Pour prouver cette assertion, nous avons extrait un passage de Plutarque (1), dans lequel l'universalité, l'antiquité et la nature de ce dogme théologique sont parfaitement exposées. Il nous dit que cette opinion étoit consacrée par les traditions les plus anciennes du genre humain, par les mystères et les sacrifices dans la Religion de tous les Peuples grecs et barbares, et sur-tout chez ceux qui ont eu une plus grande réputation de sagesse. Ils ajoutent qu'ils donnent le titre de Dieu par excellence au premier; et au second, celui de démon. C'est précisément les dénominations que les Juifs et les Chrétiens donnent aux deux principes opposés qui agissent dans la Génèse; car le Créateur, ou le Démiourgos qui produit la lumière, est ce qu'on appelle Dieu par excellence, et le Serpent séducteur est le Démon, peint sous cet emblême mystérieux.

« Les Perses, continue Plutarque, » nommèrent le premier Oromaze, et » le second Ahriman ». C'est effectivement sous ces noms qu'ils figurent dans la Cosmogonie des Perses, que nous expliquons, et dont celle des Hébreux n'est qu'une copie. Les Egyptiens appelèrent le premier Osiris, et le second Typhon. Nous les avons vu aux prises sous ces noms dans la Théologie Egyptienne, en expliquant la vie d'Osiris et d'Isis, et leurs aventures merveilleuses. Les Chaldéens enfin conservé le dogme des deux principes, suivant le même Plutarque, dans leur système Astrologique, ou en admettoient des astres bons et mauvais. Cette observation est importante à retenir; car nous verrons bientôt les astres ou les signes, et les constellations, servir à marquer les époques du bien et du mal de la Nature dans la Cosmogonie de la Perse et dans celles des Toscans et des Hébreux; ensorte que déjà nous trouvons dans ces mots de Plutarque, sur le système religieux des Chaldéens, une indication de la route qu'il nous faudra suivre.

Les Grecs, poursuit toujours Plutarque (2), eurent leur Jupiter et leur Pluton. C'est ce Jupiter que les Romains appellent très-grand et très-bon, et que nous avons vu représenté avec les attributs du Bélier ou de l'Agneau céleste, dans l'explication des formes du Soleil, sous le nom d'Ammon. Pluton est celui que nous avons vu s'entortiller dans les replis du serpent d'Automne, qui bientôt va nous servir à expliquer la Genèse, et qui étoit l'attribut caractéristique des Géans, qui attaquoient le Jupiter très-bon.

Nous avons prouvé, à la suite de ce passage de Plutarque, l'universalité

(1) Beausobre, T. 1. l. 2. c. 2, p. 177, et Poock, p. 147.

(2) Ibid, p. 370.

qu'avoit eue cette opinion, en faisant la revue de tous les Peuples de l'ancien et du nouveau continent, où l'on en trouve encore des traces.

Mais nous nous sommes sur-tout attachés à examiner la nature de ce dogme, et son développement chez les Nations savantes, au milieu desquelles vivoit la horde Juive, et particulièrement chez les Egyptiens et chez les Perses, qui, plus qu'aucuns autres Peuples, avec les Chaldéens et les Assyriens, ont dû influer sur les opinions religieuses des Ecrivains Juifs. Nous rappellerons sur-tout ici ce passage précieux de Diogène Laërce (1), qui, après nous avoir dit que le système des deux principes faisoit le fond de la doctrine des Mages, ajoute que les Docteurs Juifs étoient les successeurs de leur doctrine. Nous rappellerons aussi le passage d'Augustin (2), qui assure que les Assyriens, auxquels les Juifs furent souvent soumis, avoient fondé leur Religion, comme les Perses, sur la théorie des deux principes.

Il n'est donc pas étonnant que nous cherchions, dans la Cosmogonie des Juifs, leurs sujets et leurs voisins, les mêmes dogmes que l'on professoit en Assyrie, en Egypte et en Perse. Car, encore une fois, il n'y a point de Cosmogonie révélée. Elles doivent donc toutes porter l'empreinte de la science humaine; et quand on trouve un ouvrage de science chez un Peuple ignorant, c'est naturellement chez les Nations savantes, avec lesquelles il a eu des rapports et un long commerce, qu'il en faut chercher l'origine.

Comme les Perses nous ont paru avoir sur-tout influé sur les opinions des Juifs et des Chrétiens, nous avons donné un certain développement à leur théorie sur les deux principes, laquelle entre comme élément principal dans la fable du Serpent d'Eve, et dans celle des combats du Serpent ou grand Dragon contre l'Agneau dans l'Apocalypse. Le Manichéisme, qui semble placé entre la Religion des Perses et celle des Chrétiens, et en former comme le lien intermédiaire, et qui, dans le fait, n'est, comme le Christianisme et le Judaïsme, qu'une secte de la Religion des anciens Mages, nous paroît aussi mériter une attention particulière. C'est pourquoi nous lui donnerons ici une étendue que nous ne lui avons pas donnée ailleurs; et on y saisira plus aisément le passage de ces idées anciennes dans les sectes modernes, qui, depuis Auguste, passèrent dans l'Occident.

Manès avoit composé un Ouvrage intitulé *les Mistères*, où il s'agissoit de la création du monde et des deux principes opposés de la nature, qui effectivement sont mis en scène dans l'œuvre de la création, connu sous le nom de Genèse (1). Epiphane prétend qu'il commençoit ainsi: Dieu et la matière, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal existoient. Ils étoient tellement opposés, qu'ils n'avoient aucune communication ensemble. Ces trois idées effectivement sont les plus prononcées de toute la Genèse. On y voit un Créateur et une matière sur laquelle il agit; les ténèbres, qui couvrent la matière chaotique et la lumière qui jaillit du sein du chaos. Le Créateur trouve que tout ce qu'il produit est bien; mais vient ensuite son ennemi, sous la forme du Serpent, qui introduit le mal qui n'étoit pas encore connu. Ainsi, les trois tableaux opposés, Dieu, Lumière et Bien, Démon, Ténèbres et Mal, se trouvent dans le Traité des Mystères de Manès, et dans la Genèse de Moyse.

On prétend que, dans cet Ouvrage, Manès (2) blasphémoit le Nouveau Testament,

(1) Diogen. Laert. Præm. p. 6.
(2) August. de Civ. dei, l. 5. c. 2.

(1) Beausobre, T. 1. p. 222.
(2) Ibid, p. 47.

Testament. Peut-être Manès rappeloit-il à sa véritable origine cette Cosmogonie, et la blasphémoit-il, comme nous la blasphémons ici, en montrant qu'elle n'offre qu'une fiction sur les deux principes de la Théologie des Mages.

Il ne seroit pas même étonnant, qu'il y eût fait entrer quelques idées Astrologiques, comme nous allons le faire dans notre explication; car Manès et ses Disciples étoient instruits dans cette science (1), ainsi que les Mages, dont nous développons ici les dogmes théologiques, qui font la base de la Genèse.

Scythien et Manès (2) avoient donné quelque vogue à ces dogmes antiques, dans les premiers siècles du christianisme. On prétend qu'ils les avoient empruntés de Pythagore. Dans la dispute de Cascar, où l'auteur cherche à prouver qu'il y a deux Dieux, dont l'un est la lumière et l'autre les ténèbres, on donne à entendre que cette théorie faisoit partie de la Théologie des Egyptiens, chez qui Pythagore avoit été s'instruire (3). Nous avons effectivement déjà vu dans le Traité d'Isis et dans la vie d'Osiris, que la Religion des Egyptiens n'avoit pas d'autre base.

Mais Abulfarage (4) assure que Manès n'avoit fait que repolir l'ancienne doctrine des Persans, lesquels, comme Manès, reconnoissoient deux principes ennemis, et tous deux coéternels. Les Maguséens, suivant Sharisthan (5), admettent deux conducteurs éternels, qui sont le bien et le mal, le vice et la vertu, l'utile et le pernicieux, dont l'un s'appelle la *lumière* et l'autre les *ténèbres* : l'un et Yezdan ou Dieu, et l'autre Ahriman ou le Diable. Toute leur religion roule sur cette distinction, et toute la science des Mages a pour objet d'expliquer les causes du mêlange des deux principes, et d'indiquer, comment la lumière vient à bout de se dégager des ténèbres. Delà cette vénération singulière que les Mages et les Philosophes Chaldéens avoient pour la lumière, et cette aversion infinie qu'ils manifestoient pour les ténèbres, suivant Beausobre (6).

Poock assure, d'après Abulfeda, que c'étoit une doctrine reçue dans toutes les sectes différentes du Magisme, qu'il (7) existe dans la nature deux principes, et que les Docteurs n'étoient partagés entr'eux, que sur la question de savoir, si ces deux principes sont coéternels. Les uns soutenoient qu'ils le sont en effet, et les autres prétendoient, qu'il n'y a que la lumière qui soit éternelle.

Telle étoit vraisemblablement l'opinion d'Archelaüs (8), dans la dispute de Cascar contre Manès. En effet il y veut prouver, contre le sentiment de celui-ci, que les ténèbres n'existent pas par elles-mêmes, et qu'elles sont l'effet d'un corps opaque et de la matière, qui intercepte la lumière. Il suppose donc, qu'avant la création du Ciel, de la terre et de toutes les créatures corporelles, une lumière constante éclairoit tout l'espace, parce qu'il n'y avoit aucun corps qui l'empêchât de se répandre par-tout. Cependant la Genèse suppose l'existence des ténèbres, qui couvroient la face de l'abîme, avant celle de la lumière, qui fut un effet de l'action créatrice; à moins qu'on ne dise, que la Divinité fit jaillir de son sein un rayon de la lumière éternelle qu'elle habite, pour dissiper les ténèbres qui couvroient le chaos. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il n'y a dans tout cela, qu'une distinction métaphy-

(1) Epiph. adv. Hæres. c. 57.
(2) Beausobre, T. 1, p. 11.
(3) Beausobre, ibid.
(4) Ibid. p. 41, et Abulf. dyn. p. 82.
(5) Hyde de vet. Pers. Rel. p. 295.
(6) Beausobre, T. 1, p. 397.
(7) Idem, T. 1, l. 11, c. 2, p. 167. Poock, p. 146.
(8) Act. Arch. p. 32.

sique, qui ne change en rien nos explications sur l'action des deux principes, lumière et ténèbres, qui se combattent ici-bas, et qui, toujours en opposition entre eux, produisent l'un le bien, l'autre le mal, d'après les dogmes de Zoroastre rapportés par Prideaux, dans son Histoire des Juifs (1).

Les Docteurs Chrétiens ont préféré le dogme, qui fait le bon principe seul éternel, sans s'embarrasser d'expliquer comment un principe bon, par essence, a pu produire un principe source de tout le mal de la Nature. A cette nuance de métaphysique près, les Docteurs des différentes sectes de cette Religion ont admis les deux principes, qui sont l'ame de toutes les théologies. Dieu, dit Lactance (2), voulant former ce monde, qui devoit être composé de choses tout-à-fait contraires, commença par créer deux sources de ces mêmes choses, lesquelles sont dans une opposition et dans une guerre continuelle. Ce sont deux esprits, l'un bon, l'autre méchant. Le premier est comme la main droite de Dieu, et l'autre comme sa gauche. Ces deux esprits sont le Fils de Dieu et Satan. On se rappellera, que le Fils prit la forme de l'Agneau, c'est-à-dire, la forme symbolique du signe d'*Aries*; et le second, celle du Serpent ou du signe d'Automne; que l'un s'appelle Dieu de lumière, et l'autre Prince des ténèbres. Ces observations trouveront leur place ci-après. On se rappellera aussi que, dans la Fable de la passion du Dieu Lumière, que nous expliquerons bientôt, c'est à droite que l'auteur de cette légende place le bon Larron, et que c'est à gauche qu'il place le mauvais. Si l'on veut connoître la source de cette fiction sur la droite et sur la gauche, on la trouvera dans le dogme Pythagoricien sur les deux principes, que nous avons vu rapportés par Plutarque, dans le fameux passage qui contient la théorie ancienne de ces deux principes. On y lit, (3) que les Pythagoriciens donnent plusieurs noms à chacun de ces principes; qu'ils donnent au bon principe les noms d'unité, de fini, de repos, de droit, d'impair, de quarré, d'égal, de droite et de lumineux; et au mauvais principe, ceux de dyade, d'infini, d'agitation perpétuelle, de courbe, d'irrégulier en dimensions, d'inégal, de gauche et de ténébreux. Je rapporte ce dogme de la philosophie ancienne, pour que l'on puisse reconnoître la source dans laquelle les Docteurs Chrétiens, et les Auteurs de leur Légende ont puisé les traits de leur fiction sacrée, et qu'on soit bien convaincu, que les Fables des Chrétiens ne sont pas aussi étrangères, qu'on pourroit le croire, à la Théologie qu'on appelle payenne.

Bardesane (4), philosophe Syrien, chef d'une secte Chrétienne, admettoit aussi deux principes et deux racines de toutes choses, l'une bonne et l'autre mauvaise. Il appeloit les propriétés et les opérations du bon principe, le bien, la lumière, le miséricordieux, la droite, la paix, le juste; et celle du mauvais principe, le mal, les ténèbres, la gauche, le cruel, l'impie, l'injuste.

Cessez, dit Basilide (5), autre chef de secte (*h*), de vous amuser de la vaine et curieuse recherche des diverses opinions des hommes, sur la cause et sur l'origine du bien et du mal. Examinons plutôt ce que les Barbares ont pensé là-dessus; car quelques-uns de ces Philosophes ont dit, qu'il y a deux principes de toutes choses, et que c'est d'eux que procèdent les biens et les maux. Ils font ces principes éternels, et sans commencement, et ils appel-

(1) Prideaux, Hist. des Juifs, T. 1, l. 4, p. 368.
(2) Lactanc. Instit. l. 2 c. 9.
(3) De Isid. p. 370.
(4) Beausobre, T. 2, p. 133.
(5) Ibid, T. 1, l. 1, c. 3, p. 40.
Frag. Basilid. Act. Disput. p. 101.

lent l'un *la Lumière*, et l'autre *les Ténèbres*. Ces deux principes subsistoient à part ; chacun d'eux menoit la vie qu'il vouloit et qui lui convenoit. L'un et l'autre étoient contens de leur partage, parce que chacun aime ce qui lui est propre, et que rien ne peut se persuader qu'il soit le mal même.

Origène (1) place aussi dans le monde des puissances contraires, qui sont rangées, les unes sous l'empire du bon principe, et les autres sous celui du mauvais, et qui sont sans cesse occupées de se contrarier. Il appelle ces dernières les Anges du Diable. Ce sont les Dews de la Cosmogonie des Perses, qui se rangent sous les drapeaux d'Ahriman, comme les bons génies combattent sous ceux d'Ormusd. Suivant le même Origène (2), le dragon, dont le mauvais principe prit la forme, étoit attaché à la matière et aux ténèbres qu'elle produit.

Je ne pousserai pas plus loin ces détails sur l'ancienneté et sur l'universalité du dogme des deux principes dans toutes les théologies, et sur-tout en Orient, où la Cosmogonie des Hébreux a été connue, et où les fictions sacrées des différentes sectes Chrétiennes ont pris naissance. Ceux qui voudront acquérir une connoissance plus étendue du caractère de la Théologie Orientale, et des Cosmogonies de ces pays et de ces siècles là, pourront lire le savant ouvrage de M. Hyde sur la religion des Perses (3), et l'excellent Traité de Beausobre sur le Manichéisme, ainsi que les ouvrages d'Epiphane sur les diverses hérésies des premiers siècles du Christianisme. Nous ajouterons seulement une observation importante pour la matière que nous traitons, c'est que ces idées théologiques n'étoient pas rendues dans le style ordinaire de la dissertation; mais qu'elles se produisoient sous la forme de romans, souvent les plus bisarres et les plus monstrueux. Tout y prenoit, comme dans les poèmes anciens que nous avons expliqués, un corps, du mouvement, de la vie, un langage et un caractère véritablement dramatique, comme dans la Genèse. Nous avons déjà indiqué cette clef dans le cinquième chapitre de notre second livre, et nous avons apporté pour preuve une longue suite de passages tirés des livres Zends, ou de la Cosmogonie des Perses. On en trouvera aussi des exemples dans Beausobre (4), dans les actes de la Dispute de Cascar (5), et dans Epiphane (6). La Genèse est un roman Cosmogonique de ce genre, dans lequel on représente les entreprises du Chef des Ténèbres contre le Chef de la Lumière, dont il vient gâter l'ouvrage, comme Ahriman jaloux vient corrompre les productions d'Ormusd, dans la Cosmogonie des Perses. Ce sont ces fictions théologiques, qui ont enfanté le fameux œuf de Zoroastre, dont nous avons donné ailleurs l'explication (7), et qui fait partie de la doctrine secrète des Mages sur l'action des deux Principes et sur leurs combats dans le monde (8). Nous renvoyons le lecteur à cet endroit de notre ouvrage, parce qu'il pourra comparer le dogme Cosmogonique caché sous ce symbole, avec le système Cosmogonique des Hébreux et des Toscans dont nous parlerons bientôt. Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit, que le premier tableau qui nous est présenté dans ce symbole religieux c'est le contraste de la lumière et des ténèbres, tel qu'il existe dans le monde, figuré par cet œuf, où ils partagent entr'eux la

(1) Orig. Com. in Math. p. 454.
(2) Idem. Com. in Johan. p. 16.
(3) Hyde de vet. Pers. Rel c. 21. 22.
(4) Beausobre, T. 2. p. 293.
(5) Act. Arch. p. 10.
(6) Epiph. Adv. Hær. c. 66.
(7) Ci dess. l. 2. ch. 5.
(8) Plut. de Isid. p. 369.

durée du tèmps. Ce partage est tel, que la somme de la lumière est toujours égale à celle des ténèbres ; ensorte que dans quelque climat que l'on additionne la durée des jours de toute l'année, elle fera toujours une somme égale à celle des nuits ; c'est-à-dire, qu'on trouvera toujours six mois de lumière, et six mois de ténèbres. Au pôle, ces six mois de jour ou de lumière s'écoulent sans interruption, et comme en masse. Sous l'Equateur, leur marche est divisée en intervalles égaux et alternatifs, dont la somme est toujours réciproquement égale. Dans la Sphère oblique, la distribution est inégale, mais les inégalités se compensent tellement, que pendant six mois la lumière ou le jour l'emporte sur les ténèbres ; et que pendant les six autres mois, les ténèbres l'emportent sur le jour, jusqu'à ce que, la révolution finie, le principe lumière reprenne son empire. Voila le phénomène, que les Mages ont voulu désigner dans l'œuf représentatif du monde, dont les deux principes ténèbres et lumière partagent l'empire, et dans lequel ils marchent toujours opposés, de manière à se chasser, à se vaincre mutuellement, et à remporter successivement la victoire l'un sur l'autre. L'Astronomie ayant divisé la Sphère céleste, ou l'œuf magique, en douze stations ou préfectures, que parcourt le Soleil durant chaque révolution, il est clair qu'il y en a six, pendant lesquelles le principe lumière ou le jour l'emporte par sa durée sur les nuits, et six autres, pendant lesquelles les nuits triomphent du jour, jusqu'à ce qu'enfin la lumière reprenne de nouveau son empire. Ces six préfectures comprennent les six signes de l'hémisphère supérieur, que le Soleil parcourt, depuis l'équinoxe du printemps, jusqu'à l'équinoxe d'automne ; les six autres sont les six signes de l'hémisphère inférieur, que le Soleil parcourt, depuis l'équinoxe d'automne et pendant tout l'hiver, jusqu'au moment où cet astre, après s'être éloigné de nous, repasse dans notre hémisphère, y rapporte la chaleur et la vie, et rend au jour son empire sur les nuits. Cette division n'a pas échappé aux Astrologues, parce qu'elle est donnée par la nature, et elle a dû frapper tous les peuples septentrionaux.

Manilius dans son poème en fait une des divisions fondamentales de l'Astrologie ancienne (1). Elle est aussi remarquée par Geminus (2), ainsi que par Pline (3). C'est elle qui est désignée ici par les six préfectures d'Ormusd et par les six d'Ahriman, comme nous allons le voir dans un autre monument Cosmogonique de la religion des Perses. Cette même division y est exprimée clairement par le nom des signes du Zodiaque, qui répondent à la durée de l'empire du principe du bien et de la lumière, ou aux six préfectures du règne de Dieu, et par celui des signes où commence l'empire du mal. Elle est fixée aux mêmes Constellations du Zodiaque, que Geminus, Manilius et Pline, ou plutôt la vérité Astronomique marquent comme limites de l'empire du jour sur les nuits, et des nuits sur les jours, c'est-à-dire, d'un côté au Belier ou à l'Agneau, et de l'autre à la Balance (*p*).

Cette Cosmogonie suppose, que l'homme créé par la Divinité fut d'abord heureux sous l'empire des six signes célestes, qui répondent au printemps et à l'été ; mais qu'au septième signe, ou dans le mois qui répond à l'équinoxe d'automne, le mal entra dans l'univers. L'auteur de cette fiction appelle les six premiers signes les temps de Dieu, et les six autres les temps du Diable ou d'Ahriman ; en sorte que la révolution totale des douze parties

(1) Manil. l. 2. v. 218.

(2) Gemin. Uranol. Petav. p. 15.

(3) Plin. Hist. Nat. l. 18. c. 25.

du temps se trouve partagée également entre les deux principes, sçavoir entre celui du bien et de la lumière, et entre celui du mal et des ténèbres.

Ces traditions sacrées sont imprimées avec le Boundesh, ou avec la Cosmogonie des Perses, et sont tirées de la troisième section de Modimel et Tawarik; voici ce qu'on y lit (1):

« Le Dieu suprême créa d'abord » l'homme et le Taureau dans un lieu » élevé, et ils restèrent pendant trois » mille ans sans mal. Ces trois mille » ans comprennent l'*Agneau*, *le Taureau et les Gemeaux*. Ensuite ils » restèrent encore sur la terre pendant » trois mille ans, sans éprouver ni peine, » ni contradiction, et ces trois mille » ans répondent au *Cancer*, au *Lion* » et à l'*Epi* (la Vierge). Après cela, » au septième mille répondant à la Balance, le mal parut. Cet homme se » nommoit Caïomorh; il cultiva la » terre, (*s*) etc. Les astres commencèrent leur carrière au mois Farvardin, qui est le Neurous, (à l'équinoxe » du printemps où il est fixé) et par » la révolution du Ciel, le jour fut » distingué de la nuit. Telle est l'origine de l'homme ».

Dans un autre endroit de cette même Cosmogonie, on dit que « toute la » durée du monde, du commencement » à la fin, a été fixée par le Dieu suprême à mille deux cents ans. Le » monde resta sans mal, *dans sa partie* » *supérieure*, pendant trois mille ans. » Le monde fut encore sans aucun » mal, pendant trois autres mille ans, » lorsque Dieu envoya des êtres en bas » (le soleil alors redescend). Ensuite » parut Ahriman, qui fit naître les » maux, et les combats (*t*) dans le septième mille (sous la Balance) où fut » produit le mélange des biens et des » maux ».

C'étoit là en effet, qu'étoit placé l'arbre du bien et du mal, et le point de la nature où ils se touchoient sur les limites de l'un et de l'autre. Là l'homme, qui n'avoit connu encore que le bien, commençoit à sentir l'empire du mal. Voilà le fond de l'idée allégorique sur le mêlange des biens et des maux, qui étoit fixé à cette époque du temps, marquée dans le ciel par le signe ascendant. Ce signe étoit la Balance, sous laquelle se faisoit le passage du Soleil vers les régions Australes, et celui de l'homme a un état beaucoup moins heureux.

Le Boundesh appelle ces espaces de temps, désignés allégoriquement par mille ans, les mille de Dieu et les mille du Diable. « Le temps, dit l'auteur de » cette Cosmogonie, est de 12000 ans. » Le peuple céleste fut 3000 ans à » exister, et alors le peuple de l'ennemi » n'alla point dans le monde. Caïomorh » et le Taureau furent encore 3000 ans » dans le monde, ce qui fait 6000 ans.

» Les mille de Dieu parurent dans » *l'Agneau*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, » le *Cancer*, le *Lion* et *l'Epi*; ce qui » fait six mille ans. Substituez avril, » mai, juin, juillet, août, septembre, » et vous avez le mot de l'énigme.

» Après les mille de Dieu, la *Balance* vint. (*u*) Petiarè (Ahriman) » courut dans le monde.

» Après les mille de Dieu vint l'Arc » (le Sagittaire); ce fut sous son règne » qu'Afrasiab fit le mal, etc.

» Lorsqu'Ahriman vint au monde, le » Taureau mourut à l'heure même. Le » méchant tua le Taureau ».

Il est évident, que cette tradition sacrée donne absolument la division de l'œuf en douze préfectures, dont six appartiennent au bon principe et à la Lumière, et les six autres au mauvais principe et aux ténèbres. Les Constellations du Zodiaque, qui sont

(1) Zend. Avest. T. 2. part. 2. p. 353.
(2) Ibid. p. 352. cap. 8. du Modimel et Tawarik, sect. 2.
(3) Ibid. Boundesh, p. 420.

expressément nommées dans ces Cosmogonies, fixent notre incertitude sur le sens des douze préfectures, dans lesquelles l'œuf symbolique, image du monde, est sous-divisé. Il résulte de là que la même doctrine, qui fait la base de l'œuf énigmatique, fait aussi celle de la période de 12000 ans, que le principe de la lumière et celui des ténèbres partagent entre eux. La tradition des Mages sur l'œuf nous rappelle aussi aux divisions de la sphère et aux constellations. Car en nommant l'étoile Sirius pour chef de ces préfectures, c'est nous dire que les autres chefs doivent être de même nature que lui, ou des astres soit bons ou soit mauvais.

Dans ces deux Cosmogonies l'introduction du mal est désignée par l'ascension de la Balance, ou du signe, qui ramène les froids de l'automne. Dans la première, que nous avons rapportée plus haut, où il est question du jardin délicieux, dans lequel l'homme fut placé, c'est le Serpent qui ramène les hivers. Ces deux emblèmes, si différens en apparence, se réduisent au même symbole Cosmique, puisque, si on voit dans le ciel la Balance à l'équinoxe d'automne, on trouve aussi à côté d'elle un Serpent, et que l'ascension de celui-ci accompagne toujours celle du signe, auquel il est joint. Car le Serpent, dit Theon dans ses Commentaires sur Aratus (1), porte sa tête sur la Balance, à laquelle il semble tenir. Or, comme il n'y a point de serpent sur la terre qui ramène le froid, de même qu'il n'y a point de chien qui produise le chaud; il s'ensuit que nous devons chercher le Serpent, qui produit le froid, aux cieux où l'on trouve le Chien qui cause les ardeurs de l'été, et faire du Serpent un être du même monde, que le Chien qui amène les chaleurs caniculaires.

Ainsi, il n'y a point de doute que les signes célestes du Zodiaque ayant été choisis, pour déterminer la marche progressive de la lumière, du chaud et du froid, du bien et du mal de la nature, et en fixer les limites, l'on n'ait également choisi les constellations hors du Zodiaque, qui se lèvent et se couchent en même temps, pour fixer les mêmes époques, puisqu'elles servoient à marquer la succession des signes et les saisons dans les anciens calendriers. Or, puisque ces astres étoient regardés par les uns, comme des causes, et par les autres, comme des signes des effets produits dans la nature sous leur aspect, nous croyons pouvoir conclure, que la révolution des astres étant périodique, celle des effets le sera aussi; que si le mal produit est l'hyver, et le ravage qu'il porte dans la nature sublunaire, le mal ne sera pas sans remède, et que l'homme doit en attendre la réparation, comme elle lui fut effectivement promise au moment de son prétendu péché. En suivant toujours notre conséquence, si le mal est celui qui se reproduit tous les ans en automne, la réparation s'en opérera à l'équinoxe du printemps, ou à Pâques, fête qui est essentiellement liée chez les Chrétiens à cet équinoxe. Si le mal est le froid, qui suit la retraite du Soleil vers les régions Australes, le bien sera la chaleur végétative que rapportera le Soleil, lorsqu'il repassera vers nos régions Septentrionales. Le réparateur sera le Soleil lui-même, cet astre père de la nature, que Platon appelle le fils de l'Etre suprême, qu'il a engendré semblable à lui, et qui se produit sous les formes d'Hammon ou de l'Agneau équinoxial, auquel il est uni à ce moment, comme le principe des ténèbres avoit pris la forme du Serpent placé sur la Balance à l'autre équinoxe, où les ténèbres commencent à reprendre leur empire dans le monde, et dans les replis duquel s'entortille Pluton, dieu des ombres et des morts.

On voit déjà par ce premier aperçu

(1) Theon, p. 117.

la Religion Chrétienne, avec ses principaux caractères, naître comme une conséquence nécessaire de la Théologie Judaïque, et le réparateur allégorique prendre les formes sacrées dont il est revêtu, lorsqu'il combat et défait le Serpent allégorique qui s'oppose à l'établissement de l'empire de la lumière, sous les noms de Python, de chef des Géans et de Serpent d'Eve.

Revenons sur nos pas : appuyons sur tous les détails, et donnons à chaque explication en particulier toute la force de la démonstration la plus rigoureuse, en écartant jusqu'aux plus petits nuages, que pourroit encore laisser le style allégorique.

D'abord la division millésimale, employée dans cette Théologie, n'est qu'une fiction allégorique, dont le but est de déguiser la division duodécimale de l'année et du Zodiaque, en nous présentant la subdivision de chaque signe, non pas en degrés et en minutes, comme nous faisons, mais en millièmes de signes, sous la forme énigmatique d'années. Le nom de mille désigne simplement un intervalle de temps quelconque ; et les six mille déterminent les six temps, dans lesquels est distribuée l'action du principe du bien et de la lumière, temps que les uns appellent six jours, les autres six mois, d'autres six mille ans, six ghaambars, suivant le génie mystique des auteurs de ces Cosmogonies. Mais la vérité est, qu'on doit y voir six mois, et rien autre chose.

En effet, ces mille allégoriques, pris trois par trois, annoncent bien clairement la distribution des saisons, qui marchent trois par trois, et qui répétées quatre fois composent l'année, distribuée en quatre parties, subdivisées en trois ; ce qui donne la division duodécimale, qu'Ormusd et Ahriman partagent également entre eux. C'est au commencement du troisième quart de la distribution en 12000, que le mal paroît ; c'est-à-dire, qu'après que le Soleil a fourni la carrière des deux saisons, printemps et été, et parcouru les six signes supérieurs, il commence la troisième saison, et entre au septième signe. Là commence le mal, et la nature voit flétrir les fleurs et les feuilles, aux approches de l'hiver.

Enfin, pour se convaincre que par ces douze temps, appelés allégoriquement 12000 ans, on doit entendre les douze mois de la révolution solaire, il faut rapprocher de ces passages un autre passage de la même Théologie (1), où la durée successive de la création périodique et de l'action du bon principe est exprimée simplement et sans figure. La création y est dépouillée de l'allégorie des nombres mille, et distribuée en six mois, comme nous le supposons, et comme on doit la prendre effectivement. « L'eau est produite au quatrième mois, au mois Tyr », c'est-à-dire, sous le signe du Cancer, où l'Astrologie plaçoit l'eau, dans la distribution qu'on faisoit des élémens entre les signes du Zodiaque. « Au sixième mois » paroît la terre », c'est-à-dire, sous le signe de la Vierge, où l'Astrologie plaçoit aussi la terre, dans cette même distribution des élémens par triangles du feu, de la terre, de l'air et de l'eau : ce qui prouve que l'Astrologie entre pour beaucoup dans ces Cosmogonies. Ainsi il en résulte cette conséquence, que les douze mille représentent en général douze temps, qui dans la réalité sont les douze mois de la période solaire, mais que la langue mystique appelle douze mille ans ; et que les six mille temps, durant lesquels agit le bon principe, jusqu'au septième mille où commence son repos et le mal de la nature, sont sans figure les six mois de la belle saison. Par la même raison, de même que nous entendrons six mois par les six mille ans de la Cosmogonie des Perses, de

(1) Zend Avest, T. 2, p. 82. et suiv.

même nous entendrons également six mois par les six jours de la création, ou de l'énergie bienfaisante du bon principe, dans celle des Hébreux. C'est la même idée rendue sous deux expressions allégoriques différentes, et qui se réduisent en dernière analyse aux six temps de l'action féconde du Soleil.

Chardin confirme notre opinion (1), lorsqu'il dit « que les anciens idolâtres » Persans prenoient les mois de l'année » sur les six jours de la semaine, que » Dieu employa à la création ». Voilà donc encore un trait de ressemblance entre la Cosmogonie hébraïque, et celle de Zoroastre. Cette dernière, en nous graduant l'action du bon principe, suivant les six temps dans lesquels elle se distribue, et en la déterminant par les signes, qui président aux six mois, durant lesquels elle se développe, nous donne le mot de l'énigme des six jours, pendant lesquels la Divinité ou le bon principe chez les Juifs et les Chrétiens produit les biens, que le mauvais principe doit corrompre au septième signe, après le repos du Dieu Soleil, le grand Demiourgos de toutes les Théologies, au moins pour le monde appelé visible, le seul monde qui soit réel.

M. Hyde lui-même reconnoît, que les Perses, qui ont encore conservé la distribution de l'action créatrice en six temps, qu'ils appellent les six Ghaambars, appeloient allégoriquement *jour*, ce qui dans la réalité étoit une collection de jours (2). C'est ce qu'ont fait également les Hébreux. Il ajoute que le mot Ghaambar, dont ils se servent pour exprimer les six époques de la création, signifie *période* de temps. Il est vrai que la somme des jours de ces six périodes forme la période solaire de 365 jours, ou les 12000 ans allégoriques. C'est ce qui se trouve également répété dans le Boundesh (3), où Ormusd dit de lui-même « qu'il a fait les productions du » monde en 365 jours, et que c'est pour » cela que les six Ghaambars sont renfermés dans l'année ». Et ailleurs (4) on lit la même chose sous l'expression millésime et duodécimale des signes et des mois : « sçavoir que le temps a » établi Ormusd, Roi borné, pendant » 12000 ans ». Dans cette nouvelle manière d'envisager les opérations de la nature, on a fait abstraction de la division en temps de bien et de mal, pour considérer l'action du Soleil sur l'univers dans sa totalité, sans faire attention aux périodes de génération et de destruction, qui la divisent dans chaque hémisphère, suivant qu'il s'approche ou s'éloigne de l'un ou de l'autre pôle. Encore a-t-on eu soin d'y conserver la division des six temps, qui a lieu dans chaque hémisphère.

Nous allons joindre ici une Cosmogonie, dans laquelle la durée de l'action du Soleil est considérée et dans sa totalité et dans ses parties, ou avec la distinction en périodes de six temps affectés à l'action créatrice. On y retrouvera, d'un côté la division millenaire et duodécimale de la Cosmogonie des Perses, rapportée aux signes du Zodiaque, et de l'autre les divisions de la Genèse, suivant l'ordre successif des différentes productions du Créateur, et avec les mêmes expressions, ensorte qu'elle formera, pour ainsi dire, un terme moyen et le lien intermédiaire des deux Cosmogonies, et qu'elle nous servira de terme de comparaison, pour prouver invinciblement l'identité de l'une, celle des Perses, avec l'autre, ou avec celle des Hébreux.

Cette Cosmogonie est rapportée par Suidas, à l'article *Thyrrenia*, et semble appartenir aux anciens Toscans. « Un » auteur Toscan très-instruit a écrit, » dit Suidas, que le grand Demiourgos,

(1) Voyages en Perse, tome 7. p. 40.
(2) Hyd. de vet. rel. Pers. p. 165.
(3) Boundesh, p. 460.
(4) Ibid. p. 345.

» ou

„ ou le Dieu architecte de l'univers a „ employé et consacré 12000 ans aux „ ouvrages qu'il a produits, et les a „ partagés en douze temps, distribués „ dans les douze maisons du Soleil, (ce sont les douze signes du Zodiaque).

« Au 1er. mille (*n*) il a fait le ciel et „ la terre.

„ Au 2e. mille il fit le firmament, „ qu'il appela aussi ciel.

„ Au 3e. il fit la mer et les eaux qui „ coulent dans la terre.

„ Au 4e. il fit les deux grands flam- „ beaux de la nature.

„ Au 5e. il fit l'ame des oiseaux, des „ reptiles, des quadrupèdes, des ani- „ maux qui vivent dans l'air, sur la „ terre et dans les eaux.

„ Au 6e. mille *il fit l'homme.*

„ Il semble, ajoute l'auteur, que les „ six premiers mille ans ayant pré- „ cédé la formation de l'homme, l'es- „ pèce humaine doit subsister pendant „ les six autres mille ans, de manière „ que tout le temps de la consommation „ de l'ouvrage soit renfermé dans la pé- „ riode de 12000 ans ».

Voilà donc encore une Cosmogonie, qui, comme celle des Perses, établit la période de 12000 ans, laquelle comprend tous les effets produits et détruits durant la période ou la révolution du grand Dieu, ame visible de la nature, de ce Soleil, dont les prêtres Egyptiens (1), suivant Chèrèmon, faisoient le Demiourgos et l'architecte du grand édifice du monde. C'est lui qui engendre l'année divisée en douze temps, répartis dans les douze signes du Zodiaque, laquelle comprend le commencement, le milieu et la fin de chaque organisation annuelle et périodique que subit la matière, et durant laquelle se consomme le grand ouvrage des générations sublunaires opérées à chacune de ses révolutions. En effet, comme le remarque très-bien Plutarque (2), « l'année contient en elle le „ commencement et la fin des effets „ produits par les saisons et des biens „ que la terre fait éclore de son sein ».

C'est là ce qu'ont voulu dire les Perses (3), en supposant que le temps sans fin, ou l'éternité engendre de son sein une période bornée et limitée à 12000 ans. Pendant cette période Ormusd est établi Roi de l'univers : mais d'autres fois elle se partage entre lui et Ahriman, ou entre le chef du mal et des ténèbres. Elle est occupée par la guerre des deux principes, et par les victoires qu'ils remportent alternativement l'un sur l'autre, et terminée enfin par le triomphe d'Ormusd, après quoi se fait le rétablissement général de la nature. Il est bon d'observer ici, que toutes les traditions Cosmogoniques fixent à l'équinoxe de printemps la création et la régénération de la nature. On en voit la raison, puisqu'il ne s'agit dans toutes ces fictions, que de fixer l'époque de l'année où le Soleil exerce son énergie féconde sur notre hémisphère. La Cosmogonie des Perses la fait commencer au mois Farvardin, à l'équinoxe, où se célébroit le Neuroux (4), ou la nouvelle révolution. Virgile la fixe aussi là : « *Ver illud erat* (5) ».

La Chronique d'Alexandrie (6), Abulfarage (7), le Syncelle, Cedrenus (8), Saint-Cyrille (9), tous s'accordent à fixer à l'équinoxe de printemps la première création, ou à Pâques. Ils attendent aussi à cette époque la seconde ou le rétablissement de toutes choses au second avénement, fixé, dit Cedrenus, à la fête que l'on appelle

(1) Ci-dessus, l. 1. c. 2.
(2) Plutarch. Cur Oracula desierint., p. 416.
(3) Zend. Avest., T. 2. Boundesh., p. 345. Zend. Avest., T. 2, p. 592.
(4) Hyd. de Vet. Pers. Relig., c. 19.
(5) Géorg., l. 2, v. 338.
(6) Chronic. Alex., p. 473.
(7) Abulf. Dyn., p. 3.
(8) Cedren., p. 2.
(9) Cyrill. Cath. 14, p. 145.

le passage du Seigneur, d'où doit partir le nouveau siècle et le nouvel ordre de choses.

Le père Petau a remarqué, que les Rabbins ont coutume d'employer le mot *Bara* (1), qui signifie proprement *renouveller*, quand ils parlent de la création.

Les Perses appellent le mois d'Avril, le mois du Paradis (2). On trouve dans l'hymne des Manichéens une description du Paradis (3). Ce ne sont que campagnes couvertes de fleurs, et de plantes, qui exhalent un parfum délicieux. C'est un printemps perpétuel; le zéphyr y souffle toujours.

C'étoit donc à l'équinoxe du printemps, au mois Farvardin, au Soleil de l'Agneau, que commençoit cette période fameuse dans les allégories sacrées, période dont le retour ramenoit les mêmes effets, le même ordre de choses, voyoit commencer, mûrir et finir les ouvrages du Dieu Soleil. Elle se divisoit tantôt en douze parties, tantôt en quatre âges, dont l'altération successive exprimoit celle même de la végétation et de l'harmonie, que le ciel, ou le feu éther sacré et intelligent mettoit dans le monde élémentaire, au moment où il descendoit au sein de la matière et la fécondoit. L'instant, qui précédoit cette époque équinoxiale du printemps, étoit celui où tout étoit censé finir par une destruction universelle appelée, tantôt incendie, tantôt déluge, pour renaître aussitôt par l'action du feu céleste qui ranimoit la nature, et qui lui donnoit une nouvelle jeunesse, à laquelle succédoit l'âge mûr et la vieillesse. Après cela tout finissoit et renaissoit encore avec le temps périodique, mesuré par chaque révolution du Soleil, à partir du moment où ce Dieu créateur tiroit la matière de l'inertie dans laquelle elle avoit été plongée pendant l'hiver, et organisoit cette espèce de chaos.

De là sont nées ces opinions philosophiques sur les mondes détruits et récréés, dont parlent les philosophes de l'Inde et de la Grèce. Cette opinion ne peut être vraie que sous ce rapport là. Elle revient à celle des Stoïciens, qui regardoient le monde comme un Dieu, qui de son sein tire successivement un nouvel ordre de choses et le replonge dans le chaos (4).

Tout ce qui avoit été produit durant une révolution étoit censé lui appartenir, et former un ordre de choses distingué de celui que l'année suivante devoit rétablir. Les productions d'une nouvelle révolution devenoient, pour ainsi dire, un nouveau monde reconstruit sur les ruines du premier, et dont la durée étoit mesurée par la durée de la révolution de chaque Soleil, divisée en douze parties, sous-divisée en millièmes, qui formoient une période de 12000 ans, en style mystique, laquelle finie, faisoit place à une nouvelle, et, pour ainsi dire, à un nouveau monde. Ce renouvellement fut désigné sous le nom de rétablissement général (5), lequel s'effectuoit à la même époque où s'étoit faite la création censée primitive, c'est-à-dire, à l'équinoxe du printemps, et il s'opéroit anciennement par le Taureau, et ensuite par l'Agneau ou Bélier réparateur.

Delà l'idée d'une régénération par le Taureau chez les Perses : « Les hommes seront de nouveau tels qu'ils » ont été d'abord, dit le Boundesh, » et les morts ressusciteront par ce qui » viendra du Taureau (6) ».

Chez les Chrétiens, c'est par l'Agneau, comme on le voit dans l'Apocalypse, et dans tous les autres livres sacrés des Chrétiens : ce qui fait voir que les allégories du Christianisme sont de

(1) Beausobre, T. 2, p. 208.
(2) Hyde, c. 19, p. 241.
(3) August. Cont. Faust., l. 15, c. 5.
(4) Diog. Laër., l. 7, c. 1, p. 52.
(5) Zend. Avest., T. 2, p. 593.
(6) Boundesh., p. 412—415.

l'époque la plus récente, et ne remontent pas au-delà du temps où *Aries* étoit à l'équinoxe du printemps. Tout étoit consommé au retour du Soleil à l'équinoxe, et finissoit avec l'ancienne période, ou avec l'ancien monde. C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression, dont se sert l'auteur Toscan, lorsqu'il dit que tout est consommé dans l'espace de douze mille ans, que dure la période.

Ce sont les six Ghaambars, dont la somme fait 365 jours, et dans lesquels les sectateurs de Zoroastre, suivant l'Auteur du livre Phareng Gihanghîrî (1), distribuent l'action demiourgique du grand Dieu.

Ainsi la Cosmogonie des Toscans, rapportée par Suidas, est composée dans les mêmes principes que celle des Perses, dont elle emprunte la division duodécimale et l'expression millesime, pour désigner l'année, durant laquelle se consomme l'œuvre de la nature.

Faisons voir maintenant ses rapports avec la Genèse.

Il nous suffit, pour cela, de rapporter les termes mêmes dans lesquels la Cosmogonie Hébraïque est conçue, pour voir que c'est absolument la même chose.

Ier. jour. Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre.

Au second jour, il fit le firmament, qu'il appela Ciel.

Au 3e. il rassembla les eaux, et fit la mer.

Au 4e. il fit les corps de lumière qui sont dans le Ciel, et les deux grands flambeaux, qui président, l'un au jour, l'autre à la nuit.

Au 5e. il fit les reptiles, les oiseaux, les poissons, et tous animaux qui ont la vie et le mouvement.

Au sixième jour il fit l'homme.

On ne peut trouver deux Cosmogonies plus semblables, que celle des Hébreux et celle des Toscans, de manière qu'on peut dire qu'elles partent d'une source commune. Quelle est cette source? Elle nous est indiquée par le seul trait qui les différencie; par la distribution qui est faite de l'ouvrage de la création dans les six signes du Zodiaque, *Aries*, etc. et par l'allégorie millénaire, qui ne se trouve point dans celle des Hébreux, mais qui se retrouve dans celle des Perses, avec laquelle la Cosmogonie des Toscans a cette allégorie commune; de même que celle des Hébreux a l'allégorie du Serpent, commune avec celle des Perses, allégorie qu'on ne retrouve point dans l'Auteur Toscan. Celle qui réunit les traits allégoriques des deux Cosmogonies, et qui donne la clef de l'une et de l'autre, en suppléant ce qui leur manque, nous paroît être la Cosmogonie originale.

Il ne nous reste plus, après avoir fixé le sens de l'expression des six époques créatrices, soit en jours, soit en mille ans, que de déterminer d'une manière plus précise, que nous n'avons fait jusqu'ici, la nature du Serpent symbolique, dont nous avons indiqué le lieu dans le monde, ou dans la sphère.

De ce que la Cosmogonie des Perses nomme pour signe caractéristique, et pour ainsi dire, comme cause de l'introduction du mal, l'ascension du signe de la Balance, auprès de laquelle et avec laquelle monte aussi le Serpent, nous avons conclu, par une induction fort vraisemblable, que ce Serpent fameux, qui ramène l'hiver, est de même nature que la Balance, et placé dans la même voûte. C'en est assez déjà pour l'homme, qui joint à la sagacité la justesse d'esprit, et qui juge des choses par analogie. Nous allons faire plus, et montrer que cette Cosmogonie Persane a entendu parler d'une constellation; et ensuite, que c'est de cette même constellation qu'a voulu aussi

(1) Hyd., p. 165.

parler celle des Hébreux, et que la tradition en est encore conservée.

Ce même Serpent, dont le mauvais principe prend la forme, pour porter le ravage dans l'univers, reparoît plus d'une fois dans la Théologie des Perses, et la manière dont on en parle ne permet pas de douter, qu'il ne soit question d'une constellation. C'est dans le Ciel qu'on le fait cheminer, c'est-à-dire, sur la voûte même où il développe ses longs replis. Voici ce que dit le Boundesh : « Ahriman ou le principe » du mal et des ténèbres (1), celui » par qui vient le mal dans le monde, » pénètre dans le Ciel, sous la forme » d'une Couleuvre, accompagné des » Dews, qui ne cherchent qu'à détruire ». Les Dews sont les Génies des ténèbres, qui, avec le Serpent, ramènent les longues nuits sur notre hémisphère.

Dans un autre endroit du Zend Avesta (2), où il est question de cet Ahriman, chef des mauvais génies, on appelle la Couleuvre malfaisante, en termes propres et formels, l'*Astre Serpent*. « Lorsque les Pâris (ce sont les » mauvais génies) désoloient ce mon» de, couroient par-tout dans l'univers; » lorsque l'*Astre Serpent* se faisoit un » chemin entre le ciel et la terre, c'est» à-dire, montoit sur l'horison, etc. ».

Le nom d'*Astre Serpent* désigne incontestablement une constellation, et cette constellation est placée dans le Ciel, près de la Balance, et monte avec elle. C'est donc elle qu'on a voulu désigner pour signe du mal produit dans l'univers, lorsque les Anges des ténèbres, les mauvais génies viennent répandre leur maligne influence. Et quand on dit que ce Serpent se fait un chemin entre le ciel et la terre, on désigne clairement un lever ou une ascension d'étoile sur l'horison, l'astre semblant se glisser entre l'espace étroit, où le ciel et la terre paroissent se confondre.

On y unit souvent le Loup, constellation placée au midi de la Balance, comme le Serpent l'est au nord, et qui monte également avec eux. « Lors» qu'Ahriman court sur la terre (3); » que celui qui prend la forme de la » *Couleuvre* court sur la terre; que ce» lui qui prend la forme du Loup court » sur la terre, etc. et que le vent vio» lent du nord porte l'affoiblissement ».

La Cosmogonie des Scandinaves unit toujours le Loup *Feuris* au fameux Serpent son frère, qui porte le ravage dans le monde.

Dans les fables Grecques, Lycaon (4) est changé en Loup, au moment où finit l'âge d'or, et où Thémis, Astrée, la Vierge de nos constellations, qui précède la Balance, monte au Ciel. A la suite de cette fable vient celle du fameux Serpent, dont triomphe le Soleil, ou Apollon; et ce Serpent est celui qui est placé au pôle, et qui garde les pommes des Hespérides.

Non-seulement le Loup et le Serpent d'Ophiucus ont été mis en action, dans cette Cosmogonie, mais encore le Dragon du pôle, appelé Dragon gardien des pommes des Hespérides, qui monte avec celui d'Ophiucus et avec la Balance, mais plus au nord. Si nous nous sommes attachés à celui du Serpentaire, c'est qu'il paroît par les traditions conservées encore aujourd'hui chez les Perses, et que nous allons rapporter, que c'est celui-là qui est désigné dans la Genèse. En effet, voici ce que rapporte Chardin à l'article de la sphère des Perses (5) : « Les Perses, » dit cet auteur, ont à-peu-près les » mêmes constellations que nous, ex-

(1) Zend. Av. T. 2, p. 351.
(2) Ibid, p. 188.
(3) Zend. Av., T. 2, p. 158.
(4) Ovid. Met., l. 1, fabl. 6 et 9.
(5) T. 5, p. 86.

» cepté que les constellations boréales, » le Bootès et le Serpentaire, s'appellent » Ava (*o*), la grande et la petite, qui est » Ève, mère du genre humain ». Il est bon d'observer, que ce Serpentaire est le fameux Esculape, comme nous l'avons fait voir, le Dieu dont les enfans avoient des temples au bourg d'Eve en Argolide (1).

Il paroît donc, que les Perses savent encore aujourd'hui, que dans la constellation du Serpentaire, ou de l'astérisme sur lequel on a dessiné un Serpent, étoit la fameuse Femme, qui, avec le Serpent, introduisit le mal dans le monde, et qu'accompagnoit la grande Couleuvre, mère de l'hiver, qui effectivement commençoit au lever de la tête de son Serpent, avec la Balance, ou au septième mille de la période duodécimale. Ceci est une démonstration pour un homme de bon sens : car il n'est point de hasard, qui, quelqu'heureux que veuille l'imaginer celui qui ne cherche qu'à s'aveugler, puisse jamais produire un accord aussi parfait, soit des Cosmogonies entre elles, soit des Cosmogonies avec l'ordre des phénomènes de la nature.

Une tradition Rabbinique confirme encore les rapports du Serpent d'Ève avec le Serpent Céleste, qui se lève avec la Balance et avec toute cette partie du Ciel, qui monte au moment où les ténèbres de l'automne vont reprendre leur empire sur la lumière. Avec le Serpent, et tout à côté, plus au nord, est la constellation de l'Hercule ingeniculus, où la sphère des Arabes peignoit un Chameau (2) : là monte un Chameau avec son harnois, dit cette sphère. Il résultoit de cette union un symbole composé des attributs du Serpent et du Chameau, ou un monstre Camélo-morphique. Tel est précisément celui qui séduisit Ève, suivant cette tradition Rabbinique, rapportée dans la fable du grand Samaël (*p*) : « On raconte, dit Maimonide (3), que le » Serpent, qui trompa Ève, avoit la » forme d'un Chameau, sur lequel étoit » monté Samaël, nom que l'on donne » au chef des Génies des ténèbres ou » au Diable . . . On dit que Dieu, » voyant arriver Samaël pour tromper » Ève monté sur son Serpent Camélo- » morphique, ne put s'empêcher de rire » du cavalier et de sa monture (*q*) »

L'union du Chameau et du Serpent des constellations, qui par leur lever annoncent l'introduction du mal physique et le retour de l'hiver, nous donne le nœud de cette tradition énigmatique, qui sans cela seroit une absurdité, mais qui, étudiée dans le Ciel, s'entend et se lie avec le reste de notre théorie sur le Serpent de la Cosmogonie des Perses et des Hébreux, et devient une nouvelle preuve de notre détermination sur le lieu qu'occupe le Serpent Cosmogonique.

La position de ce Serpent dans les Cieux, relativement à la Balance ou à la femme, qui, dans les anciennes sphères, portoit cette Balance, s'accorde assez avec celle que lui donne la Genèse (*r*) ; car elle suppose que le Serpent est à ses pieds, cherchant à les mordre (*s*). Au moins est-il certain qu'il se leve avec l'extrémité du signe de la Balance, où cette femme appuyoit ses pieds, comme nous l'avons vu dans le passage de Théon ; et comme on le voit sur une sphère.

La sphère Persique, rapportée par Scaliger (4), met parmi les figures, qui montent sur la Balance, la tête du Dragon, et ensuite le milieu du Dragon. Une autre sphère, la Barbarique, le nomme aussi.

C'est par ce même Serpent des constellations, qui se leve à l'équinoxe

(1) Pausan. Corinth., p. 80.
(2) Cœlum Astronomic., p. 156.
(3) More Nevoch., l. 2, c. 31.
(4) Scalig. Not. ad Manil., p. 342.

d'automne le matin, et le soir à celui de printemps, que l'on expliquera dans l'Apocalypse (1) les combats du fameux Serpent infernal. Cet ancien Serpent, qu'on appelle le Diable, séduit tout le monde, et poursuit la femme ailée, laquelle porte le petit enfant, qui doit régner sur l'univers. Ce Serpent vaincu par la vertu de l'Agneau (2), et que l'on enchaîne; qui, libre ensuite, fait quelques efforts, enfin est précipité par la foudre dans le Tartare. Il fait place à la ville sainte, reconstruite sur les ruines de l'ancien monde, ou qui va avoir pour chef l'Agneau, vainqueur du Dragon, ou de cet ancien Serpent, appelé Satan et le Diable (3).

Ce monument de l'initiation ancienne aux mystères du Soleil vainqueur, sous la forme d'Agneau, va être expliqué à la fin de cet ouvrage, dans un traité, qui aura pour titre: *Explication de l'Apocalypse ou d'un ouvrage Phrygien, sur l'initiation aux mystères de la lumière sous le signe de l'Agneau.* En attendant, nous croyons devoir dire ici que la théorie, qui fait la bâse de cet ouvrage apocalyptique, est celle des deux principes, sur laquelle porte aussi la Genèse, et qu'elle emprunte à chaque instant les formes monstrueuses des emblêmes Astronomiques. Les signes, que nous avons dit dans la Genèse avoir fourni les formes d'Ormusd et d'Ahriman, servent dans l'explication des allégories les plus compliquées; ensorte que nous ne changeons point nos caractères Astronomiques, une fois bien déterminés. Toutes les fables Cosmiques, telles que celles du combat de Jupiter contre les Géans à pieds de serpent; le triomphe d'Orus et d'Osiris sur Typhon, d'Apollon sur le monstre Python, etc. s'expliquent par ce même Serpent, soit par le Dragon du Pôle, soit par celui d'Ophiucus; et la même clef qui ouvre les Sanctuaires des Juifs et des Chrétiens, ouvre aussi ceux des Païens. Nous ne changeons point une forme symbolique employée dans une première fable, et l'unité du principe de solution prouve incontestablement sa vérité.

Après avoir déterminé de la manière la plus rigoureuse la nature du Serpent séducteur et auteur du mal dans les deux Cosmogonies, Persane et Hébraïque, il nous reste à déterminer la nature de l'arbre de vie, et celle de l'arbre fatal, qui contient la science du bien et du mal. Ceci est une allégorie fort ingénieuse sur le temps, considéré comme principe de l'existence de tous les Êtres, et désigné énigmatiquement par un arbre, appelé arbre de vie. Quand on le considère dans le monde de lumière, dans le jardin céleste, dont l'Agneau ouvre la porte, on l'appelle simplement arbre de vie, et c'est alors le temps éternellement heureux. Tel il est représenté dans la Nouvelle Jérusalem, dont la première porte est celle de l'Agneau. Du trône de l'Agneau coule un grand fleuve; c'est le Zodiaque (*t*), dans lequel circule le temps. Sur ses bords est planté l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois; les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations. Alors il n'y a plus de malédiction, mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera. Tel deviendra l'état de la nature et de l'homme, lorsque l'Agneau réparateur aura renouvellé la face du monde, et que l'ame de l'initié, élevée par les rayons du Soleil de printemps, sera parvenue jusqu'au séjour d'Ormusd, ou dans le Sanctuaire du Dieu, aux sept rayons, dont parle l'Empereur Julien.

Il n'en est pas de même sur la terre. L'arbre de vie, celui qui n'est point planté dans le Ciel, près de la porte de

(1) Apocalyp., c. 12, v. 9—14.
(2) Ibid., v. 11.
(3) Ibid, c. 21.

l'Agneau, mais qui est ici-bas, dans le lieu où l'homme éprouve le mêlange du bien et du mal, ou l'arbre symbolique du temps, porte des fruits, qui donnent la connoissance du bien et du mal, en partageant sa durée, comme nous l'avons vu partagée dans le fameux œuf de Zoroastre, divisé en douze préfectures, dont six appartiennent à Ormusd, principe de bien et de lumière, et six autres à Ahriman, principe du mal et des ténèbres. C'est encore ici la même idée, que nous avons vu exprimée plus haut par la période duodécimale et millénaire, dont six mille sont appelés, mille de Dieu; et les six autres, mille d'Ahriman ou du Diable. C'est aussi la même idée, qu'Homère a rendue par les deux tonneaux de Jupiter, dont l'un verse le bien, et l'autre le mal. Au lieu des tonneaux, l'auteur de la Genèse a pris l'idée symbolique d'un arbre, dont le fruit fait connoître à l'homme le bien et le mal. Ce sont deux arbres dans le monument de Mithra, que nous expliquerons bientôt. L'arbre, qui commence à végéter, est placé près du signe du printemps, et on y a attaché le flambeau allumé. L'arbre, qui porte les fruits de l'automne, est au contraire près du Scorpion, qui ramène le mal physique, et qui détruit l'action féconde du Taureau. La lettre, que Manès écrit à Marcel, (1) contient cet article de sa croyance, qu'il y a deux principes, que J. C. a désignés par le bon et le mauvais arbre. La fiction de l'arbre de la science du bien et du mal est du même genre, et sert à rendre la même opinion Cosmogonique. L'arbre s'appelle simplement arbre de vie, près du trône du Dieu Lumière; mais il s'appelle arbre qui produit le mal, près du siège d'Ahriman. Comme celui de l'Apocalypse, il est aussi chargé de douze fruits, nombre égal aux douze préfectures, aux 12000 ans, aux douze signes, aux douze mois de la révolution annuelle, pendant laquelle l'homme subit successivement les alternatives de bien et de mal, de ténèbres et de lumière, de froid et de chaud, qui partagent également entre eux l'empire du séjour où la Divinité l'a placé sur la terre. On observera, que ce nombre douze n'est point arbitraire, et qu'il est donné par la division du ciel et du temps. Aussi a-t-il été précieusement conservé dans toutes les Cosmogonies, et en particulier dans l'Apocalypse. La Genèse, que nous avons, semble il est vrai n'en point faire mention (2); mais St. Epiphane nous a conservé un passage d'un livre intitulé : *l'Evangile d'Eve* (*u*), où l'on donne à cet arbre douze fruits par chaque année, expression mystique et sacrée, que les Gnostiques avoient conservée.

Quant à l'arbre de vie, proprement dit, celui qui avoit le pouvoir de rendre éternellement heureux, nous avons vu que l'Apocalypse le place près du trône de l'Agneau, c'est-à-dire, près du signe équinoxial, sous lequel le Soleil devoit réparer la nature et rétablir le monde de lumière. C'étoit-là qu'étoit la véritable porte (*x*) du lieu de délices, celle à laquelle l'homme devoit retourner, pour recouvrer sa première félicité, dont le Serpent et les fruits de l'automne l'avoient fait décheoir. C'est à cette porte, que Dieu place un Génie aîlé, armé d'une épée (la Genèse l'appelle Cherub); il y est en sentinelle pour en défendre l'entrée, jusqu'à ce que le réparateur y ait fait rentrer l'homme. Ce Génie aîlé, armé du glaive, est encore dans la sphère dans la même attitude, presque avec le même nom, près de la porte équinoxiale de l'Agneau, qu'il ouvre à son lever, au commencement de l'empire du bien et de la

(1) Beausob., T. 1, p. 220.

(2) Epiph. Advers. Hær., c. 26.

lumière, comme le Serpent séducteur se trouve dans la même sphère au point opposé, à la porte d'automne, au commencement de l'empire du mal périodique de la nature et de celui des ténèbres.

Ce Génie est Persée, fameux dans les allégories des Perses, lequel est représenté aîlé, tenant un grand glaive, et appelé lui-même *Chelub* (1), nom fort approchant du Cherub de la Genèse. — Ce nom *Chelub*, suivant les *Arabes*, signifie chien et gardien (2). La sphère Persique en fait mention parmi les signes qui se lèvent avec les Pléïades, vers les extrémités du Bélier et le commencement du Taureau. Il est désigné par ces mots (3) : « Ici est un brave armé d'une épée ».

On remarque, que ce n'est qu'après que l'homme a touché à l'arbre du bien et du mal, que Dieu prend des mesures pour l'empêcher de toucher à l'arbre de la réparation, ou à l'arbre de vie, dans la crainte qu'il ne vive éternellement. Comme il étoit heureux auparavant, et destiné à vivre toujours, on ne lui en avoit point fait la défense. C'est le réparateur Agneau, qui lui en fera goûter les fruits, lorsque l'homme sera rendu à l'empire de la lumière, et affranchi de celui des ténèbres. Il semble même, que l'auteur de cet ouvrage a voulu réunir deux allégories; l'une physique, qui est la première, et la principale, et l'autre morale, et comparer l'état de l'homme ici-bas, soumis à l'empire du bien et du mal, avec celui de l'homme réuni après la mort au principe lumière, dont son ame est émanée, et où il doit rentrer par la porte de l'Agneau ou d'Ormusd. Ceci s'accorde parfaitement avec la théorie des mystères de Mithra, que nous avons expliquée, et avec celle de l'Apocalypse, dont nous parlerons bientôt. La terre peut être ici comparée à l'état de l'homme durant les six mois de ténèbres, pendant lesquels il est déchu des biens que procure le Dieu Lumière; le ciel, au contraire, à l'état de l'homme dans les six mois où le Soleil éclaire et échauffe notre hémisphère, et verse tous les biens sur la nature. Ce contraste de son état dans les deux divisions de l'année, en six mois de jour et de bien, et six mois de ténèbres et de mal, lui retrace celui qui se trouve entre son état passé, au sein de la lumière, dont son ame est descendue pour animer un corps, et celui où il est réduit dans cette région de ténèbres, où le mal altère son bonheur. Aussi dans les mystères anciens de la Religion de Zoroastre, on retraçoit à l'initié la manière dont les ames se dégradoient, en descendant de l'empirée dans la matière ténébreuse, et dont ensuite elles se régénéroient, en retournant à leur principe. Les signes Astronomiques, les portes des planètes, celle de la descente et de l'ascension des ames y étoient retracées, suivant Porphyre et Celse, comme on le voit dans Origène, et comme nous l'avons exposé dans notre traité des Mystères.

Comme la théorie métaphysique est nécessairement postérieure à la théorie physique, elle a été calquée sur elle, et les idées, ainsi que les cérémonies relatives aux voyages de l'ame, dégradée par les ténèbres et régénérée par la lumière, se trouvoient essentiellement liées aux points équinoxiaux, et figurées par les emblêmes qui y sont tracés. Ce sont-là ces allégories métaphysiques, dont parle Philon (4) dans son ouvrage *sur les Allégories* de l'écriture, que nous avons développées, auxquelles nous revenons, et dans lesquelles

(1) Cæsius, p. 120.
(2) Tab. Alphons.
(3) Scalig. Not. ad. Manil., p. 337.
(4) Phil. leg. Alleg., p. 46.

il

il cite un dogme d'Héraclite, sur la vie et sur la mort de l'ame, dogme qu'il prétend, que celui-ci avoit emprunté de Moyse. Les principes de ce Philosophe sont les mêmes que ceux que Cicéron et Macrobe ont développés dans le songe de Scipion, sur la vie et sur la mort de l'ame (1). Mais revenons à l'allégorie physique, dont cette digression nous avoit écartés.

Nous venons de voir parmi les figures Astronomiques placées dans le Ciel, près du point équinoxial de printemps, l'image du *Chelub* armé de l'épée flamboyante, qui défend l'entrée de la partie du monde affectée au bien et à la lumière, comme nous trouvons à celui d'automne le génie malfaisant, qui dégrade la nature. Ce Chelub, le même que Persée placé sur l'Agneau, a près de lui, et sur les derniers degrés de l'Agneau et du Taureau, la belle constellation du Cocher, qui porte la Chèvre qui éleva Jupiter, et les deux Boucs ou Chevreaux, qui fournirent les attributs de Pan. C'est de cette Chèvre, dit-on, que le Dieu Lumière, Jupiter, prit le titre d'Ægiochus (*y*). Elle fixa long-temps, comme Persée, et quelques siècles avant lui, l'équinoxe de printemps, lorsqu'il répondoit au commencement du Taureau, tandis que le Serpent et le Scorpion fixoient celui d'automne. Cet homme, accompagné de la Chèvre, se trouve représenté avec la femme et son serpent, tous deux au pied de l'arbre fameux, dans une pierre gravée, tirée d'une église de France, dans laquelle on la gardoit religieusement depuis plus de 600 ans. On lit autour de l'exergue, en caractères hébraïques, ces mots: « L'homme voulut goûter du fruit dé-» fendu, et la femme lui en donna ».

Ce monument a été regardé comme le tableau historique de l'aventure d'Adam et d'Eve. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y ressemble fort, et qu'il a les caractères Astronomiques, qui fixoient les deux divisions équinoxiales indiquées d'un côté par la Chèvre, et de l'autre par le Serpent, placés des deux côtés de l'arbre du temps.

On voit au pied de l'arbre quatre figures d'animaux : l'une est celle du Bœuf, l'autre celle du Lion, qui, à l'époque où la Chèvre annonçoit le printemps, occupoient, l'un l'équinoxe du printemps, l'autre le Solstice d'été. Les deux autres animaux ressemblent au Cheval et à l'Ourse; ensorte qu'il n'y a pas un seul des animaux gravés, qui ne soient dans les constellations; ce qui me fait croire que cette pierre a tous les caractères d'un monument Astrologique. Or comme on y indique dans la légende, qu'il y est question de l'aventure d'Adam et d'Eve, il s'ensuit encore, que les formes Astronomiques entrent dans la représentation de cette allégorie, qui effectivement ne peut s'expliquer sans porter ses regards sur le Ciel, où se trouve le Serpent séducteur, l'Astre-Serpent, qui amène les hivers. Cette pierre est gravée dans le premier volume des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, et dans Montfaucon. (2) C'est aux Antiquaires à examiner l'authenticité de ce monument, qui s'accorde assez avec notre théorie, mais qui n'en est ici qu'une preuve très-accessoire.

C'est de cette même Chèvre et de ses Boucs, que le Dieu Lumière au printemps prit souvent les attributs, sous le nom d'Ægiochus, comme il prit ceux de l'Agneau, sous celui d'Ammon, et les cornes du Taureau, sous celui de Bacchus, au moment où l'action créatrice du grand Demiourgos ou du Soleil se renouveloit tous les ans, et où la terre sembloit, au moins à sa surface, éprouver une nouvelle

(1) Macrob. Som. Scip., l. 1. c. 10.

(2) Montf. Supplém. T. 1, pl. 20, fig. 3.

création. C'est donc par elle que l'on pourra expliquer l'expression singulière, dont se servoit la Genèse des Samaritains, pour désigner le Dieu créateur. On y lisoit ces mots : « Au commencement le » Bouc créa le ciel et la terre (z) ». Ce Bouc créateur ne sera plus que le Jupiter Ægiochus des Grecs, le Pan des Arcadiens, ou le grand Démiourgos soit invisible, soit visible tel que le Soleil, peint avec les attributs de la Constellation, qui annonçoit le renouvellement de toutes choses. Il n'aura rien de plus extraordinaire, que le Taureau créateur, qui brise l'œuf d'où est éclos le monde, dans la Théologie des Japonois. Il paroît que les Samaritains avoient emprunté ces expressions des Assyriens et des Perses, qui furent transplantés dans leur pays, et qui, livrés absolument au Sabisme et à l'Astrologie, en avoient employé tous les caractères dans leurs ouvrages religieux. Au reste, comme le Bouc est un animal du même monde que le Serpent, qu'il est peint dans la même sphère, et placé à l'Équinoxe du printemps, comme le Serpent l'est à celui d'automne ; il n'est pas plus étonnant de voir l'Etre Lumière créateur désigné par le symbole du Bouc, qui annonce le retour de la chaleur, de la lumière, de la végétation et de tout le bien de la nature, qu'il ne l'est de voir l'Etre destructeur des ouvrages du bon principe désigné par le Serpent, qui ramène le froid et les ténèbres, qui arrête la végétation et qui dévaste le jardin délicieux que le Dieu Soleil avoit embelli. C'est absolument le même Génie, et le Bouc de la Genèse des Samaritains vaut bien le Serpent de celle des Juifs. Sans la clef Astronomique, ces deux idées sont absurdes et extravagantes; avec cette clef elles s'expliquent naturellement, et tiennent l'une à l'autre.

Par-tout le Ciel nous donne l'intelligence des symboles, qui n'ont aucun sens sur la terre. Non-seulement le besoin nous reporte là nécessairement, pour comprendre ces Cosmogonies, mais les traditions sacrées semblent nous indiquer, qu'il faut étudier cette sphère brillante, dans laquelle les Anciens plaçoient les Dieux naturels, au nombre desquels la Chronique d'Alexandrie, et les Sabéens adorateurs des Astres, paroissent avoir reconnu Adam, Eve et leur Serpent, etc.

Les Sabéens, dont la religion a été celle d'Abraham chef des Hébreux, regardoient le Ciel et les Astres comme des Dieux, et faisoient d'Adam le Génie, ou l'intelligence de la Lune. La Chronique d'Alexandrie nous dit, qu'Adam, Eve, son Serpent, Caïn, Seth, etc. étoient des Génies, des Dieux (*aa*), ou ce que les Anciens appeloient *des Anges* (1), lesquels furent ensuite appelés, par d'autres peuples, des Dieux. Ces noms chez les Phéniciens, chez les anciens Grecs, et chez tous les peuples livrés au Sabisme, désignoient les Astres, appelés Dieux, dit Platon, à cause de leur mouvement éternel.

Récapitulons. Donc il naît du temps sans bornes ou de l'éternité une période bornée, qui sans cesse se renouvelle, et qui est limitée à douze portions de temps, dont six appartiennent à la Lumière, six aux Ténèbres, six à l'Action créatrice, six à l'Action destructrice, six au Bien, six au Mal de la nature. Cette période désignée, tantôt par un œuf mi-parti blanc, mi-parti noir, sous-divisé en douze préfectures; tantôt par un arbre, qui a douze fruits, qui enseignent le bien et le mal; tantôt par 12000 ans, dont 6000 à Dieu, 6000 à son ennemi; c'est l'année, durant laquelle l'homme éprouve l'empire de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal physique, suivant que le Soleil s'approche ou s'éloigne de notre hémisphère, organise la Nature, ou l'abandonne à son principe d'inertie.

(1) Chronic. Alex., p. 50.

La terre fécondée par l'action du feu Éther, immortel et intelligent, et par celle du Soleil du printemps, sous le signe du Taureau anciennement, et ensuite sous celui de l'Agneau, qui, par sa chaleur, fait éclore et mûrir les moissons et les fruits, perd au moment de la retraite du Soleil sa fécondité et sa parure. D'un lieu de délices qu'elle étoit pour l'homme, qui pendant tout cet intervale étoit le favori des Cieux, elle devient un séjour de tristesse et d'horreur, désolée par les froids de l'hiver et couverte de frimats. Ce passage du bien au mal de la Nature, étoit annoncé tous les ans à l'homme par l'ascension de la Balance ou de la Femme porte balance, et par celle du Serpent, dont la maligne influence sembloit corrompre et gâter tous les biens, dont l'homme avoit joui durant les six mois, qui avoient précédé ce moment. L'homme, qui jusques-là n'avoit pas senti la nécessité de se couvrir, eut besoin de se faire des vêtemens de la dépouille des animaux, depuis qu'il eut touché à la limite fatale, qui sépare en automne l'empire du bien de celui du mal, et le règne de la lumière de celui des ténèbres.

Voilà à quoi se réduit toute cette allégorie, dans laquelle le Serpent est mis en jeu, comme ennemi du bonheur de l'homme, dont il cause le malheur par ses conseils perfides. C'est sur ce phénomène annuel, qui se renouvelle tous les ans dans nos climats septentrionaux, qu'est établie la fable Cosmique du mal introduit dans le monde par le Serpent.

La nature de cette histoire merveilleuse étant bien déterminée, il nous reste à faire l'examen de l'histoire de la réparation, qui ne l'est pas moins, et qui s'explique par les mêmes principes. Mais avant d'y passer, nous allons donner ici l'explication d'un Planisphère, qui servira à l'intelligence de ce premier chapitre.

Projection des symboles Astronomiques, qui servent de bâse à la fable du Paradis Terrestre et du Serpent d'Ève.

Pour rendre plus sensible au lecteur la théorie, que nous venons de développer, et qui fait la bâse de la Cosmogonie des Hébreux, nous avons fait graver un Planisphère, qui contient les positions Astronomiques du ciel, sur lesquelles cette fable a été brodée

Nous avons d'abord divisé notre Planisphère en deux parties ou deux domaines, de six préfectures chacun, qui contiennent les empires opposés d'Ormusd et d'Ahriman, tels que le Zend-Avesta nous les donne. L'Agneau est aux portes de l'empire du bien et de la lumière, et la Balance à celles du mal et des ténèbres; l'un est le premier des signes supérieurs, et l'autre le premier des signes inférieurs. Les six signes supérieurs comprennent les six mille de Dieu, et les six signes inférieurs les six mille du Diable. Le bonheur de l'homme dure sous les six premiers signes, et son malheur commence au septième, et dure sous les six signes affectés à Ahriman ou au chef des ténèbres.

Sous les six signes du règne du bien et de la lumière, qui sont, *Agneau*, *Taureau*, *Gemeaux*, *Cancer*, *Lion* et *Vierge*, ou *Epi*, nous avons marqué les états variés de l'air et de la terre, qui sont le résultat de l'action du bon principe. Ainsi on lit sous l'Agneau ou sous le premier mille ces mots : printemps, zéphyr, verdure; sous le Taureau, sève et fleurs; sous les Gemeaux, chaleurs et longs jours; sous le Cancer, été, beaux temps; sous le Lion, épis et moissons; et sous la Vierge, vendanges.

En passant à la Balance, on trouve les fruits; là commence le règne du mal, aussitôt que l'homme vient à cueillir les pommes. La Nature quitte

sa parure. Aussi nous avons écrit ces mots : dépouillement de la Nature. Sous le Scorpion, on lit froids ; sous Sagittaire, neiges; sous le Capricorne, glaces et brouillards, siège des ténèbres et des longues nuits; sous le Verseau, pluies et frimats ; sous les Poissons, vents impétueux.

Nous avons ainsi distribué les phénomènes météorologiques, et les situations variées de la nature sublunaire dans le cercle annuel, divisé en douze temps, de manière à ce que les signes célestes et leurs effets, au moins dans l'opinion des Anciens, qui croyoient à leur action sur la terre, offrissent à l'œil du lecteur une correspondance telle, qu'elle se manifeste en général tous les ans.

La série des six mille temps ou ans, durant lesquels l'homme vit heureux, forme un contraste bien frappant entre les six autres mille, où il vit soumis à l'empire d'Ahriman, jusqu'à ce qu'il rentre dans le règne d'Ormusd, ou dans le Paradis. Il y rentre par la porte de l'Agneau ou *d'Aries*, du trône duquel coule le fleuve d'Orion, ou le Gyon, un des fleuves du Paradis terrestre, comme l'Apocalypse nous le représente. Sur cette porte est placé le fameux Chelub à épée flamboyante, qui en défend l'entrée. Ce Chelub est Persée, placé ainsi dans nos sphères, et qui défend le Bélier à toison-d'or.

Nous avons fait graver l'effigie du Soleil, de cet Astre que Platon appelle le fils de l'Etre-Suprême, et dont Christ prit la forme ; et nous l'avons mise sur l'Agneau réparateur ou sur *Aries*, parce que c'est-là que l'Astrologie avoit fixé le signe de son exaltation et de son entrée dans sa Toute-puissance. C'étoit aussi à cette époque que les adorateurs du Soleil avoient fixé sa plus grande fête (1), comme les Chrétiens y ont attaché la célébration de leur Pâques, et les Juifs la fête du passage de l'empire du mal, à celui du bien et à la terre promise.

Nous avons pareillement fait graver sur les limites de l'empire du mal et des ténèbres, près de la Balance, les Constellations qui montent avec elle, et qui ramènent les hivers à la suite de la récolte des fruits.

Parmi ces Constellations est le fameux Dragon du Pôle, qui gardoit les pommes des Hespérides, et que les sphères représentoient entortillé autour d'un arbre, comme le Serpent d'Eve.

Nous y avons aussi placé le Bootès, appelé Arcas, ce fameux fils de Lycaon, que son père servit dans un festin aux Dieux, crime qui fut le terme de l'âge d'or, et attira sur la terre la vengeance des Immortels. Alors Thémis, Astrée ou la Vierge céleste, monta aux Cieux, et abandonna l'homme coupable à tous ses malheurs (2).

Nous y avons aussi fait dessiner le Loup, ce fameux Loup-Fenris, qui, dans la Théologie des Scandinaves, concourt avec le Serpent à introduire le mal dans l'univers.

Enfin nous y avons projeté le Serpentaire, Platon et son Serpent, qui monte en même-temps que la Balance, et qui a sur sa tête la couronne d'Ariadne et de Proserpine. Nous avons conservé à ce Serpent le nom que lui donnent encore aujourd'hui les Perses, celui de Serpent d'Eve, et d'Heva, comme l'appellent encore les sphères Arabes. Il est le fameux Astre-Serpent, dont parle la Cosmogonie des Perses; cette Couleuvre mère de l'hiver, dont Ahriman prend la forme, pour introduire le mal dans le monde.

Toutes ces Constellations répondent au septième mille, ou au septième signe occupé par la Balance, époque périodique, à laquelle la Cosmogonie des Perses fixe le terme du bien et de

(1) Hyd. de Vet. Pers. Rel.

(2) Ovid. Métamor. l. 1. fab. 6.

l'action du bon principe, comme celle des Hébreux fixe au septième jour le repos de Dieu, et à sa suite la chute de l'homme, séduit par la femme et le Serpent.

Nous y avons ajouté le lever des Pléïades, signe annuel du labourage, et du travail imposé à l'homme par le Dieu de Moyse, après qu'il eut été déchu de sa première félicité.

Nous y avons joint, sous le Capricorne, l'effigie de Sirius, appelé Seth, nom connu dans la Genèse, et qui figure avec les autres personnages allégoriques. Nous avons aussi placé à sa suite l'Énochoos, ou Verseau Ganymède, enlevé aux Cieux, afin que ceux qui voudront suivre dans ses détails cette Cosmogonie hébraïque aient déjà quelques données pour commencer ce travail. Pour nous, il nous suffit de la première fable, comme étant l'unique bâse de la fable de Christ, que nous allons maintenant expliquer. Avant de passer à cette explication, nous invitons le lecteur à comparer notre Planisphère avec la théorie que nous venons de développer sur les deux principes et sur l'action successive d'Ormusd et d'Ahriman ici-bas, dans le lieu où la Nature a placé l'homme, qu'elle a soumis à l'empire du bien et du mal. L'Agneau et le Serpent, tracés aux termes des deux empires, doivent déjà lui donner, dès le premier coup-d'œil, le mot de l'énigme d'une Cosmogonie, dans laquelle le Serpent introduit le mal, et l'Agneau le répare; et où l'un agit dans la saison des fruits ou des pommes, et l'autre au printemps, au moment où toute la Nature se régénère, sous les rayons puissans du Soleil. Cet astre chasse devant lui les ténèbres et les rigueurs de l'hiver, qu'avoit amenées le Serpent d'automne sur la terre, et il vient en triompher, sous le signe de l'Agneau céleste. Le développement de cette idée Cosmogonique va faire le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Sur la Réparation.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, que l'histoire de la chute prétendue de l'homme, sur laquelle est appuyé tout le système religieux des Chrétiens, ou l'ouvrage de la mission de Christ, est une pure allégorie. Nous avons conclu avec raison, que la réparation d'une faute allégorique ne pouvoit être qu'allégorique elle-même. Nous allons prouver actuellement qu'elle l'est effectivement, et que le réparateur est l'être physique, qui doit rétablir le désordre physique, et qu'il réunit tous les caractères mystérieux de Christ, qui ne peuvent s'expliquer que par lui, et ne conviennent qu'à lui seul. Nous avons déjà indiqué, que ce réparateur devoit être le Soleil, qui au printemps rend au jour son empire sur les ténèbres qu'avoit étendues sur la terre le Serpent d'automne. C'est lui qui revêt nos campagnes des ornemens, dont les froids de l'hiver les avoit dépouillées.

Voyons si Christ, cette lumière qui éclaire tout œil en venant au monde, suivant l'Evangile de Jean, a tous les caractères que la mysticité et l'Astrologie donnoient au Dieu Soleil, et cela dans les deux époques principales de sa

vie, savoir son Incarnation et sa Résurrection, les deux grands mystères proposés à la croyance des peuples. Inexplicables dans toute autre Théorie que la nôtre, ils reçoivent ici un sens clair, et aussi naturel, que celui que nous avons trouvé dans l'allégorie Judaïque, dont celle-ci est la suite.

Le Soleil ne naît, ni ne meurt dans la réalité : il est en lui-même toujours aussi brillant et aussi majestueux. Mais dans les rapports, que les jours qu'il engendre ont avec les nuits, il y a dans notre hémisphère une graduation progressive d'accroissemens et de décroissemens, qui a donné lieu à des fictions assez ingénieuses de la part des Théologiens. Ils ont assimilé cette génération du jour à la marche de la vie de l'homme, qui, après avoir commencé, s'être accrue jusqu'à l'âge viril et mûr, semble dégénérer et décroître insensiblement, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée au terme de la carrière, que la Nature lui a donnée à parcourir. Les adorateurs de l'Astre du jour, l'ayant personifié dans leurs Allégories sacrées, l'ont fait naître comme l'homme, et l'ont peint aux quatre principales époques de l'année, sous les traits de l'homme aux quatre époques principales de la vie, qui sont l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse. La forme de l'enfance étoit celle qu'on lui donnoit au Solstice d'hiver, au moment où le Soleil étoit au plus bas, et où les jours, devenus les plus courts, alloient commencer à croître.(1) On célébroit alors dans les mystères la naissance du Dieu Jour, et on présentoit à l'adoration des peuples l'image de l'enfant nouveau-né, que l'on tiroit du fond du Sanctuaire, ou de la Grotte sacrée où il venoit de naître, du Sanctuaire de la Vierge Isis en Egypte, de l'Antre mystique de Mithra en Perse.

Cet enfant naissoit avec l'année Solaire, qui commençoit à sa naissance, au premier instant du premier jour, c'est-à-dire, à minuit, chez plusieurs peuples, époque à laquelle le jour commence encore chez nous. Les Prêtres Astrologues, ou les Mages, tiroient l'horoscope de ce jeune enfant, comme on faisoit le thême de la vie de tous les autres enfans, à l'instant précis de leur naissance. Ils consultoient l'état du ciel, appelé horoscope, c'est-à-dire, le signe du Zodiaque, qui à l'Orient montoit sur l'horison, à l'instant de la naissance. C'est avec un de ces élémens, que l'on construisoit le thême Généthliaque. Ce signe, il y a près de deux mille ans, et plusieurs siècles même auparavant, étoit la Constellation de la Vierge céleste, qui, par son ascension sur l'horison, présidoit à la naissance du Dieu Jour, et sembloit le produire dans ses chastes flancs. Les Mages, ainsi que les Prêtres Egyptiens, chantèrent la naissance du Dieu Lumière et du Jour, incarné au sein d'une Vierge, qui l'avoit produit sans cesser d'être Vierge, et sans le concours de l'homme. C'est ce qu'annonçoient tous les Mystagogues ou Prophètes : « Une Vierge, disoient-ils, concevra et enfantera ». On traça dans la sphère l'image du Dieu Jour nouveau-né, entre les bras de la Constellation, sous laquelle il naissoit, et toutes les images de la Vierge céleste, proposées à la vénération des peuples, la représentèrent, comme dans la sphère, allaitant l'enfant mystique, qui devoit détruire le mal, confondre le Prince des ténèbres, régénérer la Nature et régner sur l'univers.

Revenons sur tous ces traits, et faisons voir qu'il n'y a rien de conjectural dans tout ce que nous venons d'avancer. Nous avons dit d'abord, qu'on faisoit passer le Dieu Jour par tous les âges, et sur-tout qu'on l'exposoit au Solstice d'hiver à l'adoration des peuples, sous l'image d'un enfant nouveau-

(1) Cicéron, T. 2. l. 3. c. 6.; et T. 1. l. 2. c. 3. p. 252.

né, pour représenter l'état du jour, qui, à cette époque de la révolution solaire, étoit dans une espèce d'enfance. Nous remettrons ici sous les yeux du lecteur un passage de Macrobe (1), dont nous avons déjà parlé, et qui a pour objet le Soleil ou Bacchus, que dans les mystères on enseignoit être mort, descendu aux enfers et ressuscité, comme Christ.

« Les images ou statues de Bacchus » le représentent, dit cet auteur (*a*), » tantôt sous la forme d'un enfant, tantôt sous celle d'un jeune homme, » d'autrefois avec la barbe de l'homme » fait, et enfin avec les rides de la » vieillesse, comme les Grecs représentent le Dieu, qu'ils appellent *Bacapée* et Briséïs, et comme les Napolitains en Campanie peignent le Dieu, » qu'ils honorent sous le nom d'Hébon. » Ces différences d'âges sont relatives au » Soleil, qui semble être un tendre » enfant au Solstice d'hiver, tel que le » représentent les Egyptiens à certain » jour, où ils tirent du fond de leur » Sanctuaire son image enfantine, parce que le jour étant alors le plus » court, ce Dieu semble n'être encore qu'un foible enfant. Prenant » ensuite des accroissemens, il arrive » à l'équinoxe de printemps, sous la » forme d'un jeune homme vigoureux, » dont ses images empruntent alors les » traits; puis il parvient à sa maturité, désignée par la barbe touffue, » qu'il porte dans les images, qui le représentent au Solstice d'été, lorsque » le jour a pris tous les accroissemens » dont il étoit susceptible. Enfin il décroît ensuite insensiblement, et arrive à sa vieillesse, retracée par l'état » de décrépitude où il est peint dans » les images ».

Les Egyptiens célébroient effectivement au Solstice d'hiver la naissance du fils d'Isis (2), et les couches de la Déesse, qui avoit mis au monde ce jeune enfant, foible et débile, né au milieu de la nuit la plus obscure. Cet enfant, suivant Macrobe, étoit le Dieu Lumière, Apollon ou le Soleil, peint la tête dépouillée de sa chevelure rayonnante, la tête rasée, et n'ayant qu'un seul cheveu. On désignoit par-là, dit le même auteur, l'affoiblissement de la lumière au Solstice d'hiver, et la courte durée des jours, ainsi que l'obscurité de l'antre profond, où ce Dieu sembloit naître, et d'où il partoit pour s'élever vers l'hémisphère boréal et vers le Solstice d'été, dans lequel il reprenoit son empire et sa gloire (3).

C'est cet enfant, dont la Vierge Isis se disoit la mère, dans l'inscription de son temple à Saïs (4), où on lisoit ces mots : « *Le fruit que j'ai engendré est le Soleil* (5) ». Cette Isis de Saïs a été prise avec raison par Plutarque, pour la chaste Minerve, qui, sans craindre de perdre son titre de Vierge, dit néanmoins d'elle-même, qu'elle est la mère du Soleil. Cette Isis là ne peut être la Lune; car jamais elle n'a dû être appelée, la mère de l'Astre qui lui prête sa lumière. Quelle est-elle donc? La Vierge même des Constellations qui, dans Eratosthène (6) savant d'Alexandrie, s'appelle Cérès, ou Isis; cette Isis qui ouvroit l'année et qui présidoit à la naissance de la nouvelle révolution solaire et du Dieu Jour; enfin celle dans les bras de laquelle nous verrons bientôt le petit enfant symbolique.

Proclus qui a rapporté, ainsi que Plutarque, l'inscription du temple de la Vierge de Saïs, mère du Soleil, qu'ils disent l'un et l'autre être la même que Minerve, parlant du siège que cette Déesse affecte dans les Cieux, lui donne deux places, l'une près du

(1) Saturnal., l. 1. c. 18, p. 248.
(2) Plut. de Isid., p. 373, 377, 378.
(3) Macrob. Sat., l. 1, c. 21, p. 260.
(4) Plutarch. de Isid., p. 354.
(5) Procl. in Tim., p. 30.
(6) Eratosth., c. 7.

Bélier ou de l'Agneau équinoxial, dont le Dieu Lumière prend la forme au printemps, et l'autre dans la Vierge céleste, ou dans le signe qui préside à sa naissance (1); ensorte qu'il paroît, que l'Isis mère du Soleil, à laquelle étoit élevé le temple de Saïs, étoit celle qu'Eratosthène place dans la Constellation de la Vierge qui ouvroit l'année. L'image symbolique de l'année elle-même étoit une femme appelée *Isis*, suivant Hor-Apollo grammairien d'Egypte (2). C'étoit en l'honneur de cette même Vierge, image de la substance pure et lumineuse, dont le Soleil est émané, et qui enfantoit le Dieu Lumière, que se célébroit à Saïs la fameuse fête des lumières, sur laquelle est calquée notre Chandeleur, ou notre fête des lumières de la Purification.

Une nouvelle preuve encore, que le Dieu Lumière, fils de la Vierge Isis, est celui qui naît sous l'ascendant de la Vierge céleste, c'est que les traditions anciennes ont encore conservé le souvenir, que le jeune Horus, ou Dieu Lumière, fils d'Isis (3), avoit été élevé par Icare ou par le Bootès, qui accompagne la Vierge céleste, lequel monte avec elle, et la suit par-tout. Nous avons fait déjà usage de cette remarque dans notre chapitre sur Isis.

Les Egyptiens ne sont pas les seuls, qui célébrassent, au Solstice d'hiver, la naissance du Dieu Soleil, ou la grande fête du Soleil nouveau. Elle étoit aussi connue des Romains, qui célébroient les fêtes solaires et les jeux du Cirque au Solstice d'hiver, en honneur de la naissance du Dieu Jour. Ils la fixoient au huitième jour avant les Kalendes de janvier, c'est-à-dire, au 25 décembre, précisément au même jour auquel les Chrétiens célèbrent la naissance de leur Christ, ce futur réparateur de la Nature dégradée, qui doit à l'équinoxe de printemps rentrer dans le séjour de sa gloire.

Servius commentant le vers 720 du 7e. livre de l'Enéïde, où le Poète parle du soleil nouveau, dit que proprement le soleil est nouveau le 8 des Kalendes de janvier, c'est-à-dire le jour où les Chrétiens fêtent leur dieu nouveau-né.

C'est à ce jour que Pline (4) fixe *Bruma* ou le commencement de l'hiver, et les fêtes *Brumalia*. Les anciens, dit Macrobe (5), appelèrent ce Solstice *Brumale*, du mot *Bruma*, qui tire son origine de la briéveté des plus courts jours. Ce sont là sans doute ces Solstices, que Fauste Manichéen reprochoit aux Catholiques de célebrer (6). Beausobre prétend, (7) que ce Manichéen en veut indirectement à la fête du Christ, fixée au 25 décemb. dans tout l'occident.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le temps de Léon I, (8) il y avoit des docteurs qui disoient « que ce qui ren» doit la fête vénérable, étoit encore » moins la naissance de J. C., que le re» tour, et, comme ils s'exprimoient, que » la nouvelle naissance du Soleil (*b*) ».

C'est dans ce même jour, que l'on célébroit à Rome la naissance du Soleil invincible, *natalis Solis invicti*, comme on peut le voir dans le calendrier Romain, publié sous le règne de Constantin et de Julien (9).

Ce calendrier, qui contient l'indication de toutes les fêtes payennes ou des soi-disant payens, lesquelles sont souvent annoncées par le passage successif du soleil dans les différens signes, se trouve imprimé dans l'Uranologie du P. Petau, T. 3, p. 72. On y lit au VIII Kal. jan. ces mots, N. invicti. C. M. XXIIII, ou *Natalis invicti*, naissance de l'invincible

(1) Procl. in Tim., p. 43.
(2) Hor. Apoll., l. 1. c. 3.
(3) Salmasius, Ann. Climat., p. 594.
(4) Plin. Hist. Nat. l. 18. c. 25.
(5) Macrob. Sat. L. I. c. 21.
(6) Faust. apud August. L. 20.
(7) Beausobr. T. 2. p. 691.
(8) Leo. Serm. 21. de Nativ. Dom. p. 143.
(9) Hymn. au Soleil, p. 155.

sible. Le même P. Petau, dans les notes sur l'hymne au Soleil de l'Empereur Julien, insiste sur cette correspondance de la nativité du Christ, jour pour jour, avec les anciennes fêtes de la naissance du Soleil, et renvoye à son ouvrage, intitulé *Auctarium*. Il traduit ces deux lettres *C. M.* par *Circenses missi*. Effectivement l'Empereur Julien parle de fêtes Solaires célébrées à cette époque du temps, ou au moment où le Soleil remonte, et où les jours vont commencer à croître. « Nous célébrons, dit-il, (1) » quelques jours avant le premier jour » de l'an (*c*), de magnifiques jeux en » l'honneur du Soleil, auquel nous don- » nons le titre d'*Invincible*. Que ne » puis-je avoir le bonheur de les célé- » brer souvent, ô Soleil, roi de l'uni- » vers, toi que de toute éternité le » premier Dieu engendra de sa pure » substance, etc. ».

Le Père Petau observe, que les Romains donnoient aussi à leur Jupiter le titre d'invincible, et on voit d'anciennes monnoies représentant un jeune enfant sur le bouc, ou sur le signe dans lequel le Soleil commence sa course au Solstice, avec cette légende : *Jovi crescenti* ; ce qui ne peut convenir qu'au Soleil, ou au Dieu invincible, qui prend dans ce signe sa première croissance.

Cette épithète d'*Invictus* donnée au Dieu Soleil, qui naissoit au Solstice d'hiver, est celle que les Perses donnoient au même Dieu, qu'ils honoroient sous le nom de Mithra, et qu'ils faisoient naître dans une grotte (2), comme les Chrétiens l'ont fait naître dans une étable, sous le nom de Christ.

De toutes les formes du culte rendu au Soleil, c'est avec celles des Perses que la secte de Christ semble avoir plus de ressemblance. C'est pourquoi nous nous attacherons à les développer, et à en faire saisir les rapports avec la Religion Chrétiene, qui semble être une branche de la Religion de Zoroastre, comme nous avons vu qu'en descendoit la Cosmogonie Judaïque, avec laquelle le Christianisme est si étroitement lié.

Les Pères de l'Eglise ou les Docteurs Chrétiens ont reconnu eux-mêmes, que de toutes les opinions, que les Payens avoient de leur Religion, la plus raisonnable et la plus vraisemblable étoit celle, qui l'assimiloit à la Religion des Perses (*d*), et qui prétendoit qu'ils n'adoroient, sous le nom de Christ, que le Dieu Soleil (3), appelé Mithra chez les Perses. Tertullien rapporte tous les caractères de ressemblance, qu'il y avoit entre les opinions et les pratiques religieuses de ces deux sectes, savoir celle de Mithra et celle de Christ. Saint Justin (4), un des grands défenseurs de la sagesse du culte des Chrétiens, ne manque pas d'en faire voir la ressemblance avec le culte de Mithra, soit pour les traditions sur la naissance de Mithra et sur celle de Christ, soit pour les consécrations mystiques des deux religions. Ainsi, nous sommes autorisés par les sectateurs du Christ à établir un rapprochement, qu'ils avoient fait eux-mêmes, parce qu'il étoit très-naturel, et à faire voir la filiation ou même l'identité des deux cultes. Les auteurs payens l'avoient apperçue, et peut-être prouvée, dans des ouvrages que nous n'avons plus, et dont nous n'avons que le résultat dans le témoignage de Tertullien. Il ne cite que les preuves que l'on tiroit de l'usage où les Chrétiens étoient de prier vers le Soleil levant, de célébrer le jour du Soleil, et de l'appeler le jour du Seigneur ; épithète que les adorateurs du Soleil donnoient à ce Dieu, *Domine Sol*.

La grande divinité des Perses étoit

(1) Hymn. ad Sol. p. 292.
(2) Justin. Dial. cum Tryph. p. 305.
(3) Tertull. Apolog. p. 12 Tertull. de Coronâ, p. 111.
(4) Justin. Apologet. l. 2. p. 98. Dialog. cum Tryph. p. 305.

le Dieu Soleil, dont les rayons sacrés fournissent ce feu immortel, son image, qu'ils entretenoient dans leurs pyrées. On lui donnoit le nom de Mithra (1), que plusieurs traduisent par celui de Maître et de Seigneur, titre que tous les peuples ont donné à la Divinité, chacun suivant leur langue.

On attribue à Zoroastre, dont les livres nous ont donné l'intelligence de la Genèse, la forme mystérieuse et symbolique du culte du Soleil ou de la religion Mithriaque. Nous rappellerons en abregé ce que nous avons dit de son antre mystique.

Le monde, dont le Soleil étoit l'ame, étoit représenté par un antre profond et voûté, comme la sphère, dans lequel on avoit représenté toutes les divisions du ciel et les corps lumineux, qui y circulent. On y avoit retracé le mouvement des fixes et le firmament, qui étoit censé les emporter par sa circulation rapide, celui des Planètes, qui se meuvent en sens contraire à celui du monde. On y voyoit des portes symboliques, par lesquelles les âmes descendoient de l'Empyrée jusqu'à la matière terrestre, qu'elles animoient en venant habiter nos corps. La division des douze signes, celle des climats, celle de la matière sublunaire en quatre élémens, toutes les distributions du monde visible, et même celles du monde intellectuel, dont celui-ci (2) étoit censé l'image, y étoient représentées par des emblêmes analogues à la nature des deux mondes, comme on peut le voir dans la description qu'en ont fait Origène, Porphyre et Celse, qui opposent la Théologie Mithriaque à celle des Chrétiens.

Les divisions Astronomiques entreront nécessairement dans celles de la marche du grand Dieu Soleil, et les emblêmes des Constellations se trouveront aussi étroitement liées aux images et aux mouvemens symboliques de Mithra, qu'ils le sont dans la sphère réelle et dans l'antre mystique qui la représente, et dans laquelle naît et triomphe le Dieu, père de la lumière et âme du monde. On ne doit donc pas être surpris, que nous expliquions par les caractères Astronomiques les formes du culte Mithriaque et les allégories merveilleuses qu'il a produites.

Nous allons commencer ici par un des monumens les plus fameux de Mithra, dans lequel on a retracé en caractères symboliques, empruntés de l'Astronomie, toute la Théologie des deux principes et la distribution de la nature en âges de bien et de mal, de génération et de destruction, de lumière et de ténèbres. Les limites en sont incontestablement fixées aux deux équinoxes, et caractérisées par les emblêmes, qui y répondoient dans les temps les plus anciens et bien avant que se formât l'initiation Mithriaque de l'Agneau, connue sous le nom de religion de Christ. La Théologie de la Genèse, ou celle de l'œuf d'Oromaze et d'Ahriman, qui nous a servi à entendre la Genèse, y est exprimée en caractères Astronomiques de la manière la plus claire et la plus énergique. Ce monument est celui du Mithra (*e*), imprimé dans (3) M. Hyde, dans (4) Montfaucon, dans l'ouvrage de la Torrè, Evêque d'Adria, et dans Kirker (5).

C'est un Bas-relief de marbre, qui représente un jeune homme avec un bonnet Phrygien, une tunique et un manteau, qui sort voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune homme, peint dans d'autres monumens avec des aîles, quelquefois aussi sans aîles, appuie son genou

(1) Strab. l. 15. p. 732. Suidas. Hesych.
(2) Porphyr. de antro nymph. Origen. contr. Cels. l. 6. p. 298.
(3) De veteri Religione Persarum, p. 113.
(4) Antiq. expliq. T. 1. part. 2. pl. 215. fig. 4.
(5) Œdip. T. 1. p. 217.

sur un taureau atteré, et pendant qu'il lui tient le musle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le col. Au côté droit de ce monument sont deux hommes, l'un jeune et l'autre vieux, dont les habits et les bonnets ressemblent à celui de Mithra. Chacun d'eux tient un flambeau, l'un élevé et allumé; c'est celui du jeune homme; l'autre baissé et éteint, c'est celui du vieillard. Le taureau blessé répand des flots de sang, que reçoit un chien placé à côté du taureau. Au milieu du monument, sous le ventre du taureau, est un lion tranquille, sous lequel s'étend une hydre, ou long serpent. On remarque sous le ventre du taureau un scorpion, qui de ses deux pinces arrache les testicules de l'animal, et semble vouloir le priver de la force de féconder. Devant la tête du taureau est planté un arbre auquel est attaché un flambeau allumé et élevé, avec une petite tête de taureau. Derrière le taureau, ou au côté opposé, est un autre arbre, auquel est attaché un flambeau éteint et renversé, et au pied le scorpion, que nous avons vu répété sous le ventre du taureau. Le premier arbre, celui auquel est attachée ou suspendue la petite tête de bœuf, est couvert de feuilles simplement. Le second, au pied duquel est le scorpion, est chargé des fruits de l'automne. Le couronnement de ce bas relief représente sept pyrées ou sept autels flamboyans, dressés aux planètes. Aux deux extrémités, on voit d'un côté le Soleil conduisant un quadrige, dont les chevaux regardent les quatre parties du monde, et de l'autre la lune sur un char traîné par deux chevaux, qui paroissent tomber de fatigue.

Nous ne donnerons point l'explication de ce monument dans tous ses détails; nous ne dirons que ce qui tendra au but que nous nous proposons, c'est-à-dire prouver que nous sommes fondés à expliquer par les signes et les constellations la religion Mithriaque. Les tableaux qu'on y présentoit, étoient principalement ceux de la génération et de l'altération successive des productions de la nature et le triomphe naturel de la lumière sur les ténèbres, et des ténèbres sur la lumière. Ils faisoient le principal objet de la religion Mithriaque, et des sectes qui en sont émanées, et que nous y rapportons. L'inspection seule du monument suffit pour justifier notre assertion. Le flambeau allumé et élevé désigne le retour de la lumière: le flambeau renversé et éteint indique les ténèbres. Le jeune homme est le printemps peint sous les traits de la jeunesse, âge qu'on donnoit à cette époque aux images du Soleil, comme nous l'avons vu dans les passages de Macrobe. Le vieillard, qui tient le flambeau abaissé, représente l'automne, ou la vieillesse de l'année, de la nature et du soleil, comme on l'a vu dans le même passage. L'arbre couvert de simples feuillages, auquel est attaché le flambeau allumé, et l'arbre couvert de fruits, auquel est attaché le flambeau renversé, désignent la même chose, et concourent à fortifier la même idée symbolique. Ce sont deux emblèmes naturels du printemps et de l'automne, empruntés de l'état de la végétation à cette double époque. Les deux figures d'animaux attachées à ces mêmes arbres sont empruntées du ciel, où elles sont également placées à deux points diamétralement opposés du Zodiaque, dans lequel roule l'année. Elles répondent l'une au printemps, l'autre à l'automne.

Il résulte de là, que ce monument ou les dessins anciens sur lesquels il a été copié, remontent à une antiquité très-reculée, puisque les points de printemps et d'automne y sont désignés par deux signes, qui ont cessé d'y correspondre plus de deux mille quatre cents ans avant le règne d'Auguste. On y fixe la position des équinoxes telle qu'elle étoit dans les cieux trois mille ans avant l'Ere des chrétiens, et même plusieurs siècles encore avant, puisque les constel-

lations du Taureau et du Scorpion ont occupé ces points depuis environ l'an 4500 avant l'Ère chrétienne, jusqu'à 2500 avant cette même Ere. Les constellations du Bélier et de la Balance les ont remplacées pendant environ les 2500 ans qui précèdent le règne d'Auguste, et fixant les mêmes points du temps, elles ont entré de la même manière dans les allégories et dans les monumens de la religion solaire, mais elles en ont changé les formes. Le Dieu Lumière Mithra ne triompha plus sous le symbole du Bœuf, mais sous celui du Bélier, que les Perses appellent toujours l'Agneau. Les Gentils de l'Inde n'ont point aujourd'hui de plus grande consolation, au dernier moment de la vie, que de tenir la queue d'une vache et de se faire religieusement arroser de sa bouze, ou de son urine, pour rendre l'ame ainsi purifiée digne du séjour qu'elle doit habiter.

Dans nos mystères, postérieurs à ceux de l'Inde, c'est l'Agneau sans tache que l'on porte à un moribond; c'est par son sang que l'ame est purifiée de toute souillure. Ainsi dans les mystères des Chrétiens, ce ne fut plus le bœuf égorgé qui féconda la terre, et en répara les malheurs, par l'effusion de son sang, comme nous venons de le voir; mais ce fut l'agneau qui, mis à mort, répara par la perte de son sang la nature dégradée. Aussi, comme nous voyons ici le sang du bœuf couler sur la terre qu'il féconde, nous trouvons de même dans les monumens anciens des Chrétiens, la croix au pied de laquelle est un agneau égorgé (1), dont le sang est reçu dans un calice. C'est absolument la même idée, mais elle est rendue, sous une autre forme symbolique, dont le changement étoit devenu nécessaire, depuis la substitution faite dans le ciel de l'Agneau au Taureau, au point équinoxial de printemps.

On remarque dans le monument de Mithra l'attention qu'on a eu d'y peindre sur-tout les alternatives de lumière et de ténèbres de génération et de destruction qui ont lieu à ces deux époques de la révolution annuelle. C'est ce que marque d'une manière aussi claire qu'ingénieuse le scorpion, qui s'attache au principe même de la fécondité du taureau, dont il veut arracher les testicules. La fécondité donnée à la nature est peinte par le sang de ce taureau qui, comme celui d'Uranus, donne naissance à la déesse de la génération. Dans d'autres monumens cette idée est exprimée d'une manière plus énergique encore, mais moins décente, par un homme qui ensemence la terre, comme fit Vulcain quand il donna naissance à Erichtonius ou Jupiter à Orion. Aussi St. Justin (*f*) assimile-t-il la naissance de Mithra à celle d'Erichtonius, né de la vierge Minerve et de Vulcain, qui l'un et l'autre, dans la Théologie Egyptienne, sont regardés comme le père et la mère du Soleil, ou de Mithra, dont on faisoit un prince, lequel avoit régné dans la ville du Soleil.

Revenons aux fêtes de la naissance de ce Dieu.

Tous les savans reconnoissent, qu'elles se célébroient au Solstice d'hiver, au moment où le Dieu Soleil commençoit à revenir vers nous, et à accroître la durée du jour. C'est le sentiment de M. Fréret (2); c'étoit, dit ce savant, la plus grande fête de la religion des Mages. M. Hyde (3) la fixe également vers le Solstice d'hiver. Le Calendrier Romain, que nous avons déjà cité, et qui fut publié sous Constantin, la fixe clairement au 25 décembre. Ce fut aussi sous Constantin que ce culte commença à s'accréditer en occident et à faire quelque fortune. Car il n'y a pas de doute que ce ne soit la fête de la naissance de

(1) Casalius de veterib. Christ. ritib. c. 2. p. 4.

(2) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome 16. p. 270.

(3) Hyd. vet. Relig. Pers. p. 247.

Dieu, qui est indiquée par ces mots de *N. J.* ou *natalis invicti* (*g*), puisqu'il est vrai qu'il s'agit de la naissance du Soleil, avec lequel on a toujours confondu Mithra. D'ailleurs l'épithète d'*Invictus* est celle que tous les monumens de ce temps-là donnent à Mithra. De-là ces inscriptions des statues et des images de ce Dieu. « *Deo Soli invicto* » *Mithræ :* au Dieu Soleil invincible » Mithra. *Nomen invictum Sol Mithra..* » *Deo Soli invicto Mithræ et Lunæ* » *æternæ*, ou *Soli omnipotenti Mi-* » *thræ* ».

Ainsi Mithra et Christ naissoient le même jour, et ce jour étoit celui de la naissance du Dieu Soleil. On disoit de Mithra, qu'il étoit le Soleil, et de Christ, qu'il etoit la lumière qui éclaire l'homme venant dans le monde.

Mithra naissoit dans une grotte, et Christ dans une étable; c'est un parallèle qu'a fait St. Justin (1) lui-même. « Il nais- » soit le jour où le Soleil prenoit nais- » sance, *in stabulo Augiæ*, autrement » dans la station du Bouc céleste, où » nous avons vu que répondoit l'étable » d'Augias, dans le sixième travail d'Her- » cule ». Ce Père ajoute même, que Christ né dans une étable s'étoit aussi réfugié dans une grotte.

Qui sont ceux qui viennent rendre hommage à Christ naissant ? ce sont les Prêtres de Zoroastre, les adorateurs de Mithra, enfin les Mages. Que lui offrent-ils ? les trois présens qu'ils faisoient à leur Dieu, ou au Soleil; l'or; l'encens et la myrrhe. Le savant P. Kirker (2) nous a donné l'énumération des différens métaux, plantes et végétaux, que les Arabes, les Caldéens et les autres Orientaux avoient affectés à chaque planète; or ces trois choses sont celles qui étoient consacrées au Soleil. Tout le monde sait, que l'or est le métal que les anciens ont consacré au Soleil, comme l'argent l'est à la Lune, etc. Les Alchimistes nous ont encore perpétué ces distributions Astrologiques des métaux.

Par où sont-ils censés instruits de la naissance du Dieu Jour ou du Christ ? par l'Astrologie. C'est dans le ciel qu'ils voyent le type du Dieu nouveau. C'est à l'orient (*h*), c'est-à-dire, au point même de l'horoscope, qu'ils reconnoissent la naissance du fils de la Vierge: « Nous avons vu son étoile à l'orient, » disent-ils (3) ». Eh bien regardons avec eux à l'orient au moment précis de cette naissance. Qu'y verrons-nous? La Vierge mère du Christ, et dans ses bras l'image d'un jeune enfant nouveau-né, qu'elle allaite. En effet, si l'on monte un globe de manière à mettre le Capricorne, dans lequel entroit le Soleil au Solstice d'hiver, sous le méridien inférieur, on verra que le premier signe du Zodiaque, qui se trouve alors monter sur l'horison à l'orient, et fixer l'heure du moment natal du jour, ou du Dieu Soleil, dont on fête la naissance à cette époque, c'est le signe de la Vierge. Elle est nommée Cérès, et Cérès elle-même s'appeloit *la Sainte Vierge* (4), et donnoit naissance au jeune Bacchus des mystères. C'est cette Constellation, dans laquelle Proclus place le siége de Minerve, qui, dans son inscription du temple de Saïs (5), se dit mère du Soleil, sans perdre son titre de chaste Vierge. C'est cette Vierge, que le savant garde de la Bibliothèque d'Alexandrie, Eratosthène, dit s'appeller Isis (6), la mère du jeune Orus (*i*), ou du Soleil; Vierge dont on fêtoit les couches à ce même Solstice (7); celle qui pleuroit la perte de son fils, et qui se réjouissoit quelques jours après de l'avoir retrouvé. Enfin

(1) Justin Dialog. cum Tryph. p. 240 et 304.
(2) Œdip. T. 2. part. 2. p. 367.
(3) Ev. Math. c. 2. v. 2.
(4) Hesych. v. Ἱερὰ παρθ.
(5) Procl. in Tim. l. 1. p. 30.
(6) Eratosth. c. 9.
(7) Plut. de Isid. p. 377.

c'est cette Vierge, à la suite de laquelle monte un grand serpent, qui semble la poursuivre, et devant qui elle fuit à l'aide de ses aîles, emportant son fruit, telle que l'Apocalypse nous la représente(1); car il est bon d'observer, que c'est encore par cette même Constellation, que ce tableau de l'Apocalypse s'explique, sans que nous ayons rien à changer à notre première détermination.

Cette Vierge donc, la seule qui puisse toujours rester vierge, même en devenant mère, la seule qui puisse mériter le nom de Reine du Ciel, ou de Minerve Belisamè, porte dans les anciennes sphères un jeune enfant entre ses bras, et cela dans la sphère des Mages, ou sphère Persique. Scaliger, dans ses notes sur Manilius, nous a donné la description des trois sphères Persique, Indienne et Barbare. Voici ce qu'on lit dans le premier Décan, ou sur les dix premiers degrés de la Vierge, Décan affecté au Soleil, dans la distribution des Planètes entre les trente-six Décans (*k*) : « Ici monte une Vierge » tout-à-fait belle, portant une longue » chevelure, tenant en main deux épis, » assise sur un trône, élevant un jeune » enfant, qu'elle allaite et qu'elle nourrit. » On voit aussi un homme à ses côtés ». C'est le gardien d'Orus, ou de son fils, le Bootès.

On trouve dans un manuscrit Arabe de la Bibliothèque Nationale, nº. 1165, les douze signes du Zodiaque dessinés et enluminés, avec un commentaire Arabe, qui en donne l'explication. Le signe de la Vierge est représenté par une femme, aux côtés de laquelle est un jeune enfant, à-peu-près comme sont représentées toutes nos Vierges, et comme l'étoit l'Isis Egyptienne allaitant le Dieu lumière, auquel elle venoit de donner naissance, et qu'on présentoit ce jour-là au peuple, sous l'emblême de l'enfant nouveau-né. Ne doit-on pas reconnoître à ces traits le jeune enfant des mystères, placé entre les mains du signe céleste sous lequel il naît, et qui est censé lui donner naissance ?

Que manque-t-il à tant de rapports réunis, pour prouver aux plus difficiles, que c'est le Dieu Soleil, ou le jeune Christ, qu'on a voulu désigner et peindre dans les bras de sa mère ? il n'y manque que le nom. Le désire-t-on absolument ? eh bien ce nouveau trait, dont l'homme d'esprit ne sent déjà plus le besoin, après tant de traits de ressemblance, et qu'après tout l'antiquité et le secret des mystères auroit pu nous dérober, sans que notre théorie en fût moins démontrée, nous l'avons heureusement.

Alboazar Astronome Arabe, que d'autres appellent Abulmazar, nous l'a conservé, et il nomme ce jeune enfant par ses deux noms de Christ et de Jésus, et il dit formellement que c'est notre Christ. Kirker (2), Selden (3), le fameux Pic, Roger Bacon (4), Albert le Grand, Blaeü (5), Stoffler (6) et une foule de savans l'ont cité, et nous allons encore le rapporter.

» On voit, dit Abulmazar (*l*), dans » le premier Décan du signe de la Vier- » ge, suivant les traditions les plus an- » ciennes des Perses, des Chaldéens, des » Egyptiens, d'Hermès et d'Esculape » une jeune fille appellée en langue Per- » sane *Seclenidos de Darzama*, nom » traduit en Arabe par Adrenedefa, » c'est-à-dire, une Vierge chaste, pure, » immaculée, d'une belle taille, d'un » visage agréable, d'un air modeste, » les cheveux longs, tenant en ses mains » deux épis, assise sur un trône, nourris- » sant et allaitant un jeune enfant, que » quelques-uns nomment *Jésus*, et que » nous appelons en grec *le Christ*(*m*)».

(1) Apocalyp. cap. 1. 2.
(2) Œdip. T. 2. part. 2. p. 201.
(3) Seld. de Diis Syriis Syntag. 1, p. 105.
(4) Libro universit,
(5) Cœsi Cœl. Astr. p. 74.
(6) Stoffl. p. 99.

Que demande-t-on davantage ? On vouloit qu'il fût nommé. Il l'est, et il l'est sous ses deux noms. Peut-on encore s'y méprendre ? ce passage est précis, et il est de la plus grande force réuni à toutes les autres circonstances ; à celles-ci, par exemple, que la Vierge qui le porte, indépendamment de tout système d'explications, montoit effectivement à l'orient, à minuit, au moment précis où l'on fixe la nativité du Christ ; que le Christ est né le même jour où l'on fait naître le Dieu Soleil, et enfin qu'on le présente au peuple, comme on présentoit autrefois dans les mystères ce même Dieu Soleil, sous l'emblême d'un enfant. C'est là ce signe que les Mages apperçoivent à l'orient ; c'est là cette Vierge qui devoit enfanter un fils, qui alloit régner sur l'univers. Cette tradition s'est perpétuée jusques dans nos derniers siècles (*n*). « Nous » savons, dit Albert le Grand, que le » signe de la Vierge Céleste montoit » sur l'horison au moment où nous » fixons la naissance de Notre Seigneur » Jésus-Christ... tous les mystères de » son incarnation divine et tous les se» crets de sa vie merveilleuse, depuis » sa Conception jusqu'à son Ascension, » se trouvent tracés dans les Constella» tions, et figurés dans les étoiles, qui » les ont annoncés ».

Effectivement c'est par elles qu'ils s'expliquent, puisqu'ils sont faits dessus.

On n'oubliera pas que le nombre des Apôtres, qui forment le cortège de Christ, pendant tout le temps qu'il remplit sa mission, est absolument celui des signes et des génies secondaires, tutélaires des signes, que parcourt le Soleil durant sa révolution. Ils sont ce qu'étoient les douze grands Dieux chez les Romains, chacun desquels présidoit à chaque mois (*o*) ; et ce n'est point par hazard que ce nombre duodécimal se retrouve chez tous les peuples, qui ont adoré le Soleil. Les Grecs, les Egyptiens, les Perses, etc. avoient les douze grands Dieux, comme les Chrétiens Mithriaques les douze compagnons de Christ, ou du Dieu Soleil. Le chef de ces douze Génies de la révolution annuelle avoit la barque et les clefs du temps, comme le chef des Dieux secondaires chez les Romains, ou Janus, sur lequel notre St. *Pierre* est modelé. Ce Janus, ou chef des douze intelligences et des douze Génies tutélaires de chaque mois, qu'on désignoit par douze autels mis à ses pieds, avoit son siége dans les Cieux, dans le même signe céleste où nous trouvons son jeune maître, c'est-à-dire, dans la Vierge mère du Christ, qui ouvroit tous les ans la nouvelle révolution solaire, comme on peut le voir dans Plutarque (1). Ainsi, la mère, le fils et le chef des douze se trouvent placés dans le Ciel au point même du Zodiaque qui, ouvre la révolution. Si on lui donne des disciples, ou les fixe à 72, nombre encore consacré dans les allégories du Soleil, et rapporté par Josephe au Système Planétaire. Enfin le nombre 7, qui est celui des Planètes, est partout consacré dans la Religion Christiano-Mithriaque ; on y compte 7 Sacremens, 7 péchés, 7 dons du S. Esprit, etc., enfin cette Religion a tous les nombres mystiques de la Religion solaire.

Le nom même de la Vierge sa mère est fort analogue à la fonction qu'elle vient faire dans la nature. Isidore de Séville (2) prétend qu'il désigne celle qui va illuminer, *Maria illuminatrix*.

On donne à cette même Vierge pour mère Anna, nom allégorique par lequel les Romains désignoient la révolution de l'année, que l'on personnifioit, et que l'on fêtoit sous le nom (3) d'*Anna Perenna*, à l'époque même du temps

(1) Plut. T. 2. Parallel. p. 397.
(2) Isid. Orig. L. 7. c. 10.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 12.

où l'ancienne année commençoit. On prétendoit, suivant Ovide, qu'elle étoit la même que Thémis (1), ou que la Vierge céleste qui porte ce nom, et qui ouvroit effectivement l'année, lorsqu'elle commença au Solstice d'hiver, comme nous l'avons vu.

Si notre théorie sur la mère de Christ, ou sur la fameuse Vierge céleste, qui lui donne le jour, est vraie, il s'ensuit que la Vierge céleste doit par-tout la représenter. Donc au bout de huit mois, lorsque le Dieu Soleil devenu grand viendra à parcourir le huitième signe, il l'absorbera dans ses feux, et elle disparoîtra au milieu des rayons lumineux et de la gloire de son fils. Ce phénomène, qui se renouvelle tous les ans vers le milieu d'août, donna effectivement lieu à une fête, qui subsiste encore, et dans laquelle on suppose que la mère du Christ, dépouillée de sa vie mortelle, est associée à la gloire de son fils, et placée à ses côtés dans les cieux. Le Calendrier Romain de Columelle (2) marque à cette époque la mort ou disparition de la Vierge. Le Soleil, dit-il, passe dans la Vierge le 13 avant les Kalendes de septembre. Les Chrétiens y placent l'Assomption (*p*), ou la réunion de la Vierge à son fils. Les anciens Grecs et Romains y fixoient l'Assomption d'Astrée, qui est encore cette même Vierge. Au bout de trois semaines ou environ, le calendrier marque la naissance de cette même Vierge-Constellation, ou son dégagement des rayons solaires. Le 3 avant les Ides, dit-on, le milieu de la Vierge se lève. Nous fixons à la même époque la naissance, ou la nativité de la Mère de Christ, ensorte que la même Constellation, qui naît en septembre, préside à minuit à la naissance de Christ, le 25 décembre, ou semble l'enfanter, et se trouve réunie à lui et éclipsée dans sa gloire au milieu d'août. Ainsi, sans rien changer, cette Vierge éprouve absolument tout ce qu'éprouve la Mère de Christ et aux mêmes époques du temps où sont fixées les fêtes, dans lesquelles on célèbre ces divers événemens. Voilà un accord bien singulier, et qui ne pourroit exister, s'il n'étoit fondé sur une théorie vraie dans tous ses points, tant pour la mère que pour le fils.

On retrouve encore aujourd'hui sur les frontispices des temples de cette même vierge tous les caractères Astronomiques (*q*), qui appartiennent à la constellation qui ouvroit l'année et les saisons, et qui donnoit naissance au Dieu Jour. Un de ces monumens précieux du culte rendu à Isis, déesse des mois et de l'année, est sur une des portes latérales de Notre-Dame de Paris, sur celle qui se présente à gauche en entrant, du côté du cloître, ou au nord. Les douze signes du Zodiaque sont sculptés sur le contour du quadrilatère qui forme le cadre de la porte, et rangés six par six perpendiculairement de chaque côté, suivant l'ordre correspondant des domiciles. Au haut d'un côté, c'est le côté droit et la place d'honneur, on voit le Lion, domicile du Soleil, de l'autre côté à gauche le Cancer, domicile de la Lune. Au dessous du Lion, en descendant, on remarque les Gémeaux, domicile de Mercure; le Taureau, domicile de Vénus; le Bélier, domicile de Mars, les Poissons, domicile de Jupiter, et le Verseau, domicile de Saturne. De l'autre côté, au-dessous du Cancer, correspond aux Gémeaux la case, qui devroit être occupée par la Vierge; au dessous est la Balance portée par une femme, c'est le domicile de Vénus; ensuite le Scorpion, domicile de Mars; au dessous le Sagittaire, domicile de Jupiter; et un peu plus bas le Capricorne, domicile de Saturne; ensorte que les cinq domiciles des Planètes se correspondent de chaque côté.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce monument,

(1) Ovid. Fast. l. 3, v. 636.

(2) Columelle, l. 11. c. 2. p. 429.

monument, c'est que la Vierge céleste ne se trouve pas à la suite de la Balance, du Scorpion, ni dans aucune des douze cases des animaux célestes. Le Statuaire s'est mis à sa place, entre le Cancer et la Balance : on l'y voit représenté avec le tablier, le marteau et le ciseau à la main, taillant et sculptant la pierre. Pourquoi cette singularité? pourquoi de toutes les constellations, la Vierge seule ne se trouve-t-elle pas en rang avec les autres? en voici la raison. Comme la Dame du lieu, comme la déesse à laquelle le temple est consacré, on l'a séparée de la foule et placée au centre de la porte et des douze divisions des signes, tenant entre ses bras le Dieu Lumière enfant, qu'elle vient de mettre au jour, ayant sous ses pieds un serpent, qui s'entortille autour d'un arbre, tel enfin que le *Coluber arborem conscendens* de la sphère, ou que le dragon des Hespérides, le Dragon ou Python, que tue le Dieu de la lumière, Apollon. Ce Dragon monte dans les cieux à la suite de la Vierge et avec la Balance, comme on peut le voir avec un globe, et comme l'annoncent les sphères Persique et Barbare, imprimées dans les notes sur Manilius par Sealiger. (1) A côté du serpent sont les figures d'Adam et d'Eve. Elle est ici telle que l'Apocalypse l'a désignée, avec la couronne de douze étoiles (*r*), représentatives des douze mois, dont elle ouvre la marche; et des douze signes, qui y répondent. Ce symbole est absolument le même, que celui des douze autels de Janus, qui a son siège dans la même constellation. Cette Vierge de l'Apocalypse a avec elle l'image du Soleil et de la Lune, dont elle ouvre la révolution, et ressemble en cela à la fameuse Latône, mère d'Apollon et de Diane, qui, au moment d'accoucher, est poursuivie par le fameux serpent Python, nom du *Draco, coluber arborem conscendens*, qui se lève toujours à sa suite et la poursuit.

(1) Scalig. not. ad Manil. p. 341.

Nous n'insisterons pas plus long-tems sur ce rapport. Quant à l'enfant ou au Dieu Lumière, dont elle porte l'image entre ses bras, on le représente sur le monument non-seulement enfant, mais avec six graduations d'âge correspondantes aux six mois, durant lesquels l'année gradue sa lumière, depuis son état d'enfance jusqu'à sa vieillesse. On voit sur les côtés intérieurs du pilier, qui porte cette vierge et l'enfant, un jeune homme de 12 ans; au dessus, un de dix-huit; plus haut, un jeune homme, qui à peine a de la barbe; au dessus, un homme fait, avec la barbe; plus haut, un homme d'un âge plus mûr et d'une barbe plus forte; enfin le dernier est un vieillard dans la décrépitude. De l'autre côté on a marqué la gradation de la chaleur. Au haut est un jeune homme nud absolument, qui est à l'ombre d'un arbre, pour représenter les chaleurs Solstitiales. Au dessous il n'est couvert que d'un voile léger, depuis la ceinture jusqu'en bas. Plus bas, pour représenter le passage de l'équinoxe, celui de la jeunesse de la nature à sa vieillesse, c'est un jeune homme à deux visages, tels que ceux de Janus, l'un jeune et l'autre vieux. Il est incliné obliquement à l'horison, et comme couché, de manière que la figure jeune regarde la partie supérieure du ciel, où est la jeunesse de la nature, et la figure du vieillard regarde la terre, ou la partie inférieure des signes, où est le siège de l'hiver qui approche. Ici il a un manteau, mais il ne couvre que la moitié de son corps prise dans la longueur et que la partie vieille, de façon que le bras et l'épaule, le côté et la cuisse, qui regardent la partie supérieure, et appartiennent à la figure qui a tous les traits de la jeunesse, soient absolument découverts. Au dessous de ce Janus on retrouve le même homme à un seul visage, bien enveloppé dans un manteau. Au dessous, il est représenté courbé sous le fardeau d'un fagot, qu'il emporte chez

lui. Enfin au dernier tableau, ou au plus bas, on le voit assis auprès d'un grand feu, et au dessus de lui plusieurs fagots entassés. En comparant ce dernier tableau au premier, ou à celui du Solstice qui est au plus haut, c'est-à-dire, à l'homme qui est tout nud et à l'ombre; en les comparant ensuite tous les deux à celui qui occupe le point du milieu, et qui est moitié couvert et moitié nud, et en suivant les nuances intermédiaires, il est impossible de méconnoître le but du sculpteur, qui a été de marquer les graduations successives de la chaleur. De même, de l'autre côté, en comparant le tableau inférieur du jeune adolescent avec celui d'en-haut, qui offre tous les traits de la décrépitude, et en examinant les nuances graduées de l'âge des tableaux incorporés, qui d'abord sans barbe, en acquièrent de plus en plus forte, on voit aisément qu'on y a représenté le Dieu Soleil, ou le jour dans ses différens âges, comme on faisoit en Égypte et en Italie, dans les mystères du Soleil; ce que nous avons vu plus haut dans le passage de Macrobe.

Outre les douze tableaux destinés à représenter la graduation de la durée du jour et celle de la chaleur, rangés autour de l'Isis, ou de la Vierge qui tient entre ses bras le Dieu Jour enfant, on en voit encore douze autres correspondans à chacun des signes du Zodiaque, au centre desquels on l'a placée. Ils sont sculptés à côté de chacun des signes, et expriment les opérations agricoles de chaque mois. Par exemple, à côté du Cancer, ou du signe du mois de Juin, on voit un homme qui aiguise sa faulx; à côté du signe, où devoit être la Vierge, un homme qui coupe la tête des épis; à côté de la Balance, un homme qui foule la cuve pleine de raisins; à côté du Scorpion ou du signe d'octobre, saison des sémailles, un homme qui ensemence la terre, et ainsi des autres. D'où il résulte, que le but de l'auteur de ce monument, qui forme un système complet de trente-six tableaux, qui entourent la Vierge, a été de la représenter avec tout le cortège, qui convient à la déesse de l'année, des jours et des saisons, dont elle fixoit le commencement par son ascension à minuit au Solstice d'hiver; telle enfin que devoit être l'Isis Egyptienne, par laquelle, dit Hor-Apollo, on désignoit l'année.

Cette fameuse Isis étoit la déesse des anciens Francs, (1) ou des Suèves, qui joignoient toujours à son culte le vaisseau symbolique, connu sous le nom de vaisseau d'Isis; vaisseau qui est encore resté pour armoiries à Paris, ou à la Ville dont Isis étoit la déesse tutélaire. C'est cette Isis, (*s*) mère du Dieu Lumière, à qui le peuple va offrir des cierges au premier jour de l'an et même dans le reste de l'année, et en mémoire de qui se célèbre la fameuse fête des Lumières, instituée en honneur de la Minerve de Saïs, de cette chaste vierge, qui disoit d'elle-même, qu'elle étoit mère, et que le fruit qu'elle avoit produit étoit le Soleil.

Nous ne nous étendrons pas plus au long sur les rapports de ressemblance, ou plutôt sur l'identité de notre Isis, ou de Notre-Dame avec l'Isis ou la dame des Egyptiens, et avec la vierge pure et immaculée de la sphère Persique, qui allaite le jeune enfant appelé Christ et Jésus. Nous revenons à son fils, l'objet principal de nos recherches.

Nous avons vu ce fils naître le même jour que naissoit ou qu'étoit censé naître le Soleil, dont on célébroit la naissance chez tous les peuples anciens, et dont on présentoit au peuple l'image, sous l'emblême d'un enfant nouveau-né. C'est ce qui se pratiquoit dans les mystères de Bacchus en Grèce, en Campanie et en Égypte, comme nous l'avons vu plus haut, dans le passage de Macrobe. La Chronique d'Alexandrie nous a également conservé la tradition de cet usage consacré dans les mystères de l'Égypte,

(1) Tacit. de morib German. c. 9.

et cela dès la plus haute antiquité. (*t*) « Jusqu'aujourd'hui, dit l'auteur, l'É-» gypte a consacré les couches d'une » vierge et la naissance de son fils, » qu'on expose dans une crêche à l'ado-» ration du peuple. Le Roi Ptolémée » ayant demandé la raison de cet usage, » les Egyptiens lui répondirent que c'é-» toit un mystère enseigné à leurs pères » par un prophète respectable ». On sait que le prophète chez eux étoit un chef d'initiation.

Plus de cent ans avant l'Ere chrétienne, on rendoit dans le territoire de Chartres, chez les Gaulois, des honneurs *Virgini parituræ*, (1) ce qui ne pouvoit s'adresser qu'à celle qui tous les ans devoit ramener le Dieu Lumière et lui donner une nouvelle vie.

Dans le monument de Mithra trouvé à Oxford, (2) en 1747, on voit, parmi les figures qui sont en-bas, la femme qui va allaiter son enfant, ou la déesse de l'année, qui allaite le Dieu du Jour.

L'auteur Anglais, qui a fait une dissertation sur ce monument, détaille tous les traits qui peuvent établir les rapports, qu'il y avoit entre les fêtes de la naissance de Christ et celles de la naissance de Mithra.

Un jour, dit-il, (3) dans l'année, les Romains célébroient la grande fête de Mithra, lequel étoit spécialement honoré dans un antre qui lui étoit consacré (4). Les Perses appeloient cette fête *la nuit de Lumière*, ou la naissance de Mithra. L'auteur pieusement la regarde comme une fête patriarchale, imaginée d'après les notions prophétiques sur la naissance du Messie : « car » le véritable sens, dit-il, de ce mot est » *médiateur*, dans la langue Persane. » La notion originale de Mithra, con-» tinue-t-il, est venue du Messie, at-» tendu par tout le monde dès le commencement ». Nous ne ferons pas de réflexions sur une aussi pitoyable raison ; les hommes pour qui nous écrivons n'en ont pas besoin.

Il ajoute, que les anciens Druides célébroient cette même nuit par une illumination générale, allumant des feux sur le sommet des hautes montagnes, élevant des fanaux sur leurs tours ; et en quelques contrées ici, dit-il, nous faisons encore la même chose la nuit de l'Epiphanie.

L'auteur remarque que ce culte Mithriaque s'étoit répandu dans tout l'empire Romain et sur-tout en Gaule et dans la Grande-Bretagne.

Il rapporte aussi le témoignage de Saint-Jérôme (5), qui nous apprend que les Payens célébroient les fêtes d'Adonis, ou du Dieu Soleil (Mithra en Perse, Adonis en Phénicie), dans un antre, comme celui de Mithra, et que cet antre, où ils les célébroient, étoit celui dans lequel on fait naître Christ, ou l'antre de Bethléem. (*u*) Il regarde cela comme une injure faite aux Chrétiens, tandis qu'on doit le regarder plutôt comme une continuation de culte sous un nom différent, Adonis étant le Soleil, comme Christ, Adonis mourant, descendant aux enfers et ressuscitant comme lui tous les ans.

Il cite le passage d'un auteur fort ancien dans l'Eglise, et qu'on croit être Saint Chrysostome, lequel parle aussi de la naissance de l'*Invictus* ou du Soleil invincible, en ces termes : « Vous » parlez de la naissance de l'Invincible. » Quel est cet Invincible, si ce n'est » Notre-Seigneur ? vous appelez cela » la naissance du Soleil ..... C'est lui » qui est le véritable Soleil de justice....

Ainsi où les Mystiques Chrétiens voyoient la naissance de leur Soleil de justice, les autres peuples y voyoient tout simplement la naissance du Soleil, fixée à l'époque du temps où le jour

(1) Pellout. Hist. des Celtes, T. 5. p. 15.
(2) William Stukeley Palæograph. Brit.
(3) Ibid. p. 41.
(4) Nigth of light Birth day of Mithra.
(5) Ibid. p. 17.

est dans une espèce d'enfance. C'est la réalité physique oubliée, qui a donné lieu à l'erreur sur la fable Mystique, dont les chrétiens n'avoient plus la clef, lorsqu'ils distinguoient leur Christ de lui-même, ou du Soleil personifié sous le nom de Christ. Si Saint Augustin eût entendu sa religion, il n'eût pas dit: « Nous célébrons la naissance de Notre » Seigneur avec raison en ce jour, non » pas parce que le Soleil est alors né, » mais parce que le Seigneur a créé le » Soleil ».

Il résulte au moins de son témoignage et de celui des autres la même vérité, que le 25 décembre, où se célèbre la fête de la naissance du Christ, on célébroit dans les anciennes Religions la naissance du Soleil, qu'on supposoit naître ce jour là. Cette fête semble avoir été répandue par toute la terre, par une suite de la joie qu'inspiroit le retour du Père de la lumière et du jour. On la retrouve chez les peuples du nord, et cette nuit mystérieuse étoit une des plus fameuses dans leur Religion.

Les Juifs célébroient le 25 du mois Chesleu, premier décembre, une grande fête, qu'ils appelloient φως, ou la fête de la lumière, comme on peut le voir dans Joseph, qui en attribue l'établissement à Judas Machabée (1).

L'origine de toutes ces fêtes est prise dans la nature, et doit être rapportée aux peuples des contrées boréales du monde, qui sentirent mieux qu'aucun autre peuple le besoin du retour du Soleil, et le mal auquel nous expose son absence. Achilles Tatius (2) attribue aux Egyptiens l'idée de ces fêtes, quoiqu'ils fussent moins dans le cas que les autres de sentir cette alternative de lumière et de ténèbres dans la nature. « Les » Egyptiens, dit cet auteur, voyant le » Soleil descendre du Cancer vers le » Capricorne et resserrer la durée du » jour, pleuroient son départ, craignant que peu-à-peu cet Astre ne les » abandonnât. Ce qui arrivoit environ » vers les fêtes d'Isis. Mais aussitôt » que le Soleil leur paroissoit remonter, » et prolonger un peu la durée des jours, » alors ils prenoient l'habit blanc et » couronnoient leur tête »... On sait, par ce que nous avons vu plus haut, que la Constellation de la Vierge céleste, sous l'ascendant de laquelle le Soleil recommence à monter, porte le nom d'Isis, mère du Soleil, dont on célébroit alors les couches, et dont on exposoit le fruit nouveau-né à l'adoration des peuples, sous l'emblême d'un enfant couché dans une crêche.

Manilius, (3) dans son poëme sur l'Astronomie, donne la même raison de ces institutions chez les différens peuples du monde, qui pleuroient le départ du Soleil, et qui célébroient par des transports de joie le moment heureux où ils s'appercevoient de son retour (z).

Ainsi l'origine des fêtes Solstitiales, l'époque de la révolution annuelle où elles furent fixées chez tous les peuples, l'universalité de ces fêtes dans toutes les parties du monde connu sont donc bien déterminées, de même que leur rapport avec la naissance du Fils du Père des lumières chez les Chrétiens, de ce verbe Lumière, première production de la Divinité. Leur coïncidence est aussi bien démontrée avec les signes Astronomiques, qui fixoient cette époque importante, avec la figure symbolique de l'enfant nouveau-né, qui y a été tracée. On y trouve le nom même de l'enfant qui a été conservé; le nombre des Génies qui forment son cortége, et sur-tout l'attribut de leur chef ou la barque du Janus des Romains, lequel ouvroit la marche du Dieu Soleil, qui dans son cours engendre le douze mois. Tant de traits

(1) Antiq. Jud. l. 12. c. 11. p. 415.
(2) Achill. Tat. c. 23.
(3) Manil. l. 1. v. 64.

réunis, et qu'il est impossible au hazard de rassembler, ne nous permettent donc plus de douter que Christ ne soit le Soleil, c'est-à-dire, le vrai et le seul réparateur que la Cosmogonie Hébraïque pût promettre à l'homme, d'après l'explication que nous avons donnée plus haut de la nature du mal introduit par le Serpent symbolique. Ainsi, l'incarnation de Christ, ou sa naissance au sein d'une vierge n'est plus un mystère. Elle résulte des lois de l'ordre Cosmique, dont le mal qui doit être réparé, et l'influence du Serpent des ténèbres découloient nécessairement. Ces deux Théologies, celle des Hébreux et celle des Juifs se lient donc entr'elles, et ont la filiation nécessaire qu'on leur a toujours supposée. Il seroit difficile qu'elles s'engendrassent ainsi l'une de l'autre et formassent un accord aussi parfait, si elles n'étoient l'une et l'autre qu'un assemblage d'idées absurdes, incohérentes, imaginées par quelques mystiques dans leur délire, ou qu'un tissu de contes populaires et merveilleux, que nos ancêtres auroient ainsi associés.

Après avoir donné la clef de ce mystère, nous allons passer à celui qui en est la suite, et pour lequel le premier a été imaginé, c'est-à-dire, à la réparation du mal opérée par la résurrection de Christ, et par son triomphe sur les puissances de l'enfer et des ténèbres.

Mort et Résurrection.

Le Soleil, réparateur des maux que produit l'hiver, étant censé naître dans les fictions des Mystagogues, au moment du Solstice, doit rester encore trois mois dans les signes inférieurs et et dans la région affectée au Prince des ténèbres et à la mort, avant de franchir le fameux passage de l'équinoxe, qui doit assurer son triomphe sur la nuit, et réparer la face de la terre. On va donc pendant tout ce temps le faire vivre exposé aux infirmités de la vie mortelle, jusqu'à ce qu'il ait repris tous les droits de la Divinité dans son triomphe. Le Génie allégorique des Mystagogues va lui composer une vie, ou imaginer une histoire de sa vie, comme les Hiérophantes d'Egypte en avoient fait une d'Osiris et de Typhon, dont Plutarque et Diodore nous ont conservé quelques débris. C'est ainsi, comme nous l'avons vu dans notre chapitre sur Osiris, que l'Evêque Synésius nous a tracé d'imagination le tableau de la vie, des mœurs et des aventures diverses des deux principes de la Théologie Egyptienne, qui sont ce qu'Oromaze et Ahriman étoient dans celle des Perses, et qu'il en a adapté tous les traits au caractère supposé de chacun d'eux. De même les Poëtes Grecs avoient chanté les travaux du Dieu Soleil sous le nom d'Hercule, et ses conquêtes sous celui de Bacchus, etc.

L'histoire, qu'on imagina pour Christ, fut plutôt une triste légende qu'un poëme ingénieux; on chercha moins à y peindre le héros, que l'homme doux, patient, bienfaisant, venu sur la terre pour prêcher par son exemple les vertus, que l'on vouloit inculquer aux initiés à ses mystères. On le fit agir, prêcher et annoncer les austérités que les Brames et les autres dévots de l'orient pratiquent encore. Il eut ses disciples, comme le Sommonacodon des Siamois; et en général sa légende est plus merveilleuse, qu'amusante à lire. Elle se ressent un peu du caractère des sectes austères de la Judée, et ne brille pas sur-tout par l'esprit. L'oreille du juif s'y montre un peu.

L'ayant fait naître parmi les Juifs, on l'asservit lui et sa mère aux pratiques juives. On imagina une circoncision, le huitième jour, telle que la subissoient tous les enfans. Au bout de six semaines sa mère va au temple pour se purifier, comme toutes les autres femmes juives. On sent que tout ce

cérémonial supposé découle nécessairement de la première idée, ou de celle de le faire naître, vivre et mourir. Il passe par les degrés de l'adolescence et de la jeunesse, et publie la doctrine de son initiation. Il l'appuie par des miracles, qui presque tous ne sont que l'exercice de sa puissance prétendue pour le bien des hommes. Le merveilleux qu'on y mêle est nécessaire, pour donner du poids à cette doctrine, et pour établir l'opinion qu'elle est dictée par la Divinité même. D'ailleurs le merveilleux est le grand ressort de toutes les Religions, et les chefs de l'initiation aux mystères de Christ ont bien senti, que le peuple avoit besoin d'être trompé par le spectacle imposant des miracles et par les prestiges, comme l'observe l'Evêque Synésius, dont nous avons cité plus haut le passage. Toute la vie du Christ a donc été imaginée dans cette vue. Ceux qui l'ont fabriquée en ont lié les événemens supposés, non-seulement à un lieu particulier, tel que la Judée, mais encore à une époque et à des noms connus, tels que le siècle d'Auguste et de Tibère, et le nom de Ponce Pilate, qu'on a mis sur la scène près de cent ans après sa mort, lorsqu'on imagina l'histoire romanesque du Dieu Lumière, né au sein d'une vierge le 25 décembre, et triomphant des ténèbres par sa résurrection le 25 mars, à l'équinoxe de printemps, dans son passage sous l'Agneau.

C'est sur ces deux fondemens de l'initiation Mithriaque, qu'a été composée l'histoire de Christ aussi arbitrairement, que celle d'Osiris et de Typhon l'a été par l'Evêque Synésius, qui n'a eu d'autre but, que de tracer les caractères opposés du principe du bien et de celui du mal, et le triomphe du premier sur le dernier, après les avoir personifiés l'un et l'autre et avoir imaginé des rôles analogues à leurs caractères. Tout y est l'ouvrage de l'imagination, si ce n'est peut-être que, comme dans la fable de Christ, on a pu y conserver quelques traits merveilleux empruntés d'autres fables sur le même Dieu Lumière, connu sous d'autres noms, tels que celui de Bacchus, d'Adonis, etc.; car on voit Christ, comme Bacchus, changer l'eau en vin, et, comme lui, monter sur l'âne dans son triomphe. Malgré cela je n'oserois assurer, que ceux qui ont fait la triste légende, que nous avons, l'ayent calquée exactement sur la marche du Soleil dans les cieux, comme l'étoient les poëmes sur Hercule et Bacchus, ni qu'ils eussent encore la clef Astronomique des anciens mystères de l'Agneau, dont notre Evangile n'est qu'un réchauffé très-moderne. Il me semble, qu'ils n'avoient d'autres données que leur foi à deux mystères, savoir à son incarnation au sein d'une vierge à Noël, et à son triomphe à Pâques, sous le nom et sous le symbole de l'Agneau. Sur ce fond très-simple on a pu broder mille histoires différentes, supposer mille manières d'être mis à mort, pourvu qu'on le fît ressusciter. En conséquence nous ne suivrons pas les détails de la fable de Christ; nous nous attacherons seulement aux deux mystères qui en sont le fondement, à l'incarnation au sein de la Vierge, que nous avons expliquée, et à la résurrection sous la forme de l'Agneau réparateur, à laquelle nous allons passer.

Nous avons vu que Christ avoit tous les caractères du Dieu Soleil dans son incarnation ou dans sa nativité, soit pour l'époque de la révolution annuelle, la même que celle de la nativité du Soleil; soit pour l'heure où elle concourroit avec le jour, qui, comme chez nous encore, commence à minuit; soit pour la forme ou la constellation sous laquelle il naissoit, et qui a toutes les qualités que devoit avoir, suivant Zoroastre, l'étoile qui annonçoit cette naissance, c'est-à-dire, la figure d'une vierge; soit par l'image symbolique de l'enfant, que cette Vierge tient, soit enfin par le nom même de

l'enfant appelé Christ et Jésus. Il nous reste à faire voir qu'il a encore tous les caractères du Dieu Soleil, au moment de son exaltation ou de sa résurrection, soit pour l'époque du temps où elle arrive, soit pour la forme symbolique, sous laquelle il répare la nature, forme qui se trouve dans le ciel, aussi bien que celle qui fixe sa naissance; soit pour la nature des fêtes auxquelles cette réparation de Christ a donné lieu, soit pour les allégories de mort et de résurrection, qui sont les mêmes dans la Religion du Soleil, et dans celle de Christ. C'est ce que nous allons examiner; de manière que de cette comparaison il résultera une ressemblance entière entre Christ et le Soleil, dans les deux aventures mystérieuses de ce Dieu, tant dans celle de sa naissance au sein d'une vierge, que dans celle de sa résurrection. Enfin l'on verra qu'on n'a rien dit de l'un, ou de Christ, qui n'ait été dit de l'autre, ou du Soleil, bien des siècles avant celui où s'est formé le Christianisme.

En finissant notre premier chapitre, ou l'explication de la faute prétendue de l'homme et du mal introduit par le serpent dans la nature, nous avons dit que le réparateur devoit être le Soleil, et nous avons prouvé depuis qu'il l'étoit. Nous avons ajouté que Christ ou le réparateur devoit naître avec le Soleil, et nous avons fait voir qu'il y naissoit. Nous avons conclu qu'il devoit opérer la réparation au moment où le Soleil vient réparer la nature et reprendre son empire sur les ténèbres, c'est-à-dire, à l'équinoxe de printemps.

Or, c'est précisément à l'équinoxe de printemps, que le Christ triomphe; car il triomphe à Pâques et la Pâques des Chrétiens est fixée nécessairement à l'équinoxe. La raison qui l'y a fait fixer, c'est qu'elle est la fête du passage du Seigneur Soleil aux régions Boréales et aux six signes qui composent le domaine d'Ormusd ou de la Lumière. On a traduit toujours ce mot *Phasè* par *festum transitûs*, ou fête du Passage du Seigneur. On donnoit au Soleil l'épithète d'Adonis ou de Seigneur. Porphyre, dans une prière qu'il lui adresse, lui dit: Seigneur. Soleil; (1) et dans la consécration des sept jours de la semaine aux sept planètes, le jour du Soleil, ou *Dies Solis*, s'appelle le jour du Seigneur, ou *Dies Dominica*, tandis que les autres retiennent simplement le nom de leur planète, tels que le lundi, jour de la Lune, mardi, jour de Mars, etc. Le Soleil est le seul, qui prenne le titre de Seigneur ou de Roi de l'univers.

Cette fête du passage fut fixée originairement au 8°. ante. kal. april. ou trois mois précisément jour pour jour après le *dies natalis* que nous avons fixé au 8 ante kal. januar... Elle répondoit au 25 de mars. Là le soleil étoit censé renouveller la nature, rétablir un nouvel ordre de choses, créer ou recréer l'univers, et faire passer les hommes dans le règne de la Lumière et dans l'empire d'Ormusd, après la destruction de l'ancien monde, sur les ruines duquel l'agneau en élevoit un nouveau, dans lequel le bien et la lumière reprenoient leur empire. Toutes ces idées Mystiques se trouvent réunies dans le passage de Cedrenus, qui fixe au 25 de mars la création primitive, la réparation et le commencement d'un nouveau siècle et d'un nouveau monde, après la fin du premier.

« Le premier jour du premier mois, » dit Cedrenus, (2) est le premier du » mois Nisan, lequel répond au 25 du » mois de mars des Romains et au mois » Phamenoth des Égyptiens. En ce jour » Gabriel donna le salut à Marie pour » concevoir le Sauveur. En ce même » jour notre Dieu-Sauveur, après avoir » terminé sa carrière, ressuscita d'en- » tre les morts; ce que nos anciens pères » ont appelé la Pâques, ou le pas- » sage du Seigneur. C'est à ce même

(1) Porphy. de Abstinent. l. 4. p. 379.

(2) Cedren. p. 2.

» jour du mois de mars, que nos anciens » théologiens fixent le retour ou le se- » cond avénement de ce Dieu-Sauveur, » temps où doit se faire le jugement » universel, le nouveau siècle devant » commencer à couler de cette époque » équinoxiale, parce que c'est en ce » même jour que Dieu créa originaire- » ment le Ciel, la Terre, le Vent et » la Lumière (*y*) ».

Ceci s'accorde bien avec le dernier chapitre de l'Apocalypse, qui fait partir du trône de l'Agneau équinoxial le nouveau temps, qui coule comme un fleuve, sur les bords duquel est planté l'arbre de vie, qui porte douze fruits, dont il donne un chaque mois.

Cedrenus, dans un autre endroit, fait mourir Christ la dix-neuvième année de Tibère, le 23 de mars, et le fait ressusciter le 25 de ce même mois. De-là, dit-il, vient l'usage dans l'église de célébrer la Pâques le 25 mars. En ce jour, la véritable Lumière est sortie du tombeau.

La Chronique Orientale (1) fixe pareillement à l'entrée du Soleil au Bélier, ou à l'Agneau la Pâques, et dit que l'équinoxe étoit un des plus grands jours de fête chez les Égyptiens; ce qui est également attesté par Plutarque, dans son livre sur Isis. (2) On a vu plus haut, que ces mêmes Egyptiens fêtoient aussi au Solstice d'hiver la naissance du Dieu Lumière, sous l'emblême d'un enfant, et les couches de la vierge sa mère.

S. Épiphane parle également de la fête de l'Agneau, ou du Bélier établie en Egypte, dès la plus haute antiquité. Dans cette fête on marquoit tout de rouge, pour annoncer le fameux embrâsement de l'univers, et elle étoit, comme la Pâques, fixée au commencement du printemps. (3)

Les Rabbins (*z*) nous ont conservé les mêmes traditions sur la fameuse fête équinoxiale de printemps, et sur la prééminence, que les Egyptiens donnoient à ce mois sur tous les autres; le mois de l'Agneau étant le plus sacré parmi eux.

Notre fête de Pâques aujourd'hui n'est pas précisément placée au premier jour du premier signe, mais elle tombe toujours nécessairement dans ce premier signe, puisqu'elle doit être essentiellement célébrée le premier jour du Soleil, ou le dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe. Primitivement elle étoit fixée au 25 de mars, comme nous l'avons vu ci-dessus, parce qu'à pareil jour Christ étoit censé être sorti du tombeau.

Cette tradition est encore confirmée par un passage de Théophane imprimé dans l'Uranologie du P. Petau (*aa*). On y fixe cette résurrection au premier jour du mois *Nisan*, qui est le 25 de mars. On verra bientôt pourquoi nous insistons sur cette fixation au 25 de mars, ou au 8 ant. kal. april., précisément trois mois après le *dies natalis* du 25 décembre ou du 8 *ant. kal. januar.* C'est parce que les anciens Romains fixoient à pareil jour le triomphe du Dieu Soleil sur les ténèbres de l'hiver, triomphe qu'ils célébroient par une fête de joie appelée *Hilaria*. Nous n'accumulerons point ici toutes les preuves, qui établissent cette fixation de la résurrec- de Christ au *ant. kal. april.* Nous ajouerons seulement, qu'elle étoit censée se faire à minuit, au moment même où commençoit le premier jour du premier mois, c'est-à-dire, à trois mois de distance de la naissance, heure pour heure (*bb*), comme on peut le voir dans Théodore de Gaza (4).

Ce 8 des Kalendes, soit de décembre, soit d'avril (*cc*), étoit le jour même où les calendriers anciens fixoient l'entrée du Soleil dans les Solstices et les équinoxes, et le commencement des saisons. Il s'ensuit, que le premier jour d'hiver étant fixé au 25 décembre, et

(1) Abrah. Echel. Chron. p. 7.
(2) Plut. de Isid. p. 368.
(3) Epiph. adv. Hæres. c. 18.
(4) C. 20.

le commencement de ce même jour à minuit, le Dieu Soleil étoit censé commencer là sa carrière et donner naissance au premier jour de cette saison à minuit, le 8 *ant. kal. januar.* En conséquence ce devoit être à minuit, minute pour minute, le 25 mars, ou le 8 *ant. kal. april.*, que le Dieu Jour, né au Solstice d'hiver, entroit dans la seconde saison, ou au printemps, et qu'affranchi de l'empire des ténèbres il reparoissoit triomphant. Par quelle fatalité singulière arrive-t-il, que Christ, Lumière du monde, naisse précisément à minuit, comme le Jour, et qu'il ressuscite précisément à minuit, au moment même où le Jour est censé reprendre son empire sur les nuits ? Il faut convenir que cet accord est bien extraordinaire, si Christ n'est pas le Dieu Jour lui-même, ou le Soleil qui le produit; et au contraire qu'il est bien simple, bien naturel et même nécessaire, si Christ et le Soleil ne sont qu'une même chose.

Cette nuit du 25 mars, au milieu de laquelle commençoit le premier jour du triomphe du Soleil sur l'hiver et sur les longues nuits de l'empire d'Ahriman, étoit autrefois aussi fameuse et aussi célébrée chez les Chrétiens, que l'est encore parmi nous le minuit du 8 *ant. kal. januar.*, ou du 25 décembre, et la première heure du jour dans lequel on fêtoit la naissance du Dieu Lumière. Elle est connue dans les écrits des Pères, sous le nom de *Pervigilium Paschæ*. St.-Augustin (1) a un sermon intitulé de *Esu agni in Pervigilio Paschæ*. « C'est » aujourd'hui, dit ce père, que l'A- » gneau, qui efface les péchés du monde, » est égorgé pour le salut de l'homme. » Aujourd'hui nos portes doivent être » marquées de son sang. Préparons-nous » à l'immolation de l'Agneau ».

Isidore de Séville (2) parle également de ce *Pervigilium Paschæ*, ou de la nuit de Pâques, dans laquelle on attendoit le moment de la résurrection, et l'on fêtoit le commencement du premier mois où tout alloit être renouvellé. (*dd*)

Lactance (3) dit la même chose, et fixe dans le milieu de cette nuit le moment où Christ est sorti glorieux de son tombeau, et celui où, après la destruction de l'univers, il doit encore créer un nouveau monde de lumière, et établir le nouvel ordre de choses qu'on attend (*e e*).

Constantin (4) étoit dans l'usage de faire allumer la nuit de Pâques, dans la ville où il se trouvoit, des flambeaux de cire et des lampes; ce qui rendoit cette nuit aussi brillante que le plus beau jour.

Toutes nos cérémonies du samedi saint, et sur-tout celle du feu nouveau et du fameux cierge paschal n'ont été instituées, qu'en honneur de ce triomphe du Dieu Lumière sur les ténèbres, lorsqu'à l'équinoxe le feu Ether sembloit descendre du ciel pour vivifier la nature et le jour reprendre son empire dans l'univers, au moment où le Soleil s'élevoit au dessus des signes inférieurs, dans lesquels il avoit été dégradé de son empire, et qu'on pouvoit regarder comme le tombeau de la Lumière, suivant l'idée de Macrobe.

La cérémonie, qui se pratique encore aujourd'hui à Jérusalem au tombeau Mystique du Soleil ou de Christ, en est une preuve frappante. Tous les ans, au temps de Pâques, l'évêque de Jérusalem (5) s'enferme dans un petit caveau, qu'on appelle le tombeau de Christ. (Ce seroit le tombeau d'Osiris chez les Egyptiens.) Il a des paquets de petites bougies; il y bat le briquet; il allume un de ces paquets, et fait une explosion de lumière telle que celle de nos feux d'opéra, pour faire croire au peuple, que le feu du ciel vient de tomber

(1) Aug. T. 5. p. 285.
(2) Isidor. Orig. l. 6. c. 16.
(3) Lact. l. 7. c. 19.
(4) Le Beau, Hist. du Bas Empire, T. 1. p. 611.
(5) V. Chardin.

sur la terre. Alors il sort de son caveau en criant : « le feu du ciel est descendu ; la » sainte bougie est allumée ». Tout le peuple crédule achète aussitôt de ces bougies sacrées (*ff*).

Qu'on rapproche cette cérémonie de celle, qu'on voit représentée sur un monument qui existe encore en Egypte, et que l'on trouve gravé dans Montfaucon (1). On y voit un bucher composé de trois piles de bois de dix pièces chacune, nombre en tout égal à celui des dégrés du premier signe, et partagé comme lui en trois parties, ou Décans. Sur chaque pile on voit l'Agneau ou le Bélier équinoxial, et au-dessus un immense Soleil, dont les rayons touchent à terre. Les Prêtres les touchent du bout du doigt, pour en tirer le feu sacré, qui va allumer le bucher de l'Agneau et embraser l'univers. On voit que cette idée est absolument la même, qui se retrouve par-tout, et qu'elle nous présente le tableau de la fête équinoxiale du printemps, si fameuse en Egypte et par toute la terre, comme nous l'avons vu plus haut.

Saint Jérôme rend raison du *Pervigilium Paschæ* (2), ou de la veillée de la nuit de Pâques (*gg*). C'étoit, dit ce Père, une tradition chez les Juifs, qui la transmirent aux Chrétiens, que le Christ viendroit à minuit ce jour-là. Voilà pourquoi on ne se couchoit pas. Or on sait, que les Juifs attendoient l'arrivée du Christ, comme celle d'un libérateur, qui devoit les affranchir de l'oppression, et établir son règne sur l'univers. Tel étoit le Soleil du printemps destiné à réparer le mal de l'automne, à affranchir l'homme de la tyrannie du mauvais Principe, et à reprendre par sa victoire sur le Prince des ténèbres l'empire de l'univers.

On voit donc par ces différens passages, que le retour du Soleil au point où étoit fixé le renouvellement annuel de la nature, l'entrée de ce Dieu dans l'empire du jour, et sa sortie du tombeau et des enfers ayant été fixés par les calendriers au 8 *ant. kal. april.*, ou au 25 mars, au moment même où commence le jour, ou à minuit, dans les allégories mystiques du Soleil, on a dû fixer à minuit ce même jour la sortie de Christ de son tombeau, son avénement à son empire, etc.

Il nous reste à examiner la forme symbolique sous laquelle il triomphe. Le triomphe du Soleil est son entrée au Bélier céleste, ou à l'Agneau, suivant les Perses. Il y a équinoxe, disent ces peuples, au retour du Soleil à l'Agneau. L'Agneau est donc la forme symbolique à laquelle s'unit le Soleil, lorsqu'il reprend son empire sur les ténèbres. L'usage étant établi chez les adorateurs du Soleil, comme nous le lisons dans Jamblique, de peindre le Soleil avec les attributs des signes auxquels il s'unissoit durant sa révolution, il s'ensuit, que le Soleil de l'équinoxe du printemps dut être peint avec les attributs du Bélier ou de l'Agneau. Tantôt on peignoit un jeune homme qui conduisoit un Bélier, ou qui avoit à ses côtés le Bélier; tantôt on le coëffoit des cornes du Bélier, (3) comme le Dieu Ammon des Libyens, qui plaçoient le siége de leur Dieu dans le Bélier équinoxial : tantôt on représentoit un agneau égorgé, comme auparavant on avoit peint le bœuf Mithriaque également égorgé et fécondant la terre par son sang. Ce ne sont que différentes manières de rendre la même idée, en employant diversement le même animal symbolique destiné à peindre le Soleil équinoxial.

Nous avons vu d'ailleurs plus haut, (c. 1.) que le Dieu des ténèbres, ou le mauvais principe étant figuré par le Serpent, qui occupe l'équinoxe d'automne, au moment de la retraite du

(1) Antiq. expliq. Supplém. Après. pl. 51.
(2) Hyeron. l. 4. c. 25. in Math.
(3) ci-dess. l. 3. c. 7.

Soleil et du retour des longues nuits et des froids de l'hiver, il résultoit, par une suite du même génie allégorique, que le Dieu de la lumière, qui ramenoit les longs jours et la chaleur du printemps, devoit aussi être désigné par le symbole Astronomique, qui se trouve tracé dans les cieux, aux limites équinoxiales de printemps, lorsque le jour reprend son empire sur la nuit. Or ce signe symbolique est le Bélier, que les Perses appellent l'Agneau. Donc le principe de la Lumière, le réparateur doit être désigné par l'Agneau des Constellations, comme le principe des ténèbres et du mal l'a été par le Serpent des Constellations, et cela par les mêmes raisons mystiques et allégoriques. Ainsi le Soleil de printemps a dû être marqué par un Bélier, ou par l'Agneau, comme le Génie d'automne l'a été par le Serpent. Aussi l'a-t-il été. Pour peindre la chaleur vivifiante, qui échauffe l'univers (*hh*), suivant Abneph (1), les anciens peignoient le Bélier. Donc le Dieu Egyptien, ou le Jupiter à cornes de bélier, Ammon, n'est que le Soleil du printemps; ce qui s'accorde avec le témoignage de Martianus Capella, dans son Hymne au Soleil, lequel prétend, que le Dieu Agneau ou Bélier n'est que le Soleil. Donc si Christ est, comme nous l'avons prouvé, le Dieu Soleil, Christ, au moment de son triomphe et de la réparation, dut être, comme le Soleil, désigné par l'Agneau symbolique. Cette forme mystique est essentielle et nécessaire à son triomphe sur le Prince des ténèbres et sur les œuvres du Serpent. Or cette forme, il l'a effectivement. Il n'est désigné dans les écritures, que par ce nom mystique d'Agneau réparateur. Ses mystères sont les mystères de l'Agneau sans tache; la nature est réparée par le sang de l'Agneau. Par-tout on nous présente le sang de l'Agneau, qui répare les péchés du monde. Quand on présente au peuple le pain mystique, qu'on dit contenir Christ, on dit à l'initié: « voilà l'Agneau de Dieu, qui répare » les péchés du monde »; *ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi.* On l'appelle l'Agneau, qui a été immolé depuis l'origine du monde: *Agnus occisus ab origine mundi.* Les fidèles sont appelés, dans l'Apocalypse, les compagnons de l'Agneau.

Dans l'Apocalypse on nous présente l'Agneau égorgé entre les quatre animaux Lion, Bœuf, Homme et Aigle, qui forment son cortège, et qui sont placés dans le firmament, sur la même voûte, aux quatre points cardinaux de la sphère. C'est devant l'Agneau que se prosternent les 24 vieillards.

C'est l'Agneau égorgé, qui est digne de recevoir toute-puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction.

Toutes les créatures se réunissent pour bénir celui qui est assis sur le trône de l'Agneau, à qui est due bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles.

C'est l'Agneau, qui ouvre le livre de la fatalité, ou des sept sceaux.

Toutes les nations de l'univers sont représentées devant le trône (*ii*) et devant l'Agneau, vêtues de robes blanches, et ayant des palmes à la main; et elles chantent à haute voix: « gloire » à notre Dieu, qui est assis sur le trône » et à l'Agneau ».

Tous ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau sont devant le trône de Dieu, et seront jour et nuit dans son temple; ils n'auront aucuns besoins désormais. L'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur et les conduira aux fontaines et aux eaux vivantes.

On nous présente le spectacle de l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et 12 fois 12 mille personnes, qui ont son nom et le nom de son père

(1) Kirker Œdip.

écrit sur le front.... Ils sont destinés à suivre l'Agneau par-tout où il va : ils sont consacrés à Dieu et à l'Agneau, comme des prémices.

On voit les vainqueurs du Dragon chantant le cantique de l'Agneau.

On voit les ennemis de l'Agneau terrassés. Il en triomphe, parce qu'il est le Seigneur des Seigneurs, et le Roi des Rois. Ceux qui sont avec lui sont appelés les élus et les fidèles.

On trouve ailleurs une foule d'initiés célébrant la fête des *Hilaries* ; on y chante *alleluia* en l'honneur de l'Agneau, dont les nôces sont venues : heureux ceux qui ont été appelés au souper des nôces de l'Agneau.

Enfin on voit l'ennemi de l'Agneau, le grand Serpent, et tous les Génies, qui forment son cortège, détruits et précipités dans le Tartare.

La nature se renouvelle, et on montre aux initiés le spectacle de l'Agneau et de la Cité bienheureuse, dans laquelle l'initiation transporte ses amis. Elle est divisée, comme le ciel physique, en douze stations, dont le chef est, comme dans le Zodiaque, l'Agneau, sous le signe duquel le principe Lumière rétablit l'harmonie de l'univers. Elle est divisée de trois en trois, comme les signes et les saisons. Les douze Génies tutélaires des signes y président, sous le nom d'Apôtres de l'Agneau ou d'*Aries*. Les fondemens de la muraille sont les mêmes pierres précieuses, que celles qu'on voyoit sur le rational du Grand-Prêtre, et qui, suivant l'explication que donnent Joseph, Philon et Clément d'Alexandrie (1), désignent les douze signes du Zodiaque. Elles sont les mêmes et sont rangées dans le même ordre, que les pierres par lesquelles les Astrologues Arabes désignent les douze maisons du Soleil, comme on peut le voir dans Kirker (2).

L'Agneau est le temple, et la lampe qui éclaire cette ville. On n'y admet que ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, c'est-à-dire les seuls initiés à la lumière victorieuse sous le signe de l'Agneau.

Enfin on voit le fleuve du temps, qui, comme un fleuve d'eau claire, coule du trône d'*Aries* ou de l'Agneau, et sur les bords duquel est planté l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois. Il n'y a plus de malédiction, parce que le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et que ses serviteurs (les initiés aux mystères de l'Agneau) porteront son nom écrit sur leurs fronts.

Heureux ceux qui lavent leurs vêtemens dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils ayent droit à l'arbre de vie.

On voit combien de fois dans cet ouvrage d'initiation le nom d'agneau est répété ; on voit qu'il est le chef de toute l'initiation, le symbole sous lequel on y révère le dominateur de l'Univers, le vainqueur du Dragon, celui dont on attendoit, la nuit de Pâque, l'avénement, pour le renouvellement de toutes choses, et celui qui devoit transporter dans le monde lumineux ses fidèles élus. Car cet Agneau a toujours été regardé avec raison comme l'image symbolique du Réparateur, dont on avoit fêté la naissance le 25 décembre, au Solstice, le jour de la naissance du Soleil.

On remarque, que le type symbolique du Soleil réparateur, ou du premier signe où le Soleil avoit son exaltation, et remportoit la victoire sur les ténèbres, a été soigneusement conservé dans la religion des Chrétiens, et que nommer Christ ou l'Agneau, c'est la même chose, quand on veut désigner le Réparateur. Il s'ensuit donc, que les mystères de Christ sont les mystères de l'Agneau, et que les mystères de l'Agneau, sont des mystères de même nature, que ceux du Bœuf Mithriaque, auxquels ils

(1) Stromat. l. 5.

(2) Œdip. T. 2. p. 177.

succédèrent, par l'effet de la précession des équinoxes, qui substitua au Bœuf égorgé l'Agneau égorgé. Nous rapportons ces mystères à l'initiation Mithriaque, parce que c'est chez les Perses seuls que ce signe s'appelle l'Agneau; les autres peuples l'appellent le Bélier. Ainsi la même religion de Zoroastre, qui nous a donné la clef de la Genèse et le mot de l'énigme du serpent destructeur, celle qui nous a expliqué la figure symbolique de la Vierge et de son enfant, est aussi celle qui nous donne le mot des mystères de l'Agneau, ou du Soleil triomphant des ténèbres, à l'équinoxe de printemps, sous *Aries*. Ce qui confirme toutes nos explications, puisque par-tout la lumière nous est fournie par la même théologie de Zoroastre, dont la religion Juive et celle des Chrétiens sont une émanation.

On a eu soin de perpétuer parmi les Chrétiens le type et le nom symbolique de l'Agneau, parce que c'étoit le mot du guet, le caractère, et, pour ainsi dire, *tessera*, de cette société d'initiés, qui se disoient les disciples de l'Agneau, et les associés à l'initiation de l'Agneau. Aussi c'étoit là le signe, et comme le sceau, dont on marquoit tous les initiés. C'étoit l'attribut symbolique auquel ils reconnoissoient leur fraternité, comme les francs-maçons ont leurs attributs caractéristiques, et les symboles communs de leur association.

De là l'usage, où l'on étoit dans la primitive Eglise, de donner aux nouveaux initiés, ou aux nouveaux baptisés pour *tessera* (1) le sceau de l'Agneau, ou une empreinte de cire représentant l'Agneau. (*k k*)

Les Chrétiens de ce temps-là faisoient porter au col par leurs enfans, (2) au lieu de bulle, l'image symbolique de l'Agneau. Tous le monde connoit les fameux *Agnus Dei*.

On ne connoissoit alors d'autre représentation de Christ, que la figure de l'Agneau, tantôt uni à un vase, dans lequel couloit le sang de l'Agneau égorgé, (3) tantôt aux pieds d'une croix, (*l l*) comme on le voit dans un monument ancien, imprimé dans Casalius. (4)

Cette coutume d'exposer ainsi l'Agneau symbolique à la vénération des peuples subsista jusqu'à l'an 680, sous le pontificat du Pape Agathon; et sous l'empereur Constantin Pogonat. Il fut ordonné, au sixième synode de Constantinople, can. 82, qu'à la place de la figure de l'Agneau, le seul symbole usité jusqu'alors, on représenteroit un homme attaché en croix; ce qui fut confirmé par Adrien premier. (5)

Le Pape Adrien premier, au septième Concile, dans son Epitre à Tarasius, Evêque de Constantinople, approuve la représentation de Christ sous la forme de l'Agneau, et l'adopte.

Toutes nos Eglises retracent encore Christ sous cette image. On le voyoit de grandeur naturelle sur le milieu du portail de Notre-Dame. (*mm*) On le voit sur les tabernacles, sur les contre-tables, tantôt uni au livre des sept sceaux, ou de la fatalité planétaire, tantôt couché avec la croix mystique. Tous les chants de l'Eglise au temps de Pâque ne parlent que de l'Agneau : *Agnus redemit oves*. Il fournit la matière d'une antithèse à l'auteur de l'hymne, *Victimæ paschali, etc.*

On ne peut donc révoquer en doute, que la forme de l'Agneau, ou du signe de l'exaltation du Soleil et de son passage à l'empire de la lumière, n'ait été destinée, par un usage aussi ancien qu'universel, à désigner Christ dans son exaltation et dans son triomphe sur les puissances des ténèbres, au moment où il répare tout le mal, que l'ancien

(1) Casali de veter. Sacr. Christ. ritib. c. 5. p. 62.
(2) Idem, Casal. c. 48. p. 267.
(3) Casal. ibid. c. 3. p. 14.
(4) Ibid. p. 48.
(5) Decret. de Consecr. Distinct. 3. Can. 60.

serpent en automne avoit introduit dans la nature. Il n'est pas difficile d'appercevoir, que ce symbole n'est pas arbitraire; qu'il est né de la nature même de la religion du Soleil, et qu'il n'a pas été libre aux Chrétiens d'en prendre un autre. Christ, ou le Soleil désigné, dans le moment de sa naissance, par le nom de fils de la Vierge céleste, devoit l'être aussi, dans son triomphe, par le nom et la forme du signe même, dans lequel il se trouvoit au moment de ce triomphe, c'est-à-dire, par l'Agneau équinoxial, qui contraste par sa position dans les Cieux et par ses influences, perpétuellement avec le Serpent des ténèbres, placé à la partie opposée du ciel, et aux limites des ténèbres et du mal de la nature, comme l'Agneau l'est au commencement du règne du bien et de la lumière. C'étoit à ces deux points, *Aries et Libra*, ou Agneau et Balance, que les Astrologues fixoient l'exaltation de la lumière et sa dégradation. (*m*) Le Soleil, disent-ils, arrive à son exaltation dans *Aries*, et dans sa dégradation ou dépression sous la Balance. (1) Tous les Astrologues anciens y avoient fixé le commencement de l'Empire du jour sur la nuit, et celui de la nuit sur le jour. Cette observation ne leur avoit pas échappé. Aussi les adorateurs du Soleil et des autres planètes, qui avoient fixé la célébration des fêtes qui leur étoient consacrées, sous le signe où chacun de ces astres étoit dans son exaltation, avoient-ils fixé la grande solemnité du Dieu Soleil au signe d'*Aries*, lieu de son exaltation, comme on peut le voir dans Hyde. (2)

Ce mot exaltation, employé dans l'Astrologie ancienne par les adorateurs du Soleil, a été conservé par les Pères de l'Eglise, qui ont appelé la résurrection de Christ par son vrai nom, et par l'expression originale, c'est-à-dire, qui l'ont appelée son exaltation. S. Athanase (3) s'en est servi, et il explique par résurrection le mot de S. Paul; *exaltavit illum Deus*. Il regarde ces deux mots résurrection et exaltation comme synonimes dans l'Ecriture, et prétend qu'il s'agit de la résurrection de Christ d'entre les morts, et de sa sortie du tombeau.

L'exaltation de Soleil ne fut placée par les Astrologues dans *Aries*, et sa dépression sous *Libra*, que parce qu'il s'élevoit dans l'un au-dessus de la région des ténèbres et des signes inférieurs, et que dans l'autre, il descendoit vers le pôle abaissé et invisible, sous lequel on plaçoit la partie inférieure du monde. C'est à ces deux époques de l'année, qu'étoit fixée la célébration de tous les mystères anciens. L'Empereur Julien nous en donne la raison; (4) c'est parce qu'alors, dit-il, on fêtoit l'approche du Soleil, Dieu Sauveur, qui nous élève vers lui, et qu'ensuite on pleuroit son absence, et on prioit la Divinité de préserver l'homme de la malignité des ténèbres. C'est là surtout, qu'à l'occasion de la fameuse fête du printemps, ou des *Hilaries*, en honneur de l'exaltation du Dieu Atys, Julien nous dit, que le Soleil de printemps a la vertu d'attirer à lui les ames vertueuses. Ceci nous donne le mot de l'énigme de ce passage de l'Evangile, *Cum exaltatus fuero à terrâ, omnia traham mecum*; ce qui présente un sens clair et net, quand on sait que les mystiques de la religion du Soleil attribuoient au Soleil de l'Agneau la vertu d'attirer à lui les ames des initiés, et de les transporter dans le séjour de la lumière. Cette idée mystique est le fondement de toute l'Apocalypse. Elle se retrouve encore dans l'Inde, où les Brames disent, que les justes passent dans le paradis de Brama, attirés par les rayons du Soleil, lorsque cet astre di-

(1) Firmic. l. 2. c. 3. et 12.
(2) Hyd. de vet. Pers. Rel. cap. 5. p. 128.
(3) Ath. contr. Arian. orat. 2. p. 350.
(4) Julian. orat. 5. p. 323-324. etc.

rige sa course vers le Nord. Voilà pourquoi ces peuples, qui ont conservé le culte de l'ancien Bœuf équinoxial, disent qu'ils entrent dans ce paradis par le Taureau, ou en se tenant à la queue de la Vache, tandis que les Chrétiens, qui sont d'une institution plus récente, y entrent par l'Agneau, comme nous l'avons déjà dit.

Les Arabes avoient consacré à la Mecque deux idoles, l'une blanche, et l'autre noire. (1) On honoroit l'une (la blanche) à l'entrée du Soleil au signe de l'Agneau. Les Ammonites y portoient leur encens. L'autre (la noire) étoit honorée à l'entrée du Soleil dans la Balance, ou à son passage à l'équinoxe d'automne. On donnoit des raisons Astrologiques de ce culte idolatrique, tirées de la théorie de l'exaltation des Planètes.

Vincent de Beauvais (2) rapporte une semblable cérémonie pratiquée par des nations de l'Inde, à l'entrée du Soleil à l'équinoxe de printemps, et à son entrée à celui d'automne; cérémonie toujours fondée sur le culte Astrologique.

La grande fête des Perses encore aujourd'hui est celle du Neurouz, ou du nouvel an, dans laquelle on célèbre l'entrée du Soleil dans l'Agneau. Le commencement de l'année fut fixé, dit-on, à ce moment par Giemschid, parce que c'étoit en ce jour que la lumière et le mouvement avoient été donnés à l'univers. (3) On entend aisément le sens de cette tradition, qui n'est autre chose que l'expression du phénomène, qui se renouvelle tous les ans, lorsque le Soleil repasse dans notre hémisphère, pour mettre en jeu tous les principes de vie dans le monde sublunaire, et rendre au jour son empire sur les nuits. Les Perses célèbrent le retour du Soleil au point équinoxial, autrefois l'Agneau, avec la plus grande pompe. On y chante le fameux Agneau, qui rend à la nature une nouvelle vie. On y représente le messager auguste, l'envoyé de Dieu, le bénit qui vient apporter la nouvelle année, et renouveler avec elle toute la nature. (4) *Hic novus dies mensis novi, de anno novo, novi temporis, quo necesse est renovari quidquid tempore constat*, dit le roi à toute sa cour. C'est le renouvellement de toutes choses, lequel étoit censé s'opérer à l'entrée du Soleil dans l'Agneau, qui a fait attribuer dans notre religion, ou dans le culte mystique du Dieu Soleil, la réparation à l'Agneau, comme on avoit attribué l'introduction du mal au Serpent, qui, tous les ans, détruisoit les heureuses influences de l'Agneau du printemps. Mais aussi, tous les ans, à son tour, ce Serpent se trouvoit enchaîné et sans force au retour du Soleil à l'Agneau vainqueur et vaincu alternativement, comme l'étoient Ormusd et Ahriman dans la grande période de 12000 ans, ou de 12 mois, laquelle se terminoit toujours par le triomphe d'Ormusd, qui rétablissoit un nouvel ordre de choses.

Ces phénomènes variés, qui se renouvellent tous les ans, ont été observés par tous les peuples, sur-tout par ceux qui habitent les contrées septentrionales. Là le signe, sous lequel s'opéroit ce renouvellement de la nature, a dû être regardé comme le Génie bienfaisant des hommes. Or ce signe étoit *Aries* ou l'Agneau. Hygin nous dit (5) de lui, qu'il fut placé dans les constellations, afin que toutes les fois que le Soleil se trouveroit dans ce signe, toute la nature végétative subit une nouvelle création; ce qui arrive effectivement tous les ans au printemps. L'Agneau ou le Bélier dut donc être observé préférablement à tous les autres signes; et le Soleil, sous la forme

(1) Bernard. Beindenbak.
(2) Specul. Historic, l. 4.
(3) Hyd. de vet. Pers. Rel. c. 19. p. 237.
(4) Hyde p. 238.
(5) Hygin l. 2. ch. 21.

d'Agneau, dut être la grande Divinité des adorateurs de l'astre du jour. Ptolémée (1) le regarde comme cause active de la végétation annuelle. C'est dans le Bélier céleste, dit Stoffler, (2) que les anciens pensoient que se développoit la force motrice du monde, et que là étoit le siége de son énergie universelle.

Proclus, dans son Commentaire sur le Timée, dit la même chose (3). Il regarde le Bélier comme le principe et le commencement de la génération, et il ajoute, que delà vint le culte que lui rendirent les Egyptiens, et conséquemment les autres peuples, chez qui cet effet étoit beaucoup plus sensible.

L'Empereur Julien, dans son Hymne au Soleil, nous présente cet Astre, qui, au moment de son retour au Bélier à chaque période, appelle tous les êtres à la génération (4). Plus loin, dans le même Hymne (5), il examine les raisons, qui ont fait fixer le commencement de l'année à l'équinoxe du printemps, comme nous avons vu que l'ont fait les Perses, et comme l'ont fait les Français; et il remarque, qu'ils y étoient invités par la nature même, qui alors fait éclorre tous les dons les plus précieux de son sein fécond. La mer devient navigable; les froids rigoureux de l'hiver sont chassés; la terre se couvre de verdure; les prés sont émaillés de fleurs. Delà sont venues dans nos traditions religieuses ces idées de création primitive, de réparation, de second avénement, dans lequel doit être établi un nouvel ordre de choses, dont l'époque est fixée à la fameuse fête du passage sous l'Agneau, ou à l'entrée du Soleil dans *Aries*, comme nous l'avons déjà vu dans Cedrenus, dans S. Cyrille, dans Abulfarage, dans la Chronique d'Alexandrie, chez les Rabbins, chez les Perses, etc. Tout partoit de l'Equinoxe ou d'*Aries*; tout se renouvelloit sous *Aries*; le nouvel ordre des choses se rétablissoit par lui; en un mot il étoit le chef de toute l'harmonie céleste, le réparateur de toutes choses et le grand Dieu de la nature. Tel est aussi l'Agneau dans l'Apocalypse; tel est Christ, Agneau réparateur du mal du monde, dans le système religieux des Chrétiens. L'Agneau, autrement dit Christ, y joue absolument le même rôle, que le signe de l'exaltation du Soleil, celui qui le fait rentrer dans son empire lumineux, *Aries* chez certains peuples, *Agnus* chez les Perses et les Chrétiens, joue dans la nature, où il prête au Dieu Soleil sa parure, au moment où celui-ci sort de son tombeau et des enfers.

Christ a donc, comme on l'a vu, tous les caractères de l'Agneau, et l'Agneau lui-même ne se trouve employé comme symbole principal de sa divinité, que par le rôle imposant, qu'il remplit dans les cieux et sur la terre; dans les cieux par sa position; sur la terre par son influence. Voilà donc encore Christ identifié absolument avec le Soleil, par la forme qu'il a dans son triomphe, comme il l'est par l'époque même du temps où il commence ce triomphe, et par la forme, et la nature même de l'ennemi, dont Christ et le Soleil sont censés triompher. Il nous reste actuellement à le considérer dans sa mort, qui précède ce triomphe, dans sa descente aux enfers, et enfin à faire voir, qu'on n'a rien dit de lui, qui n'ait été dit du Soleil dans toutes les religions anciennes, et que sous ce point de vue-là encore, Christ est absolument traité comme Soleil.

Les anciens peuples de l'Orient ont adoré le Soleil sous différens noms, tels que ceux d'Adonis, d'Osiris, de Bacchus, d'Atys, de Mithra, etc. comme

(1) Ptolem. Tetrab. l. 2. c. 19.
(2) Stoffler, p. 84.
(3) Proclus in Tim. l. 1.
(4) Julian. Orat. 4. p. 236.
(5) Ibid. p. 290.

on le voit dans l'Hymne au Soleil de Martianus Capella (1), qui prétend que sous ces différens noms le Soleil étoit le seul Dieu, qu'adoroient les différens peuples. « Les habitans du Latium t'appellent Soleil, dit l'auteur » de ce superbe Hymne, les Grecs te » nomment Phébus, d'autres Bacchus; » les habitans des rives du Nil te nomment Sérapis; ceux de Memphis t'appellent Osiris, les Perses Mithra; tu es » Atys en Phrygie, Ammon (ou le Dieu » Agneau) en Lybie, Adonis en Phénicie; ainsi l'univers entier t'adore » sous une foule de noms différens ».

Macrobe (2), dans son savant ouvrage sur les Saturnales, fait voir que tous ces noms d'Apollon, de Bacchus, d'Adonis, d'Atys, d'Osiris, d'Orus, ne sont que les différentes dénominations du Soleil chez différentes nations, et il réduit toute la Théologie ancienne au culte du Soleil. Nos explications précédentes ont mis le lecteur à portée de juger de la vérité de son assertion.

Les Hymnes attribués à Orphée, les vers de l'oracle de Claros s'accordent également à reconnoître le Soleil sous cette diversité de noms et de formes, que ce seul Dieu prend dans les religions anciennes (3).

Le superbe discours, que l'Empereur Julien adresse au Soleil, est absolument appuyé sur les mêmes principes théologiques. Il y voit Osiris, Bacchus, Atys, etc. (4).

Non-seulement les Théologiens, mais les Historiens eux-mêmes, qui nous ont transmis les fables du Soleil sous le titre d'aventures de Prince, de Héros, de Conquérant, reconnoissent que sous ces noms on adoroit le Soleil; ce qui est convenir indirectement, que ce ne sont que des histoires factices, et des aventures allégoriques de l'Astre du jour; car il n'en peut éprouver d'autres.

Eusèbe, dans sa préparation évangélique, Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris, Diodore de Sicile, Diogène Laërce, Suidas, Chérémon, Abnéphius, auteur Arabe, en général tous les Historiens Grecs et Latins, ou autres qui nous ont parlé de l'Osiris des Egyptiens, s'accordent à dire, que c'étoit le Soleil que les Egyptiens adoroient sous ce nom, et il ne nous a pas été difficile de le prouver, par les aventures de ce Dieu, ou de ce prétendu Prince. Il nous suffit ici de l'aveu universel de tous les Anciens. Cependant ces mêmes hommes, qui nous disent que l'Egypte honoroit le Soleil dans Osiris, ne laissent pas de nous raconter l'histoire d'Osiris, comme s'il eût été réellement un homme, qui eût régné sur l'Egypte. On nous décrit ses bienfaits, les malheurs et les contradictions qu'il éprouva, sa mort même, et enfin sa résurrection. On voit du premier coup d'œil, qu'une histoire du Soleil, sous quelques traits qu'on le peigne, ne peut être qu'une fiction et une allégorie sacrée, imaginée par les Prêtres du Soleil, qui faisoient naître et mourir leur Dieu, pour chanter ensuite son retour à la vie. On a vu que ces histoires, assez différentes dans leurs détails, à raison des différentes légendes dont elles sont tirées (5), soit dans Diodore, soit dans Plutarque, soit dans Synésius, qui est l'auteur de la sienne, ne laissent pas de s'accorder toutes dans un point principal; c'est-à-dire, dans les obstacles qu'Osiris trouvoit au bien qu'il vouloit faire. Cet obstacle étoit dans Typhon son rival et son frère, et dans la mort qu'il reçoit de la main de son ennemi, qui le met en pièces, et l'enferme dans un coffre obscur, d'où Osiris sort ensuite vivant

(1) Martian. Capell. de Nuptiis Philol.
(2) Macrob. Sat. l. 1. c. 17-18-19-20-21-22, etc.
(3) Macrob. ibid. Sat. l. 1. c. 18.
(4) Julian. Orat. 4. p. 269. etc.
(5) Ci-dess. l. 3. c. 3.

et victorieux. Isis son épouse le cherche, rassemble les débris épars de son corps, et du fond du tombeau, où elle les a réunis, elle voit sortir son époux radieux. Ce fait ne peut être réel : c'est donc une fiction ; et comme cet époux est le Soleil, c'est donc une allégorie sur la prétendue mort et sur la résurrection du Soleil. Aussi est-ce d'après ces principes, que nous l'avons expliquée. Revenons sur les traits de cette fiction, et sur les bases de notre explication (*oo*).

Osiris étoit peint avec les cornes du bœuf Mithriaque, comme Bacchus, avec lequel Hérodote et tous les Anciens le confondent ; donc il est la même Divinité que le Taureau Mithriaque, auquel est toujours uni le Soleil. Or le Taureau Mithriaque a pour ennemi le Scorpion céleste, ou le signe opposé, répondant à l'automne, à cette ancienne époque. Donc Osiris doit avoir le même ennemi. Il l'a effectivement. Le Planisphère Egyptien, imprimé dans Kirker, peint Typhon aux pieds et aux mains serpentiformes, dans le signe du Scorpion, avec lequel se lèvent les Serpens d'automne. C'est-là, dit-on, son domaine, c'est-à-dire, le signe sous lequel passoit le Soleil, lorsqu'il entroit dans le domaine des ténèbres, figurées par Ahriman en Perse, et par Typhon en Egypte, ou lorsqu'il descendoit aux signes inférieurs, et que l'univers restoit abandonné aux assauts de la puissance ténébreuse, pour me servir de l'expression de Julien. On observe, qu'il est ici question de l'époque dans laquelle le Scorpion et le Taureau occupoient les deux équinoxes, comme dans le monument Mithriaque, ce qui remonte à plus de 2400 ans avant l'Ere Chrétienne. C'étoit alors, non pas sous la Balance, mais sous le Scorpion qu'étoit dégradé le Dieu Lumière, comme il reprenoit son empire, non pas avec la forme d'Agneau, mais avec celle de Taureau, qu'avoient Osiris et Bacchus. Aussi Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris fixe-t-il cette mort d'Osiris et le triomphe du ténébreux Typhon au passage du Soleil dans les étoiles du Scorpion. Il nous peint les fêtes de deuil auxquelles cette mort donnoit lieu, et il nous dit clairement, qu'elles avoient pour objet la dégradation de la nature à cette époque, le dépouillement de la terre de toute sa parure, et sur-tout la défaite de la lumière, qui succomboit alors sous l'empire des nuits. Il ajoute, que l'on trouvoit en Grèce de semblables fêtes lugubres fixées à la même époque annuelle et instituées pour le même sujet, c'est-à-dire, pour exprimer le deuil de la nature au départ du Soleil, lorsqu'il s'enfonçoit vers les régions Australes, séjour des enfers, ou dans l'hémisphère inférieur du monde. On y conduisoit en cérémonie le Bœuf équinoxial, dont Osiris prenoit la forme au printemps ; mais il étoit alors, comme la nature, couvert d'un voile noir et dans un appareil lugubre.

Macrobe (1) indique la même raison de ces cérémonies lugubres, et elle est vraie, parce qu'elle est fondée sur la nature.

Isis donne la sépulture aux membres de son époux, dont le corps avoit été divisé en quatorze parties ; on lui élève des tombeaux dans différentes villes d'Egypte ; on place autour du tombeau 360 urnes, autant qu'il y a de jours à l'année sans épagomènes, ou autant qu'il y a de degrés au Zodiaque, que le Soleil ou Osiris parcourt. Isis fait son image en cire ; le culte en est confié à des Prêtres. Mais ensuite Osiris revient des enfers au secours de la Lumière ou d'Orus son fils ; il lui apprend à triompher de Typhon leur ennemi, et lui assure la victoire sur le grand Serpent, qui combattoit pour Typhon. Osiris lui-même n'avoit pas été long-temps perdu. Après l'avoir pleuré, comme

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.

mort, on chante son retour. On célèbre Osiris retrouvé avec autant de pompe, que l'on avoit célébré sa naissance, dans laquelle on annonçoit la naissance du Seigneur du monde.

Nous n'avons donné que le précis de l'histoire d'Osiris, et nous avons réuni seulement les traits, qui lui sont communs avec Bacchus, Adonis, Christ, etc. enfin les traits qui tiennent à la mort et à la résurrection du Dieu Soleil. Nous n'avons besoin ici que de ce précis; l'histoire mystique d'Osiris ayant été développée dans ses détails ailleurs, et beaucoup plus au long. (1) On se rappellera, que l'Evêque Synésius fait finir la tyrannie de Typhon, et ramène Osiris, au moment où le feu sacré s'allume sur les autels, et où Osiris de retour vient donner le nom à l'année. On se rappellera aussi, que Synésius ne parle de toute cette aventure, qu'avec l'air du mystère, ajoutant qu'il n'y dit rien que ce qui peut se dire au peuple.

Les autres Pères de l'Eglise et les écrivains Chrétiens parlent souvent de ces fêtes célébrées en l'honneur d'Osiris mort et ressuscité, et ils en font un parallèle avec leur Christ. S. Athanase (*pp*), S. Augustin, Théophile, Athénagore, Minutius Felix, Lactance, Julius Firmicus, tous les Auteurs Payens et Chrétiens, qui ont parlé d'Osiris, ou du Dieu Soleil adoré sous ce nom en Egypte, s'accordent à nous peindre le deuil de l'Egypte à sa mort; deuil qui se renouvelloit tous les ans. Ils nous décrivent les cérémonies, qui se pratiquent à sa sépulture, les tombeaux qu'on lui avoit consacrés en différens endroits, les larmes qu'on alloit répandre pendant plusieurs jours, et ensuite les fêtes de joie, qui succédoient à cette tristesse, au moment où l'on annonçoit Osiris retrouvé et ressuscité. Hérodote et Athénagore nous parlent de la représentation de la Passion d'Osiris, que les Egyptiens appeloient les mystères de la nuit (2).

On trouve dans nos Notes un abrégé de ces différens passages, dont nous ne présentons ici que le résultat. Ce résultat est que le Soleil a été adoré en Egypte, dès la plus haute antiquité, sous le nom d'Osiris, et qu'on célébroit sa naissance, qu'on écrivoit sa vie, on chantoit ses bienfaits, on pleuroit sa mort pendant plusieurs jours sur son tombeau, qu'ensuite on célébroit son retour à la vie. Or rien de tout cela ne convient au Soleil, absolument parlant, au Soleil qui ne naît, ni ne meurt; ce qui prouve que toute cette histoire est allégorique. Cette mort, ce tombeau, cette résurrection ne sont que des fictions mystiques, communes à toutes les Religions, qui ont pour objet le culte du Soleil, telle que celle de Christ.

Il en sera de même de Bacchus, qu'Hérodote, Plutarque, Macrobe et tous les Anciens confondent avec Osiris, et conséquemment avec le Soleil. Bacchus donc naît, meurt, descend aux enfers et ressuscite, comme Osiris, comme Christ.

Bacchus meurt, comme Osiris, il est mis comme lui en pièces par les Géans, et ensuite il est rendu à la vie. Telle étoit la doctrine, qu'on enseignoit dans les mystères du Soleil sous le nom de Bacchus (3), en qui les Théologiens reconnoissoient l'intelligence, νους ou le λογος de la Divinité, en tant qu'elle est unie à la matière, et pour ainsi dire incorporée, jusqu'à ce qu'elle soit rendue ensuite au principe éternel et unique, du sein duquel elle étoit descendue: idée qui rentre fort dans celle du Logos incarné, qui est mis à mort, ressuscite et retourne au sein de son père (*qq*).

(1) Ci-dess. l. 3. c. 2. et 3.
(2) Herod. l. 2. c. 170.
(3) Macrob. Somm. Scip. l. 1. c. 12.

Nonnus, dans ses Dionysiaques (1), suppose que Bacchus fut mis en pièces par les Géans ; Jupiter le venge en envoyant un déluge qui détruit l'univers ; et ce Dieu redonne un second Bacchus à la terre renouvelée.

Diodore de Sicile (2) rapportant les traditions des Crétois, raconte aussi la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans, telle qu'on l'enseignoit dans les Orphiques.

Plutarque (3) reconnoît lui-même, que ce qui se pratique en Grèce dans les fêtes de Bacchus, appelées *Titaniques et fêtes de la nuit parfaite*, s'accorde entièrement avec le déchirement d'Osiris et avec son retour à la vie.

Arnobe (4) et Pausanias parlent aussi de la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans (5). Le premier dit, qu'on le confondoit avec le Soleil, ou avec Apollon ; et nous avons prouvé à notre article Bacchus, que ce Dieu étoit effectivement le Soleil (6).

Quelques auteurs ont avancé, que le Bacchus (7) fils de Cérès, ou de la Déesse, dont le nom a été donné à la Vierge céleste, avoit été mis en pièces par les Géans, qui avoient fait cuire ses membres dans une chaudière, mais que sa mère les avoit réunis, et qu'il étoit sorti de la chaudière avec toute sa vigueur. On voit par-là combien le génie des Mystagogues a varié les aventures du Dieu Lumière, que les uns ont fait cuire dans une chaudière, d'autres attaché à une croix, d'autres enfermé dans un coffre, et que tous ont fait ressusciter.

Dans d'autres mystères, on le supposoit seulement perdu. Les femmes éplorées le cherchoient, et ensuite terminoient leurs recherches en chantant le retour du Dieu au sein des Muses, ou des Intelligences, qui présidoient à l'harmonie des sphères.

Plutarque, dans son traité sur l'inscription de Delphes, nous parle de ces fictions théologiques sur la mort et le démembrement de la Divinité, qui cependant par son essence est indivisible et immortelle. Il cite pour exemple la mort et la résurrection de Bacchus, qui étoit l'objet des mystères anciens et des chants Dithyrambiques. (8)

On célébroit des fêtes en l'honneur de Bacchus à l'Équinoxe de printemps, (9) au coucher du Scorpion, domicile de Typhon et des Géans ses ennemis. (10) On invoquoit en lui le St. Taureau, que l'on prioit de descendre du Ciel. Telles étoient les prières des femmes Eléennes. (11) Les Chrétiens invoquent l'Agneau, qui a remplacé le Taureau au point équinoxial.

Dans ces fêtes, on mettoit à mort le Taureau, que l'on déchiroit en pièces, afin de retracer le mystère de la passion de Bacchus, ou de ce qu'avoit souffert le Dieu Bœuf de la part des mauvais Génies, ou des Géans à pieds de Serpent. Ce n'étoit point la représentation de l'Agneau égorgé ; c'étoit celle du Bœuf déchiré, que l'on donnoit aux Peuples.

Julius Firmicus rapporte fort au long cette histoire, (12) et nous décrit tout le cérémonial de cette fête. C'est le père de Bacchus, qui est instruit par Minerve de la mort de son fils, dont ses ennemis avoient coupé par morceaux les membres, qu'ils avoient ensuite fait cuire. Minerve lui en ap-

(1) Nonnus, l. 6. v. 175. etc.
(2) Diod. Sic. l. 5. c. 75. p. 391.
(3) Plut. de Isid. p. 864.
(4) Arnob. Centr. gent. l. 1. p. 24.
(5) Pausan. Arcad. p. 267.
(6) Ci-dess. l. 3. T. 2. c. 6.
(7) Arnob. l. 3. p. 119.
(8) Plut. de *ei*, apud Delph. p. 388.
(9) Paus. Lacon. p. 105.
Theod Gaza, c. 4. p. 155.
(10) Ovid. Fast. l. 3. v. 712.
(11) Plut. de Isid. p. 364.
(12) Julius. Firm. de prof. Error. Relig. p. 13. etc.

porte le cœur, qu'elle avoit sauvé de leurs mains. Le Père furieux fait périr les Titans par différens supplices. Pour adoucir sa douleur, il fait faire une statue à son fils, et y fait insérer le cœur du mort, que lui avoit apporté sa fille. Il lui élève un tombeau, établit des Prêtres qui le gardent, et tous les ans on y célèbre des fêtes de de deuil, où l'on retrace les souffrances du jeune Bacchus, en déchirant à belles dents la chair crue d'un Taureau vivant. Transportés par la douleur, le délire et la fureur, les Initiés à ces mystères courent ensuite, comme les Ménades, sur les montagnes et au milieu des forêts, pleurant la mort du jeune Prince, dont on fait l'apothéose. (1) On porte en cérémonie la boîte, dans laquelle son cœur avoit été renfermé, comme on porte au Jeudi-Saint le ciboire où repose le Corps de Christ.

Julius Firmicus, qui nous rapporte cette légende Crétoise, et qui s'obstine à faire de Bacchus un prince, comme il croyoit aussi que Christ étoit un homme, qui avoit effectivement vêcu, qui étoit mort, et qui étoit ressuscité, ne peut s'empêcher de convenir, que les payens expliquoient tout cela par la nature, et regardoient cette aventure, comme une fiction mystique sur le Soleil. Il est vrai aussi, qu'il se refuse à ces raisons, et qu'il met même un discours dans la bouche du Soleil, par lequel ce Dieu reproche aux hommes de chercher à le déshonorer par des fables impertinentes, tantôt en le submergeant dans le Nil, sous les noms d'Osiris et d'Orus; tantôt en le mutilant sous celui d'Atys; tantôt en le faisant cuire dans une chaudière, ou rôtir à la broche, comme Bacchus; tantôt en le peignant comme un cocher : Il auroit pu ajouter, tantôt en le faisant pendre, comme Christ. « Pleurez Bac-» chus, dit le Soleil, pleurez Atys, » pleurez Osiris; ajoutons-nous, pleurez » Christ; mais que ce soit sans me » déshonorer par vos fables ». Ainsi parle le Soleil dans Firmicus.

D'après ce que dit Firmicus, il est clair, que la tradition s'étoit conservée chez les payens, que toutes ces aventures tragiques et incroyables, ces morts et ces résurrections, n'étoient que des fictions mystiques sur le Soleil. C'est ce que nous prouvons encore ici dans la personne factice de Christ, aujourd'hui que la science nous a mis à portée de suivre les explications physiques de la théologie ancienne, et de comparer les formes bisarres de ces religions avec le ciel et la nature.

Comme Christ, Bacchus prenoit l'épithète de *Saotés*, ou de Sauveur. (3) Comme lui, il faisoit des miracles, (4) guérissoit les malades, et prédisoit l'avenir. (5)

Non-seulement on enseignoit dans les mystères la mort et la résurrection du Soleil sous le nom de Bacchus, mais on parloit aussi de sa descente aux enfers; ensorte que, comme Christ, Bacchus est mort, descendu aux enfers (6) et ressuscité. Osiris également meurt, revient des enfers, et ressuscite. Nous conclurons donc, malgré la différence des légendes et des noms, que Christ n'a rien qui n'appartienne à Bacchus et à Osiris, c'est-à-dire, au Soleil honoré sous ces noms. Bacchus dès son enfance fut menacé de perdre la vie. (7) On lui tendit des piéges, comme Hérode en tendit à Christ.

Bacchus, comme Christ, établit des initiations, et n'y admit que les gens

(1) Jul. Firm. ibid. p. 15.
(2) Julius Firm. ibid. p. 19.
(3) Paus. Corinth, p. 74-79.
(4) Pausan. Messen. p. 147.
(5) Pausan. Phoc. p. 352.
(6) Paus. Corinth. p. 73-80.
(7) Pausan. Achaic.

vertueux. Les Initiés attendoient son dernier avénement, comme les Chrétiens celui de Christ. Ils espéroient qu'alors il reprendroit le gouvernement de l'univers, et rétabliroit l'ancienne félicité. (1)

Le miracle des trois cruches remplies de vin, dont le miracle des nôces de Cana est une imitation, s'opéroit dans les temples de Bacchus, comme on peut le voir dans Pausanias, vers la fin des Eliaques. (2)

On le peignoit souvent à côté de la Vierge sa mère, ou de Cérès appelée la Sainte-Vierge, comme nous l'avons observé, autrement d'Isis; ces deux noms étant ceux de la Vierge de nos Constellations, ou de celle, qui se lève à minuit au moment de la naissance de Christ. On l'appeloit alors le Bacchus Mystès, ou le Dieu des mystères; (3) le jeune Iacchus, celui que l'on peignoit tenant un flambeau à côté de Cérès. (4)

On donnoit à Bacchus le nom de fils de Dieu. On l'exposoit dans les mystères sur le van mystique, sous l'emblême d'un enfant naissant. Enfin ce Bacchus des Orphiques ou des mystères, qui naissoit au Solstice d'hiver, comme le dit Macrobe, mouroit, descendoit aux enfers, et ressuscitoit. Ce Dieu, fils de Dieu, comme l'appelle Euripide, (5) et Intelligence de Dieu, a donc le caractère mystérieux de Christ, ou du Dieu Lumière de la secte Mithriaque ou de la secte des Chrétiens. (*rr*) Ses adorateurs furent persécutés, comme ceux de la secte de Christ et de Sérapis, et leur culte mystérieux fut proscrit souvent en Italie. (6) L'Etrurie avoit été, pour l'Italie, le berceau de ces initiations connues en Asie, d'où étoient sortis les Etrusques.

Passons maintenant à Adonis. Les Phéniciens adoroient le Soléil sous le nom d'Adonis, qui dans leur langue signifie, *mon Seigneur*. Il n'y a qu'une voix là-dessus, parmi les auteurs qui en ont parlé, comme nous l'avons fait voir à notre article Adonis.

Aussi ils disent, tantôt qu'Adonis est le même qu'Osiris, tantôt qu'il est le même que Bacchus; ce qui doit être nécessairement, si Adonis est le Soleil, puisque nous venons de prouver que Bacchus et Osiris n'étoient eux-mêmes que cet astre, Seigneur de la nature, adoré sous le nom d'Osiris en Egypte, et de Bacchus en Arabie, en Grèce et dans l'Inde.

Il s'ensuit, d'après la théorie que nous avons établie sur le Soleil et sur le génie religieux et allégorique des Orientaux, que l'Adonis Phénicien doit naître, mourir et ressusciter, et passer successivement, comme le Soleil, du ciel aux enfers, et des enfers remonter au ciel. Or, c'est effectivement ce que nous trouvons annoncé et consacré dans les traditions anciennes sur Adonis, et dans les fêtes établies en son honneur. Ici la légende est différente de celle de Bacchus et d'Osiris: elle est moins pompeuse. Ce n'est point l'histoire poétique d'un Conquérant, ou d'un Roi. Elle est aussi moins triste que celle du Christ. Elle suppose plus d'imagination et d'esprit dans ceux qui ont imaginé sa fable et institué ses fêtes. Nous rappellerons en abrégé une partie de ce que nous avons dit sur Adonis, à l'article de ce Dieu (7). C'est ici qu'on peut en faire l'application (*ss*). Adonis est un jeune homme d'une rare beauté, dont la Déesse du Printemps et des Grâces est éperduement amoureuse. Il lui est ravi par la mort, que lui donne,

(1) Freret Acad. des Inscript. T. 23. p. 267.
(2) Pausan. Heliac. 2, p. 204.
(3) Pausan. Arcad. p. 281.
(4) Paus. Attic. p. 2.
(5) Euripid. in Bacchis.
(6) Tite-Liv. l. 39. c. 9-18. Tertul. Apolog.
(7) Ci-dess. l. 3. c. 12. Et Traité des Mystères, c. 1.

pendant la saison des chasses, un horrible sanglier, qui le blesse à l'aîne, et lui ravit la faculté génératrice. Adonis mort descend aux enfers; on le pleure sur la terre. La Déesse des enfers le retient six mois près d'elle; mais, au bout de six mois, il est rendu à la vie et à son amante, qui en jouit aussi pendant six mois, pour le perdre et le retrouver encore. La même tristesse et la même joie se succèdent et se renouvellent tous les ans.

L'année, en recommençant son cercle, ramenoit Adonis à la vie, et le printemps par son retour rendoit à la nature son jeune amant frais et radieux. Sa lumière, circulant dans l'olympe avec les saisons, s'éteignoit et s'allumoit tour-à-tour, en passant du séjour de la clarté aux ténèbres du Tartare, et des ombres de l'enfer à l'empire des dieux supérieurs. Ce sont les idées que nous en donnent Théocrite (1) et Orphée (2). Ces poètes l'invitent à venir avec la nouvelle année, pour répandre la joie dans la nature, et faire éclorre les biens, que la terre prodigue de son sein fécond. On arme son front de cornes, comme Bacchus, dont il a presque toutes les épithètes, et on lui attribue les mêmes propriétés fécondes, que celles qu'a le Soleil. On le peint tel que ce Dieu au printemps étoit figuré dans ses images, suivant le passage de Macrobe cité plusieurs fois dans cet ouvrage. C'est un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans (3). On lui dresse un superbe lit à côté de celui de la Déesse de la génération, du printemps et des amours. On prépare des corbeilles de fleurs, des essences, des gâteaux et des fruits, pour les lui offrir (4), c'est-à-dire, qu'on lui offre les prémices de tous les biens qu'il fait éclore. (5) On l'invite par des chants à se rendre aux vœux des mortels. Mais avant de chanter son retour, on célèbre des fêtes lugubres (6) en honneur de ses souffrances et de sa mort. Il a ses mystères (7), et ses initiés, qui ont pleurer sur son tombeau, partagent la douleur de Vénus et sa joie. Car c'est elle et Proserpine, qui tour-à-tour jouissent d'Adonis et le perdent.

Corsini (8) met un intervale entre le deuil de la mort d'Adonis et la fête de son retour à la vie. Il place la première à l'entrée du Soleil à l'Equinoxe d'automne, ou au 8 *ant. kal. octob.*, et celle du retour au 8 *ant. kal. april.*, ou au jour de Pâques, au même jour où Christ étoit censé ressuscité. Cependant il incline pour unir ces deux fêtes à l'Equinoxe du printemps, comme nous faisons; c'est-à-dire, qu'il suppose que la fête du deuil de cette prétendue mort a été rejetée deux ou trois jours avant la résurrection; ensorte que, quoiqu'Adonis fût censé mourir en automne, cependant la cérémonie de sa sépulture fut remise au temps où l'on chantoit sa résurrection. C'est ce qu'ont fait les Chrétiens, et ce que faisoient les Assyriens, suivant Lucien.

C'est aussi le lieu de se rappeler ce que nous avons dit, d'après l'ouvrage de cet auteur sur la Déesse de Syrie. Il nous y donne une idée abrégée de la fête d'Adonis, de sa mort, et de son retour à la vie. Suivant lui, les habitans de Biblos, lesquels, au rapport de Sanchoniaton, avoient pour premier Dieu *Helios* mis à mort par des bêtes féroces, ordonnoient tous les ans une fête de deuil en l'honneur d'Adonis, jeune chasseur de leur pays, qui avoit été tué par un sanglier. Dans leur douleur, ils se meurtrissoient de coups, se lamentoient

(1) Theocrit. Idyll, 15. v. 99.
(2) Orph. Hymn. Poet. Græc. p. 514.
(3) Théocrit. ibid. v. 129.
(4) Ibid. v. 118.
(5) Philostrat. vit. Apoll. l. 7. ch. 144.
(6) Lucian. de Deâ Syr. p. 878.
(7) Justin. Apolog. I. 2. p. 69.
(8) Corsini, Fast. Attiq. T. 1. p. 297-300.

autour de son tombeau, lui rendoient chaque année des honneurs funèbres, et le lendemain ils célébroient son retour à la vie, et son ascension au ciel. Il ajoute, que quelques personnes de Biblos prétendoient, que c'étoit non en honneur d'Adonis qu'on avoit institué ces fêtes, mais en honneur de l'Osiris Egyptien, qui avoit son tombeau chez eux. Ils avoient raison en ce point. C'étoit le même Dieu, mais ils avoient tort de les distinguer l'un de l'autre. Ils apportoient pour preuve une communication de culte entre l'Egypte et Biblos. Les Egyptiens fabriquoient tous les ans une tête d'Osiris en Papyrus (*tt*), qu'on exposoit sur les eaux du Nil. Elle étoit portée à la mer, et les vents, par un miracle, qui se renouvelloit tous les ans, la conduisoient toujours, au bout de sept jours, sur le rivage de Biblos.

L'imposture, aidée de la crédulité, comme on le voit, a fait partout des miracles sans beaucoup de peine. On trompoit encore le peuple par un autre miracle, en teignant de rouge les eaux du fleuve Adonis; et lorsque ce phénomène arrivoit, on étoit averti du temps où l'on devoit le pleurer. On supposoit alors, que le Sanglier cruel venoit de blesser Adonis, et que le sang, qui sortoit de la plaie, avoit donné cette teinte aux eaux. Il y a beaucoup d'apparence, que la crédulité fit les plus grands frais de ce miracle, qui ne paroît pas aisé à exécuter sur un fleuve un peu considérable. Quoi qu'il en soit, voilà les contes que l'on débitoit sur le Dieu mort et ressuscité.

Ovide nous donne l'histoire d'Adonis (1), dont tous les ans on célébroit les funérailles, et il fait naître de son sang les vents d'automne désignés par la fleur de l'Anemone, que les vents les plus légers agitent et renversent. On l'avoit fait naître de la Nymphe Myrrha changée en arbre de myrrhe, arbuste consacré au Soleil, et dont les Mages ont fait des présens à Christ.

On célébroit à Alexandrie avec beaucoup de pompe les funérailles d'Adonis (2), dont on portoit solemnellement l'image au tombeau où se faisoient ces prétendues funérailles. On les célébroit aussi à Athènes. C'étoit dans une chapelle attenante à celle de *Jupiter Sauveur* (*uu*), que les femmes d'Argos pleuroient Adonis (3).

Plutarque, dans la vie d'Alcibiade (4) et de Nicias, nous dit, que quand la flotte Athénienne partit pour la Sicile, on tira de mauvais augures, de ce que c'étoit au moment de la célébration des fêtes d'Adonis, dans lesquelles on portoit de toutes parts dans les rues les images du Dieu mort, que l'on alloit enterrer, et où l'on voyoit une foule de femmes, qui se frappant la poitrine imitoient parfaitement la triste pompe des enterremens, avec des chants fort lugubres.

Ammien Marcellin nous retrace le tableau de la douleur des dévotes à Vénus et à son infortuné amant Adonis. Procope et S. Cyrille parlent aussi de ces fêtes lugubres en honneur d'Adonis, et des fêtes de joie, qui leur succédoient à l'occasion de sa résurrection (5). Elles avoient passé d'Orient en Occident, suivant Firmicus (6); on y pleuroit l'amant de Vénus, et l'on montroit aux assistans la large plaie qui lui avoit été faite, comme on montre chez nous la plaie que fit le coup de lance qui perça le côté du Christ. Néanmoins malgré ces fictions et les légendes sacrées, qui faisoient d'Adonis un homme réel, comme nous en faisons un de Christ,

(1) Ovid. Métamorph. l. 10,
(2) Natal. Comes. p. 524.
(3) Pausan. Corinth. p. 61.
(4) Plutarch. Vitâ Alcibiad. T. 1. p. 200. Idem Vit. Nici. p. 532.
(5) Cyril. l. 2. in Proph. Ezech.
(6) Firmic. de Prof. Relig. p. 21 et 22.

les

les Chrétiens un peu instruits, il ne parle pas du peuple, n'ont pas pris le change comme nous. Ils y ont toujours vu le Soleil, et ont cru devoir ramener à la physique et aux phénomènes annuels de la révolution du Soleil toute cette aventure romanesque de l'amant de Vénus. Les hymnes d'Orphée même sembloient les conduire à cette explication, puisque les traits sous lesquels Adonis est peint ne pouvoient convenir qu'au Soleil, ou au Dieu qui circule dans le Ciel avec les saisons, et qui ramène la végétation par son retour vers nous, voyageant tantôt dans les ombres du Tartare, tantôt dans l'Olympe lumineux, comme nous avons vu plus haut. Aussi Macrobe (1), qui nous a donné la Théologie du Soleil sous ces différens noms, n'a-t-il pas manqué d'expliquer toute l'histoire allégorique d'Adonis; sa mort et sa résurrection, le partage égal de la durée de sa vie entre Vénus et Proserpine, par la marche même du Soleil et son séjour égal alternativement dans les six signes de l'hémisphère boréal et les six signes de l'hémisphère austral, par les six mois de printemps et d'été, et par les six mois d'automne et d'hiver; par l'alternative de productions et de destructions qui s'opèrent sur la terre, suivant que le Soleil dirige sa course dans nos climats et vers le pôle élevé, ou qu'il repasse vers les régions inférieures et vers ce pôle abaissé, dont parle Virgile sous le nom d'Enfers (2).

C'est alors que ce Dieu semble descendre sur les bords du Styx, et visiter le séjour des enfers, où après avoir été retenu pendant six mois, il revient habiter parmi nous; et franchit le fameux passage, qu'ont célébré tous les peuples du nord à l'Equinoxe du printemps.

Macrobe voit l'empire de Vénus dans l'hémisphère supérieur et boréal, celui de Proserpine dans l'hémisphère inférieur et austral, et il explique le deuil de Vénus par celui de la nature au moment où les ténèbres reprennent l'empire sur le jour, c'est-à-dire, lorsque le Soleil repasse l'Equateur, pour fournir la carrière des six signes inférieurs, domaine de Proserpine, qui dans ce moment jouit de la présence du Dieu, qui vient d'être ravi aux tendres embrassemens de la Déesse du printemps et de la génération. Ils prétendent, ajoute cet auteur, que Vénus retrouve ensuite Adonis, lorsque le Soleil, après avoir parcouru les six signes de l'hémisphère inférieur, repasse dans notre hémisphère, et rend à la lumière et au jour leur empire sur les nuits. Le Sanglier, qui lui porte le coup de la mort, est l'image symbolique de l'affreux hiver, représenté par l'animal qui se nourrit de ses fruits, et qui se plaît dans l'humidité et dans la fange. L'hiver fait comme une plaie au Soleil, en affoiblissant sa lumière et sa force. On représente, sur le mont Liban, la Déesse amante d'Adonis, par la figure d'une femme plongée dans la douleur, la tête voilée, et appuyée tristement sur sa main gauche. Des larmes abondantes, qui semblent couler de ses yeux, annoncent non-seulement sa douleur, mais encore l'état de la nature pendant cette saison humide, durant laquelle la terre voilée par les brouillards épais ne jouit plus de la vue du Soleil, tandis que les torrens plus abondans coulent de toutes parts, au milieu des campagnes dépouillées de leur ancienne parure. Mais lorsque le Soleil est sorti des souterrains profonds de la terre, et a franchi le passage équinoxial, ou la fameuse ligne de démarcation, et a rendu au jour son empire sur les nuits; alors la Déesse de la génération, Vénus se réjouit, les prairies se couvrent de verdure, les campagnes présentent déja l'espérance des mois-

(1) Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21.

(2) Virgil. Georg. l. 1. v. 242.

sons, et les arbres reprennent leur feuillage. C'est pourquoi nos ancêtres, dit Macrobe, ont consacré le mois d'avril à Vénus.

Cette explication de Macrobe, que nous avons rapportée ailleurs (1), avec les modifications que nous avons jugées nécessaires, nous paroît simple, naturelle, ingénieuse. Elle est fondée sur une observation, qu'ont dû faire dans tous les temps les peuples de l'hémisphère boréal, qui ont remarqué que la face de la terre s'embellissoit et se dépouilloit de sa parure, suivant que le Soleil s'approchoit ou s'éloignoit de leur climat, et que ce Dieu, par son approche et par sa retraite, changeoit successivement la scène où la Divinité avoit placé l'homme (*xx*). Le bien et le mal de la nature dépendant absolument du Soleil et de sa marche dans le Zodiaque, son retour a dû causer la joie, comme son départ la tristesse, et les adorateurs de cet astre, dans le culte qu'ils lui ont rendu et dans les chants qu'ils lui ont adressés, ont dû sur-tout marquer d'une manière frappante ce contraste de la nature et de l'état de l'homme aux deux principales époques de la révolution solaire, au moment de sa dépression au-dessous de l'Equateur en automne, et au moment de son élévation au-dessus, ou de son exaltation au printemps. Voilà le fondement sur lequel ont été établies les fêtes, soit de tristesse, soit de joie, et le fond sur lequel ont été brodées les fables solaires, plus ou moins ingénieuses, à raison du plus ou moins d'esprit des Prêtres et des Mystagogues (*yy*). Le fond est le même; la broderie est différente dans ses nuances et ses figures, comme dans sa richesse.

Vossius, dans son Traité sur l'Idolâtrie (2), adopte absolument l'explication de Macrobe, et reconnoit que la mort d'Adonis, ou son absence, n'est autre chose que l'éloignement du Soleil vers les régions australes en automne et en hiver. Il joint à l'appui de son sentiment une épigramme d'Ausone sur le Soleil. Il prétend que l'Adoneus des Arabes, l'Adonis des Phéniciens et l'Adès des Grecs se réduisent au même Dieu, ou au Soleil des signes inférieurs. Il cite aussi les vers de JovianusPontanus, (*zz*) qui confirment également notre explication, et la théorie que nous établissons dans tout cet ouvrage sur la mort et la renaissance de la végétation soumise à l'action du Soleil.

Nous conclurons donc avec tous ces auteurs, que la mort et la résurrection d'Adonis ne doivent pas s'entendre de la mort et de la résurrection d'un homme, mais de celles du Soleil, considéré dans les principales époques du mouvement annuel, et dans les rapports qu'il a avec le commencement et la cessation de la végétation périodique, avec le retour des longs jours et des longues nuits, qui partagent entre elles le cercle annuel, et qui ramènent le bien et le mal physique dans l'univers (*aaa*). Ainsi, Adonis aura les mêmes caractères que Bacchus et Osiris, et ses mystères seront, comme ceux de ces deux Divinités, les mystères du Dieu de la Lumière, et contiendront le récit de ses combats contre le principe des ténèbres, dont il triomphe tous les ans à l'Equinoxe du printemps; c'est-à-dire, que nous retrouvons encore dans ces mystères, ce que Plutarque nous a dit être la base de toutes les Religions anciennes, la théorie des deux principes et le récit allégorique de leurs victoires et de leurs défaites.

Passons maintenant aux malheurs et aux victoires du Dieu du jour (3), Orus, ou Apollon (4), fils d'Isis, perdu

(1) Ci-dess. l. 3. ch. 12.
(2) Voss. de Idol. l. 2. c. 59. p. 633.
(3) Plut. de Isid. p. 355 - 375. Amm. Marcell. l. 27. Diod. Sic. l. 1. p. 22. Ælian. de Anim. l. 10. c. 14. Hor. Apoll. l. 1. c. 17.
(4) Herod. l. 2. c. 144 - 156. Suid. voc. Pap.

et retrouvé, et nous verrons qu'ils sont absolument établis sur le même fondement théologique.

Le nom Orus est le mot hébreu et phénicien *Or*, lumière. *Or*, dit Philon, signifie lumière (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les fois que les Grecs parlent de ce Dieu, ils nous disent qu'il est le même que leur Apollon ou que le Dieu Lumière, le Soleil et la lumière du jour, que produit cet Astre, et qu'il épanche de son sein. Orus, en qualité de Dieu du jour et de la lumière, étoit fils du Soleil Osiris, et de la Déesse Isis, comme nous l'avons fait voir dans notre chapitre sur Isis (2). Nous rapporterons ici un précis de ce que nous en avons dit, et nous y joindrons quelques nouveaux développemens.

Le Bootès placé dans le ciel à côté de la Vierge, mère du Soleil, ou de l'Isis d'Eratosthène, étoit censé avoir été chargé de l'élever (3); au moins il présidoit avec la Vierge à la naissance du Dieu Lumière, puisqu'il montoit avec elle à minuit, et qu'il l'accompagne toujours.

Orus étoit persécuté par le noir Typhon, aux formes serpentines, comme Apollon et sa mère le sont par le serpent Python, celui du pôle, qui ramène les nuits et les froids de l'hiver avec la Balance, et qui monte toujours à la suite de la Vierge ou de la mère du Soleil (4). C'est ce serpent, dont Orus devint ensuite vainqueur, lorsqu'Osiris son père, sortant des enfers, vint l'en faire triompher (5). Orus ou Apollon avoit son tombeau à Delphes; le temple étoit bâti dessus (6).

Orus, avant de triompher, avoit été déchiré et mis en pièces, comme Bacchus; mais ensuite il fut rappelé à la vie par la Déesse sa mère, qui lui donna et la vie et l'immortalité. (7)

Tous les auteurs ecclésiastiques nous parlent des fêtes lugubres instituées par Isis à l'occasion de la perte de son fils, et des chants de joie qui leur succédoient, aussitôt qu'elle l'avoit retrouvé. Ces fêtes ressembloient assez à celles que la même Vierge céleste, appelée Cérès, avoit instituées à l'occasion de la perte de sa fille, qu'elle pleuroit et cherchoit par toute la terre, et qui lui avoit été ravie par le Prince des ténèbres, ou par Pluton, roi des Enfers. Lactance (8) nous peint le deuil des Prêtres d'Isis, durant tout le temps où Isis cherche et pleure son fils, qui lui a été enlevé, et la joie publique qui éclate, au moment où elle est censée l'avoir retrouvé.

Epiphane (9) nous peint la douleur et le délire des Prêtres dans ces cérémonies. On y reconnoît la fureur des Bacchantes, lorsqu'elles pleurent et cherchent Bacchus.

Le passage de Minutius Félix, cité déjà plus haut, confirme encore (10) ce que nous avons dit sur Orus perdu et retrouvé par sa mère, qui s'afflige et se réjouit tour-à-tour, et sur les fêtes de deuil et de joie, qui retraçoient cette mort et cette résurrection mystérieuse. Julius Firmicus nous fait la même peinture du deuil et de la joie successive des Prêtres d'Isis, sur la mort et la résurrection d'Orus. (11)

Il n'est pas difficile de reconnoître à à ces traits l'Adonis des Phéniciens, ou le Dieu Lumière, mort et ressuscité. Aussi Macrobe, qui nous a donné

(1) Phil. Alleg. l. 2. p. 52.
Jablonski l. 2, c. 4. p. 222.
Vossi. Orig. Idol. l. 2. c. 64. p. 649.
(2) Ci-dess. l. 3. c. 3.
(3) Salmas. ann. Clim. p. 594,
(4) Theon. ad Arat. Phæn. p. 113.
(5) Plut. de Isid. p. 358.
(6) Cyrill. Alex. contr. Jul. l. 10. p. 342.
(7) Diod. Sic. l. 1. p. 22.
(8) Lactant. l. 1. c. 21.
(9) Epiph. adv. hæres. l. 3. p. 461.
(10) Minut. Felix. p. 163.
(11) Julius Firm. de profan. Relig. p. 4.

l'explication du premier, nous fournit celle du second, par les mêmes principes physiques et Cosmogoniques.

» Chez les Egyptiens, dit ce savant,(1) ,, Apollon ou le Soleil, prend le nom » d'Orus. Ces peuples voulant, sous ce ,, nom, consacrer une statue au Soleil, ,, le représentent la tête rasée, à l'ex- » ception d'un toupet de cheveux, qu'ils » lui laissent au côté droit. Ils dési- » gnent par là le temps où le jour est » le plus court, et où il a perdu tous les » accroissemens qu'il avoit reçus, le » Soleil étant parvenu au terme le plus » étroit de sa carrière diurne; ce qui ,, arrive au Solstice d'hiver. Mais en- » suite cet astre, sortant de la prison ,, étroite et obscure dans laquelle il » avoit été renfermé, s'achemine vers » le Solstice d'été, accroît sans cesse » les jours, et regagne son empire. »

C'est sur-tout dans ce passage à l'hémisphère lumineux, que le Dieu Soleil, Orus, prend le nom d'Apollon, (2) ou du vainqueur du Serpent Python. La victoire du Dieu Orus sur la Couleuvre, suivant Plutarque, est absolument la même chose que celle d'Apollon sur Python, que celle d'Osiris sur Typhon, monstre hérissé de Serpens, que celle de Jupiter ou d'Ammon sur les Titans et les Géans, de Bacchus sur les Géans, qui l'avoient démembré; (3) enfin que celle de Christ sur l'ancien Serpent, Prince de la mort et des ténèbres, qui avoit introduit le mal dans le monde. Tous ces triomphes étoient fixés à l'équinoxe de printemps.

Dans les Dionysiaques de Nonnus, (4) Jupiter reprend ses foudres, tue le Géant Typhon aux pieds de Serpent, et aussitôt le Soleil du printemps vient rendre à la Nature la lumière et la fécondité.

On célébroit en Grèce, (5) au printemps, la victoire d'Apollon sur le Serpent Python, par les jeux les plus solemnels.

Denis le voyageur (6) parle des fêtes du printemps célébrées dans les îles de la Grèce, et il les appelle des fêtes de félicitation, en réjouissance du salut, dit Eusthate son commentateur. Ce sont les *Hilaries* des Romains. On les célébroit par des hymnes et des chants en honneur de l'aimable Dieu du printemps aux belles formes, qui venoit de commencer son règne heureux.

C'est à la suite de la destruction de l'ancien monde par le déluge, ou par la catastrophe, que l'on imaginoit toujours terminer chaque période, aux approches de l'équinoxe, que vient, dans Ovide, (7) le triomphe du Dieu Soleil Apollon sur le Serpent Python, au moment où le monde se renouvelle, et lorsque le Cocher céleste, Phaéton, placé sur le point équinoxial du printemps, prend en mains les rènes des chevaux du Soleil. (8)

C'étoit à l'équinoxe de printemps que les Hyperboréens, dont Orus ou Apollon étoit la grande Divinité, célébroient le retour de leur Dieu au signe de l'Agneau ou du Bélier équinoxial, et ils prolongeoient ces fêtes jusqu'au lever des Pléiades, au rapport de Diodore. (9) L'immersion des Pléïades duroit quarante jours, (10) c'est-à-dire, autant de temps que Christ reste sur la terre après sa résurrection, et avant de monter au Ciel.

Dans l'ouvrage de l'initiation (11) aux

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21. p. 260.
(2) Idem. Sat. l. 1. c. 18.
(3) Plut. de Isid. p. 360.
(4) Nonn. Dionys, l. 3. v. 1. etc.
(5) Corsini Fast. Attic. t. 1. p. 205.
(6) Dionys. perieg. v. 527. Eusthat. Comm. ibid. et Anonym. paraphraste.
(7) Ovid. Métamorph. l. 1. fab. 13.
(8) Ovid. Métam. l. 2. fab. 1.
(9) Diodor. l. 2. c. 47. p. 109.
(10) Hesiod. Op. et Dies l. 2. v. 1.
(11) Apocalyp. l. 19-20-21-22.

mystères du Soleil, sous le symbole de l'Agneau, ce n'est qu'après que le grand Serpent a été vaincu et enchaîné dans le Tartare, que l'on voit paroître la nouvelle terre et le nouveau Ciel. Au-dessus est placée la cité sainte, dont le chef est le premier des douze signes, celui dans lequel le Soleil entre vainqueur au printemps, et, en un mot, l'Agneau, qui éclaire de sa lumière la ville sacrée, aux douze fondemens et aux douze portes, dans laquelle est élevé le trône de l'Agneau, d'où découle le fleuve du temps, sur les rives duquel est planté l'arbre de vie, qui donne ses douze fruits, un chaque mois.

Dans la théologie des Islandois, leur Apollon, Odin, tue l'énorme Serpent. Aussitôt le Soleil s'éteint : la terre se dissout dans la mer, les étoiles perdent leur éclat, toute la Nature se détruit pour se renouveler. Mais du sein des flots sort une nouvelle terre habillée de verdure. On voit naître des moissons qu'on n'avoit pas semées : le mal disparoît. La prophétesse, comme Saint-Jean, voit une demeure couverte d'or, et plus brillante que le Soleil : Là habitent des peuples vertueux, et leur bonheur n'aura point de fin. (1) Tel est le précis des dernières stances du Voluspa, poëme des Scandinaves composé sur les mêmes principes que l'Apocalypse. Comme ce dernier, il emprunte ses tableaux monstrueux des images de nos constellations, et contient, comme l'Apocalypse, le combat des deux principes, terminé par la défaite du Serpent, et par le triomphe du Dieu Lumière au printemps. Ce sont les mêmes aventures, que celles d'Osiris et de Typhon, d'Oromaze et d'Ahriman, de Christ et du Diable, ou les combats et les défaites successives des deux principes avec la victoire du Dieu Lumière, et le bonheur de ceux, qui sont fidèles aux lois de l'initiation à ses mystères.

Ces alternatives de victoires du jour sur la nuit, cette succession d'activité et de repos, de création et de destruction dans la nature sublunaire, décrites souvent sous les formes tragiques de mort et de résurrection, de déchirement et de réunion des membres de la Divinité, étoient exprimées, chez les Phrygiens en termes plus doux, par une succession de veilles et de sommeil de la part du grand Dieu de la nature, ou du Seigneur Soleil. Ils célébroient au printemps les fêtes de son réveil. Les Paphlagoniens le mettoient, comme Saturne, aux fers pendant l'hiver, pour chanter sa liberté au printemps; d'autres, enfin, dans le même pays, supposoient une mutilation et une cessation d'énergie féconde. Tels étoient les dogmes des initiés aux mystères d'Atys, dont nous avons déjà parlé. Nous rappellerons ici en abrégé les principaux traits de la fiction sacrée sur Atys, et une partie de ce que nous avons dit du cérémonial de ces fêtes (2).

On adoroit en Phrygie le Soleil (3) sous le nom d'Atys, aimé de Cybèle mère de Dieu, ou des Dieux, ou sous celui d'Esmun (4) et d'Esculape, jeune homme chéri d'Astronoë, Reine des Dieux et des Phéniciens. La manière dont il étoit représenté ne permet pas de douter, que ce ne fût le Dieu Soleil, ame de la nature et Roi de l'Olympe, qu'on ait voulu honorer sous cet emblême. Il avoit le sceptre pastoral (5) et la flûte aux sept tuyaux, deux symboles, l'un de la puissance que cet astre exerce sur la nature, et l'autre de l'harmonie universelle dont il est chef. Il portoit sur la tête le bonnet Phrygien, semé d'étoiles (6), symbole de la voûte dans laquelle il

(1) Voluspas.
(2) Ci-dessus, T. 2. Traité des Mystères.
(3) Mart. Capell. Hymn. in Sol.
(4) Damasc. vit. Isid. Phot. Codex 242.
(5) Macrob. Sat. l. 1. cap. 21. p. 259.
(6) Julian. Orat. 5. in Cybel. p. 309.

circule. On lui donne le nom d'Atta ou de Papa, qui tous deux reviennent à celui de Père, titre d'honneur, qui, comme celui de Seigneur, a été donné chez tous les peuples à la Divinité et au Soleil, Roi et père de la nature. C'étoit le titre de Jupiter chez les Bythiniens, qui l'appelloient *Atta* et *Poppa*, comme les Scythes l'appeloient *Poppœus*.

Cybèle, fille d'un Roi de Phrygie, devient amoureuse d'Atys (1), et a un commerce secret avec lui. Le père de la Princesse, qui l'avoit toujours crue vierge, ayant su qu'elle étoit enceinte, la chasse de son palais, et fait périr Atys son amant, dont le corps reste sans sépulture. Cybèle est tellement affligée de cette mort, qu'elle court éplorée dans les campagnes et sur les montagnes, qu'elle fait retentir de ses hurlemens et du son bruyant des cymbales. Elle fuit jusque chez les Hyperboréens, où Apollon l'accompagne.

Les terres des Phrygiens avoient été frappées de stérilité depuis la mort d'Atys. Ils consultent l'oracle du Dieu Soleil, qui leur ordonne de faire les funérailles d'Atys, et de rendre à Cybèle les honneurs divins; s'ils veulent faire cesser la stérilité de leurs campagnes. On cherche les membres d'Atys, qu'on ne retrouve plus. On y substitue son image, à laquelle on rend les honneurs funèbres: on pleure sa mort, on verse des larmes sur son tombeau: on lui élève des autels conjointement avec Cybèle: on établit des fêtes anniversaires (2), dans lesquelles, après l'avoir pleuré, on chante son retour à la vie et à l'empire des Dieux; et tous les ans, lorsque le Dieu Soleil rejoint l'Agneau de l'équinoxe, Atys, pleuré pendant trois jours, ressuscite et entre dans la gloire de sa divinité.

(1) Diod. Sic. l. 3. c. 59.
Euseb. Præp. Ev. l. 2. c. 1.
(2) Julian. Hymn. 5. p. 315.
(3) Julian. Orat. 5, ibid. p. 313.

D'autres légendes supposent, que le jeune Atys s'étoit refusé aux sollicitations de la Déesse, et qu'il ne trouva pas d'autres moyens de réprimer ses desirs et d'éluder ses poursuites, que de se faire à lui-même ce que le sanglier fit à Adonis, en retranchant de son corps ce qui pouvoit plaire à son amante.

Cette dernière version est la plus connue. Elle fait le fond des explications des mystères d'Atys et de Cybèle par l'Empereur Julien (3): elle est aussi celle qu'adopte Julius Firmicus. Ce dernier ajoute (4), que les Phrygiens, voulant perpétuer le chagrin qu'avoit eu la Déesse de se voir méprisée, ont établi des fêtes de deuil annuel, et qu'afin de consoler la douleur de cette Déesse, après avoir donné la sépulture à son amant, ils chantent sa résurrection et lui élèvent des temples. Tous les ans on renouvelle le souvenir de ces funérailles.

Damascius dans l'histoire de la mère des Dieux (5) et de son amant, qu'il nomme Esmun ou Esculape, a adopté aussi la dernière tradition, et la Déesse y rappelle à la vie son amant en lui rendant la chaleur. Il a conservé sur l'amant de Cybèle un trait caractéristique, qui lui est commun avec le Soleil et avec Christ; il dit qu'il a allumé une grande lumière au sein des ténèbres. C'est ce que dit aussi de Christ le Prophète Isaïe (6). « Le peuple qui marchoit dans » les ténèbres a vu une grande lumière ». Cet endroit du Prophète juif a été toujours regardé comme une prédiction sur la naissance de Christ.

Julius Firmicus convient, que les Payens rappeloient toute cette aventure à des causes physiques, et en donnoient des explications tirées de la Nature. Il les combat; et effectivement celles qu'il

(4) Juli. Firm. de prof. Relig. p. 7.
(5) Damasc. apud Phot. Cod. 242.
(6) Isaïe, c. 9. v. 2.

rapporte ne sont pas admirables ; mais les mauvaises explications ne détruisent pas la force des véritables. Il est toujours constaté par-là, que l'on n'avoit point oublié qu'on devoit les chercher dans la Physique ; ce que nous faisons dans cet ouvrage.

S. Athanase (1), en parlant de cette fable et d'autres aventures monstrueuses des Dieux, reconnoît aussi, que les gens les plus instruits parmi les Payens justifioient ces absurdités apparentes, en soutenant, qu'elles n'étoient que des allégories relatives au Soleil, aux Astres et à la Nature. S. Augustin convient (2) aussi, que, suivant Varron, toutes ces fictions se rapportoient à l'ordre du monde.

Parmi les différentes explications physiques, que les Anciens nous ont laissées sur la fable d'Atys, la seule vraie est celle de Macrobe, qui la range dans la classe des résurrections d'Osiris, d'Orus, d'Adonis, etc., et qui la rapporte toute entière à la marche du Soleil dans le Zodiaque, suivant que par son approche ou sa retraite il abandonne la terre au deuil et à la stérilité, pour lui rendre ensuite sa force féconde, ainsi qu'au jour son empire sur les nuits. Ce savant auteur (3) nous dit, que toutes ces cérémonies religieuses, dans lesquelles le deuil et la joie se succédoient alternativement, avoient pour objet le départ et le retour du Soleil vers nos climats, et il fixe la fameuse fête de ce retour au même jour où les premiers Chrétiens avoient fixé leur Pâque, au 8 *ant. kal. April.*, ou le 25 de mars, à trois mois, jour pour jour, de distance de l'époque de la naissance du Soleil et de celle de Christ, arrivée le 8 *ant. kal. Januar.*, ou le 25 décembre. C'est à ce 8 *ant. kal. April.*, que les calendriers anciens fixent le commencement du printemps (4). C'est à ce même jour que sont aussi fixées les *Hilaries* ou fêtes de joie pour la résurrection du Soleil et pour son triomphe sur les nuits, dans le même calendrier où nous trouvons le *natalis invicti Solis* placé au 8 *ant. kal. Januar.* Ainsi la marche de Christ suit celle du Soleil et celle de la nature absolument. Il naît et triomphe aux mêmes époques de l'année, auxquelles on fêtoit la naissance du Soleil et le triomphe du Dieu du jour sur les nuits, de ce Soleil qu'on avoit peint comme un jeune enfant au Solstice d'hiver (5), et qu'on représentoit comme un jeune héros vigoureux au printemps.

La fête de Pâque, que nous célébrons le même jour que les Anciens célébroient les *Hilaries* en mémoire du triomphe de la Lumière, ou du Prince de la Lumière sur le Prince des ténèbres, du jour sur la nuit, est la plus gaie de toutes nos fêtes. Tous ses chants sont consacrés à la joie : *alleluia* est un cri de joie, et ce cri est répété sans cesse. On y chante : « Voilà le jour qu'a fait » le Seigneur, réjouissons-nous, etc. » *Hæc dies, etc.* On y répète sans cesse le nom d'Agneau : on parle de ses nôces : on invite les jeunes garçons et les jeunes filles, comme Horace dans son poëme séculaire en honneur d'Apollon, à chanter le Roi du Ciel vainqueur des ombres de la nuit, et qui entre dans sa gloire. *O filii et filiæ, etc.* Les Prêtres sont vêtus de blanc, couleur favorite du Dieu de la Lumière, et qui contraste avec les couleurs lugubres, qu'on avoit prises le jour de la mort du Dieu, dont on célèbre le retour au règne de la lumière. On multiplie les cierges ; les temples brillent de nouveaux feux : enfin tout exprime la joie d'un triomphe. Et quel est ce triomphe ? celui

(1) Athanas. Contr. gent. p. 27-28.
(2) August. Civit. Dei. l. 7. c. 25.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(4) Petav. Uranol. T. 3. p. 61. 68.
(5) Macrob. Saturn. l. 1. c. 18.

des *Hilaries* : « Parce que, dit Macrobe, » en ce moment le Soleil assure au jour » l'empire sur les nuits ». Que célébrons-nous nous-mêmes ? la défaite du Prince des ténèbres et du Serpent, qui avoit introduit le mal dans le monde, et la gloire du Dieu, qui nous transporte dans le règne de la lumière. On voit que c'est absolument la même chose. Quel est ce libérateur ? Celui que S. Jean dit être la lumière et la vie; la lumière qui éclaire l'œil de tout mortel. Sous quelle forme triomphe-t-il de l'affreux Serpent ? Sous celle de l'Agneau, c'est-à-dire, sous la forme de l'animal du Zodiaque où le Soleil a son exaltation, et le lieu de son triomphe, et dans lequel cet astre se retrouve au 8 *ant. kal. April.*, lorsqu'il vient affranchir les peuples de notre hémisphère de l'empire des longues nuits, qu'y avoit amenées le Serpent, et rendre à la terre sa fécondité et ses ornemens, que l'influence du même Serpent d'automne lui avoit ravis. L'époque du temps, les formes Astronomiques sont absolument les mêmes pour Christ, comme pour le Soleil, réparateurs l'un et l'autre de la nature et d'un mal exprimé par la même dénomination; savoir, par celle des ténèbres. Pourquoi chercher de la spiritualité, quand tout est physique, et distinguer Christ du Soleil, quand on sait que l'un et l'autre portent dans la Théologie ancienne le nom de fils unique de Dieu, comme on le voit dans Platon et comme nous le dirons bientôt? Comme Christ, le Soleil étoit pleuré, et les cérémonies de deuil, feint à l'occasion de cette prétendue mort, précédoient, comme dans la religion de Christ, de quelques jours la joie de son triomphe célébré dans les *Hilaries*, ou le 25 de mars. Car Macrobe (1) fait expressément la remarque, que la fête des *Hilaries* étoit précédée de quelques jours de deuil, où, l'on feignoit de pleurer la malheureuse catastrophe du Dieu, dont on alloit chanter le triomphe. Il ajoute, que c'est la même idée théologique, qui fait la bâse des fêtes de deuil et de joie de toutes les religions, dont le culte s'adresse au Soleil, telles que celles d'Osiris, d'Adonis, d'Orus, etc. telle est celle de Christ.

De même que les Chrétiens supposent Christ mourant, *suspensus in ligno*, les adorateurs d'Atys le représentoient aussi dans sa passion attaché à un arbre, ou par un jeune homme lié à un arbre, que l'on coupoit en cérémonie (2).

De même que l'on rappeloit dans les premiers siècles de l'Eglise, comme on l'a vu plus haut, le mystère de la passion de Christ par le bois sur lequel on le supposoit mort, et au pied duquel étoit l'Agneau immolé qui le représentoit, de même, les adorateurs d'Atys plaçoient aussi l'Agneau ou le Bélier équinoxial au pied de l'arbre, que l'on coupoit au milieu de la nuit, où se célébroit le mystère de ses souffrances (3).

Julius Firmicus, qui rapporte toutes ces circonstances, oppose à cette cérémonie des Payens le sacrifice d'Abraham et de son Bélier, la fameuse fête du passage chez les Juifs et la cérémonie de l'Agneau Paschal, au moment où le peuple Hébreu est affranchi de l'oppression d'un tyran cruel. Il regarde cette dernière cérémonie comme l'image de la Pâques des Chrétiens; et il a raison : c'est le même canevas d'une broderie différente. Il ne manque pas de rapporter tous les passages de l'Ecriture, dans lesquels Christ, ou le Dieu, qui triomphe à l'équinoxe, est appelé l'Agneau.

Il oppose encore à ce bois sacré, que l'on coupoit religieusement dans les mystères de Cérès et de Cybèle, le bois

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21. p. 260.
(2) Jul. Firm. des Prof. Relig. p. 54.
(3) Ibid. p. 53.

sacré

sacré de la croix sur lequel, dit-il, s'appuye toute la machine du monde; et il a raison. Christ et Atys étant le même dieu Soleil, dont on célébroit la mort et la résurrection à l'équinoxe, au passage du Soleil, dans *Aries*, ou sub *Agno*, il n'est pas surprenant de trouver beaucoup de ressemblance dans les mystères du même dieu, honoré pour le même objet, mais sous des noms seulement différens (*bbb*).

La forme symbolique de l'Agneau n'a été consacrée dans ces mystères, que parce que cette fête étoit essentiellement liée au signe équinoxial, occupé par *Aries*, et que c'étoit le Soleil de l'Agneau ou de l'équinoxe, et l'approche du sauveur du monde qu'on y célébroit. L'empereur Julien dans son hymne à Cérès donne même les raisons Astronomiques et théologiques de cette fixation. Il est vrai qu'il y mêle un peu de Mysticité Platonicienne, qui a été le rafinement du culte; au lieu que nous nous en tenons, comme Macrobe, à l'institution physique, qui a été la primitive, c'est-à-dire, au triomphe du Soleil de printemps sur les affreuses ténèbres de l'hiver, lorsque le feu céleste vient embrâser la nature, comme nous avons vu dans Saint-Epiphane, à l'occasion de la fête équinoxiale du Bélier chez les Egyptiens. Malgré cela, on voit même dans les idées mystiques de Julien les traces de l'objet réel et primitif de cette cérémonie. On y coupoit l'arbre sacré, (1) pour annoncer le retranchement du principe de fécondité, malheur arrivé à Atys. Il nous peint Atys tantôt s'abaissant au sein de la matière pour la féconder, tantôt retournant à l'empire des Dieux. Il observe, que cette cérémonie religieuse se faisoit au moment où le Soleil alloit atteindre l'équinoxe; que le premier jour on coupoit l'arbre sacré, dont nous avons parlé; que le second jour on faisoit retentir les trompettes; que le troisième jour se faisoit l'abcission ou cérémonie secrète du dieu Gallus, et qu'à ces fêtes tristes succédoient aussitôt les *Hilaries*, dont Macrobe nous a parlé plus haut. Il examine la raison, qui a fait choisir l'équinoxe de printemps, plutôt que celui d'automne, pour la célébration de ces fêtes. Il la trouve dans la marche même du Soleil qui, à cette époque, franchit le passage qui l'avoit séparé de nos climats, et vient prolonger la durée des jours dans notre hémisphére; ce qui arrive, dit-il, lorsque le roi Soleil commence à passer sous le Bélier (autrement l'Agneau). A son approche nous célébrons dans les mystères la présence du dieu Sauveur et Libérateur (2).

Salluste le philosophe, qui, dans l'explication de la fable d'Atys, a pris à peu près le même système que Julien et a rapporté la plus grande partie des cérémonies à la mysticité, qui s'y est ensuite jointe, reconnoît aussi dans Atys le dieu Artiste de tout ce qui naît et de tout ce qui se détruit ici-bas, fonction qui appartient au Soleil, comme nous l'avons vu dans le passage d'Aristote, rapporté plus haut dans nos notes. Il ajoute que, si la célébration de ces mystères a été fixée à l'équinoxe de printemps, c'est qu'alors les jours reprennent leur empire sur les nuits et prolongent leur durée (3).

Damascius (4) dit, à l'occasion de ces fêtes *Hilaries* célébrées en l'honneur d'Atys, qu'elles avoient pour objet notre affranchissement de l'empire des puissances des ténèbres ou de l'enfer. Ce dogme est absolument le même

(1) Jul. Hymn. 5. p. 315-316.
(2) Julian. Orat. 5. p. 322-323-324.
(3) Sallust. c. 4.
(4) Damasc. vit. Isid. Phot. cod. 242. p. 1054.

que celui des Chrétiens, qui croient que Christ par sa mort et sa résurrection nous affranchit de l'empire des ténèbres, et nous fait passer dans le royaume des enfans de Lumière.

Ainsi l'origine et le but de cette fête est le triomphe d'Orsmusd sur Arhiman, du dieu Lumière sur le prince des ténèbres, de l'Agneau du printemps sur le Serpent d'automne, et le retour du Sauveur et du Libérateur de l'homme, qui pendant six mois avoit gémi sous la tyrannie du mauvais principe, dont les œuvres vont être détruites par le retour du Soleil à l'Agneau du printemps.

Les Argiens célébroient une fête de deuil, à-peu-près semblable à celles que nous venons de rapporter (1), durant laquelle les femmes pleuroient la mort du fils d'Apollon, du malheureux Linus dont le nom entroit dans tous les chants lugubres des poëtes. Cette fête s'appeloit la fête de l'*Agneau*, et le mois où on la célébroit, le mois de l'*Agneau*.

Enfin, pour revenir au Dieu Mithra (*ccc*), auquel se rapporte toute la théorie que nous venons de développer, non-seulement il naissoit dans une grotte le même jour que Christ naissoit dans une étable (2), mais encore il mouroit et avoit comme Christ son sépulcre, près duquel on venoit verser des larmes. Ses Prêtres le portoient pendant la nuit au tombeau : il étoit étendu dans une litière. Cette pompe étoit accompagnée de chants funèbres et des gémissemens de ses Prêtres, qui, après avoir donné quelques momens aux expressions d'une douleur simulée, allumoient le sacré flambeau; s'oignoient la figure de parfums; après quoi l'un d'eux prononçoit gravement ces mots : « Rassurez-vous, » troupe sacrée des initiés; votre Dieu » est ressuscité : ses peines, ses souf- » frances vont faire votre salut ».

(1) Phot. Cod. 186.
(2) Jul. Firm. de Prof. Relig. p. 45.

Pourquoi, reprend Firmicus qui nous a donné tous ces détails, pourquoi exhortez-vous ces malheureux à se réjouir ? Pourquoi les tromper par de fausses promesses ? la mort de votre Dieu est connue; sa vie nouvelle n'est pas prouvée. Il n'y a point d'oracle, qui garantisse sa résurrection; il ne s'est point montré aux hommes après sa mort, pour qu'on puisse croire à sa Divinité. C'est une idole, que vous ensevelissez; c'est une idole, sur laquelle vous pleurez; c'est une idole, que vous tirez du tombeau, et après avoir été malheureux, vous vous réjouissez ! c'est vous qui délivrez votre Dieu, etc. La plûpart des questions que Firmicus fait aux initiés aux mystères de Mithra, et même toutes, peuvent être faites avec autant de raison aux adorateurs de Christ, qui tous les ans vont pleurer sur son tombeau, et chantent ensuite sa résurrection. Je leur demande, continue Firmicus (3) : qui a vu » votre Dieu à cornes de bœuf, sur la » mort duquel vous vous affligez ? » On pourroit lui dire; eh vous, qui a vu votre Dieu *Agneau*, ou à cornes de bélier, que vous dites avoir été égorgé pour les péchés du monde, et dont vous célébrez la résurrection ? Il semble que Firmicus, dans tout cet endroit, ait pris à tâche, en attaquant les Religions Payennes, de rassembler tous les traits de ressemblance, qu'elles avoient avec celle des Chrétiens, qu'il défendoit, et dont les mystères, de son aveu, avoient beaucoup de conformité avec ceux des Chrétiens. Il s'attache sur-tout à l'initiation Mithriaque, qu'il compare toujours à celle de Christ. Il est vrai qu'il se sauve à la faveur d'une excellente raison, déjà donnée par Tertullien et par St. Justin, et qui consiste à dire « que le Diable avoit pris plai- » sir à imiter les mystères et les céré- » monies des Chrétiens ». Supposition

(3) Jul. Firm. p. 44.

admirable, et dont l'homme de bon sens doit sans doute se contenter. Nous ne dirons pas avec ces pieux Chrétiens, que long-temps avant l'établissement des mystères de Christ, le Diable, auquel nous ne croyons pas, avoit copié ce qui devoit un jour avoir lieu dans la religion de Christ et être pratiqué par ses sectateurs; mais nous dirons tout bonnement, que la religion de Christ fondée, comme toutes les autres, sur le culte du Soleil, en a reçu les mêmes idées, les mêmes pratiques, les mêmes mystères; que tout a été commun, parce que le Dieu l'étoit; qu'il n'y a eu que les accessoires, qui ont pu être différens, mais que la bâse étoit la même.

L'objet de tous les mystères étoit la Lumière, la grande Divinité de tous les peuples. On invoquoit le Dieu qui éclaire toute la nature, et qui, comme l'époux radieux, sort de sa couche nuptiale. On y saluoit la lumière nouvelle (1). Je te salue, disoit-on, Lumière nouvelle. On y saluoit aussi le jeune époux, comme le font les initiés aux mystères de l'Agneau dans l'Apocalypse. On répétoit ces mots: (2) Je te salue, jeune époux, et toi Lumière nouvelle. Julius Firmicus oppose à ces mots, consacrés dans les initiations Mithriaques, ceux-ci de l'Evangile, où Christ dit: « Je suis la Lumière du » monde »; et ces mots de l'Apocalypse: « Venez, je vais vous montrer » la nouvelle épouse de l'Agneau et les » noces de l'époux ».

La ressemblance a été d'autant plus aisée à établir, que ces mystères sont de même nature, et ont pour objet la lumière et son triomphe, sous le signe du Bœuf céleste dans ceux de Mithra, et sous le signe de l'Agneau dans ceux de Christ. Ces derniers sont d'une époque bien postérieure, puisque l'Agneau avoit succédé au Bœuf au point équinoxial du printemps, occupé par le Bœuf deux mille ans auparavant. Mais il n'y a de changé que l'animal symbolique, auquel s'unissoit dans son triomphe le Dieu Soleil; et cela, parce que ce changement étoit effectivement arrivé dans le Ciel, depuis l'institution des Mithriaques, dans lesquels le Bœuf est l'animal immolé.

Aussi les Manichéens (3), secte orientale du Christianisme, qui n'avoient pas perdu tout-à-fait le fil des idées Mithriaques, disoient que le Soleil étoit le Christ. Ce fait est attesté par Théodoret (4) et par Cyrille (5) de Jérusalem.

Effectivement, Archelaüs dit à Manès, dans la conférence de Cascar (6), en l'invectivant: Barbare, prêtre de Mithra, tu n'adores que le Soleil. Ce qui se trouve vrai dans notre système, qui prouve que la Religion Chrétienne, dans quelque secte qu'on la considère, n'est qu'une branche de la Religion Mithriaque.

St. Léon (7) dit également, que les Manichéens plaçoient Christ dans la substance lumineuse du Soleil et dans celle de la Lune, qui n'est elle-même que la lumière du Soleil réfléchie.

C'est par une suite de cette opinion, que les Grecs faisoient abjurer aux Manichéens, comme un des principes de leur foi (8), que Christ et le Soleil n'étoient qu'une seule et même personne. Cela prouve, que les Manichéens entendoient mieux leur religion que les autres Chrétiens, qui leur faisoient abjurer ces vérités, pour adopter une erreur, savoir, l'existence de Christ, comme homme réel. Car c'est ce que croyoient alors les ignorans; c'est ce

(1) Julius Firm. p. 38.
(2) Ibid. c. 20.
(3) Beausob. Traité du Manich. T. 2. p. 586.
(4) Theodoret. hæres. Fab. l. 1. 26. 213.
(5) Cyrill. Cathech. 15. §. 2.
(6) Beausob. ibid. p. 600.
(7) Leo. Serm. 4. in Epiph.
(8) Beausobre, p. 254.

qu'ils croyent encore aujourd'hui, et ce qu'ils croiront encore long-temps, quoique jamais Christ n'ait existé que dans le Soleil. La crédulité n'a point de bornes.

Theosebius, Philosophe Payen, conjurant un démon dont, sa femme étoit possédée, le conjure au nom du Dieu des Hébreux, en prenant à témoin les rayons du Soleil (1). Et par le Dieu des Hébreux il entendoit le Christ, parce qu'il confondoit les Chrétiens avec les Juifs.

La Religion du Soleil, ou de Mithra et celle de Christ présentoient une foule de traits de ressemblance, qui amenoient naturellement des comparaisons. Aussi Julius Firmicus suit la comparaison des deux Religions dans les pages 40, 43 et 44, afin de faire voir combien le Démon avoit abusé des choses les plus saintes, et s'étoit approprié les idées mystérieuses contenues dans les Prophètes. Nous imiterons son exemple, et nous ferons voir où, nous ne dirons pas le Démon, mais les Chrétiens ont puisé leurs mystères et leurs pratiques religieuses. Car ce ne sont pas là les seuls caractères de ressemblance, qu'il y a entre l'initiation Mithriaque et celle de Christ. Ce seront les Auteurs ecclésiastiques eux-mêmes et les Saints-Pères, qui nous fourniront ces traits, qui décèlent la filiation des deux religions par les pratiques qui leur sont communes.

Tertullien assure, que la religion Mithriaque avoit ses épreuves préparatoires, même (2) plus rigoureuses que celles des Chrétiens; qu'elle avoit ses croyans, ses fidèles défenseurs et ses martyrs. Il prétend que les Sacremens du Baptême, de la Pénitence et de l'Eucharistie se trouvoient aussi dans cette religion. Les Sectateurs de Mithra marquoient leurs fronts d'un signe sacré, comme les Chrétiens; ils avoient la doctrine et l'image de la résurrection. On leur présentoit la couronne, qui orne le front des martyrs (3). Leur souverain Pontife ne pouvoit avoir été marié plusieurs fois. Ils avoient leurs Vierges et la loi de la continence. Enfin on y retrouve tout ce qui se pratiquoit chez les Chrétiens. Il est vrai, que Tertullien a recours au Diable, imitateur et copiste, pour expliquer cette ressemblance aussi parfaite. Mais nous savons, que les Mithriaques sont connues avant la secte de Christ. Donc, si l'une de ces religions ressemble à l'autre, c'est qu'elle l'a copiée, ou qu'elle est une branche de la même initiation : or les copistes incontestablement sont les derniers venus.

Il reconnoît dans un autre endroit (4), que les Payens ne voyoient dans tous ces mystères, que les mystères de la nature. Il dit, que c'étoit par elle et par les phénomènes qu'elle offre dans la végétation, dans l'action des élémens et dans les révolutions du temps ou de l'année, que les Anciens expliquoient la mort et la résurrection d'Osiris. Que la secte philosophique de Mithra avoit retracé dans ses symboles et ses cérémonies religieuses (*ddd*) les aventures mystiques de l'élément du feu, la grande Divinité des Perses. Cela est exact, comme nous l'avons prouvé. Il est vrai, et il en convient, que les mystères de Christ sont absolument semblables; donc c'est la même religion.

Julius Firmicus voit aussi, dans le culte mystérieux de Mithra, un hommage rendu à la substance pure qui brille dans le Soleil, sous les symboles des anciens signes équinoxiaux, le Bœuf et le Serpent (5).

St. Justin établit la ressemblance de-

(1) Phot. Cod. 242. p. 1038.
(2) Tertull. de Præscrip. adv. Hæres. c. 40. p. 216.
Suidas Nazianz, Orat. 3.

(3) Tertull. de Coronâ, c. 15. 211. Idib. de Præscrip. adv. Hæreses. c. 40.
(4) Tertull. adv. Marcion. p. 372.
(5) Julius Firmic. de Prof. Rel. p. 10.

la Religion de Mithra avec celle de Christ, sur-tout pour le Sacrement de l'Eucharistie, ou de la consécration du pain et de l'eau (1); car l'eau fut souvent employée au lieu du vin, même par des sectes Chrétiennes (2).

Nous avons déjà vu, qu'il s'étoit attaché à faire remarquer les rapports qui se trouvent entre Christ et Mithra au moment de leur naissance, lorsqu'il dit: « Que l'un, né à Bethléem, étoit » venu au monde dans un antre voi» sin de la ville, parce que Joseph » ne trouvoit pas de place dans les hô» telleries (3); qu'y étant enfermé avec » son épouse Marie, elle avoit mis au » jour le jeune Christ, et l'avoit posé » dans une crèche; que c'étoit là que » des Mages, venus d'Arabie, étoient » allé lui rendre des hommages; qu'on » disoit de l'autre, qu'il étoit né du sein » des rochers, et qu'il initioit ses fidèles » dans une caverne, connue sous le nom » d'antre de Mithra ». Tertullien nous a parlé plus haut de ce même antre où l'on initioit. St. Jean Chrysostome en parle aussi comme d'un lieu agréable, où les initiés, après s'être purifiés, alloient prier en silence pendant trois jours.

S. Jérôme nous dit, (4) que Gracchus, devenu Préfet de Rome, avoit fait abattre la grotte de Mithra et toutes les figures monstrueuses qu'elle renfermoit. Ces figures étoient toutes relatives à l'ordre du monde, aux astres, aux élémens, comme on peut le voir dans la description que Porphyre (5) et Celse en ont donné. Effectivement, tel devoit être l'antre ou le temple souterrain du Soleil, Roi et Maître de toute la nature, laquelle étoit retracée par mille symboles dans cet antre sacré. Là devoit naître le Dieu du jour, qui au moment de sa naissance, comme dit Macrobe, étoit resserré dans un réduit obscur (6), jusqu'à ce qu'il rentrât dans son empire lumineux. C'est pourquoi Christ et Mithra (7), ou le Soleil d'hiver, à sa naissance reçoit les hommages des hommes dans un souterrain ténébreux, image de la partie inférieure de l'univers, qu'habite alors le Soleil.

Quant à la consécration du pain, qui est dans la Religion Chrétienne un des grands mystères, elle se retrouve aussi dans la Religion de Mithra avec des paroles mystiques qui l'opèrent. S.-Justin, (8) après avoir rapporté les paroles de Christ dans l'institution de l'Eucharistie, *hoc est*, etc. reconnoît, que cette oblation Eucharistique faisoit aussi partie des mystères de Mithra, et qu'on y prononçoit également des paroles mystiques sur le pain et l'eau, qui y étoient offerts. (*eee*) Il est vrai, qu'il explique cette ressemblance comme les autres, par la fureur qu'a toujours eu le diable d'imiter dans ses institutions tout ce qui devoit un jour être pratiqué chez les Chrétiens. Cette raison-là pourroit bien ne pas paroître excellente à ceux pour qui nous écrivons. Quant aux autres, qui pourroient s'en contenter, nous ne chercherons pas à les combattre; nous leur dirons seulement, qu'ils sont forcés de reconnoître une vérité, avouée par leurs propres docteurs, sçavoir que toutes ces ressemblances existoient effectivement entre ces deux religions, comme elles ont dû exister, d'après la théorie que nous avons jusqu'ici établie.

Nous avons dans Hyde (8) un exemple de l'institution de la consécration

(1) Justin. Apolog. I. 2. p. 98.
(2) Beausob. T. 2. p. 723.
(3) Justin. Dial. cùm Tryph. p. 305.
(4) Hieronym. Epist. ad Lætam. Hyd. de vet. Pers. Relig. p. 113. etc.
(5) Porphyr. de antr. Nymp. Origen. contr. Cels. l. 7.
(6) Macrob. Sat. l. 1. c. 21. p. 259.
(7) Justin. ibid. Dialog. cùm Tryph. p. 296-305.
(8) Justin. Apol. l. 2. 99.
(9) Hyde de Vet. Pers. c. 19. p. 237.

du pain, qui se fait chez les Perses encore aujourd'hui à la même époque du temps, où celle des Chrétiens fut établie et qui la retrace en grande partie. Cette cérémonie est celle qui se pratique au Neuroux, ou au nouvel an des Perses, à l'entrée du Soleil au signe de l'Agneau. Nous avons déjà parlé plus haut de cette fête, dans laquelle un jeune homme, se disant l'envoyé de Dieu, annonçoit au Roi, qu'il venoit lui apporter la nouvelle année de la part de Dieu. Le Roi convoquoit toute sa cour et même une foule de peuple. On lui présentoit un grand pain, composé de grains de différentes espèces, froment, orge, riz, etc. il en mangeoit le premier, et le distribuoit ensuite à ceux qui étoient présens, en récitant la formule énoncée ci-dessus : « c'est aujourd'hui le nou» veau jour du nouveau mois de la » nouvelle année, qu'amène un temps » nouveau, et dans laquelle va se renou» veller tout ce qui est engendré ou » produit par le temps. Il les bénissoit » et leur distribuoit les différens pré» sens ». Il semble qu'on voye Christ au milieu des douze, qui forment sa cour et son cortège, prendre le pain, le bénir, en manger lui-même ; puis le distribuer à ses disciples, et en présentant le vin leur dire : « voilà » le sang du nouveau testament. Nous » ne boirons plus de ce jus de la vigne, » jusqu'au moment où je le boirai » nouveau avec vous dans le royaume » de mon père (1) ».

Nous ne suivrons pas plus loin la foule des rapports, qu'a la religion des Chrétiens avec celle des Perses. Nous ne dirons pas que, comme les Chrétiens, les Perses ont une théorie sur les Anges beaucoup plus complète encore que celle des Chrétiens : qu'ils ont des Anges de lumière et des Anges de ténèbres : des combats d'Anges et des noms d'Anges, qui ont passé dans notre religion : qu'ils baptisent leurs enfans et les nomment, comme nous, au baptême : qu'ils ont aussi la confirmation : qu'ils ont les idées du paradis et de l'enfer, idées qui leur sont communes avec les Grecs, les Egyptiens et une foule de peuples, qui avoient leur Elisée et leur Tartare, comme on peut le voir dans Platon, dans Virgile, etc. Nous n'ajouterons pas, qu'ils ont un ordre hiérarchique et toute la constitution ecclésiastique établie parmi nous, et qu'elle remonte chez eux à plus de 3000 ans (2) : qu'ils ont douze Anges qui président aux douze mois, comme nous avons douze apôtres, et qu'ils en ont trente autres pour les trente jours du mois. Nous ne dirons pas, qu'ils connoissent la fiction théologique sur la chûte des Anges, que les Juifs et les Chrétiens ont aussi adoptée ; (*fff*) enfin que leur théologie, comme l'a très-bien fait voir M. Hyde, renferme toutes les opinions sacrées des Juifs et des Chrétiens. En effet cela doit être, si, comme nous avons tâché de le prouver dans tout cet ouvrage, la théologie des Juifs et celle des Chrétiens, qui est établie sur elle, ne sont que des émanations de la doctrine ancienne et primitive des Mages, et qu'un corollaire des principes constitutifs de la science mystique des disciples de Zoroastre.

M. Hyde, qui a été frappé de ces traits de ressemblance, y voit l'ouvrage de la Providence, qui avoit voulu, que les Perses fissent par anticipation et par imitation prophétique ce qu'un jour devoient faire les Chrétiens.

M. Hyde auroit dû tirer une conséquence toute différente, sçavoir que ceux qui ont paru les derniers sur la scène du monde, avec des institutions qui existoient plusieurs siècles avant eux, ne sont que des copistes ; qu'il est absurde de supposer, que les

(1) Evang. secund. Math. c. 26. v. 28.

(2) Hyd. de vet. Pers. Relig. c. 28. p. 349.

anciens fussent chargés de tracer d'avance aux Chrétiens, par une inspiration divine, le cérémonial qu'ils devoient adopter. Si la religion de Christ ressemble si fort à celle de Zoroastre, c'est qu'elle en est une branche, qui n'a rien de plus divin ni de plus surnaturel, que celle de Zoroastre. C'est la conséquence qui devoit résulter de cette comparaison pour un philosophe, mais Hyde ne l'étoit pas. C'est ainsi, que l'opinion d'une prétendue science révélée ôte à l'homme le plus savant jusqu'aux lumières du bon sens, et l'empêche de tirer des conséquences vraies, et cela parce qu'elles sont contraires aux faux principes, qu'il a adoptés sans examen. C'est un géomètre, qui pose pour axiome, que le tout est plus petit que sa partie, et qui, raisonnant d'après ce principe, n'admet plus rien qui contrarie cette idée. Je dirai à M. Hyde : les deux religions sont semblables presqu'en tout point ; donc elles n'en font qu'une, ou au moins elles ne sont que deux sectes de la même Religion. Ainsi raisonne le philosophe.

Il faudroit extraire tout le savant ouvrage de M. Hyde, pour prouver, que cette conformité des dogmes et des cérémonies du Christianisme et du Judaïsme avec celles de Zoroastre, s'étend jusques aux plus petits détails. Nous renvoyons à son ouvrage ceux, qui seront curieux de suivre l'examen des rapports qu'ont ces deux sectes avec la religion originale. Il nous suffit des traits que nous avons rassemblés, pour faire voir qu'il n'y a rien de nouveau dans la secte des Chrétiens, rien qui soit à elle, et qu'elle a absolument le caractère de toutes les religions orientales et en particulier de celle des Perses, à laquelle nous la rapportons comme à sa source. Nous nous sommes attachés à saisir le caractère ou le génie original des religions des grands peuples de l'Asie et de l'Afrique, des Egyptiens, Phéniciens, Arabes, Phrygiens et Perses, parce que c'est du sein de ces peuples, qu'est sortie la religion de Christ, dont le berceau est en Orient et presque au centre des nations ci-dessus nommées.

Nous avons vu, que la grande Divinité de ces pays étoit le Soleil adoré sous différens noms, Osiris en Egypte, Bacchus en Arabie, Adonis en Phénicie, Atys en Phrygie, Mithra en Perse, etc. Nous avons observé, que dans toutes ces religions le Dieu Soleil étoit personnifié, qu'on faisoit son histoire ou sa légende, et qu'il terminoit toujours sa vie mortelle par quelque tragique aventure, pour ressusciter ensuite et triompher de ses ennemis : nous avons vu que ce triomphe étoit fixé au moment où l'Astre, qui féconde la nature, rend au jour son empire sur les longues nuits de l'hiver et sur le Serpent, qui tous les ans en automne les ramène.

Malgré la différence des légendes, nous voyons que toutes se réunissent en un point, c'est qu'avant de chanter le triomphe du Dieu, on célèbre ses obsèques ; on lui élève un tombeau, on l'arrose de larmes ; et, qu'après quelques jours d'un deuil feint, on célèbre de la manière la plus pompeuse son retour à la vie, et la victoire qu'il remporte, affranchi des ombres du cercueil. Osiris a son tombeau (1) où l'on dépose un simulacre qui le représente (2). Adonis en Phénicie a le sien. Bacchus en avoit aussi un (3). On voyoit en Crète celui de Jupiter, comme on y voyoit l'antre où il étoit né. Hercule avoit le sien à Cadix, et on y trouvoit ses ossemens (4). Mithra avoit aussi le sien, comme nous l'avons vu. Tous ces tombeaux factices, toutes ces légendes, tous ces chants de deuil et de

(1) Athenag. Leg. pro Christ.
(2) Jul. Firm. de Prof. Relig. p. 45-54.
(3) Tatian. Contr. Gent. p. 148.
Euseb. præp. Ev. l. 2.
(4) Pompon. Mela.

joie, quoiqu'au nom d'un homme et d'un héros, ne sont pourtant que des fictions mystiques en honneur du Soleil, vaincu d'abord par les ténèbres, et ensuite vainqueur. Les docteurs de ces religions, qui nous ont transmis ces mystères et ces légendes, s'accordent à nous dire, que le héros pleuré et chanté est le Soleil, quoiqu'on enseignât aux peuples qu'il s'agissoit d'un homme, qui avoit réellement vécu et régné autrefois sur la terre (*ggg*).

Voici une réflexion que nous devons faire, et qui se présente naturellement. Dans les mêmes siècles à-peu-près, où ces religions et ces fables passèrent en Occident, à la faveur de la communication entre les peuples d'Orient et d'Occident, que les conquêtes de Rome avoient rendue plus facile, nous voyons sortir du même pays une secte d'initiation, qui réunit presque tous les caractères des autres, et dont le héros non-seulement naît le même jour que le Soleil, que Mithra, Orus, etc. triomphe le même jour, mais encore meurt et ressuscite comme eux, et remporte son triomphe sous les mêmes formes Astronomiques, et dans le même signe que ce Soleil. Quoi! parce qu'il y a une légende, qui en fait un homme, et des sots qui le croyent, comme le peuple d'Egypte croyoit à la légende d'Osiris, enfermé dans un coffre par son frère Typhon, mort ensuite et ressuscité; comme le peuple de Phénicie croyoit à celle d'Adonis tué par un sanglier, ensuite descendu aux enfers, puis ressuscité; nous nous obstinerons à faire un homme réel du héros de la secte des Chrétiens, qui éprouve absolument le même sort? Nous croirons, qu'il est né et mort, parce qu'on a montré l'antre où la Vierge l'a mis au monde, et le tombeau dans lequel on l'avoit déposé, et d'où il est sorti vivant et glorieux? Ces fictions mystiques, devons-nous dire, étoient universellement reçues dans tout l'Orient; c'est de l'Orient qu'est venue cette Religion qui a la même physionomie que les autres; c'est dans le temps même, où les Isiaques, les Mithriaques, et les mystères de Cybèle et d'Atys faisoient le plus de bruit à Rome, et en étoient souvent chassés, qu'y a paru avec quelque éclat la secte de Christ, adoptée d'abord par quelques gens obscurs, chassée ensuite comme les autres, et persécutée plus qu'elles, comme plus intolérante; elle est du même pays, du même temps, elle a les mêmes formes; donc il est plus que vraisemblable, que c'est la même chose. Le plus ou moins de fortune, que les circonstances peuvent donner à une opinion Philosophique, ou à une secte Théologique, n'en change pas la nature. C'est elle-même que nous devons considérer, approfondir, analyser. Peu nous importe après tout, que des peuples crédules aient pris ses fictions à la lettre, et que ne pouvant pas deviner le sens de ses figures mystiques, ils se soient obstinés à révérer son écorce bisarre, et monstrueuse, et s'en soient contentés.

Il paroît cependant que, dans les premiers siècles, ses rapports avec la religion du Soleil n'avoient point échappé aux Payens. C'est ce que nous voyons par Tertullien, qui convient qu'on les regardoit comme une secte d'adorateurs du Soleil. Ce qu'il y avoit de plus savant entre eux, les Gnostiques et les Basilidiens, s'étoient écartés moins qu'aucun autre de ces formes solaires, et la Religion Chrétienne entre leurs mains conserva beaucoup de traces des initiations anciennes. Les Gnostiques donnoient à leur Christ le nom d'Iao, nom que l'oracle de Claros (1), dans Macrobe, donne au Soleil, et que les Phéniciens (2) donnoient à la Lumière. Ils avoient leurs trois cents soixante *Æons* calqués sur les 360 dégrés du Zodiaque

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 18. p. 250.

(2) Cedren. p. 169.

que

que parcourt le Soleil. Ils avoient aussi leurs *Abraxas*, nom factice composé de sept lettres numériques, qui expriment la durée de l'année, qu'engendre Jao, Christ ou le Soleil dans sa révolution (*hhh*). C'est-là sans doute l'origine de cette opinion, que le règne du Christ devoit durer 365 ans. Ils admettoient aussi 365 cieux. Il en étoit de même de la secte des Ophites, qui représentoient leur Dieu par la figure du Serpent.

Les Manichéens, dans leurs prières, se tournoient, le jour, du côté où étoit le Soleil, et la nuit du côté où étoit la Lune (1); et quand la Lune ne paroissoit pas, ils tournoient le visage vers l'endroit du Ciel, où le Soleil devoit se lever.

Il y a encore en Orient (2) une ou deux sectes Chrétiennes, qui passent pour adorer le Soleil. Elles habitent dans les montagnes d'Arménie et de Syrie. La première est celle des Jézidéens, mot dérivé de celui de Jésus (3). La seconde est nommée Shemsi, c'est-à-dire, Solaires, nom qui sans doute leur a été donné, à cause des honneurs qu'ils rendent à cet Astre. Enfin les traits de conformité, qu'il y avoit entre diverses sectes du Christianisme et la religion du Soleil est si frappante, que l'Empereur Adrien les appelle des adorateurs de Sérapis (4), et leurs Evêques, des Ministres du culte de Sérapis, dans le temple duquel on trouva effectivement des croix. Or nous avons fait voir, que Sérapis étoit le Dieu Soleil adoré en Egypte sous la forme symbolique du Serpent, auquel Christ lui-même se compare (5). On lit sur des médailles anciennes, *Helios Serapis*. L'hymne de Martianus Capella le confond avec les autres noms du Soleil : *te Serapim Nilus, etc.* Aussi les Chrétiens avoient-ils beaucoup de pratiques, qui décéloient l'origine de leur religion (*iii*). Ils ne prioient jamais, qu'en se tournant vers l'Orient, ou vers le lieu d'où sort le Soleil. Tous leurs temples ou lieux d'assemblées anciennement étoient orientés, ou tournés vers le Soleil levant. Leurs assemblées sacrées ont été fixées au jour du Soleil, qu'ils appellent jour du Seigneur, ou le Dimanche. Tout cela n'a pas été établi sans raison. Ces pratiques tenoient à la nature même de leur religion. Résumons.

Nous avons vu ci-dessus (6) que dans son second chapitre la Genèse, bâse de toute le religion des Chrétiens, n'étoit qu'une pure allégorie : que le mal, qu'elle supposoit introduit par le serpent, n'étoit que l'hiver, son froid et ses ténèbres ; qu'un pareil mal ne pouvoit être réparé que par le Soleil ; que le réparateur devoit donc naître et triompher aux mêmes époques, que naît et triomphe le Soleil, et subir les mêmes aventures, qu'éprouvoit le Soleil dans les fictions sacrées de toutes les religions solaires. Or en examinant les traits caractéristiques de Christ et sa forme symbolique, et en réunissant les traditions, nous voyons qu'effectivement il a tous les caractères, que devoit avoir le réparateur allégorique d'un mal physique produit par l'animal symbolique. Donc Christ, soit dans sa nativité, soit dans sa mort et sa résurrection, n'a rien qui le différencie du Soleil ; ou plutôt ce n'est que par le Soleil, qu'on peut expliquer les traditions extravagantes, qu'on nous a transmises sur lui. Donc Christ est le Soleil.

La partie miraculeuse étant expliquée, avant de passer à la partie métaphysique et à la mysticité, ou plutôt aux abstractions mystérieuses de cette re-

(1) August. de Hæres. c. 46.
(2) Beausob. T. 2. p. 613. l. 9. c. 1.
(3) Hyde. p. 551.
(4) Flav. Vopisc. in Saturnin.
(5) Evang. Joan. c. 3. c. 14.
(6) Ci-dessus ch. 1.

ligion, qu'elle a empruntées de la philosophie la plus subtile, nous donnerons l'explication d'un Planisphère, qui contient les positions du Ciel, au moment de la naissance de l'année et du jour, le huit avant les Kalendes de Janvier, époque à laquelle on célébroit la naissance de Mithra et celle de Christ, c'est-à-dire, celle du dieu Jour, sous ces différens noms. Ce Planisphère servira à l'intelligence de ce que nous avons dit plus haut sur la naissance de Christ et sur l'origine des principaux traits de cette fiction Astrologique, qui fut imaginée par les Mages. Car ils attachoient une grande importance (1) à la célébration du jour natal de chaque homme, et conséquemment à celui de l'année personnifiée et du dieu Jour, peint sous l'emblême de l'enfant naissant au Solstice d'hiver.

EXPLICATION DU PLANISPHÈRE, qui représente la position du Ciel au moment de la naissance du Dieu Jour, sous le nom de Christ, le vingt-cinq décembre à minuit.

Ce Planisphère est partagé en deux par une ligne, qui aboutit aux points Orient et Occident, et qui représente l'horison. La partie, qui est au dessous de la ligne horisontale, comprend l'hémisphère inférieur et invisible : celle qui est au dessus comprend l'hémisphère supérieur et visible.

Au bas du Planisphère est placé le signe du Capricorne, qui, à minuit ce jour-là, est au méridien inférieur, tandis que le Cancer occupe le méridien supérieur et visible. Ce Capricorne est le bouc, qui fut nourri avec le dieu Lumière Jupiter, lequel, comme Christ, prend au printemps les formes du Bélier Hammon ou de l'Agneau. Ces trois Décans appartiennent au Soleil, à Mars et à Jupiter. Nous les avons marqués.

Il est suivi du Verseau, ou de l'homme qui accompagne un des Evangélistes et qui est un des quatre Chérubins. Il est précédé de l'Aigle, qui accompagne Jean l'Evangéliste et qui est aussi un des Chérubins. Tous deux, c'est-à-dire l'homme et l'Aigle, sont opposés diamétralement à deux autres animaux, qui sont dans l'hémisphère supérieur, sçavoir le Lion et le Bœuf, qui tous deux accompagnent les deux autres Evangélistes et forment les deux autres Chérubins.

Dans la partie supérieure et visible du Planisphère, on voit à l'horoscope ou au point d'Orient la Vierge céleste, qui par son ascension préside à l'ouverture de l'année. Elle a sous ses pieds, dans l'horison inférieur, le Dragon des Hespérides, qui monte après elle avec la Balance, et qui semble la poursuivre. De même le Dragon de l'Apocalypse poursuivoit la femme ailée, qui alloit mettre au jour le Dieu, qui devoit régner sur l'Univers, et comme le Serpent Python, dont il porte le nom, il poursuivoit Latone, mère du Soleil ou d'Apollon.

Cette vierge portoit le nom d'Isis, mère d'Orus, ou du Dieu Lumière et celui de Cérès, mère du jeune Dieu des mystères, et qu'on appeloit la Ste Vierge. Son premier Décan étoit celui du Soleil, ou du Dieu, dont on fêtoit la naissance le vingt-cinq décembre, et dont les Prêtres consultèrent l'heure natale. Nous avons en conséquence fait graver l'image du Soleil sur ce Décan ; ce qui met le Soleil sur sa tête. Le premier Décan de la Balance étoit celui de la Lune. Ainsi elle avoit, comme la femme de l'Apocalypse, le Soleil sur sa tête, et la Lune sous ses pieds.

Cette Vierge est représentée portant un enfant naissant, comme dans les sphères Persiques d'Aben Ezra et d'A-

(1) Herod. l. 1. c. 133.

balmazar, avec son nom de Christ et de Jésus.

A ses pieds, au bord oriental, est l'étoile Janus, qui a servi de modèle au S. Pierre, chef des douze Apôtres, comme Janus l'étoit des douze mois, ou des signes, représentés par douze autels mis à ses pieds.

Sur la ligne horizontale, à l'Orient, est le gardien ou le nourricier d'Orus, fils de la Vierge Isis, mère du Dieu Jour, précédé de la barque de Janus, ou du vaisseau d'Isis et d'Osiris, dont on a fait la barque de Pierre, et de Janus; car tous deux ont la barque et les clefs.

Dans l'horison même, on voit *Stephanos*, ou le premier Paranatellon, dont on a fait S. *Stephanos*, ou Etienne, premier témoin que l'on fête le lendemain de la naissance de Christ, ou le 26 décembre. Il est suivi de l'Aigle de S. Jean l'Evangéliste, que l'on fête le 27 du même mois.

La Vierge est précédée, dans son lever, comme l'étoit la mère des Dieux, du signe du Lion, un des quatre animaux Chérubins, celui qui accompagne l'Evangéliste Mathieu. C'est ce Lion, domicile du Soleil, dans lequel les Cabalistes Juifs ont placé la tribu de Juda. *Exorietur Leo de tribu Juda. Virgo pariet et concipiet, etc.*

Au méridien on trouve le Cancer, qui renferme la crêche de Jupiter naissant, et les ânes de Bacchus, ou du Dieu Soleil, que l'on représentoit sous l'emblême de l'enfant, au Solstice d'hiver. Ainsi au méridien inférieur, on trouve l'étable d'Augias, fils du Soleil; au méridien supérieur, l'âne et la crêche; à l'Orient, la Vierge et son fils nouveau-né; et au Couchant, l'Agneau, dont il prend la forme dans les mystères, au moment de sa résurrection, et de l'exaltation du Soleil. C'est l'Agneau de la Théophanie, ou de la manifestation de Dieu. Il a au-dessus Orion, qui renferme les trois belles étoiles, connues encore aujourd'hui par le peuple, sous le nom des trois Rois Mages, qui, avertis par l'Étoile vue à l'Orient, vinrent adorer l'Agneau réparateur, ou Christ, lequel sous cette forme doit reprendre l'empire de l'univers. Cette étoile, qui les avoit avertis de cette naissance, devoit, suivant la prophétie de Zoroastre (1), représenter une jeune Vierge, telle que celle qui est au bord oriental, au commencement de la révolution annuelle.

Au-dessus des trois Rois est le Taureau ou Bœuf, animal symbolique affecté à un des Evangélistes, et dont un des Chérubins prend la forme.

Telle est l'exacte position de la sphère, au moment précis de minuit, le 25 décembre, ou le 8 avant les Kalendes de Janvier, époque à laquelle on fait naître Christ, et à laquelle on célébroit la naissance de Mithra, Dieu de la Lumière et du Jour, qui, comme Christ, mourroit, ressuscitoit, et par ses souffrances sauvoit les initiés à ses mystères. C'est au lecteur à juger, s'il n'y a pas dans ces positions Astrologiques des fondemens suffisans, pour bâtir dessus une fable ou une légende solaire, telle que celle de la naissance de Christ, de cette Lumière, qui éclaire tout œil, au moment qu'il vient au monde. Si ce n'est pas là qu'on doit trouver l'origine des principaux traits de la fiction, au moins c'est là qu'on verra le tableau exact, que les Cieux offroient à l'œil du spectateur et du prêtre, au moment où commençoit l'année, au Solstice d'hiver, et à cette époque éloignée.

(1) Abulfar. Dynast. p. 54.

CHAPITRE TROISIÈME.

Sur l'Unité et la Trinité de Dieu.

Nous suivrons dans ce chapitre la même marche, que nous avons tenue dans le chapitre précédent. Pour expliquer la légende des Chrétiens sur Christ, nous avons rassemblé les légendes des différentes Religions, qui ont paru en Occident en même temps que celle de Christ. Nous avons fait voir, qu'elles avoient des caractères communs, et qu'elles pouvoient se réduire toutes à une idée principale : savoir, au Soleil supposé naissant au Solstice d'hiver, et triomphant des ténèbres à l'Equinoxe du printemps, après avoir été pleuré d'abord, comme mort, et célébré ensuite, comme vainqueur des ombres du tombeau. Ainsi on a vu, que la religion de Christ n'avoit rien dans ses allégories Cosmiques, qui ne se retrouvât dans les Isiaques, dans les Mithriaques, dans les mystères de la mère des Dieux, etc. Nous ferons voir également, que la Théologie des Chrétiens est fondée sur les mêmes principes, que celle des Payens, Egyptiens, Grecs, Caldéens, Indiens, et qu'elle renferme les mêmes idées, que celles qui faisoient partie de la Métaphysique universellement reçue, quand le Christianisme a paru. On reconnoîtra, que leurs Docteurs parlent le même langage, qu'on parloit dans les écoles les plus fameuses de ce siècle-là, ensorte que la religion des Chrétiens dans sa partie théologique, comme dans sa partie Cosmologique, n'a rien qui n'appartienne aux autres religions, et qui ne s'y retrouve, bien des siècles avant l'établissement du Christianisme, et cela de l'aveu des Auteurs Chrétiens, de leurs Pères, qui nous fournissent presque toutes les autorités, sur lesquelles est appuyée notre démonstration. Ainsi, nous pouvons dire à juste titre : *nil sub sole novum.*

Unité.

Le dogme de l'unité d'un Dieu, premier dogme théologique des Chrétiens, n'est point particulier à leur secte. Il a été imaginé par tous les anciens Philosophes, et la Religion même populaire chez les Payens, au milieu du Polythéisme apparent, admet toujours un premier Dieu, chef et source de tous les autres, qui lui sont subordonnés (1), comme les Anges et les Saints le sont au Dieu des Chrétiens, et ce Dieu suprême est unique. Tel étoit le grand Jupiter chez les Grecs et les Romains, Jupiter, père des Dieux et des hommes, qui remplissoit tout l'univers de sa substance (2) : *Jovis omnia plena.* Il étoit le Monarque souverain de la nature, et les noms de Dieux, que prenoient les autres, étoient une association plutôt dans le titre, que dans la puissance, chaque Divinité ayant son département particulier, sous l'empire du premier Dieu, souverain et maître absolu de tous les autres. L'Écriture elle-même donne le nom de Dieux aux êtres su-

(1) Sonnerat, Voy. aux Indes. T. 2. c. 14. p. 214. l. 3. idem, T. 1. c. 5. p. 107. Acad. Inscrip. T. 31. p. 219. T. 3. p. 1. Hist. des Voyages, T. 3. p. 439. T. 48. p. 46. T. 57. p. 74-93. T. 33. p. 312. T. 34. p. 330. T. 38. p. 162.

(2) Virg. Eglog. 3. v. 60.

bordonnés au premier Dieu (1), sans nuire à l'unité de Chef ou de la première cause. Il en fut de même du Jupiter des Grecs. Ils répètent sans cesse le nom de Jupiter l'unique, pour désigner l'Etre, qui seul embrasse toutes les parties de la nature, et qui les contient dans son sein. L'oracle d'Apollon admet un Dieu incréé, né de lui-même, lequel habite au sein du feu Ether, Dieu Chef de toute l'hiérarchie des Dieux (2). Ceux-ci ne sont que ses Ministres.

Dans les mystères des Grecs (3), on chantoit une hymne, qui exprimoit clairement l'unité. Le Grand-Prêtre, adressant la parole à l'initié, lui disoit : « Admire le Maître de l'univers; il est » *un*, il existe par-tout, invisible à tous les yeux ».

C'est une vérité reconnue par Eusèbe (4), par S. Augustin et par une foule d'Ecrivains Chrétiens, que les Anciens admirent l'unité de Dieu, et de la cause première et universelle. C'étoit la bâse de la religion d'Orphée et des mystères des Grecs. Les livres Sibyllins, dont le témoignage est si souvent invoqué par les Pères (4), attestent à chaque page l'unité de Dieu. On pourra peut-être suspecter l'autorité de ces livres; mais ce ne sont pas certainement les Chrétiens, qui les attaqueront, puisque ce sont eux qui nous les font connoître, et qui en réclament à chaque instant le témoignage; ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils ne les eussent crus vrais, et s'ils n'eussent au moins supposé, que les Payens, à qui ils les opposoient, les regardoient comme des livres, qui contenoient une doctrine conforme à celle, qu'on attribuoit aux anciennes Sibylles. En un mot, si quelqu'un vouloit attaquer l'autorité de ces ouvrages, ainsi que celle d'autres livres sacrés, que citent sans cesse les Pères de l'Eglise, personne ne seroit moins fondé à le faire qu'un Chrétien. Quant au Philosophe, il doit penser, sans s'arrêter au nom de Sibylle, de Mercure Trismégiste, de Moyse, etc. que ces livres, quelques en soient les Auteurs, étoient censés contenir la Doctrine Théologique des peuples, qui les révéroient, puisque les Chrétiens citoient leur autorité, et que les Payens, leurs adversaires, ne la contestoient pas. J'ai cru devoir faire cette remarque, pour ceux qui s'arrêtent aux noms, et qui, parce que Moyse et Mercure n'auront pas existé, voudroient nier, que les livres connus sous leur nom ne contiennent pas la doctrine des Juifs, ni celle des Egyptiens.

Athénagore (6) a recueilli tous les traits de ressemblance, qui se trouvent entre les opinions des Chrétiens et celles des Payens sur le dogme de l'unité de Dieu; et il est certain qu'il a raison, et qu'il n'y a pas à se méprendre sur la conformité de doctrine. Il dit, que les Poètes et les Philosophes sont là-dessus d'accord. Il cite les vers d'Euripide et de Sophocle, en même temps que l'autorité de Platon, de Pythagore, de Timée, de Philolaüs, d'Aristote, des Stoïciens, etc. pour prouver l'uniformité de la doctrine ancienne sur ce point. Nous pensons comme lui, si ce n'est que nous n'en concluons pas pour cela une révélation, mais seulement une filiation d'idées métaphysiques, et une Théologie commune, comme nous avons déjà prouvé une Cosmogonie ancienne et commune chez les Orientaux.

Lactance (7) a fait la même chose; et il a prouvé par les témoignages des Poètes et des Philosophes, que le dogme de l'unité de Dieu appartenoit à la Théologie la plus ancienne et la plus

(1) Psalm. 4-981.
(2) Lactanc. l. 1. c. 7.
(3) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 9. p. 100.
(4) August. de Civit. Dei, l. 4. c. 9. c. 11. L. 7. c. 9. c. 13. Theophil. ad Autolyc. l. 2.
(5) Lactan. de falsâ Relig. l. 1. c. 6-7.
(6) Athenag. Leg. pro Christ. p. 16. p. 23-29.
(7) Lactanc. l. 1. c. 5.

universelle. Aux témoignages d'Orphée, de Virgile, d'Ovide, il joint ceux des Philosophes Thalès, Pythagore, Anaxagore, Antisthène, Cléante, Anaximène, Chrysippe, Zénon, etc. et il ajoute, que malgré la différence des opinions sur la Divinité, ces Philosophes s'accordent pourtant tous à reconnoître l'unité dans l'administration de l'univers, ou l'unité du principe modérateur de toutes choses.

S. Justin (1) s'est attaché à prouver la même conformité de doctrine chez les Théologiens Chrétiens, chez les plus savans Philosophes, tels que Pythagore (2) et chez les Poètes Payens; ce qui nous seroit aisé de justifier ici, en rapportant les passages de ces mêmes philosophes, au moins de ceux dont les ouvrages sont venus jusques à nous. Mais ces détails nous conduiroient trop loin, et la chose est si connue, que nous n'accumulerons pas les preuves. Nous nous contenterons de celles, qu'apportent les défenseurs de la Religion Chrétienne eux-mêmes, pour démontrer l'antiquité de leur doctrine et son universalité, aveu qui est du plus grand poids pour nous. Car nous nous proposons ici de faire voir, que le dogme de l'unité de Dieu n'est point particulier aux Chrétiens, mais qu'il faisoit la bâse de la Théologie de tous les anciens peuples, malgré la multitude des êtres secondaires, qu'on a subordonnés au premier principe, et qu'on a qualifiés souvent, comme lui, du nom de Dieu.

Je sais, que les Chrétiens prétendent prouver par-là, que les Payens avoient eu ces idées par une suite de la révélation; mais outre que la révélation est une absurdité, je réponds qu'il n'est pas besoin d'avoir recours à cette machine surnaturelle, quand nous voyons la suite des abstractions philosophiques, qui ont conduit les anciens à reconnoître l'unité d'un premier principe, et qu'ils nous disent eux-mêmes, pourquoi on doit admettre l'unité, ou la monade première. Car non-seulement ces Philosophes reconnoissent cette unité de Dieu, mais ils nous disent, pourquoi ils l'ont admise, et les raisons qu'ils en donnent sont simples et nées de la marche de la nature, et de celle de la manière, dont l'esprit de l'homme a dû l'envisager. C'est ici que l'on peut dire, comme Horace: *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus....* Nous n'avons que faire de recourir à l'intervention de la Divinité, quand la réflexion la plus simple explique tout, parce que la réflexion la plus simple a suffi pour tout imaginer.

L'unité d'action et la correspondance de toutes les parties du monde vers un centre commun de mouvement et de vie, qui entretient son harmonie et qui en produit l'accord, a conduit les hommes, qui regardoient ce grand Tout comme un Dieu, à admettre l'unité de Dieu (3) ou du Tout, regardé comme Dieu. Elle a également conduit ceux qui regardoient l'univers comme un grand *effet* à admettre aussi la *cause unique*, d'un ouvrage unique dont toutes les parties sembloient tendre à l'unité, ensorte que l'unité de l'effet fit imaginer l'unité de dessin et l'unité de cause. Au moins, c'est ainsi que ces Philosophes expliquent le motif, qui doit faire admettre l'unité du premier principe. Je reconnois à ce raisonnement l'homme, et je n'ai pas be-

(1) St. Justin. Cohort. ad Gent. p. 18.
(2) Vita. Pyth. Phot. Cod. 259.
Plut. de Placit. Phil. l. 1. c. 7.
Macrob. Somn. Scip. l. 1. c. 6. Sat. l. 1. c. 18.
Diog. Laër. præm. p. 3.
Sext. Empir. Hypoth. Pyrrh. c. 33.
(3) Jamblich. de Myst. Ægypt. c. 26-33-37.
Procl. in Tim. l. 2. p. 63.
Pimander c. 11.
Trismeg. in Asclep. ch. c. 1.
Athanaz. Contr. Gent. p. 29.

soin, qu'un Dieu m'enseigne cette opinion philosophique.

« Toutes choses, dit Marc-Aurèle (1), » sont liées entr'elles par un enchaînement sacré, et il n'y en a aucune, qui » soit étrangère à l'autre ; car tous les » êtres ont été combinés pour former » un ensemble, d'où dépend la beauté » de l'univers. Il n'y a qu'un seul monde, » qui comprend tout ; un seul Dieu qui » est par-tout ; une seule matière éternelle ; une seule loi, qui est la raison commune à tous les êtres intelligens ».

Les Pères de l'Eglise, comme les philosophes payens, démontrent l'unité de Dieu par l'unité du monde, ou l'unité de cause par l'unité d'effet. Voici comme s'exprime S. Athanase: (2) « Comme il n'y a, dit-il, qu'une nature » et qu'un ordre pour toutes choses, » nous devons conclure, qu'il n'y a » qu'un Dieu artiste et ordonnateur, » et de l'unité de l'ouvrage déduire » celle de l'ouvrier ».

Tous les Platoniciens admettoient l'unité du monde Archétype, modèle de celui-ci et l'unité du Démiourgos, par une suite des mêmes principes métaphysiques, comme on peut le voir dans le Commentaire de Proclus sur le Timée, et dans les autres Platoniciens. (3)

Ceux qui, comme Pythagore, employoient la théorie des nombres, pour expliquer les vérités théologiques, donnoient également à la Monade le titre de cause et de principe, (4) ou, pour mieux dire, exprimoient par la Monade la cause première, et concluoient l'unité de Dieu, d'après les abstractions mathématiques. Ils plaçoient au-dessous de cette unité les intelligences secondaires, et les différentes Triades.

D'autres, observant la forme des administrations humaines et sur-tout celle des gouvernemens de l'Orient, où dans tous les temps la monarchie a été la seule administration connue, crurent, qu'il en devoit être de même de l'administration de l'univers, dans lequel toutes les forces particulières sembloient être réunies sous l'autorité d'un seul chef, pour produire un accord éternel, tel que celui de la Nature. De là les comparaisons, qu'établit (5) Aristote entre l'administration de Dieu et celle du grand roi de Perse : celle qu'il en fait avec le Coryphée dans les chœurs, et celle du pilote dans un vaisseau. On crut, que la destruction des corps politiques venoit de la division des forces isolées, et qu'ils ne se conservoient, qu'en se réunissant sous une seule main sage et puissante. Le gouvernement des abeilles, la conduite du troupeau par un chef, ont fourni à Minutius Félix, dans sa défense de la Religion, des comparaisons semblables à celles des payens, pour prouver l'unité de la Providence, qui régit le monde. Ces comparaisons leur étoient communes avec les philosophes payens.

Le tableau de l'ordre social, les mathématiques, la métaphysique ont donc par des routes différentes, mais toutes très-humaines, conduit les anciens philosophes à préférer l'unité à la multiplicité dans la cause suprême, ou dans le principe des principes. Car, comme dit très-bien Simplicius : (6) « Le pre- » mier principe étant le centre de tous » les autres, il les renferme tous en lui- » même par une seule union : Il est » avant tout : il est la cause des cau- » ses, le principe des principes, le » Dieu des Dieux. Qu'on appelle donc » simplement principes ces principes » particuliers, et qu'on appelle prin- » cipe des principes ce principe gé-

(1) Marc-Aurel. l. 7. c. 8.
(2) Athanaz. Contrà Gentes, p. 43.
(3) Euseb. Præp. Evang. l. 11. c. 13. Philo. de mundo, Procl. in Tim.
(4) Sallust. Philosoph. c. 5-6.
(5) Aristot. de Mundo.
(6) Comment. sur Epictète, trad. de Dacier, p. 367.

» néral, la cause des êtres placée au-
» dessus de toutes choses ».

Pour peu que l'on connoisse bien la marche de l'esprit humain dans la métaphysique, le génie des abstractions, et la pente qui le porte toujours à généraliser ses idées, pour en former des unités placées au-dessus des êtres, qu'il a réunis sous une seule notion abstraite; pour peu qu'on ait lû les philosophes, qui ont écrit dans les premiers siècles, où l'on fixe l'établissement du Christianisme en Occident, les Jambliques, les Plotins, les Porphyres, les Proclus, etc., on reconnoîtra aisément, que la théologie des Chrétiens, qui porte les mêmes caractères, n'a rien de plus divin que leurs écrits, et que ceux du divin Platon leur maître. Par-tout on retrouvera la trace de l'homme et l'empreinte du génie philosophique de ces siècles-là, non-seulement dans le dogme de l'unité du premier principe, mais encore dans la Triade Chrétienne, qui n'est rien autre chose qu'une Triade d'abstractions, du genre de la foule des Triades, qui se trouvent dans Plotin, Porphyre, Proclus, Syrianus, Damascius, dans les livres Hermétiques, dans les axiômes de Zoroastre, enfin dans Platon lui-même, qui parle et du Dieupère, et du *Logos*, et du *Spiritus*, ou de l'ame du monde. (*a*) Comme on ne s'avisera pas d'avoir recours à l'intervention de la Divinité, pour expliquer l'origine de toutes ces Triades, dont on voit la formation dans les livres mêmes, qui les contiennent, et où la métaphysique la plus subtile combine ses abstractions, sous la forme de Triade, nombre qui lui est le plus familier, on ne doit pas chercher ailleurs, que dans les mêmes sources, la Triade des Chrétiens, formée dans les mêmes siècles, et marquée du même caractère. Le miraculeux de l'inspiration n'est que pour les sots : l'homme d'esprit n'en connoît point. Il suit la marche du génie dans les sciences qu'il crée; et comparant les opinions philosophiques des différentes écoles et des différens siècles, il voit ce qu'elles ont de commun, ce qu'elles ont de particulier, et s'il en fait des classes et des sectes séparées, ce ne sont que des classes d'opinions d'hommes, qui raisonnent plus ou moins sagement; mais il ne s'avise point d'y voir le langage de la Divinité, qui ne s'est jamais expliquée, que par l'organe même de la nature, et par les tableaux admirables, qu'elle lui présente; éloquente pour l'homme de génie, et muette pour l'imbécille crédulité. Tâchons, autant qu'il sera en nous, de la suivre, et de voir comment elle a amené insensiblement l'homme à la théorie métaphysique des trois principes, dont est composée la Triade mystique des Chrétiens.

TRINITÉ.

Presque tous les philosophes anciens ont considéré l'univers comme un immense Tout, réunissant en lui toute la matière, dont sont formés les corps particuliers, tout le mouvement et toute la vie, (1) qui est divisée dans ces différens corps, enfin toute l'intelligence distribuée dans les différens êtres intelligens, que l'espace visible et invisible à l'homme peut renfermer. C'est là ce grand Tout, qu'ils ont tantôt appelé Dieu, (2) tantôt l'ouvrage de Dieu. C'est ici le lieu de rappeler les dogmes philosophiques (3) développés dans nos chapitres sur l'ame et sur l'intelligence du monde.

Point d'expression plus familière aux anciens philosophes, que celle-ci : « l'u-
» nivers est un grand animal, qui ren-
» ferme en lui tous les principes de

(1) Procl. in Tim. l. 3. p. 234.
(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 2. c. 2. l. 2, c. 14. Plotin. Ennead. 3. l. 4. c. 32.
(3) Ci-dess. l. 2. 2. c. 6 et 7.

» vie

» vie et d'intelligence des êtres par-
» ticuliers », et souvent ils ajoutent : (1)
« Et ce grand être souverainement ani-
» mé et souverainement intelligent,
,, est Dieu même ».

Timée de Locres et Platon regardent le monde comme un être animé et doué de raison. Tous les Platoniciens le considèrent de même : on peut lire Plotin (2) et Proclus pour s'en assurer.

Ils ont même pris de là occasion de comparer l'univers, comme nous l'avons dit, à un grand homme, (3) et l'homme à un petit univers. Rien de plus connu, que la figure allégorique du grand Pan, ou Dieu nature universelle, et que la fiction de l'homme microcosme, ou petit monde. (4)

Ils ont vu dans l'univers, comme dans l'homme, un Etre *unique*, mais ils ont cru pouvoir, sans nuire à son *unité individuelle*, comme dans l'homme, y distinguer le principe d'intelligence, et le principe de vie et de mouvement, qui n'empêche pas l'homme d'être *un*, quoique son intelligence ne soit pas sa vie, et que l'une et l'autre soient les parties constitutives de son unité d'être animé et intelligent. Mais cette vie et cette intelligence, qui n'étoit que particulière dans l'homme, étoit générale et universelle dans le monde. Il y avoit entre la vie et l'intelligence de ce grand corps et celle de l'homme la même proportion, qui se trouve entre le corps du monde et celui de l'homme : entre le grand Etre, qui contient tous les autres, et un Etre infiniment petit, qui y est renfermé : (5) ou plutôt l'homme ne fut animé et intelligent, que parce que l'univers, dont il fait partie et dont il est formé, comme de son premier élément, est lui-même source de vie et d'intelligence.

« Représente-toi sans cesse le monde,
» dit Marc-Aurèle, (6) comme un seul
,, animal composé d'une seule matière
,, et d'une seule ame. Vois comment
,, tout ce qui s'y passe est rapporté à
,, un seul principe de sentiment, com-
,, ment une seule impulsion y fait tout
,, mouvoir : comment toutes ses pro-
,, ductions y sont l'effet d'un concours
,, de causes. Admire leur liaison et
,, leur enchaînement. (7) O univers! ô
,, nature! tu es la source de tout, le
,, dernier terme de tout. Quelqu'un a
,, dit : Chère ville de Cécrops! pour-
,, quoi ne disoit-on pas du monde,
,, chère ville du grand Jupiter? une
,, même sorte d'ame a été distribuée
,, à tous les animaux sans raison, (8)
,, et un même esprit intelligent à tous
,, les êtres raisonnables, comme tous les
» corps terrestres ont une même ma-
,, tière terrestre, et comme tout ce qui
,, voit et qui respire ne voit qu'une
,, même lumière, ne reçoit et ne rend
,, qu'un même air ».

« La lumière du Soleil est une, quoi-
» qu'on la voie dispersée sur les mu-
» railles, sur les montagnes, sur mille
» objets. (9) Il n'y a qu'une matière
» commune, quoiqu'elle soit divisée en
,, des milliers de corps particuliers.
,, Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle soit
» divisée en une infinité de corps or-
» ganisés, qui ont des limites propres.
» Il n'y a qu'une ame intelligente, quoi-
» qu'elle semble elle-même se parta-
,, ger. Nous sommes tous unis par une
» participation commune à la même
,, (10) intelligence. Tu as oublié, ajou-
» te-t-il, que l'esprit de chacun de nous

(1) August. de Civ. Dei, l. 4. c. 121.
(2) Plotin. Ennead. 3. l. 2. c. 3.
Ennead. 4. l. 4. c. 32.
(3) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 9. p. 102.
(4) Macrob. Somn. Scip. l. 2. c. 12.
(5) Procl. in Tim. l. 5. p. 348.
Plotin. Ennead. 5. l. 2. c. 12.
Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12.
Philostr. l. 3. c. 11.
(6) Marc-Aur. l. 4. c. 34.
(7) Ibid. c. 17.
(8) Ibid. l. 9. c. 6.
(9) Ibid. l. 12. c. 26.
(10) Ibid. c. 28.

» est un Dieu émané de l'Etre su-
» prême. Comme les corps, après quel-
» que séjour en terre, s'altèrent et se
» dissolvent, ce qui fait place à d'au-
» tres, de même les ames, après leur
» séjour dans l'air, s'altèrent, s'enflam-
» ment en rentrant dans le sein fécond
» de la raison universelle ».

Cet empereur philosophe admet partout cette raison universelle.

La raison de l'homme est, selon lui (1) détachée de l'intelligence du grand Dieu, qui la communique à chacun pour être son guide.

C'est un écoulement de celle (2) qui gouverne le monde. Tous les hommes ont une portion de cette substance divine. « Toutes les ames font partie du
» même élément spirituel, comme tou-
» tes les mers appartiennent à l'élé-
» ment de l'eau ». Une même raison les éclaire tous, (3) comme la lumière du Soleil éclaire la terre et les mers.

Cette souveraine intelligence répandue par-tout, et qui se communique à tout homme, qui sait l'attirer, est pour lui ce que l'air est pour tout ce qui a la faculté de respirer. (4)

Cette raison divine est le *Logos* ou la raison, qui pénètre toutes les substances, (5) et qui durant tous les siècles, suivant une marche périodique et réglée, administre le grand Tout.

Proclus (6) fait découler la vie et l'intelligence, qui est en nous, d'un principe universel de vie et d'intelligence répandu dans le monde, du sein duquel la vie et l'intelligence des individus est tirée, comme nos corps le sont de la matière et de la masse des élémens, qui composent nos corps. (*b*)

« Les élémens, dit ce philosophe,
» qui entrent dans la composition de
» notre corps, font partie de ceux qui
» sont en masse dans l'univers. Il seroit
» bien étrange, que, ce qu'il y a de pire
» nature en nous se trouvât dans l'u-
» nivers, et que ce qu'il y a de plus
» excellent et de plus divin ne s'y trou-
» vât pas encore plus universellement;
» et que, comme il y a une matière
» élémentaire universelle, il n'y eût pas
» aussi une intelligence et une ame
» universelle ».

Cette doctrine ancienne sur l'ame et sur l'intelligence universelle, source de la vie et de l'intelligence des êtres vivans et intelligens, que renferme la nature dans son sein immense, tenoit à la théologie secrète des initiations, et Anchise, dans Virgile, (7) la révèle à son fils, comme le premier des mystères qu'il va lui apprendre. Nous avons déjà rapporté ailleurs le passage de ce poète, (8) dans lequel Anchise met sous les yeux de son fils le tableau de l'univers et de ses parties, telles que le Soleil, la Lune, le Ciel, la Terre, la Mer, dans lesquels circule un principe de vie, qu'il désigne par le nom de *Spiritus* ou de souffle vivifiant, et avec lui une ame, qui dirige leurs mouvemens, et qui entretient l'harmonie de ce vaste corps, dans lequel elle est répandue. On a vu, que c'étoit de ce souffle universel que tous les êtres, qui respirent sur la terre et dans les eaux, empruntoient le souffle de vie qui les anime. C'étoit de ce feu intelligent, qu'étoient émanées les ames intelligentes, qui à la mort se dégageant de la matière grossière s'envoloient vers le feu principe intelligent, dont sont formés les Astres.

Nous y avons aussi rappelé un autre passage du même Poète; (9) pris de ses Georgiques, où il explique l'intelligence de l'industrieuse abeille par ce même système. Il suppose, que les

(1) Ibid. l. 6. c. 4-7. c. 9.
(2) Ibid. l. 2. c. 1.
(3) Ibid. l. 9.
(4) Ibid. l. 8. c. 17.
(5) Ibid. l. 5. c. 33.
(6) Comment. sur Timée. l. 1. d. 123.
(7) Virg. Æneid. l. 6. v. 724.
(8) Ci-dess. l. 2. ch. 6. p. 243.
(9) Virg. Georg. l. 4. v. 220.

abeilles ont une portion de ce feu principe et divin, qui meut et régit toute la nature. Chaque corps organisé pour respirer emprunte de-là les principes de vie, qu'il rend en mourant à la nature, et qui refluent dans l'élément commun, dont ils étoient émanés, pour y perpétuer leur vie éternelle.

La Secte des Esséniens chez les Juifs donnoit la même origine à nos ames, qu'ils regardoient comme une émanation du feu Ether (1).

Manilius, dont nous avons déjà cité les vers, chante aussi le *Spiritus unus* (2), ou le souffle unique de vie, qui anime toutes les parties de la nature, qui les pénètre et les féconde. Il le nomme le Dieu infus dans tous les membres du corps immense de l'univers, où il fait circuler les principes de vie, et organise la matière, suivant des formes régulières; et il y joint l'intelligence et la raison, qui en dirigent les mouvemens (*c*).

Les anciens Physiciens, et en général tous les Philosophes firent la même observation. Ils distinguèrent dans le grand Tout, composé de l'assemblage de tous les êtres, un principe de vie et de mouvement, qu'ils attribuoient au *Spiritus* (3), et un principe d'ordre, dans la distribution des corps et dans l'exécution de ces mêmes mouvemens, qu'ils attribuoient à l'intelligence qui régissoit ce vaste corps, tandis que le *Spiritus*, ou le souffle universel l'animoit, comme on peut le voir dans Solin (4).

Varron, le plus instruit des Romains, disoit que ceux-là seuls lui paroissoient avoir mieux connu la nature de la Divinité, qui avoient dit, que Dieu étoit l'ame qui gouverne l'univers par le mouvement et la raison (5).

L'Empereur Marc-Aurèle distingue dans l'homme, comme dans l'univers, trois choses, le corps, l'ame animale et l'intelligence, laquelle est proprement l'homme. Ce savant Empereur employa les mots d'ame et d'esprit ou de souffle, pour désigner la substance animale, le principe de vie; et ceux de νους et de λογος, pour désigner l'intelligence, qu'il rapporte à un même élément spirituel.

Tous les Philosophes, dit Plutarque (6), excepté Epicure, Démocrite et quelques autres partisans des atômes, ont cru l'univers animé et régi par l'intelligence.

Salluste le Philosophe (7), après nous avoir tracé le tableau harmonique du monde ou des sphères, nous peint au-dessus Dieu, le *Logos* et le *Spiritus*, ou l'ame universelle. Le *Logos*, le νους, ou l'intelligence y met l'ordre admirable qui y brille, et l'ame ou le *Spiritus* y répand la vie et le mouvement qui l'agite.

Les Manichéens croyoient, (8) que la substance, qui a la pensée et le sentiment, y est répandue par-tout. Les herbes, les plantes sont animées; leurs semences sont des ames, dit S. Epiphane. Tatien assure, que l'esprit est par-tout, non-seulement dans les étoiles, dans les Anges, mais encore dans les plantes, dans les eaux, dans les animaux, et que bien que ce soit un même esprit partout, il a pourtant des différences, suivant les sujets.

Beausobre, parlant de l'origine du Docètisme et de la cause de ses progrès en Asie, observe que des esprits élevés dans l'école de Platon croyoient, que du *Dieu suprême* il est émané une *Intelligence parfaite*, qui est un second

(1) Euseb. præpar. Evang. l. 9. c. 3. p. 407.
(2) Manil. Astronom. l. 2. v. 60. Cudess. l. 2. c. 6. p. 243.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 17-42. c. 16. Euseb. præp. Ev. l. 15. c. 12.
(4) Solin. p. 76.
(5) August. de Civit. Dei, l. 4. c. 31.
(6) Plutarch. de placit Phil. l. 2. c. 3. p. 886.
(7) Sallust. c. 7.
(8) Beausob. T. 2. p. 784.

Dieu, et qu'ils appeloient νους ou λογος.

Les Chrétiens ont absolument les mêmes idées sur le *Logos* et le *Spiritus*. Ils regardent le premier comme la sagesse de Dieu et le principe d'ordre, qui brille dans le monde, et le second, comme le principe de vie qui circule dans toutes ses parties; ce qu'on peut voir dans les écrits de l'un de leurs Docteurs, Grégoire surnommé le Thaumaturge (1), dans sa profession de foi. Les principes théologiques sont ici absolument les mêmes, que ceux des Métaphysiciens payens, leurs maîtres.

En réfléchissant sur la Théologie renfermée dans les différens passages, que nous avons rassemblés, on verra aisément, que les premiers Philosophes, qui raisonnèrent sur la Divinité, la placèrent dans l'Etre immense, au sein duquel nous vivons et nous respirons, par lequel nous sommes formés et détruits, qui fournit les matériaux de notre existence et qui en reçoit les débris éternels; et qu'en généralisant leurs idées, ils n'en ont fait qu'un seul et unique Etre, éternel, immense, qui comprend tout en soi, et qui renferme le principe de vie et d'intelligence auquel participent en commun tous les êtres vivans et intelligens, formés de sa substance et dans son sein fécond (*d*). Ainsi, donnant le nom de Dieu à cette cause universelle, modifiée seulement et divisée sans cesse dans ses parties, ils n'admirent qu'un Dieu, ou qu'un seul monde-Dieu, renfermant en lui la vie et l'intelligence universelle, qui n'étoit point distinguée de lui; mais sa propre substance vivifique et intelligente, divine comme lui, ou Dieu lui-même, co-éternel à lui, et immense comme lui. Sous ce point de vue le plus général, sous lequel on pût envisager la nature, l'unité de Dieu renfermoit la vie divine ou *Dieu-vie* (2), l'intelligence Divine, ou *Dieu-intelligence*, et Dieu n'étoit pas plus triple, que ne l'est l'homme, en qui l'on distingue le principe, par lequel il vit, de celui par lequel il pense. Dieu envisagé sous ces divers points de vue étoit toujours Dieu, soit qu'on le considérât dans le sens le plus universel et dans son unité, principe de l'intelligence et de la vie, soit que l'on considérât l'intelligence universelle, soit que l'on considérât la vie universelle, qui anime tous les êtres (3).

Le *Spiritus* étoit Dieu, comme on peut le voir dans la plûpart des Auteurs, qui parlent du *Spiritus* ou de l'ame universelle, qu'ils appellent le Dieu infus dans la nature (4).

On donnoit aussi le nom de Dieu à l'intelligence, au Νους, ou à l'intelligence ordinatrice. Elle étoit censée tenir encore moins à la matière, ou appartenir à une matière plus déliée et plus subtile. Virgile la place après le *Spiritus*, sous le nom de *Mens* (5), et la confond avec lui, sous l'idée générale de la Divinité, qui anime et régit l'immense corps de la nature. Il place sa substance, comme les Stoïciens (6), dans ce feu Ether, dont sont composés les astres, et dont nos ames intelligentes sont émanées. Nous verrons bientôt, que c'est effectivement dans la substance éthérée, que les Anciens faisoient résider l'intelligence ou la lumière intelligente du grand Dieu univers. Il nous suffit de remarquer, qu'ils appellent aussi Dieu le, νους la raison du monde, comme on peut le voir dans Cicéron, et dans une foule d'auteurs, qui parlent de l'intelligence universelle.

(1) Greg. Thaum. p. 11.
(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 1. c. 11. c. 13-14. Maimonid. Mor. Nevoch. pars 1. c. 70. Theophil. ad Autolyc. l. 2. p. 86.
(3) Isidor. Orig. l. 8. c. 6.
(4) Manil. l. 2.
(5) Virgil. Æneid. l. 6. v. 727.
(6) Plut. de placit. Phil. l. 1. c. 7.

Cependant ces mêmes hommes, qui appellent Dieu le *Spiritus*, ou l'ame du monde, qui appellent aussi Dieu le νους, ou l'intelligence du monde, et qui regardent également la totalité des êtres comme un grand Dieu, n'admettoient pas pour cela trois dieux, mais un seul, c'est-à-dire, le monde εμψυχος και λογικος ou animé et intelligent, ou le grand Pan, vie et intelligence universelle de tous les êtres. On voit donc, que la première Triade fut en quelque sorte donnée par la nature, et que les premiers hommes qui raisonnèrent sur le grand Tout, qui renfermoit tous les élémens et toutes les natures, ne purent refuser à la grande Divinité ni la vie universelle, ni l'intelligence universelle, ni le nom de Dieu à la vie et à l'intelligence du monde, ni multiplier les dieux, sans nuire à la notion de Dieu, qui exprimoit l'universalité de tout ce qui existe, et de tout ce qui peut se concevoir, comme s'exprime Ocellus de Lucanie.

Il y eut donc le Dieu ame universelle, le Dieu intelligence universelle, et le Dieu grand Etre, qui réunissoit en lui l'ame et l'intelligence divine et universelle, et tout cela se réduisoit à l'univers Dieu unique, mu par la grande ame, et ordonné par son intelligence infinie. Toutes les parties de la matière composoient le corps immense, où résidoit la force vive et intelligente, qui elle-même étoit une matière plus ou moins déliée, ou au moins qui fut désignée par des noms, qui tiennent à la nature de la matière. L'air, que l'homme commence à respirer en naissant, et dont il ne peut perdre l'usage, sans perdre aussitôt la vie, donna son nom à l'élément de la vie du grand Tout, que l'on désigna par les noms d'*Anima* et de *Spiritus*, qui signifient l'un et l'autre air, vent, souffle. On donna à l'univers le souffle de vie, comme à l'homme. Lorsque les abstractions de la philosophie eurent séparé de l'univers l'essence de la Divinité, les mêmes mots, les mêmes images corporelles désignèrent encore le principe de la vie divine, et on conserva le nom de *Spiritus*, pour désigner cette force divine même incorporelle. Aussi quand Christ est supposé communiquer son Esprit à ses Apôtres, il souffle sur eux : et *insufflavit super eos et dixit : accipite Spiritum Sanctum, etc.*; et ailleurs il dit : « *Spiritus flat ubi vult, etc.* » ; toutes expressions, qui rendent une idée spirituelle par des images très-matérielles empruntées de la première idée sur le *Spiritus mundi*, ou souffle de vie qui animoit l'immense corps ou Dieu univers. Ce souffle n'étoit pas proprement l'air, (1) mais il étoit assimilé à l'air, et il tenoit à la nature corporelle chez les matérialistes, et à la nature incorporelle chez les spiritualistes ; et chez les uns et les autres, il étoit incréé et Dieu ; car l'univers matériel chez les premiers étoit incréé et Dieu, comme l'Etre abstrait l'étoit chez les seconds.

Ce souffle unique, distribué dans les sept sphères du monde, qu'il meut et qu'il anime, et dont il produit les sons harmoniques, fut désigné par un instrument à vent, par la flûte aux sept tuyaux, que l'on mettoit entre les mains du grand Pan, ou du Dieu universel, qui l'embouchoit, et en tiroit des sons, qui faisoient retentir de leur harmonie les vastes voûtes de l'univers. (2) De là l'usage du nombre 7, dans lequel se renferme et se divise toute sa nature, dans les principes de la théologie des Payens, comme dans celle des Chrétiens. L'origine de l'ame du monde, dit Macrobe, (3) est renfermée dans les termes du nombre 7. Les Chrétiens divisent aussi en 7 l'énergie et l'influence du S. Esprit. C'est ce qu'ils

(1) August. de Civ. Dei, l. 5. c. 9.
(2) Macrob. Somn. Scip. l. 2. c. 2. c. 3.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 6.

appellent ses sept dons. Ils chantent tous les jours le *munus septiforme*, et le *sacrum septenarium* dans l'hymne et la prose du S. Esprit. Comme le souffle de Pan, celui du S. Esprit étoit divisé en sept souffles ou sept esprits, (1) suivant S. Justin.

Tatien (2) admet absolument ce souffle universel, tel que l'admettoient les Payens : souffle unique, animant toute la nature, depuis la plante et l'arbuste jusqu'aux étoiles.

L'onction des prosélytes étoit accompagnée d'invocations adressées au S. Esprit : (3) on l'appeloit la mère des sept maisons. Ce qui signifie, observe très-judicieusement Beausobre, les sept cieux des sept planètes. Mère signifie créateur ou créatrice. Le mot *Spiritus* en hébreu est féminin.

Les anciens (4) peignoient l'élément de l'air, ou celui du *Spiritus* par un oiseau symbolique ; c'étoit la colombe. Les Chrétiens l'emploient aussi pour désigner le S. Esprit ; c'est sous cette forme qu'il paroît dans leurs Ecritures sacrées, et qu'il est représenté dans leurs temples. Jupiter, ame du monde, s'étoit aussi déguisé en colombe, pour jouir des faveurs d'une jeune fille. (5)

On voit donc, que les Chrétiens ont non-seulement ce principe divin de vie universelle, qu'admettoit la théologie payenne, mais qu'ils l'ont encore avec les mêmes noms, les mêmes divisions et les mêmes images symboliques. Passons au λογος, à la raison, ou à l'intelligence universelle, que les Chrétiens apellent Verbe.

Nous avons dit, que les anciens admettoient dans le grand Pan, ou dans leur Dieu univers, outre le principe de vie, qui circuloit dans tous les membres de ce vaste corps, un principe de raison et d'intelligence, source de l'ordre du monde et des ames intelligentes qu'il contient. En suivant toujours l'analogie de l'homme microcosme, ils placèrent le siége de cette intelligence (*e*) dans ce qu'ils appeloient la tête du grand Pan, dans la partie la plus élevée, dans celle qui par sa forme sphérique (6) et par le lieu, qu'elle occupe dans le monde, pouvoit être regardée comme la tête et le siége des yeux et de l'intelligence du monde : (7) c'est-à-dire, au ciel des fixes, dans l'Ether et dans la substance ignée et lumineuse, qui le compose, et dont sont formés le Soleil et les astres, lumière du corps du monde, comme l'intelligence l'est de celui de l'homme. Le Ciel étoit la partie principale, la plus divine, et pour ainsi dire, la tête du monde. Il tenoit à la partie intelligible, et il renfermoit les animaux célestes les plus intelligens. C'étoit là que les Stoiciens plaçoient l'intelligence de Jupiter et la faculté intelligente, qui régit le monde, laquelle réside dans la substance ignée du feu Ether, principe de nos intelligences, comme on l'a vu dans le passage de Virgile, que nous avons cité plus haut.

C'est de ce feu principe qu'elles émanoient ; c'est là qu'elles retournoient. (8)

Cette opinion sur la nature de l'intelligence la fait un peu matérielle ; mais les hommes ont commencé par la matière, qu'ils voyoient, avant de rêver sur l'immatériel, qu'ils n'ont jamais connu, et dont ils ont créé l'idée par abstraction. Comme nous disons le souffle de vie, nous disons le feu du génie, et ce qui aujourd'hui n'est qu'une métaphore, autrefois étoit une expression propre et naturelle de principe de la vie et de l'intelligence.

L'univers, comme nous l'avons déjà

(1) Justin. Cohort. ad Gent. p. 31.
(2) Contra gentes, p. 15.
(3) Beausobre, T. 1. p. 418.
(4) Kirk. Œdip. T. 2.
(5) Athenée, l. 9. c. 16.
(6) Macrob. Sat. l. 7. c. 9.
Lactanc. de Opificio. c. 8.
(7) Procl. in Tim. l. 5. Idem. l. 2. p. 108-122.
(8) Virgil. Georg. 4. v. 227.

dit, étoit un grand animal, souverainement intelligent. La Terre, la Mer et les autres parties du monde étoient les membres de son corps; mais la substance Ethérée plus pure, plus subtile et toute lumineuse étoit la substance même intelligente de ce vaste corps, comme on l'apprend d'Eusèbe, (1) dans les écrits duquel on trouve le précis de la théologie des Stoïciens et de celle d'Orphée. Le Ciel étoit la tête de la Divinité colossale, et le siége de l'intelligence étoit dans la substance lumineuse qu'il renferme, comme elle étoit dans le cerveau de l'homme. Le soleil en étoit l'œil; *Mundanus oculus*, comme l'appelle Martianus Capella. (2) On ne doit pas perdre de vue ce principe théologique sur la nature du νους ou du λογος de la raison et de l'intelligence universelle, placée par les anciens dans la substance Ethérée lumineuse. Nous y reviendrons souvent, parce qu'elle est la base de la théologie des Chrétiens sur le *Logos* ou sur la Lumière incarnée, connue sous le nom de Christ.

Pythagore a bien désigné cette partie de la Divinité par le mot de *Lucidum*, (3) appelant Dieu non-seulement la force universelle, qui circule dans toutes les parties du monde, mais y joignant encore l'épithète de lumineuse, pour caractériser l'intelligence, comme il avoit désigné le principe de vie par cette force vivifiante répandue dans tout le corps du monde. Par cette dernière partie l'homme tenoit aux animaux; par la première, il tenoit aux Dieux naturels ou aux astres formés de la substance Ethérée: (*f*) c'est pour cela que les astres mêmes étoient supposés intelligens et doués de raison (4).

On peut voir dans Cicéron, (5) que la raison qui fit regarder les astres comme des êtres intelligens et divins, c'est qu'ils étoient composés de la substance pure et lumineuse, qui forme la nature de l'Éther auquel on les supposoit attachés, et dans lequel ils étoient nés. En un mot, les astres étoient intelligens, parce que l'intelligence universelle, ou la substance intelligente du monde, la raison de Dieu étoit le feu lumineux, dont les astres réunis ont une portion plus ou moins grande, feu qu'on appelle autrement l'Éther.

C'étoit dans l'Éther que résidoit la force administrative du monde, sa partie hégémonique, la faculté intellectuelle, qui ordonne et conduit le grand Tout, et qui dirige l'économie de ses parties. Il étoit ce qu'est l'esprit et l'intelligence ou le νους dans l'homme; ou plutôt, comme nous l'avons déjà vu, l'homme lui-même n'étoit intelligent, que parce qu'il possédoit une particule de ce feu sacré, (3) de cette lumière intelligente qui étoit descendue du Ciel au milieu de la matière qui compose sa tête. Elle devoit y retourner, lorsque l'enveloppe qui la captive ici-bas seroit brisée, et qu'il pourroit en liberté se réunir au feu principe, qui brille dans les astres, et que l'intelligence, épurée entièrement des souillures de la matière, auroit recouvré toute sa simplicité originelle. (7)

S. Augustin analyse, d'après les principes de Varron, l'ame universelle du grand Tout, qu'il sous-divise en trois parties; (8) la partie animale, la partie sensitive et la partie intelligente. Il dit que cette dernière, qu'il appelle le troisième degré de cette ame, est le feu Éther, qui constitue l'essence de la Divinité, et que les astres ne sont

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 9. p. 102. l. 3. c. 12. p. 105.
(2) Mart. Capel. Hymn. ad Solem.
(3) Isidor. Orig. l. 8. c. 6.
(4) August. de Civ. l. 4. c. 11. Firmic. l. 1. c. 2. Diogen. Laërc. Vita Platon.
(5) Cicer. de Nat. Deor. l. 2. c. 14-15-16.
(6) Sext. Empiric. adv. Math. l. 8. p. 622.
(7) Virg. Æneid. l. 6. v. 747.
(8) August. de Civit. Dei. l. 7. c. 23.

regardés comme divins, que parce qu'ils participent au feu divin intelligent. Les arbres, les plantes, les rochers dans ce système, sont les ossemens et les cheveux de la Divinité. Le corps des astres, celui du Soleil et de la Lune, font la fonction des sens ; et l'Éther celle de l'ame intelligente, qui constitue proprement la Divinité.

Suivant le même S. Augustin, (1) la création des intelligences célestes ou des Anges est comprise dans celle de l'Éther ou du Ciel, et de la substance de la lumière, dont l'unité est désignée par celle de l'unité de chacun des jours de la création. Ils participent à cette Lumière éternelle, qui constitue la sagesse de Dieu, et que nous appelons, dit-il, son fils unique ; idée fort semblable à celle de Varron et des Stoïciens (*g*) sur les astres, ces êtres intelligens, qui vivent au sein de l'Éther et de la substance lumineuse de la Divinité.

On remarque dans les passages de Varron et de Ciceron deux propriétés principales du feu Éther, ainsi que de l'ame du monde : l'une de donner la vie, l'autre de fournir l'intelligence, de vivifier par la chaleur, et de rendre intelligent par la lumière ; ensorte que l'on voit, que la substance de la Divinité étoit spécialement ce feu Éther, qui circule dans toutes les parties de la nature, et qui a deux qualités principales, la chaleur vivifiante et la lumière, l'une principe de vie universelle, l'autre principe d'intelligence universelle. Car nous avons eu soin déjà d'observer, que ce que les anciens entendoient par *Spiritus orbis* n'étoit pas l'élément de l'air ; qu'il n'y avoit de commun que le nom ; mais que c'étoit une substance beaucoup plus subtile, plus active, émanée de l'Éther, et qui faisoit couler avec elle les principes du mouvement et de la vie dans tous les animaux. C'étoit le fluide Éthéré, qui circule dans les astres et dans le Ciel, et dont tous les animaux, hommes, quadrupèdes, volatiles et poissons tiroient les principes de la vie, qui se manifeste par la chaleur et le souffle de l'animal. Ainsi le feu principe, éternel et Dieu, renfermoit dans sa substance le *Spiritus* et le *Logos*, où l'intelligence universelle de la nature et de tous les êtres. Ces idées sont absolument conformes à la théologie d'Orphée, qui concentroit dans le seul feu Éther, qui contient le monde, les trois principes de la nature divine, où la seule force divine, sous les trois noms de *Lumière*, *Conseil* et *Vie*. Tel est le Verbe chez les Chrétiens : « *Vita erat Lux, et Lux erat Vita ;* » *et Lux erat Verbum* » ; dans le premier chapitre de l'Evangile de Jean, le seul morceau théologique de la Religion Chrétienne, et l'unique base de la théologie. « Avant toutes choses, (2) » dit Orphée, l'Éther fut produit par » le premier Dieu. L'Éther existoit au » sein du vaste chaos : et de la nuit » affreuse, qui l'environnoit de toutes » parts. Du sommet de l'Éther jaillit » un rayon de Lumière, qui éclaira » la terre et toute la nature. Cette » Lumière, le plus ancien de tous les » êtres, le plus sublime, est le Dieu » inaccessible, qui enveloppe tout dans » sa substance, et que l'on nomme » *Conseil, Lumière et Vie* ». Ces trois noms ne désignent qu'une même substance.

Cette Lumière est la substance intelligente, qui a ordonné l'univers, puisque l'auteur ajoute, qu'elle avoit formé le Soleil, la Lune, les Astres, et donné à l'homme l'ame raisonable, c'est-à-dire, plus simplement, que c'est là le principe universel d'intelligence, dont les astres intelligens et nos ames sont une émanation, comme on l'a vu dans le passage de Virgile.

Timothée le Cronographe, au rap-

(1) Ibid. l. 11, c. 9.

(2) Suidas voce Orpheus.

port

port de Cedrenus, ajoute qu'Orphée enseignoit aussi, que tout avoit été arrangé par une seule nature divine, qui avoit trois noms, et que ce Dieu étoit le grand Tout, renfermant en lui la Triade démiourgique, consubstantielle, qui organise toutes choses.

Cette idée du Dieu, qui renferme en lui le *Logos*, ou l'intelligence et la vie, est absolument la même que nous avons déjà exposée sur l'univers, renfermant en lui le *Spiritus*, principe de vie et le feu intelligent, principe d'intelligence. C'est la même que celle des Chrétiens, ou de l'Evangile de Jean, qui nous présente le grand Dieu renfermant en lui la Lumière et la vie: *Et vita erat Lux, et Lux erat vita, et Lux erat Verbum*; c'est-à-dire, le premier principe, ou le principe universel, sous-divisé en principe d'intelligence, qui est la lumière, et en principe de vie, qui est le *Spiritus* des Chrétiens. Car c'est lui qui est désigné sous le nom de *Vita*, le même que le Ζωη d'Orphée. C'est ce principe de vie, cette ame du monde que Synesius, évêque de Cyrène, appelle le *troisième Dieu*, que le Dieu père a versé dans le monde pour l'animer.

La théologie de Zoroastre enseignoit, que quand Dieu organisa la matière de l'univers, il envoya sa *Volonté* sous la forme d'une *Lumière* toute brillante; elle parut sous la figure d'un homme; elle étoit accompagnée de soixante-dix des plus honorables de ses Anges. (1)

L'hérésiarque Simon (2) avançoit, que le Dieu suprême, qu'il qualifie de *Dieu des Dieux*, qui est unique, incompréhensible, qui a donné le commencement à toutes choses, et à qui par conséquent elles sont nécessairement toutes assujéties, est inconnu, retiré dans une lumière ineffable, inaccessible, infinie, incorporelle, qui émane de lui, et dont il remplit le sublime séjour qu'il habite; il est lui-même une immensité de lumière. C'est là aussi le système des anciens Gnostiques sur le *Bythos*.

Les Valentiniens, (3) dans la génération factice des attributs de la Divinité, font naître, de νους et d'*Alêtheia*, *Logos* et *Zoé*, le Verbe, ou la raison et la vie. C'est évidemment, dit Beausobre, l'ame de l'univers, dont la vie et la raison sont les deux propriétés. Tout ceci est Platonicien.

La théologie des Phéniciens place aussi dans la substance de la lumière la partie intelligente de l'univers et celle de nos ames, qui en est une émanation. Son irradiation est regardée comme l'acte même de l'ame pure, et sa substance comme un être aussi incorporel que l'intelligence. (4) On peut voir dans l'Empereur Julien le développement de ces principes théologiques. Cedrenus nous dit également, (5) que les Chaldéens adoroient la lumière, qu'ils appeloient Lumière intellectuelle, et qu'ils désignoient par ces deux lettres α et ω, ou qu'ils appeloient Αω, deux voyelles qui comprennent les deux termes extrêmes de la diffusion de la lumière (*h*) dans les sept corps planétaires, dont le premier ou la lune répondoit à la voyelle α, et le dernier ou Saturne, à la voyelle ω, tandis que le Soleil étoit exprimé par I. Ces trois voyelles réunies ont formé le Dieu ιαω des Gnostiques, ou la *Panaugeia*, autrement la Lumière universelle, distribuée dans les sept corps planétaires, dont le chef est le Soleil, et dont les termes extrêmes, qui renferment sa substance, sont α et ω, le commencement et la fin.

C'est cette *Panaugeia*, que nous présente le premier chapitre de l'Apocalypse, au milieu des sept chandeliers

(1) Sharistth. apud Hyd. c. 22. p. 298.
(2) Beausob. T. 1. p. 258.
Recognit. Clem. S. 2. n°. 61.
(3) Beausob. T. 1. p. 581.
(4) Julian. Orat. 4. p. 250-263.
(5) Cedren. p. 159.

d'or, et sous l'emblême des sept étoiles, que Christ tient en sa main.

On peut voir dans Philon les idées qu'avoient les Hébreux sur cette Lumière universelle, appelée *Panaugeia*, image du *Logos* divin, et source de la lumière des sept corps planétaires. (1) En passant du monde intellectuel au monde visible, et en se revêtant d'un corps, son éclat s'anéantissoit, et elle sembloit alors participer à la foiblesse de la matière et aux affections corporelles du monde sensible, tandis qu'elle étoit au contraire pure et impassible dans sa source originelle.

La théologie Egyptienne consignée dans le Pimander (2) place pareillement dans la substance lumineuse le *Logos*, le Verbe, ou l'intelligence et la sagesse universelle de la Divinité. L'auteur de cet ouvrage nous met sous les yeux la formation de l'univers, et le premier spectacle, qu'il nous présente, est celui de la Lumière universelle, dans laquelle tout nage, et semble être absorbé. Il nous peint de l'autre côté le contraste affreux des ténèbres, qui circulent en sens opposé à la Lumière. On entend un bruit violent; c'est la voix même de la Lumière, qu'il appelle le Verbe. « Je suis la Lumière, dit cette » voix, l'intelligence, votre Dieu, » beaucoup plus ancienne que la nature » humide sortie du sein de l'ombre, » ce germe brillant d'intelligence, fils » de Dieu. Ce Dieu intelligence, réu- » nissant en lui la fécondité des deux » sexes, vie et lumière, a engendré par » son Verbe ou par sa parole une autre » intelligence artiste, Dieu du feu et » du souffle, *Deus ignis atque Spiri-* » *tus numen* ; et ensuite il a fabriqué » les sept intelligences des sept sphères » du monde sensible. Le père de toutes » choses résulte de la vie et de la lu- » mière : Dieu est vie et lumière ».

Dieu, dit cet auteur, étant une intelligence qui a les deux sexes, parce qu'il est la vie et la lumière, engendra le Verbe, autre intelligence, savoir, le Créateur; lequel étant Dieu du feu et de l'esprit forma certains gouverneurs, qui environnent de leurs sept cercles le monde sensible, et dont l'administration est appelée le destin. Les deux sexes de la Divinité sont la *Vie et la Lumière*. Les mêmes sexes se rencontrent dans l'homme; la vie et la lumière, ajoute le même auteur, ont concouru à la production de l'homme. L'ame est née de la vie, et l'esprit pur de la lumière.

Dans S. Augustin, (3) Félix suppose que Dieu le père, les êtres, ou les intelligences, qui émanent de lui, la terre lumineuse où ils habitent, que tout cela est de la même substance. Ce qui donne à entendre, que la Divinité et ses émanations, ainsi que le lieu de leur séjour, ne sont autre chose, que la substance lumineuse, soit corporelle, soit intellectuelle.

La même doctrine se retrouve dans un autre ouvrage de Mercure trismégiste, intitulé Asclepius. (4) L'auteur y peint le *Spiritus* ou l'ame universelle, qui vivifie toute la nature, qui se mêle à tout et ajoute les sens à l'intelligence humaine, émanée elle-même du feu principe intelligent qui circule dans l'Ether.

Masadek, ou Zendik, (5) docteur Persan, reconnoissoit deux principes comme Manès, et ne donnoit, comme lui, de l'*entendement* et de la raison qu'à la lumière, ne laissant aux ténèbres, qu'une action brute, violente, telle qu'elle convient aux animaux : ici les ténèbres sont la matière, et l'esprit de la matière.

Jamblique (6) regarde aussi la lu-

(1) Philon apud Euseb. præpar. Evang. l. 11. c. 24.
(2) Pimander, c. 1.
(3) August. act. cum Fel. l. 1. c. 18.
(4) Asclep. c. 3.
(5) Hyd. de vet. Pers. Relig. p. 289.
(6) Jamblic. de Myster. Ægyp. c. 14.

mière, comme la partie intelligente ou l'intellect de l'ame universelle et du *Spiritus*, qui imprime le mouvement circulaire au Ciel.

Les oracles Chaldéens (1) et les axiomes théologiques de Zoroastre rapportés par Psellus et par Plethon parlent souvent du feu intelligent, principe de notre intelligence, et placent au-dessus le Dieu père du feu intelligent.

Les Guèbres encore aujourd'hui révèrent dans la lumière le plus bel attribut de la Divinité (2). « Le feu, disent ces anciens disciples de Zoroastre, produit la lumière, et *la Lumière est Dieu* (*i*). C'est ainsi que Jean nous enseigne, que la Lumière est le *Logos*, et que le *Logos* est Dieu, *et Lux erat Verbum, et Deus erat Verbum* ».

Les Manichéens (3) et les Maguséens croyoient, que la matière a la perception et le sentiment, et que ce qui lui manque, c'est l'esprit *mens*, νους, cette perfection, qui est *propre à la lumière*.

« Tous les anciens Mages, (4) au rapport de Poock, établissoient un Dieu premier ou éternel, qui est la *Lumière*, et qui est le Principe de toutes choses; à quoi ils ajoutoient un Dieu formé, qui est les Ténèbres, ou qui tire son origine des ténèbres, et auquel ils donnoient le nom d'Ahreman ».

Tout le chapitre I. du 3e. livre de Beausobre (5) roule sur l'universalité de l'opinion, qui plaçoit la Divinité dans la substance lumineuse.

Manès, définissant la nature de Dieu, dit : « que c'est une *Lumière Eternelle*, *Intelligente*, *très-pure*, qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres : il appelle Christ, le fils de la Lumière éternelle. Ainsi Platon appeloit le Soleil ».

Ce fut aussi l'opinion des Valentiniens (6). Les hommes, continue Beausobre (7), ne pouvant rien concevoir de plus beau ni de plus pur, ni de plus incorruptible que la Lumière, imaginèrent facilement, que la plus excellente nature n'est qu'une Lumière très-parfaite. On trouve cette idée chez toutes les nations, qui ont passé pour savantes. Il cite Porphyre dans la vie de Pythagore, sur la doctrine de Zoroastre.

Effectivement Dieu est appelé perpétuellement lumière, clarté, éclat, feu intellectuel dans les vers Grecs, qu'on appelle Oracles de Zoroastre (8).

L'Ecriture-Sainte ne combat pas cette opinion (9). Dans les apparitions de la Divinité, on voit toujours un feu (10).

A l'égard des Pères, les plus habiles et les orthodoxes disent constamment, « que *Dieu est une Lumière*, et une Lumière très-sublime (11); que tout ce que nous voyons de clartés, quelques brillantes qu'elles soient, ne sont qu'un petit écoulement, qu'un rayon de cette Lumière (12). Que le *fils* est une Lumière sans commencement : que Dieu est une Lumière inaccessible, qui éclaire toujours et ne disparoît jamais. Que toutes les vertus, qui environnent la Divinité, sont des Lumières d'un second ordre, des rayons de la *première Lumière* ».

C'est-là en général le style des Pères, avant et depuis le Concile de Nicée (13). « Le Verbe, disent-ils, est la Lumière

(1) Kirk. Œdip. T. 2. pars 1. p. 48. axiom. 21. 29.
(2) Chardin.
(3) Beausob. T, 1. l. 2. c, 2. p. 179.
(4) Poock. p. 146.
(5) Beausobr. T. 1. p. 466.
(6) Epiph. Hæres. 33. Fabric. Bibli. Grec. T. 5. p. 134.
Clem. Alex. sub fin.
(7) Beausobr. p. 184.
(8) Stanleb. Phil. Chal. p. 1122.
(9) Beausobr. ibid. p. 468.
(10) Exod. c. 3. v. 1. c. 33. v. 18. c. 24. v. 10, Ezéchiel, c. 1. v. 10.
(11) Greg. Naz. Orat. 16. p. 451.
(12) Idem. Orat. 4. p. 640.
(13) Beausobr. ibid. 469.

» venue dans le monde ; il jaillit du » sein de cette Lumière, qui existe par » elle-même. Il est Dieu, né de Dieu ; » c'est une Lumière, qui émane » d'une Lumière. L'ame est d'elle- » même lumineuse, parce qu'elle est le » souffle de la Lumière immortelle, » etc. ».

Manès croyoit l'Essence divine une substance véritablement lumineuse, qui se fait appercevoir par la splendeur qui en émane ; ce n'est point, dit Beausobre (1), une Lumière métaphysique, pour ainsi parler ; mais c'est une Lumière véritable, qui est contemplée dans le Ciel par les esprits immortels ; un grand nombre de Pères Grecs ont cru la même chose. On peut en chercher la preuve dans Beausobre. On verra, (2) comment l'idée d'un Dieu corporel retint S. Augustin dans le Manichéisme, parce qu'il craignoit, que ce ne fût anéantir Dieu, si l'on n'en faisoit pas un corps.

On trouvera dans Beausobre (3) l'examen de cette question, savoir si on doit regarder comme une hérésie dangereuse l'opinion, qui fait de la nature divine une *Lumière étendue*. Il expose les raisons d'en douter, qu'il tire et du silence de l'Ecriture et de la notion d'esprit, qui renferme l'idée de corps.

Bien que Manès (4) conçût la Divinité comme une Lumière étendue, il ne laissoit pas de lui laisser sa simplicité. L'essence de la Lumière est pure et simple. Manès (5) dit, que la forme immatérielle, ou la nature divine de J. C. n'étoit point visible et ne pouvoit être touchée. Comment, dit-il encore, la Lumière auroit-elle souffert, puisque la nature mauvaise n'a pu s'en saisir ?

Dans le système Manichéen la Lumière désigne la nature Divine, le *Verbe* ; et les Ténèbres, la Nature ou la Substance mauvaise.

Dieu, suivant les Valentiniens (6), est une Lumière corporelle, étendue, figurée, très-pure, éternelle, immortelle, Lumière que personne n'a vue et ne peut voir, excepté le Fils unique. Les plus parfaites, les plus sublimes intelligences ne la contemplent que dans le Fils, *qui est l'image* qu'elle forma d'elle-même, lorsqu'elle voulut se manifester.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les Anciens ont regardé originairement l'univers comme la Divinité même, comme la cause première de toutes choses, qui renfermoit en elle le principe de la vie, et l'intelligence éternelle et infinie de ce grand Dieu unique, qu'ils ont placé dans la matière éthérée, dans le feu principe, dans l'élément le plus subtil et le plus universel, la source de son mouvement et de sa vie, et de celle des êtres qui vivent et se meuvent par lui et dans lui. Ils ont placé dans la partie lumineuse ou dans l'énergie lumineuse de ce feu principe, la faculté intelligente de leur Divinité, et celle des ames qui en sont toutes émanées, et qui doivent y retourner, après la dissolution du corps. Il suit de-là, que le Soleil, qui répand à grands flots cette substance intelligente, dont il est le foyer et la source, *Sol fons lucis Æthereæ*, va devenir l'intelligence même du monde, *mens mundi*, comme l'appellent Cicéron et Macrobe, et qu'il sera la source primitive de nos intelligences, *mentis fons*, suivant Martianus Capella. En conséquence il deviendra le *Logos* ou l'intelligence même de la Divinité, caractère essentiel au réparateur, et que le Soleil réunit encore à tous les autres traits de ressemblance, qu'il a avec

(1) Beausob. ibid. p. 470.
(2) Ibid. p. 477.
(3) Beausobr. T. 1. p. 484.
(4) Ibid. p. 512.
(5) Fabric. p. 205.
(6) Beausob. Ibid. p. 550.

le Dieu des Chrétiens ou avec Christ.

Il est vrai, que la religion des Chrétiens n'admet pas le matérialisme de toute cette théorie ; qu'elle s'élève à une spiritualité, qui suppose bien dans les facultés divines les mêmes divisions que nous venons d'établir ; mais qu'elle les sépare de l'Etre visible, tactile et corporel ; et que chez leurs Docteurs le *Spiritus* et le *Verbum*, quoiqu'exprimés par des mots, qui tiennent à la matière, sont absolument immatériels, et ne peuvent résider dans le feu Ether, quelque subtil que l'on conçoive cet élément universel. Aussi n'est-ce pas à la théorie des Matérialistes, que nous rapportons notre Théologie, mais à celle de spiritualistes calquée toute entière sur la première, qui lui a donné naissance.

Nous avons commencé comme ont fait les premiers Philosophes ; nous finirons par où ils ont fini, et la marche, que nous suivons dans le développement de la Théologie ancienne, est celle même, qu'ont suivie les inventeurs. Les objets corporels ont long-temps occupé l'homme, avant qu'il imaginât des êtres incorporels ; il a été lié aux objets visibles et sensibles par les sens, long-temps avant de se perdre dans les abstractions d'un monde invisible, créé par son imagination. Il a honoré le grand Dieu, la cause universelle qu'il voyoit, bien des siècles avant d'en supposer hors de lui un, qu'il n'avoit jamais vu et qu'il ne devoit jamais voir. Il voyoit le premier en lui-même ; il ne voyoit le second, que dans un autre Etre, le monde. Il connoissoit le premier par le témoignage de tous ses sens ; le second, au contraire, n'étoit connu que par induction. Il voyoit l'existence de l'un ; il ne pouvoit que conclure celle de l'autre ; et l'on sait que, chez le grand nombre des hommes, ce sont les sens qui ont l'empire le plus universel et le plus durable. Du sein de cet univers visible, la première et la plus ancienne Divinité des hommes, celle qui a eu le plus d'adorateurs, soit dans sa totalité, soit dans ses parties, la Métaphysique va faire éclorre un nouveau monde, un nouveau Dieu tout intellectuel, dont le premier a fourni le modèle, et qui en aura les mêmes divisions, (*k*) mais dans le sens le plus abstrait et le plus dégagé, qu'il soit possible, de la matière. Il y avoit déjà bien des siècles que la force magique de la Métaphysique avoit créé ce nouvel ordre de choses, quand les Chrétiens rédigèrent leur Théologie. C'est là l'opinion philosophique, qu'ils adoptèrent de préférence, soit parce qu'elle étoit alors la plus à la mode, soit parce qu'ils crurent, qu'elle honoroit davantage la Divinité, ou soit plutôt, parce qu'elle étoit la Philosophie religieuse des Orientaux, chez lesquels est né le Christianisme, et de qui Pythagore et les autres avoient emprunté plusieurs de leurs dogmes théologiques, qui n'ont une ressemblance si parfaite avec ceux des Chrétiens, que parce qu'ils partent de la même source.

On adora, non plus l'univers Dieu unique, ou le Dieu *un*, mais l'unité même de l'être, que l'on plaça toujours au-dessus de l'être, qui étoit un, comme on peut le voir dans Proclus et dans tous les Platoniciens. Ces raffinemens métaphysiques faisoient le caractère de la théologie de Pythagore, sur la Monade première ou Monade paternelle. C'est ainsi que la foule innombrable des hommes a donné une existence métaphysique à un être unique, abstrait, l'humanité. C'est par cette raison que, dans la philosophie ancienne, la multitude, ou la multiplicité est toujours subordonnée à l'unité, qui est placée constamment au haut de l'échelle graduée de tous les êtres. L'essence de Dieu résida dans l'unité même de l'être ; elle fut le *non plus ultrà* de toutes les abstractions possibles, et le point le plus élevé où

l'intellect pût atteindre ; conséquemment elle fut placée bien au-delà des corps et de tout ce qui peut être soumis aux sens. Dieu ne fut plus confondu avec l'univers, mais conçu seul, abstraction faite de tout ce qui est divisible et corporel. Le monde ne fut donc plus la première cause, ni le premier Dieu, mais la seconde cause, le second Dieu, son fils, sa production et son image. Voilà l'échelle des êtres exhaussée, et les sommets les plus élevés du monde n'en sont plus le premier échelon, ou le faîte : ils ne sont que le terme le plus élevé de l'être corporel et visible, et le plus bas de l'ordre invisible. Là pose l'extrémité infinie d'une nouvelle échelle qui mesure la hauteur du monde invisible, dont l'unité de Dieu occupe le sommet. De ce nouvel ordre de choses, de ce nouveau monde, tout intellectuel, on ne put exclure ni la vie principe de durée, ni l'intelligence principe d'ordre. On raisonna donc sur ce monde factice, comme sur le premier; et le grand Dieu incorporel, qui le renfermoit dans son unité première, réunit encore le principe de la vie et de l'intelligence, qui n'étoit plus que d'une manière secondaire dans le monde visible. Il ne s'y trouvoit, que par communication, et que comme une émanation de celui, qui résidoit dans le monde intellectuel, plus près de Dieu, nécessairement vie et intelligence, et principe de vie et d'intelligence de tous les êtres visibles, invisibles, corporels et incorporels. On appela ce monde nouveau, qui résidoit non plus dans la matière, mais dans l'esprit et dans l'intelligence universelle, le monde Archétype; quoique par le fait, et par la manière, dont la métaphysique l'avoit produit, il fût d'une création bien postérieure au monde visible, et qu'il eût été absolument calqué sur lui. On renversa tellement les dénominations, que ce monde factice, de nouvelle création, s'appela le monde réel, le plus ancien et le modèle Archétype de l'autre, résidant de toute éternité dans l'intelligence de Dieu, qui n'avoit composé le monde visible, que sur le modèle éternel, qui existoit dans son intelligence. (*l*) C'est ainsi qu'on doit entendre ce passage de Jean sur le Verbe ou sur le *Logos* : « Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe » étoit en Dieu. Ce qui est fait a été » fait par lui, et rien n'a été fait sans » lui » ; idée absolument conforme au système Platonicien, qui place dans le *Logos* ou dans l'intelligence divine le modèle éternel de tout ce qui a été créé et ordonné dans le monde visible. On conserva encore les dénominations de feu et de lumière, mais on y joignit les épithètes d'intellectuel. De là les expressions si familières, chez tous les métaphysiciens, de feu intellectuel, de lumière intellectuelle.

Il y eut un Soleil intellectuel, dont le Soleil visible n'étoit que l'image ; une lumière corporelle et une lumière incorporelle ; enfin un *Logos* incorporel, qui résidoit éternellement dans l'intelligence de l'être invisible, et un *Logos* corporel, rendu sensible à l'homme, habitant avec lui le monde corporel ; c'étoit le Soleil : « Le Verbe prit » un corps, dit S. Jean ; il habita » parmi nous, et nous avons vu sa gloire ; » c'est celle du fils unique du Père ». Celui-là étoit enchaîné au temps; il éprouvoit des altérations dans sa lumière, qui sembloit naître, croître, décroître, succomber sous l'effort des ténèbres, en triompher ensuite, tandis que le Soleil intellectuel, toujours radieux au sein de son père, ou de l'unité première, ne connoissoit ni changement, ni diminution, et brilloit d'un éclat éternel, inséparable de son principe.

On retrouvera toutes ces distinctions de Soleil corporel et de Soleil intellectuel, dans le superbe discours, que l'Empereur Julien adresse au Dieu Soleil, (1)

(1) Julian. Orat. 4.

et on pourra y suivre la correspondance des deux mondes visible et invisible, corporel et incorporel, dont nous ne pouvons qu'indiquer ici l'origine. Il suffit de ce que nous en avons dit, pour faire concevoir, que l'un ayant été calqué sur l'autre, la théorie des trois principes, que nous avons reconnus constamment dans toutes les théologies, qui ont analysé le Dieu visible, le grand Pan, ou le Dieu univers, va se retrouver nécessairement chez tous les théologiens, qui ont raisonné sur le Dieu invisible abstrait, ou extrait du Dieu visible.

En effet, le principe de vie et d'intelligence universelle, répandu dans toutes les parties du monde, étant un fait d'observation, il falloit bien que le monde l'eût ou par lui, ou par une cause première, placée hors de lui. Si le monde l'eût eu par lui-même, il eût été nécessairement Dieu, et le Dieu invisible, première cause, devenoit absolument inutile, et un être superflu, dont le monde n'avoit plus besoin. Il restoit donc à dire, et c'est ce qu'on a dit, qu'il n'y avoit de la vie et de l'ordre dans le monde, que parce que Dieu l'y avoit introduit. Ainsi Platon nous peint Dieu mettant l'ordre et la régularité dans la distribution du monde, et y versant une ame universelle. Donc ces principes étoient primitivement en Dieu; donc la source de la vie et de l'intelligence de tous les êtres étoit Dieu même; donc Dieu, conçu même dans le sens le plus abstrait, avoit d'une manière également abstraite et intellectuelle le *Spiritus* ou le principe de vie, et le *Logos*, ou l'intelligence, principe d'ordre universel. L'être *Un*, ou plutôt l'unité première, qui réunissoit ces deux principes, étoit le premier Dieu, le Dieu père, source de sa propre vie et de sa propre intelligence, qui ensuite, en s'éloignant de son individualité, devenoit la vie et l'intelligence du monde, ainsi que de tous les êtres qui le composent. Si l'univers vit, il est vivifié par le *Spiritus* ou par le souffle de Dieu. S'il retenoit ce souffle à lui, l'univers cesseroit d'être, dit l'Evêque Théophile. (1)

C'est ce souffle Divin, qui déifie le monde, dit Plotin; sans lui, l'univers perd sa Divinité; il n'est plus, suivant Platon, qu'un grand Génie. Le même Platon (2) fait de cette ame universelle, de ce souffle unique, un être incréé, à la participation duquel est admis le corps, par la communication qu'il a avec lui. L'ame universelle habite la région supérieure du monde, et tout ce qui est au-dessous est vivifié par son action. Tout de même que le corps exposé au Soleil devient lumineux par les rayons de cet astre, l'ame particulière n'est illuminée, que lorsqu'elle s'élève vers cette région supérieure, où elle trouve la réalité de l'Etre. Retombe-t-elle en elle-même? elle n'y trouve que le néant.

Cette ame inspirée dans le monde, par le souffle de Dieu même, que l'Evêque Synesius (3) place au troisième rang de l'Etre Divin, ou dont il fait le troisième Dieu, n'est elle-même que l'image de l'esprit de vie, ou du *Spiritus* de Dieu, qui anime la substance Divine, et qui est sa vie éternelle. C'est ce que Synesius (4) appelle ailleurs le Dieu fondu dans le monde.

Nous avons déjà vu le passage de Grégoire le Thaumaturge qui dit, que le *Spiritus* ou le S. Esprit est le principe de la vie des êtres vivans; ensorte que, dans la théologie des Pneumatistes, le S. Esprit, quoiqu'incréé et incorporel, fait la même fonction que le *Spiritus*, ou *Anima mundi*, dans la théologie des Matérialistes. On chante encore, Venez Esprit Créateur, etc.

(1) Theophil. T. 1. p. 4.
(2) Plotin. Ennead. 2. l. 3. c. 9.
(3) Synesius, Encom. p. 71.
(4) Synes. p. 151.

Quoique séparé du corps, par la nature, c'est cependant lui qui produit dans la nature corporelle le souffle de vie qui l'anime. (*m*) Si Dieu crée l'homme, le souffle de vie, qui va l'animer, sera le souffle même de l'Etre incorporel qui le crée. Donc Dieu incorporel et invisible a son *Spiritus* incorporel, comme le Dieu visible ou comme le monde. Ainsi la théorie des abstractions ne changera rien à la division de l'Etre unique en *Spiritus* et en intelligence première et universelle. Quelque part que l'on place Dieu, il aura toujours la plénitude de la vie et de l'intelligence primitivement. Si Dieu est le monde, ou si le monde est le premier Dieu, la vie et l'intelligence tiendront de la nature de la matière, et seront le feu Ether, principe de chaleur vitale et de lumière intelligente. Si le monde n'est pas le premier Dieu, et si le premier Dieu est par sa nature incorporel, on aura alors un *Spiritus* et une intelligence aussi incorporels que lui, formés par la même abstraction, et qui contiendront la réalité de ce dont le monde n'a que l'image et l'empreinte. Cette dernière manière d'envisager le monde, dans ses rapports avec Dieu, est celle de Platon et de tous les Platoniciens; elle est aussi celle des Chrétiens; mais chez les uns, comme chez les autres, tout vient de la métaphysique, et se réduit à des abstractions de la nature d'une foule d'autres, dont sont remplis les livres des philosophes anciens.

Ce que nous avons dit du *Spiritus*, qui en changeant de nature n'a pas changé de fonction, et qui chez les Spiritualistes garde le même rang, dans la division graduée du Dieu *un*, ou qui se trouve à la troisième place, et remplit absolument la même fonction, soit médiatement, soit immédiatement, suivant qu'il est séparé du monde, ou confondu avec lui, nous pouvons le dire également du *Logos*, ou de l'intelligence Divine, soit qu'elle réside dans la substance lumineuse du feu visible, soit qu'elle constitue la lumière invisible du feu intellectuel, que la métaphysique a créé, par analogie au premier, pour en être, comme la quintessence. (*n*) Comme toutes les ames intelligentes n'étoient qu'une émanation de la Lumière Ethérée, qui brille dans les Astres, elles deviendront alors une émanation invisible d'une nature toute intellectuelle, ou de la Lumière intellectuelle, qui constitue l'intelligence Divine, ou son *Logos*, sa raison, ou sa Lumière éternelle. L'intelligence de chaque homme sera un écoulement de l'intelligence première; la lumière de son esprit sera un rayon de la lumière, et du conseil de la Divinité, ou de sa sagesse éternelle, qui habite avec lui, et qui est la première production d'elle-même. Ce corollaire, conforme aux principes posés, s'accorde parfaitement avec l'explication, que donnent les Docteurs Chrétiens de ce passage de Jean sur le *Logos*, ou sur la raison éternelle de Dieu, désignée par la Lumière intellectuelle, dont celle du Soleil est le corps : « Il » étoit la véritable Lumière, qui éclaire » tout homme venant en ce monde ». Ce qui est vrai du Soleil au sens matériel; dans le sens métaphysique, cela est encore vrai de la Lumière intellectuelle, dont nos intelligences ne sont que des rayons. Ainsi l'entendent les Docteurs Chrétiens. De même que l'Empereur Marc-Aurèle (1) dit, que nous sommes tous unis à la même intelligence par une participation commune, et que cette intelligence est une émanation de celle de l'Etre suprême; (*o*) de même S. Justin (2) fait du Verbe ou du *Logos* la raison universelle, dont l'homme a une portion. Il appelle ce Verbe la raison de Dieu, et il dit que ceux, qui suivent cette Lumière, sont Chrétiens, dans quelque

(1) Marc-Aurel. l. 12, c. 21.

(2) Justin Apologet. c. 2, p. 83.

opinion

opinion qu'ils soient sur la Divinité; tels que Socrate, Héraclite, etc.

Nous renverrons aux Platoniciens et à leurs commentateurs ceux qui seroient jaloux de rassembler la foule des passages, qui prouvent que les philosophes anciens, après avoir tout spiritualisé, regardèrent encore l'intellect de la Divinité, devenue absolument incorporelle, comme la source de nos intelligences, et du principe pensant dans l'homme, principe qu'ils firent alors immatériel, comme la source dont il étoit émané. D'où il suit, que la spiritualité n'a rien changé à cet égard, et que comme l'intelligence Divine, supposée Lumière Ethérée et matérielle, étoit la source de l'intelligence humaine, regardée comme une substance matérielle très déliée et infiniment subtile, pareillement la même intelligence, supposée entité pure, et immatérielle, devînt encore le principe et la source de notre intelligence immatérielle. Tout fut de même, à la matérialité près, laquelle ne pouvoit plus exister, dans un ordre tout composé d'abstractions.

Il n'y eut pas jusqu'aux causes matérielles, qui ne fussent conservées, et qui, de substances qu'elles étoient dans l'ordre matériel, ne se changeassent en images, et en signes, ou en formes sensibles, dans le monde immatériel. Nous avons dit, que l'on conserva le nom de *Spiritus*, de souffle et de vent impétueux, pour désigner le principe de vie donné par la Divinité. C'est au milieu du choc bruyant d'un souffle impétueux, que l'Esprit s'approche de l'assemblée des Apôtres, qu'il va inspirer; et il se produit sous la forme Ethérée, ou sous l'image d'une pluie de feu, qui tombe sur les hommes qu'il doit remplir de sa divinité. Tel est le feu Ether au printemps, lorsqu'il va répandre les principes de vie dans la matière, et qu'il descend sur la terre, pour s'unir au vaste corps qu'il féconde, comme on l'a vu dans Virgile. C'est dans ce feu Ether, principe de chaleur, comme de Lumière, que résidoit l'ame du monde, ou le *Spiritus*, ce que nous avons déjà eu occasion d'observer. C'étoit ce principe igné, qui constituoit l'essence de l'ame du monde, dont le mouvement et la vie étoient l'ouvrage du feu, comme l'intelligence l'étoit de la Lumière. Cette forme mystérieuse, qui étoit autrefois regardée comme la substance même du *Spiritus*, n'a pas échappé aux Chrétiens, qui nous peignent le St. Esprit descendant sur la terre en forme de langues de feu, à la Pentecôte, comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.

Il en fut de même du *Logos*; il conserva le nom et l'image de la Lumière (*p*), dont il n'étoit que l'idée abstraite dans le Système des Spiritualistes: *et Lux erat Verbum, etc. Ego Lux mundi, etc.* Toutes les comparaisons, que les Philosophes Payens, ainsi que les Docteurs Chrétiens, employent pour nous peindre le *Logos*, ou cet intellect, sont empruntées de la Lumière, et les noms qui le désignent sont ceux de la Lumière. On voit aisément la raison de cette image symbolique, qu'ils avoient empruntée des Matérialistes, chez qui elle étoit l'expression propre de la chose. Tout étoit encore feu, mais feu intelligent: tout étoit encore lumière, mais lumière intelligente (*q*). Nous aurons occasion de justifier notre assertion, lorsque nous ferons le rapprochement des différens passages des Philosophes Payens, sur les trois principes ou abstractions métaphysiques, que la Théologie Chrétienne a empruntés d'eux, et a personnifiés dans la distribution des facultés principales de l'unité divine. Il nous suffit de remarquer ici, que le *Logos* va avoir deux natures, l'une abstraite et invisible; l'autre corporelle et visible; l'une éternelle, l'autre assujettie au temps; l'une inséparable de sa source, et l'autre hors d'elle; l'une Dieu, l'autre mortelle;

enfin qu'on pourra le considérer ou comme incorporel, ou comme uni au corps. Tel est Christ dans la Théologie Chrétienne : incorporel et corporel tout ensemble ; toujours résidant en Dieu, et cependant, sous un autre rapport, sorti hors de Dieu et rendu sensible à l'homme.

C'est ici que va se développer le fameux mystère des deux natures de Christ et son incorporation ou incarnation. Saint Justin, en voulant nous expliquer par une similitude ce grand mystère, va nous en donner la clef; et ce qui ne lui a paru qu'une similitude parfaite, devient ici la réalité même.

Ce zélé défenseur des opinions théologiques des Chrétiens, dans son exposition de la foi (1), considère la Lumière sous deux points de vue. Il l'envisage d'abord dans le sens le plus général et le plus abstrait, indépendamment des corps auxquels elle s'unit dans le monde ; c'est ce qu'il appelle la lumière première, et ce que nous pourrions appeller la Lumière intellectuelle, existante dans le sens le plus métaphysique et le plus général, ou la Lumière en général, qui n'existe cependant, relativement à nous, que dans les corps qui nous la rendent sensible. Il la considère ensuite comme rassemblée en masse et unie à un corps matériel, qui la rend sensible. Telle est celle du Soleil, par exemple, laquelle est unie au corps de cet astre, et devient en quelque sorte matérielle par cette union, d'incorporelle qu'elle étoit par sa nature et dans le sein de l'Etre invisible, où elle existe toujours incorporelle, tant qu'elle y reste concentrée hors de l'atteinte des sens, et qui ne devient corporelle, qu'en entrant dans le monde visible, où elle subit les lois des corps auquel elle s'attache (r). Sous ce point de vue, la lumière visible du Soleil est bien la substance du *Logos*; mais du *Logos* uni à un corps et habitant le monde matériel, passible et mortel. Il y donc deux natures à distinguer dans le Soleil, dit ce père; la nature de la Lumière et la nature du corps du Soleil, auquel elle est incorporée. Il en est de même des deux natures de Christ; Verbe ou *Logos*, lors qu'on le conçoit uni à son père, et homme ou Verbe incarné, lorsqu'il habite parmi nous. Nous ne dirons pas, comme Justin, il en est de même des deux natures de Christ ; mais voilà les deux natures de Christ, Lumière incorporelle, invisible, *Logos* pur de la Divinité, dans le monde intellectuel et dans la Lumière première de Dieu ; et Lumière sensible, ou Lumière unie au corps, *Logos* incorporé, dans le disque ou plutôt dans le corps divin du Soleil, du sein duquel jaillit à grands flots la substance éthérée, principe de vie et de lumière pour toute la nature. C'est celui-là, qui devoit être notre réparateur. S'il fût toujours resté au sein de l'Etre invisible, sa lumière et sa chaleur, qui seules pouvoient réparer le mal du Serpent, étoient perdues pour nous, et leur absence rendoit notre mal irréparable. Mais le *Logos* s'unissant au Soleil, et se communiquant par cet organe corporel à l'univers sensible, l'homme a vu les ténèbres de l'hiver se dissiper, et la nature fécondée par le feu Ether se régénérer au printemps. Donc les Chrétiens en fêtant au Solstice d'hiver la naissance du Soleil, fêtoient nécessairement la naissance du *Logos* ou de la Lumière incarnée. Donc en célébrant aussi au printemps le triomphe du Soleil sur le principe des ténèbres et des nuits, ils célébroient le triomphe du *Logos* incarné, ou de la Lumière éternelle et divine unie au corps du Soleil, qui seul étoit susceptible des altérations du temps, et des fables, qui supposent les idées de commencement et de fin. Ces idées ne pouvoient s'appliquer à la Lumière

(1) Justin, p. 384.

éternelle, placée hors des limites des ténèbres, inhérente au sein de l'Etre invisible, et qui brilloit au-dessus de la nuit éternelle du néant, comme nous l'avons remarqué dans la Théologie d'Orphée. Donc le Soleil a encore ici tous les caractères de Christ les plus métaphysiques, comme on a vu qu'il en avoit les caractères physico-allégoriques, dans le second chapitre de cet ouvrage. Donc l'analyse de la Théologie Chrétienne nous montre le Soleil dans Christ avec tous ses traits, comme l'analyse de sa légende nous l'avoit déjà montré, dans la partie Cosmologique. Donc partout le Soleil a le caractère de Christ; donc Christ n'est que le Soleil.

Nous allons rapporter à l'appui de notre conclusion un monument précieux de poésie, dans lequel le Soleil est caractérisé par tous les traits métaphysiques et cosmologiques, qui appartiennent à Christ, et où il n'y a que le nom à changer; encore s'y trouve-t-il presque, puisqu'il y paroît, comme Christ, sous la figure de l'Agneau ou du Bélier, mais sous le nom de Dieu Ammon, au lieu de celui de Christ, Dieu Agneau. Ce morceau religieux est le fameux hymne, que Martianus Capella adresse au Soleil. Les premiers vers contiennent tous les traits du *Logos*, fils unique du père invisible, qui habite au-delà du monde visible, au sein de la Lumière intelligente et universelle. Le reste de l'hymne nous présente l'image de Christ au milieu du cortège duodécimal, et comme médiateur de l'univers, sous les noms différens du Soleil, lequel sous ces mêmes noms est mort, descendu aux enfers et ressuscité, comme Christ. Ces noms sont ceux d'Adonis, de Bacchus, d'Osiris, etc. enfin ceux des Dieux, dont nous avons analysé les aventures miraculeuses, pour les comparer avec celles de Christ, et en conclure non-seulement la ressemblance, mais encore l'identité. Le Poète commence ainsi en apostrophant le Soleil : Force sublime du père invisible, son premier né...

Ignoti vis celsa patris, vel prima propago.

Cette idée du Poète, de faire du Soleil le fils premier né de Dieu, ou de l'appeler le fils de Dieu n'est point une simple fiction poétique : elle est conforme à la Théologie la plus ancienne. Platon appelle le Soleil également le fils de Dieu, qu'il a engendré semblable à lui, pour habiter parmi nous, et le pour tenir dans le monde visible le même rang, que Dieu tient dans l'ordre invisible, à la tête duquel est le Dieu père, ou principe souverainement bon (*s*). Platon, dit Macrobe (1), voulant parler du premier principe invisible à l'œil, incompréhensible à la raison, ne trouve point d'image plus parfaite du premier Etre, que le Soleil, qui éclaire le monde visible, et il nous représente Dieu et son *Logos* ou son intelligence souveraine placés au-dessus de la nature. Platon, dans sa politique, dit Proclus (2), admet deux Demiourgos, l'un invisible, l'autre visible, qui est le Soleil, architecte du monde visible, et il l'appelle le fils du Bien ou du Père, du Dieu invisible et de la première cause.

Il n'est donc point étonnant, que les Chrétiens aient conservé à Christ cette dénomination de fils de Dieu, qui a été engendré de toute éternité, puisque Christ étoit le Soleil, est que la philosophie et la poésie avoient consacré cette épithète au Soleil, fils de Dieu, et image de son père. C'est ce même Dieu Soleil qui est désigné sous le nom de *Phanès* et de *Protogone* dans la théologie d'Orphée, ce rayon primitif de la Lumière éternelle, qui éclaire le Chaos, et qui parti du sein du Dieu inaccessible et invisible, devient le principe de la vie, de la Lumière, et de la sagesse de tous les êtres. Aussi le poète conserve-t-il au Soleil toutes ces propriétés, que la théologie Orphique attribue

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 2. p. 6.

(2) Procl. in Tim. p. 119.

à la Lumière, qui brille dans le corps du Soleil. Tu es, dit le poète, le feu sacré, qui entretient l'activité de nos sens: Tu es le principe de notre intelligence, comme tu es la source de la Lumière.

Fomes sensificus, mentis fons, Lucis origo.

C'est à-peu-près, ce que dit Orphée :

Vita, consilium et Lux.

Le poète regarde le Soleil comme l'intelligence première et universelle, dont nos ames sont émanées, ou comme la source visible de l'intelligence du grand Tout. Ce qui est exactement conforme à notre théorie, et à ce que disent Ciceron et Macrobe, que le Soleil est *mens mundi*, (1) l'intelligence universelle, ou celle du monde. Le même Macrobe (2) appelle Bacchus, qu'il dit, et que nous avons prouvé être le Soleil, l'intelligence de Jupiter, la raison de Dieu, son *Logos*, parce que, dit ce savant, les physiciens ont appelé le Soleil la grande intelligence du monde. Macrobe s'explique, et dit, qu'il est le principe intelligent d'où sont émanées toutes nos ames intelligentes: conséquemment il est le même, que le *Logos*, dont parle St. Justin, ou que le Verbe des Chrétiens: que cette raison, ou intelligence universelle, dont chaque homme a une portion, et dont St. Justin dit, que tous ceux qui suivent sa Lumière, quelqu'ils soient, doivent être réputés Chrétiens, ou amis de Christ; ce qui est vrai, quand on sait que Christ est le Soleil, principe de toute intelligence. Les Payens donnoient au Soleil la même épithète, que les chants des Chrétiens donnent à Christ, à Noël, lorsqu'ils l'appellent *Consiliarius*, *fortis*, *potens*. Cette épithète de *Consiliarius* est le mot *Consilium*, nom que la théologie d'Orphée donne à la Lumière; d'où les mêmes initiés aux mystères d'Orphée ont tiré l'épithète de Dieu *Consiliarius*, qu'ils donnent au Soleil.

Le poète continue :

Regnum naturæ, decus atque assertio Divûm,
Mundanus que oculus, fulgor splendentis Olympi.

C'est à lui qu'appartient l'empire de la nature; il en fait le plus bel ornement. Il nous retrace l'image des Dieux, dont il atteste l'existence. Il est l'œil du monde et le foyer de la lumière, dont brille tout l'Olympe.

Ultra mundanum fas est cui cernere Patrem,
Et magnum spectare Deum.

Il n'est pourtant pas le premier Dieu. Il a son Père, qui est le Père invisible, placé au-delà des sphères, et que lui seul peut voir. (*t*) Il siége sur les limites du monde visible, et du monde intellectuel, dont il est le lien, tenant au monde visible par le corps du Soleil, auquel il est attaché; mais par sa nature la plus pure, il tient à l'Être incorporel et au monde intellectuel, qui a aussi son Soleil intellectuel, dont celui-ci n'est que l'image. Lui seul voit le premier Dieu, ou son Père, celui, que Platon dit être placé au-delà des limites de l'intelligence humaine, et concentré en lui-même avec son intelligence souveraine, dont le Soleil seul est l'image sensible. « Parce que » le Dieu suprême, et l'intelli- » gence née de lui, étant placées » au-dessus de l'ame, sont aussi » au-dessus de la nature ». (3) C'est bien là le Père *ultra mundanus*, que le Dieu Soleil seul peut voir, comme il nous en retrace l'image. C'est ainsi, que Christ dit de lui : « Personne ne » voit le Père, que son fils ». (4)

Cui circulus æthræ
Paret et immensis moderaris raptibus orbes.

(1) Macrob. Somn. Scip. l. 1. c. 17.
(2) Macrob. Saturnal. l. 1.
(3) Macrob. Somn. Scip. l. 1. c. 2.
(4) Joann. c. 21.

Il renferme en lui le feu principe intelligent, qui circule dans l'Ether, et qui entretient son mouvement, fonction, que les uns attribuoient à l'ame, ou au *Spiritus*, et d'autres *Menti*, ou à l'intelligence, (1) cause de l'ordre et de la régularité des mouvemens célestes.

Il étoit regardé comme le lien de l'harmonie des sphères, au milieu desquelles le corps du Soleil est placé, pour en régler le mouvement, et entretenir leur éternel accord. C'est pour cela, qu'on lui donnoit l'épithète de Médiateur, ou de *Mesités*, (*u*) épithète que l'on donne aussi à Christ, à Mithra, et à Bacchus.

Nam medium tu curris iter, dans solus amicam
Temperiem superis, compellans atque coercens
Sydra sacra Deûm, cum Legem cursibus addis.

Il faisoit voler son Char dans le quatrième cercle des orbites planétaires, ayant de chaque côté trois autres orbites, qui circonscrivoient la sienne: et il donnoit la double quarte de l'harmonie céleste.

Hinc est quod quarto jus est decurrere Circo:
Ut tibi perfectâ numerus ratione probetur.
Non ne à principio geminum tu das tetrachordon?

Il étoit le *monogenès*, ou le fils unique de son père, et sa première émanation lumineuse. Sa tête sacrée brilloit de l'éclat de douze rayons, qui la couronnoient; nombre égal à celui des mois et des heures, qu'il engendre dans sa course. Son char étoit attelé de quatre coursiers, représentant les quatre élémens, qui sont soumis à son action, et qu'il modifie et dirige par sa puissance.

Solem te Latium vocitat, quod solus honore
Post Patrem sis lucis apex, radiis que sacratum
Bis senis perhibent caput aurea Lumina ferre,
Quod totidem menses, totidem quod conficis horas.
Quatuor alipedes dicunt te flectere habenis,
Quod solus domites, quam dant elementa, quadrigam.

Christ paroît également escorté de ses douze Apôtres, et il a ses quatre Evangélistes, dont les quatre animaux symboliques, empruntés de quatre constellations, répondent chacun à un des quatre élémens distribués dans les douze signes, ainsi qu'aux quatre étoiles Royales, qui forment les quatre points cardinaux de la sphère. Janus, qui présidoit à l'ouverture de l'année chez les Romains, avoit aussi ses douze autels et ses quatre faces, pour représenter les douze mois et les quatre saisons. La Vierge des constellations, qui ouvrit également l'année, et qui tient le petit Dieu Soleil entre ses bras, est pareillement représentée dans l'Apocalypse avec une couronne de douze étoiles sur la tête. Les Romains, les Grecs, les Egyptiens, etc. avoient les douze grandes intelligences, qui présidoient aux douze mois et aux douze signes. On apperçoit aisément le but allégorique de cette division duodécimale dans le cortége de Christ, quand Christ, comme on l'a prouvé, est le Soleil.

Son emploi est de dissiper les ténèbres, de lever le voile obscur, qui couvre la nature et de l'embellir par sa lumière pure; ce qui lui mérite l'épithète de Phœbus, ou de lumineux, qui dévoile l'avenir en écartant les ombres qui le couvrent; celle de Lyæus, qui chasse les soins inquiets de la nuit. Il est Sérapis sur les rives du Nil, Osiris à Memphis, Mithra en Perse, Pluton

(1) Sallust. Phil. c. 7. Procl. vir. Tim. l. 1. p. 62.

ailleurs, Atys en Phrygie, Ammon, ou le Dieu Bélier en Libye, Adonis à Biblos; enfin il est le Dieu commun de tous les peuples, qui l'honorent sous une foule de noms différens :

Nam tenebras prohibens retegis quod cærula lucet;
Hinc Phœbum perhibent prodentem occulta futuri;
Vel, quia dissolvis nocturna admissa, Lyæum.
Te Sérapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mithram, ditemque ferumque Typhonem.
Atys pulcher item, curvi et puer almus aratri:
Ammon arentis Libyæ, ac Biblus Adonis.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

On voit par ce passage, que le Soleil a été la grande Divinité de tous les peuples, malgré la différence des noms, des attributs et des légendes. Il est cet Apollon fameux, qui triomphe du Serpent ennemi de la Lumière, comme Christ triomphe du prince des ténèbres, qui emprunte la figure du Serpent, pour perdre les enfans de la Lumière ses élus. Il est ce Bacchus Lyæus, qui naît, meurt, descend aux enfers et ressuscite, après avoir été mis en pièces par les monstres serpentipèdes. Il est le Dieu Sérapis entortillé du Serpent; ce Sérapis, dans le temple duquel on trouva en Egypte la Croix, signe symbolique de la vie future, suivant l'interprétation des Egyptiens eux-mêmes, comme on peut le voir dans Sozomène et Ruffin; ce Sérapis ou Soleil Sérapis, que l'Empereur Adrien assure être le Dieu des Chrétiens. Il est cet Osiris, qui naît, qui meurt et ressuscite, comme Christ (c'est ce qu'on a vu à l'article d'Osiris); il est le fameux Mithra, dont on fêtoit la naissance le jour de Noël, Mithra né dans un antre, comme Christ dans son étable; Mithra mort et ressuscité, et qui par sa mort sauve ceux, qui croyent en lui, comme on l'a vu dans la fin de notre chap. 2; Mithra, dont la Religion est si semblable à la nôtre, qui a ses mystères, son Baptême, son Eucharistie, etc.; Mithra enfin, qui s'unit au Taureau, comme Christ à l'Agneau, pour régénérer la nature au printemps. Il est le Dieu Ammon, peint sous la forme de l'Agneau ou du Bélier, et qui a son siége dans le signe équinoxial du printemps, où le Soleil rapporte son plus beau triomphe. Enfin il est le fameux Adonis, qui meurt, descend aux enfers et ressuscite, et dont les fêtes sont établies dans les mêmes pays où est née la Religion du Christ. Il est le jeune Atys, qui, après avoir été pleuré pendant trois jours, retourne à l'empire des Dieux, et dont les fêtes expriment le triomphe du jour sur la nuit, et étoient accompagnées de l'immolation de l'Agneau ou du Bélier, comme on l'a vu à l'article d'Atys. Enfin il est le Dieu commun de tous les peuples, comme il est leur flambeau commun, et son culte répandu dans tout l'univers y existe sous une foule de formes et de noms différens .... *Sic vario, etc...* Il est donc aussi Christ; car Christ a tous les traits merveilleux de Mithra, d'Adonis, d'Osiris, etc. morts, descendus aux enfers et ressuscités comme lui. Christ est, comme le Soleil, le fils unique du père invisible, celui qui seul peut voir son père placé au-delà de l'univers visible, et qui seul nous en retrace l'image.

Salve vera Deûm facies, vultusque paterne.

On lui donne le surnom mystique de Bacchus Υησ, que les Chrétiens Grecs ont allongé en Ιησους, en ajoutant la terminaison de leur langue. Ce mot mystique composé de trois lettres, dont la valeur numérique exprime le nombre 608; ι valant 400, σ valant 200 et η valant 8. C'est ce qui est exprimé dans le vers, qui suit immédiatement ceux que nous venons de citer.

Octo et sexcentis numeris, cui littera trina
Conformet sacrum nomen, cognomen et omen.

Le poète finit par prier ce Dieu de lui permettre de s'élever jusqu'aux voûtes éthérées, demeures naturelles de l'intelligence, et de pouvoir y connoître les Astres, qui brillent sur le corps sacré du Ciel.

Da pater ætthereos mentis conscendere cœtus
Astrigerumque sacro sub nomine noscere Cœlum.

Le poète termine ici son hymne sur le principe Lumière, source de l'intelligence des hommes et des Génies; et il le place à la suite du tableau le plus brillant de la Lumière éthérée (*x*), dont la substance remplit les sept corps lumineux, qui composent le système planétaire; de la même manière que Jean représente le fils de l'Homme, tout rayonnant de lumière, ayant en main sept étoiles, et placé au milieu des sept chandeliers d'or. Ebloui de cet éclat lumineux, la Philologie transportée dans la sphère du Soleil adresse cet hymne superbe au père de la Lumière, au Soleil source féconde, d'où partent les rayons de lumière éthérée, qui se répandent dans les autres Astres.

On a dû voir dans cet hymne une foule de traits caractéristiques du Soleil, qui sont les mêmes que ceux du Verbe ou du *Logos*. On parle de son père, que lui seul peut voir. Il est la Lumière et la source de nos intelligences, comme Christ *est Lux hominum*: il est le médiateur de l'univers. Douze rayons lumineux forment sa couronne, comme les douze Apôtres, que Christ appelle *Filios lucis*, composent son cortège. Il est la figure de son père, sa véritable image. Christ ne parle pas autrement de lui-même, et les Docteurs Chrétiens n'en ont pas d'autre idée. Enfin, comme Christ, on le voit sous la figure de l'Agneau ou d'*Aries*; ou s'il prend d'autres attributs et d'autres noms, c'est pour mourir et ressusciter comme Christ. On voit que la première partie de cet hymne, toute théologique, et la seconde, toute Mythologique, s'accordent également avec la Théologie des Chrétiens sur le *Logos*, et avec leur légende sur l'homme-Dieu mort et ressuscité pour le salut des hommes, et pour les affranchir de l'empire du Prince des ténèbres.

Outre le *Spiritus* incorporel et la Lumière pareillement incorporelle, qui composoit l'essence divine, les Spiritualistes admettoient l'unité même de l'Être, à qui appartenoit ce *Spiritus* et cette intelligence qui étoient en lui et qui ne pouvoient être sans lui, comme il ne pouvoit être sans eux. Ils l'appeloient la première cause, le bien suprême, l'unité première, et paternelle, qui dans son sein fécond renfermoit l'intelligence et le *Spiritus*, ou l'intelligence et la vie éternelle de Dieu (*y*). Voilà ce qu'ils appeloient le Père, comme ils appeloient son intellect, ou son *Logos* le fils du Bon, la Lumière du premier principe.

Tout ceci va être prouvé par l'extrait abrégé de différens passages, qui nous feront connoître la nature, l'antiquité et l'universalité de cette Théologie mystérieuse.

Avant de rassembler les dogmes des anciens Philosophes sur les trois principes supérieurs au monde et à la matière, il est bon de remarquer, que nous devons toujours entendre le Verbe des Chrétiens par le νεο ou le λογοσ des Payens. En effet ce mot *Verbum*, ou Verbe n'est qu'une des acceptions du mot λογοσ en Grec, mot par lequel les Chrétiens Grecs expriment toujours le fils de Dieu. L'Evangile de Jean, écrit originairement en Grec, le nomme λογοσ, mot qui signifie raison, intelligence, et parole, parce que la parole elle-même n'est que l'image de la raison (1), ou que la raison rendue sensible, et presque revêtue d'un corps. Ainsi la raison di-

(1) Voyez Euthym. Zygab. panop. 8. et 10.

vine, unie au corps et devenue sensible, paroit assez bien rendue par le mot Verbe, ou par le mot, qui exprime la raison humaine rendue sensible. Mais dans l'idée abstraite et première, le *Logos* des Chrétiens Grecs a signifié raison, intelligence, sagesse divine. Aussi disent-ils souvent, que le Verbe est la sagesse du Père, sa raison éternelle. Athenagore (1) appelle le fils de Dieu la raison et l'intelligence du Père, et il se sert des mêmes mots, dont se servent les Philosophes Payens, pour désigner l'intellect de Dieu, ou cette sagesse éternelle, qui contient les Types originaux de tous les Etres (2).

Lactance, un des plus grands défenseurs du Christianisme (3), a fort bien remarqué, que c'étoit plutôt par *rationem* que par *verbum*, qu'on devoit exprimer le λογος de Dieu. Que les Grecs avoient une expression bien plus exacte dans le mot *Logos*, que les Latins dans celui de *Verbum*, puisque le fils est proprement la sagesse souveraine de Dieu. Que les Philosophes anciens avoient connu ce second principe ou *Logos*, qu'ils regardoient comme la raison universelle, qui avoit arrangé le monde; principe absolument semblable aux idées, que S. Jean nous donne du Verbe, lorsqu'il dit, que c'est par lui que l'ordre du monde a été disposé, qu'il en a distribué l'économie, et que rien n'a été fait sans son assistance. *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est Nihil, quod factum est.* Cette raison universelle étoit dans l'ordre du monde, et le monde avoit été fait par elle. *In mundo erat, et mundus per ipsum factus est*; mais elle étoit originairement en Dieu comme dans sa source et son principe : *Verbum erat in principio apud Deum.*

Le passage de S. Justin, que nous avons déjà cité, où ce Père nous dit, que Christ, le premier né du père, n'est autre chose, que cette raison universelle, dont chacun de nous a une portion, prouve bien qu'il entend par le *Logos*, ou par le Verbe, la raison, l'intelligence souveraine de la Divinité, dont nos intelligences découlent.

Tertullien, dans son Apologétique (4), regarde également le Verbe, ou plutôt le *Logos* comme la raison de Dieu, et l'intelligence ordonnatrice de l'univers. Il se sert du mot *Logos* ou *ratio*, qui exprime, dit-il, cette raison, cette sagesse, qui a tout arrangé, tout ordonné, d'après le sentiment même des Philosophes anciens (5), qui ont non-seulement admis l'idée, mais jusqu'à l'expression du *Logos*. C'est-là ce Dieu ame ou intelligence de Jupiter. Il le compare au rayon du Soleil, qui, sans se séparer de l'unité de l'Être qui le produit, n'est qu'une extension de sa substance. Il distingue dans l'œuvre créatrice la raison, qui produit l'ordre et l'arrangement, de la force vive, qui couronne l'ouvrage. Tertullien ajoute, que Christ par ses miracles s'est montré être la parole primordiale de Dieu, accompagnée de la raison et appuyée du *Spiritus*.

Philon suppose, que Moyse (5) avoit sur le monde intellectuel et archetype les mêmes idées que Platon et que tous les Platoniciens. Il dit, qu'il avoit conçu, que rien de sensible, et de bien ordonné, ne peut exister sans un modèle intellectuel, dont il retrace l'ordre et les proportions. Que Dieu, ayant résolu de former ce monde visible, avoit déjà conçu le plan intellectuel du monde, qui renfermoit d'une manière intellectuelle tous les êtres, tous les genres et les divisions, qui devoient exister

(1) Athenag. Leg. pro Christ. p. 37.
(2) Athanaz. Contr. Arium. T. 1. orat. 2. p. 325.
(3) Lactanc. l. 4. c. 6.
(4) Tertull. Apologet. p. 21. Advers. Prax. p. 637.
(5) Phil. de opif. p. 2. etc.

corporellement

corporellement dans le monde visible. Il assimile la conduite de Dieu à celle d'un architecte, qui, avant de construire une grande ville, en a déjà conçu le plan dans son esprit. Il existe dans sa tête une ville toute intellectuelle, avant même qu'il ait posé la première pierre de celle qu'il va bâtir. Il en fut de même de Dieu architecte de l'univers. Il avoit l'univers dans sa raison éternelle, que Philon appelle la raison divine, qui a tout ordonné (*aa*). Tel est ὁ λογος dans S. Jean

Il semble effectivement, que Moyse fasse faire à Dieu la comparaison de son ouvrage avec son plan éternel, lorsqu'il dit qu'il trouva que la chose étoit bien. Si nous voulons nous exprimer d'une manière plus précise, ajoute Philon, nous dirons, que ce monde intelligible n'est autre chose que la raison même de Dieu, qui organise l'univers; comme le plan intellectuel, dans la tête de l'architecte, n'est autre chose que la raison même de l'architecte, qui médite d'effectuer le modèle, qu'il a conçu dans son esprit. Nous avons vu déjà, dans les deux passages de Tertullien et de Lactance, et dans celui de S. Jean même, que cette raison ordinatrice du monde, qui en a créé l'ordre et la distribution, est ce que les Chrétiens révèrent sous le nom de λογος ou du Verbe de Dieu (*bb*), qui brille dans le monde qu'il a arrangé, et qui demeure cependant en Dieu, comme dans son premier principe et dans sa source. Nous verrons bientôt les mêmes idées dans Macrobe, qui nomme ce second Dieu, l'intelligence émanée de Dieu, laquelle contient les Types originaux de toutes choses. Il y avoit une secte de Chrétiens, que S. Athanase dit judaïser, qui avoient sur le *Logos* les véritables idées, qu'on doit avoir, et qui, au lieu de personnifier cette abstraction métaphysique, n'en faisoient qu'un avec Dieu, comme la raison humaine ne fait qu'un avec l'homme (1).

Il nous suffit de ce que nous avons dit, pour prouver que ce que les Payens pensent du νους, λογος *mens Divina*, doit s'entendre du Verbe des Chrétiens, qui est absolument la même partie intelligente, ou la sagesse de Dieu, comme l'appellent les Chrétiens eux-mêmes. La différence du mot *Verbum*, au lieu de *ratio* et de *mens*, qui sont les véritables noms, et que les Payens ont bien conservés, n'en fait pas dans l'opinion théologique, sur le second des trois principes. (*cc*) Nous allons entendre parler les anciens.

Macrobe, dans son Commentaire sur le Songe de Scipion, ouvrage de Cicéron, qu'il explique par les grands principes de la philosophie des Pythagoriciens et des Platoniciens, nous a donné de la manière la plus claire la Triade, qu'ont adoptée les Chrétiens, la triple distinction du Dieu père, de son *Logos* et du *Spiritus*, avec une filiation semblable à celle, qui existe dans la théologie des Chrétiens, et une idée de leur unité inséparable de celle de la Monade première. Il semble, en le lisant, entendre un Docteur Chrétien, qui nous montre, comment le *Spiritus* procède, et le fils est engendré du père, et comment l'un et l'autre restent éternellement attachés à l'unité paternelle, malgré leur action sur le monde intellectuel, et sur le monde visible. Voici en substance ce que dit Macrobe. (2)

Ce savant Théologien distingue d'abord, comme Platon, le Dieu suprême, le premier Dieu, qui s'appelle chez les philosophes Grecs τ'Αγαθον, le bien par excellence), la première cause. Il place ensuite son *Logos*, son intelligence, qu'il appelle *Mens* en latin, et νους en grec, qui contient les idées originelles des choses, ou les idées; intelligence

(1) Athanaz. Contr. Sabel. T. 1. p. 651.

(2) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 2-6.

née et sortie du Dieu suprême. Il ajoute, qu'ils sont au-dessus de la raison humaine, qui ne peut les comprendre, que dans des images et des similitudes. Quant à l'ame du monde, il semble la placer plus près du monde, auquel elle donne la vie et le mouvement, et il la regarde comme la source de nos ames. En effet, dit-il, c'est ou du Dieu suprême qu'il s'agit, ou de l'intelligence née de lui, et qui contient les formes des choses, ou de l'ame du monde, qui est la source de toutes les autres ames. Il place ensuite le Ciel et les corps célestes; et enfin les êtres terrestres. Ainsi au-dessus de l'Etre corporel soit terrestre, soit céleste, il établit la Divinité, dont il distingue trois degrés: Dieu, l'intelligence et l'ame universelle: *Deus, Mens* et *Spiritus*. Ici on remarque, qu'il y a une espèce de gradation, en ce que le *Spiritus* semble tenir de plus près à la matière, tandis que le *Logos* tient plus immédiatement au règne intellectuel, et à la Monade première, qui est toute intellectuelle.

Dieu, dit-il, (1) qui est, et que l'on appelle première cause, chef et seule source de tout ce qui est, de tout ce qui pourroit être, c'est-à-dire, en style Platonicien, du monde invisible et du monde visible; ou, comme disent les Chrétiens, *visibilium et invisibilium omnium, etc.*, a engendré de lui-même, par la fécondité surabondante de sa Majesté, *Mentem, (dd)* son intelligence à laquelle on donne le nom de νους chez les Grecs. En tant que le νους regarde son père, il garde une entière ressemblance avec lui; mais il produit à son tour l'ame, qui a un rapport avec les êtres suivans, et avec ceux qui s'éloignent du premier principe; et peu-à-peu cette ame semble dégénérer par le voisinage des corps qu'elle regarde, et auxquels elle communique. Elle a cependant une portion de la pure intelligence dont elle émane, et qu'on appelle λογικον, portion raisonnable; mais elle tient aussi de sa nature la faculté de donner les sens et l'accroissement aux corps. (c'est ce que fait le principe de vie.) La première portion, celle qui est raison et intelligence pure, et qu'elle emprunte de l'intelligence son principe, est absolument Divine, et ne convient qu'aux seuls Etres divins. (On voit comment ils ont analysé le *Spiritus*, et lui ont donné les deux natures intelligente et sensitive. L'une est dans Dieu; l'autre anime la nature.) C'est l'ame qui crée, qui organise les corps; elle emploie la partie la plus pure de sa substance, qu'elle tire des sources pures de l'intelligence dont elle émane, pour animer les corps sacrés et divins, qui brillent aux Cieux, le Soleil, le Ciel et les astres, et en faire des intelligences Divines. En s'abaissant ensuite vers les corps inférieurs et terrestres, elle remarque, qu'ils ne peuvent contenir cette intelligence pure et sans mêlange; à peine l'homme est-il susceptible d'en recevoir une légère portion.

Plus loin, (2) Macrobe suit encore la chaîne graduée des êtres, à commencer par la première cause. Il faut savoir, dit-il, que du Dieu suprême est née *Mens*, ou l'intelligence, et de l'intelligence, l'ame; que c'est l'ame, qui crée et qui remplit des principes de vie tout ce qui se trouve placé après elle; que son éclat lumineux brille par-tout, et qu'il est réfléchi par tous les êtres, de même qu'un seul visage semble se multiplier mille fois dans une foule de miroirs, qui sont rangés exprès pour en réfléchir l'image. Or, comme tout se suit par une chaîne non-interrompue d'êtres, qui vont en se dégradant jusqu'au dernier chaînon, on verra, qu'à partir de l'Etre intellectuel, ou du Dieu suprême, jusqu'au limon le plus bas et le plus grossier, tout se tient, tout s'enchaîne par des liens mutuels et indissolubles, et que c'est là cette fa-

(1) Macrob. ibid. c. 14.

(2) Macrob. ibid. c. 14.

meuse chaîne d'Homère, dont le sommet est attaché au plus haut des Cieux, et qui pend jusqu'aux endroits les plus bas de la terre. (*ee*)

On voit, par ce que dit Macrobe, que les trois premiers chaînons de cette immense chaîne sont le Père, son *Logos*, ou *Mens*, et *Anima*, ou *Spiritus mundi*, ou en style Chrétien, le Père, le Fils et le S. Esprit, principes de toutes choses, et placés au-dessus de tous les êtres créés. Il nous peint encore, dans un autre endroit, les trois premiers principes placés au-dessus du monde visible et du monde créé. Il dit, que le Ciel est l'ouvrage du *Spiritus Creatoris*, (1) ou de l'ame universelle; que ce principe Créateur procède de l'intelligence, que certains Théologiens appellent le Fils, ou *intellectus Filius*, et que lui-même a dit être toujours tourné vers son Père; et que cette intelligence *Mens* est née du Dieu suprême. Il prétend, que l'on ne doit pas entendre dans Cicéron le nom de Dieu suprême donné au Ciel, par première cause, parce que, dit-il, *Globus ipse, quod Cœlum est, animæ sit fabrica; anima ex mente processerit; mens ex Deo, qui verè summus est, procreata sit.* Ainsi l'esprit ou l'ame universelle procède de l'intelligence ou du fils, et celui-ci est engendré par le Dieu suprême. Il semble entendre un Docteur Chrétien disserter sur la manière dont procède l'esprit, et sur celle dont le fils est engendré du père. Il n'y a qu'une légère nuance de différence (*ff*). Celle qui se trouve entre l'énoncé de Macrobe Payen, et celui des soi-disans orthodoxes Chrétiens, n'est pas si grande, que celle qui se rencontre entre les sentimens des Docteurs Chrétiens de différentes sectes sur la même matière; ensorte que cette Trinité Platonicienne est aussi ressemblante, qu'on peut le désirer, avec celle des Chrétiens (*gg*).

(1) Macrob. ibid. c. 17.

Voyons maintenant, comment Macrobe a su conserver l'unité aux trois principes. Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité, dit ce Savant (2), réunit en soi le pair et l'impair, la partie active et la partie passive du monde. Elle représente le souverain Dieu, le Dieu suprême, et elle sépare son intellect de la multiplicité des choses et des puissances, qui le suivent. C'est cette intelligence, née du Dieu suprême, qui, affranchie des vicissitudes du temps, subsiste dans le temps toujours un, ou dans le présent éternel. Une par sa nature, elle ne peut pas être nombrée: cependant elle engendre et contient en elle-même la foule innombrable des Types ou des idées des choses. En réfléchissant un peu, on verra que l'unité appartient aussi au *Spiritus* ou à l'ame universelle. En effet, par elle-même exempte du nombre et du chaos tumultueux de la matière, ne se devant qu'à son auteur et à elle-même, simple par sa nature, lors même qu'elle se répand dans le corps immense de l'univers qu'elle anime, elle ne fait point divorce avec l'unité. Ainsi vous voyez, dit Macrobe, comment l'unité ou la monade originelle de la première cause se conserve entière et indivisible jusqu'à l'ame, ou au *Spiritus*, qui anime le monde.

Ces principes métaphysiques, portés dans la Théologie des Chrétiens, qui se formoit dans ce temps-là, ont enfanté non-seulement le dogme des trois principes, Père, λογος et *Spiritus*, mais encore celui de l'unité première, dans laquelle ils résident. On voit ici le germe et le modèle de la Trinité des Chrétiens, qui n'est qu'une série graduée d'abstractions personnifiées, d'où est venue la distinction des personnes, ou des trois abstractions personnifiées, laquelle ne multiplie pas pour cela la nature divine. Car elle est

(2) Macrob. ibid. l. 1. c. 6.

nique par essence, et elle conserve l'unité première, même dans le nombre des abstractions, qui se réduisent à un seul Dieu, intelligence et vie, et principe de l'une et de l'autre pour tous les autres êtres. Aussi S. Justin nous dit-il, que toute cette théorie rouloit sur de pures abstractions, la Déité faisant l'essence, et la Trinité le mode d'existence (1).

Le dogme de la Trinité, ou plutôt la subdivision de l'unité du premier principe en principe d'intelligence et en principe de vie universelle, que renferme en lui l'Etre unique, que les hommes ont conçu réunir toutes les causes partielles, n'est qu'une fiction théologique, et qu'une de ces abstractions métaphysiques, qui séparent, pour un moment, par la pensée ce qui en soi est indivisible et par essence inséparable, et qui personnifient et semblent isoler les attributs constitutifs d'un Etre nécessairement *Un*. Ainsi les Indiens, personnifiant la souveraine puissance de Dieu, en ont fait son épouse, à laquelle ils donnent trois fils; l'un, le pouvoir de créer; l'autre, celui de conserver; et le troisième, celui de détruire. Tout cela se réduit à Dieu seul tout puissant, soit dans l'acte de la création des êtres, soit dans celui de leur conservation, soit dans celui de leur destruction. Tel est le génie allégorique de la Métaphysique orientale, qui a donné à la Théologie des Chrétiens les formes des personnes, par lesquelles ils ont désigné les facultés constitutives de l'Etre unique. On peut voir jusqu'à quel point les Gnostiques et les Valentiniens ont porté ce génie allégorique, dans la Métaphysique du *Bythos*, du *Logos*, de *Sigé*, de *Sophia* des *Æons*, toutes abstractions personnifiées. Les Chrétiens, soi-disant orthodoxes, n'en ont retenu que trois, et c'est encore bien assez. Ces trois personnes sont ce que les Philosophes Payens, qui ne les personnifient point appellent d'une manière plus simple les trois principes. Ceux qui désireront avoir là-dessus des idées plus complettes feront bien de lire Plotin, Proclus, Porphyre, Jamblique, Eusèbe. Ce dernier nous a conservé plusieurs fragmens des anciens Platoniciens, de Numérius; d'Amelius, etc. Les Commentaires de Marsilius Ficin sur l'Ennéade de Plotin, et en général sur toute la Philosophie Platonicienne, leur serviront aussi. Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse très-abrégée de cette doctrine, autant qu'il sera nécessaire pour prouver l'universalité de la théorie des trois principes, leurs rapports, leur nature et leur filiation. Nous présenterons d'abord quelques extraits de la doctrine de Plotin, soit en le faisant parler lui-même, soit en faisant parler son commentateur Marsilius Ficin, qui avoit approfondi toutes les abstractions des Platoniciens et des Pythagoriciens, et qui en a connu le génie mieux que personne.

Le monde, suivant ce Philosophe, a au-dessus de lui trois principes, *Bonum*, le souverain bien, ou la première cause, l'*intellect* et l'*ame* (2). Le monde, établi sous l'empire du Bien, est ramené à son principe par une Providence intelligente et animale... L'ame, soit qu'elle soit rappelée à l'ame du monde (3), soit plus haut encore à l'intelligence reine du monde, soit enfin au suprême degré, au Bien lui-même, père de l'intelligence, reconnoît toujours le *Père*, comme le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, suivant Platon; l'intelligence comme essence, vie et intellect; et l'ame comme vie, mouvement et raison... Au-dessus de l'Etre lui-même, (4) les

(1) Justin. Exposit. fidei. p. 375.

(2) Marsil. Fic. Comm. ad Ennead. 2. l. 3. c. 17.

(3) Ibid. l. 3. c. 1.

(4) Ibid. l. 5. c. 1. l. 8. c. 2. l. 7. c. 2.

Platoniciens placent le principe de l'Etre, qu'ils appellent l'Unité, le Bien; et dans l'Etre se trouve l'essence, la première vie, la première intelligence. Ce qui se réduit à l'essence même de la Divinité, premier Dieu, ou plutôt unique Dieu, ayant la première intelligence et la première vie, dont tous les êtres subordonnés empruntent la leur, comme nous l'avons déjà dit.

C'est dans l'essence, qu'est placée l'intelligence; ensuite vient l'ame, qui renferme la vie; et tout cela est lié essentiellement au Bien ou au premier principe. Dans le Pimander, Trismégiste met Dieu dans l'intelligence, l'intelligence dans l'ame, et l'ame dans la matière. L'Evangile de Jean met, comme Plotin, l'intelligence ou le λογος dans Dieu. Cela revient à-peu-près au même.

Plotin regarde le Bien et l'Unité, *Bonum* et *Unum*, comme la même chose. Rien de plus simple que l'unité; rien également de plus simple que la bonté... Il s'ensuit, que la bonté et l'unité sont une même chose. Ainsi raisonnoient les Platoniciens, pour donner à l'Unité première le nom de Bonté, et pour appeler indifféremment le premier Dieu, le Père, tantôt *Unum*, tantôt *Bonum*.

Plotin lui-même regarde le souverain bien ou la première cause, comme le terme auquel tout se rapporte, et comme un centre autour duquel tout roule. En parlant des trois principes, le Bien, l'intelligence première et la première ame, il établit par-tout pour bien commun l'unité et la tendance au bien, ou vers le premier Dieu centre de tout. Le Bien ou l'unité est la première cause; la seconde est l'intelligence, principe de l'ordre et des formes. La troisième est la première ame, principe de vie et de mouvement. Or, comme nous voyons l'univers embelli par l'ordre et par les formes, nous pensons, avec raison, que l'intelligence agit par-tout pour régir et ordonner; et l'ame pour mouvoir et vivifier par son souffle. Mais, comme il y a unité dans l'ordre des formes et unité dans le principe de vie et de mouvement, avec une tendance de l'ordre et de la vie vers le bien, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler au bien, comme à sa cause première et souveraine, et l'intelligence qui ordonne ainsi tout, et l'ame qui meut ainsi tout. Ainsi cet univers, corporel et mobile par un autre, est d'abord rappelé à l'ame mobile par elle-même, qui meut tout par son mouvement propre; celle-ci à l'intelligence entièrement stable, qui enchaîne tout dans sa constance propre. Mais l'une et l'autre, savoir, l'intelligence et l'ame, sont rapportées au Bien, (*ad Bonum*) dans lequel l'intelligence repose, et autour duquel se meut l'ame. Soit que l'ame se meuve ou soit mue, elle est mue et se meut vers le Bien; soit que l'intelligence se repose et s'affermisse, elle se repose et s'affermit dans le Bien. D'après ces principes, l'intelligence, comme l'ame, ou le λογος et le *Spiritus* ne peuvent s'écarter du Bien, de l'unité et du premier Dieu, qui est leur centre.

Après le Bien (1) suit l'intelligence, qui accompagne l'ame. Dans le Ciel, l'essence représente le *Bien*, la Lumière, l'*intelligence*, la mobilité de l'*ame*.

Dans le second chapitre, Plotin conclut qu'il y a trois principes, Le premier Dieu, ou le Bien; l'intellect son fils, qui, comme un rayon, émane de la lumière du Père (c'est le *Lumen de Lumine* des Chrétiens), et de plus l'ame du monde, qui, sortie de l'intelligence, devient le *Spiritus* ou souffle de vie universelle, qui anime toute la nature. C'est à ces trois premiers prin-

(1) Ibid. Comment. ad Ennead. 2. l. 9. c. 1.

cipes, que se rapporte l'administration universelle du monde... Le monde cherche toujours à s'unir à l'ame ; l'ame à s'élever à l'intellect, et celui-ci à remonter jusqu'au premier principe.

Voici comment Plotin distribue l'ordre des principes. Il met, au plus haut degré de l'échelle graduée des êtres, l'unité absolue ou la simplicité de Dieu supérieure à tout, tellement qu'elle n'a ni ressemblance, ni retour à quelque objet que ce soit, placée par sa souveraine bonté au-dessus de tout ; unité souveraine, qui rend Dieu sur-le-champ *Un*. Ensuite vient le premier intellect, qui est l'intellect de toutes choses, et de toutes les idées. De lui naît l'ame première ; et l'un et l'autre sont un et tout. Vient enfin le monde formé par l'intellect et par le moyen de l'ame, lequel est moins un et tout, que un de tout, ou unité composée de toutes choses. Toutes les ames se reportent vers l'ame unique du monde, qui est leur chef. Toutes les intelligences de ces ames se tournent vers l'intellect unique, placé au-dessus des ames, comme l'œil regarde la lumière du Soleil. Enfin l'intellect pur regarde la lumière originale et la bonté paternelle.

Plotin lui-même, dans le chapitre premier de ce même livre, prouve qu'il n'y a que trois principes, et que tout se réduit à eux seuls : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, un seul intellect, une seule ame ou *Spiritus* : que la nature de Dieu est simple et la première : qu'elle est une et la même. Ensuite vient l'intellect, ou ce qui comprend premièrement, et après lui l'ame. Tel est l'ordre naturel ; et ne l'on doit admettre ni plus ni moins de principes dans l'ordre intelligible ; ce qu'il prouve ensuite.

Quelque grande que soit l'ame, elle n'est que comme l'image de l'intellect lui-même, (1) tout de même que la parole proférée est l'image de la pensée, qui existe dans l'ame. L'ame est le Verbe de l'intelligence. Elle est toute entière acte et vie.... L'ame est le Verbe de l'intelligence et son acte, comme l'*intelligence est le Verbe de Dieu*. Mais le Verbe de l'ame est obscur, en tant qu'il est l'image de l'intelligence ; il doit par-là même regarder l'intelligence. Par la même raison, l'intelligence, image de Dieu, regarde Dieu ; elle le voit en ne s'en séparant pas. Nous disons, que l'intellect est son image : il faut nous expliquer plus clairement. D'abord, il doit être engendré et conserver en lui une ressemblance avec son Père, telle que celle que la lumière garde avec le Soleil. Cet intellect, à qui on donne le nom de l'intelligence la plus pure, ne peut naître, que du premier principe, et ainsi engendré, il produit ensuite tous les êtres, et la beauté idéale des formes.

Platon donne à cet intellect le nom de cause ; mais il lui donne un Père, qui est le Bien lui-même ; et une production, qui est l'ame. Ainsi, dans Platon, on voit, que du Bien, ou de la première cause est engendrée l'intelligence, et de l'intelligence sort l'ame. (*hh*)

L'auteur remarque ici, que toutes ces idées abstraites, et ces sous-divisions de l'unité première, ne sont pas nouvelles ; que Platon n'en est pas même l'auteur ; que Parmenide avant lui en avoit parlé ; ce que nous ne contestons pas. Car, quoique nous disions, que les idées des Chrétiens sont celles des Platoniciens, nous sommes persuadés, que cette métaphysique est bien antérieure à Platon, et que ce philosophe, ayant été s'instruire long-temps à l'école des Egyptiens, devenus spiritualistes, a porté dans l'Occident, ou renouvelé le système des trois principes, qu'on enseignoit dans les écoles de l'Orient, et qu'on retrouve dans les écrits attribués aux Mercures Trismégistes, et dans ceux de Jamblique, lesquels con-

(1) Ibid. c. 6-7.

(1)

tiennent un précis de la théologie des Egyptiens spiritualistes, et une semblable théorie d'abstractions. Aussi Marsilius Ficin (1) a-t-il bien observé, que le système des trois principes de la théologie de Zoroastre et des Platoniciens avoit la plus grande conformité avec ceux des Chrétiens; que cette dernière théologie venoit à l'appui de la première; il auroit dû dire, qu'elle étoit née de la première.

Non-seulement elle est semblable, mais c'est absolument la même chose: et certainement on ne s'avisera pas de regarder la première comme une doctrine relevée. Les Platoniciens eux-mêmes nous tracent la gradation de leurs idées, dans la formation du dogme métaphysique des trois principes. Il est clair, dit Marsilius Ficin développant les fondemens de cette doctrine d'après les Payens eux-mêmes, il est clair, que l'ordre, la mesure, la régularité, la forme, la Beauté sont supérieures et préférables à la masse corporelle, et qu'elles sont absolument des choses incorporelles. Elles n'ont donc pu passer dans le corps, que par le moyen d'une nature incorporelle, supérieure à la matière, raisonnable et vivante : c'est l'ame, cette ame universelle, qui meut la nature. Au-dessus d'elle est l Intelligence, et enfin le Bien lui-même, commencement et fin de toutes choses. Cette explication s'accorde avec celle de S. Augustin, dans le passage cité ci-dessus, pour prouver la progression des idées humaines, en formant cette théorie abstraite.

Le même commentateur de Plotin présente encore d'autres divisions abstraites de chacun des principes, suivant les rapports ou aspects qu'ils ont avec l'Etre, qui les précède, et celui qui les suit. L'unité première, ou le Bien suprême n'a de regard avec aucun être, ou ne voit rien au-dessus de lui, vers quoi il doive tendre. L'Intellect fils du Bien ou du premier Dieu en a deux, dans Plotin; le premier comme procédant de l'unité, et étant Un lui-même; le second comme existant en soi, et se mulipliant dans la multitude des idées qu'il contient, et qu'il voit cependant dans un acte unique. L'ame a trois regards ou trois rapports, avec le Père par le moyen de l'Intellect, avec l'Intellect, et avec la nature qu'elle vivifie.

La Lumière unique du Soleil, concentrée dans le Soleil lui-même, nous montre le Bien (2) père de l'Intelligence : et ailleurs, la Lumière elle-même nous représente l Intellect. (3)

Plotin dit, que la matière reçoit l'influence lumineuse de l'ame, (4) sans pouvoir comprendre la nature, qui l'illumine; que la matière est le mal, et le premier mal, et que le premier mal est l'obscurité et les ténèbres. Ce qui s'accorde parfaitement avec la théologie de S. Jean : *Erat Lux, quæ lucet in tenebris, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Il paroît, que les premiers versets du premier chapitre de l'Evangile de Jean, base unique de la théologie Chrétienne, sont un lambeau de philosophie Platonicienne, cousu à la triste légende de Christ.

Suivant Plotin, l'ame reçoit de l'Intellect les formes ou les espèces des choses. C'est en effet l'Intellect, qui les communique à l'ame universelle. La partie de cette ame, la plus voisine de l'Intellect, les communique à celle, qui lui est subordonnée, ou qui la suit, et lui donne la lumière et les formes. L'Intellect, versant quelque chose de soi-même dans la matière immobile et tranquille, fabrique et arrange tout : et ce quelque chose est la raison, qui découle de l'Intellect.

Le Bien lui-même est pour ainsi dire le *centre*. L'intelligence est la lumière, qui en jaillit, mais qui est permanente. L'ame, la lumière de la lu-

(1) Comment. ad Ennead. 5. l. 2. c. 1.
(2) Comment. Ennead. I. l. 1. c. 8.
(3) Ibid. l. 8. c. 10.
(4) Plotin. Ennead. I. l. 8. c. 14.

mière, se mouvant par elle-même. Le corps, opaque de sa nature, est éclairé par l'ame.

La clarté intellectuelle produit la lumière. . . . La lumière dans le Ciel représente l'Intellect de l'ame. La lumière seule est l'image de l'intelligence. De même que, dans tout le monde intelligible, règne le même acte d'intelligence, de même dans le monde visible est répandue cette substance lumineuse, qui en est l'image. De là le passage de Julien sur la lumière, regardée comme un acte pur de l'intelligence pure répandue dans toute la nature. Elle est pure, il est vrai, mais elle sort hors de son principe, qui est la Lumière invisible et incorporelle, cause de celle qui est visible et corporelle. Tout ceci revient à notre explication des deux natures de Christ, lumière incorporelle dans Dieu, et corporelle dans le Soleil.

C'est ainsi, que Plotin distingue deux Jupiters. L'un est l'Intellect pur, absolument séparé de la matière; l'autre est l'ame intellectuelle, mais unie au corps du monde.

Nous ne suivrons pas plus loin toute cette théorie d'abstractions dans Plotin, ni dans les explications de son Commentateur. On ne doit s'attacher ici, qu'à saisir le caractère original de la philosophie, ou de la théologie de ces siècles-là, et qu'à remarquer, jusqu'à quel point la théorie des trois principes figuroit dans la théologie ancienne; quel étoit leur ordre gradué et la succession du Bien, ou du Père, de l'Intellect, ou du Fils, et enfin de l'ame universelle, ou du *Spiritus*; et surtout les rapports du second, avec la lumière intellectuelle dans l'ordre intellectuel, et avec la lumière corporelle dans le monde visible. Passons aux autres philosophes.

Les Peres de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes nous fourniront encore les matériaux nécessaires pour faire ces rapprochemens.

S. Augustin, (1) dans sa Cité de Dieu, examine ce que Porphyre entend par principes. Il nomme, dit-il, le premier, le Dieu Père; et le second le Dieu Fils, qu'il appelle l'Intellect paternel, ou l'intelligence du Père. Il ne dit rien de l'Esprit-Saint, ou au moins il ne s'en explique pas assez clairement, quoiqu'il en nomme un troisième intermédiaire, que je ne comprends pas bien. Si, comme Plotin, lorsqu'il disserte sur les trois principes, il entendoit par ce troisième l'*ame*, il ne devoit pas dire qu'il est intermédiaire, ou qu'il sert de lien commun au Père et au Fils; car Plotin place le *Spiritus* ou l'ame après l'Intellect paternel; au lieu, que celui-ci, lorsqu'il dit, qu'il est le lien intermédiaire, ne le place pas après, mais entre deux. Il a exprimé, comme il a pu, ou comme il a voulu, ce que nous appelons Esprit-Saint, et ce qui est le *Spiritus*, non pas du Père ou du Fils seulement, mais de l'un et de l'autre ensemble. Les philosophes (*ii*) se donnent beaucoup plus de liberté que nous, dans l'emploi des expressions, et ne craignent point, dans l'exposé de matières très-difficiles à entendre, de choquer les oreilles religieuses, au lieu que nous, nous sommes assujétis à certaines expressions, à des formules consacrées, dont nous ne devons pas nous écarter, dans la crainte, que l'abus des mots ne dénature la pureté des idées, et n'engendre des opinions fausses et impies. . . . et plus loin. . . (2) Vous nous parlez du Dieu Père et de son Fils, que vous appelez l'Intellect Paternel, ou l'intelligence du Père, et d'un Dieu intermédiaire, que nous croyons être notre S. Esprit, et vous les appelez dans votre style les trois Dieux. Quoique vous vous serviez d'expressions incorrectes, ajoute S. Augustin, vous voyez cependant d'une ma-

(1) August. de Civ. Dei. l. 10. c. 23.

(2) Ibid. c. 29.

nière

nière telle quelle, et comme à travers les ombres, le but vers lequel on doit tendre. Mais vous ne voulez pas reconnoître l'incarnation (c'est-à-dire, la naissance humaine, au sein d'une Vierge) du Fils de Dieu, par sa nature incapable de changement, incarnation qui fait notre salut, et par laquelle nous pourrons arriver au bonheur, que nous croyons, et que nous appercevons en partie. Ainsi, vous voyez d'une manière quelconque et comme de loin, et à travers une espèce de brouillard la patrie, où nous devons demeurer, mais vous n'essayez pas de tenir la route qui y conduit.

La raison de cette différence, entre les Platoniciens et les Chrétiens, que S. Augustin dit consister sur-tout dans le refus, que faisoient les Platoniciens d'admettre l'incarnation du λογος au sein d'une Vierge, ainsi que sa mort et sa résurrection, vient de ce que les Chrétiens n'avoient emprunté des Platoniciens, que la doctrine des trois principes, qui étoit commune aux deux sectes, avec de très-légères nuances de différence; au lieu que la naissance au sein de la Vierge étoit une fiction de l'Astrologie sacrée des Orientaux, laquelle n'entroit pour rien dans les opinions de Platon sur le *Logos*, ou sur l'intelligence de Dieu. Mais le reste de la doctrine sur le Verbe appartenoit aux Platoniciens; aussi ne la désavouoient-ils pas. Il n'y avoit que l'incarnation, au moins telle qu'on la proposoit, qui les révoltât. St. Augustin nous dit, qu'un docteur Platonicien voyant le commencement de l'Evangile de St. Jean, le seul morceau théologique de la secte Chrétienne, y reconnut Platon tout pur: (1) il vouloit qu'on le gravât partout en lettres d'or. La seule chose, qui l'arrêta, c'est qu'il lut à la fin: « *Et Verbum caro factum est.* » L'idée du Verbe quittant le sein de Dieu, pour converser parmi les hommes, et pour y jouer le triste rôle qu'on lui attribue, lui parut dégrader la Divinité; et il n'admira que la partie Platonicienne de cet Evangile.

Eusèbe observe, que la ressemblance des idées théologiques des Platoniciens et des Chrétiens sur le λογος est des plus frappantes. Il cite Amelius, philosophe Platonicien, qui enseigne la même doctrine, et qui s'étaye de l'autorité d'un philosophe Barbare, qu'Eusèbe prétend devoir être St. Jean, parce que la théologie de ce philosophe Barbare est absolument la même, que celle de Jean. Mais, outre que Jean ne fut pas l'inventeur de cette doctrine, on ne peut pas soupçonner, que jamais le philosophe Amelius ait pu regarder comme un philosophe l'auteur d'une légende ridicule, parce qu'à la tête de cette légende se trouvent cousues, je ne sais comment, trois ou quatre sentences philosophiques, du genre des abstractions Platoniciennes; et qu'aux yeux d'un philosophe l'ouvrage de Jean eut l'air d'un ouvrage philosophique. Ce philosophe Barbare sera, non pas Jean, mais l'auteur dont Jean, ou le rédacteur de l'Evangile de Jean emprunta ce lambeau sur le λογος ou sur le Verbe, qui ne tient en rien au reste de l'ouvrage, et qui semble avoir été attaché après coup à la tête de la fable pitoyable du *Logos* incarné.

Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que l'anonyme, que cite Amelius, s'exprime à-peu-près comme Jean, et que jusqu'à l'incarnation du *Logos*, tout y est énoncé comme chez Jean. Le Verbe est un des premiers principes de toutes choses; il est en Dieu; il est Dieu: tout a été fait par lui; il est la vie des êtres animés: il descend dans l'ordre des corps; il paroît sous la forme de l'homme, et retourne à son principe, où il redevient Dieu, comme il étoit auparavant. Il n'y est nullement question du crucifiement du λογος, cir-

(3) August. Civit. Dei. l. 10. c. 29.

constance trop remarquable, pour avoir échappé à Amelius, s'il eût pris ces idées dans l'Evangile de Jean.

Eusèbe s'occupe à comparer les différens versets du premier chapitre de Jean : « Au commencement le Verbe, etc. avec l'énoncé de la doctrine de l'auteur cité par Amelius. Il y trouve avec raison une entière conformité ; mais il ne suit pas de-là, que Jean soit ce philosophe barbare, ni que Jean soit l'auteur de cette doctrine, puisque nous la retrouvons en grande partie dans les Platoniciens. Eusèbe convient lui-même (1), que les Philosophes Grecs s'accordent avec les Docteurs Hébreux sur la génération du second principe et sur sa consubstantialité avec le premier. Il prétend même, que la Trinité, ou le triple principe, Père, Fils et S. Esprit, se retrouve non-seulement dans la doctrine des Hébreux, mais qu'elle est encore dans Platon, d'une manière énigmatique. Il cite le passage de Platon dans sa lettre à Denis, et il ajoute, que tous ceux qui ont expliqué ce passage de Platon sur les trois principes, l'ont entendu du premier Dieu, du second, ou de l'intellect son fils, et du troisième, de l'ame ou du *Spiritus* universel, qu'ils appellent le troisième Dieu. Or, notre sainte et bienheureuse Trinité, composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tient aussi lieu de principe, et en a la force, suivant la définition qu'en donnent nos Saintes-Ecritures, dit Eusèbe.

Platon, en parlant de l'intelligence divine, où résident les idées et la vérité des êtres, dit que c'est ce que les Philosophes Barbares appellent le Verbe, la raison de Dieu. Mais ces idées abstraites n'étant pas faites pour ceux qui ne sont touchés que des choses sensibles, qu'ils croyent être les seules existantes, Platon avoit soin de n'en parler, qu'en présence de ceux qui étoient initiés. Prenez garde, dit ce Philosophe, que nous ne soyons entendus de ceux qui ne sont pas initiés. En effet, il y avoit d'autres Philosophes qui, comme nous l'avons vu, rapportoient tout au matérialisme, et qui rejetoient toute cette Métaphysique d'abstractions, qui avoit été calquée sur l'ancien Matérialisme.

Eusèbe cite aussi le Philosophe Numenius, (2) pour prouver l'universalité de l'opinion des trois principes si semblables aux nôtres, ou plutôt qui sont les mêmes que les nôtres. Ce Philosophe nomme le premier Dieu, existant en lui-même, Dieu un, simple par sa nature et indivisible. Il ajoute, que le second Dieu et le troisième Dieu sont pareillement *Un* : que c'est cette unité là, qui fait le bien et le principe d'union de la matière divisible par son essence. Outre l'intelligence artiste et ordonnatrice du monde, il admet au-dessus son père, qu'il appelle le premier Dieu, relativement au Demiourgos, ou à celui qui ordonne.

Eusèbe dit, que quand Platon nomme l'intelligence, elle n'est pas la première, mais qu'elle a au-dessus d'elle une autre plus ancienne et plus divine. Il fait une comparaison tirée du pilote qui, en conduisant le vaisseau, regarde au ciel et prend conseil de ce qu'il voit au-dessus de lui ; de même le Dieu *Artifex* a les yeux fixés sur le premier principe son père, qui le dirige. Il fait l'application de cette idée à ce que dit le λογος des Chrétiens, ou Christ : « Le » fils ne peut rien faire de lui-même ; il » ne fait, que ce qu'il voit faire à son » Père ».

Eusèbe prétend, que cette Philosophie est bien antérieure à Platon : qu'elle faisoit partie des dogmes des Docteurs Hébreux. Il auroit pu ajouter ; qu'elle faisoit aussi partie des dogmes des Prêtres de l'Egypte et des Philosophes de l'Orient.

(1) Euseb. ibid. c. 20. p. 541.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 11. c. 18. p. 537.

Proclus, dans son Commentaire sur Timée, rapporte d'autres triades du même Numenius, qui donnoit au premier Dieu le nom de Père, au second celui d'Architecte, et qui faisoit du monde animé le troisième Dieu. Tout cet endroit de Proclus sur l'unité et sur les différentes triades est intéressant, et doit être lu par ceux qui voudront bien saisir le caractère qu'avoit la Métaphysique de ces siècles-là. Ils verront clairement, que la triade des Chrétiens est l'ouvrage du même génie métaphysique, et nullement celui de la révélation, qui est une chimère ridicule. La Triade étoit le nombre familier de cette Théologie ancienne. Tout nombre divin avoit pour bâse la Triade; mais elle avoit avant elle et au-dessus d'elle la Monade.

Proclus parle aussi de la triple cause, qu'admettoit Amelius, et de l'unité dans laquelle elle se confond. A la tête étoit *Bonum* le bien, l'unité: ensuite l'intelligence, qui renferme en elle-même les espèces et les formes des choses, ou l'archétype universel; et enfin l'intelligence active, qui produit tout. Si Amelius, dit Proclus, renferme cette triade demiourgique dans l'unité, nous l'approuvons, L'un agit par la volonté seulement; l'autre par l'ordre, et la troisième par l'énergie de l'administration. Mais s'il les sépare de l'unité, nous ne l'admettons pas, afin de ne nous pas écarter des principes de Platon, dit Proclus.

Le même Proclus, répondant à Théodore, qui admettoit la triple cause demiourgique; l'une, l'intelligence substantielle; l'autre, la substance intelligente, et l'autre la source des ames, et qui prétendoit, que la première étoit indivisible, la seconde divisible, mais dans la totalité ou l'universalité; et la troisième divisible même dans les êtres particuliers, lui répond, que ce ne sont point trois Dieux, mais seulement des facultés de l'intelligence Divine. L'un est l'intelligence demiourgique, ou le Demiourgos lui-même, considéré dans son être; l'autre est sa faculté intelligente; et la dernière, sa faculté génératrice.

Dans un autre endroit, Proclus établit au-dessus de la nature, pour première cause, Dieu, l'intelligence et l'ame.

Il nous peint le grand Tout, renfermant en son sein tous les êtres corporels et incorporels, et au-dessus la Divinité *une*, l'intelligence *une* et l'ame divine. Toutes ces idées ne sont point celles de Proclus; elles sont communes à tous les Platoniciens, et sont empruntées de Platon et de ses maîtres. C'est dans la même source, que puisèrent les Docteurs Chrétiens.

Kirker, dissertant sur l'unité et sur la Trinité du premier principe, fait remonter jusqu'à Pythagore et aux Mercures Egyptiens toutes ces subtilités métaphysiques. Cette philosophie étoit la plus ancienne et la plus répandue dans l'univers, et n'étoit particulière ni aux Chrétiens, ni aux Juifs, ni aux Grecs, si on en excepte quelques nuances de différence, qui caractérisent toujours les diverses familles d'une même école philosophique, et qui distinguent les diverses sectes d'une même religion. S. Augustin lui-même (1) reconnoît, que l'on trouvoit, chez tous les peuples du monde, des idées sur la Divinité assez semblables à celles qu'en avoient les Chrétiens; que les Platoniciens et les Pythagoriciens, que plusieurs Philosophes Atlantes, Libyens, Egyptiens, Indiens, Perses, Chaldéens, Scythes, Gaulois, Espagnols avoient plusieurs principes théologiques communs avec eux sur l'unité de Dieu, Lumière et Bien des hommes; que les Chrétiens avouoient dans ces points communs. Il ne s'attache à développer que la

(1) De Civit. Dei, c. 11.

doctrine des Platoniciens, parce qu'ils étoient les plus connus. Il fait voir ailleurs toute la ressemblance, qui se trouve entre les principes de Platon et ceux de Moyse, et il est presque tenté de croire, que Platon avoit eu communication des livres hébreux, quoiqu'il convienne, que cela n'est guère vraisemblable, attendu que les Egyptiens ne connoissoient point encore ces livres, quand Platon voyagea en Egypte. Il eût concilié la ressemblance, s'il eût fait réflexion, que le Législateur des Juifs et Platon passent pour avoir tous deux étudié en Egypte, et y avoir puisé une partie de leur doctrine dans les mêmes sources.

Si l'on compare le système des trois principes de la Métaphysique des Hébreux, tels qu'ils sont exprimés dans Eusèbe et dans Philon, avec ceux des Platoniciens, dont nous venons d'extraire la doctrine, et si l'on compare les uns et les autres, Hébreux et Platoniciens avec les Sages de l'Egypte, et leur doctrine avec celle qui est attribuée aux Egyptiens, dans les ouvrages connus sous le nom des Trismégistes, on verra, que c'est absolument la même chose, et que la doctrine du Dieu père, de l'intellect ou du *Logos* son fils, et du *Spiritus* ou de l'ame universelle, vient des sources les plus anciennes, et se trouvoit déposée dans les écoles où le Législateur des Juifs et le Philosophe Grec ont été tous deux étudier.

Les Docteurs Hébreux admettent ce second principe émané du Père, sa première production, le coopérateur des conseils de son Père, l'image de Dieu, la force de Dieu, la sagesse de Dieu, et sa raison éternelle; le guide des armées puissantes du Seigneur, l'ange de son grand-conseil.... ils lui donnent le nom de Lumière vraie, de Soleil de justice. Après cette seconde substance, il en vient une troisième, qu'ils placent dans le lieu de la Lune ou des générations; c'est celle de l'Esprit-Saint, qu'ils associent néanmoins à la première cause. Cette idée revient assez à celle de Macrobe, qui place le *Spiritus* près de la matière, qu'il anime, occupant la troisième place dans la série des êtres premiers. Il communique aux êtres, qui lui sont inférieurs et qui sont soumis à son action, les dons précieux qu'il reçoit lui-même du *Logos* et du premier principe ou du Dieu suprême, dont le λογος lui-même reçoit sa lumière. Ce principe incréé de tous les biens est source de divinité, de lumière et de vie; trois attributs, que la Théologie d'Orphée donne au Dieu inaccessible, lequel de son sein fait jaillir le premier rayon lumineux, qui éclaire le chaos.

Ainsi tous les Théologiens Hébreux, continue Eusèbe (1), placent après le Dieu suprême, d'abord sa sagesse, sa première production, et ensuite une troisième faculté, qui partage sa nature divine, cet esprit sacré, qui a éclairé les Prophètes. On retrouve dans ce passage d'Eusèbe les expressions Platoniciennes sur la Lumière intellectuelle, sur les animaux intellectuels et raisonnables, soumis au fils et à l'esprit; au-dessus de tout étoit le Père.

Le juif Philon, dont Eusèbe a rapporté plusieurs passages, et dont d'ailleurs nous avons tous les ouvrages, emploie par-tout les divisions et les expressions Platoniciennes sur les premiers principes et sur les deux mondes intellectuel et visible et sur leurs rapports. Il nomme à la tête de tous les principes l'Etre, celui que Platon appelle la première cause, qu'il est difficile à l'homme de comprendre. Si la raison humaine ne peut y atteindre, l'homme doit chercher au moins à contempler son image, c'est-à-dire, sa raison, son intelligence sacrée. Cet intellect, fils de Dieu, suit les routes que lui trace son

(1) Euseb. præp. Ev. l. 7. c. 15. p. 325.

père, et fixant ses regards sur le modèle archétype des Etres, il dessine leurs formes d'après cet exemple. Toutes ces idées sont exactement Platoniciennes, et ressemblent à ce passage de Jean, où il dit, que rien n'a été fait sans le fils, et ailleurs : que le fils ne peut rien faire, qu'il n'ait vu le père agir le premier.

C'est ce que dit également Platon, savoir, que le *Logos* divin a disposé et arrangé l'ordre du monde. Eusèbe joint à ces témoignages celui de Plotin, que nous avons déjà cité, sur ce monde archétype, lequel dans son intelligence et dans sa vie éternelle (*vita erat lux, et lux erat vita*) renferme l'ordre intellectuel ; et il lui donne le nom d'intelligence pure et de sagesse ordinatrice : toutes idées qui conviennent au *Logos*, par qui tout a été fait et ordonné. A proprement parler, dit Philon, ce monde intellectuel n'est autre chose, que la raison, ou l'intelligence de Dieu, organisant l'univers. C'est cet archétype, ce lieu premier des idées, qui est le *Logos* de Dieu. Il a donné au *Spiritus* et à la Lumière une prééminence et une nature distinguée au-dessus du reste des choses. Il a appelé l'un l'esprit de Dieu, parce qu'il est le soutien de la vie, dont Dieu est le principe; et l'autre, la Lumière, à cause de l'éclatante beauté qui la fait remarquer. Mais la Lumière intellectuelle l'emporte autant sur celle, qui est visible, que le jour l'emporte sur la nuit. Cette Lumière intellectuelle et invisible est l'image de la raison divine. C'est cette *Panaugeia*, dont le Soleil et tous les Astres empruntent leur lumière. On donnoit à cette Lumière le nom de Lumière vraie. C'est pour cela que Jean dit : il étoit la Lumière vraie, qui éclaire.

Ceux qui voudront suivre plus loin ces détails, peuvent lire Philon lui-même, et ils verront, que la métaphysique des Hébreux a absolument le même caractère, que celle de Platon. Eusèbe, frappé de ces rapports, s'est étudié à faire voir la ressemblance des idées théologiques de Moyse avec celles du Philosophe Grec. Il prétend prouver, (1) que leurs idées sur la création se ressemblent : qu'ils pensoient de même sur l'altération du monde, sur la résurrection, sur la fin du monde, sur les morts ressucités, sur la patrie céleste, sur le jugement qui suit la mort : enfin, que l'on trouve chez les Hébreux, chez les Chrétiens et chez Platon, disciple des Egyptiens, à-peu-près les mêmes principes théologiques : ce qui doit être, si les Chrétiens ont pris la plupart des idées des Hébreux, et si le Législateur des Hébreux a eu les mêmes maîtres que Platon. Car il est naturel de croire, que la ressemblance de doctrine dans les disciples est fondée sur la ressemblance des principes puisés dans les mêmes écoles. Or, on nous dit que le Législateur des Juifs étoit savant dans la science des Egyptiens ; et il est certain, que Platon a été puiser sa doctrine en Egypte. Il nous reste donc à faire voir, par le peu qui nous a été laissé de la doctrine des Egyptiens, que les idées sur le Père, sur le *Logos* et le *Spiritus* ne leur étoient pas étrangères. Voici un oracle rapporté dans Cedrenus, (2) qui contient une réponse faite à un roi d'Egypte, lequel vouloit savoir, si jamais puissance avoit été égale à la sienne ? L'Oracle lui répond :

Que la souveraine puissance est en Dieu, ensuite dans son *Logos*, et que le *Spiritus* la partage avec eux ; qu'ils ont une commune nature et une puissance éternelle. Cet Oracle contient de la manière la plus précise les trois premiers principes de la théologie des Chrétiens, ceux que Philon et Eusèbe retrouvent dans la métaphysique des Juifs, ceux que nous avons retrouvé dans Platon, et qu'on trouvera par-

(1) Euseb. ibid. c. 29-32-33-34-35-37-38.

(2) Cedren. p. 20.

tout, parce qu'ils sont dans la nature, ou dans le grand Etre, principe de l'intelligence et de la vie de tous les êtres.

Le même Cedrenus rapporte un échantillon de la doctrine attribuée à Trismégiste. Ce philosophe Egyptien, dit-il, (i) distingue dans la Divinité trois attributs, lesquels composent une seule nature. Dans un dialogue adressé à un certain Esculape, il dit, qu'au-dessus de la Lumière intelligente est encore une Lumière intelligente : qu'au-dessus de l'intelligence est sa cause même, laquelle n'est autre chose, que l'unité même de l'intelligence ; ce qui s'accorde avec ce que nous avons dit plus haut, que le premier Dieu, placé au-dessus de l'intelligence, étoit l'unité même de l'Etre. Il ajoute, que cette intelligence, existant toujours en elle-même, contient tout éternellement par son intelligence, sa Lumière et son souffle : que hors d'elle, point de Dieu, point d'Ange, de Génie, enfin aucune autre substance ; c'est-à-dire, que tout existe en lui, qu'il est le Seigneur, le Dieu le Père de toutes choses : que tout est de lui, et tout est en lui (*kk*). Son Verbe, parfait à tous égards, sortant de son sein avec la fécondité et avec la force demiourgique, descendu dans la matière génératrice, dans le fluide capable d'être fécondé, a fécondé les eaux. Cette dernière idée est bien Egyptienne : elle est relative sur-tout à la fécondité du Nil. Hermès après ce discours finit par une prière à Dieu : « Je te conjure, puissant Créa» teur du Ciel, je te conjure, voix du » Père, parole première qu'il a pro» férée, son Verbe unique, de m'être ,, favorable ». Cedrenus ajoute, que St. Cyrille lui-même avoue, que dans les écrits des Trismégistes la Trinité est clairement exprimée.

Ce que nous avons rapporté plus haut du Pimander et du Dialogue intitulé Asclepius, confirme bien l'assertion de Cedrenus et de St. Cyrille. Néanmoins on révoquera toujours en doute l'authenticité de ces livres cités par les premiers Pères de l'Eglise. (*ll*) Nous répondrons à cela, que la raison seule qui les fait rejeter, c'est qu'ils contiennent une doctrine si conforme aux principes du Christianisme, qu'on a cru qu'ils avoient été supposés par des Chrétiens. Mais la conformité des idées avec celles des Chrétiens n'est pas une raison suffisante pour les rejeter, si on n'a pas d'autres preuves de falsification. Ceux qui les rejettent supposent, que la doctrine des Chrétiens étant révélée, il est difficile de croire, que les Payens l'eussent déjà et d'une manière aussi claire. Mais nous, qui excluons toute doctrine révélée, et qui cherchons l'origine de celle des Chrétiens, il est tout simple, que nous la cherchions dans celle des Juifs et dans celle des peuples voisins de la Judée, chez ceux dont le Législateur des Juifs avoit été le disciple. Il est possible, que cet Oracle ait été supposé : que ces passages et les livres mêmes de Trismégiste le soient en entier ; mais aussi il est très-possible qu'ils ne le soient pas, puisque la doctrine qu'ils contiennent est absolument la métaphysique ancienne, qu'on retrouve dans Platon, dans tous les Platoniciens, (*mm*) et qu'il est certain, que Platon avoit été étudier long-temps en Egypte. Il y a beaucoup d'apparence, que la doctrine, qu'il en a apportée, étoit celle de ses maîtres, d'autant plus qu'elle offre la plus grande conformité avec celle qu'Orphée et Pythagore en avoient apportée avant lui, et qui faisoit la bâse des mystères et des initiations, comme nous le voyons dans les Orphiques, et dans le beau morceau de philosophie Pythagoricienne du sixième livre de l'Enéide. Enfin nous convenons, que si ces dernières autorités étoient isolées, elles ne seroient pas du plus grand poids, à cause de la

(i) Cedren. ibid. p. 20.

prévention, qu'on a contre ces livres, vu leur trop grande conformité avec nos idées; mais elles ne sont pas isolées. Elles viennent à la suite de celles de Platon, de Plotin, de Jamblique, de Macrobe, de Proclus, de Numerius, d'Amelius, de Philon, etc., qui tous contiennent la même doctrine sur le *Bonum* ou premier Dieu, sur son *Logos*, et sur l'ame universelle, et qui renferment un système suivi d'abstractions, dans lesquelles le *Logos* ou la Lumière intellectuelle, ainsi que l'ame ou le *Spiritus* universel, jouent le plus grand rôle. On y donne le nom de Père au premier Dieu, de Fils à son intellect, ou au *Logos*, lumière du Père, etc. et l'ordre et la filiation des principes y sont les mêmes, que ceux qu'expriment les vers de l'Oracle et le passage de Trismégiste. Ainsi, réunis ces ouvrages mêlent leur lumière à celle des autres écrits philosophiques, et leur accord, loin de surprendre, devient nécessaire.

Le P. Kirker (1) a fait un grand chapitre sur les trois principes de la Théologie Egyptienne, que les Pythagoriciens et les Platoniciens avoient adoptés et consacrés dans leurs écrits.

Il examine le système Hermétique sur la Monade première, principe et origine de toutes choses. Hermès l'appelle la Monade paternelle. Elle engendre la Dyade qui, unie à la Monade première, donne la Triade, laquelle brille par-tout dans la nature. C'est ainsi que chez les Chinois, leurs Docteurs disent que *un* a produit *deux*, et que *deux* unis à *un* ont produit *trois*, et que de ce nombre tout résulte.

Il appelle la Monade le Père ou le premier principe. Le second principe est νους, l'intelligence du Père, née d'elle-même. Il appelle le troisième principe la seconde intelligence. Il lui donne ce nom, par comparaison à celle qu'il appelle engendrée d'elle-même. Elle est le terme du fond paternel, de manière cependant à rester dans sa source. Il l'appelle l'Intelligence artiste du monde igné, intelligence d'intelligence. Il lui donne le nom de Dieu maître, source, vie, force, esprit ou souffle, qui anime tout. Il établit sa Trinité dans les termes rapportés ci-dessus, dans le passage de Cedrenus.

On voit ensuite ces mots : « De l'intel-» ligence première sort le Verbe lumi-» neux, fils de Dieu, le même avec son » père. Car ils ne sont point séparés l'un » de l'autre. Leur union est la vie. C'est » donc l'esprit de vie ». Nous avons déjà rapporté plus haut une partie de cette Théologie du Pimander.

Voilà, dit Kirker, les plus anciens dogmes théologiques, enseignés par Zoroastre et par Hermès. Proclus appelle cette doctrine, un don et un présent de la Divinité. Tous les Pères de l'Eglise l'ont crue si autentique et si semblable à la nôtre, qu'ils l'ont regardée, comme l'ouvrage de l'inspiration. On la retrouve dans Orphée, dans Platon, dans Aristote, etc. sous d'autres noms et sous d'autres formes. C'est de cette source, qu'est sortie la doctrine des trois principes, fameuse chez tous les Platoniciens, tels que Jamblique, Porphyre, Plotin, Proclus, Syrianus, Damascius, qui, quoique divisés entre eux sur la nature et sur les noms de ces trois principes, semblent néanmoins s'accorder à y reconnoître les trois substances créatrices de toutes choses.

Tous les anciens Philosophes instruits par les Egyptiens ont regardé cette Triade comme une puissance intelligente, incompréhensible, éternelle, existant partout, infinie, remplissant tout, etc.

Un auteur Chrétien (2), que quelques Savans croient être Origène, (3) rapporte que, suivant les Brachmanes, *Dieu est une lumière*, mais différente

(1) Kirk. Œdip. T. 3. p. 575.
(2) Beausobr. T. 1. p. 467.
(3) Origen. Philosoph. p. 159.

de celle que nous voyons; qu'il est *une Parole*, non une Parole articulée, mais une Parole de science; qu'elle s'enveloppe d'un corps, comme un homme se couvre de la peau d'une brebis. On peut voir le Mémoire de l'abbé Miguot (1) sur l'opinion, qu'avoient les Indiens, de Dieu Verbe et Lumière.

Les Cabalistes avoient sur la nature Divine la même idée, que les Manichéens et les Orientaux (2). Ils l'appeloient une Lumière répandue et diffuse (3).

Porphyre, dans Eusèbe (4), dit que l'essence divine est d'une nature lumineuse, et qu'elle habite au milieu d'un feu éthérien très-pur. Démocrite, qu'elle est un entendement de la nature du feu (5).

Les Cabalistes ont aussi une espèce de Triade fort approchante de celle des Platoniciens, des Chrétiens et des Egyptiens, qui a une influence sur les différentes sphères du monde. Kirker cite le témoignage d'un Rabbin sur ces trois intelligences, révérées dans les mystères de la Lumière primordiale, et qui avoient l'unité pour centre commun. Nous ne nous engagerons pas dans la mysticité de la cabale. Nous n'en parlons ici, qu'afin de faire voir, que la Triade, ou que le système des trois principes étoit entré, sous différentes formes, dans toutes les Théologies, et qu'ainsi il n'est pas étonnant de la retrouver dans celle des Chrétiens.

On dira peut-être, que l'ancienne révélation explique cette universalité de la Triade, et que si elle se trouve chez les Philosophes Payens, bien des siècles avant l'établissement du Christianisme, c'est que la trace des anciennes opinions patriarchales n'étoit pas absolument effacée; et que la révélation faite aux premiers hommes éclairoit encore leurs descendans.

Quoique nous n'écrivions pas ici pour des lecteurs, qui croyent à une révélation, mais uniquement pour ceux qui font usage de leur raison, la première et la seule lumière que la nature ait accordée à l'homme, nous répondrons, que la révélation ne peut être censée nécessaire, et qu'on ne peut en supposer l'existence, qu'autant que la génération d'une idée importante sur la Divinité seroit inexplicable à l'homme. Mais il s'en faut de beaucoup que nous en soyons réduits là. Nous avons vu naître la Trinité, ou le dogme de l'unité de Dieu, principe de vie et d'intelligence. Nous l'avons vu prendre naissance dans le monde matériel et visible, et passer ensuite par abstraction dans le monde intellectuel et invisible. Nous l'avons vu se propager, se multiplier sous mille formes, donner naissance à une foule de combinaisons de la même abstraction, différentes dans différentes écoles; et par-tout nous avons reconnu la marche de l'homme, dont le génie subtil a enfanté une foule de Triades de toute espèce. Nous avons prouvé, que c'étoit là comme la manie de toutes les écoles, dans les siècles où s'est formé le Christianisme; et depuis le principe le plus matériel, jusqu'à la conséquence la plus spirituelle, et à l'abstraction de l'abstraction, nous avons suivi pas à pas le progrès de la Métaphysique, sans jamais perdre la filiation des idées. Par-tout nous avons remarqué les traces de l'homme; jamais nous n'y avons vu la Divinité mêler sa lumière aux obscurités de la Métaphysique. Pourquoi chercherions-nous l'ouvrage de Dieu, où nous avons vu l'homme seul agir? Pourquoi croirions-nous à une révélation et à une Lumière sur naturelle, quand nous voyons que la raison seule de l'homme a tout fait, et qu'il est dans sa nature,

(1) Acad. Inscrip. T. 31. p. 220.
(2) Beausobr. T. 1. p. 468.
(3) Paul Beger, Cabal. Judaic. Christian. c. 3. §. 3. p. 59.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 3. p. 98.
(5) Plut. de Placit. Phil. p. 881.

lorsqu'il

lorsqu'il quitte l'être corporel et physique, en voulant s'élever, de se perdre souvent dans le monde des abstractions, et de finir, à force de vouloir être sublime, par ne plus être entendu des autres, et quelquefois par ne plus s'entendre lui-même. On auroit tort de prendre, pour des idées révélées, des subtilités inintelligibles et l'abus du raisonnement, pour une nouvelle lumière sur-ajoutée à la raison. Au reste, les Payens ne nous ont jamais donné leurs rafinemens métaphysiques, pour des inspirations. Ils parloient à des hommes trop éclairés, pour oser se dire inspirés, lorsqu'ils n'étoient que subtils. Il n'appartenoit qu'aux Chrétiens ignorans de prendre pour des idées au-dessus de la portée de l'homme, et de regarder comme inexplicable, ce qu'ils ne pouvoient point expliquer; de confondre le mot de mystère, qui signifie chose cachée au peuple, et qu'on ne lui explique point, parce qu'il n'est pas assez instruit pour l'entendre, de le confondre, dis-je, avec chose inintelligible à l'homme, révélée par Dieu, pour qu'il n'y comprît jamais rien, et cependant afin qu'il l'apprît et y qu'il crût fermement, sous peine d'être éternellement malheureux. Ces dogmes, supérieurs à la raison du peuple, ne l'étoient point à celle des Métaphysiciens, qui les portèrent dans l'initiation de Christ; mais, tous les initiés étant restés ignorans, ils devinrent nécessairement supérieurs à la raison de tout le monde, sans devenir pour cela contraires à la raison, si ce n'est lorsqu'on forçoit de les recevoir dans un sens différent de celui, dans lequel ils avoient été conçus, et dans lequel on les devoit prendre. Malheureusement on ne les voulut que contraires à la raison et chercher à les expliquer, afin de les rendre intelligibles à l'homme, fut toujours regardé comme un crime.

C'est ce ridicule préjugé, qui empêcha les Pères de l'Eglise de profiter des lumières, que les Philosophes Payens leur fournissoient dans la doctrine des trois principes, pour entendre le mystère de la Trinité, dont les rapports avec celle des Payens étoient des plus frappans. Ils n'ont pu s'empêcher d'en voir la ressemblance: ils la démontrent par-tout dans leurs écrits. Ce sont eux, qui nous ont fourni la plupart des preuves, que nous avons apportées ici, de cette conformité. Ils se retranchoient sur la connoissance, que ces anciens Philosophes avoient eue de leur ancienne révélation. Nous pensons, que non-seulement cette révélation est une chose absurde, mais qu'elle est même absolument inutile, puisque nous avons vu la filiation de cette idée et sa génération dans la tête des Métaphysiciens. La révélation s'évanouit donc. Que reste-t-il? La ressemblance. Elle est avouée: elle est prouvée. Où en est donc la source? dans les écrits de ceux, qui nous en donnent la génération et toute la filiation; chez ceux qui l'entendent; chez ceux qui nous ont appris à entendre celle des Chrétiens, qui en sont restés dépositaires, sans y rien comprendre. C'est donc chez les Platoniciens, ou chez les maîtres de Platon, soit les Egyptiens, soit les Assyriens, que nous trouverons le berceau de toute cette Métaphysique; non-seulement de la Triade des Chrétiens, mais encore de toutes les Triades de Zoroastre, d'Hermès, etc. Les auteurs sont ceux qui entendent: les copistes, ceux qui reçoivent et gardent sans rien comprendre. La science est, où le mot mystère signifie chose cachée; l'ignorance, où il signifie chose inintelligible. Les Chrétiens sont donc les copistes des Orientaux et rien de plus.

On voit, par tout ce que nous avons dit, que leur Théologie ne leur appartient pas plus en propre que leur Cosmogonie; et que dans leur Théologie, comme dans leurs mystères et leur légende, il n'y a rien qui ne se trouve

dans toutes les autres Religions, avec des formes plus ou moins différentes. Mais par-tout le fond est commun pour l'une et pour l'autre ; et la conformité est absolument parfaite dans tous les points capitaux. Je ne suis pas étonné après cela, que les Pères ayent eu autant de facilité à prouver aux Payens, que les idées des Chrétiens se retrouvoient par-tout, d'une manière plus ou moins claire (*nn*).

Je ne suis pas surpris, que les Payens de leur côté leur opposassent, comme on le voit par Celse, beaucoup d'opinions et de dogmes mystérieux assez semblables aux leurs et à ceux des Juifs. Cela devoit être aisé, pour celui qui avoit voulu faire des recherches sur les opinions et sur les cérémonies religieuses des différens peuples du monde.

Photius parle d'un certain auteur de Panople en Egypte (1), qui avoit rassemblé tous les témoignages des anciens auteurs Grecs, Perses, Thraces, Egyptiens, Babyloniens, Chaldéens, Romains, et qui avoit prouvé, que l'on trouveroit chez eux les mêmes idées religieuses, que celles qui sont consacrées dans nos livres, sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur la Croix, la Mort, la Sépulture, la Résurrection, l'Ascension de J. C., sur la descente du Saint Esprit, sur le second avénément du Christ, sur la Résurrection des morts, sur le Jugement dernier, sur la récompense des Justes et sur la punition des Pécheurs, sur la Création, sur la Providence, sur le Paradis, etc. etc. Cela a pu être, puisqu'il est vrai, comme on l'a vu, que les Chrétiens n'ont rien qui leur soit propre, et qui ne se retrouve sur-tout dans les Religions Orientales. Il n'y a peut-être d'eux, que l'idée de lier a des noms et à des événemens connus, sous le règne d'Auguste, les ridicules légendes qui se sont multipliées sous les premiers Empereurs Romains, et dont quatre seulement ont été adoptées, à cause du nombre sacré de quatre. La Religion du Soleil, et son culte, sous le nom de Christ fils de la Vierge, remonte à bien des siècles avant le règne d'Auguste ; mais les légendes imaginées (*oo*) par les initiés à cette Religion, et qui ont paru environ cent ans après Auguste, sont de nouvelle fabrique, et ne ressemblent peut-être en rien aux anciennes, si ce n'est dans les points capitaux, tels que l'Incarnation dans le sein d'une Vierge, la Résurrection sous le symbole de l'Agneau, et le cortège des douze Apôtres. Du reste elles sont aussi arbitraires, que celle d'Osiris et de Typhon faite par l'Evêque Synesius, laquelle ne ressemble presque en rien aux anciennes légendes, dont Plutarque et Diodore de Sicile nous ont conservé des fragmens.

(1) Phot. Cod. 170.

Récapitulation.

Il ne nous reste plus maintenant, qu'à mettre, en abrégé, sous les yeux du lecteur tous les traits de ressemblance, qui se trouvent entre la Cosmogonie Judaïque, base de toute la Religion des Chrétiens, et la Cosmogonie des Perses ; entre les fables solaires chez les différens peuples Egyptiens, Phéniciens, Thraces, Perses, etc. et la fable de Christ ; enfin entre la théologie des Egyptiens, des Pythagoriciens, et celle des Chrétiens ; c'est-à-dire, de tracer un tableau raccourci des trois chapitres de cet ouvrage, afin que le lecteur puisse juger, si les ressemblances sont assez multipliées, pour qu'on en puisse conclure une identité parfaite et absolue dans tous les points.

D'abord, nous y avons établi la filiation nécessaire des deux Religions Judaïque et Chrétienne, et fait voir, comment tout le système religieux des Chrétiens, et le dogme de la répara-

tion, portoient essentiellement sur le deuxième chapitre de la Genèse. Nous avons ajouté, qu'on ne pouvoit raisonnablement ni rejeter, ni prendre à la lettre cette théologie, en apparence absurde et monstrueuse; qu'il ne restoit d'autre parti, que d'y chercher un sens allégorique; que nous étions fondés à le faire, et cela de l'avis des savans Juifs et Chrétiens; qu'enfin il s'en présentoit un, simple et naturel, qui nous étoit indiqué par la Cosmogonie d'un peuple, avec lequel les descendans d'Abraham avoient eu la plus grande communication; que cette Cosmogonie étoit celle de Zoroastre, confondu souvent avec Abraham, par les Orientaux. Nous avons observé, que cette Cosmogonie avoit les mêmes caractères, que celle des Hébreux, et qu'elle paroissoit née dans les mêmes lieux, puisqu'elle fixoit le séjour délicieux, où l'homme étoit supposé placé, dans l'Iran, près des rives du Phase, du Tigre et de l'Euphrate; qu'elle distinguoit plus clairement encore, que celle des Hébreux, l'action des deux principes, celle du Dieu de Lumière et celle de l'Ange, ou du Génie des ténèbres, qui, dans toutes les deux, prenoit la forme du Serpent pour introduire le mal dans l'univers. Que dans toutes les deux Cosmogonies, le bon principe agissoit le premier, et que ce n'étoit qu'après un certain intervale de jouissance du bonheur, que l'homme éprouvoit l'influence maligne de l'ennemi de sa félicité; que le mal produit dans les deux Cosmogonies étoit la dévastation de la scène brillante, où la nature avoit placé l'homme; et que les ténèbres et le froid de l'hiver étoient le premier effet de l'influence de ce Génie malfaisant; que l'homme nud jusqu'alors sentit le besoin de se couvrir, et vit changer en un séjour affreux ces lieux de délices, que le printemps avoit embellis. Nous avons remarqué, que ce système de l'action contraire des deux principes, indiquée par la nature, étoit de toutes les théologies, et principalement le fondement de celle des Mages, dont Diogène Laërce nous dit, que les Juifs empruntèrent leurs dogmes.

Nous avons fait voir, que si c'est au septième jour, que l'homme, dans la Genèse, est déchu de sa félicité, c'est au septième mille, ou au septième mois, dans la Cosmogonie des Perses, qu'il éprouve également les premières sensations du mal, et que ce mal lui-même est annoncé, ou apporté par l'ascension de la Balance et du Serpent céleste, en automne, lorsque le soleil repasse vers les régions Australes; que la Cosmogonie des Perses appelle ce Génie malfaisant l'Astre Serpent, la Couleuvre mère de l'hiver, et que les traditions des Perses, encore aujourd'hui, le nomment le Serpent d'Eve; que les fables Rabbiniques sur le Serpent d'Eve, et sur le grand Samaël, s'expliquent aussi par ce Serpent et par le Chameau, que les Arabes avoient peint à côté de lui; que c'est par lui que s'explique la fable du fameux Serpent de l'Apocalypse, qui poursuit la femme qui tient un enfant, et à laquelle on donne des aîles, comme dans la Sphère: Serpent, qu'on dit être celui qui a séduit le monde. Nous avons ajouté à l'appui de tout cela les traditions anciennes, conservées par la Chronique d'Alexandrie, qui atteste, que plusieurs pensoient qu'Adam, Eve et son Serpent, etc. étoient du nombre des Génies, ou de ce que les anciens appeloient Dieux naturels, c'est-à-dire, des Astres. Nous avons rapporté également le type d'une médaille, où l'homme et la Chèvre, tels qu'ils sont dans nos constellations, près l'Equinoxe de printemps, la femme et le Serpent, tels qu'ils y sont aussi, près celui d'automne, sont appelés Adam et Eve, et ont été regardés comme tels. Nous avons fait voir, qu'il y avoit dans la

sphère, près du point équinoxial, ou de la porte du bonheur, un Chérubin ailé, armé de l'épée flamboyante, telque la Genèse le représente, à l'entrée du Jardin de Délices. Nous avons observé, que le temps étoit désigné par l'Arbre de vie, qui portoit douze fruits, et qui étoit divisé, comme l'œuf d'Oromaze, en douze préfectures, ou temps de bien et de mal, ou qui renferment le bien et le mal physiques, qui se reproduisent tous les ans durant chaque révolution de douze mois, le mal naissant en automne à la septième division, au lever de la femme porte-Balance et du Serpent.

Nous avons sur-tout rapporté une troisième Cosmogonie, celle des Toscans, qui sert de terme moyen de comparaison entre les deux autres, et nous avons vu, que d'un côté elle tenoit à celle des Juifs, étant conçue dans les mêmes termes absolument, et que de l'autre elle tenoit à celle des Perses, puisqu'elle employoit l'expression de mille ans, pour désigner les mois, comme celle des Juifs emploie l'expression de jours, et nous avons conclu, que la Cosmogonie, qui réunissoit le caractère des deux autres, et qui nous en donnoit la clef, étoit la Cosmogonie originale. Il a résulté de nos recherches, contenues dans le premier chapitre, que l'aventure de la Femme et du Serpent, et que l'introduction du mal originel, auquel tous les hommes sont soumis, n'est que le mal physique, et sur-tout les ténèbres et le froid, qui reviennent tous les ans détruire les œuvres du Soleil, au passage de cet astre vers les régions australes, au lever du Serpent. Donc, avons-nous conclu, le mal n'est pas sans remède, et on doit en attendre la réparation au printemps, au passage du Dieu Soleil vers les régions boréales ou dans notre hémisphère, sous le signe de l'Agneau. Donc le réparateur, qui doit triompher du prince des ténèbres, en doit triompher à l'Equinoxe et sous la forme symbolique de l'Agneau : donc, si notre explication du mal introduit par le Serpent est bonne, le Christ réparateur doit réunir tous les traits du Dieu Soleil, dont les légendes se sont multipliées dans les différentes religions. Comparons donc ; avons-nous dit, les principaux traits de l'histoire de Christ avec les traits principaux, qui conviennent au Soleil, soit pris dans la nature, soit considéré dans les allégories sacrées.

En faisant cette analyse, nous avons vu d'abord, que le premier trait, par lequel l'Evangeliste Jean le désigne, c'est par celui de Lumière, principe de toutes les Lumières; Lumière qui éclaire tout homme venant au monde; ce qui s'applique bien au Soleil, soit qu'on le considère dans le sens physique, soit qu'on le considère dans le sens théologique, ou comme *mentis fons*, suivant ce que disent Cicéron, Macrobe, Martianus Capella, etc.

Nous avons vu ensuite, que le second trait par lequel le même Evangeliste le caractérise, c'est par celui d'*Agneau*: *ecce Agnus Dei*, etc. ; ensorte que Christ est la Lumière et la Lumière triomphante sous le symbole de l'Agneau ; ce qui s'accorde parfaitement avec le caractère, que nous venons de dire qu'il devoit avoir essentiellement, comme réparateur de la nature, sous le signe équinoxial de l'Agneau.

En consultant les anciennes fictions mystiques des adorateurs du Soleil, nous avons vu, qu'on le faisoit naître, vivre et mourir, comme Christ : qu'on le supposoit naître au moment où le jour est le plus court, ou au Solstice d'hiver, et que, pour désigner l'espèce d'enfance dans laquelle est alors la Lumière, on tiroit des sanctuaires de l'Egypte son image enfantine, et qu'on l'exposoit dans un berceau aux adorations du peuple ; qu'on le faisoit naître d'une Vierge ; que la Vierge Minerve, dans son temple de Saïs, s'annonçoit pour avoir enfanté le

Dieu Soleil ; que du temps des Ptolémées ce mystère se célébroit, et qu'on en faisoit remonter fort haut l'institution ; que du temps de Plutarque, on célébroit au Solstice d'hiver les couches d'Isis, mère du Dieu, que les Grecs appeloient Apollon ; que, comme Christ, on le faisoit naître εν σκωτω, au milieu des ténèbres ; que l'on célébroit en l'honneur de sa Mère une fête appelée Fête des Lumières, absolument semblable à notre Chandeleur ; que les Egyptiens n'étoient pas les seuls, qui fêtassent la naissance du Dieu du Soleil ; que ceux de Naples, que les Grecs mêmes adoroient le Soleil enfant, sous le nom d'*Hébon* et de *Baccapée* ; que les Perses adorateurs du Soleil célébroient aussi dans un antre sacré la naissance de leur Dieu ; et que cette fête, qui passa ensuite chez les Romains, étoit fixée au 25 décembre, au même jour où Christ est censé naître : que tous les calendriers marquent ce jour là, ou le *ant. kal. Jan.*, lequel étoit le premier jour d'hiver chez eux, *natalis Solis invicti* : ensorte que le jour de la naissance du Dieu Soleil chez les Perses est absolument le même, que celui de la naissance du Dieu des Lumières, Christ chez les Chrétiens. Ce n'est donc pas sans raison, que les Payens, suivant Tertullien, appeloient les Chrétiens les adorateurs du Soleil : d'autant plus, qu'ils se tournoient vers cet astre dans leurs prières, qu'ils s'assembloient le jour qui lui étoit consacré, et qu'ils fêtoient son passage et son retour à son empire, au moment où le Soleil repassoit vers les régions supérieures. Mithra naissoit dans une grotte, comme Christ dans une étable. Ce sont les adorateurs de Mithra, qui sont supposés venir au berceau de Christ, et lui offrir les trois presens consacrés au Soleil. C'est l'Astrologie qui les y conduit. Ils voient, au moment de cette naissance, à l'Orient une étoile. En plaçant le globe à minuit, tel qu'il étoit le 25 décembre à cette époque prétendue, si nous regardons aussi à l'Orient, qu'y voyons-nous? la Constellation de la Vierge céleste, qui préside à la naissance du jour où naît le Soleil ; Vierge appelée Isis par Eratosthène, Isis dont on célébroit les couches au Solstice d'hiver en Egypte, et dont on présentoit l'enfant nouveau-né à l'adoration des peuples ; Vierge, dans le signe de laquelle Proclus place le siége de la chaste Minerve, mère du Soleil, dont l'image enfantine étoit ce jour-là tirée du sanctuaire ; cette Isis, mère du jeune Horus, dont sa mère pleure la perte, et qu'elle se réjouit ensuite d'avoir retrouvé ; de cette Vierge, qui, dans le livre de l'Apocalypse, s'envole à l'aide de ses ailes, emportant le jeune enfant, qui va régner sur le monde, (Apollon, le Soleil), pour se dérober aux poursuites du Serpent. Voilà l'astre, qui annonce aux prêtres Astrologues, adorateurs du Soleil, la naissance de leur Dieu ; et les traditions de la Perse, qui portent que l'étoile des Mages représentoit la figure d'une Vierge, justifient notre conjecture. Nous allons plus loin. Non-seulement la Vierge céleste qui préside à la naissance du jour le plus court, et à celle du Dieu Soleil, est la Vierge qui seule puisse être appelée mère sans cesser d'être vierge : mais cette Vierge porte encore, dans la sphère des Perses, l'image de son fruit. Elle tient entre ses bras un jeune enfant qu'elle allaite : elle est pure, sans tache, immaculée, comme la mère de Christ : enfin l'enfant qu'elle tient est nommé Christ et Jésus. Peut-on porter plus loin les vraisemblances, ou plutôt la démonstration ? Ce rapport qu'il y a entre la naissance de Christ et l'Ascension de la Vierge céleste, ceux des mystères de sa vie avec la marche du Ciel, n'étoient point oubliés même du temps d'Albert le Grand, quoiqu'on n'en comprît plus le sens. Il n'y a pas jusqu'au Jésuite Riccioli, qui n'appelle cette constellation *Virgo Dei-para* ; et

indépendamment de toutes ces traditions, il est certain, de toute certitude, que c'est elle qui montoit à l'Orient, à minuit, précisément au moment où l'on fixe la naissance de Christ, et que c'est la seule manière d'expliquer, comment Christ, dans les allégories mystérieuses de la Lumière, étoit supposé naître d'une Vierge.

Nous avons fait voir de plus, que cette même Vierge, qui ouvroit l'année divisée en douze mois, avoit parmi ses étoiles une étoile appelée Janus. C'est le nom du chef de la division duodécimale chez les Romains, qui avoit pour attributs caractéristiques la barque et les clefs, enfin tous les traits de Pierre, chef des douze Apôtres, ou du cortège de Christ, cortège qui est absolument le même que celui du Dieu Soleil, qui circule dans les douze signes du Zodiaque, et engendre l'année divisée en douze mois. Chacun de ces mois est présidé par un génie particulier; c'est un Ange chez les Perses, un Apôtre chez les Chrétiens, un des douze grands Dieux chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains. Nous avons remarqué, que cette même Vierge, qui ouvroit l'année solaire, et par laquelle, chez les Egyptiens, on représentoit l'année sous le nom d'Isis, avoit pour mère *Anna*, dont on a fait Ste. Anne, mère de la Vierge, comme les Romains ont personnifié le même Etre allégorique, sous le nom d'*Anna Perenna*. Nous avons encore suivi sa marche, dans ses rapports avec son fils, et nous avons vu, qu'elle étoit absorbée dans les rayons de sa gloire à l'époque même de l'année, où nous fêtons sa réunion à son fils, sous le nom d'Assomption, et qu'elle se dégageoit des rayons du Soleil, au moment où nous fêtons sa nativité, et où les calendriers anciens marquent, *exoritur Virgo*. Nous y avons joint un monument singulier, composé de trente-six tableaux, tous relatifs à la Déesse de l'année et des saisons, à la mère du Dieu de la Lumière et de la chaleur. Ce monument se trouve sur une des portes de Notre-Dame de Paris, et il atteste, que la Déesse, à laquelle cette Eglise est consacrée, est la Vierge Isis, ou celle des Constellations, autour de laquelle est rangé tout le cortège symbolique des 36 tableaux.

Ainsi la mère, le fils et le chef des douze sont encore dans la Sphère, et se trouvent placés au point du Ciel, qui ouvre la révolution solaire, à l'instant précis de minuit où commence le jour; ensorte que Christ dans sa naissance, soit pour l'heure, soit pour la forme Astronomique qui y préside, n'a rien qui ne convienne au Soleil, et qui ne lui ait été appliqué. Donc jusqu'ici rien ne différencie Christ du Soleil ou du réparateur, qu'exigeoit le mal produit par le Serpent. Passons à la réparation même.

Le Soleil supposé naissant le 25 Décembre, ou entrant dans sa carrière le jour même où l'on fixoit le commencement de l'hiver, c'est-à-dire, le 8 *ant. kal. Januar.*, devoit aussi être censé franchir le fameux passage, qui sépare cette saison de la saison suivante, ou l'hiver du printemps, et se soustraire à l'empire des longues nuits et aux ténèbres de cette espèce de tombeau, le 8 *ant. kal. April.*, terme auquel les calendriers anciens fixoient le commencement de la nouvelle saison et le rétablissement de l'ordre dans le monde sublunaire. Effectivement, nous avons vu, que, comme les anciens célébroient le 8 *ant. kal. Jan.* une fête en l'honneur du Soleil, qui étoit à cette époque dans une espèce d'enfance, ils en célébroient aussi une autre, sous le nom d'*Hilaria*, le 8 *ant. kal. April.*, en honneur du Soleil, qui affranchissoit en ce jour l'univers de l'empire des nuits. Or, c'est à pareil jour précisément, à l'heure de minuit, c'est-à-dire, trois mois après, minute pour minute, que les premiers Chrétiens, ou leurs traditions les plus anciennes sup-

posent, que Christ est sorti du tombeau tout radieux, et qu'il a affranchi l'univers de l'empire du Prince des ténèbres, et détruit le mal produit par le Serpent. C'est-à-dire, que Christ, chez les Chrétiens, fait spirituellement la même chose, que fait le Soleil physiquement, et au même moment, et il triomphe du même monstre; j'ajouterai sous la même forme, puisque le Soleil entroit alors dans *Aries* ou dans l'Agneau. Il y a bien de l'apparence, que toute cette spiritualité est calquée sur la Physique, ou plutôt qu'elle n'est que de la Physique déguisée sous une forme spirituelle et abstraite. Les Anciens appeloient Seigneur le Soleil: les Chrétiens appellent son jour le jour du Seigneur. Le Soleil franchissoit alors sous le Bélier le fameux passage, qui sépare l'empire de la Lumiere et du Bien de celui des ténèbres et du mal. On appelle la fête de la Résurrection la fête du passage du Seigneur, et on la fixoit primitivement au 25 mars invariablement. Depuis elle est devenue mobile, mais toujours néanmoins liée nécessairement à l'Equinoxe et au passage du Soleil vers l'empire des jours et vers le trône de sa gloire. On a vu l'origine des traditions, qui fixent à cette même époque, soit la création primitive, soit la réparation, soit le second avénement, et le rétablissement d'un nouvel ordre des choses.

Nous avons fait remarquer, que ces mêmes fêtes équinoxiales étoient, sous le même symbole de l'Agneau ou du Bélier, établies depuis long-temps en Egypte, en Perse, en Judée sous le nom de l'immolation de l'Agneau, etc. en mémoire de la grande révolution opérée dans la nature par l'action du feu céleste. Nous y avons opposé la cérémonie, qui se pratique encore aujourd'hui à Jérusalem, où l'Evêque, en sortant du tombeau de Christ, imite la descente du feu céleste sur la terre, et entonne le *resurrexit*; et nous avons fait remarquer, que toutes nos cérémonies nous rappellent l'idée d'un renouvellement de toutes choses, et sur-tout le triomphe du feu nouveau et de la Lumière nouvelle.

Nous avons fait voir, que l'Agneau Pascal n'étoit pas un symbole arbitraire, et qu'on avoit eu sur l'Agneau les mêmes principes théologiques, qu'on avoit eus anciennement sur le Bœuf, et qui sont encore perpétués en Orient: que le Taureau, ayant autrefois occupé l'équinoxe de printemps, comme nous l'avons prouvé dans notre explication du mouument de Mithra, sous lui la nature s'étoit régénérée, et son sang en avoit réparé les malheurs, comme fit ensuite le sang de l'Agneau, qui le remplaça à l'équinoxe. Nous avons dit, que le changement d'animal symbolique étoit une suite nécessaire de la précession des équinoxes et du changement du signe céleste, sous lequel le Dieu Soleil franchissoit le fameux passage et réparoit le mal de la nature; enfin, que si Christ réparateur est appelé l'Agneau, qui répare le mal produit par ce Serpent, c'est qu'effectivement le Soleil, au moment où il répare la nature, est uni à l'Agneau équinoxial; et qu'ainsi Christ, s'il est effectivement le Soleil, a dû nécessairement être figuré par l'Agneau, comme il l'est réellement chez les Chrétiens, qui ne sont sauvés que par l'Agneau, et qui n'entrent dans le royaume de la Lumière, que par la porte de l'Agneau, dont le sang leur ouvre l'entrée. Ainsi Christ triomphe à la même époque que le Soleil, sous la même forme que le Soleil, et cela, parce que Christ et le Soleil ne sont qu'une même chose. Nous avons rapporté tous les passages de l'Apocalypse sur l'Agneau, et nous avons fait voir, que l'initiation de Christ n'est autre chose, qu'une initiation aux mystères de la Lumière triomphante sous le signe de l'Agneau, lieu de l'exaltation du Soleil, et que les Chrétiens sont appelés,

tantôt enfans de la Lumière, tantôt les Disciples et les serviteurs de l'Agneau. Nous avons rapporté tous les caractères symboliques de cette initiation, le sceau de l'Agneau donné à tous les nouveaux baptisés, les *Agnus Dei*, et les images de Christ, qui originairement se réduisoient à un Agneau. Car anciennement, on n'en connoissoit point d'autres. Enfin, nous avons fait observer, qu'elle a été la raison qui fit consacrer cet animal symbolique, et que le grand rôle, qu'il joue dans les religions anciennes, vient de celui qu'il jouoit dans l'année solaire, dont il fixoit la plus importante époque. On a vu, comment la régénération physique a donné lieu à des régénérations spirituelles chez tous les peuples, dont les mystères étoient liés à cette importante époque de la nature et de la marche du Soleil.

Après avoir considéré le Soleil dans ses rapports avec la nature et avec le Zodiaque, nous l'avons ensuite considéré dans les allégories mystiques des différens peuples du monde, et nous avons vu, qu'on lui avoit fait éprouver dans ces fictions religieuses tout ce que Christ éprouve dans celle des Chrétiens : qu'il étoit mis à mort, qu'il descendoit aux enfers, et ressuscitoit comme Christ.

Osiris naît en Egypte : on annonce sa naissance, sous le nom de naissance du Seigneur : il est mis à mort : il descend aux Enfers ; on le pleure pendant plusieurs jours, et bientôt on chante Osiris ressuscité et vainqueur des ombres du tombeau. Sa mort, dit Plutarque, désigne la diminution de la Lumière et le triomphe des nuits sur le jour. Il reparoît au printemps, et vient donner à la Lune la fécondité. Il a son tombeau, comme Christ ; et les Prêtres, en habit de deuil, viennent tous les ans y répandre des larmes. On représente sa passion dans les mystères, qu'on appelle mystères de la nuit ; on y voit son simulacre, et on le porte à un lieu, qu'on appelle son sépulcre; bientôt des fêtes de joie succèdent à cette tristesse feinte et passagère.

Il en est de même de Bacchus, ou du Soleil, sous le nom de Bacchus, et peint, comme Osiris, avec les cornes de l'ancien Bœuf équinoxial, comme Christ l'est sous la forme de l'Agneau. Bacchus, l'intelligence de la Divinité unie à la matière, τῆς ὕλικος, comme Christ Verbe incarné, Bacchus appellé *Iao*, comme le Christ des Chrétiens Gnostiques, Bacchus représenté sous l'emblême d'un enfant naissant au Solstice d'hiver, et exposé sur le Van Mystique, comme Christ dans sa crêche : Bacchus, fils de Cérès, nom de la Vierge céleste, qui porte l'image du jeune Christ : Bacchus, qui paroit en triomphe monté sur l'âne: Bacchus qui change l'eau en vin, comme Christ: Bacchus qui avoit ses initiations et ses mystères, comme Christ : Bacchus qui étoit, comme Christ, mis à mort, qui descendoit aux Enfers, et ressuscitoit, et qui retournoit ensuite au sein de la Divinité, dont il étoit descendu, pour se communiquer au monde visible : Bacchus, dont on représentoit la passion par le déchirement d'un Taureau, comme on représente celle de Christ par l'immolation de l'Agneau, qui remplaça l'ancien Taureau : Bacchus, dont Minerve ou l'Isis, mère du Soleil, conserve le cœur pour le rendre au premier Dieu son Père : Bacchus à qui on donnoit le nom de fils de Dieu, comme Platon le donne au soleil, et dont les Payens expliquoient les avantures tragiques par les phénomènes de la nature et par la marche du Soleil: Bacchus enfin appelé *yes*, et désigné dans l'hymne de Martianus Capella par ce nom, allongé ensuite de la terminaison *us* ou en *Jesus*.

Il en fut de même d'Adonis, mort, descendu aux Enfers, et ressuscité à l'Equinoxe de printemps, et dont Macrobe, avec raison, explique la résurrection

rection par le retour du Soleil aux régions Boréales, et par son passage équinoxial. Adonis, ou le Soleil, est pleuré : on lui dresse un tombeau, et après quelques jours de deuil, on chante son retour à la vie et à l'empire des Dieux, et le triomphe du Dieu Soleil sur l'hiver, monstre affreux, qui lui a ôté la vie, en le dépouillant du principe de fécondité.

Nous avons vu également le Soleil, sous les noms d'Horus et d'Apollon, naître d'Isis, être confié aux soins du Bootès, qui accompagne toujours la Vierge céleste, auprès de laquelle il est placé, être mis à mort, pleuré par sa Mère, qui a enfin le bonheur de le retrouver, après qu'il a triomphé du grand Serpent à l'Equinoxe de printemps, époque où l'on fêtoit ce triomphe en Grèce. Les Pères de l'Eglise, et les défenseurs de la foi Chrétienne se sont étudiés à nous décrire ces alternatives de tristesse et de joie, et les fêtes lugubres et gaies occasionnées par la perte et le retour à la vie du jeune fils d'Isis : les larmes de sa Mère, la désolation de ses prêtres, et les chants d'allégresse, qui succédoient lorsque la Déesse voyoit son fils rendu à la vie et à l'immortalité, aller prendre place à la droite de Dieu son Père, comme il nous est représenté dans Callimaque. Nous avons vu Macrobe nous peindre ce Dieu renfermé dans un antre étroit et ténébreux pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'au printemps il s'affranchît des ombres de cette espèce de tombeau, pour rentrer vainqueur dans son empire, dont l'hémisphère Boréal est le siége.

Nous avons cité les peuples Hyperboréens, qui célébroient par des concerts et des danses le passage du Dieu Soleil au point équinoxial de printemps, et son retour vers leurs régions, dont il alloit faire le bonheur. Ces fêtes appelées dans certaines contrées fêtes de sa résurrection, étoient dans d'autres appelées fêtes de son réveil, ou de la liberté, qui lui étoit rendue : tant la même idée a été exprimée par des formes différentes.

Nous avons passé en Phrygie, où nous avons vu le même Dieu Soleil, honoré sous le nom d'Atys, éprouver une cruelle mutilation. Comme Christ, *Atys* naît au milieu des ténèbres, et apporte sur la terre une grande lumière. Sa mutilation réduit la terre à une affreuse stérilité ; mais au printemps il est rendu à la vie et à l'empire des Dieux. Ce retour est célébré par deux fêtes, d'abord de deuil, et ensuite de joie, dans lesquelles l'immolation du Bélier est une des principales cérémonies. On lui élève un tombeau où l'on dépose son image : on l'arose de larmes, et le troisième jour on célèbre en son honneur la fête *Hilaria*, en mémoire de sa résurrection, pour signifier, dit Macrobe, la victoire que le jour remporte sur les nuits de l'hiver. Alors, s'élevant au-dessus de la terre, ce Dieu reprend, dit-on, son ancien sceptre. Ce triomphe, cette résurrection d'Atys célébrée par la fête des *Hilaria*, étoit fixée au 8 ant. kal. april, trois mois, jour pour jour, après celle de la naissance du Dieu Soleil, ou le *natalis Solis invicti*, c'est-à-dire, le 25 mars, précisément le même jour où tous les Chrétiens anciennement célébroient la victoire de Christ, par de semblables *Hilaria*, où l'on répète sans cesse le cri de joie, *Alleluia !* On avoit représenté auparavant Atys attaché à un arbre, au pied duquel étoit l'Agneau équinoxial immolé, et cet arbre se coupoit au milieu de la nuit, durant laquelle se célébroit le mystère de ses souffrances. Ces mystères étoient liés aussi essentiellement à l'Equinoxe de printemps, que l'est la Pâque des Chrétiens, parce qu'alors le roi Soleil parcouroit *Aries* ou l'Agneau, et que les peuples des régions boréales y célébroient l'approche du Dieu Sauveur, et, comme dit Damascius, notre affranchissement des puissances de l'enfer,

et le rétablissement des ames dans le séjour de la Lumière.

Enfin nous avons comparé Christ avec le Dieu Soleil, honoré en Perse sous le nom de Mithra, Dieu dont on fêtoit la naissance le même jour que celle de Christ, et qui naissoit dans un antre, comme Christ dans une étable; Dieu qui avoit ses disciples et ses martyrs, comme Christ, et dans la religion duquel on retrouve les sacremens de Baptême, de Pénitence, de Confirmation, l'Eucharistie avec ses paroles mystiques, le dogme de la résurrection, des vierges, et la loi de continence, l'usage d'un signe sacré dont ses disciples marquoient leurs fronts. Nous avons vu ce Mithra, dont le culte étoit né dans les pays qui nous fournissent l'explication du fameux Serpent auteur du mal, et où nous trouvons le premier des signes du Zodiaque appelé Agneau, nom symbolique du réparateur, et une sphère qui place dans les bras de la Vierge céleste le jeune enfant appelé Christ; enfin dans ces pays dont le Soleil étoit la grande Divinité, nous avons vu, dis-je, ce Soleil, Dieu Mithra, non-seulement naître comme Christ et le même jour, mais mourir, être enseveli, pleuré comme lui, et enfin ressusciter et ses prêtres dire au peuple, que la mort de leur Dieu a fait leur salut. Nous ne nous sommes pas bornés à ce seul trait de ressemblance, qui se trouve entre l'ancienne religion des Perses et la nôtre; nous en avons suivi les traces jusques dans les pratiques religieuses, qui se sont perpétuées en Perse; nous y avons vu la fraction du pain, qui s'y célèbre à l'équinoxe du printemps, et la distribution qu'en fait le Roi aux Seigneurs de sa Cour, à-peu-près de la même manière dont le Christ établit son Eucharistie. Nous avons retrouvé chez eux, dès la plus haute antiquité, les fables théologiques de la chute des Anges, les combats des Anges des ténèbres contre ceux de Lumière; des opinions semblables au nôtres sur le paradis et l'enfer; un ordre hiérarchique absolument semblable au nôtre: enfin, une ressemblance parfaite entre les constitutions ecclésiastiques de ces peuples et la nôtre: de manière à faire voir la filiation de notre culte, né du culte Mithriaque et véritable secte de la religion de Zoroastre, et de la religion du Feu Solaire, la plus ancienne, ou pour mieux dire la seule, et la religion universelle de tous les peuples. Nous avons conclu, d'après l'énumération de ces différentes fables solaires, que la légende de Christ étoit une fiction mystique de même nature, mais seulement moins ingénieuse, que les autres; du reste d'accord entièrement avec elles sur le point capital, celui de la résurrection à l'Équinoxe de printemps, et du deuil qui accompagnoit la mort qui étoit supposée précéder cette résurrection. Nous avons rapporté à l'appui de tout cela une foule de pratiques consacrées dans la religion de Christ, qui prouvent ses rapports avec le culte du Soleil; d'où nous avons conclu, que le culte de Christ étoit absolument celui du Soleil, parce que les fables faites soit sur la naissance du Réparateur, soit sur sa mort et sa résurrection conviennent au Soleil, et avoient été déjà faites avec quelque nuance de différence sur le Soleil chez différens peuples; et qu'il étoit inutile de chercher ailleurs, que dans le Soleil, le héros de la religion des Chrétiens, puisqu'il avoit tous les caractères du héros des autres Religions, dont le culte étoit dirigé vers le Soleil, que l'univers a adoré sous une foule de noms différens, et que l'on fait victime de malheurs à-peu-près semblables, et fixés aux mêmes époques du temps.

Après avoir établi un accord aussi parfait entre la théorie du second chapitre, et celle du premier, qui demandoit nécessairement le Soleil pour

réparateur, nous avons passé à la partie Théologique de la religion des Chrétiens, et nous avons fait voir, que le Soleil avoit aussi le caractère théologique essentiel à Christ, c'est-à-dire, qu'il étoit le corps visible, auquel s'unissoit dans ce monde la substance lumineuse, que les Théologiens Payens appeloient *Mentis fontem*, ou la source de nos intelligences et le *Logos* ou l'intelligence de la Divinité invisible, le second Dieu, ou le fils de l'Etre suprême, la Lumière de Lumière, le fils premier né du Père invisible, qui seul peut voir son père, sa force, sa sagesse, son image. Nous avons établi la distinction des deux natures de la lumière, comme celle des deux natures de Christ, résidant éternellement au sein de son père sous un rapport, et habitant sous un autre parmi nous, et assujetti au corps et à ses altérations dans le monde visible. Nous avons fait voir, que non-seulement le dogme de l'unité de Dieu n'étoit point particulier aux Chrétiens, mais qu'il en étoit de même de celui de la Trinité, ou de la subdivision de la Monade paternelle en *Logos* et en *Spiritus*, abstractions personnifiées par la mysticité; qu'on les retrouvoit dans Platon et dans la Théologie Egyptienne, d'où les Chrétiens les avoient vraisemblablement empruntées; que ces subtilités métaphysiques étoient en vogue dans le temps où les idées théologiques des Chrétiens ont paru en Occident, et ont pris une certaine consistance; que leurs Docteurs parlent le même langage que l'on parloit dans les écoles des Platoniciens. Nous avons remarqué, que cette ressemblance de dogmes est non-seulement avouée par leurs Docteurs, mais que ce sont eux sur-tout qui nous en ont fourni les preuves.

Nous avons vu naître ces idées des réflexions les plus simples sur la nature, dans l'unité de laquelle réside l'unité de vie et d'intelligence, dont tous les êtres ont une portion. Nous avons vu le *Spiritus* chez les Payens, comme chez les Chrétiens, désigné par le même nom, peint sous les mêmes formes, divisé en sept parties de la même manière, remplissant les mêmes fonctions de principe de vie et d'esprit créateur, et prenant le nom de Dieu dans l'une et l'autre Théologie.

Nous avons vu également le principe d'intelligence, ou la sagesse de l'Etre unique, désignée par le même nom de νους λογος, *mens et Verbum*; appelé dans l'une et l'autre Théologie du nom de Lumière, et placé dans la substance lumineuse du grand Dieu; faisant dans l'une et dans l'autre la fonction de sagesse universelle et de principe d'intelligence, dont chacune de nos intelligences est une émanation. Nous avons vu la Théologie d'Orphée d'accord en cela avec celle des Chrétiens, et sur-tout avec l'Evangile de Jean, le seul qui nous donne quelques notions sur le *Logos*, lumière intelligente et invisible dans Dieu, et visible parmi nous en s'unissant au corps solaire. Nous avons vu celles des Phéniciens, des Caldéens, des Egyptiens, des Grecs Platoniciens, Plotin, Proclus, Jamblique, Porphyre, etc. s'accorder toutes à nous donner la Lumière pour principe d'intelligence; désigner par le mot Lumière, l'Intellect ou le *Logos* de la Divinité, et appeler Dieu cette Lumière.

Nous avons ensuite vu, comment ce Dieu *Spiritus* et ce Dieu Lumière se confondoient dans la substance du grand Dieu unique, et ne faisoient qu'un seul Dieu, principe d'intelligence et de vie universelle, qui étoit le grand Pan, ou l'univers lui-même.

Nous avons vu la Métaphysique, par ses abstractions, faire naître de l'univers même un Dieu tout incorporel, qui étoit l'unité même de l'Etre cause de tout; Etre absolument intellectuel, qui renferme en lui toutes les divisions de l'Etre corporel avec leur fi-

liation et leur ordre gradué, mais d'un ordre intellectuel, comme l'unité abstraite l'étoit elle-même. Ce Dieu des Platoniciens et des autres Spiritualistes est aussi celui des Chrétiens, qui l'ont admis avec toutes les divisions intellectuelles de son unité purement intellectuelle. Nous avons vu alors le *Logos* devenir l'intelligence pure de Dieu, et le plan archétype de tous les êtres, idée commune aux Platoniciens et aux Chrétiens, et par laquelle s'explique le passage de Jean, qui suppose que l'ordre du monde et son organisation est l'ouvrage du Verbe, ou de l'intelligence divine, qui réside primitivement en Dieu, et qui brille secondairement dans le monde son ouvrage. Nous avons vu, que les idées théologiques sur les trois principes n'avoient point changé en se spiritualisant, si ce n'est qu'elles avoient rendu incorporel tout ce qui étoit corporel auparavant: mais que chez les Spiritualistes des deux Théologies Payenne et Chrétienne, tout étoit absolument semblable. Nous avons cité à l'appui de notre théorie le fameux hymne de Martianus Capella, dans lequel toute la mysticité de la Théologie du Soleil se trouve réunie à la partie Cosmique, rapportée plus haut. Nous l'avons fait suivre de plusieurs passages de Macrobe, dans lesquels on retrouve les trois principes, Père, *Logos*, et *Spiritus* avec leur unité originelle, dont ils ne se séparent jamais, et avec leur filiation naturelle, et on y voit le *Spiritus* procédant du *Logos*, que le père engendra, enfin le même dogme et le même langage, qu'on retrouve chez les Théologiens Chrétiens. Nous avons fait voir ensuite, que cette Théologie n'étoit pas celle de Macrobe seulement; qu'elle se retrouvoit chez tous les Platoniciens, et qu'elle avoit donné lieu à une foule de subtilités métaphysiques, beaucoup plus compliquées et plus difficiles à entendre, que la Trinité Chrétienne, qui paroît inintelligible à ceux qui ne se sont pas bien pénétrés du génie d'abstractions, qui a présidé au système théologique des Platoniciens.

Nous avons vu cette Théologie développée sur-tout dans Platon et dans son Commentateur, qui appellent le premier Dieu le *Bien*, en style Platonicien, ou le Père. Au-dessous ils placent l'intellect, ou l'intelligence première, à qui ils donnent le nom de fils, et enfin la première ame, ou le *Spiritus*, principe de mouvement et de vie, comme l'intelligence est le principe de l'ordre et des formes du monde matériel, ainsi que du monde archétype; et la tendance de l'un et de l'autre vers le bien, ou vers l'unité première, qui est leur centre. C'est ce qu'on appelle, dans la Théologie ancienne, le système des trois principes rappelés à l'unité, et ce dont les Chrétiens ont fait leur Trinité. Nous avons remarqué, que par-tout le second principe, le *Logos*, ou l'intelligence du Pere, y est désignée par le nom de Lumière, comme elle l'étoit par la lumière dans le système des Matérialistes, ou dans le grand Dieu, nature universelle, et comme le *Logos*, ou le Verbe, l'est également dans l'Evangile de Jean, dont la Théologie appartient aux Spiritualistes, lesquels ont conservé les mêmes divisions, le même nom et les mêmes graduations admises entre les trois principes du matérialisme. Nous avons vu également, qu'ils plaçoient au-dessus de tout l'Unité souveraine, ou la Monade paternelle, et que toute leur Théologie se rapportoit, suivant Plotin, aux trois principes.

Nous avons ensuite fait voir cette universalité du système des trois principes dans Platon, Porphyre, Amelius, Numenius, Philon, Proclus, Macrobe, chez les Pythagoriciens, chez les Platoniciens, et sur-tout chez les Egyptiens leurs maîtres: doctrine expliquée d'une manière claire et précise dans les vers d'un ancien Oracle Egyptien et dans

le Pimander de Trismegiste. Nous avons sur-tout remarqué, que cette universalité du dogme des trois principes et sa conformité avec les nôtres n'avoient point échappé aux Docteurs Chrétiens, qui eux-mêmes non-seulement en ont rassemblé les preuves, mais qui en ont avoué la parfaite ressemblance avec leur Trinité, et qui ont reconnu les trois personnes, ou les trois attributs personnifiés de l'Etre unique Dieu, dans les trois principes Bon, Intellect et *Spiritus*, ou père, fils et ame universelle de la Théologie des Payens. Nous avons fait observer, que la connoissance d'une prétendue révélation, à laquelle ils avoient recours pour expliquer cette singulière conformité, étoit une idée non-seulement absurde, mais inadmissible, par cela même que cette supposition étoit inutile, puisqu'on avoit d'une manière claire et précise la génération de cette idée dans la Métaphysique des Anciens. Nous avons conclu, qu'elle étoit aussi humaine chez les Chrétiens que chez les Payens, et que les Payens en étoient les véritables créateurs, puisqu'eux seuls en avoient conservé la véritable filiation, et nous donnoient non-seulement la clef de cette idée métaphysique, dont les Chrétiens se trouvoient dépositaires sans l'entendre, mais encore plusieurs échantillons de différentes triades et de combinaisons encore plus compliquées d'abstractions de ce genre; d'où nous avons enfin conclu en dernière analyse, que la Théologie des Chrétiens ne leur appartient pas plus en propre, que leur mysticité sur le Dieu Soleil mort et ressuscité, pour réparer le mal de la nature. Donc Christ, considéré ou sous les rapports théologiques de Verbe, ou sous les rapports allégoriques d'homme né au sein d'une Vierge le 25 décembre, et triomphant des ténèbres le 25 mars, sous la forme d'Agneau, est absolument le Soleil, c'est-à-dire, le seul être qui puisse réparer le mal introduit dans l'univers par le Serpent d'automne. Donc Christ, tel que nous venons de le peindre, et tel qu'on nous le propose à adorer, n'a jamais existé que dans le Soleil, non plus que le cortège des douze n'a jamais existé, que dans les douze intelligences des douze signes et des douze mois que parcourt le Soleil; ni sa mère n'a existé ailleurs, que dans le Ciel astronomique où elle est encore tenant son jeune fils, et fuyant devant le grand Serpent. C'est la seule Vierge, qui allégoriquement puisse devenir mère, sans cesser d'être vierge : c'est le seul Serpent, qui puisse produire l'hiver et le mal de la nature, comme le Bélier, ou l'Agneau équinoxial est le seul Agneau, qui puisse réparer les malheurs du monde, et nous soustraire à l'empire des ténèbres. Donc toute l'histoire d'Adam, d'Eve et du Serpent; donc celle de l'incarnation du Christ au sein d'une Vierge, et son triomphe sur ce même Serpent à Pâques, n'est qu'une allégorie sur le Soleil : donc les Chrétiens ne sont, comme le disoient les Payens, au rapport de Tertullien, et comme le disoit Adrien, que les adorateurs du Soleil. La légende, qui en fait un homme, ne change pas plus la nature de ce Dieu universel, que celle qu'a faite l'Evêque Synesius sur Osiris, n'empêchera de reconnoître dans Osiris le Dieu Soleil, comme tous les Anciens l'y ont vu. Donc nous conclurons avec Martianus Capella, en apostrophant le Soleil :

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

En vain on voudroit opposer à notre conclusion les prophéties, qui annoncent l'avénement de Christ. Outre que la plupart des passages, que l'on applique à Christ, peuvent s'appliquer à tout autre qu'à lui, et ne signifient pas tout ce qu'on veut leur faire signifier, il est encore clair, que celles mêmes, qui semblent désigner le Fils de Marie, telles que dans ce passage, *Virgo pariet, etc.*

n'étoient pas difficiles à faire : qu'on peut avec un globe céleste en faire pour tous les âges de la grande période de 25,000 ans, c'est-à-dire, pour tous les siècles, sans avoir besoin pour cela d'inspiration.

Inutilement encore invoqueroit-on le témoignage des historiens, qui en parlent, ou qu'on a fait parler, (*pp*) tel que Josephe. Outre que cet historien écrivoit près de cent ans après le temps où l'on fait vivre Christ, tous les savans conviennent aujourd'hui, que le passage, où il est question de Christ, a été interpolé par une pieuse fraude, et qu'il n'est pas de Josephe. Quant à Tacite, lequel près de cent vingt ans après la mort de Christ nous parle du chef de la secte orientale des Chrétiens, qui s'étoit établie à Rome avec les Isiaques, avec les mystères de la déesse de Phrygie, etc. il dit ce qu'en disoient les Chrétiens, sans s'être donné la peine de faire des recherches et un examen critique d'une chose, qui ne l'intéressoit guères, et qui ne pouvoit entrer dans le plan de son histoire. Il semble n'avoir en vue, que de donner l'étymologie de la dénomination des Chrétiens, sectateurs d'un certain Christ, dit-il, qu'on débitoit avoir été mis à mort, sous Ponce-Pilate. Tacite par-là ne prouve pas plus l'existence historique de Christ, qu'il n'eût prouvé celle d'Osiris, si ayant à parler de ce Dieu Egyptien, il eût dit qu'on assuroit qu'il avoit régné en Egypte, et qu'il avoit été tué par Typhon son frère. Il est arrivé à Tacite, à-peu-près ce qui arriveroit à un historien Français, qui par occasion auroit à parler d'une secte Indienne, laquelle depuis plus de cent ans se seroit établie en France, d'abord très-obscurément, et qui cent ans après commenceroit à être plus connue et persécutée, s'il nous disoit qu'ils s'appellent Bramines, du nom d'un certain Brama, qui a, dit-on, vécu dans l'Inde. Nous garantiroit-il pour cela l'existence de Brama ? Il faudroit, que Tacite eût fait des recherches les plus exactes sur la vérité de l'existence de Christ, sur sa mort sous Ponce-Pilate ; ce que n'a jamais eu intention de faire Tacite. La question étoit trop peu importante pour lui. Il a dit ce qu'on disoit à Rome, d'après le témoignage des Chrétiens, et rien de plus. Il n'a jamais prétendu s'en rendre garant. Si cette existence eût été si indubitable, on n'auroit pas vu dans le même temps des savans, qui examinoient de près la question, puisqu'ils attaquoient le culte des Chrétiens, leur dire, que ce prétendu, Christ, qu'ils adoroient, étoit le Soleil, comme nous l'avons vu dans Tertullien, et comme nous avons prouvé, qu'effectivement ils adoroient le Soleil sous ce nom, et qu'eux mêmes alors ignoroient la nature du culte, qu'on avoit apporté de Judée à Rome, sous le nom de culte de Christ.

Nous pourrions suivre encore plus loin le système des rapprochemens et des ressemblances, et faire voir, que les Chrétiens n'ont rien qui soit à eux exclusivement, non-seulement dans leurs mystères, ni dans leur théologie, mais même dans leurs pratiques religieuses, dans leurs cérémonies, et jusques dans leurs fêtes. C'est un ouvrage particulier à faire sur cet objet, et que je laisserai faire à d'autres, à moins qu'une surabondance de loisir ne me permette de m'occuper de cette seconde manière de démontrer la nature de leur religion, et sa conformité avec les religions les plus anciennes ; démonstration dont la question présente sur l'origine de leur religion n'a plus besoin. Je me bornerai à un seul échantillon des erreurs grossières où ils sont sur la nature des fêtes qu'ils célèbrent, qui sont encore toutes payennes, et qui appartiennent à l'ancien culte du Soleil, et à celui des Génies qui forment son cortège.

Les anciens honoroient Bacchus, sous le nom de *Dionysios* : c'étoit son vrai nom chez les Grecs. On avoit

imaginé différentes aventures tragiques, par lesquelles ce Dieu finissoit sa vie. Tantôt on l'avoit coupé en morceaux pour le faire cuire: tantôt il avoit été mis à la broche. En Egypte on célébroit sa mort, sous le nom de mort d'Osiris, et une tête de Papyrus, abandonnée aux flots du Nil, alloit en porter la triste nouvelle à Biblos, comme nous l'avons vu dans Lucien. Il étoit regardé comme le premier Instituteur de la Religion et des mystères, ainsi qu'Eleuthère qui les établit, suivant Hygin (1). On lui donne à lui-même cette épithète, qui en latin est traduite par *Liber*, nom le plus ordinaire de Bacchus chez les Latins. On célébroit en son honneur deux fêtes principales, les unes au printemps, les autres au commencement de l'automne. (*qq*) Les premières se célébroient à la ville, et s'appeloient *Urbana :* celles d'automne hors la ville et à la campagne : on les appeloit *Rustica.* (2) On y ajouta ensuite un jour de fête par flatterie, en honneur de Démétrius, roi de Macédoine: on appela cette fête *Festum Demetrii,* comme on peut le voir dans Plutarque (3). Ce prince tenoit sa cour à Pella, près du Golfe de Thessalonique : on en a fait tout bonnement un martyr de Thessalonique, en 303.

On donnoit aussi à *Dionysos* son nom oriental de *Bacchos*, ou *Bacchus*; on en a fait un martyr d'Orient, sous le nom de St. Bacchus, martyrisé en Orient, l'an 302, précisément au même temps, que St. Démétrius en Macédoine. Les fêtes d'automne de Bacchus, d'après ce que nous avons dit, devoient donc être annoncées dans le Calendrier Payen de cette manière : *Festum Dyonisii, Eleutherii, Rusticum.* Nos Ioniens ayeux ont tout bonnement traduit; la fête de St. Denis, de St. Eleuthere et de St. Rustique, ses compagnons. Ils ont lu au jour précédent *Festum Demetrii :* ils ont mis la veille dans leur Calendrier, fête de St. Démétrius, martyr de Thessalonique, et la surveille, fête de St. Bacchus; ensorte, que si on lit le Bref, ou le Calendrier, dont se servent encore nos Prêtres, on y verra le 7 octobre *fest. S. Bacchi*, le 8 *festum S. Demetrii,* et le 9, *fest. s. s., Dionysii, Eleutherii* et *Rustici.*

Nous avons vu dans notre chapitre sur Bacchus, et dans l'explication du Poëme de Nonnus, que les conquêtes et les voyages de ce héros se terminoient par ses amours avec *Aura*, ou avec le vent doux personnifié dans le poëme. Eh bien! deux jours avant la fête du martyr de Bacchus on fête Ste. Aure et Ste. Placide. Cette fête tombe la surveille de celle de St. Bacchus, et le lendemain de celle de St. Denis l'Aréopagite, c'est-à-dire, le 5 d'octobre.

Cet accord entre nos fêtes, et celles du Calendrier Athénien, au même temps de l'année, seroit bien étonnant, si ce n'étoit pas la même chose. Rien n'est incroyable dans une société d'hommes, qui font profession de tout croire sans examen, et où une seule réflexion critique est un sacrilége.

C'est ainsi, que de la formule de vœux formés par les anciens pour le bonheur des autres et pour le sien, et dans laquelle on souhaitoit *perpetuam felicitatem*, les Chrétiens ont imaginé dans leurs litanies une invocation à Ste. Perpétue et à Ste. Félicité, qu'ils ne séparent pas plus l'une de l'autre, que ne les sépare la formule *perpetuam felicitatem.* C'est à-peu-près de même, mais moins par ignorance, que par une suite du Génie allégorique, qui personnifioit tout, que les anciens Romains personnifièrent les vœux de bonne année, dont les souhaits renfermoient ces mots : *Quod faustum felix què sit*, formule

(1) Hygin. Fab. 225.

(2) Corsini, Fast. Attic. T. 2 p. 336. T. 1. p. 96.

(3) Plut. Vita Demetrii Corsini. (ibid.) T. 1. p. 39. T. 3. p. 323.

usitée par-tout chez les Romains. Ils en firent *faustus et felix*, frères de Janus ou du Génie, qui ouvroit l'année, comme on peut le voir dans Plutarque (1).

Ainsi des mots *Rogare et Donare*, les Chrétiens ont fait S. Rogatien et S. Donatien, qu'ils unissent toujours dans leur invocation des Litanies.

On pourroit faire là dessus une foule de recherches curieuses, en comparant les Calendriers anciens avec les nouveaux, et il ne seroit pas difficile de prendre souvent nos prêtres en défaut, et de leur prouver qu'ils ont conservé une foule d'anciens Génies, ou Etres physiques et moraux personnifiés, dont ils ont fait des saints. On leur prouveroit que leur S. George, dont on fête l'apparition en Egypte, dans le même temps et dans les mêmes lieux où l'on célébroit autrefois celle de Persée, n'est que l'ancien Persée, combattant le monstre auquel est exposée une jeune fille, qu'il délivre; que la légende et les figures sont les mêmes. On pourroit leur faire voir, que de la belle-Etoile de la couronne, appelée *Margarita*, (*rr*) à cause de son brillant, laquelle est placée précisément au-dessus du Serpent d'Ophiucus, qui dévelope au-dessous d'elle ses longs replis, ils ont fait une Ste. Marguerite, qui foule aux pieds un Serpent, et dont ils célèbrent la fête en juillet, à-peu-près au même jour, où les Calendriers anciens marquent *occidit Lucida coronæ*, autrement, *Margarita*.

On fêta aussi S. Hyppolite traîné par des chevaux, comme le fils de Thésée, et on en montre les reliques à S. Denis. Les restes de Thésée furent découverts, dit-on, par Cimon, dans l'île de Scyros, où il avoit été enterré, et transportés avec pompe à Athènes. On sacrifia à ces reliques, comme si c'eût été lui-même qui fût revenu dans cette ville. On répéta tous les ans ce sacrifice solemnel, qu'on fixa au huitième jour de novembre (2). On trouve pareillement dans le Calendrier des Chrétiens, la fête des Stes. Reliques, fixée au 8 novembre.

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches, dont je supprime une grande partie, parce que mon but dans cet ouvrage n'est pas de relever toutes les méprises de l'ignorance et de la crédulité, mais, au contraire, de rappeler notre Religion à sa véritable origine, d'en faire voir la filiation, de montrer le lien, qui l'unit à toutes les autres, et sur-tout de fixer le vrai sens de ses allégories, et de donner le mot de ses énigmes, afin d'en faire voir la nature, et de la venger du ridicule et du mépris, dont l'ont voulu couvrir tous ceux qui ont cherché à l'attaquer, faute de la comprendre. Ce qu'il falloit attaquer, c'est l'ignorance et la crédulité, qui la défigurent et la déshonorent, en prenant à la lettre ses ingénieuses allégories et ses savans mystères. C'est sous ce point de vue qu'elle est bisarre, absurde, révoltante, et indigne de l'homme: mais ce n'est pas là notre Religion: c'est son spectre affreux. Malheureusement il est vrai, que c'est ce spectre qu'on nous présente toujours; c'est lui qu'on nous force de recevoir pour elle. C'est entre ses mains qu'on met les chaînes cruelles, qu'on donne à l'usage le plus doux de nos sens et de notre raison. C'est là ce spectre, qui marche toujours escorté de bourreaux et de prêtres plus cruels encore qu'eux. C'est là le monstre, qui armé d'un poignard sanglant, égorgea tant de milliers d'hommes à la journée de S. Barthélemi; qui a été dévorer les habitans du nouveau monde, et nous en a apporté l'or presque aussi funeste aux Sociétés, que la superstition, et après elle, le plus cruel fléau que la nature ait produit. C'est

(1) Plut. Parallel. p. 307.

(2) Plut. Vitâ Thesei sub finem.

cc

ce fantôme affreux, qui allume encore aujourd'hui les bûchers de Madrid et de Goa : qui sous Louis XIV arrachoit les enfans du sein de leurs mères, et qui dévore le patrimoine des peuples. Enfin c'est lui qui nous a donné la Vendée et tous les maux et les crimes qu'elle a produits.

S'il est quelqu'un qui puisse, sans frémir, voir sa tyranie, et contempler sans horreur tous les ravages qu'il a commis, il mérite d'en être la victime. Quiconque l'alimente et le défend est lui-même le plus grand ennemi de l'humanité. C'est ce monstre qu'a enfanté l'ignorance, et que la crédulité a consacré sur nos autels, qu'il faut détruire. Il faut faire asseoir à sa place, sur les débris des monumens de la superstition, le culte du chef de la nature, Religion née à l'ombre des mystères, et dont le corps sacré a été toujours voilé au Peuple, comme la Divinité l'est à l'homme. Celle là est grande, majestueuse, le plus bel ouvrage de l'homme, et la seule digne de nos respects.

Considéré sous ce point de vue, comme une branche de la Religion universelle, le Christianisme se réduit en dernière analyse, d'après les explications, ou plutôt la démonstration, que nous venons d'en donner, « au culte de l'Etre invisible, qui com-
» prend en soi toutes choses, principe
» de la vie et de l'intelligence de tous les
» Etres, qui a placé le siége de sa gloire
» visible et de son énergie sur la terre
» dans ce Soleil, image de sa beauté et
» de sa puissance, sa première produc-
» tion, auquel est confié le soin de
» faire le bonheur de l'homme, et de
» réparer tous les ans les maux, qui
» résultent de son absence, en versant
» dans la matière terrestre le bien qu'elle
» n'a pas d'elle-même, et qu'elle ne peut
» recevoir que de lui ». Voilà à-peu-près le précis de la Religion Chrétienne, dépouillée de toutes les fictions allégoriques, et des abstractions, sous lesquelles on l'a voilée, et qui n'étant plus entendues en ont fait un monstre effroyable. Détruisons donc, non pas nos temples, non pas notre culte, mais notre ignorance; entendons nos mystères. Ce sont ceux de la nature.

La Religion Chrétienne ne peut qu'y gagner, aussi bien que la raison et l'humanité. Fêtons, si nous voulons, le moment où le Soleil va nous rapporter le don précieux de la Lumière, et ensuite la chaleur et la fécondité, que la nature entière tient de la cause invisible et universelle, dont cet Astre n'est que l'instrument. Louons l'Eternel : remercions-le de ses bienfaits : unissons-nous pour célébrer sa gloire : mais point d'images, point de légendes, point de Prêtres sur-tout, qui trafiquent de notre crédulité : que chacun soit à soi-même son prêtre; et qu'il porte dans son cœur vertueux l'autel pur, sur lequel il offrira des hommages à la Divinité; (*ss*) ou si nous élevons des temples, gravons-y la fameuse inscription de Sais, qui est le résultat de la philosophie de tous les siècles; et qu'on y lise : « Ici
» on adore l'Etre qui est la cause de
» tous les autres, qui les comprend tous,
» et dont nul mortel n'a jamais percé le voile » ; (*tt*) et plus bas, gravons l'histoire des malheurs, qu'ont éprouvés les hommes, pour avoir osé en dire davantage.

DISSERTATION

SUR LES GRANDS CYCLES,

ET

SUR LES CATASTROPHES QUI LES TERMINOIENT.

C'est une erreur, qui a été commune à bien des peuples et à bien des siècles, que la croyance de la fin du monde, et de sa régénération, par l'eau et par le feu, après de longues périodes, connues sous le nom de grandes années, qui en s'achevant terminoient un ordre de choses dans l'univers, pour en reproduire un autre plus ou moins parfait, suivant une marche progressive, que la nature ne donne point, et que l'esprit de l'homme seul pouvoit imaginer. Cette opinion sur les grandes Apocatastases, née en Orient, avec toutes les autres fables, dont cette région semble avoir toujours été le berceau, a passé jusqu'en Occident, et la frayeur, que les Hiérophantes de l'Asie ont cherché à imprimer aux timides mortels, s'est propagée partout où la crédulité a étendu son immense empire. C'est à la philosophie, qui s'instruit encore plus à observer l'origine et les progrès des erreurs de l'homme, qu'à suivre celle de ses connoissances, qui sont toujours resserrées dans un cercle très-étroit, à remonter vers la source de ces fictions, et à faire sortir la vérité de dessous le voile, dont la fable l'a couverte. On nous pardonnera de réveiller encore ici le nom d'une science, qui a gouverné si long-temps l'Univers : et qui, à juste titre, est enfin proscrite parmi nous, celui de l'Astrologie.

Le peuple, c'est-à-dire le très-grand nombre, plus avide d'être trompé, que l'imposteur le plus hardi n'est de séduire, fournit dans tous les siècles, contre lui, une arme puissante aux tyrans de sa raison, laquelle toujours malade se laisse aisément prendre aux promesses intéressées de ces dépositaires prétendus des secrets de la nature et de la Divinité. On consulta l'Astrologie sur le destin de l'Univers, comme on la consultoit sur ceux de l'homme, sur ceux des rois et des Empires. Une vérité physique fut la source de l'erreur la plus étendue.

Les anciens étoient persuadés, qu'il n'y a point un seul effet dans la nature, qui ne soit le résultat du système général du monde ; que tout y est lié, et dépend d'une combinaison de mouvemens, d'actions, et de réactions entre toutes les parties ; et qu'il y a une chaîne immense de causes et d'effets, qui s'étend depuis les sommets de l'Olympe, jusqu'aux abymes les plus profonds de la terre, et qui unit entre eux tous les membres du vaste corps, que plusieurs appeloient la Divinité, et d'autres son fils, et son ouvrage. Les formes des corps ne se composant et ne se décomposant, qu'en vertu du

mouvement imprimé à la matière terrestre, inerte de sa nature, la cause qui l'imprimoit étoit la matière active et intelligente, qui constituoit l'essence des corps célestes, toujours en mouvement, et seuls principes des autres mouvemens, qu'on apperçoit dans l'univers. Eux seuls, par leurs allées et leurs venues, leurs levers et leurs couchers, leur éloignement et leur retour, leurs distances respectives ou leurs réunions modifioient les quatre élémens, les atténuoient ou les condensoient, et enfin leur donnoient le mouvement propre à produire cet arrangement de molecules, d'où dépend l'organisation de chaque corps particulier.

Le Ciel gouvernoit donc impérieusement la terre; et par les formes variées, qu'il prenoit, il varioit aussi à chaque instant celles de la terre, de façon qu'il y avoit une correspondance nécessaire entre le monde, qui contenoit les effets, ou le monde sublunaire, et le monde qui renfermoit les causes ou le Ciel. De là cet axiome si connu chez les Astrologues : « Les formes » d'ici-bas sont soumises aux aspects du » monde supérieur ou des Cieux ». Ce principe une fois établi, il s'en suivoit, que si les combinaisons différentes des aspects, malgré leur variété prodigieuse, ne s'étendoient point à l'infini, mais pouvoient être renfermées dans un cercle limité, quoiqu'immense, le cercle des variations de la cause étant parcouru, celui des effets l'étoit aussi, et les premiers aspects, venant à se reproduire, ramenoient aussi sur la terre les premières formes, et la nature céleste et terrestre recommençoit sa marche. Cette supposition des retours étoit fausse; mais elle étoit nécessaire pour l'Astrologie, et on en fit le principe fondamental de la science Genéthliaque. C'est de cette supposition qu'est parti Virgile, lorsqu'il nous dit, dans sa quatrième Eglogue (1), que le règne de Saturne, et les beaux jours du siècle d'Astrée vont renaître. Que l'âge de fer va faire place à l'âge d'or, et ramener sur la terre une génération plus vertueuse.

De toutes les Eglogues de Virgile, il n'en est point sur laquelle les commentateurs aient plus exercé leur critique, que sur cette quatrième Eglogue.

Les uns y ont vu l'éloge du siècle heureux d'Auguste, figuré par l'âge d'or; ceux-ci un chant Genéthliaque, composé à l'occasion de la naissance d'un enfant illustre, Marcellus, suivant quelques-uns; Drusus, suivant d'autres; le fils de Pollion, suivant Servius. D'autres enfin, plus religieux qu'éclairés, y ont cru voir une prédiction de la naissance de Christ, et de la régénération spirituelle des hommes, annoncée par l'ancienne Sibylle. Nous ne nous arrêterons pas à examiner, jusqu'à quel point chacun de ces divers sentimens est fondé, parce que le but, que nous nous proposons dans cet ouvrage, n'est point de décider cette question, trop peu importante pour la science et pour la Philosophie. C'est à la théorie même de cette Eglogue, et aux idées cosmogoniques qu'elle contient, que nous nous attachons, et on en trouvera les principes et les conséquences dans cet ouvrage.

Le Poète quitte le ton simple de la pastorale, et s'élevant à la hauteur du style épique, il embouche, pour ainsi dire, la trompette, qui dans les fictions cosmogoniques annonçoit la fin des générations, et il entonne des chants, qu'on n'étoit point accoutumé d'entendre au milieu des buissons, et sur l'humble bruyère (2).

A sa voix, l'univers entier paroît s'ébranler; le Ciel, la terre, la mer, agités de secousses violentes, semblent pressentir le moment qui va finir la

(1) Virgil. Eclog. 4. v. 6. et 7.

(2) Virgil. Eclog. 4. v. 1.

révolution des siècles ; mais la nature bientôt est rassurée par l'espoir d'être régénérée, et de voir renaître avec elle ces âges heureux, qui furent les premiers de son enfance (1).

Aussi cette Eglogue, dans deux manuscrits que consulta Pierius, portoit-elle pour titre, *De interpretatione novi Sæculi, et novi Sæculi interpretatio*, titre que justifient pleinement le 4 et 5e vers de l'Eglogne (2).

C'est de cette fiction sacrée, consignée dans les livres Sibyllins, que le Chantre de Mantoue sut profiter pour flatter Auguste, dont l'empire pacifique sembloit devoir ramener les jours heureux de Saturne et d'Astrée, et ces âges d'innocence, où la terre n'est plus habitée que par une génération vertueuse, qui, à sa mort, passe au rang des demi-Dieux et des Héros (3).

Non-seulement la succession des quatre âges se reproduisoit, mais les mêmes événemens à-peu-près, et les mêmes altérations dans la félicité et dans les mœurs des hommes avoient encore lieu pendant la nouvelle révolution.

Aussi Virgile, (4) après avoir fait dans les vers suivans une charmante description du bonheur du nouvel âge, qui va recommencer, ajoute que bientôt les mêmes besoins et les mêmes passions, venant à renaître, ramèneront aussi les mêmes travaux et les mêmes maux (5), et que les mêmes événemens se reproduisant sur la scène du monde, on chantera encore l'expédition des Argonautes et les sanglans combats livrés sous les murs de Troye.

Telle étoit effectivement la doctrine ancienne sur la nature et sur les effets des grandes apocatastases ou restitutions périodiques des sphères et des phénomènes produits sur la terre par le système des influences célestes. Servius, dans son Commentaire sur cette Eglogue, a bien aperçu l'idée astrologique, qui faisoit la base de cette théorie (*a*).

Origène a combattu cette opinion, qu'il attribue aux Egyptiens, aux Pythagoriciens et aux Platoniciens (6), qui admettoient, d'un côté l'indestructibilité du monde, et d'un autre de grandes périodes, qui rouloient dans l'éternité, en ramenant continuellement les mêmes aspects des astres, et les mêmes événemens.

Synesius (7) ; malgré toute sa philosophie, n'a pu se défendre de la crédulité aux dogmes de l'Astrologie, et à l'existence de ces périodes, les unes simples, les autres composées, qui produisoient le même ordre de choses dans le monde, conformément à la doctrine des Philosophes de la Grèce et de l'Egypte, à laquelle il étoit initié. Il en parle avec ce ton de mystère, qu'affectoit l'Astrologie, plus propre à piquer la curiosité, qu'à la satisfaire.

Sénèque lui-même (8), traitant la grande question des catastrophes, qui étoient censées terminer chacune de ces périodes, suppose, comme Virgile, que l'ancien ordre se rétablit : que les animaux sont de nouveau reproduits, ainsi que l'homme, qui reprend sa première innocence et son ancienne félicité ; mais qu'il ne conserve pas long-temps. Bientôt le vice reparoît sur la terre, et vient souiller la pureté primitive des mœurs des mortels.

Par-tout cette régénération et cette dégradation successive de la nature sont une suite nécessaire de la fatalité. C'est le mouvement des astres, dit Berose cité par Sénèque (9), qui opère ces grandes révolutions périodiques.

C'est donc dans l'Astrologie, que nous

(1) Eclog. 4. v. 50.
(2) Ibid. v. 4.
(3) Hesiod. Opera et Dies, v. 122.
(4) Virgil. ibid. v. 18, etc.
(5) Virgil. ibid. v. 31.

(6) Orig. Contrà. Cels. l. 4. p. 251.
(7) Synes. l. 2. de Provid. sub fin.
(8) Senec. Quæst. Nat. l. 3. c. 30.
(9) Ibid. l. 3. c. 29.

devons chercher l'origine de ces périodes et leur mesure. Le Ciel doit nous fournir les divisions du temps fictif, comme il nous fournit celles des périodes réelles des Astres. Aussi les trouvoit-on dans les livres Astrologiques des Chaldéens, des Egyptiens et de leurs Mercures, cités dans le Syncelle, sous le titre de *Livres Géniques* (1).

Parmi le grand nombre de périodes (*b*), connues chez les Anciens sous le nom de Périodes de Restitution, ou de grandes années, il n'en est aucune qui puisse mériter proprement le nom de Grande année, dans le sens que nous l'avons pris jusqu'ici, si elle n'embrasse le cercle immense de tous les aspects possibles, et si elle ne rétablit absolument et à tous égards les Cieux dans la position, que l'on suppose primitive, afin que l'ordre primitif des effets terrestres puisse aussi se reproduire.

Or, comme la précession des Equinoxes d'un côté, les mouvemens différens de chacune des Planètes de l'autre, varient à chaque instant la position du Ciel relativement à la terre, il ne peut donc y avoir de grande période de restitution, que celle qui accordera ces huit mouvemens, et qui fera une ou plusieurs fois coïncider en même temps la fin de ces huit révolutions avec le point, qui est supposé être celui de leur départ. Mais les Anciens (*c*) ayant fait de 36,000 ans la grande révolution des fixes, à raison d'un degré pour le mouvement séculaire, il s'ensuit, que toute grande année, plus petite que trente-six mille ans, ou plus grande, mais qui n'en seroit pas un multiple, c'est-à-dire, qui ne la contiendroit pas exactement un certain nombre de fois, ne sauroit être la période demandée.

Car la restitution des aspects doit être parfaite, et le défaut de coïncidence d'une seule des huits révolutions dérangeroit tout. Aussi Platon dans son Timée (2) exige-t-il, pour que la grande année soit complète, que les révolutions des huit sphères soient exactement renfermées un certain nombre de fois dans l'immense période, qu'il appelle parfaite, et qui rétablit tout le Ciel dans sa position primitive.

C'est aussi le sentiment de Cicéron (3) et de Macrobe (4) son Commentateur. Cicéron veut que, non-seulement les Planètes, mais encore les signes, lesquels ne peuvent varier que par le mouvement de précession, soient revenus chacun à leur première place et tous ensemble. Cette période, dit l'orateur Philosophe, renferme bien des milliers d'années; mais pourtant, ajoute-t-il ailleurs, elle est d'une durée fixe et déterminée (5).

Les conditions requises par Platon et Cicéron sont une suite nécessaire de l'hypothèse de la restitution parfaite des mêmes aspects et des mêmes effets. D'après ce principe, nous rejeterons toutes les périodes différentes, qui ont été données par les Anciens, et nous n'en garderons qu'une, qui est la période Chaldaïque de 432,000 ans, que nous a fournie Berose, parce qu'elle seule est un multiple de la période de 36000 ans, qui doit être nécessairement renfermée dans la grande année de restitution. Elle la contient douze fois; et en quelque sorte, elle peut être regardée comme un de ces grands mois de la grande année, indiquée par ces vers de Virgile :

Incipient magni procedere menses (6).

Il ne reste plus qu'à faire voir, qu'au bout de 432,000 ans, pendant lequel intervalle la période des fixes fait douze révolutions complètes, les sept planètes

(1) Syncel. p. 35.
(2) Platin. Tim. T. 3. p. 39.
(3) Cicer. Somn. Scip. c. 7.
(4) Macrob. Som. l. 2. c. 11.
(5) Cicer. de Nat. Deor. l. 2. c. 20.
(6) Virg. Eclog. 4. v. 12.

étoient censées avoir fait aussi chacune un nombre de révolutions complètes dans le Zodiaque, de façon à se retrouver au commencement de la division du cercle, au moment où la douzième révolution des fixes s'achève.

Avant de procéder à la preuve de notre proposition, il est à propos d'observer, que la période de 432,000 ans, et toute autre période de restitution des huit mouvemens, n'a qu'une vérité hypothétique, et aussi peu réelle, que la science même qui la créa et qui en fit usage. L'Astronomie même aujourd'hui n'est pas assez perfectionnée, pour qu'on ose assigner la durée du temps nécessaire, pour que les huit mouvemens partis d'un point donné puissent exactement se trouver tous ensemble à ce point de départ. A plus forte raison ne pût-on pas le faire chez les Anciens, dont les connoissances Astronomiques étoient bien inférieures aux nôtres, et qui s'occupèrent peu de la théorie des Planètes, à l'exception de celle du Soleil et de la Lune. Leur Astronomie n'étoit guères que de l'Astrologie (c); et s'ils donnoient quelqu'attention au calcul des éclipses, c'est que la sureté de leur théorie sur cette partie sembloit garantir la vérité de leurs prédictions sur les événemens de la vie humaine, et la certitude d'un art, auquel la fortune et la considération étoient attachés. Car en général, dans tous les siècles, celui qui trompe les hommes, a toujours plus à gagner que celui qui les instruit. Comme il n'étoit ici question que d'en imposer aux peuples, on se contenta de la vraisemblance dans la création de la Période, et elle eut toute la vérité que pouvoit avoir une théorie toute hypothétique. On avoit besoin nécessairement d'une période, qui renfermât le cercle de tous les aspects possibles, et de tous les effets correspondans, afin que les observations (1) supposées faites dans une première révolution, et déposées dans les archives de l'Astrologie, fissent prévoir à la seconde révolution le retour des événemens qui s'y étoient déjà liés, et qui se reproduisoient. C'étoit-là comme la base de l'Astrologie. Les véritables Astronomes n'admettoient point cette fiction, ni ces prétendues restitutions de tous les aspects. Ils étoient persuadés, que cette série se prolongeoit à l'infini (2), et qu'inutilement on attendoit des retours. D'autres au contraire, et c'étoit les Astrologues, supposoient un cercle et des retours, après un long intervalle de temps, mais pourtant fini et déterminé, dit Cicéron (3); opinion plutôt établie par le besoin, que confirmée par les calculs et l'observation. Voyons donc d'où l'on partoit pour l'imaginer.

L'année solaire étant prise pour élément de la période cherchée, le Soleil, ou son retour au point d'*Aries*, ou à l'origine du Zodiaque, fut pris pour mesure commune des autres mouvemens. Toutes les fois donc que la Planète, supposée partie avec le Soleil du point d'*Aries*, s'y retrouvoit avec lui, il y avoit restitution de la Planète. Or, pour que cela arrivât, il falloit que la Planète eût eu un mouvement égal à celui du Soleil, ou un mouvement plus grand, qui en fut un multiple exact, ou un mouvement plus petit, qui en fut une fraction. Dans ce dernier cas, en faisant faire au Soleil autant de révolutions, qu'exprimoit d'unités le dénominateur de la fraction, il devoit y avoir restitution ou coïncidence parfaite des deux Astres au point d'*Aries*. Par exemple, prenons Jupiter, qui en douze ans parcourt le Zodiaque, et dont le mouvement est à-peu-près un douzième de celui du Soleil, et conséquemment d'un signe par an; il est clair, qu'au bout d'un an, lorsque le Soleil revient au point d'*Aries*, il y a

(1) Cicer. de Divinat. l. 2. c. 97.
(2) Censor. de die Natal. c. 18.
(3) Cicer. de Nat. Deor. l. 2. c. 20.

un signe d'écart entre le Soleil et Jupiter. Au bout de deux ans il y aura deux signes ; trois au bout de trois ans; enfin au bout de douze ans, l'arc d'écart sera de douze, ou du cercle entier; c'est-à-dire, qu'il n'y aura plus d'écart, puisque dans un cercle un corps, qui, parti d'un point, s'écarte de ce point de toute la circonférence du cercle, est revenu nécessairement au point de son départ, et a achevé sa révolution.

Si nous eussions pris Mars, dont le mouvement est la moitié de celui du Soleil, et qui parcourt la moitié du Zodiaque en une année, il se seroit retrouvé au bout de deux ans avec le Soleil au point d'*Aries*, et conséquemment au bout de six fois deux ans, il se seroit trouvé aussi avec Jupiter, qui y revient tous les douze ans. La période de douze ans (1), ou la dodécaëteride, si fameuse chez les Astrologues de Chaldée, seroit donc une période de restitution pour le Soleil, Mars et Jupiter, si Mars faisoit précisément six signes, et Jupiter un signe, sans fraction quelconque, tandis que le Soleil fait une révolution. Mais cette précision n'existe pas; et c'est là ce qui gêne la coïncidence, qui ne se trouve retardée que par les fractions de signe. Que firent donc les Astrologues, pour éviter cet inconvénient? Ils multiplièrent tellement les divisions du cercle, que les fractions de ces divisions furent réduites à *o*, ou assez insensibles, pour être négligées dans l'hypothèse des retours; ensorte qu'à la fin de chaque révolution du Soleil, une Planète quelconque se trouvât toujours censée répondre exactement à une des divisions, qui, étant en nombre prodigieux, sans étendue sensible, se reproduisoient à chaque point du Zodiaque, et correspondoient à la Planète, dont le disque, n'étant point plus petit que l'intervalle des divisions, sembloit l'occuper tout entier. Le cercle du Zodiaque étoit composé d'une série circulaire de très-petites cases ou lieux, dans une desquelles une Planète quelconque se trouvoit toujours circonscrite, et dont la somme exprimoit son écart du point d'*Aries*, au moment où le Soleil y revenoit. Conséquemment les arcs d'écart de chacune d'elles, en ce moment, contenoient des fractions d'un même dénominateur, et qui ne différoient entr'elles, que par le numérateur, lequel étoit toujours égal à la somme des cases, qui se trouvoient entre le lieu de la planète au moment où le Soleil achevoit sa révolution, et le point d'*Aries*, qui devoit être celui du retour et de la coïncidence. Il suivoit delà, qu'en imaginant autant de révolutions solaires, qu'il y avoit d'unités dans le dénominateur, ou de petites cases dans le Zodiaque, on avoit un ou plusieurs cercles entiers, une ou plusieurs révolutions complètes des planètes; ce qui ne pouvoit avoir lieu, qu'autant qu'elles seroient alors revenues à l'origine du cercle. Car ce que nous avons dit de la division en signes, ou de la division duodécimale, doit s'appliquer à toute autre division, qui donne toujours la période des retours égale à la somme des divisions. Si on a préféré des divisions, dont le nombre est prodigieux, c'est qu'elles se réduisent alors sensiblement à des points, qu'on pourra supposer indivisibles, et conséquemment exempts de fraction des divisions, lesquelles seules gênoient nécessairement la coïncidence, et empêchoient qu'elle n'eût lieu, dans un intervalle d'années égal au nombre des divisions du cercle. On sent, que la division du cercle étant arbitraire, la durée de la période le fut aussi: peut-être même est-ce la source de cette multiplicité de périodes différentes, connues sous le nom de grandes années. Mais on sait aussi, qu'étant une

(1) Censorin. de die Natal. c. 18.

fois déterminée, la durée de la période fictive le fut également, puisqu'elle suivoit une marche parallèle, et nécessairement correspondante à celle des divisions du Zodiaque, ou du cercle qui mesure les huit mouvemens.

Il s'agit donc de prouver actuellement, que la période de restitution, imaginée par les Astrologues de la Chaldée, est toute entière calquée sur les divisions du Zodiaque astrologique, et que, dans sa totalité comme dans ses parties élémentaires, elle correspond parfaitement, soit à la somme des petites divisions du Zodiaque, soit aux autres grandes divisions du cercle. De même donc que la période totale renferme un espace de 432,000 ans, le cercle entier du Zodiaque comprend 432,000 petits élémens, qui ensuite par leur réunion composent des divisions plus grandes, de 600, de 3600, comme la période Chaldaïque est composée également des périodes de 3600 ans, de 600 ans, et de 60 ans; ensorte qu'entre les divisions progressives de la période et du cercle il y a une entière correspondance. Voici comme nous sommes parvenus à cette observation.

Les Astrologues, qui vouloient donner de la précision à leurs calculs, ne se bornoient pas à observer, dit Origene (1), le lieu des planètes dans les signes; on poussoit l'exactitude jusqu'aux soixantièmes de soixantièmes des dodécatémories. On appelait proprement dodécatémorie, en terme d'Astrologie, le douzième de chaque signe, ou une espèce de deux degrés et demi, que l'on métamorphosoit en signes, et auquel on en donnoit le nom, en suivant l'ordre des signes *Aries*, etc. pour éviter les fractions; ce qui formoit une espèce de petit Zodiaque, qui rouloit dans les douze signes et qui y faisoit douze révolutions (2). Ptolemée, dans son Tetrabible (3), en parle sous le nom de douzièmes des signes, de deux degrés et demi chacun. Mais il ajoute, qu'il y avoit d'autres Astrologues, qui divisoient le signe en dix parties au lieu de douze, ou qui avoient des décatémories, au lieu de dodécatémories; et que chacune de ces divisions, qu'il appelle degrés, ou lieux des signes, étoient sous l'inspection d'un chef ou d'un génie; et qu'on avoit dans cette distribution suivi la méthode Chaldaïque. Cette sous-division nous donne 120 lieux dans tout le Zodiaque, à raison de dix par signe, comme la période Chaldaïque renferme 120 Sares ou divisions périodiques du temps.

Si donc nous appliquons aux décatémories Chaldéennes les sous-divisions sexagésimales, que les autres Astrologues appliquoient aux dodécatémories, pour donner plus d'exactitude aux observations, division d'ailleurs qui a été appliquée à tout dans l'Orient, il s'ensuivra, que chaque décatémorie ou grand degré, ou lieu du signe, se sous-divisant en soixante minutes, et la minute en soixante secondes, le grand degré, ou la décatémorie, dont 120 composent tout le Zodiaque, renfermera 3600 secondes, comme le Sare renferme 3600 ans, et que 120 fois 3600 nous donnerons 432,000 secondes, ou petites parties, comme 120 Sares de 3600 ans donnent la grande période Chaldaïque. Pareillement, comme nous trouvons chez les Chaldéens la période de 600 ans, au nombre des élémens de la grande période, nous trouvons aussi dans chaque signe 600 minutes, à raison de 60 par chaque décatémorie, laquelle est une des 120 divisions du Zodiaque, ou un dixième du signe du Zodiaque. Enfin, comme la période de 600 ans elle-même a pour élément la période de 60 ans répétée dix fois, le signe a pareillement 60 minutes répétées dix fois, lesquelles minutes se sous-divisent encore en 60 secondes, ou

(1) Origen. Commin. Genes.
(2) Salian. Ann. Clim. p. 540.
(3) Ptolem. Tetrabibl. l. 1. c. 22. Firmic. l. 2. c. 15.

en

en nombre sexagésimal, ensorte que ces nombres 60, 600, 3600, et 120 multipliés par ce nombre 3,600, qui sont les élémens de la grande période, sont aussi ceux de la division du Zodiaque, et que les sous-divisions progressives des Sares de 3600 ans, des Néres de 600 ans, des Sosses de 60 ans, suivent absolument la progression des divisions et des sous-divisions du Zodiaque en 60 secondes, et 60 minutes, 600 minutes pour un signe, en 3600 secondes pour chaque dixième de signe ou décatémorie, et en 120 fois 3600 secondes pour tout le Zodiaque.

En effet, suivant la tradition Chaldéenne, rapportée par le Syncelle, d'après Berose, il s'est écoulé jusqu'au déluge 120 *Sares*, à raison de 3600 ans pour chaque Sare, sous-divisé en *Neres* de 600 ans et en *Sosses* de 60; ce qui donne pour le tout 432,000, produit de 3600, valeur du *Sare*, par 120, nombre de Sares que renferme la durée du monde, jusqu'à sa destruction par le déluge. Or ce nombre et ses sous-divisions, comme nous venons de le voir, sont exactement semblables aux divisions et aux sous-divisions du Zodiaque Astrologique, qui renferme 120 decatémories, chacune de 360 petites parties, ou soixantièmes de soixantième.

Après avoir établi cette correspondance entre le Zodiaque et la Période, nous allons voir comment les petites divisions sexagésimales, dont 432,000 composent le Zodiaque, engendrent des années, une pour chaque division. Supposons le cas où la coïncidence éprouve la plus petite différence qu'on puisse imaginer, mais qui, en se multipliant tous les ans, s'avance vers la coïncidence avec la marche la plus lente possible; c'est-à-dire, celui où la coïncidence a été presque parfaite à la première révolution solaire, à une seconde près. Autrement, supposons que le Soleil étant au point *o d'Aries*, la planète, qu'on lui compare, se trouve placée immédiatement près de lui, dans la case d'avant ou d'après, ensorte qu'il n'y ait d'intervalle, que le point même qu'occupe la planète, ou un 432,000eme du Zodiaque. Il est clair, qu'au bout de deux ans, il y aura un écart de deux points; de trois, au bout de trois ans, etc. mais qu'au bout de 432,000 ans, le cercle de tous les écarts possibles étant parcouru, la planète se retrouvera à l'origine de toutes les divisions, ou au point d'*Aries*, et que pour la première fois la coïncidence aura lieu. Si nous eussions supposé le premier écart, ou l'écart annuel, qui se reproduit au bout de chaque révolution solaire, être de 2 points, la planète y seroit revenue au bout 216,000 ans, intervalle, qui est la moitié de 432,000 ans, et conséquemment pour la deuxième fois, au moment où s'achève la grande Période. Celle qui auroit eu 3, 4, 5, 6, 8, 10, 12, etc. de points d'écarts, nombre dont 432,000 est un multiple, y seroit encore revenue, et la coïncidence eût été la 3e, 4e, 5e, 6e, 8e, 10e, 12e, qui auroit eu lieu, pendant la grande Période multiple de ces nombres. Quant aux Planètes, dont l'écart n'eût point été une somme de points, qui pût être exprimée par un nombre, dont 432,000 seroit multiple; celles-là y seroient au moins revenues, quand il y auroit eu autant de révolutions solaires, qu'il y a de points dans le Zodiaque; c'est-à-dire, après une période égale à celle de la Planète, qui n'a qu'une seconde d'écart; et dont le retour est le plus lent possible. Donc, s'il n'est aucun cas, aucun lieu où l'on puisse supposer une planète quelconque, qui ne doive la ramener au point d'*Aries* avec le Soleil, soit pour la première fois, soit après plusieurs retours, au moment où s'achève la période de 432,000. Elles doivent toutes s'y trouver, en quelque nombre qu'elles

soient, quelle que soit leur vîtesse, pourvu qu'elle ne soit pas plus de 432,000 fois plus petite que celle du Soleil ; ce qui n'arrive à aucune Planète. Donc la Période de 432,000 ans a la propriété, au moins hypothétique, de ramener toutes les Planètes au point d'*Aries*, tandis que le colure des équinoxes y revient lui-même au bout de douze révolutions précises du premier mobile, ou de la période de 36,000 ans, appelée période du huitieme ciel, ou de la précession des équinoxes. Suivons actuellement la progression des restitutions partielles au commencement des divisions par minutes, par décatémories, par signes, et enfin, à l'origine du cercle total, et cela pour la planète, que nous avons supposée ne s'écarter que d'un point, ou d'une seconde, en plus ou en moins, de la parfaite coïncidence, au moment de la première révolution solaire arrivée.

Au bout de 60 ans, les écarts accumulés se changeront en une minute d'écart, et la période sexagésimale fera disparoître les fractions sexagésimales, soit premières, soit secondes, en les changeant en entiers, dont ils sont fractions. Donc elle sera période de restitution partielle. Mais la période sexagésimale, qui agit sur les minutes, et qui les change en décatémories, ou en entiers, dont elles sont le soixantième, venant à se répéter dix fois, autant qu'il y a de décatémories dans ce signe, elle changera les minutes en signe. Or 10 fois 60 donnent 600 ; donc la période de 600 ans changera les minutes en signes, comme celle de 60 avoit changé les secondes en minutes, et les minutes en décatémories; donc celle de 600 ans sera encore période de restitution au commencement des signes. Pareillement la période de 3,600 ans changera les secondes en décatémories ou en dixièmes de signe. Car 60 ans produisant 60 secondes, ou une minute, 60 fois 60 ans ou 3,600 ans donneront 60 minutes ou une décatémorie, dont la valeur en secondes est véritablement de 3,600 secondes; et conséquemment, qui exige une suite de 3,600 ans pour être parcourue par un corps, dont le mouvement ou l'écart de coïncidence ne produit qu'une seconde par an. Mais si le mouvement d'une seconde par an, le plus petit qu'on ait imaginé en divisant le cercle astrologique, exige 3,600 ans pour que l'écart soit d'un dixième de signe, et pour placer la planète au commencement de la seconde décatémorie, il s'ensuit, que pour parcourir les 120 décatémories, il faudra 120 périodes de 3,600 ans chacune, ou 120 Sares, puisqu'on appelle Sare la période de 3,600 ans chez les Chaldéens. C'est donc ainsi que les divisions du Zodiaque en 120 parties, sous-divisées en 3,600 parties sexagésimales, engendrèrent la grande période de 120 Sares, chacun de 3,600 ans, ou 432,000 ans, pendant lequel temps les minutes se changeoient en signes, tous les Néres, ou 600 ans, et les secondes en minutes, ainsi que les minutes en grands degrés ou lieux des planètes, tous les 60 ans, ou à chaque Sosse.

Voilà l'origine de ces périodes de soixante, six cents, trois mille six cents ans, et 120 fois trois mille six cents, dont on n'apperçoit point le but dans l'Astronomie, encore moins dans la Chronologie, mais dont le but est très-marqué dans les hypothèses Astrologiques sur la restitution prétendue des huit sphères et sur le cycle immense, qui devoit renfermer tous les aspects. Voyons maintenant l'usage qu'on en fit, pour composer d'autres périodes, qui se retrouvent dans l'Orient, et qui ont passé de la Babylonie jusqu'aux rives du Gange d'un côté, et de l'autre jusques à celles du Tibre.

La période de 432,000 ans n'étoit exacte, qu'autant que les fractions de secondes, relativement à la largeur du disque des plus petites planètes

pouvoient être négligées ; mais ces fractions elles-mêmes, toutes petites qu'elles étoient, formoient un somme, et conséquemment un écart de coïncidence assez considérable, au bout d'une très-longue période (1); d'où il résultoit, que les choses n'étoient pas exactement les mêmes à chaque restitution, et qu'il devoit y avoir des différences notables. On crut qu'une période plus grande embrasseroit toutes ces différences, et produiroit enfin la parfaite ressemblance qu'on cherchoit. Une période, par exemple, telle que celle des Indiens, qui seroit dix fois plus grande, ou de 4,320,000, divisant le zodiaque en dix fois plus de parties, rendoit les coïncidences plus fréquentes et plus exactes, et les fractions des divisions insensibles, puisqu'elles ne valoient alors que trois dixièmes de nos secondes, précision la plus grande à laquelle pût arriver l'observation de l'écart, au moment de la première revolution solaire.

Cette nouvelle grande année, renfermant dix fois la période de 432,000 ans, et étant supposée comprendre toutes les nuances de différences, que pouvoient avoir les restitutions successives de la période Chaldaïque, fut divisée, comme l'année, en quatre parties, dont la durée progressive exprimoit ces différences, et la dégradation successive de la nature; ce qui étoit le grand but que se proposoient les Mystagogues, qui savent toujours rappeler tout à leur fin. En effet, les Hiérophantes de l'Orient ne cessoient de répéter, que le monde alloit en se détériorant au physique, comme au moral, (2) et qu'enfin tout seroit détruit, pour être régénéré, lorsque la malice des hommes seroit parvenue à son comble (3); et on vouloit, que l'âge présent fût l'âge coupable, et le dernier, comme le plus malheureux. Le commencement de la grande année étoit en quelque sorte le printemps de la nature, qui forte et vigoureuse déployoit toute son énergie et sa fécondité; c'étoit l'âge d'or et de la félicité. Elle avoit ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenoit encore le printemps; ou figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissoit aussi par le retour de l'âge d'or, lequel amenoit encore les autres à sa suite. L'année solaire et l'état de la nature, dans les quatre principales divisions de l'année, firent naître cette idée, qu'on appliqua ensuite à la grande année. Cette belle théorie, à laquelle il ne manquoit que la vérité, n'a été mise en vers par Hésiode, plusieurs siècles après, et par Ovide, que parce que les Poètes et les Théologiens de l'Orient, l'avoient consacrée dans leurs fictions cosmogoniques.

C'est d'eux que Platon emprunta son idée du monde, (4) qui, sorti des mains de son auteur, jouit d'abord des avantages d'un ouvrage neuf, dont rien n'a encore dérangé le mouvement et les ressorts, mais qui avec le temps s'altère et s'use, et qui seroit détruit pour toujours, si le grand demiourgos, sensible à ses malheurs, ne prenoit soin de le réparer, et de lui rendre sa première perfection. Voilà la grande idée Théologique, qui se propagea dans l'Univers, et qui fit imaginer la succession des quatre âges du monde, désignés par quatre métaux d'une valeur et d'une pureté progressivement décroissante, tels que l'or, l'argent, l'airain et le fer. Cette même dégradation de la félicité et de la vertu de l'homme, pendant la durée de la grande période divisée en quatre âges, a été désignée chez les Indiens par un autre symbole. Ils représentent la vertu sous l'em-

(1) Origen. contr. Cels. l. 4. p. 251.
(2) Firmic. l. 3. c. 1.
(3) Senec. quæst. Nat. l. 3. c. 30.
(4) Plat. Polit. p. 274. 273, etc.

blême d'une Vache, (1) qui se tenoit sur ses quatre pieds dans le premier âge, sur trois dans le second, sur deux dans le troisième, et qui aujourd'hui, dans le quatrième, ne se tient plus que sur un pied. Ces quatre pieds étoient la vérité, la pénitence, la charité et l'aumône. Elle perd un de ses pieds à la fin de chaque âge, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir perdu le dernier, elle les reconvre tous et recommence le cercle, qu'elle a déjà parcouru. On voit évidemment, que c'est la fable grecque des quatre âges, figurés par quatre métaux, rendue par une autre image; mais que le but moral est absolument le même. La distribution des âges de la période fictive, et la fixation de la durée de chaque âge a été imaginée dans le même dessin, et on a exprimé par la progression des nombres, la même idée de dégradation, qu'on avoit rendue par quatre métaux, et par la fiction de la vache aux quatre jambes, qu'elle perdoit successivement. C'est un troisième symbole, qui fut employé, sans doute, par ceux qui rendoient toutes leurs idées mystiques par des nombres, comme fit Pythagore, dont la Tétrade et la Décade entrent dans la composition de cette Période, comme nous le verrons. Pour nous assurer, que les quatre nombres, qui expriment la durée des quatre âges, sont tous quatre fictifs, et tendent au même but; savoir, d'exprimer la dégradation périodique des mondes ou des restitutions successives, prenons pour élément de nos calculs la période Chaldaïque, dont nous avons fait voir l'origine. Il est clair, qu'en regardant cette période comme celle de la durée de notre monde, ou du dernier âge, et qu'en établissant une progression des quatre âges, qui marche comme celle des nombres naturels 1, 2, 3, 4, ou comme les pieds de la vache 1, 2, 3, 4, nous devons avoir précisément les mêmes nombres assignés par les Indiens à la durée de chacun des âges, si leur but mystique a été effectivement de rendre par des nombres la même idée de dégradation, qu'expriment le symbole de la vache, et la fiction des métaux. Donc le dernier ou le quatrième âge étant 432,000

Celui d'avant, qui doit être double, sera de 864,000

Celui qui avoit précédé celui-là, ayant été triple ou comme trois, égalera . . . 1,296,000

Enfin le premier de tous, ayant dû être quadruple pour garder la progression, sera. . 1,728,000

Ces quatre âges additionnés donnent 4,320,000 pour leur somme, ou le nombre, qui exprime la durée totale de la période Indienne. Non-seulement la somme est la même, mais la durée de chacun des âges est aussi également la même. Car les Indiens supposent, que leur grande période est de 4,320,000, et qu'elle se partage en quatre périodes ou âges, dont trois sont déjà écoulées (2).

La 1re, disent-ils, a duré 1,728,000 ans.
La seconde 1,296,000
La troisième 864,000
La quatrième durera. . 432,000

On voit, que ces quatre nombres sont absolument les mêmes que ceux que nous avons trouvés en établissant une progression de quatre termes, qui suivit celle des nombres naturels 1, 2, 3, 4, et dont le premier terme, ou l'élément générateur fut la période Chaldaïque, ou l'année de restitution, 432,000 ans. Car étant décuplée, elle donne 4,320,000, et sous-divisée ensuite, dans une progression décroissante

(1) Sonnerat. Voy. aux Indes, T. 1. p. 281.
(2) Le Gentil. Mém. Acad. 1772. T. 11. p. 190. Abraham Roger, mœurs des Bramines. part. 2. ch. 5. p. 179. Le Père Beschi, Gramm. Tamulique.

de quatre termes, pour exprimer la dégradation morale et physique, elle a produit nécessairement les quatre nombres Indiens. La progression est trop frappante, et correspond trop visiblement à celle des jambes de la vache, et à celle de l'altération des métaux, pour qu'on puisse se méprendre sur le dessin de ceux qui créèrent ces nombres fictifs, et il y a une unité de but trop marquée dans tous les quatre nombres, pour qu'on puisse se permettre de les séparer; de rejetter comme fabuleux les uns, parce qu'ils sont trop grands (1) pour se prêter aux réductions systématiques, et de rendre à la chronologie les autres, parce qu'ils s'y prêteroient mieux. Ce artifice suranné, employé autrefois par Aniamus et Panadorus sur la période Chaldaïque, pour opérer de synchronismes imaginaires, a été rejetté avec raison par le Syncelle (2), qui savoit, ainsi qu'Eusèbe, que ces grandes périodes renfermoient de véritables années, mais qu'elles-mêmes étoient fictives, et le fruit de l'imagination des Astrologues (3), qui créèrent des périodes qui pussent embrasser plusieurs fois la restitution des fixes au point d'*Aries*; ce qu'expriment effectivement les périodes Chaldaïque et Indienne, dont l'une contient douze, et l'autre 120 de ces restitutions des fixes.

Les synchronismes apparens, qui résulteroient de ces méthodes arbitraires, qui changent de clef à chaque instant, suivant le besoin du système, ne peuvent en imposer à tout homme, qui sait qu'on est sûr d'avoir toujours les mêmes quotiens à-peu-près, quelque différence prodigieuse qui se trouve entre plusieurs nombres à diviser ou à réduire, toutes les fois qu'on se permet de choisir le diviseur, qui nous accommode le mieux. Il ne suffit pas qu'on ait quelques fois donné le nom d'année à une saison, à un mois, et même au jour; il faut encore qu'on nous garantisse par des autorités sures, que les années à réduire sont de cette nature-là. C'est ce que ne font pas les auteurs de ces réductions (4), qui supposent que la chose est, uniquement parce qu'elle pourroit être; et qui ne le supposent, qu'autant qu'il est nécessaire pour réduire un ou deux nombres, et abandonnent bientôt la première supposition, quand d'autres nombres se refusent à la réduction. On nous parle ici d'années, et cela chez un peuple, qui savoit très-bien les distinguer des jours et des mois. Donc on ne peut se permettre d'y voir autre chose que des années; aussi n'y avons-nous vu que cela. Les quatre nombres, qui expriment la durée de chaque âge, et par leur somme celle de la période totale, sont liés entr'eux, et comme un ouvrage fondu du même jet.

Nous n'avons point dû les séparer, et nous ne l'avons point fait. Nous n'avons pas même créé une nouvelle théorie différente pour les Indiens, de celle que nous avions établie auparavant pour la période Chaldaïque. Tout est parti d'une première impulsion; et les divisions de la période Indienne se sont engendrées aussi naturellement, que les Sosses, les Néres et les Sares Chaldaïques, qui la composent. Nous n'avons fait qu'y ajouter une progression la plus simple, celle des quatre premiers nombres naturels, et celle qui nous est indiquée par le but moral de la fiction des différens âges; but qui se manifeste si clairement et chez les Indiens, et chez les Grecs et les Romains. En un mot, il ne nous a pas été plus libre de rien

(1) Voy. Bailly, Astr. Indienne, Disc. prélim. seconde partie, p. 80, etc. et 104, etc.
(2) Syncelle, p. 34.
(3) Syncelle, p. 17. 40. 41. ibid. p. 32. 35. et 78.
(4) Voy. Bailly, Astron. Indienne, Disc. prélim. p. 94. et suiv.

changer à la nature des années, durant lesquelles la vache marche, d'abord sur quatre pieds, puis sur trois, sur deux, enfin sur un, qu'il ne nous l'a été de changer le nombre et la nature de ces mêmes pieds. Tout appartient à la même fiction ; et notre méthode a au moins ce caractère de vérité, que, sans changer de principe, elle suit scrupuleusement la marche qu'on lui a tracée, et qu'elle remplit les conditions du problème. Tout nous a été également sacré, et doit l'être. L'arbitraire est la plus sure preuve de la fausseté d'une méthode.

La bonté de la nôtre va être encore confirmée par son application à d'autres nombres, qui expriment la durée de ces mêmes âges ; et qui, quoique fort différens des quatre premières, que nous venons de rapporter, forment pourtant entre eux la même progression, et décroissent, comme les nombres naturels 4, 3, 2, 1. L'abbé Mignot (1), dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, rapporte d'après l'Ezour-Vedam une tradition Indienne, qui donne une autre durée à chacun de ces âges. Le premier dure 4000 ans, le second 3000, le troisième 2000, et le dernier n'est que de 1000. Malgré la prodigieuse différence, qui règne entre ces deux traditions, on remarque toujours la même progression décroissante, laquelle n'est conservée, que parce qu'elle étoit un caractère essentiel de ces périodes fictives, qui renfermoient la durée prétendue de notre monde, et qui marquoient les époques principales d'une dégradation hypothétique entre les quatre parties de la grande année.

Enfin, la division des grandes années divines, dont une vaut 360 des nôtres, imaginée par les mêmes Indiens, et qui comprend également quatre âges, offre le même tableau de dégradation par un accourcissement de durée entre les âges, lequel suit encore la progression descendante des nombres naturels 4, 3, 2 et 1. On suppose, (2) que 360 années des hommes forment ce qu'on appelle une année divine. Donc en réduisant la grande Période Indienne de 4,320,000, ou la Période d'années des hommes en années divines, nous aurons la Période divine, dont chacune des années en vaudra 360 des nôtres. Pour faire cette réduction, il faut diviser 4,320,000 par 360, et nous aurons pour quotient 12,000, durée de la Période divine, déduite de celle des années des hommes. Cette Période de douze mille ans divins étant à son tour divisée en quatre âges, comme la première, suivant la progression décroissante, qui règne par-tout, nous donnera pour le premier âge . . 4,800 ans.
Pour le second âge 3,600
Pour le troisième. 2,400
Enfin pour le quatrième. . 1,200
Car ces quatre nombres suivent entr'eux la progression demandée ou celle des nombres premiers 1, 2, 3, 4, ou celle de 12, 24, 36, 48, qui est absolument la même, et leur somme donne 12,000, ou la Période totale des années divines. Or, ces quatre nombres sont encore ceux qui expriment dans le Bagawadam (*d*) la durée des quatre âges divins.

Le premier âge, disent les Indiens, dure. . . . . 4,800 ans.
Le second 3,600
Le troisième 2,400
Le quatrième durera . . . 1,200
Somme des durées . . . . 12,000 ans.

Nous n'examinerons point ici l'origine de la dénomination d'année de Dieu, ou d'année Divine donnée chez les Egyptiens à la période Sothiaque, et chez les Indiens, à un des élémens de la période de 1440, qui correspondoient en Perse à la période Sothia-

(1) Acad. Inscrip. T. 31. p. 254.

(2) Bagawad. l. 3. p. 45.

que. Il nous suffit d'avoir fait remarquer, que la durée progressive des âges divins va encore ici en décroissant, suivant la progression descendante des nombres naturels 4, 3, 2, 1, que nous avons déjà trouvée dans les périodes précédentes, malgré la différence qu'elles ont entre elles et avec les années divines. C'est toujours le même caractère, qui a été imprimé aux divisions fictives des âges des hommes et des Dieux. On apperçoit par-tout le but moral déjà indiqué par les quatre métaux, et par la vache symbolique, qui représente les révolutions des siècles dans l'Inde, comme le Phénix les représentoit en Egypte.

Il ne nous reste plus maintenant, pour mettre dans le plus grand jour la vérité de notre théorie, que d'appliquer à la décomposition des 8 générations Etrusques, la même progression que nous avons vu régner dans les quatre âges Indiens, tant ceux qui renferment des années divines, que ceux qui expriment des années ordinaires. En effet, les Indiens ne sont pas les seuls qui ayent emprunté la Période Astrologique des Chaldéens, pour en composer le cycle des âges différens du monde; elle a aussi servi aux Etrusques, qui l'ont décomposée en huit générations successives, de mœurs et de vie différentes, renfermées dans un grand cycle, auquel ils donnèrent le nom de Grande Année. C'est Plutarque qui nous l'apprend dans la vie de Sylla. Au milieu des guerres cruelles, qui déchiroient le sein de la République, et qu'avoient allumé Marius et Sylla, plusieurs prodiges semblèrent présager les malheurs de l'univers et la vengence des Dieux irrités des crimes des mortels (*e*). Mais un des plus allarmans, ce fut d'entendre au milieu des airs, dans un ciel pur et serein, retentir le son aigu et lugubre de la trompette, dont le bruit terrible effraya tout le monde (1).

Les devins d'Etrurie, ayant été consultés, déclarèrent que c'étoit le signal de la fin des siècles (2), et du commencement d'un nouvel ordre de choses. Qu'il y avoit en tout huit générations de mœurs et de vie différentes; qu'a chacune d'elles étoit affecté un certain nombre d'années déterminé, et renfermé dans le cycle de la grande année. Que lorsqu'une de ces grandes révolutions approchoit de sa fin, on voyoit des signes au Ciel et sur la terre (*f*), qui en annonçoient le terme; et que les hommes instruits dans l'art d'interpréter ces prodiges s'appercevoient aussitôt, qu'il alloit naître sur la terre une nouvelle race d'hommes plus ou moins vertueuse, que celle qui finissoit. Du reste Plutarque ne fixe point la durée de cette grande année; il ne nous fait connoître que le nombre des générations successives, qu'elle renfermoit, et dont les mœurs et la félicité éprouvoit des changemens soit en bien, soit en mal, comme dans l'année aux quatre âges, qui ramenoit les dégradations et les régénérations successives de la nature. Mais ce que nous ne trouvons point dans Plutarque, nous le trouverons dans Suidas, qui nous a donné, d'après un sâvant d'Etrurie, la durée du monde actuel, qui a toujours été regardé par-tout comme le dernier, ou comme l'âge du malheur. Car il étoit difficile de s'y tromper, l'âge d'or n'ayant jamais existé que dans l'imagination des Poètes. Avec cet élément donné, et avec la connoissance du nombre des termes de la progression, il nous sera aisé de trouver la grande année, qui résulte de leur somme, laquelle sera encore la Période Chaldaïque. Voici donc ce que dit Suidas, à ce mot *Tyrrhenia*. Nous avons déjà rapporté ce

(1) Plut. in Vita Syllæ. p. 455.

(2) Censorin. de Die Natal. c. 17.

passage (1); mais il doit encore ici trouver sa place.

« Les Etrusques ont une histoire composée par un Ecrivain très-instruit, » lequel prétend que le grand Demiourgos a renfermé la durée de son » ouvrage dans une période de 12,000 » ans, et que ce temps a été réparti » dans ce qu'on appelle les douze mai» sons du Soleil ».

Au premier mille, Dieu fit le Ciel et la terre.

Au second mille, il fit le firmament, qu'il nomma Ciel.

Au troisième mille, il fit la mer, et toutes les eaux qui sont sur la terre.

Au quatrième mille, il fit deux grands luminaires, le Soleil et la Lune, et les autres Astres.

Au cinquième mille, il fit l'ame des oiseaux, des reptiles et des quadrupèdes, de tous les animaux, tant de ceux qui vivent dans l'air que de ceux qui vivent sur la terre et au sein des eaux.

Au sixième mille, il fit l'homme.

Il paroît, ajoute notre auteur, que les six mille ans, qui ont précédé la formation de l'homme, sont déjà écoulés, et que la race humaine durera encore jusqu'à la fin des six autres mille, de manière que la période de consommation des siècles forme en tout 12000 ans.

On voit donc dans ce précieux passage, tiré d'un historien du même peuple, chez lequel on trouve la trompette fatale, qui annonce la fin du monde et de ses huit générations (*g*), que la durée du monde actuel est bornée à une période de 12000 ans, période beaucoup plus petite, que celles que nous avons trouvées dans l'Inde et dans la Chaldée, mais qui cependant résulte de la décomposition d'une période plus grande, comme nous allons le faire voir. En effet, si nous établissons une échelle graduée pour les huit générations, comme nous avons fait pour les quatre âges, en partant de la durée actuelle, ou de la dernière génération, qui sera son premier élément, nous verrons bientôt, que la somme des durées des huit générations progressives nous rendra encore la période Chaldaïque, qui devient un terme moyen entre la grande année des quatre âges Indiens, et les huit générations des Etrusques. Donc, si on fait, d'après l'auteur cité par Suidas, la durée de la génération actuelle de . . . . . 12,000 ans.

Celle d'avant a ru dû être . .	24,000 ou 2 fois 12,000 ans.
La troisième . .	36,000 ans ou 3 fois 12,000 ans.
La quatrième. .	48,000 ans ou 4 fois 12,000 ans.
La cinquième .	60,000 ans ou 5 fois 12,000 ans.
La sixième . . .	72,000 ans ou 6 fois 12,000 ans.
La septième . .	84,000 ans ou 7 fois 12,000 ans.
Enfin la huitième	96,000 ans ou 8 fois 12000 ans.
Or, la somme de toutes ces durées additionnées donne encore	432,000 ans,

ou la période Chaldaïque, dont nous avons fait voir la génération ci-dessus.

On y retrouve par-tout la même progression : croissante, elle a engendré les quatre âges Indiens, et leur somme 4,320,000 ans ; décroissante, elle nous a conduit à son premier élément chez les Etrusques. La première progression étoit ascendante, parce qu'il s'agissoit de chercher une Période plus grande ; elle n'a eu que quatre termes, parce qu'il n'y a que quatre âges. Ici elle est descendante, puisqu'il s'agit de retrouver une Période beaucoup plus courte. Elle a eu huit termes, parce qu'il y a huit générations. Mais le principe est toujours le même, et dans l'une comme dans l'autre, la progression des nombres naturels est employée également, pour exprimer la dégradation successive des mondes et celle des générations qui les habitent. Chez les

(1) Ci-dess. T. 3. p. 24.

Indiens

Indiens la Période Chaldaïque est l'élément de plusieurs autres, toujours plus grandes; chez les Etrusques elle est la somme de plusieurs autres, toujours plus petites, mais toutes suivent la même progression, celle que la nature offre pour être la première.

La Période Indienne, formée de la réunion de dix restitutions du monde, ou des huit sphères, distribuées suivant la progression des quatre premiers nombres, porte le caractère de la mysticité Pythagoricienne, et nous présente la fameuse Décade avec ses élémens naturels, ou avec la Tetrade (1). Car la somme des quatre premiers nombres de la progression numérique donne 10, ou la Décade, terme des nombres premiers et source de tous les autres. Cette fameuse Décade, qui comprend la durée totale du monde, ou le nombre 4,320,000 ans, exprime aussi le plus grand terme climatérique de la durée de l'univers, suivant la théorie de la Décade climatérique, ou de l'échelle de dix dodécades, par lesquelles la vie humaine, comme celle du monde, s'élève à sa plus grande durée.

En effet, en prenant pour la Monade la Période Chaldaïque, ou pour premier échelon la première Dodécade de la restitution des fixes (ce qui revient au même, puisque 36000 ans nombre égal au premier règne Chaldaïque, ou aux 10 Sares d'Alorus, répétés 12 fois, ou réunis en une seule Dodécade, donnent 432,000), nous aurons l'échelle suivante.

Echelle de la Série des 10 Dodécades Climatériques de la durée du monde (2).

	Années du Monde.		Années de l'Homme.
Monade.	482,000 ans ou 12 fois		36,000 ans ou la Période des fixes.
Dyade. .	864,000	—	24 fois 36,000
Triade. .	1,296,000	—	36 fois 39,000
Tetrade .	1,728,000	—	48 fois 36,000
Pentade .	2,160,000	—	60 fois 36,000
Exade. .	2,582,000	—	72 fois 36,000
Eptade .	3,024,000	—	84 fois 36,000
Ogdoade.	3,456,000	—	96 fois 36,000
Enneade.	3,880,000	—	108 fois 39,000
Decade .	4,320,000	—	120 fois 36,000

On voit donc (2) encore ici, que la loi progressive de l'Echelle Climatérique de la durée de la vie humaine, construite par les anciens Astrologues, a été rigoureusement observée dans celle de la vie du monde, dont le dernier échelon renferme dix fois le premier, comme le nombre 120 de la plus grande durée de la vie de l'homme, et qui termine la série de dix degrés de l'Echelle, renferme 10 fois le nombre 12, qui est au bas de l'Echelle, comme étant la première des dix Dodécades entre lesquelles la vie étoit partagée. L'Echelle de la durée des années du grand monde et celle des années du petit monde, ou de l'homme, ont donc ici, sous tous les rapports, une parfaite correspondance; ce qui existe nécessairement dans un système Astrologique. Car, comme observe très-bien Firmicus (3), l'un doit avoir une parfaite ressemblance avec l'autre, et renferme en petit les mêmes élémens. La distribution même du grand monde n'a été ainsi réglée, ajoute Firmicus, qu'afin qu'on eût un grand modèle, sur lequel on pût calquer le Thême Génethliaque de la vie de chaque homme.

(1) Hierocles in Aurea Carm. p. 226. Edit. 16°. Paris 1583.

(2) Salmas. Ann. Climat. 468.

(3) Firm. l. 3. præf.

Il n'est donc pas étonant, que les 120 grandes divisions du Zodiaque des Astrologues Chaldéens, qui comprennent la durée totale de la révolution complète des 8 Sphères, ait aussi fait fixer à 120 ans la plus grande durée de la vie de l'homme, afin qu'il y eût une entière conformité entre le Ciel, qui gouverne nos destinées, et nos destinées elles-mêmes. C'est ainsi, que la division du Zodiaque en douze signes a fait imaginer aussi une division du corps humain en douze parties (1), chacune desquelles étoit soumise à l'influence d'un de ces signes. Ceux qui ont admis la division en 36 parties, qui est celle des Décans, ont aussi porté à 36 la division des parties du corps humain, dont chacune étoit subordonnée à son Décan (2). Par-tout on retrouve ce génie imitatif de l'Astrologie, qui s'est toujours étudié à transporter dans la théorie sur l'homme les mêmes divisions, qui avoient été imaginées pour le Ciel. C'est sans doute cette décade climatérique, qui partage la vie de l'homme, qui a fait distribuer aussi en 10 règnes par les Chaldéens les 120 Sares de la durée du monde.

Le premier de ces règnes est de 10 Sares, ou 36000 ans, qui, répétés douze fois, ou composés en dodécade, engendrent la première dodécade de l'Echelle Climatérique du monde, laquelle donne 432,000 ans. C'est peut-être ce qui a fait dire à la Sybille de Cumes, suivant Servius, dans son Commentaire sur ce vers de la quatrième Eglogue :

Ultima Cumæi venit jam Carminis Ætas.

Que le dernier âge, qui devoit tout terminer, seroit le dixième ; de même que dans la fiction Chaldaïque tout finit sous Xixutrus, dixième Roi des Chaldéens. Chez les Indiens, c'est à la dixième métamorphose de Vichenou, qu'arrive la consommation des siècles. Le nombre 10 de la Décade Pythagoricienne, qui a servi à composer les quatre âges progressifs, semble avoir été exprès affecté dans ces fables mystiques sur la destruction et sur la régénération périodique des mondes, comme renfermant les 10 dodécades, dont est composé tout le Zodiaque, et qui mesurent les restitutions des fixes et des Planètes et la durée des mondes. Le caractère de la fiction et de l'Astrologie perce par-tout dans les distributions imaginées dans l'hypothèse des quatre âges de la Période Indienne.

Il en est de même des huit générations Etrusques, qui, quoique formées dans un système différent, tiennent cependant encore à l'Astrologie et aux divisions du Ciel.

Le nombre 8 des générations Etrusques correspond aux 8 Sphères qui, par leur mouvement, les engendroit, et dont la restitution parfaite produisoit le nombre parfait du temps, que Platon, dans son Timée, appelle la Grande Année, comme nous avons vu ci-dessus. Les Périodes, ainsi que les catastrophes qui les terminoient, étoient réglées par les lois de la fatalité, dont les sept Planètes et le Ciel des fixes étoient les véritables instrumens. Aussi le fuseau des Parques, qui servoit à filer les destins de chaque génération, et auquel Virgile abandonne le développement des siècles, dans ces vers (3) de la même Eglogue :

Talia sæcla suis dixerunt currite fusis
Concordes stabili fatorum numine pareæ.

Ce fuseau étoit formé de huit cercles concentriques, qui décroissoient progressivement, comme les sphères, qui s'emboîtoient l'un dans l'autre, et se mouvoient autour d'un même axe dans des rapports différens de vîtesse.

(1) Firmic. l. 2. c. 27.
(2) Origen. Contr. Cels. lib. ultim. p. 428.
(3) Eclog. 4. v. 46.

Platon (1) nous le représente comme un grand péson, creux en dedans, dans lequel étoit enchâssé un autre péson plus petit, comme des boîtes, qui entrent l'une dans l'autre : dans les deux il y en avoit un troisième; dans celui-ci un quatrième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit; ils étoient disposés entr'eux de la même façon que des cercles concentriques. Le fuseau tourne sur les genoux de la nécessité, dont les trois filles, qui sont les Parques, entretiennent et règlent ses mouvemens. C'est au-dessus du huitième Ciel, au milieu de la Lumière Ethérée, qu'est attaché le sommet du fuseau, qui imprime le mouvement à toutes les révolutions célestes, dont la coïncidence parfaite produit le nombre parfait du temps, ou la Grande Année, qui comprend les huit générations des Etrusques C'étoit aussi dans ces huit sphères (2), qu'étoient disséminées les ames, destinées à habiter un jour les corps mortels, et à former les générations successives du monde. C'étoit à travers ces huit sphères, qu'elles descendoient pour venir s'établir sur la terre, après s'être revêtues de qualités différentes, à raison de la nature différente des Planètes (3), et du séjour plus ou moins long qu'elles y avoient fait. On voit donc, que la division de la durée du monde en huit générations, composées d'ames plus ou moins vertueuses, et d'inclinations différentes, ne fut point arbitraire dans la Philosophie Etrusque; qu'elle étoit empruntée des divisions mêmes des Sphères, qui concouroient à produire la grande Période, et qui gardoient le dépôt des ames destinées à peupler la terre successivement, durant l'immense révolution des siècles.

Aussi les divisions célestes, et le système Astrologique entrent dans la composition des Périodes fictives, sur la durée successive, tant des quatre âges de la grande année des Indiens, que des huit générations de la grande année des Etrusques. Les âges eux-mêmes, gouvernés successivement par Saturne, Jupiter et Mars décèlent encore leur rapport avec l'ordre planétaire, et la série descendante des Sphères. Mars n'est pas nommé. Mais on dit qu'alors les hommes commencèrent les travaux de Mars, les guerres sanglantes et les terribles combats.

Et dans Firmic. l. 3. c. 1. on voit les cinq Planètes, à commencer par Saturne, prendre successivement l'empire des cinq âges, que comprennent les grandes Apocatastases, à la fin desquelles le monde est alternativement détruit par le feu et par l'eau. Hésiode compte aussi ces cinq âges. L'Astrologie ayant tout réglé, elle doit tout expliquer. C'est donc aussi à elle à nous donner la clef des fictions, qui se trouvent toujours liées à ces périodes, et qui amènent à la fin de chacune d'elles quelque grande catastrophe, qui vient terminer les jours de la génération, qui va être remplacée. Ce sera le dernier objet de nos recherches dans ce traité particulier.

Le besoin de l'Astrologie avoit fait imaginer des périodes de restitution, qui comprenoient la série immense de tous les événemens produits par les lois de la fatalité; et qui, en s'achevant, terminoient un ordre de choses, qui faisoit place à un nouveau, et régénéroient la nature. L'ancien ordre devoit donc être détruit; et la nécessité de le faire disparoître amenoit conséquemment quelque grand événement, qui terminât la vie de l'ancien monde, sur les débris duquel devoit s'élever le nouveau; c'est-à-dire, qu'une période fictive fût terminée par une catastrophe, qui ne pouvoit pas avoir plus de réalité, que les révolutions imaginaires,

(1) Plat. de Rep. l. 10. p. 616.
(2) Plat. in Tim. p. 41.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 11 et 12.

qui les ramenoient dans l'ordre progressif, qu'on supposoit à leur durée.

Pour avoir dans le Ciel les positions Astronomiques, qui fournirent les principaux traits des catastrophes imaginées à la fin de la grande année, il faut 1°. remonter aux siècles auxquels ces événemens, ou plutôt ces fictions semblent appartenir ; ce qui nous oblige de nous reporter au moins à deux mille ans avant l'Ere Chrétienne, au temps, par exemple, où le Colure des Solstices passoit par Régulus, autrement le cœur du Lion, que les Astrologues de Chaldée font le chef des révolutions célestes, suivant Théon (1). Une tradition d'ailleurs, conservée par Murtady (2), porte que Régulus étoit dans le Colure des Solstices, lorsqu'arriva le déluge. Nous verrons bientôt ce qu'on doit entendre par le déluge; nous nous bornons ici à remarquer, que cette circonstance de la position des Colures, au temps où l'on fit des chants sur la fin de la Période, s'accorde avec la fonction, que les Chaldéens avoient attribuée à Régulus, et même avec le thême de la naissance du monde, que nous allons rapporter.

Il faut, en second lieu, après avoir mis le Pôle et les Colures dans la position où ils dûrent être à cette époque, placer la Sphère elle-même, relativement à l'horizon, dans la situation où elle se trouvoit, lorsque la grande catastrophe, qu'amenoit le cercle de la fatalité, étoit supposée arriver. Mais la position des Cieux, au moment où s'achevoit la Période, étoit nécessairement la même qu'ils avoient eue, lorsqu'elle commençoit; puisque la fin de toutes choses n'arrivoit, qu'au moment où le Ciel reprenoit sa position primitive. Donc, si nous avons l'état du Ciel, au moment où le monde fut censé commencer, nous avons, par une conséquence nécessaire, son état, au moment où il finissoit. Il en étoit comme de l'année, qui n'est supposée finir, qu'à l'instant où le Soleil arrive au point d'où il est parti, et que l'ordre des levers et des couchers des Astres se rétablit. Or, nous avons cette position primitive, et l'état du Ciel au moment où commencent les mouvemens célestes, et conséquemment auquel il revient, lorsqu'ils s'achèvent.

On conçoit bien encore ici, que cet état du Ciel, au commencement du monde, est, comme la Période, purement hypothétique, et né du même besoin, que la Période elle-même. Dans le système philosophique de l'éternité du monde, le seul qui soit raisonnable, et celui qui a été admis par presque toute l'antiquité, la fixation des aspects célestes, au commencement des siècles, ne pouvoit être qu'une fiction. Dans la supposition d'un monde créé, on ne pouvoit admettre l'existence de l'Astronomie dès l'origine même des choses, ni des observateurs, qui eussent déterminé le lieu des Planètes dans le Zodiaque. Cette dernière remarque est de Firmicus (3). On étoit donc réduit à en feindre une, pour donner une base à la science Généthliaque, et pour fixer un point de départ à la Période, qui sans cela eût été inutile. Le choix de ce point étant arbitraire, il ne fut pas par-tout le même, mais néanmoins il fut fixé à un des points, où commençoit l'année ; chez les uns, au point équinoxial, ou d'*Aries*; chez les autres, au Solstice d'Eté. C'est à ces deux points, que les deux traditions différentes du retour des Planètes, ont rapporté le départ et le retour des mouvemens célestes.

Les Perses, qui commencent leur année à l'Equinoxe de Printemps, font partir tout le Ciel de cette époque (4);

(1) Theon Comment. in Arat. p. 122.
(2) Murtady, p. trad. Vattier.
(3) Firmic. l. 3. c. 1.
(4) Zend. avest. T. 2. p. 353.

et ils mettent le Soleil dans *Aries*, au moment où les Astres commencent pour la première fois leur carrière. Du reste, ils distribuent les Planètes dans les lieux du Ciel, où les Astrologues Babyloniens (1) fixoient l'exaltation de chacune d'elles, c'est-à-dire, le lieu de leur plus grande énergie. La révolution totale sera donc censée achevée, lorsque, le Soleil étant revenu au premier degré d'*Aries*, les six autres Planètes se trouveront encore être respectivement dans la même position, et formeront entre elles les mêmes aspects. D'autres, qui fixent également le départ et le retour des mouvemens au point d'*Aries*, n'y placent pas seulement le Soleil, mais encore avec lui, sur la même ligne, toutes les autres Planètes, et ils prennent, ce qui est plus naturel, pour origine du mouvement de toutes les Planètes, l'origine même des divisions du cercle, dans lequel elles circulent. Telle est l'hypothèse d'Abulmazar et de quelques Astrologues Egyptiens (2). C'est celle que nous allons d'abord suivre; et d'après laquelle nous placerons la Sphère, environ deux mille ans avant notre Ere, telle qu'elle dût être le jour de l'Equinoxe, à l'instant où l'ancienne révolution finissant, la nouvelle recommençoit. Le Colure des Equinoxes passant alors par les Pléïades, qui longtemps annoncèrent le Printemps (3), le Soleil se trouvoit sur l'extrémité de la constellation du Bélier, prêt d'entrer aux étoiles du Taureau, précédé dans son lever par le Cocher céleste, et de la Chèvre dont la Belle-Etoile se levoit un instant avant lui et au-dessus de lui, et qui sembloit conduire son char lumineux, pendant le dernier jour de la révolution du Cycle et de l'année, et à l'instant où le Soleil alloit passer dans notre hémisphère boréal et le brûler de ses feux. C'est même cette union de la Chèvre et de ses Chevreaux à la néomenie équinoxiale d'*Aries*, qui fut représentée par une figure hiéroglyphique, dont parle Eusèbe. (Præp. Evan. l. 3. c. 12.) Le jour finissoit, et l'on appercevoit au couchant, près de la mer, le conducteur du char du Soleil prêt à descendre au sein des flots avec le fleuve Eridan, placé au-dessous de lui, et qui se couchoit avec lui, au moment où l'énorme Scorpion du Zodiaque montoit sur l'horizon, et effrayoit par ses affreux regards les chevaux du Soleil, qui furent précipités du Ciel avec leur guide. C'est le même monstre, qui tue Orion, lequel suit l'Eridan et accompagne le Cocher dans sa chute; c'est lui qui fait périr Canopus, ou la Belle-Etoile du gouvernail du vaisseau céleste, qui se couche aussi dans ce moment; enfin c'est l'ennemi et le meurtrier de toutes les Constellations, qui disparoissent à son lever, et qui se trouvent border en même temps l'Horizon occidental.

Quant au Cocher céleste, qui disparoît alors au sein des flots, Nonnus (4) dit formellement, qu'il est le Phaéton foudroyé; et que le fleuve, qui est au-dessous, est l'Eridan, qui le reçut dans sa chute. Effectivement, tous les Astronomes anciens donnent au fleuve d'Orion le nom d'Eridan et de *Phaëtontius amnis*.

La Lune en ce moment, et dans ce thême Génethliaque du monde, qui fait partir les mouvemens célestes de l'Equinoxe, étoit supposée être au Taureau, lieu de son exaltation. Cette Planète porte le nom d'Io chez les Coptes, et chez les Argiens, où nous

(1) Firmic. l. 2. c. 3.
(2) D'Herbelot, Bibl. Orient. p. 27 et 28. Murtady. p. 35 Trad. Vattier. Bailli, Astr. Ind. Disc. prélim. p. 152. Ibid. p. 28.
(3) Theon p. 121-135.
(4) Nonnus Dionysiaq. l. 38. v. 434.

trouvons la fable d'Io changée en vache, et placée dans la constellation du Taureau, ou dans le lieu de l'exaltation de la Lune. C'est là que cette Planète étoit censée être, au moment où la période finissoit, et faisoit place à la nouvelle révolution. Or, on remarquera, que la fable d'Io métamorphosée en vache; et dont la garde est confiée au Ciel étoilé, est liée à celle de Phaéton dans Ovide; que c'est Epaphus, fils d'Io, l'Apis Egyptien, suivant Hérodote (1), qui propose au jeune Phaéton le défit, qui cause sa chute; et que ces deux fables suivent immédiatement le triomphe du Soleil ou d'Apollon sur l'hiver, et conséquemment se lient essentiellement à l'époque équinoxiale et au retour du printemps. Ce qui s'accorde parfaitement avec la tradition conservée par St. Epiphane, qui nous dit, que de son temps encore, on célébroit en Egypte, au moment même de l'Equinoxe de printemps, au passage du Soleil sous *Aries* ou sous l'Agneau céleste, une fête en mémoire du fameux embrasement de l'univers: qu'on teignoit de rouge les arbres, les brebis, et beaucoup d'autres choses, et que le sang, dont la couleur imite celle du feu, étoit regardé comme un préservatif d'un semblable désastre. C'étoit à-peu-près dans le même temps, que dans toute l'Asie on pleuroit Adonis, Mithra, Atys, etc. comme on pleuroit en Italie la mort de Phaéton. C'est Plutarque, qui nous apprend (2) que les peuples, qui habitoient les rives du Pô, pleuroient, depuis plusieurs siècles, la mort de l'infortuné Phaéton. Lucien, (3) dans son livre *de Astrologiâ*, regarde l'aventure de Phaéton comme une fable incroyable, dont il cherche l'origine dans l'Astrologie. Quoiqu'il n'ait pas trouvé la véritable explication, il avoit bien apperçu, que cette fable et beaucoup d'autres, qu'il rapporte, appartenoient à cette science, telle que celle de Pasiphaé, celle des amours de Vénus et de Mars, etc.

Voilà quel nous paroît avoir été le fondement de la fable de l'incendie de l'univers, faite sur la fin de la Période Equinoxiale, ou sur celle de l'année, qui partoit de l'Equinoxe; le commencement et la fin en étoient marqués, le matin par le lever Héliaque du Cocher, au moment où le Soleil approchoit des premières étoiles du Taureau, et le soir par la chute ou par le coucher de ce même Cocher. Il avoit tout le jour accompagné le Soleil, et il disparoissoit au couchant, le soir, avec l'Eridan céleste, au moment où le Scorpion, qui dans la fable effraye et fait tomber ses chevaux, monte à l'Orient, et ouvre la marche de la dernière nuit, où tout doit finir, pour rendre à la nature une nouvelle Période, et un nouvel ordre de choses.

Il ne nous reste plus actuellement, qu'à examiner les aspects célestes, qu'offroit la seconde hypothèse, ou celle qui attachoit au Solstice d'été le départ de la période, et qui y fixoit le départ, et conséquemment le retour des Astres.

Ici s'offre encore le même partage d'opinions sur l'arrangement primitif des Planètes. Les uns les réunissent toutes au point solstitial, au 30 degré du Cancer, ou au premier du Lion, sur le Colure même (4).

Les autres les distribuent dans toute la hauteur du Zodiaque, depuis le Cancer jusqu'au Capricorne. La Planète la plus voisine de notre terre étoit placée dans le signe le plus voisin de nos climats septentrionaux, ou au Cancer, qui culminoit sur la tête d'un habitant de Syene. La plus éloignée étoit placée, dans le signe le plus éloigné de nos régions. Les autres étoient casées dans les cinq

(1) Herod. l. 2. c. 158.

(2) Plutarch. de his qui serò puniti, p. 557. et Nonn. Ibid. v. 100.

(3) Lucian. T. 2. p. 990.

(4) Nicetas Choniate Thes. Orthod. fidei I, 9.

signes intermédiaires, suivant l'ordre qu'assignoient aux Planètes les Egyptiens et Platon, qui mettoient le Soleil immédiatement après la Lune.

C'est cette distribution, que nous avons désignée sous le nom de théorie des Domiciles au commencement. Nous y renvoyons le lecteur (1).

Ce fut au milieu de chaque signe, que l'on établit le trône de la Planète, qui y avoit son domaine; et ce fut-là que sembloit se concentrer toute l'énergie, et l'influence du signe qu'elle occupoit. En conséquence, on supposa, qu'au commencement du Monde, chacune des Planètes se trouvoit précisément au milieu des signes, où elle avoit son domicile. Voilà pourquoi Firmicus, qui nous a donné le thême Généthliaque du Monde, les place toutes au quinzième degré de leur premier domicile. Voici (2), nous dit-il, quelle fut la position des Planètes, au moment où le monde fut formé, et cela, d'après les principes d'Esculape, et d'Anubis, à qui le grand Mercure confia les secrets de notre science. On place donc le Soleil au quinzième degré du Lion; la Lune au quinzième du Cancer; Saturne au quinzième du Capricorne; Jupiter au quinzième du Sagittaire; Mars au quinzième du Scorpion; Vénus au quinzième de Libra, et Mercure au quinzième de la Vierge. Cette position est la même, que celle que fixent Macrobe et l'auteur grec cité par Saumaise, avec cette différence, qu'ils ne parlent que du signe, sans déterminer, avec la précision de Firmicus, jusqu'au degré même du signe. Mais il est aisé de voir, que cette précision là même est une fiction, et il y règne trop de symmétrie, pour y méconnoître le travail de l'homme, et le fruit de l'imagination des Astrologues. Aussi Firmicus nous avertit, et sa remarque étoit assez superflue, de ne pas être dupes de cette fiction et de ne pas croire, que ceux qui imaginèrent cette hypothèse, n'eussent pas de bonnes raisons; que le besoin, qu'avoit l'Astrologie d'un thême primitif, qui servît de modèle aux autres, l'avoit rendue nécessaire; que certainement la position des Cieux, à l'origine du Monde, n'avoit point été telle; que cette origine même n'étoit pas assez connue; et qu'au moment où la Divinité forma son ouvrage, il n'y avoit personne pour en observer les mouvemens; et qu'enfin il n'étoit pas possible, même par la voie du Calcul, de remonter à cette époque primitive, puisque la grande période de restitution, ou la grande Apocatastase, étoit de 300,000 ans, au bout duquel temps la Nature se régénéroit par le feu, ou par l'eau.

Il ne suffit pas de savoir, quell étoit la position des Planètes, dans les différens points du Ciel, au moment du départ des Sphères; il faut encore connoître, quelle étoit la position du Ciel lui-même, relativement à l'horizon, et conséquemment au jour, afin de retrouver exactement la position des Cieux, à l'instant où brilla le premier rayon de lumière, et conséquemment celle qu'il doit avoir encore, au moment qui terminera la nuit, qui doit être la dernière de chaque période, lorsque l'Aurore viendra en ramener une nouvelle. Cette position nous est encore donnée par Firmicus et par Macrobe. Voici ce que dit ce dernier (3): «Au moment où commença le jour, » qui éclaira le premier l'Univers, et » où tous les Elémens, sortis du chaos, » s'arrangèrent sous cette forme brillante, qu'on admire dans les Cieux, » jour qu'on peut appeler avec raison

(1) Ci-dessus, l. 2. c. 3. p. 177.
(2) Firmic. l. 3. c. 1.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 21. p. 90.

» le jour natal du Monde ; on dit que » le Bélier en ce moment occupoit » le milieu du Ciel. Or, comme le point » culminant est en quelque sorte le » sommet de notre hémisphère, le » Bélier fut placé pour cette raison » à la tête des autres signes, comme » ayant occupé, pour ainsi dire, la » tête du Monde, au moment où pa- » rut pour la première fois la lu- » mière. A l'horizon, montoit le Can- » cer, portant le croissant de la » Lune, suivi immédiatement du » Lion, que montoit le Soleil ; puis » Mercure avec la Vierge, etc. et en- » fin Saturne sur le Capricorne fer- » moit la marche ». Conséquemment Saturne se levoit le dernier, au moment où finissoit le jour et commençoit la nuit. Ce fut, ajoute Macrobe, la raison qui fit assigner à chacune de ces Planètes, pour domicile, le signe qu'elle occupoit à cet instant

Firmicus (1) place également au lieu appelé l'Horoscope, ou au bord oriental le milieu du Cancer, au moment où le Ciel commença à se mouvoir. Les autres Planètes, chacune dans leur signe, se trouvoient sous l'horizon, et y montoient successivement, pendant toute la durée du premier jour.

Cette tradition Astrologique sur la position du Cancer, à l'instant où s'ouvrit la marche de la Nature, est confirmée par Ænée de Gaze (2), qui nous dit, que les Hiérophantes de l'Égypte, parmi leurs opinions sur l'origine et la formation du Grand Tout, faisoient présider le Cancer à l'heure natale du Monde. Ce qui s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (3), qui fait commencer l'année Egyptienne à la Néomenie du Cancer, au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe, et qui présida à la Naissance du Monde, ainsi que Régulus qui, sous le Ciel de Babylone, monte en même-temps que lui. C'est ce qui fait dire à Solin, à l'occasion du lever de la Canicule, que les prêtres de l'Egypte regardoient ce moment comme l'heure natale du Monde (4) ; c'est-à-dire, qu'ils faisoient commencer le Monde, et toutes les révolutions au point même où commençoit leur grande année, ou la période Sothiaque, que Firmicus appelle improprement la grande année de restitution des Planètes. C'est son lever, qui excitoit l'intumescence des eaux, et qui faisoit déborder le Nil dans les plaines qui, à cette époque, alloient être inondées par une espèce de déluge périodique (5). Il étoit le dixième chef, ou Décan du Zodiaque, comme Xixutrus étoit le dixième roi, sous lequel arriva la grande inondation. Aussi, lui donnoit-on l'épithète d'*Hydragogos*, et Solin ajoute, qu'à son lever le fleuve se débordoit avec la plus grande abondance.

Il étoit un Paranatellon du Cancer, dit Servius; c'est-à-dire, comme il explique lui-même cette dénomination, l'astre principal qui accompagne toujours le Cancer dans son lever. (6) Donc le Cancer montant sur l'horizon, au moment natal du Monde, Sirius y montoit aussi, et l'un et l'autre présidoient à cette naissance, l'un comme signe, et l'autre comme Paranatellon du signe natal.

Voilà donc l'état des Cieux bien déterminé ; et nous avons fixé de la manière la plus précise la position que doit avoir notre Sphère, au moment où commence la révolution, et

(1) Firmic. l. 3. c. 1.
(2) Æneas Gazæus in Theophraste. Bib. mag. Patr. Parisin. T. 12. p. 647.
(3) Porhy. de antro Nymph. p. 264. et Ptolem. Tetrab. l. 2. c. 10.
(4) Solin. c. 32.
(5) Plut. de Isid. p. 363. Herod. l. 2. c. 19.
(6) Servius Comm. in Georg. l. 1. v. 218.

conséquemment

conséquemment où elle finit. Car l'instant, qui sépare la fin de la première du commencement de la seconde, est un instant indivisible, qui suppose conséquemment le même état des Cieux. Mais indépendamment de cette conséquence si nécessaire, nous avons aussi le thême du Monde, à l'époque du déluge, qui nous a été conservé par Nonnus, poète Egyptien, qui n'a pas manqué de le décrire tout au long dans sa fable du déluge; ce qui prouve que ces fictions tenoient à l'Astrologie, et étoient liées, comme dit Berose, au mouvement des astres, dont elles dépendoient. La position, qu'il leur assigne, est à-peu-près celle que Firmicus et Macrobe assignent aux Planètes, au moment du départ. La Lune est revenue au Cancer; le Soleil au Lion. Donc, le déluge arrive au Solstice, à l'instant du débordement du Nil, et au lever de Sirius. Mercure est placé à son domicile de la Vierge, Mars au Scorpion, Saturne au Capricorne. Vénus et Jupiter seuls sont déplacés, mais toujours dans leur domicile. Nonnus seulement a pris le second domicile pour le premier. On reconnoît aisément la méprise. Telle est la position, que vont reprendre les Planètes, à l'instant précis où finit le Monde, pour se régénérer (2). Jupiter irrité contre les Géants et contre la génération coupable, qui a mis à mort son fils, fait entendre au milieu des airs la redoutable trompette, qui annonce la fin de l'Univers. La terre est bientôt submergée par les torrens, qui se précipitent des sept cataractes du Ciel. L'écume blanchissante s'élève jusqu'aux Cieux, et se mêle à la voie lactée. Le feu de l'amour seul n'est point éteint par les eaux du déluge. Deucalion, porté sur son vaisseau, vogue près du sommet de l'atmosphère. Enfin la terre se dessèche par la retraite des eaux; et le soleil durcit le limon, d'où doit sortir la nouvelle génération, à laquelle Bacchus apporte le présent du vin, ignoré des premiers hommes (3); et alors paroît avec lui le Dieu du siècle, en cheveux blancs, tenant en main la clef des temps et des générations.

Dans Nonnus, le déluge suit aussi l'incendie de l'Univers, comme la catastrophe solstitiale suit celle qui termine la période équinoxiale.

Telle est la position des Cieux donnée par Petosiris et Necepsos, pour la position primitive, et par Nonnus, pour celle qui s'étoit rétablie au moment où le Monde alloit être renouvellé; position que Nonnus a tirée des vieux poëmes Egyptiens sur les Cycles, dont les débris lui servirent à composer son ouvrage. Nous pouvons, d'après cela, mettre notre globe dans la situation où étoient placées les sphères des Prêtres, lorsqu'ils composoient leurs fables sacrées sur la nature et sur les révolutions du temps. Le Ciel va se présenter à nos yeux, tel qu'il s'offroit à ceux du poète Astrologue, et nous appercevrons aisément l'origine des principaux traits de la fable de ce poëme.

Le dernier jour de l'Univers finissoit, et la dernière nuit commençoit sa carrière, au moment où l'on voyoit monter sur l'horizon le signe opposé au Soleil, alors au Lion; ce signe étoit le Verseau Céleste, penché sur son urne, d'où se précipitent des torrens. Il étoit immédiatement précédé de Saturne, alors au Capricorne, qui, en finissant de monter, traînoit à sa suite le Verseau, et qui l'annonçoit (*h*). Ce Verseau, ou l'homme qui est figuré dans ce signe, tenant en main une urne, d'où coule un fleuve, a passé dans toute l'antiquité pour être le fameux Deucalion, sous lequel arriva le dé-

(1) Nonn. Dionys. l. 6. v. 230.

(2) Nonn. Dionys. l. 7. v. 10. etc.

luge, comme on peut le voir dans Hygin, Germanicus, et d'autres auteurs, qui ont écrit sur l'origine des dénominations différentes données aux Constellations. L'urne, qu'il tient entre ses mains, étoit en Egypte le symbole du débordement, si l'on en croit Horapollon (1). Le Verseau lui-même passoit en Egypte pour produire l'intumescence du Nil, dont il soulevoit les flots, par le mouvement qu'il leur imprimoit avec ses pieds, au rapport de Théon (2), commentateur d'Aratus. Tout à côté de lui, un peu au-dessus, monte le cheval Pégase, qui de son pied fait sortir aussi un fleuve, et que bientôt nous verrons figurer dans les fables Indiennes, où il annonce également la fin du Monde. Au Couchant, on apperçoit le Corbeau d'Apollon (3), qui entre dans les feux du Soleil, tandis que cet astre lui-même voyage tout ce jour, et tous les suivans dans l'arche ou dans le vaisseau céleste, qui correspond dans toute sa longueur aux divisions du Lion, que parcourt alors le Soleil. Ce vaisseau passoit en Egypte pour être celui d'Osiris, et la belle étoile du gouvernail pour Canopus, son pilote, placé dans les Cieux. Dans la fable Chaldaïque de Xixutrus, de son arche et de ses oiseaux, le pilote est aussi placé avec Xixutrus dans l'Olympe. Cette correspondance du vaisseau avec le Lion solaire est l'origine d'un des tableaux, que nous présente la sphère Paranatellontique des Egyptiens, imprimée dans Kirker. Ce tableau est celui d'un vaisseau, dans lequel voyage le Lion. Aussi dans les Sphères orientales d'Aben-Ezra, imprimées dans Scaliger, not. ad Manil., parmi les Constellations qui, par leur lever ou leur coucher, fixent les trois Décans du Lion, on retrouve toujours le fameux vaisseau, dans lequel s'embarquoit le Soleil au Solstice d'Eté, et dans lequel il voyage tout le temps du débordement.

Au premier Decan de la sphère Persique, on lit ces mots : moitié du vaisseau monté par des matelots..... Tête du cheval.

Au premier de la sphère Barbare : milieu du vaisseau.

Au second Decan de la sphère Persique : autre moitié du vaisseau..... milieu du cheval.

Au second Decan de la sphère Barbare : proue du vaisseau. Ici la proue est la dernière, parce que le vaisseau monte à contre-sens.

Enfin, au troisième Decan du Lion dans la même sphère Persique : Corbeau... extrémité du cheval, qui finit de se lever.

Cette liaison du Soleil avec les Astres qu'il parcouroit au Solstice et dans le mois suivant, le Vaisseau et le Corbeau céleste, les fit entrer dans la fable solstitiale, ainsi que le Verseau qui se levoit en aspect avec lui, et qui ouvroit la marche de la nuit.

Quant au Corbeau, c'étoit l'oiseau du Soleil, et celui qu'Apollon placa dans les Cieux, (4) après l'avoir puni de son infidélité dans un message, où il avoit trop différé son retour.

Il me paroît, que ce sont ces circonstances astronomiques, qui ont entré dans la fiction du déluge solstitial imaginé par les Egyptiens, et qui étoit censé terminer l'année et la Période, au moment où le Nil inondoit leurs terres, et où retranchés sur leurs digues, ils voyoient tous les ans le Verseau penché sur son urne s'avancer dans les Cieux, et par son influence ramener les débordemens périodiques. Nous avons insisté sur le Corbeau et sur l'Arche, parce que la fable de Deu-

(1) Horapoll. l. 1. c. 21.
(2) Theon. p. 136.
(3) Hygin. l. 3.
(4) Hygin. l. 2. c. 41.

calion, de Noé (1) et de Xixutrus (2) y fait entrer la double circonstance du vaisseau et des oiseaux de l'Arche, qui furent lâchés au moment où la terre se raffermit. Effectivement le Corbeau reparoît; il sort des rayons solaires avec l'Arche, au moment où le Nil vient de se retirer et où le Soleil approche (3) de la Balance. Peut-être est-ce là l'origine de la tradition Egyptienne, qui dit que c'est *sub librâ*, que la terre sortie des eaux du chaos devint propre à recevoir l'homme (4). Nous avons fait remarquer, que c'est Saturne qui vient sur le Capricorne annoncer la nuit, dont le Verseau ouvre la marche. Aussi la fable Chaldéenne suppose-t-elle, que ce fut Saturne, qui apparut en songe à Xixutrus, et qui vint annoncer le déluge; circonstance inexplicable dans toute autre hypothèse, que l'hypothèse Astrologique, et qui suit nécessairement de la nôtre, laquelle place Saturne au Capricorne, ou au signe qui précède immédiatement le Verseau, et cela d'après l'autorité des Astrologues Egyptiens, et de Nonnus, Poëte Egyptien. Saturne avoit d'ailleurs son domicile aussi au Verseau de Deucalion. Lucain nous a conservé dans son Poëme la fiction Astrologique (5) sur le retour de Saturne à son domicile, et sur l'aspect du Verseau, au moment du déluge. L'état du Ciel au commencement de la guerre civile est des plus effrayans. Tout se réunit pour annoncer à l'univers et à l'espèce humaine la plus terrible catastrophe. Il ne manque à ces signes pronostics, que le retour de Saturne à son domicile, pour que le Verseau par son influence ramène encore le déluge.

La fable Chaldéenne suppose également, que Xixutrus déposa tous les monumens des connoissances humaines à Siparis, ville du Soleil, et qu'il les enfouit, au moment où commença le déluge, c'est-à-dire, au moment où le Soleil entroit au Lion, son domicile et dans le vaisseau d'Osiris, ou dans le vaisseau Solaire, celui dans lequel l'Astre du jour voyage tout ce mois. Cette fable ressemble assez à celle des Américains, qui supposent, que les eaux de leur déluge inondèrent tout l'univers, excepté le mont *Oiagmi*, où étoit le temple du Soleil. La même allusion existe dans la fable de Deucalion, qu'on fait s'arrêter sur le mont *Lycoreus* (6) ou sur le mont de la Lumière. D'autres font allusion au nom du vaisseau même, et nomment le mont, où il s'arrêta, *le mont Baris* (7). C'est ainsi que l'appelle Nicolas de Damas, cité par Joseph.

Nigidius le fait arrêter sur le sommet brûlant de l'Etna. Le lieu de la scène étant aussi varié, on doit croire qu'il ne s'agit point ici d'un fait historique.

Berose, comme nous l'avons déjà remarqué, donne aussi un Pilote au vaisseau de Xixutrus (8), comme les Egyptiens en donnoient un au Vaisseau céleste, appelé chez eux Vaisseau d'Osiris, auquel nos livres d'Astronomie ont conservé le nom *Arca Noé* (9). Dans la fable Chaldéenne, Xixutrus disparoît de dessus la terre, et il est placé au rang des Dieux, lui, sa femme, sa fille et son Pilote (10). Cependant ses compagnons retournent à Siparis, ville du Soleil, et y déterrent le dépôt des connoissances humaines. Syncelle appelle avec raison tout ce récit de la *Tératologie* Chaldéenne, ou des fictions monstrueuses,

(1) Lucian, T. I. p. 59. in Timone. Ibid. p. 930. de Salut. T. II. de Dea Syr. p. 883.
(2) Syncelle, p. 30.
(3) Solin. c. 32.
(4) Firmic.
(5) Lil. I. v. 651.
(6) Luc. T. I. p. 59. Timon.
(7) Antiq. Jud. l. I. c. 3.
(8) Syncelle. p. 30.
(9) Cæsius. Cœl. Astron.
(10) Syncelle. p. 31.

fruit de l'imagination des Chaldéens, c'est-à-dire, des premiers Astrologues de l'Univers.

De même que le Thême Généthliaque du monde, conséquemment celui du déluge place les planètes au 15 degré des signes; et par une suite nécessaire Saturne au 15 degré de son domicile, c'est pareillement au 15e jour du mois, qui répond au 15 du signe (1), que Saturne est supposé apparoître la nuit à Xixutrus, et lui annoncer le déluge qui va arriver.

Ces fictions de Berose, conservées par Alexandre Polyhistor, se trouvent rapportées à-peu-près dans les mêmes termes par Abydenus (2) et Apollodore (3), qui ont tous perpétué la tradition des 120 Sares, sous-divisés en Néres et en Sosses; et celle de la vision de Xixutrus au 15 degré du 10 signe, ou au quinzième jour du dixième mois, ainsi que la fable de l'Arche et des oiseaux lâchés.

Plutarque parle aussi de la Colombe de Deucalion (4). Les conteurs de fables, dit ce judicieux Ecrivain, prétendent, que la Colombe, qui fut lâchée du vaisseau de Deucalion, en y entrant annonça la tempête; et qu'au contraire, en s'envolant, elle fut un signe pour lui du retour de la sérénité. La fable Juive n'est qu'une répétition de ces anciennes fictions sacrées des Prêtres Astrologues.

Voilà quel nous a paru être le fondement de la fable Egyptienne sur le débordement du Nil, et sur les signes célestes qui l'annonçoient, et auxquels correspondoit le Soleil durant toute l'inondation périodique.

Les Indiens, dont le sol n'étoit pas tous les ans exposé aux mêmes inondations périodiques, qui changeoient en une espèce de mer toute l'Egypte, ne firent point entrer dans leur fable sur la fin de la Période Solstitiale le fameux Deucalion ou signe du Verseau; mais ils choisirent la Constellation, qui se trouve à côté de lui, qui se lève en même temps que lui, un peu au-dessus vers le nord, et qui fixoit également le terme de la Période et de la consommation des siècles. Cette Constellation est le Cheval Céleste, ou Pégase, dont le pied droit élevé, et porté en avant, ainsi que la tête, montent sur l'Horizon avec la tête du Verseau, et dont tout le corps monte successivement, au commencement de la nuit, dans tout le mois où le Soleil parcourt le Lion, et où se termine la Période. La nuit achève son cours, et la Période finit à l'aurore. Alors le cheval, qui toute la nuit a fait sa révolution au-dessus de l'Horizon, est près du bord occidental où il pose son pied, tandis qu'on apperçoit un peu plus au nord, sur le bord de la mer, la Lyre, appelée *Testudo* par les Latins, et *Chelys* par les Grecs. Le Dragon du Pôle est tout entier hors du méridien, et il penche vers le couchant. Voilà les aspects qui fixent le terme de la Période. L'union du Pégase, ou du Cheval Boréal aux divisions du Lion a été bien marquée dans les Sphères Persique et Barbare, comme nous l'avons vu plus haut. La Sphère Indienne même en fait mention au 2e Décan, où on lit ces mots : *Là est un Cavalier regardant vers le nord.*

Voyons maintenant quels sont les signes célestes, qui annoncent la consommation des siècles et la fin de la Période, autrement dit la fin du monde, chez les Indiens. Ce n'est point au dixième mois, sous le dixième Roi, comme les Chaldéens, ni au dixième âge, comme les Sybilles, qu'ils le font finir : c'est à la dixième métamorphose de Vischnou.

(1) Syncelle. Ibid. p. 30.
(2) Syncelle. Ibid. p. 38. et 40.
(3) Apollod. Bibli. Deor. l. c. 7.
(4) Plut. de Solert. Anim. p. 968.

Cette dernière métamorphose (1) n'arrivera qu'à la consommation des siècles. Alors Vischnou paroîtra dans toute sa gloire monté sur le Kallenqui, ou Kelki, cheval qui demeure actuellement dans les Cieux, dont le pied droit est levé, et qu'il ne posera sur la terre, que pour l'écraser, et pour châtier les impies et les méchans. C'est dans ce moment, que le Serpent, qui soutient le monde, manquera de force et pliera sous le poids; que la Tortue (mauvaise traduction de *Chelys*) plongera dans la mer et que les hommes périront à cause de leur corruption (*i*). Alors l'âge d'or reviendra.

On voit donc ici, que nous n'avons rien changé à la position, que nous avions donnée au globe, au moment où s'achève la Période Solstitiale; position qui a été prise d'après les déterminations de Petosiris et de Nccepsos, Astronomes Egyptiens, et d'après le poëme de Nonnus Poète Egyptien. Avec ces élémens cependant, par un seul et même principe, par la seule inspection des Paranatellons, par celle des signes et des constellations qui fixoient la marche du temps et la position du Ciel, au moment où tout est censé fini, nous avons retrouvé, arrangés comme d'eux-mêmes aux deux bords de l'Horizon, les signes célestes qui entrent dans les deux fables Egyptienne et Indienne, imaginées pour célébrer la fin de l'année et le renouvellement de la Période Solstitiale. La correspondance des traits de la fiction avec les aspects du Ciel en ce moment, et l'unité de position pour les deux fables, nous portent à croire, que le pur hazard n'a pas produit cette multitude de rapports si singuliers entre la fable sacerdotale sur la fin du monde, au moment où s'achève la grande année, et la position du Ciel et des Constellations qui la fixent.

Si, comme nous l'a dit Chérémon, toutes les fables sacrées de l'Egypte ont pour base les mouvemens célestes, le Soleil, les Planètes, les signes du Zodiaque et les Constellations, qui par leur coucher ou leur lever en fixent les divisions; celle-ci certainement porte le caractère de la fiction Astronomique, et doit être une preuve du système d'explications, que Chérémon et tous les Prêtres de l'Egypte avant lui ont dit être le seul, qu'on dût employer pour analyser les fables anciennes.

Ajoutons à cela, que ces prétendus déluges se reproduisoient à des intervalles différens et progressifs, suivant la progression décroissante du nombre naturel 4, 3, 2, 1, ou celle de la durée des périodes, qu'ils terminoient. Car, on supposoit toujours un déluge à la fin de la durée de chaque âge. Or, cette marche n'est certainement pas celle de la Nature (2); mais bien celle de l'imagination, et du génie de l'homme. La marche des catastrophes, toujours asservie nécesssairement à celle des périodes, est une preuve la plus complète, que ces événemens n'appartiennent pas plus à l'histoire, que les périodes elles-mêmes ne tiennent à la Chronologie. Tout est le fruit du même génie.

Nous n'avons point fait mention, dans nos explications, de la tradition Chaldéenne sur la conflagration et l'inondation universelles, qui forment l'été et l'hiver de la grande année, et qu'elle renferme dans son cercle; tandis qu'ici ces catastrophes terminent la période, et ne la divisent pas. Mais l'origine Astrologique de cette tradition est trop manifeste, pour que nous ayons eu besoin de la faire remarquer, et de prouver qu'elle est une pure fiction des Astrologues. En effet, les anciens Astrologues regardant tous

(1) Contant. d'Orville, T. 2. p. 54.
(2) Bailli, Astron. Ind. Disc. prélim. 2 part. p. 102.

les effets sublunaires comme produits par l'action des Planètes, plus il y avoit de Planètes réunies, plus l'action étoit forte, et plus l'effet étoit supposé grand. Donc le plus grand effet étoit celui, qui étoit le résultat de l'action des sept Planètes réunies dans le même signe, et soumises à la même influence. Donc la plus grande somme de chaleur possible, et conséquemment celle qui produisoit la conflagration, devoit avoir lieu au moment, où les 7 Corps se trouvoient unis et agissant sur une même ligne, dans le point solstitial, ou au *maximum* de l'Été; dans le signe le plus chaud, ou au Cancer. Car, les anciens Astrologues attribuoient à l'énergie des signes célestes les phénomènes météorologiques, qui arrivoient, lorsque le Soleil leur étoit uni. De-là vint, que Sirius, qui se lève avec le Cancer, étoit censé être la cause des ardeurs brûlantes de la Canicule. Il en fut de même du Lion, qui occupa autrefois le Solstice. On appliqua le même principe au signe solstitial d'hiver, autrefois le Verseau, et ensuite le Capricorne, notés tous deux comme signes humides dans les livres d'Astrologie. Donc la réunion des sept influences Planétaires, confondues ensemble dans le même point du Ciel, le plus humide, donnoit la plus grande abondance d'humidité possible, et conséquemment avoit produit et devoit toujours produire celle du déluge; car on n'en connoît pas de plus grande. En un mot, le plus grand effet appartenoit nécessairement à la plus forte cause, qu'on pût imaginer.

Nous ne disconvenons pas, que la terre n'ait souvent éprouvé de grands changemens, par des explosions volcaniques, par des tremblemens de terre, des affaissemens, et des inondations locales. Nous croyons même, qu'il est possible, que ces catastrophes réelles aient fourni des traits aux fictions Astrologiques, et un moyen de les accréditer dans l'esprit des peuples intimidés par les Hiérophantes, qui ne négligeoient rien de tout ce qui pouvoit affermir leur empire sur les mortels crédules et timides.

Mais nous soutenons, que ces destructions périodiques, qui se reproduisoient à la fin des grandes années et à la consommation des siècles, dans les poëmes sacrés de l'Égypte et de l'Orient, et qui ont été prédites ou chantées sous le titre de déluge de Deucalion, de Xixutrus, de Noé, etc. ou d'embrâsement de Phaéton, sont de pures fables, qui peuvent tout au plus amuser des enfans, bien loin d'avoir dû intimider des hommes, et devenir l'objet de la croyance et de l'effroi de l'univers. Employer l'érudition, pour donner à ces chimères astrologiques les couleurs de l'histoire et de la vérité, c'est faire de l'esprit le plus coupable abus; et la science alors est un malheur de plus pour l'humanité. Les vrais savans ne s'y sont point laissé tromper. Platon, observe judicieusement M. Freret (1), contribua plus que personne à accréditer la fiction du déluge, qui lui étoit nécessaire, pour donner quelqu'apparence à sa fable de l'Isle Atlantique, qu'on ne doit, ajoute ce savant, regarder que comme une fiction philosophique. Nous n'avons aucun détail des inondations d'Ogygès et de Deucalion. Mais peu après Alexandre, on trouva dans l'histoire Chaldéenne de Berose, de quoi embellir cette tradition Grecque. Sanchoniaton, dans sa Cosmogonie Phénicienne, n'en parle point. Le silence, que gardent Homère et Hésiode sur les déluges d'Ogygès et de Deucalion, montre que cette tradition étoit fort obscure dans son origine. Le silence des plus anciens poëtes a été imité par les plus anciens et

(1) Acad. Inscrip. T. 31. p. 132.

les plus respectables écrivains de la Grèce, Hérodote, Thucydide et Xénophon, quoique cet événement dût naturellement trouver sa place dans ce que les deux premiers rapportent de l'ancienne histoire, et des diverses révolutions des nations Pélasgiques et Helléniques. Hérodote nomme Deucalion (1), et dit qu'il régna sur la Phtiotide, canton de Thessalie, qui fut le premier séjour des Hellénes. Si la tradition du déluge, dont parle Pindare, lui avoit paru une tradition historique, continue toujours M. Freret, il en auroit sans doute dit quelque chose.

Ces réflexions de M. Freret se trouvent justifiées par la théorie Astrologique, que nous venons de développer, et par l'accord des traits de la fiction avec les positions Astronomiques. La seule erreur de Freret est d'avoir cru, que les petites inondations de la Grèce avoient donné lieu à l'exagération et à la fable du déluge universel de Deucalion, tandis que c'est dans l'inondation périodique de l'Egypte, d'où étoient parties plusieurs colonies, pour s'établir en Grèce, qu'il faut en chercher l'origine. Il y a un fond sans doute de réalité, dans le ciel, du côté des aspects qui fournissent des traits à la fiction, et sur la terre, dans le débordement qui, tous les ans au Solstice, change en une vaste mer les campagnes de l'Egypte; mais ce fond, ou ce canevas, brodé de tant de dessins merveilleux, appartient à la Physique et au Ciel, et non à l'histoire; et cette fable contient encore, comme toutes les autres, l'histoire de la nature embellie, et non pas, comme on l'a prétendu tant de fois, celle des hommes altérée et défigurée. Retranchons donc des annales des peuples ces fictions, qui prises pour autre chose que ce qu'elles sont, les déshonorent; mais qui, rendues à leur origine, souvent sont ingénieuses et même philosophiques. Que ces immenses périodes, qui enhardissent certains Chronologistes, et qui en alarment d'autres, soient réduites à leur juste valeur; c'est-à-dire, à de pures fictions, qui ne doivent ni gêner, ni mettre à l'aise l'érudition; et que la raison, qui doit toujours marcher avant l'autorité, et la juger, décide enfin du sort de toutes ces traditions merveilleuses, que créa l'imagination, que perpétua l'ignorance, et que la fausse érudition respecte et encense encore. Il vaut mieux, après tout, risquer de perdre une ou deux vérités, que de recevoir et de perpétuer une foule d'erreurs, qui flétrissent la raison, avilissent la science, et qui portent aux siècles les plus reculés les témoignages honteux de notre crédulité.

Dans l'explication que nous venons de donner de la fiction de la Vache, dont les quatre jambes répondent aux quatre âges de la période Indienne, et dans l'explication des déluges, on trouvera quelque différence avec les conjectures, que nous hasardâmes, il y a quelques années, sur cette matière (2). Mais en les donnant, nous nous étions réservé le droit de revenir sur nos pas, lorsque le temps, et un travail plus mûr, dans une carrière toute nouvelle, nous auroient fourni des solutions plus sûres et plus exactes. C'est un droit même auquel nous ne renoncerons jamais; et il n'est point de sacrifice que nous ne soyons résolus de faire à l'amour de la vérité, dans quelque temps qu'elle s'offre à nous, et de quelque part qu'elle nous soit présentée.

(1) Herod. l. 1. p. 36.

(2) Mercure de France, année 1783, samedi 14 juin.

Astron. de la Lande, vol. 4.

EXAMEN

EXAMEN

D'UN

OUVRAGE PHRYGIEN,

Contenant la Doctrine Apocalyptique des initiés aux mystères de la Lumière et du Soleil Equinoxial de Printemps, sous le symbole de l'Agneau ou d'Aries, premier des douze Signes.

PRÉFACE.

CET OUVRAGE, fini déjà une fois à la fin de décembre mil sept cent quatre-vingt, a été revu et refait, dix ans après, en 1790. Nous avons cru devoir suivre le précepte du bon Horace : *Nonum prematur in annum.* Le temps, de nouvelles vues y ont apporté quelques changemens ; mais le fond des explications, pour la très-grande partie, est le même ; et grand nombre de chapitres se sont trouvés les mêmes, surtout ceux qui sont d'une démonstration incontestable. En comparant la nouvelle façon à la première, sans avoir consulté souvent notre premier travail, nous avons eu les mêmes solutions ; et cet accord au bout de dix ans a justifié la solidité de nos explications. Nous ne prétendons pas les garantir toutes, parce que l'ouvrage que nous commentons, contenant plusieurs fictions arbitraires, ou qui tiennent à des sciences abstraites, telles que la Cabale, et l'Astrologie Orientale, dont nous n'avons pas tous les principes, nous avons été souvent obligés de nous réduire à des conjectures dans les traits de détail. Mais nous osons croire, que nous avons bien saisi le caractère général de l'ouvrage, que nous avons aperçu le but, reconnu les dogmes principaux, qui en forment la base ; bien analysé le plan, et souvent bien expliqué plusieurs tableaux, dont l'auteur mystique lui-même indique la place et l'original dans les Cieux, où l'Astronomie les conserve encore. Si notre opinion est juste sur le succès de notre travail, nous aurons un avantage, que personne ne peut nous contester, c'est d'être les premiers qui ayons encore compris quelque chose à une grande énigme religieuse, dont la solution étoit si désespérée, que les tentatives faites pour la résoudre passoient, depuis long-temps, pour une indication de folie dans les hommes ordinaires, et chez les grands hommes, comme l'abus de l'esprit, ou le côté foible de leur génie, qui avoit besoin qu'une grande gloire déjà acquise excusât un moment de rêverie et de délire.

Il falloit deux grands noms, tels que ceux de Bossuet et de Newton, pour excuser les tentatives infructueuses, que ces auteurs firent pour expliquer l'ouvrage, que nous commentons, et nous enhardir nous-mêmes dans nos recherches, en nous faisant croire, qu'on pouvoit chercher ce qu'ils étoient persuadés qu'on pouvoit trouver. Peut-être pensera-t-on, qu'il y avoit déjà de l'orgueil à courir une carrière où Bossuet et Newton avoient échoué ; mais nous avons senti, que leur peu de succès vint d'une erreur ou d'un préjugé assez général, savoir, que l'ouvrage, qu'ils cherchoient à expliquer, étoit inspiré. C'en étoit assez pour les égarer tous deux ; puisque d'abord ils ont supposé à cet ouvrage un caractère, qu'il n'a jamais pu avoir. Ils auroient dû au contraire mettre en avant cette grande vérité ; qu'il n'est point d'ouvrage inspiré ; qu'il n'est point de livre, qui ne soit l'ouvrage des hommes et en conséquence qui ne contienne où leurs erreurs, ou leur science. C'étoit donc là ce qu'il falloit y chercher ; et c'est ce qu'aucun n'y a cherché. On a toujours voulu y voir la science de la

Divinité, qui n'a jamais instruit l'homme, que par le grand livre de l'Univers. L'Apocalypse de Jean, qui est le titre de l'ouvrage que nous commentons, fait partie des ouvrages de la mysticité orientale, dont elle a tous les caractères ; et c'est le seul ouvrage d'initiation, qui soit échappé de l'obscurité des sanctuaires. Ce qui doit le rendre infiniment précieux aux amateurs de la science ancienne, et à tous ceux qui sont curieux de recueillir la doctrine des mystères et des initiations, dont nous n'avons que quelques fragmens épars dans les autres ouvrages. Celui-ci est un traité complet, puisqu'il conduit l'initié jusqu'à l'Autopsie, ou à la vue intuitive de la Lumière incréée, au sein de laquelle habite la Divinité, et dans laquelle doivent être un jour transportés les initiés, qui auront été marqués du sceau de l'initiation, et qui en auront fidèlement rempli tous les devoirs. Le sort de cet ouvrage mystique a été assez varié, dans les premiers siècles de l'Ere Chrétienne, et dans les différentes sectes du Christianisme. (1) Justin, qui écrivoit vers l'an 170 de l'Ere Chrétienne, est le premier des auteurs Chrétiens, qui ait parlé de l'Apocalypse ; et il l'attribue à Jean, un des douze Apôtres. C'est dans son dialogue avec le Juif Tryphon, qu'il en parle ; et c'est le seul endroit de ses ouvrages, où il en soit fait mention. Mais ce Justin n'étoit pas un excellent critique, non plus que tous les autres Pères. C'est lui, qui prétend, dans le même dialogue, que lorsque Jésus-Christ descendit dans le Jourdain, le feu s'y alluma. Il avoit beaucoup de foi à la Sibylle de Cumes, dont il prétendit avoir trouvé le sépulchre (2). Il la croyoit très-fort inspirée de Dieu, et il exhorte les Grecs à croire à ses prédictions.

C'en est assez pour juger l'homme, qui le premier s'appuie de l'Apocalypse, comme d'un ouvrage inspiré ; et qui le cite pour étayer l'opinion des Millénaires, sur le prétendu Règne de 1000 ans ; enfin d'un homme, qui prend le Dieu Sabin Semo-Sancus, dont on voyoit la statue à Rome, pour le fameux Simon le Magicien. Voilà toute la critique des lumières de l'Eglise Chrétienne.

Irenée (3), qui avoit beaucoup de foi, et qui jugeoit presque toujours sur le témoignage d'autrui, cite sur la foi d'un vieillard, qu'on ne connoît point, l'autorité de l'Apocalypse, et cela toujours pour appuyer la belle opinion des Millénaires. C'étoit aussi un homme d'esprit que cet Irenée, qui prétend qu'il doit y avoir quatre Evangiles, parce qu'il y a quatre parties du Monde, et quatre vents Cardinaux. La raison est admirable, pour en démontrer la vérité. Voilà nos maîtres. Il explique ingénieusement les quatre animaux symboliques d'Ezéchiel et de l'Apocalypse, par les quatre états du fils de Dieu. Le Lion est la dignité royale ; le Bœuf, son sacerdoce. Faisons lui grace du reste. A ces quatre animaux, répondent quatre Evangiles, sur lesquels le Seigneur est assis. D'où St.-Irenée conclud, dans toute la rigueur de sa logique, que ceux-là sont vains, ignorans et téméraires, qui reçoivent plus ou moins de quatre Evangiles. Le témoignage d'un pareil homme, en faveur de l'Apocalypse, ne peut manquer d'être d'un très-grand poids aux yeux d'un philosophe et d'un critique.

Avant Irenée, Meliton avoit fait un traité intitulé du Diable de l'Apoca-

(1) Nous avons extrait ce morceau, en grande partie, d'un manuscrit de M. Abauzit, intitulé : *Recherches critiques sur l'authenticité de l'Apocalypse.*

(2) Just. Admonit. ad Gentes.

(3) Irenée, l. 5.

lypse (1). Comme cet ouvrage est perdu, on ignore s'il en parloit en bien, ou en mal Elle a été en effet attaquée dans des livres faits par quelques anciens. Peut-être Meliton étoit-il de ce nombre. Avant tous les auteurs, dont nous avons parlé, avant Justin, on ne voit dans tous les écrits des Chrétiens, ou qui leur sont attribués, aucune trace de l'Apocalypse. Ce qui feroit croire, qu'elle ne remonte pas au temps, où l'on fait vivre Jean l'Evangéliste. Il y eut un certain *Jean*, surnommé le Prêtre, à qui quelques anciens ont attribué l'Apocalypse, que nous avons.

Clément, d'Alexandrie, qui, à la fin du second siècle, s'appuie du témoignage de l'Apocalypse, sans nous dire si ce livre étoit de Jean, nous apprend qu'il y avoit une Apocalypse de St.-Pierre. Cette seconde Apocalypse, qu'au rapport de Sozomène on lisoit dans les églises de Palestine, étoit si fort estimée de Clément, qu'il l'expliquoit dans ses instructions, comme un livre sacré. Mais Clément avoit plus de science que de jugement.

De tous les anciens Docteurs, Tertullien est le plus formel, par cela même qu'il ajoutoit beaucoup de foi à l'opinion des Millénaires, qu'il a défendue. Mais l'usage, qu'il fait de l'autorité de ce livre, prouve combien peu son témoignage mérite de confiance. Il veut prouver, que l'ame est corporelle, qu'elle tombe sous les sens (2); et pour cela il allègue ce passage de l'Apocalypse. « Je vis sous l'autel les » ames de ceux qui avoient été mis à » mort pour la parole de Dieu ». Tertullien s'appuie encore de l'autorité de ce livre en combattant les Marcionites, contre qui cette arme n'étoit pas bien puissante, puisqu'ils rejettoient ce livre comme apocryphe.

Tertullien parle d'une manière plaisante de la Sainte Jérusalem de l'Apocalypse, et qui prouve, combien on ajoutoit foi dans ces siècles-là aux rêveries des visionnaires, nommés Prophètes, qui s'annonçoient pour avoir des Théophanies, et combien en particulier l'attente de la vision de la Ste. Jérusalem étoit en vogue dans les sectes Chrétiennes. C'étoit, à ce qu'il paroît, la vision à la mode.

« Nous reconnoissons, dit Tertul- » lien (3), que nous avons un règne » promis sur la terre; savoir, la » résurrection pour 1000 ans, dans la » ville de Jérusalem, faite de la main » de Dieu, et descendue du Ciel. Ezé- » chiel la connoissoit, et les nouvelles » prophéties, auxquelles nous croyons, » en ont même représenté le plan, avant » qu'elle fût construite, pour servir de » signe quand elle paroîtroit. Enfin ce » signe a paru depuis peu, dans une » découverte faite en Orient; et les » Payens mêmes sont témoins, qu'on » a vu en Judée pendant 40 jours, au » matin, une ville suspendue en l'air, » dont les murs diminuoient à mesure » que le jour augmentoit, et qui dis- » parut enfin ».

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire, et la crédulité du docteur nous apprend à connoître les hommes, sur la foi desquels la Religion des Chrétiens s'est établie. Rien ne coûtoit à l'imposture alors, parce que rien ne manquoit à la crédulité des peuples disposés à adopter toutes les fables.

Ces nouvelles Prophéties, que Tertullien met à côté de l'Apocalypse, étoient les révélations de Priscilla et de Maximilla, deux Prophétesses de la secte Phrygienne, qui tenoit ses assemblées à Pepuza, et dont nous aurons occasion de parler dans cet Ouvrage.

La ville suspendue en l'air tous les matins, pendant 40 jours, étoit une bien belle chose; il est dommage que le

(1) Euseb. Hist. Eccles. l. 1. c. 26.
(2) Tertull. de Anim.
(3) Tertul. l. 3. Contr. Marcion.

jour vînt détruire les illusions de la nuit. Mais quand on veut avoir des miracles, il ne faut pas y voir trop clair.

Origène, dans sa préface sur l'Evangile de St. Jean, parle de l'Apocalypse de Jean; mais il parle aussi ailleurs de l'Apocalypse d'Elie; et de l'Apocalypse de Saint Paul. C'étoit un homme aux Apocalypses que cet Origène. Il aimoit les livres merveilleux. Car dans les livres contre Celse, il vante les livres Sibyllins, dont il invoque le témoignage en faveur de Christ. Il estimoit fort les visions d'Hermas, livre assez semblable à l'Apocalypse; si ce n'est, que l'un commence par la morale et finit par les visions et que l'autre commence par les visions et finit par la morale. C'est à-peu-près comme nos apologues, dont les uns commencent et les autres finissent par la moralité. Il en fut de même des allégories mystiques.

Hippolyte, ami d'Origène, s'explique de la manière la plus précise sur l'Apocalypse et sur son auteur. Il dit que St. Jean fut relégué par Domitien, dans l'Ile de Pathmos, où il eut la vision de l'Apocalypse. Qu'il s'endormit, sous Trajan, à Ephèse, et qu'on ne put trouver ses Reliques, que l'on chercha inutilement. Ces dormeurs d'Ephèse, sont fort suspects; et leurs visions ne méritent pas plus de foi, que celles des dormeurs de Pepuzza. Le livre d'Hippolyte, qui contient ce témoignage, en faveur de l'Apocalypse, est un tissu de petites fables; comme tous les livres des premiers Chrétiens, lesquels ont plus qu'aucuns autres le caractère fabuleux, suivant la judicieuse observation de M. Dupin. (1)

St. Cyprien cite souvent l'Apocalypse, mais toujours sans nom d'auteur. Il l'appelle l'Ecriture divine, dans son exhortation au Martyr, après avoir remarqué le nombre mystérieux de sept; les sept jours de la Création, les sept mille ans de la durée du Monde, les sept Esprits qui sont devant Dieu, les sept Lampes du Tabernacle, les sept Chandeliers de l'Apocalypse, les sept Enfans de la Femme stérile, les sept Colonnes de la Sagesse, les sept femmes, qui prennent un seul homme pour mari; et tout cela, pour venir aux sept Frères Machabée. Il ajoute, que St. Paul fait mention du nombre sept, comme d'un nombre privilégié, et que c'est la raison pour laquelle il n'avoit écrit qu'à sept Eglises. Sans doute, que Cyprien l'avoit appris par quelque révélation particulière; car il avoit souvent pendant la nuit, à ce qu'il dit lui-même, des visions et des songes, qu'il révéloit le lendemain à son Eglise, comme des avertissemens du Ciel. Au défaut des ces visions nocturnes, il faisoit venir de petits enfans, qui, dans leurs extases, l'instruisoient de la vérité; car la vérité sort de la bouche des enfans.

Voilà les Pères du premier rang, et les garants respectables de la Tradition en faveur de l'Apocalypse, depuis Justin jusqu'au milieu du troisième siècle. Ceux qui sont venus plus tard ne produisent pas des titres de créance aussi imposans, que ces anciens Docteurs, plus voisins du temps où l'on suppose qu'a vécu Jean. Et parmi ceux-ci, on a vu que les uns allèguent l'Apocalypse sans nom d'auteur; d'autres, sans nous dire si elle est de Jean le prêtre, ou de l'apôtre; et que d'autres enfin l'attribuent à l'apôtre.

Avant d'aller plus loin, il est juste d'interroger leurs contemporains. Papias, qui touchoit presqu'au temps de St. Jean, ne parloit point de l'Apocalypse (2); et quoique ce Docteur enseignât aussi la Doctrine du règne de 1000 ans, il ne l'appuyoit que sur

(1) Proleg. sur la Bib. T. 2. c. 6.

(2) Eusèb. Hist. Eccl. l. 3. c. 9.

une Tradition non écrite. Un Chrétien millenaire, qui ne cite pas l'Apocalypse, dans un livre où il veut établir cette opinion, est une chose fort extraordinaire, s'il eût connu cet ouvrage. Mais venons à quelque chose de plus positif. Plusieurs auteurs, qui ont vécu avant St. Denis d'Alexandrie, à ce qu'il assure lui-même, dans un long fragment (1) qu'Eusèbe nous a conservé, ont fait des critiques sur l'Apocalypse, et ces Docteurs doivent être fort anciens, puisque Denis, qui les avoit lus, et qui les allègue, écrivoit déjà vers le milieu du troisième siècle. Non-seulement ils rejetoient tout-à-fait l'Apocalypse, mais ils en refutoient aussi tous les chapitres pied à pied, comme étant, disoient-ils, destitués de sens et de raison. C'est ainsi qu'on traite toujours ce qu'on n'entend pas. Et les Philosophes qui, dans ces derniers temps, ont regardé l'Apocalypse comme un assemblage d'idées bizarres, sans plan ni dessein, telles que les réveries d'un malade en délire, dans lesquelles chercher une suite de raison, seroit une haute folie, n'ont pas moins été dans l'erreur, que ceux qui l'ont regardé comme un ouvrage inspiré. C'étoit oublier, que la science sacrée des anciens étoit toute énigmatique, et qu'elle n'étoit ainsi couverte d'une enveloppe bizarre, qu'afin de piquer davantage la curiosité des adeptes (2). Il falloit donc ainsi juger l'Apocalypse.

Ces Auteurs, en second lieu, soutenoient, « que l'inscription de ce livre » est fausse ; qu'il n'a pas été composé » par St. Jean, ni même par aucun » homme Apostolique (3). Ils ajoutoient, » que Cerinthe en étoit l'auteur ; qu'il » s'étoit servi d'un grand nom pour » donner plus de poids à ses rêveries, » et pour mieux insinuer son opinion » sur le règne de 1000 ans ». Ce Cerinthe étoit un homme fort entêté de l'opinion du règne de 1000 ans. Il parut peu de temps après l'époque où l'on fixe la mort des Apôtres (4). Cette opinion, qui étoit venue des Juifs, il la répandoit parmi les Chrétiens, et pour l'accréditer, il s'appuyoit sur l'Apocalypse, qu'il soutenoit être une production de St. Jean, Mais on le soupçonna d'en être lui-même l'auteur. Au reste, d'autres chefs de secte, tels que Cerdon et Marcion (5), au rapport de Tertullien, et même les Alogiens, au rapport d'Epiphane, s'élevèrent contre l'Apocalypse, qu'ils nioient être de St. Jean ; « parce que, » disoient-ils, entre autres raisons, » du temps de Jean il n'y avoit point » encore d'Eglise Chrétienne à Thya» tire ». Ce que St. Epiphane ne craint point de leur accorder ; car il suppose, que lorsque St. Jean écrit à l'Eglise de Thyatire, il en parle, non comme si elle existoit alors, mais par un esprit de prophétie. De cet aveu d'Epiphane nous tirerons-nous une conséquence ; c'est que cet ouvrage appartient à la secte, qui étoit originairement à Thyatire ; c'est-à-dire, à la secte Phrygienne.

A ces Docteurs Grecs, qui nioient l'autorité de l'Apocalypse (6), comme ouvrage de St. Jean, il faut joindre celui d'un Auteur Latin, qui écrivoit environ vers l'an 200 de l'Ere Chrétienne, et qui étoit comme l'oracle de l'Eglise de Rome. C'est le Prêtre Caïus. Cerinthe, dit cet auteur, alléguant certaines révélations, comme écrites par un grand Apôtre, débite des prodiges qu'il a feints, comme lui ayant été découverts par des Anges. Il assure, qu'après la résurrection, il y aura un

(1) Idem. l. 7. c. 25.
(2) Salust. Philosoph. c. 3. p. 247.
(3) Euseb. Ibid. l. 7. c. 25.
(4) Ibid. l. 3. c. 28 et c. 25.
(5) Tertull. Contr. Marcion, l. 4. Epiph. Hœres. c. 57.
(6) Euseb. Hist. Eccles. l. 3. c. 28.

règne de J. C. sur la terre, et que les hommes jouiront des plaisirs du corps dans Jérusalem ; qu'ils passeront 1000 ans dans des fêtes nuptiales, etc. Ce sont là précisément les dogmes de l'Apocalypse attribuée à Jean, et que Caïus regarde comme l'ouvrage de Cerinthe.

Denys d'Alexandrie fut plus circonspect dans son jugement, que les auteurs, dont il cite le témoignage contre l'autorité de l'Apocalypse. « Pour » moi, dit-il, je n'oserois rejetter en» tièrement ce livre, sur-tout parce » que plusieurs de mes amis le reçoi» vent. Je le regarde comme étant au» dessus de ma portée. Je crois, qu'il » renferme un sens admirable, mais » un sens mystérieux et caché. Car, » quoique je n'y entende rien, je soup» çonne qu'il y a quelque sens sous ces » paroles, et donnant plus à la foi qu'à » mon propre jugement, je les estime » trop sublimes, pour être entendues » par un homme comme moi. Ainsi, » je n'ai garde de condamner ce que » je n'entends point ; mais j'admire » ce que je ne peux comprendre ». La première partie de cette dernière phrase est aussi philosophique, que la dernière l'est peu. Au reste, elle exprime un sentiment de modestie aussi rare que louable.

Il ne convient pourtant pas, que cet ouvrage soit de St. Jean. Je n'accorderois point facilement, dit-il, ensuite, que St. Jean en fût l'auteur, quoique St. Jean fût un homme inspiré du St. Esprit. Il tâche même de prouver le contraire, par une espèce d'opposition qu'il met entre les Ecrits de cet Apôtre et l'Apocalypse, qu'il attribue à un autre Jean.

Il paroît, par les paroles de Denys, que le grand nombre des Eglises n'admettoit pas ce livre ; autrement, au lieu de dire qu'il n'ose le rejetter, parce que quelques-uns de ses amis le reçoivent, il eût dit, parce que grand nombre d'Eglises l'admettent. Dire que plusieurs le recevoient de son temps, c'est annoncer aussi, que plusieurs ne le recevoient pas. Il y a quelque chose de plus précis ; c'est que l'Apocalypse ne se trouve point dans le Recueil intitulé, *Canons Apostoliques*, qui est le Code de l'ancienne Eglise. Il y a même cette différence, entre les Pères qui ont admis l'Apocalypse, et ceux qui lui ont donné l'exclusion ; c'est que les premiers l'admettent, sans paroître s'embarrasser comment elle leur est venue, et que les autres ne la rejettent, qu'après un examen critique.

Après avoir conduit nos témoins pour ou contre l'Apocalypse jusqu'au milieu du troisième siècle, nous allons continuer, l'examen des opinions, que l'on a eues sur ce livre, dans les siècles suivans. Le premier commentaire, que l'on ait eu de l'Apocalypse, est de Victorin. On le trouve dans l'Index de la Bibliothèque des Pères. Mais c'étoit la destinée du premier Commentateur de l'Apocalypse d'avoir la réputation d'un fort médiocre Ecrivain ; et son explication la justifie.

Après lui vient Lactance, qui étoit Millenaire, comme Victorin. Il ne fait que quelques allusions à l'Apocalypse, par la raison qu'il a coutume de citer très-rarement l'Ecriture et souvent les Sibylles, dont les fables furent adoptées par les Chrétiens, ainsi que les écrits des Trismégistes.

« Le fils du grand et suprême Dieu, » dit Lactance, viendra pour juger les » vivans et les morts, selon le témoi» gnage de la Sibylle. Mais quand il » aura détruit toute injustice, rendu » le grand jugement et ressuscité tous » les justes, qui ont été depuis le » commencement du monde, il de» meurera 1000 ans parmi les hommes » et il les gouvernera très-justement ». Et ailleurs, dans l'Epitome de ses institutions, il dit qu'on ne peut douter de ces vérités, parce qu'elles sont prédites

prédites par Trismégiste, par Hydaspe et par les Sibylles. Pour moi, malgré la prévention qu'on a pour ces derniers ouvrages, je ne doute point qu'ils n'aient dû renfermer une doctrine en beaucoup de points conforme à celle des Chrétiens, puisque ceux-ci n'ont rien créé, mais ont tout emprunté des Cosmogonies de l'Orient et de l'Egypte. Les Sibylles étoient des Prophétesses, comme celles de Pepuzza, et devoient enseigner la même doctrine mystique. Nous retrouvons dans les opinions des Mages ou des collégues d'Hydaspe, dans l'Apocalypse, les traces de la Religion Mithriaque, dont le Christianisme est une branche. Lactance pouvoit donc, avec quelque raison, s'appuyer de ces ouvrages, autant que de l'écriture Chrétienne, qui porte sur les mêmes principes, et qui a emprunté d'eux le fond de ses fictions, sur lequel elle a mêlé une triste broderie.

Eusèbe (1), qui avoit fait beaucoup de recherches, et qui est l'historien de la créance de son temps, doute fort si l'on doit admettre l'Apocalypse comme livre Canonique. « Pour ce qui est de l'Apocalypse, » dit-il, on en doute encore aujourd'hui, de même que j'ai dit que » les anciens en ont douté, comme » je l'ai fait voir ailleurs, en allé- » guant leurs propres paroles ». Après avoir donné le catalogue des livres reconnus pour vrais, et celui des livres tout-à-fait faux, il ajoute « que » l'on peut, si l'on veut, mettre dans » cette dernière classe l'Apocalypse » de St.-Jean, que les uns rejettent » du nombre des livres de l'Ecriture, » et que les autres admettent ». Rien n'est plus clair que ces paroles d'Eusèbe, qui dans un autre endroit conjecture, que l'Apocalypse est de Jean, surnommé le Prêtre.

Le fameux ouvrage intitulé *Synopse*, ou *Abrégé de l'Ecriture*, donne un catalogue des livres Canoniques, et on y lit à la fin ces paroles : « Il » y a de plus l'Apocalypse de *Jean le* » *Théologien*, reçue et approuvée, » comme étant de lui ». L'auteur de la Synopse, qui lui-même rejetoit l'Apocalypse, ajoute que quelques-uns l'attribuoient à St.-Jean. L'épithète de Théologien donnée à ce Jean, quel qu'il fût, est la véritable dénomination, que mérite l'auteur de l'Apocalypse, ouvrage mystique contenant tous les principes de la théologie Orientale.

Mais ce qui prouve que l'Apocalypse n'étoit pas encore dans le Canon, c'est le Concile de Laodicé, le premier que nous connoissions, qui ait dressé le Catalogue des livres sacrés. Il fut tenu vers l'an 360 par trente-deux Evêques d'Asie. On y donne la liste des livres Canoniques, les seuls qu'on dût lire dans l'Eglise, dit le Concile ; et il n'y est point question de l'Apocalypse. Il est étonnant, que des Evêques d'Asie ne connussent pas un ouvrage écrit en Asie par St.-Jean, fondateur des Eglises d'Asie, et prédécesseur des mêmes Evêques, qui auroient ainsi proscrit un de ses ouvrages, et cela à Laodicé, une des sept Eglises nommées dans l'Apocalypse, et à laquelle St.-Jean rend un témoignage si glorieux. Cependant ces Evêques d'Asie n'étoient pas des esprits forts, qui demandassent de grandes autorités pour croire, si on s'en rapporte à St.-Augustin, qui d'un seul trait nous trace le caractère de ces Evêques Asiatiques. Il dit dans sa note sur ces mots de l'Evangile Saint-Jean, « que ce disciple ne mourroit » point ». Il dit que des gens d'Ephèse, qui avoient beaucoup d'esprit, et qui ne croyoient point à la légère ; avoient assuré que St.-Jean n'étoit pas mort ; qu'à la vérité il étoit enterré dans leur ville ; mais qu'il étoit

(1) Hist. Eccl. l. 3. ch. 25.

dans sa fosse, comme un homme qui dort, est dans son lit ; et que de la même manière que l'on voyoit les draps et la couverture se hausser et baisser, à mesure qu'un homme qui dort, respire ; aussi on voit hausser et baisser par intervalle la terre de la fosse où St.-Jean étoit enterré. On voit par-là, que ces Asiatiques n'étoient pas des incrédules ; et néanmoins ils ne croient pas à la prophétie de Saint-Jean, faite en particulier pour eux.

St. - Cyrille de Jérusalem fait dans sa quatrième Catechèse le dénombrement des livres sacrés, et dans ce nombre, l'Apocalypse n'y est pas. On ne le lisoit donc point en public, puisqu'un Catéchiste n'en parle pas. Saint-Grégoire de Nazianze donne la même liste des livres Canoniques, et finissant à l'Epitre St.-Jude, sans qu'il ait fait la moindre mention de l'Apocalypse. « Ce sont-là, dit-il, les seuls » livres authentiques et divins. Tous les » autres doivent être mis au rang des li- » vres apocryphes ». L'Apocalypse s'y trouve donc rangée.

Amphiloque (1), Evêque d'Icone, après avoir aussi donné le catalogue des livres sacrés, ajoute : « pour ce qui » est de l'Apocalypse, elle est reçue » par quelques-uns ; mais elle est re- » jetée par le plus grand nombre ».

Saint-Epiphane réfute assez mal les *Alogiens*, qui rejetoient l'Evangile selon St.-Jean, et son Apocalypse. Il donne à entendre, qu'il leur sacrifieroit volontiers l'Apocalypse, s'ils admettoient au moins l'Evangile de Jean. S'ils admettoient, dit-il, l'Evangile, et qu'ils ne rejetassent que l'Apocalypse, on pourroit dire qu'ils le feroient par trop d'exactitude, et pour ne pas vouloir recevoir un livre apocryphe. Cette condescendance de la part d'un homme, qui avoit autant de roideur qu'Epiphane, prouve qu'il ne comptoit pas trop sur l'authenticité de ce second ouvrage de Jean.

Mais si les Orientaux et les Grecs étoient peu favorables à l'Apocalypse, les Latins et sur-tout ceux qui étoient le plus à l'Occident, étoient mieux disposés à la recevoir. De ce nombre, étoient les auteurs Espagnols, ou voisins de la Garonne; en général, tous ceux qui étoient les plus éloignés des lieux où fut écrite l'Apocalypse, furent aussi ceux qui montrèrent plus de crédulité, parce qu'ils avoient moins de moyens de se détromper.

Ambroise, qui avoit une espèce de baguette divinatoire, non pas pour discerner les véritables écrits, mais pour découvrir les corps saints et les reliques des martyrs, la cite à tout propos. C'étoit un homme à vision et à songes, qui lui venoient du Ciel, et qui lui apprenoient ce que tout le monde ignoroit ; et conséquemment il n'est pas surprenant, qu'il ait donné de l'importance aux visions de Jean.

Philastre, ami de St.-Ambroise, traite déjà d'Hérétiques ceux qui rejetoient l'Apocalypse. Mais Philastre mettoit aussi au nombre des Hérétiques ceux qui disoient que le nombre des années, depuis la création, n'est pas certain ; ceux qui soutiennent qu'il y a plus de sept Cieux ; ceux qui regardent les tremblemens de terre comme des effets naturels ; ceux qui croient les étoiles fixes, et le firmament immobiles, au lieu de concevoir la Divinité, comme les tirant, chaque soir, de son trésor, et mettant ensuite, pour ainsi dire, la toilette qu'elle plie ensuite le lendemain matin. Voilà un des garans de l'authenticité de l'Apocalypse, et du caractère d'inspiration divine qu'elle porte.

Sulpice Severe, en qualité de Millénaire, traite de fous et d'impies ceux qui rejettent l'Apocalypse. Mais ces

(1) Amphil. de Seleus.

fous-là, de l'aveu de Sevère lui-même, étoient le plus grand nombre. Car il convient que la plupart la rejetoient.

Cependant le parti de l'Apocalypse prévalut bientôt en Occident, sur-tout depuis que le Concile de Carthage, tenu l'an 397, l'eut inséré dans le Catalogue des livres sacrés; et ce que dit Sevère, que la plupart le rejetoit, s'entend des Grecs et des Orientaux principalement, qui s'attachoient au Concile de Laodicé, tenu il y avoit près de 110 ans. On voit qu'à mesure qu'on s'éloigne des époques des événemens, la crédulité plutôt que la vérité y gagne. Il suffisoit aux Evêques du Concile de Laodicé, que dans les traditions, ou archives d'Ephèse et des Eglises, parmi lesquelles étoit Laodicé, il n'y eût ni trace, ni mémoire de l'Apocalypse, pour n'en faire eux-mêmes aucune mention. Ceux du Concile de Carthage n'ont pas jugé à propos de nous dire, comment ils voyoient mieux que les Asiatiques dans des monumens d'Asie. Il en est sans doute des Conciles, comme des Souverains, qui ne se croient pas obligés de rendre raison de leur conduite. La grande influence d'Augustin, sur les décisions des Conciles d'Afrique, fut cause que les livres Canoniques de l'Eglise Latine furent aussi Canoniques à Carthage. Les Latins considéroient Augustin. Il crut devoir donner à son tour de la considération aux livres qu'ils avoient adoptés, même sans critique. Augustin lui-même n'en avoit guères. Car il lisoit en chaire les fables connues sous le nom d'actes de martyrs. Il dressoit une espèce d'inventaire des miracles, qu'opéroient leurs reliques, et dont il faisoit la lecture en public, le jour même du Dimanche. Premièrement, un Prêtre uéri de la gravelle par le moyen d'une e ses chemises portées à la châsse du martyr. Un incrédule des plus opiniâtres, converti par des fleurs mises sur son chevet, et qu'on avoit tirées de dessus l'autel; tantôt le martyr étoit apparu à une femme pour la consoler. Voilà le grand Augustin, l'apôtre des visions Apocalyptiques. Il me semble, qu'il auroit dû se reposer sur les Grecs d'Asie du soin de juger un livre évidemment fait dans leur pays. Mais Carthage alors étoit subjuguée par l'opinion de Rome, comme autrefois elle l'avoit été par ses armes.

St.-Jérôme, quoique meilleur critique, fait l'éloge de l'Apocalypse; mais malheureusement ce qu'il en dit décrédite l'éloge lui-même. Il dit, qu'il n'y a pas un mot dans ce livre, qui ne renferme plus de sept sens, si nous sommes, ajoute-t-il, assez heureux de les trouver. Saint-Denys, plus modeste, se contentoit d'un seul qu'il n'entendoit point. Saint-Jérôme, qui ne voyoit pas plus clair, en suppose plusieurs, si toutefois on est assez heureux pour les deviner; ce qui doit mettre la paix entre les interprètes de l'Apocalypse, puisqu'il y a sept manières de voir. Chacun pourra avoir raison, malgré la différence des explications, pourvu qu'elles ne passent pas sept. Ceci nous console, et nous fait croire que la nôtre pourroit bien être une des sept bonnes. Au moins elle a le mérite de la nouveauté. C'étoit sans doute pour réparer le peu de respect et de foi, qu'il avoit témoigné pour l'histoire de Suzanne, pour le Cantique des trois enfans, et pour le conte de Bel et du Dragon, que St.-Jérôme parloit si avantageusement de tous les sens, que l'on pouvoit donner à l'Apocalypse. Il craignoit d'être puni, s'il mettoit trop de philosophie dans sa critique, et il se souvenoit d'avoir autrefois été rudement étrillé par les Anges, pour s'être trop attaché aux auteurs profanes. Ce n'étoit pas un vain songe, dit-il; j'en ai encore les épaules toutes meurtries. Mais comme

St.-Jérôme ne disoit pas toujours ce qu'il pensoit (1), et qu'il parloit, pour me servir de ses expressions, par *économie*, il pourroit bien encore se faire, qu'il n'eût pas dit la vérité en cette occasion. Aussi tomba-t-il souvent en contradiction, comme il le fait ici, au sujet de l'Apocalypse. Car, après le brillant éloge qu'il en fait, et que nous venons de voir, il dit ailleurs, que St.-Denys a fait sur cet ouvrage une critique très-exacte, et nous avons vu que cette critique tendoit à l'ôter à St.-Jean.

Mais puisque St.-Jérôme n'a pas une opinion fort décidée sur cet ouvrage, dont il porte deux jugemens si différens, écoutons-le du moins comme témoin de la créance de son temps. Les Eglises Grecques, dit-il, ne reçoivent pas l'Apocalypse (2), et cette prévention étoit si fort à la mode, qu'il l'appelle la coutume de son siècle. Personne n'en pouvoit être mieux informé que lui, qui avoit parcourn presque toutes les Eglises du Monde. Mais dire que les Eglises Grecques ne la recevoient pas, c'est insinuer que les Eglises Latines la recevoient. En effet, Innocent premier, Evêque de Rome, au commencement du cinquième siècle, la met dans son Catalogue des livres sacrés. Mais comme il écrivoit, peu d'années après le Concile de Carthage, qui avoit mis le sceau de l'autorité à l'Apocalypse, il est possible, que l'Evêque de Rome ait eu la même raison que le Concile, savoir l'opinion et la pratique la plus générale de l'Eglise Latine. Comme les Grecs, depuis le Concile de Laodicé, s'étoient réunis pour rejeter l'Apocalypse, les Latins, depuis le Concile de Carthage, se disposèrent tous à la recevoir. Dès-lors, on vit le Monde Chrétien tomber dans une espèce de schisme à cet égard, et se partager en deux grands corps opposés, l'Orient contre l'Occident. L'Apocalypse exilée de sa patrie alla chercher asyle chez les Etrangers, et prouva la vérité du proverbe, que l'on n'a jamais plus de sureté pour mentir, que lorsqu'on vient de loin. Jean, n'ayant pu être reconnu pour prophète en son pays, le fut en Occident, et forma un parti, qui contre-balança l'opinion de l'Orient, et qui le dédommagea du mépris des Asiatiques. De part et d'autre cependant, ils eurent des déserteurs. St.-Cyrille d'Alexandrie vint se ranger du côté des Latins, et cita l'Apocalypse, comme un livre de l'Ecriture; c'est ce S. Cyrille dont la mémoire sera bénie à jamais par les dévots à la Vierge, pour avoir su la maintenir dans le titre de Mère de Dieu.

Environ ce temps-là, un Grec inconnu, que, dans le dernier siècle, les savans ont démasqué, se couvrit du nom de Denys Aréopagite, et expliqua l'Evangile de St.-Jean, et l'Apocalypse, qui à peine pouvoient être composés du vivant de St.-Denys. Comme la supposition étoit grossière, elle ne fut pas d'abord goûtée dans son pays natal; mais elle fit fortune en Occident. Papes, Conciles, Rois, la reçurent avec grand respect, et le monde Latin admira la doctrine profonde du prétendu Denys l'Aréopagite. Car, si les Grecs avoient l'esprit fort inventif, les Latins l'avoient encore plus crédule; deux sortes de gens faits les uns pour les autres; les Grecs qui fabriquoient les pièces, et les Latins qui servoient à les débiter. Ce faux Denys cite l'Apocalypse comme un livre Canonique, dont on ne doute point, et cependant, dès les premiers siècles de l'Eglise, on a fort douté s'il étoit Canonique, ou non.

Non-seulement on en a douté pendant les cinq premiers siècles, comme nous

(1) Epis. ad. Paran.

(2) Id. Epis. 123. ad Dard.

l'avons fait voir jusqu'ici ; mais on en doutoit encore dans le sixième siècle. C'est Junilius, auteur Latin (1), qui nous en assure. Les Orientaux, dit-il, révoquent fort en doute l'Apocalypse. Junilius lui-même, tout Evêque qu'il étoit, abandonne le Concile de Carthage, pour suivre les Orientaux. Il met l'Apocalypse parmi les livres d'une moyenne autorité, qui tiennent le milieu entre les livres vraiment Canoniques, et les livres certainement faux (1). Cet auteur, qui a beaucoup de méthode, a proposé un moyen de critique, pour discerner les livres sacrés de ceux qui ne le sont pas ; et il paroît, que l'Apocalypse ne lui a pas paru pouvoir soutenir un examen trop rigoureux. Ce qui est de plus étonnant, c'est qu'il écrivoit dans le siècle le plus crédule, qui fût jamais, et où l'on ne parloit que de miracles. Il falloit avoir une tête bien saine, pour se préserver de la contagion, qui passoit du peuple aux Docteurs. Un médiocre critique devoit être un phénomène. St.-André de Césarée n'étoit pas si difficile. Il reçoit l'Apocalypse, sans perdre son temps à raisonner sur son authenticité, persuadé que les anciens ont dû faire cet examen. Il n'en veut pas savoir davantage. Il y a des gens qui n'aiment pas la fatigue, et qui trouvent plus court de croire sur parole que d'examiner. Il est inutile, dit St.-André dans sa Préface sur l'Apocalypse, d'examiner l'autorité de ce livre ; car il est certain, que nos PP. Grégoire le Théologien, Cyrille d'Alexandrie, et avant eux, Papias, Irenée, Methode, et Hippolyte disent en plus d'un endroit, que c'est un livre divin, et digne de foi. Il n'y a que deux choses fausses dans cette assertion. 1°. Papias n'a point parlé de l'Apocalypse de Jean. 2°. Il est si faux, que Grégoire de Nazianze l'appelle un livre divin, qu'au contraire il l'exclut formellement du Canon de l'Ecriture. Mais ceux qui n'examinent pas plus qu'André, sont exposés à se tromper. Il auroit pu dire également, il est inutile de s'arrêter à l'autorité de ce livre ; car il est certain que Grégoire de Nazianze, Cyrille de Jérusalem, et avant eux, Eusèbe, Caïus etc., disent en plus d'un endroit, que c'est un livre apocryphe. Mais ce St.-André avoit un commentaire tout prêt sur l'Apocalypse, le premier ouvrage de cette espèce chez les Grecs ; et il n'étoit pas si dénaturé, que d'étouffer un enfant, qui devoit faire tant d'honneur à son père. Le commentaire est bien pauvre, quoique l'auteur ait invoqué St.-Jean, dès l'entrée de son ouvrage. Il paroît, que le Saint ne l'a pas exaucé. L'ouvrage néanmoins fut goûté des amateurs de l'Apocalypse ; et Aretas après lui en fit un semblable, ou plutôt il ne fit que copier son prédécesseur.

L'Apocalypse s'introduisit ainsi peu-à-peu, sur-tout depuis que le faux Denys l'Aréopagite, qui la mettoit au rang des livres sacrés, commença d'être pris par les Grecs pour le vrai Aréopagite. St.-Maxime, qui, dans le septième siècle, fit valoir cet auteur, ne manqua pas de l'en croire, et bientôt quantité d'autres se déterminèrent sur la même autorité. Mais si l'Apocalypse faisoit des progrès en Orient parmi les Grecs, elle trouvoit encore en Occident, où sa domination étoit la mieux affermie, des docteurs, qui refusoient de s'y soumettre, et ce fut la raison, qui détermina le Concile de Tolède, le premier Concile qui se soit tenu en Europe, d'en ordonner la lecture dans les Eglises, sous peine d'excommunication contre les réfractaires. La plupart des Docteurs Occidentaux, qui avoient accrédité ce livre, dans le quatrième

(1) Junil. de partib. div. Leg. l. 1. c. 4.

(2) Bibl. Patr. ibid. l. 2. c. 23.

siècle, étant des Espagnols, il n'est pas étonnant de voir un Concile d'Espagne se signaler par son zèle pour la gloire de l'Apocalypse. Et il est vrai de dire ici, que le témoin le plus éloigné croit être mieux instruit que le voisin, et que le dernier informé semble mieux informé que le premier. C'est assez l'ordinaire en fait de foi.

La sanction donnée à l'Apocalypse par le Concile de Tolède fit un effet merveilleux. Les menaces d'excommunication achevèrent d'illuminer les esprits, et depuis ce temps-là on ne vit plus parmi les Latins aucune trace d'opposition. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs, qui, faute d'un remède aussi prompt et aussi efficace, ne revenoient que peu-à-peu de leur ancien préjugé. Car la voie de la persuasion est bien plus longue ; et Saint-Maxime, qui l'employoit pour les ramener, quelqu'estime qu'il se fût acquise parmi eux, ne faisoit pas de si grands progrès.

On auroit pu croire, que le Concile de Constantinople, assemblé dans le palais de l'Empereur, l'an 692, mettroit fin à cette dispute. Mais il ne fit rien de cela. Il approuva le Concile de Carthage, qui recevoit l'Apocalypse ; mais il approuva aussi celui de Laodicé, qui le rejetoit ; contradiction qui n'est permise qu'à un Concile, et que personne alors n'apperçut, quoiqu'il y eût à cette assemblée quatre patriarches, deux cent dix Evêques, et un légat, qui représentoit l'Eglise d'Occident. Mais le Saint-Esprit ne dit pas toujours tout aux Evêques. D'ailleurs les deux Eglises y trouvoient leur compte, d'autant plus qu'on ne prononçoit pas sur la différence d'opinions relativement à un livre, auquel on n'attachoit pas grande importance. Nous voilà donc aussi peu avancés qu'auparavant.

Le siècle suivant, qui est le huitième, ne nous éclaire pas davantage. On y voit seulement Jean de Damas (1), qui met l'Apocalypse au rang des livres sacrés, malgré l'autorité, dont il jouissoit en Orient, ce ne fut pas encore le sentiment général de l'Eglise Grecque, comme on peut le voir par la Sticho-Métrie de Nicéphore, (2) lequel étoit à la tête de cette Eglise, vers le commencement du neuvième siècle. Ce patriarche de Constantinople y range l'Apocalypse au nombre des livres contestés et douteux.

Après, viennent ces temps d'ignorance, qui sont les beaux siècles de l'imposture et de la crédulité, ces siècles de fer pour la raison, où l'on digère facilement toutes les absurdités. On y perd de vue l'Apocalypse, par le défaut de monumens. Tout ce qu'on peut présumer, c'est que ce fut alors que son triomphe fut complet dans l'Eglise Grecque, et qu'elle fut sûre enfin de sa place parmi les livres divins. On ne sauroit marquer le temps précis, ni les circonstances de cette réception. Ce qu'il y a d'assez constant, c'est que ce fut vers le dixième siècle. Depuis ce temps-là, il ne paroît pas la moindre contestation sur cette matière, ni parmi les Grecs, ni parmi les Latins. L'empereur Othon III portoit par dévotion un habit, où il avoit fait mettre toute l'Apocalypse en broderie. C'étoit sans doute une espèce de robe Olympique, semblable à celle des Initiés, qui étoit chargée de figures monstrueuses de toute espèce, de Dragons, etc.

M. Burnet, dans son voyage d'Italie, prétend avoir vu un manuscrit de 500 ans, qui contenoit avec des figures les visions de l'Apocalypse, jointes aux fables d'Esope. Si le fait est vrai, cette union n'a rien qui doive nous surprendre ; puisque tous deux ont été faits pour l'instructon des Phry-

(1) Orthod. fid. l. 6. 4. c. 1. 18.

(2) T. 8. des grands Critiques d'Anglet.

giens, et composés dans le même pays, et dans la même langue. Jean instruisoit les mêmes hommes, qu'avoit instruits Esope; et tous deux employèrent le style allégorique, qui étoit celui que prenoit la science en général, et en particulier la morale, dans ces pays-là. L'un enseignoit la morale sacrée, et l'autre la morale humaine; et tous deux par des figures, les unes à la portée du simple peuple, et les autres, qui ne pouvoient être entendues que des Initiés. L'intelligence des unes étoit facile; on a bientôt écarté l'enveloppe. Le voile est resté étendu sur les autres, jusqu'à ce que la même science, qui l'avoit tissu, vint le décomposer et le réduire à ses plus simples élémens. Il y avoit une clef; et il falloit la trouver; et conséquemment les esprits ont dû se tourner sur tous les sens. On jugera si c'est nous qui avons été heureux.

Au reste, si jamais livre a été redevable de quelque lustre à ses commentateurs, ce n'est pas assurément l'Apocalypse; j'entends de tout le temps qui a précédé la réformation de l'Eglise. Outre qu'ils ne sont qu'en fort petit nombre, ce sont des commentaires si obscurs et si pitoyables, qu'on n'ose même les attribuer aux personnes, dont ils portent les noms. Témoins ceux de St.-Ambroise, de Primase, de St.-Anselme, de St.-Thomas, de St.-Bernardin. Mais depuis la grande révolution arrivée dans le seizième siècle, un nouvel intérêt de religion a mis les esprits en mouvement, et l'on s'est appliqué plus que jamais à chercher le sens de l'Apocalypse. Dès-lors, livrée en proie à toutes sortes de commentateurs, ea ell fait le sujet de disputes et de controverses entre les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes, et les Anglicans. Comme, de l'aveu de tous les partis, ce livre contenoit la destinée de l'Eglise, chaque secte en particulier n'a pas manqué de s'en faire l'application, et souvent à l'exclusion des autres. Les Anglais y trouvèrent les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens y virent les troubles d'Allemagne; les Français réformés, ce qui étoit arrivé en France. Enfin chaque Eglise prétend y être selon le rang, qu'elle croit tenir dans le plan de la Providence, et ce rang est toujours la première place. On y a vu tout ce qu'on y a voulu voir, excepté ce qui y est réellement. Les figures bisarres de l'Apocalypse ont été semblables à celles des nuages, qui présentent toujours l'image que l'on veut, pour peu qu'on s'étudie à chercher les traits épars, qui servent à la composer, et en voulant voir, on finit par être dupe de l'illusion, qui suit toujours celui qui la cherche.

Fin de la Préface.

EXAMEN

EXAMEN DE L'APOCALYPSE.

CHAPITRE PREMIER.

C'EST de l'obscurité des sanctuaires, qu'est sortie la fable du Tartare et de l'Elysée, et toutes les autres fables destinées à intimider le crime, et à encourager la vertu. Parmi le grand nombre de ces fables sacrées, qui ont pour but d'imprimer dans le cœur des mortels la crainte de la justice des Dieux, on distingue sur-tout celles, qui menaçoient l'univers d'une destruction totale, quand les générations seroient assez corrompues, pour que la Divinité fît éclater sa vengeance contre les coupables mortels. Comme il y avoit un jugement, qui, après la mort de chaque homme, décidoit de son sort, il y en avoit aussi un, qui décidoit du sort des générations, quand elles avoient mérité d'être toutes détruites, pour faire place à une génération nouvelle, composée d'hommes plus vertueux. Ce jugement devoit se faire avec le plus grand appareil; et la chute de l'ancien monde, habité par des hommes coupables, étoit accompagnée des désastres les plus grands, et annoncée par les présages les plus terribles. Telle étoit la grande menace, par laquelle on effrayoit les peuples, dans la vue de les contenir. Quoique jamais elle ne dût se réaliser, on la craignoit toujours; et c'étoit assez. Si, par hasard, on osoit en fixer l'époque, on en étoit quitte pour la remettre à un autre temps; et le peuple n'en étoit pas moins dupe. Car tel est toujours son sort, quand il s'abandonne à des Prêtres. De-là ces frayeurs perpétuelles, dans lesquelles on tint le peuple, durant les premiers siècles de l'Eglise, et ces funestes craintes de la fin du monde, que l'on croyoit toujours prochaine (1). On la remit ensuite au onzième siècle, ou à l'an mille de J. C., parce qu'il est dit dans l'Apocalypse, que c'est après un règne de mille ans de Christ, que la fin arrivera. On a, jusques dans les derniers siècles, réveillé cette chimère, qui n'effraie plus personne. Mais les ouvrages des temps voisins de l'Ere Chrétienne ont conservé des traces de cette opinion religieuse. Elle étoit consacrée par les vers Sibyllins; et Virgile l'avoit en vue dans sa quatrième Eglogue, lorsqu'il parle du renouvellement du monde, et du commencement d'un nouvel ordre de choses pour la Nature, comme nous l'avons vu dans le traité précédent. Les Prêtres Toscans (2) l'enseignoient aussi dans leurs sanctuai-

(1) St. Cyrill. Catech. 4. de futur. Judicio.

(2) Plutarq. T. 1. p. 455.

res ; ce qu'on a pu voir par le passage que nous avons cité de Plutarque, dans la vie de Sylla. Nous nous rappelons, qu'ils disoient, que, lorsqu'une génération s'étoit entièrement corrompue, alors sa fin arrivoit ; et qu'une plus vertueuse prenoit sa place ; que ce grand changement, cette révolution terrible, s'annonçoient par des signes surprenans, qu'on remarquoit au ciel, et sur la terre ; tels que le son bruyant de la trompette, qui se faisoit entendre au sein des airs. Car, c'étoit-là le prodige que les Prêtres, dans la vie de Sylla, prétendoient expliquer, et qu'ils comptoient au nombre des signes, qui devoient annoncer la fin du monde. Effectivement, l'Evangile parle souvent de la fatale trompette, qui sonnera à la fin des siècles, et qui appelera les morts au tribunal du grand Juge ; ainsi que des prodiges effrayans, qui doivent paroître au ciel, et sur la terre. Toutes ces fictions se ressemblent assez, et partent à-peu-près des mêmes sources, c'est-à-dire, de la Mystagogie Orientale (*a*).

C'étoit un principe généralement reçu, que, pour contenir les hommes dans les bornes de la justice, on a droit de tout employer, jusques à l'imposture ; qu'on doit les menacer de ces vengeances terribles, qu'exercent de temps en temps les Dieux célestes, et des supplices inévitables, réservés au crime dans les Enfers ; que l'on doit contenir les esprits par des mensonges, lorsqu'on ne peut les retenir par la vérité. Ainsi raisonnoit Timée de Locres (1), disciple de Pythagore, qui lui-même avoit puisé sa doctrine en Egypte, et en Orient, où plus qu'ailleurs on fit usage des fables sacrées, pour gouverner les hommes. C'est de l'Egypte, que nous est venue la fable de l'Atlantide, submergée à cause des crimes de ses habitans. C'est de la Chaldée, qu'est venue la fable du déluge de Xixuthrus, dont le Noé des Hébreux, et le Deucalion des Grecs, sont une copie ; déluge destiné à punir les crimes, dont les premiers habitans de la terre s'étoient rendus coupables. Car, nous avons déjà fait remarquer, que ces événemens ne sont jamais censés être l'effet d'une cause naturelle (*b*) ; ce qui prouve bien, que ce n'est point une tradition historique. Ils sont toujours un effet de la justice des Dieux, irrités contre les hommes ; ce qui décèle bien leur but mystagogique.

C'est ainsi, qu'on fit peur du tonnerre aux hommes, et qu'on leur apprit à regarder la foudre comme l'arme redoutable, dont se servoient les Dieux, pour punir les mortels coupables ; quoique les gens instruits, qui tenoient ce langage, sussent bien, que c'est un effet aussi naturel que le vent, la grêle, et la pluie. Les épidémies, les tremblemens de terre, les inondations, la famine, la guerre, passent encore dans l'esprit du peuple, pour être des signes et des effets de la vengeance Divine ; quoique le sage n'y voie que l'effet des intempéries de l'air, des fermentations des élémens, ou des désordres de nos passions. Si la crainte n'a pas fait les Dieux, au moins a-t-elle servi à les confirmer dans leur empire.

Virgile (2), en parlant de ce renouvellement de la Nature, dans son Eglogue quatrième, laisse échapper des traces de cette opinion, que c'étoit les crimes de la terre, qui faisoient finir les générations. « S'il reste, dit-» il, quelques vestiges de notre for-» fait, vous les effacerez, et vous déli-» vrerez la terre d'une frayeur éter-» nelle ». Hésiode (3) suppose pareillement, que Jupiter irrité fait finir

(1) Timée de Loc. c. 6. Edit. Batteux.
(2) Virgile, Eclog. 4. v. 13.
(3) Hesiod. Opera et Dies, l. 1. p. 137.

les différens âges d'argent, d'airain, et de fer, à mesure qu'il s'apperçoit, que les mœurs se dégradent. C'étoit un frein religieux, par lequel on cherchoit à contenir pour quelque temps les mœurs, au moment où l'on craignoit une décadence générale; et par lequel on reveilloit la crainte superstitieuse, dans les siècles d'ignorance. Tel fut le but du livre de l'Apocalypse, dans lequel l'auteur fait la peinture des maux, dont est menacé l'univers, à la veille d'une ruine générale, causée par les désordres des hommes. Il y place aussi le tableau de la félicité, dont jouiront ceux qui, par la pureté de leurs mœurs, et leur fidélité aux loix de l'Initiation, se seront préservés de la corruption universelle. C'est en dernière analyse le résultat de cet ouvrage mystique, dans lequel on a fait entrer beaucoup d'Astrologie, plusieurs idées Cabalistiques, et sur-tout le dogme des deux principes, Lumière et Ténèbres, avec le tableau de leurs combats, et de ceux des génies, qui sont subordonnés à l'un et à l'autre. On y voit enfin la victoire du premier sur le second, victoire qui doit terminer l'ancien ordre de choses, et régénérer l'univers. Voilà ce qu'est l'Apocalyse.

C'est un ouvrage de la nature de ceux que composoient les Mages, sur les, combats d'Ormusd contre Ahriman (1), et sur la victoire, que le premier, à la fin des siècles, devoit remporter sur le second, quand le temps marqué par les destins seroit arrivé. La terre étoit menacée des plus terribles fléaux, de la peste et de la famine qu'y apporteroit Ahriman. Mais celui-ci devoit être bientôt vaincu, détruit, et disparoître à jamais de dessus la terre, qui devenant alors plus unie, et parfaitement égale, ne seroit plus que comme une grande ville, qui renferme dans son sein des habitans heureux, qui mènent la même vie, et parlent la même langue. Théopompe, d'après le sentiment des Mages, continue Plutarque, prétend que ces deux principes devoient être vainqueurs et vaincus, tour-à-tour, pendant trois mille ans chacun; que pendant trois autres mille ans, ils devoient se faire la guerre, se combattre, et détruire les ouvrages l'un de l'autre; mais qu'à la fin, le mauvais principe, ou le Génie des Ténèbres seroit détruit, et qu'alors les hommes réunis à Ormusd, chef de la Lumière, seroient heureux, vivroient sans avoir besoin d'alimens, et que leurs corps lumineux ne rendroient point d'ombre; telle étoit, dit Plutarque, la Mythologie des Mages. En suivant l'examen du plan, et du but de l'Apocalypse, il ne sera pas difficile de s'appercevoir, que l'auteur avoit en vue le même objet (2). On y verra la terre menacée des plus grands maux, affligée par la peste et la famine, comme dans la Mythologie des Perses. On y remarquera les combats du Diable (3), ou du grand Serpent, qui a séduit le monde, contre des Anges de Lumière; le triomphe momentané de cet ennemi du bon principe, ou du Dieu, source de toute Lumière; et enfin, sa défaite, et son emprisonnement dans le noir Tartare, d'où il ne doit plus jamais sortir. Alors paroît la terre nouvelle (4), la Cité sainte, brillante de clarté, où l'on ne reconnoît plus les ombres, et où les Initiés aux mystères de la Lumière de l'Agneau, ne formant plus qu'un même peuple, jouiront d'une félicité éternelle.

Deux fables théologiques ne peu-

(1) Plut. de Iside. p. 370.
(2) Apocalyp. c. 6. v. 6 et 8.
(3) Ibid. c. 19. v. 11. v. 19. c. 20. v. 2. v. 3. v. 7. 9.
(4) Ibid. 21. v. 25. c. 22. v. 5.

vent pas avoir plus de ressemblance, et dans leur marche, et dans leur but; et je ne doute pas, que, si, au lieu d'un extrait aussi abrégé de cette doctrine des Mages, nous eussions un ouvrage complet, comme celui du Prophète, ou de l'Hiérophante Jean, on n'y découvrît une foule d'autres rapports. Au moins il est certain, que ces rapports sont parfaits dans le plan, et dans le but général; ce qui nous suffit, pour ne pas douter, que ce ne soit l'ouvrage du même génie Mystagogique sur la doctrine des deux principes, dont l'un, dit Plutarque, ou le Bon, s'appeloit *Dieu*, et l'autre, ou le mauvais, s'appeloit *Démon*. Cette doctrine, observe Plutarque, étoit consacrée dans les initiations et dans les institutions religieuses, tant des Grecs que des Barbares; et venoit des premiers Législateurs, et des anciens Théologiens. C'est-à-dire, qu'elle prenoit sa source dans le besoin, que les Législateurs eurent de s'unir aux Prêtres, pour imaginer les fictions religieuses, nécessaires pour contenir les peuples, et pour ramener au devoir par l'imposture, comme dit Timée, ceux qu'on ne peut y rappeler par la seule raison. Elle eut la même origine que la fable de l'Elysée, et du Tartare, que le dogme de la Providence; la même que l'institution des mystères, dans lesquels on enseignoit cette doctrine, afin de fortifier les lois par l'opinion religieuse, comme nous l'avons fait voir ailleurs, avec plus d'étendue, dans notre examen des mystères.

Celse, dans Origène (1), a très-bien connu le but que s'étoient proposé les anciens Législateurs, en créant ces sortes de fables, si propres à effrayer la terre, et à contenir les hommes par le frein de la crainte religieuse. « C'é-» toit, dit-il, pour étonner les ames » simples, à qui on faisoit redouter des » vengeances, qui d'ailleurs n'avoient » aucun fond de réalité. On peut as-» similer, continue Celse, ces fictions » effrayantes des Chrétiens aux phan-» tômes, et aux autres objets de ter-» reur, que l'on présentoit aux Ini-» tiés, dans les mystères de Bacchus. » Il ajoute, que la fable des déluges » de Deucalion, et ces périodes suc-» cessives de submersion, et d'embrâ-» sement de l'univers, avoient donné » lieu aux Chrétiens d'imaginer leurs » fables sacrées, et sur-tout celle de » la fin du monde, par le feu, au mo-» ment où leur Christ viendroit juger » l'univers ». Origène répond à Celse (2), que chez les Grecs, et chez les autres peuples, ces destructions étoient attribuées au mouvement des astres, et à leur retour périodique à certains aspects: au lieu que, chez les Chrétiens, on regardoit ces grands désastres, comme la suite de la malice des hommes, dont la perversité alloit toujours croissant, et sollicitoit la vengeance de Dieu, qui par le feu et par l'eau détruisoit les générations coupables. Origène a donc donné à ces fictions le véritable motif, qui les a fait imaginer, et marqué leur but moral et mystagogique. Aussi dit-il plus haut (3), que le but que se proposoient les docteurs Chrétiens, en propageant cette doctrine, étoit de corriger le genre humain, soit en imprimant la crainte des peines, soit en encourageant par l'espoir flatteur des récompenses. Origène, sans le vouloir, nous a donné le mot de l'énigme, et dévélé le secret des Législateurs et des Prêtres. Origène a eu tort de dire, que les Chrétiens ne regardoient pas ces événemens comme provenans des mêmes causes, que celles auxquelles les attribuoient les Payens; puisqu'il

(1) Orig. contr. Cels. l. 4. p. 172.
(2) Ibid. p. 173.
(3) Ibid. p. 172.

est certain par Sénèque (1), que ceux-ci supposoient, qu'ils n'avoient lieu, que lorsque les Dieux vouloient donner à la terre un ordre de choses meilleur que le premier, qui avoit dégénéré, et la faire habiter par une génération nouvelle, qui eût toute son innocence. Quoique les livres Juifs n'attribuent pas aux astres le déluge, il n'en est pas moins vrai aussi, que quelques auteurs supposent, que Noé ou Xixuthus avoit pressenti le déluge, par une suite de la connoissance, qu'il avoit de l'Astronomie ; en sorte que l'on ne peut pas dire, que ce soit deux idées opposées, que d'attribuer ces révolutions à la marche des Cieux, et à la colère divine, puisqu'on supposoit que les Dieux avoient ordonné la Nature, de manière que les bouleversemens arrivassent, au moment où les générations se seroient entièrement corrompues. Il n'en demeure donc pas moins certain, que chez les Payens, dans Ovide, dans Hésiode, comme chez les Chrétiens, les submersions, et la fin des générations ont été amenées, pour punir la corruption des hommes. C'étoit-là cette terrible leçon, que l'on donnoit aux Initiés; c'étoient-là ces vengeances des Dieux, dont on devoit souvent leur imprimer la crainte, suivant Timée. Enfin c'étoit là le grand ressort politique et religieux, dont on se servoit pour mouvoir les hommes, par l'espérance, et la crainte.

C'étoit donc avec très-grande raison, que Celse, à l'occasion des peines éternelles (2), comparoit tout ce que les Chrétiens pouvoient enseigner à cet égard, à ce qu'enseignoient tous les chefs d'initiations, et tous les Mystagogues anciens, et qu'il disoit, qu'ils n'avoient fait que se copier, et que les uns et les autres n'étoient pas plus fondés en vérité, dans leurs assertions, et leurs menaces. On berça donc les peuples de l'espoir d'un meilleur ordre de choses. On fit espérer aux Juifs un Messie, qui les délivreroit de l'oppression, où ils gémissoient ici bas, et qui établiroit son règne glorieux sur la terre. On leur parla d'une nouvelle Jérusalem, d'une Cité sainte, qui s'éleveroit sur les ruines des générations présentes, désignée sous le nom de Babylone, ou de terre de prostitution. C'étoit après cette brillante habitation, que soupiroient tous les Initiés aux mystères de la Lumière, qui seuls auroient droit de l'habiter. C'étoit-là leur Elysée, dans lequel les ames vertueuses devoient un jour passer, lorsqu'Ormusd auroit vaincu Ahriman, et l'auroit enchaîné à jamais dans l'abyme, avec ceux qui se seroient attachés à lui, et qui auroient pratiqué les œuvres de ténèbres. Tel étoit, en dernière analyse, le résultat des espérances et des craintes, dont on berçoit les Initiés aux mystères d'*Aries*, ou du Soleil Equinoxial de Printemps, uni à l'Agneau Equinoxial, ou Paschal, au moment où le Dieu de la Lumière remportoit son triomphe sur les ténèbres de l'hiver. C'étoit une véritable Théophanie, qu'on se promettoit, tous les ans, à cette époque; et c'est, sans doute, ce qui lui a fait donner le nom, par les anciens Mystagogues, d'Agneau de la Théophanie (3), ou du fils de Théophanes. Aussi étoit-ce à Pâques, ou durant le *Pervigilium Paschæ*, que l'on attendit long-temps, durant les premiers siècles de l'Eglise, la fin du monde, et le passage des ames vertueuses dans la Cité sainte, que l'Agneau éclairoit de sa lumière. C'étoit la grande attente des premiers fidèles. On les entretenoit tous les ans de cette chimère, de la venue de l'Epoux, des Nôces de l'Agneau. Isidore de Seville (4) observe, que la nuit de Pâques étoit une veille sa-

(1) Senec. Quæst. Nat. l. 3. c. 29. 30.
(2) Orig. Contr. Cels. l. 8. p. 420.
(3) Hygin. Fab. 188.
(4) Origin. l. 6. c. 16.

crée, non-seulement parce que le Christ étant ressuscité, il ne falloit pas qu'il trouvât les fidèles endormis, mais encore parce que c'étoit à la même heure, où il avoit ressuscité, qu'il devoit un jour venir juger les hommes. Lactance (1) en dit autant; que c'est là cette nuit fameuse, pendant laquelle on veille dans l'attente de l'arrivée du Roi et du Dieu de l'univers; qu'il y paroîtra en libérateur, en juge, et en vengeur, et qu'il descendra accompagné de ses Anges.

Cedrenus et l'auteur de la Chronique Paschale (2) fixent également à l'entrée du Soleil à l'Agneau Equinoxial, ou au premier degré d'*Aries*, l'avènement de Christ, et la consommation des siècles; et cela d'après les écrivains sacrés.

Il résulte de ces passages, que la consommation des siècles devoit s'opérer au point même du ciel, ou au lieu du Zodiaque, où le Soleil étoit au moment du départ des Sphères. La résurrection universelle devoit s'effectuer, au moment de la résurrection de Christ, ou à pareille époque du temps, c'est-à-dire, au moment où le Dieu Soleil, sous la forme de l'Agneau, attireroit vers lui les ames des Initiés, comme l'indique l'Empereur Julien (3). Tel étoit donc l'objet de ces veilles sacrées, l'attente d'une Théophanie, et l'apparition du Dieu Lumière, qui devoit transplanter ses Elus dans la Cité Sainte, dans cette Jérusalem libre, et mère de tous les hommes, comme l'appelle St. Cyrille (4), ou dans l'air libre, et l'Elysée, comme l'appelle Pythagore (5), dans le lieu d'où les ames des hommes étoient sorties, et où elles devoient retourner.

En remontant vers l'origine du Christianisme, nous trouvons des sectes d'initiés aux mystères du Bélier, soit Atys, soit l'Agneau, honoré en Phrygie, qui s'assembloient à certain jour, pour y jouir de la vue de la Sainte Jérusalem, qui étoit le grand objet de leur desir, et comme le tableau mystique de l'Autopsie de ces mystères. Cette apparition s'appeloit *Apocalypse*, ou révélation faite à la Prophétesse, qui y tenoit lieu de Prêtre. C'est pourquoi Jean se qualifie ici de *Prophète* (*d*); car on remarque que Jean appelle ses ouvrages *Prophéties* (6), et que l'Ange lui dit, qu'il étoit un Prophète, comme ses frères (7). La Prophétesse dit, que Christ lui a révélé, que le lieu, où ils sont assemblés, est sacré. Ensuite, que son inspiration est une Apocalypse, ou révélation de Christ, qui est supposé lui apparoître vêtu de blanc (8), comme il paroît à Jean, et la remplir de son esprit de sagesse. Jean commence par dire, que c'est une Apocalypse de Christ, qu'il va rendre publique. On donnoit également ce nom aux révélations, ou à l'Autopsie des anciennes initiations (*e*).

Ces visions s'opéroient dans une espèce d'extase, et les Prophètes, ou Chefs d'initiations savoient s'en procurer.

Un des préceptes, que la loi de Zoroastre donna aux Archimages (9), fut de se procurer des manifestations de la *Gloire Divine*. Porphyre assure, que les Gnostiques se vantoient d'avoir des révélations ou apocalypses de Zoroastre (10), dont nous avons rapporté plus haut la doctrine sur les deux principes, doctrine qui fait la base de l'Apocalyse de Jean. Cet *Er* de Pamphylie, dont parle Platon dans le 10e livre de Repub., *Er* (11) à qui fut faite la révélation du sort des ames après

(1) Lact. l. 7. c. 19.
(2) Cedr. p. 2.
(3) Julian, Orat. 5.
(4) Cyrill. Catech. 18. p. 222.
(5) Hierocles, aurea Carmin. v. 70. p. 313.
(6) Apocal. c. 1. v. 3. c. 19. v. 11.
(7) Apocal. c. 22. v. 9. v. 10. v. 18. 19.
(8) Apocal. c. 1. v. 1.
(9) Beausob. T. pr. p. 400.
(10) Iid. p. 394.
(11) Plut. Rep. p. 614.

la mort, et du jugement qu'elles subissent, étoit, suivant quelques-uns, le même que Zoroastre, qui, dans les montagnes d'Arménie, avoit fait creuser cet antre fameux, lequel représentoit le monde et les routes des ames à travers les Sphères.

Montanus (1), un des Prophètes de cette secte Phrygienne, étoit un homme à extase, et qui parloit d'une manière énigmatique, comme St. Epiphane en convient; et qui éprouvoit une espèce de délire prophétique, tel que celui qui inspire l'auteur de l'Apocalypse.

Un dimanche, dit l'auteur de ce livre mystique (2), je fus ravi en esprit: j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante, qui dit écrivez, etc. Quant au style énigmatique de cet ouvrage, et à l'espèce de délire prophétique, personne ne peut s'y méprendre.

Ces sectaires admettoient la Résurrection (3), au rapport de St. Epiphane. Et dans l'Apocalypse (4), il est également question de première et seconde Résurrection; de première et seconde mort.

Cette croyance étoit aussi celle des Encratiques, dont les Phrygiens étoient une secte, et à qui ils succédèrent. Ces sectaires étoient répandus en Psidie, en Phrygie, en Isaurie, en Pamphylie, en Cilicie, en Galatie et dans toute l'Asie mineure; c'est-à-dire, dans le pays où le culte d'Atys ou du Soleil Bélier, et celui de Mithra, Soleil du Bœuf étoient répandus. Aussi retrouve-t-on dans leurs dogmes le système des deux principes. Il fait la base de la Théologie de l'Apocalypse et des tableaux de leurs combats. Les Encratiques (5) pareillement admettoient la distinction des deux principes, dont les Œuvres étoient opposées, et qui se combattoient, telle enfin qu'elle est indiquée dans Plutarque, dans le passage rapporté ci-dessus. Ils offroient, au lieu de vin, l'eau dans leurs mystères; ce qui forme un nouveau rapport avec les mystères de Mithra, dans lequel la consécration du pain et de l'eau, accompagnée de paroles mystiques, étoit usitée.

Les initiés à Mithra (6) admettoient aussi le dogme de la Résurrection (7). On peut donc regarder toutes ces sectes, ainsi que la secte Chrétienne, comme différentes ramifications de la religion du Soleil, connu sous le nom de Mithra, et vainqueur du mauvais principe, originairement sous la forme du Bœuf, et ensuite sous celle de l'Agneau. Car on remarque encore, que le nom d'Agneau, si fort répété dans ce livre, étoit celui que les Mages donnoient au premier des douze signes. Cette religion Mithriaque étoit d'ailleurs répandue en Cappadoce et en Cilicie, dès la plus haute antiquité; et Mithra, dans les monumens les plus anciens, porte toujours le bonnet Phrygien; ce qui fixe en Phrygie le théâtre le plus brillant de cette Religion. Aussi Origène oppose-t-il aux Mithriaques la Théologie de l'Apocalypse, comme le livre qui a le plus de rapport avec la doctrine des Mithriaques, et qui dans la religion Chrétienne fait, en quelque sorte, le pendant du tableau Mithriaque, puisqu'il contient leur théorie mystique, sur *l'élévation de l'ame vers les objets divins* (7), ou le retour des ames les plus divines vers ce qu'il y a de meilleur. C'est ce meilleur, dont il étoit question dans les Orphiques, où l'initié disoit: j'ai évité le mal, et j'ai trouvé le mieux. Car tel étoit le but de toutes les initiations, de rappeler

(1) Epiph. Contra Hæres. c. 48. p. 176.
(2) Apocal. c. v. 10.
(3) Epipha. c. 43. p. 175.
(4) Apocal. c. 20. v. 5.
(5) Epiph. ibid. 174.
(6) Tertull. præscrip. c.40.
(7) Origen. contr. Cels. l. 5. p. 299.

l'ame à la félicité et à l'innocence primitive, dont elle étoit déchue, en quittant les plages Éthérées, pour descendre dans le monde sublunaire, où règne le principe du mal toujours en conflit avec celui du bien. C'est ainsi que, dans les Mithriaques, l'ame élevée par l'action de Mithra retournoit par les sept portes planétaires se joindre à Ormusd, qui régnoit au sein de la Lumière première, hors des atteintes d'Ahriman, qui ne pouvoit combattre son action, que lorsqu'elle s'exerçoit ici-bas, ou dans ce monde, où l'ame acquéroit la connoissance du mal, dont Ahriman ou le principe ténébreux est la source.

Ce fut dans une isle écartée, et presque déserte (1), que l'auteur de l'Apocalypse, un jour consacré au Soleil, ou le Dimanche, eut l'extase, durant laquelle il eut la vision de la Jérusalem céleste, où les ames vertueuses devoient bientôt aller se réunir, pour y vivre heureuses, au sein de la Lumière Eternelle, aussitôt que le Grand-Juge, qu'on attendoit alors à chaque moment, auroit décidé du sort du monde.

C'étoit dans un lieu désert, à Peppuzza, dans le continent et en Phrygie, c'est-à-dire, dans les contrées voisines des sept villes nommées dans l'Apolypse et de l'isle de Pathmos elle-même, que se tenoient les assemblées mystiques de ces Phrygiens, sectaires répandus dans la Phrygie, dans la Galatie, et la Cappadoce sur-tout, où fleurissoit le culte de Mithra.

Cette ville étoit détruite du temps de St. Epiphane (2). L'opinion de ces sectaires étoit, que la *Céleste Jérusalem* étoit descendue du Ciel, et s'étoit manifestée en ce lieu. En conséquence ils s'y rendoient; pour célébrer leurs mystères, et ils sanctifioient ce lieu par la Religion. Les hommes et les femmes alloient s'y faire initier, et attendoient la vision de Christ, ou une Théophanie, c'est-à-dire, qu'ils se promettoient de voir ce que le Prophète Jean dit qu'il a vu, et ce qu'il promet aux initiés qu'ils verront. Car il commence ainsi: (3) « Révélation de J. C. qu'il a reçue de Dieu, pour découvrir à ses serviteurs les choses, qui doivent bientôt arriver... Le temps est proche; le voici qui vient sur les nues. Tout œil le verra; ceux mêmes qui l'ont percé. Il n'y a rien de plus vrai (*g*) ».

Et il finit par dire (4), que cela doit arriver dans peu de temps. « Je m'en vais venir bientôt, dit Christ. Le temps est proche ». Ces mots, ces promesses d'un avenir prochain sont répétées plusieurs fois dans le dernier chapitre, et l'initié répond, *Amen*: venez, Seigneur Jésus. Malgré ces promesses si certaines d'un avénément si prochain, il est encore à venir, et il tardera encore long-temps. Mais l'auteur a parlé, comme un homme frappé de l'idée de l'arrivée du Grand-Juge, et qui berçoit les initiés de l'espoir d'une prochaine Théophanie; ce qui étoit le grand but de toute initiation, qui tendoit à assurer le retour prochain à la terre Lumineuse, dont les ames sont descendues. Synesius (5) appelle un homme nouvellement initié, un initié aux Théophanies.

Leurs traditions portoient, que Priscilla (6) ou Quintilla, une de leurs Prophétesses, s'étoit endormie à Peppuzza. Que Christ lui avoit apparu, sous la forme d'une femme vêtue d'habits d'une blancheur éclatante; qu'il avoit répandu en elle son esprit de sagesse; qu'il lui avoit appris, que ce lieu étoit saint, et que la Céleste Jérusalem y

(1) Apocalyp. c. 1. v. 9. v. 10.
(2) Epiph. adv. Hæres. ch. 18. p. 181. p. 182.
(3) Apocalyp. l. 1. v. v. 3. 7.
(4) Apocalyp. c. 2. v. 6. 7. 11. 12. v. 2.
(5) Syn. Encom. Calv. p. 70.
(6) Epiph. adv. Hæres. c. 48. p. 182.

étoit

étoit descendue. C'étoit pour cela qu'on s'y rendoit pour s'y faire initier, afin d'avoir aussi une apparition de Christ, qu'ils y attendoient.

Comme l'Hiérophante de Pathmos prend le titre de prophète, dans son livre, les Prêtresses de Pepuzza prenoient la qualité de Prophétesses, et faisoient des prophéties sur l'apparition du grand juge, et sur la résurrection, qui étoit un de leurs dogmes principaux (1). Elles jouoient le rôle d'inspirées vis-à-vis du peuple, comme fait ici Jean; elles traçoient le tableau des malheurs de cette vie mortelle, et répandoient des larmes en esprit de pénitence. Ces fêtes de deuil ressembloient par-là assez à celle des femmes Athéniennes, dans les Thesmophories et dans les mystères de Béotie (2).

On voit pareillement l'Hiérophante, ou le Prophète Jean tracer le tableau des maux, dont l'univers est menacé. Car le but de toutes ces lamentations, sur le sort de l'homme ici-bas, étoit de le détacher de la terre, et de le faire soupirer après son retour vers la céleste patrie. Tout cela entroit dans le système des Priscillanistes et des Pepuziens, qui reconnoissoient Priscilla et Quintilla pour leurs prophétesses. En effet, c'étoit un des principes de leur doctrine, de regarder en quelque sorte le ciel comme la patrie primitive des ames; ce qui répond assez à notre Paradis, et à l'opinion de tous les anciens philosophes, qui ont cru, que l'ame étoit descendue du ciel, et qu'elle éprouvoit une espece de mort, en s'unissant à la matière, au moment de la naissance de l'homme, et qu'à sa mort, au contraire, l'ame renaissoit, et alloit reprendre sa première vie, en remontant vers l'Ether, ou à l'air libre, vers cet Océan lumineux, d'où sont écoulées toutes les ames. C'est la doctrine que Cicéron a consacrée dans son ouvrage intitulé : *Songe de Scipion*; et que Macrobe a développée, dans son commentaire. Cette doctrine étoit aussi celle des Mithriaques (3), comme on peut le voir dans Porphyre, et dans Origène, où Celse parle des sept portes planétaires, par lesquelles les ames montoient et descendoient. Il en étoit à-peu-près de même de la doctrine des Priscillanistes, et conséquemment de celle de Jean, qui s'en rapproche par tant de rapports, et qui, comme dit Origène, contient la théorie mystique du retour des ames vers les êtres divins.

Léon raconte, que les Priscillanistes (4) enseignoient, que les ames avoient péché dans le ciel, où elles étoient revêtues d'un corps léger et Etheré; qu'en traversant les airs et les Sphères célestes, elles rencontrent diverses puissances, les unes plus cruelles, les autres plus douces, qui les enferment dans des corps de conditions différentes; que les corps et les ames des hommes sont assujettis au destin et à l'empire des étoiles; que les diverses parties de l'ame sont soumises à certaines puissances, et les divers membres à d'autres.

L'opinion, que les ames ont péché dans le ciel, et que c'est à cause de cela, que Dieu les exile sur la terre, observe avec raison Beausobre, est fort ancienne, et fort commune.

St.-Augustin (5) nous a conservé un passage d'un ouvrage de Cicéron, dans lequel cet orateur philosophe regarde cette doctrine sur le péché originel des ames, dans la vie ou dans le monde

(1) Epiph. c. 49. ibid. p. 182.
(2) Plutarq. de Isid. p....
(3) Porph. de antro Nymph. p. 109.
(4) Beausobr. Traité du Manich. T. 2. l. 7. c. 1. p. 425.
Leo Epit. 9. 3. ad Turib.
(5) August. l. 4. cont. Pelag. et frag. Cicer. Oper. Ed. d'Olivet, T. 8. p. 577.

supérieur, et sur leur incarcération ici-bas, comme faisant partie des dogmes enseignés dans les anciens mystères, et par les Mystagogues, tels qu'Orphée, qui se disoient interprètes des secrets des Dieux. Les initiations, les expiations, et les purifications eurent pour but de ramener les hommes au séjour de la félicité primitive, de les régénérer, et de leur faciliter le retour vers l'Empyrée, en les dépouillant des qualités contraires à la pureté de leur nature. Le péché, dont s'étoient rendues coupables ces ames, c'est la concupiscence de la matière, et le desir de connoître le monde sublunaire, où le bien et le mal se trouvoient mêlangés, et d'avoir voulu y descendre par la génération; enfin de s'être laissées prendre par l'appât de la matière, et du principe ténébreux, qui y réside. Cette Théologie est assez bien détaillée dans Macrobe (1), et dans l'ouvrage de Porphyre, sur l'antre des Nymphes. On y voit les ames, séduites par la vue de la matière, déchoir de leur pureté, et descendre du lieu de leur origine, pour s'unir au corps, et éprouver le mélange du bien et du mal, jusqu'à ce qu'elles soient retournées au lieu d'où elles sont sorties. On y enseigne, comme à Pepuzza, que la vie est un état malheureux (2), et que la mort est le terme de nos maux, puisqu'elle nous rend à la félicité primitive, lorsque nous avons vécu conformément aux principes de la justice; et ensuite on y trace le tableau du monde, et les divisions astronomiques, qui fixent les différens points de la route des ames. Car tel étoit le but mystique de ces initiations, suivant Porphyre (3). « C'est de cette manière, » dit ce philosophe, que les Perses » marquent la descente des ames ici-» bas, et ensuite leur retour ». C'est-là ce qu'ils enseignent dans leurs initiations, et ce qu'ils figurent dans les mystères, qui se célèbrent dans l'antre représentatif du monde, consacré par Zoroastre (4). Tout le système Astronomique y étoit mis en représentation, tant celui des fixes, que celui des Planètes (5). On ne sera donc pas étonné, si nous expliquons plusieurs figures de l'Apocalypse, ou plusieurs tableaux de ce livre d'initiation, par des tableaux empruntés de la Sphère, et par des divisions calquées sur les divisions célestes, puisque, suivant Porphyre, ces tableaux se trouvoient dans l'antre Mithriaque (6), et qu'on y avoit marqué les divisions des climats, et les élémens cosmiques, c'est-à-dire, les Constellations. Car, c'est ainsi qu'on doit entendre στοιχεια κοσμικα, comme on peut le voir dans Saumaise (7) (Année Climatérique). Macrobe les y fait entrer aussi. On y voit à la tête le Lion, comme dans l'Apocalypse : cet animal est aussi le premier des quatre animaux. C'est en passant du Cancer au Lion, dit Macrobe (8), qu'elles commencent à se dégrader. Il y fait aussi entrer la Coupe voisine du Lion; ce qui prouve bien la liaison, qu'avoit avec toute la sphère, et avec les Constellations, toute cette théorie Mystagogique. Mithra, ou le Dieu aux mystères duquel on initioit, avoit ici, comme l'Agneau de l'Apocalypse, son siége à l'Equinoxe de printemps (9); et on lui mettoit en main le glaive de Mars, qui préside au premier signe au Bélier, ou à l'Agneau. Aussi voyons-nous dans l'Apocalypse, que le génie lumineux, qui le premier s'offre aux

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12 et 13.
(2) Porphyr. de antr. p. 119, etc. p. 121.
(3) Ibid. p. 107.
(4) Ibid. p. 122.
(5) Origen. contr. Cels. 298.
(6) Porphyr. p. 108 et 121.
(7) Salmas. Ann. Climat.
(8) Macrob. l. 1. c. 12. p. 48.
(9) Porphyr. antr. Nymph. p. 122.

regards du Prophète, est également caractérisé par cet attribut symbolique de Mars, ou du génie équinoxial. Etant tourné, dit-il, je vis sept chandeliers d'or (1), et au milieu des chandeliers d'or, je vis quelqu'un qui ressembloit au fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étoient blancs, comme de la laine blanche, et comme de la neige; ses yeux paroissoient comme une flamme de feu. Ses pieds étoient semblables à l'airain fin, quand il est dans une fournaise ardente; sa voix égaloit le bruit des grandes eaux. Il avoit dans sa main droite sept étoiles; et de sa bouche sortoit une épée à deux tranchans; et son visage étoit aussi brillant, que le Soleil dans sa force.

Ce génie lumineux, distingué par le glaive, accompagné de sept étoiles, ou de sept chandeliers, représente parfaitement le Mithra des Perses, accompagné du système planétaire, dont les mouvemens partent de l'Equinoxe, autrefois le Taureau, et ensuite *Aries*, ou l'Agneau. Dans les monumens du culte Mithriaque, gravés dans M. Hyde, et dans ce volume (2), ce Dieu y est représenté, tenant une épée à la main, et quelquefois l'enfonçant dans l'épaule du Bœuf. Le Bœuf est l'ancien signe Equinoxial; au lieu que dans les derniers siècles, ce fut l'Agneau, qui étoit immolé, et dont le sang régénéroit les ames. Les livres des Perses (3) représentent aussi Mithra armée de l'épée, et lui donnent pour ennemi le Serpent. Il habite la haute montagne d'or pur, et il donne à la terre la grande Lumière, sur tous les Kesvars de la terre, au nombre de sept; il est assis sur un tapis d'or, ce Mithra, dont le corps brille de lumière.

Dans tous les monumens de Mithra, on remarque à côté de ce Dieu sept autels, ou Pyrés, consacrés aux sept Planètes, dans lesquels se répand la Lumière éthérée, et à travers lesquels passent les ames, pour se rendre au sein d'Ormusd, en passant par les sept portes Planétaires de l'antre Mithriaque, décrit par Celse dans Origène.

Dans les mystères d'Eleusis, on conserva les traces de ces allusions au système Planétaire, puisqu'on y représentoit trois Planètes, le Soleil, la Lune, et Mercure, soumis à l'action du Demiourgos, Ormusd, principe du Bien, et de la Lumière. Le Dadouque, avec son flambeau, y représntoit le Soleil.

Cette même allusion au système Planétaire avoit été conservée dans les cérémonies de l'initiation Phrygienne, qui se pratiquoient à Pepuzza, lorsqu'on s'y rassembloit, pour attendre l'apparition de Christ, et celle de la céleste Jérusalem.

Sept jeunes vierges, ou Prêtresses, vêtues de blanc, entroient dans le Temple, où se célébroient ces mystères (4). Elles tenoient dans leurs mains chacune un flambeau, et retraçoient en quelque sorte les sept flambeaux purs et lumineux, qui éclairent le monde, dont le temple étoit l'image. Chacune d'elles se présentoit dans cet appareil, pour rendre des oracles au peuple, et affectoit d'être pénétrée de l'enthousiasme divin. C'est accompagné de ce même cortège, que paroît dans l'Apocalypse le génie lumineux, semblable au fils de l'homme, qui parle à Jean, et qui lui dicte les prophéties, qu'il lui ordonne de publier. C'étoit au milieu de sept chandeliers d'or, qu'il lui parloit, et tenant en main sept étoiles (5). Ces sept étoiles,

(1) Apocalyps. c. 1. v. 13 et 16.
(2) Hyde Rel. p rs. p. 13. ci-dessus, p. p. 215. p. 223. p. 231.
(3) Zend Avest. T. 2. p. 211. p. 204. p. 106.
(4) Epiph. c. 49.
(5) Apocalyp. c. 13.

ou les sept chandeliers, qui les désignent, ne sont qu'un symbole pareil à celui des sept autels, des sept portes Planétaires, des sept vierges, qui tiennent un flambeau, enfin que le chandelier, à sept branches, du temple de Jérusalem. Or ce chandelier, à sept branches, représentoit les sept vaisseaux, qui contiennent la lumière Ethérée, ou les sept corps Planétaires, entre lesquels elle est répandue dans le monde. Cette explication est de Clément d'Alexandrie, de Joseph, et de Philon, qui tous trois s'accordent à n'y voir, qu'une représentation du système Planétaire, et des grands corps lumineux, qui répandent la lumière dans le monde, dont le temple de Jérusalem étoit une image abrégée, suivant ces mêmes auteurs (1).

Clément d'Alexandrie (2), dans ses Stromates, prétend, que le Candelabre, placé au milieu de l'autel des Parfums, désignoit les 7 Planètes. De chaque côté s'étendoient trois branches, surmontées chacune d'une lampe. Au milieu étoit la lampe du Soleil, au centre des six autres branches, comme le Soleil, qui, placé au centre du système Planétaire, communique sa lumière aux Planètes, qui sont au-dessous, et à celles qui sont au-dessus, par une action divine et harmonique. Il rapporte à la même figure les sept enceintes du temple, qui représentent les sept intervalles des Sphères, depuis le firmament, jusqu'à la terre (3). Ce sont aussi les sept yeux du Seigneur, qui sont désignés par les sept esprits, qui reposent sur la verge qui s'élève de la racine de Jessé. Clément d'Alexandrie donne le même sens (4) énigmatique aux sept pierres précieuses, qui ornoient la robe traînante du Grand-Prêtre. Il y voit un symbole des sept astres Planètes, et des intelligences, ou Anges, que la Providence y a placés, pour diriger l'action générale, qui leur est soumise.

Vis-à-vis de la table, que Moyse mit dans le tabernacle, et sur laquelle étoient rangés deux piles de six pains chacune, lesquels, suivant Josephe, (5) représentoient les douze mois, étoit placé le chandelier à sept branches, dont les sept lampes représentoient les sept planètes, qui font leur cours à travers les douze Signes. Ce chandelier étoit enrichi de petites boules rondes, continue Josephe, de lys, de pommes de grenade, et de petites tasses, jusqu'au nombre de 70, qui s'élevoient depuis le haut de la tige, jusques au haut des sept branches, dont il étoit composé, et dont le nombre se rapportoit à celui des sept Planètes. Il y avoit en haut de chacune une lampe.

Philon (6) confirme leur explication, en disant, que les sept branches du chandelier, disposées en deux groupes, de trois chacun, au milieu desquels s'élevoit la branche du Soleil, et surmontées chacune d'une lampe, étoient le symbole des sept corps célestes, que les Physiciens appeloient Planètes. Le Soleil, au centre de ces branches, est comme le lien de cet instrument harmonique et divin, dit Philon. Il étoit effectivement regardé par les anciens, comme le Mésitès, et il unissoit, dit Martien Capella, le double Tétrachorde. Philon appelle ce chandelier une imitation de la Sphère, aux sept lumières.

Ce n'est donc pas sans raison, que le Prophète Jean (7) nous présente un

(1) Joseph. l. 3. c. 8.
(2) Clement Alex. Str. l. 5. p. 563.
(3) Ibid. p. 561.
(4) Ibid. p. 564.
(5) Joseph. Antiq. Judaïq. l. 3, c. 7. et c. 8.
(6) Phil. vit. Moysis, l. 3. p. 518. idem, p. 399.
(7) Apocalyp. c. 1. v. 13 et 16.

génie lumineux, semblable au fils de l'homme, brillant comme le Soleil dans sa force, placé au milieu de sept chandeliers d'or, et tenant dans sa main sept étoiles, représentant, dit-il, les sept intelligences tutélaires des sept églises, ou des sept loges d'initiés, placées chacune sous la tutèle d'une Planète, comme on le verra bientôt. Ce sont ces mêmes génies, qu'il avoit appelés plus haut (2) les sept esprits, qui sont devant le trône de Dieu. Car on sait, que dans la Théologie Chaldéenne, dans celle des Juifs et des Chrétiens, on supposoit, que chaque Planète étoit conduite par un Ange. Dans le monument de Mithra, au milieu des sept autels, qui représentent les sept Planètes, on remarque (1) de ces Anges, et sur-tout un, qui est vraisemblablement celui du Soleil, placé au milieu des sept Planètes, et entortillé du Serpent, symbole qui représentoit, dit Eusèbe, la marche oblique des astres. Il a des aîles, comme nos Anges. Dans un autre monument du même genre, au lieu de 7 Pyrés, on voit sept étoiles représentatives (2) des sept Planètes, qui se reconnoissent par leurs attributs caractéristiques, tels que le caducée de Mercure, la foudre de Jupiter, le trait de Mars, etc. placés à côté de ces étoiles. Elles sont, comme les branches du chandelier des Hébreux, groupées trois par trois. Celle du Soleil est séparée et placée à côté du buste de ce Dieu, dont la tête est ornée de rayons. On remarque même, que leur distribution suit celle de la distribution des sept portes de l'antre Mithriaque, c'est-à-dire, celle de la semaine; et conséquemment l'ordre harmonique, qui règne dans la distribution des Planètes entre les sept jours de la semaine, qui est le retour successif de la quarte. C'est ce qui fait dire à Origène, (3) que Celse donnoit des raisons de cette distribution, et qu'il les empruntoit de la musique, dans son explication de la théologie des Perses.

Dion donne la même raison de la distribution des Planètes, suivant l'ordre qu'elles gardent dans la semaine planétaire. Cette origine n'a rien qui répugne au génie mystique, qui attachoit tant d'importance au système de l'harmonie du monde, si célèbre chez les Pythagoriciens. Ils prirent, pour base de cette harmonie, le diatessaron, ou l'intervalle de la quarte, qu'ils regardoient comme le premier de la Musique. Effectivement, en mettant le Soleil à la tête de cette harmonie, on trouve, en descendant jusqu'à la quarte, la Lune, et en continuant et reprenant Saturne et Jupiter, qu'on supprime, on trouve à la quarte, Mars; de Mars, en descendant par le Soleil, et Vénus, que l'on supprime, on trouve à la quarte, Mercure, etc. Ce sont ces raisons harmoniques, qui ont été suivies dans l'ordre de la distribution religieuse des sept Planètes, soit dans la consécration des jours de la semaine, soit dans la distribution des sept portes de l'ame, soit dans celle des sept étoiles du monument de Mithra. A gauche, du côté de la Lune, sont trois étoiles, dont l'une marquée par le Plantoir ou la corne, désigne *la Lune*, à qui on attribuoit le φυτικον, suivant Macrobe (4), ou la faculté génératrice. Aussi voit-on à côté un génie en érection, qui, placé sous la Lune, ensemence la terre. C'est la Planète du Lundi.

Au-dessus est un trait, attribut de Mars; c'est celle du Mardi. Plus haut est le Caducée de Mercure; c'est la Planète du Mercredi. En passant de l'autre côté, on trouve trois autres étoiles, qui se suivent, dans cet ordre.

(1) Ibid. v. 4.
(2) Hyde vet. Pers. p. 113.
(3) Orig. Contr. Cels. l. 6. p. 299.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12. p. 50.

Jupiter, ou la Planète du Jeudi, est caractérisé par un foudre, sous lequel est l'Aigle symbolique. A côté, est une étoile, près de laquelle est l'oiseau de Vénus, ou la Colombe; c'est celle du Vendredi. La troisième de ce groupe, ou la plus éloignée, est le vieux Saturne, qui a une espèce de béquille pour caractère. Enfin le septième est le Soleil remarquable par son buste rayonnant, et par le fouet du conducteur du monde. Tous les génies figurés dans ce moment ont le bonnet Phrygien.

Il paroît que le candélabre des Hébreux avoit une autre distribution musicale, celle du Tetrachorde, dont parle Martien Capella (2); mais on crut toujours devoir établir des rapports harmoniques. C'est ce qui fait dire à Clément d'Alexandrie, (2) que le Soleil répandoit sa lumière dans les 6 corps lumineux, qui l'accompagnoient, suivant les rapports d'une musique divine; et à Philon (3), comme nous l'avons vu plus haut, que le Soleil placé le quatrième, à égale distance du haut et du bas, étoit le modérateur de cet instrument musical et divin.

Telle fut l'origine de la flûte aux sept tuyaux donnée à Pan (4), ou au génie symbolique, qui figuroit le Soleil, ame de l'univers, et foyer du feu Ether universel, circule dans toutes les parties du monde, et qui entretient son harmonie. Telle fut aussi celle du costume du fameux Atys de Phrygie, adoré dans les mêmes lieux, où l'on célébroit les mystères de Pepuza, et où sont placées les villes nommées dans l'Apocalypse. On donnoit au Soleil, adoré sous le nom d'Atys, dit Macrobe (5), la verge et la flûte, dont les sept trous modifient inégalement l'air.

Pan, ou le Dieu moteur et ame de l'Univers, qui inspiroit son souffle à la flûte aux sept tuyaux, étoit peint, comme le génie de l'Apocalypse, qu'entourent sept chandeliers d'or, avec une figure lumineuse, ou plutôt rouge et enflammée de la substance éthérée, que représentoit sa tête, suivant Phornutus (6); laquelle renfermoit la partie pensante du monde, ou le feu Ether, qui le conduit et le dirige avec sagesse. On avoit réuni dans sa statue les attributs symboliques du Soleil, de la Lune, et des astres, suivant Porphyre, cité par Eusèbe (7). L'hymne d'Orphée le confond avec l'univers et surtout avec le feu immortel qui l'anime. Elle place autour de son trône les heures et les saisons (8). Elle le fait modérateur des astres, et ame de l'harmonie du monde. *C'est lui, à qui on doit les visions.* Il est maître du monde, et il y répand la lumière. C'est à lui, qu'on demande une heureuse mort; c'est-à-dire, ces heureuses espérances, qu'emportoient avec eux les Initiés.

La méthode de peindre les intelligences motrices du monde, sous une forme humaine, accompagnée d'attributs allégoriques, est absolument dans le goût des Orientaux. « Ils peignoient, dit Basnage (9), Pan à figure » de feu, le visage enflammé.... tenant sept cercles à sa main gauche, et ayant des aîles aux épaules.

C'est effectivement ainsi, que sa figure est représentée dans Kirker (10).

En Egypte, la statue symbolique du Soleil (11) étoit pareillement représentée, avec un manteau de couleur de flammes; et le Dieu étoit en érection,

(1) Mart. Capell. de Nuptiis Philol.
(2) Clem. Strom. l. 3. p. 518.
(3) Phil. de vit Moys. l. 8. p. 518.
(4) Macrob. Satur. l. 1. c. 22. p. 263.
(5) Ibid. c. 21. p. 259.
(6) Phurnut. c. 27.
(7) Euseb. præp. Evang. l. 3. c. 11. p. 114.
(8) Poetæ Græc. T. 1. p. 594.
(9) Basnage, Hist. des Juifs, l. 3.
(10) Kirker, Œdip. T. 1.
(11) Phornut. c. 27.

comme le Pan, dont parle Phornutus : comme Pan, il étoit un bon génie, principe d'ordre et de génération. Ce Dieu dit Plutarque, en parlant du Soleil, ou d'Osiris, qu'on représentoit sous ces traits, est comme le corps du bon principe, et comme l'enveloppe visible de la Divinité ou de la substance intellectuelle. Lorsqu'ils invoquoient en Egypte Osiris, dans leurs hymnes sacrés, ils invoquoient celui qui s'enveloppe et qui se cache dans la substance du Soleil. Ce qui revient à l'idée de David. *Posuit in Sole tabernaculum suum.* Le Soleil étoit donc comme le corps de la Divinité, son image visible, pour un Spiritualiste, et la Divinité elle-même, pour un Matérialiste, c'est-à-dire, pour un grand nombre d'hommes. Platon l'appelle l'image de Dieu, son fils premier né. Aussi le Prophète Jean dit-il (1), que ce Génie lumineux ressembloit au fils de l'Homme, ou au Verbe rendu visible par un Corps. Dans le chapitre 19, il fait encore reparoître l'Homme Lumineux, dont les yeux étoient comme une flamme, et de la bouche duquel sortoit l'épée à deux tranchans, et il lui donne le nom de *Verbe de Dieu*, *de Roi des Rois*, *de Seigneur des Seigneurs*.

Philon, dans Eusèbe (2), nous explique ce que signifioit cette image du Verbe de Dieu, et il nous dit, que c'étoit la Lumière universelle et invisible, source des Lumières sensibles qui brillent dans le Soleil, la Lune, les Planètes et dans les autres Astres; il lui donne le nom de Lumière universelle, ou Panaugeia, qui perd une partie de sa pureté et de sa splendeur, en descendant du monde intellectuel dans le monde sensible; c'est-à-dire, en s'unissant au corps même de l'Astre, que Plutarque appelle la partie sensible de la Divinité ou de la substance intellectuelle du Bon Principe, ou d'Ormusd, ou d'Osiris.

Cette Lumière intellectuelle, image du Verbe de Dieu, suivant Philon, étoit désignée chez les Phéniciens voisins des Hébreux, par les deux voyelles α. et ω. (3) par lesquelles le Génie Lumineux de l'Apocalypse se désigne lui-même. Je suis, dit-il, α. et ω. alpha et omega, les deux extrêmes, qui renferment tout, le commencement et la fin.

Ces deux lettres étoient les deux extrêmes des sept voyelles, qui désignoient les sept Planètes, et elles contenoient, en quelque sorte, dans leur intervalle le Système Planétaire, dans lequel étoit répandue la Lumière visible, image de la Lumière intellectuelle désignée par αω, nous dit Cedrenus.

Α étoit la voyelle de la Lune, Ε celle de Mercure, Η celle de Vénus, Ι celle du Soleil, Ο celle de Mars, Υ celle de Jupiter ou d'Ieu, Ω la voyelle de Saturne. Α et Ω sont donc les deux termes de l'espace, que remplit la Lumière Ethérée (4). Si on y joint la voyelle du Soleil, qui en est le foyer, on aura ιαω, nom mystique du Dieu Lumière, honoré sous le nom de Bacchus dans les sanctuaires, Ἄζεον ιαω, le jeune ιαω, ou le Dieu Soleil, considéré dans son enfance ou au Solstice d'hiver, comme l'annoncent les vers de l'Oracle de Claros, cités par Macrobe (5). C'étoit aussi le nom, par lequel les Gnostiques et les Basilidiens désignoient le jeune Dieu Lumière, *Christ*, comme on peut le voir dans la collection de leur Abraxas, et dans St. Epiphane (6). Ils plaçoient ιαω dans le premier Ciel, ou à la tête des sept Cieux, comme ici le Génie Lumineux

(1) Apoc. c. 1. v. 13. c. 19. v. 11. 13.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 11. c. 24. p. 548.
(3) Cedrenus, p. 169.
(4) Jablon. Proleg. p. 55, etc.
(5) Macrob. Sat. l. 1. c. 18. p. 251.
(6) Epiph. l. 1. c. 31.

se trouve placé, comme chef des sept chandeliers d'or. Toute cette théorie des Cieux dans St. Epiphane se trouve liée au passage de l'ame par les sept Sphères. Sa dégradation est opérée par le Dragon, qui les précipite dans le monde ténébreux, et leur retour se fait ensuite à *Barbel*, ou au-dessus du huitième Ciel, où règne la Lumière Ethérée, et la mère des vivans, et c'est ainsi que l'ame se sauve. Cette théorie est, en d'autres termes, celle des Priscillanistes, ou de la secte Phrygienne, rapportée ci-dessus.

Cette même théorie leur étoit commune avec les Valentiniens (1), qui à ces sept Cieux (*h*) joignoient le huitième Ciel, ou la Sphère Ethérée et lumineuse, qui les enveloppe; ce qui formoit l'octonaire, désigné mystiquement sous le nom de la Jérusalem, dit St. Epiphane, et de sagesse. C'est cette Jérusalem, qui étoit l'objet de leurs desirs (2).

Il est encore à remarquer, que l'ame, en cherchant la Lumière, qui l'a abandonnée, se trouve arrêtée par un certain terme, qui l'empêche de remonter plus haut, et que ce terme est ΙΑΩ. Que c'est en quelque sorte le terme, qui renferme la Lumière; idée assez semblable à celle que nous venons de donner de α. ω, ou des extrêmes, qui fixent l'étendue de la Lumière répandue dans ce monde, et émanée du monde intellectuel et supérieur.

Néanmoins on est obligé de convenir, que chez eux, comme chez l'auteur de l'Apocalypse, ce n'est peut-être qu'un abus des mots, que de traduire terme, où tout commence et finit; et que ce n'est qu'une mauvaise étymologie du nom *Oros*, qui signifie effectivement terme; mais qui écrit par ω, ωρος, est le nom de la Lumière, ωρ en Hébreu (3), celui d'Horus en Egypte, du Dieu fils de la Vierge Isis, que les Grecs ont toujours traduit par Apollon (4). C'est ainsi que *Oros*, et ΙΑΩ, sont absolument la même chose; mais la raison de cette synonimie, donnée par les Valentiniens, ne vaut rien, et résulte d'un abus qu'ils firent des mots, pour les appliquer à leur Métaphysique. En conséquence je suis porté à croire, qu'il faut lire, je suis ΙΑΩ, et que dans la Théologie Chaldéenne, dont parle Cedrenus, ce n'étoit point ΙΑΩ qui désignoit Φως νοητον, mais ΙΑΩ, et que les copistes auront écrit ΙΑΩ au lieu de ΙΑΩ, regardant Ι comme un article féminin à demi formé, auquel ils ont cru devoir joindre une jambe pour en faire Η ΑΩ. Car il est certain, par l'oracle de Claros (5), que le nom mystique du Dieu de la Lumière, celui qu'on employoit dans les anciennes cérémonies, étoit ΙΑΩ. Le savant Jablonski (6) a été persuadé, avec raison, que c'étoit le nom mystique, par lequel le Gnostique désignoit J. C., le Dieu source de la Lumière, qui éclaire tout homme venant au monde; enfin le Dieu, qui est censé parler à Jean, et lui annoncer qu'il va bientôt venir (7). Il est à remarquer, que Claros est voisine des villes auxquelles Jean écrit, et que c'étoit le nom mystique du Soleil, dans ce pays-là.

Ces expressions vocales et mystiques du système Planétaire et du Dieu Soleil, qui en étoit le chef, et qui répandoit sa lumière depuis α jusqu'à ω, ou dans toute l'étendue du système du monde, figuré par sept chandeliers, n'étoient point étrangères aux Phrygiens et à toute la côte de l'Asie Mineure où sont placées les sept Eglises. On a trouvé

(1) Epiph. c. 31. p. 85.
(2) Ibid. p. 83.
(3) Jablon. l. 2. c. 4. §. 12.
(4) Herod. l. 2. c. 144. et 156. Diod. l. 1. p. 22. Plutarq. de Isid. p. 375.
(5) Macrob. Sat. l. 1. c. 18. p. 250.
(6) Jablon. Panth. Ægyp. l. 2. c. 6. §. 6. in Harpocrate.
(7) Apocalyp. c. 1. v. 8.

dans

dans ce même pays, vis-à-vis Pathmos, près d'Ephèse et de Laodicé, enfin à Milet, une inscription qui renferme des invocations mystérieuses adressées aux sept Planètes, et les Planètes y sont désignées, chacune par une des sept voyelles, qui, combinées différemment entre elles, forment un mot mystique et sacré, que l'on prononçoit en l'honneur de chacune d'elles. La lettre initiale du mot, suivant qu'il commence par α, ou ε, ou ι, etc. désigne la Planète à qui s'adresse la prière. Si c'est α, qui est la première voyelle, c'est à la Lune. Si c'est ι, c'est au Soleil. Si c'est ε, c'est à Mercure.

M. Barthelemi (1), dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, a donné une Dissertation aussi savante, que juste et bien pensée sur ce monument. Ceux qui désireront plus de détails, sur cette théorie, pourront la consulter, ainsi que le Panthéon de Jablonski. (2). Pour nous, il nous suffit d'observer ici, que dans ce monument le caractère du Soleil, désigné par un cercle traversé de plusieurs diamètres, qui sortent de la figure, comme autant de rayons de lumière, ι, ou la la voyelle qui désigne cet Astre est initiale du nom Ιουωαεη (*i*). En suivant la même analogie, la première colonne, qui répond à la Lune, offre le mot d'invocation, commençant par Α, et formant la série première et naturelle Αεηιουω, dont α et ω, ou la Lune et Saturne sont les extrêmes. La seconde par ε, ou Mercure, et donne ΕηιουωΑ. La troisième par η, ou par la voyelle de Vénus, et donne ΗιουωΑΕ, etc., ainsi des autres; et le refrein est toujours, protégés la ville de Milet et ses habitans. Le Génie de la Planète s'appelle *Archangelos* (*k*), un des sept Archanges, ou des sept Esprits, qui accompagnent αω, ou celui qui est, qui étoit et qui doit venir, lesquels sont devant son trône, pour me servir des termes mêmes de l'Apocalypse (3). Toute cette théorie mystique sur le Dieu Lumière, et sur les Planètes, qu'il illumine au nombre de sept, exprimée par des voyelles, étoit donc connue et consacrée dans le pays où l'auteur de l'Apocalypse écrivoit; et il n'est point étonnant qu'il l'ait désignée, par les lettres mystiques soit α et ω, soit Ιαω, qui caractérisent le Dieu, qu'on attend dans l'initiation Mithriaque, ou dans les mystères de la Lumière du Dieu Agneau, le Φως νοητον des Chaldéens et des Phéniciens. Le Génie entouré de sept chandeliers d'or répond au Dieu, aux sept rayons, dont parle l'Empereur Julien (4), d'une manière énigmatique, et dont l'intelligence, suivant lui, n'est pas donnée à tout le monde; mais qui est parfaitement connue de ceux qui s'occupent des cérémonies Theurgiques. Il dit, que ces dogmes appartenoient à la Mystagogie secrète, dont le but étoit de ramener les ames vers leur principe, par l'opération du Dieu aux sept rayons; par conséquent qu'ils avoient le même but que l'Apocalypse, qui, suivant Origène (5), répondoit au but des Mithriaques, et renfermoit une théorie mystique, sur les moyens de rappeler l'ame vers les objets divins. Ainsi les mystères du Dieu au sept chandeliers d'or et ceux du Dieu au sept rayons avoient pour objet Φως νοητον, la Lumière intellectuelle et divine, vers laquelle on cherchoit, dans les mystères (*l*), à rappeler les hommes, en les détachant de l'amour pour ce monde ténébreux. Or, cette attraction étoit exercée sur les ames par le Soleil d'*Aries*, ou de l'Agneau équinoxial, suivant Julien; c'est-à-dire, par le fameux Agneau, qui joue un si

(1) Mémoire de l'Acad. Inscrip. T. 41. p. 514.
(2) Jablonski, Proleg. §. 24. p. 55. et suiv.
(3) Apocalyp. c. 1. v. 4.
(4) Julian. Orat. 5. p. 323.
(5) Origen. l. 6. contr. Cels. p. 299.

grand rôle dans l'ouvrage de l'Apocalypse. C'est pour cette raison, que ces mystères se célébroient à l'Equinoxe ou à Pâque, au moment même où les premiers Chrétiens se flattoient d'être régénérés, et où ils attendoient tous les ans l'avénement du grand Juge, qui devoit les faire passer dans la Sainte Jérusalem, ou dans l'Empyrée, dans le séjour de la Lumière première, où l'on ne connoît ni mal, ni ténèbres, et d'où étoient déchues les ames par la génération. Or la Pâque étoit fixée au 8 *antè kalend. April.*, ou le 25 de Mars, suivant le calcul des habitans de Cappadoce (1), pays dans lequel étoit établie principalement la Religion Mithriaque, c'est-à-dire, le jour même où l'on célébroit les *Hilaria* à Rome, et la joie du retour du Soleil vers les régions supérieures du Ciel, et de son triomphe sur les puissances de la nuit ou des ténèbres (2). C'étoit à cette époque, que se célébroient les *Pervigilia*, ou nuits mystiques, pendant lesquelles on attendoit le 2e avénément. On ne doit pas être surpris de voir répéter ces mots : « Le temps approche. Je vais » arriver. Le voici qu'il vient sur les » nuées (3) ».

Le Génie vainqueur des ténèbres, dont on avoit pleuré la mort fictive, pendant quelques jours, suivant Macrobe (4), et qui, après avoir donné aux jours assez d'accroissement, pour qu'ils l'emportassent sur les nuits, étoit censé reprendre son empire, en repassant dans l'hémisphère supérieur du monde, ne pouvoit être mieux peint au point d'*Aries*, où se rapportoient tous les mouvemens des sept Sphères, que sous l'emblême d'un Génie lumineux, qui répandoit sa clarté dans les sept grands corps planétaires, et qui étoit entouré des sept branches, ou canaux lumineux, lesquels composent le système des sept corps mobiles, qui s'avancent dans le Zodiaque. C'est donc lui, que nous devons voir dans cet homme, à ceinture d'or, qui tient en sa main sept étoiles, et qu'environnent sept chandeliers, d'un métal représentatif de la lumière Ethérée, qui brille dans le Soleil, et que celui-ci répand dans les autres Planètes. Ainsi les Perses (5) peignent Ormusd, principe du bien et de la lumière, celui qui triomphe d'Ahriman, ou du Dragon des ténèbres. Ils le représentent tout rayonnant de lumière, au milieu des sept Amschaspands, ou des sept grandes intelligences célestes.

Nous avons, dans Martianus Capella (6), un emblême de cette lumière Ethérée, répandue dans les sept corps planétaires, qui, quoique différent de celui de l'Apocalypse, exprime pourtant la même idée mystique, et qui concourt à caractériser le génie symbolique de ces siècles-là et de ces sortes d'ouvrages. Car celui de Martianus Capella (6) est un de ceux de l'antiquité, qui a le plus de ressemblance avec l'Apocalypse. Il s'y agit de tracer la route de la Philologie, à travers les Sphères planétaires, comme l'Apocalypse et la mystagogie ancienne traçoient celle de l'ame de l'initié. Arrivée à la Sphère du Soleil, la Philologie y apperçoit un vaisseau, tout environné de l'éclat de la matière Ethérée, qui en sortoit avec abondance, comme d'une source d'où jaillissoit toute la lumière qui se répand dans les astres ou dans les corps lumineux, qui éclairent le monde. A la proue étoient assis sept Génies, ou matelots, tous frères et de figure semblable, qui sont vraisemblablement les Génies des sept Planètes ; et sur le mât étoit peinte la figure du

(1) Epiph. adversus Hæres. c. 50.
(2) Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21. p. 260.
(3) Apoc. c. 1. v. 3. p. 7. c. 22. v. 20.
(4) Macrob. Sat. ibid. c. 21. p. 260. 261.
(5) Zend. Avest. T. 1. pars 2. p. 79 et 82.
(6) Mart. Capella Sat. l. 2. p. 42.

Lion. On sait, que c'étoit l'animal symbolique du Soleil, qui avoit son domicile dans ce signe. Aussi les initiés au Soleil se disoient initiés aux mystères Léontiques. Tout le monde connoît le Lion Mithriaque, dont la figure est sous le disque du Soleil, dans un monument de Mithra, imprimé dans Hyde (1). Orus, ou Apollon, le Soleil chez les Egyptiens, au rappport d'Horus Apollon (2), avoit son trône porté par des Lions; et le Lion consacré au Soleil en Egypte, suivant Plutarque, étoit le symbole du signe céleste, que parcourt le Soleil au Solstice d'été.

Voilà pourquoi la Philologie, arrivant à l'astre, que Macrobe appelle *Fons totius Æthereæ lucis*, se trouve éblouie de l'éclat du vaisseau d'Osiris, ou du Soleil, que les anciens disoient, en style mystique, voyager dans un vaisseau. Les sept Planètes, et le système planétaire, où se répand la lumière Ethérée, y sont désignés par sept jeunes pilotes, tous frères, enveloppés dans cet Océan lumineux. Cette figure emblématique, différente de celle qu'emploie Jean, n'en est que plus propre à justifier notre explication, en faisant voir, que les anciens empruntèrent toutes sortes d'emblêmes, pour désigner le système planétaire, dans lequel se répand la lumière Ethérée. De-là, le symbole de la lyre à sept cordes, mis entre les mains d'Apollon, ou du Dieu père de la lumière. De-là, l'origine de la consécration du nombre sept, affecté spécialement à ce Dieu, suivant Manethon (3).

Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon (4), dit que l'Heptade, ou le nombre sept fut consacré à Apollon, ou au Dieu du Soleil, comme renfermant toute symphonie et l'ordre harmonique de l'univers, dont le Soleil est le lien. Voilà pourquoi on lui consacra le septième jour, qui fut regardé comme sacré (5), parce qu'on supposoit, que c'étoit celui de la naissance d'Apollon, à qui en conséquence on donna le nom d'Hebdomagène (6). Dans les fêtes du Cirque, (7) en honneur du Soleil, on faisoit sept tours, *septem curricula*. Le nombre sept n'a été si souvent répété dans cet ouvrage Apocalyptique, où il se trouve jusqu'à 24 fois, ainsi que le nombre 12, qui s'y trouve 14 fois, que parce que cet ouvrage est relatif à l'ordre du monde, dans lequel le nombre sept exprime celui des Planètes, et 12 celui des 12 Signes. Cette affectation à les répéter n'est point arbitraire, ni l'ouvrage du hasard. Elle est une suite des divisions Astronomiques du Zodiaque, et des Sphères, à travers lesquelles les ames voyageoient, soit en descendant ici-bas, soit en remontant vers leur principe.

L'échelle, par laquelle l'ame remonte à son principe, a sept degrés, suivant Marsile Ficin. (8), dans son commentaire sur l'Enneade de Plotin. La première est l'épurement de l'ame; la deuxième la connoissance des choses séparément acquises, etc.; la troisième est lorsque l'ame, arrivée au monde intellectuel, passe jusqu'à l'empire du bien surintellectuel. On peut consulter sur cette doctrine Plotin lui-même.

Dans les mystères de Mithra (9), les grades étoient au nombre de sept, et avoient rapport aux sept Planètes. Au-dessus de tout étoit le père, ou le chef de tout cet ordre hiérarchique. C'étoit là ce qui formoit l'Ogdoade fameuse, représentative du monde, laquelle étoit également représentée dans l'antre Mi-

(1) Hyd. vet. Pers. p. 113.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 17. 21.
(3) Kirker. Œdip. T. 3. p. 125.
(4) Procl. c. 3.
(5) Hesiode.
(6) Plut. Symp. l. 8. quæst. 1.
(7) Aulugelle, l. 3. c. 10. p. 95.
(8) Marsil. Ficin. Comment. in Ennead. 6. l. 7. c. 36.
(9) Hieronym. Epis. ad Lætam. v. 11.

thriaque aux sept portes, qui s'élevant par degrés formoient une échelle mystérieuse (1), dont le Soleil étoit le sommet, comme étant l'Astre dans lequel vont se rendre les ames. Le métal, qui y répond étoit le même que celui du chandelier; c'étoit l'or, destiné à représenter la lumière première, qui brille dans le Soleil, distinguée de la lumière réfléchie, qui brille dans les Planètes.

On peut voir dans Beausobre (2) le développement de toute cette théorie, sur le retour des ames dans le ciel, et sur l'union des nombres sacrés 7 et 12, qui entroient dans cette théologie mystérieuse, comme ils entrent ici dans l'Apocalypse. Il rapporte cette union au grand principe des anciens Rabbins (3), qui disent que toutes les étoiles servent aux sept Planètes, et les sept Planètes aux douze Signes du Zodiaque.

On ne voit effectivement dans leur théologie, que des allusions aux divisions célestes par sept et par douze. Dieu a imprimé par-tout dans l'univers, dit Joachitès (4) sur le nombre 7, le caractère sacré du nombre 7. Il y a 7 principaux astres dans le monde, 7 jours dans la semaine, 7 portes dans l'air, 7 Sphères, 7 Sabbats, etc. Dieu a préféré ce nombre à tous les autres. On peut voir aussi Macrobe (5), Aulugelle (6), Isidore (7), sur le nombre 7, et sur l'importance du rôle, qu'il étoit censé jouer dans la nature. Linus, cité par Aristobule dans Eusèbe (8), dit que dans le ciel étoilé tout a été fait par 7.

Les trois nombres 7, 10 et 12, consacrés dans l'Apocalypse, étoient appliqués à la théorie mystique des premières sectes, et rapportés aux élémens, aux Sphères et aux signes du mois, comme on le peut voir dans S. Irenée (9). On remarquera l'abus que ces sectaires firent de ces nombres. De-là vient donc, que l'on trouve ces noms répétés si souvent dans l'ouvrage de Jean. Ils sont les seuls, qui s'y reproduisent à chaque page. On voit d'abord :

C. 1.	V. 4. . . .	7	églises.
Ibid.		7	esprits.
	V. 12. . . .	7	chandeliers d'or.
	V. 16. . . .	7	étoiles.
	V. 20. . . .	7	anges.
C. 4.	V. 5. . . .	7	lampes.
	V. 7. . . .	7	esprits de Dieu.
C. 5.	V. 1. . . .	7	sceaux.
	V. 6. . . .	7	cornes.
	V.	7	yeux.
. . . . .		7	esprits de Dieu.
C. 8.	V. 5. . .	7	anges.
. . . . .		7	trompettes.
C. 10.	V. 4. . .	7	tonnerres.
C. 11.	V. 13. . .	7	mille hommes écrasés.
C. 12.	V. 3. . .	7	têtes au dragon.
	V. . . .	7	diadêmes.
C. 13.	V. 1. Bête à	7	têtes.
	V. 9. . . .	7	montagnes.
	V. 10. . . .	7	rois.

Ce même nombre est aussi répété ailleurs dans ses multiples, tels que 1260 ou 180, multipliés par 7, nombre qui se trouve au Ch. 12; ainsi le nombre 7 se reproduit 24 fois.

Le nombre 10 est répété 4 fois
C. 12. V. 3. le dragon à 10 cornes.
C. 13. V. 1. la bête à 10 cornes.

(1) Origen. l. 6. p. 291.
(2) Beaus. Hist. du Manich. T. 2. l. 7. c. 6. p. 500. etc.
(3) Ibid. p. 504. §. 4.
(4) Œdip. T. 3. p. 125.
(5) Macrob. Som Scip. l. 1.
(6) Aulugell. l. 3. c. 10.
(7) Isidor. Orig. l. 6. c. 16.
(8) Euseb. præp. l. 13. c. 12. p. 668.
(9) Irenée l. 1. c. 14. et Epiphan. adv hæres. c. 33.

Ibid. 10 diadêmes.
C. 17. V. 3. autre bête à 10 cornes,
Enfin le nombre 12 y est répété 14 fois.
C. 7. V. 5. . 12 tribus.
. . . . . 12 mille hommes.
C. 12. V. 12. Couronne de 12 étoiles.
12 portes.
C. 21. V. 12. . 12 anges.
12 noms de douze tribus.
V. 14. . 12 fondemens.
12 Apôtres de l'Agneau.
V. 16. . 12 mille stades cubiques.
V. 17. Muraille de 12 fois 12 coud.
V. 19, 21. 12 pierres précieuses.
12 portes.
12 perles.
C. 22. . . . . 12 fruits de l'arbre de vie.

Une répétition des mêmes nombres, aussi suivie, aussi symmétrique, et qui a des rapports aussi frappans avec les divisions de l'Astrologie, ne nous permet pas de douter du caractère Astrologique de cet ouvrage de la Mysticité Orientale. Ce trait seul en décèle la nature. Mais nous en aurons beaucoup d'autres encore à faire remarquer, qui mettront dans le plus grand jour la vérité de ses rapports, avec l'Astrologie et avec les figures des Constellations. Nous retrouverons plus d'une fois, dans le ciel astrologique, les figures bisarres et monstrueuses, que l'auteur dit appercevoir dans le Ciel; car nous l'y suivrons, et nous ne chercherons ses tableaux, qu'au lieu même où il les place. Si le nombre 7 et le nombre 12 se trouvent si souvent répétés chez lui, c'est que l'Astrologie les avoit déja consacrés dans ses divisions. Nous avons vu, que le nombre 7 étoit fameux dans l'Astrologie, dans la Cabale et dans toute la mysticité ancienne, parce qu'il exprimoit celui des Sphères et des Planètes, qui y sont attachées. Le nombre 12 étoit également fameux, parce qu'il exprimoit celui des Signes, par lesquels ces Planètes voyageoient, engendroient les mois, et modifiant leur action sur la nature, donnoient à la lumière et à la chaleur une durée et une intensité variables. Les ames d'ailleurs, après avoir passé par les Sphères, parcouroient aussi le ciel des fixes, où étoient les douze Signes, et de-là revenoient à l'Empyrée. C'est par les douze Signes, dit Clément d'Alexandrie (1), que les ames retournent à leur principe. C'est la même idée (2), que présente la grande roue aux douze sceaux, ou à laquelle sont attachés douze vases. J. C., suivant les Manichéens, construisit une machine pour le salut des ames. Cette machine est une roue, à laquelle sont attachés douze vases. La Sphère fait tourner cette roue, laquelle enlève dans ses vases les ames des morts. Le grand Astre, qui est le *Soleil*, *les attire par ses rayons*, les purifie, et les remet à la Lune, jusqu'à ce qu'elle en soit toute pleine. Car Manès croit, que le Soleil et la Lune sont deux vaisseaux. La lune étant remplie d'ames s'en décharge dans le Soleil; puis elle en reçoit aussitôt d'autres par le moyen des vases, qui descendent, et qui montent sans cesse. Ces ames passent de-là dans la colonne de gloire, qui est appelée l'air parfait. Cet air parfait est une colonne de lumière, qui est remplie d'ames purifiées. Voilà par quel moyen les ames retournent dans le ciel. On sent, que le nombre 12, ou celui des Signes doit jouer un rôle important dans ces sortes d'ouvrages mystiques, et que c'est par

(1) Clem. Strom. l. 5. 5. p. 599.

(2) Beausobr. T. 2. l. 7. c. 6.

cette raison, qu'il figure si souvent dans l'Apocalypse, ou dans l'ouvrage d'initiation sur l'exaltation de l'ame vers la lumière Ethérée, et sur son retour au monde brillant et intellectuel, dont celui-ci n'est que l'image, et d'où elle est primitivement partie.

Les anciens Cabalistes (1) ont conservé des vestiges de l'importance, que l'on attachoit à ces deux nombres sacrés sept et douze. Il y a, disent-ils, sept Triades; la Triade suprême, la Triade inférieure, la Triade orientale, occidentale, septentrionale, méridionale, et celle du milieu où est le temple saint, qui soutient tout. Il a douze portes, où sont gravés douze Signes célestes, dont le premier est *Aries*, ou l'Agneau. Il y a aussi 12 gouverneurs, etc.

Les Manichéens avoient douze Eons, qu'ils appeloient les douze gouverneurs (2), et qui n'étoient autre chose, dit Beausobre, que les 12 Génies, qui présidoient aux douze Signes.

C'est à raison de ces douze Signes, qu'on avoit aussi imaginé douze vents, sur lesquels influoient ces Signes (3).

C'est par la même raison, que la Dodécade fut destinée à exprimer le monde, dans lequel la division par douze étoit la principale et la plus renommée (4).

Nous trouvons dans Martianus Capella, qui écrivoit dans les premiers siècles de l'Eglise, et dont l'ouvrage, comme nous l'avons remarqué, tient beaucoup du génie de l'Apocalypse, la distinction des divisions célestes en 7 et en 12, avec celle des Génies et des Dieux, qui y présidoient; d'où résulte une distribution des Dieux en sept et en douze grandes divinités. L'auteur suppose (5), que le héraut des Immortels convoque le sénat des Dieux, à la tête desquels paroît le conseil des douze grands Dieux, qui forment le sénat de Jupiter; et ensuite sept autres grandes divinités, qui forment un corps séparé des douze.

C'est au milieu de cette assemblée, qu'il fait paroître le Dieu Soleil, dont il nous fait une description, à-peu-près semblable à celle que l'auteur de l'Apocalypse nous fait du génie lumineux, qu'environnent les sept Chandeliers. Il est de couleur d'or, tout rayonnant; une lumière vive le précède, et répand son éclat brillant dans toute la salle de l'assemblée. Jupiter lui-même en est ébloui. Sept Sphères, qu'il tient en sa main, sont comme autant de miroirs concaves, qui réfléchissent la lumière qu'il verse à grands flots. Ce Génie solaire ressemble presque trait pour trait au génie lumineux du premier chapitre, lequel paroît ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or, qui, sans doute, représente le Zodiaque; Génie dont les yeux ressemblent à une flamme de feu, dont le visage étoit aussi brillant que le Soleil dans sa force, et qui avoit dans sa main droite sept étoiles. N'est-ce pas visiblement là le Dieu Soleil, qui paroît dans l'assemblée des Dieux, tout rayonnant de lumière, et portant dans sa main droite sept Sphères, qui réfléchissent la lumière? Au lieu des Sphères, ici ce sont les astres qui sont attachés à ces Sphères, et qui y circulent. Le tableau est le même. Ce sont les sept étoiles du monument de Mithra, les sept chandeliers, ou le chandelier à sept branches, qui, suivant Clément d'Alexandrie, Josephe et Philon, représentoit les sept Sphères, dans lesquelles le Soleil verse sa lumière. Jamais ressemblance ne fut plus parfaite.

Dans ce même Sénat, ou assemblée

(1) Simon Joachites, extr. de l'ancienne Cabale. Kirker. Œdip. T. 3. p. 103.

(2) Beausobr. T. 2. p. 504. l. 7. c. 6. §. 4.

(3) Aulugelle, l. 2. c. 22.

(4) Timée de Locres, ch. 3. Edit. Batt. Sect. 8.

(5) De Nuptiis Philolog. l. 1. c. 4 et 5.

des Dieux, Junon y est représentée, à-peu-près comme la femme qu'on voit paroître dans le 12e chapitre de l'Apocalyse, portant sur sa tête une couronne de douze étoiles. Au lieu d'étoiles, ce sont douze pierres précieuses, qui représentent toutes les couleurs que prend la lumière. Ces pierres sont groupées par trois, comme les signes et les saisons, et ont une teinte semblable à celle de la terre dans les différentes saisons. Nous aurons occasion d'en parler ailleurs. Nous l'indiquons seulement ici, afin de multiplier les traits, qui rapprochent entre eux ces différens tableaux, dont l'Astronomie a crayonné le dessin et de justifier la méthode d'explication, que nous suivons pour l'Apocalypse; en faisant bien saisir le génie des ouvrages de ces siècles là et connoître l'usage fréquent, que l'on y fit des divisions et des figures Astronomiques, dans la composition des tableaux allégoriques de la mysticité ancienne. Martianus Capella (1) nous peint ailleurs Minerve ou l'Isis, mère du Soleil, portant sur sa tête une couronne à sept rayons.

Le même auteur, continuant le portrait du Dieu Soleil, nous peint son corps tout environné de flammes; il lui donne des aîles aux pieds, un manteau de pourpre chamaré d'or. Sa chaussure étoit d'un métal brillant, formé d'or et d'airain fin (*m*). Le Génie Lumière de l'Apocalypse a aussi des pieds semblables à l'airain (2) fin, quand il est dans la fournaise ardente. C'est encore à-peu-près la même idée.

Il étoit armé d'une épée à deux tranchans. Le Dieu Soleil, dans Martianus Capella, porte de la gauche le bouclier de Mars, et de la droite un flambeau, comme la Dadouque d'Eleusis, qui représentoit le Soleil.

En comparant ces deux tableaux, il est difficile de trouver plus de ressemblance; d'où nous concluons, que l'auteur de l'Apocalypse a ouvert la scène par le spectacle de la Lumière Ethérée, répandue dans les sept corps planétaires, et par le portrait du Dieu qui l'y verse, et qui en est en quelque sorte la source, enfin du Dieu, qu'on révère dans tout cet ouvrage d'initiation, et dont la troupe des initiés célébroit les mystères, sous le signe de l'Agneau, le premier du Zodiaque, qui ouvroit la carrière du Dieu Soleil.

Ce signe fut à ce titre un des plus fameux, dans les emblêmes sacrés de l'antiquité. On l'appeloit le *Signe Royal* (3), le chef des Signes, le conducteur des douze Animaux. L'Astrologie y avoit placé le lieu de l'exaltation du Soleil et de son triomphe; le point où son influence étoit la plus féconde et la plus Demiourgique.

C'est-là, sans doute, ce qui fut la base de cette prière des Chrétiens: *Emitte Agnum Dominatorem terræ.* Dans le Planisphère Egyptien, imprimé dans Kirker, ce signe est intitulé: *Porte des Dieux.* Il n'est donc pas étonnant, qu'il joue le premier rôle dans un ouvrage d'initiation aux mystères de la lumière, répandue dans les sept Planètes et dans les douze signes, dont le chef et le premier est *Aries* ou l'Agneau, commencement de la carrière du Soleil et point de sa course, où il fait triompher, pour la première fois, le jour sur les ténèbres de la nuit, dont la durée commence à être plus courte que celle du jour. Ainsi, le nombre sept, le nombre douze et l'Agneau *Aries*, devoient nécessairement former les principaux traits caractéristiques de cet ouvrage, et marquer d'une manière frappante ses rapports avec l'ordre de l'univers, et avec les divisions Astronomiques. Car le but de toute initiation, suivant Salluste le Philosophe (4), est de lier

(1) Martian. Capell. de nuptiis Phil. l. 1, c. 4.
(2) Apocalyp. c. 1. v. 14. v. 16.
(3) Firmic. l. 2. c. 12.
(4) Sallust. c. 4. p. 249.

l'homme à l'ordre du monde et aux Dieux. Proclus, dans son Commentaire sur la République de Platon (1), annonce à-peu-près la même chose. Qui ne connoît pas, dit-il, que les mystères et les initiations ont pour but de retirer notre ame de cette vie matérielle (*n*) et mortelle, de l'unir aux Dieux, et de dissiper les ténèbres, qui l'offusquent, en y répandant la Lumière divine. Cette Lumière, qui éclaire l'initié, est celle que nous avons vu briller dans son foyer primitif, et delà se répandre dans les sept grands corps, qui éclairent le monde, et par lesquels passe notre ame, soit en descendant sur la terre, soit en remontant vers la région Lumineuse, ou l'Ether sa patrie, et le lieu d'où elle tire son origine. Ce tableau doit donc par-tout nous être retracé dans cet ouvrage; par-tout on doit trouver des allusions à la distribution du monde et à ses divisions, puisque c'est du sommet du monde au point le plus bas, et réciproquement, que se fait ce voyage de l'ame et ce fameux retour vers la Divinité, qui étoit le grand vœu et la grande promesse de l'initiation.

D'après tout ce que nous venons de dire, on conclura aisément, que l'Apocalypse n'est point, je ne dirai pas un ouvrage révélé, car qui peut croire encore aux révélations? mais qu'il n'est point un ouvrage composé de parties bizarres, sans plan, sans marche certaine, sans dessin et sans but; enfin l'assemblage confus des rêves d'un malade en délire, comme l'ont jugé les Philosophes. Il a des rapports marqués avec la nature, une suite d'idées, qui tiennent à la Métaphysique et à l'Astrologie des anciens, noyées, je l'avoue, dans un fatras d'idées exagérées et de figures mystiques, monstrueuses, dont il seroit difficile de rendre toujours raison, et qui peut-être n'ont eu d'autre but, que d'étonner et d'effrayer l'univers. Mais l'ouvrage, considéré en masse, a un plan suivi et un but décidé. L'examen suivant achevera de le prouver.

(1) Procl. in Tim. p. 369.

CHAPITRE II ET III.

Si le chapitre premier de cet ouvrage décèle évidemment des rapports marqués avec la nature, avec l'ordre Cosmique, et avec le système planétaire, dans lequel se partage la Lumière Ethérée, le second chapitre n'en a point de moins sensibles avec l'exactitude Géographique. Les sept villes, désignées dans cet ouvrage, n'y sont pas nommées sans choix et sans ordre, mais elles se suivent, dans un ordre continu et circulaire, qui embrasse tout le contour de l'ancienne Lydie, comme on peut s'en assurer par l'inspection de la carte de l'ancienne Asie mineure, par Danville. A partir d'Ephèse, en s'avançant au nord on rencontre successivement Smyrne, Pergame, et en se repliant circulairement, vers le midi, on trouve Thyatire, Sarde, Philadelphie et Laodicée, où se termine le Cercle commencé à Ephèse. Les villes se suivent dans ce livre de l'Apocalypse, absolument comme sur les cartes. Ephèse est la première, non-seulement parce qu'elle est plus voisine de Pathmos, mais encore, parce qu'elle étoit sous la tutèle de la première Planète, la Lune, la grande Diane d'Ephèse.

En considérant l'initiation comme une

une véritable franmaçonnerie, qui souvent avoit plusieurs loges, il est à présumer que le nombre sept, si familier dans la mysticité ancienne, en aura déterminé le nombre, et que chacune de ces loges aura été mise sous l'inspection d'une Planète. Ainsi la loge d'Ephèse avoit été désignée sous la dénomination de Diane ou de la Lune, etc. Le nombre sept, dit Isidore (1) de Seville, est pris souvent pour l'expression de l'univers, et par conséquent affecté à l'universalité de l'Eglise (*a*), comme a fait Jean dans l'Apocalypse, où l'Eglise universelle est représentée par les sept Eglises dans lesquelles sa totalité paroît distribuée. Et l'Eglise elle-même est souvent désignée par la Lune. Ces allusions aux planètes et aux Sphères n'ont rien qui ne paroisse fort vraisemblable à quiconque connoît tout le génie de la mysticité astrologique. Si on examine le caractère du Génie tutélaire ou de l'Ange d'Ephèse (2), on verra qu'il est caractérisé, comme Diane, par l'esprit de chasteté, qui lui fait détester les Nicolaïtes, qui avoient consacré la débauche.

Pour l'ame, qui s'élevoit à la contemplation des Dieux, et qui s'efforçoit de remonter à la Sphère Ethérée et à la région des Dieux, le Cancer étoit la première porte la plus voisine de la terre; on l'appeloit, Porte des Hommes. Le Capricorne, qui lui est opposé, étoit la plus voisine de l'Empyrée; on l'appeloit celle des Dieux. Il résulte de cette idée une distribution des sept Planètes dans les signes. La Lune, la plus voisine de la Terre, se trouva domiciliée au Cancer; et Saturne, la plus éloignée, fut casée sous le Capricorne. Cette théorie des domiciles est développée dans Macrobe (3) et dans Porphyre (4), qui en fait mention à l'occasion de l'antre Mithriaque où ces distributions étoient tracées, et où les routes des ames à travers la Sphère étoient marquées. Elle n'étoit donc pas étrangère à l'Apocalypse, ouvrage qu'Origène met en parallèle avec les Mithriaques, et qui, suivant lui, exprime l'élévation de l'ame vers les objets divins.

D'après les principes de cett distribution, la première porte et la première planète, qui est rencontrée par l'ame qui remonte à sa source, est donc la Lune, la grande Diane d'Ephèse, le Génie tutélaire de cette ville, et de la société des Initiés, qui y résidoient et à qui l'Hiérophante donne une petite leçon, au nom du principe lumineux, qui préside à tout le système céleste, et aux sociétés religieuses, qui lui sont subordonnées.

Le Soleil, dans cette distribution de domiciles, domine sur le Lion; Mercure sur la Vierge, et conséquemment Vénus occupe la quatrième place. Elle sera donc le Génie de la quatrième Eglise, ou de Thyatire.

Voyons dans l'Apocalypse (5) quel est le caractère distinctif de cette quatrième église. C'est l'étoile du matin, ou la belle Planète de Vénus. Je lui donnerai, dit-il, l'étoile du matin, *stellam matutinam*, φοσφορον; véritable nom de Vénus Planète. Quel reproche fait-on à cette église? de tolérer la fornication d'une certaine Jézabel (6), dont le caractère est bien opposé à celui de la chaste Diane d'Ephèse. Voilà donc déja deux points, qui lient le caractère des Églises avec celui des Planètes 1 et 4. Si nous passons à la dernière église (7), et à son Génie tutélaire, nous y reconnoîtrons presque, tous les traits, que l'Astrolo-

(1) Isid. Orig. l. 6. c. 16.
(2) Apocalyps. c. 2. v. 6.
(3) Som. Scip. l. 1. c. 21.
(4) Porphyr de ant. Nymph. p. 121.
(5) Apocalyps. c. 2. v. 28.
(6) Ibid. c. 20.
(7) Ibid. c. 3. v. 15.

gie donnoit au vieux Saturne, vieillard lent et glacé. Firmicus, (1) parlant des influences planétaires, dit de Saturne, qu'il rend les hommes lents et avares ; ailleurs, qu'il est froid, obscur, réduit à la plus grande indigence.

L'auteur de l'Apocalypse (2) dit de l'Ange ou du Génie tutélaire de la dernière Eglise, qu'il est nud, pauvre, aveugle ; et il lui reproche sa tiédeur.

Le temps et de nouvelles recherches, tant sur les qualités planétaires et sur leurs rapports avec le caractère, que l'Apocalypse donne aux sept Génies inspecteurs des sept loges ou des sept Eglises, que sur les monumens anciens, qui nous peuvent faire découvrir quelles étoient les Planètes spécialement honorées dans les sept villes, pourront jeter un nouveau jour sur la correspondance des églises avec les Planètes ; correspondance qui est claire dans la première et la quatrième Eglise, dont l'une a pour déesse tutélaire, et l'autre pour attribut, *Lucifer* ou Vénus.

Il est certain, au moins par l'inscription de Milet, dont nous avons parlé plus haut (3), que les villes de ce pays-là étoient sous la sauve-garde d'une Planète, et de l'Ange ou Archange, qui la présidoit, puisque le refrain de la prière adressée à cet Archange est toujours : *Sauvez le peuple de Milet.*

Il est assez vraisemblable, que le Prophète, dans son extase, s'élevant à travers les sept Sphères, dont la première est la Lune, et la dernière Saturne, est censé y avoir apperçu les caractères différens des Eglises, qui leur étoient subordonnées, et qu'il en ait pris l'idée dans celui même de la Planète, qui influoit sur chaque Eglise ; car on sait que ces influences étoient telles, que l'ame, en descendant du ciel (4), se revêtoit des qualités de chaque Planète, qui altéroient diversement la pureté de sa substance. Cette doctrine d'ailleurs étoit celle des Priscillanistes, comme nous l'avons vu plus haut, c'est-à-dire, de la secte Phrygienne (5), à qui on doit attribuer l'Apocalypse ; d'abord parce que cette secte célébroit tous les ans en Phrygie ses mystères, dont le grand but étoit l'attente de l'apparition de la Ste. Jérusalem ; but qui est évidemment celui de l'Apocalypse.

Secondement, parce que cet ouvrage ne peut être attribué, qu'à une secte qui étoit en vigueur à Thyatire, puisque Thyatire est une des sept églises ou des sept loges sœurs. Or c'étoit la secte Phrygienne, qui étoit en vigueur à Thyatire. L'église de Thyatire étoit composée toute de sectaires, appelés Phrygiens. Donc celui qui fraternise avec eux, et qui leur parle avec le ton imposant d'Hiérophante, étoit de la même secte ; et conséquemment toutes les six autres loges en étoient aussi. Si l'auteur eût été Chrétien, de la communion qu'on appela depuis Catholique, et disciple de Christ, il n'eût pas adressé cette lettre, ou prophétie circulaire à la société de Thyatire, qui n'en étoit pas. Il est évident, que si nous connoissons bien quelle étoit la secte de Thyatire, nous connoissons celle d'Ephèse, de Smyrne, etc. puisqu'elles font ici corps commun, et qu'elles reçoivent des avis du même Hiérophante. Or c'étoit la secte appelée Phrygienne, dont nous avons parlé plus haut, qui fleurissoit à Tyathire, comme on peut le voir dans S. Epiphane.

Ceux qui nioient l'authenticité du livre de l'Apocalypse, et qui rejetoient cet ouvrage, comme n'étant point de

(1) Firmic. l. 1. c. 1. id. l. 2. c. 2.
(2) Apocal. c. 3. v. 16. v. 17.
(3) Voy. ci-dessus.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12.
(5) Beausobre, T. 2. l. 7. ch. 1. §. 6. p. 425.

l'Apôtre Jean, se fondoient, sur ce que Jean y est censé faire une adresse aux fidèles de Thyatire, et qu'il n'y avoit point alors de fidèles à Thyatire : (1) mais que la religion dominante de cette ville étoit alors la secte Phrygienne ; c'est-à-dire la même que celle qui attendoit des visions à Pepuzza en Phrygie. Il est vrai, qu'Epiphane répond que c'est une suite de l'esprit prophétique de Jean, qui avoit prévu l'établissement futur d'une Eglise en ce lieu, où du temps d'Epiphane il y en avoit une, dit-il, et assez florissante ; au lieu qu'autrefois toute cette Eglise étoit composée des sectaires de la secte de Pepuzza ; que cette Jézabel, qui se dit prophétesse, étoit Priscilla ou Quintilla, dont la naissance et la doctrine avoient été prédites par l'Esprit Saint, qui découvrit à Jean ce qui devoit arriver après sa mort, lorsque Quintilla ou Priscilla paroîtroient. Cette réponse est si mauvaise aux yeux d'un homme, qui ne croit pas aux inspirations du S. Esprit, que je n'entreprendrai pas de la réfuter. Mais je tirerai cette importante conséquence, que la secte ou l'église de Thyatire, étant dans les principes de l'initiation Phrygienne, dont les mystères se célébroient à Pepuzza, les six autres Eglises, qui communient ici avec elles, y étoient donc aussi. L'auteur de cette révélation, qui en qualité de prophète ou de docteur de la secte leur écrit, en étoit donc également ; et enfin tout l'ouvrage lui-même de la Révélation, qui a été composé dans leurs principes, appartient nécessairement à cette secte, laquelle s'assembloit tous les ans pour attendre l'apparition de la céleste Jérusalem, et par la peinture des maux, qui affligent l'homme ici-bas, faisoit desirer à l'initié la résurrection, qui devoit l'établir dans un état plus heureux. Car telle étoit la croyance de la secte Phrygienne, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Le Génie lumineux, revêtu d'une robe éclatante, qui apparoît à Priscilla (2), la prophétesse, ressemble fort au Génie resplendissant de lumière, qui apparoît à Jean. Les sept flambeaux, portés par sept vierges, retracent bien les sept chandeliers qui accompagnent le Génie lumineux de l'Apocalypse, et font allusion aux mêmes flambeaux célestes, ou aux sept Planètes. L'attente, où ces initiés étoient de Christ, ressemble parfaitement à celle, où les fidèles et les amis de l'Agneau sont, lorsque le prophète Jean leur annonce que Christ va paroître (3) et qu'il est à la porte. Le voici qui vient sur les nues, etc. Or la théologie des Priscillanistes contenant l'exposé des voyages de l'ame à travers la Sphère, nous ne balancerons point de reconnoître ici une allusion aux Sphères dans les adresses faites aux sept loges d'initiés, qui leur étoient subordonnées. Après avoir suivi le génie enthousiaste de l'Hiérophante dans ce voyage, nous allons passer au huitième Ciel, ou à celui des fixes, qui se trouve placé immédiatement au-dessus des sept couches planétaires, et dont le tableau doit naturellement se présenter ici à nous, si nous avons bien suivi la marche de l'Hiérophante dans son extase ou dans son élévation vers l'Empyrée, vers le séjour de la Lumière première, qui environne la Divinité, et qui remplit de son éclat le monde intellectuel, d'où sont descendues nos ames, et vers lequel l'initiation doit leur ménager un retour facile.

Cette huitième couche formera l'Ogdoade (4) fameuse, qui désignoit mystiquement le Monde, la Terre, la Jérusalem, etc.

(1) Epiph. Contr. hæres. l. 2. c. 51. p. 198.
(2) Epiph. l. 2. c. 49. p. 182.
(3) Apocalyps. c. 1. v. 7. c. 22. v. 12.
(4) Irenée, l. 1. c. 1. p. 25.

Clément d'Alexandrie (1) expliquant le passage du dixième livre de Platon sur la route des ames à travers la prairie, et qui arrivent le huitième jour, prétend que les sept jours répondent aux sept Planètes; et que le chemin, qu'elles font après, les conduit au huitième Ciel, c'est-à-dire, à celui des fixes, ou au firmament. Nous avons vu également dans l'antre Mithriaque (2) une huitième porte, qui s'élève au-dessus de l'échelle où sont rangées les sept portes des Planètes, par lesquelles passent les ames. Ainsi nous voilà arrivés au huitième Ciel, ou au firmament; c'est donc ce tableau qui doit nous être présenté.

(1) S. Clement. l. 5. p. 600.

(2) Orig. contr. Cels. l 6.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Après que l'ame du Prophète dans son extase a franchi d'un vol rapide les sept Sphères, depuis la Sphère de la Lune, jusqu'à celle de Saturne, ou depuis la Planète, qui répond au Cancer, Porte des Hommes, jusqu'à celle du Capricorne, où est la Porte des Dieux, une nouvelle porte s'ouvre à lui dans le Ciel le plus élevé et dans le Zodiaque, sous lequel circulent les sept Planètes, enfin au firmament, ou à ce que les anciens appeloient *Crystallinum primum*, ou Ciel de crystal (*a*).

« Après cela, dit-il (1), je regardai » et je vis une porte ouverte dans le » Ciel, et la première voix que j'avois » ouïe, et qui m'avoit parlé, avec un » ton aussi éclatant que celui d'une » trompette, me dit: montez ici haut, » et je vous montrerai les choses, qui » doivent arriver à l'avenir ».

On doit sur-tout remarquer l'expression *de porte ouverte dans le Ciel*, qui est une expression empruntée des Mithriaques, où chaque Planète avoit sa porte, et où la huitième s'ouvroit, pour laisser un passage à l'ame, qui avoit franchi les sept autres, afin d'arriver au Ciel des fixes, et au Zodiaque, dont les douze divisions sont figurées par douze portes, dont l'Agneau est le chef, et distribuées trois par trois, comme les signes et les saisons; ce que nous aurons lieu d'observer au chapitre 21 de cet ouvrage (2).

Cette même expression de portes est employée dans la vision d'Ezéchiel (3), où l'on trouve également des portes tournées vers les quatre coins du monde, orientées et distribuées, comme celles de la ville Sainte, que nous verrons au 21e. chapitre; ce qui ne doit doit point nous surprendre; car ces deux ouvrages mystiques ont le même but; la fin des anciens maux, et le passage à une cité plus heureuse (*b*). Ce n'est donc pas sans raison, qu'Origène les met en paralèle avec la Théologie des Mithriaques, et qu'il compare les Portes Mystiques des uns aux Portes Mystiques des autres. Ces expressions appartenoient à la langue mystique et astrologique des Orientaux, et étoient usitées dans les mystères, où l'on s'enveloppoit toujours du voile merveilleux

(1) C. 4. v. 1.
(2) Apocalyps. c. 21. v. 12.

(3) Ezéchiel, c. 40. c. 48. v. 31.

de l'allégorie, pour imprimer, dit Sanchoniaton, plus de respect à l'initié. Les Orientaux sont en général fort mystiques, observe judicieusement Beausobre (1). Ils se servent d'emblêmes et de figures, pour présenter leurs pensées. Ils parlent de vases, de ponts, d'échelles, par où ils font passer les ames; mais on ne doit pas prendre ces figures à la lettre. St. Pierre tient aussi la clef d'une porte, par laquelle on entre dans le Ciel. Le nom de Porte des Dieux et de Porte des Hommes, donnée aux signes du Capricorne et du Cancer, dans la théorie sur les voyages des hommes, appartenoit à ce langage figuré de la science Mystagogique. Il en est de même des différentes portes(2), par où passent les ames dans la doctrine des Persans, des Echelles de Jacob, dont le sommet étoit dans le Ciel et le pied sur la terre, et le long de laquelle voyageoient les Anges; c'est une figure de la voie de lait, *via Jacobi*, et que d'autres appellent Echelle de Jacob. Le Psalmiste (Ps. 77. v. 27.) parle aussi de Portes des Cieux qui ont été ouvertes.

Le Génie annonce au Prophète, qu'il va découvrir l'avenir, et conséquemment lui ouvrir le livre de la fatalité. Or, l'Astrologie étoit la base de cette science, et le Ciel des fixes, modifiant les sept Sphères, en étoit le grand instrument. Voilà pourquoi l'auteur va ici nous présenter le tableau de la Sphère et du Zodiaque placé et arrêté sur ses quatre points principaux, que l'Astrologie appeloit Signes fixes et Centres. Ces quatre signes étoient le Lion, le Bœuf ou Taureau Céleste, l'Homme du Verseau, et le Scorpion, auquel on substitua la Brillante Etoile du Vautour, espèce d'Aigle, la Lyre, qui monte avec ce signe, et qui en détermine l'ascension. Cette substitution eut lieu pour des raisons mystiques, que nous développerons plus loin. Voilà donc le Ciel appuyé sur quatre signes, qui correspondent aux quatre divisions du contour du Ciel; savoir, le milieu du Ciel, le couchant, le bas du Ciel, et l'Orient, qui forment une espèce de croix, dont le sommet est au Zénith, le pied au Nadir, et les deux bras s'étendent à l'Orient et à l'Occident. Donc en faisant le tour du Ciel, à partir du sommet, nous rencontrons, à quatre distances égales, ou à 6 h. l'une de l'autre, quatre figures, qui sont celle d'un Lion, celle d'un Bœuf, celle d'un Homme, et celle d'un Aigle, ou les les quatres animaux Célestes, qui divisent en quatre parties égales le contour du Ciel et le Zodiaque, dans lequel circule le temps, dont la révolution est de 24 heures, ou de 4 fois 6 heures. Au-dessus de ce Ciel ou de ce Firmament les Orientaux plaçoient un vaste Océan, et même ils donnoient le nom d'Océan à ce vaste contour des Cieux. Ils regardoient le Ciel lui-même, comme le trône de la Divinité. Sous ce firmament, ou au bas de ce trône étoient les sept Sphères planétaires, qui rouloient en sens contraire, et qui étoient censées mues par sept intelligences principales, appelées les sept Archanges, les sept esprits de Dieu, les sept Chandeliers, comme nous avons vu plus haut. Voilà sous quel aspect se présente à nos yeux le système entier du monde, composé de sept Sphères planétaires, au-dessus desquelles se trouve placé le Zodiaque, aux quatre grandes divisions, et aux signes fixes duquel sont quatre animaux, Lion, Bœuf, Homme et Aigle, et le Ciel firmament ou des fixes, le premier Crystallin des anciens, surmonté de l'Océan, ou mer immense, que l'Astrologie Chaldéenne et Hébraïque plaçoient au-dessus. Voilà donc la Sphère Astrologique fixée sur ces quatre cen-

(1) Beausobre, Traité du Manich. T. 2. l. 7. c. 6. §. 3

(2) Hyde de vet. Pers. Relig. p. 401. etc.

tres, et disposée, telle qu'elle doit l'être, pour celui qui va consulter les décrets du destin, qui résultent de l'action des Planètes, combinée avec celle des fixes. Voici maintenant le tableau que le Ciel offre à l'Hiérophante, à qui on va révéler l'avenir. On remarquera, que c'est au Ciel que le Génie l'appelle, et que c'est sur le Ciel qu'il arrête ses regards. Ecoutons-le parler. V. 2. « Et ayant été » soudain ravi en esprit, je vis au même » instant un trône dressé dans le Ciel, » et quelqu'un assis sur ce trône. Celui » qui étoit assis paroissoit semblable à » une pierre de jaspe et de sardoine: » et il y avoit autour de ce trône un » arc-en-ciel, qui paroissoit semblable » à une émeraude. V. 4. Autour de ce » même trône, il y en avoit 24 autres, » sur lesquels étoient assis 24 vieillards » vêtus de robes blanches, avec des » couronnes d'or sur la tête. V. 6. Il » sortoit du trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et il y avoit devant le trône sept lampes allumées, » qui sont les sept esprits de Dieu ».

» Vis-à-vis du trône, (1) il y avoit une » mer, transparente comme le verre et » semblable à du crystal, et au milieu » du trône et autour du trône il y avoit » quatre animaux pleins d'yeux devant » et derrière. V. 7. Le premier animal » étoit semblable à un Lion; le second à » un Veau (ou Bœuf). Le troisième, avoit » le visage semblable à un Homme; et » le quatrième étoit semblable à l'Aigle. V. 8. Ces quatre animaux avoient » chacun six aîles, et ils étoient pleins » d'yeux à l'entour. V. 9. Et lorsque les » quatre animaux rendoient gloire à » celui qui est assis sur le trône, et qui » vit dans le siècle des siècles. (2) V. 10. » Les 24 vieillards se prosternoient devant celui qui est assis sur le trône, » et adoroient celui qui vit dans le siècle des siècles ».

Il n'est pas difficile de reconnoître dans ce trône le Ciel ou le Firmament, trône sur lequel on place la Divinité, et l'Eternel, qui vit dans tous les siècles. Les 24 parties du temps, que le Ciel engendre par sa révolution, ce temps toujours représenté sous l'emblême d'un vieillard, sont désignées par 24 vieillards, qui entourent le trône de l'Eternel, père du temps et des heures. La division de ce temps en quatre parties de 6 heures en 6 heures, temps que chacune des grandes divisions du Zodiaque en signes fixes, sur lesquels s'appuye la Sphère, mettent à passer au méridien, est désignée par six aîles, symbole ordinaire du temps et du mouvement de la révolution du Ciel. Les figures des quatres animaux sont les quatres figures célestes, qui sont attachées à ces quatre divisions principales du Zodiaque où circule le temps, ainsi que les sept Planètes. Enfin les yeux sont les étoiles dont le Ciel, véritable Argus de la fable, est parsemé. Voilà à quoi se réduisent tous ces emblêmes. Nous allons donner un plus grand développement à notre explication, en l'étayant de preuves, qui ne laisseront aucun doute sur la vérité.

D'abord il est certain, que le firmament ou le Ciel a été regardé comme le lieu de l'univers, sur lequel pose le trône de Dieu. Le Seigneur a placé son trône dans le Ciel, dit le Psalmiste, (Psal. 102. v. 19.) et dans Isaïe, c. 66. v. 1. Dieu dit, le Ciel est mon trône. Le trône de Dieu, que l'auteur de l'Apocalypse apperçoit, est donc dans le Ciel, appelé Firmament. C'est donc là qu'il faut que se portent nos regards.

Quant à la grande mer ou aux eaux, qu'il apperçoit auprès de ce trône, ceci tient encore aux idées physiques des Orientaux Chaldéens, Juifs, Arabes, Syriens. Le Psalmiste, (Ps. 148.

(1) V. 6.

(2) V. 10.

v. 4.) parle de ces eaux, qui sont au-dessus du firmament. *Laudate eum Cœli Cœlorum et aquæ quæ super Cœlo sunt.* Les Arabes l'appellent la grande mer sans fin, placée au-dessus du firmament. Les Syriens, le grand Océan, immense et sans terme (1). Les trois jeunes gens, que Nabucodonozor est supposé jeter dans la fournaise, (Daniel, c. 3. v. 60.) invite toute la nature à bénir Dieu, dans le fameux Cantique, dont chaque verset commence toujours par *Benedicite.* Ils invitent entre autres les eaux, qui sont étendues au-dessus du Ciel, à louer le Seigneur. *Benedicite Cœli* (2) *Domino.* 60. *Benedicite aquæ, quæ super Cœlos sunt.* Et il avoit dit quelques versets plus haut, v. 54, 55, 56. *Benedictus, es in throno Regni tui. Benedictus qui intueris Abyssos et sedes super Cherubim. Benedictus es in firmamento Cœli, etc.*

St. Justin (3) enseigne comme une doctrine de l'Ecriture, que la convexité des Cieux est chargée d'eau.

Théophile (4) parle également du Ciel visible, comme ayant attiré à lui, au moment de la création, une partie des eaux du chaos.

St. Augustin (5) prétend, que le firmament a été formé entre les eaux supérieures et les eaux inférieures; et qu'il prit le nom de Ciel, de ce Ciel où sont attachés les Astres, et cela, d'après l'idée, que la Génèse elle-même donne de la formation du firmament (6).

Cette vaste mer, cet Océan supérieur aux autres, étoit le fluide lumineux, qui compose l'Ether, suivant l'Evêque de Pruse, ou Patrice, cité par Cedrenus (7). L'eau supérieure, qui circule au-dessus du firmament, est le fluide Etheré, ou l'Ether. Ce qui explique assez bien l'idée d'Ezéchiel (8), qui fait jaillir des étincelles et des feux des pieds des quatre animaux, au milieu desquels on voyoit comme des flammes et des éclairs. Il compare ce firmament, étendu sur la tête de ces quatre animaux, à un Crystal étincelant; ce qui caractérise bien la substance Ethérée, dont est composé le Ciel des fixes.

Cette expression de mer et d'Océan, destinée à caractériser la couche du fluide, qui circule au-dessus du firmament, et dont les écoulemens se manifestent de toutes parts dans les Astres, qui brillent au Ciel, étoit empruntée de la Philosophie Chaldéenne et Syrienne, ou des peuples savans, avec qui les Hébreux eurent le plus de communication.

Un auteur Syrien (9), qui a recueilli les principes de leur Astronomie Physique, divise en dix couches ou Sphères toute la masse ou la profondeur des Cieux, jusqu'à la Sphère de la Lune et suppose que le tout est surmonté d'un vaste Océan, qu'il appelle la grande Mer, immense et sans bornes. Chacune de ces Sphères sont présidées par une intelligence, dont l'ordre hiérarchique est celui des Anges, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, jusqu'à la huitième Sphère, ou à celle des fixes, présidée par les Chérubins; c'est-à-dire, par les intelligences mêmes, que l'auteur de l'Apocalypse nous présente avec des aîles et des yeux, et avec la figure des quatre animaux, qui dans Ezéchiel sont appelés Chérubins (10). La Philosophie Syrienne les attache à des orbites, et Ezéchiel les fait mouvoir avec des roues;

(1) Kirker, Œdip. T. 1. pars. 1. p. 423. ibid. p. 426.
2) V560.
(3) St. Justin. quæst. et Respon. Orth. 93.
(4) Theophil. ad Autolyc. l. 2. c. 9.
(5) August. de Civit. Dei, l. 2. c. 9.
(6) Genes. c. 1. v. 6. et 7.
(7) Cedren. p. 242.
(8) C. 1. v. 7. et v. 13. v. 22.
(9) Mor Isaac in Philosoph. Syriac. apud Kirker Œdip. T. 2. pars 1. p. 425.
(10) Ezech. c. 10. v. 1. 14. 15. etc.

ce qui revient au même. C'est dans cette huitième Sphère, ou au huitième Ciel que l'auteur Syrien place les étoiles fixes, au nombre de 1122, et qu'il les assimile au chœur des Chérubins, tout brillant de lumière et semé d'yeux. Il place encore, au-dessus, deux étages d'étoiles moins lumineuses et de différentes grandeurs; les nébuleuses et les petites étoiles de la voie de lait; et le tout est surmonté des eaux célestes, qu'il dit se répandre sur tout le firmament, et qui composent, comme nous l'avons déjà dit, la grande mer de lumière, et l'Océan sans fin et sans bornes.

On donnoit le nom d'Océan (1) à l'Horizon et à la calotte Sphérique, qui borne dans le Ciel notre vue. Cette calotte Sphérique étoit représentée dans le temple de Jérusalem, où toute la nature étoit retracée, par une grande cuve circulaire, à laquelle étoient attachées ces quatre figures d'animaux, qui la soutenoit, et conséquemment la Sphère et le Ciel, trône de Dieu; et on l'appeloit *la Grande Mer*.

L'Arabe Abulchassen (2) prétend, que Dieu ordonna à la partie supérieure des eaux de monter en haut, et qu'il en créa ou forma la substance du Ciel; et que les Anges, qui habitoient le Ciel, avoient la forme d'oiseaux ou étoient aîlés. Il leur donna pour chef *Samaël*, nom formé de *Samaïm*, Cieux, ou chef du Ciel, et plusieurs de ces Génies ont la figure de Vautours, d'Aigles, etc. comme on en voit un ici à figure d'Aigle. Ces figures monstrueuses étoient familières dans la Théologie Chaldéenne.

Un auteur Sarrasin, cité par Kirker (3), place au septième Ciel une grande mer, présidée par l'Archange Michel. Ces dénominations de mer, données aux Sphères, sont connues des Indiens, qui ont la mer de lait, de nectar, etc.

Empedocle étoit persuadé, que la substance du Ciel étoit formée d'eau et de feu, dont il étoit résulté une crystallisation (4). C'est ce qui fait dire à Jean, qu'il voit une mer de crystal, et à Ezéchiel, qu'il apperçoit un firmament de crystal, auquel sont attachés les quatre animaux ou Chérubins (5).

Tout le monde sait, que les partisans de Ptolemée attachoient les Planètes à des Cieux de crystal, et qu'au-dessus du Ciel des fixes, ils plaçoient le Crystallin premier et le crystallin second. Cette expression de mer ou de firmament de crystal est prise de cette ancienne opinion, sur la substance dont sont composées les Sphères, et sur-tout le firmament, que l'on croyoit être d'une substance dure et diaphane, tel que le crystal. Empedocle faisoit le Ciel de forme crystalline (6).

Marsilius Ficin (7), dans son Commentaire sur Plotin, regarde chaque Sphère comme une mer, relativement à la Sphère inférieure. Il y a des eaux, dit-il, dans le firmament; il en entre dans sa composition. Il y en a au-dessus du firmament. Au-dessus de ces eaux, les Théologiens ont placé la Sphère du feu Ethéré ou l'Empyrée, qui enveloppe le Ciel crystallin, et qui a plus d'étendue que lui. Ces dénominations de cieux de crystal étoient dans tous les livres d'Astronomie avant Copernic, et avoient été empruntées des livres Astronomiques et Astrologiques des Arabes, qui commentèrent Ptolemée. Ceux-ci, sans doute, les avoient empruntés des Chaldéens, les maîtres de tous les peuples en Astrologie, et dont les idées ou les erreurs Physiques furent

(1) Theon. p. 132.
(2) Kirker. Œdip. T. 2. pr. 1. p. 419.
(3) Ibid. p. 420. ex Kaab in Hist. Saraceni.
(4) Ezech. c. 1. v. 22.
(5) Ezeh. c. 1. v. 22.
(6) Diogen. Laert. Vit. Empedoc. p. 616.
(7) Marsil. Ficin. in Plotin. Ennead. 2. l. 3. c. 6.

adoptées

adoptées par les Hébreux. Il n'est pas étonnant d'en retrouver des traces dans leurs livres, et dans les distributions qu'ils font des Cieux et des Génies ou des Anges qui y président.

Les Chaldéens appeloient aussi les 7 Sphères les 7 Firmamens (1). Ces Cieux ou Firmamens sont souvent désignés par une pierre précieuse, dont ils sont censés être composés. Ainsi il y a des Cieux d'Emeraude, d'Hyacinthe, de Perle; d'autres d'Or et d'Argent, etc. comme on peut le voir dans Kirker et dans la figure gravée, extraite de son grand ouvrage sur l'Egypte, et sur le Culte de l'Orient en général, intitulé *Œdipus Ægyptiacus*.

Clément d'Alexandrie (2) prétend, que les cinq perles et les cinq escarboucles, qui ornoient l'habit du Grand-Prêtre, désignoient les 7 Sphères Planétaires; ce qui s'accorde parfaitement avec la théorie des Chaldéens, qui désignoient, comme on voit ici, les Sphères par différentes pierres précieuses.

Joseph (3) dit pareillement, que les deux Sardoines, qui servoient d'agraffes au Grand-Prêtre, représentoient le Soleil et la Lune, et les douze pierres précieuses du Rational, les douze signes du Zodiaque. Clément d'Alexandrie (4), au lieu de Sardoines, dit que c'étoit deux Emeraudes qui représentoient le Soleil et la Lune. Il résulte toujours de leur explication, qui est conforme aux vrais principes de l'Astrologie Babylonienne et Chaldéenne, que les Cieux et les Planètes étoient souvent caractérisés par des pierres précieuses de différente nature analogues à la teinte de lumière que l'on supposoit briller dans ces Cieux et dans ces Astres.

On trouve également dans Kirker (5) une table des sept Planètes, avec les différentes pierres précieuses, qui caractérisent chacune d'elles, qui sont soumises à leur influence, et qui semblent participer à leur nature. Cette table est tirée des auteurs Arabes, et fait partie de leur système Cabalistico-Astrologique, ou de la science mystérieuse, dont l'auteur de l'Apocalypse et Ezéchiel ont fait usage, d'après les principes de la Théologie des Babyloniens leurs maîtres, ou des Chaldéens, les premiers Astrologues du monde, chez qui d'ailleurs la Théologie des Anges, des Archanges, etc. étoit établie dès la plus haute antiquité. Car c'est d'eux que les Hebreux semblent avoir emprunté l'ordre Hiérarchique des Génies, ou des intelligences célestes. J'ai cru devoir entrer dans ces détails, afin de faire remarquer dans l'ouvrage de Jean tous les caractères de la Théologie Astrologique des Arabes, Chaldéens et Syriens leurs voisins, et souvent leurs maîtres. On reconnoît ces traces dans la répétition des nombres astronomiques 7 et 12. On les reconnoît dans les différens Génies, que l'on met à chaque instant sur la scène, et dans l'usage fréquent que l'on y fait des pierres précieuses, telles que le jaspe, l'émeraude, le saphir, etc. qui servirent à caractériser des Planètes, des Sphères et différens Cieux, chez les Arabes et les Syriens. On ne sera plus surpris de voir dans le Ciel des trônes de Saphir (6), des Sphères de jaspe et de sardoine et une ville (7) qui ressemble à une pierre de jaspe, transparente comme du crystal, dont les murailles sont de jaspe, dont les fondemens sont ornés de toutes sortes des pierres précieuses, et dont les portes sont des perles. Ce sont

(1) Cedrenus, p. 169.
(2) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 564.
(3) Joseph, Ant. l. 3. c. 8.
(4) Clem. Alex. Strom. 5. ibid. p. 567.
(5) Kirker, Œdip. t. 2. part. 2. p. 178.
(6) Ezechiel, c. 1. v. 26.
(7) Apocal. c. 4. v. 3. c. 21. v. 11 et 18. 19. 21.

ces idées Orientales, qui ont fourni à Lucien (1), né en Orient, sa fiction de sa ville Sainte, qu'habitent les Bienheureux dans l'Elysée, et le type de la construction de cette ville, toute d'or, environnée d'une muraille d'émeraude, comme la Jérusalem Céleste, qui étoit toute d'or, et qu'environnoit une muraille de jaspe (2). C'est dans la même carrière orientale qu'il a pris les riches matériaux, dont il a bâti son temple, en pierres de Béryle, ses autels d'Améthyste : c'est en Orient qu'il a trouvé l'yvoire, dont il pare sa ville et la Cinamome dont il fait les sept portes, qui ferment les sept entrées de sa ville Sainte. Il suffit de lire les Romans Arabes et les Contes Persans, pour reconnoître le luxe de leurs descriptions et pour saisir le véritable caractère du Roman mystagogique de l'Apocalypse. Nous avons cru cette petite digression nécessaire, au commencement de cet ouvrage, sur-tout au moment où nous voyons un génie brillant par l'éclat du jaspe et de la sardoine (3), environné d'un arc semblable à une émeraude, et siégeant sur un trône, devant lequel sont allumées sept lampes, qui désignent évidemment le Ciel Planetaire, au-dessus duquel s'élève celui des fixes, trône naturel de la Divinité, et figuré, comme les sept autres Cieux, par des émeraudes, des jaspes, etc.

Revenons maintenant aux quatre animaux placés aux quatre coins du trône et à sa circonférence, et sur lesquels semble s'appuyer le trône de Dieu (4). ces animaux sont quatre Chérubins; C'est donc dans le huitième Ciel, dans la Sphère aplane, ou des fixes, affectée aux Chérubins, comme nous l'avons vu plus haut dans le système du monde, que nous devons les chercher.

Nous trouvons effectivement dans la Sphère, dans la circonférence du Ciel, trône de la Divinité, à des distances égales, et aux quatre points fixes, qe divisent la Sphère, quatre figures pareilles à celles que le Prophète voit ici, et nous les trouvons, comme lui, dans le Ciel, et dans le seul Ciel où l'on puisse trouver des animaux, c'est-à-dire dans le Zodiaque, ou dans le cercle des animaux célestes. En parcourant la Sphère contre l'ordre des signes, et en partant du signe affecté au Soleil, ou du Lion son domicile astrologique, nous trouvons de trois en trois signes, dans le même ordre que l'auteur de l'Apocalypse les nomme, le Lion, le Bœuf ou Taureau, l'Homme du Verseau, et l'Aigle ou Vautour qui porte la Lyre, et dont la Belle-Etoile, par son lever simultané avec le Scorpion, fixe et marque tous les jours l'ascension de ce quatrième signe, qui, sans des raisons mystiques, figureroit à la quatrième place avec les trois autres. On remarquera, que c'est dans le Ciel que nous les voyons; que c'est à des distances égales qui partagent exactement en quatre le tour du Ciel; que c'est dans le même ordre absolument, sans aucun dérangement, qu'ils se suivent. Toutes ces circonstances ne sont pas indifférentes pour prouver, que les quatre animaux, que nous voyons au Ciel, sont les quatre animaux qu'y voit le Mystagogue, qui va prédire l'avenir, et interroger le livre des destins.

Mais ce qui achevera de porter jusqu'à l'évidence la justesse et la vérité de notre opinion, sur le lieu où nous devons chercher ces animaux, c'est l'emblême des aîles qu'on leur attache. Ces aîles ont été ordinairement données au Temps, dont elles figurent la course rapide. On les a données par cette raison à Saturne. Mais nous avons quelque chose de plus précis dans Clément d'Alexandrie. Ce Père, le plus

(1) Lucian. Hist. ver. 2. p. 752.
(2) Apocal. c. 21. v. 18.
(3) Apoc. c. 4. v. 3 et 4.
(4) Apocal. c. 4. v. 6.

instruit de tous les Pères de l'Eglise Chrétienne, né dans un pays où le goût des emblêmes étoit dominant, et où l'intelligence de ces emblêmes n'étoit pas entièrement perdue, nous parle des Chérubins, qui étoient dans le Temple de Jérusalem. (1). Il n'en compte que deux, ayant chacun six aîles; ce qui fait douze aîles, nombre en tout égal à celui des signes. Or voici ce qu'il dit de ces aîles; et comment il explique cet emblême : « elles dé-» signent, dit-il, le monde sensible, » dans lequel se trouvent les douze » signes, à travers lesquels le Temps » achève sa révolution ». Il résulte de cette explication, que si les aîles font allusion au temps, qui circule dans le Zodiaque, et aux signes dans lesquels se partage ce même temps, et qui fixent la division de tout le Zodiaque, les animaux, auxquels sont attachées les aîles du Temps et du Zodiaque, sont donc les animaux mêmes figurés par l'Astronomie dans le Zodiaque, et qui en partagent la circonférence en quatre parties égales, ainsi que le temps, que mesure le Zodiaque. Clément n'a nommé que deux Chérubins, et n'a fait allusion qu'à la révolution annuelle en 12 temps, en 12 mois, en 12 signes : au lieu qu'ici, l'auteur a eu en vue la révolution journalière de tout le Ciel en 24 heures, désignées par 4 fois 6 aîles, ou 4 fois 6 heures; et celle du Zodiaque coupé en quatre parties par le midi, le couchant, le minuit, du méridien inférieur, et le levant, distant chacun de trois signes, ou de six heures, puis qu'il faut environ deux heures à chaque signe, pour passer au méridien. Il est toujours certain, que les aîles faisoient allusion au temps qui circule dans le Zodiaque; et conséquemment, que les quatre figures d'animaux, auxquelles sont attachées ces aîles, sont celles des quatre animaux célestes, ou des quatre signes, qui fixent ces quatre divisions de six en six parties. Les animaux sont donc dans le Ciel, et dans le cercle même où circule le Temps désigné par les aîles. Les deux emblêmes se tiennent nécessairement, et doivent se trouver unis dans le même Ciel, où roule le temps sur ses aîles rapides, entraîné tous les jours par la révolution du premier mobile, où s'appuye le trône de la Divinité.

On voit dans Kirker (2) une de ces figures de la révolution du temps, exprimée par un Serpent qui se mord la queue; emblême usité chez les Egyptiens, pour peindre le monde et le Ciel.

Le contour circulaire de ce Serpent est divisé en quatre parties, marquées par la figure des quatre animaux, Lion, Taureau, Homme et Aigle, casés sur la tête du Soleil, de Vénus, de Saturne et de Mars, qui sont précisément les quatre Planètes, qui ont leur domicile au Lion, Taureau, Verseau, et Scorpion céleste. J'ignore de quel livre Astrologique Kirker a tiré cette figure symbolique; mais elle exprime absolument le véritable et emblême du Temps du Zodiaque, pris dans ses quatre principales divisions, ou déterminé par les quatre signes appelés Fixes par tous les Astrologues.

Ces Astrologues, tels que Manilius (*u*), donnent au Soleil, aux Astres et au Zodiaque des aîles, ou disent qu'ils volent.

La circulation rapide du premier mobile étoit représentée par des aîles, dans la statue du Dieu Cneph chez les Egyptiens, et ces aîles désignoient, suivant Porphyre (3), le mouvement: *νοερως κινειται*. On voit des cercles aîlés,

(1) Clem. Alex. Str. l. 5. p. 363.
(2) Kirker, Œdip. T. 2. par. 2. p. 193. Hor. Appoll. l. 1. c. 2.

(3) Porphyr. apud Euseb. Prop. Ev. l. 3. c. 11. p. 115.

destinés à représenter le monde et le Soleil dans sa révolution.

Quant aux yeux, dont sont semés les corps de ces animaux, il est évident que ce sont les étoiles, dont chaque Constellation est parsemée. Manilius appelle les étoiles les Yeux du Ciel (*x*). C'est le fameux Argus des Anciens, suivant l'explication assez naturelle de ceux qui ont voulu interpréter cette fable (1). Personne n'a mieux mérité que le Ciel l'épithète de *Multioculus*, ou πολυοφθαλμος, que les Egyptiens donnoient à Osiris, mari d'Isis. On voit aussi, dans Sanchoniaton, que les Phéniciens représentoient leurs Dieux avec plusieurs yeux, plusieurs aîles, et que Thaut, qui les représentoit ainsi, avoit cherché à imiter Uranus ou le Ciel (2). Ces figures ou images allégoriques des intelligences, qui président à l'ordre du monde, auxquelles on donne plusieurs aîles et plusieurs yeux, sont très-fréquentes dans la Théologie Orientale, et chez tous les Cabalistes Hébreux, qui ont emprunté leur Théologie mystérieuse de l'Egypte, de la Chaldée et de la Perse, où la théorie des Anges et des Génies est née, et chez qui on trouve, presque par-tout, de ces figures allégoriques, d'une forme monstrueuse, telles que nous en présente le livre de l'Apocalypse et celui de Daniel et d'Exéchiel, dont l'Apocalypse est une mauvaise compilation.

Les Cabalistes donnent à Gabriel six grandes aîles (3), auxquelles sont attachées cent autres aîles plus petites. D'autres Anges ont soixante-dix faces, et à chacune d'elles soixante-dix bouches. D'autres 360 yeux, 360 langues, 360 mains, 360 pieds, etc. nombre égal à celui de 360 degrés du cercle, soit du Zodiaque; soit de l'horizon, et avec cela quatre aîles qui s'étendent vers les quatre parties du monde, Orient, Occident, etc.

Il est aisé de remarquer par les rapports visibles, que le nombre de ces aîles, de ces yeux, de ces mains ont avec les divisions de la Sphère, que ces figures d'Anges, d'Archanges ou de Chérubins, sont de la nature des figures symboliques, que l'Astrologie ancienne imagina, et dont la Sphère nous conserve encore les traces dans la Vierge, Persée et Pégase, qui sont munis d'aîles, comme ces Anges ou Génies de la Théologie Chaldéenne. Un Bœuf ou un Lion aîlé n'est pas plus extraordinaire dans une Sphère, qu'un Cheval aîlé, tel que Pégase; qu'une femme aîlée, telle que la Vierge Céleste, et qu'un homme aîlé, tel que Persée. C'est l'ouvrage du même Génie.

Les premières sectes Chrétiennes avoient conservé à leurs sept Archanges des figures d'Animaux, qui toutes sont dans la Sphère, et en ont été vraisemblablement empruntées.

Michel, qui sous ses pieds écrase le Dragon, avoit une tête de Lion; Hercule, qui dans la Sphère écrase le même Dragon, avoit une peau de Lion (4); c'est-à-dire, que tous deux étoient parés de l'attribut du signe, qui sert de domicile au Soleil, et dont Hercule chez les Grecs étoit le Génie conducteur. C'est la figure du premier animal de l'Apocalypse. Un second avoit la tête de taureau, signe où Vénus a son domicile, et prenoit le nom de Souriël, nom du Taureau, *Sor*, en Astronomie. C'est la figure du second animal. Un troisième étoit un homme amphibie, à pieds de serpent, tel que l'on peignoit Cécrops (5), que l'antiquité plaçoit dans l'homme du Verseau, domicile de Saturne. C'est notre troisième animal. On l'appeloit Rapahël, et Sa-

(1) Natalis Comes.
(2) Euseb. præp. Ev. l. 1. c. 9.
(3) Kirker, Œdip. T. 2. part. 1. p. 420.
(4) Origene Contra Cels. l. 6. p. 304.
(5) Nonnus Dionys. l. 41. v.

turne s'appeloit *Rephan* chez les Coptes.

Le quatrième avoit une figure d'aigle. C'est la figure du quatrième animal de l'Apocalypse. Il s'appelle Gabriel.

Le cinquième avoit la figure d'oure, animal qui est aussi dans la Sphère au nombre des Constellations. On l'appeloit Thau tabaoth.

Un sixième avoit la figure du chien, animal caractéristique de Mercure; et le Chien est aussi une des plus brillantes de nos Constellations. Il s'appeloit Erathot.

Le septième étoit une figure d'âne; et l'Ane est une Constellation, qui fait partie du signe du Cancer, domicile de la Lune; on l'appeloit Onoël, nom composé de *Onos* en Grec, qui veut dire Ane, et par lequel cette partie de la Constellation est désignée dans les livres d'Astronomie. On l'appeloit aussi Thauthabaoth, ou *Tharthoroth.*

Cette doctrine paroît à Origène avoir été particulière aux Ophites, et avoir entrée dans leur théorie sur les sept Cieux, dont parle St. Épiphane (1), et sur les sept Eons, Anges ou Dieux inférieurs, qui se métamorphosèrent en sept Cieux, qu'Ialdabaoth enveloppa de ses contours.

Les Gnostiques (2) avoient aussi leurs sept Cieux, présidés chacun par un Génie; et chacun d'eux avoit sa forme et sa dénomination particulière. Ils étoient soumis à l'action d'un huitième, qui les comprenoit tous, et qu'on appeloit *Barbélo*, le Christ père et maître de toutes choses. On donnoit la forme d'Ane à Sabaoth, à celui qui présidoit au septième Ciel, ou au Ciel de la Lune, laquelle avoit son siège au Cancer, où est la Constellation de l'Ane. Tous ces rapports sont assez singuliers pour être remarqués, et pour nous ramener à la Sphère, d'où furent empruntées ces figures bizarres d'Anges, d'Archanges et de Génies tutélaires des Sphères, et préposés à l'ordre du monde, que l'on cherchoit à retracer par-tout dans les mystères et dans les ouvrages de la Mystagogie, où il est question de peindre l'ame qui traverse les Sphères, et qui cherche à s'élever par la contemplation et l'extase jusqu'à son principe. Car à peine l'homme fut-il formé, disent les Ophites (3), qu'il chercha, par la force de son intelligence à s'élever au-dessus des huit Cieux, pour leur connoître et louer le père suprême, placé au-dessus d'Ialdabaoth, qui enveloppe les sept Cieux inférieurs; c'est-à-dire, qu'il s'éleva au-dessus du monde et du Ciel visible, jusqu'au monde et au Dieu intellectuel. Mais Ialdabaoth fâché, cherche toujours à le repousser vers la matière, où le principe du mal se mêle à celui du bien.

L'Apocalypse étant un ouvrage Mystique de cette nature, dans lequel l'ame s'affranchit de la matière et s'élève par la contemplation à travers les sept Sphères, jusqu'au monde intellectuel, qui brille dans la Lumière première, au-dessus des ruines du monde visible, dans lequel le mal se mêle sans cesse au bien, il n'est pas étonnant d'y rencontrer de ces figures d'Anges ou de Chérubins, à tête de lion, de veau, d'aigle, etc. que les Ophites et les Gnostiques avoient formées, d'après les tableaux de l'ancienne Théologie Orientale, d'où la Théologie des Juifs et des Chrétiens est émanée.

En nous résumant, nous conclurrons, que les quatre figures d'animaux, que l'Hiérophante apperçoit dans le Ciel, ne doivent être cherchées ailleurs, que dans les Constellations, et principalement dans le Zodiaque, où circulent toutes les Planètes, qui dirigent la

(1) Epiph. adversus Hæres. c. 38. l. 1. p. 121.

(2) Ibid. c. 26. p. 43.

(3) Epiph. ibid. p. 121.

marche du temps et de la fatalité, dont le livre va s'ouvrir aux yeux du Prophète.

Il est bon en effet d'observer, que le destin ou la fatalité résultoit de l'action combinée des sept Planètes avec les Etoiles fixes, et sur-tout avec les figures ou signes du Zodiaque. Aussi dans le poëme de Nonnus (1), où l'on voit Cérès qui va consulter l'Astrologue Astrée, celui-ci, commence par bien établir la Sphère sur ses points principaux, et il jette ensuite ses regards, dit le Poète, sur le Zodiaque et sur » les sept Planètes, et sur les fixes ». C'est ce que fait ici le Prophète Jean, qui jette d'abord les yeux sur le Ciel, en haut et en bas, comme Astrée, qui observe le Soleil au méridien inférieur, Mars au couchant, et qui consulte les points principaux, que les Astrologues appeloient Centres, et sur lesquels Jean place les quatre signes, ou les quatre animaux, lion, taureau, etc. en mettant le Lion au mérdien supérieur. Nous le verrons bientôt les jeter aussi sur le système planétaire désigné dans le chapitre suivant (2), sous le nom de Livre aux sept Sceaux, d'où il tire, comme Astrée, des conjectures de ce qui va arriver. Ces points cardinaux, sur lesquels nous disons que le Prophète Astrologue pose sa Sphère, comme sur les quatre signes fixes, sont le méridien supérieur, le couchant, le méridien inférieur, et l'orient. Ces quatre points s'appellent Centres et Gonds, ou *Cardines* par tous les Astrologues anciens; et ils étoient comme la base et la position fondamentale des Génethliaques et des spéculations Astrologiques, comme on peut s'en assurer par la lecture des Astrologues et des Auteurs, qui ont parlé des principes de cette science. Origène, dans son commentaire sur la Genèse (3), dit, que le fondement de toute observation astrologique étoit l'inspection des Astres et des Signes, qui occupent le levant, le couchant, le méridien supérieur et le méridien inférieur. C'étoit dans ces quatre points principaux, que se concentroit la plus grande force des influences; et les Egyptiens, dit Kirker (4), y fixoient la demeure principale de leurs Génies ou de leurs Dieux. On les appelloit angles, centres, gonds, rayons. On y plaçoit les Génies présidens et arbitres souverains de la fatalité. Souvent on donnoit au milieu du Ciel, suivant Saumaise (5), la première place sur les autres points cardinaux, et voilà, sans doute, pourquoi ici le Lion, signe du Dieu Soleil, se trouve nommé le premier, et c'est la raison, qui nous le fait placer au haut du trône, tandis que les trois autres animaux en occupent les contours. Isaïe (6), qui dans son chap. 6. nous peint Dieu assis sur son trône, près duquel sont aussi des Génies ayant six aîles, comme ceux de Jean, et qu'il nomme Séraphins, Génies qui, comme ceux de Jean, répètent le *Trisagion*, ou trois fois saint, dit que le bruit de leur voix ébranle *Cardines*, ou les gonds du temple de la Divinité. Ce temple de la Divinité est le Ciel, dont les quatre points cardinaux, orient, occident, méridien supérieur et inférieur s'appellent *Cardines Cœli*, et c'est à eux que se trouvent ici attachés les quatre animaux aux six aîles, Lion, Bœuf, Homme et Aigle.

Quant à ce dernier animal, qui ne se trouve pas dans le Zodiaque avec les trois premiers, il est à-propos de donner la raison de la substitution, qui en a été faite, à la place du Scorpion avec lequel il se lève, et qui na-

(1) Nonnus Dionys. l. 6. v. 68.
(2) Apocalyp. c. 5. v. 1.
(3) Commenp. in Genesi, p. 11. idem apud Euseb. Præp. Ev. l. 6. p. 291.
(4) Kirker, Œdip. T. 2. p. 2. p. 191 et 194.
(5) Salmasi. Ann. Clim. p. 130.
(6) Isaïe, c. 6. p. 1. 2. et 4.

turellement devroit être la quatrième, si des raisons mystiques ne l'eussent souvent fait écarter. Le Scorpion étoit, dans les principes des Astrologues, un signe malfaisant et de mauvais augure. Les Egyptiens y plaçoient le siège de leur mauvais principe Typhon, qui tua Osiris ou le Dieu à tête de bœuf, pendant le mois où le Soleil, (1) dit Plutarque, parcouroit le Scorpion. Les Hébreux l'avoient affecté à la Tribu de Dan, d'où devoit naître l'Antechrist, suivant leurs traditions; de Dan, que Jacob, dans sa prophétie, compare au Serpent, ou au Ceraste (*d*). Ces raisons mystiques le firent écarter, comme étant de mauvais augure, et lui firent substituer la Lyre ou le Vautour Céleste, Belle-Etoile qui monte sur l'Horizon en même temps que le Scorpion, et qui se trouve à l'orient avec lui, mais plus au nord. Cette substitution nous est attestée par Kirker, qui nous a donné une description du camp des Hébreux, dont les douze Tribus et les douze pavillons étoient sous l'inspection d'un Signe, et en portoient l'empreinte dans leurs drapeaux.

Kirker (2) s'appuie de l'autorité d'Aben-Ezra, dans la description qu'il nous donne de cette distribution calquée sur le Zodiaque, et des enseignes de chaque Tribu (*e*). Le drapeau de la Tribu de Ruben, suivant ce savant, portoit pour empreinte une figure d'Homme. Sur celui de Juda étoit peint un Lion. Sur celui d'Ephraïm étoit dessiné le Bœuf. Le drapeau de Dan devoit représenter le Serpent ou Ceraste. Mais, suivant les Docteurs Juifs, le refus que Dan fit de cet emblême engagea à y substituer la figure de l'Aigle ou du Vautour, animal belliqueux. Aben-Ezra observe, avec raison, que ces quatre emblêmes sont aussi les figures des quatre animaux, qu'Ezéchiel désigne, sous le nom de Chérubins dans sa vision. Effectivement ce sont eux, et conséquemment ce sont aussi les quatre animaux de l'Apocalypse, ouvrage composé dans les mêmes principes, et qui, en général, n'est qu'une copie du premier, ou peut-être qu'une copie d'un ancien ouvrage qu'Ezéchiel lui-même compila. Ce qui me paroît aussi vraisemblable; car il y a plus d'exactitude dans l'Apocalypse, qui donne six aîles à ses Chérubins, comme Isaïe six aîles à ses Séraphins, que dans Ezéchiel, qui n'en donne que quatre. Ce qui me feroit croire, que l'ouvrage d'Ezéchiel n'est pas l'original, puisqu'il s'accorde si mal avec la nature et la Sphère à cet endroit, tandis qu'ailleurs tous ces deux ouvrages y ont des rapports marqués.

Ces quatre animaux caractérisent les signes du Zodiaque, appelés solides (3) et fixes, dans lesquels les Anciens plaçoient le commencement des saisons, comme on peut le voir dans Varron (4), et où brilloient les quatre Etoiles de première grandeur, appelées Royales par les Astrologues; dénomination qui est restée à une seule, à la première, ou à celle du Lion, *Regulus*. Ces quatre animaux forment aussi les quatres angles du quadrilatère, dans lequel étoient distribuées les douze tentes du camp des Hébreux, dont chacune étoit casée sous un signe céleste. On trouve dans Kirker (5) le plan gravé de cette distribution mystérieuse. Le Tabernacle du Seigneur est au milieu, environné des quatre Elémens, des sept Planètes et de tout le Zodiaque, rangé sur les quatre faces d'un quadrilatère, tel à-peu-près que la ville Sainte de l'Apocalypse, et telle que l'est l'année, distribuée en quatre saisons, de trois signes et de trois mois

(1) De Isid.
(2) Kirker, Œdip. 2. pars 1. p. 20.
(3) Sext. Empir. l. 5. Ptolemée Tatrabil. l. 1. c. 12.
(4) Varr. de re Rust. l. 1. c. 28. Isidor. l. 5. Firmic. l. 6. c. 1.
(5) Kirker, Œdip. T. 2. pars. 1. p. 21.

chacune, et dont les quatre faces regardent les quatre coins du monde. Nous avons chez les Indiens une distribution semblable des signes au tour d'un quadrilatère, dont le centre est occupé par une femme environnée de lumière, telle qu'Isis ou Minerve. Il est imprimé dans les Transactions Philosophiques et dans le premier volume d'Astronomie ancienne de Bailly. Ainsi, on voit que cette distribution des signes étoit familière aux orientaux. On la trouve également sur le quadrilatère du Rational du Grand-Prêtre, comme on le verra.

On voit donc aux quatre coins du quadrilatère, qui sert de plan à la distribution des quatre pavillons des douze Tribus, les quatre animaux, Lion, Bœuf, Homme et Scorpion placés aux angles, et formant les quatre points cardinaux de tout le système de cette distribution. Ce sont là les quatre signes, qui paroissent avoir fait la bâse du système Astrologique, puisque d'ailleurs nous les voyons appelés Signes ou Etoiles Royales, et Signes solides et fixes par les Astrologues. Il n'est donc pas étonnant, que le Prophète Astrologue porte son attention sur les quatre points cardinaux, sur lesquels s'appuye le trône de Dieu, et qui en forment le contour. On pourra consulter la description de ce camp, telle qu'elle est dans Kirker. Origène (1), dans son ouvrage contre Celse, semble l'indiquer aussi, et il lui suppose un but mystérieux, qu'on ne peut bien saisir, si l'on n'est initié dans le secret. Il rappelle cette distinction, dont fait mention l'auteur du livre des Nombres (2), ou Moyse, et il annonce, que ce furent des raisons graves et mystiques, qui déterminèrent le choix des Tribus, qui devoient camper, soit à l'orient, soit à l'occident, soit au midi, soit au nord, suivant l'ordre enfin qui est exprimé dans le livre de Nombres, qui nous trace la disposition du camp avec ses tentes et ses enseignes. Ces quatre grands drapeaux, sous lesquels marchoient les Tribus trois par trois, sont ceux dont parle Aben-Ezra, et conséquemment ceux qui portoient l'empreinte des quatre animaux fameux d'Ezéchiel, de l'Apocalypse, et même de nos quatre Evangelistes; enfin celles des quatre signes fixes et solides du Zodiaque.

Les quatre grandes Etoiles ou Signes des saisons ont fixé l'attention de tous les peuples. Les Egyptiens avoient quatre animaux sacrés, qui marchoient à la tête des processions, et qui désignoient, dit Clément d'Alexandrie, les quatre saisons. L'Aigle en étoit un.

Les anciens Perses (3) révéroient quatre Etoiles principales, qui veilloient sur les quatre coins du monde; et Bailly (4) fait voir, que ce sont les quatre Etoiles, qui fixoient les saisons; Taureau, Scorpion, Verseau et Lion, ou les quatre Belles Etoiles de ces Constellations.

Chez les Chinois (5), Iao veut que les Astronomes observent les Equinoxes et les Solstices par l'inspection des quatre Etoiles, ou Astres, Miao, Ho, Hiu et Mao. La première détermine l'Equinoxe de printemps, la seconde le Solstice d'été, la troisième l'automne, et la quatrième l'hyver.

D'après tout cela nous conclurons, qu'il est indubitable, que les figures d'animaux à six aîles, semés d'yeux, qui entourent le trône de Dieu ou le Ciel, et qui célèbrent sa gloire, sont les quatre grands Génies des Perses, chargés de surveiller les quatre coins du monde; les quatre animaux du Zodiaque, peints sur les quatre grands drapeaux des Hébreux; les grands signes des saisons, les quatres Etoiles Royales

(1) Origen. contr. Cels. c. 6. p. 299.
(2) Numeri, c. 2.
(3) Zend. Avest. T. 2. par. 2. p.
(4) Bailly, Astron. ancien. T. 1.
(5) Souciet. T. 3. p. 6.
Bailly, Astron. anc. T. 1. Ecl. 3. sect. 31.

de

de l'Astrologie ; et enfin ces quatre signes fixes et solides, sur lesquels l'Astrologue appuyoit la Sphère, ou le Ciel qui s'offre en cet instant aux yeux du Prophète, au moment où il va y lire les arrêts du destin, qui, chez les Chaldéens ou les Babyloniens, étoit régi par l'Astrologie.

Il ne reste plus qu'à dire un mot des vingt-quatre vieillards, qui forment avec eux le cortège du Dieu de la Lumière, ou du Génie bienfaisant, qui en est la source et le principe.

Nous avons cru, qu'ils représentoient les vingt-quatre intelligences, qui surveilloient chacune des parties du jour et de la nuit, ou de la révolution du Ciel chaque jour. Les Perses ont des Anges (1), qui président à chaque mois, à chaque jour et à chaque heure du jour. Les sept Planètes, distribuées dans les 24 heures, présidoient aussi à chaque heure, et celle qui se trouvoit en tour de présider donnoit son nom à la semaine. Delà les dénominations, suivant plusieurs, de lundi, mardi, etc. ou de jour de la Lune, de Mars, etc.

On peut y voir aussi les 24 bons Génies, qui, dans la Théologie de Zoroastre, dont celle de l'Apocalypse est empruntée, entouroient le trône d'Ormusd, et formoient sa cour et son cortège (2). Ces 24 Dieux ou Génies étoient distribués dans l'œuf symbolique, qui figuroit le monde, et combattoient 24 autres Génies ténébreux, qui formoient la cour d'Ahriman ou du mauvais principe. Cette dernière conjecture est d'autant plus vraisemblable, que le reste de l'ouvrage de l'Apocalypse nous présente la théorie des deux principes, qui en fait le fond, comme elle le faisoit de la Théologie des Perses, et qu'il finit par le tableau du monde de lumière, où passent les amis d'Ormusd, pour ne former qu'un même peuple, jouissant d'une félicité inaltérable. D'ailleurs les robes blanches, dont sont revêtus les vieillards, caractérisent assez les Génies, qui accompagnoient Ormusd, principe de Bien et de Lumière. Le Génie lumineux, dont ils environnent le trône placé au-dessus des Sphères, ressemble assez à Oromaze, né de la Lumière la plus pure, suivant Plutarque, et qui s'éleva autant au-dessus la Sphère du Soleil, que celle-ci est élevée au-dessus de la terre, pour y former le corps lumineux des Etoiles fixes, dont il établit Sirius chef. Les couronnes d'or qu'ils portent, métal affecté spécialement à la Lumière, confirment encore cette opinion. Ainsi nous regarderons cette dernière explication au moins comme aussi vraisemblable que la première. Quant aux génuflexions de ces Génies, elles sont absolument dans les principes de la Théologie des Arabes sur les Cieux de jaspe, d'émeraude, etc. et sur les Anges qui y résident, comme on peut le voir dans Kirker (3), lequel s'appuie d'un passage d'Abulchassen-Ben-Abesch, qui nous représente ces Génies louant, adorant Dieu, se prosternant devant son trône jour et nuit, au milieu des montagnes de feu qu'ils habitent. Ils louent Dieu en diverses langues, avec un bruit qui imite celui du tonnerre.

Je crois qu'il ne nous reste plus rien à desirer, pour prouver tous les rapports qui lient ce chapitre à l'Astrologie ancienne et au système des Chaldéens ou des Babyloniens sur les Sphères et les Cieux différens, et sur les Génies, souvent monstrueux, qui y étoient attachés. Suivons le Prophète Astrologue dans ses spéculations Mystico-Astrologiques sur l'avenir.

(1) Hyde de vet. Persar. Religion.
(2) Plut. de Isid. p. 370.

(3) Œdip. T. 2. pars 1. p. 420.

CHAPITRE CINQUIÈME.

APRÈS avoir établi la Sphère sur les quatre points fixes ou solides, auxquels les anciens agriculteurs primitivement rapportèrent le commencement des saisons ; après avoir envisagé les quatre Animaux célestes, qui y correspondent et les avoir placés aux quatre points cardinaux du monde, Orient, Occident, etc. le prêtre Astrologue jette ensuite ses regards sur le système des sept planètes, qui, avec le Zodiaque, étoient la base des observations Astrologiques, et que consulte le vieux Astrée dans Nonnus (1), lorsqu'il annonce à Cérès les destins de Proserpine sa fille. Jean suit la même marche, en consultant dans les Cieux les destins de l'univers. Il désigne le livre de la fatalité et le ciel Planétaire, dans lequel étoient censés écrits les destins des hommes, par un grand livre fermé de sept sceaux, que tenoit le Dieu, dont le trône s'appuie sur le Ciel et sur le Zodiaque. Nonnus (2) emploie une figure à-peu-près semblable, pour désigner le système Planétaire, composé des sept Sphères, qui concourent à la formation du destin, et les sept étoiles, que l'on comparoît à sept Scribes ou sept plumes, qui écrivoient sur le Ciel des fixes les destins des mortels. (3) Harmonie reçoit Vénus, et consultant les tables Astrologiques du vieux Ophion, écrites en caractères Phéniciens, elle prédit la grandeur future de la ville de Beroë. Ce livre sacré étoit formé de l'assemblage de sept tablettes, qui contenoient les destins des mortels, et chacune d'elles portoit le nom d'une planète. Sur la première tablette étoit écrit le nom de la Lune. La seconde tablette, qui étoit d'or, portoit le nom de Mercure, qui rédigeoit les lois. La troisième étoit marquée de l'empreinte de l'étoile du matin, ou de Vénus. La quatrième portoit l'image du Soleil, placé au centre des sept Sphères. La cinquième, de couleur de feu rouge, s'appeloit tablette de Mars. La sixième étoit celle de Jupiter. La septième étoit la tablette de Saturne, planète la plus voisine du Ciel des fixes. Sur ces sept tablettes étoient écrites les différentes destinées du monde. Voilà donc ici le livre de la fatalité, désigné sous l'emblême d'un livre à 7 feuillets, dont chacun est marqué du caractère et du nom d'une planète. Les Egyptiens également désignoient par sept caractères alphabétiques la fatalité. Ce livre à sept feuillets, ou à sept tablettes, est une image peu différente de celle du livre fermé de sept sceaux, et dont chaque sceau, successivement levé, va nous apprendre les destins du monde, et le malheur dont il est menacé. Les Brachmanes de l'Inde donnèrent à Apollonius sept sceaux (4), ou sept anneaux Sigillaires, qui portoient chacun le nom d'une planète. Ainsi ces sceaux Planétaires sont dans le goût de la mysticité orientale ; et le livre fermé de sept sceaux, ou formé de l'assemblage de sept tablettes, nous paroît être incontestablement l'emblême du livre des destins. (*a*). Le cours de la fatalité, ou l'impulsion qu'avoient primitivement reçue les Sphères, étant censé devoir se rapporter au point Equinoxial, comme au principe

1°
2°
3°
4°
5°
6°
7°

(1) Nonn. Dionys. l. 6. v. 69.
(2) Nonnus Dionys. l. 41. v. 340.
(3) Nonnus, il id. v. 340.
(4) Phil. in vit. Apoll. l. 3. c. 13.

de tous les mouvemens célestes ; c'est *Aries*, ou l'agneau Equinoxial, portant sur sont front sept cornes et sept yeux, qui sont les sept intelligences Planétaires, ou, comme dit St.-Jean, les sept esprits de Dieu (1), qui va recevoir le fameux livre des destins des mains du Dieu ou du Génie placé sur le Ciel ou sur le Trône qui s'appuie sur les Cieux. C'est cet Agneau absorbé dans les rayons du Soleil du printemps, dont à cette époque on célébroit la mort, la résurrection et le triomphe, comme nous l'avons fait voir ailleurs, à qui toute la nature intelligente rend hommage dans ce livre, comme au chef de l'initiation à la Lumière et au Bon Principe, vainqueur du Prince des ténèbres et de l'auteur de tous les maux du monde sublunaire. Il est ici le héros de l'ouvrage mystique, et il sera le chef de la nouvelle Cité, comme il l'est de l'ordre du monde, dont le mouvement est censé partir de l'Agneau ou d'*Aries*, premier des signes, et lieu de l'exaltation du Soleil, père et source de la Lumière du monde. C'est ce Soleil, qui a son domicile au Lion céleste, et qui, dans les monumens Mithriaques de M. Hyde, a sous lui le Lion, ce Lion qui en Egypte portoit le trône d'Orus, Dieu Lumière, de l'Apollon Grec, enfin ce Lion qui servoit d'enseigne à la tribu de Juda (2), comme nous l'avons vu plus haut ; c'est ce Soleil, et le signe qui lui est affecté dans les Cieux pour domicile, que l'auteur, dans ce même chapitre, v. 5, désigne sous le nom de Lion de la Tribu de Juda, qui par sa victoire a obtenu le pouvoir d'ouvrir le livre, et d'enlever les sept sceaux. Ces deux figures, Lion et Agneau, sont les seules que l'Astronomie ait données au Soleil, l'une, pour son domicile, l'autre, pour être le lieu de son exaltation et de sa plus grande influence.

Ce Lion symbolique, destiné à figurer le Soleil, se trouve souvent sur des Abraxas (3), avec cette inscription Αρχει ειμαρμενη, ici commence *la fatalité*. Il n'est donc pas étonnant, qu'il lui soit accordé le pouvoir d'ouvrir le livre aux sept sceaux (4). Les Chaldéens donnoient à la Belle-Etoile du Lion, Regulus, le nom de Roi, et leur Astrologie le caractérise par le titre de *Chef des Cieux*, Αρχη των ουρανιων. Il étoit une des quatre Etoiles Royales, comme nous l'avons dit.

Les habitans de la ville du Soleil, ou d'Héliopolis adoroient ce Dieu sous la figure du Lion (5).

Ainsi, notre conjecture, sur la nature de ce Lion de la Tribu de Juda, s'accorde parfaitement avec le caractère du culte du Soleil, aux mystères duquel s'initièrent les frères de la société de l'Agneau.

Au reste, si le Lion avoit la prérogative d'être l'animal du Soleil et son signe familier, l'Agneau avoit sur lui l'avantage d'être chef de tous les signes (6), *principes signorum*, comme l'appellent tous les livres d'Astronomie, *dux Cœli* ; et c'est à ce titre de Coryphée de tous les chœurs célestes, qu'il reçoit l'hommage de tous les Cieux et des autres animaux, qui s'inclinent devant lui (7), ainsi que les vingt-quatre vieillards, qui forment le concert céleste avec leurs harpes. D'ailleurs, c'étoit à lui qu'étoit uni le Soleil, dans le moment où l'on célébroit la victoire du principe Lumière, et où l'on attendoit une Théophanie. Il étoit le grand Dieu de la fête. C'étoit donc à lui à recevoir tous les honneurs et à jouer le premier rôle, comme il le joue

(1) Apocal. c. 5. v. 6 et 7.
(2) Kirker. Œdip. T. 2. pars 1. p. 22.
(3) Kirker, Œdip. T. 2. pars 2. p. 463.
(4) Apocal. 5. v. 5.
(5) Photius Codex, 242.
(6) Firmic. l. 3. c. 2.
(7) Apocalyp. c. 5. v. 8.

effectivement dans tout cet ouvrage. C'est encore avec raison, que toutes les créatures, qui sont dans le Ciel, sur la terre, dessous la terre et dans la mer (1), chantent la gloire de celui qui est sur le trône, ou du Dieu, dont on honore l'exaltation et le triomphe, et mêlent à ses louanges celles de l'Agneau, à qui appartiennent bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles.

On suppose, qu'il avoit été égorgé ou mis à mort (2), et qu'il étoit ressuscité. Cette fiction est relative au Soleil, qui dans cet endroit est désigné sous le double emblême de Lion et d'Agneau. En effet, on dit d'abord, c. 5. v. 5. que c'est le Lion de la Tribu de Juda, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux. Dans le chapitre suivant, v. 1. l'auteur dit, que c'est l'Agneau, qui ouvre les sept sceaux. L'Agneau et le Lion sont donc deux emblêmes différens du même être; ce qui ne peut s'expliquer que par le système Astrologique, qui affecte au Soleil ces deux animaux, l'un, parce qu'il est le domicile du Soleil, l'autre, parce qu'il est le siège de son exaltation et de sa grande puissance. Il seroit difficile sans cela de concilier ces deux idées, et de faire du même être un Lion et un Agneau: au lieu que par l'Astrologie, plus de contradiction.

Les Perses, dont la Cosmogonie remonte beaucoup plus haut que l'époque du temps où fut écrite l'Apocalypse, et date des siècles où le Taureau Céleste étoit à l'Equinoxe, c'est-à-dire, de plus de deux mille ans avant que les premières Etoiles d'Aries ou de l'Agneau vinssent occuper ce point, les Perses supposent que le Taureau, créateur fameux dans leur Théogonie, fut mis à mort par Ahriman, ou par le principe du mal et des ténèbres, qu'ils représentent sous la forme du Dragon; mais ils ajoutent, qu'il doit renaître, et tout avec lui (*b*), et qu'il est réservé pour un temps et pour une terre où Ahriman ne pourra plus exercer sa violence (3). Il en est de même ici d'*Aries* ou de l'Agneau, qui lui a succédé; il est égorgé; mais il ressuscite, et devient le Chef de la ville Sainte, qui l'illumine de sa clarté (4), et où il n'y aura plus de malédiction. En reculant donc de plusieurs siècles, et en substituant l'Agneau au Taureau, à qui il succéda à l'Equinoxe de printemps, c'est absolument la même idée Théologique. Il n'y a de différence que dans le signe; et cette différence est l'effet de la précession des Equinoxes.

On donne à cet Agneau sept cornes et sept yeux (5). Cette allusion au nombre sept est, comme nous l'avons déjà remarqué, fort fréquente dans cet ouvrage: et la raison est, qu'il étoit consacré dans l'Astrologie par une suite des divisions célestes, soit en Sphères, soit en climats, soit en angles ou cornes, soit en lieux heureux du Ciel, comme on peut le voir dans Saumaise (6). Les Arabes appeloient *Cornes* ces sept points, ou angles astrologiques. On donnoit aussi à chaque Astre sept rayons, suivant Porphyre. Il n'est donc pas étonnant de voir ces sept points astrologiques désignés par des cornes, et des yeux, donnés à l'Agneau, ou à la Constellation qui ouvroit la marche des sept Sphères. C'est une conséquence de l'esprit astrologique, qui présida à la rédaction de tout cet ouvrage. Nous avons déjà vu, dans Clément d'Alexandrie (7), les sept Planètes désignées

(1) Ibid. v. 13.
(2) Ibid. v. 6. et 12.
(3) Anquetil Zend Avest. Boundesh, p. 355, 356 et 415.
(4) Apocal. c. 21. v. 23. c. 22. v. 3.
(5) Ibid. c. 5. v. 6.
(6) Salmas. ann. Climat. p. 174. p. 191. p. 406. et 440.
(7) Stromat. l. 5. p. 563.

par les sept yeux du Seigneur, et par les sept esprits, qui reposent sur l'arbre de Jessé.

Les milliers de milliers d'Anges, qui joignent leur voix à celles des vieillards et des quatre animaux, pour célébrer la gloire de l'Agneau (1), sont vraisemblablement les intelligences de ces innombrables étoiles, que la Théologie Syrienne et Chaldéenne, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, plaçoit dans le Ciel supérieur à celui des Chérubins ou des quatre animaux, et qui composoient la milice céleste. C'est cette foule innombrable d'étoiles, qu'on invite à louer Dieu, dans le Pseaume, dont le refrein est toujours : *Laudate eum*, etc.

La Cosmogonie des Perses parle aussi de cette multitude d'Anges ou de Génies, qui, outre les sept grands Esprits, ou Amchaspands, formoient le cortège d'Ormusd.

« Combien les Astres, dit le Boun-» desh (2), n'ont-ils pas de soldats prêts » à faire la guerre aux ennemis de la » nature. 5480 petites étoiles ont été » formées, pour seconder chaque Etoile » des Constellations ». Cette nombreuse foule d'Etoiles est subordonnée à quatre grandes ; ce sont nos quatre Constellations ou animaux, Bœuf, Lion, etc. placées en sentinelle aux quatre coins du Ciel, pour veiller sur les fixes, etc. établies par Ormusd, comme surveillantes des nombreuses étoiles des Constellations. La Cosmogonie du Boundesh, que nous citons ici, renferme la théorie des deux principes, et le tableau de leurs combats; ce qui fait aussi la base de la Théologie de l'Apocalypse. Il sera même utile de lire cet ouvrage de la Religion des Perses, pour en comparer les principes avec ceux que développe Jean, dans son ouvrage Mystico-Astrologique.

On remarque facilement, que tout est allégorique dans le livre de Jean, puisque les Prières des fidèles (3) y sont désignées par des vases remplis de parfums, dont la fumée s'élève vers le trône de l'Eternel. L'harmonie des Cieux, dont Pythagore emprunta l'idée en Orient, y est aussi exprimée par le son des harpes, que pincent les Génies ou vieillards qui entourent le trône de Dieu. Martianus Capella l'a exprimée également, par la fiction d'une forêt harmonique (4).

(1) Apocal. c. 5. v. 11.
(2) Boundesh, p. 349.
(3) Apoc. c. 5. v. 8. c. 8. v. 4.
(4) Martian Capella, de Nuptiis Philol. l. 1. c. 1.

CHAPITRE SIXIÈME.

Ce chapitre six, jusqu'au onzième inclusivement, nous offre une suite de tableaux plus effrayans les uns que les autres, des maux dont l'univers est menacé, et dont le Prophète apperçoit l'image, dans le fameux livre de la fatalité. On y trouve prédite la guerre, la famine, la mortalité, enfin la destruction générale du monde, du Ciel, de la terre, de la mer, au grand jour de la vengeance du Très-Haut; et tout cela est peint sous les traits les plus affreux. Mais nous croyons que tous ces tableaux sont d'imagination, et qu'il seroit inutile de vouloir en trouver la raison et les rapports avec un ordre donné. Tout nous semble être le fruit d'une imagination exaltée, qui se livre à tous les écarts d'un délire religieux.

La Théologie des Perses ou des Mages (1) enseignoit, que le temps marqué par le destin approchoit, temps où la famine et la peste désoleroient la terre, et où Ahriman, après avoir livré plusieurs combats au Dieu Lumière, seroit détruit; et qu'alors une terre nouvelle, peuplée d'habitans heureux, succéderoit à ce bouleversement universel. Telle étoit, suivant Plutarque, la doctrine des Mages; telle est aussi celle de l'Apocalypse de Jean, dont la religion étoit une secte de celle de Zoroastre, établie en Cappadoce et dans l'Asie mineure.

L'univers devoit être frappé des plus grands fléaux. Le temps marqué par les destinées étoit censé approcher. Le Prêtre Astrologue, pour effrayer le crime, crée d'avance arbitrairement tout le tableau de ces malheurs, et le Ciel semble lui en donner les indices par ses aspects, et par les pronostics qu'il en tire. C'est ainsi que Jacob lit dans les tablettes du Ciel ce qui doit arriver à ses fils et à ses petits-fils (2). De grands malheurs alloient arriver; la terre devoit être frappée des plus terribles fléaux; il devoit y avoir, suivant les Toscans et les Juifs, des signes au Ciel et en la terre, qui les annonceroient. C'est donc, d'après l'inspection des Cieux, des signes Célestes et des aspects Astrologiques, que l'Hiérophante enthousiaste compose ses tableaux allarmans. Tout y retrace les idées bizarres d'une imagination extravagante, dont il seroit aussi impossible de suivre la marche, qu'il seroit ridicule de le tenter. Nous ne chercherons donc pas à décomposer tous ces tableaux d'une composition arbitraire; depuis ce chapitre jusqu'au onzième, où l'un des sept Anges, qui paroissent au septième jour, vient à sonner la septième trompette, pour annoncer que le règne de ce monde est passé au Christ, qui va juger les vivans et les morts, et régner dans tous les siècles (3).

(1) Plut. de Isid. p. 370.
(2) Origen. Comment. in Genes. p. 12.
(3) Apocalyp. c. 11. v. 15. et 18.

CHAPITRE DOUZIEME.

L'AUTEUR de l'Apocalypse, en finissant le onzième chapitre où se terminent les tableaux des malheurs du monde, gravés sur les sept tablettes du livre de la fatalité, ou sur les sept Sphères, porte ensuite ses regards sur le Ciel des fixes, et particulièrement sur le Zodiaque, et sur la partie du Ciel, qui à minuit fixoit le commencement de l'année au Solstice d'hiver, et qui, au printemps, au coucher du Soleil, montoit la première sur l'Horizon au Bord Oriental. Ces Constellations étoient le Vaisseau, appelé *Arca*, et la Vierge Céleste, accompagnée du Serpent, qui se lève à sa suite, et qui paroît la poursuivre dans les Cieux, tandis qu'à l'Occident le fleuve d'Orion semble s'engloutir sous la terre, en disparoissant à son coucher. Voilà les tableaux que nous présente le Ciel Astronomique, au moment où finit l'année équinoxiale, et où au moment où va briller le Soleil du printemps, qui porte le fameux Agneau, chef des 12 signes. Quels sont les tableaux que nous offre ici l'Apocalypse? (1). L'Arche qui brille dans le Ciel. Une femme aîlée, comme la Vierge de nos Constellations, que poursuit un serpent, et un fleuve que la terre engloutit. C'est à quoi se réduisent les tableaux mystiques du douzième chapitre, tels que Jean les apperçoit dans le Ciel. On remarque bien sur-tout, que le lieu de la scène pour lui, comme pour nous, est toujours le Ciel; ce Ciel, le seul où l'on voie des vaisseaux ou arches, des femmes, des serpens et des fleuves.

Ce sont les mêmes tableaux, que les anciennes Sphères Orientales d'Aben-Ezra, rapportées par Scaliger, dans ses notes sur le Poëme Astronomique de Manilius (2), nous retracent encore, sur la fin des divisions des Poissons, et au commencement de celles du Bélier, ou du premier signe, de l'Agneau ou d'*Aries*. On y lit au troisième décan des Poissons de la Sphère Persique : *fin du fleuve*. Au premier d'*Aries* Ici *monte une figure de femme*, et cette femme est incontestablement la Vierge Céleste, qui se trouve alors monter à l'Orient. Au deuxième décan des Poissons de la Sphère Indienne, on retrouve encore cette belle femme unie au Vaisseau (3), sur lequel on la représente assise, et par-tout on voit des Hydres et des Vipères et des Crocodiles, en aspect soit avec les Poissons, soit avec le Bélier.

Cette même femme ou Vierge, dans Scaliger au signe de la Vierge Céleste (4), est accompagnée soit d'une bête noire, soit d'un Dragon, dont on apperçoit la queue. Ainsi les tableaux du Ciel Apocalyptique et ceux du Ciel Astrologique sont absolument les mêmes, par la raison que les pronosties de l'Apocalypse sont empruntés de l'Astrologie des Perses et des Chaldéens, et en général de ceux que les Grecs appeloient des Barbares ou des Orientaux. Revenons sur nos pas, et suivons l'examen des traits monstrueux de ce douzième chapitre comparés avec le Ciel, et avec les tableaux, que nous offrent les Sphères anciennes des Astrologues de l'Orient.

On se rappelle ce que nous avons dit

(1) Apocalyp. c. 11. v. 19. c. 12. v. 1. v. 3. v15. 16.

(2) Scalig. Not. ad Manil. p. 336.

(3) Ibid. 346.

(4) Ibid. p. 341.

plus haut, que dans les premiers siècles de l'Eglise on étoit persuadé, que c'étoit à Pâques que devoit avoir lieu le second avénement de Christ, et conséquemment le jugement dernier. Que c'étoit même là le but du *Pervigilium Paschæ*, ou de la veillée de Pâques, où l'on attendoit l'apparition du Grand Juge. C'est ce qui est clairement marqué dans le dernier verset du onzième chapitre (1) de l'Apocalypse. « Le » temps de votre colère est arrivé. Le » temps de juger les morts et de don» ner la récompense aux *Prophètes* » (aux chefs de l'initiation) vos servi» teurs, et aux Saints (aux initiés) et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre. Cette époque équinoxiale étoit fixée tous les ans, le soir, par l'apparition de l'Arche, ou du Vaisseau Céleste, placé au midi de la Vierge, qui tous deux montoient à l'Orient, la veille de Pâques, au commencement de la fameuse veille Sacrée. Voilà pourquoi l'auteur ajoute, v. 19. Alors le temple de Dieu s'ouvrit dans le Ciel, et on vit l'Arche de son alliance dans son temple : il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre, et une grosse grêle. Le temple de Dieu, c'est le Ciel, le premier temple de la Divinité. Aussi l'auteur dit-il : « Qu'on vit dans le Ciel cette Arche, » ce fameux vaisseau d'Isis, ou de la » Vierge Céleste, appelée Isis par Era» tosthène ». C'étoit même l'emblême sous lequel les anciens Suèves honoroient Isis, comme on le voit dans Tacite. C'est le même vaisseau, qui accompagnoit toujours Janus, dont l'Etoile brillante, suivant Plutarque, fait partie de la Vierge Céleste. Cette union de la femme Céleste et du Vaisseau, qui se lèvent ensemble le soir, lorsque le Soleil arrive à la fin des Poissons, à l'approche de l'Equinoxe du printemps, a donné lieu à l'expression, dont la Sphère Indienne se sert pour caractériser l'aspect céleste, qui paroît à ce moment : *Mulier formosa, alba sedens in navi in mari etc. cupiens exire in siccum.* La Vierge alors et le Vaisseau, sortant de dessous l'Horizon, sont censés, comme le Soleil, se lever du sein des flots. Quant au nom d'*Arca*, ou Κιβωτος, c'est un des noms du Vaisseau Céleste dans certains livres d'Astronomie (2), qui l'appellent *Arche de Noé*. Effectivement c'est cette Constellation, qui figure dans la fable du Déluge.

Le bruit du tonnerre, les éclairs, les tremblemens de terre, qui sont censés accompagner cette apparition, sont des phénomènes qu'on ne manquoit pas d'imiter dans les mystères anciens (3), sur-tout au moment où l'on alloit découvrir la statue de la Déesse, soit Isis, soit Cérès, qu'accompagnoient toujours des Serpens, soit la bonne Déesse aux pieds de laquelle étoit le Dragon, d'Erichtonius, comme le dit Plutarque dans la vie de César : et comme on en voit ici un à la suite de cette femme aîlée, qui porte dans ses bras l'Enfant sacré, qui va régner sur le monde. On sent bien que le Ciel, où la Vierge est toujours accompagnée de l'Hydre, et suivie du Serpent, est le fondement de cette ressemblance de tableaux. Le Prophète, dit Themisthius, ou l'Hiérophante ouvroit les portes du sanctuaire, et tout-à-coup, les ténèbres étant dissipées, on voyoit paroître la statue de la Déesse toute environnée de clarté.

Que voit-on ici aussitôt que le temple de Dieu est ouvert? Avec l'Arche sainte, on voit une femme (4) revêtue du Soleil, qui avoit la Lune sous ses

(1) Ibid. v. 18.
(2) Ricciol. p. 126. et Cæsius, p. 324
(3) Meursius, Eleusin. c. 11.
Plethon. Schol. ad Oracul. Magica. Claudian. de Rapt. Proserp. et Themisth. Orat. in Patrem.
(4) Apocal. Ibid. c. 12. v. 1.

pieds

pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête; elle éprouvoit la douleur de l'enfantement; et à sa suite étoit un grand Dragon roux, couleur de Typhon, qui vouloit dévorer le jeune enfant qui alloit régner sur l'univers. C'est-à-dire, on voit Isis, grosse d'Orus, ou du Soleil, à qui le principe des ténèbres Typhon veut faire la guerre (1); mais qui est bientôt vaincu par la force du sang de l'Agneau ou d'*Aries*, lieu de l'exaltation du Soleil, et signe sous lequel le Dieu Lumière rprend son empire sur le principe ténèbres, en faisant triompher la durée du jour sur celle de la nuit. Voilà à-peu-près, en dernière analyse, le sens de ce chapitre. Voici comme il commence. « Il parut encore un grand » prodige *dans le Ciel*; c'étoit une » femme revêtue du Soleil, qui avoit » la Lune sous ses pieds et une cou» ronne de douze étoiles sur la tête. » Elle étoit grosse, et elle crioit com» me étant en travail (2) et ressen» tant les douleurs de l'enfantement. » Un autre prodige parut ensuite *dans* » *le Ciel* (3). Un Dragon roux, qui avoit » sept têtes et dix cornes, et sept dia» dêmes sur ses sept têtes ». Tous ces tableaux, comme on le voit, se présentent dans le Ciel aux yeux des initiés. C'est donc aussi dans le Ciel qu'il faut les chercher. Effectivement nous voyons à l'Orient, à cette époque du printemps, outre le Vaisseau, une femme, que suit immédiatement un Serpent ou un Dragon; celui-là même qui, dans un autre endroit de cet ouvrage, nous sert à expliquer l'introduction du mal dans le monde. Cette femme est, comme nous l'avons déjà dit, la Constellation qui, à minuit, annonçoit le 25 décembre le renouvellement de l'année Luni-Solaire. Voilà pourquoi on la fait accompagner des deux Astres, dont le commencement de la révolution, à partir du Solstice d'hiver, étoit fixée par son ascension. C'étoit donc la Déesse qui présidoit à l'année. C'est-là sans doute cette femme symbolique, dont se servoient les Egyptiens, suivant Horus Apollon (4), pour désigner l'année sous le nom d'Isis. Les Egyptiens, voulant désigner l'année, peignoient Isis, ou une femme; mais Isis est le nom qu'Eratosthène donne à la Vierge de nos Constellations. Il n'est donc pas étonnant, que la Constellation, qui annonce par son lever le départ de l'année, ait été prise comme symbole de l'année elle-même. Il est vrai, que l'auteur applique ce nom à la Belle-Etoile du Grand Chien, ou du Chien d'Erigone, autrement dite la Vierge; et qui se trouve précisément au méridien, lorsque l'Epi ou la belle étoile de la Vierge monte sur l'Horizon. Mais ceci n'est pas contre nous. Car, si l'année ou la période canicnlaire prit son nom de l'Astre, qui en fixoit le départ au Solstice d'été, l'année Luni-Solaire, qui commençoit à minuit au Solstice d'hiver, put emprunter le sien de la Vierge, ou du signe Céleste, qui en fixoit le départ à minuit, et qui a encore conservé jusqu'à nos jours le nom d'Isis et de Cérès, Déesse dont on découvroit la statue ou l'image rayonnante, dans les mystères. La couronne de douze étoiles, qui orne sa tête, désigne les douze mois, ou les douze signes, que le Soleil parcourt durant une année, et la Lune à chaque révolution. Les Romains exprimoient la même idée par douze autels (5), qu'ils mettoient aux pieds de leur Janus, ou de l'Etoile des pieds de la Vierge, qui tous les ans, à minuit, ouvroit la carrière des douze mois, que devoit parcourir le Soleil. C'est la Couronne aux douze rayons, dont Martianus Ca-

(1) Ibid. v. 11.
(2) Ibid. v. 2.
(3) Ibid. v. 3.
(4) Hor. Apol. l. 1. c. 3.
(5) Macrob. Sat. l. 1. c.

pella orne la tête du Soleil, dans son superbe Hymne à ce Dieu (c).

Radiisque sacratum
Bis senis perhibent caput aurea Lumina ferre,
Quod totidem menses, totidem quod conficis horas.

C'est la couronne de douze pierres précieuses, dont le même auteur pare la tête de Junon, et dont les couleurs sont analogues aux nuances de la terre dans les douze mois. Ici les douze mois ou les douze signes sont désignés par douze Etoiles; ce qui revient au même. Nous avons déjà vu les sept Planètes figurées par sept Etoiles. On dut, par une suite d'analogie, désigner par douze Etoiles les intelligences des douze signes. C'est effectivement ce qui s'est fait. Nous avons dans la Description des Pierres gravées du ci-devant Duc d'Orléans, T. 1, p. 297 (1), une Agathe-Onyx, dont une face représente Méduse, ou la Constellation qui la première, au signe du Bélier, annonçoit le printemps, et dont le revers représente le Dieu Ammon, entouré des sept Planètes et des douze signes, rangés dans deux espaces circulaires et concentriques. Les Planètes et les signes y sont gravés avec leurs véritables caractères symboliques; et en outre désignés chacun par une Etoile. Sept Etoiles occupent les sept figures planétaires et douze Etoiles les douze animaux du Zodiaque. Ainsi, les douze Etoiles qui composent la couronne de cette femme, qu'accompagnoit le Soleil et la Lune, sont les douze signes, que parcourent ces deux Astres durant leur révolution, qui étoit censée commencer tous les ans à minuit, le 25 décembre, au lever de la Vierge et du Vaisseau de nos Constellations, que suit immédiatement celui du Serpent d'Ophiucus et du Dragon du Pôle. On reconnoît évidemment dans cette femme, poursuivie par un Dragon qui veut dévorer son fruit, la fameuse Latone, mère d'Apollon et de Diane, que poursuit le Serpent Python, dont la Mythologie plaça, dit-on, l'image au Pôle, et qui commence à lever sa tête, aussitôt après le lever de la Vierge, et avec la Balance. Aussi les Sphères Orientales d'Aben-Ezra, rapportées par Scaliger, ne peignent-elles que des Dragons en aspect avec la fin de la Vierge et avec la Balance. Ce sont ces apparences Astrologiques, qui retraçoient les tableaux mystiques des cérémonies secrètes d'Isis, de Cérès, de la Bonne Déesse, etc. que Jean nous a présentées ici; et que nous avons projettées dans notre Planisphère. Latone étoit mère du Soleil: Isis étoit mère d'Orus ou d'Apollon. Mais Orus et Apollon étant une même Divinité, comme l'ont reconnu les Grecs, Latone et Isis leur mère sont donc une même Divinité, et Typhon, ennemi d'Isis et d'Orus, comme Python est ennemi de Latone et d'Apollon, est donc également le prince des ténèbres, désigné par le Serpent, qui tous les ans les ramène en automne; et conséquemment c'est le même fond Astrologique et Théologique diversement brodé. La femme de l'Apocalypse, accompagnée du Soleil et de la Lune, fuyant devant le Dragon, qui attend qu'elle soit accouchée, est exactement Latone, mère d'Apollon et de Diane, qui prête d'accoucher fuit devant le Dragon Python, et cherche un asile dans une isle déserte, comme ici la femme de l'Apocalypse prend des aîles (2), pour se sauver dans le désert et se dérober aux poursuites de ses ennemis. C'est trait pour trait la même fable.

Cette femme dans l'Apocalypse est supposée d'abord éprouver les douleurs de l'enfantement (3), et ensuite

(1) Descript. des Pierres gravées du Cabinet d'Orléans, par MM. le Blond et Lachaux.

(2) Ibid. c. 12. v. 6 et 14.

(3) Apoc. c. 12. v. 2. v. 5.

accoucher d'un enfant mâle, qui doit gouverner toutes les nations, et qui fut enlevé vers le trône de Dieu. Tous les interprètes y ont vu Christ et la Vierge sa mère ; et c'est effectivement l'idée naturelle qui se présente, ou plutôt il n'y a pas de doute, que ce ne fût là l'image qu'a voulu nous présenter l'Hiérophante.

Or la Vierge des Constellations, l'Isis mère d'Orus, est effectivement cette fameuse Vierge, mère du Dieu Lumière, comme nous le faisons voir dans un autre endroit de cet ouvrage, auquel nous renvoyons le lecteur. Nous nous bornerons ici à dire, que la Vierge Céleste, dont le Ciel nous offre le tableau à l'Équinoxe de printemps avec l'Arche Céleste et le Serpent, étoit effectivement représentée dans les anciennes Sphères avec tous les caractères de celle de l'Apocalypse, c'est-à-dire, comme une femme nouvellement accouchée, et tenant entre ses bras un jeune enfant, qu'elle allaitoit, et qui a tout les caractères de Christ. Voici comment s'exprime la Sphère des Perses ou des Mages, au premier Decan de la Vierge Céleste (1), *Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas spicas manu gestans, sedens in siliquastro, educans pueruluum, lactans et cibans eum. Caput bestiæ.* Et la Sphère Barbare ajoute: *pars Caudæ Draconis.*

L'Arabe Alboazar ou Abulmazar va plus loin (2) ; il nous donne, d'après les anciennes traditions des Perses, le véritable nom de cet enfant ; c'est, suivant lui, celui que quelques-uns appellent *Jésus*, et d'autres *Christ*, comme nous l'avons vu dans notre chapitre de la Religion Chrétienne, où nous avons rapporté ce passage (3).

On y trouve, comme dans l'Apocalypse, un enfant nouveau né, porté *sur un trône élevé*, et entre les bras d'une femme nouvellement accouchée, qui l'allaite. Et cet enfant, c'est Jésus ; c'est Christ, le Dieu qui doit, comme l'enfant de l'Apocalypse, régner sur l'univers. Peut-on désirer plus de ressemblance ? c'est ce jeune enfant, image du Soleil naissant au Solstice d'hiver, à minuit, le 25 décembre, dont les Perses célébroient la naissance, comme on le voit par les anciens Calendriers, qui fixent à ce même jour *natalis Solis invicti*, et dont l'effigie fut placée par eux dans les premiers degrés du signe, qui, par son ascension à minuit le 25 décembre, fixoit l'époque de cette naissance. C'étoit comme l'horoscope du Dieu Lumière, qui commençoit sa carrière avec l'année, et qui devoit au printemps, sous le signe de l'Agneau, faire triompher le jour sur la nuit, et réparer la nature dégradée par l'hiver.

La Vierge Céleste a encore deux autres caractères, qui lui sont communs avec cette Constellation, sans parler du Serpent ou du Dragon, qui les suit toutes deux, et dont l'image, dans les Sphères anciennes, accompagnoit toujours la sienne. Le premier de ces deux caractères, ce sont les aîles (4). L'auteur de l'Apocalypse dit, qu'il fut donné des aîles à la femme, ou à la nouvelle accouchée, à l'aide desquelles elle s'envola dans le désert. Il suffit de jeter les yeux sur un Globe Céleste, pour se convaincre que la Vierge y est toujours représentée avec des aîles. Tous les Astronomes anciens, qui ont parlé de cette Constellation, font mention des étoiles des aîles de la Vierge. Aratus (4) et tous ses commentateurs lui donnent des aîles. Aratus dit, qu'elle

(1) Scaliger Not. ad Manil. p. 341.
(2) Cæsius, p. 75.
Kirker, Œdip. T. 2. par. p. 204.
Riccioli Almag. p. 401.
Selden. Syntag. 1. p. 105.
(3) Ci-dessus. T. 3. p. 46.
(4) Ibid. v. 14.

s'envola loin des demeures des mortels, au commencement de l'âge d'airain, c'est-à-dire, au moment où les Géans, à pieds de serpent, entroient dans le monde.

Le second caractère, c'est sa retraite dans le désert, loin du Dragon, ou de l'ancien Serpent, qui avoit séduit le monde. La Vierge des Constellations, suivant Aratus, voyant le crime s'introduire dans l'univers, se retira dans les montagnes, et y vécut dans la solitude. Il lui donne même l'épithète de Solitaire (1).

Le Prêtre, ou l'Hiérophante Jean a donc conservé à sa femme mystérieuse tous les traits, que l'antiquité mythologiques avoit donnés à la Vierge de nos Constellations. Ces traits étoient parfaitement connus; car il n'y a point de Constellation, suivant la remarque de Théon (2), sur laquelle on ait fait autant de fables. La raison en est simple : elle présidoit par son lever à minuit à l'ouverture de l'année solstitiale; et, trois mois après, à l'Equinoxe du printemps, par son lever à 6 heures du soir, ou au commencement de la nuit. Ces liaisons avec les deux principales époques du temps dûrent lui faire jouer un grand rôle. Joignez à cela, que son lever Héliaque en automne annonçoit aussi le commencement de cette saison et la retraite du Soleil. Elle dut donc être un personnage important, sous le nom d'Isis, de Cérès, etc.

Le fleuve que la terre engloutit (3), et que le Dragon ou le Serpent vomit pour submerger la femme, est pareillement une des Constellations, qui se trouvent en aspect avec la Vierge. Les Astrologues l'avoient uni à ce signe, à cause de la coïncidence de son coucher avec le lever du signe de la Vierge. Eratosthene Hipparque, et les Calendriers imprimés dans le 3e. Tome de l'Uranologie du Père Petau, mettent sous l'ascension de la Vierge le coucher ou la disparition des étoiles du fleuve d'Orion ou de l'Eridan Céleste; et il suffit de placer un globe, de manière à ce que la Vierge soit le premier signe ascendant à l'Orient, pour s'assurer de la vérité de cette apparence. On doit sur-tout se rappeler, que c'étoit par des observations de cette nature, sur le lever ou le coucher des Constellations extrazodiacales, qui coïncidoit avec ceux des signes, que les Anciens fixoient la marche du temps, et grouppoient un certain nombre de figures monstrueuses, dont les influences s'unissoient à chacun des douze signes, avec lesquels ils correspondoient par un lever ou un coucher simultané. Ainsi le lever de la tête du Dragon ou du Serpent, coïncidant avec le coucher du fleuve d'Orion, au moment où la Vierge se levoit toute entière sur l'horizon, pour faire place à la Balance, a donné lieu à la fiction mystagogique, qui suppose, qu'à l'instant où la femme, à l'aide de ses aîles, s'envole, le Dragon vomit un fleuve, que la terre engloutit (4).

Revenons au Dragon lui-même. L'auteur de l'Apocalypse fait paroître dans le Ciel, à la suite de la femme, *un grand Dragon roux* (5), qui entraîna avec sa queue la troisième partie des Etoiles, et qui la fit tomber sur la terre. Ce Dragon s'arrêta devant la femme qui devoit enfanter, afin de dévorer son fruit, aussitôt qu'elle en seroit délivrée. La femme prend la fuite devant lui. Ce Dragon est le même Serpent, dit-on (6), qui s'appelle Diable ou Satan, et qui séduit l'univers, c'est-à-dire, qu'il est le principe du mal et des ténèbres, l'Ahriman des Perses.

(1) Arat. v. 117.
(2) Theon. Comm. p. 119. ibid. p. 118.
(3) Apoc. ibid. v. 15.
(4) Ibid. v. 15. et v. 16.
(5) Apoc. ibid. v. 3. 4.
(6) Ibid. v. 6-9-14.

Un des grands Génies ou Archanges, compagnons du Dieu Lumière, vint combattre le Dragon et (1) les Anges des ténèbres, qui succombèrent et furent vaincus, par la force que l'Agneau communiqua aux Anges de Lumière, ou aux Génies, compagnons d'Ormusd. Le Dragon est précipité à terre; voit son règne fini, et, après sa défaite, se retire vers les bords de la mer (2). Voilà à-peu-près le précis de son histoire.

Il n'y a personne qui ne reconnoisse à ces traits le fameux Typhon, ennemi d'Isis et d'Orus, celui que les Egyptiens peignoient avec des pieds et des mains de Serpent, et qu'ils disoient être roux, suivant Plutarque (3). Delà leur haine pour les animaux roux, parce que, disoient-ils, c'étoit la couleur de Typhon. Judas, suivant quelques traditions, Judas, qui trahit Christ, étoit aussi supposé roux. On trouve dans la fable Egyptienne un combat d'Orus et de ses compagnons contre un Serpent (4), qui poursuivoit une femme. Ce combat dura quelques jours, et Typhon fut enchaîné. Toutes ces fables, où sont exprimés les combats d'Apollon et de Python, d'Osiris et de Typhon, suivant le même Plutarque (5), sont du même genre, ainsi que d'autres fictions mystiques, qu'il n'est pas permis de révéler aux profanes. Il nous est possible d'en faire ici les rapprochemens, et de faire voir, que tout cela se réduit aux combats des Génies de Lumière contre ceux des ténèbres; et que la Théologie Egyptienne et Persane sur les deux principes en est la base.

Ce Dragon peut être le grand Dragon du pôle, appelé Python par les Astronomes anciens tels que Theon (6), et appelé fils de Typhon, par Hygin, fab. 30. C'est sur lui qu'Hercule appuie son pied; c'est lui qu'il terrasse. Hercule est le Génie Solaire, revêtu de la peau du Lion et de la massue. Ici c'est l'Ange (7) ou Archange Michel (*d*) qu'on nous présente terrassant ce Dragon. Je crois que Michel, toujours peint avec le Dragon sous ses pieds, n'est que le fameux Hercule Grec, que les Sphères représentent foulant aux pieds le Dragon. Tout ce que je sais au moins, c'est qu'on célèbre sa fête au lever de l'Hercule Céleste en Septembre (8), et que, comme l'Hercule de nos Constellations étoit revêtu de la peau du Lion, le Michel des Orientaux, suivant Origène, étoit peint avec une tête de Lion (9). Il y a entre ces deux images bien de l'analogie. Joignez à cela, que l'Hercule Michel se lève avec la Balance pour peser les ames, comme il pesa celle de Moyse. On pourroit suivre plus loin les rapprochemens: mais nous nous écarterions ici de notre sujet. Il paroît qu'à l'occasion du Dragon, dont le lever suit celui de la Vierge, l'auteur de l'Apocalypse a inséré la fable de sa défaite par Michel, comme les Astronomes Grecs et Latins, en parlant du Dragon du pôle, ne manquent pas d'insérer sa défaite par Hercule. Ainsi, on peut regarder ce qui est dit ici comme une anticipation sur le combat de l'Ange, qui a la clef de l'abyme, et qui défait l'ancien Serpent, appelé Satan ou le Diable, c. 20.

Au reste, c'étoit à cette époque du printemps, que l'on célébroit la victoire d'Apollon sur le Dragon du Pôle, ou sur le Serpent Python, qui avoit poursuivi Latone sa mère.

Les Egyptiens, à pareille époque, célébroient le triomphe d'Ammon, ou du Dieu Agneau ou Bélier; et cette

(1) Ibid. v. 8-11.
(2) Ibid. v. 18.
(3) De Isid. p. 359-362.
(4) Ibid. p. 358.
(5) Ibid. p. 36.
(6) Theon. p. 113.
(7) Apocal. Ibid. c. 12. p. 7.
(8) Hygin. l. 2. c. 5. Germanic. in Dracon.
(9) Origene. Contr. Cels. l. 6. p. 304.

fête étoit accompagnée d'une autre, appelée défaite de Typhon, dans laquelle on tuoit le *Crocodile*, symbole du mauvais principe (1).

C'est sous le régne d'un certain Prince, appelé *Crios* ou Bélier, qu'arriva la défaite de Python, jeune brigand d'Eubée, dont les Poëtes, dit-on, firent un Dragon, tué par Apollon, pour avoir attaqué son Temple. On voit que cette tradition allégorique, rapportée par Pausanias (2), nous ramène toujours à *Aries*, ou au signe, sous lequel le Dieu Lumière triompha du Serpent du Pôle, qui en automne ramenoit les ténèbres tous les ans. Ce phénomène astronomique a été rendu par mille fables, mille contes différens.

Les Perses également, à la fin de leur année, quelques jours avant l'Équinoxe du printemps (3), détruisent les productions du mauvais principe, Ahriman, et marquent tout de rouge, comme faisoient les Israélites à la cérémonie du passage de l'Agneau. Ils emploient les Talismans, qui doivent détourner l'effet de la morsure des Scorpions, anéantir la force de leur venin (4). On sait que le Scorpion céleste, dont ces Talismans portoient l'empreinte, étoit le signe de Typhon et d'Ahriman.

Ainsi on voit, que par-tout on retrouve des cérémonies, des fêtes et des traditions, qui annoncent la commémoration de la destruction du mauvais principe, de ses Génies et de ses œuvres, qu'anéantit le principe Lumière, en retournant à l'Agneau Equinoxial, par le sang duquel l'Apocalypse v. 11. dit, que Michel et ses Anges vainquirent le Dragon et ses Anges, qui se trouvèrent plus foibles, et qui depuis ce temps-là ne parurent plus au Ciel. C'est-à-dire, que du moment où le jour reprit son empire sur les nuits, et le bien sur le mal et l'hiver, les Génies, à l'influence desquels on devoit les ténèbres, et le mal périodique de la terre, n'eurent plus aucune action, et qu'Ormusd les enchaîna.

On voit dans la Théologie des Perses, ou dans le Boundesh (5), Ahriman avec ses Génies, qui, sous la forme d'un Dragon, veut combattre la Lumière; et qui ensuite vaincu saute du Ciel en terre, au mois Farvardin, ou équinoxial (Hyd. p. 140.) et court du côté du midi, où il brise le monde, et porte les ténèbres et le ravage (*e*).

L'Apocalypse, (6) après le combat de Michel et de ses Anges contre le Dragon, dit que celui-ci fut précipité en terre, et alla faire la guerre aux autres enfans, qui gardent les commandemens de Dieu. Il invite les Cieux, et ceux qui y habitent, à se réjouir. Que de ressemblance dans les deux Théologies!

Le Dragon Céleste à ce moment n'a encore que la tête près du bord oriental, et ne se lève qu'après la Vierge. Le reste de son immense corps est à l'occident, et touche les montagnes vers le nord, au-dessus de la mer, où il ne se plonge pas, parce qu'il est toujours sur l'Horizon; mais alors il est dans le plus grand degré de dépression possible. Aussi dit-on, qu'il est précipité du Ciel, et qu'il s'arrête sur les bords de la mer. Il se trouve tout entier rejeté hors du méridien vers le bord occidental. Voilà son apparence Astronomique. Quant à son état Physique, il est sans influence, puisque le mal de l'hiver et les ténèbres vont être détruits, par le retour du Soleil dans l'hémisphère supérieur.

(1) Kirker. Œdip. T. 2. pars 2. p. 260. etc
(2) Pausan. in Phocicis, p. 322.
(3) Anquetil. Zend. Avest. T. 2. p. 577.
(4) Hyd. Rel. Pers. p. 259.
(5) Zend. Avest. T. 2. p. 351 et 353.
(6) Apocalyp. c. 12. v. 9.

On l'appelle le grand Dragon (1), parce qu'il est excessivement grand, dit Théon. Virgile l'appelle *Maximus Anguis* (2). Germanicus Cæsar (3), *Mirabile Monstrum*, *Immanis Serpens*, Hygin. fabl. 30. *Immanis Draco, Typhonis filius*. Le même Auteur, liv. 2, nous dit de cette Constellation du Dragon, *hic vasto corpore ostenditur, inter duas Arctos*. Son corps comprend l'étendue de sept signes, comme le remarque M. Hyde (4); c'est-à-dire, qu'étant très-près du Pôle, où les divisions des signes, ou plutôt les cercles de latitude qui les fixent viennent se réunir, il en occupe sept. Il n'est donc pas étonnant, qu'une Constellation aussi étendue soit représentée par l'auteur de l'Apocalypse, v. 3. et 4, comme un grand Dragon à sept têtes, qui entraînoit avec sa queue la troisième partie des Etoiles de la Constellation, qui alors tombent toutes vers le couchant. Peut-être même que les sept têtes représentent les sept signes qu'il comprend; d'autres y pourroient voir ses sept principales Etoiles, qu'ont remarquées les Astronomes Arabes (*f*), qui en ont appelé cinq les cinq Dromadaires (5), et les deux autres les deux Loups, suivant Bayer, tab. 3. D'autres y verront aussi une allusion à son influence sur les sept Sphères, semblable à celle des sept cornes de l'Agneau. Il règne toujours beaucoup d'arbitraire dans ces explications de détail; heureusement elles ne font rien aux grands traits, que nous voulons saisir, ainsi qu'aux rapports des masses générales et de l'ensemble de tout l'ouvrage, avec la Théologie et l'Astrologie ancienne. C'est dans les Cieux, que l'auteur voit cette femme; et la Vierge des Constellations s'appelle par-tout παρθενος ερανιη, ou Vierge du Ciel ou Céleste. C'est dans les Cieux qu'il voit le grand Dragon: et celui du Pôle s'appelle aussi δρακων ερανιος, Dragon Céleste. Nous voyons donc ce qu'on nous montre, et dans le lieu où l'Hiérophante appelle nos regards. C'est une remarque que l'on ne doit jamais oublier, et qui doit donner un nouveau degré de vraisemblance au choix des moyens de solution, que nous employons pour expliquer les tableaux mystiques du Ciel Apocalyptique, qui se trouve être le même que le Ciel Astrologique.

(1) Theon. Comm. ad Arat. p. 113.
(2) Virgil. Georgi. 8.
(3) Gemin. Cæs. c. 2.
(4) Hyde, Comment. ad ulug. beig. p. 13.
(5) Cæsius, p. 112.

CHAPITRE TREIZIEME.

En suivant la série des aspects, que nous présente le Ciel Astrologique, au moment où le Soleil arrive à l'Equinoxe de printemps, au lever de la Vierge Céleste, accompagnée du Vaisseau qui se lève à son midi, et de la tête du Dragon qui la suit au nord, nous appercevons au couchant, sur les bords de la mer, déjà emportée dans les flots, au-dessus desquels elle élève encore la tête, la grande Constellation de la Baleine, placée sous le Bélier et les Poissons. Cette Constellation monstrueuse, appelée par Aratus (1) le grand monstre, fut figurée diversement dans différens siècles chez différens peuples; et il paroît, qu'en général on a eu envie d'y peindre un monstre marin, d'une espèce quelconque, pourvu qu'elle fût monstrueuse. Aussi a-t-elle porté différens noms, tels que ceux de *Draco*, *Leo*, *Ursus marinus* et *Pardus*, comme on peut le voir dans Blaeü (2) Bayer, dans son Uranometrie (3) dit, que les astérismes de cette Constellation semblent demander plutôt qu'on y peigne le Dragon marin, que la Baleine; et que plusieurs Sphères anciennes et plusieurs monumens antiques, trouvés à Rome, lui donnent cette figure. Théon lui donne le nom générique de *bête féroce* (4). Les Hébreux et les Arabes l'appellent le Lion marin (5). C'est peut-être le fameux Dragon, gardien de la Toison d'or, dont nous avons parlé dans la fable des Argonautes, et qui étoit né des mêmes parens que l'Hydre et le Dragon du Pôle. Ces différentes dénominations du monstre placé sous *Aries* ont été réunies dans le monstre marin, que nous présente l'auteur de l'Apocalypse, au commencement de ce 13e. chapitre. L'auteur y voit du côté de la mer, conséquemment au bord occidental, au couchant, une bête qui avoit sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphême. « Cette » bête étoit semblable à un Léopard (6); » ses pieds étoient comme des pieds » d'ours; sa gueule comme la gueule » d'un Lion, et le Dragon lui donna sa » force et sa puissance ». On voit, que cet animal monstrueux est un composé des différens monstres marins, que les Sphères anciennes ont peints sous *Aries*, et désignés sous le nom générique de *Cete*, gros poisson du genre monstreux des Cetacés. C'étoit un animal qui tenoit du Dragon, de l'Ours, du Lion et du Léopard, suivant le génie des peintres, et qui n'avoit peut-être été ainsi peint, qu'afin de rendre plus effrayant le monstre, auquel on supposoit qu'avoit été exposée Andromède. Racine s'est étudié également à composer des parties du Taureau, et du Dragon le monstre marin, dont la vue effraya les chevaux d'Hippolyte. Ce monstre, qui apparut du côté de la mer, est absolument le même que les Sphères anciennes placent dans le premier décan d'*Aries*, sous le nom de *Piscis ex mari*. Sa queue se lève avec *Aries*: voilà pourquoi la Sphère Persique dit *Cauda piscis ex mari, instar*

(1) Aratus, v. 629.
(2) Cæsi. Cæl. Astron. p. 225. Stoffler. c. 14.
(3) Bayer, Tab. 36.
(4) Theon, p. 144.
(5) Kirker, T. 2. p. 1. p. 199. Nabod. Elem. Astrol. p. 207.
(6) Apocalyp. c. 13. v. 2.

viperæ

viperœ in felle. La preuve que c'est elle, que désigne cette Sphère, c'est que la poitrine et la tête de la Baleine achèvent de se lever avec les derniers degrés d'*Aries*; car elle monte à reculon; et la Sphère place au dernier décan, *pectus piscis cùm capite ejus*; ce qui ne convient qu'à la Baleine. Ce poisson qui sort de la mer, et qui a le caractère de la vipère, est bien semblable à ce monstre, qui sort de la mer dans l'Apocalypse, et auquel le Dragon donne sa puissance. D'ailleurs tous deux étoient fils des mêmes parens, et le coucher de l'un et de l'autre se fait en même temps.

Le Prophète Juif, appelé Daniel, au lieu de faire un animal composé de ces quatre animaux différens, Dragon, Lion, Ours, Léopard, en a au contraire fait quatre animaux différens, et en cela il a dû s'écarter du texte astrologique, que Jean et lui ont copié. Mais l'un et l'autre ont évidemment puisé aux mêmes sources; et les quatre animaux de Daniel, et l'animal aux quatre formes de l'Apocalypse sont absolument la même chose. Voici ce que dit Jean (1): « Je vis s'é-» lever de la mer une bête, qui avoit » sept têtes et dix cornes, et sur ses » cornes dix diadèmes. Cette bête étoit » semblable à un Léopard; ses pieds » étoient comme les pieds d'un Ours; » sa gueule, comme celle du Lion; et » le Dragon lui donna sa force et sa » puissance ».

Voici ce que dit Daniel. (2) « Je vis » quatre grandes bêtes fort différentes, » qui s'élevoient hors de la mer. La » première étoit comme un Lion. La » seconde ressembloit à un Ours. La » troisième à un Léopard; et la qua-» trième étoit terrible et extraordinai-» rement forte. Elle avoix dix cornes ». N'est-ce pas évidemment ce Dragon effrayant, qui donne sa force et sa puissance à la bête à dix cornes, qui a une gueule de Lion, des pieds d'Ours, et qui ressembloit aussi au Léopard? Il paroît, que l'un a désigné séparément les Constellations, qui se lient avec la Baleine, dans leur aspect; tandis que l'autre, suivant le génie Egyptien, en a composé un seul animal monstrueux. La queue de la Baleine se couche au lever du Lion, et au coucher du Dragon; elle se lève au coucher du Loup, appelé *Pardus* chez les Hébreux, et avec le passage au méridien inférieur de la grande Ourse. Ces quatre aspects ont été séparés par Daniel, et unis par Jean; mais c'est l'Astrologie qui a fourni le type des quatre animaux, et de l'animal monstrueux, composé des quatre de Daniel.

Pour achever de nous convaincre de l'identité, il est à propos d'observer, que dans l'Apocalypse elle a une tête blessée (3); que les dix cornes désignent des Rois, qui donnent à la bête leur force et leur puissance, qui doivent combattre contre l'Agneau, et que l'Agneau doit vaincre. Elle a une bouche qui blasphême. Dans Daniel (4), des cornes sont aussi arrachées à la bête. Elle avoit aussi une bouche qui blasphémoit. Il est dit dans l'Apocalypse, qu'il lui fut donné le pouvoir de faire la guerre aux Saints, et de les vaincre; et qu'elle n'ouvroit la bouche que pour blasphémer contre Dieu (5).

Il est dit pareillement dans Daniel, c. 7. v. 21, que cette corne fit la guerre contre les Saints, et avoit l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'ancien des jours parût. Que les dix cornes sont dix Rois, (c. 7. v.) dont l'un parlera insolemment contre le Très-Haut, et exercera sa puissance jusqu'à un temps,

(1) Ibid. c. 13. v.
(2) Daniel, c. 7. v. 3.
(3) Apocalyp. ibid. c. 13. v. 3. c. 17. v. 12.

v. 2-20.
(4) Daniel, c. 7. v. 8. v. 2-20.
(5) Apocalyp. c. 13. v. 7.

deux temps et la moitié d'un temps, et ensuite le jugement se fera.

L'Apocalypse, c. 1. v., suppose aussi que la bête reçut le pouvoir de faire la guerre 42 mois; c'est-à-dire, un temps ou un an, plus deux ans six mois. Car en prenant un temps pour un an, un temps, deux temps, et un demi-temps font trois ans et demi, ou 42 mois, ou autrement, comme il est dit ailleurs, c. 11. v. 3, douze cent soixante jours. C'est à ce nombre que se réduisent ces différentes expressions mystiques de la *moitié* de sept ans. Enfin ce qui doit déterminer d'une manière non équivoque la ressemblance des tableaux, c'est que le chapitre suivant, dans l'Apocalypse, nous présente pour premier tableau l'image de l'Agneau debout sur la montagne de Sion, (c. 14. v. 1.) de cet Agneau triomphateur de la Bête et du Dragon; et que l'ouverture du chapitre de Daniel, qui suit celui où l'on donne la même description des quatre animaux, se fait aussi par l'apparition d'*Aries*, ou d'un Bélier debout devant les marets.

Cet Agneau est évidemment *Aries* placé sur la Baleine, et qui monte avec elle; tandis qu'au-dessus de lui, plus au nord, monte un autre monstre, composé des attributs de l'Agneau et du Serpent; c'est la fameuse tête de Méduse. Ces tableaux, inséparables dans la Sphère, ont aussi été réunis ensemble dans l'Apocalypse. En prenant une Sphère, on verra que lorsque la tête du Bélier monte sur l'Horizon, *Aries* se trouve placé entre la queue de la Baleine, plus au midi que lui, et Méduse plus au nord, qui montent ensemble. Aussi la Sphère Persique, qui, au premier décan, met le monstre marin avec le Triangle, place au second décan l'autre moitié du Triangle, avec la tête de Méduse, appelée *Caput Dæmonis*, comme la nomment les Hébreux, et avec eux une Bête, *Dimidium Bestiæ*. La Sphère Barbare à ce même décan place avec le Triangle, *la tête et les cornes d'Aries*. Ces cornes d'*Aries*, qui dans leur ascension, s'unissent à la tête de Méduse et à ses Serpens, ont donné lieu aux Peintres et aux Graveurs de représenter Méduse avec des cornes de Bélier, qui s'unissent à des Serpens, c'est-à-dire, avec les attributs de l'Agneau unis à ceux du Dragon, comme on peut le voir sur cette Agathe-Onyx, dont nous avons déjà parlé. C'est cet emblême astrologique, qui a été désigné dans l'Apocalypse (1) par une seconde Bête, qui avoit des cornes semblables à celles de l'Agneau, et qui parloit comme le Dragon. Elle exerce toute la puissance de la première Bête en sa présence; c'est-à-dire, qu'elle unit son influence à celle de la Baleine, et se groupe avec elle parmi les Constellations, qui fixent le terme de l'année et l'arrivée du Soleil dans *Aries*, où la nature doit être régénérée, et un nouvel ordre de choses succéder à l'ancien, par l'action du Soleil sur la terre, que ses rayons vont rajeunir et féconder.

L'Auteur ajoute, que cette Bête fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du Ciel sur la terre devant les hommes (2). Il semble la revêtir de toute la force de la magie, en lui donnant le pouvoir de guérir la Bête, qui avoit été frappée d'un coup d'épée, d'en animer l'image, de la faire parler. Cette puissance magique avoit été attribuée à Méduse, et en particulier elle avoit l'art de faire tomber le feu du Ciel sur la terre. Cedrenus nous dit que Persée, celui qui de son épée frappa la Baleine, enseigna aux Perses la magie de Méduse (3), en vertu *de laquelle le feu descendoit du Ciel*. Ce

(1) Ibid. v. 11.
(2) Ibid. v. 13.
(3) Cedren. p. 22.

sont ces traditions Persiques sur Persée et sur Méduse, que l'auteur de l'Apocalypse a consacrées dans ce chapitre, lorsqu'il nous dit, que le monstre à cornes de Bélier, et qui avoit les attributs et le langage du Serpent, faisoit beaucoup de prodiges, et entre autres, qu'il avoit fait descendre le feu du Ciel. C'est ce feu sacré immortel, qu'on allumoit à Rome et dans tout l'Orient sur les autels à l'Equinoxe, au lever de Méduse et de Persée, et que les Mages entretenoient dans leurs temples, le feu étant la plus grande Divinité de la Perse. Delà sans doute l'origine de cette tradition sur Méduse et sur la fonction qu'on lui attribuoit. Elle étoit placée sur ce Bélier, dont l'image est encore représentée dans une grotte en Egypte, et qui se trouve couché sur un bûcher, que des Prêtres allument, en tirant des rayons du Soleil, qu'ils touchent de l'extrémité du doigt, le feu éternel qui doit le consumer.

C'étoit au printemps, que les traditions Egyptiennes portoient que le feu céleste avoit autrefois embrasé la terre (1). C'étoit sur le second décan d'*Aries*, auquel correspondoit Méduse ou *Caput Cacodæmonis*, comme nous l'avons vu plus haut, que les anciens Astrologues composoient un sceau magique, ou le Talisman solaire, marqué du nombre mystique 666. Ce sceau, que chacun devoit porter sur soi, avoit la vertu merveilleuse de rendre heureux en tout celui qui en étoit muni, de le rendre redoutable, de lui faire obtenir des Princes et des Rois tout ce qu'il souhaiteroit, de faire retrouver ce qu'on avoit perdu, et d'attirer les bénédictions du Ciel sur chacun, et sur tout ce qui lui appartenoit. C'étoit-là un grand secret, disoient les Astrologues.

Voici maintenant ce que dit l'Apocalypse à l'occasion de Méduse, qui est placée au-dessus d'*Aries*, comme la Baleine au-dessous, laquelle semble, en quelque sorte, porter sur sa tête ce Décan, ou, pour mieux dire, tout *Aries*. Elle fera encore (2), que tous les hommes petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçoivent le caractère de la Bête dans leur main droite et sur le front; et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui qui aura le caractère et le nom de la Bête ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse. Que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la Bête. Ce nombre est 666. Que de ressemblance dans les deux idées! D'abord le nombre est absolument le même. L'Astrologue dit, *c'est un grand secret.* L'Apocalypse, *c'est ici la sagesse.* L'Astrologue prétend, qu'avec ce signe on réussit en tout. L'Apocalypse prétend qu'on ne peut s'en passer, soit qu'on veuille acheter, soit qu'on veuille vendre. Il y a donc beaucoup d'apparence, que le sceau fameux, dont le Mystagogue veut qu'on se serve et que le Magicien veut que chacun s'applique, et qui contient le nombre mystique 666, n'est autre chose que le *Sigillum* Astrologique, marqué du nombre 666. On le consacroit au moment où le Soleil dans le Bélier s'unissoit aux deux Constellations de la Baleine, ou du monstre marin et de la Méduse Céleste, entre lesquelles *Aries* et le Soleil équinoxial se trouvoient placés. Non-seulement l'identité du nombre, mais le lieu du Ciel auquel l'Astrologue l'appliquoit, et qui est précisément le même où nous avons fixé notre Sphère, depuis le moment que nous expliquons les tableaux de l'Apocalypse, à l'instant où la révolution s'achève, et où l'univers va être régénéré, favorise pleinement notre conjecture. Un pareil accord seroit bien difficile, s'il n'étoit pas fondé sur la vérité elle-même; et si ce n'étoit

(1) Epiph. adv. Hæreses.

(2) Apocal. ibid. v. 16.

par là cette idée Astrologique, que l'Hiérophante Jean a voulu appliquer à la Baleine et à Méduse, parce qu'elle s'y trouvoit liée dans la science secrète de l'Astrologie et de la Magie, dont on attribuoit à Méduse et à Persée la merveilleuse invention.

On sait, que, dans la fixation des saisons, non-seulement les levers et les couchers du soir étoient observés, mais encore ceux du matin, au lever du Soleil. C'est ce que Daniel appelle vision du soir et du matin, c. 8. v. 26. Or, si le soir le coucher de la Baleine et le lever du Vaisseau, de la Vierge et du Dragon déterminoient l'Equinoxe, le lever de Méduse, et l'ascension de la queue de la Baleine, avec les cornes du Bélier et Persée, le marquoient le matin à l'Orient. C'est sans doute ce changement d'aspect, qui a fait désigner le couchant par le côté de la mer, et le levant par le côté de la terre. L'auteur voit donc le soir, du côté de la mer, la Baleine ou le monstre, dont une partie, c'est-à-dire la queue, est couchée, et a entièrement disparu. Mais bientôt cette partie blessée, ou couchée redevient visible le matin à l'orient, du côté de la terre, au lever de l'Agneau et de Méduse, qui ramène cette queue, *cauda piscis*, à l'Horizon supérieur. C'est ainsi, qu'on doit entendre ce que dit l'auteur de l'Apocalypse (1), qu'il avoit vu du côté de la terre une Bête, qui avoit les cornes de l'Agneau, parloit comme le Dragon, et qui exercoit la puissance de la première Bête, en présence de cette première, dont la plaie avoit été guérie.

Le côté de la terre nous semble être le bord oriental, et la guérison de la partie blessée de la Bête, lorsqu'elle étoit *ex mari* du côté de la mer, est l'apparition de sa queue à l'orient, ramenée avec Méduse et le Bélier; et qui étoit cachée à l'occident, lorsque l'on consultoit l'aspect du Ciel le soir, au lever de la Vierge et du Vaisseau. L'auteur a donc fait deux fois usage de la Baleine; la première fois, lorsqu'il parle des aspects du soir, la queue de la Baleine étant cachée dans les flots, tandis que sa tête est encore au-dessus. La seconde, lorsqu'il marque l'aspect du matin, où cette même queue, qui s'étoit couchée la première, reparoît par la même raison la première avec Méduse et avec la tête du Bélier, ou d'*Aries*, qui est alors le premier signe à l'orient, où il va ouvrir les portes du jour, ayant sur son dos le Dieu de la Lumière, qui doit entrer dans son triomphe. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que le Bélier ou l'Agneau est le premier des douze signes qui paroisse à l'orient, accompagné des deux monstres, dont on vient de voir la description dans la Sphère, sçavoir *Bæstia et Caput Demonis*, que suivoient *Caput Arietis et Cornua ejus*, dans les Sphères Orientales d'Aben-Ezra, et dans le véritable ordre du monde, comme on peut s'en assurer avec une Sphère. L'Apocalypse pareillement fait marcher à la suite des deux tableaux monstrueux, qu'elle vient de présenter, celui d'*Aries* ou de l'Agneau sacré placé sur la montagne de Sion, entouré des 12 Tribus, que nous avons vu ailleurs, casées chacune sous un des douze signes du Zodiaque, dans la distribution du camp des Hébreux.

(1) Ibid. c. 11. v. 13.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Voici comme débute l'Hiérophante Astrologue (1). « Je regardai encore, et » je vis l'Agneau debout sur la mon» tagne de Sion, et avec lui 144 mille » personnes, qui avoient son nom et le » nom de son père écrits sur le front ».

Je vis l'Agneau, ou, comme dit le Grec, un Agneau debout sur la montagne. Cet Agneau est évidemment celui que place la Sphère, au premier décan du premier signe. C'est ce Bélier que les Perses nomment l'Agneau; ce Bélier ou cet Agneau, que nous verrons ailleurs à la tête de la ville Sainte, qui a douze portes, distribuées trois par trois, comme les saisons, sur lesquelles étoient écrits les noms des 12 Tribus, et douze fondemens où sont les douze noms des douze Apôtres de l'Agneau. Le Ciel ici et l'Apocalypse nous présentent absolument le même tableau.

Daniel le nomme, comme les Grecs, le Bélier ou *Aries*, et il le place exactement aussi à la suite des quatre Bêtes ou animaux, dont l'union a fait la Bête monstrueuse de l'Apocalypse. Daniel ne le met point à l'orient, mais au couchant avec ces quatre animaux, dont le quatrième, le Dragon, est combattu par *Aries* ou par l'Agneau Equinoxial. L'auteur de l'Apocalypse décrit dans son c. 13. les deux monstres qui seront vaincus, et qui succomberont sous la puissance de l'Agneau, et il place, à l'entrée du quatorzième, comme nous venons de le voir, l'apparition de l'Agneau. Daniel décrit, dans son septième chapitre, le même monstre (2), qu'il décompose en ses quatre parties, et il commence pareillement son huitième ou le chapitre suivant, en disant: « Je » levai les yeux, et je vis un *Bélier*, » qui se tenoit devant les murs, et » qui donnoit des coups de cornes con» tre l'occident, l'aquilon et le midi; il » devint puissant, ensorte que les Bêtes » ne purent lui résister ». L'apparition du Bélier, qui est alors au couchant, est suivie de la Chèvre et de ses Chevreaux, qui s'élèvent au-dessus, sans être encore à l'Horizon, mais qui y descendent, et font fuir devant eux Persée et son Bélier. C'est ce phénomène Astronomique que nous peint Daniel (3), lorsqu'il ajoute à la description de son Bélier ces mots: « J'étois attentif à ce que je voyois, et » en même temps un Bouc vint du côté » de l'occident, au-dessus de la surface » de la terre. Il va jusqu'au Bélier, » que j'avois vu se tenir devant la porte; » il s'élance avec grande impétuosité » sur lui; l'attaque avec furie; le pré» cipite à terre, et personne ne peut » délivrer le Bélier de sa puissance ». Le Bouc devint ensuite extrêmement grand; mais sa grande corne se rompit, et il s'en forma quatre vers les quatre points Cardinaux du monde. Je remarque ici en passant, que les cornes du Taureau descendent avec lui. Peut-être est-ce là l'objet de l'allusion. Mais revenons à nos deux animaux. Le Bélier vaincu étoit à la porte, lorsque son adversaire le Bouc l'attaqua et le fit disparoître. On saura, que les Astrologues donnoient au Ciel deux portes, l'orient et le couchant. Il est évident, que c'est de cette dernière qu'il est question, puisque Daniel apperçut le Bouc *ab occidente*, du côté de l'occident; et que d'ailleurs ce n'est

(1) Apocalyp. c. 14. v. 1.
(2) Daniel, c. 8. v. 3.
(3) Ibid. v. 5.

qu'à l'occident, que le Bélier peut être vaincu et disparoître. L'auteur explique la signification de ces deux emblêmes. Il dit du Bélier, qu'accompagne Persée à son coucher, et que la Sphère barbare unit ensemble au troisième décan (1) *Perseus. Corpus Arietis*, Persée, qui, dans la Sphère Egyptienne de Kirker, est peint avec le Bélier, dont il porte les cornes pour coëffure, qu'il est le Roi *des Perses et des Mèdes* (2). On disoit précisément la même chose de Persée; et on supposoit, que c'étoit lui qui avoit donné son nom à la Perse, et celui de Méduse aux Mèdes, comme on peut le voir dans Cedrenus.

Il dit que le Bouc est le Roi des Grecs, (3) leur premier Chef. Ce Bouc, ou plutôt la Chèvre, accompagnée des deux Chevreaux, étoit précisément celle de Jupiter, Dieu des Grecs, celle qui l'avoit allaité, et qui lui fit donner le surnom d'Ægiochus, ou porte-chèvre (Hygin. l. 2. c. 14.) Ainsi, ce que Persée et son Bélier étoient pour les Perses, le Cocher et sa Chèvre l'étoient pour les Grecs. Chacun y voyoit sa première Divinité et le premier Chef de la nation.

Les Grecs disoient, que cette Chèvre avoit fait fuir les Titans et les Géans, qui furent chassés du Ciel (4). C'est bien là une victoire du Bouc sur les forts du Ciel, qui sont chassés et écrasés.

On observera aussi, que Daniel dit de ce Bouc (5), qu'il éleva sa corne jusqu'à l'armée du Ciel, contre les forts; qu'il les fit tomber du Ciel et les foula aux pieds.

Ce sont là les événemens qui doivent s'accomplir au dernier jour de la malédiction, c'est-à-dire, à la fin de l'hyver ou de l'âge de fer; au moment où le printemps ramènera l'âge d'or et régénérera la nature, et où arrivera la fin et la consommation des siècles. Nous ne suivrons pas plus loin l'examen de la fiction mystagogique de Daniel, sur la ruine de l'ancien monde, et sur la consommation des siècles, caractérisée par les signes Célestes, qui devoient marquer cette époque, et fixer le retour du Soleil à l'Equinoxe, époque de l'année où nous avons déjà dit, que les traditions anciennes des premiers Chrétiens fixoient l'avénement du grand Juge, la fin de l'ancien ordre de choses, et l'établissement d'un nouvel ordre, dont *Aries* ou l'Agneau symbolique du Soleil seroit le Chef. Revenons à cet Agneau, que l'auteur de l'Apocalypse nous montre ici sur la montagne, avec le cortège duodécimal du Soleil. La montagne de Sion, sur laquelle paroît l'Agneau, me semble être le bord oriental ou la montagne, sur laquelle à son lever paroît le signe où le Soleil a le lieu de son exaltation. Son arrivée à ce point étoit fêtée dans tout l'orient, comme on peut voir dans M. Hyde, *de vet. Pers. Relig. c. 5. p. 125, etc.*

Les cent quarante-quatre mille personnes, qui avoient le signe sacré sur le front, sont évidemment les mêmes qui dans le c. 7. v. 3 et 4., sont appelés les serviteurs de Dieu, choisis dans les douze Tribus, à raison de douze mille par Tribu. Les rapports que cette fiction, comme nous l'avons fait voir, a avec le Zodiaque, doivent trouver ici leur application. C'est la suite naturelle des douze signes, dont le premier est *Aries*, qui porte le Soleil. C'est avec raison, que l'auteur de l'Apocalypse dit d'eux: « Ceux-là suivent l'Agneau par-tout où il va (6).

Ils s'unissent aux 24 vieillards (7), ou aux Génies, compagnons du Dieu de la Lumière, et aux Génies tutélaires

(1) Scaliger, not. ad Manil. p. 373.
(2) Daniel, c. 8. v. 20.
(3) Dan. c. 8. v. 21.
(4) Ibid. v. 10.
(5) Hygin. l. 2. c. 14. Lact. l. 1. c. 21. Eratosth. c. 13.
(6) Ibid. v. 4.
(7) Ibid. v. 3.

des Heures, pour former le concert des Cieux, et pour concourir à l'harmonie universelle du monde, dont l'impulsion première étoit censée partir du premier signe. C'est ainsi que dans Nonnus, Jupiter Ammon, ou le Dieu paré des cornes du Bélier, tue le Dragon Typhon, et entre dans sa gloire avec le printemps, au moment où se célébrent les nôces d'Harmonie, fille de Vénus.

Mais avant que le renouvellement de toutes choses s'opère, il faut préalablement que le grand jugement ait lieu. Nous avons vu, que l'auteur, après avoir placé son globe sur ses pivots et ses points fixes dans le ch. 4; avoir ouvert le livre de la fatalité, dans les ch. 5 et 6. et tracé, dans les chapitres suivans jusqu'au onzième, l'esquisse des tableaux effrayans des malheurs, qui doivent précéder le grand jour des vengeances, nous a conduit jusqu'au moment où le jugement va arriver, comme on peut le voir (1) dans l'avant-dernier verset de ce onzième chapitre: « Le temps de votre colère, Seigneur, est arrivé, dit l'Hiérophante; » le temps de juger les morts, et de » donner des récompenses aux *Prophètes* vos serviteurs, et aux Saints (les » initiés), et d'exterminer ceux qui ont » corrompu la terre ». Arrivé à cet instant fatal, l'auteur a appelé nos regards vers les Cieux, et nous a montré les signes célestes placés, tels qu'ils devoient être, d'après les traditions Mystiques et Astrologiques au moment de ce grand événement, ou à l'époque équinoxiale du renouvellement périodique de la nature. Ces signes étoient à l'orient et à l'occident, le Vaisseau, la Vierge Céleste, le Dragon, la Baleine et Méduse; et *Aries* qui occupoit le bord oriental, le matin de ce grand jour, et qui traînoit à sa suite l'ordre duodenaire des signes, qui, avec les 24 heures, forment l'harmonie universelle.

L'auteur porte ensuite ses regards sur le milieu du Ciel, qui étoit encore un des points principaux des déterminations Astrologiques. Il y voit trois Constellations brillantes, qui sont l'Aigle, le Vautour Céleste et le Cygne. L'un de ces trois oiseaux est un des quatre animaux, qui caractérisent les quatre Evangélistes; c'est celui de Jean. Comme dans les principes des Chaldéens et des Perses, les Constellations et les Etoiles renfermoient des Génies et des Intelligences, ou étoient conduites par des Anges, l'auteur de l'Apocalypse les désigne sous le nom de trois Anges, qui volent au milieu du Ciel (2). « Je vis un Ange, » *qui voloit par le milieu du Ciel*, » portant l'Evangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui sont sur la terre, » à toute nation, à toute tribu, à toute » langue, et il disoit d'une voix forte: » craignez le Seigneur et rendez-lui » gloire, parce que l'heure du jugement est venue ». Il étoit suivi de deux autres, dont l'un annonçoit la destruction de la grande Babylone, qui doit s'accomplir dans le 17 et 18e. chapitre, et dont l'autre prédisoit la défaite de ceux qui auroient adoré la Bête et son image, et qui seront jetés dans l'étang de feu et de soufre; ce qui s'exécute dans le 19e.; après quoi le jugement arrivera, comme il arrive en effet au vingtième chapitre. Le jugement une fois exécuté, la nature se renouvelle, et un ordre de choses plus admirable se rétablit, dans les deux derniers chapitres 21 et 22.

Ainsi tout ce chapitre contient une inspection des signes célestes, qui présagent les deux grands événemens, qui vont accompagner le jugement; c'est-à-dire, le jugement et la condamnation de Babylone et celui des adorateurs du mauvais principe ou de la Bête.

(1) Ibid. c. 11. v. 18.

(2) Ibid. c. 14. v. 6.

Voilà ce qu'annoncent les intelligences, qui volent au milieu du Ciel.

Deux autres Constellations brillantes sont dans le même instant, placées aux extrémités du Ciel ; l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Chacune représente un Génie armé ou d'une faulx, ou d'une serpette. L'un est Persée, qui tient en main son *Harpé*, (1) ou *Faulx*, avec laquelle on dit qu'il coupa la tête à Méduse.

C'est ce qui lui fait donner par Nonnus l'épithète de *Drépanephore*, ou Porte-faulx (2). Stoffler (3) appelle cette arme *Ensis falcatus*. Cette faulx lui avoit été donnée par Vulcain, qui l'avoit composée du métal le plus dur. Persée est placé dans la voie lactée, formée de l'assemblage d'une foule de nébulenses et qui elle-même ressemble à un nuage blanc, répandu sur l'azur des Cieux. Tel se présente Persée aux yeux de l'observateur. A la partie opposée du Ciel, est la belle Constellation du Bootés, Icare, le Vendangeur, qui le premier apprit de Bacchus à cultiver le vin, et l'enseigna aux autres.

Il tient aussi une espèce de faucille, ou serpette, que les Astronomes appellent *Falx Italica, media seu brevior.*

Ces deux Constellations armées, *l'une d'une faulx, l'autre d'une serpette*, les seules, qui ayent de tels instrumens, sont nommées dans le calendrier d'Eratosthène, parmi les principaux Astres, qui se trouvent liés dans leur aspect avec le Bélier, et dont le lever et le coucher coïncident avec le lever d'*Aries*. L'inspection seule d'une Sphère suffit pour prouver, qu'au moment où monte *Aries*, Persée avec sa faulx est à l'Orient, appuyant ses pieds sur l'Horizon, et le Bootés, avec la sienne, appuye aussi ses pieds sur l'Horizon occidental, tous deux avec la même amplitude nord, ou à égale distance, vers le nord, des points d'orient et d'occident. Il y a grande vraisemblance, que ce sont ces deux belles Constellations, qui fixoient l'équinoxe du printemps, avec celles ci-dessus nommées, que l'auteur de l'Apocalypse a voulu désigner par les deux Génies armés de faulx, qu'il nous présente dans les Cieux (4). Le premier paroît sur une nue blanche, comme Persée au milieu de la *voie lactée*. Il ressemble au fils de l'homme, et il a sur sa tête une couronne d'or. C'est le beau Persée, l'amant d'Andromède, le fils de Jupiter et de Danaé, le Mithra des Perses, l'intelligence du Soleil et de la Lumière, celui qui préside à l'aurore du printemps. L'autre est le Bootés, le vendangeur Icare, dont les pieds touchent la terre à l'occident vers le nord, au moment où au midi l'autel se couche. Eratosthène marque cette époque de l'ascension d'*Aries* (5) par ces mots : « coucher de l'autel et du Bouvier Arctophylax ». Nous avons projeté ces deux Constellations.

L'Apocalypse dit, qu'un Ange sorti de l'autel cria à ce second Ange, qui est dans le Ciel armé de la faulx tranchante, jetez votre faulx, et coupez les grappes de la Vigne, parce que les raisins sont mûrs (*a*) ; comme un Ange avoit crié au premier, jetez votre faulx et moissonnez, parce que la moisson est mûre.

Il paroît, que l'auteur mystique a tiré de ces deux instrumens, mis dans la main des deux belles Constellations, qui étoient aux portes de l'orient et de l'occident à cette époque, un fondement d'allusions au grand jugement, désigné par l'emblême d'une moisson et

(1) Procl. c. 16.
Hygin. c. 3. c. 11. et Geman. Cæs.
(2) Nonnus, l. 47. v. 524.
(3) Stoff. c. 4. p. 83.
Ricciol. Almagest. p. 405.
Bayer. Tab. 5.
(4) Ibid. c. 14. v. 14-17.
(5) Uranologie Petav. T. 3. p. 143.

d'une

d'une vendange. C'étoit en quelque sorte l'induction naturelle, que l'Astrologue, qui consultoit les signes célestes, sembloit devoir tirer de l'aspect des Cieux. Une serpette et une faulx, deux instrumens tranchans, disoit-il en son langage, désignent mystiquement la dévastation par le tranchant du glaive vengeur du Seigneur, qui va moissonner le champ de l'univers. C'est là le double tableau allégorique de la destruction des profanes, dont le Ciel lui fournit l'idée, et qui marque assez bien le ravage qui va s'opérer parmi les générations coupables.

Quant à l'autel, d'où sort l'Ange qui avoit pouvoir sur le feu, on ne peut s'empêcher de reconnoître une allusion à la Constellation, dont le coucher coïncide avec celui du *Bootès*, et qui s'appelle *Thuribulum in quo prunæ fuisse dicuntur* (1).

C'étoit l'ouvrage des Cyclopes, ou des forgerons de Vulcain, Dieu du feu chez les Grecs et chez les Orientaux, dont les Grecs prirent leur Théologie.

Les Perses avoient aussi leur Ange du feu (2), ou qui avoit pouvoir sur le feu; et ce Génie présidoit à la Planète de *Mars*, qui a son domicile au Scorpion, dans la division duquel se trouve l'autel, placé près de la queue du Scorpion.

(1) Germ. Cæs. c. 37. Hygin. l. 2.

(2) Hyde, p. 64. Germanic. c. 37. Theon. 147.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Sur l'extrémité d'*Aries*, au-dessous des pieds de Persée, sur la division même qui fixe la séparation de l'année ancienne et de la nouvelle, sont les sept Pléïades (*a*), dont la conjonction avec le Soleil, et quelques siècles auparavant, dont le lever Héliaque annonçoit l'ouverture de l'année et du printemps; ce qui leur fit même donner le nom *Vergiliæ*, ou Astres du printemps. Tous les Poètes et les Calendriers anciens (1) attestent cette vérité Astronomique.

L'auteur de l'Apocalypse ouvre ce chapitre par leur apparition, désignée par celle de sept Anges, qui paroissent ensemble dans le Ciel, et qui avoient en main les sept dernières plaies, par lesquelles la colère de Dieu alloit être consommée. Remarquons, que c'est toujours dans le Ciel qu'il nous les montre, et conséquemment, que c'est là qu'il les faut chercher, à la suite de l'Agneau, qui est sur la montagne, et de l'homme à la faulx, placé sur un nuage blanc.

« Je vis dans le Ciel, dit l'auteur de » l'Apocalypse (2), un autre prodige » grand et admirable. C'étoit sept An- » ges qui avoient les sept dernières » plaies, par lesquelles la colère de » Dieu est consommée ».

L'auteur fait sortir du tabernacle du témoignage, qui s'ouvrit dans le Ciel, ces sept Anges qui portoient les sept plaies (3).

Ce tabernacle, d'où sortent ces sept

(1) Hygin. l. 2. et l. 3. c. 20.
(2) Ibid. v. 1.
(3) Ibid. v. 5.

Génies, offre une allusion à la Constellation elle-même, appelée chez les Phéniciens et les Hébreux, *Succoth Benoth* (1); nom que l'on traduisoit par *Tabernaculum Filiarum*, comme on peut le voir dans Selden et dans Kirker. C'est cet assemblage d'étoiles, appelées vulgairement Poussinière, que l'on voit représenté dans le Planisphère Egyptien sur le Taureau Céleste, à la division duquel réellement il appartient.

Ce Taureau est un des quatre animaux, et des signes fixes, dont nous avons parlé plus haut. Aussi l'auteur de l'Apocalypse dit-il (ibid. v. 7.), que ce fut un des quatre animaux qui leur donna les sept coupes d'or, pleines de la colère de Dieu. C'est-à-dire, que le Taureau sur le dos duquel sont les Pléiades, leur communique toute la force qu'il exerce conjointement avec elles sur toute la nature. Cette force, ou cette influence étoit, suivant les Auteurs anciens, terrible pour la terre et pour la mer. Germanicus Cæsar, parlant de leur coucher au printemps, les caractérise ainsi. *Sydus vehemens et terrâ marique turbidum.* Aussi allons-nous bientôt voir, que les deux premières coupes qu'elles versent, portent le ravage sur la terre et sur la mer (2). L'expression même de coupes peut contenir une allusion à ces astres pluvieux, ainsi qu'aux Hyades qui les accompagnent, et qu'on représentoit comme des Nymphes, qui versoient de leurs urnes la pluie sur la terre. C'est ainsi qu'elles sont représentées dans Montfaucon, dans un monument où les Héliades pleurent la chute de Phaéton leur frère.

L'auteur (3) les voit placées près d'une mer de verre mêlée de feu, que nous avons déjà vu représenter la partie supérieure du firmament où sont les quatre animaux, et les Pléïades groupées sur la section du Taureau, ou d'un de ces quatre animaux (4).

C'est sur cette mer ou au-dessus du firmament, que les initiés vainqueurs de la Bête, et les compagnons du Dieu Lumière sont réunis, et chantent le cantique du fameux passage sous *Aries*, ou le cantique de l'Agneau Equinoxial, qui se dégage en partie des rayons du Soleil. Il annonce le retour du Dieu à l'Hémisphère supérieur, lorsqu'après avoir franchi la ligne, qui sépare l'empire du mal et des ténèbres de celui du bien et de la Lumière, il va rendre à la nature sa première beauté. En même temps, dit Julien, il attire en haut les ames vertueuses, que l'analogie de leur nature attache à ses rayons victorieux. « Et je vis une mer (*b*), continue l'Apocalypse (5), comme du » verre mêlé de feu; et ceux qui étoient » demeurés victorieux de la Bête, de » son image et du nombre de son nom » étoient sur cette mer de verre, et » avoient des harpes. Ils chantoient le » cantique de Moyse, et le cantique de » l'Agneau, et ils le louoient de ce qu'il » alloit manifester ses jugemens » (6).

Ce fameux cantique de Moyse se chante encore tous les ans au Jeudi-Saint, au trait de la seconde prophétie. Ce cantique de Moyse et de l'Agneau, comme l'ont très-bien observé les interprêtes, est celui que chanta Moyse après la délivrance du peuple, soustrait à la tyrannie de l'Egypte, après le fameux passage de la mer Rouge, avant d'arriver à la terre heureuse où coulent le lait et le miel. Ce cantique ne pouvoit nulle part trouver mieux sa place, que dans une fiction mystique, qui est absolument de la même nature, quoique d'une broderie différente, et il devoit naturellement être amené au

(1) Hyd. Comm ad Ulugbeigh. p. 33. S. lden. Syntagm. 2. c. 7. p. 309 et 329. Œdipus, T. 1. p. 356, etc.
(2) Ibid. v. 7.
(3) Ibid. v. 2.
(4) Hygin. l. 2. Germanic. ad Arat. c. 22.
(5) Ibid. v. 2.
(6) Ibid. v. 3.

moment où nous sommes. Car c'est ici le temps où l'ame va être affranchie de l'empire du mal et des ténèbres, et passer dans le monde Lumière, après la défaite du Dragon, et la fuite du peuple initié loin de Babylone, qui va être anéantie, à l'instant où l'Agneau régénérateur associera les ames vertueuses à sa victoire. Dans l'un et l'autre ouvrage, ce sont les douze tribus, soit d'Elus, soit de fils d Israël, qui par le sang de l'Agneau vont être soustraites aux fléaux terribles, dont le monde, désigné sous les noms soit d'Egypte, soit de Babylone, va être frappé. C'est absolument la même idée mystique, rendue en deux façons. Dans l'une et dans l'autre, le salut arrive par l'Agneau ou par *Aries*, sous lequel se fait le passage à un meilleur ordre de choses, dans le monde soit Physique soit Mystique. C'est alors qu'en Egypte on marquoit tout de rouge, dans une cérémonie commémorative de l'embrasement du monde (1).

Nous voilà donc arrivés au moment fatal de la destruction universelle, qu'accompagne le grand jugement. Jusqu'à ce moment, personne n'entrera dans le Ciel de Lumière, qui doit s'élever sur les ruines du monde de ténèbres. Il faut que tout soit consommé dans ce que Daniel appelle l'ancien des jours; et que la séparation des amis de la Lumière, d'avec ceux des ténèbres, soit faite, afin que ceux-ci restent sous les débris de la matière du monde, avec le prince du chaos et des ténèbres, tandis que les premiers passeront avec Ormusd dans l'empire de la Lumière et de la félicité éternelle. Voici le véritable moment de la crise du monde, dont sept grandes plaies vont être les préliminaires.

(1) Epiph. adv. Hæres. l. 1. c. 18.

CHAPITRE SEIZIÈME.

C'est vraiment dans ce chapitre que vont commencer à se consommer les vengeances du Seigneur. Il sera à propos de le rapprocher du huitième chapitre, dans lequel ces maux sont déjà annoncés dans le livre des destinées, ou dans le livre des sept sceaux, par sept Anges, qui embouchent sept trompettes. Ils sont effectués ici par sept Anges, qui versent sept coupes de maux sur la terre. Ces deux chapitres marchent parallelement, comme une prophétie avec son accomplissement, et on ne doit pas négliger d'en suivre les rapports et la correspondance.

Dans le chapitre 8, v. 7, le premier fléau paroît tomber sur la terre (*a*). Dans le chapitre 16, v. 2, c'est aussi la terre qui est frappée d'une plaie, dont on ne définit pas la nature, et qu'on appelle d'une manière générale *vulnus sœvum et pessimum*. Dans le chapitre 8, elle est caractérisée plus particulièrement.

Dans le chapitre 8, v. 8, au moment où l'Ange sonne la seconde trompette, c'est sur la mer que tombe le fléau. Dans le chapitre 16, v. 3, la seconde coupe verse aussi sa plaie sur la mer. L'effet y est bien énoncé; mais la cause ne l'est pas; elle l'est dans le chapitre 8 et l'effet est le même. Ce sont les eaux changées en sang, et les animaux marins détruits.

Dans le chapitre 8, v. 10, ce sont les fleuves, qui sont frappés au mo-

ment où la troisième trompette sonne.

Dans le chapitre 16, v. 4, c'est aussi sur les fleuves que la troisième coupe est versée, et dans l'un et dans l'autre, la nature des eaux fut changée. Mais la cause n'est exprimée que dans la prophétie, ou dans le huitième chapitre.

Dans le chapitre 8, v. 12, lorsque le quatrième Ange sonne de la trompette, le Soleil, la Lune et les Etoiles sont frappés de ténèbres.

Dans le chapitre 16, v. 8, c'est aussi sur le Soleil que le quatrième Ange verse sa coupe.

Dans le chapitre 9, v. 2, le cinquième Ange ayant sonné la trompette, il s'ensuit une grande obscurité dans l'air, produite par la fumée, qui s'élève de l'abyme.

Dans le chapitre 16, v. 16, le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la Bête (qui habite l'abyme) et son Royaume devint ténébreux.

Dans le chapitre 9, v. 14, après que la sixième trompette a sonné, le sixième Ange délie quatre Anges liés sur le grand fleuve de l'Euphrate, lesquels se trouvent prêts pour le combat qu'ils vont livrer (*b*).

Dans le chapitre 16, v. 12, le sixième Ange verse sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, dont l'eau fut séchée, pour ouvrir le chemin aux Rois, qui doivent s'assembler au grand jour destiné au combat. Il sort de la gueule du Dragon, de la Bête et de la bouche du faux prophète trois esprits impurs, sous la figure de grenouilles (*c*). Il sort aussi (c. 9, v. 17.) de la bouche des chevaux monstrueux, que monte cette nombreuse cavalerie, du *feu*, de la *fumée* et du *soufre*.

Le septième Ange (c. 11, v. 15.) ayant sonné de la trompette, on entendit de grandes voix dans le Ciel, qui disoient: *Le règne de ce monde a passé à notre Seigneur et à son Christ.* Le temple de Dieu s'ouvrit dans le Ciel: (v. 19.) il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grosse grêle.

Pareillement (c. 16, v. 17.) le septième Ange verse sa coupe dans l'air, et une forte voix se fit entendre du temple, qui dit: *C'en est fait*; aussitôt il se fit des éclairs, des bruits de tonnerres, un grand tremblement de terre et une grande grêle, comme du poids d'un talent, (v. 21.) tomba du Ciel; et au ch. 19, v. 6, il est dit, que le Seigneur est entré dans son règne.

On a vu une parfaite correspondance entre les fléaux annoncés par les sept trompettes, et ceux qui ont été versés par les sept coupes. Il est évident, que ce n'est point une répétition de l'auteur, ni le simple complément de l'action des sept premiers fléaux, qui n'avoient frappé que la troisième partie soit de la terre, soit de la mer, soit des fleuves, soit de la Lumière, etc.; mais que les trompettes ne faisoient que prédire et annoncer à l'univers les maux, que les sept coupes devoient verser.

Après que les sept trompettes ont sonné, on voit dans les chapitres suivans douze et treize, quatre tableaux qui se suivent, savoir une Femme, un Dragon, une Bête, une autre Bête qui fait des prodiges, et qu'on appelle faux-Prophète; et à la suite (c. 14.) est l'apparition de l'Agneau sur la montagne.

On voit pareillement après l'effusion des sept coupes, dans les chapitres suivans 17, 18, 19 et 20, une Femme (c. 17, v. 3.) une Bête et un faux-Prophète, qui (comme dans le c. 13, v. 12.) avoit fait des prodiges en sa présence (c. 19, v. 20.) et enfin le Dragon, l'ancien Serpent (du c. 12, v. 9.) le Diable ou Satan, qu'un Ange vient enchaîner (c. 20, v. 2.)

Et à la fin de ces tableaux, celui de l'Agneau et de la ville Sainte sur une haute montagne, (c. 21, v. 9 et 10.) accompagné, comme dans le c. 14, de

l'ordre duodécimal des signes, et de ceux qui n'ont commis ni l'iniquité, ni le mensonge.

D'après cette suite de rapports et de comparaisons entre les tableaux successifs de l'Apocalypse, on peut dire, que depuis le ch. 8, où se fait l'ouverture du dernier sceau du livre de la fatalité, jusqu'au ch. 16. exclusivement, on voit les figures de ce qui doit arriver, et que tout n'est encore qu'une image; mais que, depuis le seizième chapitre jusqu'au dernier, tout s'accomplit et paroît mis à exécution. Il n'y a qu'une seule différence, c'est que la femme du ch. 17, qu'on appelle la Grande Babylone, ne me paroît point être celle du ch. 12.

CHAPITRE XVII ET XVIII.

Il nous semble, que la grande Babylone, dont il est ici question, est un nom factice, qui renferme tout le secret du mystère, comme dit l'auteur (1): « Et sur son front » étoit écrit *Mystère* ». Il nous paroît contraster absolument en tout avec Jérusalem. Or, comme celle-ci est le monde Lumineux, et le séjour originaire des ames, celle-là sera le monde des générations, le monde sublunaire où nos ames sont, jusques à la mort, dans une espèce de cachot et de captivité, dont la vertu seule peut affranchir l'ame de l'initié.

Ces deux villes, Babylone où les Juifs avoient été captifs, et Jérusalem, étant naturellement ennemies, les Hiérophantes Juifs les choisirent pour emblêmes du règne des deux principes opposés, qui sont la Lumière et les ténèbres, le bien et le mal, Dieu et le diable, Ormusd et Ahriman. Babylone devint la figure du monde de ténèbres et de corruption, qui va être détruit avec les Génies ou Anges ténébreux qui le gouvernent; et Jérusalem figura le monde de Lumière, qui doit s'élever sur les ruines du premier, avec l'Agneau vainqueur du dragon et des ténèbres. Cet Agneau traîne à sa suite la foule des initiés à ses mystères, tandis que les ames corrompues des amis du Serpent se trouvent ensevelies sous les ruines de Babylone, ou du monde ténébreux. C'étoit-là tout le *mystère*, et le but Théologique de l'ouvrage, dans lequel l'auteur se proposoit de préparer aux ames un retour facile vers la Lumière sacrée, en les préservant de la corruption de la matière terrestre, qui de sa nature est ténébreuse, et qui seule communique aux ames, comme le dit Virgile (2), le principe de toutes les passions, et une espèce de souillure, dont la mort ne les affranchit pas toujours. Le Prophète Ezéchiel (3) avoit choisi l'emblême de Tyr, qui s'étoit réjouie des maux de Jérusalem, et celui de plusieurs autres peuples, tous ennemis de la ville Sainte, qui avoient voulu profiter de ses malheurs dans sa captivité. L'auteur de l'Apocalypse a emprunté les traits d'Oolla et Olyba, pour peindre sa grande prostituée, et ceux de Tyr, pour représenter la grande désolation de Babylone et la frayeur de ceux qui commerçoient avec elle, comme on peut s'en convaincre en com-

(1) Apoc. c. 17. v. 6.
(2) Virg. Æneid. l. 6.
(3) Ezech. c. 26.

parant le 17 et 18e. ch. de l'Apocalypse, avec les ch. 23, 26, 27, 28 d'Ézéchiel.

Ce que l'auteur de l'Apocalypse, v. 1. dit de Babylone, qu'elle est assise sur les grandes eaux, convient encore mieux à la situation de Tyr, qu'à celle de Babylone, et annonce assez que l'Hiérophante Jean est copiste.

Voici comment commence ce chapitre. « Alors un des sept Anges, qui » avoient les sept coupes, vint me parler et me dit : Venez, et je vous » montrerai la condamnation de la » grande prostituée, qui est assise au » milieu des eaux (1).

» Et avec laquelle les Rois de la terre » se sont corrompus, et qui a enivré » du vin de sa prostitution les Rois de » la terre ».

Cet Ange, qui montre à l'Hiérophante la grande Babylone, laquelle va être détruite, et les monstres qui combattent l'Ange, est aussi celui qui, au c. 21, v. 9. lui montrera la Sainte Jérusalem, qui a l'Agneau pour époux. Le contraste des deux cités est trop bien marqué, pour qu'on n'y reconnoisse pas celui des deux mondes, l'un ténébreux, l'autre lumineux ; le monde d'Ahriman, et le monde d'Ormusd. Il est évident, qu'il n'a voulu ici peindre ni une femme, ni une ville. Le mot de *Mystère*, qu'elle porte sur le front, indique clairement, que ce n'est qu'un emblême qui a trait à la doctrine, qui fait le fond et la base du secret de l'initiation et des mystères de l'Agneau.

V. 3. « Et m'ayant transporté en es» prit dans le désert, je vis une femme » assise sur une Bête de couleur d'é» carlate, pleine de noms de blasphè» mes, qui avoit sept têtes et dix cor» nes ».

L'auteur ne nous dit pas, que cette femme, comme celle du ch. 12, parut dans le Ciel ; ce qui fait que nous n'avons pas cru devoir l'y chercher ; quoique celle du c. 12., qui d'abord avoit paru au Ciel, se fût sauvée dans le désert. En conséquence nous avons pensé, qu'il ne s'agissoit pas de la Femme Céleste, ni de l'Hydre qui l'accompagne, lesquelles, à cette époque du matin, se couchent et disparoissent entièrement. Peut-être pourroit-on l'entendre de la femme, qui tient la Balance dans les anciens Sphères, et qui s'y trouve unie à Vénus, laquelle a dans ce signe son domicile (2), tandis qu'au nord la belle Constellation de l'Ourse, appelée le Chien de Typhon, remarquable par ses sept étoiles, est au point le plus bas, et frise la surface des flots. Ces aspects Astronomiques auront pu se mêler à la fiction de la destruction de l'ancien monde, désigné par Babylone, par opposition au nouveau monde, que l'auteur appelle Jérusalem. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes déterminés à voir dans Babylone le monde de corruption, qu'habitent nos ames ici-bas, exposées aux outrages des principes ténébreux, qui le gouvernent, et qui, comme le dit l'Apocalypse, v. 13 et 16. ont tous un même dessein : car ils donneront à la Bête leur force et leur puissance pour combattre l'Agneau, qui les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des Seigneurs.

L'univers visible d'ailleurs ne pouvoit mieux être désigné, que par l'emblême de la grande ville qui règne sur les Rois de la terre. Les sept couches planétaires qui le composent, et qui avec la huitième forment l'Ogdoade mystique du monde, fortifient cette idée. « Quant » à la femme que vous avez vue, dit » l'auteur, c'est la grande ville qui » règne sur les Rois de la terre (3).

» Les eaux (v. 5.) sur lesquelles

(1) Ibid. v. 2.
(2) Médailles d'Antonin.
(3) Ibid. c. 17. v. 18.

» elle est assise, sont les peuples, les » nations et les langues ».

C'est ce monde corrompu, que l'auteur de l'Apocalypse (1) ordonne aux fidèles de fuir. Alors j'entendis partir du Ciel une autre voix qui dit : « Sortez » de Babylone, mon peuple, de peur » que vous n'ayez part à ses péchés, » et que vous ne soyez enveloppés dans » ses plaies. Car ses péchés sont mon- » tés jusques au Ciel (2), et Dieu s'est » ressouvenu de ses iniquités. Elle sera » brûlée par le feu (3), parce que Dieu » qui la condamne est puissant ; et les » marchands, qui trafiquoient avec elle, » se sont écriés en voyant la place de » cette ville brûlée (*d*) : quelle ville a » jamais égalé cette grande ville.

Ce tableau de Tyr convient parfaitement à l'univers, que les traditions sacrées prédisoient devoir être détruit par le feu, au jugement dernier.

C'est avec cette grande Prostituée, que les Rois de la terre se sont corrompus, et ont vécu dans les délices (4), et toutes les nations ont été séduites par ses enchantemens. Elle les avoit fait boire dans la coupe de ses abominations.

Tout ceci rentre entièrement dans l'idée théologique développée par Macrobe, (5) sur la chute des ames dans la matière à travers les sept Sphères, dont elles empruntent leurs passions, et s'accorde avec la doctrine des Priscillanites, sur les sept puissances des Sphères, que nous avons exposée plus haut. L'ivresse, que communique la matière à nos ames, et l'oubli des choses célestes s'y trouvent désignés, suivant Macrobe, par la coupe d'or placée sous la Vierge, et sur l'Hydre. C'est ce Monde Planétaire, composé des sept Sphères, où résidoient autant de Puissances contraires à l'ame, que l'Auteur nous désigne ici, sous la figure d'une femme prostituée, assise sur un monstre à sept têtes, enivrant les hommes dans la coupe de ses prostitutions.

On retrouve des traits de cette doctrine dans S. Epiphane (6), à l'occasion des Principes théologiques des Gnostiques. Au second Ciel, est le *Génie princeps scortationis*, et le Prince de ce Monde des générations y est représenté sous la forme du Dragon, qui dévore les ames, et qui les précipite dans le monde sublunaire. Le Monde, dans les principes de ces Gnostiques et des Valentiniens (7), doit être consumé par le feu, qui dévorera toute la matière. Telle étoit la théologie de ces siècles-là. Elle étoit puisée dans les sources anciennes de la philosophie orientale, sur la nature de l'ame, sur sa descente dans la matière sublunaire, et sur son retour à la Sphère Ethérée ; ce qui formoit la base de toutes les Initiations anciennes aux Mystères de la Lumière, ou d'Ormusd, ennemi et vainqueur du Prince des ténèbres, Abriman, Typhon, le Diable, etc. d'Ormusd, dont la Ville lumineuse aura pour chef *Aries* ou l'Agneau Equinoxial, siège de l'exaltation du Soleil, premier des Signes, *Princeps Signorum*, que l'Apocalypse appelle *le Seigneur des Seigneurs* (8). Jusqu'au moment où le Soleil de Printemps aura repris son empire sur les ténèbres de l'Hiver, le mauvais Principe régnera dans la nature, comme il règne dans le Monde matériel jusqu'à sa destruction, et jusqu'au moment où le Monde lumineux seul s'établira sur les ruines de la matière. Ainsi l'Auteur, d'après ces principes théologiques, a dû dire : leur Royaume sera donné à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies (9).

(1) Ibid. c. 18. v. 4.
(2) Ibid. v. 5.
(3) Ibid. v. 8. v. 16.
(4) Ibid. c. 18. v. 9. v. 23. c. 17. v. 24. c. 18. v. 6.
(5) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12. p. 48. et 49.
(6) Epiph. Contra Hæreses. c. 26. 27. et 37.
(7) Ibid. adv. Hæres. c. 31.
(8) Apoc. c. 17. v. 14.
(9) Ibid. c. 17. v. 17.

On remarquera encore que, comme ici la Bête qui porte le Monde de ténèbres a sept cornes, l'Agneau, qui préside au Monde de Lumière, est représenté également avec sept cornes (1). Il paroît, que ce nombre sept faisoit allusion aux sept Sphères, tant à celles que l'on connoît dans le Monde matériel et ténébreux, qu'à celles que l'on connoît dans le Monde Lumière. Ce sont peut-être les quatorze mondes des Indiens. Il pourroit aussi faire allusion aux sept principales Étoiles de la Constellation.

Au reste, ces symboles de cornes, expliqués par des Rois, sont une fiction empruntée de Daniel, cap. 7, v. 24, qui pourroit bien ici être étrangère à la théorie des Sphères, et ne point se lier au reste de l'ouvrage, comme il est assez naturel de le penser d'un morceau étranger, appliqué à une autre fiction. Peut-être aussi y trouveroit-on une allusion à des êtres moraux, puisque la Babylone elle-même est un être moral, plutôt qu'un être Astronomique.

Mais si la femme symbolique, appelée Babylone, que porte la Bête, est un être moral, la Bête elle-même, qui a tous les caractères de la première Bête du ch. 13, ne l'est pas. Elle ne peut être que la Baleine, ce monstre ou Dragon marin qui, placé à la tête des Signes méridionaux et inférieurs, comme l'Agneau à la tête des Signes septentrionaux et supérieurs, préside au monde ténébreux avec le Dragon et Méduse, de même que l'Agneau est censé par-tout présider au monde lumineux. Peut-être aussi que ce qu'il dit de la Femme assise sur les *grandes eaux* (2), contient une allusion à l'élément même où vit le monstre, sur lequel la femme est assise, et qui doit monter de l'Abyme, et périr ensuite. On se rappelle ce que nous avons déjà remarqué, que la Baleine, qui se couchoit avec l'Agneau, le soir, revenoit avec lui à l'Orient, le matin, et renaissoit; mais qu'elle étoit absorbée dans les rayons du Soleil, et comme enchaînée au char brûlant de l'Agneau. Aussi est-ce par le feu qu'elle doit périr, ainsi que la femme elle-même (3), puisque c'est le retour du règne du Feu, qui anéantit les principes de destruction, que les ténèbres et l'hiver répandent dans la nature. Les Indiens adorent le Dieu du feu, monté sur le Bélier équinoxial de Printemps; et les Égyptiens, sous ce Signe, célébroient une Fête commémorative de l'embrasement du monde par le Feu céleste, qui va détruire les germes du mal et purifier la Terre, à l'instant où le Soleil aura atteint le Signe de l'Agneau, ou le premier signe du Zodiaque.

(1) Apocalyp. c. 5. v. 6.
(2) Apoc. c. 17. v. 1. et 15.
(3) Ibid. c. 17. v. 16. c. 18. v. 8. c. 19. v. 20.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX ET XX.

Au moment où le principe de la Lumière va reprendre son empire, et détruire le monde des ténèbres, il enchaîne toutes les Puissances et tous les Génies malfaisans, qui y exerçoient leur tyrannie, afin que lui seul et ses Anges puissent régner librement sur le Monde régénéré. Ainsi le Dragon séducteur, la première et la seconde Bête qui avoient les attributs du Dragon, et les autres Génies, qui tous, comme le dit l'Apocalypse (1), avoient un même dessein, celui de combattre l'Agneau qui doit les vaincre, vont être successivement détruits, dans les deux chapitres suivans 19 et 20, jusqu'au moment où l'Agneau paroîtra avec son épouse, à la tête de la Ville Sainte, où règnent la Lumière et le bonheur.

Mais pour bien saisir le caractère théologique de ces deux chapitres, il est nécessaire de développer les élémens de la théorie des deux principes, de leurs guerres et de leurs combats, jusqu'au moment où Ormusd détruit Ahriman et toutes ses productions. C'est sur-tout ici qu'ils trouvent leur application. En conséquence, nous allons donner un précis de la théologie des Perses, telle qu'elle est enseignée dans les livres Zends, dans Plutarque, et Hyde, etc.

(1) Apoc. c. 17. v. 13.

PRÉCIS de la Cosmogonie et de la Théologie des Perses.

Le Temps sans bornes (1), premier Principe, crée la Lumière première, Ormusd et Ahriman, Principes secondaires, actifs et producteurs; le premier, bon par essence et source de tout bien; le second, corrompu et auteur de tous les maux. Ils se partagent entre eux la durée du Temps, qui est de douze mille ans, et que nous trouvons ailleurs (2) distribuée dans les douze signes, dont les six premiers, à partir de l'Agneau, appartiennent à Ormusd, et les six autres, à partir de la Balance et du Serpent, appartiennent à Ahriman; ce qui, comme nous l'avons fait voir ailleurs, n'est que la division de l'année en douze parties millésimes, dont la moitié, depuis l'Équinoxe du Printemps jusqu'à celui d'Automne, est du domaine de la Lumière, et du principe bienfaisant, qui couvre la terre de fleurs, de verdure, de moissons et de fruits. L'autre moitié est livrée aux outrages de l'Hiver, qui dépouille la nature de sa première parure, engourdit la force génératrice, et enchaîne l'activité du feu qui, au Printemps, anime toute la nature. Durant le cercle de douze temps appelés énigmatiquement douze mille ans, les deux principes se livrant des combats, remportent successivement des victoires, jusqu'à ce qu'en dernier lieu Ormusd triomphe absolument de son ennemi et l'enchaîne. Alors se fait la résurrection des corps, et le rétablissement général de toute la nature (3). Ahriman combat Ormusd, ou le Principe Lumière, sous la forme d'un Dragon ou d'un serpent, comme dans l'Apocalypse (4).

(1) Anquetil Zend. Avest. T. 2. p. 592.
(2) Boundesh. p. 420.
(3) Ibid. 593.
(4) Ibid. p. 351.

Il n'est pas seul, non plus que le Dragon de l'Apocalypse. Comme celui-ci est accompagné de la première et de la seconde Bête, et des Rois ou Génies malfaisans, qui donnent à la Bête leur force et leur puissance, pour combattre l'Agneau, (1) Ahriman, chez les Perses, pénétrant dans le Ciel, sous la forme du serpent, pour combattre Ormusd, et pour corrompre la Lumière, y paroît aussi accompagné des Dews ou des Génies malfaisans, qui tiennent de sa nature, et qui concourent à ses opérations. On trouve en effet, dans cette théologie, une distribution de l'Univers, dont toutes les parties sont soumises à l'action de bons et de mauvais Génies, subordonnés eux-mêmes aux deux premiers Principes, auxquels ils sont attachés. Plutarque, dans le passage que nous avons déjà cité plus haut (2), donne à Ormusd 24 Génies familiers, et autant à Ahriman; lesquels en se mêlant forment le mélange des biens et des maux de la nature, et en se contrariant, forment des chocs et des combats qui, après bien des effets variés, se terminent par le triomphe complet d'Ormusd. Comme Ormusd a ses Anges ou Amchaspands, Ahriman a ses Dews et ses Pâris; et les uns et les autres sont exécuteurs des volontés des deux premiers Chefs ou Principes ennemis, Dieu et le Diable. Ce sont nos Anges de Lumière et nos Anges de ténèbres.

Comme on voit dans l'Apocalypse (3), que l'Agneau a ses élus, ses serviteurs, qui verront sa face, porteront son nom sur le front, et qui régneront avec lui, dans les siècles des siècles, élus que l'Auteur de l'Apocalypse appelle le Peuple de Dieu, marqué de son Sceau, et dont l'Agneau, qui est au milieu du Trône, est porteur, pareillement Ormusd a aussi son peuple, qui sera sans fin, au rétablissement des corps (4), pendant le cours perpétuel des êtres, tandis qu'à cette même époque, le Peuple d'Ahriman disparoîtra, comme nous voyons dans l'Apocalypse, que (5) ceux qui ont adoré la Bête et porté son caractère sont jetés dans l'étang de feu et de soufre. Ce sont absolument les mêmes idées théologiques, communes aux adorateurs de Mithra et de Christ; ces derniers, ainsi que les Juifs, ayant presque tout emprunté des Mages. En conséquence nous suivrons les principes théologiques de Zoroastre, comme étant les seuls qui puissent jeter de la lumière sur une matière aussi obscure.

Le Zénd Avesta (6) nous apprend, que l'être a été donné à Ormusd et à Péthiarê Ahriman. Ormusd, élevé au-dessus de tout, qui sait tout, et qui est pur, étoit dans la Lumière du Monde. Ce trône de lumière, ce lieu habité par Ormusd, est la Lumière première. Ormusd a été dans le temps; il est, et *il sera toujours*. C'est le caractère d'existence perpétuelle, que prend le Dieu lumineux de l'Apocalypse. Il est celui qui étoit, *qui est, et qui sera*, (7) l'*Alpha* et l'*Omega*, le commencement et la fin; celui qui est vivant dans les siècles des siècles, dont le visage étoit aussi brillant, que le soleil dans sa force, et qui est semblable à Ormusd au milieu des sept Amchaspands.

Ahriman, existant aussi par le temps (8), étoit dans les ténèbres premières. Il étoit seul au milieu d'elles, lui qui est appelé le méchant; il a toujours été mauvais. Ces deux principes, cachés dans l'excès du bien et du mal, et sans bornes, parurent et se mêlèrent ensemble. Les lieux qu'ils habitoient étoient aussi

(1) Apocal. c. 17. v. 13.
(2) De Isid. p. 370.
(3) C. 12. v. 3. 4. et 5. c. 21. v. 3. c. 14. v. 4. c. 7. v. 27.
(4) Zend. Avest. T. 2. p. 345.
(5) Apocalyp. c. 20. v. 15. et 21. v. 3.
(6) Zend. Avest. T. 2. p. 343.
(7) C. 1. v. 8. et v. 18.
(8) Zend. Avest. T. 2. 344.

sans bornes, savoir celui du grand Ormusd, qui est appelé *Lumière première*; et celui du méchant, qui se nomme *Ténèbres premières*.

Nous voyons pareillement dans l'Apocalypse (1), que le Dieu vainqueur, qu'accompagne l'Agneau, habite une ville qu'il remplit de sa clarté, tandis que son ennemi habite l'abyme, d'où sort l'épaisse fumée qui obscurcit le Soleil, et un Royaume tout ténébreux. L'un est le Dieu de lumière, et l'autre le Prince des ténèbres, dans la théologie des Chrétiens.

Chacun de ces Principes (2) a donné ce qui existe; c'est-à-dire la masse des biens et des maux de la nature, qui forment cette totalité, laquelle ne peut partir d'une seule source, comme le pensoient les Perses. Suivant leurs Docteurs (3), le bien et le mal, le vice et la vertu sont sortis du mélange de la Lumière avec les ténèbres, sans lequel le monde actuel n'auroit jamais existé. Ce mélange doit subsister, jusqu'à ce que le bien et le mal retournent à leurs Principes, et rentrent dans leur monde. Albufé da ajoute, que le bien et le mal (4), la justice et l'injustice sont nés de ce mélange de la lumière et des ténèbres; et que ce mélange subsistera, jusqu'à ce que la Lumière ait vaincu les ténèbres, après quoi elle rentrera toute pure et toute entière dans son monde, et les ténèbres retourneront de même dans le leur. C'est ce que nous voyons ici dans l'Apocalypse. Après que l'Agneau a triomphé, aidé du Génie lumineux qui monte le cheval blanc, une ville nouvelle, brillante de clarté reçoit dans son sein les amis de la Lumière, tandis que les Chefs des ténèbres, le Dragon et la Bête sont précipités dans l'abyme obscur, qu'ils habitoient primitivement. Les Anciens en général, et les Chrétiens mêmes, aussi bien que les Juifs, distinguoient, comme nous le faisons encore aujourd'hui, quand nous parlons, comme le vulgaire, entre les régions supérieures et les régions inférieures de l'Univers, et plaçoient la Divinité au plus haut étage du monde, au sein de la Lumière Ethérée. Là tout étoit censé pur, spirituel et tranquille; tout étoit bien et Lumière. La matière au contraire, comme la lie de la substance universelle, est entraînée par son poids au fond de l'espace. C'est là qu'étoit située la terre profonde des ténèbres, qu'on pouvoit appeler Chaos et Tartare, dans le style des Poëtes, et l'Abyme, dans celui de l'Ecriture (5). On distinguoit donc une terre de Lumière, et une terre des ténèbres, habitées par chacun des Principes opposés, et par les Génies et les ames qui s'attachent à ces principes. Dans les Fables Grecques, les Titans, et les Géans qui ont attaqué le dieu de la Lumière, Jupiter, Junon ou le Soleil peint avec les attributs de l'Agneau, sont précipités dans l'abyme, et dans les antres les plus profonds de la terre, dont les flancs ténébreux les avoient enfantés. Les ténèbres et la matière, qui avoient été leur berceau, devenoient aussi leur tombeau, et Jupiter vainqueur les enchaînoit dans les gouffres du Tartare. Chacun des Rivaux, après la victoire, étoit rendu à sa terre et à son monde; Jupiter à la Lumière, et les Géans aux ténèbres. Ces idées, comme l'observe Plutarque (6), étoient la base de toutes les Fables sacrées, débitées dans les mystères. Dieu, dit Lactance (7), voulant former le monde, qui devoit être composé de choses tout-à-fait contraires, commença par former deux sources de ces mêmes choses, lesquelles sont dans une opposition et dans une guerre continuelle; savoir deux

(1) Ap. c. 21. v. 11. et 23. c. 20. v. 3. c. 9. v 2. c. 16. v. 10.
(2) Zend. Avest. p. 345.
(3) Hyde, p. 163.
(4) Apud. Pcok. p. 143.
(5) Bausobr. T. 1. p. 508.
(6) De Isid. p. 369.
(7) Lact. Instit. l. 2. c. 9.

Esprits, l'un bon, l'autre méchant, dont le premier étoit comme la main droite de Dieu, et le second comme sa gauche. Ces deux Esprits sont *le fils de Dieu et Satan*. Ces deux Principes contraires sont évidemment ceux de Zoroastre, la Lumière et les ténèbres, au premier desquels la droite étoit affectée, tandis que la gauche l'etoit au second (1) : c'est l'Ormusd et l'Ahriman des Perses. Ce sont là ces deux Principes, dont les deux chapitres, que nous expliquons, vont nous représenter les combats. L'un s'appelle *le Verbe*, et l'autre *Satan*. Ormusd (2), par sa science universelle, connoissoit ce que machinoit Ahriman. Il forma *le Peuple céleste*, et fut trois mille ans à le former. Ahriman, toujours opposé au bien, ignoroit ce que savoit Ormusd.

Ormusd, éclatant de lumière, étoit pur et faisant le bien ; il pouvoit faire tout ce qui est pur. Regardant ensuite au-dessous de lui, il apperçut Ahriman qui étoit noir, et qui faisoit le mal. Lorsqu'Ormusd vit cet ennemi, il pensa en lui-même, et dit : il faut que je fasse disparoître cet ennemi du milieu des êtres. Nous voyons effectivement dans l'Apocalypse, que tel est l'effet de la victoire de l'Agnean (3). Il n'y aura plus, dit l'Auteur, de malédiction ; il n'y aura plus de nuit ; il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni affliction ; la mort ne sera plus.

Le Génie lumineux (4) monté sur le cheval blanc, qui va combattre la Bête, ne se propose d'autre but que la destruction des Génies compagnons du mauvais Principe ou du Dragon, qui va lui-même être enchaîné dans l'abyme.

Lsrsqu'Ormusd (5) ent produit tout ce qu'il y a de bien et de pur dans le monde, son ouvrage fut gâté par son ennemi, qui s'étant levé et approché de la Lumière, avoit couru dans le monde pour en corrompre l'éclat. Mais effrayé de sa clarté, il étoit retourné dans les ténèbres épaisses qu'il habitoit, et avoit fait un grand nombre de Dews ou de mauvais Génies, qui devoient tourmenter le monde.

Nous voyons dans l'Apocalypse (6) ces mêmes Génies, sous le nom de Rois et de compagnons de la Bête, qui se sont assemblés pour faire la guerre à celui qui est sur le cheval blanc, et à son armée, montée pareillement sur des chevaux blancs, et vêtue d'un lin blanc et pur. C'est ce Génie que l'Auteur appelle *le Verbe de Dieu*, ou le Logos, cette Lumière qui éclaire tout homme venant au monde. Cette armée est véritablement ce que le Zend Avesta appelle *le Peuple céleste d'Ormusd*, que va combattre Ahriman avec les Dews ou avec les Genies malfaisans, qu'il a formés au sein des épaisses ténèbres, et qui doivent être précipités avec lui dans l'abyme, après sa défaite.

Ormusd (7), par sa science souveraine savoit, que dans le cours de neuf mille ans, lui Ormusd devoit marcher seul, pendant trois mille ans ; que pendant trois mille autres, ses opérations seroient mêlées à celles d'Ahriman : mais qu'à la fin Ahriman seroit sans forces, et *l'Auteur du mal éloigné des créatures*. Ormusd savoit, qu'à la fin il seroit victorieux, qu'Ahriman et les Dews sans force disparoîtroient ; et qu'à la résurrection des morts, et au rétablissement des corps, le monde seroit délivré de Petiarê, ou d'Ahriman, pendant la durée des siècles.

Cette opinion philosophique fait exactement la base ou la matière du vingtième chapitre, qui nous retrace la captivité, la délivrance, les combats d'Ahriman et de son Peuple, pendant

(1) Plutarq. Isid. p. 369.
(2) Zend. Avest. ibid. p. 345.
(3) Apoc. c. 22. v. 3. v. 5. c. 21. v. 4.
(4) Ibid. c. 19. v. 11. etc.
(5) Zend. Avest. p. 346.
(6) Apoc. c. 20. v. 19. et 10.
(7) Zend. Avest. T. 2. p. 346.

mille ans ; les résurrections, et la défaite entière d'Ahriman et des siens, ou du Diable et de ses complices, qui sont jetés dans l'étang de feu et de soufre, pour y être tourmentés dans les siècles des siècles.

L'Auteur de l'Apocalypse (1), au commencement du ch. 20, nous présente le tableau d'un Ange ou d'un Dieu Ministre d'Ormusd, qui enchaîne Ahriman, ou le Dragon, l'ancien Serpent pour mille ans ; après quoi il doit être délié, et sortir de sa prison, et rassembler ceux qu'il a séduits, et les mener à un dernier combat, qui doit achever sa défaite. De même, la Théologie des Perses suppose, qu'Ahriman est lié pendant trois mille ans ; et ensuite que devenu libre il s'unit aux Dews ou aux mauvais Génies, pour faire la guerre à Ormusd ou au Dieu Lumière, qui en triomphe à la fin (2).

Il est dit dans le Boundesh, ou dans la Cosmogonie des Perses, qu'Ahriman qui étoit sans force, et que tous les Dews virent l'homme pur, et qu'ils en furent abattus : qu'Ahriman fut lié, non pas simplement mille ans, comme dit l'Apocalypse ; mais, ce qui est plus conforme à l'esprit de cette théologie et à la division des douze mille ans, pendant trois mille ans ; que pendant qu'il étoit lié, chacun des Dews lui dit : levez-vous avec moi ; je vais faire la guerre à Ormusd, ou au Dieu Lumière. Avec les Dews je corromprai la Lumière. Ahriman pénétra dans le Ciel, sous la forme d'un Dragon ; il sauta du Ciel sur la terre dans le mois Farvardin, le jour Ormusd ; il courut du côté du Midi.

Les Dews ou mauvais Génies firent la guerre aux Etoiles fixes (3), et Ahriman forma le dessein de détruire le monde entier. On voit, que dans ces combats, il s'agit souvent d'Etoiles et de Constellations, et que ce n'est pas sans raison que nous expliquons ici, par des aspects de Constellations, les combats et les victoires des agens des deux Principes Ormusd et Ahriman. Dans les combats de Typhon contre Jupiter, décrits par Nonnus (4), on voit aussi celui-ci attaquer le Ciel des Fixes, et livrer des combats contre différentes Constellations, soit du Zodiaque, telles que le Bélier, soit hors du Zodiaque, telles qu'Orion, Sirius, etc. Il n'est donc pas étonnant ici de voir la Baleine, Méduse, le Dragon, agens des ténèbres, s'unir contre l'Agneau de la Lumière, qui va triompher du mauvais Principe, et préparer la régénération de la Nature au Printemps. Dans la fiction Théologique des Mages, sur les deux Principes Ormusd et Ahriman, et sur les vingt-quatre Génies attachés à chacun d'eux (5), on voit qu'Ormusd établit Sirius chef des Astres, ou des Intelligences qui y résident ; ensorte que l'Astronomie se trouve essentiellement liée à cette théorie sur les combats et les victoires des deux Principes, et conséquemment ils doivent être mis en scène.

Non-seulement le Ciel, mais la Terre est le théâtre de ces combats ; et, comme le Typhon de Nonnus, Satan attaque toute la Nature. Alors, dit l'Apocalypse, » Satan sera délié ; il sortira de sa pri-» son, séduira les Nations qui sont aux » quatre coins du Monde, et il les assem-» blera pour combattre. Leur nombre » égalera celui du sable de la mer. Je » les vis se répandre sur la surface de » la Terre, environner le camp des » Saints et la Sainte Cité.

La Théologie des Perses suppose pareillement, qu'Ahriman et son armée infestent toute la Nature, le Ciel, la Terre et tous les élémens. Ahriman, disent-ils (6), alla sur le Feu et en fit sortir une fumée ténébreuse ; il se mêla aux Planètes et se mesura avec le Ciel

(1) Apoc. c. 20. v. 1-2-3-7.
(2) Zend. Avest. T. 2. p. 350. 1.
(3) Ibid. p. 355.
(4) Dionys. l. 1. v. 178. etc, jusqu'à 255.
(5) De Isid. p. 37.
(6) Boundesh, ibid. 356.

des Astres, avec les Etoiles fixes, et avec tout ce qui avoit été formé par Ormusd. Aussitôt la fumée s'éleva dans les divers lieux où il y avoit du feu. Le Peuple céleste, pendant 90 jours, ou 3 mois (l'allégorie de trois mille ans n'est plus ici employée, et l'auteur parle sans figure), combattit dans le monde contre Ahriman et contre les Dews: il les défiat et les précipita dans l'Enfer. C'est ce combat et cette défaite qui sont décrits ici (1), dans ces deux chapitres. Nous y voyons la Bête, le faux Prophète, le Dragon et leurs compagnons vaincus, jetés dans l'étang de soufre et de feu. Est-il une plus grande ressemblance?

Dans les combats contre le Peuple céleste (2), le Ciel secourt le Peuple céleste, de manière qu'Ahriman ne peut plus se mêler avec lui. Le Ciel voulut, comme un soldat qui a endossé la cuirasse, se présenter devant Ahriman pour lui faire la guerre. Ormusd, du Ciel ferme qu'il habite, secourut le Ciel qui tourne. Les Férouërs des guerriers, tenant en main la lance et la massue, se préparèrent en cet état à secourir le Ciel qui tourne, et le secoururent. Ahriman prit la fuite (3).

Ahriman précipité alla sur la Terre, courut dedans, et bouleversa tout ce qui étoit dans le Monde. Cet ennemi du bien se mêla par-tout, chercha à faire du mal dessus et dessous; il mit une eau brûlante sur les arbres et les fit sécher sur-le-champ (4).

Mais Ahriman (5), sut, que les Dews, ou les mauvais Génies ses compagnons disparoîtroient, et qu'il seroit lui-même absolument sans force, parce qu'à la fin la victoire étoit *réservée à Ormusd*. Lors de la resurrection (6), et pendant la durée des êtres, les hommes seront rendus à la vie, par ce qui viendra du Taureau. On sait, que cet animal occupoit l'Equinoxe, avant l'Agneau; mais c'est toujours la même idée cosmogonique: il en résulte seulement, que cette Théologie des Perses, d'où est dérivée celle des Juifs et des Chrétiens, est très-ancienne; et qu'on appliqua autrefois au Taureau équinoxial les idées de régénération, qui furent transportées ensuite à l'Agneau, qui le remplaça à l'Equinoxe, par l'effet de la marche lente de la rétrogradation des nœuds équinoxiaux. Car les initiations aux Mystères de Bacchus et d'Osiris aux cornes de bœuf, sont plus anciennes que celles d'Ammon aux cornes de Bélier, ou de l'Agneau des Chrétiens.

Le Taureau, dans cette ancienne Théologie, fait donc la même fonction que fait ici l'Agneau, aux nôces duquel sont appelés les Initiés; et cela au moment de la résurrection et du grand Jugement (7).

En effet, on voit aussi à ce même instant de la défaite d'Ahriman, et de la victoire d'Ormusd, dans la Théologie des Perses, Sosioch placé sur un lieu élevé, donner à tous les hommes ressuscités une récompense proportionnée à leurs œuvres. Les morts ressusciteront; l'homme reparoîtra sur la Terre, (8) disent les Perses.

C'est après cette défaite dernière du mauvais Principe, que les Mages font passer les hommes à cet état de félicité, dont ils doivent jouir dans l'Empire d'Ormusd (9), où revêtus de corps lumineux, ils ne connoîtront plus de ténèbres, ni aucune espèce de besoins (*a*); comme ici les Elus, après la défaite du Dragon, et après la résurrection et le jugement, vont passer dans la Cité Sainte, dans la nouvelle Jéru-

(1) Apocal. c. 19. v. 20. et c. 20. v. 9.
(2) Zend. Avest. p. 355. p. 358.
(3) Ibid. p. 355.
(4) Ibid. p. 351.
(5) Ibid. p. 358.
(6) Ibid. p. 387. et 415.
(7) Apocal. c. 19. v. 9. c. 20. v. 5. et 12.
(8) Zend. Avest. T. 2. p. 387. et 415.
(9) De Isid. p. 370.

s dem brillante de clarté. Ne semble-t-il pas en voyant ce Sosioch (1), qui doit à la fin du monde, dans les derniers mille ans, se placer sur un trône élevé, pour donner à tous les hommes ressuscités une récompense proportionnée à leurs œuvres, voir le même tableau que nous présente l'Apocalypse (2), après l'intervalle des derniers mille ans, dans ces deux versets du ch. 20? « Alors je vis un grand trône » blanc et quelqu'un qui étoit assis » dessus, devant la face duquel la terre » et le Ciel s'enfuirent, et il n'en resta » pas même la place. Je vis ensuite les » morts grands et petits, qui comparu- » rent devant le trône.... et les morts fu- » rent jugés selon leurs œuvres ».

Les idées de résurrection et de jugement, qui sont exprimées dans l'Apocalypse, faisoient partie des opinions religieuses de la Perse, comme on peut le voir dans M. Hyde (3), qui expose la doctrine des Mages.

Ils pensoient, qu'après la résurrection, ils meneroient une vie tranquille et délicieuse, sur une terre purifiée par le feu (4). Quant à la doctrine des deux principes et à celle de leurs combats, qui devoient précéder cette époque, il est incontestable qu'elle leur appartient, et qu'elle fut ensuite adoptée par les Manichéens, dont la Théologie a tant d'affinité avec celle des Perses.

On voit donc, dans ce précis de la Théologie des anciens Perses, le fond des idées Théologiques employées dans l'Apocalypse, et spécialement dans ces derniers chapitres, et souvent on y retrouve les mêmes tableaux On y remarque le choc violent des deux principes Lumière et Ténèbres dans la dernière crise, qui va affranchir l'univers de l'empire du mal. On y voit le grand Dragon, qui avoit amené l'hiver, le froid et les ténèbres, ou l'Astre Serpent avec les Dews ou Génies malfaisans, qui forment son cortège, et qui vont sous ses enseignes combattre le peuple Céleste et Ormusd, ou le Dieu Lumière, qui en est le chef. Tout se termine par le triomphe de ce dernier, qui conduit ses sectateurs dans une Région Lumineuse où il habite, au sein de la félicité éternelle, tandis que le mauvais principe Ahriman, ou le grand Serpent est précipité, enchaîné et réduit à ne pouvoir nuire au peuple Céleste. On a dû sur-tout remarquer cette captivité du mauvais principe pris, lâché ensuite et vaincu, comme dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, où Satan enchaîné pendant 1000 ans est lâché, et livre un combat où il éprouve une dernière défaite, qui achève sa ruine et celle de ses amis.

En reprenant donc l'examen de ces deux chapitres, aussitôt après la condamnation du monde d'Ahriman, de ce monde ténébreux, où nos ames sont détenues dans une espèce de captivité, et livrées aux assauts du mauvais principe, nous voyons que la troupe des compagnons d'Ormusd ou du Dieu de la Lumière applaudit à sa destruction.

« Après cela, dit l'Auteur (5), j'entendis comme la voix d'une nombreuse troupe qui étoit dans le Ciel, » qui disoit *Alleluia*, salut, gloire, » puissance à notre Dieu, parce que » ses jugemens sont véritables et justes, » et qu'il a condamné la grande Pros- » tituée, qui a corrompu la terre ».

Louez Dieu, dit-on, parce que le Seigneur notre Dieu (*f*), le tout-puissant, est entré dans son règne (6).

Quel est ce Dieu? Le Soleil, quel est son règne? L'hémisphère supérieur où règne la Lumière ou l'Hémisphère Boréal, dont les six premiers signes, à compter du point équinoxial, sont censés former les 6000 ans du règne

(1) Zend. Avest. T. 1. p. 46.
(2) Apocal. c. 20. v. 11. et 12.
(3) Hyde de vet. Pers. Rel. p. 293. et 537.
(4) Beausobre, T. 1, p. 205.
(5) Ch. 19. v. 1. et 2.
(6) Ibid. v. 6. et 7.

de Dieu, et en portoient le nom. Les mille de Dieu, disent-ils (1), parurent avec l'Agneau, le Taureau, les Gemeaux, le Cancer, le Lion et l'Épi ou la Vierge. Après les mille de Dieu, la Balance vint; Ahrimân entra dans le monde sous la forme du Serpent. Là commencèrent les mille du Diable. Donc le règne de Dieu commençoit à l'Agneau, et là finissoit celui de son ennemi. C'est donc par l'Agneau, que le grand Dieu Lumière va entrer dans son règne. Voilà pourquoi l'Apocalypse, (2) immédiatement après avoir dit, que le Tout-Puissant entre dans son règne, ajoute : « Réjouissons-» nous; faisons éclater notre joie et » rendons-lui gloire, parce que les nô-» ces de l'Agneau sont venues, et que » son épouse y est préparée. Heureux » ceux qui ont été appelés au souper » des nôces de l'Agneau. Son épouse » est revêtue d'un fin lin d'une blan-» cheur éclatante ».

Ces applaudissemens, ce cri de joie (3), *Alleluia*, que les Génies Célestes répètent à ce moment des nôces de l'Agneau, et qui est affecté au chant Paschal, conviennent parfaitement à l'époque où nous sommes du triomphe de la Lumière du jour sur la durée des nuits, que célébroient le Romains au 25 de mars, sous le nom d'*Hilaria*, à cause qu'en ce jour le Soleil, arrivé au Bélier (4), rendoit au jour, dit Macrobe, son empire sur les nuits. L'Astre du jour, après être sorti du séjour étroit et ténébreux, dans lequel il étoit resserré durant l'hiver, augmente la durée des jours, et s'avance vers l'Hémisphère d'été ou Boréal, où il rentre dans son règne : *Tunc ad regnum suum jam pervenisse creditur.* C'étoit alors que l'on coupoit l'arbre mystique, au pied duquel étoit un Bélier, dans les mystères d'Atys, et que l'on célébroit les *Hilaries* de l'Atys Phrygien. (Julien, Orat. 5. p. 316.)

Ce que dit ici l'Hiérophante Jean, que les nôces de l'Agneau sont venues et que son épouse y est préparée, confirme l'opinion que nous nous sommes formée de l'Apocalypse, que nous regardons comme une exhortation à la célébration des mystères du Soleil Paschal, et une préparation à la fête de la Théophanie, ou à l'apparition du Grand Juge, que dans les premiers siècles on attendoit à cette époque, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage.

On donne pour parure à l'épouse de l'Agneau les attributs de la Lumière, le vêtement blanc, qui caractérise le peuple Lumineux, qui forme le cortège d'Ormud, et que nos Prêtres prennent à la cérémonie Paschale, où ils ne sont revêtus que de l'aube. Le blanc étoit affecté au principe Lumière, comme le noir au principe Ténèbres. Le peuple d'Ahriman étoit noir, suivant le Boundesh (5). Les Réprouvés, suivant les Manichéens, avoient une tache noire sur le front. L'épouse est la société des initiés, à qui on promet la communication avec la Divinité dans l'autopsie et l'apparition prochaine de la Cité Lumineuse, dans laquelle ils seront transportés à la mort.

On promet aussi l'esprit de prophétie (6), comme un témoignage de la protection de Jésus. Nous voyons, que c'étoit aussi un des avantages que se promettoient les initiés assemblés à Pezuzza avec leurs Prophétesses, qui trompoient le peuple en feignant d'être inspirées par la Divinité, suivant Saint Epiphane (7).

Aussitôt après que l'Ange a annoncé le festin ou les nôces de l'Agneau,

(1) Zend. Avest. T. 2. p. 420.
(2) Apocalyp. c. 19. v. 7. v. 9.
(3) Ibid. c. v. 1. 3. et 4.
(4) Macrob. Sat. l. 1. c. 21. p. 260.
(5) Zend. Avest. T. 2. p. 345.
(6) Apoc. c. 19. v.
(7) Epip. c. 49.

l'Hiérophante

l'Hiérophante voit le Ciel (1), qui s'ouvre; il voit la Lumière, le *Logos*, ou le Verbe Divin, émané du sein du père, qui, s'élançant des portes de l'orient, annonce avec l'aurore le Soleil monté sur l'Agneau Equinoxial, lequel va entrer dans sa gloire, par la défaite entière des Génies de l'hiver et des ténèbres, dont les derniers efforts vont être confondus.

« Je vis ensuite, dit-il, le Ciel ouvert, » et il parut un *Cheval blanc*, et celui qui étoit dessus s'appeloit le Fidèle » et le Véritable, qui juge et combat » justement.

» Ses yeux (2) étoient comme une » flamme de feu; il avoit sur sa tête » plusieurs diadêmes, et il portoit » écrit un nom, que nul autre que lui » ne connoît.

» Il étoit vêtu (3) d'une robe pleine » de sang, et il s'appeloit le Verbe de » Dieu.

» Les armées, qui sont dans le Ciel, le » suivoient sur des Chevaux blancs, » vêtus d'un lin blanc et pur.

» Et il sortoit de sa bouche (4) une » épée à deux tranchans, pour frapper » les nations; car il les gouvernera » avec une verge de fer, et c'est lui qui » foule la cuve du vin de la fureur » du Dieu tout-puissant.

Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : « Le Roi des Rois et » le Seigneur des Seigneurs (5) ».

Le Ciel qui s'ouvre ici, c'est l'aurore qui blanchit l'horizon. Elle ouvre les portes du jour, qui chasse devant lui les ténèbres de la nuit, laquelle désormais va succomber, et céder l'Empire au Dieu de la Lumière, qui entre dans son règne. Le Cheval blanc caractérise bien la monture du Dieu, dont le char étoit attelé de Chevaux blancs, et la Lumière orientale, qui s'échappe du séjour d'Ormusd.

La milice céleste, qui marche à sa suite, monte également des Chevaux blancs, et porte des habits de la même couleur; c'est-à-dire, les livrées du bon principe et du Dieu de la Lumière.

C'est contre cette armée, que le mauvais Principe et ses Génies familiers marchent, dans le dernier combat où se couronne leur défaite.

« Et je vis la Bête (6) et les Rois » de la terre, et leurs chefs assemblés, » faire la guerre à celui qui étoit sur » le Cheval blanc et à son armée.

» Mais la Bête fut prise, et avec elle » le faux Prophète, qui avoit fait des » prodiges en sa présence, par lesquels » il avoit séduit ceux qui avoient reçu » le caractère de la Bête, et qui avoient » adoré son image, et tous deux furent » jetés vivans dans l'étang de feu et de » soufre (7).

» Le reste fut tué par l'épée, qui » sortoit de la bouche de celui qui étoit » sur le Cheval; et tous les oiseaux du » Ciel se soulèrent de leur chair (8) ».

Mais quel est ce Génie, armé de l'épée, qui triomphe de la première et de la seconde Bête? Il est évident, que si ces deux monstres sont, comme nous l'avons fait voir plus haut, la Méduse et la Baleine, le Génie lumineux est nécessairement Persée leur vainqueur, qui se trouve à l'orient, aux portes du jour; Persée armé de son Arpê ou poignard; Persée le Seigneur et le Dieu des Perses; Persée, que nous avons vu plus haut avec une couronne d'or, et peint, comme ici, avec les traits du fils de l'Homme (9).

Il est placé, comme le Mithra des Perses, qui, suivoit Porphyre, avoit

(1) Apocalyp. c. 19. v. 11.
(2) Ibid. v. 12.
(3) Ibid. v. 13.
(4) Ibid. 15.
(5) Ibid. 16.
(6) Apoc. c. 19. v. 19.
(7) Ibid. v. 20.
(8) Ibid. 21.
(9) Apocal. c. 14. v. 14.

son siége, dans l'antre représentatif du monde, sur la division du Bélier et du Taureau, et qui portoit, continue Porphyre (1), l'épée du Dieu Mars, qui a son domaine dans *Aries*; de Mithra, qui étoit le Demiourgos ou le maître souverain de la force génératrice.

Mithra, confondu souvent avec le Soleil, étoit l'intelligence qui présidoit au mouvement de cet Astre, et le Dieu tutélaire de la Lumière, qu'Ormusd répand par le Soleil. Il étoit, pour les Perses, ce que le Verbe, le *Logos* étoit pour les Chrétiens.

Les livres Zends nous représentent Mithra comme un Génie intimement lié avec le Soleil, et presque toujours confondu avec le Soleil même. Il a, comme ici, les attributs de la Planète de Mars, qui préside au signe et au mois, pendant lequel le Soleil atteint l'Equinoxe, et qui lui donne son influence avec ses symboles caractéristiques. On le peint un poignard à la main, tel qu'il est dans nos monumens Mithriaques, où ce Dieu, muni d'aîles, ressemble fort au Persée de nos Sphères, ou à la figure symbolique du Soleil de printemps, qui a été peinte dans nos Constellations, et que l'on connoît sous le nom Persique de *Persé*, ou *Pharsé*, le Cavalier; Eques, ιππότης, comme l'appellent les livres Astronomiques. C'est l'homme qui monte le Cheval blanc. Hésiode, dans le Bouclier d'Hercule, V. 216, donne à Persée l'épithète d'ιππότης.

Ainsi, regardant l'effigie de nos Constellations, qu'on nomme Persée, comme celle de l'intelligence Solaire ou du Soleil équinoxial d'*Aries*, et regardant cette intelligence Solaire elle-même, ou le Dieu Soleil d'*Aries*, comme l'Ammon des Egyptiens et le Mithra des Perses, nous chercherons à rassembler quelques traits de Mithra épars dans les livres Zends, et qui le rapprocheront du Génie de l'Apocalypse, que nous voyons ici combattre armé de l'épée et monté sur le Cheval blanc.

On lit dans ces livres (2) : « Lorsque » l'aube du jour va paroître; que l'é- » clatant Mithra s'élève dans les mon- » tagnes brillantes. Le Soleil, disent- » ils ailleurs, comme un coursier vi- » goureux, s'élance du haut de l'Al- » bordi et donne la Lumière au mon- » de ».

Dans les prières qu'on adresse à Mithra, on le prie de venir avec la Lumière.

On lui dit de venir avec le bonheur et la joie, apportant la santé (3).

On l'appelle *le Soldat Elevé*, qui monte un coursier vigoureux. Ceci ressemble assez au Génie monté sur le Cheval blanc (4), qui va combattre avec l'épée.

Il est, dit-on, le premier des Izeds Célestes (5), comme Persée, qui marche à la tête des Constellations placées hors du Zodiaque, puisqu'il monte le premier avec le premier signe.

Il est cet Ized Céleste (6), ce fort Mithra, qui donne la grande Lumière, et le grand Roi à tous les Kesvards de la terre au nombre de sept. Il est le sublime des sublimes (7), comme le génie de l'Apocalypse est le Seigneur des Seigneurs.

Il a le bras levé (8); c'est un guerrier qui frappe les Dews, ou les mauvais Génies compagnons d'Ahriman, que nous avons vu représentés par les deux Bêtes, et par les autres Rois malfaisans.

(1) Porphyr. de ant. Nymph. p. 124.
(2) Zend. Avest. T. 1. pars 2. p. 419.
(3) T. 2. p. 205.
(4) Apocalyp. c. 19. v. 11. et 15.
(5) Zend. Avest. ibid. 206.
(6) Ibid. p. 207.
(7) Ibid. p. 215.
(8) Ibid. p. 209.

Il les frappe de son épée (1), comme dans l'Apocalypse, c. 19. v. 11. Ce Génie Lumineux a une épée tranchante des deux côtés, pour frapper les nations, et avec laquelle il défait, v. 21, le reste de ses ennemis.

C'est Mithra (2), cet immortel coursier vigoureux, qui garde bien la partie d'Ormusd, et qui le premier a habité la haute montagne d'or. Lorsque la Couleuvre (3), (ou le Dragon de l'Apocalypse) désole le monde d'Ormusd, c'est ce pur Mithra qui le frappe, ainsi que les Dews (4). C'est lui qui anéantit le mal, quelqu'abondant qu'il soit; il le frappe. Il est pur et élevé, comme l'Astre Taschter, et tout son corps brille de lumière (5).

Nous nous bornerons à ce petit nombre de traits, par lesquels les livres Théologiques des Perses caractérisent leur Mithra. Ils suffisent pour faire voir, qu'il ressemble fort au Génie tutélaire du jour, au moment où le Soleil du printemps vient terrasser le germe du mal, que le principe des ténèbres avoit répandu dans la nature. Il s'unit à cet Astre, dans son triomphe équinoxial, comme Persée, qui sur l'Agneau ouvre en ce moment les portes du jour.

Une nouvelle raison, qui nous fait rapprocher du Soleil, dans ses rapports Astrologiques et Théologiques, le Génie Lumineux de l'Apocalypse; c'est que son prochain triomphe est annoncé par un Ange qui est dans le Soleil.

A peine l'auteur de l'Apocalypse nous a-t-il peint le Dieu Soleil Equinoxial ou son Génie avant-coureur, Persée, image du Soleil, qu'il ajoute au verset suivant: « Alors (6) je vis un Ange debout dans » le Soleil, qui cria d'une voix forte, » en disant à tous les oiseaux qui vo- » loient par le milieu des airs: volez » et assemblez-vous pour être au grand » souper de Dieu (7); pour manger la » chair des Rois, la chair des Officiers » de guerre, la chair des puissans, » la chair de tous les hommes libres » et esclaves, petits et grands.... et tous » les oiseaux du Ciel se soulèrent de » leur chair (8) ».

On remarquera encore ici une circonstance, qui nous force de reconnoître le génie des Mages et des Perses dans cet ouvrage; c'est qu'en effet chez eux on ne donnoit point aux morts de sépulture; mais on les exposoit aux oiseaux, qui se nourrissoient de leur chair. L'auteur fait donc allusion à un usage particulier à ce pays.

Les épithètes (9) de *fidèle et de véritable*, que l'Apocalypse donne à ce Génie, conviennent à un Génie qui combat et qui juge; et rentrent dans les idées *de vérité et de justice*, deux des six attributs, que les Perses donnoient, suivant Plutarque (10), à Ormusd, ou au Génie chef de la Lumière.

Le titre pompeux de *Roi des Rois*, de *Seigneur des Seigneurs*, que l'Apocalypse lui donne ici (11), est celui qui plus haut est donné à l'Agneau, que la Bête et les Rois, qui l'accompagnent, doivent combattre, et par qui ils seront vaincus. C'est donc le même Génie, qui est appelé plus haut l'Agneau, (12) qu'ici on appelle le Verbe, le fidèle et le vrai, monté sur le Cheval blanc, puisque c'est lui qui attaque la Bête et qui en triomphe. C'est donc un nouvel emblême du Soleil Equinoxial, qui a le siège de son exaltation au Bélier, l'Ammon des Egyptiens, le Mithra des Perses, etc.; car ces deux noms font partie de la foule de ceux qu'a eus le

(1) Ibid. p. 211.
(2) Ibid. p. 206.
(3) Ibid. p. 204.
(4) Ibid. p. 223.
(5) Ibid. p. 231.
(6) C. 19. v. 17.
(7) Ibid. v. 18.
(8) Ibid. v. 21.
( ) Ibid. c. 19. v. 11.
(10) Plut. de Isid. p. 370.
(11) Apoc. c. 19. v. 16.
(12) Ibid. c. 17. v. 14.

Soleil, et dont Martianus Capella fait l'énumération, dans son Hymne au Soleil (1).

Te Serapim Nilus, Memphim veneratur Osirim
Dissona særa *Mithram*....
Ammon et arentis Libyes, et Biblus Adonis.

Le nom de Verbe, que le même auteur de l'Apocalypse donne à ce Génie vainqueur de la Bête, est un des noms de la Lumière première et intellectuelle.

Jean, dans son Evangile, définit le Verbe, la Lumière, source de toute Lumière et de nos intelligences. Martianus Capella donne le même caractère au Dieu Soleil, *Mentis fons, Lucis origo*. Il l'appelle force sublime du Père inconnu, son premier né, le Roi de la nature, l'éclat brillant de l'Olympe : lui seul voit son père placé hors des limites du monde, et contemple le grand Dieu, qui échappe à nos regards : (*g*) caractères que les docteurs Chrétiens donnent au Verbe, au fils de Dieu, dont la naissance étoit célébrée le 15 décembre, c'est-à-dire, le même jour où les Perses fixoient la naissance de leur Mithra, du Soleil invincible, qui devoit à l'Equinoxe reprendre, sous le Taureau anciennement, et ensuite sous l'Agneau, son empire sur toute la nature. Ce Guerrier, qui combat et qui juge, nous semble donc être le *Dieu Soleil* de l'Agneau.

C'est ce Soleil, que Platon appelle le fils unique de Dieu, et dont le nom, suivant Philon (2), est celui du Verbe Divin, Archétype de l'Astre visible, qui achève son cours dans le Ciel. C'est lui, dont nous croyons que l'image symbolique fut figurée dans les étoiles mêmes, qui sont au-dessus de l'Agneau, et auxquelles le Soleil s'unit au moment de l'Equinoxe. C'est pourquoi nous avons cru voir dans Persée et dans ce Génie des traits communs, en regardant Persée lui-même comme l'Ange solaire, et comme l'expression symbolique du Soleil Equinoxial. Son union avec l'Agneau est marquée par les Sphères anciennes, qui, au troisième Décan, comme nous l'avons déjà dit, les unissent ensemble dans leur ascension simultanée (3). *Perseus, corpus Arietis.* C'est cette union, qui a donné l'idée de grouper ces deux Constellations, et d'en faire un seul Génie, ou un homme, dont la tête est coëffée des cornes du Bélier, et qui est dans la division de l'Agneau ou d'*Aries*, appelée *Porta Deorum*, et *Regnum Ammonis* (*h*), comme on peut le voir dans le Planisphère Egyptien de Kirker (4). La Sphère Persique, au lieu de nommer Persée, met *Juvenis in Solio sedens.* Et celle des Indiens peint un homme qui se dispose au combat, et dont le vêtement rouge ressemble assez à celui du Guerrier de l'Apocalypse. Ces attributs me semblent être analogues au caractère de Mars, qui préside à cette Planète. C'étoit l'Ange du mois *Adur* (5), qui répondoit à Mars, et qui avoit tous les caractères du feu. C'étoit à l'entrée du Soleil dans ce signe et dans le domaine de Mars, qu'on célébroit des fêtes de joie, à l'occasion de la fin de l'hiver. Entre autres cérémonies, on faisoit monter à cheval un jeune homme sans barbe, qui portoit un éventail, pour désigner le retour de la chaleur, tandis que le peuple lui jetoit de la glace. Cette cérémonie étoit destinée à peindre le dernier combat des deux principes, et la victoire prochaine du Dieu source de Lumière et de chaleur, la destruction des pro-

(1) Martian. Capell. de Nupt. Philol. T. 2. c. 2.
(2) Philo. de Somniis, p. 449.
(3) Scalig. no. ad Manil. p. 337.
(4) Œdip. T. 2. pars 2. p. 201. ci. dess. T. 1.
(5) Hyde de vet. Pers. p. 64. et §. 19. et p. 249. 250. 251.

ductions d'Ahriman, sa défaite et celle de ses Génies et le triomphe d'Ormusd, qui alloit renouveller toute la nature au Neuroux, ou à la fête du nouvel an Equinoxial, à l'entrée du Soleil dans l'Agneau, comme l'a traduit M. Hyde (1),

(1) Ibid. p. 237.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Jusques ici le triomphe de l'Agneau, ou du Soleil de l'Agneau n'est pas encore complet; il reste un dernier ennemi, le plus redoutable de tous et le chef de tous les mauvais Génies; c'est le Dragon ou Serpent, dont Ahriman lui-même avoit pris la forme, pour introduire l'hiver, le désordre et le mal dans le monde. C'est dans ce chapitre vingtième, que s'achevera sa défaite, qui doit assurer à jamais le triomphe d'Ormusd, et la félicité du peuple de Lumière, dont la séparation va se faire d'avec le peuple des ténèbres.

Le premier tableau qui s'offre à nos regards, c'est un Génie ou un Ange qui, descendant du Ciel, enchaîne un Serpent qu'il va jeter dans l'abyme.

« Je vis descendre du Ciel (1) un » Ange, qui avoit la clef de l'abyme » et une grande chaîne à la main. Il » prit le Dragon, l'ancien Serpent, qui » est le Diable et Satan, et l'enchaîna » pour 1000 ans, et l'ayant jeté dans » l'abyme, il le ferma sur lui et le » scella, afin qu'il ne séduisît plus les » nations, jusqu'à ce que ces 1000 ans » soient accomplis; après quoi il doit » être délié pour un peu de temps (2) ».

Si, dans le même moment où Persée et l'Agneau avec le jour paroissent aux portes de l'orient, nous portons nos regards à l'occident, vers cette partie du Ciel où les Astres et leurs intelligences descendent au couchant, pour se perdre dans l'abyme des mers et sous l'horizon, la plus grande Constellation, comme la plus voisine du couchant que nous appercevions, c'est le Génie Céleste, qui tient le grand Serpent qu'il a vaincu, autrement le Serpentaire et le Serpent, qu'il presse dans ses mains. C'est ce même Serpent, que les Perses encore aujourd'hui appellent le Serpent d'Eve: cet Ahriman, qui en automne, a introduit le froid et le mal dans le monde. Ce monstre qu'avoit vaincu le Soleil, sous le nom d'Hercule que portoit le Serpentaire dans la Lydie, (3) pays voisin du lieu où fut écrite l'Apocalypse, étoit monté avec la Balance, au moment où finirent les 6000 de Dieu, qui se comptent depuis l'Agneau, et se terminent à la Balance, avec laquelle commencent les mille du Diable. Le Serpentaire a son pied appuyé sur le bord occidental, et semble descendre des Cieux, pour cacher son Serpent sous l'Horizon inférieur, et dans le séjour des ténèbres, dont l'occident forme l'entrée; car là sont les portes de la nuit. Cependant il n'est pas encore couché; et sa disparition ne s'effectuera, que durant les 3000 de l'Agneau, du Taureau et des Gemeaux, lorsque le Soleil aura atteint le Solstice; mais il n'a déjà plus de force.

Nous sommes persuadés, que c'est cet

(1) C. 20. v. 1.
(2) Ibid. v. 2. et 3.
(3) Theon. p. 117.
Hygin. l. 2.

aspect Astronomique du couchant, qui se lie avec les aspects de l'orient, au moment où la nature va être régénérée, que l'Hiérophante Astrologue a chanté, dans la défaite du Dragon, qu'un Génie, ami d'Ormusd, vient d'enchaîner. Nous remarquons, que ce même Serpentaire, appelé aussi Cadmus en Astronomie, est le même Génie, qui, dans le poëme de Nonnus, aide Jupiter à remporter sur Typhon le fameux triomphe, qui amène la fin de l'hiver, au moment où le Soleil va s'unir au Taureau, comme on peut le voir dans Nonnus, l. 1. et 2.

Quant aux idées Théologiques, sur la durée du temps où Ahriman, qui a pris la forme de ce monstre, reste enchaîné, nous avons vu plus haut qu'elles avoient été empruntées par Jean, de la Théologie des Perses, qui supposent, qu'Ahriman vaincu est ensuite lâché, et qu'il livre un dernier combat, qui achève sa défaite. Tout ceci entroit dans le système de combats, de défaites et de victoires successives entre les deux principes, dont on représentoit les chocs durant l'espace de 12000 ans, ou durant la révolution annuelle, jusqu'au moment où le feu Ether consumeroit l'ancien monde avec les productions d'Ahriman, et renouvelleroit la nature sous le signe fameux de l'Agneau Equinoxial.

Mais il y a ici une nouvelle théorie, qui ouvre un champ à nos réflexions; c'est celle de la double résurrection, ou plutôt de la double mort, dont parle l'auteur de l'Apocalypse. Pour bien l'entendre, il faut consulter Platon (1) et Plutarque (2): le premier, dans le dixième livre de sa République; le second, dans la dissertation sur la face qu'on apperçoit dans la Lune. Ces deux auteurs y ont développé les principes de la Philosophie Barbare ou Orientale, qui fait la base de cet ouvrage.

On voit dans Platon (3), qu'après la mort les ames se rendoient dans un certain lieu, placé entre la terre et la Cité Lumineuse ou le Ciel Ethéré, et qu'elles mettoient *mille ans* à y arriver; ensorte que le jugement définitif, qui décidoit de leur sort, ne s'accomplissoit que mille ans après leur mort. C'est ici la même chose. En effet, on nous montre au ch. 4. des trônes, des personnes qui s'asseoyent dessus pour juger; et près de là les ames de ceux qui ont souffert le martyre pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la Bête, ni son image, ni reçu son caractère. Ceux-là vivent et règnent avec J. C. pendant mille ans. Mais les autres morts ne sont point encore rentrés dans la vie, jusqu'à ce que ces mille ans soient accomplis. Après quoi il y aura une seconde mort et une seconde résurrection, lorsque ce jugement s'accomplira, comme on voit qu'il s'exécute dans le dernier verset de ce chapitre, à compter du verset 11. Tous ceux qui, dans ce jugement, ne se trouveront pas écrits sur le livre de l'initiation de l'Agneau, et qui n'auront pas mené une vie vertueuse, subiront une condamnation, qu'on peut regarder comme une seconde mort. Voilà, en derniere analyse, le résultat de ce chapitre. Ce dernier jugement est précédé d'un dernier effort du mauvais principe contre le bon principe, combat qui n'est pas de longue durée, et dans lequel celui-ci succombe avec ses amis et toute son armée, comme on peut le voir dans les versets 7, 8, 9 et 10.

Il paroît par Platon (4), que les ames pures, et d'une vertu rare, se rendoient en ce lieu avec grande facilité; puisque Er et plusieurs autres y arrivent

(1) Plat. de Rep. l. 10. p. 615.
(2) Plut. de facie in orbe Lunæ, p. 943, etc.
(3) Plat. de Republ. l. 10. p. 614.
(4) Ibid. p. 614.

au bout de peu de jours. En effet, il ne s'écoule que douze jours entre la mort du *Pamphylien Er* et sa résurrection. Nous voyons pareillement dans l'Apocalypse (1) les élus, qui n'ont point adoré la Bête, réunis avec Christ pendant 1000 ans, en attendant que les autres morts viennent comparoître devant le Grand Juge, après avoir soutenu les assauts des monstres agens du mauvais principe.

On voit également dans Platon, que les morts, qui sont obligés de mettre 1000 ans pour arriver dans cette prairie, où sont dressés les siéges des Juges des morts, éprouvent une grande résistance au moment d'y arriver; qu'à l'extrémité du chemin se trouvent des monstres affreux, qui les combattent, et même qui repoussent dans l'abyme les grands coupables, ou ceux dont les fautes n'ont pas été suffisamment expiées (2). C'est sans doute ce qu'a voulu dire l'auteur de l'Apocalypse, qui, après avoir enchaîné le mauvais principe, le fait reparoître au bout de 1000 ans, et assemble ses armées, pour combattre près des limites de la ville bien aimée et du camp des Saints, jusqu'au moment où le Grand Juge vient s'asseoir sur un trône blanc (3).

Si on rapproche de cette théorie celle de Plutarque, on verra que ce lieu du dépôt des ames, où elles se rendoient avant d'avoir subi le grand jugement, qui décidoit de leur sort, étoit dans la Lune (4). Que c'est-là qu'aboutissoient les routes, dont parle Platon; et dont les unes conduisoient les ames vers la partie supérieure de l'Ether, et les autres vers la terre.

C'est donc cet intervalle de chemin qu'elles mettoient 1000 ans à franchir, pour peu qu'elles fussent surchargées de matière grossière et terrestre, dont elles avoient contracté la souillure, par un trop grand attachement au corps. Cet intervalle de temps se partageoit, suivant Proclus (5), en cinq parties de 200 ans chacune, et qui correspondoient à chacune des six autres Planètes, dont l'ame traversoit les couches, sans doute, en remontant d'Aquarius affecté, dit Macrobe, à la mort, jusqu'au Cancer et au Lion, signe ou domaine du Soleil, dans lequel passoient les ames.

Mais avant ce passage, l'ame éprouvoit dans la Lune une seconde mort; il se faisoit une seconde séparation, qui ne laissoit que sa partie intelligente la plus épurée.

Les Champs Elysées (6), suivant ces anciens Philosophes, étoient placés hors du cône d'ombre, que projette la terre opposée au Soleil, et que traverse la Lune dans les éclipses. C'étoit là le terme de la terre ou de l'obscurité qu'engendre la matière opaque, qui la compose. La Lune étoit en conséquence sur les confins du mortel et de l'immortel; de la Lumière et des ténèbres, dont elle se révêtoit successivement. Au-dessus d'elle étoient les champs Lumineux, dans lesquels se rendoient les ames vertueuses. On n'y admettoit qui que ce soit, qui fût méchant ou souillé; mais seulement les hommes vertueux, qui après la mort s'y rendoient. Ils y menoient une vie aisée et facile; mais ils ne jouissoient pas encore de la vie divine et parfaitement heureuse, dans laquelle ils ne passoient qu'après la seconde mort.

Plutarque explique ce qu'on entendoit par cette seconde mort, ou par cette nouvelle séparation, qui épuroit assez l'ame, pour qu'elle pût être rendue à sa pureté primitive, et passer dans l'Astre lumineux, dont elle tiroit son

(1) Apocal. c. 20. v. 4. 5. 6.
(2) Ibid. p. 614.
(3) Apocal. c. 20. et 7. 8. et 9. 10. 11.
(4) Plutarch. de facie in orbe Lunæ, p. 944.
(5) Proclus in Tim. l. 1. p. 45.
(6) Plut. p. 942.

origine, (1) dans le Soleil, où les Manichéens plaçoient leur Christ. Toute ame séparée du corps erroit pendant un temps, dans l'espace qui sépare la terre de la Lune; les unes plus longtemps, les autres moins.

Ce voyage ressemble assez au voyage souterrain de Platon; car on regardoit comme souterrain, ce qui étoit plutôt sublunaire. Mais comme l'obscurité de la matière terrestre s'étendoit jusqu'à la Lune, le Pamphylien de Platon l'appelle souterrain et obscur. Les morts ordinairement mettoient cent ans à le parcourir cet espace (2), jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans la prairie, où siégeoient les juges, qui devoient porter le dernier arrêt sur le sort de ceux qui avoient des mœurs ordinaires. Car les grands coupables ne passoient jamais l'ouverture, qui sans cesse les repoussoit vers le Tartare, et les livroit aux furies, qui s'en saisissoient, comme on le voit par l'exemple d'Aridée de Pamphylie et d'autres tyrans, et d'une foule de particuliers, souillés des plus noirs forfaits. Mais pour les ames vertueuses, cet intervalle de temps, qui s'écoule entre la première mort, et la seconde ou la dernière séparation de l'ame et de son intelligence, étoit un temps assez heureux (3); quoique ce bonheur n'égalât pas celui dont elles devoient jouir après la seconde mort (4), qui ne devoit pas avoir de pouvoir sur elles, comme l'observe très-bien l'auteur de l'Apocalypse (*a*), puisque, après un repos de quelque temps dans la prairie, les ames se retiroient et passoient dans la colonne de Lumière, comme on le voit dans Platon (5), qui se sert même du mot ανασταντες, lequel signifie chez nous résurrection (*b*). Cet intervalle de temps, qui s'écoloit entre la première et la seconde mort, étoit une espèce de purification et de lustration préparatoire pour les ames vertueuses (6), qui se purgeoient des plus petites souillures, qu'elles avoient pu contracter dans un commerce trop étroit avec le corps; et essuyoient les taches du mauvais principe.

C'étoit dans la partie de l'enfer, dont a parlé plus haut Platon, qu'elles passoient cet intervalle de temps (7), qui précédoit la seconde mort, ou la séparation d'une partie d'elles-mêmes. Elles y restoient un certain temps déterminé, dit Plutarque, dans un champ situé dans la partie la plus épurée de l'air; conséquemment vers le voisinage de la Lune. Là comme de retour d'un long exil, elles éprouvoient une joie mêlée d'espérance et de crainte, semblable à celle qu'éprouvoit l'initié. Cette crainte venoit de ce que souvent elles étoient repoussées loin de la Lune, qui refusoit de recevoir les unes, et qui souvent rejetoit les autres dans des gouffres profonds. Les ames privilégiées au contraire s'élevoient jusques à la Lune, franchissoient tout obstacle, et s'y établissoient fortement. Cette idée ressemble assez à celle de Platon, qui fait voyager les ames jusqu'à la prairie, dans laquelle toutes n'entrent pas, et d'où un certain nombre sont repoussées vers les profonds abymes.

Arrivées dans la Lune, là il se fait un second dépouillement. Le premier s'étoit fait sur la terre, où l'ame s'étoit séparée du corps, et où elle avoit laissé ses dépouilles purement matérielles. C'est dans la Lune, qu'elle se dépouille de la partie animale qu'elle avoit reçue de la Lune, et qu'elle ne conserve que l'intelligence pure, qu'elle tient du Soleil (8). La Lune a fourni l'élément animal

(1) Ibid. p. 943.
(2) Plato. l. 10. de Repub. p. 614. et 615.
(3) Plutar. de fac. in orb. Lunæ, p. 942.
(4) Apoc. c. 20, v. 6.
(5) Plato de Republic. p. 616.
(6) Plut. p. 943.
(7) Plut. de facie. p. 943.
(8) Ibid. p. 495.

animal de l'ame, et c'est dans son sein que se résout cette partie, comme c'est dans la terre que se résout le cadavre, ou le corps purement matériel. C'est-là ce qu'on appelle la seconde mort; et le passage vers le Soleil la seconde résurrection, qui arrive, lorsque l'ame ainsi dégagée, dit Plutarque (1), acquiert une parfaite ressemblance avec la nature du rayon solaire. Toute cette théorie est fondée sur cette opinion de la Philosophie Barbare (2), que l'homme est un composé d'esprit, d'ame et de corps. L'union de l'esprit avec l'ame fait l'homme raisonnable, et l'union de l'ame avec le corps produit les passions. Le corps tire son origine de la terre, l'ame de la Lune, et l'esprit du Soleil. Ces trois parties s'unissent par la génération, et se séparent par deux sortes de morts: La première mort sépare l'ame et l'esprit d'avec le corps. Cette première séparation, suivant Plutarque (3), se fait d'une manière prompte et violente: La seconde d'une manière douce et plus longue. Chacune de ces parties retourne à son principe. Le corps rentre dans la terre; l'ame, si elle est juste, retourne à la Lune; mais après avoir resté quelque temps dans l'air pour s'y purifier. Si elle est vicieuse, elle est tourmentée dans les airs, et ensuite renvoyée dans un autre corps pour sa punition. Les ames justes restent dans la Lune, où elles sont dans un état agréable, mais non parfaitement heureux. C'est cet état, sans doute, que l'Auteur de l'Apocalypse appelle un repos, un règne de 1000 ans placé entre la mort et le dernier jugement, ou celui qui définitivement décide du sort de l'homme, lequel se rend dans la fameuse prairie (4), ou vallée de Josaphat, après un long voyage. Mais cette épreuve de 1000 ans n'étoit pas nécessaire pour les justes, d'une vertu épurée, qui passoient sur-le-champ dans le lieu où se faisoit la deuxième séparation, et qui y attendoient, dans un état assez heureux, l'arrivée des autres ames, qui devoient être jugées. La séparation de l'ame animale d'avec l'esprit s'opéroit promptement, dit Plutarque (5), pour les ames chastes et vertueuses, qui avoient embrassé un genre de vie tout-à-fait philosophique, et qui ne s'étoient point mêlés au tourbillon du monde. L'ombre qui enveloppoit l'esprit s'évanouissoit bientôt, et il ne restoit plus que l'esprit, semblable au rayon solaire.

La séparation étoit beaucoup plus lente pour les ames ambitieuses, qui avoient été occupées du soin des affaires et des intrigues du monde, que la colère ou l'amour avoient trop fortement agitées pendant la vie, et qui avoient donné au corps trop d'empire sur elles. Le souvenir des jouissances d'ici-bas les rappeloit souvent vers la terre; l'inconstance et la mobilité des passions les entraînoit souvent loin de la Lune, pour les rendre à une nouvelle génération; tandis que l'esprit les rappeloit vers la Lune, et adoucissoit ce que l'ame avoit encore de rebelle. Ce sont là, sans doute, ces derniers combats, que livre à l'ame le Principe Ténèbres (6), comme on le voit dans l'Apocalypse, principe qui reprend sa force pour un moment, et veut séduire encore les ames, avant qu'elles s'établissent dans le lieu où doit se faire la dernière séparation, qui les épure assez, pour qu'elles soient reçues dans le Soleil (7). Cette séparation se fait par l'amour et par le desir de jouir de l'image du Soleil, en laquelle et par laquelle

(1) Ibid. p. 945.
(2) Brausobr. T. 2. l. 7. c. 6. p. 509. sect. 9.
(3) Plut. p. 943.
(4) De Republ. 10. 616.
(5) Plut. p. 945.
(6) Apocal. c. 20. v. 7. et 8.
(7) Plutarch. ibid. p. 944.

resplendit la beauté divine, véritable et heureuse, vers laquelle toute la nature tend, et qu'elle désire, mais diversement, l'une en une sorte, l'autre en une autre. Car la Lune elle-même tourne continuellement pour s'unir au Soleil, comme à la source de toute fertilité. Ainsi, la nature de l'ame reste dans la Lune, retenant quelques vestiges et quelques songes de la vie. Ce que dit un Poète, que l'ame s'envole, comme un songe, n'est pas vrai de l'ame aussitôt qu'elle a quitté le corps; mais bien lorsqu'elle a été abandonnée par l'esprit, et qu'elle est réduite à elle-même. C'est l'esprit pur qui retourne au Soleil; et l'ame séparée de l'esprit est ce qu'on appelle l'ombre. Elle conserve quelque temps une figure très-légère du corps, qu'elle a animé, et dont elle a pris la conformation, comme l'eau prend la forme du vase qui la contient; mais peu-à-peu elle rentre dans la Lune, de la substance de laquelle elle a été prise.

« La Lune est l'élément des ames ». Or c'est dans la Lune, suivant Plutarque, que les ames rendent compte de leur vie passée. C'est dans la plus grande de ses cavités, ou dans l'immense vallée qui s'offre à nos regards, que se rendoient ces terribles arrêts. Platon le fait arriver, comme nous l'avons déjà dit, dans une immense prairie où se rendent les morts, après un voyage de mille ans. Il place dans ce lieu des siéges (1) où sont assis des juges, près de deux ouvertures, d'où partent deux chemins, comme dans Plutarque, l'un en haut vers le Ciel, et l'autre en bas vers la terre. Ne voyons-nous pas à-peu-près la même chose dans l'Apocalypse (2). Au moment où le Dragon est enchaîné dans l'abyme, Jean voit des trônes et des personnes assises dessus; à qui la puissance de juger fut donnée. Ne semble-t-il pas voir le trône de Minos, d'Eaque et de Radhamante, dont parle Platon dans son Gorgias (3), ainsi que dans le traité d'*Axiochus*, qu'on lui attribue? C'est aussi après l'espace de 1000 ans, avant le dernier combat, que livre aux ames le mauvais principe, qui veut encore les séduire, qu'arrive le dernier jugement, le jugement universel de tous les morts; et dans lequel se fait la dernière séparation, et où s'opère la seconde résurrection, qui fait passer les Elus dans l'empire de la Lumière, dont leur esprit a toute la pureté. Car il n'y doit entrer rien de souillé, dit l'auteur de l'Apocalypse (4). Mais les ames, bien purifiées, alors ont acquis la parfaite ressemblance avec le rayon solaire, et conséquemment avec la Lumière d'Ormusd, dont le Soleil est le foyer.

Cette séparation, qui les épure, leur donne une nouvelle légéreté, qui leur permet de s'élever jusqu'à l'Astre qui les attire, comme dit Julien, par l'activité de ses rayons. Elles ont alors recouvré, dit Virgile, *la simplicité* du feu Principe, *donec auræ simplicis ignem etc.* Les autres, au contraire, surchargées de matière, sont entraînées vers l'abyme; et la séparation ne pouvant avoir lieu, elles retournent dans la matière et les ténèbres; ce qui est pour eux une seconde mort, non pas dans le sens de séparation, mais de destruction et de dégradation ou de chute dans l'abyme ténébreux. Car leur marche se fait en sens contraire de celles des ames vertueuses, qui, à chaque séparation, se purifient et se perfectionnent, tandis que le sort des autres se détériore. Après ce Jugement, dit Plutarque, les ames s'en vont, les unes par la route qui conduit à la partie de la

(1) Platon. Rep. l. 10. p. 614.
(2) Apocal. c. 20. v. 4.
(3) Gorg. 524. Axioch. 371.
(4) Apoc. c. 21. v. 17.

Lune, qui regarde le Ciel, et dans laquelle on place l'Elysée; les autres au contraire descendent dans la partie qui regarde la terre, et tombent dans ses gouffres.

En résumant donc ce que nous avons dit, d'après les principes de la Philosophie barbare, consignée dans Plutarque et dans Platon, il résulte que ces Philosophes mettoient entre la mort et le jugement, et l'arrivée dans le lieu où se faisoit ce jugement, un intervalle de 1000 ans. Qu'alors il se faisoit un Jugement solemnel, après lequel les âmes pures passoient dans la Lumière, et les autres, au contraire, étoient rejettées dans l'abyme. On donnoit au résultat de ce jugement définitif le nom de seconde mort; ce qui étoit pour les âmes vertueuses une seconde résurrection; car on ne doit pas oublier, que les anciens appeloient renaître, cesser de vivre, ou se dégager de la matière du corps à la mort. C'étoit donc renaître une seconde fois pour l'Esprit, que de se dégager de l'enveloppe de l'âme, qui n'avoit pas sa pureté, et qui tenoit encore à la matière. Il retournoit à son principe par deux degrés, dont l'un étoit la séparation qui se fait du corps d'avec l'âme et l'esprit; et le second, celle qui se fait de l'âme d'avec l'esprit. C'est cette dernière, qui rend à l'esprit, ou à notre intelligence toute sa perfection, et la pureté de son essence lumineuse. Pour les hommes coupables, la condamnation étoit une seconde mort, puisqu'elle les rendoit encore plus malheureux, que n'avoit fait la première, et qu'elle les unissoit, non pas à la matière organisée du corps, qu'on appeloit mystiquement la mort, mais qu'elle les enchaînoit à la matière ténébreuse la plus désordonnée, et l'ensevelissoit sous les debris de la matière livrée aux principes destructeurs, qu'elle renferme dans son sein. Si on applique à l'Apocalypse cette théorie et ces dogmes de la Philosophie ancienne sur l'ame, et sur son union au corps, ou sur sa séparation d'avec le corps, on verra qu'elle fait la base du chapitre que nous expliquons. Il y a d'abord une condamnation, et une espèce de proscription prononcée contre le monde sublunaire, où s'opèrent les générations, et que l'auteur désigne, sous le nom de Babylone. Il y a une condamnation de tous les mauvais Principes, ou des Génies qui y président. Il y a enfin une condamnation des hommes, qui se sont laissés subjuguer par ces Principes, et qui est la suite d'un jugement prononcé après les 1000 ans, qui se sont écoulés depuis leur mort; pendant lequel temps ils ne sont point rentrés dans la vie (1). Car les plus parfaits sont déja entrés; ou retournés au champ où doit siéger le grand Juge, et auquel les autres n'arrivent qu'au bout d'un voyage de 1000 ans. Les premiers ne craignent point le scrutin épuratoire, et la seconde mort n'aura point d'empire sur eux (1). Les Martyrs, et tous ceux qui n'ont point donné sur eux prise à l'action de la matière du corps (2), et au mauvais Principe, jouissent de la félicité préliminaire d'une vie, à laquelle les autres ne sont admis qu'au bout de 1000 (3) ans. Cette félicité n'est pas, comme dit Plutarque, la vie divine à laquelle ils sont élevés après le jugement, ou à l'époque de la seconde mort: c'est une aisance momentanée. Aussi l'auteur de l'Apocalypse ne donne-t-il ici à ce règne momentané, qu'une durée de 1000 ans, tandis que dans le chapitre XXII, lorsqu'ils ont subi le jugement, après la seconde résurrection et lorsqu'il sont établis dans

(1) Apoc. c. 20. v. 5.
(2) Ibid. v. 6.
(3) Plut. de facie, p. 942.

la Cité Sainte, dans le monde lumineux, il dit d'eux qu'ils régneront dans les siècles des siècles. Il y a donc deux états, pour l'ame vertueuse, bien distingués : le premier celui qui suit la mort, et qui est un état d'aisance, pendant les 1000 ans qui précèdent le Jugement Universel. Le second est la vie divine, et parfaitement heureuse, qui n'a plus de bornes dans sa durée. Ce sont là les deux dogmes, que l'auteur de l'Apocalypse a voulu enseigner aux Initiés, dans ce chapitre ; et ces deux dogmes nous les retrouvons aussi dans Plutarque, et dans Platon, qui tous deux les empruntèrent de la Philosophie barbare ; car cet Er, qui parle dans Platon, étoit Pamphylien, et, suivant Clement d'Alexandrie (1), c'étoit le même homme que Zoroastre, dont la doctrine avoit la même base que celle du livre de l'Apocalypse, sçavoir le Système des deux principes, la fin du monde, le grand Jugement et la Résurrection ; Dogmes, que les Sectes Chrétiennes ont empruntés des Mages et des Perses (2).

M. Hyde a très-judicieusement remarqué, que la doctrine commune à l'Apocalypse et aux Mages étoit établie fort anciennement chez les disciples de Zoroastre, bien avant que l'Apocalyse fut composé ; que c'étoit l'ancienne doctrine de l'Orient, que l'Apocalypse a conservée, et que son auteur a transmise à la postérité. Effectivement, on trouve cette doctrine consacrée dans les livres Zends, les plus anciens monumens de la Religion de Zoroastre. On y lit cette profession de Foi (3) : Je crois, sans avoir aucun doute, à l'excellente et à la pure Loi; je crois au juste *Juge* Ormusd ; je crois que la *Résurrection des corps* arrivera, *que les corps* reparoîtront.

C'est la même idée théologique, qu'exprime l'auteur de l'Apocalypse, lorsqu'il nous peint le grand Juge (1), tel qu'Ormusd, assis sur un trône blanc ; et les morts grands et petits, qui comparoissent devant le trône ; la mer, la mort et l'enfer qui rendent les morts qu'ils recèlent, et qui vont subir le jugement, qui doit décider à jamais de leur sort.

Les Manichéens (4) faisoient précéder l'embrasement du monde, et le jugement, de l'apparition d'un Génie, qu'ils appellent l'*Ancien*. Lorsque l'*Ancien*, disoient-ils, fera voir son image, lorsque le simulacre apparoîtra. Beausobre convient qu'il ignore quel est cet Ancien, dont l'apparition doit précéder la destruction du monde par le feu, dans les principes des Manichéens. Cet Ancien, c'est le *novissimus dies*, le dernier des jours. Cette expression étoit consacrée dans la mysticité orientale, d'où Manès a emprunté sa théorie, comme Daniel. Celui-ci l'appelle l'*Ancien des jours*, (Daniel, c. 7. v. 9. 10. etc.) né dans la vieillesse des temps.

Voici comme s'exprime Daniel (5) : j'étois attentif à ce que je voyois, jusqu'à ce que des trônes fussent placés, et que *l'Ancien des jours s'assit*. Son vêtement étoit blanc, comme la neige, et les cheveux de sa tête étoient comme la neige la plus blanche et la plus pure. Son trône étoit de flammes ardentes, et les roues de ce trône étoient un feu brûlant ; *un fleuve* de feu très-rapide sortoit de devant sa face. Un million d'Anges le servoient, et mille millions assistoient devant lui. Le Jugement se tint, et les livres furent ouverts. En suivant l'examen de ce chapitre de Daniel, on verra qu'il a fourni beaucoup de traits à l'auteur de l'Apocalypse (6). Comme l'Apoca-

(1) Clement d'Alex. l. 5. p. 599.
(2) Hyde, p. 293 et 537.
(3) Zend. Avest. T. 2. p. 39.
(4) Beausobre, T. 2. p. 576.
(5) Daniel. c. 9. v. 9.
(6) Apocalyp. c. 20. v. 9. 10.

lypse nous peint le Dragon, et deux autres bêtes tuées et consumées par le feu, avant ce jugement terrible; de même Daniel (1) voit la bête, qui avoit été tuée, dont le corps avoit été détruit par le feu, et qui avoit été livré au feu pour être brûlé. Il voit aussi que la puissance des autres bêtes leur avoit été otée; que la durée de leur vie avoit été marquée à un temps et un temps. Je considérois ces choses, dit-il, comme dans une *vision de nuit*, et je vis (2) comme le Fils de l'Homme, qui venoit avec les nuées du Ciel, et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. Il se présente devant lui; et il lui donne la puissance, l'honneur, et le Royaume etc. On y voit ensuite (3) v. 19, la quatrième Bête, celle que nous avons dit plus haut répondre au Dragon, faire ici, comme dans l'Apocalypse la guerre aux Saints, et même avoir l'avantage sur eux; jusqu'à ce que l'Ancien des jours parût. (C'est l'homme au trône blanc, Apocal. C. 20, v. 11.) Alors il donna aux Saints du Très-Haut la puissance de juger; et *le temps étant accompli*, *les Saints entreront en possession de ce Royaume*. N'est-ce pas ce qui arrive aussi dans l'Apocalypse, lorsqu'après le jugement, qui s'opère à la fin du chapitre 10, on voit au chapitre 21 les Elus passer dans la Sainte Jérusalem? On peut appliquer ici le proverbe: *non ovum ovo similius*. On voit dans la fiction Mystagogique de Daniel sur Nabuchodonosor, dégradé pendant sept ans et réduit, comme Apulée, à l'état de bête, une image de l'ame ici-bas, et de son retour à son principe, lorsqu'après son passage à travers les sept Sphères elle retourne à son domaine, à sa véritable patrie. Cette idée mystagogique a été exprimée sous une infinité de formes, dans les allégories orientales. Tantôt c'est l'image d'une captivité, qui sert à peindre l'état des hommes ici-bas, auquel succède une délivrance long-temps attendue; tantôt, c'est une mort, que suit une résurrection etc. Ce dogme de la résurrection, comme le reconnoît Tertullien (4), faisoit aussi partie de la doctrine des sectateurs de Mithra, qui probablement en donnoient la représentation dans leur antre mystique, figuratif des mondes, et des épreuves qu'y subissoient les ames, dans leurs révolutions à travers les Sphères, et dans les différentes organisations des corps. Les Fidèles, et les Elus, initiés à ces mystères, étoient, comme ceux de l'Apocalypse, distingués par une marque au front; *et Signati in frontibus*, comme les douze mille Elus de chaque Tribu (5).

C'étoit le Taureau Mithriaque, auquel s'unissoit la Lune, qui a son exaltation dans ce signe, par qui se faisoit le passage au monde Lumière, et s'opéroit la résurrection. Ce Taureau, comme l'Agneau étoit mort et ressuscité. Ahriman d'abord l'avoit fait périr (6).

Les hommes seront rendus à la vie, disent les Perses, par ce qui viendra du Taureau. Sosioch fera Izeschné avec les morts ressuscités. Ensuite, placé sur un lieu élevé, il donnera à tous les hommes une récompense proportionnée à leurs actions.

Substituez l'Agneau, qui remplaça le Taureau dans la suite à l'Equinoxe, et vous aurez la doctrine de l'Apocalypse, mot pour mot.

Le Dragon enchaîné sera Ahriman; ses combats ensuite contre le Dieu de

(1) Daniel, c. 7. v. 11, etc.
(2) V. 13.
(3) Apocal. c. 20. v. 8.
Daniel, c. 7. p. 21.
(4) Tertull. de Presc. adv. Hæres. p. 247.
(5) Tertul. ibid.
Apocalyp. c. 7. 3. c. 14. v. 1 et 4. c. 22. v. 4.
(6) Bondesh. p. 356. 363. ibid. p. 387. p. 415.

Lumière et contre ses amis, seront ceux d'Ahriman contre le peuple d'Ormusd. Sa défaite et sa punition sera celle d'Ahriman, et le vainqueur sera Ormusd, monté sur l'Agneau du Printemps, lieu de l'exaltation du Soleil, au lieu du Taureau, qui anciennement occupoit sa place.

Les compagnons du vainqueur seront le peuple d'Ormusd, les amis de la vertu, du bien et de la Lumière, qui par leur courage et leur constance ont triomphé des passions et des atteintes du mauvais principe durant cette vie; et qui, pour me servir des expressions de Plutarque et de Platon (1), sont comme autant de vainqueurs, qui reçoivent la couronne de la fermeté et de l'inébranlable constance.

C'est cette couronne de vie, que le Dieu Lumineux de l'Apocalypse promet à ceux qui seront fermes dans la vertu; et qui met l'homme, fidèle jusqu'à la mort, à l'abri des atteintes de la seconde mort, comme on le peut voir dans l'adresse qu'il fait à l'Ange de Smyrne (2).

Plutarque regarde cette couronne de constance, comme le prix du courage qu'ils ont montré pendant la vie, en forçant la partie brute et rebelle de l'ame à obéir à la raison. L'initié étoit un véritable soldat, qui combattoit sans cesse sous les auspices du Dieu Lumière, contre les assauts du Génie des ténèbres, et contre les efforts de la matière terrestre, siége de toutes les passions du corps. Aussi les initiés aux mystères de Mithra s'appeloient-ils Soldats; et on essayoit sur leur tête la couronne du vainqueur, qu'ils repoussoient, en disant que Mithra seroit leur couronne (3).

Quant au dernier assaut momentané, qu'éprouvent encore les ames, peu de temps avant le dernier jugement, qui va faire disparoître à jamais le mal et les ténèbres du monde, que vont habiter les justes, Plutarque semble nous l'expliquer, en disant que les ames mêmes vertueuses, transportées à la Lune, éprouvent un instant de contrariété, dans la petite tranche (4) du cône d'ombre qu'occupe la Lune, laquelle, par un mouvement rapide, se hâte de la traverser, parce que les ames vertueuses souffrent de cette obscurité et crient, fâchées de ne plus entendre l'harmonie des Cieux (5). C'est donc encore un dernier effort, que fait contr'elles Ahriman chef des ténèbres; mais elles en vont bientôt être délivrées, en s'élevant plus haut à la région du Soleil et dans le palais d'Ormusd, au sein de la Lumière première, où l'on ne connoît plus ni la nuit, ni le mal, ni la mort. Tout ce qui tenoit au monde visible, la terre et le Ciel matériel, vont disparoître pour eux à l'aspect du Grand-Juge, et faire place à un autre monde (6).

(1) Plut. de facie, p. 943.
Plut. de Rep. l. 10. p. 621.
(2) Apocal. c. 2. v. 10 et 11.
(3) Tertull. de Coron. p. 131.
(4) Plut. de facie in orb. p. 944.
(5) C. 20. v. 11.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Nous voilà enfin arrivés au moment de l'autopsie (*a*), où l'esprit ayant franchi tout ce qui est matériel et mortel, qui s'évanouit avec les ténèbres, et les principes du mal, dont l'origine est dans la matière, ne voit plus que la Lumière Divine, et ce monde intellectuel Archétype, qui étoit de toute éternité dans Dieu, et absorbé au sein de l'Océan Lumineux, dont nos esprits sont sortis, pour s'unir d'abord à l'ame et ensuite au corps mortel. C'est dans ce lieu intellectuel, dit Proclus (1), qu'est le véritable Ciel, et le véritable règne de Saturne, de Jupiter, de Mars, etc. C'est donc là qu'on éprouve la véritable Théophanie, ou, pour me servir des expressions de l'Apocalypse, que les élus ou initiés *voient la face de Dieu* (2), qui sera au milieu d'eux. Voilà cette Cité Sainte, dans laquelle seront transportées les ames après la mort, et après le jugement universel; Cité, dont par avance on se procuroit la vue intuitive dans l'initiation de Pepuzza, où tous les ans le Prophète rassembloit les initiés pour y attendre l'apparition de la céleste Jérusalem. L'ame des initiés, effrayée par les tableaux affreux qu'on lui avoit présentés dans les livres précédens, pour l'intimider et lui faire redouter l'examen du Juge terrible des actions des mortels, va enfin se reposer agréablement dans le séjour de la Lumière et de la félicité, dont le Prophète leur présente la délicieuse image, afin de piquer le desir par l'espérance et par la vue des nombreux biens, qui sont réservés aux initiés, fidèles aux devoirs qu'imposoit la sévère loi de l'initiation.

On lui donne le nom mystérieux de Jérusalem, qui, en langue d'initiation, signifie *vision de la paix*, suivant S. Augustin (*b*). C'est ainsi que Babylone étoit le séjour des guerres, et des désordres du principe de corruption, Ahriman.

C'est au Dieu Soleil, qui, sous le signe équinoxial de l'Agneau, attire à lui les ames, en divisant la matière grossière qui s'attache à elles, que les initiés doivent le bonheur de s'élever déjà en esprit, jusqu'au séjour heureux de la Lumière, dans lequel ils seront un jour établis, d'une manière inébranlable. Ce sont les mystères de l'Agneau, qui, célébrés avec une ame pure et un cœur chaste, leur procureront cette jouissance préliminaire de la vue de la Cité Sainte, qui les recevra un jour dans son sein, et leur préparera après la la mort un retour facile vers la Divinité. Tout ce qui est fragile et mortel a disparu; l'Etre réel et éternel seul subsistera sur les débris du monde écroulé. Tel est le sort qui attend les enfans de Lumière, les amis d'Ormusd, enfin les initiés, qui ont rempli leurs engagemens, et dont les noms n'ont point été effacés du livre de l'initiation. Ils seront les seuls citoyens du nouveau monde, où l'on est absorbé au sein du bonheur et de la Lumière.

« Après cela, dit Jean (3), je vis » un Ciel nouveau et une terre nou- » velle. Car le premier Ciel et la pre-

(1) Procl. Comment. in Tim. l. 2. p. 93.
(2) Apoc. c. 2. v. 4. c. 21. v. 3.
(3) Apocal. c. 21. v. 1.

» mière terre avoient disparu, et la » mer n'étoit plus.

» Et moi Jean (1), je vis la ville » Sainte, la nouvelle Jérusalem, qui » venant de Dieu descendoit du Ciel, » parée comme une épouse, qui se » pare pour son époux ». Et j'entendis (2) une grande voix, qui venoit du trône, et qui disoit : « Voici le Ta- » bernacle de Dieu avec les hommes, » et il demeurera avec eux : ils seront » son peuple, et Dieu, demeurant lui- » même au milieu d'eux, sera leur » Dieu ».

» Dieu essuyera toutes les larmes de » leurs yeux, et la mort ne sera plus. » Il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, » ni afflictions, parce que le premier » état sera passé. Je vais faire toutes » choses nouvelles, dit celui qui est » assis sur le trône (3) ».

Voilà donc l'homme établi dans un nouvel ordre de choses, différent du premier, durant lequel il avoit été soumis à l'empire des ténèbres et du mal, qui n'auront plus lieu dans ce monde, où règne le seul Ormusd, principe de Lumière et de bien. Cette opinion philosophique est absolument celle des Mages, si on en croit Théopompe, cité par Plutarque (4), dont nous avons plus haut rapporté le passage.

Nous avons vu, que les Mages, après avoir fait la description des combats et des victoires alternatives d'Ormusd et d'Ahriman, terminées par la défaite entière de ce dernier, supposent qu'Ormusd vainqueur établira les hommes dans un état de félicité éternelle. Qu'Ahriman, après avoir fait beaucoup de ravage dans le monde, sera entièrement détruit et disparoîtra pour toujours ; que la terre changera de face ; qu'elle ne présentera plus aucunes inégalités, et qu'elle sera habitée par une génération d'hommes parfaitement heureux, qui ne formeront qu'un même peuple, qu'une seule ville, et qui parleront une seule langue. Qu'ils ne connoîtront aucun besoin, et que leurs corps, tout lumière, ne projetteront aucune ombre. Ce sont bien là les tableaux, que nous a présentés l'Apocalypse dans les chapitres précédens, et que l'auteur achève de nous offrir dans ces deux derniers, à la suite de la description de ces combats, et de la défaite du mauvais Principe, et de la victoire du Dieu Lumineux, qui a terrassé son redoutable rival, l'ancien Serpent, et qui a pris place sur le grand trône blanc, devant qui la terre ancienne et le Ciel s'enfuirent.

On retrouve la même opinion Philosophique consacrée dans un Poème Mystagogique des habitans du Nord, connu sous le nom de Voluspa, et qui, plus qu'aucun autre ouvrage, ressemble à l'Apocalypse par son obscurité et la monstruosité de ses tableaux. C'est une Prophétesse qui parle, et qui, jetant un coup d'œil sur les Sphères (5), lesquelles roulent autour d'un profond centre, nous peint le débrouillement du Chaos, le choc des deux principes, leurs combats, leurs victoires et la défaite du mauvais, qui combat aussi sous la forme de l'horrible Serpent, que le *Dieu Thor*, à tête de Bœuf, défait enfin. Après quoi l'ancien monde est détruit, et fait place à un nouveau monde, peuplé d'habitans heureux, absorbés au sein de la Lumière.

A la suite de plusieurs combats, dont nous ne donnerons point ici le détail, et dans lesquels il est aisé de reconnoître les combats d'Ahriman et de ses Génies contre Ormusd, désigné sous le nom d'Odin dans cette Cosmogonie, on lit au verset 51. ces mots.

(1) Ibid. v. 2.
(2) Ibid. v. 3.
(3) Ibid. v. 4.
(4) De Isid. p. 370.
(5) Volusp. v. 1 et 25.

Alors

« Alors le Dieu *Thor*, fils d'Odin, » attaque et tue l'énorme Serpent; et » l'univers est vide de combattans et » de héros (1).

» Le Soleil s'éteint (2), la terre » se dissout dans la mer. Les étoiles » perdent leur éclat. La flamme dé- » vorante atteint toutes les bornes de » la création et s'élance vers le Ciel.

» Mais du sein des flots, (3) dit » la Prophétesse, je vois sortir une » nouvelle terre habillée de verdure.

» Les Ases (*c*) s'assemblent sur l'I- » da (4). Ils parlent de la destruction » des forteresses célestes. Ils parlent de » grandes choses, dont Odin parloit » autrefois ».

Là dans l'herbe on trouve éparses ses tablettes d'or (5). Elles appartenoient au Père des Dieux et à sa postérité.

Ici on voit des moissons (6) mûres, qu'on n'avoit pas semées. Le mal disparoît dans le Cirque d'Odin.

A Gimlé (au Ciel) je vois une demeure couverte d'or (7), et plus brillante que le Soleil; là habitent des peuples vertueux, et leur bonheur n'aura jamais de fin.

Voilà bien encore la doctrine des Mages et celle de l'Apocalypse, que nous retrouvons chez les Scandinaves. La même succession de l'ancien et du nouvel ordre des choses y est bien marquée. Le mauvais Principe y prend également la forme du Serpent. Chez les Perses, c'est Mithra monté sur un Taureau; chez les Scandinaves, c'est Thor, dont le char est attelé de Bœufs, et qui porte la massue à la tête de bœuf, qui triomphent du mauvais principe, du Serpent Ahriman. Dans l'Apocalypse, le vainqueur triomphe sous le symbole de l'Agneau; ce qui prouve que les deux premières Cosmogonies appartiennent à des temps plus anciens; mais toutes nous ramènent aux contrées septentrionales de l'Asie, dans l'Asie mineure, l'Arménie et la Perse, où le culte Mithriaque et la Théologie des deux Principes furent la Religion dominante. Il paroît même, que ces idées n'ont pu naître que dans le nord, et que c'est delà qu'elles ont été portées en Egypte, où on les retrouve dans la guerre des deux Principes Osiris et Typhon, qui, comme Ormusd et Ahriman, à qui ils répondent, sont vainqueurs et vaincus successivement, jusqu'à ce qu'enfin Typhon soit enchaîné. Ils devoient en conséquence faire la base des mystères d'Isis, et pareillemment aussi de ceux de Cérès, en Grèce, qui en furent une copie. Aussi le Serpent figuroit-il dans les mystères de Cérès, et dans ceux de Bacchus, qui n'est que l'Osiris des Egyptiens, comme Hérodote et les Grecs l'ont reconnu eux-mêmes. Et dans ces deux initiations le grand vœu des initiés, comme nous l'avons dit plus haut, étoit d'être affranchis du cercle de la génération (8), et de passer dans le lieu de repos, qui les mettroit hors des atteintes du mal, et les rendoit à la vie bienheureuse. Ces idées furent de toutes les Théologies, et remontoient, comme dit Plutarque, à la plus haute antiquité; on n'en connoissoit point l'auteur. Elles faisoient la base des mystères et des sacrifices, tant des Grecs, que des Barbares, et se lioient au dogme de la Providence, que les Législateurs et les Prêtres avoient cherché à établir (9). Elles étoient des dogmes de foi, sur lesquels on ne se permettoit aucun doute, et qu'il eût été difficile d'effacer, dit Plutarque,

(1) Ibid. v. 51.
(2) Ibid. v. 52.
(3) Ibid. v. 53.
(4) Ibid. v. 54.
(5) Ibid. v. 55.
(6) Ibid. v. 56.
(7) Ibid. v. 58.
(8) Procl. in Tim. l. 5. p. 330.
(9) Plut. de Isid. p. 369.

de l'esprit des hommes. Il n'est donc pas étonnant, que nous les retrouvions par-tout; car c'étoit le seul moyen de contenir les hommes, que de bien établir le dogme de la vie future, et la croyance des peines et des récompenses, qu'un Dieu juste réservoit aux actions des mortels. Tout l'ouvrage que nous commentons ici se réduit là en dernière analyse.

Les actions des hommes sont supposées écrites dans un grand livre (1), où l'on en tient registre, et les morts sont jugés sur ce qui est écrit dans ce livre, selon leurs œuvres. Tous ceux qui y sont mal notés, et dont le nom n'est pas écrit sur le second livre, appelé *Livre de Vie*, sont jetés dans l'étang de feu avec l'enfer, la mort, le Dragon et la Bête et le faux Prophète. Là seront ensevelis tous les lâches (2), les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres, les menteurs, dont le partage sera dans l'étang de feu et de soufre; ce qui est la seconde mort. La ville Sainte, dit-on ailleurs, n'est point pour les Cyniques (3), pour les empoisonneurs, les impudiques, les idolâtres, et pour quiconque aime et fait le mensonge. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination ou le mensonge (4).

Qui sont donc ceux qui y entreront? Les vrais amis de la Lumière, les Initiés aux mystères de l'Agneau, qui porte le soleil sur son dos, dans son triomphe sur les ténèbres (*d*). Enfin, ceux-là seulement, dit l'Apocalypse, qui sont inscrits (5) sur *le livre de vie* de l'Agneau. Heureux ceux, dit-on, qui lavent leurs vêtemens dans le sang de l'Agneau (6), afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes. Enfin les habitans de la nouvelle ville seront ceux qui auront remporté la victoire sur le monde, sur leurs passions, et mérité, comme dit Plutarque (7), la couronne de la constance, par l'empire qu'ils ont, durant la vie, assuré à leur raison sur la partie brute de l'ame, en réglant ses mouvemens désordonnés. C'est ce que promettoit la Philosophie, et ce que l'initiation exigeoit des Initiés, comme nous le faisons voir dans notre traité sur les mystères en général. Nous avons vu également dans Platon (8), que les δικαιοι, ou justes seuls, après avoir subi le jugement qui approuve leur conduite passée, prennent la droite du Juge, entrent dans la route qui conduit en haut vers le Ciel, et qu'après un repos de sept jours dans la plaine, leurs ames entrent le huitième jour dans un lieu élevé, où elles voient une immense Lumière, qui s'étend sur tout le Ciel et sur toute la terre, formant une espèce de colonne lumineuse, assez semblable par ses couleurs à l'Iris, mais d'une lumière beaucoup plus éclatante et plus pure. Cette Lumière est comme le lien de toutes les parties du Ciel, et se déploie dans toute sa circonférence, qu'elle enveloppe. C'est de là que partent les ames, lorsqu'elles viennent animer des corps; c'est donc là qu'elles retournent, lorsqu'elles ont recouvré la pureté du feu simple, qui fait leur substance. C'est l'Ether libre, ou cette Lumière éthérée des Pythagoriciens (9), dans laquelle ils supposoient que les ames vertueuses, dégagées de toutes les souillures de la matière, passoient après la mort. C'étoit là le but de tous les travaux de la Philosophie; et le plus grand fruit qu'on se promettoit de l'art Télestique ou des Initiations. C'étoit là que les

(1) Apoc. c. 20. v. 12.
(2) Ibid. c. 21. v. 8.
(3) Ibid. c. 22. v. 15.
(4) Ibid. c. 21. v. 17.
(5) Apoc. c. 21. v. 27.
(6) Ibid. c. 22. v. 14. c. 21. v. 7.
(7) Plutarch. de facie in orbe Lunæ 943.
(8) De Repub. l. 10. p. 614 et 616.
(9) Hierocles in aurea, v. 70. p. 311.

athlètes de la philosophie recevoient leur couronne, et que l'ame, rendue à son premier état, étoit associée à la Divinité, dont elle partageoit la nature, autant qu'il étoit en elle. Le monde actuel étoit pour l'homme un antre profond et ténébreux, dans lequel il étoit livré aux maux de toute espèce : c'étoit en quelque sorte la Babylone de l'Apocalypse. Le but de la philosophie et de l'initiation étoit de l'en arracher, de l'affranchir de ses maux, de le rendre au séjour des véritables biens, et de la splendeur Éthérée, où étoient les îles fortunées et le champ de vérité, où, pour me servir des termes d'Hieroclès, l'ame toute entière voit la Divinité (1), et acquiert une ressemblance avec elle. Le but unique de la doctrine Platonicienne étoit d'épurer l'ame, de l'alléger du poids de la matière, afin qu'elle pût s'envoler vers les biens divins, et s'élancer, à la mort, vers son séjour primitif, aux champs de la Lumière. (2)

Ce lieu sublime, dont nos ames, suivant Cicéron (3), sont émanées, et où elles doivent retourner, est placé au-dessus des Sphères, dans un endroit brillant de la plus éclatante lumière. Là étoit un lieu marqué dans le Ciel, où les citoyens généreux, qui avoient sauvé leur patrie, devoient vivre éternellement heureux. La justice et la piété seules pouvoient conduire au Ciel, et nous associer aux ames vertueuses, qui habitent ce séjour, brillant du plus vif éclat, et qui est près de la voie lactée. C'étoit là cette patrie céleste, qu'il falloit sans cesse fixer de ses regards; en méprisant tout ce qui est humain et mortel. C'est là cette demeure éternelle, que l'on propose à Scipion d'envisager, et à laquelle la vertu seule peut le conduire, en lui donnant la véritable gloire. La meilleure manière d'y arriver, c'est de se détacher déjà ici-bas des affections du corps, de sortir en esprit de cette prison, et de porter ses regards au-delà de ce monde et de la matière; afin qu'à la mort, rien n'arrête l'essor de l'ame vers les régions Éthérées. Cicéron avoit puisé cette doctrine chez les Pythagoriciens et les Platoniciens. Les images, ou les emblêmes qu'on a pris, pour nous représenter ce séjour lumineux, ont varié. Cicéron le place dans la voie brillante, qu'on appelle la voie de lait ou route des ames, composée de très-petites étoiles, fort élevées au-dessus des autres Astres et des sept Sphères, et qu'on ne peut appercevoir d'ici-bas, dit cet Auteur (4).

Platon le met dans le huitième Ciel ou au-delà des sept Sphères; ce qui revient au même; dans une colonne de lumière, semblable à l'arc-en-Ciel, et qui s'étend ensuite dans les sept Sphères, représentées par les sept couches concentriques du fuseau des Parques, dont le sommet est au huitième Ciel (5).

Clément d'Alexandrie (6) a également regardé cette prairie, dans laquelle les ames se reposent, avant d'entrer dans la Lumière, comme figurant le Ciel des fixes, lieu où règne le calme et le bonheur, et digne d'être le séjour des ames vertueuses. Il entend par les sept jours le mouvement des sept Sphères, à travers lesquelles l'ame s'empresse d'arriver au lieu du repos. Leur réunion à la 8e. formoit l'Ogdoade famense, par laquelle on représentoit le monde, dans la Théologie des Valentiniens et des Gnostiques (7). Ils l'apeloient aussi du nom mystique de *Mère, de Terre sacrée* et *de Jérusalem*; ce dernier nom est celui par lequel l'auteur de l'Apocalypse désigne aussi le nouveau monde Lumière. Il paroît, que les Gnostiques et

(1) Ibid. p. 300.
(2) Ibid. p. 310.
(3) Som. Scip. c. 2-3-4-6.
(4) Ibid. c. 3.
(5) Plat. de Republ. l. 10. p. 616.
(6) Strom. l. 5. p. 600.
(7) Epiph. l. 2. c. 31. p. 83.

l'auteur de l'Apocalypse avoient pris cette dénomination allégorique dans les mêmes livres Mystiques. Celui-ci n'a pas choisi le même nombre symbolique, ou l'Ogdoade, nombre qui fait allusion aux Sphères ; mais le nombre douze ou la dodécade, qui, suivant Timée, représente également le monde, et qui fait allusion à la fameuse division en douze parties, relatives aux signes, au huitième Ciel, et au Zodiaque, par où passoient les ames, pour retourner à la vie, ou à leur origine, comme on le voit dans Clément d'Alexandrie (1). On en aura la preuve dans l'examen que nous allons faire de la nouvelle Jérusalem et de ses rapports avec la Sphère des fixes, et surtout avec le Zodiaque et avec ses douze signes, par lesquels passoient les ames, soit pour descendre, comme le disent Clément d'Alexandrie et Macrobe (2), soit pour remonter à leur principe, comme l'assure Clément au même endroit, où il explique les travaux d'Hercule. C'étoit d'ailleurs, suivant Macrobe (3), dans la Sphère aplane ou des fixes, et conséquemment où est le Zodiaque, que l'antiquité avoit assigné aux ames pures leur demeure. On ne sera donc point surpris, que nous comparions la nouvelle Jérusalem avec le Zodiaque et ses divisions, et cela même dans un monde intellectuel, puisqu'il étoit l'Archétype du monde visible, et qu'il avoit intellectuellement tout ce que celui-ci avoit matériellement. Suivons ces rapports, que nous croyons exister entre les dimensions de la ville Sainte, et avec le monde Archétype Lumineux, sur qui fut formé celui-ci. Car c'est dans le monde Noetes, dit Proclus, qu'est le véritable Ciel, et que sont les véritables Dieux planetaires.

« Venez, dit l'Ange au Prophète, et » je vous montrerai l'Epouse, qui a » l'Agneau pour Epoux (4).

» Et il me transporte en esprit (5) » sur une grande et haute montagne, et » il me montre la ville sainte, la Sainte » Jérusalem, qui descendoit du Ciel, » venant de Dieu, illuminée de la clarté » de Dieu (6); et la lumière, qui l'é- » clairoit, étoit semblable à une pierre » précieuse, à une pierre de jaspe » transparente, comme le crystal ».

Cette ville (7) n'a pas besoin d'être éclairée par le Soleil ou par la Lune, parce que c'est la Lumière de Dieu qui l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à la face de sa Lumière, (8) et les Rois de la terre y porteront leur gloire et leur honneur. Il n'y aura (9) point de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations (10).

Rappelons-nous ce que dit Scipion, lorsqu'il montre à son petit-fils le séjour des ames, le lieu où les grands hommes et les chefs des peuples, couverts de gloire, doivent un jour retourner. C'est dans un lieu élevé et tout éclatant de lumière, qu'il lui montre le séjour des ames, où ces grands hommes, ces chefs des peuples doivent vivre éternellement heureux : *in excelso, pleno stellarum, illustri et claro loco.* Ce sont ces étoiles, que nous verrons bientôt représentées par des pierres d'une couleur analogue. C'est la colonne de Platon, brillante de toutes les couleurs de l'Iris. C'est dans un lieu élevé, que Daniel (11), dans une vision divine, se trouve placé, lorsqu'on lui fait voir la nouvelle Jérusalem et le nouveau

(1) Clem. Alex. Stromat. l. 5. p. 599.
(2) Som. Scip. l. 1. ch. 12. p. 47.
(3) Ibid. c. 11. p. 46.
(4) Apoc. c. 21. v. 9. etc.
(5) Ibid. v. 10.
(6) Ibid. v. 11.
(7) Ibid. v. 23.
(8) Ibid. v. 24.
(9) Ibid. 25.
(10) Ibid. 26.
(11) Daniel, c. 40. v. 2.

Temple, qui vont être rebâtis ; fiction absolument semblable à celle de l'auteur de l'Apocalypse, qui l'a copiée et l'a placée également à la suite de la défaite de Gog et de Magog.

C'est pareillement dans le lieu le plus élevé de la terre, au-dessus de nos régions élémentaires, que Platon (1) met son Elysée, la terre des bienheureux, terre pure, placée dans un Ciel pur, où sont les Astres; dans cette région, dit Platon, qu'on appelle *Æther*, c'est-à-dire, dans la même région où nous avons vu que Pythagore et Cicéron plaçoient le séjour des ames vertueuses. Le véritable Ciel n'est pas celui que nous voyons à travers les couches épaisses de l'air. C'est dans cette région sublime, à laquelle notre nature ne nous permet pas d'élever notre vue, qu'est *le véritable Ciel, la véritable Lumière et la véritable Terre*, dont toutes les parties élémentaires ont une perfection incomparablement supérieure à celle de la terre ténébreuse que nous habitons, dans laquelle reflue, comme dans un profond gouffre, tout le sédiment de la matière, l'eau, l'air et les ténèbres. Ce seroit, dans le style de l'Apocalypse, la grande Babylone, qui habite au milieu des eaux, et dans laquelle on ne trouve que corruption, tandis que la première terre, cette terre sublime, que couvre le véritable Ciel, est la terre Céleste, le séjour des bienheureux, la Sainte Jérusalem, notre véritable patrie, d'où nous sommes exilés, et dans laquelle la vertu seule peut nous ramener. C'est un langage de franc-maçonnerie religieuse ou d'initiation, où tout est allégorique. Dans la terre que nous habitons, dit Platon (2), tout est altéré, vermoulu et dégradé. Il n'y naît rien, qui ait quelque valeur ; on n'y trouve, comme dans la mer, que du limon et du sable. Il n'y a rien, qui puisse être mis en parallèle avec les beautés, qu'étale la surface de la terre. Mais dans le même rapport celles-ci sont infiniment inférieures à celles des productions de cette partie supérieure, placée dans la région sublime de l'Ether. Les couleurs y sont d'un éclat plus pur et plus vif, que celles qu'employent nos peintres, lesquelles n'en sont qu'une foible image (3). Ces différentes couleurs forment différentes nuances sur la surface de cette terre, et y répandent une agréable vérité. On pourroit comparer cette terre aux Sphéroïdes ou Balles à douze faces, distinguées chacune par une couleur différente ; mais ces couleurs sont infiniment plus éclatantes que celles de cette Boule. Une face présente l'éclat vif de la pourpre ; une autre celui de l'or ; celle-là un blanc éblouissant ; ainsi des autres couleurs, qui en varient la surface. Ces douze couleurs du Sphéroïde auront bientôt leur application aux douze pierres, qui nuancent les douze faces de la ville Sainte de l'Apocalypse. Toutes les productions de cette terre heureuse, continue Platon, ont un degré de perfection qui les rend infiniment supérieures aux nôtres, dans la même proportion. Les pierres précieuses y sont infiniment plus belles; les sardoines, les émeraudes, les jaspes et toutes les autres pierreries, y brillent d'un éclat infiniment plus pur, et sont d'une transparence beaucoup plus lumineuse. Toute cette terre en est ornée ; elles mêlent leur éclat à celui de l'or et de l'argent. La réunion de ces beautés forme un des plus beaux spectacles, dont jouissent les bienheureux (4). Les habitans de cette terre fortunée ne connoissent point les maladies ; leurs organes ont une perfec-

(1) Plato. Phæd., p. 109.
(2) Plat. ibid. p. 110.
(3) Ibid. p. 110.
(4) Ibid. p. 111.

tion infiniment supérieure aux nôtres. Les Dieux habitent véritablement parmi eux. Ils vivent et conversent avec eux, et ils jouissent de toute espèce de félicité.

C'est dans cette région supérieure (1), dans cette habitation pure, que délivrés de cette terre inférieure, où nous sommes pendant la vie, comme dans une prison, que passent ceux dont le Grand Juge a approuvé la sainteté de la conduite. De ce nombre sont ceux que la Philosophie a suffisamment purifiés; ceux qui ont paré leur ame de ses véritables ornemens, qui sont la Tempérance, la Justice, la Force, la Liberté et la Vérité. Nous ne suivrons pas plus loin la description que fait Platon de la terre des bienheureux et de ses habitans vertueux, qui ont leur séjour dans la région la plus élevée du monde, et dans les champs lumineux de l'Ether, où est le véritable Ciel et la véritable terre. Nous allons maintenant mettre en comparaison la description de la Cité Sainte, de la Jérusalem, qu'habitent les hommes vertueux, dans une terre nouvelle et sous un Ciel nouveau. On verra que Platon et l'auteur de l'Apocalypse ont puisé aux mêmes sources, dans les livres de la mysticité orientale.

« L'Ange me transporta en esprit, » dit le Prophète Jean (2), sur une » haute montagne, et il me montra la » ville, la Sainte Jérusalem, qui des- » cendoit du Ciel, venant de Dieu.

» Illuminée de la clarté de Dieu (3); » et la Lumière, qui l'éclairoit, étoit » semblable à une pierre précieuse, à » une pierre de jaspe transparente, » comme du crystal ». C'est le firma- » ment de crystal, que nous avons vu » plus haut ». (C. 4.) ou l'Ether de Platon.

Elle avoit une grande et haute muraille (4), où il y avoit douze portes et douze Anges, un à chaque porte, où il y avoit aussi des noms écrits, qui étoient les noms des douze Tribus des enfans d'Israël. C'est le Sphéroïde à douze faces colorées, δωδεκασκυλος σφαιρα, de Platon, auquel il compare la terre des Bienheureux, placée dans les sublimes régions de l'Ether.

« Cette ville avoit trois portes (5) » à l'orient, trois portes au septen- » trion, trois portes au midi, et trois » portes à l'occident ».

Et la muraille avoit douze fondemens (6), où sont les douze Apôtres de l'*Agneau*.

La ville est bâtie en quarré (7), aussi longue que large et que haute, ou de douze mille stades en tout sens.

C'est-a-dire, qu'elle forme une masse cubique, dont la division duodécimale est la dimension.

La muraille (8) est de cent quarante coudées. C'est le quarré de cette même dimension, ou 12 fois 12.

Cette muraille étoit bâtie de jaspe (9), et la ville étoit d'un *or* pur, semblable à un verre très-clair.

Et les fondemens de la muraille (10) de la ville étoient ornés de toutes sortes de pierres précieuses.

C'est la terre sublime de Platon, qui est ornée de jaspes, d'émeraudes, de sardoines, et autres pierreries, qui mêlent leur éclat à celui de l'or, comme nous avons vu ci-dessus.

Le premier fondement (11), continue Jean, étoit de jaspe.

Le second étoit de saphir.

Le troisième de calcédoine,

(1) Plat. ibid. p. 114
(2) Apoc. c. 21. v. 10.
(3) Ibid. v. 11.
(4) Ibid. v. 12.
(5) Ibid. v. 13.
(6) Ibid. v. 14.
(7) Ibid. v. 16.
(8) Ibid. v. 17.
(9) Ibid. v. 18.
(10) Ibid. v. 19.
(11) Ibid. v. 19.

Le quatrième étoit d'émeraude.
Le cinquième étoit (1) de sardonix.
Le sixième étoit de sardoine.
Le septième étoit de chrysolite.
Le huitième étoit de beryle.
Le neuvième étoit de topaze.
Le dixième étoit de chrysoprase.
L'onzième étoit d'hyacinthe.
Le douzième d'amethyste.

« Or les douze (2) portes étoient » douze perles, et chaque porte étoit » faite de l'une de ces perles, et la place » de la ville étoit d'un or pur comme du » verre transparent ».

Le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau habitent cette ville et en sont le Temple (3). « Elle n'a pas besoin d'être » éclairée par le Soleil, ni par la Lune, » parce que c'est la Lumière de Dieu » qui l'éclaire, et que l'Agneau en est » la lampe (4) ». Ses portes ne ferment point chaque jour, parce qu'il n'y a point de nuit (5).

Examinons maintenant la configuration de cette ville, sa distribution, et ses rapports avec l'Archétype lumineux du monde visible, qui a été calqué sur le modèle éternel, placé au sein de la Lumière des Etres réels, dont les Etres apparens, ou le monde visible ne sont qu'une image obscure.

D'abord la division duodécimale se remarque, dans toutes les dimensions de la nouvelle Cité, et cette division est celle du Ciel et des douze signes.

Elle étoit tellement représentative du monde, que les anciens Pythagoriciens, qui représentoient tout par des nombres et des figures, avoient choisi le dodécaèdre ou solide à douze faces pour représenter le monde, comme on peut le voir dans Timée de Locres. « Le Do- » décaèdre, dit-il, est l'image de l'u- » nivers (6).

L'Astrologie l'avoit retracée par-tout. Les anciens Astrologues, dit Hygin, ont rappelé presque tout au nombre douze (7), soit pour le nombre des mois, soit pour celui des heures, soit pour l'étendue des signes. Ils ont voulu, que les signes, d'où ils tiroient des pronostics de tout, fussent au nombre de douze.

On divisoit en douze parties la largeur, comme la longueur du Zodiaque; ce qui forme la dimension de 144 de la grande muraille de l'Apocalypse.

On avoit divisé également la circonférence du Ciel en douze parties, appelées douze lieux, ou demeures, qui étoient la base des spéculations Astrologiques. L'Horoscope étoit le premier de ces lieux (8).

On avoit aussi une autre division par douze (9), qu'on appeloit Duodécatémories.

On peignoit même de différentes couleurs (10) ces différens lieux Astrologiques, à-peu-près comme la boule ou balle marquetée de Platon. L'Horoscope et le septième lieu, après l'Horoscope étoient Blancs, le second et le douzième Verds, etc.

Il y avoit aussi ce qu'on appeloit des douzièmes (11), qui étoient la douzième partie de chaque signe, et conséquemment qui donnoient 144 douzièmes, pour tout le Zodiaque, ou le quarré de 12.

Le cercle de l'Horizon (12) étoit également divisé en douze vents, sur lesquels influoient les douze signes, ainsi que le monde en douze termes ou régions. Les

(1) Ibid. v. 20.
(2) Ibid. v. 21.
(3) Ibid. v. 22.
(4) Ibid. v. 23.
(5) Ibid. v. 25.
(6) Platon, T. 3. p. 93.
(7) Hygin. l. 4. c. 6.
(8) Firmic. l. 2. c. 18, etc. p. 51.
(9) Ibid. l. 2, c. 15.
(10) Salmasius Ann. Climat. p. 67.
(11) Tetrabibl. Ptolem. l. 1. c. 22.
(12) Aulugelle, l. 2 c. 22.
Compil. Astrol. Leopold. Austriæ ducis, p. 44. Venetiæ 1520.

vents, trois par trois, répondoient à l'intervalle des quatre divisions Orient, Nord, Occident, Midi.

Il y a, dit un Astrologue, douze vents, à cause des douze portes du Soleil, par lesquelles sortent ces vents et que cet Astre fait naître. Ces portes sont, sans doute, les douze signes, les douze portes du Ciel.

Simon Joachitès (1) d'après les principes de l'ancienne cabale, confirme notre opinion sur le sens de cette expression mystique de l'univers ou du monde.

Au milieu des sept Triades d'intelligences, dont quatre répondent aux points Orient, Occident, Midi et Nord, on place un Temple saint, auguste, qui soutient tout. Il y a douze portes, sur chacune desquelles est un signe du Zodiaque, qui y est sculpté et formé, et distribué suivant une ancienne combinaison. Le premier est *Aries*, c'est-à-dire, l'Agneau fameux, chef des douze signes du Zodiaque des Perses, et ici chef de la ville Sainte à douze portes. Ce sont là aussi, continue l'auteur, les douze Chefs ou Modérateurs, qui ont été rangés, suivant le plan de distribution d'une ville et d'un camp (2). Ce sont les douze Anges, qui président à l'année; et une de leurs fonctions est aussi de présider aux douze termes ou divisions du monde, continue toujours Simon Joachitès.

C'est cette ville mystique, distribuée suivant le plan que nous offre le camp des Hébreux, que nous avons vu plus haut, que nous présente ici l'Apocalypse et Simon Joachitès. C'est l'univers lui-même, le Tabernacle, ou la tente de la Divinité. C'est ce que nous annonce l'Apocalypse par ces mots : « Voyez « le Tabernacle de Dieu avec les hom- » mes (3) »,

La division de ce camp, dont le Tabernacle occupe le centre, outre les sept Planètes, contient encore, comme nous l'avons vu, douze cases, distribuées chacune sous un signe du Zodiaque, qui porte inscrit le nom d'une Tribu, comme ici chaque porte de la ville Sainte a pour inscription le nom d'une Tribu (4). Les douze Tribus et les douze signes y sont rangés sur les quatre faces d'un quadrilatère, comme ici les portes de la ville Sainte; et ces faces, composées de trois cases ou signes, regardent les quatre coins du monde, et les quatre vents, dont l'intervalle est rempli par deux autres; ce qui fait trois pour chaque face.

Psellus dans son livre des Génies ou des Anges, qui président à l'ordre du monde, les groupe aussi trois par trois, faisant face aux quatre coins du monde.

Mais on sait que, d'après les principes de l'Astrologie, chaque signe du Zodiaque présidoit à une région de la terre; et nous avons, dans le Poème Astrologique de Manilius, (5) un exemple de cette distribution de la terre en douze parties, soumises chacune à l'aspect d'un signe.

La division duodécimale du Ciel Astrologique imprima son caractère à tout, comme nous l'avons fait voir au premier livre de notre Ouvrage, et principalement aux distributions politiques. Marsilius Ficin observe, avec raison (6), que Platon, dans la distribution de sa ville, admet le nombre duodénaire comme fondamental, à cause qu'il y a douze Sphères, douze signes, etc. Ces douze Sphères sont les quatre élémens et les huit Sphères supérieures.

Effectivement Platon divise tout le

(1) Kirker. Œdip. T. 3. p. 109 et 116.
(2) Ibid. p. 116.
(3) Apocal. c. 21, v. 3.
(4) Apocal. c. 21. v. 12.
(5) Manil. l. 4. v. 741, etc.
(6) Kirker, Œdip. T. 3. p. 217.

terrain

ton, pour la distribution des douze fêtes de leurs douze Apôtres. Il divise le terrain de sa République (1) en douze portions égales. Il donne à chaque Tribu une de ces portions ; chacune a son Stratège, ou Chef militaire, ce qui fournit les douze Stratèges (2). Ces douze Stratèges représentent les douze Modérateurs ou Chefs, dont parle Joachitès ci-dessus ; les douze Anges tutélaires de la Sainte Cité de l'Apocalypse, etc.

Platon veut, que chacune de ces divisions soit sous la tutèle d'un des douze grands Dieux, comme chaque fondement de la ville de l'Apocalypse est consacrée aux douze Apôtres, et chacune de ces portes gardée par un Ange; ce qui fait douze Anges. Chaque Tribu prend le nom de la Divinité tutélaire qui la préside, comme dans le camp des Hébreux. Les Dieux que nomme Platon, tels que Vesta, Jupiter, Minerve, étoient au nombre de ces douze grandes Divinités, que les anciens avoient établies sur chaque figure du Zodiaque, comme Divinités tutélaires (3). La priorité fut donnée aux trois premières Divinités, qui présidoient aux trois principaux signes de la révolution solaire, à Vesta, qui présidoit le Capricorne ou le signe du Solstice d'hiver, d'où partoit l'année du temps de Platon ; à Aries, ou à l'Agneau équinoxial présidé par Minerve ; et au Lion, de la tribu de Juda, ou au signe, qui étoit le domicile du Dieu Soleil, et que Jupiter ou le premier Dieu présidoit.

Platon (4) veut, que chaque Tribu nomme douze jeunes gens, qui ayent leur poste chaque mois, dans une de ces portions, de manière à les parcourir circulairement pendant un an, ou pendant une révolution solaire, en commençant d'abord leur marche vers la droite ; et il appelle la droite l'orient.

(1) Euseb. præp. Ev. l. 12. c. 47. p. 616.
(2) Plato. de Leg. l. 5. p. 745.
(3) Manil. l. 2. v. 437.
(4) Plato, de Legib. l. 6. p. 760.

Platon (5) fait voir les rapports de sa distribution avec les besoins de la religion et avec l'ordre de la nature. De même, dit-il, que nous avons divisé toute notre ville en douze parties, ou Tribus, de même nous sous-divisons chaque Tribu en douze autres parties. Nous avons vu plus-haut que l'Astrologie admet cette seconde division des signes, qu'elle appelle *Douzièmes* (6) ; ce qui donne une seconde division du Zodiaque en douzièmes ou 144 parties, comme ici on a 12 douzièmes de Tribus: nombre consacré aussi dans l'Apocalypse, ch. 21. v. 17. La muraille y a 144 coudées.

Nous devons donc, ajoute Platon, regarder ces parties (7), (μοῖραι, c'est aussi le nom qu'on leur donne en Astronomie), comme un don sacré de la Divinité, puisqu'il suit la division de la révolution du Ciel et des mois. Ainsi la ville est sanctifiée par cette correspondance établie entre le Ciel et elle ; et cette sympathie naturelle la conduit au même ordre. Platon veut également, qu'il y ait des Fêtes instituées, et des sacrifices faits, chaque mois, aux Dieux, ou aux fils de Dieux, qui sont tutélaires de la grande division, et de la sous-division duodécimale.

Au commencement du livre huit de ce même ouvrage (8), il porte une Loi, qui établit 365 sacrifices, en honneur des Dieux et des Génies, nombre égal à celui des jours des mois ; et de plus, une autre Loi, qui ordonne *douze grandes Fêtes*, pour les douze grands Dieux, qui ont donné leur nom à chaque Tribu, afin que chacun d'eux ait une solemnité, des danses et des chœurs dans un des mois de l'année, dans les temps qui leur sont spécialement consacrés, ou qui leur sont convenables.

On voit par ce dernier passage, combien les Chrétiens ont emprunté de Pla-

(5) L. 6. p. 771.
(6) Ptolom. Tetrabil. l. 1. c. 22.
(7) Ibid. p. 771.
(8) P. 828.

Je me suis étendu sur cet endroit de Platon, pour faire sentir au lecteur, combien les divisions Astrologiques du monde ont influé sur les distributions, soit réelles, soit fictives et mystiques des anciennes Cités. Aussi Proclus (1) nous dit-il expressément, et nous en avons fait voir la verité ailleurs, que les plus grands Législateurs ont toujours cherché à mettre une grande ressemblance, entre les distributions politiques et l'ordre du monde.

Ces idées naquirent en Égypte et en Orient, où l'on donnoit au Ciel une si grande influence sur la terre, influence qu'elle n'étoit capable de recevoir, qu'autant qu'elle avoit elle-même des rapports analogiques avec la nature et avec la distribution des Cieux.

Il n'est donc pas étonnant, que l'auteur Oriental, qui nous a donné le plan de la *Cité Sainte*, de la Jérusalem céleste, dans laquelle les ames vertueuses devoient passer, n'ait été guidé par le même génie Astrologique, dans la distribution de la Cité qu'il fait éclore de son imagination, et qui d'ailleurs étoit dans le monde Archétype, sur lequel celui-ci fut modelé. Si Platon nous eût donné, dans son Phœdon (2), une description détaillée de la ville des Bienheureux dans sa terre céleste, il n'est pas douteux, qu'il n'eût suivi le plan idéal, qu'il a tracé dans son livre des Loix. Mais il convient lui-même, qu'il abrège la description de ces habitations, et que ce n'est pas là le lieu de la faire.

Lucien, qui est entré dans plus de détails que Platon sur la ville des Bienheureux, et sur les délices et les riches productions de l'Elysée, a construit sa ville sur l'ordre du monde, et a pris pour modèle de sa division celle des sept Sphères, que nous avons dit plus haut, en parlant de l'Ogdoade la Jérusalem des Gnostiques, être aussi une expression du monde. Sa ville d'ailleurs ressemble assez à celle de l'Apocalypse, si ce n'est qu'il a pris la distribution des sept Sphères, plutôt que celle des douze signes pour modèle. Voici ce que dit Lucien (3). Nous arrivons dans une prairie, située dans une isle qu'on appelle l'Isle des Bienheureux, où régnoit Radamanthe. Les gardiens du lieu nous enchaînent de fleurs et nous conduisent à son tribunal. Ils nous demandent, pourquoi vivant encore nous étions venus dans ce lieu sacré. Nous lui contâmes notre aventure. Il fut décidé, qu'un jour, après notre mort, nous serions punis de notre curiosité. Que pour le moment, nous pourrions rester et converser dans cette prairie avec les héros; mais pas plus de sept mois. On se rappelle, que le repos d'Er le Pamphylien est de sept jours dans la prairie; après quoi les ames ont ordre de partir pour se rendre dans les champs de la Lumière.

C'est l'Echelle mystique aux sept portes, dont parle Celse dans Origène, (l. 6. p.) à travers lesquelles passoient les ames, jusqu'à ce qu'arrivées au sommet elles trouvâssent la huitième, qui les introduisoit dans le Paradis d'Ormusd; ce qui signifie simplement, que les ames des justes pénètrent les Sphères des Planètes, et vont jouir d'un repos éternel dans la huitième Sphère, qui est le Ciel suprême.

Les sept mois écoulés, continue Lucien (4), nos liens de fleurs tombent d'eux-mêmes, et nous passons de la ville au festin des Bienheureux. C'est, dans l'Apocalypse, aux nôces de l'Agneau (5).

(1) Proclus, comm. in Tim. p. 4.
(2) Plato Phæd. ibid. p. 114.
(3) Lucian Hist. veræ, l. 2. T. 1. p. 75, cet.
(4) Lucian, T. 1. p. 551.
(5) Apoc. c. 19. v. 9.

Lucien nous fait la description de cette Cité bienheureuse. Elle est toute d'or, comme celle de Jean (1), qui nous dit, que sa Jérusalem est d'un or transparent.

L'enceinte de la muraille étoit de pierre d'émeraude. Celle de Jean étoit de jaspe. Ce n'est pas la même pierre, mais la même idée.

Elle a sept portes, nombre égal à celui des Planètes (2). Celle de Jean en a douze, nombre égal à celui des signes. C'est une expression différente de la même idée. Cette ville à sept portes ressemble à celle que Cadmus se mariant avec Harmonie (3), après la défaite de Typhon par Jupiter, bâtit sous le nom de Thèbes sacrée, et à qui il donne sept portes, chacune desquelles est consacrée à une Planète, à commencer par la Lune, et à finir par Saturne.

Cadmus, dit Nonnus (4), chercha à imiter la construction du Ciel avec ses sept Sphères; il voulut avoir sur la terre une image de l'Olympe. L'auteur lui donne l'épithète de la *Ville Sainte*, ἱερον ἀστυ, que Jean donne aussi à la Sainte Jérusalem (5). Mais elle est bâtie sur le lieu, où se couche la Vache ou le Bœuf, dans le lieu où périt Orion, piqué par le Scorpion, parce que cette fiction est d'une époque ancienne, où le Taureau étoit le premier des signes.

La ville Sainte des Bienheureux de Lucien est la même chose; il est même avantageux pour nous, que Lucien ne se rencontre pas avec Jean pour la distribution; ce qui prouve qu'il ne l'a pas copié. Il a pris un autre emblême de la même idée, et c'est une double preuve de la solidité de notre explication.

Dans la ville de Lucien (6) le sol et le pavé sont d'ivoire. Les portes sont d'une seule pièce, et de bois précieux de Cinnamome.

La pierre Beryle et l'Améthyste, dont parle l'Apocalypse, entrent dans la construction des autels et du temple. L'auteur y a étalé tout le luxe des fictions Orientales et des romans Persans et Arabes. Ce luxe se reconnoît aussi dans l'Apocalypse et dans la ville Sainte, que créa l'imagination de l'Hiérophante Jean. Nous allons en revenir à celui-ci, et décomposer sa magnifique construction.

Les fondemens de la muraille de cette ville étoient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement étoit de jaspe, etc. (7).

Nous avons déjà remarqué, que cette muraille jaspée avoit les mêmes divisions, que le Zodiaque, 144 parties, ou 144 coudées allégoriquement. Nous avons déjà aussi pareillement vu le Zodiaque, ou les mois qui y répondent, désignés par des pierres précieuses, rangées trois par trois, dans la superbe couronne de Junon, dont nous avons indiqué plus haut la description, dans un passage de Martianus Capella. Les pierres y sont, comme ici, disposées trois par trois, à raison de la division des saisons; elles ne sont pas toutes précisément les mêmes qu'ici; mais il y en a plusieurs qui sont les mêmes, telles que *le jaspe*, *l'émeraude*, *l'hyacinte*, etc. etc. L'une, dit l'auteur, étoit tirée de la tête du Cancer; l'autre, des yeux du Lion, celle-ci du front des Gemeaux, etc. allusion manifeste aux signes du Zodiaque. La teinte de couleur de chacune étoit analogue, ajoute encore l'auteur, à celle de la terre dans les différentes saisons, tantôt couverte de verdure, tantôt jaune de moissons, tantôt blanche de neige, etc. ainsi

(1) Ibid. c. 21. v. 18.
(2) Lucian. p. 752.
(3) Nonn. Dionysia, l. 5. v. 54.
(4) Ibid. v. 64.
(5) Ibid. v. 85.
(6) Lucian. ibid. p. 752.
(7) Apoc. c. 21. v. 19.

l'hiver, saison des eaux, fut représenté par trois pierres, d'une eau pure non colorée, telles que l'hyatide, le diamant, et le crystal. Nous ne pouvons guère douter, que le même génie mystique, qui créa la couronne aux douze pierres précieuses, qui parent le front de Junon, et qui les groupa trois par trois, comme les signes des saisons, n'ait aussi orné les fondemens de la ville Sainte, dont les quatre faces sont percées de douze portes, trois par trois pour chaque face. Ce n'est pas au reste seulement une conséquence, à laquelle nous conduit le génie connu de ces siècles; car Martianus Capella écrivoit dans les premiers siècles de l'Eglise : nous avons quelque chose de plus précis encore. Ces pierres sont presque toutes les mêmes, que celles du Rational du Grand-Prêtre des Juifs (1), qui, comme la ville Sainte, formoit un quadrilatère, sur lequel elles étoient rangées, trois par trois. Sur chacune de ces pierres étoit gravé le nom d'une des douze Tribus.

Dans l'Apocalypse (2) ce n'est point sur les pierres précieuses, que sont gravés les noms des douze Tribus, mais sur chacune des portes. Sur les pierres, qui forment les douze fondemens, étoient gravés les noms des douze Apôtres d'*Aries* ou de l'Agneau; ce qui revient au même.

Tous ceux qui nous ont donné le sens mystique de ces douze pierres, et la raison de cette distribution trois par trois, y ont vu un emblème des douze signes du Zodiaque et des saisons, comme dans la fameuse couronne, dont nous avons parlé plus haut. C'est le sens symbolique, qu'y attachent Clément d'Alexandrie, Joseph et Philon, c'est-à-dire, les auteurs les plus instruits des antiquités judaïques, et qui connoissoient mieux le génie mystique des Orientaux.

Le savant Clément d'Alexandrie, (3) expliquant les emblèmes dont les Egyptiens ses compatriotes, et les Juifs, à leur imitation, s'étoient servis, pour peindre la nature et ses agens, nous dit que l'habit du Grand-Prêtre figuroit le monde sensible. Que cinq pierres précieuses étoient destinées à représenter cinq Planètes et deux escarboucles, la *Lune* et *Saturne*. Que les 365 sonnettes, suspendues au bas de sa robe tout au tour, désignoient l'*année*. Les deux émerandes de l'Ephod représentoient *le Soleil* et *la Lune*, les deux principaux agens de la nature génératrice. Quant au Rational, appliqué sur la poitrine du Grand-Prêtre, ajoute Clément, il est *une image du Ciel* (4); et les douze pierres, qui y sont placées et rangées trois par trois sur un quadrilatère, désignent *le Zodiaque et les quatre saisons, de trois en trois mois*. On ne peut rien dire de plus précis, et qui justifie mieux l'explication, que nous avons donnée des pierres qui forment les fondemens de la ville à quatre faces et aux douze portes, rangées trois par trois, comme celles du Rational, et comme les signes du quadrilatère représentatif des douze enseignes des douze fils de Jacob, dont nous avons parlé plus haut.

Au témoignage de Clément d'Alexandrie (5) se joint celui du Juif Joseph, dans ses Antiquités Judaïques. Ce savant auteur voulant prouver, comme Clément d'Alexandrie, que le Temple de Jérusalem, dans sa distribution et ses ornemens, ainsi que les habits du Pontife, représentoient la nature et toutes ses parties, et qu'ainsi le Législateur des Juifs étoit un homme divin, puisque tout le cérémonial et

(1) Exod. c. 28. v. 17. c. 39. v, 10 et 11.
(2) Apocalyp. c. 21. v. 12, 14.
(3) Stromat, l, 5. p. 564 et 565.
(4) Ibid. 565.
(5) Joseph, Antiq. Judaïq. l. 3. c. 7 et c. 8.

l'appareil du culte, qu'il avoit établi, représentoit en quelque sorte *tout le monde*, explique le sens mystique des différentes parties du Tabernacle.

Après avoir dit, que les douze pains de proposition, rangés six par six ou sur deux colonnes, l'une à droite, et l'autre à gauche, représentoient les douze mois de l'année; que le chandelier à sept branches, composé de septante parties, représentoit les douze signes, à travers lesquels les Planètes font leur cours; que les sept lampes désignent les sept Planètes; après l'explication du voile de quatre couleurs, destiné à désigner les quatre élémens, de la tunique du grand Sacrificateur et de l'Ephod, il s'explique le sens mystique, que renferme le Rational et les pierres précieuses qui l'ornent, et dont il nous a donné la description dans le chapitre précédent.

Le Rational (1), dit Joseph, appelé Essen par les Hébreux, et Logios ou Oracle par les Grecs, est une pièce d'étoffe, semblable à celle de l'Ephod, c'est-à-dire, un tissu teint de différentes couleurs et mélangé d'or, pour imiter les couleurs de la nature, et sur-tout celle de la Lumière, dont l'or est le symbole. Sur cette pièce d'étoffe, nommée Rational ou Oracle, étoient attachées douze pierres précieuses d'une si grande beauté, qu'elles n'avoient point de prix. Elles étoient placées sur quatre rangs, de trois chacun, séparées par de petites couronnes d'or. Dans le premier rang étoit la *Sardoine*, la *Topaze* et l'*Emeraude*.

2e rang. *Rubis*, *Jaspe*, *Saphir*.
3e rang. *Lincure*, *Améthyste*, *Agathe*.
4e rang. *Chrysolite*, *Onyx*, *Berylle*.

Ces pierres, comme on le voit, sont presque toutes les mêmes, que celles de l'Apocalypse. S'il y a quelque différence dans deux pierres du troisième rang, c'est peut-être une dénomination différente de la même espèce de pierres.

Sur chacune de ces pierres, continue Joseph, étoit gravé le nom d'un des douze fils de Jacob, chefs des Tribus, et ces noms étoient écrits selon l'ordre de leur naissance.

Ces douze pierres précieuses, ajoute plus loin Joseph, désignent *les mois ou les douze signes*, figurés par ce cercle, que les Grecs nomment *Zodiaque*.

Les deux sardoines, qui servent d'agraffes pour fermer l'Ephod, et sur chacune desquelles sont gravés, en langue Hébraïque, les noms des douze fils de Jacob, six sur chacune d'elles, marquent le Soleil et la Lune.

Voilà encore un témoignage bien précis, pour justifier notre explication. Joignons-y celui de Philon, Juif très-instruit, et qui avoit étudié la Théologie mystique de son pays (2). Il parle en plusieurs endroits de ce Rational, qu'il appelle une imitation et une image des Astres Lumineux, qui sont dans le Ciel; ou, comme Clément d'Alexandrie, *une image du Ciel*.

Philon, dans la vie de Moyse (3), après avoir parlé des deux émeraudes, où étoient gravés les noms des douze Chefs des Tribus, six sur chacune, et qu'il regarde comme deux symboles, soit des deux hémisphères, soit du Soleil et de la Lune, explique ensuite l'ornement pectoral ou le Quadrilatère, sur lequel étoient rangées, trois par trois, les douze pierres précieuses. Il prétend, que c'étoit une représentation des douze Astres ou signes du Zodiaque; et que cette distribution, faite trois par trois, indiquoit visiblement les saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, qui sont chacune des

(1) Ibid. c. 8.
(2) Philon, de Somn. p. 463.
(3) Vita Mosis, l. 3. p. 518 et 519-520.

trois mois qui, répondent à trois signes du Zodiaque, et le partagent en quatre parties, de trois signes chacune, dans les quatre conversions de Soleil, suivant une marche ou rapport constant et divin. La variété même des couleurs des pierres, dont aucune ne ressemble à l'autre, sert à exprimer la différente nature et les propriétés variées des signes. Car le Zodiaque, dit Philon, imprime aux élémens, à l'air, à l'eau et à la terre, à leurs qualités, ou modifications variées, aux animaux et aux plantes, une couleur analogue à la nature de chaque signe. Nous avons vu, dans Martianus Capella, une opinion à-peu-près semblable, sur la raison des teintes des différentes pierres, qui, groupées trois par trois, composent la couronne de Junon, et qui par leur nature expriment le caractère des saisons et les teintes différentes, que prend la nature élémentaire, durant une révolution solaire. C'est une opinion fort ancienne, que celle des influences du Zodiaque sur les élémens et sur leurs qualités. « Le principe actif des générations est tout ce qui est au-dessus » de la Lune, dit Occellus Lucanus (1), » et sur-tout le Soleil, qui par ses allées » et ses retours change continuellement l'air, en raison du froid et du » chaud; d'où résultent les changemens de la terre et de tout ce qui » tient à la terre.

» L'obliquité du Zodiaque, qui influe sur le mouvement du Soleil, » favorise encore ces changemens. C'est » encore une cause de génération » (2) ».

Delà est née l'opinion générale, que toute la nature sublunaire est soumise à l'action des douze signes, et qu'il n'y a pas, comme disent les Rabbins Astrologues, de plante sur la terre, qui n'ait sa Constellation et son Astre, qui lui crie, *croissez*. C'est d'après cette croyance où l'on étoit de l'action impérieuse des douze signes et des intelligences, qui étoient censées y présider, sur les plantes, sur les pierres, sur les métaux, sur les couleurs, sur les animaux, sur les qualités élémentaires, sur l'homme, sur les parties de son corps, que les Anciens dressèrent des Tables Astrologiques, qui contiennent tous ces rapports de la nature sublunaire avec le Ciel, et sur-tout avec le cercle de vie, ou vivifiant, appelé Zodiaque. Nous avons tracé ici à côté une de ces Tables, d'autant plus curieuse, que les douze pierres précieuses, qui correspondent à chacun des signes, sont précisément les mêmes, que celles de l'Apocalypse, et qu'elles se suivent dans le même ordre, sans aucune transposition quelconque. D'où il sera aisé de conclure, que l'auteur de l'Apocalypse, en construisant sa ville Sainte, appuyée sur le Ciel des fixes, et sur le Zodiaque, a consulté un de ces livres de l'Astrologie Orientale, dont les Arabes firent tant de cas, et dont ils ont, ainsi que les Cabalistes, conservé les principes fondamentaux. Afin que cette comparaison puisse se faire plus facilement, je vais tracer cette Table, que l'on trouve dans l'Œdipe de Kirker.

En comparant ce Tableau et celui de l'Apocalypse, et les séries des pierres qu'ils renferment, on verra que ce sont absolument les mêmes pierres, rangées dans le même ordre successif, et qu'il n'y a de différence que dans la manière de compter la série (*e*). L'Apocalypse commence par le jaspe, et finit par l'améthyste; au lieu que c'est par l'améthyste que commencent les Arabes, et que c'est par le jaspe qu'ils finissent. Du reste l'ordre est le même; l'un compte en montant, et l'autre en

(1) Ocell. Lucan. c. 2.

(2) Ibid. §. 17.

EXTRAIT de Kirker, Œdip. Tom. II. pars 2. 177.

TABLE des signes du Zodiaque, de leurs Génies et de leurs influences.

	ÉLÉMENS.	BÉLIER ou AGNEAU ou ARIES. ♈	GÉNIES. Ier. AMUN.	Qualités élémentaires. Ignée Chaud-Sec.	PIERRES. 1. Améthyste.	PLANTES ET ARBRES. Elelisphoxos.	ANIMAUX. BREBIS et petit bétail.	QUALITÉS DE L'HOMME. Hardi, Brave Soldat.	Couleurs. Rouge.
♂	FEU.								
♉	TERRE.	TAUREAU. ♉	APIS.	Terrestre. Froid-Sec.	2. Hyacinthe.	Peristeron-Orthos.	Gros bétail.	Ingénieux et ami de Vénus.	Sombre.
☿	AIR.	GEMEAUX. ♊	HELITOMENE et HORUS.	Aérien. Chaud-Humide.	3. Chrysoprase.	Peristeron-Yptios.	Milieu entre l'homme et la bête. Singe.	Ami des jeux et des délassemens.	Jaun·
☽	EAU.	CANCER. ♋	HERMANUBIS.	Aqueux. Froid-Humide.	4. Topaze.	Symphylon.	Aquatiques.	Vagabond et inconstant.	Noirâtre.
☉	FEU.	LION. ♌	MOMPHTA.	Ignée. Chaud-Sec.	5. Berylle.	Peandanos.	Sauvages.	Ame grande, royale.	Doré.
♍	— — —	VIERGE. ♍	ISIS.	Terrestre. Froid-Sec.	6. Chrysolite.	Calamanthie.	De l'espèce des Chiens.	Stérile, pieux et industrieux.	Verd.
♎	AIR.	BALANCE. ♎	OMPHTA.	Aérien. Chaud-Humide.	7. Sardoine.	Scorpiuros.	Volatiles.	Ami de la justice et gardien des Loix.	Pourpre.
♏	EAU.	SCORPION. ♏	TYPHŒUS.	Aqueux. Froid-Humide.	8. Sardonyx.	Artemisia.	Rapaces ou Voraces.	Tyran, cruel et sanguinaire.	Noir.
♐	FEU.	SAGITTAIRE. ♐	NEPHTÉ.	Ignée. Chaud-Sec.	9. Emeraude.	Anagillis.	Guerriers.	Colère et inconstant.	Couleur de flamme.
♑	TERRE.	CAPRICORNE. ♑	ANUBIS.	Terreste. Froid-Sec.	10. Calcédoine.	Lapathos.	Ruminans.	Ambitieux, aspirant à ce qu'il y a de plus grand.	Blanc.
♒	AIR.	VERSEAU. ♒	CANUB.	Aérien. Chaud-Humide.	11. Saphyr.	Dracontia.	Marins.	Marin, Marchand, qui cherche à s'enrichir.	Bleu.
♓	EAU.	POISSONS. ♓	ICTON.	Aqueux. Froid-Humide.	12. Jaspe.	Aristolochia.	Fluviatiles.	Fécond et libertin.	Cendré.

TABLE des signes du Zodiaque, de
et de leurs influences.

descendant; l'un suit l'ordre des signes, qui est celui des Planètes, ou du mouvement *autre*, comme l'appelle Platon (1); et l'autre celui du Ciel des fixes et du firmament où est le Zodiaque, ou du mouvement *un et toujours* le même. C'est celui du Ciel ou du monde, dont l'Apocalypse donne ici la description. En comptant un, où l'un des deux tableaux marque 12, on est sûr de trouver les mêmes pierres, dans le même ordre absolument, sans aucune espèce de transposition. Il n'en résulte d'ailleurs, pour le fond de l'allégorie, aucune différence; et le rapport des pierres de l'Apocalypse avec les divisions Astrologiques et avec les douze signes, dont l'intelligence première ou le chef est *Ammun* chez les Arabes, et l'Agneau, premier des signes, dans l'Apocalypse, me paroît prouvé sans replique.

Nous ne verrons donc point avec Augustin, (2) dans les douze pierres, les différentes vertus des Saints, caractérisées par ces pierres; mais les vertus et les qualités, que l'Astrologie attribuoit aux douze signes, et par lesquelles elle caractérisoit leur influence sur la nature sublunaire, pendant les douze mois de l'année.

Kirker, (3) de qui nous tirons cette Table Astrologique, cite un passage d'Abnephius, auteur Arabe, qui vient à l'appui de ce que nous venons de dire sur cette théorie des influences, qui faisoit la grande science des Orientaux, et qui a imprimé son caractère aux ouvrages mystiques venus de ces pays.

« Les Egyptiens, dit cet auteur Ara» be, ont divisé le cercle du Zodiaque » en douze forts ou citadelles, dont le » premier est occupé par *Aries*. (c'est » l'Agneau chez les Perses.) Le Génie » bienfaisant qui y préside est *Ammon*, » chargé de l'administration de toutes les » choses, qui lui sont soumises, telles que » les élémens, les animaux, leurs pro» priétés et leurs opérations, etc.». C'est cette table, que donne ici Kirker, qui contient la chaîne de correspondance des choses terrestres avec les douze signes, et qu'il nous donne, dit-il, d'après le Génie des anciens Egyptiens, et les monumens Arabes, d'où il l'a tirée.

Nous sommes d'autant plus en droit de chercher dans le Zodiaque l'explication des douze fondemens de la ville Sainte, dans laquelle passent les ames, lorsqu'elles retournent à leur principe, à la lumière incrée d'où elles étoient sorties, que nous avons déjà vu le passage de Clément d'Alexandrie (4), qui nous dit, que c'étoit par ces signes, et en les parcourant tous douze, que l'ame vertueuse retournoit à son origine; et que par ces douze demeures se faisoit l'*Analepse* ou retour des ames. Ce que dit Clément est justifié par la doctrine des Manichéens sur le retour des ames dans le Ciel, ou vers la demeure Lumineuse, qui doit les recevoir.

« Le *père vivant*, dit Tyrbon (5) à » Archelaüs, voyant que l'ame étoit » affligée dans le corps, en eut pitié, et » envoya son cher fils pour la sauver. » Ce fils vint; il prit la figure d'un hom» me, quoiqu'il ne fût pas homme en » effet, et que le vulgaire crût qu'il » étoit né. Dès qu'il fut arrivé, il cons» truisit une machine pour le salut des » ames. Cette machine est une roue, à » laquelle sont attachés douze vases. » La Sphère fait tourner cette roue, » laquelle enlève dans ses vases les ames » des morts. Le grand Astre, qui est le » Soleil, les attire par ses rayons, les » purifie et les remet à la Lune, jus» qu'à ce qu'elle en soit toute pleine.

(1) Plato in Tim.
(2) Augustin, T. 6. p. 301.
(3) Œdip. T. 2. pars 2. p. 178.
(4) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 599.
(5) Beausobre, Hist. Manich. T. 2. l. 7. c. 6. p. 500.

» La Lune remplie d'ames s'en dé-
» charge dans le Soleil ; puis elle en
» reçoit aussitôt d'autres, par le moyen
» des vases qui descendent et qui mon-
» tent sans cesse. Et lorsqu'elle a remis
» ces ames aux Æons (aux intelligences)
» du Père, elles demeurent dans la *Co-*
» *lonne de la gloire*, qui est appelée
» l'*Air parfait*. Cet *Air parfait* est
» *une colonne de Lumière*, parce qu'il
» est tout rempli d'ames purifiées ».

Cette colonne de Lumière (1), cet air parfait, dont parle ici l'auteur Manichéen, est évidemment cette colonne Lumineuse, semblable à l'Iris ou à l'Arc-en-Ciel, dans lequel Platon fait passer les ames vertueuses, après le jugement et après un repos de sept jours dans la prairie, comme nous l'avons vu plus haut. C'est aussi l'*Ether libre* ou la *Lumière Etherée* de Pythagore, dans laquelle il place l'Elysée ou le séjour des Bienheureux (2).

Enfin c'est bien là cette Cité Sainte, la Jérusalem Céleste, illuminée de la clarté de Dieu, telle que la représente l'Apocalypse (3).

Ce sont différentes expressions, divers emblêmes du séjour Lumineux, qui reçoit les ames qui ont bien vécu, et qui ont été suffisamment purifiées.

L'Auteur de l'Apocalypse ayant adopté dans son ouvrage les principaux dogmes des Manichéens, qui étoient ceux des Mages, et entre autres le système des deux principes et tracé l'image de leurs combats et de leurs victoires successives, il n'est pas étonnant, qu'il en ait aussi conservé les allusions Astrologiques. Car il est évident, que la roue à douze vases, qui enlève avec elle les ames des morts, et qui les fait passer dans la colonne de gloire et de lumière, après qu'elles ont été épurées dans la Lune et dans le Soleil, que cette grande roue est le Zodiaque, par lequel se faisoit cette *Analepse* ou retour des ames, le Zodiaque, appelé chez les Hébreux la grande Roue des signes, *Rota Signorum* (4).

L'auteur de l'Apocalypse (5) désigne sa ville Céleste par le nom de Tabernacle, lorsqu'en montrant la ville Sainte il dit : « Voici le Tabernacle de Dieu » avec les hommes, où il demeurera » avec eux ». Or ce mot est le même, par lequel l'auteur du Pimander, ouvrage attribué à l'Egyptien Hermès, nomme le Zodiaque. *Tabernaculum istud*, dit-il, *Zodiaco circulo constitutum, qui ex duodenario constat* (6).

Les Orientaux, observe judicieusement Beausobre (7), sont en général fort mystiques. Ils se servent d'emblêmes et de figures pour représenter leurs pensées. Prendre ces emblêmes à la lettre, c'est prendre l'ombre pour la réalité.

Les Manichéens (8) avoient leurs figures, et celle de la roue à douze vases et à douze sceaux présente une idée simple du Zodiaque et de ces douze signes. La Sphère, qui fait tourner la roue, est la Sphère suprême, qui passoit par le premier mobile. C'est une ancienne idée des Philosophes, que le Ciel gouverne la terre, et que les Anges des Planètes et des Etoiles, dispensant tout ce qui arrive ici-bas, président sur la naissance et la mort des animaux et sur les événemens, qui ne dépendent pas de la liberté des créatures intelligentes. Le gouvernement céleste est ce qu'ils appeloient Destin ; et comme le mouvement du Ciel, dont il dépend, est circulaire, les Anciens l'ont comparé à une *roue*.

(1) Plato, de Republ. l. 10. p. 616.
(2) Hierocles aurea Carm. v. 70. p. 311.
(3) Apocalyp. c. 21. v. 11 et 23.
(4) Hyd. Comm. ad Ulugbeig. p. 29 et 30. Riccioli, T. 1. 402.
(5) Apocal. c. 21. p. 3.
(6) Hermes in Pœmandro.
(7) Beausobr. T. 2, p. 501.
(8) Ibid. p. 503.

Clément d'Alexandrie (1) remarque, qu'il y avoit dans les Temples Egyptiens une roue qu'on faisoit tourner, et que cet hiéroglyphe étoit une image du destin et des révolutions qu'il cause dans notre monde : idée simple, dans la supposition presque généralement reçue, que les intelligences célestes, qui résident dans les Astres, gouvernent le monde inférieur. J'ajouterai à ces réflexions du savant Beausobre une autre considération, fondée sur l'analogie : c'est que si Platon a divisé son instrument de fatalité, qui descendoit du sommet de la Lumière Ethérée jusqu'à terre, en sept couches concentriques d'un fuseau, que tiennent les Parques au-dessus des Cieux, les Manichéens ont pu prendre le Zodiaque au lieu des Planètes, et figurer la fatalité, qui en dépend, par une roue à 12 vases, comme Platon, par un fuseau à sept cercles, celle qui dépend des sept Planètes. Enfin, comme Platon fait passer les ames vertueuses dans la colonne de Lumière où roule le fuseau ; les Manichéens y ont pu faire circuler le sommet de leur roue à douze vases ; et Jean y établir les fondemens de sa ville à douze portes, dans laquelle se rendent les ames purifiées.

Les douze vases, dans lesquels sont enlevées les ames vers le Ciel, et qui les versent dans le Soleil, et de là dans la colonne de Lumière, répondent aux douze portes de la ville Sainte (2) par lesquelles les ames vertueuses de l'Apocalypse entrent dans la Cité Lumineuse de l'Agneau. Les douze Apôtres qui y président, et qui ont leur nom écrit sur les fondemens de la muraille, répondent aux *Eons* des Manichéens, qui comptent aussi douze de ces *Eons* ou intelligences, qu'ils appellent les douze Gouverneurs (3). Ce sont les douze grands Dieux des Egyptiens, des Grecs et des Romains, dont le premier, Jupiter Ammon, emprunte les attributs d'*Aries*. Car nous croyons, que les douze grands Dieux de l'antiquité, les douze Apôtres de l'Agneau, les douze fils de Jacob, les douze autels de Janus, les douze pains de proposition, la couronne de Junon aux douze étoiles, les douze rayons de la couronne d'Apollon, sont autant d'emblêmes, relatifs aux douze signes et aux douze intelligences qui y président. Ces douze Gouverneurs ou Eons des Manichéens, qui font passer les ames purifiées dans la colonne de gloire et de lumière, sont aussi les douze Modérateurs de la ville Sainte, par laquelle les Cabalistes représentoit le monde, et dont nous avons parlé plus haut, en citant le passage de Simon Joachitès. Les Cabalistes et les Rabbins avoient adopté les principes de l'Astrologie Orientale (4). « Toutes les Etoiles ser- » vent aux Planètes, disoient-ils, et » les sept Planètes aux douze signes du » Zodiaque ». Aussi avons-nous vu ces deux nombres sept et douze, ou ceux des Planètes et des signes combinés avec les Constellations extra-zodiacales, entrer à chaque page dans la composition de cet ouvrage.

Tous les signes du Zodiaque, ajoutent-ils encore (5), servent à la nouvelle Lune et à la génération des hommes, et c'est par eux que le monde subsiste. C'est-là certainement l'origine de la fiction de la roue et des douze vases, qui versent les ames dans la Lune et dans le Soleil. Cet Astre, en parcourant les douze signes, préside sur toutes les révolutions. C'est lui qui, rassemblant ici les particules des ames, et là les séparant, fait tourner la roue, (6) qui produit les révolutions

(1) Strom. p. 538.
(2) C. 21. v. 11 et 12. v. 14.
(3) Beausobre, T. 2. p. 504.
(4) Pirke Eliez, c.6, p. 9.
(5) Ibid. p. 14.
(6) Beausobr. T. 2. p. 504.

des ames, et en général celles de toute la nature. Il est en cela secondé par les intelligences, qui forment son cortège, et qui président aux douze signes, auxquels il s'unit, appelés tantôt Dieux, tantôt Apôtres, tantôt Eons, etc. On trouve à la fin des Œuvres de Clément d'Alexandrie des traces de cette opinion, sur le rapport des signes et de leurs intelligences avec les Apôtres; et on peut regarder comme une identité, ce que l'auteur semble n'avoir pris que comme objet de comparaison. Le Valentinien Théodote (1) y dit: « que les » douze Apôtres tiennent dans l'Eglise » la place, que les douze signes du Zo- » diaque tiennent dans la nature; et » que ceux-ci sont les Ministres de la » génération, comme les premiers le » sont de la régénération ». Effectivement c'est par les douze signes, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, d'après Clément, que se fait la régénération des ames, ou leur retour au principe Lumineux, dont elles émanent. On faisoit dire aux Manichéens, dans la formule d'abjuration (2): « que Dieu, » qui est assis dans le Ciel, retire les » ames de ce bas monde, par le moyen » du Soleil et de la Lune ». Alexandre de Lycople ajoute, que ces deux Planètes font cette opération, par la génération et la dissolution continuelle des corps. Par-là elles séparent, sans cesse, les parties de la vertu divine d'avec la matière, et le Soleil les attire et les élève par la force de ses rayons (3).

Dès que l'on avoit conçu les ames comme des parties de lumière, et des parties très-subtiles, qui sont engagées ici-bas dans une matière grossière, il a été facile d'imaginer, que le Soleil les sépare de cette matière par le mouvement qu'il y excite, qu'il les élève, et qu'en les élevant, il en détache les parties grossières et pesantes qui s'y étoient attachées. C'étoit surtout au Soleil équinoxial de printemps, que l'on attribuoit cette vertu attractive, lorsque le Dieu Soleil s'unissoit à *Aries* ou à l'Agneau, suivant Julien, que nous avons cité plus haut; et cette doctrine faisoit la base des mystères du Dieu aux sept rayons. C'étoit par le point de l'horizon, où le Soleil se lève le jour de l'Equinoxe, point auquel nous avons déjà placé le trône de l'Agneau, que les Manichéens faisoient passer les ames (4), pour être remises aux douze Eons, qui les faisoient entrer dans la colonne de gloire et de lumière. L'allusion à l'Equinoxe, par où se fait la régénération, ou à l'Agneau équinoxial, avoit été conservée dans leurs fictions.

L'allusion à ces douze Eons, à ces douze vases, à ces douze signes, etc. avoit été aussi conservée dans les mystères de la Grèce, où l'on faisoit revêtir douze robes à l'initié, recouvertes du manteau Olympique (5), chamarré de diverses couleurs, et où étoient peintes des figures d'animaux, tels que des Dragons, etc. image symbolique du Ciel étoilé et du Zodiaque, autrement de l'Olympe. Le nouvel adepte, qui le portoit, tenoit de la main droite un grand flambeau, et avoit une couronne de palmier, dont les feuilles faisoient autour de sa tête *une espèce de gloire*, ou de disque orné de rayons. C'étoit, sans doute, les rayons de la Lumière incréée, éternelle; de cette Lumière, que l'on divisoit en douze parties, suivant Manès (6); division qui, dans les cérémonies mystiques, et dans les ornemens religieux des adorateurs de la Lumière, fut retracée par toutes sortes d'emblêmes.

Les Moines, en Orient, portent

(1) Ecloc. Theod. c. 26.
(2) Beausobr. T. 2. p. 505.
(3) S. Epiph. adv. Hæres. c. 66. p. 277.
(4) Epiph. c. 66. p. 277.
(5) Apulée Metam. l. 11. p. 202.
(6) Apud. August. Cont. Epis. Fundan. c. 12.

une ceinture à douze nœuds (1).

Le Philosophe Cynique *Menedeme* (2), dont parle Diogène Laërce, qui se vantoit d'avoir une vocation divine pour reformer le monde, portoit un chapeau d'une grandeur prodigieuse, sur lequel étoient figurés les douze signes, et dans cet équipage il couroit parmi le peuple, en criant qu'il venoit des Champs Elysées; tant il y avoit de liaison entre l'Elysée et le Zodiaque, qui occupe le huitième Ciel, et par lequel passoient les ames pour retourner à l'Ether libre, et aux Champs Lumineux de l'Elysée. Nous n'insisterons pas davantage sur ces rapports, et sur-tout sur ceux de la ville Sainte, dont les fondemens sont les mêmes pierres, que l'Astrologie affectoit à chacun des douze signes du Zodiaque, rangées dans le même ordre, et distribuées, comme les saisons et les signes. Nous croyons avoir prouvé jusqu'à la démonstration cette correspondance du Ciel visible, et du Ciel Archétype dont le premier est l'image, avec la Cité Sainte et Lumineuse, dont douze portes forment l'entrée, qui retrace par-tout la division duodécimale, et dans laquelle les ames vont jouir du repos éternel, réunies à leur principe. En conséquence, nous passerons au vingt-deuxième et dernier chapitre.

(1) De vet. Pers. Rel. Hyde, p. 371.

(2) Laertius, l. 6.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Le premier tableau, que nous offre ce chapitre, qui est aussi le dernier tableau de tout cet ouvrage mystique (1) « est » celui d'un fleuve d'eau vive, claire » comme du crystal, qui coule du » trône de Dieu et de l'Agneau.

» Au milieu de la place de la ville (2), » des deux côtés de ce fleuve, étoit l'ar» bre de vie qui porte douze fruits, et qui » donne son fruit chaque mois; et les » feuilles de cet arbre sont pour guérir » les nations ».

Cette fiction se retrouve toute entière dans Ezechiel (3). Après nous avoir donné la description de la nouvelle Jérusalem, qui va être rebâtie, et dont il distribue les chambres, comme le sont les portes de la ville Sainte dans l'Apocalypse, le Prophète Ezéchiel fait aussi couler un fleuve, de la porte qui est vers l'Orient, et qui prend ensuite son cours vers le midi (4).

Il nous peint quantité d'arbres fruitiers (5), qui s'élèvent sur les deux bords du fleuve. Leurs feuilles, dit-il, ne tomberont point, et ils ne manqueront jamais de fruits. Ils en porteront de nouveaux tous les mois. Leurs fruits serviront pour nourrir les peuples et leurs feuilles pour les guérir (*a*).

Ezéchiel et Jean ne parlent-ils pas ici absolument le même langage; et n'ont-ils pas adopté la même fiction dans les mêmes termes? d'où il résulte, que l'un a copié ici l'autre, ou qu'ils ont puisé dans les mêmes sources; savoir, dans les Cosmogonies Orientales des Mages et des Chaldéens.

En effet, les Perses dans le Boundesh,

(1) Apoc. c. 22. v. 1.
(2) Ibid. v. 2.
(3) Ezechiel, c. 40. v. 10, ect.
(4) Ibid. c. 47. v. 1.
(5) Ibid. v. 12.

ou dans leur ancienne Cosmogonie, disent que le Dieu Lumière, Ormusd, par l'amour qu'il a pour les hommes, fait couler des eaux auprès de son trône. (Boundesh, p. 361.)

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que Lucien, qui étoit de Samosate en Syrie, près de la Mésopotamie, c'est-à-dire, du pays même où régnoit cette Théologie, et où les Caldéens et les Mages enseignoient la doctrine, qui fait la base de l'Apocalypse et d'Ezéchiel, et qui conséquemment avoit conservé des idées justes de ces Cosmogonies, qu'il avoit puisées dans des sources que nous n'avons plus; Lucien se rencontre encore ici avec nos deux auteurs, dans la peinture du fleuve qui arrose la ville Sainte.

A la suite de la description du repas et de la ville des Bienheureux, que l'or et les pierres précieuses embellissent de toutes parts (1), cet auteur, continuant ses riches descriptions, parle du fleuve qui environne la ville; et des 365 fontaines qui arrosent ses prairies. Il place près de là *des vignes*, qui produisent des raisins douze fois par an, une vendange chaque mois. Ce qui ressemble assez aux arbres d'Ezéchiel et de l'Apocalypse, qui rapportent douze fois du fruit par an, un chaque mois; et dont les feuilles ont la vertu de guérir.

Le fleuve d'eau vive, qui coule du trône de l'Agneau dans l'Apocalypse, et de l'Orient dans Ezéchiel, c'est le fleuve d'Orion, l'Eridan Céleste, qui est placé immédiatement au-dessous des degrés d'*Aries* ou de l'Agnean, et qui monte immédiatement à la suite de ce signe, qui semble le faire naître à l'Orient, d'où il jaillit pour couler au midi, comme nous le représente Ezéchiel (2). Les eaux sortoient, dit-il, de dessous la porte à l'orient, et descendoient vers le midi. C'est absolument ce que fait l'Eridan, comme l'inspection d'une Sphère peut en convaincre. Ce phénomène Astronomique de l'apparition de l'eau de l'Eridan, à la suite du lever de l'Agneau ou d'*Aries*, a fait donner à ce Bélier l'épithète de *Dux immortalis aquæ* par les Anciens; fonction qu'il fait dans l'Apocalypse, puisque c'est du trône de l'Agneau que coule ce fleuve, et c'est ce qui a fait imaginer la fable suivante, rapportée par Hygin et par Germanicus; « On dit que » Bacchus, (3) conduisant son armée en » Afrique, éprouva la plus grande di- » sette d'eau; qu'aussitôt un Bélier sortit » des sables brûlans, et conduisit Bac- » chus et son armée à une source d'eau » divine ». En reconnoissance de ce service, Bacchus donna à ce Bélier le titre de Jupiter Ammon, et lui éleva un temple magnifique, dans le lieu où il avoit trouvé cette eau miraculeuse. De plus, ce Bélier, guide et chef de cette eau immortelle, fut placé dans les Cieux, où l'on voit son image, et où il préside, comme premier chef, aux signes du Zodiaque. Quant au fleuve, son union au Bélier est aisée à prouver par l'inspection d'une Sphère; et elle a été reconnue par Hipparque, qui, dans son Calendrier, place ce fleuve avec *Aries*, avec lequel il se couche toujours, et à la suite duquel il se lève immédiatement. Les Sphères Barbares, élevées (4) un peu plus au nord, ne le placent qu'avec le Taureau; mais toujours à la suite d'*Aries*, immédiatement.

Nous avons été d'autant plus volontiers déterminés à voir l'Eridan Céleste, dans le fleuve qui arrose la ville des Bienheureux ou l'Elysée des Orientaux, dont Jean, Ezéchiel et Lucien ont donné la description, que dans l'Elysée de Virgile, qui a aussi recueilli

(1) Lucian. Hist. veræ, l. 2, T. 1. p. 752 et 753.

(2) Ezech. c. 47. v. 1.

(3) Germanic. in Ariete. c. 18.

(4) Not. ad Manil. Scaliger, p. 137.

les fictions Théologiques, qu'Homère et Platon avoient empruntées de l'Orient, on retrouve aussi un fleuve, et que ce fleuve est appelé par Virgile *Eridan* (1). Il y coule à travers une forêt odoriférante de lauriers. Le plus docte des Commentateurs de Virgile, Servius, remarque que Virgile a pu faire allusion à la Constellation de l'Eridan, placée à côté de la Baleine, et conséquemment sous *Aries*, ou l'Agneau, qui, par sa position, est sur la tête de la Baleine, laquelle de son côté a, sous sa tête et sous sa mâchoire, l'*Eridan*. C'est cette liaison de l'Eridan avec la fable des enfers, qui fit dire aux uns, que l'Eridan d'Italie sortoit des enfers; à d'autres, qu'il y portoit ses eaux.

Cet Eridan étoit supposé être un fils du Soleil qui, après l'incendie de l'univers, avoit été placé aux Cieux. Aëtès possesseur du Bélier, qui est au-dessus de l'Eridan, ainsi que le Cocher, placé au-dessus du Bélier, et qui monte avec l'Eridan, étoient aussi des fils du Soleil. On entend ce que signifient toutes ces fictions faites sur les Astres voisins de l'Equinoxe de printemps, où étoit le lieu de l'exaltation du Soleil et le commencement de sa course dans le cercle des douze signes, par lequel se répandoit la vie dans le monde sublunaire, soumis à l'action du Zodiaque et du Soleil.

Les Egyptiens plaçoient leur Elysée (2) près des torrens de l'Océan, près de la pierre Blanche et des portes du Soleil. Par-là les ames entroient dans la fameuse prairie où les ombres habitoient.

L'Orient et l'Occident sont vraisemblablement désignés ici par les portes du Soleil. C'est ainsi qu'Isidore de Séville les appelle (3).

Quant à l'Océan, ce nom, suivant Diodore de Sicile qui nous donne la croyance des Egyptiens sur le sort des ames, et sur la situation de l'Elysée; ce nom, ajoute Diodore, désigne le Nil, que les Egyptiens appeloient aussi l'Océan dans leur langue. Or je remarque moi, que si les Egyptiens ont prétendu désigner le Nil, appelé autrefois Océan, par le fleuve auprès duquel ils placent l'Elysée, c'est donc l'Eridan Céleste qu'on peut encore voir dans cette fiction, puisque cette Constellation, qui s'appelle Eridan par les Grecs, étoit appelée le *Nil* par les Egyptiens. Hygin, parlant de cette Constellation, nous dit (4): « Les uns l'ont appelée le *Nil*, les autres l'Océan ». Eratosthène (5) dit, qu'Aratus appelle Eridan le fleuve d'Orion; mais que d'autres, avec plus de raison, l'appellent le Nil. Théon assure pareillement, que les Egyptiens l'appeloient le Nil (6).

Il résulte donc deux choses, 1°. que le fleuve qui coule au-dessous de l'Agneau ou d'*Aries*, et qui se lève à sa suite vers le midi, s'appelle Océan, Nil, Eridan. 2°. Que c'est près du Nil ou de l'Océan, que les Egyptiens plaçoient leur Elysée; et que c'est l'Eridan, que Virgile fait couler dans l'Elysée. D'où nous conclurrons, que c'est par ce même fleuve, que l'auteur de l'Apocalypse a fait aussi arroser son Elysée, et que ce fleuve est celui qui coule de l'orient vers le midi, et qui jaillit du trône de l'Agneau.

Nous avons dit ailleurs, (7) que par ce fleuve l'auteur avoit voulu désigner mystiquement l'année solaire, le temps, qui coule d'*Aries*, et le Zodiaque lui-même, divisé en douze signes, d'où coule la vie sur la nature; mais les rapports multipliés, qui se présentent entre ce fleuve et le fleuve cé-

(1) Æneid. l. 6. v. 659.
(2) Odyss. Ω. v. 11.
(3) Isid. Orig. l. 3. c. 5. de Astrol.
(4) Hygin. l. 2. c. 33.
(5) Eratosth. c. 37.
(6) Theon, p. 144.
(7) Ci-dess. p. 30.

leste, nous ont fait préférer la dernière explication.

Il ne nous reste plus maintenant aucun tableau mystique à expliquer ; et les derniers versets de ce chapitre ne contiennent, qu'une espèce de récapitulation abrégée des principes et du but de cet ouvrage (1). On y trouve une répétition des promesses du chapitre précédent, et une courte description du bonheur, dont jouiront les ames vertueuses, lorsqu'elles seront rendues aux sources de la vie, ou au lieu de leur origine, dans lequel l'ame a une véritable vie ; c'est là ce qu'on doit entendre par *arbre de vie* et *source des eaux vivantes* ; expressions dont se sert l'auteur, pour exprimer le retour à la vie, c'est-à-dire, au Ciel (2). On se rappelle ce que nous avons dit plus haut, sur cette vie et cette mort, prises dans le sens mystique. Ceux-là vivent véritablement, dit Scipion l'Africain dans Cicéron (3), dont l'ame dégagée des liens du corps, comme d'une prison, a pris son essor vers les régions élevées ; au lieu que ce qu'on appelle vie sur la terre est une véritable mort. Tous ceux qui ont adopté les principes, d'abord de Pythagore, et ensuite de Platon, dit Macrobe (4), distinguent deux morts ; l'une, est celle de l'animal ; et l'autre, celle de l'ame. L'animal meurt, quand l'ame se sépare du corps ; mais l'ame meurt, lorsqu'elle s'écarte de la source simple et indivisible de la matière, pour se distribuer dans les membres du corps. S'écarter de cette source originale de l'ame, c'est perdre la vie, suivant Macrobe ; retourner à cette source, c'est retourner aux sources de la vie.

Par la première mort, continue le même auteur, l'ame se dégage de sa captivité, et va jouir des véritables richesses de la nature et de la liberté qui lui est propre ; par l'autre au contraire, qui s'appelle communément la vie, l'ame est privée de la lumière de son immortalité, et précipitée dans les ténèbres d'une espèce de mort. Cette opinion étoit aussi celle des Philosophes Indiens (5), suivant Strabon. « La » mort, disoient ces Sages, est le re» tour vers la *véritable vie*, et vers » la félicité, pour les vrais Philosophes ».

D'après ces dogmes philosophiques, il résulte, que l'ame vertueuse, qui retourne à son principe, va rejoindre les sources de la vie, jouir des véritables biens, de sa liberté naturelle, et de l'éclat lumineux de son immortalité, dont elle étoit privée ici-bas. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Jean, que les ames vertueuses et chastes vont s'abreuver aux sources d'eaux vivantes, manger des fruits de l'arbre de vie, et habiter une ville, où il n'y a plus de nuit, et qu'éclaire la Lumière Divine (*b*). Cette Lumière Divine s'appeloit souvent du nom *de l'Epoux*, dans les anciens mystères de Mithra (6). Je vous salue *bel Epoux*, *Lumière nouvelle*, disoit l'initié. Firmicus, qui nous rapporte cette formule, lui oppose celle de l'Apocalypse, où l'Ange dit : « Venez, je vous mon» trerai l'Epouse, qui a l'Agneau pour » Epoux ». Et il lui montre la Sainte Jérusalem, toute illuminée de la clarté de Dieu. Firmicus auroit dû voir, que Jean avoit conservé une expression mystique des Mithriaques, dans le titre d'*Epoux*, donné à la *Lumière sacrée* de l'Autopsie, à la Lumière d'Ormusd ou du monde Lumineux, dans lequel les ames des initiés doivent un jour passer. Mais Firmicus aime mieux avoir recours à la rivalité du Diable,

(1) Ibid. ch. 21. v. 3 et 4. c. 22. v. 3. 4.
(2) Ibid. c. 22. v. 2 et v. 14. v. 17. c. 8. v. 17.
(3) Som. Scip. c. 3.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 9 et 10.
(5) Strabon. l. 17. p. 490.
(6) Firmicus, de Prof. Relig. p. 38. Apo. c. 21. v. 16.

pour expliquer ces ressemblances, lequel, dit-il, a toujours voulu dans ses œuvres copier les ouvrages des enfans de la Lumière. Pitoyable raison!

C'est de cette Lumière increée, que parle Grégoire de Nazianze (1), lorsqu'il suppose, que Dieu qui créa le Soleil pour éclairer le monde, ne créa point la Lumière pour le monde des esprits, parce que ce monde, toujours éclairé de la plus grande Lumière, n'a aucun besoin de la Lumière seconde. C'est ce que nous voyons ici dans l'Apocalypse, dans le verset où l'auteur dit; (2) « Il n'y aura plus là de nuit; » ils n'auront point besoin de lampe, ni » de la lumière du Soleil, parce que c'est » le Seigneur Dieu qui les éclairera». On voit, que dans cette Lumière première étoient les sources de la Lumière et de la vie. C'est cette Lumière pure, qui n'a point été mêlée à la matière, que les Priscillianites, ou les Sectaires assemblés à Pepuzza, pour y voir la céleste Jérusalem, appeloient *la Lumière vierge* (3), laquelle n'a point été corrompue ni souillée, et qui par conséquent a toute sa beauté naturelle. Nous avons le système de Priscillien et des Priscillianites, dans un mémoire qu'Orose envoya d'Espagne à Augustin. Il n'y a qu'à le lire, dit Beausobre (4), pour y voir les dogmes du Manichéisme; et conséquemment ceux des Mages et de l'Apocalypse, où tout roule sur le combat des deux principes, terminé par la victoire d'Ormusd, chef de la Lumière 1re. Ils parloient des ténèbres, comme les Manichéens; ils croyoient qu'elles étoient éternelles, et que le Prince du monde en tiroit son origine. Ils en décrivoient les combats contre la Lumière (5), sous l'emblème de Princes, qui se faisoient la guerre, et qui faisoient des irruptions dans l'Empire l'un de l'autre. Les Manichéens supposoient (6), que le Père sachant que les ténèbres s'étoient avancées jusques à ses terres, fit sortir de lui une vertu, qu'ils appellent *Mère de la vie*, laquelle produisit le premier homme, qui alla combattre les ténèbres. Cette *Mère de la vie*, dit Beausobre (7), n'est autre chose que la source et le principe de l'*ame raisonnable et intellectuelle*. Cette explication confirme ce que nous disons de l'*Arbre de vie*, qui n'est autre chose, que le lieu ou la source d'où sont émanées les ames, et où elles retournent à la mort, quand la vertu les a dégagées de la matière hétérogène et ténébreuse.

On remarque, que cet *Arbre de vie* n'est pas celui qui renferme la connoissance du bien et du mal; celui-là est planté dans le monde sublunaire, où régnent ces deux principes et où ils se combattent. Ici c'est l'Arbre de vie simplement, lequel ne peut être planté, qu'en un lieu où il n'y a plus de malédiction (8), de nuit ni de ténèbres. Le premier croît dans le Paradis terrestre; le second ne croît que dans la Jérusalem Céleste, où est ce Paradis, dans lequel croissent des arbres intellectuels, doués d'intelligence et et de raison. Dans le premier lieu on connoît le bien et le mal, par la génération, qui lie l'ame à la matière et au corps; dans le second, on ne connoît que la félicité.

Ce séjour est tout entier consacré au bonheur et à la jouissance des bienfaits du bon Principe, dont rien n'altérera ni ne pourra corrompre la pureté. C'est alors que les Initiés le verront face-à-face, dans

(1) Orat. 48. p. 698.
(2) Apoc. c. 22. v. 5.
(3) Oros. Comm. ad Augustin. Opera. Augustin. T. 7. Edit. Benedic. Col. 432.
(4) Beausobr. T. 2. l. 6. c. 8. §. 13. p. 395.
(5) Ibid. p. 298.
(6) Ibid. p. 311.
(7) Ibid. p. 312.
(8) Apoc. c. 22. v. 3 et 5.

le séjour lumineux où il a fixé sa demeure, et qu'ils auront la véritable vue intuitive, dont l'Autopsie des Mystères n'est qu'un apperçu et un faible échantillon (1). « Ils verront sa face, et les » nations marcheront à sa Lumière ». Ce sera une Théophanie éternelle; car ils régneront avec lui dans les siècles des siècles; ou plutôt ce sera une Théocratie, pour me servir des termes des Platoniciens modernes. Ces Philosophes croyoient, que la contemplation de Dieu pouvoit être portée si loin, pendant cette vie même (2), que l'ame non-seulement s'unissoit à Dieu ; mais qu'elle se mêloitet se confondoit avec lui.

Plotin prétendoit avoir joui de cette vue intuitive quatre fois, suivant Porphyre, qui prétend lui-même avoir été honoré d'une première vision à 68 ans. A cet âge il est permis de commencer à avoir des visions. C'étoient-là ces visions, qu'on cherchoit à se procurer à Pepuzza, et que les imposteurs, tels que l'Hiérophante Jean, ne manquent jamais d'avoir. C'étoit-là le grand secret des Prophètes et des Prophétesses, qui éprouvoient des extases, et qui tomboient dans le délire d'un illuminé.

Le reste du chapitre (3) est une attestation de la vérité de la révélation du Prophète, qui prend à témoin de la certitude de ses paroles le Dieu qui inspire les Prophètes, ou qui donne l'esprit prophétique. C'est ainsi que dans Virgile (4) la Harpye atteste Apollon, pour justifier la vérité de ses oracles menaçans.

Les Prêtresses de Pepuzza (5) n'épargnoient rien pour persuader aux peuples, qu'elles étoient saisies de l'enthousiasme prophétique. La Sibylle de Cumes en fait autant, lorsqu'elle révèle à Enée sa destinée et qu'elle l'initie à la doctrine des Enfers et de l'Elysée (6). Personne ne prend plus à témoin la vérité, que celui qui ment.

L'auteur répète ensuite ce qu'il avoit dit, dès le premier chapitre, que les choses (7) qu'il vient de prédire vont incessamment arriver ; que le temps est proche ; que le Grand-Juge viendra bientôt, et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ne cesse de répéter que le Grand-Juge va paroître. C'étoit la grande idée, qu'on vouloit sur-tout inculquer aux initiés, que le jugement redoutable ne tarderoit pas long-temps à s'exercer sur l'univers, et conséquemment, qu'on ne pouvoit prendre trop de soins, comme dit Platon, pour se disposer à paroître devant le redoutable tribunal. C'étoit en derniere analyse le grand but de cette initiation Pepuzzienne, où l'on s'affligeoit sur les maux de la vie, et où l'on attendoit la résurrection et l'apparition de la Jérusalem Céleste (8).

Ce but lui-même n'étoit qu'un moyen, pour arriver à un autre but plus grand encore, à fortifier les initiés dans l'amour et la pratique des vertus, qui devoient les faire jouir de cette félicité, qu'on leur montroit toujours prochaine, afin de soutenir leur courage dans le sentier pénible des vertus, au milieu des assauts du mauvais principe et des contradictions de cette vie. On leur annonce ici, que chacun sera traité selon ses œuvres (9). Qu'heureux seront ceux qui seront fidèles à la doctrine consignée dans cet ouvrage, et dont l'ame n'aura reçu aucune souillure des vices et des grands crimes, tels que l'homicide et l'empoisonnement. Que les grands coupables, que les débauchés et les imposteurs seront

(1) Apoc. c. 21. v. 24. c. 22. et v. 4, et 5.
(2) Acad. Inscrip. T. 31. p. 319.
(3) Apoc. c. 22. v. 6.
(4) Æneid. 3. v. 251.
(5) Epiph. c. 49.
(6) Æneid. 6. v. 78. etc.
(7) Apoc. c. 22. v. 6. v. 10. v. 7. v. 12. v. 20.
(8) Epiph. c. 49.
(9) Apocal. c. 22. v. 12. v. 7. v. 14. 15.

exclus

exclus des promesses de l'initiation, auxquelles ne peuvent prétendre que ceux qui auront conservé à leur ame, ou au vêtement de l'esprit (ψυχ) toute sa blancheur, et qui partagèrent la pureté de la Lumière de l'Agneau, auquel l'initiation les a consacrés. Ceux-là (1) seuls rentreront dans la vie, et dans la Sainte Cité aux douze portes, dont l'entrée est interdite aux grands criminels et aux profânes; c'est-à-dire, à ceux dont les noms ne sont point écrits sur le livre de la Confrèrie de l'Agneau.

Cette proscription, prononcée contre ceux qui ne seroient point sur le livre de vie de l'Agneau, ni marqués de son sceau, c'est-à-dire, contre les non-initiés, n'étoit pas particulière à la secte des initiés aux mystères de la Lumière de l'Agneau, et aux différentes sectes Chrétiennes. Elle étoit commune aux anciennes initiations, qui condamnoient à ramper dans le bourbier au milieu des ténèbres, non-seulement les homicides, les imposteurs, les impies, les scélerats, tous ceux qui nioient la Providence, ou qui étoient d'une secte qui ne reconnoissoit pas les Dieux du pays (2), mais encore en général tous les profânes; et par profânes on entendoit tous ceux qui avoient négligé de se faire initier, et que leur association à la Sainte Confrèrie n'avoit point sanctifiés. Cette sorte d'exclusion étoit donc une formule usitée dans toutes les associations religieuses; et l'auteur de l'Apocalypse n'a dit ici, que ce que disoient tous les autres Hiérophantes aux initiés, pour les associer à leur corporation, et à la pratique des vertus, dont on s'imposoit le devoir.

Tout étoit sacré dans ces formules et dans ces dogmes; voilà pourquoi l'auteur menace des mêmes peines, quiconque oseroit en altérer la pureté; y ajouter ou en retraecher quelque chose (3). La doctrine des mystères devoit être crue et pratiquée dans son entier.

Le chapitre est terminé par un souhait de l'Hiérophante (4), pour que la prophétie s'accomplisse au plutôt, et que l'initié jouisse après sa mort de la vue intuitive de la Divinité, dont l'Autopsie est une image ici-bas.

« Venez, dit-il, venez, Seigneur » Jésus ». Et se tournant vers les initiés, l'Hiérophante ajoute : « Que la grace » de Notre Seigneur J. C. soit avec » vous tous ». *Amen.*

Ainsi finit le grand Sermon de la veille de Pâque, jour où le chef de l'initiation aux mystères de la Lumière Equinoxiale, sous le signe royal de l'Agneau, premier des douze signes, inculquoit tous les ans aux initiés les dogmes importans de la destinée des ames, précipitées ici-bas dans le séjour des ténèbres et du mal, et appelées à jouir d'un état plus heureux un jour, lorsque le grand Dieu, principe de la Lumière et du bien, les auroit attirées à lui, et les auroit rendues à leur première origine. Le sort des ames y est lié à celui de l'univers et du monde, dans lequel elles sont descendues par la génération, qui les a attachées aux corps, et à la matière, qui renferme en elle tout le mal et toutes les ténèbres existantes par l'action d'un second principe inhérent à la matière ténébreuse, et opposé en tout à la substance lumineuse, dont la nature de l'ame est composée.

Les dogmes de la Théologie des Perses et les principes de leur Cosmogonie sur ces deux êtres *Lumière* et *Ténèbres*, et sur les Génies produits par chacun d'eux, et qui suivent leur destinée, sont développés dans cet ouvrage. On y voit quel

(1) Apoc. C. 21. v. 27.
(2) Meursius in Eleusin. c. 18 et 19.
(3) Apoc. 22. v. 18. et 19.
(4) Ibid. v. 20 et 21.

doit être, suivant les Mages, le sort du monde et des ames qui l'habitent, lorsqu'après plusieurs combats entre les deux principes opposés, après bien des fléaux répandus dans le monde par l'action du mauvais principe, ce Génie destructeur sera enfin enchaîné, et par sa défaite aura assuré à son rival un empire éternel sur les ames, qui se seront attachées à la Lumière, et qui n'auront point oublié leur origine, cette Lumière pure, d'où elles sont émanées, et où elles doivent toujours tenter de retourner promptement.

C'est une prophétie, c'est-à-dire, le sermon d'un Prophète, qui développe les grands principes de sa Cosmogonie, et, comme le dit Sanchoniaton en parlant de l'auteur de la Cosmogonie Phénicienne (1), qui emprunte l'appareil imposant du merveilleux, et les fictions cosmiques et physiques, pour étonner davantage la multitude.

Tel étoit le génie des Hiérophantes de l'Orient. C'étoit sur-tout à l'époque annuelle du triomphe périodique du principe Lumière sur celui des ténèbres, du jour sur la nuit, qui avoit lieu tous les ans, lorsque le Soleil, foyer de la Lumière divine, arrivoit à l'Agneau ou au signe de son Exaltation, qu'on leur rappeloit le grand triomphe, qui devoit avoir lieu à la fin des siècles, lorsque le mauvais principe et le monde qu'il habite étant détruits feroient place au monde d'Ormusd, qui seul devoit s'élever sur les ruines de l'ancien monde. C'est à ce grand passage au séjour de la Lumière Ethérée, que l'on préparoit les ames, durant toute la vie, et sur-tout à Pâques, par la célébration de ce triomphe momentané, foible image de l'autre, et dans lequel déjà le Dieu Soleil, par la force active de ses rayons, attiroit à lui les ames épurées de la matière. Alors il leur procuroit une élévation assez grande, pour pouvoir appercevoir déjà d'avance un échantillon de la demeure Lumineuse, où elles seroient transportées un jour, par l'efficacité de sa lumière, à laquelle les fidèles avoient été initiés, et dont les mystères augustes avoient consacré leur vertu. Tel est en dernière analyse le résultat de la doctrine consignée dans cet ouvrage, que nous regardons comme l'unique monument de la science sacrée des Orientaux, et comme un sermon de la fête paschale de l'Agneau.

Aussi apprend-on par un Concile d'Espagne, qu'on avoit coutume de lire en public l'Apocalypse, pendant tout le temps que le Soleil parcouroit le signe d'*Aries*, ou le premier signe, autrement depuis Pâques jusques à la Pentecôte.

Le premier Concile de Tolède, tenu l'an 633, c'est-à-dire le Ier. Concile qui se soit tenu en Europe, pour réprimer la négligence de certains Prêtres, qui, au grand scandale des bonnes ames, méprisoient ce livre, et ne vouloient point le lire en public, crut devoir rédiger le Canon suivant. « L'autorité de plu-
» sieurs Conciles, dit ce Canon, et les
» Décrets Synodaux des Saints Evê-
» ques de Rome, portant que l'Apoca-
» lypse est de Jean l'Evangeliste, et
» qu'il faut la recevoir parmi les livres
» divins, si quelqu'un à l'avenir refuse
» de la recevoir ou de la prêcher dans
» l'Eglise, au temps des messes, depuis
» Pâques jusques à la Pentecôte, il
» encourera la sentence d'excommuni-
» cation ».

Pourquoi recommander cette lecture précisément à cette époque paschale? Ce que nous avons dit en commençant cet ouvrage, et ce que nous avons répété plusieurs fois, dans le cours de nos explications sur son objet, en marque évidemment la cause et confirme nos conjectures sur ce sermon mystique fait aux initiés à la Lumière solaire

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1. c. 9.

sous l'Agneau, premier des signes. Ce n'est pas par hazard, que les Eglises, qui avoient reçu cet ouvrage mystique, en firent usage à la seule époque de l'année, pour laquelle il fut primitivement imaginé. C'étoit alors qu'étoit censé se faire le renouvellement de toutes choses. « Aussi le Dieu Soleil, ou le Dieu assis » sur le trône de l'Agneau, s'écrie-t-il, » je m'en vais faire toutes choses nou- » velles (1) ». Ce qui rentre absolument dans l'idée des Mythologues anciens, qui ont parlé du premier signe ou d'*Aries*, autrement de l'Agneau, signe de l'Exaltation du Soleil. Jupiter, dit Hygin, plaça ce Bélier dans les Cieux, afin que lorsque le Soleil seroit dans ce signe, tout ce qui naît se renouvellât dans la nature par une génération nouvelle; ce qui arrive au printemps. Delà sans doute l'opinion Théologique sur l'origine du monde ancien, et sur celle du nouveau qu'on attendoit, opinion qui enseignoit, que le printemps en avoit été et en seroit encore l'époque. L'Agneau fut donc le signe de la régénération dans le système Mystique, comme il l'étoit dans le système Physique, et ceux qui s'attendoient à être régénérés se préparoient à cette époque à subir la grande métamorphose, et la nouvelle Palingénésie, dont la végétation leur offroit tous les ans l'image, à l'époque équinoxiale du printemps.

(1) Apocal. c. 21. v. 5.

MÉMOIRE
SUR L'ORIGINE
DES CONSTELLATIONS.

DANS toutes les explications, que nous avons données jusques ici des fables anciennes, et des monumens religieux des premiers peuples, nous avons supposé les Constellations déjà inventées par les Astronomes, pour les besoins de l'Agriculture et de la Navigation, avant que les Prêtres les fissent entrer dans les chants sacrés et dans les images de la nature et de ses principaux agens. Le succès qu'a eu notre méthode prouve assez cette existence antérieure, puisque nous n'aurions pu expliquer ainsi ces fables et ces monumens par les images célestes, si ces mêmes images n'en eussent été le sujet, et comme les élémens employés dans leur composition. En un mot, c'est par ces images que les monumens de l'antiquité religieuse s'expliquent avec un accord étonnant. Donc c'est sur ces images déjà existantes, qu'ils ont été composés.

Quoique nous puissions rigoureusement en rester là, sans remonter plus loin, et jusqu'à l'origine allégorique des images elles-mêmes, cependant il reste quelque chose à desirer encore; c'est de savoir quelles sont les raisons qui ont déterminé les inventeurs de l'Astronomie à grouper tel ou tel amas d'étoiles, sous telle ou telle image, et à créer les élémens de la science Astronomique, qui ont passé ensuite dans la science sacrée. Cet examen peut être regardé comme une suite de la dissertation du tome précédent, sur l'origine du culte des animaux et des autres emblêmes consacrés dans les temples, comme autant d'expressions allégoriques des opérations variées de la nature, dans les diverses époques de son action annuelle et de la période solaire. Les caractères Astronomiques sont censés faire partie de l'écriture Hiéroglyphique, qui précéda de beaucoup de siècles l'écriture Alphabétique.

On a soupçonné de tout temps, que les noms des signes du Zodiaque étoient relatifs aux travaux de l'Agriculture et aux variétés des saisons; mais on n'a pu le démontrer, faute de remonter par la précession des équinoxes à une époque assez éloignée.

L'origine de l'Astrologie se perd dans l'obscurité des siècles, et tous les monumens, qui nous restent de l'antiquité la plus reculée, supposent cette science déjà existante. Les livres d'Homère, d'Hésiode et de Job (*a*), contiennent les noms de plusieurs constellations, et les caractères Astronomiques se trouvent gravés sur ces obélisques fameux, que l'Egypte élevoit long-temps avant que l'Europe fût sortie des ténèbres de la barbarie; de manière qu'il est aussi difficile d'assigner un temps où cette science n'existât pas, que de fixer l'époque de sa naissance.

Sénèque prétend (1) que l'Astronomie des Grecs précédoit tout au plus de 1500 ans le siècle où il vivoit; mais Sénèque ne devoit pas ignorer, que la Grèce moderne ne fut jamais le berceau de cette science, et que les premiers Astronomes Grecs (*b*) avoient puisé en Egypte, en Phénicie et en Chaldée (*c*), le peu de connoissances Astronomiques qu'ils avoient. L'aurore des sciences dans la Grèce, au siècle d'Hésiode, étoit en Orient le déclin d'un beau jour. Les derniers Grecs et les Romains, de qui nous tenons les lettres et les sciences, étoient peu Astronomes; et sans s'occuper à remonter jusqu'à l'origine de l'Astronomie, ils ont fixé ses commencemens à l'époque où ils l'ont reçue de nouveau des maîtres du monde savant, semblables à-peu-près à celui, qui, placé au centre d'une vaste plaine, fixeroit les limites de l'Univers à son horizon, qu'un homme plus instruit ne regarde que comme le terme de sa vue.

Pour nous, qui sommes persuadés que l'Astronomie est née du besoin de l'homme, et qu'elle est liée aux travaux des nations agricoles, nous la ferons suivre de près l'invention des autres arts; et nous croyons que, dès qu'on suppose des peuples instruits, et des empires florissans, tels que l'ont été dès la plus haute antiquité, les Chinois, les Indiens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Babyloniens et les Egyptiens, on doit conclure, que la nécessité de partager et de régler le temps a dû donner naissance de bonne heure au Calendrier, et à la distribution des Cieux, chez quelques-unes de ces nations savantes.

On se demande d'abord si chacun de ces peuples a eu une Astronomie, distinguée de celle des autres; et on verra dans la suite qu'ils l'ont tous reçue d'une source commune. Il s'agit donc de savoir quel fut le peuple inventeur, et quel étoit l'état du Ciel, lorsqu'on en fit la première distribution, ou du moins celle qui est parvenue jusqu'à nous.

Plusieurs peuples semblent prétendre à la gloire de l'invention : les Chaldéens et les Egyptiens ont paru dans l'antiquité y avoir le plus de titres. On a voulu aussi leur associer les Indiens, et même les Chinois; effectivement, on trouve chez ces derniers peuples des traces d'une Astronomie, au moins aussi ancienne que celle des Chaldéens et des Egyptiens. Pour nous, qui ne croyons pas que ce que les Historiens rapportent sur l'antiquité de l'Astronomie de ces différens peuples, soit suffisant pour fixer nos idées sur l'époque précise de son invention, nous chercherons, dans les Constellations elles-mêmes, un moyen de fixer nos incertitudes à ce sujet, et l'on verra que c'est à l'Egypte que l'on doit l'origine des Constellations, que nous avons aujourd'hui.

Nous partirons pour cela d'une supposition fort naturelle; c'est que les figures, qui désignent les Constellations, ont dû dans l'origine signifier quelque chose, chez des peuples, et dans des siècles où l'écriture savante étoit toute hiéroglyphique (*d*). Les noms qu'on leur donna ont dû être relatifs aux phénomènes qu'elles peignoient. Si les Astérismes, ou les assemblages d'étoiles désignés par des figures d'hommes et d'animaux, avoient seulement une ressemblance éloignée avec les figures qu'on y a tracées, il seroit assez simple de croire, qu'on n'auroit cherché par-là qu'à distinguer les Constellations, et à classer les différents groupes d'étoiles. Mais comme il est absolument impossible d'y trouver aucun trait de ressemblance (*e*), on est naturellement porté à leur prêter un sens énigmatique, et à y

(1) Senec. quæst. nat. l. 7. c. 25.

reconnoître du dessein, d'autant plus qu'il paroîtroit étrange, que parmi cette foule de monumens, souvent bizarres, qui nous viennent de cette haute antiquité, et que l'on convient être tous symboliques, les caractères Astronomiques fussent les seuls, qui ne signifiassent rien. Cette conséquence toute naturelle, qui résulte de la connoissance que nous avons du génie de ces peuples, reçoit encore un nouveau degré de force du témoignage d'un des plus savans hommes de l'antiquité. Macrobe(1), dans l'explication qu'il nous donne des douze signes du Zodiaque, suppose que chacune de ces figures est un symbole de la marche et des effets du Soleil; ses explications, il est vrai, ne sont pas toujours heureuses; mais il y en a au moins deux où le génie symbolique paroît à découvert. « Voici, nous dit-il, » les motifs qui ont fait donner aux » deux signes, que nous appelons les » Portes du Soleil, les noms de Chèvre » sauvage et d'Ecrevisse. L'Ecrevisse » est un animal qui marche à reculons, » et obliquement; de même le Soleil, » parvenu dans ce signe, commence à » rétrograder et à descendre oblique- » ment. Quant à la Chèvre, sa mé- » thode de paître est de monter tou- » jours, et de gagner les hauteurs en » broutant; de même le Soleil, arrivé » au Capricorne, commence à quitter » le point le plus bas de sa course pour » revenir au plus élevé ».

L'Ecrevisse, suivant Macrobe, n'est donc point une de ces figures arbitraires, tracées au hazard dans le Zodiaque; elle est le symbole naturel d'un mouvement rétrograde. Le Capricorne l'est également d'un mouvement ascendant, ou de l'élévation; car c'est l'idée que nous présente cet animal, qui se plaît à paître sur la cîme des rochers. La position respective de ces deux symboles, qui, dans le Zodiaque, sont tellement disposés, que l'un étant à un Solstice, le second a dû nécessairement occuper l'autre, ajoute encore un nouveau degré de vraisemblance à l'idée, que chacun de ces signes présente séparément, et la probabilité devient très-forte par la réunion des vraisemblances.

Le raisonnement, que nous avons fait sur les deux emblêmes naturels des termes de la course du Soleil, nous le ferons sur un signe intermédiaire, qui partage en deux également la course de l'Astre du jour. Entre ces deux limites, qui fixent le terme des plus longs jours, et des jours les plus courts, il doit naturellement s'en trouver un, qui détermine un point important, celui de l'égalité des jours et des nuits, qui a lieu dans tous les pays, et qui a été remarquée chez tous les peuples du monde. Effectivement, dans le Zodiaque, la division qui répond à ce point intermédiaire, est marquée par une Balance, symbole le plus expressif et le plus simple de l'égalité. Manilius, en fait le caractère de la Justice (2). Cette idée se présente si naturellement, qu'elle n'a point échappé aux anciens; et Virgile, en parlant de l'équinoxe, où répondoit de son temps ce symbole Astronomique, y fait allusion · *Libra die somnique pares ubi fecerit horas.* (3) Manilius l'appelle (4) *Æquantem temporalibram* (*f*). Mais quand ces Auteurs n'en auroient pas fait l'application, le symbole est parlant; et l'on ne peut guères supposer d'autre sens à cet emblême, et d'autre dessein aux inventeurs. Joignez à cela, que la distance de 90° ou de trois signes, dont la Balance est éloignée du Cancer et du Capricorne, prouve bien que ce n'est pas par hazard, qu'elle occupe cette place, et que sa position, dans le Zodiaque, se trouve nécessairement déterminée par les deux symboles des Solstices; ce qui ajoute encore un troisième degré

(1) Macrob. Satur. l. 1. c. 17 et c. 21.
(2) Manil. Astr. l. 3. v. 311. et 447.
(3) Virg. Georg. l. 1. v. 208.
(4) Manil. l. 2. v. 242.

d'évidence à l'interprétation que nous donnons de chacun de ces emblêmes, envisagés seuls, et indépendamment de leur position respective.

On doit imaginer, que l'état du Ciel, considéré relativement à la marche du Soleil, dans le cercle de sa révolution annuelle, n'a pas dû être le seul objet qui ait occupé les premiers Agriculteurs Astronomes. Le Zodiaque, comme l'a bien observé Hyde (1), devoit être autant un Calendrier rural, qu'un Calendrier Astronomique; et quand une fois on eut désigné le point équinoctial et les points solstitiaux, les autres divisions durent renfermer des images relatives à l'état de la terre dans chaque saison, ou même dans chaque mois, de manière que le cultivateur pût y voir l'annonce périodique de ses travaux et de ses récoltes. Aussi beaucoup de Calendriers anciens ont cette forme; et chez presque tous les peuples du monde (2), les dénominations de plusieurs mois ont été empruntées de l'état de la végétation et des opérations agricoles (*g*). Le temps du labourage et des moissons, sont les deux époques les plus importantes de l'année rurale; elles durent être désignées chacune par un hiéroglyphe particulier, et dont le sens se présentât naturellement aux yeux du spectateur le plus grossier. Le bœuf étoit le symbole le plus simple du labourage; et il paroît, que cet animal a été choisi effectivement chez les Egyptiens, pour être le symbole des travaux du laboureur, suivant le témoignage d'Hor-Apollon (3), *Une corne de bœuf peinte, désigne les travaux*. On ne pouvoit effectivement mieux désigner l'ouverture de l'année rurale, que par l'image du bœuf agriculteur, compagnon des travaux de l'homme (*h*). Un faisceau d'épis, ou une jeune moissonneuse tenant un épi, peignit assez bien le mois des récoltes; et nous retrouvons également dans le Zodiaque ces deux symboles. Il paroît donc, que ce qui a dû se trouver dans le Calendrier hiéroglyphique d'un peuple Astronome et Agriculteur, se trouve dans notre Zodiaque; que l'état du Ciel et de la terre, dans leurs époques les plus intéressantes, y a été peint d'une manière assez sensible, pour qu'on ne puisse le méconnoître; et que vraisemblablement les autres caractères symboliques du Zodiaque ont aussi un sens relatif à l'état de la nature, dans le climat du peuple inventeur, quel qu'il soit. Une partie de ces signes annonce évidemment du dessein; donc les autres en renferment aussi; mais il ne paroît pas aussi marqué, jusqu'à ce qu'on sache à qui ce Calendrier appartient (*i*).

Mais comment trouverons-nous ce Peuple primitif, qui traça dans le Ciel ce Calendrier symbolique, écrit en caractères de feu, et où chacun put voir chaque année l'état de la nature et l'ordre successif de ses travaux?

Nous procéderons ici de la manière la plus simple. L'inventeur sera celui à qui le Calendrier conviendra tellement, que dans aucun siècle il n'ait jamais pu convenir complétement à aucun autre. Il ne suffira pas, que quelqu'un puisse s'en appliquer une partie; il faut que tout lui convienne, et que l'état du Ciel et celui de la terre s'accordent ensemble, à l'époque d'où l'on voudra partir.

Cette règle de critique étant une fois établie, comparons le Zodiaque, d'abord avec le climat de l'Égypte, dans le siècle où les sciences Astronomiques ont été transmises aux Grecs. Nous trouvons, il est vrai, à un équinoxe et aux deux Solstices, les emblêmes que nous avons cru être les plus propres à désigner les points cardinaux de la route du Soleil. Mais cet accord ne prouve

(1) Hyde de vet. Pers. Relig. p. 390.
(2) Court. Gebl. T. 4. p. 88.
(3) Hor. Apoll. l. 2. c. 17.

rien en faveur d'aucun peuple en particulier ; puisqu'il exprime en général l'état du Ciel et une position commune à toute la terre. Si nous jetons un coup-d'œil sur les deux autres symboles relatifs à l'agriculture, et qui ne peuvent point être communs à tous les climats, nous verrons bientôt, que ces symboles ne peuvent point convenir à l'Astronomie rurale des Egyptiens, ni fixer la saison du labourage et des récoltes en Egypte, dans les siècles que nous examinons. En effet, le labourage se fait dans l'Egypte en Novembre, et c'étoit en Mai que le Soleil parcouroit le Taureau. C'est en Mars que la moisson commence en Egypte, et ce n'étoit que vers la fin d'Août que le soleil entroit alors dans la Vierge, ou qu'il commençoit à parcourir la division marquée par le signe des moissons. Mais l'Egypte alors est couverte des eaux du Nil, et presque ensevelie sous les flots. Le Ciel exprime donc ici un ordre tout différent de celui de la terre ; et si ces symboles ont pu dans quelque âge s'accorder avec l'agriculture Egyptienne, il faut nécessairement supposer un tout autre état des cieux, et déplacer tous les autres signes.

Avant de remonter à une époque aussi éloignée, voyons si l'agriculture des autres peuples ne s'accordera pas mieux avec les deux symboles de l'Astronomie rurale. Le Bœuf répondoit au mois de Mai, et il étoit l'emblême du labourage. Mais nous ne voyons aucun peuple, qui ait placé dans cette saison le commencement de ses labours, et le travail des bœufs. Les Grecs et les Romains, au contraire, attendoient la fin des récoltes, pour préparer la terre à recevoir une nouvelle semence, et regardoient l'automne comme la saison du labourage. Virgile, il est vrai, parle d'un premier labour au printemps ; mais il dit ailleurs, que c'est en automne qu'il faut fatiguer le taureau à tracer les sillons (1).

Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividet orbem ;
Exercete viri Tauros, etc.

Hésiode également, dans le second chant de son poëme sur l'agriculture, fixe au coucher du matin des Pléiades, c'est-à-dire, au premier jour de Novembre, le commencement du labourage, et à leur lever Héliaque celui des moissons ; il en fait même une règle universelle pour ceux qui habitent les bords de la mer, comme pour ceux qui cultivent l'intérieur des terres (2). Il en est de même des autres auteurs, Aratus, Theon, etc. (3)

Plutarque (4) dit aussi, que c'est au coucher des Pléiades qu'on ensemence la terre, et qu'on récolte après leur lever, c'est-à-dire, qu'il place en Mai, ou sous le Taureau, non le labourage, mais les récoltes, ou au moins qu'il les place peu de temps après. Donc le Taureau Céleste n'a pu être regardé comme le symbole du labourage chez les Grecs, ni chez aucun des peuples, qui, comme eux, commençoient les labours en automne ; ce qui fut néanmoins l'usage reçu universellement.

Le même passage de Plutarque nous prouve également, que la Vierge, ou la Moissonneuse de nos Sphères, n'a pu être le symbole des moissons, ni chez les Grecs, ni chez les peuples, qui, comme eux, ont moissonné peu de temps après le lever des Pléiades (k), ou même au Solstice d'été. En effet, lorsque les Pléiades commencent à paroître, au sortir des rayons du Soleil, et qu'elles se lèvent héliaquement, le Soleil parcourt le Taureau (l). Supposons même que

(1) Virg. Georg. l. 1. v. 208.
(2) Hesiod. Oper. et dies l. 2. v. 2. et 234.
(3) Aratus, v. 267. Theon, p. 134-135. Fest. Avien.
(4) Plut. de amore prolis. p. 496.

ce

ce ne fut pas précisément au lever des Pléiades, mais plus de quinze jours après, que commençassent les moissons, et que le Soleil fût déjà aux Gemeaux; il restera toujours encore au Soleil près de trois signes à parcourir, avant d'arriver au signe de la Moissonneuse. Conséquemment, le symbole Astronomique, qui représentoit, soit un faisceau d'épis, soit une fille qui porte un épi jaunissant, n'a pu correspondre aux moissons des Grecs, ni à celles des Orientaux, qui, n'ayant pas plus de latitude qu'eux, sont censés n'avoir pas dû moissonner beaucoup plus tard.

Au temps d'Hésiode, c'est-à-dire, dans l'hypothèse la plus favorable aux peuples de cette latitude, le Soleil n'entroit au signe de la Vierge, que près de cinquante jours après le Solstice d'été. Or, certainement il y avoit long-temps alors, que les récoltes de bled devoient être faites. Ainsi, dans l'époque où nous considérons le Zodiaque comme Calendrier, nous ne voyons aucun des peuples, à qui l'on pourroit faire honneur de cette invention, Perses, Indiens, Assyriens ou Phéniciens, dont le climat est au moins aussi chaud que celui de la Grèce, et conséquemment les moissons aussi précoces, chez qui l'on puisse accorder ce Calendrier symbolique avec l'ordre de son agriculture (*m*).

Nous sommes donc obligés de remonter à une époque antérieure, qui, rapprochant le signe des moissons du Solstice d'été, le fasse coincider avec le temps des récoltes des régions tempérées. Mais alors, si les symboles de l'agriculture s'accordent en partie avec la terre, les symboles astronomiques, tels que la Balance, l'Ecrevisse et le Capricorne, sont bien loin de s'accorder avec le Ciel; et cependant ce n'est qu'à cet accord parfait, que nous pouvons reconnoître les inventeurs et l'époque de l'invention. La Vierge ne peut se rapprocher du Solstice, que le Cancer n'en soit éloigné; la Balance n'occupe donc plus un équinoxe. Cependant ces deux emblêmes ont dû y être originairement, comme nous l'avons fait voir; et nous ne pouvons imaginer aucune hypothèse, qui place ailleurs qu'aux Solstices, et à un équinoxe, nos trois premiers symboles. Ce qui nous reste à faire, c'est de les y placer; mais dans un ordre inverse, et opposé à celui où ils étoient à l'époque où nous avons fait notre premier essai, c'est-à-dire, de mettre à l'Equinoxe du printemps, ou à celui des deux Equinoxes, qui a fixé de préférence l'attention de tous les peuples, l'image naturelle de l'égalité des jours et des nuits, la Balance, et de la regarder comme le symbole primordial de l'Equinoxe du printemps. Alors le Cancer se trouvera au point où le Soleil, après avoir paru quitter nos régions, revient sur ses pas, et le Capricorne, où le symbole de l'élévation (1) occupera le point le plus haut de la course du Soleil. Il sembleroit, que cette position primitive de la Balance à l'Equinoxe de printemps, dans les siècles où fut inventé le Zodiaque, et où fut faite la première division des Cieux, s'étoit perpétuée chez les Egyptiens, comme paroîtroit l'annoncer cette ancienne tradition, que nous ont conservée leurs Astrologues. *Æsculapius* (2), dit Scaliger, *Ægyptius vetustissimus scriptor in suâ Myriogenesi scripserat, in posterioribus Librœ partibus* των αστερων συγκρασιν *factam, eamque esse natalem mundi.* Scaliger cite pour garant Firmicus. Au reste, comme on peut lui donner un autre sens, nous n'y attachons pas grande importance.

Cette nouvelle position de la Sphère, en renversant tout, remet tout à sa place; le Zodiaque devient le Calendrier le plus frappant du climat de l'Egypte, et convient à ce pays exclusivement à tout autre. Les cinq

(1) Tzétès ad Lycophr. v. 17.

(2) Scalig. not. ad Manil. l. 1. v. 125.

premiers symboles, dont le sens se présentoit naturellement, et qui sembloient fixer d'une manière claire les points principaux du Calendrier rustique et astronomique, s'accordent parfaitement entr'eux, et avec l'état du Ciel et de la terre. Ils vont nous mettre en état d'appercevoir le sens des autres symboles, qui ne s'étoit pas manifesté d'abord aussi clairement : c'est ce que nous allons voir, par l'explication détaillée des douze signes du Zodiaque, considérés à cette époque.

Les trois premiers signes, à compter du Solstice d'été, sont évidemment symboles de l'eau. Le premier est le Capricorne, mais un Capricorne amphibie, à queue de poisson, ou uni au corps d'un poisson. Manilius l'appelle *ambiguum sidus terræ que marisque.* (1) Le second est une urne, ou un homme penché sur une urne, de laquelle s'écoule un fleuve; le troisième offre deux poissons enchaînés, ou, suivant quelques Sphères, un seul poisson. Ces trois symboles aquatiques, qui ne signifient rien dans cette saison pour les autres climats, peignent de la manière la plus claire l'état de l'Egypte, dans les trois mois qui suivent le Solstice d'été (2). Tous les voyageurs, anciens et modernes, conviennent que, peu de jours après le Solstice, le Nil inonde toute l'Egypte pendant trois mois (2), et ne rentre dans son lit, qu'après l'équinoxe d'automne : *In totum autem revocatur intra ripas in libra, centesimo die* (3) Cet intervalle de trois mois, durée de l'inondation, ne pouvoit donc être désigné d'une manière plus naturelle, que par les emblêmes aquatiques, tracés dans les Constellations, que le Soleil parcouroit durant tout ce temps. Le Capricorne occupe dans notre hypothèse, un des Solstices; mais c'est le Solstice d'été, et le point le plus élevé de la course du Soleil fut assigné à l'animal, qui, comme le remarque Macrobe, broute sur les rochers les plus escarpés, et se plait à vivre de préférence sur la cime des montagnes, *pendent in rupe capellæ*, dit Virgile. Le chef des troupeaux le devint aussi des animaux, qui sont peints dans le Zodiaque; et le quadrupède, qui gravit où les autres ne peuvent atteindre, se trouva naturellement mieux placé au Zénith des habitans de Thèbes et de Syene (*n*), et au terme le plus élevé du mouvement ascendant du Soleil, qu'au point le plus bas de sa course annuelle. Macrobe, dans son explication, n'a pas fait attention, que le Caper a été choisi pour symbole, non pas précisément parce qu'il monte en broutant, qualité qui lui est commune avec plusieurs autres animaux; mais parce que c'est sur la cime des rochers les plus élevés, qu'il se plait à paître, et qu'il n'est point de quadrupède, qui prenne un essor aussi hardi. Dira-t-on, que c'est simplement la marche ascendante du Soleil, depuis le Solstice d'hiver, qu'on a voulu peindre sous cet emblême? On sait, que cette marche ascendante ne se manifeste nulle part moins qu'aux environs du Solstice; et d'ailleurs, ce qui est un argument sans replique, nous prouvons que l'Astronomie étoit déjà inventée, bien avant le temps où le Capricorne a pu occuper le point solstitial d'hiver. Ainsi l'origine, que lui supposeroit Macrobe, ne peut avoir lieu, puisqu'il eût été inventé, pour être symbole d'un mouvement ascendant, que le Soleil ne pouvoit encore avoir, lorsqu'il parcouroit ce signe, avant l'époque trop récente de Macrobe, et même des Astronomes Grecs. En effet,

(1) Manil. l. 4. v. 791.
(2) Diod. Sic. l. 1. c. 36. p. 44.
(3) Plin. l. 5. c. 9.
(4) Nilusque turnescens
In Cancrum, et Tellus Ægypti jussa natare.
(Manil. l. 4. v. 748.)
Le Cancer étoit alors signe solstitial.

comme remarque très-bien M. de la Nauze, en attaquant l'opinion sur l'antiquité du Zodiaque, « il n'y a que » 3640 ans, que l'Équinoxe a commencé » à entamer la Constellation, appelée » aujourd'hui le Bélier : il ne l'avoit » donc pas encore entamée il y a 4000 » ans. Dans ce temps-là, le Taureau » ouvroit le printemps. Ainsi qu'on ne » dise pas que le Bélier étoit dès lors signe » printannier. Car enfin, il n'est pas pos- » sible d'imaginer, que les auteurs du Zo- » diaque aient jamais prétendu placer » les Constellations hors de leurs pro- pres signes ». Ces réflexions de M. de la Nauze tombent également sur le Cancer et sur le Capricorne, mais ne prouvent pas ce qu'il veut établir, que le Zodiaque soit d'invention moderne ; mais au contraire, elles prouvent qu'il est de la plus haute antiquité, si une fois il est constant, par d'autres preuves, que l'Astronomie et la division des Cieux remontent au moins au temps où les astérismes du Taureau répondoient à l'Equinoxe du printemps. Or, c'est ce qu'ont prouvé nos explications des poèmes Mythologiques.

M. Freret, dans sa Défense de la Chronologie, entreprend de prouver, que chez les Egyptiens, 2782 ans avant J. C., et conséquemment lorsque le Taureau répondoit à l'Equinoxe de printemps, la période Sothiaque étoit déjà inventée et employée. Mais une pareille période suppose déjà une Astronomie très-perfectionnée, et en conséquence une division du Ciel et du Zodiaque ; ce qui fut comme le premier pas des inventeurs de l'Astronomie.

Nous trouvons, dans notre nouvelle hypothèse, un second avantage, celui de pouvoir expliquer, pourquoi dans toutes les Sphères anciennes le Capricorne est représenté par un poisson, ou uni à un poisson, ou terminé par un poisson (1) Ce Capricorne, demi-poisson, annonçoit le débordement du Nil, qui commençoit sous ce signe. La réunion du corps du Capricorne, à celui du Poisson, n'est que des siècles postérieurs, et nous vient des Calendriers sacrés, ou des Calendriers des Génies, dans lesquels ces réunions monstrueuses étoient familières ; mais dans le Calendrier rural ou primitif, on peignit un double symbole, un Capricorne et un Poisson (2). C'est sous cette forme, qu'on le trouve dans un Planisphère Indien, imprimé dans les Transactions Philosophiques de 1772, Planisphère qui paroît remonter à la plus haute antiquité. L'idée du débordement, si intéressant pour le peuple Egyptien, et conséquemment celle du Poisson symbolique, semble même avoir fait oublier le Capricorne, ou l'emblême solstitial ; de manière que les Indiens, en recevant cette Astronomie, ont conservé la dénomination de Poisson à l'astérisme du Capricorne ; ils l'appellent Macaram, nom d'une espèce de Poisson. Le Gentil croit appercevoir ici une différence entre le Zodiaque Indien et l'Egyptien. Je n'ai, dit-il, remarqué de différence bien réelle entre leur Zodiaque et celui des Egyptiens, que dans le Capricorne, que les Brames n'ont point. Le mot Macaram de la langue Brame, qui répond au Capricorne, signifie Poisson ; et effectivement, Le Gentil, en nous donnant les noms des douze signes, dans la langue des Brames, traduit Macaram par espèce de Poisson ; mais dans le Zodiaque Indien, l'on trouve le Capricorne, aussi bien que le Poisson. Cette différence n'est donc qu'apparente ; et, comme nous avons retenu le nom du Capricorne, et oublié le Poisson, les Brames ont retenu le nom du Poisson, et oublié le Capricorne, quoi-

(1) Theon, p. 136. Hygin, l. 2, c. 19. German. c. 26.

(2) Bayer, Tab. 48.

(3) Gent. voy. T. 1. p. 247.

que ces deux emblêmes eussent été inséparablement unis dans l'origine, et placés dans la division où nos Sphères peignent le Capricorne amphibie. Souvent même les Perses l'appellent, comme nous, Capricorne, en Pelhvi *Nahi*, suivant Anquetil. D'autres l'ont peint amphibie *Capricornus est διφυες et διμορφον. nam pars Caper est, pars piscis* (*Scaliger in apotelesm. Manilii, in lib. 4. v. 254.*)

Je dis plus, le nom de Macaram n'est point un nom de la langue Brame; c'est un nom Grec, altéré par les Brames; en voici la preuve. Le Poisson, qui est uni au Capricorne, est celui que les Egyptiens honoroient sous le nom d'Oxyrinque, ou le Poisson, comme dit Plutarque, *acuto rostro*. C'est lui, qui, en Egypte, étoit regardé comme le Génie précurseur des eaux, et la cause du débordement, comme on peut le voir plus haut (1).

Or, cette espèce de Poisson est celle que les Latins appeloient *Gladiolus* (2), et les Grecs *Macaira* ou *Epée*; c'est le Theut, dont parle Plutarque. Cet Auteur (3) compare les habitans d'Eretrie à ce Poisson, qui a une épée, et qui n'a pas de cœur. Telle est précisément la forme du Poisson, peint avec le Capricorne, dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques; l'inspection seule de ce monument prouve la vérité de mon étymologie. Ce n'est pas le seul mot de la langue Brame, que j'aie reconnu pour une altération manifeste de noms grecs et latins, ou plutôt d'une langue primitive, d'où ces deux langues ont été formées. Ainsi l'union du Poisson au Capricorne n'a rien de bizarre. Elle a dû être, conséquemment à nos principes, et à l'origine primordiale, que nous supposons à la Sphère.

Pendant le second mois ou lorsque le Soleil parcourt le signe, qui suit immédiatement le signe Solstitial, l'inondation augmente et arrive à son plus haut degré d'intumescence. Le débordement du Nil fut représenté dans les Cieux, par un Génie à figure humaine, tel qu'on peignoit les Dieux des fleuves, appuyé sur une urne, d'où sort un fleuve (4), et qui étoit censé faire sortir le fleuve de son lit, suivant Théon (5).

Ille quoque inflexâ fontem qui projicit urnâ.

Manil. l. 4. v. 256.

C'est ainsi que dans nos Sphères on peint le Verseau; et le caractère abrégé de ce signe fut un courant d'eau, et eut cette forme ≈. Dans d'autres Planisphères, tels que le Planisphère Egyptien, conservé dans l'Œdipe de Kirker, on voit, au lieu de l'homme ou du Verseau, une urne percée de mille trous, et d'où l'eau s'échappe abondamment de toutes parts (*o*) : image assez naturelle d'un débordement. Aussi, dans la distribution qui fut faite de la terre par aspects célestes, le signe Solstitial, ou le Cancer, sous lequel le Nil commençoit à se déborder dans les derniers âges, fut affecté à l'Egypte, comme nous l'avons vu plus haut; *Nilusque tumescens in Cancrum*; mais on lui attribua aussi le Verseau, comme Génie tutélaire.

Sed juvenis nudos formatus mollior Artus
Ægyptum ad... vicina et Aquarius arva recedit.

Manil., l. 4. v. 793.

On place même le Nil dans la division du Verseau, avec le Poisson Oxyrinque (6).

Dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques, on voit simple-

(1) Ci-dess. T. 2. p. 228.
(2) Oppian Alieut. l. 1. v. 462.
(3) Apophteg. p. 185.
(4) Manil. l. 1. v. 276-434.
(5) Theon, p. 136.
(6) Kirk. Œdip. T. 2, pars 2. p. 201.

ment une urne. Ce symbole revient au même. En effet, un vase destiné à contenir l'eau peut être très-bien pris pour le symbole de l'eau ; et il a été effectivement le symbole du débordement chez les Egyptiens, suivant le témoignage d'Hor-Apollo : *Nilum exundantem Ægyptii pingentes pingunt tres hydrias* (1). Le même Auteur dit, qu'on le peignoit aussi, sous l'emblême d'un Lion, à cause que l'inondation arrivoit sous ce signe : et Plutarque (2) dit, que les Egyptiens adoroient le Lion, et peignoient sa figure sur les portes de leurs temples, parce que le débordement du Nil arrivoit sous le signe du Lion (3). Il est est évident, que ce dernier emblême est celui des âges postérieurs, ou du temps auquel le Lion se trouvoit près du Solstice d'été. Mais si la constellation du Lion, signe que parcouroit le Soleil lors du débordement, fut prise pour symbole de ce même débordement, l'Astrologie Egyptienne fut donc liée avec l'état de la terre et du Nil en Egypte. Lorsque dans l'origine on établit ces rapports entre le ciel et la terre, il n'est pas étonnant, qu'on ait dessiné un homme, qui verse un fleuve, une urne percée, et dont l'eau se répand, ou même simplement, ce qu'ils appeloient *vas aquarium*, pour désigner la division du Zodiaque, où étoit le Soleil pendant le fort de l'inondation. Les Grecs l'appellent *Calpé*, *l'urne* ; les Latins *amphora* et *urna* ; les Indiens *coumbum*, *cruche* ; et en Pelhvi *del* ou *dol*, le *seau* ; c'est le *délu* des Arabes, le *dolium* des Latins, etc. Les trois vases, dont parle ici Hor-Apollo, sont ceux des trois Décans du signe :

Quas partes decimas dixere decania gentes.
Manilius, l. 4. v. 294.

C'est ainsi que sur les Obélisques, qui sont à Rome, le Taureau équinoxial se trouve répété souvent trois fois, aussi bien que le Vautour céleste, Génie du printemps et symbole du Soleil. On mettoit trois épis dans le signe de la Vierge, et on peignoit trois Béliers dans la case, ou dans le signe du Bélier ; c'est ce qu'on voit en Egypte, dans une grotte qui représente les sacrifices de l'Equinoxe sous le Bélier. Les sacrificateurs sont placés vis-à-vis d'un bûcher, composé de trois piles de bois. Il y a dix morceaux à chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque signe, et sur chaque pile est un petit Bélier. Les Prêtres touchent du bout du doigt l'extrémité des rayons solaires, et reçoivent le feu sacré (4). Ainsi cette triple répétition du même symbole, ou du *vas aquarium*, prouve encore, que c'est ici un emblême Astronomique, relatif à un des signes du Zodiaque, divisé en trois parties. C'est aussi ce qui fait dire aux Perses, dans leur Cosmogonie ou Boundesh, qu'il y a des Astres à trois corps, tels que Taschter ; et la Mythologie Grecque admet également des Génies, ou Etoiles à trois corps, tels que Géryon.

Pendant le troisième mois (5), le cultivateur oisif, forcé de se retrancher sur ses digues, vit au milieu des eaux, et l'Egypte présente alors l'image d'une vaste mer, au milieu de laquelle s'élèvent des villes, qui semblent flotter au sein des ondes, ou pour me servir des termes de Diodore, *qu'on prendroit pour les Isles Cyclades*. Les Egyptiens comparèrent naturellement l'état d'inaction de cette vie aquatique à celui des poissons, et peignirent dans le Ciel un poisson, ou même deux poissons enchaînés, tels que nous les voyons dans nos Sphères. Le signe céleste, que parcouroit tous les ans le So-

(1) Hor. Apell. l. 1. c. 21.
(2) Plut. de Isid, p. 366.
(3) Theon, p. 123.
(4) Montfaucon, 2. vol. suppl. après Pl. 51.
(5) Diod. Sic. l. 1. c. 38. p. 43-47.

leil à cette époque, étoit l'emblême simple et naturel de leur situation (*o*).

Vers l'Equinoxe d'automne le Nil se retire, et rentre peu de temps après entièrement dans son lit; mais les eaux, qu'il a laissées dans les endroits bas, séjournent dans plusieurs lieux, et le sol nouvellement découvert ne présente qu'un limon gras, qui n'a point encore assez de consistance, pour qu'on y imprime le soc de la charrue. Aussi laissoit-on la terre s'affermir après la retraite des eaux, suivant Diodore; et pendant ce temps, l'Egyptien voyoit croître l'herbe verte, et les troupeaux pouvoient déjà y trouver une abondante pâture (1). On lâchoit donc les troupeaux, et leur entrée aux pâturages fut marquée dans les Cieux, par l'image d'un Bélier, ou du chef du troupeau.

Ce n'est que dans le cinquième mois, c'est-à-dire, en Novembre, que commencent le labourage, et les premiers travaux du peuple agriculteur. Diodore nous dit, qu'on jette en Novembre le bled sur le limon, que le Nil a laissé dans les plaines, et qu'on le couvre, en y traçant un sillon sans profondeur, avec une charrue très-légère. Pline confirme également ce témoignage, (2) en réfutant l'opinion de ceux qui assuroient, qu'on se bornoit à faire remuer le limon humide par des pourceaux (*p*). Cela, dit-il, a pu être autrefois; mais aujourd'hui, *inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis: hoc est Novembri mense incipiente.* A l'époque où nous considérons la Sphère, le Soleil en Novembre parcouroit le Taureau céleste; et cet emblême ne fut placé dans les Cieux, que comme le symbole du commencement des travaux d'un peuple agricole. Non-seulement, c'est l'idée que fait naître l'image du Bœuf agriculteur; mais il est certain, par le témoignage d'Hor-Apollo rapporté ci-dessus, que le bœuf fut choisi en Egypte, pour être le symbole des travaux: *Bovis masculi cornu depictum opus designat.* Manilius (3) regarde aussi le Taureau céleste, comme le signe hiéroglyphique des travaux rustiques:

Submittit aratris
Colla, jugumque suis poscit cervicibus ipse;
Ille suis Phœbi portat cum cornibus orbem,
Militiam indicit terris, et segnia rura
In veteres revocat cultus, *Dux ipse laboris.*

Les Egyptiens, qui dans la suite abrégèrent ces symboles, au lieu de peindre un bœuf en totalité, en peignirent seulement la corne, qui suffisoit pour leur rappeler l'idée totale.

La végétation (4) en Egypte est extrêmement prompte, suivant le témoignage de Diodore, et de tous les voyageurs modernes. La terre, un mois après être ensemencée, ouvre son sein, et montre au laboureur l'espérance de ses récoltes. Les productions nouvelles et l'état d'enfance de la nature, ne pouvoient être mieux peints, que par l'emblême de deux enfans naissans, ou même, suivant les Sphères orientales, par deux jeunes chevreaux, qu'une mère vient de mettre bas (5).

Le Soleil, après avoir parcouru ce signe, arrivoit au terme de son plus grand éloignement. Il avoit paru au mois de Juin, sur la tête du peuple Egyptien; mais ensuite il n'avoit cessé de s'en éloigner, comme s'il eût voulu fuir ce climat, et menacer la terre d'une nuit éternelle. Arrivé enfin au Solstice d'hiver, il cesse de s'abaisser; il revient sur ses pas, pour regagner le point d'où il est parti, par un retour vers nos climats, qui le ramène au commencement de sa carrière annuelle. Ce phénomène dut

(1) Diod. l. 1. p. 32.
(2) Plin. l. 18 c. 47.
(3) Manil. l. 4. v. 142.
(4) Adrian. Jun T. 8 antiq, Græc coll. p. Columell. l. 3. c. 8.
(5) Hyd. de vet. Pers. Rel. p. 390.

frapper singuliérement les premiers observateurs, et mérita d'être exprimé par un symbole imitatif. L'Ecrevisse fut l'emblême le plus naturel de cette marche rétrograde (1), et son image fut tracée dans la division du Zodiaque, où le Soleil entroit, lorsqu'il cessoit de fuir, et qu'il rapportoit la lumière et la vie en parcourant, en sens contraire, les mêmes degrés de hauteur, qu'il avoit parcourus d'abord, en descendant du haut des Cieux.

Cette époque du mouvement annuel du Soleil fut la plus observée en Egypte; et le retour de cet astre, vers le trône céleste, y donna même naissance à des fêtes. Achilles Tatius nous dit, que les Egyptiens autrefois, voyant le Soleil quitter le Solstice d'été, descendre jusqu'au Solstice d'hiver, et par sa retraite diminuer la longueur des jours, avoient craint, que le flambeau du monde ne les abandonnât pour toujours. Ils se livroient en conséquence à la douleur et aux larmes; mais aussitôt qu'ils le voyoient s'arrêter dans sa fuite, pour remonter vers eux, et leur accorder plus longtemps le bienfait de la lumière, ils célébroient son retour, en prenant les habits de fête, et ils se couronnoient de fleurs (1). Il n'est donc pas étonnant, que ce retour, qui formoit l'objet de leur impatience, ait été spécialement désigné dans les cieux; et ils ne pouvoient même choisir de symbole plus sensible, que celui qu'ils y ont mis. Il est vrai que Macrobe, dans son explication, supposoit que c'étoit au Solstice d'été, que l'Ecrevisse avoit été originairement placée. Mais cette supposition tombe d'elle-même, quand l'on prouve, que le Lion a occupé le Solstice d'été avant l'Ecrevisse; et il est certain que, lors de l'invention du Zodiaque, le Cancer ne fut pas destiné à peindre ce Solstice, puisqu'alors il n'y répondoit pas.

Mais outre que nos explications Mythologiques ont déjà prouvé cette existence du Zodiaque, antérieure au temps où l'Ecrevisse occupoit le Solstice d'été, nous ferons quelques réflexions qui prouvent l'erreur de Macrobe. Il savoit par les traditions anciennes, que l'Ecrevisse avoit été originairement destinée à peindre la marche rétrograde du Soleil; et comme, au temps de Macrobe, ce signe étoit près du Solstice d'été, il imagina que c'étoit pour peindre ce Solstice, où il étoit alors. Cette erreur étoit d'autant plus naturelle à un Romain, que l'année des Romains commençant au Solstice d'hiver, ils pouvoient regarder ce point, comme le commencement de la carrière du Soleil, et le Solstice d'été, comme l'époque de son retour. Mais Macrobe devoit considérer, que le mot rétrograde est une expression relative, dont le sens dépend du point de départ; de manière qu'un corps ne peut jamais être censé rétrograder, à l'instant où l'on suppose qu'il commence à se mouvoir. Or, pour les anciens Egyptiens, qui commençoient leur année et leur grande période au Solstice d'été, au lever de Sirius (3), le point de départ du Soleil dut être le même que celui de l'année, mesurée par sa révolution. Il étoit censé rétrograder, lorsqu'après avoir parcouru la moitié du Ciel, par son mouvement en déclinaison, il revenoit sur ses pas, et parcouroit une seconde fois le même espace, mais en sens contraire.

Il paroît d'ailleurs, qu'on a dû placer originairement le commencement des signes, ou la première maison du Soleil au Solstice d'été, avant de la fixer à l'équinoxe. La méthode qu'on a dû suivre, dans la première division des Cieux, semble favoriser cette conjecture. Les observations des ombres solstitiales, et celles des amplitudes ont été vraisemblablement les premières

(1) Isidor. Orig. l. 3. c. 47.
(2) Achill. Tat. c. 23.
(3) Porphyr. de Ant. Nymph. p. 264.

qu'on ait faites; parce qu'elles étoient les limites naturelles du mouvement en déclinaison; et qu'il a été plus simple, de commencer à diviser par une des extrémités de ce mouvement, que par le point du milieu: c'est l'opinion de M. Goguet (1). Olaüs Rudbeck, dans son Atlantide, (2) nous apprend, que c'étoit suivant cette méthode, que les anciens Suédois régloient leur année. Enfin *Simplicius* (3) atteste, que ce fut par des observations sur ces apparences du coucher et du lever du soleil, que les premiers hommes reconnurent son mouvement.

Cette conjecture, née de la nature même des choses, se trouve confirmée par l'ordre que mettent plusieurs auteurs anciens, dans l'énumération qu'ils font des douze signes (4). C'est presque toujours du Solstice d'été, qu'ils commencent à compter. Plutarque nous donne une division du Zodiaque, dans laquelle il met le Cancer à la tête des autres signes; ensuite le Lion (5), etc. le Calendrier de Géminus, qui est une description du mouvement annuel du Soleil dans le Zodiaque, déterminé par des levers et des couchers d'étoiles, fixe pareillement le point de départ du Soleil au Solstice d'été (6). Le Calendrier de Ptolémée part également du mois *Thot* (7), qui répondoit originairement au Solstice d'été, où commençoit l'année Egyptienne, au lever de Sirius. Hipparque (8) commence aussi sa distribution du Zodiaque par le Cancer, le Lion, etc.; c'est-à-dire, qu'il l'a fait partir du Solstice d'été. Le commentaire sur Aratus, attribué à Eratosthène, fixe aussi au Solstice d'été le premier signe du Zodiaque (9). Le premier des travaux d'Hercule étoit sa victoire sur le Lion solstitial. Enfin, Achilles Tatius dit positivement, que c'est au Solstice d'eté, que commence le Zodiaque (10). En voilà assez pour prouver, que le Solstice d'été a dû être originairement le point de départ du Soleil, et le commencement du Zodiaque (*q*), et que conséquemment on n'a pas pu dire, que le Soleil, qui commençoit là sa carrière, eût rétrogradé, ou revînt sur ses pas. Nous avons insisté sur la détermination du lieu, où le Soleil a été censé commencer à rétrograder, afin de faire voir, que la place, que nous assignons au Cancer, est celle qui lui convenoit le plus naturellement. De tous les emblêmes astronomiques, c'est celui dont le sens se présente le plus à découvert, et où l'équivoque est moins à craindre. Il étoit donc important de bien fixer sa place, puisqu'elle seule, bien déterminée, règle nécessairement celle des autres.

Un mois après que le Soleil a quitté le Solstice d'hiver, et qu'il commence à se rapprocher du peuple Egyptien, il reprend alors la force qu'il avoit perdue; les productions de la terre acquièrent cette vigueur, qui précède la maturité; déjà les campagnes jaunissantes attendent la faulx du moissonneur. On peignit dans les Cieux un Lion (11), soit comme le symbole de la force que la végétation a déjà acquise, soit parce que la couleur de cet animal est celle des moissons dorées: *Fulvi Leones, flavæ aristæ* (*r*).

Il ne s'écoule, tout au plus que quatre mois en Egypte entre les semailles et les moissons; c'est ce qu'attestent Diodore (12), et tous les autres voyageurs. Les bleds sont fermés dans la

(1) Goguet, T. 1 p. 223.
(2) Olaüs-Rudbeck T. 1. c. 5
(3) Simpl. de Cœlo, l. 2. c. 46.
(4) Aratus. Hygin. l. 4. c. 5.
(5) Plut. de Placit. Phil. l. 1. c. 6. Theon. ad Arat. Phænom. p. 164.
(6) Gemin. c. 16.
Uranol. Petav. p. 36.
(7) Ptolem. Uranol. p. 403. Petav.
(8) Hipparch. Uranol. Petav. p. 120.
(9) Eratosth. Uranol. Petav. p. 142.
(10) Achill. Tat. Uranol. Petav. p. 96.
(11) Diod. l. 1.
(12) Diod. l. 1.

haute

haute Egypte dès le mois de Mars, ou au commencement d'Avril. Dans notre système, le signe de la Vierge répondoit alors à la plus grande partie du mois de Mars, et les moissons commençoient tous les ans sous ce signe, éloigné précisément de quatre signes du commencement de l'année rurale, ou du temps des semailles. On ne crut pouvoir mieux déterminer cette époque intéressante de l'agriculture Egyptienne, qu'en peignant dans le Ciel trois épis, nombre égal à celui des Décans, ou en y dessinant une jeune moissonneuse, qui tient à sa main un épi (r). Voilà donc encore un des emblêmes les plus sensibles des opérations agricoles, qui trouve ici sa place naturelle. Le défaut d'accord de la moissonneuse avec l'état de l'Egypte, dans les derniers âges, avoit fait refuser à ce peuple l'honneur de l'invention du Zodiaque et de l'Astronomie, quoique la voix presque unanime de toute l'antiquité lui en eût attribué la gloire, et qu'il ait, plus qu'aucun autre peuple, laissé des monumens de sa grandeur et de ses connoissances astronomiques. Dans notre nouvelle hypothèse, chaque signe reprend sa place, et le peuple Egyptien trouve la justification de ses droits, dans les titres mêmes qu'on lui opposoit.

Le signe de la Balance, qui suit la Vierge, annonce une époque aussi importante dans l'année astronomique, que les épis symboliques dans l'année rurale; et il s'accorde encore de la manière la plus heureuse avec l'état du Ciel, dans l'époque que nous assignons à l'origine du Zodiaque. L'égalité des jours et des nuits, la division égale de la lumière et des ténèbres, ne put être désignée par un symbole plus naturel et plus simple, que par celui d'une balance (1). On plaça donc cet emblême dans la division du Zodiaque, qui répondoit à l'équinoxe de Printemps, celui des deux équinoxes, qui, dans tous les siècles, a semblé fixer de préférence l'attention de tous les peuples. La place, que nous lui assignons ici, lui convient donc, au moins autant que celle où l'on avoit supposé, qu'il fut mis originairement; supposition qui devient chimérique, quand on fait attention, que l'Astronomie étoit inventée, long-temps avant que les astérismes de la Balance pussent répondre à l'équinoxe d'automne.

Quelques personnes ont cru, que la figure de la Balance étoit une invention moderne, et l'ouvrage des flatteurs d'Auguste; mais la Balance se trouve dans les monumens Egyptiens et Indiens, qui précèdent de bien des siècles l'âge d'Auguste : on la voit sur le Zodiaque Indien, qui se trouve dans les Transactions Philosophiques. Tous ceux qui ont donné les noms des douze signes du Zodiaque, chez ces peuples, y nomment la Balance. *Tolam*, dit le Gentil, désigne une Balance Romaine (2); la même Constellation s'appelle en Pehlvi, Tarazou, qui signifie aussi Balance, suivant Anquetil. C'est au lever de la Balance, que la Cosmogonie des Perses fixe l'introduction du mal, ou l'approche de la mort de la nature (3). Ce signe portoit ce nom, même chez les Romains, avant Auguste. Varron, le plus savant des Romains, dit formellement, que les signes du Zodiaque étoient des symboles significatifs, et qu'entre autres, la Balance avoit été placée dans les Cieux, pour désigner l'équinoxe (4). Cicéron, qui traduisit à dix-huit ans le poëme d'Aratus, l'appelle *Jugum*, traduction de ζυγὸς, Ba-

(1) Hyde de vet. Pers. Rel. p. 391.
Isidor. Origin. l. 3. c. 47.
(2) Gentil, Voyage aux Indes, T. 1. p. 247.
(3) Zend-Avest. T. 2. p. 420.
(4) Varro, de ling. latin. l. 6.

lance, nom qu'elle portoit chez les Grecs, et dans Geminus (1), qui écrivoit du temps de Sylla, suivant le P. Petau; cet Auteur emploie aussi le mot de χηλαι, comme Ptolémée; il paroît qu'on disoit l'un et l'autre. La raison de cette double dénomination vient, de ce que les étoiles du Scorpion s'étendent jusque dans la division qui appartient à la Balance, et que souvent on a mis cette Balance dans les pinces de cet animal. Delà le nom de χηλαι ou serres donné au signe de la Balance; mais originairement la Balance y étoit placée entre les mains d'une femme, semblable à celle qui occupe le signe de la Vierge. C'est ainsi qu'on la trouve dans une foule de monumens anciens: *Humana est facies Libræ*, dit Manilius, Liv. II, v. 527; *Libripens enim*, ajoute Scaliger, *in Astrothesiis figurabatur: alii tamen a Virgine gestari volunt* (2). Aussi quelquefois la Balance fut peinte seule, et séparée des serres du Scorpion. Achilles Tatius dit positivement, que le nom de Balance étoit celui que les Egyptiens donnoient à ce signe (3). *Chelæ*, dit-il, *ab Ægyptiis vocatæ jugum*. Ce symbole appartenoit donc à la Sphère Egyptienne, de beaucoup antérieure au siècle d'Auguste. Hipparque, qui vivoit plus d'un siècle avant ce Prince, l'appelle aussi ζυγος (4). Il est donc incontestable, que la Balance est un symbole astronomique aussi ancien que tous les autres; et que s'il a été inconnu à quelques peuples, ce ne fut certainement pas au peuple Egyptien, à qui nous rapportons ces emblêmes astronomiques. Il étoit important de bien constater l'antiquité de ce symbole, parce qu'il est un des plus expressifs. L'image d'une balance, mise précisément à trois signes de l'Ecrevisse, est un des argumens les plus forts de notre système, sur la position primitive des douze signes du Zodiaque.

Le signe, qui suit la Balance, est le Scorpion; il répondoit alors au mois d'Avril et au commencement de Mai, ou du second mois, qui suivoit l'équinoxe de Printemps. L'idée que présente naturellement cet emblême est celle du venin, ou de quelque maladie; et il est assez vraisemblable, que les anciens, dont tous les Calendriers étoient météorologiques, après avoir peint dans les Cieux les principales époques de l'année astronomique et rurale, auront aussi tracé les phénomènes périodiques de leur climat. Les Calendriers de Geminus et de Ptolémée, réglés sur des levers d'étoiles, ne contiennent que les annonces de la pluie, du vent, et en général de toutes les variations de l'air, qui semblent se renouveller tous les ans. Comparons donc le Scorpion symbolique avec l'état de l'air en Egypte, dans ce mois-là, pour trouver le sens de cet emblême. Pluche, dans son histoire du Ciel (5), appuyé de l'autorité de Drapper, de Maillet et de Wansleb, nous dit, que presque tous les ans, il souffle en Avril un vent d'Ethiopie, furieux et pestilentiel, qui porte par-tout le ravage. Il semble assez simple de regarder le Scorpion, reptile mal-faisant, comme l'emblême naturel de ces vents, chargés de vapeurs dangereuses.

Il ne nous reste plus, qu'à chercher le sens du dernier signe, celui du Sagittaire, dans lequel on avoit peint seulement un arc et un trait prêt à être lancé, comme il paroît par le Zodiaque Indien et par le nom que les Perses donnent à ce signe, qu'ils appellent l'arc (6); les Indiens le nomment la flèche ou *vi-*

(1) Gemin. Petav. Uranol. p. 1. et p. 12-17.
(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 117.
(3) Achill. Tat. Uranol. Petav. p. 96.
(4) Hipp. Uranol. Petav. L. 3. p. 134.
(5) Pluche, Histoire du Ciel, Tom. 1. p. 37.
(6) Zend. Avest. T. 2. p. 349.

masp.(1), ou Dhanoussou. Il me semble que la rapidité du trait fut l'image la plus naturelle de celle des vents, et qu'on voulut par-là désigner le retour des vents Etésiens, qui commencent à souffler dans le mois qui précède le Solstice d'été et le débordement du Nil, dont on les croyoit la cause. Le débordement, dit Pluche (2), étoit toujours précédé par un vent Etésien, qui, soufflant du Nord au Sud, vers le temps du passage du Soleil sous les Etoiles de l'Ecrevisse, pressoit les vapeurs vers le Midi, et les amassoit au cœur du pays d'où venoit le Nil; ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, et portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte. Pluche n'a fait ici que traduire Plutarque (3), et le fragment d'un ancien Auteur, imprimé à la suite d'Hérodote (p. 607).

Mais on pourroit donner encore un autre sens à ce symbole. Chez un peuple guerrier, tel que fut le peuple Egyptien, et qui, après ses récoltes n'avoit plus rien à faire, parce que le Nil alloit inonder tout le pays, n'est-il pas vraisemblable, qu'il aura pu destiner à porter la guerre chez l'Etranger un temps, pendant lequel la nature même de son climat l'eût réduit à l'inaction? C'est l'idée que pourroit faire naître un arc et un trait, symbole usité chez ce peuple, pour désigner la guerre : *Armatus homo Sagittam jaculans*, dit Hor-Apollon (4), *tumultum significat.* D'autres en effet y peignoient un faisceau de traits, ou un carquois. Cette dernière interprétation s'accorde assez avec ce que nous dit Manilius (l. 3. v. 625. et suiv.), sur les travaux de l'homme aux approches du Solstice d'été (*s*).

Cancer ad Æstivæ fulget fastigia Zonæ....
Tunc et bella fero tractantur Marte cruenta,
Nec Scythiam defendit hiems. Germania siccâ
Jam tellure fugit, Nilusque tumescit in arva.
Hic rerum status est, Cancri cum sidere Phœbus.
Solstitium facit, et summo versatur Olympo.

Ces idées sur le Sagittaire ont été adoptées par les Astrologues, et sous ce signe naissoient les Guerriers.

Necnon Arcitenens primâ cùm veste resurgit,
Pectora clara dabit bello, magnisque triumphis
Conspicuum patrias victorem ducet ad arces.
Manilius, l. 4. v. 559.

Quoi qu'il en soit, quand même nous ne saisirions pas toujours au juste l'idée qu'on a voulu présenter par ces douze emblêmes, il suffit qu'il s'en trouve plusieurs, dont le sens soit si naturel, qu'il ne puisse souffrir d'équivoque; car, comme nous l'avons fait observer, la place d'un seul, bien déterminée, fixe nécessairement celle de tous les autres. Tout ce qu'on pourroit conclure de l'insuffisance de l'explication de quelques-uns de ces signes, c'est que l'intelligence du sens, qu'ils renferment, dépend de l'histoire naturelle de ce pays, des occupations de ces peuples, et du préjugé qui leur faisoit attribuer certaines qualités à tels ou tels animaux. Mais il est plusieurs de ces emblêmes, dont le sens est très-clair, et l'application très-naturelle; telle est la Balance placée à un Equinoxe; l'Ecrevisse ou l'animal retrograde à un Solstice; le Bœuf à l'ouverture des travaux rustiques; une fille qui porte un épi placée au mois des moissons; trois figures aquatiques, répondant aux trois mois du débordement; en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut, pour déterminer la position primitive des astérismes, ou Constellations du Zodiaque, considéré comme le Calendrier Astrono-

(1) Le Gentil, Voy. aux Indes, T. 1. p. 247.
(2) Pluch. Hist. du Ciel, T. 1. p. 40.
(3) Plut. de Isid. p. 366.
(4) Hor. Apoll. l. 2. c. 8.

mique et rural, d'un peuple savant et agricole tout ensemble. Ce qu'il y avoit de plus essentiel à prouver, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'agriculture de l'Egypte, tandis qu'il est aussi d'accord avec la position des points solstitiaux et équinoxiaux dans le Ciel, à une certaine époque. Il résulte delà, que non-seulement il convient à l'Egypte, mais encore qu'il ne convient qu'à elle seule, par la raison que les opérations agricoles de ce pays suivent presque l'ordre inverse de celui qui a lieu dans les autres climats; de manière qu'il est difficile, qu'un Calendrier rural, qui convient au peuple Egyptien, puisse convenir à quelqu'autre peuple que ce soit. Nous conclurons donc, que c'est avec raison que les anciens Ecrivains firent honneur à l'Egypte de l'invention des Sciences Astronomiques.

En vain, nous objecteroit-on ici, qu'on peut supposer une autre position de Sphère, où les signes des moissons et du labourage s'accordent également avec l'agriculture des autres climats. On ne doit pas oublier, qu'il ne suffit pas que cet accord ait lieu pour la terre; qu'il doit encore avoir lieu pour l'état du Ciel, et qu'il n'y a pas ici une foule de combinaisons à essayer; il n'y en a que deux. Si on ne met pas avec nous l'Ecrevisse au Solstice d'hiver, et la Balance à l'Equinoxe du printemps, on sera obligé de mettre le premier de ces deux emblêmes au Solstice d'été, et le second à l'Equinoxe d'automne; et alors la Sphère aura la position, qu'elle avoit environ 300 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais nous avons fait voir, qu'une pareille position du Zodiaque ne s'accorde ni avec l'agriculture des Egyptiens, ni avec celle des Grecs, ni avec celle des Assyriens, Phéniciens, Mèdes, Perses, Indiens, ni avec celle en général d'aucun peuple, qui moissonne avant le 50e. jour qui suit le Solstice d'été, ni avec celle qui place les labours en automne.

La seule objection, qui paroisse de quelque importance contre cette explication, à ceux qui croyent à un monde créé, c'est la haute antiquité que nous supposons à l'invention du Zodiaque; mais elle pourroit être bien moindre, si, ce que je ne crois pas, il étoit arrivé quelque grande inégalité dans la précession des Equinoxes. D'ailleurs nous avons supposé, que c'est le signe dans lequel entroit le Soleil, qu'on a désigné par un caractère hiéroglyphique, représentatif de l'état du Ciel, ou de la terre dans chaque mois. Mais on pourroit dire, que les inventeurs avoient placé ces symboles, non pas dans le lieu qu'occupoit le Soleil, mais dans la partie du Ciel opposée; de manière que la succession des levers du soir de chaque signe eût réglé le Calendrier, et eût exprimé la marche des nuits, comme le disent Aratus et Macrobe (1). L'invention de l'Astronomie appartiendroit encore incontestablement à l'Egypte, mais ne remonteroit pas plus loin, que l'époque où le Taureau étoit le signe équinoxial de printemps, deux ou trois mille ans avant l'Ere Vulgaire. Ainsi, dans cette hypothèse, lorsque le Soleil, en conjonction avec le Taureau, arrivoit le soir à l'Horizon, le premier signe, qui se trouvoit alors à l'Orient au-dessus de l'Horizon, et qui finissoit de se lever, eût été la Balance; et l'ascension de cette Constellation eût aussi désigné l'Equinoxe de printemps. De même, l'entrée du Soleil au Lion eût été marquée le soir par le lever total et Acronyque du Capricorne: l'entrée au Verseau ou au Solstice d'hiver, par l'ascension du Cancer; l'entrée au Bélier, répondant aux moissons, par le lever du soir de l'épi, ainsi des autres; et tous les emblèmes recevroient le même sens (s).

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 21.

Quoi qu'il en soit, ce sera toujours à l'Egypte que ces dénominations appartiendront. Il y a encore un argument, que nous avons plusieurs fois indiqué, et qui détruit tout accord qu'on pourroit imaginer avec l'agriculture de quelque peuple que ce soit, dans l'hypothèse qui placeroit la Sphère telle qu'elle étoit trois cens ans environ avant l'Ere chrétienne; c'est l'antiquité qu'on est forcé de donner à l'Astronomie, indépendamment de notre système. Si l'Astronomie remonte au moins au temps où le Lion céleste occupoit le Solstice d'été, on ne peut pas regarder, comme position primordiale du Zodiaque, celle qui place à ce Solstice l'Ecrevisse, ou le premier degré de ce signe, qui n'a dû y arriver que deux mille cent soixante ans après cette époque. Or, nous ne pouvons nous empêcher de donner au moins cette antiquité au Zodiaque. Bailly, dans son histoire de l'Astronomie ancienne, tome I, a prouvé, que non-seulement le Lion, mais la Vierge même avoient dû occuper autrefois le Solstice d'été. Nous n'ajouterons rien aux preuves par lesquelles il établit son opinion, preuves tirées des observations anciennes des Constellations, qui autrefois servoient à déterminer les équinoxes, et qui supposoient le point équinoxial dans les astérismes du Taureau. Les autorités qu'il rapporte, et les inductions qu'il en tire, nous ont paru si concluantes, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Le travail que nous avons nous-mêmes fait sur la Mythologie, que nous avons expliquée par l'Astronomie, suppose toujours le Lion au Solstice d'été, et le Taureau à l'équinoxe de printemps; et les solutions des fables, auxquelles nous avons appliqué cette nouvelle clef, nous ont constamment donné le même résultat, ainsi que tous les monumens. Hercule se repose sur la peau du Lion, et les Egyptiens mettoient le trône d'Horus sur le Lion (1). Les Chaldéens avoient une longue suite d'observations, qui remontoient à plus de 2,000 ans avant notre Ere. Aussi ont-ils appelé Régulus, ou le cœur du Lion, par où passoit le Colure, le chef des mouvemens célestes (2).

Cette antiquité de l'Astronomie une fois établie, voici le raisonnement que nous faisons. La Balance et l'Ecrevisse ont été dans l'origine destinées à peindre, l'une un équinoxe, l'autre un Solstice. C'est le sens le plus naturel, que nous puissions donner à ces emblêmes, et c'est celui qu'on leur a toujours donné jusques ici. Leur distance respective, ou l'intervalle de 90° qui les sépare, confirme encore cette conjecture. Ils ont donc occupé cette place originairement. La question se réduit à savoir, à quel équinoxe, ou à quel Solstice ils ont été d'abord placés. Ce n'est point, comme nous venons de le voir, à l'équinoxe d'automne ni au Solstice d'été, qu'ils ont été primitivement, puisque l'Astronomie et l'invention du Zodiaque sont antérieures au temps, où ces emblêmes ont occupé ce point. C'est donc à l'équinoxe de printemps et au Solstice d'hiver, qu'ils ont été placés, à l'époque de l'invention du Zodiaque. Ils sont tous deux symboles parlans, l'un de l'égalité des jours et des nuits, l'autre, du mouvement rétrograde du Soleil; et cependant il fut un temps, où ils ne pouvoient s'accorder avec ce double phénomène. Donc, s'ils s'y étoient accordés autrefois, ce n'est qu'en remontant fort loin, qu'on parviendra à voir ce qu'ils ont dû nécessairement signifier dans l'origine. Or, en les rétablissant dans la place, que la précession leur a fait quitter, le Zodiaque entier devient un Calendrier de l'Egypte, et la Peinture naturelle de l'état du Ciel et de la terre dans ce pays. Donc il a été inventé chez ce peuple,

(1) Hor-Apollo, l. 1. c. 17.

(2) Theon, p. 122.

et dans l'époque unique où il convient à ce climat.

On voit, qu'en partant de la supposition la plus simple, c'est-à-dire, qu'en imaginant que les figures d'animaux, tracées dans le Zodiaque, ne sont pas des peintures bizarres, ni des figures dessinées au hazard, et sans but, nous sommes arrivés à une époque, où le Zodiaque est l'emblême le plus naturel du Ciel et de la terre, chez le peuple Egyptien. Cette supposition n'a rien que de vraisemblable, puisqu'on sait, que si ce peuple n'est pas l'inventeur de l'écriture hiéroglyphique, au moins il en a fait usage plus qu'aucun autre peuple, l'a conservé plus long-temps, et nous a transmis plus de monumens de ces savans emblêmes. Nous le répétons encore; il seroit bien étonnant, que chez les Egyptiens tout fut hiéroglyphique, et que les emblêmes des Constellations, qui se trouvent tracées sur presque tous leurs monumens, et qu'ils appeloient les caractères de leur écriture sacrée, fussent les seules figures, dans lesquelles il n'entrât aucun dessein. Macrobe nous assure, qu'elles avoient un sens; et la connoissance que nous avons du génie Egyptien, plus encore que le témoignage de Macrobe, nous en est un sûr garant; de manière que j'aimerois mieux reconnoître, que je n'ai pu en deviner le sens, que de supposer qu'ils n'y en attachèrent aucun. Les symboles tracés dans le Zodiaque se sont conservés pendant trop de siècles, sans altération, et se retrouvent chez trop de peuples, avec les mêmes traits, pour croire qu'ils fussent des signes arbitraires. Aussi Court de Geblin pense-t-il, comme moi, que les noms que portent les signes du Zodiaque, ne furent certainement pas inventés au hazard (1). On ne sauroit nier, qu'il n'y ait le plus grand rapport entre ces noms et les phénomènes qu'offre le cours de l'année; et en conséquence ils doivent remonter à une antiquité très-reculée.

Bailly (2) observe, que les Sphères des Chaldéens et des Perses renfermoient des figures d'hommes sans nom. Je pense, comme lui; mais voici la conclusion que j'en tire: 1°. ce ne sont point des hommes, ou des héros apothéosés qu'on y avoit placés; puisque sur-le-champ la figure eût eu un nom, celui du héros apothéosé; 2°. les figures primitives étoient allégoriques, et purement hiéroglyphiques, des figures parlantes, soit par leurs attitudes, soit par leurs attributs; 3°. enfin les noms qu'on leur a donnés, dans les Poèmes allégoriques, où on les personnifioit, exprimoient leur fonction ou leur position, tels que l'épithète de Phaéton ou Brillant, donnée au Cocher; le nom de Cadmus, ou l'Oriental, donné au Serpentaire; celui de Seigneur et de Roi donné à d'autres Génies en langue orientale, et que ce sont ces noms mal interprétés, qu'on a pris pour des noms d'hommes. Tels sont les noms de Callisto et de Megisto, ou de très-belle et très-grande donnés à la grande Ourse, dont on a fait la Nymphe Callisto, et Megisto, fille de Cetée.

Si quelques peuples ont fait un changement dans les noms des Constellations, ce n'a été que dans le même esprit, pour y substituer un emblême évidemment relatif à leur siècle et à leur climat. Nous voyons, par exemple, que les Chaldéens ont supprimé un des deux Poissons, celui qui est sous le corps d'Andromède (3). Mais à la place, ils y ont substitué une Hirondelle, emblême naturel du retour du printemps, que le lever de cette Constellation sembloit ramener. On sait, que le retour de cet oiseau de

(1) Monde primitif, T. 4. p. 60.
(2) Hist. de l'Astr. T. 1. p. 184.
(3) Theon ad Arat. Phen. p. 131.

passage est encore observé par les habitans de nos campagnes, comme une époque de l'année rurale, et comme le signe avant-coureur du printemps :

Falli mur, an Veris Prænuntia venit Hirundo,
Ovide, Fast. l. 2. v. 853.

Ce Poète fixe ce retour sous les Poissons, ou à la fin de Février.

C'est ce que nous retrouvons dans le Calendrier de Geminus (1). Voici comment commence le mois, qui répond aux Poissons : *Pisces sol percurrit diebus 30 ; die 2, tempus est Hirundinem apparere.* Le Calendrier de Ptolémée fixe au 25 de Mechir, ou de Février, le lever de la tête d'Andromède, et au 28, 29 et 30, le retour de l'Hirondelle : *Hirundini advenire tempus est* (2). C'est précisément l'intervalle de jours, qu'il y a entre le lever de la tête d'Andromède, et celui du Poisson boréal, qui est sous Andromède, et à la place duquel nous avons dit, que les Chaldéens peignirent une Hirondelle. Le sens de ces emblèmes se présente sans équivoque, et c'est ici le lieu de dire, comme Virgile : *Ab uno disce omnes.* On donnoit même le nom de vents de l'Hirondelle, aux vents qui souffloient dans cette saison. Dans la traduction latine d'un autre Calendrier de Ptolémée, on lit ce qui suit, au dixième jour avant les Calendes de Mars : *Die 10 ante Cal. Leo occidit. Aquilones Chelidonii appellati incipiunt ; et per quatriduum flant. Hirundines apparent.* On retrouve la même chose dans le Calendrier Romain, tiré d'Ovide, de Columelle et de Pline, donné par le Père Petau (3).

La peinture hiéroglyphique d'une Hirondelle, dans cette partie du Ciel, est un symbole si naturel et si intelligible, que le sens de cet emblême a déjà été apperçu par Scaliger, *in ejus μορφωσει*, dit ce Savant en parlant du Poisson boréal : *Caput Hirundinum ei affingunt Chaldæi. Sed ego puto ab eo, quod cùm sol est in extremo Pisce, Hirundo incipit videri, quæ veri præludit* (*Scaliger in Manil.* l. 1. v. 432).

En voilà plus qu'il n'en faut, pour montrer l'origine de la substitution faite d'une Hirondelle à la place d'un Poisson, substitution qui est toujours une suite du génie allégorique (*t*), qui le prouve clairement, et qui démontre que les figures tracées dans le Zodiaque et dans les autres Constellations, n'y ont pas été mises au hazard ; qu'elles sont comme le Calendrier hiéroglyphique des anciens peuples ; qu'elles sont liées à leurs besoins et à leur climat ; et qu'elles ont dû toutes signifier quelque chose dans l'origine, quoiqu'il nous soit difficile aujourd'hui de pénétrer le sens de tous ces symboles.

Il se présente ici naturellement une objection ; c'est que, si le Zodiaque et les Constellations ont été originairement un Calendrier fait pour le climat d'Egypte, le déplacement nécessaire, que ces symboles ont dû éprouver par une suite de la précession, a dû, tous les deux mille ans, faire changer ces emblêmes, pour leur en faire substituer d'autres, qui fussent d'accord avec la nature dans ces époques différentes, et conséquemment les symboles qui nous restent sont ceux des derniers âges, et non point ceux du temps de l'institution primitive. Je réponds à cela, que surement il y a dû avoir des changemens faits dans les emblêmes Astronomiques, et nous trouvons souvent des différences, qui prouvent qu'il y en a eu. Mais ces différences ne se trouvent pas dans le Zodiaque, et n'ont pas dû s'y trouver ; ou bien elles sont si légères, qu'elles n'attaquent

(1) Gemin. Uranol. Veter. p. 38.
(2) Ptolem. ibid. p. 47.
(3) Uranol. Petav. p. 61.

point l'allégorie primitive, ou n'en sont qu'une expression différente. Deux Chevreaux naissans, par exemple, à la place de deux enfans nouveaux nés; une urne percée de trous, à la place d'un homme penché sur une urne, d'où sort un fleuve; une femme à queue de poisson à la place d'un Poisson. Ces différences légères ne nuisent en rien à l'explication allégorique, que nous avons donnée des figures tracées dans le Zodiaque.

Les Grecs, peu Astronomes, et à qui les Egyptiens ne donnèrent pas la clef de leur écriture sacrée, trompés par quelques traits d'une différence apparente, ont cru que la Sphère Egyptienne différoit beaucoup de la leur. Mais les différences, dont ils nous parlent, ne regardent pas le Zodiaque; elles concernent seulement quelques Constellations boréales. Macrobe établit très-positivement l'identité du Zodiaque Egyptien avec celui que les Grecs et les Romains nous ont transmis. Les mêmes dénominations se retrouvent chez les Perses et chez les Indiens.

Un accord aussi parfait, sur les noms des douze signes du Zodiaque chez tous ces peuples, prouve qu'ils ont une origine commune, et qu'ils n'ont pas changé; j'ajoute, qu'ils n'ont pas dû changer. En effet, les Egyptiens regardèrent leur Zodiaque, non-seulement comme un Calendrier rural et météorologique, mais comme la base de toute leur Religion et de leur Astronomie. Ils avoient des périodes Sothiaques de 1460 ans, liées elles-mêmes à des périodes plus longues encore; ils avoient une longue suite d'observations faites par leurs Prêtres, auxquelles ils étoient eux-mêmes obligés de comparer celles qu'ils faisoient habituellement. Ils avoient l'idée d'une période, qui ramenoit les fixes et toute la Sphère à un certain point, d'où tout étoit parti (1); car nous avons vu plus haut, qu'ils fixoient l'origine des choses à la Balance, qui, dans notre système, étoit le premier signe de l'Equinoxe de printemps, à l'époque où nous fixons l'invention primitive de la Sphère.

Supposé qu'ils connussent par tradition le point, d'où partoit la grande révolution des fixes, c'est-à-dire ici l'époque de l'invention de leur Zodiaque, ils devoient nécessairement conserver ce Zodiaque dans son état primitif, pour entendre les Observateurs qui les avoient précédés, et pour être entendus eux-mêmes des âges suivans; pour connoître quand la période seroit achevée, et rectifier les périodes particulières liées à la grande. Créateurs de l'Astronomie, et dépositaires de la clef de ces symboles, ils les ont souvent chargés de nouveaux caractères, suivant le besoin et le génie des différens âges; mais sans altérer le sens primitif; et de manière que les caractères du premier Zodiaque fissent toujours la base principale des nouveaux emblêmes. Il n'en a pas été de même de ceux à qui ils ont transmis leur Astronomie, sans leur communiquer leur génie. Ceux-ci ont gardé le Zodiaque dans l'état qu'ils l'ont reçu, sans y rien changer. Ainsi nous avons nous-mêmes conservé encore aujourd'hui aux signes les anciennes dénominations; ce qui a donné lieu à deux espèces de Zodiaques, l'un par signes, l'autre par Constellations; car l'on distingue le signe du Bélier, de la Constellation du Bélier, qui autrefois n'étoit qu'une même chose. Nous disons donc, le Soleil entre au signe du Bélier, quoiqu'il ne soit qu'aux premiers degrés de la Constellation des Poissons. On sent parfaitement, que si nous avions reçu notre Astronomie, lorsque l'Equinoxe étoit au Taureau,

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 6. c. 11. p. 294.

nous

nous dirions encore le jour de l'Equinoxe, le Soleil entre au Taureau.

Les Perses, qui autrefois se servoient des lettres de l'Alphabet pour caractères numériques (1), marquent encore aujourd'hui par la lettre *A*, ou par 1 le signe du Taureau; par *B*, ou par 2 celui des Gemeaux, etc. De même que les Egyptiens faisoient commencer l'Univers à la Balance, et faisoient partir de ce point toutes les Sphères; les Perses fixoient la création de toutes choses, et le départ des Sphères au Taureau. Cette dernière création est d'une époque beaucoup plus récente; la plus ancienne de toutes paroît être celle de l'Egypte; c'est celle de la Sphère primitive. Le Scholiaste de Ptolémée lui-même distingue plusieurs créations, et entr'autres la primitive, celle qu'Esculape disoit avoir eu lieu sous la Balance (2). On appeloit, comme nous l'avons vu ailleurs, création le renouvellement de la nature au point équinoxial. La plus ancienne, qu'on eût chantée, étoit celle qui s'étoit faite, lorsque la Balance étoit à l'Equinoxe de printemps, occupé bien des siècles apres par le Taureau, Génie créateur des anciennes Théogonies de la Perse, du Japon, etc. l'Apis des Egyptiens, le Bacchus des Grecs, le Dieu des Accitains, le Taureau sacré des Cimbres.

Les Chinois, qui ont reçu leur Astronomie vraisemblablement au temps, où le Solstice d'hiver répondoit au milieu du Verseau, fixent encore à ce point le commencement de leur Zodiaque. Enfin, dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques, il paroîtroit que la Vierge occupoit le Solstice d'été. Quoique tous ces peuples sçussent bien, que les points solstitiaux et équinoxiaux ne répondoient plus aux mêmes astérismes, auxquels ils répondoient, quand ils reçurent leur Astronomie, néanmoins ils ont toujours conservé des monumens, qui leur remettoient sous les yeux l'état du Ciel à cette époque. Les Egyptiens, comme inventeurs, ont conservé des traces du Zodiaque primitif, ou de celui qui faisoit partir leur année solstitiale du Capricorne, lorsqu'il coïncidoit avec le Solstice d'été, et nous avons d'eux un Zodiaque, imprimé dans le P. Kirker et dans cet ouvrage, où le Capricorne est effectivement appelé le premier signe, et c'est par lui, que commence la division des douze maisons du Soleil (3).

On a vu, que la division du Zodiaque dût partir originairement d'un Solstice plutôt que d'un Equinoxe; et que ce Solstice fût celui d'été, comme nous l'avons prouvé par l'ordre des Calendriers anciens de Géminus, de Ptolémée, etc. ainsi que par les témoignages de Plutarque et d'Hipparque, l'un dans son ouvrage, *de placitis Philosophorum*, l'autre dans ses Commentaires sur Aratus. On a vu également, que les anciens, dans les Poèmes qu'ils firent sur l'année et sur le voyage du Génie solaire, ou d'Hercule dans les douze signes, plaçoient son triomphe sur le Lion solstitial à la tête de tous ses travaux. Il est naturel de supposer, que les Egyptiens commencèrent à ce point leur division en douze signes, puisqu'on sait qu'ils y commençoient leur année et leur grande période. Voilà donc un Zodiaque Egyptien, fait dans un temps auquel le Cancer occupoit le Solstice d'été, et cependant on y fixe le commencement de la division au Capricorne; n'est-il pas évident, que c'est l'époque primordiale qu'on a voulu perpétuer? Ce Planisphère remonte donc plus haut que le Zodiaque Indien, qui place la Vierge au Solstice d'été; et cela a dû être ainsi. Le Zodiaque, qui rappelle la position de la

(1) Chardin, T. 5. p. 84.
(2) Scalig. not. ad Manil. l. 1. v. 125. Scholiast. Tetrabibl. Ptolem.
(3) Œdip. T. 2. part. 2. p. 206.

Sphère la plus ancienne, a dû se trouver chez le peuple inventeur. Les douze figures tracées dans les douze divisions de ce Zodiaque n'ont pas la même simplicité, que le Zodiaque Grec et que le Zodiaque Indien; elles sont chargées de nouveaux caractères, pris des Paranatellons qui s'y lioient, dans l'âge où il étoit en usage. Mais on y retrouve toujours les anciens symboles, qui font la base principale des nouveaux. Il en résulte seulement des unions monstrueuses, dont les Prêtres Astronomes pénétroient le sens; et la forme même composée de ces emblêmes prouve assez, que le peuple inventeur fut celui qui savoit les modifier, suivant ses besoins, et en faire son écriture sacrée.

La méthode, suivant laquelle je viens d'établir mon hypothèse, n'est pas celle qui m'avoit conduit à reconnoître l'accord, qui se trouve entre ces symboles, et l'état de la terre et du Ciel en Egypte, à l'époque de cette invention. Un hazard heureux a tout arrangé; et la place d'un de ces emblêmes bien déterminée a produit l'accord de tous les autres, sans que je l'aie cherché. Je ne me proposois rien moins d'abord, que de donner un traité sur l'Astronomie; j'ai été conduit à ce travail, par la suite de mes recherches, sur un objet étranger à celui qui m'occupe aujourd'hui. L'incertitude qui règne, sur le rapport précis de nos mois avec ceux des Athéniens, me faisoit chercher l'origine des dénominations données à ces mois. J'avois imaginé, qu'elles pouvoient naître ou des signes que le Soleil parcouroit pendant ces mois, ou des étoiles, dont le lever fixoit le passage du Soleil dans chacun des signes.

En effet j'ai reconnu depuis, que le mois marqué par le lever du Serpent avoit pris le nom d'Ethanim chez les Hébreux; que celui qui étoit fixé par le lever du soir des Pléiades, *Ahoraiœ*, et du Taureau, portoit le nom d'Athur chez les Egyptiens. Je savois que les Athéniens étoient une ancienne Colonie d'Egypte, et que c'étoit en Egypte, que tous les Philosophes Grecs avoient puisé leurs connoissances Astronomiques. Je conclus, que c'étoit en Egypte, qu'il étoit naturel de chercher la raison de ces dénominations, et l'origine de leur liaison avec les signes. Persuadé depuis long-temps, par le témoignage de toute l'antiquité, que les Egyptiens avoient été les premiers inventeurs de la distribution de l'année et de l'Astronomie; et imaginant, que les figures des astérismes avoient dû être symboliques, chez un peuple qui aimoit tant les hiéroglyphes, je commençai par chercher la raison des symboles, afin de mieux appercevoir celles du nom des mois. Parmi ces symboles, il en est un qui présente naturellement l'idée de l'eau; c'est celui du Verseau. Supposant, comme les Anciens, que l'Astronomie étoit d'origine Egyptienne, je ne pouvois regarder ce symbole comme l'emblême des pluies, dans un pays où il ne pleut point. Un homme penché sur une urne me parut fort bien représenter le Dieu du Nil, et le Génie des eaux ou du débordement du fleuve. C'est de cette seule supposition, que tout le reste du système est éclos. Quelques étymologies, qui sembloient favoriser cette opinion, m'engagèrent à placer le Verseau et le mois qui y répondoit, au temps de l'année où le Nil épanche ses eaux, avec le plus d'abondance, sur les terres de l'Egypte. Aussitôt que j'eus fait ce déplacement, dans la position actuelle de nos signes, je fus surpris de voir, que le reste des signes s'arrangeoit fort bien, et comme de soi-même, sans que j'y eusse encore pensé, avec le climat d'Egypte. Les emblêmes, dont le sens étoit clair, tels que l'Ecrevisse, pour désigner un Solstice, et la Balance, pour signifier un Equinoxe, se trouvoient occuper la place, qui leur appartient naturellement. Le Bœuf agriculteur répondoit

au commencement des travaux agricoles de l'Egypte, et le Soleil parcouroit la Vierge, ou le signe de la Moissonneuse en Mars, temps où commencent les moissons Egyptiennes. Cet accord parfait, et que je n'avois pas cherché, des point cardinaux de la Sphère, et des deux époques les plus intéressantes de l'année rurale, me frappa, et me parut ne pouvoir être l'effet du hazard. Les trois signes, qui se trouvoient alors être les premiers, à partir du Solstice d'été, et qui répondoient aux trois mois du débordement, tous trois symboles naturels de l'eau, ne me parurent pas non plus placés là sans dessein; et j'y vis clairement un sens, que je n'y avois pas encore soupçonné. Cet accord avec la nature, et sur-tout le hazard, qui m'avoit conduit à l'appercevoir, m'ont engagé à faire des recherches et des réflexions, suivant une autre méthode, et telles que je les ai proposées ci-dessus. C'est le résultat de ce travail, que je présente aujourd'hui, comme un système sur l'origine du Zodiaque, auquel d'ailleurs je n'attache pas la même importance, qu'à mon travail sur les Religions, attendu qu'ici ce ne sont que des conjectures, et que mon travail au contraire sur la Mythologie a pour base la vérité.

Cette position du Zodiaque une fois déterminée, je voulus voir le changement qui en résulteroit, soit dans les étoiles polaires, soit dans les astres qui annonçoient les saisons par leur lever et leur coucher. Je savois, que les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, avoient commencé leur grande période au Solstice d'été, au lever de Sirius, et que c'étoit-là comme le point de départ de toutes les périodes: *Hoc tempus natalemundi sacerdotes judicant*, dit Solin (1). Porphyre en dit autant (2). Il est vrai que Porphyre la fait commencer au Cancer; mais c'étoit pour désigner le Solstice d'été de son temps, puisqu'il y a eu un renouvellement de cette période, sous le signe du Lion, ou lorsque le Lion occupoit ce Solstice, comme le prouve bien Freret, qui place le commencement d'une de ces périodes, l'an 2782, avant Jesus-Christ; temps où le Lion étoit au Solstice (*Défense de la Chronologie*). Aussi voyons-nous, que les anciens Poëtes, dans leurs chants, unissent toujours le Lion à Sirius, pour désigner les chaleurs solstitiales. La liaison de cet astre avec le Capricorne n'étoit absolument inconnue; et quoique la position, que je supposois avoir été la position primitive de ce signe, me parût donner aux autres emblêmes un sens raisonnable, et mettre tout à sa place, je craignis que l'ancienne tradition, qui fixoit le départ de la Sphère, et des périodes au lever de Sirius, ne fût un argument contre mon système, si cette condition n'étoit remplie. Le bouleversement, que je faisois dans la Sphère, où tous les signes se trouvoient placés, relativement aux points équinoxiaux et solstitiaux, dans un ordre absolument inverse de celui qu'ils avoient environ trois cents avant l'Ere Chrétienne, changeoit tous les aspect célestes, et pouvoit même donner à Sirius une déclinaison australe si prodigieuse, qu'il fût invisible dans la basse Egypte, ou que s'il y étoit visible, il n'eût aucun lever, qui pût annoncer le Solstice d'été, et fixer le départ d'une période, qui commençoit au Capricorne.

Mais, pour voir si mon hypothèse réunissoit encore ce nouveau caractère de vérité, je pris un Globe que je perçai, et que je traversai d'un axe, à l'endroit où les cercles polaires sont coupés par le cercle de latitude, qui passe par les premières étoiles du Capricorne. Je montai mon Globe dans cet état à la latitude de 23°, ou de la haute Egypte, qui confine à l'Ethiopie, qui fut la première habitée, et où l'Astronomie a dû naître; et je fis descendre le Capricorne

(1) Solin. c. 32.

(2) Porphyr. de antro Nymph. p. 264.

sous l'horizon occidental, de manière à faire commencer la nuit. Alors je vis, que Sirius étoit la première, et la plus belle étoile, qui parût à l'horizon oriental, et qu'il avoit pu conséquemment, par son lever Acronyque, fixer le départ de l'année solstitiale et de la période.

On ne doit pas s'étonner, que nous fassions commencer le soir une année et une période (1), puisqu'il est vrai que les anciens peuples commencèrent à compter par nuits, avant de compter par jours. Les Egyptiens entr'autres furent dans cet usage, comme il paroît par Isidore (2). Cette manière de compter leur fut commune avec les Athéniens (3), avec les Lacédémoniens, avec plusieurs peuples d'Italie, avec les Gaulois, les Germains et tous les peuples du Nord. Jules-César dit en particulier des Gaulois, qu'ils comptent par nuits, et qu'ils marquent *le jour de leur naissance*, *le commencement des mois et des années*, comme si le jour suivoit la nuit. Moïse compte également par le soir les jours de la Création. En voilà plus qu'il n'en faut, pour justifier notre supposition, et prouver l'antiquité et l'universalité de cet usage.

Sirius se levoit donc le soir, presque au midi de l'Egypte, ayant 75° environ d'amplitude, avec un arc sémi-diurne d'environ une heure et demie; et après une courte apparition, il se replongeoit sous l'horizon. C'étoit donc l'étoile du fleuve, puisqu'elle sembloit ne paroître, que pour annoncer le débordement, et que sa fonction une fois remplie, elle disparoissoit peu d'heures après, à cause de la grande déclinaison qu'elle avoit alors. Elle venoit, à l'approche de la nuit, avertir le peuple Egyptien de se tenir sur ses gardes: c'étoit le fidèle moniteur, qui tous les ans, à la même époque, renouvelloit ses avertissemens.

La ressemblance de ses fonctions avec les services, que rend à l'homme le chien fidèle, qui veille à sa garde, put la faire comparer à cet animal; on l'apela donc l'*astre-chien*, ou ασροκυων (4), nom qu'elle conserve encore aujourd'hui, et l'on peignit dans les étoiles de cette Constellation l'image symbolique du chien. Les Egyptiens en firent leur Mercure Anubis, ou leur Génie à tête de chien. Plutarque, parlant de ce Mercure, appuie l'interprétation, que nous donnons à ce symbole, et l'origine allégorique que nous lui supposons (5). Sirius, dans notre système, dut donc être la première Constellation extrazodiacale observée, et tenir la première place parmi les étoiles Génies. Plutarque, dans le même ouvrage, confirme encore cette conséquence, lorsqu'il nous dit: «Qu'O-» romaze parsema le Ciel d'étoiles, et qu'il leur donna Sirius pour chef (6). Nous voyons pareillement, dans le Planisphère des marbres de Farnèse, Sirius, dont la tête est ornée de plusieurs rayons lumineux, qui semblent caractériser le roi des Constellations. Les Ethiopiens, au rapport de Plutarque, rendoient au chien tous les honneurs, qu'on rend à un Roi, et lui en donnoient le titre (7). Le chien, à qui on rendoit ce culte religieux, est le même, sans doute, qu'on adoroit en Egypte, comme le symbole vivant du Chien céleste; et le titre de roi, qu'on lui donnoit ici, lui appartenoit, comme au Génie, qui étoit censé avoir présidé au commencement de la grande période et donné l'impulsion à toute la Sphère.

On ne doit pas être étonné, que nous empruntions ici de l'Ethiopie des argumens en faveur de l'Astronomie Egyptienne; car nous sommes persuadés, que

(1) Hyde de vet. Pers. Relig. p. 213.
(2) Isid. Orig. l. 5. c. 10.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 3. p. 171.
(4) Hor. Apollo. c. 3. Germ. Cæs. c. 31.
(5) Plut. de Isid. p. 355.
(6) Plut. de Isid. p. 370.
(7) Ce passage de Plutarque pourroit aussi se rapporter au temps où Sirius fixoit, soit l'Equinoxe de printemps par son coucher, soit le Solstice d'été par son lever héliaque.

c'est de l'Ethiopie, que sont sortis les inventeurs de l'Astronomie établis en Egypte. La latitude de 23°, que nous avons supposée pour le lever de Sirius, le jour du Solstice d'été, lorsque le Capricorne occupoit ce point, répond aux limites de l'Egypte et de l'Ethiopie. Nous devrions peut-être attribuer, plutôt à l'Ethiopie qu'à l'Egypte, l'invention des Sciences Astronomiques; mais nous avons nommé les Egyptiens, parce qu'ils sont plus connus, et qu'ils ont laissé le plus de monumens dans les derniers âges. Mais quand il est question de fixer l'époque de l'invention du Zodiaque, on doit toujours entendre par l'Egypte, la partie, qui est au-dessus de Thèbes, laquelle étoit proprement l'ancienne Egypte (1). Car c'etoit vers Syenne, qu'étoit véritablement la primitive Egypte (2); les provinces inférieures, ainsi que la basse Egypte, étoient moins anciennes. Les Egyptiens eux-mêmes appeloient celle-ci un don du Nil (3).

Quoi qu'il en soit, nous supposons que l'Astronomie est née sur les rives du Nil, à 23° environ de latitude, et quelque dénomination qu'on donne aux habitans de ce climat, il n'en resulte aucune différence pour les preuves physiques, qui entrent dans notre système. Lucien fait naître les Sciences astronomiques en Ethiopie (4), et delà descendre en Egypte (*u*). Cette opinion de Lucien s'accorde parfaitement avec la latitude, que nous supposons au lieu qui fut le berceau de l'Astronomie, et que détermine le lever de Sirius, à l'époque de l'invention du Zodiaque. Cet Auteur pensoit aussi, que les signes étoient hiéroglyphiques. Le nom même de signes, σημεια, qu'on leur a toujours donné, annonce assez des symboles, des affiches ou des annonces.

On trouve Sirius réuni avec le Capricorne dans d'anciens monumens; nouvel argument, qui semble indiquer la priorité de Sirius, sa qualité de Génie, qui présida au commencement de l'année astrale, produite par la précession, et établir la liaison de cette Constellation avec le Capricorne, qui occupoit le Solstice d'été, à l'époque de l'invention du Zodiaque. Peut-être au reste aussi est-ce comme Paranatellon qu'il figure.

Après la première ébauche de mon système, je sentis que l'étude des antiquités Egyptiennes, qui jusques-là n'étoit point entrée dans le plan de mes travaux, me devenoit nécessaire. Le premier ouvrage que je consultai fut l'Œdipe du savant Père Kirker, où l'Astronomie se trouve jointe à une profonde érudition. Quelle fut ma surprise, quand je trouvai, dans cet ouvrage (5), un Planisphère Egyptien, qui plaçoit, à la tête de la division du Zodiaque, le même signe que celui que j'avois imaginé avoir dû originairement occuper cette place? j'y retrouvois non-seulement le Capricorne, mais encore le Génie *Sirius*, *Seth* ou *Sothi*; le Mercure à tête de chien, dont le lever fixoit l'entrée du Soleil au signe solstitial d'été, et le point de départ des Cieux, comme nous l'avons vu plus haut. La case ou la division céleste, qui réunit ces deux symboles, est désignée par le nom de *Regnum Sothiacum*, ou d'empire de Sothi; dénomination de Sirius, et de laquelle même la période Sothiaque, ou le Cycle caniculaire, a pris son nom. Le Capricorne y a la queue de Poisson, comme celui de nos Sphères, et ces deux symboles, le Caper et le Chien, le signe du Zodiaque, et l'astre Paranatellon, qui fixoit l'entrée du Soleil dans ce signe, s'y trouvent unis. On voit même le Mercure cynocéphale, ou à tête de chien, qui conduit en lesse ce Capricorne amphibie. Au premier coup-d'œil, je crus voir dans ce monument une démonstration com-

(1) Plut. adv. Stoic. p. 1064.
(2) Arist. Meteor. l. 1. c. 14.
(3) Herod. l. 2. c. 5.
(4) Lucian de Astrol. p. 985.
(5) Œdip. Ægypt. l. 2. pars 2. p. 206.

plète de mon système; un examen plus réfléchi m'a fait réduire cette preuve à sa juste valeur. Ce Planisphère représente l'état du Ciel dans les derniers âges, et ne remonte pas à deux mille ans avant l'Ere Chrétienne, temps où le Capricorne occupoit le Solstice d'hiver, et où le lever Acronyque de Sirius marquoit aussi le passage du Soleil dans ce signe. L'union de cet astre et du Capricorne, qui eut lieu à l'époque primitive, avoit lieu encore, et c'est vraisemblablement cette dernière, qui est ici tracée : mais ce qu'il y a de favorable à mon hypothèse, c'est qu'on y fixe-là le commencement de la division du Zodiaque et l'empire du Génie de la période Sothiaque, quoique la période Sothiaque ne partît point de ce Solstice, non plus que la division des douze signes, mais du Solstice d'été, dont le Capricorne alors étoit bien loin, et que cette période d'ailleurs ait commencé, avant que le Capricorne fût au Solstice d'hiver, comme le prouve Freret, qui place un de ses renouvellemens, dans le temps où le Verseau étoit au Solstice d'hiver (1).

Manethon donne lieu de croire, dit Bailly, que la période Sothiaque remontoit à 2782 ans avant J. C. Conséquemment le Lion occupoit alors le Solstice d'été.

La preuve que nous tirons de ce monument, considérée seule, et indépendamment de sa liaison avec toutes celles, que nous avons déjà apportées du départ d'une période Astrale, au lever de Sirius, lorsque le Capricorne étoit au Solstice d'été, ne seroit pas sans doute décisive ; mais elle le devient, par sa réunion avec toutes les autres, sur-tout si l'on fait les réflexions suivantes. Le Capricorne fut uni à Sirius, au Solstice d'été, à l'époque primitive ; mais bien des siècles après, il le fut avec le même Sirius, au Solstice d'hiver. La liaison établie dans le monument est-elle de la première époque ou de la seconde ? Nous convenons, qu'effectivement ce Planisphère est de la seconde ; mais nous ajoutons, que cette seconde union, non-seulement ne détruit pas la première, qui, dans notre système a existé ; mais que le nom de premier des signes donné au Capricorne, chez un peuple qui commençoit son année et ses périodes au Solstice d'été, semble annoncer qu'on eut aussi en vue de perpétuer l'époque primitive.

Cette conjecture reçoit encore un nouveau degré de force, par la comparaison que nous pouvons faire de l'union établie entre ces deux symboles, dans ce monument, avec une cérémonie singulière, qui se faisoit tous les ans en Egypte, au Solstice d'été. Plutarque (2) nous dit, qu'aux environs du Solstice d'été, ou lorsque Sirius se levoit avec le Soleil, on obligeoit toutes les Chèvres de l'Egypte de se tourner vers Sirius, et que cette cérémonie étoit en mémoire de la période, et conforme aux Tables Astronomiques : *Esseque*, dit-il, *id firmissimum documentum της περιοδε, maximè Tabulis astronomicis consentiens.* Cette cérémonie bizarre, établie chez un peuple sage, ne semble avoir aucun but, dans tout autre système que le nôtre. Dans notre hypothèse, elle a un fondement, et la liaison des symboles est si naturelle, que nous-mêmes, avant d'avoir vu le passage de Plutarque en original, et ne connoissant cette cérémonie, que parce qu'en dit un Auteur, qui ne parle ni du but de cette fête, ni de l'Auteur d'où il a tiré ce fait, nous avions conclu, et écrit, dans un Mémoire donné à l'Académie des Inscriptions, que cette cérémonie avoit dû être établie, pour perpétuer le souvenir du départ de la révolution des fixes, et de la première

(1) Défense de la Chron. part. 3.

(2) Plut. de Solert. animal. p. 674.

période Sothiaque. Lorsque nos recherches nous eurent fait rencontrer le texte même de Plutarque, nous avons été frappés de la justesse de notre conjecture, et nous l'avons regardée comme une démonstration ; car le hazard produit rarement de semblables accords. Observons, que cette cérémonie se faisoit, non pas au Solstice d'hiver, mais lorsque Sirius se levoit avec le Soleil, c'est-à-dire, au Solstice d'été, et que conséquemment elle marquoit la liaison des deux emblêmes Astronomiques à la première époque ; qu'elle étoit un *documentum*, ou signe rémémoratif, non pas de l'année, comme le dit le traducteur Latin, mais de la période της περιοδου.

Si l'on adoptoit la seconde hypothèse, que nous avons proposée sur la méthode de diviser le Zodiaque, par la succession des levers du soir, la raison de cette cérémonie, et la liaison de ces deux emblêmes auroient encore un fondement. L'entrée du Soleil au Lion étoit marquée par le lever du matin de Sirius, et par l'ascension du soir, ou le lever total du Capricorne. Cette seconde explication rend l'invention de l'Astronomie beaucoup plus moderne ; mais elle n'est pas moins relative à la période dont parle Plutarque.

Par le nom de période, on entendoit la période par excellence, la période Sothiaque, qui incontestablement commençoit au Solstice d'été. Le nom de période Sothiaque est, suivant nous, équivalent à période astrale ; car le nom de Sothi, donné à l'étoile brillante du grand Chien, signifioit en Egyptien, ce que signifioit le nom de Sirius dans le Nord. *Syr*, en langue Celtique, signifie Astre, Etoile, d'où les Grecs ont fait leur Syrios, nom de l'astre par excellence. Sothi (1), en Egyptien, prononcé encore aujourd'hui *Sodi* (2) dans la langue des Brames, signifie aussi une Etoile, un Astre. Ce n'est pas le seul nom, que nous trouvions chez les Indiens, qui ait une origine Egyptienne. *Mendes*, nom de Pan et du Bouc en Egyptien, est encore le nom d'une divinité à tête de Bouc, qu'on voit dans les grottes d'Yloura. *Nilo* en Indien signifie noir ; et il a dû le signifier en Egyptien (3), puisque toutes les fois que les Arabes, les Hébreux, les Grecs et les Latins, ont voulu traduire le nom du Nil, ils l'ont toujours traduit par un mot de leur langue, qui signifie noir (3). Les Hébreux l'appeloient *Sichor*, les Ethiopiens *nuchul*, les anciens Latins *melo*, les Grecs melas, tous noms qui signifient noir. C'étoit donc l'idée, que présentoit le nom de Nilos dans la langue Egyptienne, le même que présente *Nilo* en Indien. Je ne suivrai pas plus loin les étymologies, qui ne sont qu'une partie accessoire, et non la base de mon système.

Le Planisphère publié par le P. Kirker, et où l'on voit Sirius avec le Capricorne, avoit été envoyé par un Copte, que l'auteur avoit connu à Rome, et qui le tira du monastère de S. Mercure. J'ignorois, jusqu'à quel point je pouvois compter sur l'authenticité de ce monument, dont je reconnois aujourd'hui toute la vérité. Mais il résultoit de son accord avec mes idées une conséquence toute naturelle ; c'est que si ce Planisphère étoit vraiment Egyptien, j'avois bien déterminé le point de départ des signes. S'il n'étoit pas authentique, par quel hazard s'accordoit-il avec mes autres preuves ? Le P. Kirker prétend, que c'étoit la Sphère des Prêtres et des Hiérophantes, c'est-à-dire, des dépositaires de la religion

(1) Plut. de Isid. p. 357.
Hor. Apoll. l. 1. c. 3.
Salm. Ann. Clim. p. 113.
Phot. Cod. 247.

(2) Le Gentil, Voyag. aux Ind. T. 1. p. 246.

(3) Cæs. Cœl. Astron. p. 22.

et des sciences en Egypte ; que cette division étoit mystique et relative aux Génies, qui présidoient à l'ordre du monde, c'est-à-dire, la base fondamentale de leurs Mystères et de leur religion Astronomique, et conséquemment le Calendrier sacré, qui n'étoit pas connu du peuple, et qui contenoit la clef de leurs savans symboles. Ce que le P. Kirker avoit conjecturé, se trouve être vrai dans notre hypothèse Astronomique sur la Mythologie ancienne. Ils regardoient ce signe comme la porte des Dieux, et le commencement de leur immortalité.

Nous pourrions faire usage de plusieurs traditions anciennes, et de plusieurs opinions religieuses, répandues chez divers peuples, qui semblent nous conduire à donner cette priorité au Capricorne. Les Chinois placent encore le symbole d'une corne, dans leur première Constellation, et l'appellent kio ou la corne, et le P. Gaubil appelle ce signe *Siderum annales* (1).

Le Zodiaque Indien, publié dans les Transactions Philosophiques de 1772 (2), semble prouver aussi, d'une manière assez naturelle, quoiqu'indirecte, que le Capricorne a dû occuper primitivement le Solstice d'été. Ce monument est un quadrilatère, autour duquel sont distribués les douze signes, de manière qu'aux quatre angles se trouvent la Vierge, le Sagittaire, les Poissons et les Gemeaux; et la Vierge, répétée une seconde fois, se trouve encore placée au centre du cadre, la tête environnée de rayons. Nous imaginons, que ce monument représente l'état du Ciel, dans l'âge où la Vierge occupoit le Solstice d'été, et où l'Équinoxe de printemps répondoit aux Gemeaux; position qu'on t dû avoir les Cieux, depuis l'invention de l'Astronomie, comme l'a très-bien fait voir Bailly ; et voici comme nous procédons pour arriver à cette conclusion. Ceux qui placèrent les douze signes, dans l'ordre où ils sont dans ce monument, où il n'y a point d'Equateur, ni d'Ecliptique, dont l'intersection puisse désigner un commencement du Zodiaque, dûrent naturellement placer aux quatre angles du Quadrilatère les quatre signes, qui occupoient alors les quatre points cardinaux de la Sphère. Ils dûrent faire du signe, qui occupoit le Solstice d'été, le dernier des signes ascendans et le premier des signes descendans; le signe du Solstice d'hiver dut être également le dernier des signes descendans, et le commencement des signes ascendans. Or, c'est précisément la place que la Vierge et les Poissons, signes solstitiaux à cette époque, occupent dans ce monument. Tous les animaux sont représentés, marchant dans la même direction, tels que le Bélier, le Taureau, le Lion et le commencement du mouvement de haut en bas se fait à la Vierge, et celui de bas en haut se fait aux Poissons. La Vierge est donc le terme du mouvement du Soleil en ascension, et le point où il commence à descendre, pour parcourir les autres signes. Elle occupe donc le Solstice d'été, ou le trône du Soleil, et voilà pourquoi elle est encore une fois répétée, et placée au centre du Planisphère, comme la Reine des Cieux. Elle est assise, attitude symbolique du repos solstitial; portant sa main à sa tête, c'est-à-dire, désignant de la main la partie la plus élevée des Cieux, qu'elle occupoit. Après ce signe solstitial, celui qui semble avoir été caractérisé avec le plus de soin, dans ce monument, c'est celui qui se trouvoit alors à l'Equinoxe de printemps, c'est-à-dire, le signe des Gemeaux. Dans ce Zodiaque, on ne voit point les Gemeaux, mais à leur place est le symbole le plus expressif de l'é-

(1) Soulcie. T. 3. p. 98.

(2) Transact. Philos. vol. 62. an. 1772. p. 363.

galité

galité des jours et des nuits, ou d'un Équinoxe. On y voit un jeune homme, qui soutient deux globes divisés en deux hémisphères égaux, l'un obscur, l'autre lumineux, image naturelle de la terre et du Ciel, représentés par ces deux globes le jour de l'Équinoxe: *Et medium luci atque umbris jam dividit orbem*, dit Virgile, en parlant de la Balance équinoxiale. Les autres signes sont presque les mêmes que dans nos Sphères: on y retrouve le *vas aquarium*, ou l'urne Egyptienne, l'Oxyrinque, ou Poisson épée, uni au Capricorne, la Balance et l'Ecrevisse; mais l'une et l'autre sont éloignées des points équinoxiaux et solstitiaux.

Les deux signes, où le génie symbolique paroît plus à découvert dans ce Zodiaque, sont 1°. la Vierge répétée deux fois, ce qui suppose du dessein; 2°. le jeune homme qui porte les globes moitié blancs, moitié noirs, placés à 90° de la Vierge, et qui nécessairement occupe un Équinoxe, lorsqu'on suppose la Vierge à un Solstice; et je regarde comme un nouveau trait de vraisemblance, ajouté à ma conjecture, celui qui résulte de cette position respective des deux emblêmes les plus caractéristiques.

Voilà donc encore un monument, qui donne une position des Cieux fort ancienne, et de beaucoup antérieure à l'époque où la Balance et le Cancer occupoient, l'une l'Équinoxe d'automne, l'autre le Solstice d'été. Il paroît donc, que ces deux emblêmes n'ont pas été inventés originairement pour désigner ces deux points cardinaux de la Sphère, puisqu'ils étoient déjà existans l'un et l'autre, bien des siècles avant de pouvoir occuper cette place. Donc ils avoient été inventés pour marquer un autre Equinoxe et un autre Solstice; donc c'est à l'Equinoxe de printemps et au Solstice d'hiver, qu'ils dûrent être primitivement, pour qu'il y ait eu une raison à leur institution, et qu'ils aient fixé les époques Astronomiques, dont ils présentent naturellement l'idée.

Si nous faisons mouvoir les points équinoxiaux, suivant l'ordre des signes, ou en sens contraire au mouvement de la précession, jusqu'à ce qu'un de ces emblêmes ait la place qui lui convient; alors toute la Sphère se trouve telle qu'elle a dû être, à l'époque que je regarde comme celle de l'invention du Zodiaque, et comme le point du départ de l'année astrale, produite par la révolution des fixes. Cet état primitif des Cieux, tel que je le conçois, se trouve tracé dans un monument, ou pierre gravée, que Pluche (1) a fait imprimer, sous le nom d'Armée des Cieux.

En regardant comme Solstice le point le plus élevé de ce cercle Zodiacal, le Capricorne est le premier des signes descendans, et le Sagittaire le dernier des signes ascendans; de maniere que le Soleil, arrivé au point culminant de sa route, se trouve au commencement du Capricorne. Je ne crois pas que ce monument ait été destiné à perpétuer la première position du Zodiaque; c'est plutôt un monument Astrologique des derniers âges; mais il est propre à donner à-peu-près une idée de l'état du Zodiaque à l'époque primitive, pourvu qu'on suppose le Sagittaire un peu plus éloigné qu'il ne l'est du sommet de la figure.

Ainsi, nous avons donné au Zodiaque une position, suivant laquelle les emblêmes tracés dans chaque signe, présentent un sens, et où les noms des douze signes ne sont pas seulement des noms, mais des signes de choses, comme dit Lucien, et forment un Calendrier Astronomique et rural, qui convient à la haute Egypte et à l'E-

(1) Pluche, Hist. du Ciel. T. 1. p. 169.

thiopie, et qui ne ne convient qu'à ce pays. Nous avons montré, que même à cette époque reculée, non-seulement *Sirius* étoit l'Etoile, qui annonçoit le Solstice d'été, condition requise d'après les traditions anciennes, mais qu'il étoit encore uni au Capricorne; liaison qu'on a eu soin de perpétuer par la cérémonie la plus singulière. Il nous reste à faire quelques recherches sur les Constellations, qui fixoient alors les principales époques du temps, et par l'usage auquel elles servoient, à deviner la raison de leur institution, et leur sens allégorique.

En continuant mes Observations sur la Sphère, dans son état primitif, je remarquai que le lever de Sirius étoit suivi, ou même accompagné de celui de l'Hydre. La durée du développement successif des Etoiles de cette Constellation, et l'idée allégorique qu'elle semble présenter, me firent croire, qu'elle étoit comme la mesure Astronomique de la durée du débordement (1). En effet, il s'écoule précisément trois mois, entre le lever Acronyque ou le lever du soir des Etoiles de la tête, et celui de la dernière de la queue de cette Constellation. Il me parut assez vraisemblable, qu'on avoit marqué toute la suite des Etoiles, qui se levoient le soir tous les jours, depuis le Solstice d'été jusqu'à ce qu'au bout de trois mois le Soleil entrât au Bélier, durée précise de l'inondation, afin d'avoir dans les Cieux, pendant plusieurs siècles, une mesure exacte de cette durée. Le Serpent, ou l'Hydre, animal aquatique, dont la marche tortueuse représente assez bien les sinuosités du fleuve, fournit un symbole assez naturel du Nil débordé (2), que peignoit la nouvelle Constellation. Virgile lui-même compare les replis du Serpent, voisin du Pôle, aux sinuosités d'un fleuve: *In morem fluminis elabitur anguis* (3) *etc.* C'est même la seule supposition par laquelle on puisse expliquer, pourquoi l'on a donné à l'Hydre céleste une si prodigieuse étendue (4), et pourquoi l'on a rempli le Ciel de Fleuves ou de Serpens symboles de Fleuves. L'effet de la précession étant de donner aux Etoiles un mouvement d'Occident en Orient, les anciennes mesures furent en défaut, au bout d'un certain nombre de siècles. Le même génie symbolique, guidé par le même besoin, créa, sans doute, dans les âges suivans, le Serpent d'Ophiuchus, et le Fleuve d'Orion, qui porte encore en Astronomie le nom de Nil. Le Serpent d'Ophiuchus put fixer la durée du débordement, dans le temps où le Solstice coïncidoit avec le commencement de la Balance; et le fleuve d'Orion (5), lorsqu'il coïncidoit avec le commencement du Sagittaire. Cette conjecture, que j'avois formée sur le sens allégorique de la Constellation de l'Hydre céleste, a été confirmée dans la suite par une autorité, qui sembloit devoir la détruire. Jablonski, pour prouver qu'il y avoit des différences entre la Sphère des Grecs et celle des Egyptiens, cite pour exemple la Constellation de l'Hydre, à la place de laquelle ces derniers dessinoient le Nil, ou même, dit-il, qu'ils appeloient le Nil. Jablonski cite l'autorité de Théon. Ce qui parut une différence essentielle à Jablonski, loin d'être destructif de mon système, confirme de la manière la plus frappante l'explication allégorique, à laquelle m'avoit conduit mon hypothèse, et qui étoit la suite de la fonction, que dut faire primitivement cette Constellation (6). Cet heureux accord de mes conjectures, avec des faits que j'ignorois d'abord, s'est retrouvé plusieurs fois dans mes recherches, et c'est une

(1) Theon ad Arat. Phœn. p. 104.
(2) Theon, p. 113.
(3) Georg. l. 1. v. 244.
(4) Hygin. l. 3. c. 39.
(5) Hyg. l. 2. c. 33.
(6) Theon ad Arat. Phœn. p. 150.

des choses, qui a le plus servi à me convaincre de la vérité de mon système.

Après avoir examiné l'origine des Constellations, qui présidoient au Solstice d'été, et qui fixoient le commencement du débordement ; passons à la seconde époque de l'année rurale Egyptienne, pour trouver l'origine de quelques autres Constellations. On divisoit l'année en trois époques principales, ou trois saisons ; le débordement, le labourage, et les récoltes : ces époques sont séparées chacune par un intervalle de quatre mois (1). Cette division de l'année en trois saisons, qu'on sait avoir eu lieu chez les Egyptiens, et qui a passé chez d'autres peuples, étoit assez bizarre ailleurs ; mais en Egypte, elle étoit donnée par la nature même du climat. Le Nil se déborde en Juillet ; on laboure en Novembre ; on récolte en Mars ; trois époques intéressantes pour le cultivateur Egyptien, et qui ont dû former la première division de ses travaux. Il laboure, recueille, et se repose ; et ces intervalles sont fixés par la nature même, à une durée de quatre mois chacun. On peut donc regarder les Egyptiens comme les inventeurs de cette division du temps.

C'est à l'ouverture de leurs travaux en Novembre, ou au signe que le Soleil parcouroit alors, que nous ferons l'application de notre principe. Voyons parmi les Constellations extrazodiacales, qui se levoient ou se couchoient alors, s'il n'y en avoit pas qui, fixant l'entrée du Soleil au signe du Bœuf agriculteur, présentassent aussi quelque idée relative au labourage. La première et la plus brillante, qui s'offre à mes regards, c'est un homme armé d'un fouet, placé sur le Taureau, et qui par son coucher Héliaque marquoit l'entrée du Soleil dans ce signe.

(1) Solin. p. 8.
(2) Cæs. Cœl. Astron. p. 125.

Je crus voir du dessein dans les attributs de cette Constellation, et le nom d'*Arator*, qu'elle porte encore aujourd'hui dans Blaeu (2), justifioit mes conjectures. Nigidius prétend, qu'elle est la même qu'Orus, qui enseigna l'Agriculture aux Egyptiens. Tous ces rapports réunis donnoient une espèce de raison de la liaison de cet Arator avec le Bœuf agriculteur. Néanmoins, comme il paroît être une invention des derniers âges, où le Cocher, à l'Equinoxe de printemps, étoit censé conduire le char du Soleil, je laisse au temps à décider, et au lecteur à juger de l'origine de cet emblême. Car, quoique je croie, qu'il y a des Constellations, dont les symboles et les noms remontent à la position primitive ; je ne pense pas qu'il en soit de même de toutes, et je crois qu'on doit fixer l'époque de leur institution, dans l'âge où elles avoient un usage naturel et présentoient un sens net. Il ne faut pas raisonner sur les Constellations, comme sur les douze signes, qui ont été inventés ensemble, et qui ont dû avoir l'origine la plus ancienne de tous les astérismes.

La troisième époque, qui nous reste à considérer, est celle des récoltes. Quatre mois après que la terre avoit été ensemencée, le Soleil arrivoit dans la Constellation de la Vierge, ou dans le signe de la Moissonneuse, et cette entrée étoit annoncée par le coucher Héliaque d'une Constellation remarquable par une belle Etoile, et qui se couchoit au-dessus de la Vierge, comme le Cocher quatre mois auparavant, au-dessus du Taureau. Cette Constellation est le Bouvier, *Bootes*, dont l'Etoile la plus brillante porte le nom d'*Arcturus*. On y peignit encore un Laboureur (3), *Icare*, en hébreu ; mais au lieu de fouet, on lui mit en main une faucille, et devant lui marchoit

(3) Plut. Parall. p. 307. Hygin. l. 2. c. 5.

un char attelé de Bœufs, pour voiturer ses récoltes, sous le nom de chariot et de Bœufs d'Icare :

Flectant Icarii Sidera tarda boves.
Properce.

La belle Etoile de la Vierge, dont le coucher précédoit de peu de minutes celui d'Arcturus, s'appela l'Epi ; et on y peignit un épi dans les mains d'une Moissonneuse (1), qui prit elle-même le nom de fille d'Icare, ou du Laboureur : *Erigone Icarii filia. Itaque complures Icarium Bootem, Erigonem Virginem nominaverunt* (2).

La Constellation obscure, qui se trouve entre Icare et ses Bœufs, et qui se levoit alors Héliaquement avec Arcturus, pendant les moissons, fut désignée par un faisceau d'épis, suivant l'ancien manuscrit que consulta Bayer, (*Cæs.* p. 134.) et garda chez les Arabes le nom d'*Huzimethon, manipulum, seu fascem aristarum*, au lieu de celui de chevelure de Bérenice, qu'elle porte aujourd'hui, depuis Conon et Callimaque. Ces emblêmes, dont le rapport avec les moissons est si naturel, ne semblent pas réunis dans la même partie du Ciel, sans dessein; et on sait assez, que le génie symbolique, qui donna l'existence aux premières Constellations, créa aussi les autres. La grande Ourse précède le lever de l'homme, qui porte la *faucille*, et il semble la conduire devant lui. Les Latins l'appeloient *terio* ou *septenteriones* (3), a cause des sept étoiles brillantes de cette Constellation. C'étoit le nom qu'ils donnoient aux grosses charrettes, qu'ils employoient à fouler les épis, et à détacher les grains de bled, *à terendis frugibus*. D'autres prétendent, que c'étoit un attelage de Bœufs, et alors ce seroit la traduction de Bœufs d'Icare, ou de l'attelage de son char : *Sed ego* (4) *cum Lælio et Varrone sentio, qui triones antiquo vocabulo boves appellatos scribunt. Antiqui Græcorum ἁμαξαν dixerunt, nostri quoque veteres à bobus junctis Septemtriones appellarunt.* Les Egyptiens appeloient ce chariot *Vehiculum Osiridis*, le chariot de leur Dieu du labourage.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage cette Constellation, soit comme chariot, ou même traîneau destiné à écraser le bled, soit comme un attelage de Bœufs, elle est toujours un emblême relatif aux moissons. « En effet, comme le dit Gognet (5), la pratique » la plus usitée dans l'antiquité étoit » de préparer en plein air une place, » en battant bien la terre, d'y répandre des gerbes, et de les faire fouler » par des Bœufs ; il paroît que du » temps de Moyse, c'étoit la méthode » des peuples d'Asie et d'Egypte. En » Italie, ajoute le même Auteur, on » emploie les charrettes et les traîneaux à cet usage, *teriones* ».

Voilà une jeune fille qui tient un épi, accompagnée de son père, qui tient lui-même une faucille (6), et qui est précédé d'un attelage de Bœufs, et entr'eux une gerbe de bled. Il seroit difficile, que des figures jetées au hazard eussent entre elles une liaison aussi intime, et des rapports si marqués avec la moisson Egyptienne à cette époque, sans que les inventeurs des Constellations eussent eu du dessein. La même Constellation du Bouvier a pu fixer le commencement des moissons en Egypte, par son lever Acronyque dans les derniers âges, lorsque le Solstice d'été coïncidoit avec les premiers degrés du Lion ; ainsi nous ne pouvons pas décider

(1) German. Cæs. c. 8.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Germ. Cæs. c. 2.
(4) Aul. Gell. t. 2. c. 11. Varro de Ling. lat. l. 6. p. 48.
(5) Orig. des Loix, T. 1. l. 2.
(6) Theon, p. 121.

si la faucille, qu'il tient à la main, est de la Sphère primitive, ou si c'est dans la dernière époque, qu'on lui mit en main l'instrument symbolique des moissons. Il suffit de voir, qu'au moins il y a du dessein dans ces emblêmes, et que dans l'une et l'autre époque, c'est toujours aux moissons qu'ils ont rapport.

Dans le premier âge, c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il a fallu au Solstice d'été pour parcourir en sens retrograde les 30° du Sagittaire, l'Etoile la plus belle, qui parut dans le voisinage du pôle, étoit la Lyre, ou la Constellation du Vautour; elle étoit comme le pivot sur lequel rouloit toute la Sphère. Le symbole qu'on y peignit fut un oiseau, et un instrument de musique, deux emblêmes bien différens, et que nous allons cependant chercher à rapprocher. Nous insisterons sur l'origine de cette Constellation, parce qu'elle fut comme le point central du système céleste, le point de départ de toute la Sphère, et de l'année astrale; celle qui fixa l'époque où il faut remonter pour trouver l'origine de toutes les périodes subordonnées à la grande période; c'est l'Etoile, dont le retour au pôle doit tout rétablir dans son état primordial.

L'astre le plus apparent, au commencement de la grande période, ou de la révolution des fixes, qui se trouvoit aux environs du pôle, dut naturellement fixer les regards des premiers hommes. La forme de son mouvement, ainsi que la lenteur de sa marche, comparée à celle des autres belles Etoiles, fournirent plusieurs emblêmes assez naturels pour la caractériser, et elle étoit d'un usage trop important, pour ne pas la distinguer par un signe. Ceux qui n'envisagèrent que son mouvement circulaire autour du pôle, et qui la voyoient toujours planer, et faire la roue dans les Cieux, tandis que les autres Astres, pour la plupart, se levoient et se couchoient, la comparèrent à l'oiseau, qui décrit plusieurs cercles en l'air, avant de fondre sur sa proie. On y peignit donc un Epervier ou Vautour; et on appela cette nouvelle Constellation *Vultur cadens* (1), ou le Vautour considéré au moment de sa chute, pour la distinguer de la Contellation de l'Aigle, qui s'élevoit perpendiculairement vers le Zénith, et que l'on nomma *Vultur volans*; noms que portent encore ces deux Constellations. D'autres, au contraire, ne considérant que la lenteur de son mouvement, l'appelèrent *tardum sydus*, et prirent une Tortue pour symbole, et désignèrent par ce nom leur Etoile polaire. Elle s'appela donc *Testudo* (2) en Latin, et en Grec χελυς, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui; mais, comme les premiers instrumens de musique furent montés, dit-on, sur l'écaille de la Tortue, ou plutôt eurent cette forme, comme la mandoline, et le sistre Allemand, le nom de *Testudo* devint également celui de l'animal et de l'instrument de musique; et la Constellation fut dans la suite désignée par ce double emblême. Peut-être celui de lyre n'eut-il lieu que dans les derniers âges, lorsque cette Constellation fixa le Solstice d'été par son coucher du matin, et l'Equinoxe de printemps par son lever du soir; ce qui arrivoit dans la haute Egypte, lorsque le Solstice d'été coïncidoit avec les derniers degrés du Lion. Le Solstice, et conséquemment le débordement du Nil étoient annoncés pour lors, par le coucher du matin de la Lyre *Testudo*, et par le coucher du soir du Corbeau; ce qui a produit une fable Egyptienne (3), qui a passé chez les Indiens, et qui est conservée dans l'Ezour-Vedam (4). On représente sur le mont *Nilo*, dans un

(1) Ulug. Beigh, p. 19. Stoffler, c. 14.
(2) Tabl. Alph. p. 208.
(3) Ælian de Animal. l. 6. c. 7.
(4) Zend Avest. T. 1. p. 83.

étang, une Tortue aussi ancienne que le monde, et au bord de l'étang, une Corneille, qui jouit de l'immortalité. C'est sur l'écaille de cette Tortue, que Mercure, dit-on, avoit monté sa lyre; aussi cette Constellation porte-t-elle le nom de Lyre de Mercure. C'est peut-être lui, qui est désigné dans la Fable Indienne, sous le nom de *Saturnano*, premier Roi du pays, et que la Tortue dit avoir gouverné ce pays avec bonté. Il est également question, dans l'histoire des Chinois, d'une Tortue de mille ans, qui existoit sous le règne d'Iao (1), et qui portoit écrits sur son dos tous les événemens, qui étoient arrivés depuis le commencement du monde. Cette tradition est vraisemblablement Egyptienne, et la même qui se retrouve chez les Indiens, et qui fut faite sur le débordement du Nil, dans le temps où le coucher de la Lyre, *Testudo*, l'annonçoit. Le monde cette Tortue, en Chinois, signifie *Tortue céleste*. Cette Constellation étoit, avons nous dit, celle dont Mercure avoit fait sa Lyre, et elle porta le nom de Lyre de Mercure (2). Lucien raconte, que Mercure trouva une Tortue morte, et que sur son écaille il monta sa Lyre. Germanicus-César dit, que cette Lyre est celle de nos Constellations, et que Mercure trouva cette Tortue, après la retraite des eaux du Nil (3); c'est le temps où se lève la Constellation de la Lyre (4). Cet Auteur ajoute, qu'il y mit neuf cordes, nombre égal à celui des Muses. D'autres disent sept, à cause des sept Sphères; d'autres trois, à cause des trois saisons de l'année Egyptienne.

Il est important de distinguer la double fonction qu'a faite la Lyre, celle d'Etoile polaire, dans le premier âge, ou à l'époque de l'invention de l'Astronomie, et celle de Paranatellon, ou d'astre qui fixoit l'Equinoxe de Printemps et le Solstice d'été dans les derniers âges, lorsque la Vierge eut quitté ce Solstice. Cet emblême se retrouve dans les monumens Egyptiens, et dans les Fables on fait souvent allusion à ce symbole. Quoique sa dernière fonction soit celle qu'on y ait le plus souvent envisagée, on a besoin quelquefois de remonter à la première époque.

Dans la dernière époque, elle présidoit au mouvement ou au départ des Sphères, comme les autres Génies de l'Equinoxe, le Cocher ou Pan, le Serpentaire ou Esculape, etc. Voilà pourquoi Manilius, liv. 1, dit de cette Constellation,

Nunc sydera ducit,
Et rapit immensum mundi revolubilis orbem.
Manil. l. 1. v. 333.

Le temps, où l'on fait vivre Iao, tombe précisément sous le signe équinoxial du Taureau. Dans cet âge, ou lorsque le Taureau étoit à l'Equinoxe, le lever du soir de la Lyre ou de la Tortue céleste, fixa long-temps l'Equinoxe et le départ des Sphères.

On y trouvera l'origine et le sens de cette fable, dans laquelle les Chinois supposent, que le monde est soutenu par un Serpent, à qui une Tortue a donné naissance. Kirker, *in Chinâ illustratâ*, p. 137, nous dit : *sub numine* FE, *Draco volans*, *quem spiritum aëris et monstrum dicunt*, *testudinis scuto tectus*, *conspiciendum se exhibet*, *quam fabulam à Brachmanibus mutuati aiunt*, *mundum draconi seu serpenti ex testudine nato insistere.*

La Tortue et le Dragon *custos Hesperidum*, sont placés près du pôle, et se lèvent ensemble dans les climats méridionaux; l'un et l'autre soutiennent le monde, dans ce sens, qu'ils sont voisins du pivot ou du pôle. C'est ainsi

(1) Souciet. T. 3. p. 47.
(2) Hygin, l. 2.
German. Cæs. c. 13.
Lucian. T. 1. p. 136.
(3) Theon ad Arat. Phœn. p. 135.
(4) Hygin, l. 2. c. 6.

que le Bouvier, *Bootes*, et la Constellation d'Hercule passoient pour soutenir le Ciel, c'est-à-dire, le pôle ou l'axe du monde : il en est de même de toutes les Constellations circompolaires. Manilius dit d'elles : *Cœlumque et sydera torquent* (1).

On retrouve, jusques chez les Hurons et chez les Iroquois, une fable de la Tortue, dans laquelle il est question du Soleil et de la Lune : « ils représentent six hommes dans le monde. » Un de ces hommes monte au Ciel, » pour y chercher une femme, nommée Atahensic, avec laquelle il eut » un commerce, dont on s'apperçut » bientôt. Le Maître du Ciel la précipita du haut de son empire : elle » fut reçue sur le dos d'une Tortue ; » ensuite elle mit au monde deux enfans, dont l'un tua l'autre ». Ils disent, qu'un de ces enfans est le Soleil. Cette fable pourroit être relative à l'Equinoxe de printemps, fixé alors par le lever de la Tortue, et par le coucher de Sirius, astre d'Isis, de cette Isis, qui disoit d'elle-même : *Ego sum, quœ in sydere canis exorior* ; et qui, dans un autre endroit, dit aussi : *Fructus quem perperi est sol.*

Au reste, je ne m'étendrai pas ici sur les différens noms, que cette seule Constellation a portés dans les derniers âges, et sur les diverses Fables auxquelles elle a donné lieu, lorsque, par ses levers et ses couchers, elle fixoit les Equinoxes et les Solstices. C'est ce que je détaillerai dans le traité qui va suivre. Je n'envisage ici cette Constellation, que dans l'époque primitive, lorsqu'elle étoit Etoile polaire, et je ne considère que les rapports qu'elle avoit avec le système général des Cieux, au temps où je place l'invention du Zodiaque et de la Sphère.

Dans le temps où la Lyre étoit l'Etoile polaire, la Constellation de l'Aigle fixoit le Solstice d'été par son coucher Héliaque, de manière, qu'on pût désigner le point le plus élevé de la course d Soleil par le Capricorne ou par le Quadrupède (*x*), qui monte le plus haut, et par l'Aigle, ou l'oiseau qui s'élève le plus. Il est même certain, que l'Accipiter de l'Egypte, suivant Hor-Apollo (chap. 6.) étoit un symbole de l'élévation : *Altitudinem pingentes pingunt accipitrem.* Clément, dans son cinquième livre des Stromates (2), dit qu'il étoit le symbole de l'élévation du Soleil ; et Avenar nous assure, que les Egyptiens peignoient l'Accipiter dans la Constellation, où les Grecs mettoient l'Aigle (3).

Au reste, je n'attache pas à mes idées, sur l'origine des Constellations extrazodiacales, la même importance qu'aux preuves que j'ai apportées en faveur de l'origine des douze signes ; mais quelle que soit l'époque de leur invention, au moins je suis persuadé, qu'elles ont un sens relatif à l'état du Ciel, à celui de la terre, et au passage du Soleil dans les différens signes, et qu'on ne peut découvrir ce sens, qu'en remontant à la plus haute antiquité, et qu'en suivant les déplacemens successifs de la Sphère, et des points équinoxiaux produits par la précession. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'explication que j'ai donnée des Fables par l'Astronomie, j'ai retrouvé toujours l'Equinoxe au moins au Taureau, et qu'alors les figures des Constellations étoient déjà inventées ; de manière qu'il faut remonter à cette époque, et même plus haut, pour appercevoir une raison de ces différens emblêmes.

Après avoir déterminé la position primitive des Cieux, lorsque les hommes créèrent les symboles Astronomimiques qui nous restent, et avoir fixé

(1) Manil. l. 1. v. 279.
(2) Strom. l. 5. p. 567.
(3) Kirk. Œdip. T. 2. part. 2. p. 204.

la position des points solstitiaux et équinoxiaux, et celle du pôle, relativement aux Etoiles à cette époque, nous nous croyons en droit de conclure, par le rapport frappant qu'aune telle Sphère avec l'Agriculture Egyptienne et Ethiopienne, que les rives du Nil ont vu naître cette science (1); que le Zodiaque est l'ouvrage des peuples de ce climat, puisqu'il a un sens chez eux, et qu'il n'en peut avoir que chez eux; qu'enfin, il est à eux, puisqu'il n'est fait que pour eux. Cela se conclut d'après l'hypothèse simple, qui suppose un sens à ces emblêmes; hypothèse, née de la connoissance que nous avons du génie hiéroglyphique de ces peuples, confirmée par le témoignage de Macrobe, et par celui de Lucien, qui voyagea dans ces climats, et qui nous dit expressément, en parlant des dénominations données aux Astres, qu'elles n'étoient pas seulement *nomina, sed rerum signa.*

Cette conclusion est aussi parfaitement d'accord avec l'opinion reçue chez les Grecs et chez les Romains, que les sciences Astronomiques étoient nées en Egypte.

Hérodote (2) dit, que les Egyptiens sont les premiers inventeurs de la division de l'année en douze mois, et que cette division du temps étoit calquée sur celle des Astres : *Et hæc ex astris excogitasse*; qu'ils furent aussi les auteurs des noms, qu'on donnoit aux douze grands Dieux, ou, suivant nous, aux douze Astres Génies protecteurs des signes. Macrobe (3) assure, qu'ils sont les seuls, qui, dès la plus haute antiquité, aient eu une année bien réglée.

Diodore de Sicile et Strabon assurent, que les Prêtres Egyptiens (4) étoient habiles, non-seulement dans la Géométrie, mais aussi dans l'Astronomie et dans l'Astrologie (*y*); qu'ils avoient de temps immémorial des tables Astronomiques, qui marquoient les révolutions des Planètes, et leurs mouvemens diurnes, stationnaires et rétrogades, et qu'on y voyoit leurs influences sur les êtres sublunaires. Tel étoit le cercle d'or d'Osymandias, qui avoit une coudée de large et 365 coudées de tour, où chacune des coudées répondoit à un jour de l'année, et où les levers et les couchers d'Etoiles étoient marqués : ce qui annonce déjà une Astronomie bien ancienne. Mais Achilles Tatius (*Isagoge ad Arati Phœnomena*, c. 1.) dit quelque chose de plus précis, *Ægyptios primos omnium tam cœlum, quam terram esse dimensos, ejus que rei scientiam ad posteros incisam columnis propagasse.* En cela il est d'accord avec Macrobe et Lucien. On attribuoit à Hermès la division du Zodiaque (5).

Martianus Capella (6) introduit l'Astronomie, qui dit d'elle-même : *Per immensa spatia sæculorum, ne profanâ loquacitate vulgarer, Ægyptiorum clausa adytis occultabar.*

Court de Gebelin (T. 4. p. 11.) convient, qu'on apperçoit encore à présent, dans les Calendriers des peuples du Nord, des rapports surprenans avec le Calendrier Egyptien; ce qui suppose, dit-il, une origine commune, antérieure au temps des premiers Chaldéens, dont on cite des Observations Astronomiques, depuis plus de 1900 ans avant Alexandre le Grand (7).

(1) August. de Civ. Dei. l. 18. c. 39-40.
(2) Herod. l. 2. c. 4. c. 82.
(3) Macrob. Sat. 1. l. 1. c. 12.
(4) Diod. Sic. l. 1. c. 9. l. 10. c. 8, Strab. l. 17. p. 816.
(5) Syncelle, p. 40.
(6) Mart. Capell. l. 8. p. 274.
(7) Bailly, Astron. ancienne, T. 1. p. 182, reconnoît, que les Egyptiens avoient pour témoins de l'ancienneté de leurs découvertes astronomiques, leurs pyramides parfaitement bien orientées, l'année de 365 jours au quart, connue chez eux dès la plus haute antiquité, et la découverte du vrai mouvement de Mercure et de Vénus, et que l'Astronomie dut y être établie, au moins 3000 avant l'Ere Chrét.

Je

Je pourrois citer une foule d'Auteurs, qui attestent le même fait ; et si leur suffrage ne prouve pas la vérité que j'avance, il prouve au moins, qu'elle n'est point un paradoxe, et que je suis d'accord avec le plus grand nombre des Historiens.

Les figures Astronomiques, que nous avons, viennent donc d'Egypte; et il paroît, que tous les peuples qui ont ces formes les ont tirées, ou des inventeurs de cette science, ou des peuples qui les avoient reçues de l'Egypte. L'universalité des noms des douze signes, qui sont les mêmes en Egypte, dans l'Inde, dans la Perse, dans la Phénicie, dans la Grèce et dans l'Italie décèle une source commune.

Les Chinois sembleroient d'abord faire une exception : néanmoins on apperçoit dans leur Astronomie moderne les traces de l'ancienne Astronomie. La révolution, qu'a subi chez eux cette science, ne nous permet pas de trouver un accord parfait dans leur Zodiaque, et dans leurs Constellations avec les nôtres. On sait, qu'ils ont été obligés de créer un Zodiaque, de nouvelles Constellations, après que l'Empereur Tsin-Chi-Hoang eut fait brûler tous les livres astronomiques, et qu'il ne restoit plus alors, dit le Père Souciet, (1) que des traditions confuses sur les anciennes Constellations. Ce sont ces traditions confuses, que nous croions aujourd'hui appercevoir dans leur nouvelle Astronomie, quoiqu'elle nous offre un autre ordre de choses, et une distribution particulière. Le Capricorne, dans notre hypothèse, étoit le premier des douze signes. Chez eux, la première Constellation s'appelle *Kio*, qui signifie une corne dans leur langue. Il paroîtroit, que, comme le nom d'Aries signifie chez nous le premier signe, quoique la Constellation de ce nom n'y réponde plus, celui de la corne, symbole abrégé du Caper, pouvoit aussi désigner la première division. Joignez à cela, qu'ils donnent au Capricorne lui-même une dénomination assez conforme à l'idée de priorité, que nous lui attribuons, en l'appelant d'un nom, que le P. Souciet traduit par *Syderum annales* (2). C'étoit-là en effet, que commençoit la première époque Astronomique, et qu'étoit fixé le point de départ de l'année astrale, ou de la révolution des fixes. Dira-t-on que c'est l'effet du hazard ? Mais cette ressemblance n'est pas la seule, que leurs Constellations aient avec les nôtres. Le Dragon est chez les Chinois, comme chez nous, un animal céleste, comme nous l'avons vu plus haut (3). Ils appellent *Mao*, ou l'astre *Mao*, l'Etoile que nous appelons *Maia. Mao, lucida Pleiadum*, dit Souciet. Ils retinrent ce nom par préférence, parce que cet Astre annonçoit l'Equinoxe du printemps, époque intéressante chez tous les peuples. Ils ont retenu également l'indication du signe, qui, dans le même âge, étoit signe solstitial d'hiver, où ils commençoient leur année ; ils désignent en effet par l'eau le signe céleste, où nous plaçons le Verseau. On retrouve chez eux sur ce signe la même tradition fabuleuse, que celle qui nous a été transmise par les Grecs. Ces derniers avoient placé leur Deucalion dans le Verseau, et il en porte encore le nom. Les Chinois également ont un Dictionnaire appelé *Eulya* (4), où il est dit expressément, que *Hiven-Mao*, signe céleste (que nous appelons nous *Amphora* et *Deucalion*), est le symbole du règne de *Tchauen-Hin*, et désigne cet Empereur, sous lequel il y eut un grand déluge. Voilà donc le signe du Verseau, qui chez les Grecs s'appelle *Deucalion*, et qui chez les Chinois désigne *Tchouen-Hin*, deux Princes,

(1) Souciet, T. 2. p. 2.
(2) Souciet, T. 3. p. 98.
(3) Souciet, T. 2. p. 180.
(4) Souciet, T. 3. p. 33.

sous le règne desquels ces deux peuples placent un déluge. Il n'y a évidemment de différent que le nom ; mais le fond de l'histoire est le même, et tombe sur le même signe céleste, ou sur le même symbole Astronomique. Voilà donc encore un rapport entre l'Astronomie Chinoise et celle des anciens Grecs, Egyptiens et Phéniciens, etc., qui annonce une filiation commune. Nous avons vu aussi plus haut, que leur Fable, sur la Tortue de mille ans, ne doit s'entendre que de la Constellation appelée χελυς par les Grecs, et *Testudo* par les Latins; que la Tortue allégorique est la Tortue céleste ; nom qu'elle a exactement dans leur langue. Mais les Chinois ont une suite de douze animaux, répondant à un Cycle de douze ans, qui ne sont autre chose que nos Constellations extrazodiacales, ou les Paranatellons, qui fixoient par leur lever ou leur coucher l'entrée du Soleil dans chacun de nos signes. C'est ce que je vais faire voir, en parcourant les levers et les couchers d'Etoiles, qui répondent aux douze signes, auxquelles ces animaux correspondent dans le Cycle, tels qu'ils sont rapportés dans le P. Gaubil (1). Ce Cycle se retrouve dans tout l'Orient, au Catay, chez les Tartares, chez les Turcs, les Arabes, les Perses, les Indiens, chez les Malayens, les Tonquinois, les Siamois, les Japonois, etc. On prétend même, que c'est le Zodiaque de ces derniers peuples; et que c'étoit le nom des douze signes primitivement connus en Orient. Cette supposition conjecturale sera détruite par l'explication suivante ; et loin d'y voir un second Zodiaque différent du nôtre, et plus ancien que lui, on verra que ce n'est que la succession des douze Astres Génies inspecteurs des signes, ou des douze Constellations extrazodiacales, qui étoient en aspect avec eux ; ce qui formera une nouvelle preuve de notre hypothèse.

Voici dans quel ordre le P. Gaubil nomme ces douze animaux, et les signes auxquels ils correspondent (2).

Verseau.	Rat ou Souris.
Capricorne. . . .	Bœuf.
Sagittaire.	Tigre.
Scorpion	Lièvre.
Balance.	Dragon.
Vierge.	Serpent.
Lion.	Cheval.
Cancer.	Brebis.
Gemeaux.	Singe.
Taureau	Poule.
Bélier	Chien.
Poissons	Pourceau.

Consultons la suite des levers et des couchers des Constellations, sous chaque signe, à l'époque où le Taureau occupoit l'Equinoxe, sous la latitude de 30 degrés environ.

Le Soleil au Verseau vers le Solstice d'hiver; coucher du soir de la Lyre. Parmi les noms que les anciens lui ont donnés, ceux de *Mus*, et de *Musculus* lui sont restés (3).

Soleil au Capricorne. Lever Héliaque d'une partie du Sagittaire, vrai Centaure. Ces monstres furent, dit-on, peints originairement moitié homme, moitié Bœuf, et celui-ci retient encore le nom de *Taurus* (4). Il répond donc au Bœuf du Cycle, génie du Capricorne.

Soleil au Sagittaire. Le Loup céleste finit de se lever Héliaquement. Il s'appelle aussi *Panthera* et *Leopar-*

(1) Gaubil, T. 2. p. 174.
(2) Hyde de vet. Pers. Relig. p. 226.
(3) Cæs. Cœl. Astron. p. 185.
Bayer, Tab. 8.
(4) Cæsius, p. 84.

dus, espèce de Tigre (1). Kirker (2) dit, que les Hébreux l'appellent *Pardus*.

Le Soleil au Scorpion. Coucher du Lièvre.

Le Soleil dans la Balance. Lever du Serpent. Les Hébreux appellent ce mois encore Ethanim, et les Egyptiens Paophi ou Serpent.

Le Soleil dans la Vierge. Coucher de l'Hydre.

Le Soleil au Lion. Lever du soir du Cheval.

Le Soleil répond au Cancer. Lever de la Constellation de Cephée, dans laquelle on peignoit autrefois en Orient un berger avec ses moutons (3). Ce sont les Brebis, qui sont désignées dans le dernier des travaux d'Hercule.

Le Soleil dans les Gemeaux. Coucher de Procyon.

Dans l'explication des Fables Indiennes, nous avons toujours trouvé que Procyon étoit le fameux Singe Hanuan. Il fixe le lever du Sagittaire, avec lequel le Singe est en aspect (4).

Soleil au Taureau. Lever Héliaque de la Poule et de ses Poussins; ce sont les Pléiades, qu'on a appelées Poussinière. On la trouve également placée à la station du Bœuf, dans le Planisphère Egyptien de Kirker (5).

Le même Auteur (6) met, dans la station des Pléiades, *Gallina cum pullis*, et *Blaeü*, *Massa Gallinæ* (7).

Soleil au Bélier. *Lever de Persée*. Les Arabes l'appellent *Canis*, ou Caleb et Chélub, Chien (8). Il a les attributs du fameux Mercure des anciens, qui prit aussi, comme Sirius, le nom de Chien: *Ob vigilandi et custodiendi studium*.

Soleil aux Poissons. Coucher, ou passage au méridien inférieur de la grande Ourse, que les Syriens appeloient *Porcum ferreum*; c'est le Pourceau, qui accompagne Typhon dans l'histoire d'Osiris; c'est celui qui tue Adonis; c'est le Sanglier d'Erymanthe, etc., comme nous l'avons fait voir. Kirker, nous donnant la Sphère des Orientaux dit, qu'ils mettent le Sanglier dans les Constellations à la place de la grande Ourse: *Ursæ majoris loco ponunt Porcum ferreum* (9).

Il est donc certain, que les Constellations qui fixoient alors, par leurs levers et leurs couchers, le passage du Soleil dans chaque signe, et qui à ce titre y présidoient, comme Génies, se retrouvent dans nos Sphères en aspect avec ces mêmes signes, à-peu-près sous les mêmes noms et dans le même ordre.

Peut-on regarder cet accord, comme l'effet du hazard, sur-tout quand on sait, que telle étoit la forme de tous les Calendriers anciens? Attaquera-t-on l'authenticité de plusieurs de ces dénominations différentes, données aux Constellations? Mais il en est plusieurs, qui ne tiennent rien de la dénomination, et qui se succèdent visiblement dans le Ciel, comme les animaux du Cycle: tels sont le Cheval, les deux Serpens et le Lièvre, qui se suivent dans l'ordre des levers et des couchers immédiatement, comme ils se suivent dans le Cycle des Orientaux, et qui répondent aux mêmes signes du Zodiaque.

Ce même Cheval se trouve placé sous le signe du Lion, dans la suite des douze animaux, qui sont sous les douze signes, dans le fragment du Calendrier Egyptien, trouvé à Rome en 1705, et envoyé à l'Académie des Sciences en 1708, par M. Bianchini,

(1) Cæsius, p. 286.
(2) Kirker, T. 2. p. 197.
(3) Cæsius, p. 114. et Hyde de vet. Pers. Rel. p. 131.
(4) Kirker, Œdip. T. 2. pars 2. p. 201.
(5) Ibid. p. 206.
(6) Ibid. p. 242.
(7) Cæs. p. 34.
(8) Cæs. p. 120.
(9) Kirker, Œdip. T. 2. pars 2. p. 201.

monument précieux et trop méprisé par Fontenelle, qui n'en comprit pas l'utilité. Les autres animaux n'y sont pas tout-à-fait les mêmes, ni dans le même ordre; mais c'est parce qu'ils sont empruntés d'autres Constellations. La Chèvre céleste, par exemple, qui se lève en aspect avec la Balance, est casée dans ce Planisphère, sous la Balance; tandis que le Planisphère des Orientaux y met un Dragon; mais le principe, sur lequel il a été construit, est le même: c'est-à-dire qu'il est fait sur les aspects des levers et des couchers des Constellations avec les douze signes.

Il résulte de cet accord entre les douze animaux des Orientaux et les douze signes du Zodiaque: 1°. qu'il faut supposer une haute antiquité aux Constellations extrazodiacales, puisqu'elles ont servi à former un Cycle, lorsque le Taureau occupoit l'Équinoxe de printemps, trois mille ans avant l'Ère Vulgaire; 2°. que le Cycle des douze animaux n'est pas un Zodiaque, ensorte qu'on ne peut pas dire, qu'il soit un Zodiaque différent du nôtre; 3°. enfin, que les emblêmes astronomiques, désignés sous le nom de ces douze animaux, sont les mêmes que dans nos Sphères, et que cette partie de l'Astronomie des Chinois, et de tous les Orientaux, a une filiation commune avec la nôtre.

Tous ces traits de ressemblance sont comme les débris de leur ancienne Astronomie: peut-être qu'une étude approfondie de leur Astronomie moderne pourroit y montrer encore de nouveaux rapports.

Enfin, les Américains (1) mêmes, quoique séparés de notre continent par de vastes mers, et inconnus à nos régions, pendant tant de siècles, ont conservé des traces d'une communication ancienne avec les nations savantes de l'ancien monde. Les peuples de la Rivière des Amazones appellent mâchoire de Bœuf, les étoiles de la tête du Taureau céleste (2). Les Iroquois appellent Ourse, les mêmes étoiles que nous (3). Ainsi, la Constellation voisine du Pôle, ou la Pôlaire, qui servoit de guide aux anciens Pilotes, et le Taureau, signe équinoxial de printemps, Divinité universelle de tous les peuples, ont échappé à l'ignorance de ces nations. Si ces étoiles ressembloient à un Bœuf, ou à une Ourse, peut-être pourroit-on supposer, que cette ressemblance auroit pu conduire les peuples des deux Hémisphères, sans aucune communication, à désigner par le même nom les mêmes étoiles. Mais je soutiens, qu'un homme, qui ne connoîtroit aucune étoile, et à qui l'on diroit de chercher dans le Ciel le Taureau et l'Ourse, ne choisiroit pas les étoiles qui portent ces noms. Ainsi l'accord des peuples, qui habitent les deux Hémisphères, sur le nom de ces astérismes, accord qui ne peut être l'effet du hazard, annonce une ancienne communication.

Il paroît donc par ce Mémoire, que l'Astronomie part d'une source unique; qu'elle est née sur les bords du Nil, sous le Tropique même; qu'elle s'est ensuite propagée chez les différens peuples du monde, à diverses époques; et que l'état du Ciel, au temps de la distribution des signes, qui est venue jusqu'à nous, étoit tel, que le Solstice d'été devoit répondre au Capricorne, et que l'Équinoxe de printemps, celui qui chez tous les peuples a été le plus observé, étoit alors marqué par le signe hiéroglyphique de la Balance.

L'époque de cette invention remonte bien au-delà du terme fixé par nos Chronologistes, pour la création du mon-

(1) Les Américains en ont conservé quelques noms.

(2) La Condamine, Acad. des Scienc. 1745.
(3) Lafiteau, T. 2. p. 236.

de, à laquelle nous sommes bien éloignés de croire; car il nous semble éternel.

Quel que soit à cet égard l'opinion de nos lecteurs, il nous suffit d'avoir trouvé un rapport marqué de notre Zodiaque avec le climat de l'Egypte, à une certaine position des Equinoxes; accord qui a lieu pour ce pays exclusivement à tout autre. C'est une espèce de démonstration, à moins qu'on ne s'obstine à regarder les symboles tracés dans le Zodiaque, comme des figures bizarres, établies sans aucun dessein. Mais comment se peut-il faire, que des figures jetées au hazard, et sans objet, les fruits bizarres d'une imagination, qui ne se seroit proposé aucun but, aient un sens très-naturel, et un rapport si marqué avec les époques les plus importantes du Calendrier Astronomique et rural, dans un tel pays, et à une telle époque? qu'elles donnent un tableau sensible de l'harmonie de la terre et des Cieux? C'est une difficulté, que nous laissons à résoudre à ceux qui n'admettent pas notre hypothèse, que nous sommes prêts de sacrifier à une meilleure.

Nous ne dissimulons pas, que quelques Ecrivains, tels que le Gentil, ont voulu profiter de nos idées, pour attribuer aux Indiens une invention, que nous croyons devoir appartenir aux Egyptiens. Mais leur tentative ne nous a pas paru assez heureuse, pour nous faire abandonner notre hypothèse. L'Astronomie, sans doute, remonte à une très-haute antiquité chez les Indiens, chez les Chinois, comme elle y remontoit aussi chez les Chaldéens et chez les Egyptiens. Car quoi de plus ancien, que l'idée de chercher dans les Cieux des mesures du temps, et de comparer ces diverses mesures entre elles, et avec les mouvemens célestes, qui nous les donnent. Mais il ne s'agit pas ici de déterminer l'antiquité de l'Astronomie en général et celle de ses calculs, qui, dans un Univers éternel, doit se perdre dans l'immensité des siècles, qui nous ont précédé. Les hommes ont pu avoir des Tables du Ciel et de ses divisions, sans y appliquer des figures hiéroglyphiques, et sans y tracer autre chose, que des lignes, qui fixassent la position respective des Etoiles, et des cercles, qui marquassent leurs routes apparentes et les routes réelles des Planètes.

Ce n'est point de cela dont il est ici question. Il s'agit de savoir, qui a tracé aux Cieux les figures symboliques, que nous avons, lesquelles marquent et remplissent les douze divisions de la route annuelle du Soleil, et groupent les divers assemblages d'Etoiles, connues sous le nom de Constellations. Il s'agit aussi de savoir, à quelle époque du temps, dans les siècles qui ont précédé les âges, qui nous sont connus, ces figures hiéroglyphiques, dont l'origine nous est inconnue, et que nous trouvons employées plus de 2500 ans avant l'Ere Chrétienne, ont été dessinées dans la Sphère. Nous ne parlons pas même de toutes les figures, que différens peuples dans l'éternité ont pu y peindre. Nous ne parlons que des figures du Zodiaque et des Constellations, que les Astronomes Grecs, qui avoient étudié en Egypte, nous ont transmises, et qui se trouvent gravées sur les plus anciens monumens de l'Egypte et de la Perse. Voilà à quoi se réduit toute la question. Or, nous disons, que les Auteurs anciens, pour la plupart, s'accordent à faire honneur de cette invention aux Egyptiens; que quelquefois cependant ils en font partager la gloire aux Chaldéens, célèbres dans l'antiquité par leurs connoissances Astronomiques. Nous ne voyons pas, qu'ils aient attribué cette invention aux Indiens, quoique les Indiens ne fussent pas inconnus aux Grecs, sur-tout depuis l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. Les Auteurs, qui nous ont parlé des Brachmanes, ou des

Philosophes Indiens, ne dissimulent pas, qu'ils étoient versés dans l'Astronomie; mais ils ne les font pas les inventeurs de cette science; honneur qu'ils attribuent soit aux Egyptiens, soit aux Chaldéens. Ils ont parlé des connoissances Astronomiques des Indiens, comme d'autres Auteurs ont parlé de celles des Druides, qui habitoient notre pays, et qui cependant ne nous en ont laissé aucunes traces. Qu'on ne dise pas, que les Tables Astronomiques des Indiens, et leurs calculs, sous certains aspects, présentent l'état de cette science beaucoup plus parfait, qu'il ne fut jamais dans l'Egypte. Je réponds à cela, que n'ayant point les Tables des Egyptiens, nous ne pouvons pas établir de comparaison fondée. Nous ne connoissons de leur science, que ce que les Grecs nous en ont dit; et nous savons, que leurs Prêtres étoient très-mystérieux, et ne découvroient point aux étrangers les élémens de leur théorie. Il est naturel de penser, qu'un peuple, qui avoit autant de génie et de suite dans ses observations, a dû porter loin l'Astronomie, qui étoit la grande science des Prêtres; sans cela auroit-il passé chez les autres peuples pour l'inventeur mêmes de la science. Le climat de l'Egypte étoit très-favorable à ces observations, et les besoins du culte encore plus que ceux de l'Agriculture les rendoient nécessaires. Je dis de plus, que rien ne nous prouve, que les Tables, dont se servent les Indiens, soient l'ouvrage des anciens Brachmanes, et le résultat de leurs observations. En effet, il est très-possible que les Savans de l'Inde ayent reçu cette science soit des Chaldéens, soit des Egyptiens, et cela dès la plus haute antiquité. Car enfin, on ne peut pas douter, que l'Inde autrefois n'ait communiqué facilement avec l'Egypte, par la mer Rouge. Ce qui feroit même croire, que les Indiens ne sont pas les inventeurs des méthodes qu'ils employoient, c'est qu'ils n'y ajoutent rien, et qu'ils font machinalement leurs calculs, comme des hommes dressés à faire usage d'une machine créée par d'autres. Mais enfin, quand bien même encore ils seroient les inventeurs de leurs méthodes, il ne s'ensuivroit pas pour cela, qu'ils fussent les inventeurs des figures Hiéroglyphiques tracées dans la Sphère, qui en sont absolument indépendantes, comme nous l'avons déjà observé.

Ce qui nous détermine à les rapporter aux Egyptiens, c'est d'abord, que les Auteurs anciens leur en font honneur; c'est qu'on y trouve des symboles consacrés également dans leurs Temples et dans les Cieux; ce qui lie essentiellement l'Astronomie de ces peuples à leur culte. C'est que, si les Indiens étoient les inventeurs de ces signes, l'Eléphant et d'autres animaux particuliers à l'Inde devroient naturellement s'y trouver. C'est que l'écriture hiéroglyphique s'est conservée et a été employée en Egypte, plus que par-tout ailleurs, et que les figures des Astérismes, remontent aux siècles, où cette écriture étoit en usage et qu'elles en font partie. C'est que le Zodiaque Indien, imprimé dans les Transactions Philosophiques, offre le poisson Oxyrinque uni au Capricorne, et que ce Poisson est un Poisson du Nil, honoré d'un culte spécial dans les Temples de l'Égypte. Enfin, il est une dernière considération, c'est qu'il est une époque, dans la suite des siècles, qui nous ont précédé, où le Zodiaque, tel que nous l'avons, donne une correspondance, en grande partie complète, avec l'état du Ciel et celui de la terre et cela en Égypte.

Il est vrai, qu'il faut remonter bien au-delà des époques chronologiques, qui nous sont connues. Mais, outre que nous avons fait voir, par l'explication des anciens Poèmes, qu'on s'est étrangement mépris en fait de chronologie, et qu'il nous est difficile de remonter

bien loin, pour établir des dates sûres, nous répéterons ici, que dans un monde éternel, on ne doit jamais être embarrassé par l'antiquité des époques. Laissons ces scrupules à ceux qui croient, que la divinité a limité la durée de cette immense machine, qu'elle remplit d'elle-même, à cinq ou six mille tours d'une très-petite Planète. Dans l'univers Dieu, dans l'univers éternel, tel que Pline et les plus savans Philosophes l'ont conçu, on ne compte point de date. Le temps n'y est pas divisé; il marche en masse, comme la nature, qui ne connoît ni passé ni avenir, et dans laquelle tout est présent. Les durées sont proportionnées aux masses, et l'éternité y correspond à l'immensité. Il seroit même possible, qu'en faisant partir la division primitive du Capricorne, placé au Solstice d'été, il y eût déjà plusieurs périodes de 25,000 ans d'achevées; car nous n'osons répondre, que celle-ci soit la première, et que nous ne soyons qu'au huitième mois, ou au huitième signe de la grande période de 25,000 ans, qui date du Capricorne. Néanmoins, nous le présumons, quant à l'origine du Zodiaque; car il n'est guères vraisemblable, que les sciences se conservent dans un même pays, pendant un si long espace de temps. Tout change dans la nature: les Arts et les Sciences, comme le Soleil, promènent leur lumière autour du Globe, durant l'immensité des siècles. Tel pays, qui jouissoit de leur lumière bienfaisante, passa ensuite dans la nuit de l'ignorance et de la Barbarie. Ce sont ces réflexions, qui nous ont fait reculer seulement de quatorze à quinze mille ans, avant notre siècle, l'invention, non pas de l'Astronomie, mais celle des figures Hiéroglyphiques, tracées dans le Zodiaque, que les Grecs ont reçu des Egyptiens et des Chaldéens, et que nous avons encore aujourd'hui.

Quant aux autres figures, ou aux Constellations extrazodiacales, nous convenons, qu'il en est plusieurs, qui sont des siècles postérieurs, et dont l'origine ne remonte pas à une si haute antiquité. Nous en parlerons dans le traité suivant, et nous rappellerons les diverses fables, qu'on a pu faire dessus, ainsi que sur les signes du Zodiaque, et dans lesquelles on leur attribue une origine historique, qui n'est autre chose que le résultat des diverses fictions, qui ont été faites dessus par différens poètes.

TABLEAU HISTORIQUE,

EXPLICATIF ET NOMINATIF

DES SIGNES DU ZODIAQUE.

TABLEAU HISTORIQUE,

EXPLICATIF ET NOMINATIF

DES SIGNES DU ZODIAQUE,

ET DES AUTRES CONSTELLATIONS,

Précédé d'un Traité abrégé de la Sphère *et des Divisions du* Zodiaque.

DE LA SPHÈRE,

ET DE SES PARTIES.

PREMIERE SECTION.

Après avoir proposé nos conjectures sur l'antiquité du Zodiaque, et sur l'origine des images qui y ont été tracées, ainsi que dans les autres parties du ciel, il est naturel que nous fassions connoître ces diverses images, ou figures symboliques, connues sous le nom de Constellations, et que nous donnions les noms différens qu'elles ont portés, et un précis des petites fables qu'on a faites dessus. Mais avant d'entrer dans ces détails, nous croyons devoir offrir au lecteur un tableau abrégé de la Sphère et de ses divisions, connoissance que nous jugeons indispensable, pour l'intelligence de notre travail. Peut-être auroit-on désiré que ce petit traité fût mis à la tête de l'ouvrage, pour initier le lecteur à la connoissance des phénomènes cosmiques. Mais outre que c'eût été interrompre le plan de notre grand travail, et couper le fil de nos idées, nous avons atteint en grande partie ce but, dans les premiers chapitres du second livre, en traçant la manière dont l'homme a créé ses idées sur la nature et sur les mouvemens de la Sphère et des différens corps lumineux, dont

l'azur des cieux est semé. Ce que nous dirons ici ne sera pas une répétition, mais un précis plus didactique, que le lecteur pourra toujours consulter, lorsqu'il voudra donner à ces notions plus de suite et de méthode.

De la Sphère.

On appelle Sphère une boule, un solide arrondi dans tous les sens, une surface dont tous les points de la convexité et de la concavité sont également éloignés d'un point commun, auquel aboutissent tous les rayons, et que l'on appelle centre. La terre est ce point relativement à la concavité des cieux, sur laquelle sont disséminés les Astres, et où les corps lumineux paroissent voyager. Tous les rayons de lumière, qui partent de cette voûte, viennent se réunir dans l'œil de l'observateur placé sur la terre, laquelle n'est, relativement à lui, qu'une surface plane et circulaire, dont il occupe le centre. La circonférence de cette surface, prolongée dans les cieux, coupe circulairement la Sphère céleste en deux moitiés; l'une visible qui s'élève au-dessus de nos têtes, et l'autre invisible qui s'abaisse au-dessous de nos pieds, et au-dessous de la surface plane, que nous foulons en marchant. Là s'arrêtent nos regards, qui ne peuvent jamais voir, que la moitié de la Sphère concave, dont nous occupons le centre, et dont l'autre moitié nous est éternellement cachée, quand nous restons en place, par la surface en apparence plane, sur laquelle nous appuyons nos pas, ou par l'épaisseur de la terre.

De l'Horizon.

Ce cercle, qui termine notre vue tout autour de nous, qui semble posé sur la cime des montagnes éloignées qui nous environnent, et soutenir la calotte sphérique, qui s'élève au-dessus de nos têtes, se nomme en Grec, l'Horizon; en Latin, le cercle terminateur: car il est le terme de notre vue, à partir du sommet des cieux, dans quelque sens que s'abaissent nos regards, en descendant de la voûte sphérique qui nous enveloppe, jusqu'à quatre-vingt-dix degrés de ce sommet. C'est là l'Horizon sensible: car l'Horizon visible peut, par des circonstances locales, borner notre vue plus haut.

Zénith et Nadir.

Ce point, que j'appelle sommet des cieux, est celui qui est placé perpendiculairement sur nos têtes, et que la direction d'un fil à plomb marque toujours dans le ciel. Les Arabes le nomment Zénith. Le prolongement du fil à plomb à travers la surface, que nous foulons aux pieds, passeroit par le centre de la terre, et iroit fixer dans l'autre moitié du ciel, qui est sous nous, un point opposé, qui aboutiroit aussi au sommet de la voûte invisible. On le nomme Nadir. C'est le Zénith de ceux qui habitent l'hémisphère opposé au nôtre, et qui appuient leurs pas sur la partie de la terre, qui forme comme le revers de la surface en apparence plane, que nous foulons aux pieds.

Antipodes.

Ces peuples s'appellent nos *Antipodes*, ou peuples dont les pieds sont opposés aux nôtres. J'ai dit de la surface en apparence plane: car ceci n'est qu'une apparence. La terre, dans la réalité, est elle-même un corps presque sphérique ou une grosse boule, dont la surface est habitée dans tous les sens. Mais quand on considère un point de cette surface, d'un petit nombre de lieux de rayon, la courbure de la terre approche sensiblement d'un plan et paroît telle à l'œil, sur quelque point de la terre, que l'on suppose placé l'observateur. Ainsi l'homme qui feroit le tour de la terre, voyageant réellement sur la surface

courbe d'un corps sphérique, croiroit néanmoins toujours marcher sur un plan indéfiniment prolongé. La ligne perpendiculaire, qui passe par sa tête et ses pieds, et qui aboutit au Zénith et au Nadir, auroit l'air de se mouvoir constamment parallellement à elle-même, quand il ne considéreroit que la terre. Mais s'il regardoit aux cieux, il verroit bientôt qu'elle ne passe pas par les mêmes points; que son extrémité paroît mobile comme lui; et qu'elle forme des angles avec sa première direction, angles d'autant plus grands, qu'il a fait sur la terre plus de chemin, de manière qu'il arriveroit un moment où l'angle deviendroit de cent quatre-vingt degrés, c'est-à-dire que les deux directions n'en feroient plus qu'une, continuée dans les deux sens opposés. C'est alors que son ancien Zénith deviendroit son Nadir, et son ancien Nadir un nouveau Zénith. Alors il auroit parcouru la moitié de la circonférence du globe terrestre, et ses pas s'appuieroient sur la terre, en sens opposé à celui dans lequel ils s'y appuyoient, au moment de son départ. Alors il seroit arrivé aux antipodes du lieu d'où on le suppose parti. Il auroit un nouvel Horizon, au-dessus duquel s'éleveroit la moitié du ciel, qui dans la première position lui étoit invisible, et au-dessous duquel s'abaisseroit celle qui étoit auparavant visible. Alors il verroit tous les corps célestes, qui sont disséminés sur la voûte qui lui avoit été d'abord invisible, et il ne verroit plus aucun de ceux qui éclairoient la voûte, qui lui avoit été d'abord visible. C'est ainsi qu'en parcourant la moitié de la circonférence du globe terrestre, il seroit parvenu à voir toute la circonférence de la sphère concave, qui enveloppe la terre dans tous les sens. Sans cela, s'il eût toujours resté fixe au centre du même horizon, il eût été condamné à ne voir jamais que la moitié des corps célestes, en supposant toutefois que les corps célestes, et la voûte à laquelle ils semblent attachés, fussent sans mouvement, et que le globe terrestre, sur lequel il est placé lui-même, fût immobile. Heureusement pour lui cela n'est pas, et il n'a pas besoin de voyager, pour que les corps des diverses parties de la Sphère céleste deviennent visibles pour lui. Il y a un mouvement réel de la part de la terre, sur laquelle s'appuient ses pas, et conséquemment de tout l'Horizon, dont il est lui-même le centre. Ce mouvement réel et circulaire de la terre, et de l'Horizon terrestre, lui cache et lui découvre successivement les diverses parties du ciel, comme s'il voyageoit lui-même autour de la terre immobile, comme nous l'avions supposée d'abord. Lorsque la terre, tournant sur elle-même, aura fait une demi-révolution, il se trouvera exactement placé, relativement au ciel, comme s'il eût parcouru sur la terre, une demi-circonférence du globe. Il aura sur sa tête la voûte qui étoit d'abord dessous, et dessous, la voûte qui étoit dessus, en supposant néanmoins qu'il soit placé sur la terre, à égale distance des deux pivots sur lesquels roule la terre.

Pôles.

Ces pivots se nomment les Pôles de la terre; et la circonférence circulaire, qui environne la terre, et qui se trouve placée à égale distance des deux pivots, se nomme l'Equateur terrestre.

Equateur.

Ce que je dis ici s'applique donc à ceux qui habitent sous l'Equateur terrestre; les autres participent à ce phénomène plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus ou moins éloignés de ce cercle équatorial, ou pour parler en termes de l'art, en raison inverse de leur latitude sur la terre.

Ce mouvement réel de la part de la terre autour de son axe, ou autour de la ligne, que l'on suppose passer par

son centre et aboutir aux deux pivots, sur lesquels elle roule, se répète aux cieux, et y produit un mouvement apparent, que l'observateur peu instruit, qui se croit sur une terre immobile, prend pour un mouvement réel. L'axe de la terre prolongé, ou la ligne droite qui, passant par le centre, enfile dans sa direction les deux pivots, va marquer deux points fixes aux cieux, l'un dans l'hémisphère visible, et l'autre dans l'hémisphère invisible, qui deviennent les pivots apparens du mouvement apparent de la Sphère céleste. Il en est de même de l'Equateur terrestre ou du cercle, qu'on imagine sur la terre placé à égale distance des deux pivots terrestres. Il se répète aux cieux, et il y devient un grand cercle, qui se meut avec un mouvement très-rapide, et qui coupe la Sphère céleste, à égale distance des deux pivots apparens, ou des deux Pôles célestes. J'ai parlé de lignes, d'axes, et de grands cercles qu'on imagine : car il n'y a rien ici qui ne soit le fruit de l'imagination. Il n'y a de réel et de sensible à l'œil, que la voûte des cieux, qui elle-même, rigoureusement parlant, n'est qu'une illusion optique ; que la surface de la terre, que le mouvement qui se manifeste à nous, et que le cercle de l'Horizon, qui semble être le terme de ces mouvemens, ou au moins qui nous empêche de les suivre dans la totalité de la rotation des cieux.

Non-seulement l'Equateur terrestre se répète dans les cieux, et devient un immense Equateur céleste ; mais encore tous les cercles parallèles à l'Equateur terrestre, qu'on appelle cercles de longitude, se répètent aussi et deviennent aux cieux des parallèles à l'Equateur, que coupent perpendiculairement les cercles de déclinaison, lesquels fixent la position des astres, relativement à l'Equateur céleste, comme les cercles de latitude et de longitude sur la terre déterminent celle des villes relativement à l'Equateur terrestre et au premier Méridien.

Car il est bon d'observer, que ce qu'on appelle sur la terre latitude, s'appelle au ciel déclinaison, comme ce qu'on y appelle longitude, ou distance au premier méridien, répond au ciel à ce qu'on appelle ascension droite, ou distance au Colure des équinoxes, ou au point d'*Aries*, compté le long de l'Equateur. Ce cercle équatorial partage la Sphère en deux hémisphères, l'un boréal, l'autre austral, et les écarts de chaque côté de ce cercle, s'appellent déclinaisons boréales ou australes, suivant que les astres sont sur les cercles qui s'éloignent de l'Equateur vers le nord ou vers le midi.

Ces cercles parallèles, en s'éloignant de l'Equateur, vont en diminuant de circonférence, jusqu'à ce qu'ils se rétrécissent assez, pour n'être plus qu'un point. C'est le Pôle ou le pivot, point circulaire sans étendue, comme sans mouvement apparent, mais qui est le centre du mouvement apparent de tous les autres cercles, et qui nous marque aux cieux le point autour duquel roule toute la machine du monde.

Il est placé, dans ces siècles-ci, près de l'extrémité de la queue de la petite Ourse, constellation dont nous aurons bientôt occasion de parler. On le nomme Pôle Arctique ou de l'Ourse, Pôle du nord, Pôle boréal ou septentrional, Pôle élevé sur notre horizon, par opposition au Pôle Antarctique, ou de la voûte invisible, qui est autant abaissé au-dessous, que celui-ci est élevé au-dessus.

Latitude terrestre.

Son élévation, à Paris, est de 48 degrés 50 minutes. C'est la latitude de Paris, ou la distance perpendiculaire, qui sépare le cercle parallèle sur lequel est Paris, de l'Equateur ou du grand cercle terrestre, auquel est parallèle le cercle sur lequel se trouve Paris : car la hauteur du Pôle céleste, ou son élévation au-dessus de l'Horizon, pour un lieu donné, est toujours égale à sa latitude, et l'exprime.

Cercle Arctique.

Depuis ce point jusqu'à terre, ou jusqu'à l'Horizon, on conçoit un rayon de 48 degrés 50 minutes, qui se mouvant circulairement autour du Pôle en tout sens engendre un cercle, qui comprend les routes de tous les astres, qui ne sont pas éloignés du Pôle de plus de 48 degrés 50 minutes. Ce cercle étoit appelé par les anciens le cercle Arctique (1). On sent bien que ce cercle varioit de grandeur, à raison du plus ou moins de latitude, ou d'élévation du Pôle, qu'avoit un pays donné. Il touchoit l'Horizon en un point par sa partie la plus basse, de manière que le plan de l'Horizon devenoit plan tangent à la circonférence inférieure du cercle Arctique, qu'il ne faut pas confondre avec le cercle polaire. De la nature même de ce cercle, il résulte que tous les astres, qui étoient inclus dans cette calotte sphérique, jusqu'au Pôle qui en étoit le centre, comme il l'étoit de tous les autres cercles, étoient perpétuellement au-dessus de l'Horizon de ce pays-là, puisque le cercle, qui les renfermoit tous, n'étoit pas lui-même échancré par l'Horizon, et n'avoit avec lui qu'un point de contact. Donc tous ces astres sembloient se mouvoir circulairement dans l'intérieur de ce cercle Arctique, tantôt en haut, tantôt en bas, mais toujours dans l'hémisphère supérieur et visible. De ce nombre sont pour nos pays, les Ourses, le Dragon, Céphée, Cassiopée, une grande partie du Cocher, Persée.

En général tous les astres, dont la déclinaison est plus grande que le complément de la hauteur du Pôle, ou dont le complément de la déclinaison est plus petit que la hauteur du Pôle de même nom, sont perpétuellement sur l'Horizon, et ne peuvent ni se lever ni se coucher. On appelle complément de la déclinaison et de la hauteur du Pôle, ce qu'il s'en faut que la déclinaison et la hauteur du Pôle égalent 90 degrés. Aussi à Paris, tout astre qui a plus de quarante-un degrés dix minutes de déclinaison, complément de quarante-huit degrés cinquante minutes, hauteur du Pôle, ne se couche jamais. Au delà de ce cercle, les astres qui sont éloignés du Pôle de plus de quarante-huit degrés cinquante minutes, ou de l'Equateur moins de quarante-un degrés dix minutes, descendent sous l'Horizon, et y achèvent une partie plus ou moins grande de leur révolution, à proportion qu'ils sont plus éloignés du Pôle ou plus près de l'Equateur; cercle coupé exactement en deux par l'Horizon.

Les astres placés dans l'Equateur circulent par le mouvement apparent le plus rapide, comme étant situés dans un des grands cercles de la Sphère, et devant achever leur révolution dans le même espace de temps, que ceux qui sont placés dans les plus petits, et qui, par la même raison, semblent circuler plus lentement. L'Equateur étant un grand cercle de la Sphère, ainsi que l'Horizon, comme tous les grands cercles d'une Sphère quelconque se coupent nécessairement en deux parties égales, la moitié de l'Equateur est toujours sur l'Horizon, et l'autre moitié dessous; de façon que les astres, qui circulent dans l'Equateur, sont visibles pendant une moitié de leur révolution, et invisibles pendant l'autre. Donc les cercles des astres, qui ne sont pas dans l'Equateur, sont coupés inégalement par l'Horizon. L'effet de cette inégalité est, que la partie élevée au dessus de l'Horizon soit la plus grande, pour tous les astres, qui sont dans la partie boréale ou entre l'Equateur, et le cercle Arctique, sous lequel la totalité du cercle est entièrement au dessus de l'Horizon. C'est le contraire, pour ceux qui sont au delà de l'Equateur, ou sur les parallèles

(1) Procl. c. 2.

qui se trouvent entre ce cercle, jusqu'à la distance de quarante-un degrés dix minutes, élévation de l'Equateur au-dessus de l'Horizon, quand celle du Pôle est de quarante-huit degrés cinquante minutes. A ce terme commence le cercle Antarctique, qui comprend les astres toujours visibles chez nos Antipodes. Là les routes des astres sont tellement coupées par l'Horizon, qu'elles finissent par n'avoir plus qu'un point de contact avec lui, par leur partie supérieure, et que le reste, ou plutôt la totalité de leur cercle, est entièrement abaissé sous l'Horizon. Au-delà de cet éloignement de l'Equateur, c'est-à-dire, de quarante-un degrés dix minutes pour Paris, tous les astres jusqu'au Pôle inférieur ou Antarctique sont invisibles pour nous. Ainsi, depuis le Pôle élevé ou le Pôle boréal, jusqu'à quarante-huit degrés cinquante minutes d'éloignement du Pôle, les astres sont toujours sur notre Horizon, et seroient toujours visibles, si le soleil ne nous empêchoit pas de les voir, en les éclipsant par la lumière du jour. Mais dès que le crépuscule, qui précède la nuit, commence, on les apperçoit, jusqu'au crépuscule du matin; et cela dans toutes les saisons, et tous les jours. Les astres, qui se trouvent placés depuis ce cercle jusqu'à l'Equateur, ne sont pas visibles, durant toute leur révolution; mais néanmoins ils le sont dans une grande partie, et ils sont cachés moins de temps, qu'ils ne sont visibles; et cela à proportion qu'ils sont plus éloignés de l'Equateur, ou moins distans du Pôle élevé. Dans l'Equateur ils sont autant de temps cachés, qu'ils sont visibles. Au-delà de l'Equateur, en allant vers le Pôle abaissé, ils sont plus long-temps invisibles, qu'ils ne sont visibles, tellement qu'au-delà de la distance à l'Equateur de quarante-un degrés dix minutes pour Paris, ils cessent d'être visibles. La durée de leur apparition est d'autant plus courte, qu'ils sont plus éloignés de l'Equateur, ou qu'ils ont plus de déclinaison, puisqu'on appelle déclinaison, pour les astres, la distance perpendiculaire de leur parallèle au cercle de l'Equateur, qui est le terme *zero* de toutes les déclinaisons, soit au Nord, soit au Midi, ou soit boréales, soit australes. C'est non seulement la distance, dont les astres sont de l'Equateur, ou leur déclinaison qui fait varier la durée de leur apparition sur notre Horizon; mais cette durée varie encore par la position, où se trouve placé sur la terre l'observateur, ou la position respective de son Horizon avec l'Equateur et avec le Pôle.

Sphère parallèle.

Car il y a trois manières, dont l'Horizon peut être placé relativement au Pôle. Si l'observateur est au Pôle même de la terre, ce qui est presqu'impossible, car jusqu'à présent on n'y a pas pénétré, alors il a sur sa tête le Pôle céleste, et l'Equateur céleste est dans son Horizon. Donc tous les astres, se mouvant dans des parallèles à l'Equateur, paroissent se mouvoir là aussi dans des routes parallèles à l'Horizon, ou dans des Azimuths, puisque l'Horizon et l'Equateur sont confondus dans cette supposition. Donc il n'y a pour lui ni lever ni coucher des astres, si ce n'est pour les Planètes, qui tantôt voyagent au-dessus, tantôt au-dessous de l'Horizon. Cette position s'appelle Sphère droite. Le Soleil, qui est six mois au-dessus de l'Equateur, se trouve aussi six mois de suite au-dessus de l'Horizon d'un tel observateur; et réciproquement six mois au-dessous, puisqu'il voyage aussi pendant six mois au-dessous de l'Equateur.

Sphère droite.

Pour celui, qui est sur l'Equateur terrestre, et qui conséquemment voit circuler perpendiculairement sur sa tête, et par son Zénith, l'Equateur céleste, il voit les astres de l'Equateur et tous ceux des parallèles à l'Equateur s'élever perpendiculairement sur son Horizon; ce qui s'appelle avoir la Sphère droite ou perpendiculaire.

perpendiculaire. Comme l'Equateur ne peut être coupé qu'en deux parties égales par l'Horizon, parce qu'ils sont tous deux des grands cercles, et qu'il est de la nature des grands cercles de se couper également ou en deux portions égales, il y a donc une moitié de la route des astres cachée, et l'autre visible. En effet, dans cette position, ces deux grands cercles, étant perpendiculaires l'un à l'autre, passent par le Pôle l'un de l'autre ; puisque tout Pôle est placé perpendiculairement au plan de chaque cercle, dont il est Pôle. Donc, de même que l'Equateur passe par le Zénith de cet observateur, ou par le Pôle de son Horizon, de même l'Horizon passe par les Pôles de l'Equateur, qui sont ceux du monde ; mais il ne peut passer par les Pôles, qu'il ne passe par les extrémités de la ligne, qu'on appelle Axe, et qui enfile les centres de tous les petits cercles parallèles à l'Equateur. Donc tous ces cercles, qui sont les routes des divers astres, et sur lesquels ils sont placés, à une distance proportionnelle à leur déclinaison, sont coupés par le centre, et conséquemment en deux par l'Horizon. Donc ils sont visibles durant la moitié de leur révolution, et invisibles pendant l'autre moitié, à quelque distance qu'ils soient placés du Pôle, ou quel que soit leur déclinaison. Voilà quels sont les phénomènes de la Sphère droite, ou de la position de la Sphère, pour un observateur situé sur l'Equateur terrestre, ou sous ce qu'on appelle la Ligne.

Sphère oblique.

Il est une troisième position de la Sphère ; et celle-là est la plus commune. C'est la position oblique ou celle d'un homme, qui n'habite ni sous le Pôle, ni sous la Ligne, mais dans tous les points, ou sous toutes les latitudes intermédiaires ; à Paris, par exemple, près du quarante-neuvième degré de latitude. Là, tous les astres se meuvent obliquement, et tiennent des deux directions, savoir, de la direction parallèle, qui est celle de l'habitant du Pôle, et de la direction perpendiculaire, qui est celle de celui qui vit sous la Ligne. La direction oblique des astres approche plus ou moins du parallélisme, et de la perpendicularité, que l'observateur habite plus ou moins près du Pôle ou de l'Equateur. A l'Equateur, les astres restent visibles douze heures, et douze heures invisibles. Au Pôle, ceux qui sont visibles le sont toujours ; mais on n'y voit que la moitié des Etoiles. Dans la position oblique, ils sont visibles treize, quatorze heures, etc. jusqu'à vingt-quatre heures. Ceux qui passent ce terme sont toujours visibles. Cette progression de durée de l'arc visible d'un astre, appliqué au Soleil, qui s'avance d'un Tropique à l'autre, et qui, par son mouvement en déclinaison, produit une augmentation ou une diminution de durée pour les jours et les nuits, donne une progression ou échelle graduée, de demi-heure en demi-heure, pour la plus grande durée des jours.

Climats.

C'est cette échelle qui détermine les climats. Ainsi l'observateur, qui s'éloigne de l'Equateur et qui s'achemine vers un des Pôles, lorsqu'il a voyagé assez, ou acquis assez de latitude terrestre, pour que la durée de son plus grand jour excède d'une demi-heure celle du plus grand jour sous l'Equateur, laquelle est constamment de douze heures, alors il est arrivé à la fin du premier climat, et il va passer au second. Lorsqu'il aura son plus long jour de treize heures, il aura passé le second climat, et il se trouvera au commencement du troisième etc. Ainsi l'habitant de Paris, qui a son plus grand jour de seize heures, ou dont le plus grand jour excède douze heures de la quantité de huit demi-heures, a franchi le huitième climat, et il est au commencement du neuvième. Lorsqu'on passe le

cercle polaire, où les plus grands jours vont à vingt-quatre heures, à plusieurs jours, à plusieurs mois, jusqu'à ce qu'ils deviennent au Pôle des jours de six mois, alors les climats ne se comptent plus que par mois. Chaque accroissement d'un mois, dans la durée du jour, donne un nouveau climat. Voilà à quoi se réduit la théorie des climats, laquelle dépend de la latitude du lieu qu'on habite, et de la durée du plus grand jour, relativement à ce lieu. L'Equateur est le point *o* des climats, et les Pôles en sont le *maximum*. On sent, que le changement de climat influe sur la durée de l'apparition de tous les astres fixes ou mobiles; qu'il nous en cache, que nous voyons; qu'il nous en découvre, que nous ne voyons pas; qu'il en rend visibles toujours certains, qui ne l'étoient qu'en partie, en agrandissant le cercle Arctique, et qu'il en fait coucher, qui ne se couchoient jamais, en le rétrécissant.

On voit donc, que la distance des astres à l'Equateur céleste, et l'élévation du Pôle sur l'Horizon ou la latitude du lieu, où l'on observe, décident du plus ou moins de durée de leur apparition. Donc il est important de bien connoître ces deux élémens et leur position, relativement à l'Horizon, pour un lieu donné, ou à une latitude donnée. L'Horizon s'apperçoit à l'œil; c'est le terme de notre vue, quand nous sommes assez élevés, pour qu'aucun des corps terrestres, voisins de nous, ne gênent notre vue; c'est la ligne circulaire, dans laquelle le Ciel semble se confondre avec la terre, à quatre-vingt-dix degrés de distance du Zénith.

Le Pôle se reconnoîtra, dans une belle nuit, lorsque regardant au Nord, à une certaine hauteur, plus grande que la moitié du Ciel, pour Paris, on observera le centre de tous les mouvemens des étoiles autour d'un point sensiblement immobile, placé vers l'extrémité de la queue de la petite Ourse, et que l'on trouve, vers le milieu d'une ligne tirée du grand Chariot à Cassiopée, ou à la constellation brillante, qui forme une espèce d'*y* grec opposé à la grande Ourse ou au Chariot.

Quand on aura trouvé ce point, on s'éloignera de ce centre de quatre-vingt-dix degrés, ou d'un quart de cercle, et l'on rencontrera l'Equateur, ou un cercle, dans lequel les astres se meuvent sur la plus grande circonférence, et avec la plus grande rapidité possible. Il passera par Orion, près des trois Rois, constellation connue de tout le monde.

Méridien.

Le Pôle servira encore à connoître un autre grand cercle, également important; c'est le Méridien céleste, ou le grand cercle, qui partage en deux parties égales la route apparente des astres sur notre Horizon, et qui fixe le point, où ils se trouvent également distans du lieu, où ils se sont levés dans l'Horizon et de celui où ils doivent s'y coucher. Cette moitié de leur cercle apparent et de leur route visible s'appelle leur arc semi-diurne. On le trouvera, en imaginant un grand cercle qui, passant par le Pôle, passera aussi par le Zénith du lieu, où l'on observe, et qui sera conséquemment perpendiculaire à l'Horizon et à l'Equateur. Car tout grand cercle, qui passe par les Pôles d'un autre grand cercle, est perpendiculaire au plan de ce cercle, et sert à mesurer la distance perpendiculaire de tous les points, qui se trouvent sur la circonférence de ce cercle, jusqu'au plan auquel il est perpendiculaire. Ainsi tous les grands cercles, qu'on imaginera passer par le Zénith, qui est le Pôle du plan de l'Horizon, serviront à mesurer l'élévation des astres au-dessus du plan de l'Horizon. On les nomme des Verticaux. Le premier Vertical est celui qui passe par le Zénith, et par le véritable point d'Orient. Tous les cercles également, qui passent par le Pôle du monde, lequel est aussi le Pôle de l'Equateur, seront perpendiculaires à l'Equateur, et serviront à mesurer la distance

des astres à ce cercle, ou leur déclinaison. Car c'est le nom, que l'on donne à cette distance perpendiculaire. Or, comme le Méridien passe et par les Pôles de l'Equateur, autrement appellés Pôles du monde, et par le Pôle de l'Horizon, ou par le Zénith, il aura la double propriété de déterminer la hauteur des astres, lorsqu'ils sont arrivés au milieu de leur course, et au *maximum* de leur hauteur, et leur déclinaison, ou la distance, dans laquelle ils sont de l'Equateur.

L'arc du Méridien, intercepté entre le lieu de l'astre qui y arrive et l'Horizon, donne sa hauteur. La différence entre cette hauteur, et celle de l'Equateur, ou entre la hauteur méridienne des astres situés dans l'Equateur, donnera leur déclinaison, laquelle sera boréale, si l'astre passe au Méridien, plus haut que l'Equateur, et austral, s'il passe plus bas. Le Méridien terrestre est celui qui passe par les deux Pôles de la terre. La distance du lieu, où est l'observateur, à l'Equateur comptée sur ce Méridien, donne sa latitude terrestre. Tous les Méridiens terrestres viennent successivement se confondre avec le Méridien céleste chaque jour. Les anciens ont souvent fait usage des observations méridiennes, pour déterminer par les étoiles les heures de la nuit, et les saisons, et même les positions respectives des astres entre eux et avec les signes célestes, comme on peut le voir dans Hipparque. Néanmoins les observations les plus importantes étoient celles qui se faisoient à l'Horizon, soit au lever, soit au coucher. Nous insisterons donc principalement sur l'Horizon, et sur ses divisions.

Vrais points d'Orient et d'Occident, du Midi et du Nord.

L'Horizon sert à graduer la succession des points différens, où se lèvent et se couchent les astres, qui sont susceptibles de lever et de coucher, ou qui, visibles sur notre Horizon, ne sont pas compris dans le cercle Arctique. Les lieux opposés, par lesquels montent et descendent les astres, qui circulent dans l'Equateur, s'appellent les vrais points d'Orient et d'Occident. La ligne, qui passe par ces deux points et par les pieds de l'observateur, coupe à angles droits le Méridien ou une ligne tirée par ses mêmes pieds, et qui aboutit aux deux points opposés, Nord et Midi, par lesquels le Méridien coupe l'Horizon. Il en résulte une croix, au milieu de laquelle est l'observateur, et qui détermine la position des quatre points principaux de l'Horizon du lieu où il est; savoir, l'Orient, le Midi, l'Occident et le Nord.

Au point du Nord, se fait le contact de l'Horizon avec le cercle Arctique. Là se trouve le terme qui sépare les astres, qui ne se couchent jamais, de ceux qui se couchent. Là les points du lever et du coucher se confondent, pour les premiers astres susceptibles de lever et de coucher: il appartient donc autant au lever qu'au coucher. Depuis ce point jusqu'au point opposé, ou au lieu de l'Horizon coupé vers le midi par l'autre jambe du Méridien, c'est-à-dire, dans l'étendue d'une demi-circonférence, sont rangés, à la droite de l'observateur qui a les yeux tournés vers le Nord, tous les lieux différens des levers des astres, plus ou moins éloignés des points du Nord et du Midi, à raison de leur plus ou moins de déclinaison. A la gauche, depuis le même point Nord, jusqu'au point Midi, est la demi-circonférence, qui comprend tous les lieux des couchers des mêmes astres, et qui sont rangés entre eux de la même manière, et dans le même ordre, que l'étoient les lieux des levers, sur la demi-circonférence droite, ou sur le bord oriental. La ligne, qui passe par les pieds de l'observateur, et qui aboutit au vrai point d'Orient et d'Occident, après avoir coupé le Méridien ou la ligne menée du point Nord au point Midi par les pieds de l'observateur, coupe en deux parties égales ces deux demi-circonférences, sur lesquelles sont

placés les lieux des levers et des couchers. Il en résulte deux quarts de circonférence de chaque côté, lesquels se touchent au point d'Orient d'un côté, et à celui d'Occident de l'autre, et vont aboutir aux points Nord et Midi, deux points, où les levers et les couchers se réduisent en un seul point, tant pour les astres qui ne se couchent qu'un instant, que pour ceux qu'on ne voit qu'un instant. C'est sur ces deux demi-circonférences, ou sur ces quatre quarts de cercle, que les Astronomes comptent les Azimuths et les Amplitudes.

Azimuth et Amplitude.

On appelle l'Azimuth d'un astre, l'arc de l'Horizon intercepté entre le point Midi et le lieu de l'Horizon, où répond l'astre perpendiculairement à une hauteur quelconque; c'est-à-dire, entre le lieu, où le Vertical, qui passe par l'astre, coupe l'Horizon, et celui où le coupe le Méridien. Les degrés d'Azimuth se comptent sur l'Horizon, à partir du point Midi, qui est le point zéro de tous les Azimuths, tant à gauche qu'à droite du Méridien. Ainsi l'astre, qui est dans le premier Vertical, ou dans celui qui coupe l'Horizon au vrai point d'Orient, a quatre-vingt-dix degrés d'Azimuth, à quelque hauteur qu'il passe dans le Vertical. Ces observations n'occupent guères que les Astronomes. Les Amplitudes se comptent également sur l'Horizon; mais à partir des vrais points d'Orient et d'Occident, à droite et à gauche, de manière que la plus grande Amplitude est aux points Nord et Midi, et que les astres ont zéro d'Amplitude aux points Orient et Occident. L'Amplitude se distingue en Amplitude ortive et occase, suivant qu'elle fixe les lieux des levers et des couchers. Elle varie, ainsi que les Azimuths, à raison de la déclinaison des astres et de la latitude des lieux, où est placé l'observateur.

Un astre, dans sa révolution, change à chaque instant d'Azimuth et de Vertical. Un astre, dont la déclinaison est d'une dénomination différente de celle du Pôle élevé, par exemple, d'une déclinaison australe, pour nous qui habitons l'hémisphère boréal, ne peut jamais passer par le premier Vertical, ni avoir pour Azimuth un arc de quatre-vingt-dix degrés, ou un plus grand. Une étoile fixe ne change pas d'Amplitude, ni d'Azimuth à la même hauteur; mais les astres mobiles éprouvent ces changemens. Les astres qui sont dans l'Equateur n'ont pas d'Amplitude. Deux astres situés dans le même parallèle ont une même Amplitude; mais s'ils sont tous deux du même côté, relativement au Méridien, ils ne peuvent avoir en même temps, ni le même Azimuth, ni la même hauteur. Deux astres, qui sont dans un même Vertical, ont le même Azimuth; mais ils ne peuvent avoir ni la même hauteur, ni la même déclinaison, ni conséquemment la même Amplitude. L'Amplitude fut sur-tout observée par les anciens, qui s'en servirent pour fixer les saisons, par les lieux du coucher et du lever du Soleil et pour marquer le lieu, d'où souffloient les différens vents, qui sembloient dépendre du lever de tel ou tel astre.

Ce fut un des premiers moyens employés par l'Astronomie naissante, pour déterminer les Solstices et les Equinoxes. Car avant qu'on eut imaginé les Gnomons, les quarts de cercle, les Astrolabes, l'Horizon fut le grand instrument donné par la nature, pour fixer les divisions du temps en heures et en saisons. C'est sur ce cercle horizontal, que se firent les premières observations; c'est celui qu'employa l'Astronomie, que je pourrois appeler l'Astronomie des yeux. C'est lui qui a donné les Paranatellons.

Si la Terre et le Soleil n'eussent point eu de mouvement de translation, les jours et les nuits eussent été constamment de la même durée, quelle qu'elle fût pour chacun d'eux, et leur succession eût été réglée de la même manière et annoncée par les mêmes signes. Tout se

seroit reproduit dans le même ordre, chaque jour, par l'effet d'une rotation constante et uniforme. Alors les mêmes Etoiles, qui auroient paru le soir et à la fin du crépuscule un jour, y auroient reparu tous les jours ; celles qui y seroient arrivées à la fin de la première nuit, y seroient arrivées à la fin de toutes les nuits. Celles qui en auroient une fois fixé le milieu, l'auroient fixé éternellement; et l'homme, en voyant une partie de la Sphère étoilée tourner autour de lui, pendant un certain intervalle de temps, n'eût pas été embarrassé de marquer la succession des temps, et de ses plus petites divisions, par celle des Etoiles. Les observations d'une nuit lui auroient servi pour toutes les autres, et le lever ou le coucher de tel ou tel astre lui eût donné telle ou telle heure, ou tel et tel instant de la nuit; mais il n'en étoit pas ainsi. Le centre du jour, qu'occupe toujours le Soleil, et celui de la nuit, qui est à la partie du Ciel diamétralement opposée, étoient mobiles, et s'avançoient constamment en deux sens, par un mouvement oblique, qui les plaçoit plus à l'Orient tous les jours, et plus éloignés ou plus rapprochés de l'Equateur, et conséquemment tantôt plus haut, tantôt plus bas. Il résultoit de là une variation dans la durée des jours et des nuits, et dans les instans du lever et du coucher du Soleil. Mais toutes ces variétés étant périodiques, et se reproduisant constamment les mêmes, au bout d'un certain temps, on appliqua à cette période, appelée année, qui renfermoit toutes ces inégalités, ce qu'on n'avoit pu appliquer à la période journalière ou à la rotation de la terre sur elle-même. Alors les mêmes astres devinrent signes indicatifs des diverses divisions de la révolution annuelle, connues sous les noms de saisons et de mois. On étoit sûr que, toutes les fois que tel astre, à la fin ou au commencement précis de la nuit, arrivoit à l'Horizon, soit à son lever, soit à son coucher, le jour avoit telle ou telle durée; la chaleur telle ou telle intensité; et la terre prenoit telle ou telle forme. Dès-lors les astres et les observations de leurs levers et de leurs couchers devinrent de la plus grande importance pour l'homme.

Les différens groupes d'étoiles furent des annonces ou des signes, pour le cultivateur et pour le navigateur. La nature sembloit avoir tracé aux cieux la marche de ses opérations. Voilà l'origine des divers calendriers agricoles et météorologiques, dont les Prêtres s'emparèrent dans la suite ; car les Prêtres profitent de tout.

Le Soleil et la Lune, mobiles dans les cieux, et fixant, l'un le centre du jour, et l'autre celui de la nuit, quand elle est pleine ou en opposition avec le Soleil, marquèrent dans le Ciel différens points, qui se lioient à leur marche et à celle du temps qu'ils mesurent. On observa, que la route qu'ils sembloient tenir, étoit un grand cercle, qui ne se confondoit pas avec l'Equateur, ou avec le plus grand des cercles, qui roulent autour des Pôles du monde ; mais qu'elle le coupoit en deux points opposés, sous un angle constant, d'environ vingt-trois degrés et demi, et qu'elle s'écartoit de lui, jusqu'au vingt-troisième ou vingt-quatrième degré de déclinaison, soit au Nord, soit au Midi de l'Equateur. Là étoient fixés les points de retour; car le Soleil, après s'être écarté de l'Equateur de cette quantité, y revenoit, pour s'écarter encore et y revenir ensuite, et cela tous les ans.

Tropiques.

Les cercles parallèles à l'Equateur, qui fixoient le terme de ses plus grands écarts de l'Equateur, à une distance de vingt-trois degrés et demi de chaque côté, s'appelèrent Tropiques. Ils prirent, il y a deux ou trois mille ans, les noms de Tropiques du Cancer et du Capricorne, parce que c'étoit dans ces signes, que se trouvoit le Soleil, lorsqu'il revenoit sur ses pas. Les points Tropiques, dans lesquels la déclinaison du Soleil, soit bo-

réale, soit australe, arrivoit à son *maximum*, étoient éloignés de quatre vingt-dix degrés des points d'intersection de la route du Soleil avec l'Equateur.

Ces points d'intersection s'appeloient points Equinoxiaux. On appella souvent aussi les signes, qui y répondoient, signes Tropiques (1), parce que c'étoit-là que commençoit le changement des saisons.

Colures.

Les cercles, qui passoient par le Pôle du monde ou de l'Equateur, et par les points Equinoxiaux et Solstitiaux, s'appelèrent Colures; Colures des Equinoxes, quand ils passoient par les points Equinoxiaux; Colures des Solstices, quand ils passoient par le Pôle de l'Ecliptique et par les signes appelés Tropiques par excellence, tels que le Cancer et le Capricorne. Ces deux derniers, passant en même temps par les Pôles de l'Equateur, et par ceux de l'Ecliptique, devenoient également propres à mesurer la déclinaison des astres, ou leur distance à l'Equateur; et leur latitude, ou leur distance à l'Ecliptique. Les Colures des Equinoxes, perpendiculaires seulement au plan de l'Equateur ou de la route diurne et apparente du Soleil, ne mesuroient que la distance de l'astre, au plan de l'Equateur, ou ce qu'on appelle sa déclinaison. Le Colure des Solstices au contraire mesuroit la latitude et la déclinaison des astres, qui sont placés dessus. La déclinaison de ces astres étoit l'arc du Colure, intercepté entre eux et le plan de l'Equateur; leur latitude, l'arc du même Colure, intercepté entre eux et la route du Soleil ou l'Ecliptique. Quand le Colure des Solstices venoit à se confondre avec le Méridien, ou à passer par le Zénith d'un lieu donné, alors, comme il passoit par trois Pôles différens, c'est-à-dire, par celui de l'Ecliptique ou de l'orbite annuelle du Soleil, par celui de l'Equateur ou du Monde, et par le Zénith, qui est le Pôle de l'Horizon, il étoit perpendiculaire aux plans de ces trois cercles, et servoit conséquemment à mesurer la distance d'un Astre à chacun de ces plans, distance, qui s'appelle latitude, quand il s'agit de l'Ecliptique, déclinaison, quand il s'agit de l'Equateur, et hauteur, quand il s'agit de l'Horizon. Les Colures des Equinoxes et des Solstices se coupent, sous un angle droit, et fixent les quatre points de l'orbite du Soleil, où commencent les saisons.

Les anciens se servoient des Colures et des Tropiques, pour fixer la position des constellations, relativement à ces signes, comme on peut le voir par Aratus, et par tous ceux qui l'ont commenté. On examinoit, si quelqu'un des Colures ou des Tropiques passoit par telle ou telle constellation, ou de combien il en étoit éloigné. On y joignoit aussi les rapports du lever ou du coucher des constellations, avec le lever et le coucher des signes, et quelquefois même avec leur passage au Méridien. Nous avons substitué des méthodes plus précises; savoir, celles des longitudes et des latitudes, et celles des ascensions droites et des déclinaisons. Les premières fixent les rapports de distance des Astres au plan de l'Ecliptique, et au cercle qui passe par son Pôle, et par l'Equinoxe de Printemps. Les secondes déterminent leur distance au plan de l'Equateur, et au même point Equinoxial, ou au cercle de déclinaison, qui y passe. Cette dernière détermination répond à la détermination des points de la terre, relativement à son Equateur et à son premier Méridien, ou par latitudes et par longitudes terrestres.

L'Angle formé au centre de la terre par l'axe de l'Equateur, et par celui de l'Ecliptique, comprend une calotte Sphérique, dont le Pôle du monde est

(1) Manil. l. 3, v. 629.

le centre, et dont la circonférence passe par le Pôle de l'Ecliptique ; le cercle, qui termine cette calotte est parallèle à l'Equateur, et s'appelle *Cercle polaire*. Ceux qui, sur la terre, sont placés sous ce cercle, sont dits habiter sous le Cercle polaire. Il leur arrive tous les ans de voir un jour le Soleil vingt-quatre heures sur leur Horizon, et au bout de six mois, d'être un jour sans le voir. Il y a deux cercles de cette espèce ; l'un près du Pôle élevé, l'autre près du Pôle abaissé. Car l'axe du monde, et celui de la route du Soleil, se croisant au centre de la terre, vont aboutir, en divergeant, sous un angle de vingt-trois degrés et demi, au deux extrémités du Ciel.

Zones.

L'espace terrestre compris dans ces calottes Sphériques, s'appelle *Zones glaciales*. Les deux bandes interceptées, entre elles et les Tropiques de chaque côté, forment les Zones tempérées; et la large bande de la terre, comprise entre les plus grands écarts du Soleil, dans son éloignement de l'Equateur, soit à droite, soit à gauche, ou entre les Tropiques, se nomme *Zone torride*, ou brûlante.

L'obliquité de la route annuelle et apparente du Soleil produit la variation de durée du jour, d'intensité de la chaleur, et décide de la marche des saisons et de la température de l'air.

L'élévation du Pôle est aussi un des élémens, qui contribue à produire cette variété. Elle influe encore sur la durée, plus ou moins grande, de l'apparition des Astres sur notre Horizon ; et du plus ou moins d'obliquité de leur marche ou de leur ascension ; ainsi que sur les hauteurs Méridiennes, ou sur les plus grandes hauteurs. Mais c'est le Zodiaque surtout, qui doit être observé, parce qu'il renferme en lui la route de tous les Astres mobiles, et les causes premières de la génération et de la destruction des Etres créés ici-bas.

SECTION DEUXIÈME.

DU ZODIAQUE.

LE Zodiaque est une bande circulaire des Cieux, divisée en douze parties égales, de trente degrés chacune, lesquelles sont figurées par douze Images, connues sous les noms de *Belier*, *Taureau*, etc. C'est dans cette bande, d'environ dix-huit degrés de largeur, et qui coupe l'Equateur en deux points opposés, qu'on appelle *points Equinoxiaux*, que circulent toutes les Planètes. La route du Soleil est au milieu, et à égale distance des deux bords, qui terminent la largeur du Zodiaque. On appelle cette route la Ligne Ecliptique, parce qu'il faut que la Lune se trouve sur cette route, ou dans le point de son orbite, qui la coupe, pour qu'il y ait une Eclipse

Comme le Zodiaque ou le cercle des douze animaux comprend les routes de toutes les Planètes, qui, par leur influence et leur combinaison avec l'action toute-puissante du Soleil, dirigent le grand œuvre de la végétation et de la fatalité, et règlent les saisons; le Zodiaque a été regardé, comme une des premières causes de génération (1), et il joue un rôle important dans la Théologie ancienne. C'est dans ce cercle principalement, que circuloit l'ame du monde et des Sphères; c'est là qu'elle subissoit les différentes métamorphoses, qui exprimoient les diverses qualités et les quantités d'énergie qu'elle développoit, et les graduations différentes, suivant lesquelles son activité étoit modifiée, durant la révolution annuelle du Soleil. C'est dans ce cercle, que voyageoit le temps, et le Dieu qui nous en donne la plus belle mesure; ce temps, dont les principales époques étoient caractérisées par des symboles variés, distribués dans ses douze divisions; ce temps, qui naissoit du sein de l'éternité, sans fin lui-même, parce qu'il renaissoit toujours; fini, parce qu'il commençoit et finissoit à chaque révolution mesurée par le Zodiaque, et qui, dans sa marche en même temps créatrice et destructive, engendroit tout et détruisoit tout. C'est sur cette route, que planoit éternellement le Dieu aux douze aîles (2), et qu'il semoit la lumière et la chaleur, qui font naître et éclairent toutes les productions du temps. C'est lui qui embrassoit cette période de biens et de maux, de Lumière et de Ténèbres, que se partageoient entre eux également Ormusd et Ahriman (3).

Voilà cette fameuse carrière, où le Dieu du temps, sous le nom d'*Hercule* (4), héros infatigable, conduisant le char du Soleil, remportoit douze victoires sur douze animaux féroces, distribués dans les douze stations du Cirque annuel. Après avoir fourni cette pénible carrière, il reprenoit son immortalité et sa jeunesse, en devenant l'époux d'Hébé. Ailleurs, sous le nom d'*Osiris* et de *Bacchus*, nous l'avons vu voyager dans l'Univers, pour y faire aimer sa

(1) Ocell. Lucan. c. 2, §. 17, Edit. de Batt.
(2) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563.
(3) Zend. Avest. t. 2, p. 10-96; t. 1, part. 2, p. 414.
(4) Athenag. p. 190.

puissance

puissance et reprendre ses bienfaits. Dans une autre fable, il s'achemine à la conquête du fameux Belier à Toison-d'Or, qui appartenoit à un des fils du Soleil.

Ici on peut y voir un fleuve, qui jaillissant du Belier ou de l'Agneau, Chef des douze signes, coule sans cesse entre ses rives fécondes, sur lesquelles sont plantés des arbres, appelés *arbres de vie*, qui produisent des fruits chaque mois. Plus haut c'étoit une ville lumineuse, qui avoit douze portes et douze fondemens, appuyés chacun sur une pierre précieuse.

Dans toutes ces allégories, dans tous les poèmes et les légendes sacrées, sur le temps et sur le Soleil, qui l'enchaîne à son char, on est sans cesse forcé de reporter son esprit vers le Zodiaque, et sur les figures qui sont tracées dans chacune de ses Divisions. Il est donc à propos de connoître le nombre de ces Divisions, les diverses dénominations données à ce cercle générateur, celles des emblêmes variés, qui y sont peints, et les rapports de chacune de ces Divisions avec les autres emblêmes, qui, étant hors du Zodiaque, se lient néanmoins avec lui et avec ses parties, soit par leur lever, soit par leur coucher. C'est là ce que nous avons appelé la théorie des *Paranatellons*.

Des différens noms du Zodiaque.

Les Grecs ont appelé ce cercle *Loxos*, le cercle oblique, parce qu'il coupe obliquement l'Equateur; *Zodiacon*, ou cercle, soit de la vie, soit des animaux qui y sont dessinés. Ils le nomment les routes du Soleil (1), *Agalmatopoïos*, *Zographos*, *Peripolêsis Zodiou*, *Dodecatê-morion* (2).

Les Romains l'ont nommé *Signifer*, le cercle qui porte les signes, et dans lequel roulent les douze Images, dit Achille Tatius (3) : *Varii mutator circulus anni* (4).

Manilius l'appelle *Arx Mundi*, la forteresse du monde, parce que c'est en lui que sont concentrées les causes des générations et des destructions, dans le système de la fatalité et des influences.

Hermès l'appelle la grande Tente; *Tabernaculum* (5).

Les Egyptiens, considérant ses rapports avec la Religion, l'appeloient l'Empire des douze grands Dieux, *Tametouro en Teniphta*. Chacune de ses Divisions étoit sous l'inspection d'un de ces Dieux (6).

Les Egyptiens modernes, ou les Coptes, nomment les douze signes les *douze Tours* (7). C'est dans une semblable Tour, qu'avoit été enfermée Danaë, mère de Persée, qui est placé sur le premier signe. Peut-être sont-ce les Tours, qui couronnent la tête de Cybèle.

Les Arabes les nomment les douze Citadelles, (8) ou la Bande des douze forteresses, *Phalek al Barûgi* ou *Phelek al Burugi* (9) et *Mintaka al Burugi*, ou simplement *Mintaka*. Ce mot *Burugi* répond au mot Palais, en Persan *Kûshk*, en Latin *Arx*, et *Pyrgos* en Grec. Ils le désignent aussi sous le nom de *Nitac* et d'*Almantica* (10).

Les Syriens appellent le Zodiaque *Chudronutho de Malûshe*, le cercle des signes (11), ou l'enceinte des douze signes (12).

Chez les Hébreux et leurs Rabbins, il se nomme la roue des signes, *Ophan-Hammazzaloth*; la Sphère des signes,

(1) Aratus.
(2) Cæs. p. 20.
(3) Achill. Tat. c. 23.
(4) Lucan.
(5) Hermès in Pimandro.
(6) Kirk. Œdip. Riccioli, t. 1, p. 402.
(7) Hyde Comm. ad Ulug. p. 29--30.
(8) Riccioli, p. 402.
(9) Hyd. Comm. Ulug. p. 29—30. Salm. Præf. ann. Clim. p. 25.
(10) Bayer, t. 22.
(11) Hyde, ibid.
(12) Riccioli, p. 402.

Galgal Hammazzaloth (1); le cercle des signes, *Igghûl Hammazzaloth*; la bande ou ceinture des signes, *Ezôr Hammazzaloth*. On l'appelle aussi *Cheshebh Ephô dath haggalgal, Inventio, seu opus Phrygionarium orbis signorum* (2). Le Prophète Ezéchiel, lorsqu'il voit des roues dans le Ciel, se sert d'une expression consacrée, pour désigner les signes du Zodiaque et leur mouvement.

Les Mexicains avoient un Cycle de cinquante-deux ans, exprimé par une roue entortillée d'un Serpent, qui se mord la queue, emblême naturel du mouvement d'un Cycle, qui se continue et se reproduit (3).

Les Islandois en font le Sénat de leurs douze Azes ou douze grands Dieux; et ils appellent ses douze Divisions, les Forteresses célestes (4).

Les Chinois appellent le Zodiaque, le Chemin jaune (5).

Ils donnent le nom de demeures et d'hôtelleries à chaque station, ou à chaque division du Zodiaque. Ils rapportent aussi le lieu du Soleil à douze parties de l'Equateur, qu'ils appellent places ou signes (6).

Martianus Capella donne pareillement aux douze divisions de la route du Soleil le nom d'*Hospitia* (7), hôtelleries. Les Grecs les ont appelées Maisons (8). Ce nom leur est encore resté chez nous. Ils les appellent aussi *Moirai* (9), parties, portions; nom qu'ils donnent également aux Parques, qui président à la fatalité, dont le Zodiaque et ses Divisions sont le principal instrument.

On les nomme aussi *Tomai*, sections; *Dodecades*, douzièmes.

On appelle les Images, qui y sont tracées, *Morphoseis*, *Eidola* (10), *Agalmata*, ou Figures et Images; *Animalia*, etc.

Le Zodiaque s'appelle aussi chez les Grecs, le Cercle ou Cirque Olympique (11).

On ne peut pas douter, qu'outre les noms et les figures emblématiques, que nous venons de rapporter, les anciens n'en aient eu beaucoup d'autres, pour désigner le cercle du Zodiaque et ses douze Divisions. C'est ainsi que, dans la fiction allégorique sur l'année, rapportée dans la vie d'Ésope, le monde y est peint par un Temple; l'année par une colonne, et les douze mois et les signes par douze villes.

Dans l'Apocalypse, nous avons vu pareillement le monde, désigné sous le nom de Jérusalem et de ville Sainte, épouse de l'Agneau et du Belier, premier des signes, et remplie d'une éclatante lumière. Elle y est représentée, environnée d'une haute et grande muraille, où il y avoit douze portes, à chacune desquelles étoit un Ange, avec le nom des douze Tribus écrit sur chaque porte, etc. Là étoit l'arbre aux douze fruits, qui en donnoit un chaque mois.

On voit également chez les Romains les douze mois, désignés par douze Autels placés aux pieds de Janus, ou du Génie, qui tient les clefs du temps, et qui préside à l'ouverture de l'année.

Nous avons vu le Zodiaque, sous d'autres emblêmes, dans le passage de Joachitès (12), rapporté dans notre explication de l'Apocalypse; dans les douze vases des Manichéens, dans leurs douze Gouverneurs (13), dans la distribution du camp des Hebreux, et dans tous les autres monumens de la division duodécimale, cités dans notre livre second (14).

D'après ces exemples, il est clair,

(1) Ricciol. ibid.
(2) Bay. Tab. 22.
(3) Hist. des Voy. t. 48, p. 16.
(4) Voluesp. v. 18—54.
(5) Baill. Astr. Anc. t. 1, p. 475.
(6) Sucicr. t. 2, p. 9.
(7) Mart. Capell. l. 1, c. 1.
(8) Suid. Voc. Tynh.
(9) Arat. v. 559.
(10) Arat. v. 453—455.
(11) Syncell. p. 197.
(12) Ci-dess. t. 3, p. 222.
(13) Ibid.
(14) T. 1, l. 2, c. 1.

que le génie Mystagogique et Allégorique a dû reproduire le Zodiaque et ses parties, sous tous les emblêmes et sous toutes les dénominations possibles, et il seroit difficile de les réunir ici en totalité. Nous nous bornerons donc à ce petit nombre de dénominations, et de figures emblématiques, rapportées ci-dessus. Passons aux divisions et aux sous-divisions de ce Cercle et de ses parties.

Divisions du Zodiaque.

Le Zodiaque, comme nous l'avons dit, se divise en douze parties, qu'on appelle *Signes*, à cause des figures qu'on y a tracées, et qui sont des Images indicatives. Les noms de ces figures sont le Belier ou l'Agneau, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, l'Epi, ou la Vierge, la Balance, ou les Chèles, ou Serres du Scorpion, le Scorpion, l'Arc ou le Sagittaire, le Capricorne, le Vase, ou le Verseau, et les Poissons.

Les anciens, par une suite de leur amour pour le nombre douze (1), auquel ils rapportoient tout, avoient non-seulement donné au Zodiaque douze signes, mais ils ne lui avoient aussi donné (2) que douze degrés de largeur, quoiqu'il en ait environ dix-huit.

Outre ces Divisions, il en est encore d'autres, qui tiennent plus particulièrement à l'Astrologie, et que nous nous dispenserions de rapporter, si l'Astrologie n'entroit pas pour beaucoup dans les monumens des Religions anciennes. La connoissance de ces distributions pouvant devenir nécessaire, et son usage trouver quelque part sa place, j'ai cru que le Lecteur me pardonneroit de les lui mettre sous les yeux.

On divisa les signes en signes mâles et en signes femelles (3). Les six mâles sont le Belier, les Gémeaux, le Lion, la Balance, le Sagittaire, le Verseau. Les six autres sont femelles, savoir le Taureau, le Cancer, la Vierge, le Scorpion, le Capricorne et les Poissons. On voit qu'ils sont mâles et femelles alternativement, ou de deux en deux. On observera, que les Romains, dans la distribution des douze grands Dieux entre les signes, en avoient six mâles et six femelles (4).

On distingua, non-seulement les signes en mâles et femelles, mais les parties mêmes des signes, et on compta cent quatre-vingt-dix-sept parties masculines, et cent soixante-trois féminines. Depuis le premier degré d'*Aries*, jusqu'au septième degré, on plaça les degrés masculins; depuis le huitième, jusqu'au douzième, les féminins. Depuis le treizième, jusqu'au seizième, les masculins; depuis le dix-septième, jusqu'au vingt-deuxième, les féminins; et depuis le vingt-troisième, jusqu'au trentième, les masculins. On trouve, dans Firmicus, la table de ces sous-divisions des signes, inventées par l'Astrologie (5).

Ptolémée (6) appelle Diurnes les signes masculins, et Nocturnes les signes féminins. Ils se suivent alternativement, comme la nuit suit le jour. Quelques-uns ont déterminé la succession des sexes des divers signes, en commençant par le signe ascendant; comme d'autres ont commencé à compter l'ordre des signes mobiles par celui de la Lune, à cause de la rapidité de cette Planète. D'autres aussi ont partagé tout le Zodiaque, en quatre parties, et ils ont appelé signes masculins et du matin, ceux du point d'Orient, ou depuis l'Horoscope, jusqu'au milieu du Ciel, ainsi que ceux qui leur sont opposés, depuis l'Occident, jusqu'au bas du Ciel. Les six autres sont réputés féminins et signes du soir. Ils leur ont donné encore d'autres dénomina-

(1) Hygin. l. 4, c. 6.
(2) Martian. Capell. l. 8.
(3) Firm. l. 2, c. 4. Sext. Emp. adv. Math. l. 5.
(4) Manil. l. 9, v. 437.
(5) Firmic. l. 4, c. 17.
(6) Ptolémée, l. 1, c. 13.

tions, telles que celles de signes fixes, Tropiques, Communs, Quadrupèdes, Bicorpores ou non Bicorpores, etc.

On appela signes Tropiques, ceux dans lesquels se faisoit le changement des saisons, tels que le Belier, le Cancer, la Balance et le Capricorne. On nomma signes fixes, ceux qui les suivent immédiatement, et dans lesquels la température des saisons prend sa consistance; tels étoient le Taureau, le Lion, le Scorpion et le Verseau. C'étoient les anciens signes équinoxiaux et solstitiaux. On appela signes communs, ceux qui, placés entre les mobiles et les fixes, tenoient de la nature des uns et des autres; tels étoient les Gémeaux, la Vierge, le Sagittaire et les Poissons (1).

On donna aussi aux signes fixes le nom de signes solides (2). C'est à ces quatre figures, que répondoient les quatre Etoiles royales (3) On fixoit au quinzième degré du Taureau la première de ces Etoiles; au cinquième du Lion, la seconde; au septième degré du Scorpion, la troisième; et au vingtième degré du Verseau, la quatrième. Elles annonçoient, dit-on, la naissance de Rois et de Chefs puissans; Dieu nous garde de pareils bienfaits. C'est dans ces quatre mêmes signes, que l'on fixoit le commencement du premier Printemps, du premier Eté, du premier Automne, et du premier Hiver, ou l'origine des anciens Quatre-Temps (4). On donnoit au Printemps quatre-vingt-onze jours de durée; à l'Eté quatre-vingt-quatorze jours; à l'Automne quatre-vingt-onze, et à l'Hiver quatre vingt-neuf jours. On faisoit commencer le premier Printemps au sept des Ides de Février. Le Calendrier des Fastes le fixe au cinq, peu de jours après le coucher du Verseau (5). On avoit fixé le premier Eté au sept des Ides de Mai; le premier Automne au sept des Ides de Septembre, et le premier Hiver au quatre des Ides de Novembre. Ceux qui mettent plus de précision dans leurs calculs, continue Varron, divisent l'année en huit temps. Ils comptent depuis le souffle du vent Favonius, jusqu'à l'équinoxe de Printemps, quarante jours; de-là au lever des Pleïades quarante-quatre; du lever des Pleïades au Solstice d'Eté, quarante-huit; du Solstice au lever de la Canicule, vingt-neuf jours; de-là à l'équinoxe d'Automne, soixante-sept jours; de l'équinoxe au coucher des Pleïades, trente-deux jours; du coucher des Pleïades à l'Hiver, cinquante-sept jours; et enfin de-là au souffle du Favonius, quarante-cinq jours. Chacune de ces divisions, comme on voit, a été liée aux points cardinaux de la Sphère, au lever ou au coucher de quelques belles Etoiles, et enfin au retour de quelque phénomène Météorologique. C'étoit encore une manière de diviser le Zodiaque, ou le temps mesuré par ce cercle.

Les quatre signes fixes ou solides, dont nous venons de parler, et les animaux qui y étoient figurés, ont fourni à l'Auteur de l'Apocalypse les formes des quatre animaux ailés, qu'il place aux quatre coins du trône de Dieu, et à nos quatre Evangélistes, les quatre animaux symboliques, qui les accompagnent. Les anciens Persans avoient aussi leur quatre grands Astres, placés aux quatre coins du Ciel.

Les signes Tropiques étoient ceux dans lesquels l'Astronomie fixoit, d'une manière plus précise, l'origine des saisons, qu'elle attachoit aux Colures, et aux points équinoxiaux et solstitiaux. Ainsi on marquoit l'arrivée du Soleil aux Equinoxes et aux Solstices, au huit des Calendes d'Avril, de Juillet, d'Octobre et de Janvier (6); de-là vint que

(1) Ptolem. Tetrabib. l. 1, c. 12.
(2) Sext. Emp. adv. Math. l. 5.
(3) Firmic. l. 6, c. 1.
(4) Varro de re rusticâ, l. 1, c. 28.
(5) Ovid. Fast. l. 2, v. 150.
(6) Isid. Orig. l. 5.

l'on fêtoit le *natalis solis invicti* au 25 Décembre, ou au huit avant les Calendes de Janvier, et le triomphe de ce même Astre sur les nuits, au huit des Calendes d'Avril (1).

Les signes Bicorpores étoient les Gémeaux, le Sagittaire, la Vierge et les Poissons, qui, deux par deux, sont diamétralement opposés. Les autres n'étoient point Bicorpores (2).

On imagina encore une autre distinction de signes (3), en signes Reptiles, Aquatiques, Quadrupèdes, Ailés. Parmi ces derniers, on compte la Vierge, le Sagittaire, etc. Mais toutes ces distinctions me semblent futiles, et de peu d'importance pour notre objet.

On affecta les signes, trois par trois, à chacun des vents, qui soufflent des quatre points cardinaux de l'Horizon (4). On attribua le Belier, le Lion et le Sagittaire, c'est-à-dire, les trois signes de l'Élément du feu, au vent d'Aquilon; le Taureau, la Vierge et le Capricorne, ou les trois signes affectés à la terre, au vent Auster. Les signes Gémeaux, Balance, et Verseau, affectés à l'air, furent attribués au vent Aphéliotès ou Subsolanus. Enfin les trois signes de l'Elément de l'eau, savoir le Cancer, le Scorpion et les Poissons, furent affectés au souffle du vent d'Afrique ou de Libye.

Non-seulement on affecta quatre vents principaux aux quatre Divisions des signes du Zodiaque; mais on assigna même un vent à chaque signe. On affecta le vent Africus au Belier, Circius au Taureau, Aquilon aux Gémeaux, le Septentrion au Cancer, le Thrascias au Lion, l'Argestès à la Vierge, le Zéphyr à la Balance, l'Africus au Scorpion, l'Auster et l'Africus au Sagittaire, l'Auster au Capricorne, l'Eurus et le Notus au Verseau, et l'Eurus aux Poissons.

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(2) Sext. Emp. l. 5.
(3) Ptolem. l. 2, c. 7.

Le corps de l'homme lui-même (5), depuis la tête jusqu'aux pieds, fut partagé, comme le Zodiaque, en douze parties, dont chacune fut soumise à un des signes. La tête fut soumise au Belier, le cou au Taureau, les épaules aux Gémeaux, le cœur au Cancer, la poitrine au Lion, le ventre à la Vierge, les reins à la Balance, les aînes au Scorpion, la cuisse au Sagittaire, les genoux au Capricorne, la jambe au Verseau, et les pieds aux Poissons. On crut devoir diviser l'homme, qu'on appeloit Microcosme ou petit Monde, comme on avoit divisé le grand Monde, à l'action duquel il étoit soumis. Ces Divisions servirent sur-tout à la médecine Astrologique.

Si le Zodiaque avoit au-dessous de lui les douze Divisions du corps humain, auquel il présidoit, il avoit au-dessus les douze sections de la Divinité universelle, ou les douze Grands Dieux, qui présidoient à ses divisions. Minerve, sortie du cerveau de Jupiter, siégeoit à la tête du Zodiaque ou au Belier, qui présidoit à la tête de l'homme. Voici dans quel ordre se faisoit cette distribution :

Lanigerum Pallas, Taurum Cytherea tuetur,
Formosus Phœbus Geminos; Cyllenie Cancrum,
Jupiter et cum matre Deûm regis ipse Leonem;
Spicifera est Virgo Cereris, fabricataque Libra
Vulcano; pugnax Mavorti Scorpius hæret.
Venantem Diana virum, sed partis equinæ;
Atque angusta fovet Capricorni sydera Vesta;
E Jovis adversum Junonis Aquarius astrum est;
Agnoscitque suos Neptunus in æquore Pisces.

MANIL. l. 2, v. 439.

On imagina encore la distinction des signes (6), en signes septentrionaux, et en signes méridionaux. Les signes septentrionaux sont les six signes, qui sont au Nord de l'Equateur, depuis le

(4) Firmic. l. 2, c. 14.
(5) Firmic. l. 2, c. 27.
(6) Valen. Nabod. Elem. Astrol. p. 8.

Belier jusqu'à la Balance exclusivement. Les six signes méridionaux sont ceux qui sont au Midi de l'Equateur, depuis la Balance, jusqu'aux Poissons inclusivement. On les disingue aussi en signes qui montent droit, et en signes, qui montent obliquement. Les premiers se comptent depuis le Cancer, jusqu'au Capricorne; et les seconds, depuis le commencement du Capricorne, jusqu'à la fin des Gémeaux. Ces mêmes signes sont connus, sous le nom de signes ascendans, et de signes descendans, relativement aux Solstices, et au mouvement du Soleil et des Planètes de haut en bas et de bas en haut.

La moitié du cercle, depuis le Lion jusqu'au Capricorne, s'appelle la grande moitié, et elle est subordonnée au Soleil; l'autre, la petite, et elle est subordonnée à la Lune. Nous avons donné une preuve de cette distribution, quand nous avons parlé des domiciles des Planètes, dans le premier Livre de notre Ouvrage (1), et dans notre explication de la Religion Chrétienne, à l'occasion du portail de Notre-Dame de Paris.

La moitié du Zodiaque, depuis le commencement d'*Aries*, jusqu'à la fin de la Vierge, s'appeloit la moitié chaude; l'autre moitié s'appeloit la froide. C'est la distinction établie entre l'empire d'Ormusd, de la lumière, de la chaleur et du bien, et celui d'Ahriman, des Ténèbres, du froid et du mal. Cette théorie nous a servi à expliquer la fable d'Adam, d'Eve et du Serpent.

Le quart du Zodiaque, depuis *Aries*, jusqu'à la fin des Gémeaux, est chaud-humide, printanier, puéril, et sanguin. Le second quart chaud-sec, d'Eté, de la nature de la jaunisse et de la bile. Le troisième froid-sec, d'Automne, tenant à l'âge moyen et de caractère mélancolique. Le dernier quart froid-humide, et d'Hiver, appartient à la vieillesse; il est flegmatique. De ces observations, il n'y aura guère d'utile pour nous, que ce qui tient à la température des saisons.

On trouvera des détails encore plus grands sur les formes, et sur les qualités des signes, dans Firmicus, dans Ptolémée (2), et dans Haly.

Ainsi *Aries* est un signe mâle, équinoxial, royal, ignée, fort, véridique, quadrupède, à demi-corps, d'un œil languissant, errant, indompté, impur, luxurieux, domicile de Mars, exaltation du Soleil, dépression de Saturne (3). Je ne citerai que cet échantillon, qui suffit pour juger, qu'une partie de ces caractères du premier signe appartient à l'Astrologie, qui a réuni, sous chaque animal céleste, les différentes distributions et divisions, affectées aux différens signes.

Les observations de Ptolémée sont plus Météorologiques, et peuvent mériter plus d'attention, par cela même qu'elles se lient à la température de l'air, et qu'elles peuvent entrer dans les Poèmes, et les fictions sacrées sur l'année et les saisons. Ainsi *Aries*, à cause de l'Equinoxe, qui arrive sous ce signe consacré au feu (4), engendre les Eclairs et les Tonnerres. Nous avons vu, dans le Poème des Dionysiaques, cette idée Météorologique rendue par la fiction de Jupiter, qui reprend alors sa foudre pour terrasser Typhon, Génie des Ténèbres et de l'Hiver. Ptolémée continue, et il marque des pluies et du vent au commencement de ce signe; au milieu un air tempéré; à la fin, de la chaleur, mais une chaleur qui brûle, et qui engendre souvent des maladies.

Il donne au Taureau la double température du Belier, mais avec un penchant plus grand vers la chaleur. Les

(1) Ci-dess. t. 1, l. 2, c. 3, p. 177.
(2) Firmic. l. 2, c. 12. Ptolem. Tetrab. l. 2, c. 11. Haly de Judic. Astr. part. 1.
(3) Firmic. ibid.
(4) Ptolem. Tetrab. l. 2, c. 11.

environs des Pléïades produisent les tremblemens de terre, les vents, les brouillards. Le voisinage d'Aldébaran a un caractère de feu, qui produit les Eclairs et les Tonnerres, dans lesquels périt la mère de Bacchus, une des Etoiles voisines d'Aldébaran. Pareillement la Balance où sont les Centaures, enfans de la nue, qui verse sur Hercule des torrens de pluies, est regardée par Ptolémée, comme un signe aqueux, qui produit aussi des vents et engendre la mortalité. Je me borne à ces exemples, qui prouveront, que ces observations Météorologiques sur les signes se lient quelquefois aux fictions sacrées des anciens.

On distribua les Eléméns dans les signes (1). Nous avons donné ailleurs cette distribution (2); c'est pourquoi nous n'en parlerons pas ici. Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit, que l'on avoit donné au premier Triangle, qui résulte de cette distribution, ou au Triangle du feu, le nom de *Triangle diurne*, masculin et septentrional.

Il avoit pour premier maître, pendant le jour, le Soleil; et pour second maître, Jupiter. C'étoit l'inverse pendant la nuit. Saturne partageoit néanmoins l'un et l'autre empire (3). Le Triangle de la terre, nocturne, féminin, méridional, avoit pour premier Chef, pendant le jour, Vénus, et pour second, la Lune. C'étoit le contraire la nuit. Mars tenoit cependant à l'un et à l'autre. Le Triangle aérien, réputé diurne, mâle et oriental, avoit pour premier Chef, durant le jour, Saturne, et pour second Chef, Mercure; c'étoit le contraire la nuit. Jupiter cependant partageoit l'un et l'autre empire. Enfin le Triangle de l'eau, nocturne, féminin et occidental, avoit pour premier Chef, le jour, Vénus, et pour second, Mars. C'étoit le contraire la nuit. La Lune néanmoins tenoit de l'un et de l'autre.

On imagina encore d'autres Divisions et d'autres sous-divisions du Zodiaque, connues sous le nom de Dodécatémories et de Douzièmes (4). Les sous-divisions de chaque signe en douze, et du Zodiaque entier en cent quarante-quatre parties, donnoient, en quelque sorte, dans chaque signe, un petit Zodiaque, dont le petit signe occupoit deux degrés et demi du grand signe. Chacune de ces petites parties portoit le nom d'*Aries*, ou de Belier, Taureau, etc (5). On appeloit aussi ces sous-divisions des lieux. Les Dodécatémories suivoient une autre marche, et appartenoient à une autre théorie Astrologique (6). On divisa aussi chaque signe par dix, à raison de trois degrés par signe. Cette sous-division étoit l'ouvrage des Chaldéens (7). Nous en avons fait usage, dans notre dissertation sur les Apocatastases ou sur les Cycles (8).

La précession des Equinoxes, en déplaçant les constellations du Zodiaque, des lieux qu'elles occupoient dans la division duodécimale (9) de ce cercle, de trente degrés en trente degrés, ou en douze maisons, à commencer du point équinoxial de Printemps, toujours mobile et rétrograde, a donné lieu à une distinction entre les animaux ou signes intellectuels, et qui n'existent que dans l'imagination qui les conçoit, et les animaux visibles des douze constellations du Zodiaque. Ces derniers sont les configurations d'animaux, ou les images, qui groupent un certain nombre d'Etoiles, d'une étendue plus ou moins grande, et qui mettent plus ou moins de temps à monter, à raison du plus ou moins de longueur

(1) Firmic. l. 2, c. 11.
(2) Ci dess. t. 1, l. 2, c. 4, p. 198.
(3) Firmic. l. 2, c. 11.
(4) Ibid. l. 2, c. 15. Ptolem. l. 1, c. 22.
(5) Salmas. ann. Clim. p. 545.
(6) Firmic. l. 2, c. 15.
(7) Ptol. l. 1, c. 22.
(8) Ci-dess. t. 3, p. 160.
(9) Salmas. Præf. ann. Clim. p. 14.

de la constellation et de son obliquité : ces temps sont appelés temps anaphoriques. Les anciens supposoient, que tous les cent ans, chaque Image avançoit d'un degré dans l'ordre des maisons, par l'effet de la rétrogradation du point, où commençoit la division duodécimale (1). Ce mouvement des Images célestes les tiroit des cases, auxquelles elles correspondoient dans la division duodécimale, que l'imagination concevoit indépendante des astérismes qui y répondoient, mais elle n'affectoit en rien les dodécatémories ou maisons intellectuelles, qui étoient toujours attachées au Colure des équinoxes, et qui ne varioient jamais leurs rapports avec les cercles principaux de la Sphère, dont elles suivoient exactement la rétrogradation. La première division, ou la première maison, étoit toujours renfermée dans les trente premiers degrés, à compter de l'Equinoxe, quoique la constellation ou l'image, qui y répondoit autrefois, n'y fût plus. Ainsi aujourd'hui le Belier, ou les Etoiles, sur lesquelles est peint un Belier, sont éloignées de plus de trente degrés du Colure, et en conséquence ne sont plus comprises dans la première division duodécimale. Ce sont les astérismes des Poissons qui y répondent. En conséquence, le Zodiaque sensible et mobile, et le Zodiaque intellectuel et fixe, ne s'accordent plus dans les divisions; la différence est de tout un signe. Mais quand il est question de suivre le Soleil, et les Astres, dans les maisons célestes, c'est toujours dans le Zodiaque intellectuel, et non dans le Zodiaque sensible, qu'on fixe son lieu. C'est au Zodiaque intellectuel, que sont liés les Equinoxes et les Solstices, ou les Colures qui y passent.

Deux cents ans environ avant le siècle de Ptolémée, les pieds du Taureau posoient sur le cercle Equinoxial; aujourd'hui ils en sont fort éloignés.

(1) Euseb Præp. Evang. l. 6, et Origen.
(2) Salmas. p. 25—26.
(3) Cl-dess. t. 1, l. 2, c. 3, p. 180—216.

Saumaise (2) prétend que, dans les déterminations Astrologiques, on n'avoit égard, au moins chez les Chaldéens, et chez les Egyptiens, qu'au Zodiaque intellectuel, et non au Zodiaque sensible; et qu'on ne considéroit que la position respective des Planètes, suivant les différentes maisons, où elles se trouvoient, et nullement les figures symboliques des animaux, comme firent depuis les Astrologues Grecs. Voilà, dit Saumaise, quelles étoient les Dodécatémories intellectuelles, qui ne sont autre chose, que les douze lieux, ou stations, par lesquelles voyagent les Planètes, pour produire ou annoncer les destinées humaines; lesquelles stations étoient égales entre elles, et chacune de trente degrés.

Outre la division duodécimale, dont nous venons de parler, on imagina encore une autre division du Zodiaque en trente-six parties, de dix degrés chacune; c'est celle que nous avons déjà indiquée sous le nom de *Décans* (3).

On la trouve dans Manilius (4), dans Firmicus (5), dans Saumaise (6). Firmicus attache une haute importance à cette théorie. Chérémon dit qu'elle entroit dans la composition des anciennes fables sacrées des Egyptiens; et Celse, qu'elle servoit à la médecine Astrologique. On attribuoit à Nécepso l'invention de cette science des Décans, qui a imprimé son sceau à tous les monumens de l'Astrologie ancienne, et souvent à ceux de la Religion. Aussi Firmicus n'en parle-t-il, qu'avec le ton respectueux du mystère. Il ne place pas néanmoins leur énergie dans toute l'étendue du tiers de signe, mais dans certains degrés; et il distingue les lieux vides, et les lieux pleins. C'est d'après l'inspection de ces lieux pleins ou vides, auxquels répondoient les Planètes, qu'on tiroit l'Horoscope de l'enfant naissant. Il donne les noms Egyptiens

(4) Manil. l. 4, v. 295.
(5) Firmic. l. 4, c. 16.
(6) Salmas. ann. Clim. p. 610.

des

des Décans. Comme nous les avons fait déjà graver ailleurs, nous ne les rapporterons pas ici.

Les Décans, ou Génies inspecteurs des signes, se composoient des formes du signe, du caractère de la Planète, qui y présidoit, et des formes symboliques des constellations, qui, par leur lever ou leur coucher, se lioient avec le signe ou avec les parties de signes, autrement appelés Astres *Paranatellons*, dont nous allons bientôt parler. Teucer le Babylonien avoit composé un ouvrage sur ces Dieux Paranatellons (1), et sur les Décans. Il n'y avoit aucune partie, aucun degré du signe (2), qui ne fût caractérisé par quelque figure, quelqu'image d'homme, de femme, d'animaux; c'est ce qu'on appeloit des formes célestes. Plusieurs Auteurs Arabes ont écrit sur ces formes célestes, et sur les décrets de la fatalité qu'on en tiroit. Les Arabes et les Hébreux les appellent des faces (3); les Grecs ont traduit ce nom par *Prosopa*. On en distinguoit de visibles, et d'autres que l'imagination de l'Astrologue créoit, et qu'on nommoit intellectuelles. Il en étoit de même, suivant Saumaise, des Paranatellons (4). On donnoit aussi à ces Images le nom de *Zodia*, ou d'animaux, comme à ceux du Zodiaque, et de formes ou *Morphoseis* (5).

La théorie des Décans tient principalement au Zodiaque; celle des Paranatellons se lie à l'Horizon et au Zodiaque tout ensemble. Car c'est à l'Horizon, que s'observent les Paranatellons, ou les Astres, dont le lever et le coucher coïncident avec le développement d'un signe du Zodiaque, au lever ou au coucher du signe. Les Paranatellons n'ont point lieu, dans la Sphère parallèle, ou pour un homme placé aux Pôles de la terre, puisque pour lui les Astres ne se lèvent, ni ne se couchent. Toutes ses observations doivent se faire au Méridien; et alors les Paranatellons de chaque signe, si on peut leur donner ce nom, seront ceux qui seront compris entre les cercles de déclinaison, qui passent par le commencement de chaque signe, ou qui passeront au Méridien, depuis le passage du premier degré du signe, jusqu'au passage du dernier degré.

Dans la Sphère droite, ou pour un homme placé sur l'Equateur terrestre, la succession du lever ou du coucher des Astres, comparée avec celui de tous les degrés d'un signe, sera absolument ce qu'elle est au Méridien, pour celui qui est dans la Sphère droite, et sera également comprise entre le lever ou le coucher du premier degré du signe, et le lever et le coucher du dernier degré.

Il n'en sera pas de même pour la Sphère oblique; tous ces phénomènes varient, à raison du plus ou moins d'obliquité de la route des Astres, ou du plus ou moins d'élévation du Pôle. Les Paranatellons seront bien encore tous les Astres, qui se lèvent ou se couchent avec le signe, depuis le premier degré jusqu'au trentième degré; mais ils ne seront pas compris dans le fuseau formé par deux cercles, qui aboutissent au Pôle, et qui passent par les deux extrémités du signe, autrement par deux cercles de déclinaison. Ils seront compris par deux cercles, qui aboutissent au point Nord et au point Midi dans l'Horizon, et dont le premier etoit confondu avec la demi-circonférence de l'Horizon, au moment du lever ou du coucher; et dont le second, ainsi que tous les intermédiaires y étoient aussi confondus, au moment du lever ou du coucher des derniers degrés du signe, ainsi que des degrés intermédiaires. C'est ainsi qu'on

(1) Salm. ann. Clim. p. 26.
(2) Ibid. p. 28.
(3) Scalig. Not. ad Manil. l. 4, v. 294.
(4) Salm. p. 30—31.
(5) Ibid. p. 380.

aura une suite de fuseaux terminés aux cercles Arctiques, qui comprendront tous les Paranatellons, et qu'on pourra construire une Sphère Paranatellontique.

Nous donnerons, à la fin de ce traité, plusieurs distributions des Astres en Paranatellons, groupés sous chaque signe, telles que nous les ont laissées les anciens, et que nous les ont conservées les Astrologues modernes.

Mais avant d'entrer dans quelques détails, sur les Astres placés hors du Zodiaque, qui se lèvent ou qui se couchent en aspect avec les signes, il nous faut d'abord parler des signes eux-mêmes, auxquels ces Astres Paranatellons se rapportoient, et qu'ils fortifioient de leur influence. C'est ce que nous allons bientôt faire, quand nous aurons parlé des autres divisions de la totalité du Ciel.

On distinguoit dans le Ciel deux portes (1), l'Orient et l'Occident: par l'une le Soleil monte sur notre Horizon, par l'autre il en descend et se retire. Théon les appelle, d'après Aratus, les cornes de l'Horizon (2).

On donnoit au Ciel deux faces; l'une Orientale, qui étoit sa tête; l'autre Septentrionale (3).

On appeloit aussi le côté de l'Orient, par où nous vient la lumière, la contrée supérieure du Monde; et le côté de l'Occident, la contrée inférieure. On appelle aussi la partie du Midi, la gauche du Monde; et celle du Nord, la droite.

On partagea le jour en quatre parties; la première s'appela *Rubens* (4); la seconde *Splendens*; la troisième *Urens*; et la quatrième *Tepens*. On appliqua à-peu-près la même fiction aux quatre chevaux du Soleil, *Eoüs*, *Æthon*, *Pyroeïs* et *Phlegon*. Hygin donne les noms des chevaux du Soleil, ainsi que ceux des heures (5). Les uns les nomment *Eoüs*, *Æthon*, *Brontê* et *Steropé*; d'autres *Erythreus*, *Actæon*, *Lampos*, *Philogeus* (6); d'autres *Abrax*, *Asso*, *Therebo*. Quant aux heures, voici les noms qu'il leur donne: *Auxo*, *Eunomie*, *Pherusa*, *Caria*, *Odicê*, *Euporie*, *Irenê*, *Orthesie*, *Thallo*. D'autres en comptent dix, savoir *Augé*, *Anatolê*, *Musia*, *Gymnasia*, *Nympha*, *Mesembria*, *Spondê*, *Eleté*, *Acté*, *Hecypris*, *Dysis*. On les fait filles de Jupiter, et de la Vierge Thémis.

On divisoit encore la Sphère en quatre points cardinaux, savoir, l'Orient, *Anatolê*, où étoit l'Horoscope; le milieu du Ciel, *Mesoura-nêma*; le Couchant, *Dysis*; et le bas du Ciel, *Hypogeion* ou *Subterraneus Locus*. On appeloit ces quatre points, les *Centres*, les *Angles*, les *Parties*, et les *points Cardinaux* (7), sur lesquels le monde s'appuyoit. On les appeloit aussi *Tituli* et *Templa*. Nous en avons fait usage en expliquant les quatre figures des quatre animaux de l'Apocalypse (8). Les anciens Astrologues y attachoient beaucoup d'importance, et ils étoient les principales bases des déterminations Astrologiques (9). Ils étoient comme les Gonds, sur lesquels rouloit le système de la fatalité; le Méridien et l'Horizon les fixoient.

Nous ne suivrons pas dans ses détails cette théorie, parce qu'elle tient plus à l'Astrologie judiciaire, qu'à notre objet, qui est l'explication des monumens et des fables de l'Astrologie sacrée.

Nous dirons seulement, que l'on comptoit encore huit autres lieux, savoir la *Déesse*, le *Dieu*, la *bonne Fortune* et le

(1) Isidor. Orig. l. 3, c. 5.
(2) Theon, p. 164.
(3) Isid. Ibid.
(4) Mich. Neander. Elem. Spher. p. 152.
(5) Hygin. Fab. 183.
(6) Fulgent. l. 1, c. 12. Germ. Cæs. c. 41.
(7) Salm. ann. Clim. p. 83—84.
(8) Cl-dess. t. 3, p. 240.
(9) Mars. Fic. in Ennead. 2. Plut. l. 3, c. 3. Sext. Emp. l. 5. Firm. l. 2, c. 18. Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 186—190.

bon Génie (1). La Déesse étoit au troisième lieu, à compter de l'Horoscope; le Dieu au neuvième signe; la bonne Fortune au cinquième; elle suivoit immédiatement le bas du Ciel; le bon Génie occupoit le onzième signe, à partir de l'Horoscope, en comptant dans l'ordre des signes. C'étoit celui qui suivoit immédiatement le milieu du Ciel.

Les quatre autres lieux s'appellent *Oiseux*, parce qu'ils n'ont aucun rapport qui les lie à l'Horoscope. Le premier se nomme *Anaphore*; le second, *Epicataphore*; le troisième, *mauvaise Fortune*; et le quatrième, *mauvais Génie*. Ce dernier est à trois cent trente degrés de l'Horoscope, toujours en comptant suivant l'ordre des signes. Parmi ces différens lieux (2), sept étoient heureux; savoir, la *bonne Fortune*, le *bon Génie*, le *Dieu*, et les quatre *points Cardinaux*. On appliquoit cette division des quatre points Cardinaux aux quatre âges de la vie. L'Horoscope appartenoit à l'Enfance; le milieu du Ciel, à l'Age fait; le Coucher, à la Vieillesse; et le bas du Ciel, à la Décrépitude (3). On notoit ces différens lieux par des couleurs, qui leur étoient affectées. L'Horoscope, par exemple, et le septième lieu à compter de l'Horoscope, étoient blancs (4). Je ne suivrai pas plus loin ces détails; je ne parlerai pas non plus des rapports des Planètes avec ces lieux, et des signes entre eux, ou de leurs aspects triangulaires, quadrangulaires ou opposés; tous ces détails appartenant à l'Astrologie exclusivement. Je passe à la nomenclature des signes, et aux fictions qui furent faites dessus.

(1) Salm. ann. Clim. p. 83—85—91.
(2) Salm. 191.
(3) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 186—193.
(4) Salm. p. 67.

DES SIGNES DU ZODIAQUE.

PREMIER SIGNE.

BELIER ou AGNEAU.

LA Division du Zodiaque, qui commençoit à l'équinoxe du Printemps, environ trois cent soixante ans avant notre Ère, et qui étoit le premier des douze signes, étoit figurée par l'image d'un Mouton, qui en groupoit les diverses étoiles. Les Perses y peignoient un Agneau (1); les autres Peuples un Belier (2); ce qui fit donner à ce signe le nom de signe de l'Agneau ou du Belier. C'est ainsi qu'on appelle encore le premier signe, quoique la constellation, ou l'effigie de l'animal ne réponde plus à la première Division; en sorte qu'il y a deux choses, avons-nous dit, à distinguer soigneusement, savoir, le signe du Belier, qui n'est autre chose que la première Division, et la constellation du Belier, qui est l'effigie de l'animal Belier, tracée sur les Etoiles, qui répondoient autrefois au premier signe, et qui n'y répondent plus, depuis plus de deux mille ans. C'est l'effigie des Poissons, qui y correspond aujourd'hui. Celle du Belier occupe la seconde Division, ou le second signe, appelé autrefois signe du *Taureau*.

Les noms différens, qui désignent un Mouton et un Bélier dans les différentes langues, ont multiplié la nomenclature de cette constellation. Nous rapporterons les principales dénominations qu'elle a reçues, après avoir donné un précis des petites fictions, qu'on y a attachées, d'après les anciens Mythologues, et autres Auteurs, qui ont écrit sur la Sphère.

Ce Belier a toujours passé pour être celui, sur lequel Phryxus et Hellé traversèrent l'Hellespont. Phérécyde prétend que sa Toison étoit d'or (3). Hellé tomba dans les eaux, et de ses amours avec Neptune, elle eut Pæon, suivant les uns, et Edon, selon d'autres. Phryxus se sauva, et parvint jusque dans les états d'Æétès, roi de Colchide. Il immola son Belier à Jupiter ou au Dieu Ammon, et consacra dans le Temple sa riche Toison. Jupiter plaça l'animal lui-même, ou son image aux Cieux, dans la partie étoilée, sous laquelle se sème le blé.

Eratosthène (4), après avoir dit que Phryxus avoit dépouillé son Belier de sa

(1) Zend. Avest. t. 2, part. 2, p. 353. Hyd. vet Pers. Relig.

(2) Aratus. Eratosth. Germ. Cæs. Hygin. Manil.

(3) Hygin. l. 2, c. 21. Manil. l. 3, v. 310; l. 4, v. 515; l. 5, v. 30. Tzetès ad Lycoph. v. 22—175. Schol. Apoll. l. 1, v. 256; l. 2, v. 655—1146—1150.

(4) Eratosth. c. 19.

toison, dont il avoit fait présent à Aëtès, pour rester dans le Temple de Jupiter, comme un monument, ajoute qu'il alla ensuite se placer au Firmament.

Quant à Phryxus, les uns le font naître à Orchomène en Bæotie, d'autres en Thessalie. On prétend aussi, qu'Æole eut entre autres fils Crethée et Athamas. Crethée eut pour épouse Demodicê, que d'autres appellent *Biadicê*. On dit qu'elle fut éprise des charmes de Phryxus, fils d'Athamas, et que n'ayant pu obtenir de lui ce qu'elle desiroit, elle prit le parti de le calomnier auprès de Crethée. Celui-ci, trompé par les discours perfides de son épouse, exigea d'Athamas, qu'il fît périr son fils. Mais Nephelê ou la Nue survint, et sauva de leurs mains Phryxus et Hellê sa sœur, qu'elle mit sur un Belier, en leur ordonnant de traverser au plutôt l'Hellespont, et de fuir aussi loin qu'ils pourroient. Hellê tomba dans le trajet et mourut, et par là même donna le nom d'*Hellespont* à ce détroit. Phryxus arriva à Colchos. Cette histoire est aussi rapportée par Germanicus César, avec quelques légères différences (1). Il prétend, que Phryxus et Hellê avoient voulu faire périr leur belle-mère, et que Bacchus les avoit rendus furieux; et qu'errant dans les forêts, leur mère leur présenta un Belier à Toison-d'or, qu'ils montèrent pour passer le détroit, appelé depuis *Hellespont*. Il ajoute, que Phryxus ayant eu seul le bonheur de passer le trajet, et de là d'arriver en Colchide, immola ce Belier au Dieu Mars, ou à la Planète qui a son domicile dans ce signe céleste. Que ce Belier laissa sur la terre sa Toison, avant de passer aux Cieux, et qu'elle fut gardée par un Dragon. Ce Belier, suivant Eratosthène (2), étoit immortel, et c'étoit Nephelê, ou la Nue, la mère de Phryxus et d'Hellê, qui l'avoit donné à ses enfans. Théon s'exprime sur ce signe à-peu-près dans les mêmes termes, ainsi qu'Ovide, Columelle, Manilius, et une foule d'autres Auteurs, qui ont parlé de la fable de Phryxus et d'Hellê (3).

On ne peut donc point douter, que la fable du Belier à Toison d'or, qui porta Hellê et Phryxus, enfans de la Nue et d'Athamas, ne soit faite sur le Belier, qui est aux Cieux, et qui occupa long-temps l'équinoxe de Printemps.

D'autres Auteurs (4) ont lié la fable de ce Belier à celle de Bacchus, ou à la fable Solaire, dont cet Astre est le héros, sous le nom de *Bacchus*. C'est ainsi qu'il se trouve lié à la fable Solaire des Chrétiens, dans laquelle le Soleil figure sous le nom de *Christ*; il est cet Agneau qui répare les péchés du monde. Hermippus disoit, qu'au moment où Bacchus attaqua l'Afrique, il arriva avec son armée dans un certain endroit de Libye, appelé *Ammodès*, à cause de la prodigieuse quantité de sables, qu'on y trouvoit. C'est pourquoi il se vit exposé aux plus grands dangers, dans la nécessité où il étoit de traverser ces sables arides, sans espoir de trouver aucun rafraîchissement pour son armée. Dans cette cruelle perplexité, le hasard fit appercevoir à ses soldats un Belier, qui se mit à fuir devant eux. Ils le poursuivirent, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en un certain lieu, dans lequel par la suite fut bâti le temple de Jupiter Ammon. Là le Belier disparut; mais à sa place ils trouvèrent, contre leur attente, une source d'eau des plus abondantes. Ils s'y désaltérèrent, et ils vinrent raconter à Bacchus leur découverte. Le Dieu y conduisit toute son armée, qui s'y ra-

(1) German. Cæs. p. 18.
(2) Eratosth. c. 19.
(3) Theon. p. 129. Ovid. Fast. l. 3, v. 851-875; l. 4, v. 715. Columell. l. 10, v. 155. Manil. l. 1, v. 267; l. 4, v. 742. Hygin. Fab. 188. August. de Civ. Dei, l. 18, c. 13.
(4) Hygin. l. 2, c. 21; idem. Fab. 132.

fraîchit. Il y bâtit un Temple en honneur de Jupiter; et il y consacra la statue de ce Dieu, à qui il donna les cornes de Belier (1). Il plaça ensuite le Belier aux Constellations, afin que, lorsque le Soleil se trouveroit dans ce signe, la Nature se régénérât, comme elle fait tous les ans au Printemps; et surtout en mémoire de la conservation de l'armée de Bacchus, qu'avoit sauvée ce Belier bienfaisant. Comme il avoit servi de chef et de guide à ses troupes, il voulut qu'il marchât aussi à la tête de l'armée céleste, et de la série ordonnée des signes du Zodiaque.

Nigidius (2) raconte le même fait, à-peu-près de la même manière, et il appelle ce Belier l'Indicateur de la source immortelle, qui abreuva Bacchus et son armée.

Il y a encore une autre tradition sur Bacchus et sur ce Belier, dont nous avons déjà fait mention, ainsi que de la première, dans nos Chapitres, sur Bacchus et sur Ammon (3). Léon, qui avoit écrit l'histoire de l'Egypte, raconte, que Bacchus s'étant emparé de l'Egypte et des pays voisins, avoit reçu la visite d'un certain Ammon, qui étoit venu d'Afrique, et qui avoit amené à ce Dieu une assez grande quantité de troupeaux, afin de mériter par-là sa confiance; que Bacchus en reconnoissance, lui avoit donné tout le terrain, qui est voisin de la Thèbes d'Egypte, et que pour perpétuer le souvenir de cette offrande, ceux qui peignoient Ammon le représentoient avec des cornes de Belier. D'autres ajoutent, que ce fut aussi cela qui fit placer le Belier aux Cieux.

Enfin, parmi les différentes fictions faites sur ce Belier, il en est qui le font naître (4) des amours de Neptune avec Théophanê, fille d'Altheis. On prétend que le Dieu, étant devenu amoureux de cette Nymphe, il la fit passer dans l'île Crumissa, et qu'il eut commerce avec elle, sous la forme du Belier, dont il avoit emprunté la Métamorphose. Il avoit changé aussi son amante en Brebis, pour tromper ses rivaux (5). De cette union naquit le Belier Chrysomallus ou à Toison d'or, que monta Phryxus dans son voyage en Colchide; et dont il déposa la Toison dans le temple de Mars, d'où elle fut enlevée dans la suite par Jason.

Lucien y voit le Belier de Thyeste (6), celui qui étoit sculpté en pierre, sur le tombeau de ce heros, à côté du temple de Persée, de ce même Persée, qui est aux Cieux sur le Belier des signes (7).

C'est par ce Belier qu'il faut expliquer toutes les fables, que nous venons de rapporter, et beaucoup d'autres, dont nous n'avons pas parlé. C'est lui qui est l'Agneau fameux, dans la Religion Chrétienne, et dans celle des Juifs, sous le nom d'*Agneau Paschal*, et de Réparateur de la Nature. C'est lui qui donne ses formes à Jupiter, lorsqu'il prend le titre de Jupiter vainqueur, et qu'il triomphe des Géans, principes du Mal et des Ténèbres, lesquels, dans toutes les Théogonies, empruntent les attributs du Serpent d'automne.

Nous allons donner quelques-uns des noms qu'il a portés, dans différentes langues. On pourra compléter cette nomenclature, en recueillant les synonymes différens du nom de l'animal, soit Agneau, soit Belier, dans toutes les langues. C'est un travail que je laisse à d'autres. Je me borne ici à un petit nombre de noms.

Les Arabes le nomment *Elhammel*, *Hemal* (8), *Achamalo* (9).

Les Syriens, *Emro*.

(1) Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(2) Germ. Cæs. c. 18.
(3) Diodor. t. 2, l. 3, c. 6—7. Hygin. c. 21.
(4) German. Cæs. c. 12.
(5) Hygin. Fab. 188.
(6) Lucian. de Astrol. p. 989.
(7) Pausan. Corinth. p. 66.
(8) Bayer Uranom. tab. 22. Riccioli t. 2, p. 127. Comm. d'Alfrag. p. 108.
(9) Cæsius, c. 1, p. 21.

Les Coptes, *Esoi* (1).

Les Hébreux, *Telch*, *Tlaa* (2), *Thala*.

Les Indiens, *Vareh* (3) *en Pelhvi*, et dans la langue Brame, *Mecham* (4).

Les Perses, l'Agneau, *Bérè* (5).

Les Turcs, *Koyún* ou *Koyin* (6), *Kûzi*.

Les Grecs, *Crios*.

Les Latins, *Aries*, *Chrysovellus*, *Laniger*, *Princeps Zodiaci*, *Ductor Exercitûs Zodiaci*, *Dux Gregis*, *Princeps signorum*, *Ovis aurea*, *Vervex*, *Æquinoctialis*, *Arcanus*, *Auratus*, *Chrysomallus*, *Jupiter Libycus*, *Deus Libycus*, *Jovis et Minervae Sydus* (7).

Les Allemands, *Bider*.

Les Hollandois, *Hamel*.

Columelle (8) marque le 16 des Calendes d'avril, le passage du Soleil sous *Aries*, accompagné du souffle du *Favonius* et du *Corus*; au dix, il fixe le commencement du lever du Belier; il marque de la pluie et de la neige; au huit et au neuf, il place l'équinoxe, avec indication de tempête.

Il fixe au onze, avant les Calendes d'octobre (9), le commencement du coucher du Belier. Les vents *Favonius* et *Corus* soufflent alors, et quelquefois le vent *Auster*, qu'accompagne la pluie. Il marque aussi au dix des Calendes d'octobre, le coucher du navire *Argo*, que montoit Jason, lorsqu'il s'acheminoit à la conquête de la Toison de ce fameux Belier (10). Il fixe à la veille des Nones d'octobre, le lever du soir des Chevreaux, le coucher du milieu du Belier, et le souffle de l'Aquilon.

Le même Auteur (11) place l'équinoxe de Printemps au 25 mars ou au huit avant les Calendes d'avril, c'est-à-dire, au jour même où Macrobe fixe la célébration des *Hilaries*, et du triomphe du Dieu Jour sur la nuit (12). Le Soleil étoit supposé alors au huitième degré du Belier.

Il marque celui d'Automne au huit avant les Calendes d'octobre, le Soleil ayant atteint le huitième degré de la Balance.

Il place le Soleil au huitième degré du Capricorne, lorsque l'Hiver commence, le huit avant les Calendes de janvier. Enfin il fixe le Solstice d'Eté au huitième degré du Cancer, et au huit avant les Calendes de juillet.

Il ajoute, qu'il n'ignore pas qu'Hipparque fixe les Solstices et les Equinoxes, non pas au huitième degré des signes, mais aux premiers; et il dit, qu'il préfère la manière de fixer les saisons, qui est consacrée par les Calendriers et les Poèmes rustiques, et par les Calendriers sacrés, destinés à marquer l'ordre des sacrifices et des fêtes. Cette manière de compter étoit la plus connue, suivant le même Columelle.

Eudoxe prétend (13), que, durant tout le temps où le Soleil parcourt le Belier, les vents adoucissent leur haleine, ainsi que sous le Taureau et les Gémeaux. Alors soufflent les Zéphyrs: la fable d'Aura, que nous avons expliquée dans Nonnus, en est une preuve (14).

Hygin (15) place le Belier sur le cercle équinoxial, à la tête des signes, et l'appelle *Princeps Signorum*. Sa tête regarde le levant, ses pieds se couchent les premiers, et à son lever, sa tête monte sous le Triangle; ses pieds touchent presque la tête de la Baleine. On compte

(1) Kirker Œdip. t. 1, p. 20.
(2) Kirker, t 2, p. 198.
(3) Boundesh.
(4) Gentil. t. 1, p. 247.
(5) Hyde vet. Pers. Relig. p. 237.
(6) Hyde p. 226; idem. Com. ad Ulug. Beig. p. 58—60.
(7) Cæsius, c. 1, p. 21—22.
(8) Columell. l. 11, c. 2, p. 424.
(9) Ibid. p. 430.
(10) Ibid. p. 431.
(11) Ibid. l. 9. c. 14.
(12) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(13) Theon. p. 183.
(14) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. 6, p. 91.
(15) Hygin. l. 3, c. 19.

dix-huit Etoiles principales, semées sur les diverses parties de son corps. Les plus apparentes sont celles des cornes (1).

Suivant les Astrologues anciens, le Belier occupoit le milieu du Ciel, à l'époque primitive ou au prétendu commencement du Monde (2). De là vint l'épithète de *Mesomphalos*, que lui donne Nonnus (3).

Le mouvement du Soleil en déclinaison, et son mouvement journalier passoit pour être en ce point le plus rapide possible (4).

Minerve, parmi les douze grands Dieux, avoit son siége dans ce signe; le Soleil y avoit son exaltation, et Mars son domicile.

Dans la Sphère des Décans, Mars, le Soleil, et Vénus, partagent entre eux l'empire des trente degrés du Belier. Ce signe étoit affecté à l'élément du Feu.

On remarque deux Etoiles brillantes dans la tête du Belier. L'une des deux, la plus Septentrionale, ou celle de gauche, est la moins grosse. On les nomme *Sartai*, ou ministres subordonnés au signe principal, ou à *Aries*, et *Mesarthim* (5). On distingue aussi *Albuten*, le ventre d'*Aries* (6).

Ulug-beigh (7) appelle celles des cornes *Al-Sheratein*; celle qui est près de la queue, *Min al Botein*; celle qui est près du nez, *Al Natîh*.

Hyde, son Commentateur (8), observe, que les noms de *Al-Hamel*, donné par les Arabes; celui de *Teleh*, ou *Tlaa*, par les Hébreux; d'*Emro*, par les Syriens; de *Kûzi*, par les Turcs, que tous ces noms désignent un Agneau déjà fort. Il a deux cornes, comme le Belier, *Al-Kebsh*; aussi l'appelle-t-on *Al-Kebsh Aliph*, ou le Belier apprivoisé et doux.

Les deux premières Etoiles des cornes (9), *Al-Sheratein* ou *Al-Sheratan*, forment la première station de la Lune. Les deux Etoiles de la tête avec la petite, ou les Etoiles, α, β, γ, s'appellent d'un nom générique *Al-Ash'râ*, du singulier *Sherât*, signe. La première station de la Lune dans Aben Ragel, se nomme *Râs Al-Hamal*, tête du Belier; celles qui composent le ventre, ou *Min Botein*, forment la seconde station. La première des Etoiles, placées hors la figure de l'animal, est *Al-Natîh*, que d'autres appellent *Nâth*.

(1) Hygin. ibid. German. c. 18.
(2) Macrob. Som. Scip. l.
(3) Nonn. Dionys. l. 1, v. 181.
(4) Aratus, v. 225. Hygin. l. 1. c. 1.
(5) Bayer tabl. 22.
(6) Alfrag. c. 22, p. 109.
(7) Ulug. Beig. p. 58—60.
(8) Hyde, p. 30. Riccioli, p. 126.
(9) Alfrag. c. 22, p. 109. Hyde, ibid. p. 30.

DEUXIÈME SIGNE.

TAUREAU.

LE Taureau des Constellations (1) passe pour être celui qui porta sur son dos Europe en Crète, suivant Euripide. Jupiter, qui avoit pris cette forme, pour surprendre cette jeune Princesse, avoit placé aux Cieux l'animal, qui l'avoit si bien servi dans cette Métamorphose (2). C'étoit, suivant Nigidius, un Taureau de Neptune, qui avoit toute l'intelligence de l'homme. Il vint à Sidon y chercher la fille d'Agenor, ou Europe. Il la surprit qui jouoit avec ses compagnes, dans le temple d'Esculape (3), ou du Serpentaire, Cadmus, en aspect avec le Taureau, dont il est le principal Paranatellon. Il l'enleva, la chargea sur son dos, et la porta à travers les flots jusqu'en Crète, où il la livra à Jupiter. Ce Dieu, en reconnoissance de ce service, le plaça parmi les Constellations. Germanicus l'appelle le *Taureau* de la fille d'Agenor.

Théon y voit aussi le Taureau, qui porta Europe de Phénicie en Crète (4). C'est aussi l'opinion d'Eratosthène (5). Ovide et Manilius en parlent dans les mêmes termes (6).

C'est donc par lui, qu'il faut expliquer la fable d'Europe, et celle de Jupiter métamorphosé en Taureau, pour ravir cette Princesse, ainsi que celle du Bœuf de Cadmus, qui en se couchant marqua le lieu, où devoit être bâtie Thèbes.

D'autres Auteurs y ont vu la Vache Io, ou l'animal, dont la fille d'Inachus prit la forme, après son aventure galante avec Jupiter (7). Ce Dieu, pour la consoler, l'avoit placée aux Cieux sous cette forme. La partie antérieure représentoit le Bœuf, mais la partie de derrière étoit assez obscure, pour qu'on ne pût distinguer le sexe. Aussi Ovide dit-il (8), qu'on ignore, si c'est un Bœuf ou une Vache, qui est dessinée dans cette partie du Ciel. Eratosthène (9) l'appelle aussi le simulacre d'*Io*, ou de l'Isis Egyptienne, qui prenoit les formes d'Io. De-là l'épithète de *Pharia Juvenca*, que lui donne Ovide (10). C'est dans ce signe, que la Lune, Isis, a le lieu de son exaltation ; et c'est de lui qu'elle emprunte ses formes de Bœuf ou de Vache, ainsi qu'Astartê.

Plusieurs y ont vu le fameux Taureau (11), dont fut amoureuse la fille de Minos, Pasiphaë, dont le nom est resté à une des Pleïades, ou des Etoiles

(1) Hygin, l. 2, c. 22. German. c. 13.
(2) Nonnus Dionys. l.
(3) German. Cæsar. ibid.
(4) Theon ad Arat. Phen. p. 124.
(5) Eratosth. c. 14.
(6) Ovid. Fast. l. 5, v. 604. Manil. l. 4, v. 680.
(7) Ovid. Metamorph. l. 1. Fab. 16.
(8) Ovid. Fast. l. 4, v. 721.
(9) Eratosth. c. 14. Hygin, Fab. 145.
(10) Ovid. Fast. l. 5, v. 620.
(11) Germ. Cæs. c. 13. Lucian. de Astrolog.

groupées sur le Taureau céleste (1). Eratosthène prétend, que c'est même pour cacher son sexe, qu'on n'a pas figuré la partie postérieure du Taureau des constellations (2). Théon y voit aussi le Taureau célèbre dans les amours de Pasiphaë (3).

C'est donc par ce Taureau, qu'il faut expliquer l'aventure de cette Princesse, et ses monstrueux amours avec un Taureau, d'où naquit le Minotaure, composé des parties de l'homme et de celles du bœuf.

Enfin quelques Auteurs l'ont appelé le *Taureau de Marathon* (4), et l'on a vu qu'effectivement c'est par cet animal, que nous avons expliqué la victoire d'Hercule et celle de Thésée, sur ce Taureau fameux sous le nom de *Taureau de Marathon* (5).

C'est ce Taureau, qui donne naissance à Orion petit-fils d'une Pléiade, ou dans la peau duquel trois Dieux répandirent la semence, d'où naquit Orion, Constellation qui effectivement se lève toujours à la suite du Taureau.

C'est lui que monte Mithra ou le Dieu-Soleil, chez les Perses (6). C'est lui dont les testicules sont rongées par le Serpent d'Automne. C'est lui qui brise l'œuf Orphique au Japon. C'est lui qui donne la fécondité à la Lune, dans la Théologie des Perses (7).

C'est lui que représentoit Apis, dans les temples de l'Egypte (8). C'est lui qui nous a toujours servi à expliquer les anciennes fables sacrées, dans lesquelles le Bœuf ou le Taureau joue quelque rôle.

Il porta différens noms, dont voici les principaux :

Les Chaldéens l'appellent *Tauro*.

Les Arabes le nomment *Altaur*, *Athaur* (9), *Thaur*, *Thur* (10), *Altavoro*.

Les Hébreux, *Sor* et *Shor*.

Les Syriens, *Thauro* (11).

Les Perses, *Ghao*.

Les Indiens, *Gao*, *Touna* en Pelhvi (12); *Urochabam*, en langue Brame (13).

Les Turcs, *Oghûz* (14), *Oûd*, *Okiûz*, *Sighir*, *Sughur* (15).

Les Grecs, *Tauros*.

Les Latins, *Taurus*.

Les Allemands, *Stier*.

On lui donne dans Blaëu (16) les noms de *Portitor Europae*, *Taurus Candidus*, *Princeps Armenti*, *Bubulum Caput*, *Io*, *Inachis*, *Inachia Juvenca*, *Isis*, *Chironis filia*, *Osiris*, *Veneris sydus*, *Taurus Cyrtos*, *Peptêos*, *Incurvus*, *Flexus*, *Nixus*, *Curvatus*, à cause de sa position courbée.

La Lune avoit son exaltation dans ce signe, et Vénus son domicile. Cette même Déesse présidoit aussi au Taureau, dans la distribution des douze signes, entre les douze grands Dieux. Ce signe étoit affecté à l'élément de la Terre.

On le représentoit couché, *Incurvus* (17). Souvent aussi on le trouve dans les monumens, dans l'attitude d'un Taureau furieux (18).

Il est représenté regardant le Soleil levant (19).

Sa corne gauche s'unit au pied droit du Cocher (20).

(1) Plut. vitâ Cleom. et Agid. p. 799.
(2) Germ. Cæs. ibid.
(3) Theon ad Arat. p. 124.
(4) Theon. p. 124.
(5) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 1—4.
(6) Porph. de Antr. Nymph. Hyde de vet. Pers. Rel. p. 113.
(7) Zend Avest. t. 2, p. 117, &c.
(8) Lucian. de Astrol. p. 986.
(9) Ricciol. p. 128.
(10) Bayer Uran. tab. 23. Ric. ibid. Cæs. p. 30.
(11) Hyd. p. 31—33.
(12) Anquetil. Zend-Avest. t. 2, p. 349.
(13) Le Gent. t. 1.
(14) Hyd. Com. ad Ulug. Beig. p. 31—33.
(15) Ibid. p. 226.
(16) Cæs. c. 2, p. 29—30.
(17) Aratus, v. 167—417.
(18) Bianchini.
(19) Hygin. l. 2, c. 22. Germ. c. 13.
(20) Hygin. l. 3, c. 12—19. Theon. p. 125.

Il se lève et se couche à contre-sens, ou en sens opposé à celui vers lequel il tourne la tête (1).

Nonnus lui donne l'épithète de *Phlogeros* (2), qui vomit des feux. Tels étoient les Taureaux, que subjugua Jason.

Le Taureau renferme plusieurs groupes d'Etoiles, qui ont été observés séparément; telles sont les Pleïades et les Hyades (3). Le premier groupe, connu sous le nom de *Poussinière*, est placé sur le dos du Taureau, près du Belier, suivant Nicandre, et près des pieds de Persée, suivant Hipparque (4). Le second sur le front du Taureau. Les premières sont au nombre de sept; les autres de cinq, quoiqu'on en ait aussi souvent porté le nombre à sept.

Non-seulement leur configuration, mais leur liaison étoite avec les Equinoxes, et avec les opérations agricoles, ont contribué sur-tout à les faire remarquer. Aussi jouent-elles un grand rôle dans l'Astronomie poétique et rurale des anciens. Nous allons parler de chacun de ces groupes en particulier : nous commencerons par les Pleïades.

Pleïades.

Les Pleïades présentent à l'œil un amas ou groupe de sept petites Etoiles, ce qui leur a fait donner le nom d'*Heptapores* (5), par Euripide (6). Les Latins les ont nommées *Septistellium*.

Néanmoins on n'en compte que six à la vue, comme l'ont très-bien observé les anciens (7), qui en fixoient le nombre à sept, et qui supposoient qu'il étoit tel autrefois; mais que depuis une d'entre elles avoit disparu (8). Voici la fable, qu'on fit sur cette disparition. On raconte, que six d'entre elles avoient eu commerce avec les Immortels; savoir, trois avec Jupiter, deux avec Neptune, et une avec Mars. La dernière fut épouse de Sisyphe. Jupiter eut d'*Electre*, Dardanus; de *Maia*, Mercure; de *Taygète*, Lacédémon. Neptune eut d'*Alcyone* Hyrée, père d'Orion, et de *Celeno*, Lycus et Nyctée. Mars eut de *Sterope*, OEnomaüs, dont elle fut la femme, suivant d'autres traditions. Mérope, mariée à Sisyphe, donna naissance à Glaucus, que plusieurs font père de Bellérophon, ou du Cocher céleste. Quoiqu'elle n'eût eu commerce qu'avec un mortel, cependant, à cause de ses sœurs, elle fut mise au nombre des Constellations. Mais elle est si obscure, qu'on ne peut l'appercevoir (9). On dit d'une d'elles, comme de la mère de Bacchus, qu'elle fut frappée de la foudre, et que pour cela elle ne paroît plus (10).

D'autres Auteurs prétendent, que c'est Electre, qu'on ne voit plus; parce que sa douleur ne lui permit pas de rester avec ses sœurs, qui forment au Ciel un chœur et des danses. Après la prise de Troie, et après la destruction de toute la race de Dardanus son fils, Electre inconsolable se sépara de ses sœurs, et alla se réfugier près du Cercle polaire, où elle paroît depuis longtemps pleurer, les cheveux épars. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Comètê* (11). D'autres Auteurs prétendent, qu'elle s'étoit sauvée, pour se soustraire aux poursuites amoureuses d'Orion, suivant quelques-uns; du Soleil, suivant d'autres (12); et que cette Pleïade fugitive étoit Electre. Certains Auteurs néanmoins veulent, que ce soit Mérope, qui prit dans la suite

(1) Hygin. l. 3, c. 20.
(2) Nonnus Dionys. l. 2, v. 283.
(3) Manil. l. 1, v. 375; l. 5, v. 140.
(4) Theon, p. 133.
(5) Hygin. l. 2, c. 22.
Euripid. Iphigen. Act. 1, sc. 1. Erat. c. 14.
(7) Proclus. c. 16. Aratus, v. 258.
(8) Hygin. ibid. c. 2. Theon, p. 134.
(9) Germ. Cæs. c. 13. Eratosth. c. 23.
(10) Theon, p. 133.
(11) Germ. c. 22. Hygin. ibid. l. 2.
(12) German. Cæs. c. 22.

le nom de cette fameuse Hippodamie, fille d'OEnomaüs, pour laquelle combattit Pélops. Hygin prétend (1), que, rougissant de n'avoir pour amant qu'un mortel, tandis que toutes ses sœurs avoient eu des Dieux, cette Pléïade avoit été forcée de s'en séparer, et qu'elle avoit même été chassée de leur cortége; qu'elle étoit allé cacher sa honte dans un autre lieu du Ciel, où elle paroît avec des cheveux épars, telle qu'une Nébuleuse ou une Comète; qu'elle en prit même le nom; qu'elle prit aussi celui de *Longodès*, à cause de la longueur de cette espèce de chevelure; et de *Xiphax*, par allusion à l'épée, dont elle semble imiter la forme; car son extrémité se termine en pointe.

Théon (2), qui admet quelques-unes de ces Traditions, la fait se placer près de la seconde étoile du timon du Chariot céleste. C'est là que se réfugia Electre, après le désastre de la maison de Dardanus; et elle y est, dit-il, connue sous le nom d'Etoile du *Renard*.

Comme la douleur lui avoit fait chercher cette retraite obscure, elle ne se montre aux mortels, que pour présager des maux (3).

Les Pléïades en général jouent un grand rôle dans l'antiquité, et elles ont obtenu une haute considération (4). L'histoire fabuleuse ou poëtique des Grecs fait descendre d'elles beaucoup de Héros (5), comme l'assure la Cosmogonie des Atlantes; c'est-à-dire, qu'elles figurent dans beaucoup de Légendes et de Poëmes sacrés sur la Nature, sur la marche du Soleil et des saisons, à laquelle leur position les lioit étroitement.

On les faisoit communément filles d'Atlas (6); ce qui les a fait souvent désigner sous le nom d'*Atlantides* (7). On leur donnoit pour mère *Pleionê*.

Cette filiation est toute Allégorique, et elle a un fondement Cosmique, si nous en croyons Théon (8). Ce savant entend par Atlas l'Horizon, qui termine la course de tous les Astres, et qui les fait naître; et par Pleionê, l'Océan, du sein duquel tous les Astres semblent sortir. Ceux qui entendent par Atlas le Pôle, trouveront encore ici leur compte. Car tous les Astres naissent par la rotation apparente du Ciel, qui porte les Astres autour de l'essieu ou de l'axe du monde, *Atlas*.

On peut aussi entendre par Atlas, quelque constellation circompolaire, telle que le Bootès, qui a sa tête près de l'axe du monde et qui semble porter le Ciel. Son coucher fait lever le Taureau (9), sur lequel sont placées les Pléïades. Atlas étoit un des fils du Ciel (10), ou d'Uranus et de Clymène, fille de l'Océan, avec Epimethée et Promethée. Le nom de ce dernier fut donné à l'Hercule *Ingeniculus* (11). Quant au nom de *Pleionê*, ceux qui le prennent pour l'Océan, supposent qu'il désigne la navigation, qu'indiquoient effectivement les Pléïades (12).

D'autres font venir ce nom de *Pleión*, mot qui signifie quantité et multitude, et que leur fit donner leur nombre (13), et l'espèce d'attroupement qu'elles forment.

Ceux-ci dérivent ce nom de *Peleias*, Colombe; parce qu'elles semblent offrir l'image d'une troupe de Pigeons; comme elles ont paru à quelques-uns

(1) Hygin. Fab. 192.
(2) Theon ad Arat. p. 134.
(3) Hygin. Fab. 192.
(4) German. c. 22.
(5) Diod. Sic. l. 3, c. 60, p. 220; idem. l. 4, c. 27, p. 272.
(6) Hygin. Fab. 192.
(7) Hesiod. Oper. et Dies, v. 390. Virgil. Georgic. l. 1, Diod. Sic. ibid. l. 3. Theon, p. 132; Hygin. l. 2, c. 22. Germ. Cæs. c. 13, c. 22.
(8) Theon, ibid. p. 132.
(9) Hygin, l. 3, c. 5.
(10) Theon, p. 132.
(11) Hygin, l. 2, c. 7.
(12) Theon, ibid. p. 132.
(13) Germ. Cæs. c. 22. Hygin. Fab. 192.

présenter celle de petits Poussins, qui entourent une Poule ; ce qui leur a fait donner le nom de *Poussinière*, et de *Gallina cum pullis suis*. Théon les compare à une grappe de raisin (1). Ceux-là cherchent l'étymologie de ce nom, dans le mot Grec, *Polein*, tourner ; ce fut à cause d'elles, dit-on, que l'année elle-même, dont elles mesurent la durée, prit par excellence le nom de *Pleiôn* (2). Quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, on suppose qu'elles, et Pleïoné leur mère, furent forcées de se soustraire aux poursuites d'Orion, qui les attaqua dans leur voyage en Béotie (3), et qui vouloit leur faire violence. Orion les poursuivit, sans pouvoir les joindre, pendant autant d'années, que la révolution annuelle renferme de mois, ou pendant douze ans, suivant les uns, et suivant d'autres, pendant cinq. Jupiter, sensible à leurs malheurs, les plaça aux Cieux, sur la queue du Taureau, qui donna naissance à leur persécuteur, lequel paroît encore dans les Cieux les chasser devant lui, vers le couchant (4).

Les différens levers et couchers des Pleïades annonçoient les époques du temps les plus importantes à connoître, pour le Laboureur et pour le Navigateur ; et sur-tout celles du labourage et des récoltes (5), du chaud et du froid. Les Latins les appeloient *Vergilies*, parce qu'elles se levoient à la suite de l'ouverture du Printemps (6). Leur dégagement des rayons Solaires annonçoit les chaleurs ; leur coucher du matin, l'arrivée des froids de l'Hiver ; prérogative qui les distinguoit des autres Constellations, et qui les fit jouir d'une considération toute particulière (7).

Théon (8) fixe leur lever du matin depuis Mai, jusqu'au vingt-trois Juin ; leur lever du soir, depuis Octobre, jusqu'au dix-neuf Décembre. Leur lever du matin dure cinquante-deux jours, aux environs de l'Equinoxe de Printemps. Le Soleil est alors au dix-septième degré du Taureau. Leur coucher du soir s'achève durant le même espace de temps, après l'Equinoxe d'Automne, à l'arrivée du Soleil dans le Sagittaire.

Les Pleïades sont proprement les Astres indicatifs des temps. Leur lever du matin, continue Théon (9), annonce le commencement des chaleurs ; leur coucher du matin, les travaux du labourage. On ne parle pas de leur coucher du soir, qui arrive vers l'Equinoxe, et qui n'est indicatif d'aucune opération importante. Quoique formées d'un assemblage d'Etoiles très-petites, et assez obscures, elles sont néanmoins très-connues et très-fameuses, par l'utilité dont est aux hommes la connoissance de leurs levers et de leurs couchers différens. A leur lever commence la moisson ; à leur coucher, le labourage et les semailles. Elles se lèvent le matin au Crépuscule vers le vingt-cinq du mois Pharmuti, qui répond à Avril, le Soleil étant alors au Taureau. C'est alors que se fait la moisson chez les Egyptiens. Elles se lèvent le soir, lorsque le Soleil est au Scorpion, au mois Athur, qui répond à Novembre ; c'est la saison du labourage. Elles se lèvent alors le soir, et sont visibles toute la nuit sur l'Horizon. C'est Jupiter lui-même, dit Théon (10), qui les a ainsi placées, afin qu'elles fussent pour les mortels des annonces fidelles des révolutions des saisons, du commencement des Etés et des Hivers. Elles se couchent aussi le matin au mois Athur, lorsque

(1) Theon, p. 132.
(2) Ibid. p. 133.
(3) Hygin, f. 2, c. 22. Theon, p. 132.
(4) Ibid. f. 2, c. 22.
(5) Philostr. Icon. p. 849.
(6) Hygin, f. 2, c. 22. Germ. Cæs. c. 22. Theon, p. 132. Isidor. l. 3, c. 47.
(7) Eratosth. c. 23.
(8) Theon ad Arat. Phæn. p. 133—134—135.
(9) Ibid. p. 134.
(10) Theon, p. 135.

l'hiver commence. Leur lever du soir ramène le froid, comme celui du matin ramène les temps chauds (1). Elles sont placées, ajoute Théon (2), sur la partie postérieure du Taureau, et elles se lèvent avec le Belier, lorsque le Soleil est à la fin de ce signe, au commencement des chaleurs, lorsque l'on moissonne les orges.

Aratus (3), Cicéron son Commentateur, Isidore de Séville, Festus Avienus, etc. parlent, dans les mêmes termes, des Pleïades, ou Vergilies, comme d'astres indicateurs des saisons, des travaux agricoles, et de la navigation (4). Aussi Pindare les appelle *Orias*. Elles tiennent le premier rang, dit Germanicus (5), parmi les Astres, qui concourent aux progrès de la végétation, et aux récoltes des fruits. Elles renferment, dans l'intervalle de six mois que mesurent leurs différens levers, les moissons, les vendanges et la maturité de toutes les récoltes; elles mesurent également les périodes successives de chaud et de froid, qui partagent en deux la durée de l'année.

Voila à-peu-près les titres, qui ont acquis aux Pleïades une aussi grande célébrité chez les anciens. C'est donc sur ce groupe d'Etoiles, qu'il faut le plus souvent porter ses yeux, dans l'explication de la Mythologie. On y trouvera le plus grand nombre des Nymphes, qui figurent, sous différens noms, dans les fables sacrées. Nous allons rapporter les noms les plus connus, qui nous ayent été conservés, et qui doivent nous servir de guides, dans l'analyse des fables, où ces noms-là sont employés.

On nomme (6), *Electre*, *Maia*, *Taygetê*, *Alcyone*, *Célæno*, *Stéropè*, ou *Astéropê*, et *Mérope*. Ces sept Etoiles, dit Hygin (7), appelées *Pleïades*, ont été placées par les anciens Astrologues, sur la division du Taureau et du Belier. C'est ce qui les a fait appeler par quelques-uns, *la queue du Taureau*. Elles sont connues chez nos Latins, sous le nom de *Vergilies*.

Hygin nomme Calypso, parmi les filles d'Atlas et de Pleionê (8). Plutarque en appelle une Pasiphaë (9).

Germanicus César les fait aussi nourrices de Bacchus, comme les Hyades. Il en fait, d'après l'autorité de Phérécyde, sept sœurs, filles de Lycurgue, venues de l'île de Naxe.

La Cosmogonie des Atlantes les fait filles d'Hespérie et d'Atlas, et leur donne indistinctement les noms d'*Hespérides* et d'*Atlantides* (10). Hespérie, leur mère, étoit fille d'Hesperus, frère d'Atlas. Ce sont ces sept jeunes filles, que Busiris, roi d'Egypte, avoit chargé des Pirates d'enlever. Mais Hercule tua ces Brigands, et rendit les sept filles à leur père, comme nous l'avons vu, dans notre explication des travaux d'Hercule (11).

Leur groupe eut encore différens noms chez différens Peuples.

Hesychius, nomme le groupe des Pleïades, *Satilla* (12).

Chez les Chaldéens, et les Hébreux, on les appela *Athorage* (13), *Athoraye*.

Chez les Arabes (14), on les nomme *Althoraia*, *Atauria*, *Benath-Algnasch*, *Altorich*, *Aldagageh*. Sous leur aspect, il étoit bon de se marier, de labourer la terre, et d'entreprendre des voyages de mer.

On les nomme aussi *Benat-el-Nauschi* (15), les filles de la réunion.

(1) Idem. p. 217.
(2) Idem. p. 121.
(3) Aratus, v. 265.
(4) Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(5) German. c. 42.
(6) Eratosth. c. 23. Diod. Sic. l. 3, c. 60, p. 229.
(7) Hygin. l. 2, c. 22; l. 3, c. 20. German. c. 22. Hygin. Fab. 192.
(8) Hygin. Fab. 1.
(9) Plut. vit. Cleom. et Agid. p. 799.
(10) Diod. Sic. l. 4, c. 27, p. 272.
(11) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 1.
(12) Hesych. v. Satill.
(13) Tabl. Alph. p. 207. Haly Ben-Ragel.
(14) Rabbi Ben-Joseph. Astr. Arab. Kirk. Œdip. t. 1, p. 351. Bayer tab. 23.
(15) Ricciol. p. 125.

Ulug-Beigh (1), Prince Tartare et Astronome, donne à l'extrémité boréale des Pleïades le nom de *Wasat-al-Thuraia*, et à l'extrémité australe celui d'*Al-Thurajd*.

Hyde, dans son Commentaire sur Ulug-Beigh (2), confirmant et expliquant la dénomination donnée aux Pleïades par ce Prince Astronome, nous dit que les Coptes les appellent les *six Astres*; les Arabes, l'Astre par excellence, *Al-Negjim*, les Syriens, *Chimo*, les Perses, *Perv* et *Pervinz*, les Turcs *Ulgher*. D'Herbelot (3) prétend, que le nom que leur donnoient les Perses, *Perviz*, signifie un poisson. Kirker assure, que les Hébreux les désignent par un mot, qui signifie, appui des temps et des périodes séculaires (4). La raison de cette dénomination est aisée à saisir. Ils leur donnoient aussi le nom de *Succoth-Benoth*, ou de Poule avec ses Poussins. C'est aussi, sous ces traits, que les peignent les Indiens, qui les nomment *Pillalou Codi* (5); ils les appellent aussi *Cartiguey*, et ils donnent ce même nom à un de leurs mois.

Cette dénomination de Poussinière, ou de Poule avec ses Poussins, étoit familière aux Hébreux, si on en croit leurs Rabbins (6). Ils prétendent, que c'est cette Constellation, qui est désignée dans l'Ecriture, sous les noms de *Chima* (7), et de *Succoth-Benoth*; que de même qu'ils appeloient le Coq *Schevi*, ils appeloient la Poule *Succoth*, et que le mot *Benoth* désigne ses petits. Nous sommes entrés, à cet égard, dans quelques détails à notre article des divinités Syriennes (8). D'autres Rabbins ont cru trouver dans les Pleïades, appelées *Altoraia* par les Arabes, la Constellation désignée dans Job, sous le nom d'*Aisch*, et de ses petits. Mais nous croyons, qu'on doit plutôt la rapporter à la Chèvre et à ses Chevreaux, dont nous parlerons ailleurs. Les Italiens la connoissent aussi, sous le nom de *Gallineta* (9). Les Anglois la désignent sous un nom à-peu-près semblable dans leur langue (10). Dans le Planisphère Egyptien de Kirker, c'est une Poule avec ses Poussins qui la représente.

Elle porte encore d'autres noms, tels que ceux de *Buthean* (11), *Buthrio*, *Massa*, *Septistellium*, *Vestis Institoris* (12), *Gallicium*, *Lumina Signatricia* (13), *Atlantides*.

Les habitans des bords de la rivière des Amazones ont aussi observé cette Constellation, et ils la nomment *Tapüra Rayouba*, la mâchoire du Bœuf (14).

C'est à cette Constellation, *Althuraïja*, qu'on fixe la station de la Lune au Taureau céleste, ou sa troisième station (15).

Columelle marque au neuf, avant les Calendes de Novembre, un coucher des Vergilies (16); au six des Ides de Novembre (17), un coucher du matin de cette Constellation. Ce coucher annonce la tempête et le froid. Au cinq des Ides, il marque le souffle des vents Auster et Eurus; de petites pluies et le commencement des froids de l'hiver.

Il met un coucher des Pleïades, quarante-un jours après l'Equinoxe d'automne (18). Il fixe aussi, au douze et au treize des Calendes de Novembre (19), un coucher du matin des Vergilies, lequel annonce la tempête. Il

(1) Ulug-Beigh, p. 62—67.
(2) Hyd. Comm. p. 31—33.
(3) Biblioth. Orient. p. 997.
(4) Kirker Œdip t. 2, p. 356.
(5) Bailly Astr. Anc. Disc. Prel. p. 30.
(6) Hyde Comm. p. 30—31. Kirk. Œdip. t. 1, p. 350.
(7) Job. c. 38.
(8) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. 18.
(9) Riccioli, p. 126.
(10) Hyde, ibid. p. 31—33.
(11) Ricc. p. 126. Stoffler. p. 34. Cæsius, p. 34.
(12) Plin. l. 2, c. 42, c. 46.
(13) Bayer, tab. 23.
(14) Condamine, Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1745, p. 447.
(15) Alfrag. c. 22, p. 109; et Comment. sur Alfrag. p. 101.
(16) Columelle, l. 9, c. 8.
(17) Idem. l. 11, c. 2, p. 433.
(18) Idem. l. 11, c. 2, p. 424.
(19) Idem. p. 432.

marque, au cinq des Calendes de Novembre (1), un coucher des Pleïades, qui annonce le froid et la gelée; au onze des mêmes Calendes, un coucher de la queue du Taureau, accompagné de pluie et du vent Auster (2).

Le même Columelle (3) annonce, quarante-huit jours après l'Equinoxe du Printemps, un lever des Pleïades, vers le cinq des Ides de Mai. Il fixe, au huit des Ides d'Avril (4), un coucher des Vergilies. Au dix des Calendes de Mai, il marque un lever des Pleïades avec le Soleil. Ce jour là est humide; le vent Africus ou Auster soufflent. Il met aux nones de Mai (5) un lever du matin des Pleïades; le vent Favonius souffle. Au six des Ides de Mai, toutes les Pleïades paroissent; il pleut quelquefois; le Favonius et le Corus soufflent. Aux Ides d'Octobre (6), les Pleïades se lèvent le soir; le vent Favonius et l'Africus soufflent; quelquefois il y a de la pluie.

Hyades.

Les Hyades, comme les Pleïades, font partie du Taureau. Ce sont les étoiles du front de cet animal (7) céleste. Phérécyde en comptoit sept, ou un nombre égal à celui des Pleïades (8); d'autres n'en comptent que cinq (9). Euripide, dans sa Tragédie d'Erechthée, en réduisoit le nombre à trois; Thalès le réduisoit même à deux, et appeloit l'une la Boréale, et l'autre l'Australe: un autre en comptoit quatre (10). Ainsi l'on voit, que les anciens ont varié sur le nombre des Etoiles du front du Taureau, connues sous le nom d'Hyades, et que cette variation a été depuis deux jusqu'à sept; le nombre cinq et sept ont été le plus communément adoptés (11). Le nom général de ce groupe d'Etoiles est *Hyades*, nom dont on a cherché différentes origines. Les uns veulent, qu'il vienne du verbe grec *Hyein*, qui signifie pleuvoir (12); parce qu'elles sont censées distribuer la pluie, à leur lever et à leur coucher. Aussi Virgile les appelle-t-il les Hyades pluvieuses (13). Ceux-ci prétendent, que la forme, sous laquelle ces Etoiles sont groupées, qui est celle du V, ou de l'Y grec, les a fait ainsi appeler (14). Ceux-là disent, qu'elles s'appellent ainsi, parce qu'elles ont nourri Bacchus, que l'on nomme souvent *Yes* (15). D'autres veulent, qu'elles prennent leur nom d'*Hyas*, qu'on fait tantôt leur frère, tantôt leur père (16). Les Latins, qui ont cru que ce mot *Hyes* venoit du mot grec *Hyes*, qui signifie des Porcs, l'ont traduit par *Succulae*, et c'est sous ce nom, qu'elles sont souvent désignées (17), dans leurs Calendriers Rustiques. Ils leur donnent aussi le nom de *Parilicium* (18), ou *Palilicium* (19), et de *Succidas*, par allusion au mot grec *pleuvoir* et *humecter* (20). Les Poètes les ont désignées souvent dans la Mythologie, sous le nom de Nymphes de Dodone, et de nourrices de Bacchus (21).

On a varié sur les noms particuliers de chacune d'elles. Les plus connus sont (22), *Ambroisie*, *Eudora*, *Pedile*, *Coronis*, *Polyxo*, *Phileto*, *Thyené* ou

(1) Ibid. p. 432.
(2) Ibid. p. 432
(3) Ibid. l. 9, c. 14.
(4) Ibid. l. 11, c. 2, p. 425.
(5) Ibid. p. 426.
(6) Ibid. p. 431.
(7) Germ. p. 7. Uran. Pet. Arat. v. 172. Manil. l. 1, v. 395. Hygin, l. 2, c. 22. German. c. 13. Eratosth. c. 14, Aulugell. l. 13, c. 8. Isidor. Orig. l. 3, c. 47. Procl. c. 16.
(8) Theon, p. 125. Hygin, ibid.
(9) German. c. 13.
(10) Theon, p. 125.
(11) Hygin, l. 3, c. 20.
(12) Aulugell. l. 13, c. 8. German. c. 13.
(13) Virg. Æneid. l. 4. Isidor. Orig. l. 3, c. 47. Ovid. Fast. l. 6, v. 198.
(14) Nonn. l. 1, v95.
(15) Germ. ibid.
(16) Hygin, l. 2, c. 22. Theon. p. 132.
(17) Hygin. Fab. 192. Aulugell. l. 13, c. 8.
(18) Plin. l. 2, c 39.
(19) Germ. c. 42. Stoffler. p. 96.
(20) Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(21) Hygin, l. 2, c. 22. Germ. Cæs. c. 13.
(22) Hygin, l. 22.

Thyoné

Thyoné (1). D'autres la nomment aussi *Phœsule* (2), *Phaeta* ou *Phaiot*, *Eustephanos*, Nymphes semblables aux Grâces, suivant Hésiode (3).

On peut mettre aussi au nombre des noms des Hyades d'autres dénominations données aux Nymphes de Dodone, aux filles de l'Océan, et aux nourrices de Bacchus, puisque les Hyades ont cette triple qualité. Hygin (4) nomme ces diverses Nymphes *Idothea'*, *Althea*, *Adrasta*. D'autres les appellent les filles de Melissus, Nymphes de Dodone, et nourrices de Bacchus. Ceux-ci les nomment des Naïades, et ils les appellent *Cisseis*, *Nysa*, *Erato*, *Eriphie*, *Bromie*, *Polyhymno*. Bacchus les avoit, dit-on, placées sur le mont Nysa, et il avoit prié Médée de les rajeunir (5); ce qui ayant été fait, il les consacra ensuite aux Cieux. Cette dernière circonstance jette du jour sur la fable de Pélias et de ses filles, à qui Médée promet de les rajeunir. Ceux-là les nomment, ajoute Hygin (6), *Arsinoë*, *Ambrosie*, *Bromie*, *Cisseis* et *Coronis*.

D'autres les appellent (7) *Steropé*, *Æthusa*, *Zeuxippe*, *Arsinoë*, *Prothoë*. Cette dernière semble désignée dans Ovide, sous le nom de Prothius (8), dont le lever Cosmique et le coucher Héliaque sont fixés au six des Calendes de Mai, à la fin du premier Printemps, quelques jours avant les fêtes de Flore.

On donne aussi à Arsinoë, qui est incontestablement une Hyade, pour sœurs, *Hilaria* et *Phébé*, et on les fait filles de Leucippe (9).

Ailleurs on compte parmi les amantes d'Apollon ou du Soleil du Printemps, *Arsinoë*, *Æthusa*, *Hypsipile*, *Marpessa*, *Zeuxippe*, *Prothoë* et *Daphné* (10).

On peut donc regarder la plûpart de ces noms, comme des noms différens des Hyades, désignées souvent sous le nom générique d'Héliades, ou de filles du Soleil, et de Titanides. Toutes les fois que, dans une fable, une Nymphe de ce nom joue un rôle, c'est toujours dans cette partie du Ciel, qu'il la faut chercher, et par les Hyades qu'on doit expliquer la fiction. C'est même une règle générale, pour toutes les fables, que l'on doit regarder l'Etoile, qui porte le nom de tel et tel Dieu, de telle Nymphe ou de tel Héros, comme l'Etoile qui a été personnifiée, et sur laquelle la fiction a été faite.

Parmi les Etoiles du front du Taureau, ou parmi les Hyades, on en distingue une sur-tout, remarquable par sa grosseur, son éclat et sa couleur rouge. Elle est placée sur l'œil du Taureau; et les Arabes la nomment *Aldebaran*, *Debiron*, *Addebiris* (11), *Ain-Al-Tor*, ou l'œil du Taureau (12).

Hesychius l'appelle *Monosillé* (13); Ptolomée la nomme *Subruffa* ou *Hypocirros*; d'autres *Lampadias* (14); les Hébreux, *Adom*.

Aldebaran est une des quatre Etoiles Royales : aussi Riccioli l'appelle-t-il, *Stella Dominatrix* (15); il la nomme encore *Atin el Taur*, ou *Ain* (16).

On fait les Hyades filles du même père et de la même mère, que les Pleïades (17), et on leur donne pour frère Hyas, qui, ayant été à la chasse en Libye, fut mordu par un Sanglier, comme Adonis, ou par un Serpent, et

(1) Ovid. Fast. l. 6, v. 711.
(2) Hygin. Fab. 192.
(3) Theon, p. 125—132.
(4) Hygin. Fab. 182.
(5) Ovid. Métam. l. 7.
(6) Hygin, Fab. 182.
(7) Jul. Firm. de Prof. Rel. p. 24.
(8) Calend. Fast. Rom.
(9) Pausan. Messen. p. 142.
(10) Arnob. Cont. Gent. l. 4, p. 144.
(11) Cæs. p. 36.
(12) Alfrag. c. 22, p. 103; idem. p. 97—109. Alph. p. 207—223. Ulug-Beigh. p. 62—67; et Hyde, ibid. p. 31—33.
(13) Hesych. v. Monos.
(14) Bayer, tab. 23. Scalig. p. 435.
(15) Ricciol. p. 125.
(16) Ibid. p. 125.
(17) Theon, p. 132. Hygin, l. 2, c. 22.

périt. On remarquera, que toutes les Etoiles, qui se couchent au lever du Scorpion, deviennent des Héros fameux par leur mort, occasionnée par la morsure d'un Sanglier ou d'un Serpent. Cette mort les plongea dans la douleur, comme celle de Phaëton y avoit plongé les Héliades ses sœurs. Jupiter, touché de leur sort, les plaça aux Cieux, sous le nom d'Hyades (1).

On suppose aussi, qu'elles furent poursuivies par Lycurgue, et qu'excepté Ambroisie, elles se jetèrent toutes dans les Eaux (2). Nous avons vu cette fiction dans Nonnus (3). Quant à l'exception faite en faveur d'Ambroisie, qui ne se mêle point aux eaux, on apperçoit aisément l'allégorie.

Euripide, dans sa Tragédie d'Erechtée, ne compte que trois Hyades, qu'il fait filles d'Erechtée. Myrtile les fait naître de Cadmus, ou du Serpentaire, qui par son coucher fait effectivement lever le Taureau, et conséquemment les Hyades (4).

Tous les Auteurs s'accordent à y voir les nourrices de Bacchus, ou du Dieu, qui prend la double forme du Serpent et du Taureau, ou des signes de Printemps et d'Automne, saisons auxquelles présidoient les Hyades.

Columelle (5) place, à la veille des Ides d'Avril, une disparition des Etoiles appelées *Succulæ*, ou des Hyades. Il marque, au quinze des Calendes de Mai, le passage du Soleil dans le Taureau, accompagné de pluies; au quatorze des mêmes Calendes, un coucher du soir des mêmes Hyades, avec indication de pluies. Il fixe, au Nones de Mai (6), le lever des Hyades avec le Soleil, accompagné du souffle du vent de Nord, quelquefois du vent Auster, et de pluies.

Columelle (7) marque aux Calendes de Novembre, et les jours d'avant, le coucher de la tête du Taureau, accompagné de pluies; au quatorze des Calendes de Décembre (8), le lever du matin des Hyades, avec indication de tempête; au douze des mêmes Calendes, le coucher des Cornes du Taureau; vent de Nord, froid et pluie; au onze, coucher du matin; à la veille des mêmes Calendes, coucher total des mêmes Hyades; le Favonius ou l'Auster soufflent. Il y a quelquefois de la pluie. Germanicus César (9) marque, au quatorze avant les Calendes de Mai, un coucher du soir des Hyades, accompagné de mouvemens orageux sur terre et sur mer. Il en est aussi question au douze des mêmes Calendes, sous le nom d'Astre *Parilicium*.

Ceux qui comptent sept Hyades, au lieu de cinq, comprennent sous ce nom les deux Etoiles, qui sont à la naissance des Cornes (10).

(1) Germ. c. 13. Hygin, Fab. 192.
(2) Hygin, l. 2, c. 22.
(3) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 6.
(4) Theon, p. 132. Germ. c. 13.
(5) Columell. l. 11, c. 2, p. 425.
(6) Ibid. p. 426.
(7) Ibid. p. 433.
(8) Ibid. p. 434.
(9) Germ. Cæs. c. 42.
(10) Hygin, l. 3, c. 20.

TROISIÈME SIGNE.

GEMEAUX.

Les Astronomes et les Mythologues anciens ont placé dans ce signe les Dioscures (1), ou les deux frères Gémeaux, fils de Tyndare, ou plutôt de l'épouse de Tyndare et de Jupiter (2), connus dans la fable, sous le nom de *Castor* et de *Pollux* (3), Divinités tutélaires des Navigateurs, adorés en Laconie, et surtout à Samothrace (4). Toute l'antiquité a vanté leur union fraternelle, et leur amour pour la plus parfaite égalité entre eux; ce qui leur a mérité d'être placés aux Cieux par Jupiter, au nombre des Astres les plus brillans (5). Neptune crut aussi devoir les récompenser, en leur donnant les chevaux, dont ils se servent, et en leur accordant le privilége singulier de protéger les Navigateurs, contre les naufrages (6). Je remarquerai ici que, dans les monumens anciens, et même dans ceux du moyen âge, on trouve encore les Gémeaux avec des chevaux. Ils sont ainsi représentés dans le monument trouvé dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, lequel remonte au règne de Tibère; et sur le portail de l'Eglise de Strasbourg.

Leur apparition bienfaisante les fit appeler des Divinités Salutaires, ou des Dieux Sauveurs (7). Nigidius les nomme les Divinités de *Samothrace*, dont il n'est pas permis de révéler la nature, à cause du secret, qu'exigent ceux qui président à ces redoutables mystères (8). Le même Auteur prétend, que Castor et Pollux, fils de Tyndare, furent honorés du titre de Sauveurs, après avoir rétabli la tranquillité sur les mers, qu'infestoient les Pirates. Compagnons de Jason et d'Hercule, dans la fameuse expédition en Colchide, ils firent preuve du plus grand courage sur la mer, au milieu des orages les plus violens; et sur la terre, en bravant toutes les fatigues et les dangers de la guerre. Jupiter, pour récompenser leur courage, les plaça aux Cieux; et ils lui demandèrent de les fixer dans un lieu, où ils pussent encore servir les hommes, et veiller à leur conservation: ce qui leur fut accordé, et encore aujourd'hui, leur vue inspire de la confiance aux mortels, qui ont besoin de leur secours.

On raconte (9), qu'Idas et Lynceus, fils d'Apharée de Messène, avoient pour amantes Phébé et Hilaria, filles de Leucippe, deux jeunes filles d'une éclatante beauté. L'une, Phébé, étoit Prêtresse de Minerve, et sa sœur Prêtresse de Diane. Castor et Pollux en devinrent

(1) Eratosth. c. 10.
(2) Hygin. Fab. 155.
(3) Germ. Cæs. p. 9. Hygin, l. 2, c. 23.
(4) Germ. ibid.
(5) Hygin, l. 2, c. 23.
(6) Diod. Sic. l. 4, c. 43.
(7) German. c. 9.
(8) German. ibid.
(9) Hygin, Fab. 80. Tat. Cont. Gent. p. 150. Ovide Fast. l. 5, v. 700.

amoureux, et les enlevèrent. Leurs amans prirent les armes, pour les délivrer des mains des ravisseurs. Le combat s'engagea; Castor tua Lyncée dans l'action. Idas, après la mort de son frère, abandonna ses armes et le soin de reprendre son amante, et il ne songea plus qu'à donner la sépulture à son malheureux frère. Tandis qu'il rassembloit les débris de son corps, et qu'il se préparoit à lui élever un monument, Castor survint, et voulut s'y opposer, disant qu'il l'avoit terrassé, comme il auroit fait d'une timide femme. Idas indigné tira son épée, et l'enfonça dans l'aîne de Castor, qu'il tua. A peine Pollux en fut instruit, qu'il accourut pour venger son frère. Idas expira bientôt sous ses coups. Il s'occupa de suite de donner la sépulture à Castor. Comme il avoit lui-même reçu de Jupiter une Etoile, tandis que son frère Castor n'en avoit pas, parce qu'il étoit né du sang de Tyndare, ainsi que Clytemnestre, au lieu que lui étoit, ainsi qu'Hélène, du sang de Jupiter; Pollux demanda à son père de partager avec son frère cette marque distinctive; ce qui lui fut accordé, et ce qui donna lieu, dit-on, d'imaginer qu'ils se remplaçoient successivement dans la vie. Les Romains retracent cette idée dans leurs courses, où un seul cavalier court avec deux chevaux. Quelques Auteurs veulent (1), que Castor ait été tué dans la guerre des Athéniens contre les Lacédémoniens, et qu'il ait péri à la ville d'Ariadné. On trouvoit en Laconie beaucoup de monumens (2), qui rappeloient les événemens prétendus de leur vie, et qui consacroient leur mémoire par un culte religieux. On les représentoit à Lacédémone par deux bâtons unis, symbole simple, et semblable au caractère abrégé, par lequel on désigne encore ce signe (3). D'autres Mythologues désignent les deux Gémeaux, sous les noms d'*Apollon* et d'*Hercule* (4). Effectivement on les trouve souvent, dans les anciens monumens, décorés des attributs de chacun de ces Dieux; l'un tient en main la Lyre, et l'autre la Massue. Chez les Germains on adoroit Castor, sous le nom d'*Alcis*, qui est un des noms d'Hercule, *Alcides* (5).

Certains Auteurs y ont vu *Triptolême* et *Jasion* (6), chéris de Cérès, et qui jouent un rôle dans l'histoire de cette Déesse, sur-tout Triptolême.

D'autres enfin les ont appelés *Amphion* et *Zéthus* (7), qui bâtirent les murs de Thèbes au son de la Lyre: l'un deux étoit représenté tenant une Lyre, et l'autre avoit une Ceinture.

Oppien (8) donne à Castor l'épithète de lumineux, ou de Thaësphore. Les Argiens appellent Castor *Mixarchagétès*, et révèrent Pollux, comme un des Dieux de l'Olympe (9). Hésychius appelle ces Astres, *Agastores* (10).

On donnoit encore d'autres noms aux Gémeaux, dans les diverses langues.

Les Arabes les nomment *Algeuze* (11), et *Elgeuze*.

Ils appellent le premier des Gémeaux *Avellar* et *Aphellan*; c'est Apollon; et *Abracaleus* ou *Iracleus*. C'est Hercule (12).

D'autres Sphères y peignent deux Paons (13); les Perses deux Chevreaux (14). Les Indiens les nomment *Doupexer* (15)

(1) Hygin, l. 2, c. 23. German. c. 9.
(2) Pausan. Lacon.
(3) Plut. de Amor. Frat.
(4) Hygin, l. 2, c. 23. Varro de re rust. l. 2, c. 1.
(5) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.
(6) Hygin, l. 2, c. 23.
(7) Germ. Cæs. c. 9.
(8) Oppian. l. 2, v. 14.
(9) Plut. Quæst. Græc. p. 296.
(10) Hesych.
(11) Cæs. c. 3, p. 58. Comm. sur Alfrag. p. 108. Kirk. Œdip. p. 198.
(12) Bayer, tab. 24. Alphons. p. 210.
(13) Scalig. p. 435—444.
(14) Hyde de vet. Pers. Relig.
(15) Anquetil.

en Pelhvi (1), et *Mitowa*, en langue Brame.

Les Hébreux les appellent *Thomim*, et *Tamim* (2); les Chaldéens *Tammech*; les Grecs *Didymoi* (3), *Dioscuroi*, *Cabeiroi*, les *Cabires* ou *Grands-Dieux*.

Les Latins, *Gemini, Ledaei Juvenes, Tyndaridæ*.

Blaeu (4) les nomme *Phœbi Sydus, Helenæ fratres, Tyndaridæ pueri, OEbalii Juvenes, Gemini Lacones, Dioscuri, Jovis filii, Dii Samothraces, Dii Germani, Anaces, Hephaestioi, Præsides*.

On distingue dans cette constellation plusieurs Etoiles. La brillante de la tête du premier des Gémeaux s'appelle étoile d'Apollon (5), de Castor, et en Arabe, *Ras-Al-Geuse* (6), et *Elgieuze*.

Celle de la tête du second s'appelle *Pollux, Hercule, Abrachaleus* (7).

Celle du pied gauche de Castor se nomme *Calx*.

Les deux Etoiles de la tête sont des Etoiles de seconde grandeur. La précédente du pied des Gémeaux se nomme *Propus* (8); elle est près du Cancer (9). C'est celle du pied gauche, suivant Eratosthène (10).

Les Gémeaux paroisssent placés à la droite du Cocher, au-dessus d'Orion, de manière qu'Orion cependant réponde à l'intervalle, qui est entre les Gémeaux et le Taureau. Ils paroissent se tenir embrassés et descendre les pieds droits en avant. Ils semblent au contraire inclinés et couchés, en se levant (11). Les phénomènes de leur lever et de leur coucher ont donné lieu à la fiction, qui suppose, que Pollux partagea avec son frère son immortalité, et qu'alternativement de deux jours l'un ils paroissent briller à nos yeux (12).

Ulug-Beigh (13) appelle les Etoiles des Gémeaux *Gjauzæ*; celle de la tête du premier Gémeau, *Ras-Al-Tawim-Al-Mukdim*; celle qui est un peu rouge, et qui brille à la tête du second, *Ras-Al-Tawim-Al-Muchir*. Celle du pied gauche et du droit du second s'appelle *Al'hena*. Hyde, dans son commentaire sur Ulug-Beigh (14), observe que des noms Grecs Apollon et Hercule, les Arabes ont fait par corruption les noms d'*Aphellan*, d'*Aphellar*, et ceux d'*Heraclus*, *Abrachileus*, qu'ils donnent aux Gémeaux. Les Arabes, dit-il, les appellent aussi *Tawamân*; les Hébreux, *Teomim*; les Syriens, *Tomê*, noms qui se traduisent tous par Gémeaux. Les mêmes Arabes leur ont aussi donné le nom de *Gjauza*; les Turcs, celui de *Kâz Siphètlæ Burgi*, en Persan *Chirdeghân*.

On appelle aussi *Dirâ*, le Bras, et l'on y fixe une des stations de la Lune, la cinquième; et dans le lieu appelé *Al'hena*, on y place la sixième (15). On donnoit le nom d'*Elhahak*, aux têtes des Gémeaux; et à celle de Pollux, ceux d'*Elhenat* et de *Ketpholt Summan* (16).

Ce signe étoit affecté à l'élément de l'air; il étoit le domicile de Mercure. Aussi disoit-on, que Mercure avoit fait présent d'un cheval à Pollux (17).

C'étoit le siége de Phœbus ou d'A-

(1) Gentil, voy. de l'Inde, t. 1.
(2) Epiph. adv. Hæres. Ricciol, v. 126.
(3) Hipparch. l. 1, c. 2.
(4) Cæsius, c. 3, p. 38.
(5) Riccioli, p. 125. Alph. p. 224. Stoffler. p. 89.
(6) Bayer, tab. 24.
(7) Bayer, ibid.
(8) Hipparch. l. 3, c. 5. Germ. p. 7. Procl. c. 16.
(9) German. p. 9.
(10) Eratosth. c. 10. Stoffler. p. 89.
(11) Hygin, l. 3, c. 21.
(12) Ibid. l. 2, c. 23.
(13) Ulug-Beigh, p. 58—72.
(14) Hyde, p. 33—35.
(15) Alfrag. p. 109.
(16) Riccioli, p. 126—128.
(17) Photi Codex 190.

pollon, dans la distribution des signes, entre les douze grands Dieux (1). Martianus Capella suppose (2), que Mercure et Phœbus se métamorphosent sous une forme brillante, et traversent ce signe, qui leur est familier.

Columelle (3) fixe, au quatorze des Calendes de Juin, le passage du Soleil aux Gémeaux. On célébroit à Rome, en Juin, au lever des Gémeaux, l'apparition de Castor et de Pollux, dans le combat contre les Latins (4).

(1) Manil. l. 2, v. 438.
(2) Mart. Capell. de Nupt. Philol.
(3) Columell. l. 11, c. 2, p. 426.
(4) Dionys. Halycar. l. 6, p. 361.

QUATRIÈME SIGNE.

CANCER.

Ce Cancer passe pour être celui, qui, sorti des marais de Lerne, piquoit le pied d'Hercule, et qui le gênoit si fort, dans son combat contre l'Hydre de Lerne, ou dans son second travail (1). Ce Héros enfin indigné l'écrasa, et Junon reconnoissante, de ce qu'il avoit servi sa vengeance, le plaça au nombre des Constellations, qui fixent les douze divisions de la course annuelle du Soleil. Aussi Columelle l'appelle l'Ecrévisse de Lerne (2), et sa place est aux Cieux sur la tête de cette Hydre (3). On a vu, dans notre explication des douze travaux d'Hercule, que c'est par lui que nous avons expliqué la résistance, que ce Héros éprouva dans son second travail, par une suite de la ligue, qu'une Ecrévisse avoit formée contre lui avec l'Hydre.

On distingue, dans cette Constellation, quelques Etoiles particulières. De ce nombre sont celles qu'on appelle les *Anes*, que Bacchus a figurés sur deux Etoiles de l'Ecaille de l'Ecrevisse (4). Ces deux Etoiles sont placées près d'un autre amas d'Etoiles, connu sous le nom de la Crèche (5).

La fable suppose, que Bacchus (6), que Junon avoit rendu furieux, erroit çà et là dans la Thesphrotie, cherchant à arriver au temple de Jupiter, à Dodone, afin d'en obtenir une réponse, qui lui indiquât des moyens de guérison. Arrivé près d'un vaste marais, qu'il ne pouvoit passer, il rencontra deux ânes; il en monta un, et passa le marais sans se mouiller. Il gagna le temple de Dodone, où il recouvra son bon sens. Il témoigna alors sa reconnoissance à ces Anes, qui l'avoient si bien servi, et il les plaça au nombre des Constellations. Quelques-uns mêmes ajoutent, qu'il gratifia celui qu'il avoit monté du don de la parole; don qui lui fut commun avec le fameux Ane de Balaam. Dans la suite cet Ane eut une dispute avec Priape, Dieu de la nature, dont l'organe de la virilité rivalisoit avec le sien; il fut vaincu et tué par lui. Bacchus, sensible à son malheur, le plaça aux Cieux, sur ce même Cancer, que Junon, son ennemie, y avoit déjà placé.

On donne à cette consécration une autre origine (7). On prétend, que, dans la guerre des Géans, Jupiter convoqua tous les Dieux, et que Bacchus, Vulcain, Silène et les Satyres vinrent montés sur des Anes; qu'avant même qu'on se fût approché, les Anes effrayés se mirent à braire. Le bruit qu'ils firent, et auquel les Géans n'étoient point accoutumés, inspira de l'effroi à ces ennemis des Dieux, qui prirent aussitôt la fuite, et laissèrent la victoire aux

(1) Hygin, l. 2, c. 24. Germ. c. 10. Theon, p. 122. Eratosth. c. 11.
(2) Columelle. l. 10, v. 313.
(3) Hygin. l. 3, c. 22.
(4) Hyg. l. 2, c. 24. Theon, p. 197. Germ. c. 10.
(5) Eratosth. c. 11. Arat. v. 892.
(6) Hygin, ibid. Lactanc. l. 1, c. 21. German. c. 10.
(7) Eratosth. c. 11. Hygin. ibid.

habitans de l'Olympe. Les Dieux reconnoissans les placèrent, avec leur étable, parmi les Constellations.

On donne à la Nébuleuse du Cancer (1), le nom de *Phatnè, Praesepe,* ou de *Crèche* ; on la place près des Anes.

Le Cancer a porté différens noms, dans diverses langues.

Les Arabes et les Hébreux le nomment, *Sertan, Sartan, Assartan* (2), *Alsartan* (3), *Assartano* (4).

Les Syriens, *Sartono* ; les Perses, *Chercjengh* ; les Turcs, *Lenkutch, Lenkitch, Yenkutch, Yenkitch, Ylenkutch, Yilenkitch* (5).

Les Grecs l'appellent *Carcinos, Opistobamos, Octapous* ou *Octipes, Astacus, Cammarus.*

Les Italiens, *Granchio,* ceux de Rome, *Granzo* (6).

Les Latins, *Cancer, Nepa.*

Les Allemands, *Crebs* (7).

Les Indiens le nomment *Karjang,* en Pelhvi (8), et *Carcalla Kam,* en langue Brame (9).

Blaeu le nomme *Nepa, Astacus, Cammarus, Cyllenium, vel Mercurii Sydus ;* en Italien, *Gammaro* ; les Vénitiens l'appellent, *Astase*, Hésychius *Cabeiros*, d'autres *Pagouros.*

On donne, chez les Arabes (10), à la Nébuleuse le nom de *Meelef*, et celui de *Pesèbre* (11).

Ulug-Beigh (12) lui donne ceux de *M'alaph*, et de *Al-Nethra*, et aux Etoiles qui suivent, les noms de *Himâreïn* ou *Al-Himarân ;* ce sont les deux Anes.

(1) Eratosth. c. 11. Germ. ibid. Arat. v. 892--895. Germ. p. 7. Nonn. l. 1, v. 455. Precl. c. 16. Theon, p. 197. Achill. Tat. c. 34. Hipparch. l. 2, c. 26. Theocrit. Idyll. 22, v. 21. Plin. l. 18, c. 35. Alfrag. c. 22.

(2) Epiph. adv. Hæres. Comm. d'Alfrag. p. 108. Bayer, tab. 25.

(3) Ricciol. p. 127.

(4) Cæs. p. 60.

(5) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh. p. 35.

(6) Cæs. c. 4, p. 60.

(7) Ibid. p. 59.

(8) Anquetil.

(9) Gentil.

(10) Ptolom. Tetrab. c. 9.

Dans les serres droites du Cancer, *Chelae*, on place trois petites Etoiles ; et dans les gauches, deux (13).

On donne à ces serres le nom de *Acubène* (14), *Azubène, Zuben Asartani.*

On fixe dans ce signe la huitième station de la Lune, *Anachera* (15), qu'on appelle Gueule du Lion : d'autres la nomment *Almèthra*, et *Emphal-Asad* (16).

On donne au Cancer l'épithète d'*Ardens* ou de brûlant, de terme ou de borne de la course du Soleil (17). Il est appelé aussi une des portes du Ciel ; c'est celle des hommes (18).

C'est le domicile de la Lune (19), le lieu de l'exaltation de Jupiter, le siége de Mercure, dans la distribution des signes entre les douze grands Dieux (20). Ce signe étoit affecté à l'élément de l'eau.

Columelle (21) fixe le coucher total du Cancer, au seize des Calendes de Février. Il est accompagné de froids. C'est un coucher du matin. Les Fastes d'Ovide marquent un coucher Cosmique de ce même Cancer, au trois des Nones de Janvier (22). Ce même coucher est marqué au même jour par Columelle ; on y lit temps variable (23).

Le treize avant les Calendes de Juillet, le même Calendrier fixe l'entrée du Soleil au Cancer, accompagné de tempête ; c'est au quinze, que le fixe Ovide (24). Enfin Columelle marque un coucher du milieu du Cancer, pour la veille des Nones, avec indication de chaleur (25).

(11) Ricciol. p. 127. Bayer Uran. tab. 25.

(12) Ulug-Beigh. p. 72--74.

(13) Hygin, l. 3, c. 22.

(14) Bay. t. 25. Scalig. in Manil. p. 309.

(15) Alfrag. p. 109.

(16) Hyde Comm. ad Ulug-Beigh. p. 35.

(17) Germ. c. 1.

(18) Macrob. Som. Scip. l. 1.

(19) Ibid. l. 2.

(20) Manil. l. 2, v. 438.

(21) Columelle, l. 11, c. 2, p. 427.

(22) Ovid. Fast. l. 1, v. 313.

(23) Columelle, p. 431--427.

(24) Fast. l. 6, v. 727.

(25) Columell. ibid. p. 428.

CINQUIÈME

CINQUIÈME SIGNE.

LION.

Tous les Astronomes anciens ont dit, que ce Lion étoit l'animal fameux dans l'histoire d'Hercule, sous le nom de Lion de *Némée*, dont la défaite fut le résultat du premier travail de ce Héros (1). Aussi a-t-il retenu le nom de *Néméen* ou de Lion de *Némée* (2). On raconte, qu'Hercule seul, et sans armes, le terrassa et l'étrangla, et qu'il en porta la peau le reste de sa vie, en mémoire de cette action glorieuse (3). On a vu, dans notre chapitre sur Hercule, que c'est par cette Constellation, que nous avons expliqué le premier travail de ce Héros, et que c'est à ce signe, que nous avons attaché le commencement de la série des douze travaux. Pisandre, Auteur de l'Héracléide, et plusieurs autres Auteurs, avoient écrit sur cet animal céleste, si l'on en croit Hygin (4), et Eratosthène. On disoit, qu'il avoit été placé aux Cieux, comme un monument destiné à rappeler le souvenir du premier travail d'Hercule (5). Nigidius prétendoit, qu'il avoit été nourri dans la Sphère de la Lune, par ordre de Junon, et que de-là il étoit tombé sur la terre, en Arcadie, où il s'étoit retiré dans une caverne près de Némée (6), afin de surprendre et de faire périr Hercule. Mais ce Héros, armé de la massue de Molochus son hôte, l'attaqua et le défit. Depuis ce moment la massue devint son arme, et la peau du Lion vaincu lui tint lieu de bouclier, le reste de sa vie. Ce premier trait de courage rendit Hercule cher aux mortels, et au contraire plus odieux à Junon. L'animal vaincu fut placé aux Cieux, où il forme une Constellation vaste et remarquable. Plusieurs veulent, que ce soit à cause de lui, qu'aient été institués les combats Gymniques, connus sous le nom de jeux Néméens (7).

Quelques-uns pensent, qu'il fut consacré aux Cieux, en qualité de chef et de roi des animaux, et qu'il y fut placé par Jupiter (8), qui a son siége dans ce signe, dans la distribution qui a été faite des douze grands Dieux, entre les signes (9).

Ce signe est le domicile du Soleil, et il est affecté à l'élément du feu. Plutarque appelle le Lion l'animal Solaire (10). Théon dit, qu'il étoit consacré au Soleil (11).

Héraclide de Pont le nomme un animal ignée ou tout de feu, lequel est un symbole du feu Ether (12); il redouble les ardeurs de l'Eté, en joignant ses feux à ceux de la Canicule (13). Aussi Horace l'appelle-t-il le Lion

(1) Hygin. l. 2, c. 25. Germ. c. 11. Eratosth. c. 12. Theon. p. 123.
(2) Manil. l. 4, v. 756; l. 2, v. 621; l. 3, v. 408; l. 5, v. 204.
(3) Eratosth. c. 12. Manil. l. 2, v. 32.
(4) Hygin. l. 2, c. 25. Eratosth. c. 12.
(5) Germanic. c. 11.
(6) Hygin. Fab. 30.
(7) Germanic. ibid.
(8) Hyg. l. 2, c. 25. Theon, p. 123. Erat. c. 12.
(9) Manil. l. 2, v. 439.
(10) Plut. in Sympos.
(11) Theon, p. 123.
(12) Heracl. Opusc. Myth. p. 490.
(13) Theon, p. 122.

furieux, *Vesanus*, celui qui, avec Procyon, vient brûler la terre de ses feux (1).

Sous son aspect, le Nil se débordoit en Egypte (2); l'extrémité des tuyaux des canaux et les clefs des temples portoient en conséquence l'effigie de cet animal (3).

On distingue, dans le Lion, une Etoile brillante de première grandeur, placée sur son cœur. C'est une des quatre Etoiles Royales. On la nomme le cœur du Lion et *Regulus* (4), en Latin *Regia Stella*, en Grec, *Basiliscos* (5). Les Chaldéens lui donnoient en quelque sorte l'intendance (6) des autres corps célestes; et les Egyptiens fixoient là l'origine de l'année, au lever de Sirius.

Hesychius nomme l'Etoile du cœur du Lion, *Monoualos* (7).

On donne divers noms au Lion, dans les diverses langues.

Les Arabes le nomment *Asedaton*, *Alezet* (8), *Alazado*, *Alezer*, *Al-Asid*, *Asit*, *Asida* (9), *Ellesed* (10), *Asad* (11).

Les Hébreux, *Arish*, *Arye* (12); les Syriens, *Aryo*.

Les Perses, *Shîr*; et les Turcs, *Arslân* et *Aslân* (13).

Les Indiens, *Schir*, en Pelhvi (14), *Simham*, en langue Brame (15).

Les Grecs, *Leo* et *Thêr*, ou la bête féroce par excellence (16).

Les Allemands, *Lôm*.

Les Péruviens, *Puma* (17).

Les Latins, *Leo Herculeius*, *Cleonæus*, *Nemæus*, *Hercaleus primus Labor*, *Cleonæum Sydus*, *Bacchi Sydus*; *Nemèes Terror*, *Nemèes Alumnus*, *Jovis et Junonis Sydus*.

La Brillante du cœur du Lion se nomme chez les Arabes et chez les Chaldéens *Calb-Eleced* (18), *Kalbelasit*, *Calb-elasid*, *Calb-elesit*, *Calb-alezet*, sur les Globes. D'autres l'appellent *Calbol-asadi* (19). Les habitans du Royaume de Fez, de Maroc, et les tables Alphonsines, la désignent sous les noms de *Kalbellessed et Kalbelasid* (20), comme ils appellent la Brillante de la queue du Lion, *Nebolessed* et *Nebolassid*. C'est celle que d'autres appellent *Deneb-elasit*, *Deneb-el-eced*, *Deneb-alecid*, *Alazet* (21) *Dhanbolosadei*, *Alesit*. *Nebolasit*, *Dénebola* (22), *Alcaia* (23).

Ulug-beigh (24) nomme celle qui est à l'extrémité du nez du Lion, *Minchir al Asad*; la plus Septentrionale des deux Etoiles de la tête, *Râs-al-Asad*, *Al Shemali*; la plus australe, *Râs-al-Asad Algjenúbi*, les trois du cou, *Algjeb'ha*. Celle du cœur, Régulus, se nomme *Melichi*, *Kalb-al-Asad*; la précédente des deux, qui sont sur les reins, *Duhz-al-Asad*; la suivante, *Min-al-zubra*, la plus Boréale des cuisses, *Nim-al-zubra*. Celle de l'extrémité de la queue s'appelle *Serpha*. Hors la figure, on trouve au Nord, entre la queue du Lion et l'Ourse, des nébuleuses appelées *Daphira-al-Asad*.

Al-gjeb'ha forme la dixième station de la Lune (25).

Melichi, ou *Kalb-al-Asad* la huitième.

(1) Horac. I. 3. Od. 22, v. 19.
(2) Theon, p. 122.
(3) Theon, ibid. Plut. de Isid. p. 366.
(4) Ptolem. Alm. l. 7. Stoffl. c. 14, p. 98.
(5) Procl. c. 16. Gemin. p. 7.
(6) Theon, p. 122, 123.
(7) Hesych. v. Μονωαλ.
(8) Cæs. c. 5, p. 64.
(9) Bayer. tab. 26 Ricciol. p. 126.
(10) Hyd p. 36.
(11) Hyde Comm. Ulug. Beig. p. 36. Epiph. adv. Hæres.
(12) Hyde. ibid.
(13) Hyd. Com. p. 36.
(14) Anquetil.
(15) Gentil. voy. de l'Inde, p. 247.
(16) Theon, p. 112.
(17) Cæs. p. 64.
(18) Ibid.
(19) Bay. tab. 26. Stoffl. c. 14.
(20) Cæs. c. 5, p. 64.
(21) Ricciol. p. 127.
(22) Cæs. p. 64. Bay. tab. 26.
(23) Hyd. p. 36—37.
(24) Ulug-Beig. p. 74—78.
(25) Hyd. p. 36—37.

Min-al-zubra est aussi une station de la Lune.

Alfragan (1) appelle la neuvième station *Altaref*; la huitième, *Alzobrach*; la onzième, *Algubra*, près des deux Etoiles brillantes, qui suivent *Regulus*, et qu'on nomme *Alcurateu*. La douzième est *Asampha*, près la queue du Lion.

On donnoit aux Etoiles informes, qui sont connues sous le nom de chevelure de Bérénice, le nom d'*Alhanel* (2), lac, citerne. La sixième des informes est appelée *Daphîra-al-Asad*; les deux suivantes, *Al-Daphîra*. D'autres lisent *Cissim*, et *Ghûl n'esteren*, *Rosa Canina*.

Il semble, qu'Aratus et Hipparque peignent le Lion couché (3), tel qu'il est dans le monument de Mithra. Il regarde le couchant; il est placé sur la tête de l'Hydre, et il s'étend jusqu'au milieu de cette constellation (4). Il a au-dessus la chevelure de Bérénice, ou celle des filles, qui périrent à Lesbos (5).

Columelle place, au dix-sept des Calendes de Février, le commencement du coucher du Lion, accompagné du souffle du vent d'Afrique et de l'Auster, avec indication de Pluies (6).

Le Calendrier des fastes (7) marque, au huit des Calendes de Février, le coucher du cœur du Lion, le lendemain de celui de la Lyre. Columelle le fixe au six, et il y attache l'indication du milieu de l'hiver (8). Il place (9), au dix des Calendes de Mars, le coucher total du Lion, accompagné du souffle des vents de Nord, connus sous le nom d'Ornithies, lesquels durent trente jours. Alors arrive l'Hirondelle.

Le même Columelle (10) fixe, au trente des Calendes d'Août, le passage du Soleil au Lion, accompagné du souffle du vent Favonius; au neuf de ces mêmes Calendes, le lever de *Regulus*, avec indication de tempête; aux Calendes mêmes, les vents Etésiens. Il marque, la veille des Nones d'Août, le lever du milieu du Lion, avec indication de tempête.

(1) Alfrag. c. 22, p. 109.
(2) Hyde. ibid.
(3) Arat. Hipp. l. 2, c. 7.
(4) Hygin. l. 3, c. .
(5) Germ. c. 11.
(6) Columell. l. 11, c. 2, p. 420.
(7) Ovid. Fast. l. 1, v. 655.
(8) Columell. ibid.
(9) Ibid. p. 423.
(10) Columell. ibid.

SIXIÈME SIGNE.

VIERGE.

Hesiode fait de cette Vierge la fille de Jupiter et de Thémis. Aratus la fait fille d'Ascréus et de l'Aurore (1). Elle vivoit dans l'âge d'or, où elle se fit remarquer par sa justice; ce qui lui en fit donner le nom, ainsi que ceux de Thémis et de Dicé (2). Quoiqu'immortelle, elle vécut sur la terre, parmi les hommes, tant qu'ils furent vertueux (3). Lorsque les hommes se furent pervertis, et que la vertu fut bannie de la terre, elle ne voulut plus habiter parmi eux, et elle se retira sur les montagnes. Mais la guerre et les autres maux, qui prennent leur source dans la perversité humaine, ayant fait sur la terre de nouveaux ravages, elle quitta absolument la terre, et les hommes qui lui étoient devenus odieux (4), et elle s'envola aux Cieux, où elle brille aujourd'hui. Avant cette époque, les hommes vivoient heureux, dit Nigidius, parce qu'ils étoient justes : car sans justice, point de bonheur. C'est en y rappelant sans cesse les hommes, qu'elle les fixoit dans la félicité (5). Alors aucun peuple ne songeoit à troubler le repos de ses voisins. On n'exposoit point sa vie sur les mers, pour satisfaire l'avidité mercantile. L'homme vieillissoit paisiblement dans ses champs, qu'il cultivoit; mais lorsque cette race vertueuse fut morte, ceux qui vinrent après aimèrent à amasser; l'amour de l'or succéda à celui de la vertu, et de l'heureuse médiocrité. Alors la justice étant bannie de leur société, et l'espèce humaine s'étant absolument dégradée, la Déesse Thémis ne put rester plus long-temps parmi eux, et elle s'envola dans la région des astres (6), où règne un ordre éternel. Elle y prit le nom d'Astrée (7), et ne voulut plus avoir de commerce avec personne (8).

On lui donne encore d'autres noms, tels que ceux de Cérès, parce qu'elle porte l'épi; d'Isis; d'Atergatis. Quelques-uns la nomment la Fortune, et la peignent sans tête (9); sans doute, parce que cette partie est fort peu lumineuse (10).

Elle est principalement connue, sous le nom d'Erigone, fille d'Icare, placé lui-même à côté d'elle, dans la constellation du Bouvier (11). Nous remettons à raconter son histoire, à l'article de ce dernier.

D'autres auteurs (12) la font fille d'Apollon, de ses amours avec Chrysothémis. On lui donna le nom de Parthenos,

(1) Hygin. l. 2, c. 26.
(2) Eratosth. c. 9.
(3) Arat. v. 113--133.
(4) Theon, p. 119.
(5) Germanic. c. 8.
(6) Ovid. Met. l. 1, v. 150. Hyg. l. 2, c. 36. Arat. v. 134. Germ. c. 8.
(7) Orph. Poet. Græc. p. 735.
(8) Theon, p. 49.
(9) Eratosth. c. 9.
(10) Hyg. l. 2, c. 26. Germ. c. 8.
(11) Nonn. l. 47, v. 246. Minut. Felix. p. 200.
(12) Hygin. l. 2, c. 26.

parce qu'elle mourut très-jeune et vierge. Apollon la plaça aux Cieux.

Théon (1) la fait fille d'Astrée et du Jour, suivant les uns, ou d'Asopus, suivant d'autres. Dans cette dernière tradition, elle prend le nom de *Thespia*, à qui Apollon accorda trois prérogatives; d'abord de donner son nom à Thespies, en Béotie; 2°. à la Vierge céleste; 3° le talent de la divination.

On distingue, dans la constellation de la Vierge, principalement deux Etoiles. L'une est de première grandeur et très-brillante. Elle se nomme l'Epi (2), nom, sous lequel la constellation entière est quelquefois désignée, comme chez les Perses. C'est la Brillante de la main droite de la Vierge (3); d'autres disent de la main gauche (4). L'Epi, que la Vierge porte, est un symbole de l'Agriculture, dit Théon (5), et un monument de la considération, dont elle jouissoit chez les anciens. Ce même auteur ajoute, qu'il n'est point de constellation, sur laquelle on ait débité autant de fables, et il est en cela d'accord avec Eratosthène (6). Il voit, dans les fictions qu'on a faites sur elle, et dans les attributs qu'on lui a donnés, l'ouvrage du génie poëtique et symbolique, et il a raison.

Outre cette première Etoile, on en remarque une autre moins brillante, qu'on appelle l'Indicatrice des Vendanges, la Vendangeuse, *Protygêter* (7), *antè vindemiator* (8), celle, dit Germanicus, qui promet la maturité des vendanges, qu'elle précède de peu de jours, suivant Théon (9). Car elle se lève avec une partie du Lion, et avec les épaules de la Vierge. On la place à l'aile droite de cette dernière (10). Car la Vierge, dès la plus haute antiquité, fut peinte avec des ailes, que l'on donna à Thémis, lorsqu'elle s'envola aux Cieux.

On donne à cette constellation et à ses Etoiles remarquables divers noms.

Les Arabes la nomment *Eladari* (11), *Sunbala*, *Adrenedefa*, *Adra* (12).

Les Persans, *Seclenidos-de-Darzama.*

Les Hébreux, *Bethula* (13), et à cause de son Epi, *Shibboleth.* Les Syriens, *Bethulto* (14.)

Les Indiens, *Coscheh*, en Pelhvi, l'Epi (15); *Canny* en Brame (16).

Les Grecs, *Parthenos*, *Astraea*, *Dicê.*

On lui donne encore les noms de *Pax*, *Panda*, *Pantica* (17), *Justa*, *Dea spicifera.*

On appelle la Vendangeuse, *Protygêter*, *Almucedême*, *Alacaf* (18), *Alaraf*, *Almurêdim*, *Alcaft* (19), *Almucediè*, *Alaraph*, *Almuredim*, *Alcalft* (20).

On nomme son Epi, et par suite, la constellation totale, en Arabe, *Sùmbela*; en Persan, *Chushè*; en Turc, *Sàlkim*, en Grec, *Stachys* (21), *Azimech* (22), *Alaazel*, *Alhaizel* (23, *Alzimon*, *Eleazelet*, *Elisamach*, *Alacel*, *Sunbala*, *Sunbalon*, l'Epi (24). Les Arabes y peignent un faisceau d'Epis. Blaëu nomme l'Epi, *Azimon*, *Alzimon*,

(1) Theon. p. 129.
(2) Germ. p. 7. Manil. l. 2, v. 440.
(3) Germ. c. 8. Hygin. l. 3, c. 24.
(4) Eratosth. c. 9.
(5) Theon, p. 118--119.
(6) Eratosth. ibid.
(7) Arat. v. 138. Hipp. l. 2, c. 20. Hyg. l. 3, c. 24.
(8) Germ. c. 42.
(9) Theon, p. 121.
(10) Ibid. Germ. p. 7. Nabod. Elem. Astrol. p. 76. Nonn. l. 2, v. 365.
(11) Ricciol. p. 126. Bay. tab. 27.
(12) Hyd. Comm. p. 38.
(13) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 198.
(14) Hyd. ibid.
(15) Anquetil.
(16) Le Gentil.
(17) Cæs. c. 6, p. 74. Bay. t. 27. Ricc. p. 126.
(18) Stoffler. p. 99.
(19) Bay. t. 27.
(20) Cæs. c. 6, p. 75.
(21) Hyd. p. 38--40.
(22) Alph. p. 227--210.
(23) Stoffl. c. 14. Ricciol. p. 125.
(24) Cæs. c. 6, p. 74.

Azimech, *Alazel*, *Alaazel*, *Hazimeth*, *Alhacel*, *Elgazel*, *Fusus*, *Alhaiseth*, *Huzimethon*, faisceau d'Epis, *Sunbeleh*.

Ulug-Beigh (1) nomme l'Etoile de l'aile gauche, *Min-al-Auwa*, celles qui suivent, *Zâwija-al-Auwa*; celle du côté droit sur la ceinture, *Min-al-Auwa*; la plus Boréale de l'aile droite, *Mukdim-al-Kitaph*. Celle de la main gauche, appelée *Sumbéla*, se nomme aussi *Simâk-al-Azal*; celle du bas de la robe ou du pied, *Min-al-Gaphr*.

Hyde, dans son commentaire, donne l'explication de plusieurs de ces noms (2). Ainsi les Etoiles cinq, six, sept, sont appelées *Min-al-Auwa*, mot qui signifie *latrator et vociferator*. *Zawija-al-Auwa* signifie *angulus latratoris*.

Mukdim-al-Ketâph est le nom de la Vendangeuse. Les Etoiles qui forment ce qu'on appelle *Al-Auwa*, du même nom que le *Bootès*, appartiennent à la treizième station de la Lune (3). La quatorzième répond à l'Epi, *Azimeth*, *Huzimet*, *Simâk-al-Azal* et *Al-azel*.

Al-Auwa et *Al-Simâk* se nomment *Al-Inhirâr* et *Anharân*. Ce sont des astres humides, et qui versent beaucoup d'eau. On appelle cette quatorzième station, *Simâk-al-Azal*, μικρος κονταρος (4) en grec, pour la distinguer de l'Arcture, κονταρος, *conto armatus*.

On parlera encore d'autres Etoiles (5) voisines de l'Epi, et qu'on nomme *Arsh-al-Simak*. *Arsh* signifie trône et dais.

Gaphr, ou les Etoiles, qui répondent au bas de la robe, signifient voiles. Elles appartiennent à la Balance, et à la treizième station.

Hyde parle sur-tout du nom fameux, *Seclenidos de Darzama*, que donne la Sphère Persique à la figure de femme, qui monte au premier Décan de la Vierge, d'après *Abu'masher* ou *Abulmazar*. Ce nom fut traduit, chez les Arabes, par *Adredenefa*, qui répond aussi au mot Persan, *Dushiza Pakiza*. Voici le passage d'Abulmazar, cité par tous les savans, tels que Kirker (6), Selden (7), Albert-le-Grand (8), Bacon, Stoffler, Marsilius-Ficin.

Avec le premier Décan de la Vierge (9) monte, dans les Sphères des Perses, des Chaldéens, des Egyptiens, d'après les préceptes d'Hermès et d'Esculape, et cela, dès la plus haute antiquité, une Vierge, appelée en langue Persanne, *Séclenidos de Darzama*, en Arabe, *Adrenedefa*, Vierge pure, immaculée, de belle forme, de figure agréable, ayant des cheveux longs, et tenant en ses mains deux épis. Elle est placée sur un trône, et nourrit un enfant, nommé par quelques Nations *Jesus* ou *Eéza*, et par d'autres, *Christ*.

Dans le premier Décan de la Sphère Persique (10), on trouve une pareille femme effectivement, qui nourrit un enfant.

Le Jesuite Riccioli l'appelle en conséquence, *Virgo Deipara* (11) : elle porte le nom de Cérès, qu'Hésychius appelle la Sainte Vierge (12).

Avicène en fait Isis, mère du jeune Horus, qui mourut et qui ressuscita (13).

Ce signe est le lieu du domicile et de l'exaltation de Mercure; le siége de Cérès, dans la distribution des Dieux, entre les douze signes. Il est affecté à l'élément de la terre.

Columelle (14) fixe, au six des Nones

(1) Ulug. Beigh. p. 78--82.
(2) Ibid. p. 38--40.
(3) Alfrag. p. 110.
(4) Chrysoc. Tabul.
(5) Turgiem. Arab.
(6) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 201.
(7) Selden. Synt. 1, p. 105.
(8) Albert. Magn. libr. de Universit.
(9) Abulmaz. l. 6. Introd. Astron. c. 2. Stoffler. c. 14, p. 98. Cæs. c. 6, p. 75.
(10) Scalig. Not. ad Manil.
(11) Ricciol. p. 401--126.
(12) Hesych.
(13) Avic. p. 39.
(14) Columell. l. 11, c. 2, p. 423.

de Mars, l'apparition de l'Etoile appelée la Vendangeuse, accompagnée du souffle des vents de nord.

Ovide fixe au quatre son coucher Cosmique (1).

Le même Columelle (2) marque, au 13 des Calendes de Septembre, le passage du Soleil dans les Etoiles de la Vierge, avec indication de tempête et de rosée; il fixe, au sept des Calendes, le lever de la Vendangeuse et de l'Arcture, avec indication de pluie et de froid. Il marque, au trois des Calendes de Septembre, le lever des Epaules de la Vierge, et la cessation des vents Etésiens, accompagnés de froid. Le trois des Ides, le vent Favonius ou Africus souffle. Le milieu de la Vierge se lève. Au quatorze des Calendes d'Octobre (3), l'Epi de la Vierge se lève. Le Favonius ou le Caurus souffle. Au quatre des Calendes d'Octobre, la Vierge achève de se lever; c'est annonce de tempête.

On trouve, près des pieds de la Vierge, une Etoile appelée Janus (4), qui se levoit à minuit, le jour du Solstice d'hiver, et qui par cela même annonçoit l'année, à l'ouverture de laquelle cette Etoile sembloit présider. Nous avons déjà donné, dans une lettre insérée dans le journal des Savans (5), l'explication de la fable de Janus. Nous allons la rappeler ici, sous la forme de problême Mythologique, qui est celle que nous lui avions donnée.

Problême Mythologique.

La nature et les fonctions d'une Divinité Mythologique, qui a son siége dans les Constellations, étant données, déterminer le lieu qu'elle occupe dans le Ciel.

Nous avons cette satisfaction dans notre travail, de pouvoir réduire souvent à la marche rigoureuse des Géomètres, la nouvelle manière de procéder à la solution des énigmes Mythologiques, d'après nos principes Physiques, Métaphysiques et Astronomiques, et d'après notre théorie sur le feu principe, et sur l'ame universelle. Nous allons en faire l'essai sur le premier Dieu de la Mythologie Romaine, le fameux Janus, qui régna sur le Latium, et donna l'hospitalité à Saturne, ou au Dieu du temps. Nous examinerons d'abord sa nature et ses fonctions, et nous déterminerons ensuite son lieu dans le Ciel.

Voici ce que Marcus Messala, qui avoit été cinquante ans Augure, et qui avoit sur ce Dieu des idées plus justes, que le simple peuple, nous dit de Janus: Il est le Dieu, « qui cuncta fingit, eademque regit, aquæ terræque vim ac » naturam gravem atque pronam dilabentem, ignis atque animæ levem, » immensum in sublime fugientem, compulavit circumdato cœlo: quæ vis » cœli maxima duas vires dispares colligavit ». (Macrob. Sat. L. 1). Cette idée sur Janus, considéré comme Dieu, qui fait ce que fait le feu Ether Démiourgique de la théologie d'Orphée, lequel donne une forme régulière au chaos, est confirmée par Ovide. (Fast. L. 1, v. 103.) Voici ce qu'il fait dire à Janus:

« *Me chaos antiqui, nam res sum prisca, vocabant...*
» *Lucidus hic aër, et quæ tria corpora restant,*
» *Ignis, aquæ, tellus, unus acervus erant.*
» *Ut semel hæc rerum secessit lite suarum,*
» *Inque novas abiit massa soluta Domos,*
» *Flamma petit altum, propior locus aëra cœpit,*
» *Sederunt medio terra, fretumque solo.*
» *Tunc ego, qui fueram globus, et sine imagine moles,*
» *In faciem redii, dignaque membra Deo* ».

Nous ajouterons à ce témoignage celui d'un Auteur, connu sous le nom de Berose, qui, quoiqu'il ne soit pas

(1) Ovid. Fast. l. 3, v. 407.
(2) Ibid. p. 429.
(3) Ibid. p. 430.
(4) Plut. Parall. p. 307.
(5) Journal des Sav. ann. 1.

de la plus grande autorité, a conservé cependant des traditions précieuses, et s'accorde absolument ici, avec Ovide et Messala, sur Janus, qu'il confond avec Noë ou avec le Deucalion des Scythes, peut-être à cause du vaisseau, qui les caractérise tous deux. Il l'appelle Chaos et *semen mundi :* il lui donne pour femme la Terre, épouse du Ciel, dans toutes les Théogonies. Il dit (L. 3), que ce fut lui qui « docuit Astrorum » cursus, et distinxit annum ad cur- » sum solis, et duodecim menses ad » motum Lunæ.... » Qu'il régna sur l'Italie, et qu'on l'y honore sous le nom de *Cœlum*, *Chaos*, et « semen mundi, » patrem deorum majorum et mino- » rum, animam mundi moventem cœ- » los. Illum signant in scriptis cursu » Solis et motu Lunæ, et sceptro Do- » minii.... duabusque clavibus, etc ».

Il n'est pas difficile de reconnoître, dans ce Génie céleste, aux mains duquel on remet le sceptre et les clefs du Temps, dans ce Dieu ame du Ciel et du Monde, le Janus, dont les deux Auteurs nommés ci-dessus nous ont défini la nature. Le titre de Père des Dieux, qu'il lui donne, appartenoit aussi à Janus, *quasi Deorum Deum*, dit Macrobe (Sat. L. 1, C. 9), citant les vers Saliens les plus anciens. Sa liaison avec la révolution du Monde et avec le Soleil et l'année, dans Berose, est aussi confirmée par Macrobe : « Alii » Janum mundum, id est cœlum, esse » voluerunt »; et Arnobe (contra gentes, L. 3, p. 117) : « Janus, quem quidam » ex vobis mundum, annum alii, So- » lem nonnulli esse prodidêre ». Le même Arnobe fait Janus fils du Ciel : « Janum quem ferunt cœlo procreatum » regnasse in Italia primum ».

La nature de Janus est donc la même, que celle de la force Démiourgique, qui agit dans le monde visible, que celle de ce feu principe, générateur des corps, qui meut la Sphère, qui circule dans les Cieux, et brille dans tous les Astres, et spécialement dans le Soleil, enfin l'agent universel des formes régulières du chaos. En le plaçant dans le Ciel, dont les uns le font fils, ou avec lequel les autres le confondent, et en le formant de la même substance que le Soleil, nous ne nous écarterons point des principes théologiques de l'antiquité.

Examinons maintenant, quelle fonction il remplissoit dans l'ordre du Monde, et quel étoit son rang dans la République des Dieux.

Janus ouvroit la marche des révolutions célestes ; il étoit placé aux portes de l'Olympe, il étoit le Chef du Temps et de l'année, et donnoit l'impulsion au systême harmonique du Monde.

Il étoit le Père de l'année :

Jane biceps, anni tacitè labentis origo.

Ovide, Fast. 1, v. 64.

Principium des, Jane, licet velocibus annis
Et revoces vultu sæcula longa tuo.

Martial, Epig. L. 8.

Il présidoit, avec les Saisons et les heures, aux portes du Ciel ; et cette fonction lui fit donner le nom de Janitor, ou de portier du Ciel.

« *Praesideo foribus Coeli, cum mitibus Horis ;* » *Inde vocor Janus* ».

Il en avoit les clefs : « cum clavi fi- » guratur, » dit Macrobe, Sat. L. 1, C. 9. Et Ovide, Fast. L. 1, v. 99, le représente de même :

« *Ille tenens dextrâ baculum, clavemque sinistrâ* ».

Personne n'entroit au Ciel, s'il n'en ouvroit la porte.

Ovide lui demande, pourquoi, dans tous les sacrifices faits aux autres Dieux, il recevoit toujours les prémices de l'encens :

« ... *Cur, quamvis aliorum numina placem,*
» *Jane, tibi primo Thura, merumque fero* ».

V. 171.

Janus

Janus répond :

« *Ut per me possis aditum, qui lumina servo,*
» *Ad quoscumque velis, prorsùs habere Deos.*»

Il étoit comme le Chef de l'harmonie universelle :

« *Quidquid ubique vides, cœlum, mare, nubila, terras*
» *Omnia sunt nostrâ clausa, patentque manu.*
» *Me penes est unum vasti custodia mundi*
» *Et jus vertendi cardinis omne meum est* ».

V. 117.

Comme l'année solaire et ses divisions recevoient de lui leur impulsion, il eut tout le cortége symbolique du Génie du Temps.

On mettoit à ses pieds douze autels, représentatifs des douze mois de l'année, dont il faisoit l'ouverture. (Sat. L. 1, C. 9.) « Varro libro quinto rerum di-» vinarum scribit, *dit Macrobe*, Jano » aras duodecim pro totidem mensibus » dedicatas ». Il présentoit dans ses mains le nombre 365, égal à celui des jours de l'année (*Ibid.*) « Simulacrum » ejus plerumque fingitur manu dexterâ » trecentorum et sinistrâ sexaginta et » quinque numerum retinens, ad de-» monstrandam anni dimensionem ». Pline en dit autant (Pline, L. 34, C. 7) : « Ut per significationem hanc anni, » temporis et ævi se Deum indicaret ». On mettoit souvent aussi près de lui un seul autel à quatre faces, pour désigner, dit Plutarque, (Plut. Quæst. Rom.) les quatre saisons de l'année. Quelquefois on désignoit la même chose, en donnant à sa statue quatre visages, dont les différens âges exprimoient ceux du temps.

Tous ces attributs symboliques du temps et leur explication se trouvent dans ce passage de Suidas, sur Janus, dont voici la traduction latine : « Ja-» nuarii simulacrum est quadriforme, » ob quatuor anni conversiones. Alii » fingunt dextrâ manu clavum gestan-» tem, ut principem temporis, et aper-» torem anni et Janitorem ; alii dextrâ » ejus numerum 300, in sinistrâ 65 » tenentem, ut qui sit annus ». Longin, dit-il, lui donne le nom d'*Æonarius*, c'est-à-dire, de Père des siècles et du temps.

Le premier des douze mois fut spécialement sous son inspection, et emprunta de lui son nom. Le commencement de tous les autres lui fut également consacré, comme au Père du temps et de ses divisions. Numa, dit Macrobe, (L. 1, C. 13) donna au premier mois le nom de Janus, « et primum anni » esse voluit, tanquam Bicipitis Dei » mensem ». Et ailleurs : (C. 9) « non » solùm Januarii mensis, sed omnium » mensium ingressus tenet ».

Il ne nous reste plus rien à désirer, pour connoître la nature et les fonctions de Janus, dans l'administration universelle du Monde. Il s'agit maintenant, avec ces données, de déterminer le lieu, qu'il occupe sur la voûte céleste, parmi la foule des Génies brillans, qui la peuplent et forment le cortége du Dieu Soleil, qui s'avance toujours escorté des douze grandes intelligences, qui président aux douze divisions de sa marche.

Janus doit se trouver à la tête, et au point, où commence la révolution des Cieux, et qui ouvre la marche du temps, qui circule dans le Zodiaque ; et effectivement il s'y trouve.

Pour nous en assurer, plaçons la Sphère telle qu'elle s'offroit aux yeux de Numa, lorsqu'il régla son année, et nous verrons, que Janus est le premier Astre, qui monte sur l'Horizon, et qui ramène la nouvelle période.

Le commencement de l'année Romaine fut fixé par Numa, peu de jours après le Solstice d'hiver, et à l'heure de minuit, comme on peut le voir dans Plutarque, (Quest. Romaines, p. 284,) et dans Macrobe, (Saturnales, L. 1, C. 3).

Or le Capricorne, dans lequel étoit alors le Soleil, étant mis sous l'Hori-

zon, au Méridien inférieur, si nous considérons l'état du Ciel en ce moment, et si nous tirons en quelque sorte l'horoscope de l'année, en regardant quel signe monte à l'Orient, nous trouverons, que c'est la Vierge, le Bouvier, et le Vaisseau, céleste. Les vers d'Aratus nomment le Vaisseau, parmi les constellations, qui se lèvent avec les extrémités de la Vierge. Nous trouvons déjà là un des emblêmes astronomiques, qui caractérisent Janus, la Barque céleste, qui est aussi inséparable de lui, que le sont ses clefs. Tout le monde sait, que la monnoie Romaine portoit d'un côté l'empreinte de Janus à deux têtes, et de l'autre celle de sa Barque : « Cùm » primus æra Janus signaret, *dit Ma-* » *crobe*, (L. 1, C. 7) servavit ut exunâ » quidem parte sui capitis effigies, ex al- » terâ verò navis exprimeretur ». De-là l'expression des enfans dans leur jeu : « Aut capita, aut navia ».

Ovide pareillement demande à Janus l'origine de l'usage de marquer ainsi la monnoie :

« *Cur navalis in ære*
» *Altera signata est, altera forma biceps.* »
Fast. l. 1, v. 129.

Ces Auteurs s'accordent à dire, que ce Vaisseau étoit celui dans lequel Saturne, Dieu du Temps, étoit arrivé en Italie; allusion manifeste à l'arrivée de l'année, qu'annonçoit le lever de cette Constellation, et laquelle d'ailleurs commençoit dans le signe du Capricorne, domicile de la Planète de Saturne, où étoit alors le Soleil. Dans la Sphère des Décans, rapportée par Scaliger, on voit, vers le vingt-troisième degré de la Vierge, un Génie porté dans un vaisseau : « Vir navicula navigans ».

Il nous reste à trouver le navigateur, ou l'homme, à qui on attribuoit la Barque. Voyons ce que disent les anciens Auteurs, des Etoiles de la Constellation de la Vierge, ou de celles qui en sont voisines, telles que le Bouvier, connu sous le nom d'Icare. Plutarque nous dit que, parmi les étoiles qui brillent dans cette bande du Ciel, est l'étoile Janus, avec ses frères *Hymnus*, *Faustus* et *Felix*. Il les fait petits-fils du Bouvier ou d'Icare, par sa fille Erigone, ou la Vierge. Il le place peu loin de l'Etoile appelée Vendangeuse, et dit de Janus en particulier : « Janus » prior stella oriens ante pedes Vir- » ginis ». (Parallel. p. 307.)

Ainsi toute la partie du Ciel, qui se trouve border circulairement l'Horizon, à l'instant précis, où la révolution commence, se trouve liée à l'histoire et à la généalogie de Janus, qui lui-même part le premier, et s'avance avec le Vaisseau sur l'Horizon. Peut-on douter, après cela, que ce ne soit là le Génie lumineux, qui ouvre la marche de l'année, qui ramène la nouvelle révolution, ouvre les portes de l'Olympe, dont il tient les clefs, et qui donne une espèce d'impulsion au système universel du monde? Il a dû être dans la Sphère céleste, puisque c'est lui qui en dirige le mouvement. Il a dû être à la porte des Dieux, à l'Orient, au moment, où le temps mesuré par le Soleil va commencer. Il s'y trouve : il s'élance dans les Cieux, et traîne à sa suite l'ordre duodécimal des Génies, qui forment le cortége du Dieu lumière, au moment, où le temps se renouvelle. Son Vaisseau, son père Icare, et sa mère l'accompagnent. Peut-on croire, que le hasard ait ainsi arrangé les choses? et si l'on voit évidemment du dessein, convenons, que toute son histoire est allégorique, et liée au système astronomique. Les noms seuls de ses frères achèvent de démontrer l'allégorie. Faustus et Felix étoient les deux mots consacrés pour les vœux chez les Romains : *quod Faustum, Felixque sit. Hymnus* signifie chant, et rentre ici dans le sens de vœux exprimés dans les chants; de manière que tout se réduit à-peu-près à ceci : « Je la souhaite bonne et heu- » reuse; » et l'on sait, que les anciens

Romains faisoient en ce jour-là des vœux et des souhaits de bonne année, comme nous, suivant Ovide, (Fast. L. 1, v. 175) :

« *At cur laeta tuis dicuntur verba Kalendis*
» *Et damus alternas, accipimusque preces* ».

Tout ici est personnifié ; ainsi le fut Janus ; ainsi le fut l'année elle-même, sous le nom d'*Anna Perenna*. Tel étoit le goût de toute l'antiquité religieuse.

Ainsi le Dieu aux Clefs et à la Barque, dont nous avons fait notre Saint-Pierre, le plus ancien Génie, qu'ait consacré la Religion des anciens Romains, comme première Divinité tutélaire ; celui dont ils unirent le culte à celui du Temps et du Dieu lumière, qui circule dans les douze Signes, dont Janus ouvroit la marche, comme Saint Pierre est le chef des douze compagnons du Soleil-Christ, est une intelligence céleste, qui brille dans les Astres, et nullement un bon Prince, qui ait régné autrefois dans le Latium. Ceci est la fable, qui masquoit toujours l'idée théologique, dont les Prêtres seuls avoient le secret. Ils étoient chargés de rédiger le Calendrier, et l'ordre des fêtes, dont la succession étoit marquée par des levers et des couchers d'Etoiles, comme le prouvent les Fastes d'Ovide. A la tête des Constellations dut être celle qui fixoit la première fête, celle de Janus ou du Dieu, qui ouvroit la marche de l'année. On tiroit, pour ainsi dire, l'horoscope de l'année, qui, suivant Firmicus, (L. 2, C. 30) *ab horoscopo semper sumit exordium ;* et l'horoscope lui-même, suivant le même Auteur, (L. 2, C. 18) *ab orientali parte primus exurgit.* Il étoit *totius geniturae fundamentum, cardo primus, totius geniturae compago atque substantia, quae reliquis aditum praebet.* Ce fut sur ces principes, que les Pontifes Astrologues composèrent le thême de l'année, et formèrent la parure symbolique du Génie *Chronocrator*, qui en commençoit la marche. Comme les révolutions célestes sont connues et réglées, la méthode géométrique a pu être employée, pour décomposer cette fable, puisqu'elle l'a été pour la composer. On voit donc encore ici une nouvelle preuve de la nécessité indispensable d'appliquer la clef Astronomique à la Théologie ancienne ; et que sans elle le sanctuaire des Dieux est fermé pour nous. La Mythologie, dans son origine, est l'ouvrage de la science ; la science seule l'expliquera.

SEPTIÈME SIGNE.

BALANCE.

LA Balance fut placée souvent entre les serres du Scorpion, qui de son vaste corps paroît couvrir deux signes. Le premier de ces signes, porte le nom de *Magnæ Chelae* (1), ou des grandes serres du Scorpion (2), et de Balance (3); car il a eu ces deux noms. Virgile, dans ses Géorgiques, les emploie tous deux (4), ainsi qu'Eratosthène (5). Hipparque se sert du mot *Zugon* ou *Balance* (6). On mettoit souvent aussi cette Balance entre les mains de la Vierge, sous les pieds de laquelle elle est placée, et qu'elle sembloit tenir suspendue (7). D'autres fois on mettoit une figure humaine dans ce signe, et elle paroissoit soutenir une Balance (8). C'est pour cela, que le Centaure, voisin de la Balance, et la Vierge céleste, prirent le nom d'Astres Justes. Car Chiron étoit autant recommandable par sa justice, que Thémis (9). Cicéron donne aussi le nom de Balance à ce signe (10).

Voici les noms différens, qu'on lui a donnés

Les Arabes l'appellent *Al-Mizam* (11), *Mizan*, *Mizin*, *Midsanon*.

Les Chaldéens, *Mesathre*.

Les Syriens, *Mésatho* (12).

Les Perses, *Terazu*.

Les Turcs, *Mizan* en Arabe, et dans leur langue, *Tartagiek Alati* (13).

Les Indiens, *Tarazou*, en Pelhvi (14), *Tolam*, en Brame (15).

Les Hébreux, *Madzenim*, *Momazané* (16), *Miznaim*.

Les Grecs, *Zugos*, *Stathmos*, *Litra*, *Stater* (17), *Mochos*, *Chêlai*.

Les Latins, *Jugum*, *Libra*.

Les plats de la Balance s'appellent *Vazneganubi* et *Zuben El-Genubi*, c'est le plat Austral; *Vazne Schemali* ou *Zuben Eschemali*, c'est le plat Boréal (18); on les appelle *Al-Zubanân*.

Ulug-Beigh (19) appelle le plat Austral, *Al-Kiffa Al-Genubia*, et le plat Boréal, *Al-Kiffa Al-Shemalia*. On les appelle en général *Al-Kiffatân* (20). *Mizan* ou *Almizan*, ou *Zubane*, forme la seizième station de la Lune. *Algafré*, placé près le plat droit ou près *Mizan-al-iemin*, en est la quin-

(1) Hygin. l. 3, c. 25. Arat. v. 89. Germanic. c. 6. Theon. p. 117.
(2) Eratosth. c. 7.
(3) Hygin. l. 2, c. 27. Stoffler. c. 14, p. 91.
(4) Georg. l. 1, v.
(5) Eratosth. Uranol. p. 142.
(6) Hipp. l. 3, c. 1, p. 134.
(7) Theon. p. 117.
(8) Manil. l. 2, v. 527.
(9) Hygin. l. 2, c. 26—39.
(10) Cic. de Div. l. 2, c. 2. Stoffler. c. 14.
(11) Cæs. c. 7, p. 80. Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 198. Hyd. p. 40.
(12) Ricciol. p. 127.
(13) Hyd. p. 40.
(14) Anquetil.
(15) Le Gentil.
(16) Epiph. adv. Hæres. Ricciol. p. 127.
(17) Hyd. p. 40. Cæs. c. 7, p. 80.
(18) Ricc. p. 128. Scalig. p. 436. Bay. tab. 28.
(19) Ulug-Beigh. p. 84.
(20) Hyd. p. 40.

zième (1). Ce signe est le lieu du domicile de Vénus, de l'exaltation de Saturne, le siége de Vulcain, dans la distribution des signes, entre les douze grands Dieux; il est affecté à l'élément de l'air.

Columelle marque, au quatre des Ides d'Avril, le commencement du coucher de la Balance, au lever du Soleil (2), avec indication de tempête; aux Ides, le coucher total, avec froid. Ovide place, au sept de ces mêmes Ides, le coucher Cosmique de la Balance (3), à la suite du coucher d'Orion. Il marque, au treize des Calendes d'Octobre (4), le passage du Soleil dans la Balance, et le lever Héliaque de la Coupe. Théon (5) fixe l'Equinoxe, au vingt-cinq du mois Thot, sous la Balance.

(1) Alfrag. c. 22.
(2) Columell. l. 11, c. 2, p. 425.
(3) Fast. l. 4, v. 336.
(4) Columell. ibid. p. 430.
(5) Theon. p. 151.

HUITIÈME SIGNE.

SCORPION.

CE Scorpion est fameux dans la Mythologie, par sa haine contre Orion, qu'il fait toujours coucher à son lever. C'est ce qui a donné lieu de dire, qu'il n'étoit né, que pour faire périr Orion, et que celui-ci étoit mort de la morsure de cet animal, placé aux Cieux en opposition avec lui (1), de manière qu'Orion se couchât toujours au lever du Scorpion (2). Orion, dit Aratus, paroît toujours fuir, effrayé de sa vue (3).

Orion s'étoit vanté, vis-à-vis Diane et Latone, d'être assez habile chasseur, pour exterminer (4) tous les animaux, que la terre pourroit produire. La Terre indignée produisit le Scorpion, qui devoit le faire périr lui-même. Jupiter, par admiration pour la force de ces deux rivaux, plaça le Scorpion aux Cieux avec Orion, pour qui Diane sollicita cette faveur.

D'autres disent, que c'étoit Diane elle-même (5), qui avoit donné naissance à ce Scorpion, sur le mont Chélippius, dans l'île de Chio, où Orion avoit coutume de chasser, et de braver sa puissance. La Déesse irritée suscita un Scorpion, qui fit périr Orion, et elle obtint ensuite, que le reptile, qui avoit servi sa vengeance, fût placé au nombre des signes. Son énorme grandeur lui en fait occuper presque deux entiers. Eratosthène prétend, qu'Orion avoit voulu violer Diane, et que le Scorpion, défenseur de la Déesse, fut placé aux Cieux par Jupiter, parmi les Astres les plus brillans, afin d'apprendre à la postérité sa force et sa puissance (6). C'est ce monstre, qui effraye aussi les chevaux du Cocher Phaëton, placé au-dessus d'Orion, et qui se couche peu de temps après lui (7). C'est lui qui dévore les testicules du Taureau, placé entre le Cocher et Orion, et qui se couche avec eux, comme on peut le voir dans le monument de Mithra.

On apperçoit aisément l'origine de ces diverses fictions.

On l'appelle d'un nom générique *la Grande Bête* (8); le monstre effroyable. Orion étoit sur-tout observé des matelots (9), comme un des Astres, qui donnoient le plus de tempêtes; et son ennemi le Scorpion passoit pour être d'une redoutable influence, dans les naissances (10).

(1) Germanic. c. 6.
(2) Hygin. l. 2, c. 27.
(3) Arat. v. 585.
(4) Hygin. l. 2, c. 27.
(5) Germanic. c. 6.
(6) Eratosth. c. 7. Horace, l. 3, Od. 4; v. 70. Arat. v. 593.
(7) Ovid. Metamorph. l. 2.
(8) Arat. v. 84—402. Theon. p. 116.
(9) Theon. p. 181.
(10) Horace, l. 2. Od. 14, v. 17.

On lui donne divers noms.

Les Arabes le nomment *Acrab*, *Alacrab*, et par corruption, *Alatrab* (1), *Alacrabo*.

Les Hébreux, *Acrab*.

Les Syriens, *Alcrevo*.

Les Perses, *Ghezhdûm*.

Les Turcs, *Koirugi* et *Uzûn Koirughi* (2).

Les Indiens, *Gazdom*, en Pelhvi (3), *Ouroui Chikam*, en Brame (4).

Les Grecs, *Scorpios*, *Mega Thêrion*.

Les Latins, *Scorpius*, *Nepa* (5), *Fera magna*, *Retrogradus*.

On distingue, dans le Scorpion, plusieurs parties; savoir les serres, *Chelae* (6), dont nous avons parlé, à l'article de la Balance.

On remarque sur-tout une étoile rouge de première grandeur, placée au cœur du Scorpion, connue sous le nom d'*Antarès* (7); c'est une des quatre Etoiles Royales. On l'appelle en Arabe *Kalbel Acrab*, *Kalb-al-Acrab* (8), *Colbolacrabi*, ou simplement *Calb* (9); elle a près d'elle deux autres petites Etoiles appelées *Al-Nayat*, *Praecordia*. On lui donne aussi le nom d'*Alcantub* (10), et de *Vespertilio* (11).

Les Chaldéens nomment *Alascha* (12), *Leschat*, *Leschaton*, *Schomlek*, *Moslek*, *Lesath*, et *Lessaa-el-Aakrab*, une Etoile de l'aiguillon du Scorpion (13). Peut-être est-ce celle qu'Hésychius désigne, sous le nom de *Lêsos* (14); mais comme il la dit très brillante, peut-être est-ce la brillante du cœur du Scorpion, *Antarès*, ou *Antartès* (15).

Ulug-beigh (16) parle de trois Etoiles brillantes du front, nommées *Iclil-al-Gjeb'ha*. La plus australe est *Gjeb'ha-al-Acrab*, ou le front; celle de l'aiguillon est *Shaula*; hors de la Constellation sont des Nébuleuses, qui suivent l'aiguillon. C'est *Tali-al-Shaula*.

Iclil-al-Gjeb'ha, ou la Couronne du front, fixe la dix-septième station de la Lune (17); celle du Cœur est la dix-huitième, et *Al-Shaula*, la dix-neuvième.

Ce signe est le domicile de la Planète de Mars, et le siége de ce même Dieu, dans la distribution des douze Grands Dieux entre les signes. Il est affecté à l'élément de l'eau.

Le Scorpion est placé sous les pieds d'Ophiucus, et près de l'animal, que perce le Centaure, c'est-à-dire, du Loup. Il se couche la tête la première et se lève droit (18); il a près de lui le Renard et Ophiucus à droite, dit Firmicus (19), et à sa gauche, le Cynocéphale et l'Autel; c'est-à-dire, que ces Constellations font à son égard la fonction de Paranatellons, à droite et à gauche. Le Renard est une des Etoiles voisines de la seconde du timon du Chariot, comme nous l'avons dit, à l'article du Taureau.

Columelle (20) fixe, aux Ides de Mars, le commencement du coucher du Scorpion, qu'il appelle *Nepa*; il marque tempête ce jour-là. Il fixe, au dix-sept des Calendes d'Avril, ainsi qu'Ovide (21), le coucher total, avec annonce de froid; il marque, aux Calendes d'A-

(1) Bay. tab. 29. Comm. Alfrag. p. 108. Cæs. c. 8, p. 82.
(2) Hyde Comm. ad Ulug. Beig. p. 40.
(3) Anquetil.
(4) Gentil.
(5) Cicer.
(6) Virg. Georg. l. 1. Germanic. c. 6. Bay. tab. 29.
(7) Ptolom. Hyd. p. 41.
(8) Ulug. Beigh. p. 86—90. Cæsius, c. 8. p. 83.
(9) Hyd. p. 40—41.
(10) Ricciol. p. 217.
(11) Idem. 128.
(12) Alph. tab., p. 210.
(13) Ricciol. p. 125. Bay. tab. 29. Cæsius, p. 83.
(14) Hesych. Lês.
(15) Scalig. p. 437. Hipp. l. 1, c. 3.
(16) Ulug-Beig. p. 86—90.
(17) Hyde Comm. p. 40—41.
(18) Hygin. l. 3, c. 25.
(19) Firm. l. 8, c. 26.
(20) Columell. l. 11, c. 2, p. 424.
(21) Fast. l. 3, v. 712.

vril (1), un coucher du matin, avec indication de tempête. Ovide le marque aussi, et un coucher Cosmique, au trois des Nones (2). Columelle, ainsi qu'Ovide, marquent, la veille des Nones de Mai, le coucher de la moitié du Scorpion (3), avec indication de tempête. Columelle (4) fixe, au treize des Calendes de Novembre, le passage du Soleil au Scorpion; au sept des Ides, le lever d'Antarès, avec annonce de tempête, de froid, du souffle du Vulturne, et de petites pluies. Il marque, aux Ides de Décembre, le lever total du Scorpion, le matin, avec annonce de froid.

(1) Columell. ibid. p. 125.
(2) Calend. Fast. l. 4, v. 164.
(3) Colum. ibid. p. 426. Ov. Fast. l. 4, v. 417.
(4) Ibid. p. 432—433—434.

NEUVIÈME SIGNE.

SAGITTAIRE.

LE grand nombre des Auteurs ont appelé ce signe le Centaure, et y ont peint en effet un monstre de cette forme (1). Autrefois on n'y figuroit qu'un arc, un carquois (2), ou une main armée d'un trait, et on l'appeloit l'*Arc* ou le signe de l'*Arc*. Ceux qui se refusent à y voir un Centaure disent, que jamais les Centaures ne firent usage de flèches (3); d'autres ajoutent, que le Sagittaire est debout, et n'a que deux pieds. Cependant l'homme du Sagittaire a des pieds de cheval et une queue de Satyre; ce qui l'assimile aux Centaures (4).

Quelques Auteurs l'appellent *Crotus* (5), fils d'Euphémê, nourrice des Muses : il habitoit sur le mont Hélicon, où il vivoit dans l'intimité avec elles, et se livroit aux exercices de la chasse. Ses talens lui acquirent beaucoup de réputation; il réunissoit la finesse de l'esprit à la rapidité de la course. Pour rendre cette double idée, Jupiter, en le plaçant aux Cieux, lui donna les pieds du cheval, dont il avoit fait beaucoup d'usage, et lui mit en main la flèche, qui peint en même temps la vîtesse et la pénétration. Il y ajouta la queue des Satyres, parce qu'il se plaisoit autant, dit Hygin, dans le commerce des Muses, que Bacchus dans celui des Satyres. On le fait petit-fils de l'Océan (6); c'est lui qui battoit la mesure, quand les Muses dansoient, ou chantoient. C'est là ce qui lui mérita les honneurs du Ciel. Son goût et ses talens se sont perpétués parmi les hommes, ainsi que son amour pour la navigation. Il est observé, non-seulement par ceux qui vivent sur la terre, mais encore par ceux qui voguent sur les mers. Son vaisseau en est la preuve, dit Eratosthène (7); ceci explique ce que dit Firmicus (8), qu'à la droite du Sagittaire se lève le navire Argo, et à sa gauche un Chien.

Hygin (9) le fait fils de Pan, et d'Euphémê et frère de lait des Muses.

On lui donne plusieurs noms, dont voici les principaux.

Les Arabes l'appellent *Alkus*, *Elkusu*, *Elkausu* (10), *Kaus*, *Al-Râmi* (11), *El-kaus* (12), *Elkuschu*, *Alkawso* (13).

Les Hébreux (14), *Kescheth*, *Ceset* ou *Chesit*.

(1) Hygin. l. 2, c. 28.
(2) Bay. t. 30.
(3) Germ. c. 28.
(4) Hygin. ibid. Eratosth. c. 28.
(5) Ibid. German. ibid.
(6) Germanic. c. 28.
(7) Eratosth. c. 28.
(8) Firmic. l. 8, c. 27.
(9) Hyg. Fab. 224.
(10) Comm. Alfrag. p. 108. Scalig. p. 437. Bay. t. 30.
(11) Hyd. p. 41. Ricciol. p. 127.
(12) Cæs. p. 84.
(13) Kirk. t. 2, part. 2, p. 198.
(14) Epiph. adv. Hæres.

Les Syriens, *Kestho*, les Perses, *Kamàn*, les Turcs, *Yai* (1).

Les Indiens, *Vismasp*, l'Arc, en Pehlvi (2), *Dhanoussou*, en Brame (3).

Les Grecs, *Toxotès*, *Toxeuter*, *Toxon*, *Aemma* (4), *Rêter Toxou* (5), *Hippotès*.

Les Latins, *Arcitenens*, *Arcus*, *Sagittarius*, *Telum*, *Semivir*, *Sagittae Thessalicae* (6), *Centaurus*, *Taurus*, *Croton*, *Crotus*, *Chiron*, *Phillyrides*, *Pharetra*, *Eques* (7).

Ulug-Beigh (8) distingue plusieurs étoiles dans le Sagittaire, et il leur donne différens noms. Il appelle celle du trait, *Min-al-Naâim-Alwarida*.

Celle de l'épaule gauche et la précédente, *Min al Naâim Alsadira*.

Celle de l'œil *Ain al Râmi*. Celle de l'épaule, *Min al Naaïm al Sadira*.

Celle de la gauche du trait *Urkâb al Râmi*. Celle du genouil, *Rucha al Rami*.

La première Etoile, celle de la pointe du trait, s'appelle aussi *Zugi al Nushaba*.

Alnaim est une des stations de la Lune, la vingtième ; la vingt-unième est *Albendach*, et la vingt-deuxième s'appelle *Fortuna Decollentis*, près l'Etoile appelée *Orien* par les Arabes (9).

On donne le nom de *Dalmiain* à quelques Etoiles de l'extrémité Boréale de l'arc du Sagittaire (10).

On représente le Sagittaire avec une espèce de manteau, appelé *Ephaptis*, dont s'entortilloient le bras, ceux qui vouloient combattre (11).

Son Arc est coupé en deux par la voie lactée. Il regarde le couchant ; il se couche la partie antérieure la première, et monte droit.

Le Sagittaire est le domicile de Jupiter ; le siége de Diane, parmi les douze grands Dieux. Il est affecté à l'élément du feu.

Columelle (12) place, aux Ides de Février, un coucher du soir du Sagittaire, accompagné de froids violens. Il fixe, au quatorze des Calendes de Décembre, le passage du Soleil aux Etoiles du Sagittaire (13). Théon fait répondre le mois *Choiac* des Egyptiens au Soleil du Sagittaire (14).

Le même Columelle (15) marque, au huit des Calendes de Décembre, le coucher du milieu du Sagittaire, avec annonce de tempête.

(1) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 41.
(2) Anquetil.
(3) Le Gentil.
(4) Hesychius.
(5) Arat. v. 301—305. Nonn. l. 4, v. 251. Hipp. l. 1, c. 3.
(6) Bay. tab. 30.
(7) Cæs. c. 9, p. 84.
(8) Ulug-Beigh, p. 90.
(9) Alfrag. c. 24, p. 110.
(10) Hyd. Nat. ad Mahamed. Tizin. tab. p. 87.
(11) Stoff. c. 14. Bay. t. 30.
(12) Columell. l. 11, c. 2, p. 423.
(13) Ibid. p. 434.
(14) Theon. p. 138.
(15) Colum. ibid.

DIXIÈME SIGNE.

CAPRICORNE.

LE Capricorne ressemble à Egypan (1). Sa partie inférieure est un poisson, et la partie antérieure est le corps du Bouc ou du Caper. Il mérita d'être mis aux Cieux, parce qu'il avoit été nourri avec Jupiter par la Chèvre, sa mère, qui y est également placée. Sa tête est armée de cornes (2).

Epiménide dit, que Jupiter et ce bouc furent nourris sur l'Ida. On se rappelera, que la naissance du Dieu de la lumière Jupiter, comme celle de Bacchus et de Christ, se faisoit au Solstice d'hiver (3), lieu que le Capricorne a long-temps occupé.

Il partit avec ce Dieu, pour combattre les Titans, et il leur inspira cette terreur, qu'on nomme Panique, embouchant la Conque marine, dont il avoit fait la découverte (4). Jupiter en reconnoissance le plaça aux Cieux. C'est cette découverte de la Conque, dit-on, qui lui fit donner une queue de poisson; quelques-uns disent, que c'est parce qu'il avoit lancé, contre les ennemis des Dieux, des coquilles au lieu de pierres (5). D'autres cherchent l'origine de cette forme empruntée du Poisson, dans les pluies de cette saison; symbole répété dans le Verseau, et les Poissons, signes humides (6).

Il y a une autre tradition sacrée sur ce signe. Les Prêtres Egyptiens et des Poètes après eux racontent, que plusieurs Dieux s'étant réunis en Egypte-Typhon leur ennemi cruel survint, tout-à-coup, et que saisis d'effroi les Dieux cherchèrent leur salut dans la fuite, et dans un changement subit de forme. Mercure se métamorphosa en Ibis, Apollon en Grue, Diane en Chat. Ils ajoutent, que c'est même là l'origine du culte, que les Egyptiens rendent aux animaux, qu'ils regardent *comme des images des Dieux*. Dans le même temps, Pan se précipita dans le fleuve. La partie postérieure de son corps se changea en poisson, et la partie supérieure en Bouc. Sous cette forme monstrueuse, il échappa à Typhon. Jupiter, charmé de sa ruse, plaça aux Cieux sa forme nouvelle (7).

Germanicus raconte cette fable avec plus de détails, et il nous dit, d'après Nigidius (8), que dans le temps, que Python ou Typhon habitoit une caverne du Taurus, Jupiter assembla les Dieux, pour aviser au moyens de résister à leur ennemi commun; que ceux-ci ne voulurent point quitter la terre, et d'un autre côté, ne se sentant point en état de résister à Ty-

(1) German. c. 27. Hyg. l. 2, c. 29.
(2) Eratosth. c. 27.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(4) Erat. ibid.
(5) Hyg. l. 2, c. 29. Theon. p. 136.
(6) Isidor. l. 3, c. 47.
(7) Hyg. l. 2, c. 29. Theon. p. 136.
(8) Germanic. c. 27.

phon, ils prirent le parti de se métamorphoser en divers animaux, oiseaux, poissons ou bestiaux. Les Dieux, sous cette forme, furent absolument méconnus de leur ennemi. C'est là, dit-on, l'origine du respect, qu'ont encore aujourd'hui les Egyptiens pour ces animaux. Python, trouvant le champ libre, régna tyranniquement, fier de la frayeur qu'il avoit inspirée aux Dieux. Mais ceux-ci, au bout de dix-huit jours, délibérèrent sur les moyens de le détruire. Ces dix-huit jours sont devenus tous les ans des jours de fêtes, dont on a perpétué le souvenir en Egypte. Apollon, armé de la foudre, tua le monstre dans le temple d'Apis, à Memphis, où se faisoit l'inauguration des Rois d'Egypte.

Après que les Dieux eurent puni Typhon, ils placèrent aux cieux l'image de Pan, ou d'Egypan, qui avoit pris la forme de la Chèvre (1), et ils lui élevèrent un superbe Temple à Panople.

On donne à cette constellation différens noms.

Les Arabes la nomment *Gjedi*, les Hébreux, *Gedi*, *Gadi*, *Algedi*. *Alcantarus* (2), *Asasel*, *Atcantarus*, *Algedi*, *Algedio* (3).

Les Syriens et Chaldéens, *Gadio* (4).

Les Perses, *Buzghâle*.

Les Turcs, *Ughlàk* (5).

Les Indiens, *Nahj* en Pelhvi (6), et *Marcaram*, en langue Brame (7).

Les Grecs, *Aigoceros* (8), *Athalpes*, *Icthyoeis* (9), *Cyaneus* (10).

Les Romains (11), *Caper*, *Hircus*, *Capricornus*, *Hesperiae Tyrannus undae* (12), *Neptunia proles* (13), *Pelagi Procella*, *Imbrifer*, *Gelidus* (14), *Æquoris Hircus*, *Pan*, *Ægypan*; *signum hyemale*, *Januale*, *altera Solis porta*, *Vestae sydus* (15).

Ulug-Beigh appelle la plus Boréale des trois de la corne suivante *Min Sad al Dâbih*; la plus Australe est appelée de même, ou simplement *Dâbih*, *Mactans* ou *Fortuna Mactantis* (16). C'est la vingt-deuxième station de la Lune. La précédente des deux voisines de la queue se nomment *Sàd Nâshira*, *fortuna averruncantis*; la suivante, *Danab al Gjedi*, Queue du Capricorne. On compte encore dix Etoiles (17), appelées les Fortunes, comme le *Gad* de Lia On les nomme *Siiûd al Nugjiûm*, les astres heureux. Quatre appartiennent à une station de la Lune.

Ce signe est le domicile de Saturne, le lieu de l'exaltation de Mars, le siége de Vesta, dans la série des douze grands Dieux. Il est affecté à l'élément de la terre.

Columelle (18) fixe, au huit des Ides de Juillet, le coucher du Capricorne; au seizième des Calendes de Janvier, l'entrée du Soleil au Capricorne. C'est le Solstice d'hiver, suivant Hipparque. Il y a ce jour là annonce de tempête; et le quinze, du vent (19).

Le Capricorne pourroit être Ægéon. Ce nom est celui d'un Dieu marin (20), de Briarée et de Neptune (21).

(1) Theon. p. 136.
(2) Kirk. Œdip t. 2, part. 2, p. 198. Ricciol. p. 125—126. Bay. tab. 31. Stoff. p. 81. Comm. Alfrag. p. 108.
(3) Cæs. c. 10, p. 89.
(4) Ricciol. p. 127.
(5) Hyd. Comm. p. 42.
(6) Anquetil.
(7) Gentil.
(8) Hipp. l. 1, c. 2.
(9) Nonn. l. 1, v. 260; l. 2, v. 650.
(10) Arat. v. 292—702.
(11) Horac. l. 2, od. 14.
(12) Bay. t. 31.
(13) Germ. c. 1.
(14) Cæs. c. 10, p. 89.
(15) Ulug-Beigh, p. 94--98.
(16) Hyd. p. 42.
(17) Seld. Synt. 1.
(18) Columell. l. 11, c. 2, p. 428.
(19) Idem, p. 434.
(20) Quint. Smyrn. l. 7, v. 300.
(21) Hesych.

ONZIÈME SIGNE.

VERSEAU.

Quelques auteurs ont prétendu tirer la forme et le nom du Verseau des pluies, qu'il occasionnoit à son lever. On a vu nos conjectures à cet égard, dans notre dissertation sur l'origine de l'Astronomie (1). Quelques-uns veulent, que ce soit le fameux Echanson des Dieux, Ganymède, fils de Tros et de Callirhoë (2), lequel chassant sur les sommets de l'Ida fut apperçu par Jupiter, qui fut épris de ses charmes, l'enleva aux Cieux par le moyen de son Aigle, et le mit au nombre des signes célestes. Il y prit le nom d'Aquarius, de la fonction qu'il paroît exercer, près des Dieux. Il tient une coupe dans sa main, et il en verse une abondante liqueur (3), que les uns disent être un courant d'eau et un fleuve; ce qui le fait appeler Verseau; d'autres disent du vin; ce qui le fait nommer Ganymède, que sa beauté rendit digne de servir le Nectar aux Dieux : aussi la liqueur qu'il verse, passe-t-elle pour être le Nectar, dont s'abreuvent les immortels.

Ceux qui y voient un torrent d'eau, l'appellent Deucalion, dont le nom est fameux dans l'histoire des déluges. C'est l'opinion d'Hegesianax, cité par Hygin (4), et celle de Nigidius, cité par Germanicus César (5). Ce dernier raconte, que Deucalion, Roi de Thessalie, au moment du déluge, resta avec Pyrrha sa femme, sur les sommets de l'Ethna. Frappés de la dévastation de l'Univers, et se trouvant seuls, ils prièrent Jupiter ou de les faire aussi périr, ou de réparer les ruines du genre humain. Le Dieu leur ordonna de jeter par derrière eux les pierres, qu'ils rencontreroient devant eux; ce qu'ils firent. Toutes les pierres, que jetoit Deucalion, se changeoient en hommes; et celles, que jetoit Pyrrha, se changeoient en femmes. Ainsi fut réparée l'espèce humaine.

Eubulus prétend lui, que l'homme du Verseau est l'ancien Roi des Athéniens, Cécrops; car, avant la découverte du vin, on faisoit des libations aux Dieux avec de l'eau, et Cécrops régnoit, avant que le vin fut connu des mortels.

D'anciens auteurs ont dit, qu'il étoit Aristée (6), fils d'Apollon et de Cyrène, dont ce Dieu obtint les faveurs, sur le mont Orphée. Aristée passe pour avoir été instruit dans toutes les sciences et dans tous les arts, et avoir fait usage de ses connoissances, pour le bonheur des hommes. Son nom même semble indiquer son caractère bienfaisant. Les influences malignes de la Canicule, ayant corrompu les fruits, et donné naissance à des maladies contagieuses parmi les hommes, Aristée obtint des Dieux, et sur-tout de Neptune, d'arrêter les effets désastreux du lever de cette

(1) Ci dess. p. 346.
(2) German. c. 26. Hygin. c. 30.
(3) Theon. p. 146. Ovid. Fast. l. 1, v. 652.
(4) Eratosth. c. 26. Theon. p. 136.
(5) Hyg. l. 2, c. 30.
(6) Germ. c. 26.

Etoile, en obtenant des vents frais, qui en corrigeassent les ardeurs brûlantes. En conséquence les Dieux ordonnèrent, qu'au lever de la Canicule, tous les ans, les vents soufflassent pendant quarante jours, chassassent par leur souffle salutaire les exhalaisons pestilentielles, qui corrompoient l'air. Ce sont les vents Etésiens, qui tous les ans soufflent à cette époque. Aristée lui-même fut placé par les Dieux au nombre des signes célestes.

L'origine de cette fiction est aisée à appercevoir, quand on sait, que tous les ans au Solstice d'été, au lever de Sirius, le Verseau montoit le soir. Alors soufloient les vents Etésiens, que l'on attribuoit au signe qui montoit le soir, et à son influence fraîche et humide, comme on attribuoit les ardeurs du jour à l'Etoile, qui le matin s'unissoit au Soleil. C'est par une raison semblable, que les Egyptiens disoient du Verseau, que, d'un coup de son pied, il faisoit sortir les eaux du Nil, hors du lit du fleuve (1), qui se déborde effectivement à cette même époque Solstitiale. Par la même raison aussi, on lui attribuoit l'espèce de déluge, qui couvroit alors toutes les terres de l'Egypte. De-là vint le nom de Deucalion, qui lui fut donné, ainsi que la fable sacrée faite sous ce nom, comme on a pu le voir dans notre dissertation sur les Apocatastases.

Dans la fable de Ganymède, on sait que celui des douze grands Dieux, que l'on peignoit sous la forme d'un jeune homme, qui tient une coupe, fut censé être celui qui versoit à boire aux autres. Comme il ne monte jamais sur l'Horizon, sans être précédé de l'Aigle céleste, on dit, qu'il avoit été enlevé au Ciel par un Aigle. Voilà en peu de mots l'origine des principales fictions faites sur ce signe.

Hygin le fait fils d'Assaracus (2); ailleurs il est fils d'Ericthonius ou du Cocher (3).

On lui donne différens noms.

Les Arabes l'appellent *Sakib al má* (4), *Delu*, *Aldelu* (5), *Idrudurus* (6), *Elkausu*, *Elkusu*, *Elkaus*.

Les Hébreux, *Deli* (7).

Les Syriens, *Daulo*.

Les Perses, *Dúl*.

Les Turcs, *Kúgha*.

Tous ces noms, désignent une urne et une cruche (8).

Les Egyptiens, *Monius* (9).

Les Indiens le nomment *Del* ou *Dol* en Pelhvi (10), *Coumbum*, en Brame (11).

Les Grecs, *Hydrochoos* (12), *Calpé* (13).

Les Latins, *Aguarius*, et *Amphora*, *situla*, *urna* (14), *fusor aquae*, *fundens latices* (15). *Tyramus aquae*, *Pyxis*, *Cotylè* (16) *amnis Aquarii* (17). *Juvenis regens aquam* (18). *Hermidonè* (19). *Junonis astrum*. *Idœus*, *Jovis Cynœdus*, *Catamitus*, *Pincerna*, *Hydridurus*, *Hydrochoos* (20).

Les Arabes y peignent un mulet portant deux sceaux (21).

On distingue plusieurs parties; l'urne ou le vase du Verseau, *Calpé* (22); le courant d'eau, *effusio aquæ* (23); enfin *vestis*, ou son manteau, *Ephaptis* (24),

(1) Theon. p. 136.
(2) Hygin. Fab. 224.
(3) Idem. 271.
(4) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 42—45.
(5) Bay. t. 32.
(6) Ricciol. p. 126. Stoff. p. 81.
(7) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 199.
(8) Hyd. ibid.
(9) Cæs. c. 11, p. 92.
(10) Anquetil.
(11) Gentil.
(12) Hipp. l. 1, c. 3. Procl. c. 6.
(13) Germin. p. 7.
(14) Ausonius.
(15) Germanic. c. 36.
(16) Stoff. p. 14.
(17) Manil. l. 1.
(18) Ovid. Fast. l. 1, 652.
(19) Vitruv. l. 9, c. 6.
(20) Cæsius, p. 92.
(21) Scalig. p. 44.
(22) Hipp. l. 2, c. 22.
(23) Arat. v. 393—399.
(24) Hipp. ibid.

mantile. L'Etoile de la Jambe s'appelle *Scheat* (1).

Ulug-Beigh (2) appelle la plus brillante des deux, qui sont à l'épaule droite, *Sad al Melik*. Celles de l'épaule gauche, *Sad al siud*. Les trois de la main gauche, *Sad Bula*; celles de la droite, *Sad al Achbijà*. Celle de l'extrémité de l'eau, qui est dans la bouche du Poisson austral, *Al Diphdà al Auwal*, *Phám al hût al Genub*.

Sad al Melik signifie la fortune du Roi (3); *Sad al siud*, la fortune des fortunes; c'est la vingt-quatrième station de la Lune. *Sad Bula* ou *fortuna deglutientis*, est la vingt-troisième station. On compte auprès quelques Etoiles appelées *Alanâ*.

Sàd al Achbija, fortuna tentoriorum, est la vingt-cinquième station.

L'Etoile de la bouche du Poisson austral est *Diphda Auwal*, première Grenouille, ou *Phem al hût Gjenubi*, bouche du Poisson Austral.

Bula est composé de deux Etoiles, dont l'une obscure, et l'autre brillante. Celle-ci, par son éclat, semble engloutir et absorber l'autre. Elle se lève dans la nuit du second mois *Canûn*, et se couche à la fin du mois *Ab*.

Aquarius étend sa main gauche, jusqu'au dos du Capricorne (4); de la droite, il touche presque la crinière du Pégase. Il regarde le Levant, et descend sous les flots à reculons. L'eau de son fleuve se termine au Poisson Solitaire, ou unique, connu sous le nom de Poisson Austral. Il se couche et se lève la tête la première.

Vers la trentième partie d'Aquarius, se lèvent, avec le signe même, la faulx, le Loup, le Lièvre, le petit Aquarius et l'Autel, suivant Firmicus (5).

Ce signe est le domicile de Saturne, le siége de Junon, dans la série des douze grands Dieux. Il est consacré à l'élément de l'air.

Columelle (6) fixe, au dix-sept des Calendes de Février, l'entrée du Soleil dans le Verseau. Ovide le marque au quinze (7). Ce même jour, Columelle marque un lever du Verseau, accompagné du souffle du vent Africus et de tempêtes. Aux Nones de Février, le lever du milieu du Verseau (8), avec vent et tempête. Ovide le fixe au même jour (9).

Columelle marque (10), au huit des Calendes d'Août, le commencement du coucher du milieu d'Aquarius, avec annonce de brouillards et de chaleurs.

On donnoit au Verseau, sous le nom de Cécrops, pour filles, *Hersé* (11), Rosée, et *Droson* ou *Pandroson*, qui signifie la même chose.

Le Calendrier Rustique (12) des Romains y peignoit un jeune homme, portant une cruche.

(1) Bay. tab. 32.
(2) Ulug-Beig. p. 98--104.
(3) Hyd. p. 42--43.
(4) Hygin. l. 3, c. 28; Theon. p. 136.
(5) Firmic. l. 8, c. 29.
(6) Columell. l. 11, c. 2, p. 422.
(7) Ovid. Fast l. 1, v. 652.
(8) Columell. ibid. p. 422.
(9) Ovid. Fast. l. 2, v. 145.
(10) Columell. p. 428.
(11) Hesych. Hersê.
(12) Cæs. c. 11, p. 93.

DOUZIÈME SIGNE.

POISSONS.

NIGIDIUS raconte, que ces Poissons (1) étoient dans le fleuve Euphrate ; qu'ils y trouvèrent un œuf d'une énorme grosseur. Qu'ils le roulèrent sur le rivage ; qu'une colombe, ou l'oiseau de Vénus, qui a son exaltation dans ce signe, vint le couver ; et peu de jours après, il en sortit la Déesse de Syrie, la même que Vénus. Cette Déesse bienfaisante s'intéressoit au bonheur des hommes, et fit pour eux tout ce qu'elle crut de plus utile. Son respect pour les Dieux, sa bienfaisance envers les hommes, lui ayant mérité le plus grand éloge, Jupiter voulut savoir ce qu'elle désiroit, qu'il fît pour elle. Sademande fut, qu'il accordât les honneurs de l'immortalité aux Poissons, qui avoient présidé à sa naissance. En conséquence, ce Dieu leur donna une place parmi les douze signes du Zodiaque. Depuis ce temps, les Syriens ne mangent plus de Poissons, et ils honorent singulièrement les Colombes.

D'autres prétendent (2), que Vénus vint avec Cupidon son fils, sur les bords de l'Euphrate, et que, dans ce moment même, Typhon parut ; que la Déesse effrayée se jeta dans les eaux, avec son fils, et qu'ayant pris la forme de Poissons, ils échappèrent ainsi au danger. On ajoute, que c'est depuis ce temps-là, que les Syriens s'abstiennent de pêcher des Poissons et d'en manger, dans la crainte que leurs filets n'enveloppent ces Divinités. Eratosthène prétend, que des hommes étoient nés de ces Poissons.

Théon (3) veut, que ces deux Poissons soient les deux enfans du Poisson Austral, à la suite duquel ils se lèvent, et qui avoient sauvé des eaux, Dercé ou Derceto, fille de Vénus (4) ; ce qui leur a mérité le culte, que leur rendent les Syriens. On en distingue deux, l'un Boréal, placé sous Andromède ; l'autre Austral, plus au midi (5). Le Poisson Boréal est le plus fort, et il a une tête d'Hirondelle. Les Chaldéens l'appeloient le Poisson-Hirondelle, ou Chélidonien (6).

Ils sont unis entre eux par un lien, appelé *Linos* (7), *syndesmos* (8). Ce lien s'étend jusques sous *Aries* (9). Cicéron l'appelle *nodus*, le nœud du lien des Poissons, et même de la Sphère (10), à cause de sa position près du Point Equinoxial et de la séparation des deux Hémisphères. Germanicus le nomme *alligamentum luteum* (11) et *connexio Piscium*.

(1) German. c. 20. Hygin. Fab. 197.
(2) Hygin. l. 2, c. 31. Manil. l. 4, v. 577.
(3) Theon, p. 131.
(4) Diod. Sic. l. 2, c. 4, p. 216, et ci-dess. t. 2, l. 3.
(5) Eratosth. c. 21. German. c. 20. Hygin. l. 3, c. 29.
(6) Theon. Ibid.
(7) Gemin. p. 7.
(8) Hipp. l. , c. 23. Eratosth. c. 11. Arat. v. 245. Procl. c. 16.
(9) Theon. p. 131.
(10) Hygin. l. 3, c. 29.
(11) Germ. c. 20, c. 1.

Les

Ils ont plusieurs noms, dont voici les principaux.

Les Arabes les appellent *Hût*, *Sàmaka* (1) *Haut*, *El haut*, *Samech* (2), *El Hautaine*, *Ichiguen* (3).

Les Hébreux, *Dagaim*, *Degghim* (4).

Les Syriens, *Daghioto*, *Nuno* (5).

Les Perses, *Máhi*.

Les Turcs, *Bâlik*.

Tous ces noms signifient Poissons (6).

Les Indiens les nomment *Mahi* en Pelhvi (7), *Mimam* en Brame (8).

Les Grecs, *Ichton*, *Aspalos* (9).

Les Latins *Pisces*, *Dercetia proles*, *Derceto*, *Dercetis*, *Phacetis*, *Dea Syria*, *Venus* et *Cupido* (10).

Les Etoiles du lien, *Arpédonê*, se nomment en Arabe (11), *Cheit* ou *Cheit Kettani*.

Ce signe est le domicile de Jupiter, le lieu de l'exaltation de Vénus, et le siége de Neptune, dans la distribution des signes, entre les douze grands Dieux. Il est affecté à l'élément de l'eau.

On trouve le signe des Poissons, sur d'anciens obélisques Egyptiens (12).

On appelle la vingt-sixième station de la Lune, *Ahraava*, l'écume du Verseau, près de l'épaule du Cheval.

La vingt-septième est *Alfargu* le vase (13).

Columelle (14) fixe, au quinze des Calendes de Mars, l'entrée du Soleil dans les Poissons, avec indication de vents et de tempête. Ovide le fixe à la même époque, et il raconte à cette occasion l'aventure de Vénus et de son fils, poursuivis par Typhon, sur le bord de l'Euphrate (15).

Columelle (16) marque, au dix des Calendes, le retour de l'Hirondelle. Au trois des Ides de Mars, la fin du lever du Poisson Boréal, accompagné des vents de Nord. Ovide fixe le coucher Héliaque de ce Poisson, au six des Nones (17).

Le même Columelle (18) marque, au 4 des nones de Septembre, la fin du coucher du Poisson le plus Méridional des deux, avec une annonce de chaleur; au sept des Ides de ce même mois, la fin du coucher du Poisson Boréal, et le lever de la Chevre, avec indication de tempête. Il marque, pour le quatorze des calendes d'Octobre (19), le coucher du matin des Poissons, et le commencement du coucher du Belier.

Blaeü les appelle (20) *Pisces Bambycii*, *Decerto*, *Dercis*, *Facelitim*, *Dione*, *Urania*, *Dagon*, *Ichiguen*, *Elsemcha*, *Samch*, *Haut*, *Elhaut*, *El hautaine*.

(1) Alfrag. Comm. p. 108. Hyd. p. 43.
(2) Stoff. p. 81.
(3) Ricciol. p. 127. Bay. t. 33.
(4) Kirk. Œdip. t. 2, pars 2, p. 199.
(5) Ricciol. p. 126.
(6) Hyd. p. 438.
(7) Anquetil.
(8) Le Gentil, t. 1, p. 247.
(9) Hesych.
(10) Bay. t. 33.
(11) Hyd. p. 43.
(12) Poocke Descrip. of the East. t. 3, p. 207.
(13) Alfrag. c. 22.
(14) Columell. l. 11, c. 2, p. 423.
(15) Ovide Fast. l. 2, v. 458.
(16) Columell. ibid.
(17) Ovid. Fast. l. 3, v. 400.
(18) Colum. ibid. p. 429.
(19) Ibid. p. 430.
(20) Cæs. c. 12, p. 96.

CONSTELLATIONS BORÉALES.

PREMIÈRE.

LA GRANDE OURSE.

Les premières constellations Boréales, qui se présentent au Nord, sont les Ourses, la grande et la petite, placées près du Pôle ou du pivot, sur lequel la Sphère étoilée semble rouler. La plus éloignée des deux et la plus apparente est la Grande Ourse, connue vulgairement sous le nom de Chariot. Hésiode prétend, qu'elle est la fille de Lycaon, Roi d'Arcadie, qu'aima Jupiter (1), et qu'il métamorphosa ensuite en Ourse. Son amour pour la chasse l'avoit fait s'attacher au cortége de Diane; et la ressemblance des goûts l'avoit rendue chère à cette Déesse. Elle n'osa avouer à Diane sa faute; et elle ne put longtemps en cacher les suites. La grosseur de son ventre la trahit bientôt, lorsqu'elle voulut descendre au bain avec la Déesse, qui s'apperçut, qu'elle avoit perdu sa virginité (2). Elle en fut punie; elle perdit sa figure de fille, et prit celle d'Ourse. Ce fut sous cette forme, qu'elle accoucha d'Arcas. On prétend que Jupiter, pour la séduire, avoit pris la forme de Diane (3), et qu'interrogée par cette Déesse, sur l'aventure qui lui avoit ravi sa virginité, elle s'en étoit prise à la Déesse; et que, pour cette réponse, Diane la métamorphosa sous la forme d'ourse, qu'elle a aux Cieux. Elle erroit dans les forêts, avec les autres bêtes farouches, lorsqu'elle fut prise avec son fils Arcas par un chasseur Etolien, qui en fit présent à Lycaon. Elle se réfugia avec Arcas dans le Temple de Jupiter Lycéen, où la loi défendoit d'entrer. Les Arcadiens se mirent en devoir de la tuer (4); mais Jupiter, pour la soustraire à leurs coups, l'enleva et la plaça aux Cieux avec son fils. Là elle devint l'Ourse céleste, et Arcas le gardien de l'Ourse, *Arctophylax*. Quelques-uns prétendent, que Jupiter ayant fait violence à une des Nymphes de Diane, Callisto, Junon indignée l'avoit changée en Ourse. Diane l'ayant rencontrée, sans la reconnoître, la perça de ses traits, et l'ayant ensuite reconnue, elle la plaça aux Cieux. D'autres racontent, que Jupiter ayant poursuivi Callisto dans les forêts, Junon soupçonnant son dessein, et l'événement, qui étoit arrivé, chercha à le surprendre dans ses

(1) Hygin. l. 2, c. 2.
(2) Eratosth. c. 1. Theon. 110—111.
(3) Germ. c. 2. Ovid. Metam. l. 2, v. 425.
(4) Eratosth. ibid.

jouissances ; mais que Jupiter, pour la tromper, changea en Ourse son amante. Junon, trouvant à la place d'une jeune fille une Ourse, l'indiqua à Diane, qui la perça de ses traits. Jupiter en fut affligé, et par compassion pour le sort de son amante, il en plaça l'image aux Cieux. Cette constellation ne se couche jamais, et Thétis, femme de l'Océan, refuse de la recevoir au fond des eaux, où descendent les autres astres à leur coucher ; et cela, parce que Thétis étoit la nourrice de Junon, dont Callisto fut la rivale (1).

D'autres appellent cette Nymphe (2), non *Callisto*, ou la très-belle ; mais *Megisto*, ou la très-grande ; deux dénominations, qui conviennent également à la belle et vaste constellation du Chariot. On fait Mégisto fille, non pas de Lycaon, mais de Cetée, et petite-fille de Lycaon. Cetée est le nom d'Hercule *Ingeniculus*, situé près du Pôle, comme elle. On place le lieu de la scène de cet événement en Arcadie, sur le Mont Nonacrien ; ce qui lui a fait donner l'épithète de *Nonacrina* (3) ; elle prit aussi celle de *Parrhasis* (4), de *Proles Lycaonia* (5). Ovide prétend que ce fut son fils Arcas, qui devenu grand chassoit dans les forêts, et qui, ne connoissant pas sa mère, alloit la tuer, lorsque Jupiter, pour lui épargner un crime, les enleva tous deux de la terre, et les plaça au Ciel, l'un à côté de l'autre (6).

Aratus (7) dit, que les deux Ourses furent les nourrices de Jupiter, et que c'est à ce titre, qu'elles ont été mises aux Cieux.

Les Crétois avoient consacré chez eux un Temple aux Ourses, sous le nom de Temple des Mères, où ils portoient de riches offrandes, et qu'ils honoroient du culte le plus religieux (8). Ce culte avoit pour objet de révérer les nourrices de Jupiter, placées aux Cieux, dans les deux constellations de la grande et de la petite Ourse.

Elles sont communément connues, sous le nom de grand et de petit Chariot (9). La grande s'appelle, par excellence, le Chariot. C'est le nom qu'elle portoit déjà du temps d'Homère (10). Ce nom lui fut donné, à cause de sa ressemblance (11).

On lui donna le nom de *Septemtrio major* (12) ou des sept Bœufs de l'attelage du grand Chariot. Car on appeloit en langage Rustique, chez les Latins, *Teriones*, les Bœufs employés au labourage (13), si l'on en croit Lœlius et Varron. Comme l'attelage est de sept, on en fit le mot *Septem-terio* ou *Septemtrio*, nom qui est resté à l'Ourse, et qui a été donné au Pôle, près duquel cette constellation est placée. De-là aussi le nom de Bœufs d'Icare (14), donné aux mêmes Etoiles, parce qu'Arcas, ou le *Bootès*, *Arctophylax*, le gardien de l'Ourse, qui les suit, porte entre autres noms celui d'Icare, père de la moissonneuse, Erigone. D'autres ne donnoient le nom de Bœufs, qu'aux deux premières Etoiles du timon, et faisoient des cinq autres le char (15).

On l'appela aussi Hélice, ou Elicé (16), nom tiré de son mouvement, Ελικεῖν, autour du Pôle, autour duquel elle tourne, et semble faire la roue (17).

(1) Ovid. Metam. l. 2, v. 510—503.
(2) Hygin. l. 2, c. 2.
(3) Ovid. Metam. l. 2, v. 409.
(4) Ibid. v. 460. Nonn. l. 1, v. 167.
(5) Ovid. ibid. v. 496.
(6) Ovid. Fast. l. 2, v. 138. Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(7) Germ. c. 2, Arat. v. 31. Hyg. l. 2, c. 3.
(8) Diod. Sic. l. 4, c. 79--80.
(9) Arat. v. 27. Philostr. Icon. p. 849.
(10) Hygin. l. 2, c. 3.
(11) Aulug. l. 2, c. 21.
(12) Hyg. Fab. 177.
(13) Aulug. ibid. Varro de Ling. Lat. l. 6, p. 84. Isidor. l. 3, c. 47.
(14) Properc.
(15) Hyg. l. 2, c. 3.
(16) Hyg. Fab. 177. Hipp. c. 2. Germ. c. 2. Arat. v. 37.
(17) Hyg. l. 2, c. 8.

Les Egyptiens l'appeloient le Chien de Typhon (1).

On l'appela aussi *Eptastrum*, à cause de ses sept Etoiles, qui servoient, dit Clément d'Alexandrie (2), aux usages de la Navigation et de l'Agriculture.

D'autres appeloient les Ourses, les mains de Rhéa (3).

Cette constellation porte encore beaucoup d'autres noms, lesquels sont tous les épithètes, ou des synonymes d'Ourse et de char. Voici les principaux (4).

Plinthion, *Aganna*, *Asion*, *Cleitameré*, *Itheim*, *Amana*, *Cnopeus*, *Arctos Leimonias*, *Loëssa*, *Omphaloëssa*, *Satina*. Chez les Phrygiens, *Ciclé*. Chez les Macédoniens, *Cynoupis* (5), *Themisto* (6), *Callisto* (7), *Megisto* (8), *Ursa*, *Erymanthis* (9), *Mœnalia* (10), *Virgo Tegea* (11) *Cretenae Nymphae*, *Nutrices Jovis*, *Elix* et *Acrturus* (12), *Lycaonia Virgo*, *Elicópis*, *Dianæ comes amata à Jove*.

Les Latins la nomment *Ursa Septentrio*.

Les Grecs *Arctos*, *Amaxa*, *Megalé Arctos* (13).

Les Iroquois, *Okouari* (14).

Les Phéniciens, *Dubbe*, et *Dubbe el chabar* (15), *Dubalechber*.

Les Hébreux et les Arabes, *Agalha*, Chariot; *Dub achber*, la grande Ourse; *Dubolachbaro*, *Dubon*.

Les Perses *Haphtûreng-mihîn*, les sept grandes Etoiles.

Les Turcs, *Yidigher yilduz*, les sept Etoiles par excellence (16).

Les Indiens, la mer d'Or (17). La Sphère des Hébreux (18) y place un Sanglier. C'est le fameux Sanglier d'Erymanthe.

On distingue plusieurs parties dans cette constellation. Parmi les deux étoiles Boréales du pied gauche, qui précèdent (19), est *Alphicra al Thalita*. Celle du dos de l'Ourse, sur le quadrilatère, se nomme *Duhr al dub al acher*, *feretrum*, le cercueil. Celle qui est près du ventre, *Merâk al dub al acher*. Celle qui tient à la queue, et qui est dans le quadrilatère, se nomme *Megrez al dub al acher*. Celle de la cuisse droite postérieure, s'appelle, *Phacd al dub al achber*. La précédente des deux, qui sont au pied gauche postérieur, se nomme, *Alphikra al Thâma*. La précédente des trois qui sont à la queue, ou qui tient à la naissance de la queue, s'appelle *Algiaum*. Celle du milieu, *Alinâk*. La troisième, *Alkaïd*. Ce sont les trois filles du cercueil. Hors de la figure, vers le midi, sous la queue, on trouve *Cub al asad*.

Celle du timon s'appelle *Alioth* (20); c'est la première des trois après la naissance de la queue. On nomme *Mirach*, *Micar et mizra*, celle des flancs (21).

Les filles du cercueil se nomment chez les Arabes (22), *Benât al Nashal cubra*. Les Arabes appellent aussi quatre Etoiles du corps de l'Ourse, *Nash Laâzar*, le cercueil de Lazare; et les trois de la queue, *Mariam*, *Martham* et *Ancillam* (23).

On compte, dans cette constellation, vingt-sept Etoiles (24), dont la douzième et la treizième se nomment *Alphikra*,

(1) Plut. de Isid. p. 357.
(2) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 685.
(3) Porphyr. de Antr. Nymph.
(4) Hipp. l. 1, c. 10.
(5) Hesych. in his vocib.
(6) Steph. Byz.
(7) Tatian. p. 149.
(8) Hygin. l. 2, c. 2.
(9) Ovid. Trist. l. 1. Eleg. 3, v. 123.
(10) Ovid. Fast. l. 2, v. 193.
(11) Ibid. l. 2, v. 167.
(12) Alphons. tab. 213.
(13) Procl. c. 16.
(14) Laffit. t. 2, p. 236. Bay. tab. 2.
(15) Com. sur Alfrag. p. 106. Scalig. p. 439. Cæsius, p. 108.
(16) Hyd. p. 11--13.
(17) Hyd. ibid.
(18) Kirk. Œdip. t. 2, pars 21, p. 196.
(19) Kirk. ibid.
(20) Ulug-Beig. p. 8--10.
(21) Stoffler. p. 104.
(22) Scalig. p. 429.
(23) Hyd. p. 11—13.
(24) Hyd. ibid.

Althâlita, vertèbre. Au lieu de *Phicra*, on lit ailleurs *Nekra*.

La sixième Etoile est *Duhr al dub al achber*, le dos de la grande Ourse. La dix-septième est *Merák al dub phacd*, la cuisse. Ces quatre comprennent *Alnashal cubra*, le grand cercueil. Les Etoiles vingt et vingt-une forment la vertèbre *Al nash al cubr'a*. Ces Etoiles vingt et vingt-une se nomment *Alphikra al thánija*. La seconde vertèbre, la vingt-troisième et la vingt-quatrième, *Alphikra al ula*. Les trois Etoiles de la queue sont *Albenât*, les filles. Celle de la naissance de la queue est *Alhaun*, *Algiaun*; autrement *Al'haur*, ou *Alhawer*, le blanc de l'œil, et le peuplier blanc. Quelques-uns la nomment *Alya*, la queue. La seconde est *Alinák* et *Alanak*, la Chèvre. On lui en joint une petite appelée *Sùha*, *Saidak*. La troisième est *Alkaîd*, le gouverneur ou le guide.

Près de la grande Ourse et des pieds de la petite, sont de très-petites Etoiles, appelées *Duphra al Ghizlân*, les ongles des Chevreaux.

On appelle *Benenaim*, dit Riccioli (1), *Bennenatz* et *Beneth nasch*, la dernière Etoile de la queue de l'Ourse; *Eltamath*, *Elckeid*.

L'Etoile voisine de la seconde du timon (2) est cette Pléïade, qu'on prétend s'être séparée de ses sœurs, pour aller se placer là, où elle prend le nom du Renard.

Celle qui suit le milieu de la queue se nomme dans Bayer, *Alcor*, *Eques* (3).

Les deux Ourses sont renfermées dans le cercle Arctique; elles sont opposées l'une à l'autre, et renversées de manière, que leurs têtes touchent leurs queues respectivement (4).

Columelle (5) fixe, au sept des Ides de Février, le coucher de l'Ourse, accompagné du vent Favonius, qui commence alors à souffler.

Le calendrier des fastes marque son coucher Héliaque, au sept des Ides de Juin (6); alors se célébroient les jeux du cirque.

Servius, dans son commentaire sur ce vers (7) de Virgile, *quem Venus antè alios*, etc. nous dit, que Vénus a son Etoile ou sa Planète aux Cieux, appelée au Levant Lucifer, et au Couchant Vesper; qu'elle en a encore deux autres, l'une au signe du Taureau son domicile, et l'autre au Nord, ou dans les Etoiles appelées *Septemtrio*. Il est certain, que Vénus Planète a porté le nom de Callisto (8) ou de très-belle, comme la grande Ourse.

Blaëu (9) l'appelle *Fera major*, *maxima*, *Septemtrio major*, *Cynosuris*, *Arcturus*, *Elix*, *Helicè*, *Canis venatica*, *Flia Ursae*, *Ursa cum puellulâ*, *Puellula Lycaonia*, *Dianae comes*, *Parrhasia virgo*, *Maenalis*, *Erymanthis Ursa*, *Nonacrina virgo*, *Megisto*, *Plaustrilnca*, *Elicópis*.

Il nomme aussi celles de l'extrémité de la queue, en Arabe, *Benenaim*, *Benenatz*, *Benecnaz*, *Benetnasch* (10); celle du milieu de la queue, *Alcor*, *Eques*; celle de la naissance de la queue, *Risalioth*, *Aliath*, *Aliore*, *Mirach*, *Mirac*, *Micar* par inversion, et *Mizar*.

(1) Athenag. p. 216. Scalig. p. 429. Com. Alfrag. p. 101. Bay. tab. 21.
(2) Theon. p. 134.
(3) Bay. tab. 2.
(4) Hyg. l. 3, c. 1.
(5) Columell. l. 11, c. 2, p. 422.
(6) Ovid. Fast. l. 6, v. 235.
(7) Æneid. l. 8.
(8) Chronic. Alex. p. 109.
(9) Cæs. c. 2, p. 107.
(10) Ibid. p. 108.

DEUXIÈME.

LA PETITE OURSE.

Aglaosthène (1) appelle cette Constellation, *Cynosura*, une des Nymphes de l'Ida, nourrices de Jupiter, laquelle habitoit avec les Telchines et les Curètes de Crète, près d'un lieu, qui prit dans la suite le nom de Cynosura, et où Nicostrate bâtit une ville (2). Aratus rapporte, que *Cynosura* et *Hélice*, Nymphes de Crète, furent chargées de nourrir Jupiter, qui en reconnoissance les plaça aux Cieux, où elles sont connues l'une et l'autre, sous le nom d'Ourses célestes, et de Septentrion. Ce dernier nom est donné de préférence à la grande Ourse. La petite Ourse prend celui de *Phœnicé* (3). Eratosthène veut aussi qu'elle ait été chérie de Diane, et aimée de Jupiter, qui la changea aussi en Ourse. Les noms de *Cynosura* et de *Phœnicé* sont ceux, sous lesquels elle est plus connue. Quoique beaucoup plus petite et moins lumineuse que la première, elle étoit fort remarquée par les navigateurs, qui vouloient mettre un peu d'exactitude dans leurs observations (4), par cela même qu'elle est beaucoup plus près du Pôle, que la grande Ourse (5); c'étoit celle qu'observoient sur-tout les Sidoniens, et les Tyriens, grands navigateurs. Ils croyoient, qu'elle agitoit les mers par son influence. Thalès, qui avoit écrit sur les Constellations, et qui donna en Grèce le nom d'Ourse à cette Constellation, tira ses observations de la Phénicie, où il étoit né (6). Les habitans du Péloponnèse continuoient à se diriger sur la grande Ourse, tandis que les Phéniciens, chez qui l'Astronomie et la navigation étoient plus perfectionnées, consultoient la petite Ourse, pour obtenir plus d'exactitude dans leurs observations. Théon donne à l'extrémité recourbée du timon du petit Chariot, ou de la petite Ourse, la forme de la queue de Chien; ce qui l'a fait appeler *Cynosura*, et *Canis*. On en fait aussi le Chien de *Callisto*, Nymphe de Diane. Lorsqu'elle fut morte, son Chien fut aussi placé à côté d'elle aux Cieux (7).

On dit des Ourses, qu'elles nourrirent, durant une année, Jupiter enfant (8), dans les antres de Crète, à l'insçu de Saturne, tandis que les Corybantes, les Curètes, les Dactyles dansoient armés la danse appelée *Pyrrique*. Ils donnèrent à l'une de ces nourrices de Jupiter, le nom d'*Hélice*, parce qu'elle pirouette autour du Pôle, et à l'autre celui de *Cynosura*, à cause de sa forme, qui ressemble à la queue recourbée du Chien, dit Théon. L'une est près du cercle Arctique; et l'autre dans le voisinage même du Pôle, où elle décrit des cercles beaucoup plus étroits. Elles semblent l'une et l'autre veiller

(1) Hygin. l. 2, c. 3.
(2) Germ. c. 2.
(3) Eratosth. c. 2.
(4) Germ. Cæs. c. 2.
(5) Theon. p. 110.
(6) Hygin. l. 2, c. 3.
(7) Theon, p. 110—111.
(8) Theon, p. 112.

sur l'Océan; car aucune ne se couche. Les deux Etoiles de l'extrémité, voisines du Pôle, se nomment *Choreutai;* parce qu'elles semblent danser en rond autour de l'Axe ou du Pôle même (1).

L'Etoile placée immédiatement près du Pôle, Etoile assez brillante, s'appelle *l'Etoile Polaire* : les Chinois l'appellent *le Roi,* comme paroissant donner l'impulsion à tout le Ciel. Les Italiens la nomment la *Tramontane;* les Arabes *Rucchabah* et *Al-Rucchebah* (2), *Alracaba, Gnash, Errucchaba, Arrucabatho* (3).

Cette Constellation a pris différens noms.

Les Arabes la nomment aussi (4) *Dub-Asgher, Dub-Elezguar, Dubolazgaro, Benât-al-Na'sh, Al-Sughra,* ou les filles du petit Cercueil (5). Car les Etoiles de ce petit Cercueil, et celles du grand, ou de la petite et de la grande Ourse, se nomment *Ibn Na'sh,* les filles du Cercueil.

Quelques-uns la nomment aussi *Agrala,* le Chariot ; mais ce nom appartient plutôt à la grande Ourse.

Les Perses l'appellent *Haphtûrengh Kihîn, Septemtrio minor.* Le nom *Haphtûrengh* est commun aux deux Ourses ; on les distingue par les mots, *Kihîn* et *Mihîn, minor* et *major.* On écrit quelquefois *Hapht-Reng* et *Hapht-Avreng.*

L'Etoile de l'extrémité de la queue s'appelle en Arabe, *Cocab Shemali,* ou Etoile Boréale ; et *Gjedi,* le Chevreau. Les deux dernières du Cercueil sont *Alpherkadan, Alfurcatan* ou *Alphercadein,* les deux veaux. Ulugbeigh appelle la plus australe des deux, qui font partie du côté suivant du quadrilatère, *Auwer-Al-Pherkaadaïm;* et la plus boréale, *Achpha-al-Pherkadaïm.*

Le Pôle Arctique lui-même se nomme *Ku'tub Shemâli,* et se prend quelquefois pour l'Etoile Polaire. En Copte, c'est *Picouloón.* Les Constellations Boréales s'appellent *Suwer Shemali.*

Cochab, est le nom Arabe par excellence de l'Etoile brillante de l'épaule de la petite Ourse (6).

On appelle les deux Etoiles de la queue de la petite Ourse les Gardes, *le Guardiole* (7), *le Guardiane,* en Italien.

Les Grecs la nomment *Ascourotis* (8), *Cynosoura* (9), et *Cynosuris, Micra Arctos,* ou petite Ourse (10).

Théon la fait culminer ou passer au Méridien, au lever du Belier (11).

Les Latins (12) la nomment *Fera minor, Septemtrio, Cynosura, Umbilicus, Ignis, Catuli, Canes Laconicae, Plaustrum minus, Ursa minor.*

(1) Hygin. l. 3, c. 1. Bay. Tab. 1.
(2) Ricciol. p. 125. Kirk. Œdip. t. 2, pars 2, p. 196. Scalig. p. 428. Cæs. 1, p. 104.
(3) Cæs. c. 1, p. 104. Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 9--11. Ricciol. p. 126. Bay. t. 4. Comm. Alfrag. p. 106.
(4) Ulug-Beigh, p. 6.
(5) Alfrag. p. 16—97.
(6) Hyd. ibid.
(7) Ricciol. p. 124—127.
(8) Hesych.
(9) Arat. v. 36. Nonn. l. 1, v. 166.
(10) Procl. c. 16.
(11) Theon, p. 130.
(12) Cæs. c. 1, p. 104.

TROISIÈME.

LE DRAGON.

LE Dragon est une Constellation fort grande, qui se replie entre les deux Ourses. C'est le fameux Dragon, qui gardoit, dit-on, les Pommes du jardin des Hespérides (1), et qui, ayant été tué par Hercule, fut mis au nombre des Constellations par Junon, qui l'avoit préposé à la garde de son jardin, ou du jardin connu sous le nom de jardin des Hespérides (2). Phérécyde raconte, que lorsque Jupiter épousa Junon, les Dieux leur firent les présens de noce; celui de la Terre, fut des Pommes d'or, si belles que Junon ne put s'empêcher de les admirer, et d'en faire planter l'arbre dans le jardin des Dieux, près du mont Atlas. Comme les Atlantides ou les filles d'Atlas en détachoient toujours quelques fruits, Junon fit garder l'arbre par un Serpent redoutable, d'une énorme grandeur. C'est ce Serpent, qui est actuellement aux Cieux, où il fut placé après qu'il eut été tué par Hercule. L'image de ce Héros semble encore appuyer sur lui son pied, de manière à présenter aux mortels un monument de sa victoire sur ce terrible Dragon. Hercule y paroît dans l'attitude où il étoit, quand il le tua, et le Dragon a l'air d'avoir la tête à demi-coupée; le vainqueur a les bras élevés et tient à la main gauche la peau du Lion, qu'il avoit vaincu dans son premier travail, et dans la droite sa massue (3). Il s'appuie sur un genou, et étend son pied droit sur le monstre qu'il a terrassé.

Quelques Auteurs ont prétendu, que c'étoit le Dragon que les Géans opposèrent à Minerve, dans la guerre des Géans contre les Dieux, et que la Déesse s'en étant saisi le lança au Ciel et l'attacha près du Pôle (4), autour duquel il paroît encore entortillé. On le faisoit fils de Typhon (5) et d'Echidna; et frère de la Gorgone, du Cerbère, et du Dragon gardien de la Toison d'Or (6); c'est-à-dire de tous les monstres mythologiques, qui empruntoient des Serpens célestes leurs attributs.

Théon y voit de plus le fameux Serpent Python, et le Dragon de Cadmus (7), l'un vaincu par Apollon ou le Soleil, et l'autre par le même Dieu, sous les formes de l'Esculape ou du Serpentaire, qui monte aux Cieux avec le Dragon du Pôle.

Le même Auteur (8) veut, que ce soit aussi le Dragon dont Jupiter prit la forme, pour se soustraire aux poursuites de Saturne. On raconte en effet, que Jupiter nouvellement né fut nourri par les deux Nymphes, *Hélicé et Cynosura*, que ce Dieu métamorphosa en Ourses, pour les dérober à la poursuite de Saturne, et qu'il se changea lui-même en Serpent; qu'ensuite devenu

(1) Hyg. l. 2, c. 1. German. c. 3.
(2) Eratosth. c. 3. Hygin. ibid.
(3) Germ. ibid. c. 3.
(4) Hygin. c. 3.
(5) Hygin. Fab. 30.
(6) Idem. Proleg. p. 2.
(7) Theon, p. 113.
(8) Idem, c. 6.

maître

maître de l'Olympe, il plaça aux Cieux les formes qu'il avoit prises, lui et ses nourrices (1). Ce Dragon a sa tête sous les pieds de l'*Ingeniculus*.

On lui donne différens noms, dont voici les principaux.

Les Arabes le nomment *Tinnin* (2), *Al-Haya*, *Taabân*, *Aben*, *Taben*, *Etabin*.

Les Hébreux, *Tannin*, *Etanim* (3).

Les Perses, *Azhdeh* (4).

Les Turcs, *Etanin* (5).

Les Grecs, *Ophis* (6), *Megas Draco͂n* (7).

Les Latins, *Anguis* (8), *Serpens*, *Draco Cœlestis* (9), *Mirabile monstrum* (10), *Obliquus Draco* (11).

L'Etoile de la langue du Dragon (12) se nomme *Al-Rakis*; les trois de la gueule, situées au-dessous de l'œil, *Alawâid*; celle qui est au-dessus de la tête, *Ras-al-Tinnim*; celle du repli, *Al-Athaphi*; la suivante des deux, qui sort près du Triangle, *Adphar-al-dib*; la plus boréale, qui se trouve en ligne droite, après cette Etoile, *Aldîb*; celle du repli, près la queue, au côté occidental, *Aldibh* (13). Il y a, dit Hyde (14), dans la tête du Dragon quatre Etoiles appelées *Al-Awâid*, *Al-Salib Waki*. Entre elles et celles qu'on appelle *Tas Alpherkadein*, on trouve deux Etoiles brillantes, *Al-Auhakân* et *Al-Dibân*. *Alawaid* sont, comme les Corybantes, des musiciens, qui touchent sur un instrument appellé *Oud*, espèce de Lyre. *Al-Salîb Al-Wâki* est la Croix tombante. *Al-Anhakâs* et son singulier *Al-Auhak* signifient un Taureau noir et un Corbeau noir. *Deban*, dont le singulier est *Aldîb*, est un Loup. La première Etoile est *Al-Râkis* ou *Arrâkis*, le Danseur. *Râs-al-Tinnin* est la tête du Dragon, *Raso Tabbani*, *Etabin*, *Daban*, *Tanin*, *Etanin*, *Attanino* (15).

On remarque aussi, près de la courbure ou du second repli du Dragon, *Altais*, le Bouc, ou *Altiyasân*, les deux Boucs. Les Etoiles quatorze, quinze, seize, se nomment *Al-Âtâphi*, les Etoiles vingt et vingt-une, *Adphâr*, *Aldîb*, les ongles du Loup; la vingt-septième, *Al-dibh*, la victime, placée devant *S'ad-al-Dâbih*, *fortuna mactantis*, qui est dans la Corne suivante du Capricorne.

On distingue sur-tout celle de la tête, *Rastaben* (16).

Les Marbres d'Azoph en appellent cinq Etoiles, *les cinq Dromadaires*, et deux, *les deux Loups* (17).

On donne encore à cette Constellation les noms de *Palmes Emeritus*, de *Coluber arborem conscendens*, *Draco tortus*, *Anguis* (18), *Sydus Minervæ*, *Bacchi*, *Æsculapii*, *Python*, *Ladon*, *Audax*.

(1) Theon, p. 114.
(2) Hyd. Comm. Ulug-Beigh, p. 13—15. Kirk. Œdip. t. 2, pars. 2, p. 196.
(3) Bay. Tab. 3.
(4) Hyd. ibid.
(5) Bay. tab. 3.
(6) Hipparch. l. 1, c. 2.
(7) Arat. v. 187.
(8) Virgil. Georg.
(9) Nonn. l. 1, v. 189.
(10) Germanic.
(11) Arat. v. 30—46. Firmic. l. 8, c. 16.
(12) Ulug-Beigh, p. 12.
(13) Ibid. p. 12—16.
(14) Hyd. ibid. p. 13—15.
(15) Cæs. c. 3, p. 112.
(16) Bay. tab. 3. Stoffl. c. 14.
(17) Bay. ibid.
(18) Cæs. c. 3, p. 111.

QUATRIÈME.

CÉPHÉE.

Céphée étoit un Roi d'Ethiopie (1), fils de Phénix, époux de Cassiopée, et père de la fameuse Andromède, qui fut exposée à un monstre marin, et qu'épousa Persée, après l'en avoir délivrée. Pour perpétuer le souvenir de cette histoire, tous les acteurs furent placés aux Cieux par Minerve, près du Pôle Boréal (2).

Il y est représenté, les mains et les bras étendus, comme exprimant encore le sentiment de sa douleur (3). Il est placé derrière la petite Ourse, renfermé dans le cercle Arctique, depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et peu distant du pli que forme le cou du Dragon. Ces pieds sont écartés, d'une quantité égale à celle qu'il y a entre eux et les pieds de la petite Ourse (4); sa tête paroît se coucher au lever du Scorpion, et se lever avec le Sagittaire. Son lever le soir, en été, semble redoubler les ardeurs de la Canicule (5). Columelle le fixe, au sept des Ides de Juillet, ou près de la Saint Jean, avec annonce de tempête (6).

De-là les noms de *Flammiger*, *Inflammatus*, *Incensus*, *Pyrracheus*, *Dominus Solis* (7).

Les Babyloniens l'appeloient *Phicares* (8).

Les Arabes, *Cheicus*, *Cancaïus* (9), *Cheguinus*, *Ceginus*, *Kikaïus* etc. Beaucoup de ces noms sont vicieux et des altérations du grec *Kepheus* (10).

Les Grecs l'appellent *Cépheus* (11), l'homme Roi, ou le Roi (12), *Basileios*, et le vieux Marin (13), *Nereus*. Ils lui donnoient l'épithète d'Iasides (14), ou de descendant d'Iasus. Io fut fille d'Inachus, dit Théon (15); Epaphus fils d'Io. De lui naquit Libye, mère d'Agénor, dont Céphée fut fils. Théon ajoute, que son attitude est telle dans les Cieux, qu'il semble chercher à effrayer la Baleine, et qu'il étend la main, pour avertir sa fille de se garder du monstre, qui descend avec elle au sein des flots. Car le monstre, en se couchant, semble se précipiter sur elle.

J'observerai, que c'est cette apparence Astronomique même, qui a donné lieu à la fiction d'Andromède, exposée à un monstre marin. Par la même raison, le lendemain, lorsqu'elle se lève, on ne voit plus de Baleine; mais on voit Persée, qui précède Andromède, et qui la ramène sur l'Horizon. De-là est née la

(1) Hyg. l. 2, c. 10.
(2) Germ. c. 14. Eratosth. c. 15.
(3) Theon, p. 126. Arat. v. 183.
(4) Hyg. l. 3, c. 8.
(5) Horac. l. 3. Od. 23, v. 17.
(6) Colum. l. 11, c. 2, p. 428.
(7) Scalig. p. 429. Ricciol. p. 126. Bay. t. 4. Alphons. p. 215.
(8) Nabod. Astrol. p. 204.
(9) Ricciol. ibid. Scalig. p. 429.
(10) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 15.
(11) Hipp. l. 1, c. 2. Arat. v. 631.
(12) Nonn. et Ricciol. p. 125.
(13) Bay. tab. 9.
(14) Arat. v. 179.
(15) Theon, p. 126. Hyg. Fab. 149.

fable de Persée, qui délivre Andromède, exposée à un monstre marin. Aratus lui donne l'épithète d'*infortuné;* c'est, dit Théon (1), pour rappeler les malheurs de sa maison, causés par Cassiopée son épouse. On le représentoit, sous les traits d'un homme, qui a la figure enflammée (2); on lui donnoit une ceinture et une tiare (3). Les fragmens d'Azoph y peignent (4) un berger, ses brebis, son chien, et un demi-cercle entouré d'ailes.

Ulug-Beigh (5) appelle celle du pied gauche, *le Berger, AlRai*; la troisième et la quatrième du côté gauche *Cawâcib al Phîrk*, ou les Etoiles du troupeau. L'Etoile, qui est entre les pieds, se nomme *Al kelb*, le Chien; celles qui sont sur les mains, *Al agh'nams*, les troupeaux (6). La constellation elle-même se nomme *Almultahab, inflammatus*, que Scaliger traduit par *Mulah'hab*, et *Mushàal*. C'est *Alkekeus*, qui a une mitre, qui a un genou en terre, et les mains étendues. Les trois Etoiles de l'épaule gauche sont, *Haar, Kelbs, El san;* le Berger, le Chien et les Brebis (7). Les Etoiles de l'épaule gauche se nomment *Alredat*, *Aderaimin, Alderamin, Alderaimin, Alderajemin* et *Addheraraminon* (8).

(1) Theon. ibid.
(2) Leopold. Ducis Austriæ Filius.
(3) Cæs. c. 4, p. 114.
(4) Ricciol. p. 114.
(5) Ulug-Beigh, p. 16—17.
(6) Hyd. Comm. p. 15.
(7) Ricciol. p. 405.
(8) Cæs. p. 115.

CINQUIÈME.

CASSIOPÉE.

Cassiopée, épouse de Céphée, constellation brillante, étoit une Reine d'Ethiopie, qui, fière de ses charmes, avoit voulu disputer le prix de la beauté aux Néréides. Elle en fut punie par Neptune, qui envoya dans le pays un monstre marin, lequel portoit par-tout ravage. Pour appaiser la colère du Dieu, il fallut qu'elle exposât sa fille Andromède au monstre, pour être dévorée (1). Théon veut, que ce soient les Néréides elles-mêmes, qui, pour se venger, aient envoyé ce monstre, et que ce soit l'oracle, qui ait répondu à Céphée et à son épouse, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se délivrer de ce fléau, que de livrer au monstre Andromède leur fille (2). Elle est représentée aux Cieux, dans l'attitude où elle étoit, quand elle fut exposée. Vis-à-vis est sa mère, placée sur un trône (3), et tellement placée, qu'elle se couche renversée, et la tête la première, comme pour punir son impiété, dit Hygin (4). Columelle fixe son coucher, au trois des calendes, et la veille des calendes de Novembre, avec annonce de tempête (5). Elle se couche, au lever du Scorpion, et paroît se lever avec le Sagittaire (6).

On peignit souvent dans cette constellation une Biche, et on l'appela *Cerva* (7).

Sa position sur un trône la fit appeler la femme du trône (8), et même simplement le Trône (9). On la nomme aussi la Chaise (10) : car elle présente la forme d'une chaise renversée, et d'une clef (11).

On lui donna donc encore les noms de *Cathedra mollis*, *Mulier sedis*, *Siliquastri*, *Siliquastrum*, *Seliquastrum*, *Sella*, *Solium*, *Sedes regalis*, *Thronos*, *Cathedra* (12), *Canis*, *Cerva*, *Mulier habens palmam delibutam* (13), *Domina sellæ* (14).

Ulug-Beigh (15) appelle l'Etoile de la poitrine, *Dât al chursa*; celle du milieu du trône, *Caph al chadib*. La suivante de la poitrine prend aussi le nom de *Sadr* ou *Seder*; par corruption, *Schedar* et *Schedar* (16) *Zedaron*.

On remarque, dit un auteur Arabe, près de la queue du Cygne, dans la voie

(1) Eratosth. c. 16. Germ. c. 15.
(2) Theon, p. 125.
(3) Germ. c 15. Hyg. l. 3, c. 9.
(4) Hyg. l. 2, c. 11.
(5) Columell. l. 11, c. 2, p. 432.
(6) Hygin. l. 3, c. 9.
(7) Ricciol. p. 126.
(8) Bay. Tab. 10. Germ. Cæs. c. 15.
(9) Plin. l. 2, c. 72.
(10) Hyg. l. 4, c. 7. Hipp. l. 2, c. 24. Arat. v. 252.
(11) Theon, p. 127.
(12) Bay. Uran. Tab. 10.
(13) Tabl. Alph. p. 217.
(14) Alfrag. c. 22. Cæs. p. 119.
(15) Ulug-Beigh.
(16) Hyd. Comm. p. 32. Bay. tab. 10. Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 197.

lactée, quelques Etoiles assez brillantes, appelées *Shuter*, le Chameau. Une d'elles se nomme *Caph al chadib*, *Manus tincta*. La seconde, *Dât al chursa*. La troisième, *Rucba dat al chûrsa*. Les Arabes y peignent aussi un chien renversé (1).

Les Grecs appellent cette constellation, *Cassiopeia* (2).

Riccioli lui donne une espèce de verge ou de palme, et une ceinture (3). Nonnus lui donne l'épithète d'*infelix* (4), ainsi qu'Aratus.

(1) Scalig. p. 432.
(2) Achill. Tat. c. 23. Hipp. l. 1, c. 2.
(3) Ricciol. p. 221.
(4) Nonnus, l. 25, p. 135. Arat. v. 189.

SIXIÈME.

ANDROMÈDE.

Andromède fut placée aux Cieux par Minerve, afin de perpétuer le souvenir des travaux glorieux de Persée (1). Elle a les mains étendues et attachées (2), comme elle les avoit, lorsqu'elle fut exposée au monstre (3). Ayant été délivrée par Persée, elle ne voulut plus rester avec son père et sa mère; mais elle suivit courageusement à Argos son libérateur. C'est ce qu'écrit Euripide, dans sa tragédie d'Andromède (4). Suivant quelques traditions, elle avoit été aimée de Cupidon (5), et l'oracle avoit ordonné, qu'elle fût exposée à un monstre marin. Elle fut donc suspendue ou attachée à deux rochers, et ainsi exposée avec toute sa parure. Persée la délivra. Elle en prit le surnom de Perséa. Quoiqu'éloignée un peu du monstre, elle semble encore le craindre. Elle paroît détourner la tête, et porter ses yeux vers le Nord (6). Des chaînes attachent ses mains (7). Aussi l'appelle-t-on la Femme enchaînée (8).

Les Arabes y ont peint quelquefois un Veau marin enchaîné (9).

Ulug-Beigh appelle l'Etoile la plus Australe, près la ceinture, *Giemb al Mosalsala*, *Betn al hût*; celle d'au-dessus du pied gauche, *Anâk al Ard* (10); celle du pied se nomme *Alamach*, *Elamach*, *Almak*, *Alhames* (11).

Les Arabes la figurent, sous les traits d'une femme enchaînée, *Almarà al mesulsela* (12). Le nom de *Betn al hût*, signifie ventre du poisson.

La ceinture est appelée *Izar* et *Mizar*, et par corruption, *Mirach*, *Mirath*, *Mirar*, *Mizaz*, *Mizaron* (13). L'étoile du pan de la robe est *Adhil*, *Aldeil*, *Addeib*. L'Etoile quinzième est *Rigil al mosalsala*, le pied de la femme enchaînée; *Anâk al ard*, dans Ulug-Beigh. On a fait par corruption *Alamach* (14). *Anàk* est une petite bête, que les Perses nomment *Siyah ghûsh*.

Riccioli nomme Andromède (15), *Marat Musalseleth*, *Al mara*, *Al mesulsela* (16).

On appelle *Alpheras* (17) l'Etoile de la tête d'Andromède, qui lui est commune avec le Cheval Pégase. C'est celle qui est connue, sous le nom d'*Umbilicus Pegasi* (18).

On distingue sur-tout les Etoiles de

(1) Theon, p. 128.
(2) Arat. v. 197—201. Hygin. l. 3, c. 10.
(3) Eratosth. c. 17.
(4) Hygin. l. 2, c. 12.
(5) Germ. c. 16.
(6) Theon, p. 141.
(7) Ibid. p. 176.
(8) Kirk. Œdip. t. 2, part 2, p. 198. Bay. tab. 20. Alph. p. 222. Hyd. 27—29. Scalig. p. 435.
(9) Bay. tab. 20. Hyd. p. 27—29.
(10) Ulug-Beigh, p. 56.
(11) Cæs. c. 6, p. 119.
(12) Hyd. Comm. p. 27—29.
(13) Cæs. c. 6, p. 119.
(14) Bay. tab. 20. Ricciol. p. 125. Alph. p. 222.
(15) Ricciol. p. 127.
(16) Comm. Alfrag.
(17) Bay. ibid.
(18) Hygin. l. 3, c. 10.

la ceinture d'Andromède, au nombre de trois (1). Cette ceinture, appelée par Aratus (2) *Zonê Andromedès*, est l'objet de la conquête d'Hercule, dans son neuvième travail.

Hipparque parle de l'Etoile du milieu (3), appelée *Ep'omphalios.*

Andromède porte chez les Hébreux le nom de Vierge ou de femme, qui n'a pas connu d'homme (4).

On l'appelle la fille de Céphée (5), *Cepheis, virgo devota.*

Elle se couche avec celui des deux Poissons, qui est sous son bras. Elle descend la tête la première, au lever de la Balance et du Scorpion. Elle se lève avec les Poissons et avec *Aries* (6).

Columelle fixe, à la veille des calendes de Septembre (7), son lever du soir, qui quelquefois amène du froid.

(1) Hygin. ibid. Germ. c. 16. Eratosth. c. 17.
(2) Arat. v. 229.
(3) Hipp. l. 1, c. 2.
(4) Kirk. p. 198. Bay. t. 20. Alfrag. c. 12.
(5) Nonn. l. 1, v. 190. Germ. c. 20.
(6) Hygin. l. 3, c. 10.
(7) Columell. l. 11, c. 2, p. 429.

SEPTIÈME.

PERSÉE.

L'HISTOIRE de Persée et l'origine de sa translation aux Cieux sont déjà connues en partie, par ce que nous avons dit de Céphée, de Cassiopée et d'Andromède. Son nom étoit aussi fameux dans la Mythologie Grecque, que ceux de Bacchus et d'Hercule. La haute réputation, qu'il acquit, lui mérita une place aux Cieux. Il étoit né des amours de Jupiter et de Danaé, fille d'Acrisius, que son père avoit fait enfermer dans une tour, pour la mettre à l'abri de toute séduction. Mais Jupiter, métamorphosé en pluie d'or, y pénétra (1); car où ne pénètre pas l'or (2)?

Acrisius s'étant apperçu, que sa fille étoit enceinte, l'enferma dans un coffre, qu'il fit jeter à la mer (3). Elle fut portée par les flots sur les côtes d'Italie, où des pêcheurs la trouvèrent et elle fut présentée au Roi, qui l'épousa, et qui adopta son fils Persée, dont elle étoit accouchée en mer. Il fut envoyé ensuite vers Polydecte, Roi de l'Ile de Sériphe, qui l'envoya combattre les Gorgones (4). Il reçut avant de partir des ailes et des talonnières, ainsi que le Pétase, dont lui fit présent Mercure, pour l'aider à traverser les airs. Vulcain l'arma d'un *harpé*, sabre recourbé, d'un métal très-dur. Il se couvrit aussi d'un casque, qui avoit la vertu de le rendre invisible, quand on le regardoit en face.

Ainsi équipé, Persée alla combattre les Gorgones, filles de Phorcus, lesquelles, au lieu de cheveux, avoient des Serpens, qui hérissoient leur tête, et qui changeoient en pierres, d'un seul coup d'œil, ceux qui osoient les regarder. Les filles de Phorcus, connues sous le nom de Grées et de Gorgones, étoient trois sœurs, nommées *Sthenyo*, *Euryale* et *Méduse*. Elles n'avoient qu'un œil pour elles trois, qu'elles se prêtoient tour-à-tour, et qui étoit toujours au pouvoir de celle qui faisoit sentinelle, quand ses autres sœurs dormoient (5). Persée trouva le moyen de l'obtenir de l'une d'elles, et le jeta dans le Lac Tritonide. Alors il tua les Gorgones endormies. On dit, que Minerve plaça la tête de la Gorgone sur sa poitrine. On sait, que Minerve préside au signe du Belier, sur lequel est placée Méduse, qui monte toujours sur l'Horizon avec ce signe. Euhemère prétendoit, que c'étoit Minerve elle-même, qui avoit tué la Gorgone. Germanicus (6) ajoute, que cette Déesse avoit donné à Persée un bouclier de verre, à travers lequel il pouvoit voir, sans être vu; que cette Déesse avoit reçu de Persée la tête de la Gorgone, qu'elle

(1) Eratosth. c. 22.
(2) Horace, l. 3, od. 11, v. 10.
(3) Germanic. c. 21.
(4) Hygin. l. 2, c. 13. Germ. ibid. Eratosth. Theon, p. 132.
(5) Hyg. l. 2, c. 13.
(6) Germ. c. 21.

avoit

avoit mise sur sa poitrine, pour être plus terrible ; et que par reconnoissance elle avoit placé ce héros aux Cieux, où on le voit encore, tenant de sa main gauche la tête de la Gorgone (1), et de la droite son *harpê*, ou son cimeterre recourbé (2).

On distingue dans cette constellation plusieurs parties; les principales sont le *Harpé*, la tête de Méduse, et la courbure de son corps, où est la ceinture de Persée.

La tête de Méduse se nomme *Gorgoneion* (3), ou les astres des Gorgones (4), *Cephalê Medusae* (5), *caput Medusae* (6).

C'étoit une tête sans corps (7). La Vierge céleste, qui se couche en aspect avec elle, fut peinte souvent, sous la forme d'une femme sans tête (8); ce qui justifie l'opinion que nous avons, que c'est sa tête, que tient Persée, qui fait toujours coucher la Vierge.

Les Hébreux appellent cette tête, la tête du Démon (9) ou du Diable, Larve, ou masque hideux (10) : de-là l'épithète donnée à Persée, qu'on appela, *deferentem caput Larvae*, et *caput Diaboli* (11), en Arabe, *Chamil* ou *Hamil Ras Algol*. *Algol* est le nom de la tête de Méduse (12). La même constellation, que les Hébreux appellent *Rosch Hassatan* (13), ou tête du Diable, d'autres la nomment *Alove* (14).

Ulug-Beigh (15) appelle Persée, *Bershaush*; l'amas nébuleux, qui est près de l'extrémité de sa main droite, *Misam al thurajâ*; la luisante du côté gauche, *Mirphak al Thurajâ, Giemb Bersh'aush*; la brillante de Méduse, *Ras algol*, ou *Algol*; celle de la cuisse gauche (16), *Men-kib al Thurajâ*; celle du talon, *Alik al Thurajâ*.

Dans les tables Alphonsines, Persée prend le nom de *Chelnb, Canis* (17). La première Etoile s'appelle *Al'isan al Thuraja, Corpus Pleiadum*, et *Genib* ou *Chenib Bershaush*, le côté de Persée (18); la douzième, *Râs al ghiel*; la vingt-quatrième, *Menkib al Thurajâ*, *Humerus Pleiadum*; la vingt-cinquième, *Atik*, *Interscapilium*.

On donnoit au cimeterre de Persée les noms de *Harpê* (19), c'est le plus connu; ceux de *Falx adamantina*, d'*Ensis falcatus*, de dent de Saturne (20), de *Harpê Cyllenis* (21), de *Drepané*, et à Persée le nom de *Drepanéphore* (22).

On donne encore à Persée les noms de *Deferens catenam* (23), de *Canis*, de *Pinnipes*; dans Catule, d'*Inachidès*, et dans Ovide, d'*Abantiadès*, d'*Acrisioniadès*, de *Cyllenius*; dans Manilius, de *Victor monstri Gorgonei*, *Deferens caput Medusæ*, *Cacodæmonis*, *Gorgonis*; en Arabe, *Ras-algol*, ou *Alove*, *Rasolgali*, *caput attenuatum ob maciem*, *Rosch Hallitih*, en Hébreu. Il porte aussi les noms en Grec de *Perseus*, d'*Ippotes* dans Hésiode, (24) *Eques*;

(1) Eratosth. c. 22. Theon, p. 152.
(2) Hygin. l. 3, c. 11.
(3) Hipp. l. 2, c. 26, p. 132.
(4) Geminus, p. 8. Procl. c. 16.
(5) Eratosth. c. 22.
(6) Hyg. l. 3, c. 11.
(7) Omar, l. 3, p. 19.
(8) Germanic. c. 8.
(9) Bay. tab. 11. Ricciol. p. 126.
(10) Hyd. p. 20.
(11) Alphons. tab. 218. Kirk. Œdip. t. 2, p. 197. Scalig. p. 347.
(12) Comm. sur Alfrag. p. 107.
(13) Ibid. Comm. sur Alfrag. Hyd. Comm. sur Ulug-Beigh, p. 20.
(14) Ricciol. p. 125—127. Bay. tab. 11. Stoffl. p. 122.
(15) Ulug-Beigh, p. 34.
(16) Stoffl. c. 14.
(17) Hyd. Comment. p. 20. Stoffl. c. 14, p. 122. Bay. tab. 11. Alphons. p. 218.
(18) Ricciol. p. 126. Bay. tab. 11. tab. Alphons. p. 218.
(19) Procl. c. 16. Hipp. l. 2, c. 22.
(20) Ricciol. p. 127. Bay. tab. 11. Stoffl. p. 122.
(21) Orph. de Lapid. v. 45.
(22) Nonn. l. 47, v. 584.
(23) Bay. tab. 11. Cæsius Cæl. Astr. c. 7, p. 120.
(24) Hesiod. Scut. Herc.

de *Chelub* ou *Cheleub*, *Canis*, de *Kelbon*, ou *Chelbon* ; et récemment de *Chamilras Algol*. Celle du côté est appelée *Cheleub*, *Chenib*, *Algenib*, *Genib*, *Algœnbo*, côté de Persée (1). Les Grecs lui donnent l'épithète de *Chrysaor* (2), d'*Eurymedon* (3), de *Ptêroeis*, ou aile (4). Persée paroît (5) courir et appuyer son pied sur la tête du Cocher. Il se couche avec le Sagittaire et le Capricorne, et il se lève droit avec le Belier et le Taureau (6). Sa tête et sa faux sont sans Etoiles brillantes. Aratus lui donne l'épithète de *Ceconismenos*, ou d'Athlète poudreux (7).

(1) Cæs. ibid.
(2) Orph. de Lapid. Poet. Græc. p. 530, v. 41.
(3) Apoll. Arg. l. 4, v. 1513.
(4) Nonn. l. 47, v. 510.
(5) Hyg. l. 3, c. 11.
(6) Theon, p. 176.
(7) Arat. v. 254.

HUITIÈME.

LE TRIANGLE.

Cette constellation a la forme de la lettre Grecque, appelée *Delta* (1); elle est placée sur la tête du Belier, près de la jambe droite d'Andromède (2), et de la main gauche de Persée. Elle se couche avec la fin du Belier, et se lève avec le milieu de ce même Belier (3). Sa ressemblance avec le *Delta*, la fait appeler par les Grecs, *Deltoton*(4). Les Latins la nomment le Triangle, à cause de sa forme, qui est celle d'un Triangle isocèle (5).

Les uns y voient la figure de la basse Egypte, appelée le *Delta* (6), et la triple propriété du fleuve, qui la défend, la nourrit et sert à naviger (7); d'autres la Sicile; ceux-là la terre, divisée anciennement en trois parties, représentées par ses trois angles (8).

Quelques-uns enfin y voyoient la lettre initiale du nom de Jupiter, ou du mot *Dios*, que Mercure avoit placée sur la tête du Belier, qui fournit à Jupiter ses cornes, sous le nom d'*Hammon* (9).

Le triangle, suivant Eudoxe, est une tres-ancienne constellation (10) : il est placé dans l'Hémisphère Boréal (11).

Ulug-Beigh (12) appelle la précédente de la base, *Râs al moth'allath.*

Les Arabes le nomment *Muthlatum* (13), *Al muthaleth* (14), *Muthlatum* (15), *Al mutlato* (16).

Les Latins l'appellent *Triquetrum*, *Tricuspis*, *Nilus*, *Ægyptus*, *Sicilia*, *Trinacria* (17).

(1) Hygin. l. 2, c. 20.
(2) Arat. v. 234.
(3) Hygin. l. 3, c. 18.
(4) Germ. c. 19. Procl. c. 14.
(5) Hyg. l. 3. Theon, p. 130—131.
(6) Germ. c. 19.
(7) Eratosth. c. 20.
(8) Hyg. l. 2, c. 20.
(9) Ibid. Theon, p. 131. Eratosth. c. 20. Tat. p. 149.
(10) Hipp. l. 1, c. 2, p. 99.
(11) Theon, p. 131.
(12) Ulug Beigh, p. 58.
(13) Scalig. p. 435.
(14) Comm. sur Alfrag. p. 107.
(15) Bay. tab. 21. Ricciol. p. 127.
(17) Cæs. c. 8, p. 124.
(18) Cæsius, ibid.

NEUVIÈME.

LE COCHER.

L'ANTIQUITÉ a placé dans cette Constellation le fameux *Erichthonius*, fils de Vulcain ou de la Terre, suivant les uns (1), ou de Minerve, selon d'autres (2). Jupiter admira le génie inventif d'*Erichthonius*, qui le premier imagina, sur la terre, le Char à quatre chevaux, comme Apollon l'avoit inventé aux Cieux. Il imagina en effet un attelage de quatre chevaux blancs, à l'imitation de ceux du Soleil. Pour perpétuer le souvenir et l'admiration de sa découverte, Jupiter le plaça aux Cieux (3). Il institua aussi le premier les sacrifices de Minerve, les fêtes Panathénées, et construisit le temple et la citadelle d'Athènes. Voici ce qu'on raconte de sa naissance.

Vulcain épris des charmes de Minerve, Déesse, qui a son siége au Belier, avec lequel se lève le Cocher, et où les anciens plaçoient l'élément du Feu, auquel préside Vulcain, lequel a lui-même son siége dans la Balance, opposée au Belier et au Cocher, que la Balance, par son coucher, fait lever, voulut obtenir les faveurs de la Déesse; mais ce fut inutilement. Minerve se cacha dans un lieu appellé *Vulcanien*, à cause des amours de Vulcain pour elle. Vulcain l'y poursuivit et essaya de lui faire violence. La Déesse le frappa de sa lance et l'obligea de lâcher prise (4); mais dans les transports de sa passion, des germes de fécondité tombèrent sur la terre; et Minerve, en rougissant, les couvrit de poussière. De ces germes naquit *Erichthonius* (5), dont le nom retraçoit leur dispute. C'étoit un jeune enfant, qui avoit la partie inférieure du corps terminée en Serpent, ou terminée par les formes de la Constellation du Serpentaire, qui se lève à son coucher. On dit, que Minerve l'enferma dans une corbeille bien couverte, qu'elle confia à la garde des filles d'Erechthée, avec défense de l'ouvrir. Mais ces filles cédant à la curiosité naturelle à leur sexe, irritée encore par la défense, ouvrirent la corbeille et n'y trouvèrent qu'un Serpent. C'est celui d'Automne, consacré dans les mystères de Bacchus. Cette vue les effraya au point, que, dans leur folie, elles se précipitèrent du haut de la citadelle d'Athènes (6). Le Serpent fut se cacher sous le Bouclier de Minerve, et la Déesse l'éleva (7). D'autres traditions portent, qu'*Erichthonius* n'avoit de Serpent que les jambes; que dans sa jeunesse il institua les Panathénées, en honneur de Minerve; qu'il y courut monté sur un Char, qu'il avoit inventé; et que ce sont là les traits de sa vie, qui lui ont mérité l'honneur d'être placé aux Cieux. Il avoit, dans ses courses, pour compagnon

(1) Paus. Attic. p. 3. Eratosth. c. 13.
(2) Germ. c. 12.
(3) Germ. ibid. Hygin. l. 2, c. 14. Eratosth. ibid. Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(4) Eratosth. c. 13.
(5) Fulgent. Myth. l. 2.
(6) Paus. Attic. p. 16 Apollod. l. 3.
(7) Hygin. ibid. l. 2, c. 14.

Heniochus, où le Cocher assis à côté de lui, tenant dans sa main un Bouclier et ayant sur sa tête un casque à triple aigrette (1). Quelques Auteurs prétendent, que Vulcain ayant forgé la foudre de Jupiter, ce Dieu lui promit de lui accorder ce qu'il lui demanderoit; et que Vulcain lui demanda la main de sa fille Minerve. Le Dieu la lui accorda; mais en même temps il enjoignit à Minerve de défendre sa virginité. C'est dans cette lutte, que les germes féconds du Dieu du Feu tombèrent sur la terre; allusion manifeste à l'Equinoxe de Printemps, annoncé par le lever du Cocher. De cette semence naquit *Erichthonius*. Minerve en confia le soin à trois Sœurs, dont les noms expriment la rosée et les vents doux du Printemps.

Ces trois filles ayant ouvert la Corbeille (2), leur indiscrétion fut trahie par une Corneille, qui les dénonça à Minerve; et le Serpent, qui parut sortir de la Corbeille, leur inspira la fureur des Bacchantes. C'est la fable d'Eve; car ce Serpent est celui d'Automne, qui se lève peu de momens après le Corbeau, placé sous l'Isis (3) ou sous la Vierge céleste, dans lequel Minerve avoit aussi son siége (4).

On dit qu'*Erichthonius* fut le premier, qui introduisit à Athènes l'usage de la monnoie d'argent (5).

D'autres traditions placent dans cette Constellation Myrtile, Cocher d'OEnomaüs, qui servit si utilement Pélops, dans ses amours pour Hippodamie, dont il disputa la main, dans une course de chars, contre le père de cette Princesse. On faisoit ce Myrtile fils de Mercure et de Clytia (6); après sa mort, son père le plaça au Cieux.

OEnomaüs (7), fils de Mars, qui a son siége au Belier, et d'Asteropé, une des Pléïades ou Atlantides (8), eut de sa femme *Enaretè*, fille d'Acrisius et sœur de Persée, une fille célèbre par sa beauté; c'étoit la Pléïade Hippodamie. Beaucoup de personnes la recherchoient en mariage, et son père ne vouloit pas la marier, parce que l'oracle lui avoit prédit, qu'il seroit tué par son gendre. En conséquence il proposoit une condition à tous les amans, qui se présentoient; c'étoit de se mesurer avec lui dans une course de chars, dont sa fille seroit le prix, s'ils étoient vainqueurs; et dont la mort seroit la peine, s'ils étoient vaincus. Il ne proposoit ce défi, que parce qu'il étoit sûr de la bonté de ses chevaux, qui étoient plus légers à la course que le vent. Après qu'il eut ainsi fait périr beaucoup d'aspirans à la main de sa fille, vint enfin Pélops, fils de Tantale ou du Serpentaire (9), Constellation opposée au Cocher, et qui le fait coucher par son lever. Pélops ayant apperçu, sur les portes du palais de ce Prince féroce, les têtes des amans malheureux, qu'il y avoit fait clouer, se repentit de sa démarche imprudente. Craignant de succomber aussi, il mit dans ses intérêts le Cocher d'OEnomaüs, Myrtile, à qui il promit la moitié de ses états, s'il le servoit dans son entreprise. Le traité se conclut; et Myrtile, attelant le char, eut soin d'ôter les chevilles, qui contenoient les roues. En conséquence, à peine les chevaux se furent-ils élancés dans la carrière, que le char se sépara en plusieurs pièces, et les coursiers fougueux en dispersèrent çà et là les débris. Pélops, vainqueur par cette ruse, retourna chez lui avec Hippodamie et Myrtile; mais il ne tint pas parole à ce dernier; au contraire, il le précipita dans les flots,

(1) Eratosth. ibid.
(2) Hygin. Fab. 166.
(3) Eratosth. c. 9.
(4) Serv. Comm. in AEneid.
(5) Hygin. Fab. 274.
(6) Hygin. l. 2, c. 14. Germ. c. 12. Erat. c. 13. Theon, p. 124. Hyg. Fab. 224. Nonn. Dionys. l. 1, v. 178.
(7) Hyg. Fab. 84.
(8) Paus. Heliac. p. 157.
(9) Theon, p. 116.

afin d'ensevelir avec lui le secret de son artifice. Hippodamie, établie avec lui dans cette partie de la Grèce, qu'on appelle île de Pélops, ou Péloponèse, lui donna plusieurs enfans; entre autres Atrée, et Thyeste. C'est ce dernier, qui étoit possesseur du fameux Belier à Toison d'Or, qui est aux Cieux (1), et dont l'image étoit en Grèce sur son tombeau (2). On voit, par ce tableau abrégé, que tous les acteurs de cette fable et leurs parens sont groupés autour de l'Equinoxe de Printemps, et dans la partie du Ciel opposée, où sont les Paranatellons du signe Equinoxial. On ne peut méconnoître, à ces caractères, une fiction astronomique. Myrtile précipité dans la mer, éprouve le sort de Phaëton, précipité dans l'Eridan; et il est aussi Phaëton dans une autre fable.

Myrtile avoit son tombeau en Grèce, que Pélops lui avoit fait construire, pour appaiser ses manes après sa mort (3). C'est sur ce tombeau qu'il lui sacrifia; et il lui donna le surnom de *Taraxippus*; nom, qui rappelloit la ruse qu'il avoit employée, pour effaroucher les chevaux d'OEnomaüs. Les Phénéates, qui prétendoient avoir retrouvé le cadavre de Myrtile, que les flots avoient rejeté sur le rivage, et l'avoir enterré chez eux, sacrifioient tous les ans pendant la nuit à Myrtile (4). On sait, que les Phénéates honoroient sur-tout Mercure, et que Myrtile passoit pour être le fils de ce Dieu (5). On prétend, que c'est lui qui donna son nom à la mer Myrtéenne, dans laquelle il fut précipité. Cette aventure mythologique de Pélops, d'OEnomaüs et de Myrtile, étoit représentée dans le temple d'Olympie (6).

Quelques Auteurs appellent ce Cocher *Orsilochus* l'Argien, qui le premier inventa les Chars, lequel fut, à ce titre, transporté aux Cieux (7). On fait *Orsilochus* ou *Ortilochus* fils de Dioclès, fils lui-même de l'Alphée, qui coule en Elide (8).

D'autres le nomment *Cillas*, Cocher de Pélops lui-même (9); ceux-ci *Sphaereus*, Cocher du même Pélops. C'étoit la tradition des habitans de Trézène (10). Il avoit son tombeau dans l'île Spherée, ou Sacrée, vis-à-vis Trézène (11).

Il est des traditions, qui en font *Trochilus* (12), fils de Callithée, Prêtresse d'Argos, lequel avoit le premier attelé les Chars à quatre chevaux.

On disoit, que *Trochilus* (13) étoit un Hiérophante, qui s'étoit sauvé d'Argos, pour se soustraire à la haine d'Agénor, et qui avoit passé dans l'Attique, où il avoit épousé une femme d'Eleusis, dont il avoit eu Triptolème, un des deux Gémeaux, qui se lèvent à la suite du Cocher (14). Je soupçonne qu'il est le *Trochilus*, ou *Troilus*, qui fut traîné par ses chevaux, étant mort sur son Char (15).

Plusieurs y ont vu le fameux vainqueur de la Chimère, *Bellérophon* (16), et c'est par lui que l'on pourra expliquer la fable faite sur Bellérophon, monté sur le cheval Pégase, qui précède le lever du Cocher, Bellérophon. Ce dernier tient en sa main la Chèvre, qui entre dans la composition de la Chimère, monstre Astronomique, formé du Lion solstitial, et des deux Paranatellons des Equinoxes, le Cocher et la Chèvre d'un côté, et le Serpent du Serpentaire de l'autre (17). Ce monstre symbolique fut formé dans les mêmes

(1) Lucian. de Astrol. p. 989.
(2) Pausan. Corinth. p. 60.
(3) Ibid. Heliac. 1, p. 199—148.
(4) Ibid. Arcad. p. 249.
(5) Ibid.
(6) Ibid. Heliac. 1, p. 157.
(7) Hygin. l. 2, c. 14.
(8) Pausan. Heliac. 1, p. 140.
(9) Ibid. p. 157. Theon, p. 125.
(10) Ibid.
(11) Ibid. Corinth. p. 75.
(12) Theon, p. 124.
(13) Pausan. Attic. p. 13.
(14) Hyg. l. 2, c. 23.
(15) Virgil. AEneid. l. 1, v. 480.
(16) Theon, p. 124.
(17) Hesiod. Theon, v. 328.

principes, que le Cerbère, dont nous avons parlé à notre article Sérapis; aussi le disoit-on né des mêmes parens (1). Bellérophon avoit son tombeau à Corinthe, près du temple de Vénus *Mélanie* et du tombeau de Laïs (2). C'étoit Minerve, qui avoit rendu le Pégase souple à la volonté de Bellérophon (3). On faisoit ce Héros fils de Neptune et d'Eurynome (4), Nymphe qui emprunte ses formes du Poisson austral, sur lequel est Pégase, et qui précède le Cocher dans son lever.

Bellérophon étoit fameux dans les traditions de Trézène, comme le Cocher céleste, connu sous le nom d'Hippolyte, en ces lieux (5). Ceux de Trézène montroient chez eux une fontaine d'Hippocrène, à l'imitation de celle de Béotie; et qu'on disoit également avoir été ouverte par un coup de pied du Pégase, que montoit Bellérophon, lorsqu'il vint dans ces lieux demander en mariage *Æthra*, fille de Pithée, et mère de Thésée. Bellérophon étoit honoré dans ces lieux, sous le nom d'Hippolyte fils de Thésée (6), que ces Peuples plaçoient dans la Constellation du Cocher céleste, et à qui ils sacrifioient tous les ans. On trouvera, dans Apollodore (7), l'histoire de Bellérophon et de la Chimère, ou du Soleil, peint avec les attributs du Cocher céleste, et voyageant dans la partie septentrionale du monde. On lui attribue les mêmes aventures qu'à Hippolyte; car il fut accusé par Sthénobée, femme de Prætus, d'avoir voulu lui faire violence, comme Hippolyte l'avoit été par Phèdre, femme de Thésée; quoiqu'il eût rejeté les avances, qu'avoit faites près de lui cette femme, qui en étoit devenue éperdument amoureuse, et qui, outrée d'un refus, avoit employé contre lui les armes de la calomnie pour le perdre.

Le Cocher avoit, sous son nom d'Hippolyte, des tombeaux à Athènes et à Trézène (8). Son temple n'étoit pas éloigné, dans cette première ville, de celui d'Esculape, ou d'*Ophiucus* nourri par la Chèvre, que tient le Cocher, et qui porta aussi le nom de Thésée, père d'Hippolyte (9). Ce jeune infortuné avoit été traîné par ses chevaux, effrayés, comme ceux de Phaëton, autre nom du Cocher, par la vue d'un monstre redoutable. On voyoit aussi à Trézène la maison et le stade où Hippolyte faisoit courir ses chevaux, lorsque Phèdre en devint amoureuse (10). Le tombeau de Phèdre étoit à peu de distance de celui d'Hippolyte.

D'autres Auteurs y ont placé la plûpart des Héros, qui ont passé dans l'antiquité pour avoir inventé les Chars à quatre chevaux, ou pour s'être signalés dans l'art de les conduire, tels que *Péléthronius* (11), *Phaëton*, fils du Soleil (12), *Œnomaüs*, fils d'Astérie, une des Atlantides; *Amphiarüs*, fils d'Oïclus; *Salmonée*, etc.

Mais, parmi tous ces noms, le plus fameux est celui de Phaëton, fils du Soleil et de Clymène, célèbre par sa chute des Cieux, dans le fleuve Éridan, où il fut précipité, au moment où ses chevaux furent effrayés par la vue du Scorpion céleste, lequel par son lever fait toujours coucher le Cocher et l'Éridan céleste.

Nous avons déjà expliqué cette fable, dans une lettre imprimée dans le Journal des Savans (13). Nous allons la rapporter ici, avec les corrections, que nous avons jugées nécessaires. Le Cocher, sous son nom de Phaëton, va nous

(1) Hesiod. ibid.
(2) Paus. Corinth. p. 45.
(3) Paus. ibid. p. 47.
(4) Hygin. Fab. 157.
(5) Pausan. Corinth. p. 74.
(6) Ibid. p. 74.
(7) Apollod. l. 2.
(8) Pausan. Attic. p. 19.
(9) Theon, p. 116.
(10) Pausan. Corinth p. 75.
(11) Hygin. Fab. 274. Cæsius, c. 9, p. 125.
(12) Hygin. Fab. 250.
(13) Journ. Décemb. 1779.

fournir une nouvelle preuve du génie allégorique des fables. En effet, on explique celle de Phaëton de la manière la plus satisfaisante, en se servant de la Constellation du Cocher. Lorsque cette Constellation étoit placée dans les limites équinoxiales, elle marquoit par son lever Héliaque l'Equinoxe du Printemps, le retour de la lumière et de la chaleur, le commencement de l'année et de la végétation. Elle fut adorée souvent, comme renfermant la nourrice de Jupiter ou du Dieu de la foudre; nous ne la considérons ici, que comme un génie fameux par ses malheurs, et connu sous le nom de Phaëton ou d'astre brillant du jour.

Phaëton étoit fils du Soleil et de Clymène; d'autres disent dela Rose ou de Rhodê, ou même de l'Aurore. Ayant eu une dispute avec Epaphus, fils d'Io, celui-ci lui reprocha de n'être pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit. Phaëton s'en plaignit à sa mère, qui lui conseilla d'aller trouver son père, et de le prier de lui confier la conduite de son Char. Le père consentit à cette demande, quoique avec peine, et lui mit en main les rênes de ses chevaux. Mais le jeune imprudent, après avoir conduit quelque temps le Char du Soleil, ne put contenir ses coursiers, qui effrayés par le Scorpion, approchèrent si fort de la terre, qu'elle fut embrasée. Phaëton périt lui-même au milieu des foudres, précipité dans l'Eridan, et ses sœurs les Héliades furent métamorphosées en peupliers. Cette fable est racontée fort au long dans Ovide (1).

Nous avons déjà parlé de l'embrasement de l'univers par Phaëton, dans notre dissertation sur les Cycles et les Apocatastases; et nous en avons donné une explication sommaire. Nous ne ferons ici qu'y ajouter quelques détails.

On se rappelera seulement ce que nous avons déjà dit, sur la physique des anciens, que l'Equinoxe de Printemps étoit regardé, comme le commencement du règne de la lumière et du feu, et qu'on célébroit cette époque de la nature, comme la plus importante, celle où le Soleil venoit échauffer et comme embraser la terre. La chaleur étoit un embrasement pour les Poètes, qui exagèrent tout dans leurs fictions. Ainsi Manilius nous peint l'Eté, sous des traits aussi forts, que les Mythologues nous peignent l'embrasement de la terre par Phaëton. Voici ses vers:

Exoriturque Canis, latratque Canicula flammans,
Qua subdente facem terris, radiosque movente
Dimicat in cineres orbis, fatumque supremum
Sortitur languetque suis Neptunus in undis,
Et viridis nemori sanguis decedit et herbis.
Cuncta peregrinos orbes animalia quærunt,
Atque eget alterius mundus. Natura suismet
AEgrotat morbis nimios obsessa per AEstus,
Inque rogo vivit. L. 5, v. 214.

Nous avons vu ailleurs cette idée exprimée allégoriquement par le flambeau allumé, qui accompagne le Taureau Equinoxial. C'est aussi la même idée, qu'on a voulu rendre dans la fable de Persée, qui fait descendre la foudre, aux flammes de laquelle il allume le feu sacré. Pythagore pensoit, que le monde avoit commencé par le feu. C'étoit à l'entrée du printemps, que le Pontife à Rome alloit prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta: *Adde quod arcani fieri novus ignis in aede dicitur, et vires flamma refecta capit* (2); et Macrobe (3): *ignem novum Vestae aris accendebant, ut anno incipiente cura denuo servandi novati ignis inciperet.* C'étoit à l'Equinoxe, qu'on allumoit en Syrie des feux, où les peuples venoient de toutes parts, suivant le témoignage de Lucien. Les fêtes du Neurouz ou du Printemps sont les plus fameuses de

(1) Ovid. Metam. l. 2, Fab. 1.
(2) Ibid. Fast. l. 3, v. 143.
(3) Saturn. l. 1, c. 12.

la

la Perse. Enfin le jour de l'Equinoxe, en Egypte, on célébroit une fête, suivant S. Epiphane, en mémoire du fameux embrasement de l'univers, que nous allons expliquer : voici le passage de ce Père (1). *Quin et oviculae in Ægyptiorum regione mactatae adhuc apud Ægyptios traditio celebratur, etiam apud Idololatras. In tempore enim, quandò Pascha illic fiebat, (est autem tum principium veris, cùm primum fit aequinoctium), omnes Ægyptii rubricam accipiunt per ignorantiam, et illinunt oves, illinunt ficus et arbores reliquas, praedicantes, quod ignis in hâc die combussit aliquandò orbem terrarum : figura autem sanguinis igneicolor,* etc. Le sang, dont on marquoit les arbres et les troupeaux, étoit donc le symbole du feu céleste, qui fécondoit la nature, à la fin de l'ancienne période ou de l'année révolue, et au retour du Soleil à l'Equinoxe, au lever Héliaque du Belier. Cette tradition et cette fête se conservèrent jusques chez les Romains : ces peuples célébroient une fête pastorale, sous le nom de Palilies, au lever du Belier et à l'entrée du Soleil au Taureau (2), dans laquelle l'eau et le feu étoient honorés d'un culte particulier. On purifioit le Berger et ses brebis par le feu (3) : *Ignis cum duce purgat oves ;* et pour cela on le faisoit passer à travers les flammes :

Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos
Trajicias celeri strenua membra pede. (4).

Parmi les différentes raisons, qu'on donnoit de cette fête, il en est une qui est la même, que celle qu'en donnoient les Egyptiens :

Sunt qui Phaëtonta referri
Credant (5).

Lorsque l'Equinoxe étoit au Taureau, l'entrée du Soleil dans cette Constellation, ou son arrivée au point Equinoxial, étoit annoncée par le lever du Belier, de la Chèvre et du Cocher. C'étoit le passage des ténèbres à la lumière et à la chaleur, et conséquemment une époque trop intéressante dans la religion de la nature, pour que le lever du Génie ne fût pas observé et célébré, dans les hymnes sacrés et les allégories poëtiques sur les Cycles. On appliqua à l'année les mêmes fictions, que l'on faisoit sur les grandes périodes, qui restituent les mêmes événemens sublunaires, et qui ramènent un nouvel ordre de choses ; ce qui arrive tous les ans au Printemps, lorsque la nature renaît de ses cendres. L'Astre bienfaisant, qui annonçoit ce renouvellement, étoit en quelque sorte le Génie créateur de la nature, le Dieu de la lumière ; on l'appela Phaëton, c'est-à-dire, brillant, nom que le Cocher céleste retient encore dans quelques livres d'Astronomie. Non-seulement on célébra le Génie conducteur du Char du Soleil, dans son retour vers nos régions, mais on chanta aussi le signe Equinoxial, ou le Taureau céleste, d'où le Soleil étoit censé commencer sa course. C'étoit ce même Taureau, dans lequel Io avoit été placée, après sa métamorphose : aussi la fable de Phaëton suit-elle immédiatement celle d'Io dans Ovide ; et le Taureau céleste conserve encore le nom d'Io. *Nunc Dea Niligenâ colitur celeberrima turbâ* (6) ; et ailleurs, en parlant du Taureau céleste (7), *hoc alii signum Phariam dixêre juvencam, quae bos ex homine est, ex bove facta dea.* Ce n'est donc pas sans sujet, que l'histoire d'Io est liée avec celle de Phaëton, et qu'Epaphus son fils figure dans cette fable. Cet Epaphus en effet, sui-

(1) Epiph. adv. Hæres. l. 1, c. 18.
(2) Ovid. Fast. l. 4, v. 715.
(3) Ibid. v. 786.
(4) Ibid. v. 781.
(5) Ibid. v. 704.
(6) Ovid. Metam. l. 1. Fab. 19, 239.
(7) Ovid. Fast. l. 5, v. 619.

vant Hérodote, étoit le même qu'Apis; et Apis lui-même, suivant Lucien, étoit le symbole du Taureau céleste. Voilà pourquoi on a supposé, que le Génie solaire du Taureau avoit été déterminé à conduire le Char du Soleil, par une suite des railleries d'Epaphus fils d'Io. La filiation de Phaëton a un fondement dans l'allégorie. C'étoit l'Astre du Printemps: on lui donna pour mère Rhodê, ou la Rose: il paroissoit le matin à l'Orient, et précédoit le Char du Soleil: on put donc le faire aussi fils de l'Aurore.

Le plus grand nombre lui donnoit pour mère Clymène, nom allégorique d'une des Hyades. Nonnus (1), dans ses Dionysiaques, consacre presque un chant entier à raconter le mariage de Clymène avec le Soleil, et l'aventure malheureuse de Phaëton. Il dit (2), que l'Ether, d'où Phaëton descendoit, célébra sa naissance; que les Nymphes de l'Océan en prirent soin, et que toutes les Etoiles faisoient la garde autour de son berceau; que l'Océan, pour amuser ce jeune enfant, le jetoit en l'air, et le recevoit ensuite dans son sein; que devenu plus grand, il se faisoit un petit Char, auquel il attelloit des Beliers; et qu'au bout du timon il y avoit mis une espèce d'étoile, qui ressembloit à l'Etoile du matin, dont il étoit lui-même l'image. Il est bien difficile de méconnoître ici l'Astre du matin, qui, au lever Héliaque du Belier, précédoit le Char du Soleil.

On fit de Clymène une Nymphe des eaux, telles qu'étoient les Hyades.

L'Equinoxe du Printemps étant donc censé être le commencement de l'année, l'Astre qui l'annonçoit étoit le Génie, qui venoit allumer le feu dans l'univers; c'étoit le porte-lumière. Aussi Nonnus, dans ses Dionysiaques (3), donne à Phaëton le nom de Porte-lumière, et Platon, dans son Timée, dit qu'on appeloit ainsi, non-seulement Lucifer ou Vénus, mais tout Astre, qui précédoit le matin le Soleil. Le signe du Belier, qui se levoit alors Héliaquement, ainsi que la Chèvre ou le Cocher, durent donc être regardés comme des signes avant-coureurs, ou même comme causes de la chaleur, que la terre alloit ressentir tout l'Eté. Aussi voyons-nous, que les anciens peignoient la chaleur de l'univers, sous l'emblême d'un Belier, suivant Abnephius (4). *Indicaturi calorem mundanum, Arietem pingunt.* Les Indiens ont leur Dieu du feu, qu'ils appellent le Dieu *Agni;* on le représente sur un Belier caparaçonné. Ce Dieu a quatre bras, et des flammes s'élancent de sa tête. On trouve cette figure parmi les autres incarnations de Vischnou, dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n°. 11: elle est la treizième. Le nom d'*Agni*, et le Belier, sur lequel est monté le Génie, désignent assez le Belier céleste, que les Perses appellent l'Agneau; il y a, disent-ils, Equinoxe, quand l'Agneau reparoît. C'est cet Agneau, que le petit Phaëton attelle à son Char, dans Nonnus, c'est-à-dire, le Belier. Nous le voyons répété trois fois sur un monument, qui est dans Montfaucon (5); il y est trois fois, à cause des trois Décans de chaque signe du Zodiaque, et il est placé sur trois piles de bois, de dix pièces chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque Décan. Deux Prêtres placés devant le bûcher y sont représentés, le jour de l'équinoxe, allumant le feu sacré aux rayons du Soleil. On nourrissoit même des Brebis consacrées au Soleil à Apollonie, suivant le témoignage d'Hérodote. Phaëton ou le Cocher fut donc regardé également comme l'Astre, qui ramenoit la chaleur, et le Génie qui devoit embraser l'univers. Le jour, où il se levoit Héliaquement, étoit

(1) Nonn. Dionys. l. 38, v. 90.
(2) Nonn. ibid. v. 145, etc.
(3) Nonn. Dionys. l. 38, v. 144.
(4) Kirk. Œdip.
(5) Ant. Expliq. Suppl. pl. 51.

celui de l'Equinoxe, jour où nous avons dit, qu'en Egypte on célébroit une ancienne fête, en mémoire de l'embrasement de la terre.

Le jour où alloit commencer le règne du feu, qui devoit durer tout l'Eté, le Cocher se trouvoit le matin sur l'Horizon avec le Soleil; et après avoir conduit son Char ce jour là, il se couchoit le soir avec l'Eridan, au lever du Scorpion. C'est ce Scorpion, dont la vue effraye ses chevaux, qui se précipitent et s'approchent de la terre, *spatio terræ propiore feruntur.* Le jeune Phaëton foudroyé périt et tombe dans l'Eridan. Cet Eridan, dont il est ici question, est la Constellation de l'Eridan, dont le coucher précède de peu de minutes celui de Phaëton, ou du Cocher, qui est placé au-dessus. Ce fleuve, ou cette Constellation, porte encore, dans les Auteurs d'Astronomie, le nom d'*Amnis Phaëtontius* (1), comme on le voit dans Blaeü. C'est cette apparence astronomique, ce coucher du Génie du Printemps, accompagné de celui de l'Eridan qui se fait le soir, au moment où montent les Etoiles du Scorpion, qui a donné naissance à la fable du jeune fils du Soleil, dont on pleuroit la chute en Italie, comme on pleuroit la mort d'Osiris en Egypte, et de Thamuz ou d'Hercule en Syrie. *Barbari ad Eridanum accolentes*, dit Plutarque, *atris vestibus amicti Phaëtontem lugent.* Plutarque, qui ignoroit la véritable cause d'un pareil deuil, trouve cette cérémonie singulière, et ajoute: *Magis etiam, puto, ridiculum hoc fuerit, si horum hominum qui vixerunt, pereunte Phaëtonte, nemine id curante, nati quinque aut decem post ætatibus cepêre ejus gratiâ vestem mutare et lugere.* Effectivement il seroit difficile de rendre raison d'un deuil, qui se seroit perpétué si long-temps, s'il n'eût eu pour origine la disparition ou la chute d'un Génie. Ovide fixe (2) sous le Taureau, au deux des Nones de Mai, l'apparition de ce terrible Scorpion; et trois jours après le coucher d'Orion, du pied duquel sort l'Eridan, et qui est suivi, dans son coucher, du Cocher, qui se couche peu de momens après. Au bout de cinq jours se lèvent les Pleïades, ou les Héliades, et le Calendrier marque le commencement des ardeurs brûlantes de l'Eté (3). Le coucher du Cocher est suivi du lever du Cygne, qui figure, comme ami de Phaëton, dans cette Constellation. Il est pleuré de ses sœurs. Quelques Auteurs font monter le nombre de ses sœurs jusqu'à sept, et les appellent Héliades, dont la première est Mérope, nom d'une des sept Pleïades, qui sont ici désignées sous le nom d'Héliades. Mais plus communément on ne lui donne que trois sœurs, qui portent chacune un nom fort convenable à une Etoile; l'une est *Lampetuse*, l'autre *Lampetie*, et la troisième *Phaëtuse*; peut-être trois Etoiles les plus remarquables de la Constellation des Hyades. En effet, Euripide n'en comptoit que trois, dans une Tragédie, qu'il avoit intitulée *Erechtée* (4), autre nom du Cocher. Les Hyades avoient donc quelque rapport avec l'histoire de Phaëton. Au moins on fait ses sœurs, comme les Hyades, Nymphes des eaux; et l'on trouve un monument, dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon (5), où les sœurs de Phaëton sont représentées versant de l'eau d'une urne, au moment de leur métamorphose.

Nonnus (6), dans ses Dionysiaques, décrit la chute de Phaëton, et dit positivement, qu'il a été placé au Ciel dans la Constellation du Cocher, ou que Jupiter l'a mis dans les Constellations, sous le nom et la forme d'un conducteur de Char, ainsi que le

(1) Cæs. p. 228.
(2) Ovid. Fast. l. 5, v. 417.
(3) Ibid. v. 600.
(4) Theon, p. 125.
(5) Ant. Expliq. t. 1, pl. 65.
(6) Nonn. l. 38, v. 434—439.

fleuve Eridan, dans lequel il avoit péri.

On donna aussi au frère de Médée, Absyrte, fils d'Aëtès, le nom de Phaëton (1); et il est célèbre par ses malheurs, comme l'est le Cocher, sous les noms de Phaëton et d'Hippolyte.

On distingue dans le Cocher, à l'épaule gauche, une belle Etoile, appelée la Chèvre (2), et tout près, à la main gauche, quelques petites Etoiles, qu'on dit être ses Chevreaux. Cette Etoile est de la première grandeur, et d'une couleur d'or. C'est la fameuse Chèvre Amalthée, si célèbre dans la fable de Jupiter, qu'elle est supposée avoir allaité. On raconte qu'un certain Olenus, fils de Vulcain, comme l'étoit le Cocher, sous le nom d'Erichthonius, fut père de deux Nymphes Ægа et Hélice, qui furent les nourrices de Jupiter et qui donnèrent leurs noms à deux villes, à Hélice dans le Péloponèse, et à Ægа en Æmonie, comme leur père (3) donna le sien à Olenus en Aulide. D'autres traditions portent, qu'un certain Melissus (4), Roi de Crète, avoit des filles, auxquelles on confia le soin de nourrir Jupiter enfant; que n'ayant point de lait, elles lui firent teter une Chèvre, nommée Amalthée, qui l'éleva. Cette Chèvre étoit dans l'usage de mettre souvent bas deux petits, et elle en mit bas effectivement deux, au moment où on lui donna Jupiter à nourrir. Le Dieu reconnoissant plaça au Ciel sa nourrice, et les deux petits Chevreaux, connus sous le nom de *Hædi*, dont l'influence annonce les orages, et le bouleversement des flots (5). Cléostrate de Ténédos passe pour avoir été le premier, qui ait fait remarquer les Chevreaux. Musée raconte, que Jupiter, au moment de sa naissance, fut confié par Ops sa mère à deux Nymphes, Thémis (6) et Amalthée; que cette dernière avoit une Chèvre, qu'elle chérissoit, et qui nourrit Jupiter. On voit que Jupiter, Dieu Lumière, qui prenoit la forme du Belier, comme Christ celle de l'Agneau, eut pour nourrice Thémis, ou la Vierge céleste, comme Christ l'eut pour mère; c'est-à-dire que le Dieu de l'année et du jour, dont on fêtoit la naissance, au Solstice d'hiver, lorsque le Soleil étoit arrivé au Capricorne avec lequel Jupiter fut nourri, commençoit à minuit sa carrière, au lever de la Vierge Thémis, et que ce signe ascendant donna lieu à la double fiction, d'un Dieu à cornes de Belier nourri par la Vierge, et d'un dieu aux formes d'Agneau, incarné aux chastes flancs d'une Vierge. Amalthée, l'autre nourrice, étoit placée sur l'Agneau du Printemps, dont Jupiter et Christ empruntoient la forme, au moment de leur triomphe, l'un sur les Géans aux pieds de Serpent, et l'autre sur le Prince des Ténèbres aux formes de Serpent également. Car c'est la forme qu'il prit, lorsqu'il vint introduire dans l'Univers le mal, que Christ est censé réparer sous sa forme d'Agneau. Dans cette fiction, Christ a tous les caractères du Jupiter Hammon, et du Jupiter Grec, qui en fut une copie. Cette même Chèvre, qui avoit nourri Jupiter, l'aida à triompher des Géans. En effet, lorsque le Soleil atteint le Belier, et qu'il prend les formes du Belier ou de l'Agneau, alors il s'unit à la Chèvre céleste; et repassant dans notre Hémisphère, il assure aux jours l'empire sur les nuits. Voici quelles sont les traditions à ce sujet.

On dit que le Soleil avoit une fille appelée Ægа ou la Chèvre (7), d'un éclat éblouissant, et d'un aspect effrayant. Sa vue jeta l'épouvante parmi les Titans, qui prièrent la terre, leur mère, de le cacher à leurs yeux (8). En conséquence, elle la donna à Amalthée, qui

(1) Nonn. Dionys. l. 38, v. 434—439.
(2) Apoll. Rhod. Argon. l. 3, v. 245. Philostr. Icon. p. 856.
(3) Hygin. l. 2, c. 14.
(4) Theon. p. 124.
(5) Hygin. ibid. l. 2. Apollod. l. 1.
(6) German. c. 12.
(7) Eratosth. c. 13.
(8) Hygin. l. 2, c. 14.

la cacha dans un antre de Crète, où dans la suite (1) elle nourrit Jupiter. Ce Dieu devenu grand entreprit la guerre contre les Titans, et il lui fut répondu, que, s'il vouloit en triompher, il devoit les combattre armé de la tête de Méduse, et couvert de la peau de la Chèvre Amalthée, dont il feroit son Egide. Il le fit et il obtint la victoire sur les Titans. Il enferma ensuite les ossemens d'Amalthée dans une peau de Chèvre ; il l'anima, et il en plaça l'image aux Cieux (2). Il abandonna depuis à Minerve ou à la Déesse, qui a son siége au Belier, les armes dont il s'étoit servi dans sa victoire sur les Titans. Cette fiction est simple. Les Titans sont les Génies de ténèbres, ennemis nés du Principe de lumière, Jupiter. Ce Dieu naît au Solstice d'hiver et triomphe, comme Christ, au Printemps, en passant dans l'empire de la lumière, ou dans l'Hémisphère supérieur, qui est celui que nous habitons, et dans lequel les nuits cèdent à la durée des jours. Ce passage du Soleil ou de Jupiter se fait sous *Aries*, sur lequel sont placées Méduse et la Chevre Amalthée. Voilà le sens de la fiction.

On faisoit d'AEga une Nymphe d'Arcadie, laquelle nourrit Jupiter, et que ce Dieu, quand elle fut morte, plaça aux Cieux, après s'être lui-même revêtu de sa peau. Il prit de là son surnom d'AEgéen et d'*AEgiochus* (3), et il donna à sa Chèvre nourricière, le nom d'Amalthée (4). Dans Diodore de Sicile, Amalthée est l'épouse d'Ammon ou de Jupiter à cornes de Belier, comme nous l'avons vu dans notre article Bacchus, et dans l'explication du poème des Dionysiaques (5). Ovide en fait une Naïade, qui habitoit les sommets de l'Ida en Crète (6), laquelle cacha Jupiter dans les forêts, où elle le nourrit, par le secours d'une Chèvre qu'elle avoit, et qui étoit mère de deux Chevreaux. Cette Chèvre nourricière se brisa une corne contre un arbre ; la Nymphe la ramassa, et la remplit de toutes sortes de fruits, qu'elle présenta à Jupiter. Ce Dieu devenu grand plaça aux Cieux sa nourrice et la corne d'abondance, qu'elle lui avoit présentée. On dit qu'Hercule ou le Dieu Soleil chérissoit singulièrement Amalthée (7), et qu'il porta par-tout avec lui la Corne d'abondance. On fait aussi Amalthée fille d'Hœmon, altération sans doute d'Hammon, et on dit que cette Princesse avoit une corne de Taureau, qui avoit la vertu de fournir à celui qui la possédoit tous les alimens qu'il désiroit (8). On conçoit l'origine de cette fiction faite sur la belle Etoile du Cocher, qui appuie son pied gauche sur la corne gauche du Taureau céleste (9), que parcourt le Soleil au Printemps, lorsque la terre fait éclore de son sein tous les biens en abondance. La tête du Cocher, qui porte Amalthée, n'est pas éloignée de l'Ourse, Hélice, comme l'observe Germanicus (10). C'est là, sans doute, ce qui a fait réunir ces deux constellations, sous le titre de nourrices de Jupiter.

Euhémère, dont le fameux système étoit de rapporter toute la Mythologie à l'histoire, prétend qu'AEga étoit la femme de Pan ; que Jupiter la viola, et en eut un fils, qui passa pour fils de Pan. C'est cet enfant qu'on appela Egipan ; et Jupiter, de cette aventure, prit le nom d'*AEgiochus*. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le plaça aux Cieux, sous la figure de la Chèvre (11). Nous avons vu, à l'article du Capricorne, que c'est lui qu'on appela Egipan. Nonnus

(1) Germ. c. 12.
(2) Eratosth. c. 13.
(3) Lactanc. l. 1, c. 21.
(4) Theon, p. 223.
(5) Diodor. t. 2, c. 6.
(6) Ovid. Fast. l. 5, v. 115—128.
(7) Palephat. c. 46.
(8) Apollod. l. 2.
(9) Hygin. l. 3, c. 12—20. Serv. Comm. ad AEneid. l. 9, v. 668.
(10) Germanic. c. 12.
(11) Hygin. l. 2, c. 14.

fait dire à Jupiter, que c'est Pan, qui fait paître la Chèvre qui l'a nourri (1).

Le même poète (2) fait parler Typhon, et celui-ci, dans son entretien avec Cadmus déguisé sous la forme de Pan, lui promet de placer ses boucs dans la constellation du Cocher. Ce sont effectivement ces Chevreaux et leur mère, qui ont fourni à Pan les attributs du Bouc, comme nous l'avons vu dans notre chapitre sur Pan (3), ou sur le Soleil aux formes du Bouc, et dans notre explication du déguisement de Cadmus, lorsqu'il trompe Typhon (4).

On donne à la Chèvre l'épithète de Chèvre sacrée (5), et de Chèvre d'*Olenus* ou *Olenia* (6), d'*Aglaë*, *Splendida* (7).

On lui donne par excellence le titre de *Domina* (8), qui semble répondre à celui de *Despoina* chez les Arcadiens (9)

Son influence pluvieuse lui a mérité l'épithète de *Pluvialis* (10), de *Signum pluviale* (11), et de *Sydus pluviale* (12).

C'est sans doute, par une suite de cette opinion, que l'on disoit que Jupiter excitoit les orages, toutes les fois qu'il agitoit l'Egide formée de la peau d'Amalthée (13).

Ses Chevreaux portèrent le même caractère, et Virgile les appelle pluvieux, *pluvialibus hædis* (14). Servius dit, que leur lever et leur coucher provoquent les plus affreuses tempêtes (15). Il fixe un de leurs levers, sous le Scorpion; c'est alors un lever du soir. Hygin fait lever le Cocher, qui les porte, au coucher d'Ophiuchus placé sur le Scorpion, et il le fait coucher, au lever du Sagittaire et du Capricorne (16). Théon en dit autant (17). On leur attribue, dit-il, la faculté d'exciter les plus violentes tempêtes. Il les fait coucher le matin, le Soleil étant au Sagittaire, à l'entrée de l'hiver, qu'ils annoncent.

Columelle fixe, au trois avant les calendes de Mai, un lever du matin de la Chèvre, accompagné du souffle de l'Auster, et quelquefois de pluie (18): au huit, au sept et au six des Calendes de Juin, un lever du matin de la même Chèvre, avec des vents de Nord. C'est la veille de ce jour, ou le neuf des Calendes, que l'on sacrifioit à la fortune publique (19), et on a vu, dans notre article sur la bonne Déesse, qui n'est autre chose, que cette même Chèvre, qu'elle étoit invoquée, pour la prospérité de l'empire; et que sa corne étoit mise entre les mains de la fortune, chez les Grecs, et dans celles de Sosipolis, Génie tutélaire de certaines villes (20).

Le même auteur marque, au sept des Ides de Septembre (21), la fin du coucher du matin du Poisson Boréal, et le lever du soir de la Chèvre, avec indication de tempête.

Il fixe, au cinq des Calendes d'Octobre, (22) le lever des Chevreaux, accompagné du souffle du Favonius et de l'Auster, et quelquefois de pluie.

Il place, aux Nones d'Octobre (23), le coucher du matin du Cocher, la Vierge finissant de se coucher. Il marque, pour ce jour là, quelquefois de la tempête. La veille des Nones d'Octobre est an-

(1) Nonn. Dionys. l. 26, v. 303.
(2) Nonn. l. 1, v.
(3) Ci-dess. t. 2, c. 9.
(4) Nonn. Dionys. l.
(5) Arat. v. 163.
(6) Ibid. v. 164, v. 679.
(7) Ibid. v. 165.
(8) Ovid. Fast. l. 5, v. 128.
(9) Pausan. Arcadic.
(10) Germ. c. 42.
(11) Ovid. Fast. l. 5, v. 113.
(12) Idem, Metam. l. 3, Fab. 10.
(13) Virg. AEneid. l. 8.
(14) Ibid. l. 9, v. 668.
(15) Serv. Comm. ibid,
(16) Hygin. l. 3, c. 12.
(17) Theon, p. 124—173—174. Arat. v. 682.
(18) Columell. l. 11, c. 2, p. 125.
(19) Ovid. Fast. l. 5, v. 730.
(20) Pausan. Messen. p. 140. Achaic. p. 204.
(21) Columell. ibid. p. 439.
(22) Ibid. p. 430.
(23) Ibid. p. 431.

noncée par le lever du soir des Chevreaux.

Il fixe (1), au dix des Calendes de Janvier, un coucher du matin de la Chèvre, avec indication de tempête. C'est au neuf des mêmes Calendes, qu'il place le Solstice d'hiver, suivant le calcul des Chaldéens. La Chèvre se couchoit le matin, lorsque Jupiter ou le Dieu Soleil étoit peint, comme Christ, sous l'emblême d'un enfant naissant, que la Chèvre Amalthée étoit chargée d'allaiter, avec le Capricorne, ou Egipan, fils de la Chèvre, frère de lait de Jupiter naissant (2). Voilà donc encore un fondement à la fiction, ainsi qu'aux monumens, qui représentent Jupiter naissant, monté sur le Capricorne de Saturne son père. Car Saturne y a son domicile.

Cette Chèvre étoit censée produire quelquefois la grêle, et frapper les vignes de sa funeste influence. Aussi Nonnus lui donne l'épithète de *Grandinosa* (3). C'est pour détourner ce fléau, que les Phliassiens avoient élevé une Chèvre de bronze doré dans leur place publique, et qu'ils lui rendoient des hommages (4). Près de-là étoit le lieu, où Amphiarüs s'enfermoit la nuit, et avoit les songes, d'après lesquels il rendoit ses oracles. Amphiarüs, comme le Cocher, montoit un char, et il étoit représenté dans la même attitude, que le Cocher d'OEnomaüs, etc (5).

Ce sont les mêmes oracles, que ceux que Faune, père de la bonne Déesse, ou mari de la Chèvre, rendoit autrefois dans le Latium (6).

Cette Chèvre se trouve placé sur beaucoup de figures de Vischnou, dans l'Inde, et ce Dieu y prend alors le titre de Dieu de la bienfaisance, comme on peut le voir à notre article Pan.

Un ancien commentateur de Ptolémée appelle la Chèvre *Hircus* (7).

Cette Chèvre s'appeloit chez les Grecs, Αἴξ (8), et ses petits, *Eriphoi* (9).

Je soupçonne, que c'est elle et ses Chevreaux, qui sont désignés dans Job, sous le nom d'*Aisch*, et de ses petits; au moins c'est l'opinion de M. Hyde, comme nous le verrons bientôt.

La constellation totale du Cocher s'appeloit, chez les Grecs, *Hêniochos*, le Cocher (10); *Hippêlatès*, *Elasippos*, *Armêlatès*, *Diphrêlatè* (11).

Les Latins le nomment *Auriga*, *Aurigator*, *Agitator* (12) *Currûs*, *Habenifer*, *Custos Caprarum*, *habens Hircum*, *Capellas*, *Hædos* (13); *Heniochus* (14).

Les Arabes appellent le Cocher, *Memassich al hanam*, celui qui tient les rênes (15); ou *Mumsik al Ainna* (16), ou, comme le nomme Blaeü, *Memassich al haran* (17). C'est, suivant Kirker, le berger qui tient un frein (18), *El samak*.

Ulugh-Beigh (19) appelle l'Etoile de l'épaule gauche, ou la Chèvre *Aijuk*; les Arabes l'appellent *Alhatod* (20) et *Alhaiot*, *Haiok* (21) et *Al Haiok*, *Ophiultus*.

Ulug-Beigh (22) nomme celle de l'épaule droite, *Menkib dìl Inân*; et celle du talon gauche, qui lui est commune avec la corne du Taureau, *Cab dìl Inan*.

(1) Ibid. p. 35.
(2) Hygin. l. 2, c. 29.
(3) Nonn. Dionys. l. 1, v. 178.
(4) Pausan. Corinth. p. 56.
(5) Paus. Phoc. p. 326. Boiotic. p. 296.
(6) Virg. Æneid. l. 7.
(7) Stoffl. v. 14, p. 122. Alphons. p. 217.
(8) Arat. v. 157—158—679—718. Procl. c. 16. Theon, p. 123. Germ. p. 8. Hipp, l. 1, c. 11, p. 105, c. 12; p. 124. Uran. Petav. t. 3.
(9) Germ. ibid. p. 7. Hipp. l. 1, c. 2. Procl. c. 17.
(10) Bay. Tab. 12. Ricciol. p. 127. Cæsius, c. 9, p. 125.
(11) Hygin. l. 2, c. 14.
(12) German. c. 12.
(13) Cæsius, ibid. Ricciol. ibid. Bay. ibid.
(14) Hygin. l. 3, c. 12. Plin. l. 18, c. 36.
(15) Comm. ad Alfrag. p. 106.
(16) Hyd. Com. Ulug-Beigh, p. 20—23.
(17) Cæs. c. 9, p. 126.
(18) Kirk. Œdip. t. 2. part. 2, p. 197.
(19) Ulug-Beigh, p. 38.
(20) Ricciol. p. 125. Bay. t. 12.
(21) Alfrag. c. 22. Stoffl. c. 14.
(22) Ulug-Beigh, ibid.

Hésychius la nomme *Innê*, *Aix*, ou la Chèvre (1).

La belle Etoile de la Chèvre, dit Hyde (2), est *Al aiyûk*, et après elle on trouve une petite Etoile appelée *Almaâz*, le Bouc ; et plus loin deux petites étoiles, nommées *Algjedyan*, les Chevreaux. *Atûd* est un jeune bouc. L'Etoile quatorzième est *Menkib dîl Inân*. La onzième, *Cab dîl Inân* ; la première, l'épaule ; la seconde, le talon du Cocher.

Al Aiûk est une Etoile brillante, à la droite de la voie lactée, et qui suit les Pleïades. Son nom en Syriaque est *Iyûtho*, et en Hébreu, *Aisch* ou *Asch*. Hyde pense, que c'est la constellation désignée, sous le nom d'*Aisch*, dans Job, et je crois qu'il a raison. Les Hébreux sont partagés d'opinions sur cet *Aisch* de Job. Les uns, tels qu'Abenezra, prétendent, que c'est l'Ourse qu'il faut entendre. Les Syriens modernes veulent, que ce soit *Iyûtho*, ou les Pleïades, qui sont désignées par *Aisch*. Isa Bar Haly confond *Iyûtho* avec *Aiyûk*, et il en fait une Etoile du Taureau, et même d'Orion, *Al Gianza*. La proximité de ces constellations a pu être la source de l'erreur. Bar Bahul tombe dans la même méprise. D'autres confondent *Aiyûk* avec la rouge des Hyades ou avec *Aldebaran*. Hyde prétend, avec tous les Orientaux, et avec Ulug-Beigh, qu'*Aiyûk* est la belle Etoile de la Chèvre. Il cite l'autorité du Talmuld et de Buxtorf.

Les Maures ont appelé le Cocher *Maforte* (3). Les Mahométans y peignent un mulet avec son bât (4). Le Tetetrabible le nomme *Hora*, nom peut-être corrompu de *Roh* ou *Rhoa* ; à moins que ce ne soit *Horus*. On nomme la Chèvre communément *Cabrilla*. Les Péruviens l'appeloient *Colca*.

On appeloit les Chevreaux en Arabe, *Sadateni* et *Saclateni*. Le mulet, qu'y peignoient les Turcs, se nommoit *Alphecca*. Les Chevreaux s'appeloient *Graïs* (5). Le Cocher est peint penché sur ses chevaux, qu'il fouette (6).

(1) Hesych. Ynnê.
(2) Hyd. Comm. p. 20—23.
(3) Ricciol. p. 127.
(4) Cæs. c. 9, p. 126. Scalig. p. 432.
(5) Hesych.
(6) Arat. v. 161.

DIXIÈME.

DIXIÈME.

BOOTÈS.

L'ANTIQUITÉ a placé, dans la constellation du Bootès, Arcas, qui donna son nom à l'Arcadie. Il étoit fils de Jupiter, et de Callisto, fille de Lycaon, celui-là même dont ce Prince féroce servit dans un repas les membres à Jupiter, afin d'éprouver s'il étoit Dieu, et s'il avoit la connoissance, que les Dieux doivent avoir de toutes choses (1). Il en fut puni; car Jupiter, du feu de sa foudre, brûla sa maison, dans le lieu où fut bâtie Trapezonte (2), et le changea lui-même en Loup. Le Dieu rassembla ensuite les membres du jeune Arcas, recomposa son corps, et le donna à nourrir à un certain Chevrier d'Etolie. Le jeune Arcas devenu grand et chassant dans les forêts vit, sans le savoir, sa mère changée en Ourse. Comme il se disposoit à la percer de ses traits, elle se réfugia dans le Temple de Jupiter Lycéen, où il la suivit. Une loi portoit peine de mort contre quiconque y seroit entré. Pour les soustraire à cette peine (3), Jupiter, touché de leur sort, les plaça tous deux aux Cieux, où l'on voit encore Arcas s'attachant aux pas de l'Ourse. On le nomme *Arctophylax* (4), gardien du Pôle de l'Ourse, ou gardien du Chariot, qu'il paroît suivre, et des *Septentrions* qui l'environnent (5). Lycaon son père étoit fils de Pélasge, le premier chef des hordes Arcadiennes, avant leur civilisation, si nous en croyons Pausanias (6).

D'autres traditions, admettant la même fable des amours de Jupiter et de Callisto, fille de Lycaon (7), supposent que Junon, ayant découvert l'infidélité de son époux, changea Callisto en Ourse, et que Diane, pour plaire à la Déesse, l'avoit percée de ses traits; mais que Jupiter avoit envoyé Mercure, pour sauver l'enfant qu'elle portoit; et qu'il avoit placé la mère aux Cieux, dans la constellation de la Grande Ourse. Arcas régna sur ce pays après Nyctimus, et il enseigna aux hommes à se nourrir du blé, dont Triptolême lui avoit communiqué la découverte, à faire le pain, et à se couvrir d'habits. On remarquera, que le Bootès accompagne la Vierge Cérès, qui porte un épi, qu'il préside avec elle aux moissons, et qu'il annonce, par son lever total, le commencement des froids de l'Automne. C'est ce qui l'a fait nommer Philomèle le Laboureur, dans une autre fable, que nous rapporterons bientôt.

On lui donna pour femme une Nymphe Dryade, ou Naïade, appelée Erato, Nymphe interprète des oracles de Pan. (8) Erato est aussi le nom d'une Nymphe Hyade (9).

Arcas avoit son tombeau, ses tem-

(1) Germ. c. 7. Hyg. l. 2, c. 5. Erat. c. 8.
(2) Pausan. Arcad. p. 237—238.
(3) Theon, p. 117.
(4) Nonn. l. 13, v. 297. Isidor. l. 3, c. 47.
(5) Germ. c. 7.
(6) Pausan. Arcad. p. 236.
(7) Ibid. p. 238.
(8) Ibid. p. 268.
(9) Hyg. Fab. 182.

ples et ses sacrifices en Arcadie (1), ainsi que Callisto sa mère (2). Athènes et Delphes retraçoient son image, dans des statues et des peintures (3).

Ovide a raconté l'aventure de Callisto et d'Arcas son fils, dans ses Fastes et dans ses métamorphoses (4). Son récit s'accorde en grande partie avec les traditions, que nous venons de rapporter. Il y suppose, que c'est Junon irritée, qui change Callisto en Ourse; qu'elle erra dans les forêts, et que dans la suite son fils en chassant se disposoit à la percer, lorsque Jupiter les enleva l'un et l'autre de la terre, pour les placer aux Cieux, l'un à côté de l'autre.

Au lieu d'Arcas, plusieurs ont vu, dans cette constellation, Icare cultivateur de l'Attique, qui communiqua aux hommes l'art de faire le vin, qu'il avoit appris de Bacchus (5). Il avoit pour fille Erigone, que d'autres nomment *Entoria* (6).

Bacchus voyageant par toute la terre, pour y faire connoître la précieuse découverte du vin (7), arriva dans l'Attique chez Icare (8), et chez Erigone sa fille, qui lui donnèrent l'hospitalité. Ce Dieu leur donna une outre pleine de vin, en leur enjoignant de propager la culture de la vigne par toute la terre, et d'y faire connoître ses présens. Icare charge cette outre, et se met à voyager, accompagné d'Erigone sa fille, et de son chien Mœra. Il rencontre dans l'Attique des bergers, à qui il fait part de la nouvelle découverte, et à qui il fait goûter le jus délicieux de Bacchus. Les bergers, en ayant bu outre mesure, s'enivrèrent et tombèrent dans une espèce de délire. S'étant imaginés qu'Icare leur avoit donné un breuvage funeste, ils s'armèrent de pierres et de bâtons, et le tuèrent. Son chien Mœra, hurlant près du lieu, où l'on avoit caché son cadavre, le fit découvrir à Erigone sa fille, qui de désespoir se pendit près du corps de son père. Jupiter, irrité contre les Athéniens, les en punit, en frappant leurs filles d'un délire, qui les portoit à se pendre. L'oracle d'Apollon consulté répondit, qu'ils étoient punis, pour n'avoir pas vengé la mort d'Icare et d'Erigone. En conséquence de cette réponse, on punit les bergers, et on établit une fête de balançoire en honneur d'Erigone, pour arrêter les ravages de la contagion. Pendant les vendages, on offrit les prémices des fruits à Icare et à Erigone, qui furent placés ensuite au nombre des astres. Erigone, dit Hygin, devint la figure de la Vierge, que nous appelons Justice; et Icare devint le Bouvier et l'Arcture. Leur chien fut placé dans la Canicule. On expliquera aisément cette institution des fêtes Athéniennes et des offrandes faites à la Vierge et au Bootès, quand on se rappelera, qu'ils font l'ouverture de l'Automne et des vendages (9); que la Vierge même a une Etoile, à qui cette circonstance a fait donner le nom de Vendangeuse, et qu'enfin leur lever tempère les ardeurs caniculaires, qui produisent les maladies. Le voisinage, dans lequel le Bootès est de la Vierge et de la Balance, l'a fait passer pour un homme recommandable par sa justice et par sa piété (10), comme l'étoit le fameux Noë des Hébreux, qui le premier planta aussi la vigne. Ce furent ces vertus, qui lui méritèrent la faveur, que lui accorda Bacchus, d'être le premier dépositaire de la vigne, des raisins et du vin, et de l'art de la planter, de la cultiver et de se servir de son fruit. On prétend, que lorsqu'il l'eût plantée et cultivée avec soin, au point de la faire fleurir, un bouc vint se

(1) Pausan. ibid. 248.
(2) Ibid. p. 238.
(3) Pausan. Attic. p. 23. Phocic. p. 324—348.
(4) Ovid. Fast. l. 2, v. 155-192. Metam. l. 2, v. 410--530.
(5) Hyg. l. 2, c. 5. Nonn. Dionys. l. 47, v. 259.
(6) Plut. Parallel. t. 2, p. 307.
(7) Hyg. Fab. 130.
(8) Pausan. Attic. p. 2. Nonn. l. 47.
(9) Hesiod. Op. et Dies, v. 609.
(10) Hyg. l. 2, c. 5.

jeter dessus, et en brouter les feuilles les plus tendres; qu'Icare irrité l'avoit tué, et avoit fait de sa peau une outre, qu'il avoit enflée, et sur laquelle il avoit engagé ses compagnons à sauter. Hygin raconte ailleurs la même aventure avec plus de details. Après nous avoir fait la peinture des effets de l'ivresse sur les pâtres, à qui Icare donna du vin (1), il nous dit, que l'ayant tué, ils jetèrent son corps dans un puits, ou, suivant d'autres, qu'ils l'enterrèrent au pied d'un arbre.

Ceux d'entre eux, qui n'avoient point pris part au meurtre d'Icare, parce qu'ils s'étoient endormis, venant à se réveiller, songèrent à témoigner leur reconnoissance à leur bienfaiteur. Les autres, pressés par le remords, prirent la fuite, et se réfugièrent chez les Etoliens, où ils furent reçus, et où ils se fixèrent. Erigone, ne voyant pas revenir son père, fut inquiète; et se mit à sa recherche. Mœra, chien d'Icare, revint à la maison en hurlant, comme s'il eût pleuré la mort de son maître, et par là il donna à Erigone de violens soupçons sur la mort de son père, dont une absence aussi longue lui avoit déjà fait pressentir le triste sort. Le chien, fidèle au souvenir de son maître, prend Erigone par les pans de sa robe, et la conduit au lieu où étoit le cadavre. Dès qu'elle apperçut son père, dans le désespoir, l'abandon et la misère où elle se trouva, après avoir versé des torrens de larmes, elle ne vit d'autre ressource, que de se pendre aux branches de l'arbre, au pied duquel on avoit enterré Icare. D'autres disent, qu'elle se jeta dans le puits, où il étoit; puits, qu'on nommoit Anigrus, et dont personne ne but plus dans la suite. Jupiter, touché de leur sort, les plaça aux Cieux. D'autres disent, que ce fut Bacchus. Icare devint le Bootès, Erigone la Vierge, et leur chien Mœra, la Canicule ou Procyon, qui se lève avant le grand Chien.

Cependant une foule de filles Athéniennes se pendoient tous les jours, parce qu'Erigone en mourant avoit demandé aux Dieux, qu'elles mourussent de la même mort, dont elle étoit morte elle-même, si l'on ne vengeoit sa mort. Ce fut en conséquence de cela, que, guidés par l'oracle d'Apollon, ils instituèrent des fêtes, où l'on se balançoit dans l'air, comme avoit fait le corps d'Erigone. Ce sacrifice solemnel, adopté par les particuliers et par l'état, se nomma *Alêtis*, parce qu'Erigone, cherchant dans la solitude avec son chien le père qu'elle avoit perdu, ressembloit aux Mendians, que les Grecs nomment *Aletides*. On donna à Erigone les noms d'*Aiora* et d'*Alêtis* (2). On la faisoit quelquefois fille d'Egisthe, et mère de Penthilus (3), et l'on célébroit en son honneur les fêtes *Aiora* (4).

On ajoute, que la Canicule par son lever brûloit les campagnes et les fruits de l'Attique, et produisoit des maladies contagieuses. Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, placé dans le Verseau, avec lequel se lève le Bootès (5) Icare, et qui monte le soir au Solstice d'été, au lever du matin de la Canicule, consulta les Dieux, pour connoître le moyen d'appaiser ces fléaux. Il lui fut répondu, qu'il devoit chercher à appaiser les manes d'Icare, du Bootès ou de la constellation, qui ramène le frais de l'automne, et demander à Jupiter, que les vents Etésiens soufflassent au lever de la Canicule, pendant quarante jours. C'est à-peu-près le temps, que les Calendriers anciens mettent, entre le lever de Procyon et celui du Bootès (6). Aristée obéit à l'oracle, et obtint l'effet de sa demande.

Enfin il est une autre tradition (7), qui fait du Bootès un fils de Cérès, ou de la Vierge céleste; c'est l'inverse de celle qui fait la Vierge, sous le nom

(1) Hygin. ibid. l. 2.
(2) Eratosth. ibid. c. 3.
(3) Pausan. Corinth. p. 60.
(4) Meurs. Græc. Feriat. p. 10.
(5) Ovid. Fast. l. 2, v. 155.
(6) German. c. 42.
(7) Hyg. l. 2, c. 5.

d'Erigone, fille du Bouvier ou d'Icare. Malgré la différence des filiations, le fondement astronomique est le même. On suppose, que Cérès coucha avec Jasion, fils d'Electre et de Corythus, qui, à cause de cela, fut frappé de la foudre. Il en naquit deux fils, Philomèle et Plutus. Ce dernier, qui étoit le plus riche, ne fit point part de ses biens à son père. Philomèle fut obligé de vendre le peu qu'il avoit, pour acheter deux bœufs, et il fabriqua un Chariot, auquel il les attela. Ce sont les bœufs d'Icare. Il laboura la terre, et par la culture, qu'il lui donna, il trouva le moyen de subsister. Cérès, pleine d'admiration pour ses talens agricoles, le plaça aux Cieux, où il a l'air de labourer, et il lui donna le nom de Bouvier. On fait naître de lui *Pareas*, qui donna son nom à la ville de Paros.

Pour peu qu'on veuille faire réflexion sur la position, qu'a aux Cieux le Bootès, et sur les rapports qui le lient aux Vendanges et aux Moissons, il ne sera pas difficile de reconnoître, quel a été le fondement des allégories faites sur cette Constellation.

Plutarque (1) raconte l'histoire du Bootès, sous le nom d'Icare, à quelques circonstances près de différence. C'est Saturne ou le Dieu du Temps, et de la Planète, qui a son exaltation à la Balance, près du Bootès, et son domicile au Capricorne et au Verseau, qu'il fait arriver chez Icare. Celui-ci avoit une fille d'une rare beauté, nommée *Entoria*, dont il eut pour fils *Janus*, *Hymnus*, *Faustus* et *Felix*. Le reste de l'histoire d'Icare est à-peu-près tel que nous l'avons raconté, à l'exception de ce qu'il dit des fils de la fille d'Icare, qui se pendirent aussi. Saturne les plaça tous aux Cieux. Les uns devinrent la Vendangeuse, ou l'Etoile de la Vierge connue sous ce nom; et Janus est une Etoile, près des pieds de la Vierge, qui les précède dans son lever. On a vu, dans notre article Janus, l'usage que nous faisons de cette dénomination astronomique. Voilà à-peu-près quelles ont été les différentes fables, faites sur le Bootès, ou sur la Constellation placée au Nord du signe de la Vierge, et qui monte sur l'Horizon avec elle et avec le Vaisseau, appelé l'Arche de Noë; de ce Noë, qui avoit pour femme *Barthenos* (2), nom fort approchant de *Parthenos*, qui est celui de la Vierge.

On distingue principalement, dans la Constellation du Bouvier, une Etoile rougeâtre, de la première grandeur, connue, dans tous les Calendriers anciens, sous le nom d'*Arcturus*, Etoile aussi observée des Laboureurs, qu'elle l'étoit des Navigateurs (3). Cette Etoile est placée sur le prolongement de la queue de la grande Ourse, à-peu-près au milieu de l'intervalle, qui sépare l'extrémité de l'Ourse, de l'Epi de la Vierge. Elle se lève aux approches de l'Automne (4); elle semble appartenir à la partie inférieure de la Ceinture du Bouvier (5), *Arcturi Oura;* elle est placée entre ses cuisses (6). On a étendu quelquefois cette dénomination d'Arcturus (7) à toute la Constellation. On donna aussi à la Belle Etoile Arcturus le nom d'*Eosphoros*, ou de *Lucifer* (8).

On distingue encore les Etoiles du sceptre ou de l'aiguillon du Bouvier, et on les nomme *Collorobos* (9), *Ropalos*.

Nigidius donnoit à la Constellation

(1) Plutarch. Parallel. t. 2, p. 307.
(2) Epiph. adv. Hæres. c. 26.
(3) Virg. Georg. l. 1, v. 204.
(4) Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(5) Hyg. l. 3, c. 3. Arat. v. 95.
(6) German. c. 7. Eratosth. c. 8. Procl. c. 6. Theon, p. 168. Germ. p. 8.
(7) Theon, p. 148.
(8) Joann. Tzetès. Hyd. Comm. p. 15.
(9) Hipp. l. 2, c. 23. Theon. p. 117.

du Bouvier le nom d'Orus, ou de nourricier d'Orus, fils d'Osiris et de la Vierge Isis (1); Théon celui de *Protrygètès* (2).

Cette Constellation a porté plusieurs noms, dont voici les principaux, tels que les donnent Blaeü, Riccioli, Bayer, Stoffler et Scaliger (3).

Bootis, *Bubulus*, *Bubulcus*, *Tardibubulcus*, *Pastor*, *Custos Boum Currum trahentium*, *Clamans*, *Clamator*, *Vociferator*. Je crois, que ces derniers mots sont une mauvaise traduction du mot *Bootès*, qui signifie non pas *Clamans*, ou *Boans*, mais *Bouvier*. On le nomme *Plaustri Custos*, *Ursae Custos Erymanthides*, *Arcturus*, *Arcturus Minor*, *Septemtrio*, *Lycaon*, *Orion*, *Plorans*, *Venator Ursae*, *Insectans Ursam*, *Arctophylax*; *Custos Arcti*, *et Ursarum*. *Hastatus*, *Lanceator*, *Canis*, *Molossus Latrans*, *Sydus Horridum*, *Sagittifer*. *Chegiius*, *Ceginus*, *Thegius*, *Deferens Lanceam* (4).

La plus boréale des Etoiles de la jambe gauche (5) se nomme *Muphrid al-Râmih*; celle d'entre les cuisses, *Simâk-al-Rami*.

Les Arabes, traduisant par *Clamans* le mot *Bootès*, l'ont appelé *Auwa*, *Vociferator* (6). Ils le peignent droit, les mains étendues, et ils placent au-delà une Etoile brillante, appelée *Al-Simâk al-Râmih*, *Efferens Hastiferum*; dans la partie australe est la brillante *Al Simâk*, *Al-Azal*, *Efferens Inermem*.

Simak-al-Râmih, appelée mal-à-propos *Huzmè*, est celle qu'on nomme vulgairement *Arcture*.

Dans les Tables Persiques, on le nomme *Kontartos*, *Contifer*, *Hastili Armatus*; d'autres Tables le nomment *Alnekkar*, *Fossor*, *Pastinator* (7).

Les Arabes appellent la Constellation en général, *Arramech*, *Alramech*, *Aramech* (8); quelquefois aussi c'est le nom d'Arcturus, *Caleb*, *Henobâch* (9), *Samech Haromach* (10), *Al-Hawa*.

On donne aussi à l'Arcturus les noms de *Pugio*, *Gladius*; d'*Azimech*, d'*Azimeth*; nom qui convient mieux à l'Epi de la Vierge; d'*Al-Kameluz*, de *Kolanza* (11), d'*Azemer*, et d'*Aramer*.

L'Etoile, qui est près de la Ceinture, se nomme *Mezer*, *Merer*, *Mirach*; celle de l'épaule gauche, *Ceginus*; à la main droite sont trois Etoiles, appelées *les trois Anes*, le premier, le second et le troisième. Celle de la Lance, *Calathropon*, *Clava*, *Hastile Cavum*, *Venabulum*, *Incalarum*, *Al-Kalaurops*, *Colorrobon*.

Celle de la Faux, *Marra*, *Merga*, *Falx Italica* (12).

Le Bootès est représenté, sur les globes, à demi-vêtu (13), avec une espèce de ceinture au-dessus des reins. Les Planisphères des Turcs y peignent une Lance entortillée d'un faisceau d'herbes ou de feuillages; et ils l'appellent *Hastile Canes* (14) *habens*, et *Serpentes habens*.

Théon et Hésychius donnent aussi

(1) Salmas. ann. Clim. p. 594.
(2) Theon, 148.
(3) Cæsius, c. 11, p. 136. Bayer, tab. 5. Ricciol. p. 125--127. Stoffl. c. 14, p. 106. Scalig. p. 429.
(4) Alfrag. c. 22.
(5) Ulug-Beigh, p. 22.
(6) Hyd. Comm. p. 15--16.
(7) Ibid.
(8) Alfrag. c. 22.
(9) Kirker Œdip. t. 2, pars. 2, p. 197. Scalig. p. 429.
(10) Comm. ad Alfrag. p. 101.
(11) Cæsius, p. 137. Ricciol. p. 125—127. Stoffl. c. 14. Nabod. Astrol. p. 204. Alphons. p. 208--216.
(12) Bayer, tab. 5. Ricciol. Almag. p. 405.
(13) Cæs. c. 11, p. 138.
(14) Alph. p. 215.

le nom d'*Orion* au Bootès ou à l'Arcture (1).

Nonnus lui donne l'épithète de *Grandinosus* (2).

Il est classé, comme Orion et comme les Chevreaux, parmi les Astres appelés *Horrida* (3). On l'appelle aussi l'Astre Froid, et *Cheimerinos*, le vieux Icare, et les Etoiles de l'Ourse, les Bœufs d'Icare, *Sydera Tarda* (4).

Columelle (5) marque un lever du matin d'Arcturus en Février, vers le six ou le cinq avant les Calendes de Mars; et un autre, cinquante jours après celui de la Canicule (6). Il dit, que le lever de l'Arcturus, qui annonce le retour de l'Hirondelle, présage une température plus douce.

Le même Auteur (7) marque, au neuf des Calendes de Mars, un lever du soir d'Arcturus, avec annonce de froid, du souffle des vents Aquilon, et Corus, et avec pluie. Il fixe, au onze et dix des Calendes de Juin, le coucher du matin d'Arcturus, avec annonce de tempête (8).

Au sept des Ides de Juin, il marque le coucher de l'Arcture (9), accompagné du souffle du Favonius et du Corus; au sept des Calendes de Septembre (10), le lever du matin de la Vendangeuse, et le commencement du coucher d'Arcture, accompagné de pluies; aux Nones de Septembre, un lever d'Arcturus, accompagné du Corus et du Favonius; et quelquefois de l'Eurus, que quelques-uns appellent le Vulturne. Il marque (11), au quatre des Calendes de Novembre, un coucher du soir d'Arcturus, accompagné de vents.

Hésiode lie le lever du matin d'Arcturus (12), avec le passage au Méridien d'Orion et de Sirius, et il en fait l'indication des vendanges.

Ovide, dans son Calendrier des Fastes (13), fixe le commencement du Printemps ou du *primum ver*, à la veille du lever du Bootès et de la fête de Faune.

Il marque, au quatre des Nones de Mars (14), le coucher du Bootès le matin, et du *Vindemiator*, dans lequel fut placé le jeune la Vigne ou Ampélus, aimé de Bacchus.

Le même Ovide (15) annonce un coucher du Bouvier, pour le sept des Calendes de Juin, et un autre au sept des Ides (16).

Il étoit une indication de beaucoup de phénomènes, et un grand signe (17).

On peut voir dans Germanicus (18) plusieurs de ces indications météorologiques.

Il est représenté aux Cieux conduisant son chariot (19), observant l'Ourse qu'il garde. Aussi Aratus lui donne l'épithète de surveillant et de *Polysceptos*. La durée de son séjour sur l'Horizon et sa marche lente, le firent appeler *Opsédyon* (20), *Tardus*, et *Senior* (21).

Il porte sa main gauche sur le cercle Arctique, de manière qu'elle ne se lève ni ne se couche (22); il appuie son pied droit sur le Tropique. Il se couche

(1) Theon, p. 117. Hesych. sub Fin.
(2) Nonn. Dionys. l. 13, v. 297.
(3) Germ. c. 42. Plin. l. 18, c. 28.
(4) Propert. Theon, p. 117.
(5) Columell. l. 2, c. 10.
(6) Idem. l. 9, c. 14.
(7) Columell. l. 11, c. 2, p. 423.
(8) Ibid. p. 426.
(9) Ibid. p. 427.
(10) Ibid. p. 429.
(11) Ibid. p. 432.
(12) Hesiod. Oper. et Dies, v. 608.
(13) Fast. l. 2, v. 150.
(14) Ovid. Fast. l. 3, v. 405.
(15) Fast. l. 5, v. 733.
(16) Fast. l. 6, v. 236.
(17) Arat. p. 608.
(18) Germ. c. 42.
(19) Theon, p. 117. Arat. v. 91. Hipp. l. 1, c. 2.
(20) Musæus in Leandro. Homerus. Hygin. l. 3, c. 3.
(21) Martian. Capell. l. 2, c. 1.
(22) Hygin, l. 3, c. 3.

avec le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, et le Lion ; ce qui lui a fait donner, dit Hygin, l'épithète de paresseux à se coucher. Il descend les pieds les premiers. Il se lève, avant la Balance ; son coucher coïncide avec celui de quatre signes, dit Théon (1). Au lever du Cancer, la plus grande partie du Bouvier est couchée. Il commence à descendre sous l'Horizon, au lever du Taureau ; il se lève tout entier avec les Chèles, ou avec la Balance (2) ; il commence à se coucher, lorsque la queue de la Baleine monte. Son coucher d'hiver est fort redouté (3).

(1) Theon, p. 165.
(2) Ibid. p. 168.
(3) Ibid. p. 180.

ONZIÈME.

LA COURONNE BORÉALE.

Cette Couronne, qu'on appelle Boréale, pour la distinguer de celle qui est au Midi, près du Sagittaire, passe pour avoir appartenu à la fille de Minos, à Ariadne, et avoir été placée aux Cieux par Bacchus son amant (1). On raconte, que cette jeune Princesse s'étant mariée à Bacchus, dans l'Isle Dia, ou au Dieu des vendanges, auxquelles cette constellation préside par son lever, elle reçut cette Couronne, en présent de noces, de la main de Vénus, qui préside à la Balance, et de celles des Heures. Elle avoit été fabriquée par Vulcain (2), qui préside aussi, comme un des douze grands Dieux, à la Balance, avec laquelle la Couronne Boréale se lève. D'autres disent, que Bacchus étant venu en Crète chez Minos, pour jouir des faveurs d'Ariadne, il lui fit présent de cette Couronne, dont l'éclat la séduisit, et la fit consentir à accorder ses faveurs à Bacchus. On dit, que Vulcain l'avoit composée d'or et de pierres précieuses de l'Inde, dont le brillant servit à éclairer Thésée, dans les sentiers obscurs du Labyrinthe. On dit aussi, que ce sont les cheveux de cette Princesse, que l'on voit près de la queue du Lion (3). Elle a neuf Etoiles posées circulairement, dont trois sont très-brillantes, près de la tête du Serpent. Ceux-ci en font une Couronne de lierre. Ils disent, que c'est celle que portoit Bacchus, et qu'il quitta et plaça aux Cieux, après la mort d'Ariadne, pour être un monument de ce malheur (4). Ceux-là en font un monument de son hymen avec Bacchus. Certains auteurs (5) la font de laurier, d'autres de myrte, d'autres de lierre avec sa grappe (6), ceux-ci radiée, ceux-là de mélilot (7), ou de la même plante, qu'étoit composée celle qu'Isis trouva sur le bord de la mer, en cherchant Osiris, qu'elle venoit de perdre (8). Voilà quelles sont les traditions Crétoises. Voici celles d'Argos. On dit que Bacchus, ayant obtenu de son père de ramener des enfers Sémélé sa mère, vint dans l'Argolide, cherchant un lieu, par où il pût descendre au séjour de Pluton. Il rencontra un certain Hypolipnus, qui lui en marqua la route ; c'est celui que d'autres nomment Prosymnus. Mais son guide exigea de lui une promesse, qui ne fait point honneur à ses mœurs, ni à celles du Dieu qui la lui fit. Bacchus, avant de descendre, déposa sa Couronne dans la constellation appelée *Stephanos*; il ne voulut pas l'emporter avec lui, dans la crainte qu'elle

(1) Hygin. l. 2, c. 6. Germ. c. 4. Eratosth. c. 5. Theon, p. 115. Apollonius Argon. l. 3, v. 997.
(2) Hygin. ibid.
(3) Eratosth. c. 6. Germ. c. 4.
(4) Theon, p. 115.
(5) Layer, t. 6.
(6) Theon, ibid.
(7) Photius Cod. 190.
(8) Plut. de Iside, p. 356.

qu'elle ne fût souillée dans l'empire des morts. Après qu'il eut ramené sa mère, il plaça aux Cieux sa Couronne, pour y perpétuer le souvenir de son nom.

Il est à propos de remarquer ici, que Bacchus est le Soleil; et que sa descente aux Enfers est son passage aux signes inférieurs; ce qui arrive, lorsqu'il s'unit au Serpent d'Automne, sur lequel est placée la Couronne Boréale, *Schemali* (1), dont peut-être on a fait Sémélé; à moins que Sémélé ne soit, comme nous l'avons pensé, une des Hyades, Thyonè, fille de Cadmus, comme Sémélé, et une des Nymphes Hyades. Ces Etoiles reparoissent le soir à l'Orient, au coucher du Soleil en Automne, lorsqu'il s'unit à la Couronne Boréale, et qu'elle devance le matin son char.

La Couronne Boréale précède aux Cieux l'Hercule *Ingeniculus*, connu sous le nom de Thésée (2); aussi l'appelle-t-on la Couronne de Thésée, et elle est placée à côté de lui. C'est elle qui le tira du Labyrinthe, et qui le ramena à la lumière, comme la Couronne ramène tous les jours Hercule sur l'Horizon. On rapporte, dit Hygin, que Thésée étant venu en Crète chez Minos, accompagné de six autres jeunes gens et de sept filles, Minos chercha à faire violence à une d'elles, Péribœa, qui étoit d'une éclatante beauté. Thésée dit, qu'en qualité de fils de Neptune, il croyoit devoir s'y opposer, et défendre cette jeune fille contre la brutalité du tyran. Minos lui contesta son titre de fils de Neptune, et pour l'obliger à le prouver, il tira de son doigt un anneau d'or, qu'il jeta dans la mer; en ordonnant à Thésée d'aller le chercher, s'il vouloit qu'on le crût fils de Neptune. Il ajouta, que pour lui, il ne lui seroit pas difficile de prouver, qu'il étoit fils de Jupiter; et en effet, à sa prière, ce Dieu fit aussitôt briller des éclairs et gronder son tonnerre, pour annoncer qu'il l'avouoit pour son fils. Thésée, sans rien répondre, se précipita au fond des flots, où il fut reçu par une foule de dauphins, qui le conduisirent aux grottes humides des Néréides, lesquelles lui remirent l'anneau de Minos, et une Couronne de diamans très-brillans, dont Vénus avoit fait présent à Thétis, pour ses noces. C'est cette Couronne, que Thésée donna en présent à Ariadne, dont son courage et ses hauts exploits lui avoient mérité la main. Elle fut dans la suite placée aux Cieux par Bacchus, après la mort d'Ariadne.

Le sens de cette fiction n'est pas difficile à saisir, quand on sait, que la Couronne Boréale descend au sein des flots, avant l'*Ingeniculus*, Thésée; que celui-ci s'y précipite aussitôt après elle, et qu'il reparoît ensuite à l'Orient, précédé de la Couronne, qu'il semble rapporter avec lui. Dans la fable du Labyrinthe, c'est elle qui guide et qui conduit Thésée; dans celle-ci, c'est Thésée, qui se précipite après elle dans la mer, comme pour aller la chercher, et qui la ramène ensuite sur la terre ou sur l'Horizon. Quelques auteurs font Ariadne fille de Pasiphaë (3), ou de la Pleïade placée sur le Taureau céleste, laquelle, par son coucher, fait lever le Serpent, sur lequel est placée la Couronne. Cette filiation a lieu aussi dans les amours de Jupiter avec Cérès, dont naît Proserpine, à laquelle son père s'accouple également, sous la forme du Serpent; d'où naît ensuite le Taureau, fameux dans les amours de Pasiphaë. Bacchus donna à la fille de Pasiphaë, ou à Ariadne, ajoute Hygin (4), le nom de *Libera*, qui est le nom de Proserpine. C'est aussi le nom, que lui donne Ovide dans ses Fastes, où il raconte l'aventure d'Ariadne, et les motifs, qui firent consacrer aux Cieux sa Couronne (5). Ariadne, dans

(1) Cæs. c. 12, p. 140.
(2) Hygin. l. 2, c. 6—7. Arat. v. 71.
(3) Hygin. Fab. 224. Apoll. Arg. l. 3, v. 997.
(4) Hygin. ibid.
(5) Ovid. Fast. l. 3, v. 459—512.

le discours où elle se plaint de Bacchus, rappelle les amours de Pasiphaë sa mère pour un Taureau, et elle dit, qu'à plus juste titre, elle a pu être elle-même éprise de la beauté des cornes, qui ornent le front de Bacchus (1). C'est alors que Bacchus, qui caché derrière elle l'écoutoit, l'embrasse, sèche ses larmes, et l'enlève aux Cieux, où il place sa Couronne, et où elle prend le nom de *Libera*, comme Bacchus celui de *Liber*. Cette dénomination nous mène naturellement à une dissertation sur Proserpine, *Libera*, épouse de Pluton. Nous en avons déjà fait imprimer quelques essais, dans l'Astronomie de Lalande. Nous rappelerons ici ce que nous en avons dit, comme pouvant faire suite à notre article *Pluton* (2).

Proserpine.

Au-dessus du Serpent est une belle constellation, qui lui sert comme de couronne, et qu'on appelle en Astronomie Couronne boréale, et Couronne d'Ariadne. Ce nom est rendu en Chaldéen par celui de *Phertsephon*, prononcé le plus souvent *Persephone* par les Grecs, et c'est le nom de Proserpine. Nos livres d'Astronomie n'ont conservé que la moitié du nom, c'est-à-dire, *Pher*, *corona*. Mais en y ajoutant l'adjectif, *Tsephon*, ou *Sephon*, *borealis*, il en résulte nécessairement *Phersephon*, et c'est le nom de Proserpine dans les Argonautiques d'Orphée, et dans Denis d'Halycarnasse (3). Le nom *Sephon* entre aussi dans la composition du mot *Béel Sephon*, ou Dieu du Nord, nom de l'astre Génie, qui veille sur le Nord, et de *Sephon*. Elle porte encore chez les Arabes l'épithète de *Phecca* et *Phetta* (4), que Grotius traduit par *soluta*. Cette épithète jointe au nom *Pher*, couronne, nous donne également *Pherephatta*, *corona soluta*, le *flos solutus* de Schikardus, nom de la Couronne boréale en Astronomie, et autre nom de Proserpine chez les Grecs, qui nomment cette Déesse, tantôt *Phersephone*, tantôt *Pherephatta*.

Ces deux noms, que les Grecs donnoient à leur Persephone, sont donc encore des noms, que la Couronne boréale porte dans les livres d'Astronomie. Les Latins l'appeloient *Libera*, nom qui a beaucoup de rapport avec *Alpheta* ou *Soluta*, et *Proserpina*, qui vient non pas de *Proserpere*, comme l'a cru Varron (5), mais de *Præ-Serpens*, c'est-à-dire, *Ante-Serpens*, celle qui précède le Serpent, parce qu'effectivement elle précède immédiatement le Serpent, sur lequel elle est placée, et qu'elle semble annoncer à son lever. C'est ainsi que le petit Chien, qui précède le lever du grand, s'appelle en grec *Procyon*, et en latin *Ante-canis* et *Præ-canis* (6). Les étymologies que nous donnons ici sont toutes littérales, et forment un accord assez parfait entr'elles, pour qu'on ne puisse douter, que les différentes dénominations de la Couronne boréale aient donné lieu aux divers noms de Proserpine, chez les Grecs et chez les Latins. Néanmoins ce n'est pas sur ce fondement, que nous établissons notre Théorie sur Proserpine. Il nous faut montrer, par notre méthode ordinaire, que cette Couronne est celle de Proserpine, parce qu'elle explique tout ce qu'ont dit les anciens sur Proserpine, et même les choses les plus disparates.

On sait que Proserpine étoit fille de Cérès. Dans notre système, les filiations des Génies étoiles sont la plûpart fondées sur la succession des levers et des couchers. Cette clef, qui nous a déjà servi si utilement dans tant de fables, nous sert encore à expliquer la filia-

(1) Ibid. v. 500.
(2) Ci-dess. t. 2, c. 14, p. 165.
(3) Dionys. Halyc. p. 173.
(4) Ricciol. p. 127. Ulug-Beigh, p. 22. Hyd. Comm. p. 16. Tab Alph. p. 216.
(5) Varro de Ling. Lat. l. 4.
(6) Germ. c. 33. Hygin. l. 2, c. 37. Tab. Alphon. p. 209.

tion de Proserpine. La Couronne boréale, quej'appelle celle de Proserpine, se lève immédiatement à la suite de la Vierge et de son épi, et ce signe est censé lui donner la naissance, et la ramener sur l'Horizon. Mais la Vierge, en Astronomie, porte le nom de Cérès et de *Spicifera*. Hygin nous dit de cette constellation, qu'on la nomma Cérès. Germanicus César l'appelle aussi Cérès. Enfin, dans l'horoscope, que le vieux Astreus tire de Cérès et de Proserpine, il dit à Cérès, qu'elle est désignée dans les cieux par la Vierge et par son épi (1), et que l'ascension de ce signe annonce Cérès, qui présidera aux moissons. Il est donc assez vraisemblable, que la filiation de Persephone, et son union à Cérès, sont fondées entièrement sur les aspects et la succession des levers, dont l'un produit toujours celui de l'autre. Elle suit de si près la Vierge, que Manilius les unit ensemble dans leur ascension, et fait lever la Couronne, avec les quinze derniers degrés de la Vierge céleste ; ce qui peut avoir lieu vers le quarantième degré de latitude septentrionale (2).

Voilà donc déjà un des traits de Persephone, qui convient parfaitement à la Couronne boréale.

En Phénicie et en Egypte, elle ne se levoit qu'avec les dernières Etoiles de la Vierge, et avec les premiers degrés de la Balance, signe sur lequel elle est placée ; et lorsque le Soleil parcouroit ce signe, elle étoit alors en conjonction avec cet astre, et se levoit Cosmiquement (3). C'étoit précisément dans ce temps, que se célébroient les grands mystères de ces Déesses, lorsque la Vierge finissoit de se lever Héliaquement, ou sous la Balance : *Circà Librae signum, Cereri ac Proserpinae augusta illa et arcana mysteria instaurari solent* (4).

On a trouvé à Rome une statue, sur la ceinture de laquelle est représenté l'enlèvement de Proserpine (5). Cette Déesse, et le char qui l'enlève, sont placés sur un bas-relief, où sont tracés les douze signes du Zodiaque, et la place, qu'elle y occupe avec son char, répond à la Vierge et à la Balance, c'est-à-dire, qu'elle répond aux mêmes signes, auxquels elle répond dans le Ciel. On y voit aussi, près du char, sur le signe suivant, un Hercule armé de sa massue : et il est impossible d'y méconnoître l'Hercule céleste, placé pareillement dans les Cieux à côté de la Couronne boréale, à laquelle il est uni sous le nom de Thésée : aussi elle porte le nom de Couronne de Thésée, qui figure comme un des acteurs de cet enlèvement, dans la fable de Thésée et de Pirithoüs (6).

Peu de jours après que le Soleil étoit arrivé à la constellation du Scorpion, la Couronne Boréale, le Serpentaire et son Serpent, se couchoient Héliaquement, descendoient au sein des flots de la mer d'Hespérie, et disparoissoient, aux yeux d'un Phénicien, sur la Sicile. C'est précisément où l'on plaçoit la scène de son enlèvement. Orphée même suppose, que Pluton l'enleva le soir (7) à travers la mer, ou à travers l'Océan ; et le même auteur fixe en automne ses noces avec le Dieu des Enfers, *Autumnalis desponsata* (8). Aussi étoit-ce en Octobre, qu'on célébroit la fête de l'enlèvement de Proserpine, au lever du soir du Taureau céleste, auquel ce mariage avec Jupiter-Serpent donne naissance. Le Taureau se levoit en effet au coucher du Serpent, et de la Couronne (9). C'étoit alors que se couchoit la Couronne, au lever du soir du Taureau, dont les Pleïades, *Vergiliæ*, font partie.

(1) Nonnus Dionys. l. 6, v. 102.
(2) Manil. l. 5, v. 249.
(3) Theon, p. 169.
(4) Julian. Orat. 5.
(5) Aleand. Jun. et Montfauc. t. 1, pl. 41, fig. 1.
(6) Cedren. p. 81.
(7) Jul. Firmic. de Prof. Relig. 17.
(8) Orph. Hym. in Pherseph. Poet. Græc.
(9) Plut. de Isid. p. 378.

C'étoit au commencement des semailles, auxquelles Proserpine présidoit, au lever du Taureau et des Pleïades, qui, dans le calendrier rural, fixoient cette époque importante (1). Diodore de Sicile (2) nous dit aussi, que la recherche de Cérès se célébroit au temps des semailles.

Théon unit dans leurs aspects la Couronne boréale, et la queue du Taureau, ou les Pleïades (3), et il fait lever la moitié de la Couronne avec la Balance.

Peu de jours auparavant, la Couronne précédoit le char du Soleil, et fixoit, par son lever Héliaque, le passage de cet astre dans les signes inférieurs (4), et le commencement du règne de la nuit et de l'empire de Pluton. Elle étoit donc alors comme le génie des signes inférieurs, auxquels elle présidoit conjointement avec le Serpent. Voilà pourquoi elle étoit regardée comme la Reine du Tartare, ou de l'Hémisphère inférieur, et de nos Antipodes : aussi Macrobe dit-il : *Physici, terræ superius Hemisphærium, cujus partem incolimus, Veneris appellatione coluerunt : inferius vero Hemisphærium terræ Proserpinam vocaverunt. Ergo apud Assyrios sive Phœnices, lugens inducitur Venus, quod sol annuo gressu, per duodecim signorum ordinem pergens, partem quoque Hemisphærii inferioris ingreditur, quia de duodecim signis Zodiaci, sex superiora, sex inferiora censentur; et cùm est in inferioribus, et ideo breviores dies facit, lugere creditur Dea, tanquam sole raptu mortis temporalis a Proserpinâ retento* (5). Voilà pourquoi Proserpine portoit le nom de *Juno infera*. On sait également, que l'oracle de Claros donne le titre de *Jupiter inferus*, ou d'*Adès*, au Soleil, lorsqu'il parcourt les signes inférieurs. Ainsi l'union de la Couronne avec le Soleil, lorsqu'il passe dans le règne inférieur, et qu'il va échauffer le côté du Pôle qui est sous nos pieds, est aussi naturelle, que celle de Proserpine avec le Roi du Tartare ; car par Pluton l'on doit entendre le Soleil, peint avec les formes d'Ophiuchus et de son Serpent, comme nous l'avons prouvé ci-dessus.

Dans le calendrier rural, cette constellation déterminoit le temps des semailles, auxquelles elle présidoit, et on l'invoquoit comme le génie dépositaire de la force germinatrice, qui se développe dans le sein de la terre. Ce rapport à la terre et à la végétation obscure, qui s'opère alors dans son sein, lui fit donner l'épithète de *Chtonia*, ou de Terrestre, qui lui étoit commune avec Pluton : *Genitabilem et alendo aptum spiritum Stoïci de sacris disputando Dionysum nominant . . . Cererem vero et Proserpinam spiritum per terram et fruges permeantem* (6). Cicéron, en parlant de ceux qui définissoient leurs Dieux d'une manière incomplète, en ne considérant qu'un attribut particulier, et une de leurs fonctions principales, nous dit : *Pluto Proserpinam rapuit, quae* Περσεφονη *græcè nominatur, quam frugum semen esse volunt* (7). Porphyre nous en donne une idée encore plus juste : *Proserpina omnium ex semente nascentium præses* (8). Augustin, nous développant les idées Théologiques des anciens sur Proserpine, nous dit d'après Varron (9) : *In Cereris sacris prædicantur illa Eleusinia, quæ apud Athenienses nobilissima fuerunt, de quibus Varro nihil interpretatur, nisi quod attinet ad frumentum, quod Ceres invenit, et Proserpinam quam rapiente Orco prodidit, et hanc ipsam dicit significare fœcunditatem semi-*

(1) Theon, p. 135.
(2) Diod. Sic. l. 5.
(3) Theon, p. 169.
(4) Columell. l. 11, c. 2, p. 431.
(5) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(6) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 26.
(7) Cicer. ibid.
(8) Porphyr. de Ant. Nymph.
(9) August. de Civ. Dei, l. 7.

num . . . Dicit deindè multa in ejus mysteriis tradi, quæ nisi ad frumenti inventionem non pertineant. Il dit ailleurs, *Proserpinam Deam existimatam frumentis germinantibus ;* et dans un autre endroit : *Eam esse terræ inferiorem partem :* deux traditions qui se concilient dans notre Théorie.

Eusèbe donne aussi une explication fort approchante de la nôtre (1). *Proserpina seminum virtus est : Pluto vero Sol, qui tempore hyemis remotiorem mundi partem perlustrat. Idcirco raptam ab eo Proserpinam dicunt, quam Ceres sub terrâ latentem quæritat.* C'est bien là notre système, qui fait de Pluton le Soleil peint avec les attributs de la constellation, dans laquelle le Soleil se trouve en automne, et qui par son coucher, accompagné de celui de la Couronne, fixe l'époque, où il va éclairer l'hémisphère inférieur, les régions australes et le Pôle. *Quem sub pedibus Styx atra videt manesque profundi* (2).

Proserpine, qui, par son lever Héliaque, déterminoit le passage du Soleil aux régions australes, et à l'Hémisphère inférieur, déterminoit six mois après, par son lever du soir, le retour de cet astre vers nos régions, lorsque l'astre du jour ramenoit la lumière dans nos climats. Ovide fixe ce lever (3), au huit des Ides de Mars, quatorze jours, ou une demi-lunaison, avant l'arrivée du Soleil au Belier. Alors la Couronne présidoit à l'Hémisphère supérieur, ou Boréal, règne de la lumière, et fixoit les moissons Egyptiennes, qui se font à cette époque. De-là cette fable, qui suppose qu'elle étoit six mois aux Enfers, et six mois dans le Ciel, avec Cérès sa mère. Il devoit donc y avoir deux fêtes de Proserpine, l'une au Printemps, l'autre en automne. Aussi l'Empereur Julien les distingue bien (4) ; et il appelle les unes celles du Belier, et les autres celles de la Balance. *Sanè mysteria bis in honorem Cereris Athenienses celebrant. Primum parva illa mysteria cùm Sol Arietem pervadit ; majora cùm in Chelis versatur.* Il ajoute, que ces dernières étoient des fêtes lugubres, de deuil, d'abstinence. Plutarque en dit autant, et Phornutus, opposant entre elles ces fêtes, dit à-peu-près la même chose : *Proserpinam omnium abstinentiâ colant. Nam jejunabant in honorem Cereris . . . Nam quum aliquando rei frumentariæ penuriam immitteret Dea, post sementem propriis usibus detraxerunt quiddam, ut seminandi tempore festum Deæ celebrarent. At verno tempore Deæ virentem herbam cum lusu et gaudio sacrificant, videntes illam vigorem immittere segeti et abundantiæ spem protendere.* Salluste le Philosophe oppose aussi les fêtes lugubres d'automne, célébrées en honneur de Cérès, aux fêtes agréables du printemps.

Les habitans de l'Ile de Naxe avoient également deux fêtes d'Ariadne, l'une en Septembre, qui étoit une fête de deuil, et l'autre gaie, vraisemblablement celle du printemps (5). Or, l'Ariadne des habitans de Naxe est la Proserpine des Grecs, et les fêtes célébrées dans le même temps avoient pour commun fondement la même apparence astronomique.

Un trait de la vie de Proserpine, qui présente en apparence les absurdités les plus étranges, s'explique de la manière la plus simple par l'Astronomie. Jupiter, amoureux de Cérès, ne trouve d'autre moyen pour obtenir ses faveurs, que de se métamorphoser en Taureau. Sous cette forme, il trompe la Déesse : elle s'irrite de sa témérité. Pour l'appaiser, elle lui présente les testicules d'un Belier, qu'il a coupés, et lui fait croire qu'il s'est mutilé lui-même. De cette union naît Proserpine. Jupiter en devient amoureux ensuite, et s'unit à elle sous la forme

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3.
(2) Virg. Georg. l. 1, v. 241.
(3) Ovid. Fast. l. 3, v. 459.
(4) Julian. Orat. 9.
(5) Plut. vit. Thesei.

d'un grand Serpent. De ce mariage naquit un Taureau ; de manière qu'on donnoit aux initiés dans les mystères de Cérès cette énigme mystérieuse : « Le » Taureau engendre le Serpent, et le » Serpent à son tour engendre le Tau» reau. » Clément d'Alexandrie, Eusèbe, Arnobe (1), Athénagore (2), et Tatien (3), rapportent tous cette doctrine secrète des initiations, qu'ils regardent comme l'opinion la plus monstrueuse en fait de religion. C'est en effet l'idée qu'elle présente au premier aspect.

Mais cette Théologie monstrueuse reçoit un sens dans notre Théorie, et l'explication qui en résulte jette un jour nouveau sur les mystères anciens.

Nous avons dit, que la Couronne boréale se levoit Acroniquement, ou le soir, au printemps, lorsque le Soleil approchoit de la constellation du Belier. Cette époque importante étoit fixée, le matin, par le coucher de la Vierge ou de la Cérès céleste, et le soir, par celui du Taureau, qui se couchoit au même endroit qu'elle, et qui donnoit par là naissance à la Couronne et au Serpent, qui montoient alors sur l'Horizon. C'est cette phase astronomique, qui, arrivant près du Belier, donna lieu à l'Allégorie de l'union de Jupiter Taureau fécondant Cérès, et jetant dans son sein le symbole actif de la fécondité, qu'il emprunte du Bélier, d'où naît ensuite *Puella florida*, dont il devient amoureux. En effet, six mois après, le Soleil arrive vers les dernières Etoiles de la Balance, et s'unit alors à Persephone, qui se lève Héliaquement avec le Serpent céleste placé au-dessous. Ils montent ensemble et se trouvent ensemble encore le soir à l'Horizon Occidental, et par leur coucher ils font lever le Taureau, qui, six mois auparavant, par son coucher, les faisoit lever. C'est cette apparence Astronomique, et cette succession alternative des levers et des couchers de ces constellations opposées, qui sont exprimées dans ce vers mystérieux :

Taurus Draconem genuit, et Taurum Draco.

C'est ce Taureau, fils de Proserpine et de Jupiter Serpent, que les anciens honoroient, sous le nom de Bacchus *Zagreus*, Génie élevé par les Hyades ou par les Etoiles du Taureau céleste, qu'on peignoit avec des cornes de Bœuf, dont on faisoit le Dieu du labourage, et en honneur duquel étoient instituées les fêtes *Sabazia*. En effet, le plus ancien Bacchus, suivant Cicéron, étoit fils de Jupiter et de la belle Persephone (4) : *Dionysios multos habemus, primum è Jove et Proserpinâ*. Diodore de Sicile prétend, que c'étoit le second Bacchus : « Suivant les Mythologues, » dit cet Auteur, le second Bacchus » naquit de Jupiter et de Proserpine. » Ce fut lui qui attela les Bœufs à la » charrue . . . . ; les peintres et les sculp» teurs le peignent avec des cornes ». Et dans un autre endroit, il dit encore : « Quelques-uns prétendent, qu'il » y a eu un Bacchus beaucoup plus » ancien que celui des Grecs, et qui » naquit de Jupiter et de Proserpine. » Certains Auteurs lui donnent le nom » de Sabazius : on ne lui offre des sa» crifices que la nuit ; ce fut lui qui » attela les Bœufs à la charrue, et fa» cilita les semailles ». Les Chinois ont aussi leur Chin-nong, Prince à tête de Bœuf, et aux yeux de Serpent, qui inventa la charrue : c'est l'Osiris Egyptien, aux cornes de Taureau, qui inventa aussi le labourage.

Ce fils du Serpent et de Proserpine est le Taureau céleste, mais considéré à son lever d'Automne, époque du labourage et des semailles, qui se faisoient, nous dit Plutarque, au lever des Pléïades, lorsqu'on pleuroit la disparition de Proserpine, ou, suivant nous, au coucher de la Couronne et du Serpent.

(1) Arnob. l. 5.
(2) Athenag. Lig. p. 77.
(3) Tat. Contr. Gent. p. 148.
(4) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 23.

Le Taureau alors passoit dans l'hémisphère obscur, et la pleine lune des semailles arrivoit dans ce signe; aussi il portoit le nom de *Nyctileus*, ou de Bacchus nocturne. On le fêtoit la nuit, et un Bœuf noir étoit son symbole. Ses rapports à la terre et aux semailles lui firent aussi donner le nom de *Chtonios* ou de Terrestre, comme à Proserpine et à Pluton. Cet aspect avec la Couronne ou avec Proserpine en Automne étoit marqué par l'immolation d'un Bœuf noir. Les habitans de Cyzique, dit Plutarque (1), immoloient un Bœuf noir à Proserpine. Les Egyptiens avoient aussi leur Vénus ténébreuse, dont une Vache noire étoit le symbole, et ils lui donnoient le nom d'*Athor*. On la promenoit en Egypte, dans le deuil de la mort d'Osiris, et dans le temps où, suivant Plutarque, on pleuroit en Béotie la disparition de Proserpine.

Nonnus dit précisément, que Jupiter s'étoit métamorphosé en Serpent, lorsqu'il féconda Proserpine et qu'il la rendit mère de Bacchus *Zagreus*, ou de l'ancien Bacchus (2); et la position du Ciel, que le vieux Astrée établit au moment de cette conjonction, est celle que nous donne le globe, à l'instant du coucher de la Couronne, et sur laquelle nous établissons toute notre théorie de l'enlèvement, ou de la disparition de Proserpine. Voici quel est l'état de la Sphère, au coucher Héliaque de la Constellation de la Couronne et du Serpent, qui l'accompagne. A l'Horizon oriental, est le Taureau céleste, signe consacré à la planète de Vénus; au Méridien, le Verseau consacré à Saturne; à l'Horizon occidental, le Scorpion consacré à la planète de Mars; et au Méridien inférieur, le Lion, signe consacré au Soleil. Voilà les quatre points cardinaux des déterminations astrologiques, ou ceux que l'on observoit, en tirant l'horoscope; et ce sont ici les signes des quatre Planètes, qu'Astrée considère, pour fixer le moment, où le ravisseur de Proserpine trompera la vigilance de Cérès.

Le Poète suppose d'abord, que Jupiter médite de donner naissance à un nouveau Bacchus, qui soit l'image de l'ancien Bacchus Tauriforme; du Bacchus *Zagreus*, fils de Jupiter Serpent et de Proserpine. A cette occasion, il peint la jeune Proserpine sous les traits les plus charmans, et inspirant l'amour à tous les Dieux. Jupiter, sur-tout, est épris de ses charmes, et la préfère à toutes les Déesses. Cérès alarmée, et craignant pour l'honneur de sa fille, va consulter le devin Astrée, occupé à tracer des figures astrologiques. Le jeune Lucifer annonce la Déesse: l'Astrologue va au-devant d'elle, et son fils Hespérus les introduit dans un appartement, où les vents, fils d'Astrée, lui présentent le Nectar, qu'elle accepte avec peine. Après le festin, Cérès consulte Astrée, qui fait apporter par Astérion son globe céleste. Il le fait mouvoir sur son axe, et porte ses yeux sur le Zodiaque, pour y considérer les aspects des Planètes et des fixes. Si, à la place des Planètes qu'il désigne, les seules qui entrent dans son horoscope, et dont il étoit aussi difficile à Nonnus qu'à nous de fixer la position, au moment du rapt de Proserpine, on substitue les signes des Planètes, qui ont une place constante et des rapports connus, et que Nonnus lui-même, quelques vers plus loin, distribue, comme nous, dans le Zodiaque, on a l'état du Ciel, en Automne, au coucher Héliaque de la Couronne, à la pleine lune du Taureau. Le Scorpion, signe consacré à Mars, est au couchant, en aspect avec le Taureau de Vénus, et il a à côté de lui, un peu au-dessus, le Serpent céleste, dont Jupiter prend la forme, pour obtenir les faveurs de la belle Persephone, qui se couche avec lui. Le Poète désigne par *centrum sub-*

(1) Plut. vitâ Luculli.

(2) Nonn. Dionys. l. 6, v. 74.

terrâneum le Méridien inférieur, occupé par le signe du Lion, qui étoit consacré au Soleil, comme le reconnoît lui-même Nonnus, lorsqu'il nous peint Jupiter rétablissant l'harmonie des Cieux, après l'incendie et le déluge de l'univers (1).

Il place Mars au Scorpion, en aspect avec le Taureau, siége de Vénus, et il le met au couchant, dans son horoscope, place qu'occupe effectivement alors le Scorpion céleste.

Le Poète place Saturne au Capricorne; mais on sait, que la série recommence ensuite, et qu'il préside également au Verseau; et l'épithète d'*Aquosus* ou d'*Imbrifer*, qu'il donne, dans son horoscope, à Saturne, convient bien à ce signe, et désigne la maison de Saturne, par où passe le Méridien.

Enfin, la circonstance du Serpent céleste, qui se trouve au couchant avec Mars ou avec le Scorpion, fixe incontestablement la position du Ciel, et un coucher ou *concubitus Serpentis et Persephones*. Aussi, dans les monumens anciens, qui représentent l'enlèvement de cette Déesse, on voit un Serpent sous les pieds des chevaux, symbole visible du Serpent céleste (2).

Le Poète continue son récit, et nous dit, que Cérès, alarmée de cette réponse, attelle ses Dragons à son char; qu'elle s'en va avec sa fille vers la mer Adriatique, et jusqu'en Sicile: que là elle cache sa fille dans un antre, et qu'elle en confie la garde à ses Dragons. Il est aisé de voir, par l'inspection d'un globe, que la Cérès céleste ne se lève jamais sans ses Dragons. L'Hydre de Lerne, placée à côté d'elle, précède son char et l'accompagne toujours, monte sur l'Horizon, et finit de se coucher avec elle. Le Serpent d'Ophiuchus suit de près son lever et son coucher.

On nous peint ensuite la jeune Persephone, qui file et brode dans sa retraite, lorsque Jupiter, se métamorphosant en Serpent, assoupit ses gardiens, et pénétrant dans ce sombre asile, la rend mère de Jupiter *Zagreus* aux cornes de Taureau.

Ce Dieu ne vécut pas long-temps, et fut mis en pièces par les Titans: mais, dans ce court espace de vie, il subit diverses métamorphoses, tantôt portant l'Egide de Jupiter, tantôt prenant la forme de l'enfant, tantôt celle du vieillard, tantôt rugissant sous la figure du Lion, tantôt hennissant sous celle du Cheval, tantôt sifflant sous la forme tortueuse du Serpent, tantôt tigre furieux, souvent Taureau indomptable, c'est-à-dire, en un mot, subissant toutes les métamorphoses, qu'éprouvoit l'ame du monde, dans sa circulation périodique à travers les fixes, dont ses statues symboliques empruntoient les formes variées, qu'on lui donnoit dans les diverses saisons.

Tels étoient les dogmes théologiques, qu'on enseignoit dans les mystères de Bacchus, de Cérès et de Proserpine, dont toutes les fables sacrées contenoient des allégories relatives à l'action de l'ame du monde et à son influence sur la nature et la végétation, et aux voyages des ames.

Il en étoit de même des symboles mystérieux qu'on y employoit; tels que le Serpent d'or, qu'on faisoit couler dans le sein des Initiés, et qu'on retiroit par en bas, cérémonie dont il est aisé actuellement d'appercevoir le but allégorique.

Tel est le nom d'Heva ou Evan, qu'on répétoit dans ces mystères, et qui signifie Serpent femelle, comme le remarque très-bien Clément d'Alexandrie (3). Clément ajoute, que les pommes faisoient partie des attributs symboliques, exposés dans les mystères, et il cite, pour preuve, un vers d'Orphée, qui le prouve en effet. Ce monument,

(1) Nonn. Dionys. l. 6, v. 232.
(2) Ant. Expliq. t. 1, part. 1, p. 38.
(3) Clem. Alex. Protrept. p. 4.

que

que nous venons d'expliquer est dans Montfaucon (1).

Parmi ces différens emblêmes, il en étoit un, qui désignoit assez clairement la belle Constellation de Persephone : c'est la couronne, que portoit en pompe l'Hiérophante ou le Prêtre Stéphanophore. Le nom d'Anthesphores étoit donné à ces fêtes. Cette couronne et ces guirlandes étoient des symboles évidens de la Constellation, que l'on honoroit. On voit, dans tous les monumens qui représentent l'enlèvement de Proserpine, la corbeille de fleurs qui est renversée. Dans les Poèmes allégoriques, sur l'enlèvement de cette Déesse, on faisoit également allusion à la nature de l'emblême astronomique, en supposant que Proserpine s'occupoit à rassembler des fleurs et à composer des guirlandes, lorsque son ravisseur la surprit (2). Ces allusions étoient familières aux Prêtres Astronomes, et elles n'ont point échappé à Manilius. Le Poète Astrologue y tire l'horoscope de ceux qui naissent sous ce signe, et il nous dit, qu'ils aimeront les fleurs (3).

On voit, que les Poètes ont conservé précieusement cette circonstance des guirlandes et des fleurs, qui étoit comme le mot de l'énigme, et qui contenoit une allusion délicate à la Couronne céleste, appelée *Sertum* et *Corolla*. Claudien suppose même, que ce fut un stratagême de Vénus, pour faire tomber Persephone dans les filets de Pluton, et il y ajoute la circonstance de la Couronne : *Se ignara coronat*. A son exemple, les femmes, qui célébroient ces fêtes, cueilloient aussi des fleurs et se couronnoient, nous dit Strabon (4).

Enfin Ovide dit, en termes formels, que la Couronne Boréale, appelée autrement Couronne d'Ariadne, est la fameuse Proserpine des anciens, de manière que ce que nous prouvons, par notre système, se trouve confirmé par le témoignage de l'antiquité. Voici ce qu'il dit (5) :

Protinus aspicies venienti nocte Coronam
Gnossida : Theseo crimine facta Dea est.
Jam bene perjuro mutarat conjuge Bacchum,
Quæ dedit ingrato fila legenda viro.

Il suppose, qu'Ariadne se plaint des infidélités de son amant, et que Bacchus, qui l'écoutoit, l'embrasse pour la consoler, et la place dans les Astres, sous le nom de *Libera* ou de Proserpine :

Dixerat : audibat jamdudum verba querentis
Liber, et à tergo forte secutus erat.
Occupat amplexu, lacrymasque per oscula siccat,
Et pariter cœli summa petamus ait.
Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sume,
Jam tibi mutatæ Libera *nomen erit.*
Sintque tuæ tecum faciam monumenta coronæ,
Vulcanus Veneri quam dedit, illa tibi.
Dicta facit, gemmasque novem transformat in ignes ;
Aurea per stellas nunc micat illa novem.

Hygin et Lactance confirment la même tradition, sur le nom de *Libera*, donné à Ariadne (6).

Dans le beau monument, qui représente le mariage de Bacchus et d'Ariadne, un Faune, ou Dieu à cornes de Bouc, met la Couronne sur la tête d'Ariadne, et Bacchus tient dans sa main un Serpent, symbole visible du Serpent céleste, dont l'ame du monde ou Bacchus prenoit alors la forme, et auquel il s'unissoit, dans sa conjonction avec la Couronne Boréale : il étoit alors Bacchus Sarap (7). Hygin fait Ariadne ou *Libera* fille de la fameuse Pasiphaë, qui aima le Taureau des Constellations ou de la Pleïade placée sur ce Taureau. C'est, en d'autres termes, la filiation de Proserpine, qui naît des amours de Jupiter, métamorphosé en Taureau.

(1) Antiq. Expliq. t. 1, pl. 20, fig. 3.
(2) Ovid. Fast. l. 4, v. 425. Metam. l. 5. Fab. 11.
(3) Manil. l. 5, v. 254.
(4) Strab. l. 6, p. 256.
(5) Ovid. Fast. l. 3, v. 459.
(6) Hygin. Fab. 224. Lact. l. 1, c. 10.
(7) Antiq. Expliq. t. 1, pl. 150.

Ainsi *Libera* ou Perséphone est certainement ou une Constellation, ou la Lune unie à cette Constellation ; et les aventures de cette Déesse ne peuvent être, que des apparences astronomiques, de la nature de celles qui, suivant Chérémon, avoient pour objet le Soleil, la Lune, les Planètes, le Zodiaque et les astres en aspect avec eux ; fondement unique de toutes les fables sacrées. Il n'est donc point étonnant de voir Proserpine avec les douze signes, dans le monument, qui représente l'enlèvement de cette Déesse, et d'y trouver à ses côtés Hercule ou Thésée, comme il l'est dans la Sphère des Etoiles. Les Planètes durent également lui être unies, comme elles le sont aux autres astres Génies, soit à Bacchus, soit à Apollon, etc. Aussi les anciens disoient, que les Planètes formoient son cortége, et les appeloient *les Chiens de Proserpine* (1). La plûpart des Auteurs l'ont confondue avec la Lune, reine de la nuit et de la végétation, à laquelle elle étoit intimement unie, comme l'astre, qui présidoit aux signes inférieurs et à l'empire des ténèbres, et comme l'intelligence motrice de la Sphère lunaire.

Il sera donc aisé de la reconnoître encore, lorsque quittant les habits de la Déesse de la nuit, elle prend la parure de Vénus au Printemps. C'est ainsi qu'on pourra concilier tout ce que disoient d'elle les anciens, et expliquer le bel hymne d'Orphée à Proserpine, qui, sans cette clef, renferme des idées presque contradictoires : telles que celles de *Lucifera*, etc.

Vitæ datrix,
Quæ tenes inferni portas sub profunditatibus terræ,
Furiarum genitrix, subterraneorum Regina,
Temporum contextrix, LUCIFERA, ... *Fructibus florens,*
Lenè lucens, verna, palustribus gaudens auris,
Sacrum manifestans corpus, germinibus fructiferis
. . . . . *Autumnalis desponsata*
Vita et mors sola, Persephone, quæ fers omnia
Et omnia occidis.
Audi, beata Dea, et fructus reduc à terra.

On voit, qu'il suffit de la considérer dans la double époque, qu'elle fixoit par son lever et son coucher, et dans ses unions à la Lune pleine ou nouvelle, pour expliquer toutes les dénominations, et concilier deux idées aussi contraires, que celles de reine de la vie et de la mort.

Ainsi, sous quelque point de vue qu'on envisage l'histoire de Proserpine, soit qu'on cherche l'étymologie de ses différens noms, soit qu'on explique la théologie monstrueuse de sa naissance et de son hymen, et ses autres aventures, soit qu'on examine l'horoscope de son enlèvement ou de ses amours avec le Dieu Serpent, tout s'accorde à prouver, que Proserpine est la Constellation de la Couronne Boréale ou d'Ariadne ; ou au moins qu'elle est la Lune pleine ou nouvelle dans la Balance, en conjonction avec la Couronne d'Ariadne ; car il a existé, pour la Lune, la même confusion que pour le Soleil. On a donné souvent son nom à la Constellation, qui lui prêtoit ses attributs, comme le Soleil a donné son nom d'Hercule à la Constellation voisine de la Couronne.

Nonnus, dans ses Dionysiaques (2), a parlé assez au long des amours d'Ariadne et de Bacchus, et de la consécration, que ce Dieu fit aux Cieux de la belle Couronne d'Ariadne, pour y être un monument éternel de leurs amours. Comme ce morceau a été extrait dans notre chapitre sixième, sur les Dionysiaques, et sur Bacchus, nous y renvoyons le lecteur (3).

On donne à Ariadne les noms d'*Aridéla* (4), c'est-à-dire de très-claire. Peut-être le nom d'Ariadne, composé d'*Ari*, *fort*, et d'*Adné*, lumineuse, signifie-t-il la même chose. Aratus et Théon lui

(1) Porphyr. vit. Pythag.
(2) Nonnus, l. 48, v. 971 ; l. [illegible] 145 ; l. 47, v. 70.
(3) Ci-dess. t. 2, c. 6.
(4) Hesych.

donnent celui d'*Agaré*, d'*Agauos*, *Splendidus* (1).

On distingue sur-tout dans la Couronne une belle Etoile, au milieu du bord circulaire, qui la forme, et qui en est comme le nœud. Elle se nomme la Perle, *Margarita* (2), *Gemma, Margarita Coronae, Lucida Coronae, Pupilla.* Elle s'appelle aussi chez les Babyloniens, *Alpheta*, *Alphecca*, *Elepheta* (3), *Alphacca*, *Alphakako.*

Chez les Arabes, *Mumir*, *Munir*, *Malfelcare* (4), *Acliuschemali*, *Aclileuschemali*, *Achliluschemali* (5).

Chez les Hébreux, *Atarah*, *Itter*, *Pheer*, *Phaar.*

Chez les Grecs, *Stephanos* (6) *Prôtos* et *Boreios*, *Stephos*, *Stemma*,

Chez les Latins, *Corona*, *Corolla*, *Capitis insigne*, *Corona Ariadnea*, *Gnossia Corona*, dans Virgile (7); *Sertum* (8).

Abulmazar la nomme *Cœlum* (9); ailleurs elle est appelée *Parma*; ici *Oculus.* Ces noms viennent de sa rondeur.

Dans Ulug-Beigh, la luisante de la Couronne (10), est *Naïr al-phecca*, *Phecca.*

La Couronne elle-même, dit Hyde (11), se nomme chez les Arabes, *Aliclîl*, *Schemali*, ou simplement *Aliclil.*

Le vulgaire nomme ses sept Etoiles circulaires, *Kâse Shekèste*, *Scutella fracta*, *Kâschi dervishan*, *Scutella pauperum*, *Kasà-almasâkin*, *Kasàalsaâlik.* Le nom de *Naïr* et d'*Alphecca* (12), corrompu, a produit ceux de *Munir*, *Malfelcare*, *Elpheta*, etc. *Alpheta* (13), *Alpheva*, chez les Syro-Chaldéens; d'*Alphelia*, d'*Alfalca*, *Alfacca*, *Alfalta* (14). Deux des Etoiles voisines de *Phecca* se nomment *Alnasakân* et *Almusakân.*

La Couronne touche d'un côté l'épaule gauche du Bouvier, et de l'autre le talon droit de l'Hercule *Ingeniculus.* Elle se couche au lever du Cancer et du Lion, et se lève avec les Chèles et le Scorpion (15).

Columelle (16) fixe, au quatre des Nones de Juillet, le coucher du matin de la Couronne; au trois des Nones d'Octobre (17), le commencement de son lever, avec annonce de tempête; au huit des Ides d'octobre, le lever de la Luisante de la Couronne; au trois et à la veille des Ides, le lever total du matin de la Couronne : alors souffle le vent Auster, accompagné quelquefois de pluie.

Ovide (18) marque, au huit des Ides de Mars, un lever de la Couronne. C'est à cette occasion, qu'il rapporte ses amours avec Bacchus.

(1) Arat. v. 71. Theon, p. 15.
(2) Cæsius, c. 12, p. 140.
(3) Leopold.
(4) Nabod. Astrol. p. 204.
(5) Bay. tab. 6. Ricciol. p. 127. Kirk. p. 197.
(6) Hipparch. l. 1, c. 7. Arat. v. 71.
(7) Virg. Georg. l. 1. v. 222.
(8) Martian. Capell. l. 2, c. 1.
(9) Cæs. p. 140.
(10) Ulug-Beigh, p. 22.
(11) Hyde Comm. p. 16—17.
(12) Comm. sur Alfrag. p. 106.
(13) Tab. Alph. p. 208—216.
(14) Scalig. not in Sphær. Barb. p. 430.
(15) Hygin. l. 3, c. 4.
(16) Columell. l. 11, c. 2, p. 428.
(17) Ibid. p. 431.
(18) Fast. l. 3, v. 46.

DOUZIÈME.

L'HERCULE AGENOUILLÉ.

LA figure céleste, appelée *Engonasis* chez les Grecs (1), *Ingeniculus* chez les Latins, deux mots qui se traduisent par *agenouillé*, à cause de la position qu'elle a dans la Sphère, a été regardée par les anciens, comme celle d'Hercule, dont d'ailleurs elle a tous les attributs, tels que la massue, la peau de Lion, et la branche de pommes cueillies au jardin des Hespérides (2). Ce héros y paroît combattre et écraser sous son pied le terrible Dragon (3), qui gardoit l'arbre qui portoit ces pommes précieuses (4). Souvent il portoit un globe étoilé sur sa tête ; comme s'il se fût chargé du fardeau d'Atlas. D'autres fois, c'étoit un Hémisphère concave ou cadran solaire, que ses statues portoient (5).

Quelques auteurs ont placé, dans la constellation de l'*Ingeniculus* (6), Cetens, fils de Lycaon, père de Megisto, lequel semble pleurer le sort de sa fille, changée en Ourse. Car il est représenté agenouillé, les mains étendues (7) vers le Ciel, et comme suppliant (8) les Dieux de la lui rendre. Cette peinture étoit plutôt celle de Céphée.

Hegesianax (9) y voyoit Thésée à Trezène, soulevant avec effort l'énorme pierre, sous laquelle Egée, son père, avoit caché l'épée, qu'il devoit lui apporter à Athènes, pour se faire reconnoître comme son fils par ce trait de force. C'est pour cela, que la Lyre, placée à côté de l'*Ingeniculus*, s'appelle Lyre de Thésée, parce que ce héros, instruit dans tous les arts, avoit aussi cultivé la musique.

Quelques-uns plaçoient dans cette constellation Thamiris, que les Muses avoient frappé d'aveuglement, et qui étoit à genoux à leurs pieds. D'autres y voyoient Orphée, tué par les femmes Thraces, pour avoir porté un œil curieux dans les mystères de Bacchus.

Eschyle, dans la tragédie de Prométhée, prétend, que c'est Hercule combattant, non pas le Dragon des Hespérides, mais les Liguriens. Il dit, qu'après la conquête des Bœufs de Géryon, Hercule, revenant en Italie, traversa la Ligurie. Les Peuples de ce pays voulurent s'opposer à son passage, et lui ravir ses bœufs. Il fut forcé de se mesurer contre eux, et il en perça plusieurs de ses traits; mais ayant épuisé son carquois, il fut assailli par la foule de ces Barbares, qui le blessèrent. Il se mit à genoux, et pria Jupiter de le secourir. Ce Dieu, sensible à son malheur, fit pleuvoir une grêle de pierres, dont se servit Hercule contre ses ennemis, qu'il mit en fuite. Jupiter plaça aux Cieux l'image de ce héros, dans l'attitude où il étoit, en combattant.

Abulmazar, au second Décan des Gémeaux, place *Fistulator*, *Tenuelles*, et *Hercule* : mais on sait, que l'un

(1) Procl. c. 14. Tatian. p. 149. Eratosth. c. 4. Gemin. p. 7. Hipparch. l. 1, c. 2. Arat. v. 15. Theon, p. 169.
(2) Hyg l. 2, c. 7. Germ. c. 3. Eratosth. c. 3.
(3) Germ. ibid. Eratosth. c. 1.
(4) Cedren. t. 1, p. 18.
(5) Bay. tab. 7.
(6) Hygin. l. 2, c. 7.
(7) Germ. c. 3.
(8) Theon, p. 115.
(9) Hygin. ibid.

des Gémeaux étoit Hercule, et qu'on peignoit aussi l'autre avec une flûte.

On lui donna encore les noms de *Oclazôn*, *Corunêtos*, *Corunéphoros* (1), porte-massue. Nous le trouvons, sous ce nom, dans le premier travail de Thésée. C'est ce mot que les Latins ont rendu par *Claviger*, *Clavator*.

On le nomma aussi *Charops*, *Torvè intuens* (2), *Cernuator* (3).

Les Grecs l'appellent *Engonasis*, *Gnux*, *Eripôn*, *Oclazon*, agenouillé, courbé (4).

Les Latins le nomment *Ingeniculus*, *Procidens in genu*, *Genu prolapsus* (5), *Incurvatus in genu*, *genu flexus* (6), *Nixus*, *Nisus*, *Nessus*, toutes traductions des noms Grecs, qui signifient agenouillé, ou appuyé sur un genou.

On l'appelle aussi *Saltator* (7), *Aper*, *imago laboranti similis* (8), *Amphitryoniades*, *Heros Tirynthius*, *Oëtœus*, *Canopius*, *Puliceus*, *Callinicus*, *Mellus*, *Melon*, *Melicartus*, *Malica*, *Desanus*, *Desanès*, *Diodus*, *Palæmon*, *Maceris*. Chez les anciens Germains, *Almannus*; chez les Romains, *Sancus* (9). Il porta aussi les épithètes de *Trapezius*, de *Cubistès*, *in caput saltans*, *Polyplanctos*, *multis laboribus hinc et illinc agitatus*; de *Pataecus*, *Epipataecus*; de *Gignon* ou *Gigon* (10).

La Luisante de la tête se nomme *Râs al Gjâthi* (11), tête de l'agenouillé; on lit souvent par corruption *Rasaben* (12). C'est ainsi que la nomment les nouvelles tables Alphonsines (13). Les uns en ont fait *Rasol-gathii* (14). Les autres l'appellent *Ras-algethi* (15).

L'Etoile de l'épaule gauche se nomme *Rutilicum* par les Barbares (16). Celle qui paroît à la main gauche, d'autres disent au coude droit, s'appelle *Marsic* ou *Marfic*, *Reclinatorium*, et *Marficon Agcôna* et *Cubiton*, chez les Grecs (17).

Celle du coude droit, *Maasym*: celle de l'extrémité inférieure de la massue se nomme *Cateia*, ou *Caia* (18).

Les Arabes peignent, dans cette constellation, un Chameau avec son harnois (19).

Hercule se couche la tête la première (20), ayant l'air d'être suspendu par les pieds au cercle Arctique: il se relève les pieds les premiers; sa jambe reparoît avec la Balance; le milieu de son corps, avec le Scorpion, la main gauche et la tête, avec le Sagittaire; de manière à mettre trois signes dans la durée de son développement (21). Seroit-ce là l'origine de la fiction, sur les trois nuits, que mit Jupiter à donner naissance à Hercule?

L'*Ingeniculus* (22) est placé entre le cercle Arctique et le Tropique, et termine le cercle Arctique, par ses deux pieds et son genou droit. Les premiers doigts du pied droit touchent le cercle Polaire, et le pied gauche tout entier s'appuie sur la tête du Dragon; ses épaules soutiennent le Tropique d'été, qu'il touche de sa main droite. Sa main gauche se porte vers son genou gauche. Les quatre Etoiles de la main gauche forment ce qu'on appelle la peau

(1) Hyd. ibid.
(2) Ricciol. p. 126.
(3) Cæs. p. 154.
(4) Bay. tab. 7.
(5) Auson.
(6) Tab. Alph. p. 216.
(7) Gosselin. p. 5.
(8) Bay. tab. 7. Arat. v. 63—73. Tab. Alph. p. 208.
(9) Cæs. c. 15, p. 154—155.
(10) Cæs. ibid.
(11) Ulug-Beigh, p. 24.
(12) Hyd. Comm. p. 17.
(13) Tab. Alph. p. 216. Cæs. ibid. Scal. p. 431.
(14) Cæs. ibid.
(15) Bay. tab. 7.
(16) Bay. ibid. Cæs. p. 156.
(17) Cæs. ibid. Scalig. p. 431.
(18) Ricciol. p. 126. Cæs. ibid.
(19) Cæs. p. 156. Scalig. p. 440.
(20) Hygin. l. 3, c. 5.
(21) Theon, p. 169.
(22) Hyg. l. 3.

du Lion. A la main droite est une Etoile, qui est celle de la massue (1).

Il est des traditions, qui portent (2) que c'est Ixion, qui est figuré dans la constellation de l'*Ingeniculus*. Il y est représenté les bras attachés, en punition de la violence, qu'il vouloit faire à Junon. On sait, que cette Déesse, pour le tromper, substitua à sa place une nuée (3), qu'Ixion prit pour elle. De cette union naquirent les Centaures. Le Sagittaire effectivement se lève aux Cieux à la suite de l'*Ingeniculus* (4); et le Centaure, proprement dit, se lève en même-temps. La Couronne Australe, placée au pied du Centaure Sagittaire, se nomme Roue d'Ixion (5). Elle est dans la partie du Ciel inférieure, appelée les Enfers. C'est en achevant de se lever, qu'Ixion ou l'*Ingeniculus* la ramène sur l'Horizon; aussi disoit-on d'Ixion, qu'il rouloit sa roue aux Enfers (6).

Enfin il est des auteurs, qui ont cru que l'*Ingeniculus* étoit le fameux Prométhée (7), attaché sur le Caucase, à côté de son Vautour. Comme Hercule *Ingeniculus* se levoit le soir, à l'Equinoxe de Printemps, au moment où le feu *Ether* vient embraser la terre, et où le Soleil anime la matière fécondée par les pluies du Printemps, on dit que Prométhée avoit dérobé le feu *Ether*, qui anime la matière, et qui est principe de vie et de sensations, dans les animaux. Les hommes, dit Hygin (8), demandoient aux Dieux le feu, et ne savoient point le conserver. Ce fut Prométhée qui l'apporta sur la terre, et qui leur apprit à le garder sous la cendre. Pour l'en punir, Mercure, par ordre de Jupiter, l'attacha avec des cloux de fer sur le Caucase, et plaça près de lui un Aigle, qui lui rongeoit le foie, de manière que ce qui avoit été dévoré le jour, renaissoit la nuit, pour être rongé encore. Ce qu'on disoit de Prométhée, ou de la constellation, qui le soir par son lever annonçoit le Printemps, on le disoit aussi de Persée, ou de celle qui le matin, par son lever, annonçoit la même époque de la révolution annuelle, et qui précédoit le char du Soleil, comme Prométhée celui de la nuit. En effet on prétend, que ce fut Persée, qui fit descendre le feu céleste dans les Pyrées de la Perse, et qui apprit aux Mages à le garder (9). C'est à cette même époque du Printemps, que l'on faisoit le feu nouveau sur les autels de Vesta (10).

Les Arabes appellent l'Hercule céleste, *Algiethi* (11), *Alcheti* (12), *Elcheti*, *Elracha* (13), *Hala Rechabateh* (14).

Les Arabes, dit Hyde, dans son commentaire sur Ulug-Beigh (15), le nomment *Gjáthi ala Rucbatihi*, *Incumbens genibus*. On a souvent corrompu ce nom en d'autres, tels qu'*Elgiaziale Rulxbachei*. Les Perses le nomment *Berzánu Nisheste*, *Genubus insidens*. De-là peut être les noms de *Ternuelles* (16), *Sandès*, et *Zernuelles*, nom qui vient de *Zurna* ou *Zernai*, une flûte dorée; et *Sandès* viendra de *Zurnaizan*, *Fistulator*. La position d'Hercule près la Lyre a pu donner naissance à cette dénomination.

(1) Germ. c. 3. Eratosth. c. 4.
(2) Hyg. ibid.
(3) Fulg. Mythol. l. 2. Fab. 18. Hygin. Fab. 62.
(4) Theon, p. 169.
(5) Theon, p. 145.
(6) Hygin, Fab. 62.
(7) Hygin, l. 2, c. 7.
(8) Hyg. Fab. 144.
(9) Cedren. p. 23.
(10) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.
(11) Stoffl. p. 108—109. Bay. tab. 7.
(12) Alfrag. c. 22. Comm. p. 107.
(13) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 197.
(14) Comm. Alfrag. p. 106.
(15) Hyd. p. 17. Bay. tab. 7.
(16) Ricciol. p. 128. Bay. tab. 7.

TREIZIÈME.

LE SERPENTAIRE.

LA constellation du Serpentaire, nommée par les Grecs *Ophiuchus*, et par les Latins, *Anguitenens* (1), est placée sur le Scorpion, et représente un homme, qui tient de ses deux mains un Serpent, qui lui enveloppe le milieu du corps.

Les anciens Astrologues (2) le nomment Esculape.

On a vu effectivement, dans notre article Serapis, et Esculape, où nous parlons du Dieu Soleil, peint avec les formes du Serpent, que c'est cette constellation, qui nous sert à expliquer le culte d'Esculape, et son histoire merveilleuse, ainsi que la fable qui le fait naître des amours d'Apollon avec la Pleïade Coronis. C'est cet Esculape fameux par ses talens en médecine, qui ressuscitoit les morts, et qui rendit la vie au Cocher céleste, lequel se lève à son coucher, et qui est connu dans la fable, sous le nom d'Hippolyte, fils de Thésée (3). Jupiter irrité l'avoit frappé de sa foudre, lui et sa maison; mais touché ensuite par les prières d'Apollon, il lui rendit la vie, et le plaça aux Cieux (4).

D'autres auteurs disent, qu'il avoit rendu à la vie Glaucus, fils de Minos (5); que Jupiter, pour l'en punir, brûla sa maison des feux de sa foudre; et qu'en considération de ses talens, et d'Apollon son père, il le plaça aux Cieux tenant en ses mains un Serpent. Voici la raison de cet attribut. On dit, qu'étant chargé de ramener à la vie Glaucus, Esculape s'étoit retiré dans un lieu secret, tenant en sa main une baguette. Tandis qu'il rêvoit aux moyens de ressusciter Glaucus, un Serpent vint se glisser près de lui et de sa baguette. Esculape troublé, le frappa, et le tua de plusieurs coups de cette même baguette. Il en vint bientôt un autre, tenant à sa gueule une herbe, qu'il lui laissa, et il s'en alla. C'est de cette herbe qu'Esculape fit usage, pour ressusciter Glaucus. De-là est venu, que le Serpent a été mis sous la protection d'Esculape, et placé aux Cieux.

D'autres auteurs y ont vu Hercule (6), tenant le Serpent, qu'il avoit tué près du fleuve Sangaris, en Lydie. Ce Serpent ravageoit le pays, désoloit les moissons, et avoit fait périr beaucoup d'hommes. Omphale, Reine de Lydie, récompensa par de riches présens ce service, que lui avoit rendu Hercule, et Jupiter, par admiration pour le courage de ce héros, le plaça aux Cieux, avec le Serpent, qu'il avoit tué.

Certaines traditions y placent Triopas, Roi de Thessalie, qui, pour couvrir et orner son palais, démolit un ancien temple de Cérès. La déesse, pour le punir,

(1) Hygin. l. 2, c. 15.
(2) German. c. 5. Eratosth. c. 6. Hygin. c, 15. Serv. Comm. in Æneid. l. 11, v. 259.
(3) Eratosth. c. 6. Hyg. l. 2, c. 15.
(4) Germ. ibid. Eratosth. ibid.
(5) Hyg. l. 2, c. 15.
(6) Hyg. ibid. Theon, p. 116.

le condamna à une faim, que rien ne pouvoit rassassier (1). Nous verrons bientôt Théon, qui en fait le fameux Tantale, dont la soif ne peut être étanchée. Vers la fin de sa vie, Triopas fut exposé à un Serpent, qui le tourmenta beaucoup, et qui enfin lui donna la mort. Cérès consentit depuis, qu'il fût mis aux Cieux. D'autres auteurs prétendent, que c'est Carnobuta, Roi des Gètes, que cette Déesse avoit placé dans la constellation du Serpentaire (2).

On dit, que ce Prince étoit monté sur le trône, au même temps où Cérès fit la découverte du blé, qu'elle communiqua aux mortels. En effet Cérès, lorsqu'elle fit part aux hommes de ses présens, plaça sur un char attelé de Dragons, Triptolême, qu'elle avoit nourri. La Déesse lui avoit ordonné de parcourir l'Univers, et d'y distribuer les semences des moissons, afin de retirer les hommes de leur vie agreste et sauvage. Triptolême arriva chez Carnobuta, Roi des Gètes, qui d'abord le reçut avec amitié; bientôt après il fut traité, non comme un étranger, à qui on donne l'hospitalité, ni comme un bienfaiteur, mais comme un ennemi cruel; et celui qui vouloit prolonger par ses bienfaits la vie des autres hommes, courut le danger de perdre la sienne. Carnobuta fit tuer un des Dragons, qui attelaient son char, afin qu'il ne pût pas fuir, lorsqu'il s'appercevroit qu'on en vouloit à ses jours. Cérès, qui vit le danger, se transporta en ces lieux, et remplaça le premier Dragon par un autre; en même temps qu'elle punit ce Roi de sa perfidie. Pour perpétuer dans la suite des siècles le souvenir de cet événement, elle plaça aux Cieux Carnobuta, tenant en ses mains un Serpent, qu'il a l'air de vouloir tuer.

Les Rhodiens, adorateurs du Soleil, voyoient dans le Serpentaire, *Phorbas*, qui leur avoit été autrefois d'un grand secours, en tuant les Serpens, qui infestoient leur Ile, appelée d'abord Ophiusa, ou l'Ile des Serpens. Ces reptiles s'y étoient multipliés à l'infini, et avoient fait de grands ravages. On parloit sur-tout d'un Dragon, tel que celui qui est fameux dans l'histoire Romanesque des Chevaliers de Malte établis à Rhodes, lequel avoit fait périr beaucoup de monde, et forcé les Rhodiens à se bannir de leur patrie. Phorbas, fils de Triopas, vint par hasard aborder dans ces lieux. Il délivra l'Ile de tous les animaux féroces, qui l'infestoient, et tua le redoutable Dragon. Comme il étoit chéri d'Apollon ou du Soleil, adoré des Rhodiens, ce Dieu le plaça aux Cieux, où il est représenté tuant le Serpent, et son image y perpétue le souvenir de sa victoire. Ce Serpent est le fameux Python, dont Apollon lui-même triompha. Toutes les fois que les Rhodiens s'embarquoient, et entreprenoient quelque voyage éloigné, ils sacrifioient à l'heureuse arrivée de Phorbas, et faisoient des vœux pour obtenir des succès aussi glorieux que les siens, lesquels lui avoient mérité une place aux Cieux. Diodore de Sicile (3) raconte la même histoire qu'Hygin, avec cette différence, que c'est d'après un ordre exprès de l'oracle de Délos, que les Rhodiens avoient été chercher Phorbas, né en Thessalie du sang des Lapithes, et l'avoient invité à s'établir dans leur Ile, et à partager avec eux leur territoire; que Phorbas s'y étoit rendu; qu'il avoit purgé l'Ile de Serpens, et que les bienfaits, dont il avoit comblé les hommes durant sa vie, lui avoient mérité après sa mort les honneurs, que l'on décerne aux héros.

Théon (4), outre le nom d'Hercule, donne au Serpentaire ceux de Prométhée, de Tantale, de Tybris, de Thésée, d'Ixion. Il y voit Hercule ramassant les pierres, que ce Héros lance contre

(1) Hygin. ibid.
(2) Hygin. ibid.
(3) Diod. l. 5, c. 58.
(4) Theon, p. 116.

les

les Liguriens. Je crois que c'est une erreur, et qu'il a transporté à l'Hercule *Ophiuchus*, ce qui appartient à l'Hercule *Ingeniculus*, Prométhée, Thésée, etc.

C'est par cette constellation, que nous avons expliqué la fable de Jason, dont elle porta aussi le nom (1), ainsi que celle de Cadmus.

Quant à celle de Tantale, je n'ai qu'une observation à faire; c'est que toutes les fois que le Serpentaire monte à l'Orient, le fleuve d'Orion, qu'il apperçoit au couchant, se cache, et que quand il se couche lui-même, le même fleuve reparoît à l'Orient, en sorte que ce fleuve et lui semblent éternellement se chercher et se fuir. Voilà, je crois, l'origine de la fiction, sur le supplice de Tantale. Ce Prince régnoit en Lydie (2), pays fameux par le culte d'Atys, ou de l'Esmun Phénicien, dont le culte a été rapporté plus haut à celui du Serpentaire (3).

Les Arabes nomment le Serpentaire, *Alhauwa* (4), *Alhâwi*, et par corruption on fit *Alhaugue* (5), et *Al hague*, à moins que ce ne soit l'article Arabe, *Al*, uni au mot *Anguis*, en latin, lequel signifie Serpent. On en fit aussi *Azalange*: les Turcs disent *Yilange* (6), et *Al Yilange*; d'autres, *Alange*, ceux-ci, *Alhaure* (7).

La brillante de la tête du Serpentaire s'appelle *Al Raï*, le berger; *Rás al hauwa*, la tête du Serpentaire; la précédente de l'épaule droite, *Chelb-a l-raï* (8), le chien du berger. On appelle aussi la brillante de la tête, *Rásulhague* (9), *Râsalangue* (10).

La plus Boréale de la main se nomme *Yed* (11).

Les Grecs appellent le Serpentaire en général, *Ophiuchus* (12). Ils lui donnent l'épithète d'*Aigléis* (13), et de *Mogeros* (14), *Aglaopès* (15), *Aiglaer* et *Aiglêios* (16).

Les Latins le nomment *Anguifer*, *Anguitenens*, *Serpentis lator*, *Effæminatus*, *Ophiulchus*, *Ophiultus*, *Serpentis praeses*, *Cœsius*, *Glaucus*. On l'appelle aussi *Cadmus*, *Jason*, *Æsacus*, *Laocoon*, *Aristæus* (17).

La Sphère des Maures y peint une Cicogne, ou Grue, placée sur un Serpent (18). Il semble que ce soit l'Ibis des Egyptiens, combattant ce Serpent. La Grue est un animal, qui fuit les froids d'Automne et d'Hiver, dit Elien (19); elle retourne en Thrace au Printemps.

Columelle marque, au onze des Calendes de Juillet, le coucher du matin d'*Ophiuchus*, avec annonce de tempête (20). Ovide le fixe au même jour, et raconte, à cette occasion, la résurrection d'Hippolyte par Esculape (21). Le Serpentaire appuie son pied droit sur le dos du Scorpion, et le gauche sur l'œil de cet animal. Théon prétend qu'il n'en a qu'un visible, et que l'autre est caché (22); ce qui s'accorde avec la fiction sur Jason, laquelle suppose,

(1) Cæs. c. 13, p. 146.
(2) Strabon, l. 1, c. 58.
(3) Ci dess. t. 2.
(4) Hyd. Comm. Ulug-Beigh. Comm. Alfrag. p. 106.
(5) Alph. tab. 219. Scalig. p. 333. Ricc. p. 125.
(6) Hyd. ibid.
(7) Stoffl. c. 11.
(8) Omar l. 3, c. 19.
(9) Ulug-Beigh, p. 40.
(10) Ricciol. p. 128. Bay. tab. 13. Scalig. p. 43*.
(11) Tab. Alph. p. 219.
(12) Ricciol. p. 128.
(13) Arat. v. 76. Hipp. l. 1, c. 2. Theon, p. 116.
(14) Nonn. l. 1, v. 243.
(15) Arat. v. 577.
(16) Hesych.
(17) Cæs. c. 13, p. 146. Bay. tab. 13. Ricciol. p. 126.
(18) Cæs. ibid. Bay. ibid.
(19) Ælian. de Animal. l. 1, c. 1; l. 3, c. 13. Oppian. l. 5, v. 530.
(20) Columell. l. 11, c. 2, p. 427.
(21) Ovid. Fast. l. 9, v. 735.
(22) Theon, p. 116.

qu'il avoit un pied chaussé et l'autre nud.

On trouve dans Théon (1) la description du Serpentaire, et sa position, relativement aux cercles de la Sphère et aux fixes, avec lesquelles il se lève ou se couche. Il se couche, dit-il, au lever du Cancer, et cela depuis les genoux jusqu'aux épaules, avec son Serpent caché jusqu'au cou. Au lever du Scorpion, se lève sa tête, et ses mains paroissent avec une partie du Serpent. Au lever du Sagittaire, tout son corps est levé, avec les replis de la queue du Serpent. Hygin le fait coucher avec le lever des Gémeaux, du Cancer, et du Lion; et lever avec le Scorpion et le Sagittaire (2).

(1) Theon, c. 2.

(2) Hyg. l. 3, c. 13.

QUATORZIÈME.

LE SERPENT.

LE Serpent, que tient Esculape (1), touche presqu'avec sa tête la Couronne, et traverse le corps d'Ophiuchus. La partie supérieure de son corps est plus longue, que celle qui dépasse le corps du Serpentaire. L'extrémité de la queue du Serpent joint le cercle Equinoxial, avec la queue de l'Aigle. Théon dit, qu'il a sa tête près des Chèles ou des serres du Scorpion (2). C'est le Serpent, qui fut mis sous la protection d'Esculape, et placé aux Cieux (3).

L'Etoile du milieu des trois, qui suivent le premier pli de la tête, sont *Unuk alhauja* (4). *Al ahaija* en Arabe est le nom du Serpent femelle (5).

Les Hébreux l'appellent *Alchaia*, *Chaia*. Les Arabes, *El Evan* (6). Les Perses, le Serpent d'Eve (7).

On l'appelle *Enchelus*, *Anguilla* (8), *Coluber*, *Anguis*, *Ophis*, *Serpens Ophiuchi*, *Serpens Saugarinus*, *Esculapii*, *Laocoontis*, *Cæsii seu Glauci*; *Lesbius Draco*, *Tiberinus* (9), *Dibar*, *Diban* (10).

(1) Hygin. l. 3, c. 13.
(2) Theon, p. 117.
(3) Hygin. l. 2, c. 15.
(4) Ulug-Beigh, p. 46.
(5) Hyd. Comm. 24. Comm. Alfrag. p. 106.
(6) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 197.
(7) Chardin, t. 3.
(8) Bay. tab. 14.
(9) Cæs. c. 14, p. 153.
(10) Hesych.

QUINZIÈME.

LA LYRE OU LE VAUTOUR.

CETTE Constellation passe pour être la Lyre, que Mercure se fit avec une écaille de Tortue, et qu'il remit ensuite à Orphée, fils de Calliope et d'OEagrius (1); aussi porte-t-elle les noms de Lyre de Mercure et de Lyre d'Orphée (2). Elle porte également celui de Lyre d'*Ingeniculus* et de Thésée (3), à côté de qui elle est placée.

On raconte (4), que le Nil, après s'être débordé, étant rentré dans son lit, laissa à sec une Tortue, laquelle tomba en putréfaction, à l'exception de ses nerfs, que toucha Mercure, et qui, sous ses doigts, rendirent des sons. Mercure, à l'imitation de ce qu'il avoit fait avec cette écaille, composa un instrument musical de la même forme. Il le donna à Apollon; d'autres disent à Orphée, qui étoit fils de Calliope, une des Muses. Celui-ci établit dessus neuf Cordes, nombre égal à celui des Muses. Les sons de cet instrument étoient si harmonieux, qu'il attiroit à sa suite les arbres, les bêtes, les rochers mêmes, sensibles à ses accens (5). Il descendit avec aux Enfers, pour en tirer Eurydice sa femme. On dit que, comme il honoroit singulièrement Apollon, en qui il voyoit le plus grand des Dieux, et qu'il ne rendoit aucuns honneurs à Bacchus, à qui il devoit une partie de sa gloire, ce Dieu l'en punit. Il étoit sur le Mont Pangée, attendant le lever du Soleil, pour être le premier à lui rendre hommage (6), lorsque Bacchus détacha contre lui les Bacchantes, qui le mirent en pièces. Après avoir rassemblé ses membres, elles l'ensevelirent sur les Monts de Lesbos, et donnèrent sa Lyre à Musée. Elles prièrent Jupiter de placer aux Cieux cette Lyre, pour perpétuer le souvenir de son nom, et de son goût pour la musique (7). On prétend, que ce furent les Muses (8), qui, du consentement de Jupiter et d'Apollon, rassemblèrent les parties de son corps, leur donnèrent la sépulture à Libethris, et placèrent sa Lyre aux Cieux, ne sachant à qui la donner. On dit, que les Cordes étoient formées des nerfs des bœufs d'Apollon; que d'abord le nombre des Cordes étoit de sept, égal à celui des Pléïades, dont Maïa, mère de Mercure, étoit une; et qu'Orphée, fils de Calliope, une des Muses, en porta le nombre à neuf, nombre égal à celui des Muses.

Quelques auteurs pensent, que le nombre sept des Cordes étoit relatif non aux Pléïades, mais aux Planètes (9). Ils ajoutoient, qu'Apollon l'ayant donnée

(1) Hygin. l. 2, c. 8.
(2) Lucian de Astrol. p. 988.
(3) Hyg. l. 1, c. 7. Arat 615. Kirk. p. 197.
(4) Germ. c. 23. Isidor. Orig. l. 3, c. 4.
(5) Lucian. ibid.
(6) Eratosth. c. 24.
(7) Ibid. c. 47.
(8) Hyg. l. 2, c. 8.
(9) Theon, p. 135.

à Orphée, elle passa à Musée après la mort de celui-ci; et que Musée obtint de Jupiter, qu'elle fût placée aux Cieux. On prétend, qu'elle étoit un ouvrage de Mercure, qui la fabriqua, étant encore enfant; car il n'avoit encore que trois jours (1). Elle fut placée près de l'*Ingeniculus*, et destinée à l'instruction de Thésée, ou de l'*Ingeniculus*, qui porte les noms d'Hercule, de Thésée et d'Ixion.

Certains auteurs prétendent (2), qu'Orphée étant descendu aux Enfers, pour chercher son épouse Eurydice, y fit l'éloge des Dieux, à l'exception de Bacchus, qu'il oublia, comme OEnus avoit oublié Diane. On dit qu'Orphée, étant sur le mont Olympe, près de la Thrace, d'autres disent sur le Pangée, occupé à jouer de la Lyre, fut attaqué par les Bacchantes, qui le mirent en pièces. Mais, suivant quelques autres, il n'éprouva ce malheur, que parce qu'il avoit porté un œil curieux dans les Mystères de Bacchus; car ce fut toujours un crime, que de chercher à sonder les Mystères. Un docteur Chrétien dit: garde-toi de raisonner. Un Hiérophante disoit: garde-toi de sonder la profondeur des Mystères.

Il est d'autres traditions (3), qui supposent, que Mercure forma sa Lyre sur le mont Cyllène en Arcadie. Elle fut de sept Cordes, à cause des Pleïades, du nombre desquelles étoit *Maïa*, sa mère. Ensuite, lorsqu'il eut enlevé les Bœufs d'Apollon, et qu'il eut été surpris dans son larcin par ce Dieu, il en fit présent à Apollon, pour se réconcilier avec lui, et il consentit qu'il s'en dît l'inventeur. Apollon de son côté lui donna une baguette, qu'il porta avec lui en Arcadie. Sur sa route il rencontra deux Serpens, qui se battoient et s'entortilloient entre eux. Mercure les força à se séparer, en jetant au milieu d'eux sa baguette, qu'il regarda, dès ce moment, comme un instrument de réconciliation et comme un symbole de paix. C'est là l'origine du Caducée, formé d'une baguette, qu'entrelacent deux Serpens: c'est aussi à son exemple, que les Athlètes, dans leurs exercices, se servent de la baguette. Apollon, ayant reçu la Lyre, enseigna la musique à Orphée, à qui il remit dans la suite cette Lyre. On ajoute que, dans la dispute qui survint entre Vénus et Proserpine, pour savoir à qui d'elles deux resteroit Adonis, Jupiter avoit donné, pour juge aux Déesses, Calliope mère d'Orphée, laquelle, pour les accorder, décida que chacune d'elles le posséderoit la moitié de l'année tour-à-tour. Vénus indignée de ce jugement inspira à toutes les femmes de Thrace un si violent amour pour Orphée, qu'en se le disputant elles le mirent en pièces, afin d'en avoir chacune un morceau. Sa tête jetée dans les flots fut portée par la mer dans l'île de Lesbos, où on lui donna la sépulture; et les Muses, comme nous avons dit, placèrent sa Lyre parmi les Astres. D'autres enfin disent, qu'Orphée, ayant introduit le premier l'amour des jeunes gens, parut par là faire outrage aux femmes, et qu'elles s'en vengèrent, en le mettant en pièces. Le nombre des Etoiles de la Lyre est de neuf, ou égal à celui des Muses (4).

On distingue, dans cette Constellation, une Etoile très-brillante, qui porte par excellence le nom de la *Lyre*; et les autres Etoiles composent le Vautour, qui la porte dans ses serres (5). Cette belle Etoile est de première grandeur; elle est connue chez les Auteurs Arabes, sous le nom de *Oûd* (6), de *Vega* (7), *Wega*, *Brimek*, *Brinek*; chez les Latins, de *Pupilla*, *Testa*, *Fidicula* (8).

(1) Ibid. p. 167.
(2) Hygin. l. 2, c. 8.
(3) Ibid.
(4) Eratosth. c. 24. Hyg. l. 3, c. 6. Germ. c. 23.
(5) Hyd. Comm. p. 18.
(6) Hyd. Vet. Pers. p. 283.
(7) Alph. tab. 2. 7. Bay. tab. 8. Scalig. p. 431. Ricciol. p. 128. Steffl. c. 14.
(8) Cæs. c. 19, p. 186.
(9) Ulug-Beigh, p. 20.

Ulug-Beigh (9) nomme cette Constellation *Shelyâk*, et *Al-Nesr al Wâki*.

On la nomme aussi, chez les Arabes, par corruption du latin, *Alhira*, et *Al Ohore* (1).

Ulug-Beigh la désigne encore par *Sulhaphât, Testudo* Animal, ou la Tortue, en Latin, comme il l'avoit désignée par *Shelyâk*, mot altéré de *Chelys*, en Grec. Les Persans l'ont nommée *Ciengh-Rûmi, Cythara* (2). Hyde prétend que c'est l'Etoile brillante, qui se nomme *Al-Nekr, Al-Wâki*, ou *Vultur cadens*, γυψ καθιπμενος.

On l'appela aussi *Al-Vakab*, Lyre tombante (3).

Du mot Persan *Ciengh*, les Arabes ont fait par corruption *Sengi*, et *Sangue; Mesangue, Assangue, Azzango, Brinek* (4).

Le Peuple la nomme *Dîk-Pâye, Chytropos*. On l'appela aussi *Al-Begale, Schaliaf, Nablon* (5).

Les Grecs lui donnent le nom de *Lyra* (6), *Lyrê* et *Chelys*; *Lyrê Ermaiê*, ou *Cylleniê* (7).

Les Latins l'appellent *Lyra* (8), *Fides, Fidicula* (9).

On lui donna encore d'autres noms, qui se trouvent dans Blaeü (10), Bayer, Riccioli, Nabod, Gosselin, Stoffler, ect. tels que ceux-ci : *Cythara, Lyra Amphionis, Lyra Aquilaris, Decachordon, Psalterium, Nablium, Tympanum, Canticum, Testudo, Chelys Marina, Lutaria, Lyra Catopherès*, dans Aratus; ou *Lyra Declivis, Exilis Lyra, Phormyx* (11), *Citharis, Citharion, Chelynê, Chelonê, Mus, Emus, Musculus, Testudo marina. Nablion*, ou *Nablon, Psalterium, Falco Sylvestris.*

Vultur deferens Psalterium, Pupillam et Testam; Fidicen, Aquila marina, Bellua Aquatica, Falco, Basanos, en grec, ou *Tortor*, en latin; en Arabe, *Nesrussa-Kat, Nesrussakito, Aquila Cadens, Nesron, Lyra Arionis; Dœdalio.*

Les Péruviens l'appellent *Urcuchillay* (12), et ils y peignent un Belier de diverses couleurs.

La Lyre est placée à côté de l'*Ingeniculus*, et près du cercle Arctique. Elle paroît se coucher au lever de la Vierge, et se lever avec les premières Etoiles du Sagittaire (13).

Columelle (14) fixe, au onze des Calendes de Février, son coucher du soir accompagné de pluies. Ce coucher est rapporté par Ovide au neuf des mêmes Calendes (15).

Le même Ovide marque un lever de la même Constellation, au jour des Nones de Janvier (16), avec annonce de pluies amenées par d'épais nuages. Columelle en parle aussi, et le fixe au même jour; il l'appelle lever du matin, et marque ce jour-là temps variable (17). Le même Auteur (18) place un coucher de la Lyre, au trois des Calendes de Février, et un autre aux Calendes mêmes; il marque pour ce jour-là le souffle de l'Eurus, quelquefois de l'Auster, accompagné de grêle. Aux Nones de Février, toute la Lyre est couchée avec le milieu du Lion. Ce jour-là souf-

(1) Hyd. p. 18—19. Tab. Alph. p. 217. Kirk. p. 197.
(2) Hyd. ibid. Alfrag. c. 22.
(3) Com. Alfrag. p. 107.
(4) Cæs. c. 19. Scalig. p. 431.
(5) Bay. tab. 8. Comm. Alfrag. p. 106.
(6) Procl. c. 14. Hipp. l. 1, c. 7.
(7) Arat. v. 765—615—674.
(8) Ovid. Fast. l. 1, v. 316—654; l. 2, v. 76; l. 5, v. 45. Germ. c. 23. Hyg. l. 2, c. 8; l. 3, c. 6.
(9) Varro de re Rustic. l. 2, c. 5. Columell. l. 11, c. 2. Plin. l. 18, c. 26.
(10) Cæs. c. 19, p. 185—186. Riccioli. p. 125—126. Bay. tab. 8. Stoff. c. 14. Nabod. p. 205. Gossel. p. 7.
(11) Nonn. v. 256.
(12) Cæs. ibid.
(13) Hyg. l. 3, c. 6.
(14) Columell. l. 11, c. 2, p. 420—421.
(15) Ovid. Fast. l. 1, v. 654.
(16) Ibid. v. 316.
(17) Columell. ibid. p. 435.
(18) Ibid. p. 421—422.

flent le Corus, le vent de Nord, et quelquefois le Favonius. Ovide rapporte ce coucher total au quatre des Nones de Février (1). Columelle place, aux neuf des Calendes de Mai (2), le lever de la Lyre, à la pointe de la nuit, avec annonce de tempête. Ovide en fixe un au trois des Nones de Mai (3). Columelle marque, pour le trois des Ides de Mai, un lever du matin de la Lyre, avec annonce de tempête (4); un autre aux Ides, accompagné de l'Eurus, de l'Euro-Notus, et d'un temps quelquefois humide. Il annonce, pour la veille des Ides d'Août (5), un coucher du matin de la Lyre, au commencement du premier Automne. Il place, au treize des Calendes (6) du même mois, le passage du Soleil dans la Vierge; le lendemain tempête, et quelquefois tonnerre. Ce jour-là il fait coucher la Lyre avec la Vierge, qui sert de domicile à Mercure, à ce Mercure, à qui on dit appartenir la Lyre, comme étant une de ses découvertes.

Nous nous rappelons ce que nous avons dit quelques lignes plus haut, que la Lyre se couche au lever de la Vierge. C'est, sans doute, cette liaison de la Lyre à la Vierge, ou au signe, dans lequel Mercure a son domicile et son exaltation, qui a été le fondement de la fiction sur Mercure et sur cette Lyre; elle se lève avec le Sagittaire, ou au coucher des Gémeaux, où est Amphion avec sa Lyre.

Columelle fait naître (7), du coucher de cette Constellation, des tempêtes et des pluies, au dix des Calendes de Septembre. Il marque (8), au trois des Nones de Novembre, un lever du matin de la Lyre, avec annonce de froid et de pluie; au huit des Ides, un lever total, avec souffle de l'Auster, quelquefois du Favonius; souvent il y a du froid. Au seize des Calendes de Décembre répond un lever du matin de la Lyre; l'Auster, et quelquefois un violent Aquilon, soufflent.

(1) Ovid. Fast. l. 2, v. 76.
(2) Columell. ibid. p. 425.
(3) Ovid. Fast. l. 5, v. 417.
(4) Columell. ibid. p. 425.
(5) Ibid. p. 428.
(6) Ibid. p. 429.
(7) Ibid.
(8) Ibid. p. 433.

SEIZIÈME.

LE CYGNE.

Les Grecs nomment cette Constellation, *Ornis*, l'Oiseau en général; mais les plus instruits la désignent par le nom d'un oiseau particulier, qui est le Cygne (1). On rapporte que Jupiter, étant devenu amoureux de Némésis, et ne pouvant rien obtenir d'elle, eut recours à une ruse. Il engagea Vénus à se métamorphoser en Aigle, et il prit lui la forme d'un Cygne, qui sembloit fuir devant l'Aigle ravisseur, et se soustraire à sa poursuite. C'est sous cette forme, que le Cygne timide alla chercher un asile sur le sein de Némésis, qui l'accueillit, et le serrant tendrement entre ses bras, elle s'endormit. Jupiter sut profiter de cet officieux sommeil; et après avoir joui des fruits de son artifice, il s'envola aux Cieux, où son image est encore avec celle de l'Aigle, qui paroît le poursuivre. Effectivement l'Aigle céleste se lève immédiatement après le Cygne, un peu plus au midi que lui. Némésis devint mère; et comme elle avoit eu commerce avec un oiseau, elle accoucha d'un œuf, dont s'empara Mercure, et qu'il porta à Sparte, où il le jeta dans le sein de Léda. Il en naquit une fille d'une éclatante beauté, que Léda adopta pour sa fille; c'étoit Hélène. D'autres Auteurs rapportent, que c'étoit avec Léda elle-même, qu'avoit eu commerce Jupiter métamorphosé en Cygne. Cette dernière tradition est celle que nous a conservée Germanicus (2), qui donne à la mère d'Hélène le double nom de Némésis et de Léda. Théon les admet toutes les deux, et il en fait naître Hélène et les Dioscures, Castor et Pollux (3). Eratosthène (4) ajoute, que le Cygne, qu'il appelle le grand Oiseau, est la forme, sous laquelle Jupiter réussit à plaire à Némésis, qui prenoit successivement toutes les formes, pour se soustraire à ses poursuites, afin de garder sa virginité. Comme elle s'étoit métamorphosée en Cygne, Jupiter prit la forme de cet Oiseau et dirigea son vol dans l'Attique, près de Ramnunte, où il obtint les faveurs de Némésis. Cette union produisit l'œuf, dont naquit Hélène, suivant le Poète Cratès. De retour dans l'Olympe, Jupiter plaça parmi les Astres l'Oiseau, dont il avoit pris la forme, et il lui a conservé les ailes déployées (5), comme il les avoit, quand il s'envola aux Cieux. Théon dit, qu'il a les ailes étendues, comme s'il voloit, en s'abattant sur la terre (6). Il le plaça près la main droite de Céphée. Théon rapporte aussi une autre tradition, laquelle suppose que ce fut en honneur d'Apollon, que le Cygne fut placé aux Cieux, à cause de son chant.

Hygin (7) fait Léda fille de Thes-

(1) Hyg. l. 2, c. 3.
(2) Germ. c. 24.
(3) Theon, p. 136.
(4) Eratosth. c. 25.
(5) Germ. c. 24.
(6) Theon, p. 136.
(7) Hygin. Fab. 77.

tius.

tius. Jupiter, sous la forme de ce Cygne, obtint ses faveurs, selon lui, près des rives de l'Eurotas en Laconie. Elle en eut Pollux et Hélène; Castor et Clytemnestre étoient de Tyndare.

Une des ailes du Cygne s'appuie sur la circonférence du cercle Arctique, et touche l'extrémité du pied gauche d'*Ingeniculus*. L'autre aile s'étend vers le Tropique, près des pieds du Pégase (1); l'extrémité de sa queue s'unit à la tête du Céphée. Il se couche avec la Vierge et la Balance, la tête la première. Il se lève avec la fin du Sagittaire, et avec le Capricorne; conséquemment au coucher des Gémeaux, qui renferment les Dioscures. Lorsque le Soleil est dans les Gémeaux, le Cygne monte avec la nuit.

Ovide (2) le désigne sous le nom de *Milvus*, ou du *Milan*, et il en fixe le lever, au seize avant les Calendes d'Avril, cinq jours avant l'entrée du Soleil au Belier. Il raconte à ce sujet une histoire, sur les motifs, qui l'ont fait consacrer aux Cieux (3). On suppose, que Saturne avoit été détrôné par Jupiter, et que, pour s'en venger, il avoit appelé à son secours les Titans. La Terre avoit mis au monde un Taureau monstrueux, dont la partie postérieure étoit un Serpent. Styx, par ordre des Parques, l'avoit enfermé dans une sombre forêt, et entouré d'un triple mur. Les Destins avoient promis la victoire sur les Dieux, à celui des Géans, qui brûleroit sur les autels les entrailles de ce Bœuf. Briarée, armé d'une hache du métal le plus dur, l'immole, et déjà il se préparoit à brûler les entrailles du Bœuf, lorsque Jupiter ordonne aux oiseaux de les enlever. Le Milan s'en saisit et les lui apporta. C'est ce service, qu'a récompensé Jupiter, en le plaçant aux Cieux.

Si on se rappelle, que l'Equinoxe de Printemps, époque du triomphe de Jupiter sur les Titans, et les Géans, répondoit au signe du Taureau céleste, et celui d'Automne au Scorpion, avec lequel se lève le Dragon, ou le Serpent, on concevra aisément, que le Taureau et le Serpent servirent à composer un emblême astronomique, destiné à exprimer les termes extrêmes de la route du Soleil dans les signes supérieurs. Le *Milvus*, étant alors supposé se lever, au moins pour les pays, qui ont peu de latitude, annonçoit aux mortels la victoire de Jupiter. C'est sur ce même fondement, que fut établie la fable de la conquête de la Toison d'Or, gardée par un Taureau, qui vomissoit des flammes et par un Dragon. J'ai pris le *Milvus* pour le Cygne; mais il pourroit être aussi bien le Vautour, qui tient la Lyre. Germanicus parle du lever du *Milvus* en Attique (4), en Mars, et il l'unit à un lever d'Orion. Il parle encore du lever du *Milvus*, au trois des Calendes d'Avril, quelques jours après le coucher du matin du Pégase.

La dénomination générique d'Oiseau ou de grand Oiseau, que les anciens ont donnée à cette Constellation, est cause de la différence des Oiseaux, qu'on y a peint, quoique le Cygne soit le nom le plus connu. Quelques-uns l'ont appelé le *Coq*, ou la *Poule*. C'est sur-tout chez les Arabes et les Hébreux, qu'il prend ce nom (5).

Ulug-Beigh (6) appelle l'Etoile du bec, *Minkâr-al-Deggjâgje*; celle de la poitrine, *Sadr-al-Deggjâgje*; la Luisante de la queue, *Al-Ridph*, *Deneb-al-Deggjâgje*; l'Etoile Boréale du genou droit, *Rucha-al-Deggjâgje*. Ce nom *Deggjâgje* signifie la Poule, *Gallina*, dit Hyde (7); on l'appelle aussi

(1) Hygin. l. 3, c. 7.
(2) Ovid. Fast. l. 3, v. 794.
(3) Ibid. v. 795—808.
(4) Germ. c. 42.
(5) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 197. Ulug-Beigh, p. 30-32. Hyd. p. 19. Scalig. p. 432. Comm. d'Alfrag. p. 106--107. Bay. lab. 9. Ricicol. p. 127.
(6) Ulug-Beigh, p. 30—32.
(7) Hyd. Comm. p. 19.

Altaîr, l'Oiseau, et par corruption, *Hirseym*, dans certains Globes. Il a la forme de l'oiseau *Katha*, dont le cou et les ailes sont alongés. Sur ses ailes on remarque quelques Etoiles appelées *Alphâwren*, les Cavaliers. *Katha* est un oiseau aquatique, semblable, par sa forme et sa grosseur, à une Colombe. On l'appelle en Persan, *Ispherûd*, et en Turc, *Baghirtik*.

On nomme la brillante de la queue *Arided* (1), *Arioph*; celle du bec, *Albireo* (2); celle de l'extrémité de la queue *Azelfage* et *Elhanaf* (3). Le nom de la brillante, *Arided*, signifie chez les Arabes, *Redolens Lilium*; ils l'appellent aussi *la Rose*. Le peuple nomme le Cygne, *la Croix*, à cause de la position de ses Etoiles (4).

(1) Alphons. p. 217.
(2) Ricciol. p. 125--126. Bay. tab. 9.
(3) Scalig. p. 432.
(4) Bay. tab. 9.
(5) Hesych.

Les Latins le nomment *Olor*, *Cycnus*, *Milvus*. Ce mot de *Milvus* se rend chez les Grecs par *Ictynus* et *Dictys* (5). Les Grecs le nomment *Ornis* (6). Aratus y ajoute l'épithète de *Æolos*, *varius* (7).

Voici ses noms, tels qu'ils se trouvent dans Blaeü (8) : *Ales canora; Helenae Genitor*, *Ales Jovis*, *Olor Ledaeus*, *Ledae Adulter*, *Phœbi Assessor*, *Volucris Phœbeius*, *Avis Veneris*, *Ciconia*, *Milvus*; en Grec *Cycnos*, *Ornis*; en Arabe, *Aluayr*, *Hirezim*, *Arided*, *Adigege*, *Digegi*, *Adigegi*, *Addigagato*, *Gallina*, *Tharnigoleth* (9), *Crux*. Celle de la queue se nomme *Arrioph*, *Aridef*, *Denebedigge*, *Denebaldigaga*, *Denebadigege*, *Dhaubod-Digageti*, *Cauda Gallinæ*.

(6) Germ. p. 7. Hipp. l. 1, c. 2; l. 2, c. 24.
(7) Arat. v. 275.
(8) Cæs. c. 20, p. 201.
(9) Kirk. t. 2, p. 197.

DIX-SEPTIÈME.

L'AIGLE.

Tous les Auteurs anciens s'accordent à voir, dans cette Constellation, l'Oiseau de Jupiter (1), l'Aigle, qui ravit Ganymède fils de Tros, et qui l'emporta aux Cieux, pour y remplir la fonction d'Echanson des Dieux (2). Nous avons déjà parlé de cet enlèvement, à l'article du Verseau, Ganymède, que cet Aigle précède toujours dans son lever, et qu'il semble enlever aux Cieux.

On donne aussi une autre cause de cette consécration de l'Aigle parmi les Constellations (3). On raconte que, lorsque les Dieux se partagèrent entre eux les différens oiseaux, Jupiter choisit l'Aigle. C'est le seul oiseau, qui dirige son vol en face du Soleil, qui n'en redoute point les rayons, et qui exerce sur tous les Astres le même empire, qu'exerce Jupiter sur les Dieux, et le Lion sur les quadrupèdes, lequel est affecté aussi à Jupiter, dans la distribution des douze signes entre les douze grands Dieux. Il est peint les ailes étendues, comme s'il voloit. Aussi l'appelle-t-on, *Vultur volans*, au lieu que le Vautour se nomme *Vultur cadens* (4). Il est représenté le bec tourné vers le Soleil levant (5); son aile gauche s'étend près de la tête d'Ophiuchus. Son corps est séparé du bec par le Colure des Solstices, ou par le cercle, qui va du Cancer au Capricorne (6); le milieu du corps est coupé par la voie Lactée. L'Aigle se couche au lever du Lion (7), dont il est Paranatellon. Ainsi le Lion et l'Aigle tiennent au domicile du Soleil, et au signe affecté à Jupiter; l'Aigle se lève avec le Capricorne.

Aglaosthène, qui écrivit l'histoire de Naxe, dit que Jupiter, ayant été enlevé de la Crète, fut porté à Naxe, où il fut nourri. Arrivé à l'âge viril, il voulut faire la guerre aux Titans; et avant de les attaquer, ayant fait un sacrifice, un Aigle vint lui donner les augures les plus favorables. Ce Dieu, en reconnoissance, plaça cet Aigle aux Cieux (8). Germanicus ajoute à ce récit quelques circonstances, qui diffèrent un peu (9). Il suppose, que Jupiter lui-même s'étoit métamorphosé en Aigle, lorsqu'il passa à Naxe, où il avoit été nourri; et qu'étant sorti de Naxe, pour aller combattre les Titans, un Aigle lui avoit apparu, au moment où il faisoit un sacrifice, et lui avoit apporté ses foudres; que le Dieu, sensible à cet heureux augure, avoit pris cet oiseau sous sa protection. Eratosthène dit (10), que

(1) Ovid. Fast. l. 5, v. 732; l. 6, v. 196.
(2) Hygin. l. 2, c. 17. German. c. 29. Erat. c. 30.
(3) Eratosth. ibid.
(4) Cæs. c. 16—19.
(5) Germ. c. 29.
(6) Hyg. l. 3, c. 15.
(7) Theon, p. 167.
(8) Hyg. l. 2, c. 17.
(9) Germ. c. 29.
(10) Eratosth. c. 30.

l'Aigle s'étoit associé aux combats de Jupiter; et que ce Dieu en avoit fait son oiseau sacré, qu'il avoit figuré aux Cieux.

Quelques Auteurs (1) racontent, qu'un certain Mérope régnoit sur l'île de Cos, ainsi appelée du nom de sa fille, comme les habitans s'appeloient Méropes du sien. Il avoit pour femme Etheméa, du sang des Nymphes, laquelle, ayant négligé de sacrifier à Diane, fut percée des traits de cette Déesse. Proserpine l'entraîna encore vivante dans son empire. Son époux désolé ne cherchoit qu'à mourir. Junon, sensible à son malheur, le métamorphosa en Aigle, et le plaça aux Cieux. Elle ne voulut point lui conserver la forme humaine, dans la crainte qu'il ne continuât à s'affliger de la perte de son épouse.

Enfin il est des Auteurs (2), qui disent que Mercure, suivant d'autres, Anaplas, épris de la beauté de Vénus, et désespérant d'obtenir ses faveurs, étoit tombé dans l'abattement et le désespoir. Jupiter, sensible à sa douleur, envoya son Aigle enlever la pantoufle de la Déesse, au moment où elle se baignoit dans les eaux de l'Acheloüs. L'Oiseau exécuta le message, et porta la pantoufle à Mercure, en Egypte. La Déesse, qui suivit l'Oiseau, tomba ainsi dans les filets de son amant, qui fut heureux, et qui, par reconnoissance, plaça l'Aigle aux Cieux. Voilà à-peu-près les fictions, qui ont été faites sur cette Constellation.

La brillante de l'Aigle s'appelle *Al-Nesr-al-Taïr*, dans Ulug-Beigh (3): on en a fait *Atair* et *Altair*, *Alcar*, *Alcair* (4).

Celle de la queue, *Danab-al-Okâb*.

Le nom de la Constellation est *Okab*, l'Aigle noir, *Melainaetos*, *Aquila leporaria* et *Al-Hakkab* (5).

Les Perses nomment cet Oiseau, *Aluh*; les Turcs, *Thaushaugül* (6).

Nesr-al-Taïr signifie *Vultur volans* (7). Le peuple nomme cette Constellation, *le Pancon*, *Shâhin Tarâ-zed*; les Perses, *Gherghè*; les Turcs, *Ak-Baba*; les Hébreux, *Neschr* (8).

Elle porte aussi les noms d'*Agor*, d'*Aigypton* (9).

Aratus l'appelle *Aëtos*, qui est le nom de l'Aigle, chez les Grecs (10); et *Aëtès* (11), le grand messager de Jupiter (12).

Voici les noms que lui donne Blaeü (13): *Jovis Ales*, *Jovis Nutrix*, *Jovis Armiger*, *Satelles et Internuncia Fulminis*, *Raptrix Ganymedis*, *Fulminis minister*, *Avis Romana*, *Aquila Promethei* (14), *Vultur volans*, *Cnêceios*; *Avium Regina*, *Basanos*, *Tormentum*, *Exploratio*; *Cruciatus*, *Instrumentum Exploratorium*, *Basanistes*, *Explorator*, *Tortor Promethei*; en Arabe, *Alcar*, *Alcair*, *Atayr*, *Altayro*, *Alhak-Kab*.

On sème, dit Columelle (15), depuis les Calendes d'Octobre, jusqu'au lever de l'Aigle, qui arrive au sept des Ides de Décembre.

Le même Auteur (16) fixe, aux Calendes de Juin, et au quatre des Nones, un lever de l'Aigle, accompagné de tempête, de vent, et quelquefois de pluies. Il marque, pour le six des Calendes d'Août (17), un coucher de

(1) Germ. c. 17.
(2) Hygin. ibid.
(3) Ulug-Beigh.
(4) Bay. tab. 16. Ricciol. p. 126. Scalig. p. 434.
(5) Comm. Alfrag. p. 106.
(6) Hyd. Comm. p. 24—25.
(7) Alph. tab. p. 220.
(8) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 197.
(9) Hesych.
(10) Arat. v. 315.
(11) Idem. v. 313.
(12) Idem. v. 523. Theon, p. 158.
(13) Cæs. c. 16, p. 174—175.
(14) Tatian. p. 149.
(15) Columell. l. 2, c. 10, p. 198.
(16) Ibid. l. 11, c. 2, p. 427.
(17) Ibid. p. 428.

l'Aigle, avec indication de tempête. Il fixe, au sept des Ides de Décembre (2), un lever du matin de l'Aigle, avec cette annonce : vent d'Afrique, Auster, petite pluie.

Il marque (2), au quatre des Calendes de Janvier, un coucher du soir de l'Aigle, c'est-à-dire, le surlendemain de notre fête de Saint Jean d'Hiver, qui a l'Aigle pour attribut.

Pline regarde le jour du lever de l'Aigle, comme d'une funeste influence (3).

(1) Ibid. p. 424.
(2) Ibid. p. 435.
(3) Salm. Ann. Clim. p. 6.

DIX-HUITIÈME.

LA FLÈCHE.

ON dit, que la Flèche Constellation est une des Flèches, dont se servit Hercule, pour tuer le Vautour, qui dévoroit le foie de Prométhée. Hygin (1), qui nous a conservé cette tradition, entre à cet égard dans quelques détails. Il nous dit, que les anciens étoient dans l'usage de sacrifier aux Dieux, avec beaucoup de magnificence et d'appareil, et qu'ils consumoient dans les flammes les chairs de toutes les victimes. Cette manière de sacrifier étoit dispendieuse, et les pauvres ne pouvoient suffire à d'aussi grandes dépenses. Prométhée, connu par la supériorité de son génie, qui fut telle, qu'il vint à bout de former un homme et de l'animer, demanda à Jupiter, qu'on eût la liberté de ne brûler qu'une partie des chairs des victimes, et qu'on pût employer le reste à son usage personnel; ce qui a passé ensuite en usage. Lorsqu'il en eut obtenu la permission, il immola deux Taureaux, dont il déposa les entrailles sur un autel; et rassemblant le reste des chairs, il les couvrit de la peau des Taureaux. Il en fit autant des os, qu'il couvrit de l'autre peau; et alors il proposa à Jupiter de faire choix de l'un ou de l'autre, pour être brûlé. Jupiter, qui n'étoit pas, sans doute, des plus éclairés sur les desseins des mortels, et dont la suprême prévoyance étoit souvent en défaut, prit les os, et laissa les chairs. Le Dieu ayant appris dans la suite, qu'on l'avoit trompé, se fâcha, et retira aux hommes le feu, afin que Prométhée n'acquît pas parmi les mortels plus de considération que les Dieux, et que la chair des animaux leur devînt inutile, dès qu'ils ne pourroient plus la faire cuire. Mais Prométhée, toujours fécond en artifices, s'occupa des moyens de rendre aux mortels le feu, que le maître des Dieux venoit de leur ôter. En conséquence, il s'approcha du lieu, où étoit en dépôt le feu de Jupiter; il en saisit quelques parcelles, qu'il mit sur la plante appelée *Ferula*, et joyeux de sa conquête, il fuit aussitôt, non pas en courant, mais en volant, en même temps qu'il agitoit sa plante, afin d'entretenir l'activité de l'air, et d'empêcher son feu de s'éteindre. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, on a établi des courses, dans lesquelles on secoue des flambeaux avec une extrême rapidité. Jupiter, de son côté, donna aux mortels une femme nommée Pandore, formée par Vulcain, et que les Dieux avoient ornée de toutes sortes de qualités, et comblée de leurs présens. Il attacha ensuite sur les rochers du Caucase, avec des chaînes de fer, Prométhée, qui y resta ainsi enchaîné pendant trente mille ans; et il plaça à ses côtés un Vautour, qui rongeoit son foie, lequel toutes les nuits se reprodui-

(1) Hygin. l. 2, c. 16.

soit de ses blessures. Quelques-uns disent, que ce Vautour ou cet Aigle étoit né de Typhon et d'Echidna; d'autres de la Terre et du Tartare. Le plus grand nombre le fait fabriquer par Vulcain, et animer par Jupiter. Voici comment Prométhée en fut délivré.

On rapporte, que Jupiter étant devenu amoureux de Thétis, sans pouvoir obtenir ses faveurs, et continuant toujours ses poursuites, les Parques annoncèrent, que l'époux de Thétis auroit un fils, qui seroit plus puissant et plus célèbre que son père.

Prométhée, que ses douleurs tenoient toujours éveillé, entendit la conversation des Parques, et en fit part à Jupiter, qui craignit, en suivant plus long-temps ses amours pour Thétis, d'en avoir un fils, qui fît à son égard, ce que lui-même avoit fait à Saturne son père; et qui le chassât de son trône. Il crut devoir marquer à Prométhée sa reconnoissance, en brisant ses liens; mais en même temps, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait, que Prométhée seroit toujours enchaîné, il voulut qu'il portât à son doigt un anneau de fer, et un peu de la pierre, à laquelle il avoit été attaché. C'est pour perpétuer ce souvenir, que dans la suite les autres hommes ont porté de semblables anneaux. Quelques-uns même prétendent, qu'il porta aussi une couronne; et que c'est depuis cette époque, que les hommes portent des couronnes, en signe de joie, dans la victoire, et dans les repas et les fêtes. On remarquera, que Prométhée, ou l'*Ingeniculus*, qui porte ce nom, est placé aux Cieux entre la Couronne et le Vautour. Quant au Vautour, on dit qu'Hercule, chargé par Eurysthée d'aller cueillir des pommes au jardin des Hespérides, gardé par le Dragon céleste, placé près du Vautour, se trompa de chemin, et arriva au Caucase. Là il trouva Prométhée enchaîné, qui lui indiqua sa route. Ce héros, après la conquête des pommes, revint trouver Prométhée, et le délivra de ses chaînes, en reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu. L'Aigle fut tué; et on mit sur les autels des Dieux, depuis ce temps-là, les entrailles des victimes, où on les brûla, comme pour appaiser les Dieux, en leur donnant les entrailles, puisqu'ils avoient paru avides de celles de Prométhée.

D'autres auteurs, tels qu'Eratosthène (1), prétendent que cette Flèche est celle, dont fit usage Apollon, pour tuer les Cyclopes, qui avoient forgé la foudre, dont s'étoit servi Jupiter, pour tuer Esculape, ou le Serpentaire, que suit la Flèche à son coucher. On ajoute, qu'Apollon avoit caché cette Flèche, chez les Hyperboréens, dans son temple formé d'ailes. On dit, qu'elle fut d'abord portée à Apollon, dans le temps où Jupiter lui pardonna le meurtre de ses Cyclopes, et l'affranchit de l'esclavage, où il étoit réduit chez Admète. Il paroît, que cette Flèche fut aussi portée à travers les airs par le vent, avec les présens de Cérès, qui venoient de naître; elle étoit énormément grande. Apollon la plaça aux Cieux, pour être un monument de sa victoire sur les Cyclopes. L'Aigle semble la tenir dans ses serres (2). Elle est placée entre le Tropique et l'Equateur, et partagée par le Colure, qui va du Cancer au Capricorne. Elle touche près de l'épaule *Ophiuchus*, ou le fameux Esculape. Elle se couche au lever de la Vierge Cérès et se lève avec le Scorpion, suivant Hygin (3), qui lui compte quatre Etoiles. Alfragan lui en donne cinq (4), et il la nomme *Alsohan* (5); d'autres, *Alahance*, *Satan*, *Muscator*, *Musator* (6), *Dœmon*, *Schaam* (7), *Sahm*, *Alsahm*, chez les

(1) Hyg. ibid. Germ. c. 29. Eratosth. c. 29.
(2) Germ. ibid.
(3) Hyg. l. 3, c. 14.
(4) Alfrag. c. 22.
(5) Comm. p. 106.
(6) Scalig. p. 434.
(7) Kirk. Œdip. p. 197.

Arabes. Chez les Hébreux, *Chets* (1). Chez les Turcs, *Orfercalem* (2), *Obelus*, *Jaculum*, *Telum*, *Canna*, *Arundo*, *Calamus*, *Virga*, *Missile*, *Vectis vel fossorium*. *Missore*, *Musator*: chez les Arméniens, *Tigris*. D'autres la nomment *Temo Meridianus*, *Virgula Jacens*. Les Arabes, *Alahance*, *Alahanze*, *Alchanzato*, *Alsoham*, *Istusc*; *Feluco* (3).

Les Grecs la nomment *Oistos* (4). Les Latins *Telum* (5).

Columelle (6) fixe, au Crépuscule du huit des Calendes de Mars, le commencement du lever de la Flèche; il marque temps variable pour ce jour. Là commencent les jours des Alcyons, et l'on jouit d'un calme profond dans la mer Atlantique.

(1) Hyd. p. 24.
(2) Ricciol. p. 227.
(3) Cæs. c. 18, p. 181. Bay. tab. 15.
(4) Hipp. l. 1, c. 27.
(5) Auson.
(6) Columell. l. 11, c. 2.

DIX-NEUVIÈME.

LE DAUPHIN.

On rapporte, que Neptune recherchant en mariage Amphitrite, celle-ci, qui vouloit conserver sa Virginité, se réfugia près d'Atlas, où elle se cacha, comme les autres Néréides. Neptune envoya plusieurs émissaires, pour l'y chercher; entre autres un certain Dauphin, qui, après avoir parcouru plusieurs Iles, et cherché long-temps à l'entour d'Atlas, découvrit la belle Amphitrite. Il la détermina à épouser Neptune, et arrangea tout ce qui étoit nécessaire au mariage. En reconnoissance de ce service, son image fut placée aux Cieux; il obtint lui-même les plus grands honneurs parmi les habitans des mers (1); et Neptune voulut qu'il lui fût consacré. Aussi ceux, qui élèvent des statues à Neptune, peignent-ils à ses pieds un Dauphin, ou ils le mettent dans sa main, pour annoncer combien il est agréable à ce Dieu, et pour être comme un monument de la reconnoissance de Neptune.

D'autres auteurs le placent aux Cieux, en honneur d'Apollon (2); et ils en font un animal, qui aime la musique, sans doute, à cause du nombre des Etoiles, qui le composent, et qui sont en nombre égal à celui des Muses (3).

Ceux-ci y voient le Dauphin, qui sauva des eaux le fameux Arion (4). On raconte, que cet Arion, excellent musicien, parcourut les différentes Iles, pour y exercer son talent, et amasser des richesses. Ceux qui l'accompagnoient sur le vaisseau, les uns disent les matelots, d'autres ses esclaves, avides de ses dépouilles, et voulant se partager entre eux ses trésors, formèrent le projet de le jeter dans la mer. Arion, ayant connu leur dessein, leur demanda, non pas du ton d'un maître, qui parle à ses esclaves, mais comme un innocent, qui parle à des scélérats, comme un père à ses enfans, qu'il lui fût au moins permis de se revêtir de ses plus riches habits, et de célébrer lui-même d'avance ses funérailles. Ayant obtenu ce qu'il demandoit, il se mit à chanter des airs funèbres au sujet de sa mort. Ses sons harmonieux touchèrent les Dauphins, qui accoururent de toutes parts, pour entendre ses chants. Alors Arion, après avoir invoqué le secours des Dieux, se précipita dans les eaux au milieu d'eux. Un de ces Dauphins le reçut sur son dos, et le porta ainsi jusq'au Cap Tenare, où l'on voit encore la statue d'Arion, avec son Dauphin, dont l'image fut placée aux Cieux. Les esclaves, qui croyoient s'être affranchis de la servitude par cette perfidie, abordant au Cap Tenare, y retrouvèrent leur maître, qui les punit du

(1) Eratosth. c. 31. German. c. 30. Hyg. c. 18. Theon, p. 139.
(2) Theon, ibid.
(3) Eratosth. ibid. German. ibid.
(4) Theon, ibid. Hyg. ibid.

dernier supplice. Germanicus César rapporte cette aventure à l'article d'Orion (1), qu'il prétend être le célèbre Arion, comme nous le verrons bientôt.

Il est encore une tradition sur ce Dauphin ; c'est celle que nous avons déjà expliquée, dans le poème de Nonnus, où il s'agit de Jupiter enfant, enlevé par des pirates Toscans (2) ; elle est aussi rapportée par Hygin, d'après Aglaosthène, qui avoit écrit l'histoire de Naxe. Cet auteur racontoit, que des matelots Toscans reçurent sur leur bord Bacchus enfant, qu'ils devoient conduire à Naxe avec ses compagnons, et le rendre aux Nymphes ses nourrices. Pendant le trajet, ces matelots, séduits par l'appas du gain, voulurent conduire ailleurs le vaisseau. Bacchus, ayant soupçonné leur dessein, ordonne à ses compagnons de jouer des airs de musique et de chanter. Les Toscans charmés de ces accords se mirent à danser, et dans l'ivresse de leur joie, ils se précipitèrent dans la mer, sans le savoir, et ils y furent métamorphosés en Dauphins. Bacchus, voulant perpétuer le souvenir de cet événement, a placé aux Cieux l'image d'un de ces Dauphins. Hygin raconte ailleurs ce fait, avec quelques circonstances différentes (3). Il suppose, que ces Toscans étoient pirates de profession ; qu'ayant reçu sur leur bord Bacchus, jeune enfant, qui les prioit de le conduire à Naxe, ils avoient été séduits par ses charmes, et avoient voulu jouir de la fleur de sa jeunesse ; que le Pilote Acetès, ayant cherché à les en détourner, avoit été maltraité par eux ; qu'alors Bacchus, voyant qu'ils persistoient dans leur dessein, changea les rames en thyrses entortillés de pampres, les cordages en lierre; que des Lions et des Panthères s'élancèrent de toutes parts contre eux ; et que les Pirates effrayés sautèrent dans la mer, où ils furent métamorphosés en Dauphins. C'est de-là qu'ils ont pris le nom de Dauphins Tyrrhéniens ; et la mer, de mer Tyrrhénienne. Ils étoient douze, dont voici les noms: *Ethalion*, *Medon*, *Lycabas*, *Libys*, *Opheltès*, *Melanthus*, *Alcimedon*, *Epopeus*, *Dictys*, *Simon*, *Proteus* et *Acetès*. C'est ce dernier, que sauva Bacchus.

Ovide a raconté les mêmes aventures Mythologiques, dans ses métamorphoses (4), et dans ses fastes (5). Dans ses Métamorphoses, il parle de l'outrage fait à Bacchus par les Pirates Toscans; et dans ses Fastes, de l'aventure d'Arion, et des noces d'Amphitrite. Hygin rapporte aussi dans ses fables (6) l'aventure d'Arion, avec quelques circonstances différentes, et dont le résultat est toujours, qu'Apollon, charmé des talens d'Arion, l'avoit placé lui et son Dauphin aux Cieux. Ces variantes se retrouveront dans l'histoire d'Arion, rapportée à l'article Orion, tiré de Germanicus, qui place Orion ou Arion aux Cieux avec son Dauphin (7). Théon dit aussi, que ce Dauphin fut mis au nombre des constellations, pour avoir porté Arion sur le rivage (8). Il est placé aux Cieux près de l'Aigle ; il touche de l'extrémité de sa queue le cercle Equinoxial. Sa tête touche presque le nez du Cheval Pégase, fils de Neptune, auquel il est consacré. Il se couche après le lever de la tête de la Vierge, et se lève avec les derniers degrés du Sagittaire. Il a la forme rhomboïde (9). L'Etoile du milieu du rhombe, Lycatès, se lève avec le Soleil, la veille des Ides de Décembre (10). Columelle marque, aux trois des Calendes

(1) Germ. c. 31.
(2) Ci-dess. t. 2. p. 80.
(3) Hyg. Fab. 134.
(4) Ovid. Metam. l. 3, v. 605—690.
(5) Satur. l. 2. v. 80.
(6) Hyg. Fab. 194.
(7) Germ. c. 31.
(8) Theon, p. 139.
(9) Hipp. l. 2, c. 2.

de Février, le commencement du coucher du Dauphin (1). C'est aux trois des Nones, qu'Ovide fixe son coucher total (2). Columelle marque, aux Ides de Juin (3), un lever du soir du Dauphin, accompagné du souffle du Favonius et de petite pluie. Ovide fixe un lever Achronique du Dauphin, le cinq des Ides de Juin, et un autre au treize des Calendes de Juillet, à l'entrée du Soleil au Cancer (4), le lendemain du lever d'Orion. C'est cette circonstance, qui a donné lieu à la fable d'Orion ou d'Arion, et de son Dauphin.

Columelle (5) marque, aux Ides d'Août, un coucher du Dauphin, accompagné de tempête; au dix-neuf des Calendes de Septembre, un coucher du matin du même Dauphin, également avec tempête. Le même auteur fixe (6), au six des Calendes de Janvier, le commencement du lever du Dauphin, au matin, avec tempête.

Varron (7) prétend, que le meilleur temps de concevoir pour les Vaches, est depuis le lever du Dauphin.

Les Arabes nomment le Dauphin *Al Dulphin*, ou *Al Delphin* (8). La queue du Dauphin s'appelle dans Ulug-Beigh, *Danab al Dulphin* (9). On le nomme *Ieros Ichtys*, le Poisson sacré; l'animal musicien; *Simon* (10), *Animal repandi rostri*, *Piscium Rex*; *Hermippus*, *Carpus*, *Triton*, *Apollo* (11).

En Grec, *Delphis* (12); le Lion marin (13).

(1) Columell. l. 11, c. 2, p. 431.
(2) Ovid. Fast. l. 2, v. 80.
(3) Columell. p. 427.
(4) Ovid. Fast. l. 6, v. 471--710.
(5) Columell. ibid. p. 428.
(6) Ibid. p. 435.
(7) Varro de re Rustic. l. 2, c. 5.
(8) Comm. sur Alfrag. 4, p. 106.
(9) Ulug-Beigh Hyde, p. 25.
(10) Ricciol. p. 126.
(11) Cæs. c. 21, p. 208. Ricciol. p. 126--127. Bay. tab. 17.
(12) Arat. v. 316.
(13) Alfrag. c. 22.

VINGTIÈME.

LE CHEVAL PÉGASE.

LA constellation du Cheval céleste porte le nom de Pégase, fils de Neptune (1) et de la Gorgone Méduse (2). C'est lui qui, sur le mont Hélicon, fit jaillir la célèbre fontaine, appelée fontaine du Cheval, ou Hippocrène (3), allusion manifeste à la source d'eau du Verseau, qui se lève toujours avec le pied de Pégase, placé au-dessus d'elle. En effet, suivant Hygin (4), il porte sa tête sur la main droite de l'homme du Verseau, avec lequel il se lève.

Quelques auteurs en font la monture de Jupiter (5); d'autres celle de Bellérophon, qui monta dessus, pour aller combattre la Chimère; et après la chute de ce héros, le Cheval s'envola aux Cieux, où il est placé (6). On raconte que, dans le temps où Bellérophon se rendit chez Prœtus fils d'Abas, Roi des Argiens, Antias, épouse de ce Prince, devint amoureuse de lui, et lui promit, que s'il vouloit répondre à ses désirs, elle le placeroit sur le trône de son époux. N'ayant pu le faire consentir à ses vœux, et craignant qu'il ne trahît son secret, elle prit les devants, et l'accusa, auprès de son époux, d'avoir voulu lui faire violence. Le Roi, qui aimoit Bellérophon, ne voulut pas le faire périr par lui-même; mais il le chargea d'une mission auprès d'Iobates, père de la Reine, que les uns nomment *Antia*, d'autres *Sthenobée*, avec un ordre secret de venger l'honneur de sa fille, et d'exposer Bellérophon à la Chimère, qui ravageoit alors la Lycie par les feux, qu'elle vomissoit. On sent, que ce monstre, composé des parties du Lion, auquel s'unit le Soleil au fort des chaleurs de l'Eté, n'a pas peu contribué à faire dire, que la Chimère brûloit tout de ses feux, qui s'éteignent à la chute de Bellérophon, ou du Cocher, à la fin de l'Automne, au coucher du soir de Pégase. Bellérophon vainqueur, après avoir trouvé les sources d'une fontaine, s'éleva aux Cieux, et lorsqu'il fut à une certaine hauteur, il voulut regarder en bas. La crainte le saisit, et lui tourna la tête. Il fut précipité des Cieux, comme Phaëton, et il périt. Son Cheval s'envola au Ciel, où il fut placé par Jupiter, au nombre des constellations. Il est bon d'observer ici, que lorsque le Soleil approche du milieu du Belier, le Cocher se couche, et le matin, son char est précédé de Pégase et de Persée; et qu'on peut dire alors, que Bellérophon, ou le Cocher et son Pégase sont séparés. Quelques auteurs ajoutent, qu'il ne fut pas calomnié par Antia; mais que, fatigué de ces sollicitations, il s'étoit retiré à Argos.

Euripide (7) place dans cette constel-

(1) Theon, p. 128.
(2) Hesiod. Theogon. v. 281.
(3) Hygin. l. 2, c. 19. Germ. c. 17. Eratosth. c. 18. Ovid. Fast. l. 3, v. 456.
(4) Hygin. l. 3, c. 17. Theon, p. 175.
(5) Germ. ibid.
(6) Eratosth. ibid.
(7) Hygin. l. 2, c. 19.

lation Ménalippe, fille du Centaure Chiron, appelée auparavant Thétis. Il dit, qu'étant nourrie sur le mont Pélion, occupée des exercices de la chasse, elle s'étoit laissé séduire par Eolus, fils d'Hellen, et petit-fils de Jupiter; qu'étant devenue mère et prête d'accoucher, elle s'étoit sauvée dans une forêt, pour échapper à l'œil de son père, qui la croyoit Vierge. Son père l'y ayant poursuivie, elle demanda aux Dieux de ne pas être apperçue de lui, au moment où elle accoucheroit. Les Dieux l'exaucèrent, et la changèrent en Jument, qu'ils placèrent ensuite aux Cieux. Quelques auteurs en ont fait une Prophétesse, qui, dévoilant les secrets des Dieux, fut changée en Jument. D'autres prétendent, qu'elle fut ainsi métamorphosée par Diane, parce qu'elle avoit cessé de chasser avec elle, et de lui faire sa cour; on ajoute que c'est, parce qu'elle cherchoit à se soustraire à son père, le Centaure Chiron, qu'ils ne se trouvent point en présence aux Cieux; et que, pour cacher son sexe, on n'y a pas figuré la partie postérieure du corps du Cheval. Il est certain, que toutes les fois que le Pégase ou Ménalippe, Cheval céleste, monte sur l'Horizon, le Centaure Chiron achève de se coucher. Il semble même, que le Centaure ait la moitié du Cheval, dont le Pégase forme l'autre moitié; et qu'en réunissant les deux parties de ces constellations, on aura un Cheval en entier. De-là, sans doute, est née la fiction, qui fait le Pégase fils de Chiron, sous le nom de Ménalippe; nom, qui lui-même signifie Cheval céleste, de l'Oriental, *Mino*, et du Grec, *Hippos*. C'est ainsi que du même mot *Mino*, ou céleste, on fit *Minotaure*, ou Taureau céleste. On trouve ailleurs, dans Hygin (1), une fable sur Ménalippe, avec d'assez longs détails. Neptune, dans cette fable, jouit de ses faveurs, comme il avoit joui de celles de Cérès, métamorphosée en Jument (2); et il en a deux fils, Eolus et Bœotus. Le lecteur peut consulter Hygin en cet endroit. Eratosthène (3) prétend, que ce fut Diane, qui sensible à sa piété, et à celle de son père, la plaça aux Cieux, où elle ne peut être apperçue de Chiron, qui est sur la même route, mais diamétralement opposé à elle, suivant Théon (4). On ajoute, que c'est par pudeur, que la partie, qui pourroit trahir son sexe, n'y paroît pas (5).

On donne à ce Cheval le nom de *Sacer* ou d'*Hieros* (6), de *Pelór*, ou grand (7), de *Endios*, d'habitant du Palais de Jupiter (8), d'*Hemitelès* (9), parce qu'il est à demi figuré. Aussi appelle-t-on la partie, qui est tracée aux Cieux, *Hippicè Cephalè* (10), ou tête du Cheval, *Protomè Hippou* (11), Cheval à demi parfait (12); ou d'*Hemiphanès*, *Libys Hippos* (13).

Il prend aussi les noms d'*Aerion* ou *Arion*, de *Scythius*, et de *Scyron* (14) *Scyth*, dans Hésychius, désigne une tête; *Cephalè*. *Damnos* est aussi le nom du Cheval chez les Toscans (15).

On disoit de ce Cheval, qu'il alimentoit la foudre, et qu'il portoit le tonnerre (16).

On le nomme le Cheval Ailé (17). Chez les Hébreux, c'est le Cheval Cornu (18).

(1) Hyg. Fab. 186.
(2) Pausan. Arcad. p. 256.
(3) Eratosth. c. 18.
(4) Theon, p. 175.
(5) Eratosth. ibid. Germ. ibid.
(6) Arat. v. 215.
(7) Ibid. v. 205.
(8) Theon, p. 129.
(9) Ibid. p. 128.
(10) Arat. v. 600.
(11) Procl. c. 16.
(12) Theon, p. 129.
(13) Nonnus.
(14) Serv. Comm. ad Georg. l. 1, v. 15.
(15) Theon, p. 228. Hesiod. Theog. v. 286.
(16) Alph. p. 221.
(17) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 198.
(18) Stoffl. c. 14.

Les Arabes l'appellent *Alpheras* (1), et *Alathem. Alpheras*, ou *Alferas*, veut dire Cheval (2). *Alpharaso* (3).

Ulug-Beigh le nomme *Pharas A'dam*, le grand Cheval (4), *Alpharas, alThâni*, le second Cheval. La première Etoile est *Ras almar'a al-Mosalsala*, ou la tête de la femme enchaînée, *Sirra alpharas*, le nombril du Cheval.

C'est celle qui, dans les tables Persiques, est appelée *Omphalos Ippou*, du grec ; en latin, *Umbilicus Equi*. Bouilland veut que ce soit la première de l'aile de Pégase, appelée *Markab*, *vehendi aut equitandi locum*. Celle du dos, dans Ulug-Beigh, se nomme *Gjenâh al phâras*. La troisième Etoile est *Menkib al pharas*, l'épaule du Cheval. La quatrième est *Matn al pharas*, le dos ou les reins du Cheval. La troisième et la quatrième comprennent la vingt-sixième station de la Lune, *Alpherg Almukadden*, *effusionis locus anterior*. La première et la deuxième comprennent la vingt-septième station, *Alpherg-al-muaccher*, *deplendi locus posterior*. Quelquefois on y interpose le vase ou la coupe du Verseau, *Aldelw*, *Situla*. Les Etoiles cinq et six s'appellent *Alkerb* ou *Alkereb*, la corde qui tient au milieu de l'anse du vase. La septième et la huitième, *Sàd màtar*, *Fortuna pluviae*. La dix-neuvième, *Sàd Bârs*, *Fortuna praecellentis*. La onzième et la douzième, *Sàd al homâm*, *Fortuna herois*. La quinzième, *Sàd al Bahâim*, *Fortuna Bestiarum*. C'est par erreur, que l'on lit sur certains globes, *Sheat* ou *Seat*. La dix-septième, *Pham al pheras*, *os Equi*, *Gjahphela*, *Labium*. *Enph*, ou *Emph*, *Eniph al pharas*, *Nasus Equi*. C'est celle que Riccioli appelle *Muscida* (5), et Hipparque, *Rynchos* (6).

Les détails, dans lesquels entre Ulug-Beigh, sur les différentes Etoiles et les diverses parties d'une constellation, qui chez les Arabes portent chacune un nom particulier, prouvent combien ils apportoient de soin à bien distinguer chaque Etoile, et combien, sous ce rapport, leur Astronomie avoit étendu son vocabulaire, beaucoup plus complet que n'est le nôtre. Nous avons abrégé cette nomenclature, en désignant chaque Etoile d'une constellation par la série des lettres de l'alphabet grec, en appelant α la plus belle Etoile de la constellation, β la seconde, γ la troisième, etc. Ainsi, nous appelons l'Etoile α, celle de l'épaule, que les Arabes appellent *Yed Alpheras* (7), *Markabon*, *Markab* : β, l'Etoile appelée par les Arabes, *Seat Alpheras*, et *Saidol pharasi* : ε, celle du nez, qu'ils nomment *Enif*, *Enf Alpheraz* (8) : on l'appelle *Gruminm* (9), *Aniphol Pharasi* (10).

Voici les principaux noms de Pégase, rapportés par Blaeü, Riccioli et Bayer (11). *Equus Gorgoneus*, *Medusæus*, *Equus ales*, *Volans*, *Alatus*, *Pennatus*, *Aëreus*, *Dimidiatus*, *Fontis Musarum inventor*, *Sagmarius Caballus*, *Epiphiatus*, parce qu'au lieu d'ailes, on peignit autrefois *Epiphium* : *Equus*, *Equus major*, *secundus*, *posterior*, *alter*; *Bellerophon*, *Bellerophonteus*, *Menalippe*, *Theano*.

Les Grecs le nomment *Ippos* (12) ; les Latins, *Equus* (13), *Equus Dimidius* (14).

Le Pégase, suivant Hygin (15), regarde le cercle Arctique, appuie son pied sur le Tropique d'Eté, et touche

(1) Comm. Alfrag. p. 106.
(2) Scalig. p. 434.
(3) Cæs. p. 218.
(4) Hyd. t. 26—7.
(5) Ricciol. p. 127.
(6) Hyg. l. 2, c. 22.
(7) Bay. tab. 19. Ricciol. p. 127. Cæs. p. 209.
(8) Comm. Alfrag. p. 107.
(9) Scalig. p. 434.
(10) Cæs. p. 218.
(11) Ibid. c. 23, p. 218—219. Ricciol. p. 127. Bay. tab. 19.
(12) Hipp. l. 1, c. 2. Arat. v. 205.
(13) Hyg. l. 2, c. 1.
(14) Germ. Cæs. c. 17.
(15) Hyg. l. 3, c. 17.

de l'extrémité de la bouche la tête du Dauphin. Il unit son cou à la main droite du Verseau, et il est renfermé par les deux Poissons : son corps n'est figuré, que jusqu'au nombril, ou au milieu du ventre. Il se couche avec le premier des deux Poissons, ou avec celui qui est sous son ventre. Il se lève avec tout *Aquarius*, avec le Poisson avec lequel il se couche, et avec la main droite du Verseau.

Columelle (1) marque un lever du matin de Pégase, aux Nones de Mars. Il est accompagné du souffle du vent Aquilon. Le même auteur marque un coucher du matin du même Pégase, au douze des Calendes d'Avril (2) ; il est accompagné des vents Septentrionaux. Ovide parle aussi du lever de Pégase, au trois des Nones de Mars (3). Il l'appelle *Equus Gorgoneus*, et lui donne quinze Etoiles.

(1) Columell. l. 11, c. 2, p. 423.
(2) Ibid. p. 424.
(3) Ovid. Fast. l. 3, v. 450.

CONSTELLATIONS AUSTRALES.

PREMIÈRE.

LA BALEINE.

APRÈS avoir fait l'énumération des constellations, qui sont au Nord de l'Equateur, et qu'on appelle constellations Boréales, nous allons parler des constellations, qui sont au midi du même Equateur, et qu'on nomme Méridionales ou Australes. Toutes ces constellations restent moins de douze heures sur notre Horizon, comme les constellations Boréales y demeurent plus de douze heures, tellement que celles qui ne sont pas éloignées du Pôle, de plus de quarante-neuf degrés à Paris, y demeurent toujours en tout temps, et à toute heure : il n'y a de changement, que dans leurs positions, relativement à l'Horizon.

La première constellation Australe, qui se présente à nous, est un énorme monstre marin, placé sous les Poissons et sous le Belier (1), et qui est connu vulgairement sous le nom de Baleine, quoiqu'il soit appelé par les anciens, du nom générique *Cetos* (2), qui convient à tous les gros poissons et aux monstres marins, de quelque espèce qu'ils soient. Aussi ces noms ont-ils varié. Car souvent on l'appelle le Dragon de mer, le Lion, l'Ours marin etc. Théon l'appelle *Therion*, la bête féroce (3).

On dit de ce monstre, que c'est celui, que Neptune envoya contre Andromède, et que tua Persée (4). Nous en avons déjà parlé à l'article de ces deux constellations ; ainsi que de l'orgueil de Cassiopée, mère d'Andromède, qui avoit voulu le disputer de beauté aux Néréides : ce qui excita le courroux de Neptune contre Céphée et Cassiopée, père et mère d'Andromède. Le courage, que montra Persée dans cette expédition, et l'énorme grosseur du monstre, qu'il tua, parurent mériter que leurs images fussent transportées aux Cieux (5). Ce monstre paroît encore menacer Andromède (6).

(1) Germ. c. 35. Theon, p. 143.
(2) Germ. p. 8. Hipp. l. 2, c. 3. Nonn. l. 25, v. 128. Arat. v. 354. Procl. c. 16.
(3) Theon, p. 144.
(4) Hyg. l. 2, c. 32. Eratosth. c. 36. Theon p. 143.
(5) Hyg. ibid.
(6) Theon, p. 170.

Les

Les Arabes la nomment, *Elkeit* (1), *Al* ou *Elkaitos*, nom dérivé du Grec (2), *Elketos* (3).

La luisante des narines se nomme *Monkar Elkaitos* et *Menkar* (4) *Monkalekaitos*, *Minkaron* (5). Celle de la queue, *Deneb Kaitos*, *Dhanbolkitosi*, et celle du ventre, *Baten Kaitos* ou *Batan el Kaitos* (6); *Batakaitos*, *Batnalkitosi*. Bayer (7) prétend, qu'on doit y peindre un Dragon marin, plutôt qu'une Baleine, et il ajoute, que c'est ce qu'on y voit, dans beaucoup d'anciennes Sphères et d'antiques monumens déterrés à Rome. Les Hébreux l'appellent le Lion marin (8).

Ulug-Beigh appelle la suivante des trois, qui sont à l'extrémité de la mâchoire, *Caphal Gjeemâ*. Celle de la queue, dans la partie la plus Boréale, *Danab cetus Shemali*, à la partie Australe, *Danab al Gjenubi*, *Wahwil al Diphda al Thani*.

Les constellations Australes se nomment *Suwer*, *Gjenubi* (9). La première est le grand Poisson, *Cetos*. Aux nageoires est l'Etoile *Al naâman*; on trouve à la queue, vers la bouche du Poisson austral, *Al diphdaân*, les deux Grenouilles. *Naaman* est au duel, et signifie, *Struthiocamelus*, l'Autruche. On trouve, dans certaines tables, les Autruches, qui sont quatre Etoiles, appelées *Alnaamath*. L'Etoile deuxième est *Caph Algjedma*. La Baleine se nomme *Behemoth* (10) *Kemmor* (11). Est-ce la Chimère? *Cetus*, *Pistrix*, *Balaena* (12), *Draco*, *Leo*, *Ursus marinus*, *Canis Tritonis*, *Bellua*, *Monstrum marinum*, *magnum portentum* (13), *Pistris*, *Pristis*, (14), *Orphos*, *Orphus*, *Orphas* (15).

La Baleine touche au fleuve Eridan avec sa poitrine. Elle se couche au lever du Cancer et du Lion, et se lève avec le Centaure et les Gémeaux (16).

(1) Scalig. p. 437.
(2) Bay. tab. 34. Ricciol. p. 127.
(3) Bay. ibid.
(4) Scalig. p. 437.
(5) Alphons. p. 232. Scalig. ibid.
(6) Bay tab. 34.
(7) Kirk Œdip. t. 2, part. 2, p. 199. Nabod. p. 207. Stoffl. c. 14.
(8) Ulug-Beigh, p. 110—112.
(9) Hyd. Comm. p. 43.
(10) Hyd. p. 170.
(11) Hesych.
(12) Alphons. p. 209.
(13) Arat. v. 629.
(14) Auson.
(15) Cæs. c. 1, p. 226. Bay. tab. 34.
(16) Hygin. l. 3, c. 30.

DEUXIÈME.

L'ÉRIDAN.

LA constellation, qui suit la Baleine, s'appelle le Fleuve. Le voisinage d'Orion, du pied duquel ce fleuve semble sortir (1), l'a fait nommer le fleuve d'Orion (2). On l'appelle aussi le Nil, le Gyon, l'Océan, le Pô et l'Eridan (3), fleuve fameux par la chute du Cocher Phaëton. C'est sous ce dernier nom d'Eridan, qu'elle est plus connue. Aratus et Phérécyde (4), qui lui ont donné ce nom, prétendent que c'est parce que, comme le Pô, ce fleuve dirige son cours vers la partie méridionale. Hésiode dit, qu'il fut placé aux Cieux, à cause de Phaëton. Nonnus, dans ses Dionysiaques, admet la même tradition (5), ainsi que Théon (6), qui le nomme l'*Eridan* et le *Bochernos*. On raconte, que Phaëton, fils du Soleil et de Clymène, voulut monter le char de son père; que s'étant élevé trop haut, la crainte le fit tomber, et il fut précipité dans l'Eridan par un coup de foudre, dont le frappa Jupiter (7). L'Univers fut embrasé, et pour en éteindre l'incendie, tous les fleuves furent lâchés hors de leur lit; ce qui produisit un déluge, auquel Deucalion et Pyrrha seuls échappèrent. Les sœurs de Phaëton, pleurant leur frère, furent changées en peupliers, et leurs larmes en ambre. Elles prirent le nom d'Héliades. Elles s'appeloient *Merope*, *Helie*, *Ægle*, *Ægiale*, *Petrê*, *Phaebê*, *Chaerie*, *Diosippê*. *Merope* est le nom d'une Pléïade. Les autres sont vraisemblablement les autres Pléïades, placées sous le Cocher. Cycnus Roi de Ligurie, parent de Phaëton, le pleura aussi : il fut changé en Cygne et il en a conservé les accens lugubres. Quelques-uns nomment ce fleuve *Nil*, et *Gyon*, lequel fut placé aux Cieux, parce qu'il coule du Midi. D'autres disent, qu'il prit le nom de *Nil*, à cause de sa grandeur et de son utilité, et parce qu'il y a vers son extrémité une Etoile très-brillante, appelée *Canopos* (8). Or *Canopos* est baignée par le Nil. L'Etoile *Canobus*, appelée *Ptolemaeon*, est une Etoile du Gouvernail du vaisseau (9); c'est l'Etoile la plus basse. Aussi prend-elle le nom de *Perigeios*, ou de Terrestre.

Ulug-Beigh donne à la luisante de l'extrémité du fleuve le nom d'*Aldalim* (10). Cette dernière de l'extrémité du fleuve est *Acharnar*, *Acharnahar*, *Acharnarim*, *Enar*, *Acharnnehar*, *Achironari* (11).

On donne à celle de la Courbure du fleuve, ou l'Etoile τ, les noms d'*Anchetenar*, *Argetenar* (12).

On en appelle les sept autres de la courbure, *Beenim*, *Théenim* (13).

(1) Eratosth c. 27. Hygin. l. 3, c. 31.
(2) Procl. c. 16.
(3) Eratosth. Uranol. p. 142.
(4) Germ. c. 36.
(5) Nonn. l. 38, v. 439.
(6) Theon, p. 114.
(7) Theon, ibid.
(8) Hygin. 2, c. 33.
(9) Germ. c. 36.
(10) Ulug-Beigh, p. 112.
(11) Scalig. p. 438. Bay. Tab. 36. Alphons. p. 234. Kirk. p. 199. Hyd. Comm. p. 48—49.
(12) Cæs. c. 2, p. 229. Scalg. p. 438. Bay. tab. 36. Alph. p. 234.
(13) Ricciol. p 126—128.

Le fleuve lui-même en général se nomme *Potamos* (1), *fluvius*.

En Arabe, *Nahar*, *Alnahar*, *Nar*, *Enar*, *Nahron* (2). Chez les Maures, *Guad*. Chez ceux de Féez, *Vardi* (3). Chez les Egyptiens, *Nilus* et *AEgyptus* (4), *Nachal Mizraïm* (5), *Schichor*, *Niger*. Chez les Ethiopiens, *Nuchul*. Chez les Grecs, *Melas*, *Melo*. Chez d'autres, *Mulda*, *Aëtus* ou *Aquila*. Chez les Etrusques, *Botignon*. Chez les Liguriens, *Botigum*, *Bodintum*. Dans Aratus, *Fluvius multum defletus*. On l'appelle aussi *Fluviorum Pater*, *Phaëtontius amnis*, *Fluvius cœlestis* (6), *Fluvius combustus* (7), *Eridani Fluenta* (8).

Ce fleuve (9), sorti du pied gauche d'Orion, s'étend jusqu'à la Baleine, et se répand ensuite jusqu'aux pieds du Lièvre, et de-là vers le cercle Antarctique. Il paroît se coucher au lever du Scorpion et du Sagittaire. C'est là ce qui l'a fait unir au Cocher, dans la fable de Phaëton. Il se lève avec les Gémeaux et le Cancer.

Hyde, dans ses commentaires sur Ulug-Beigh (10), nous dit, que les Arabes appellent la première, la seconde, la troisième et la trente-sixième des Etoiles d'Orion, *Cursa Al gjauza Al Mutakaddey*, le trône d'Orion; et la trente-unième, la brillante du pied, s'appuie sur le trône; la quatorzième, jusqu'à la vingt-deuxième, se nomme *Aẓ'ha al-Naâm*, le nid de l'Autruche sur le sable. Les Etoiles voisines s'appellent ses œufs, *Albeid* et *Alkeid*. La trente-quatrième, à l'extrémité du fleuve, est *Al dalím*. Entre elle et la brillante du Poisson Austral sont plusieurs Etoiles appelées *Alzibal*, les petits de l'Autruche, placées entre les Etoiles brillantes de la troisième grandeur, et l'Etoile de la Baleine, appelée la seconde Grenouille. Il y a quatre Etoiles appelées *Sadr*, *Ketus*, *Pectus Ceti*. On les appelle aussi *Ashiyanê*, le Nid. Le nom d'*Al dalím* est celui de *fossi in terra putei*. Dans d'autres tables, on y trouve *Aulax*, *Sulcus*, *Porca*.

(1) Hipp. l. 1, c. 3. Nonn. l. 38, v. 439.
(2) Cæs. c. 2, p. 229.
(3) Bay. tab. 36. Ricciol. p. 126—128.
(4) Hesych.
(5) Cæs. c. 2, p. 228—229.
(6) Arat. v. 358.
(7) Nonn. l. 38, v. 439.
(8) Auson.
(9) Hyg. l. 3, c. 31.
(10) Hyd. p. 48 et 49.

TROISIÈME.

LE LIÈVRE.

LE Lièvre des constellations semble fuir devant le Chien d'Orion (1). Il est placé sous Procyon, et aux pieds d'Orion (2). Ce dernier ayant été peint sous les traits d'un chasseur, le Lièvre dut naturellement être son cortége (3). Quelques-uns ont dit, que le Lièvre avoit été placé aux Cieux par Mercure, à cause de sa légéreté à la course (4). Il en est d'autres qui pensent, qu'un chasseur redoutable, tel qu'Orion, ne devoit pas s'amuser à chasser simplement un Lièvre. Aussi peignent-ils Orion combattant contre le Taureau, dont il porte les dépouilles. Quant au Lièvre, voici ce qu'ils racontent à son sujet. On dit, qu'il n'y avoit point de Lièvres dans l'Ile de Leros, lorsqu'un jeune homme s'avisa d'y en apporter une femelle prête à mettre bas. Il la soigna elle et ses petits avec beaucoup d'attention. En peu de temps, l'espèce se multiplia prodigieusement, chacun s'étant empressé d'en élever. La quantité en fut si prodigieuse, qu'il fut impossible de les nourrir et qu'ils finirent par se jeter avec tant d'avidité sur tous les grains, que la famine se mit dans l'Ile. Ce ne fut qu'avec bien des peines, que les habitans vinrent à bout de s'en débarrasser. On plaça depuis l'image du Lièvre aux Cieux, pour rappeler aux hommes, que les choses qu'on a le plus désiré, nous causent souvent plus de maux, qu'elles ne nous avoient fait de plaisir. D'autres supposent, qu'il y fut placé, parce qu'il est celui des quadrupèdes, qui pullule le plus : que lorsqu'il met bas ses petits, il en a déjà d'autres, qui se forment dans le ventre (5). Ainsi ce fut, suivant les uns, sa légéreté, suivant d'autres, sa fécondité, qui le fit placer près des Limites de l'Équinoxe de Printemps (6).

Le Lièvre, peint fuyant devant le pied gauche d'Orion (7), court sur le Tropique d'Hiver. Il se lève avec le Lion, et se couche au lever du Sagittaire.

Columelle fixe, au dix des Calendes de Décembre, le coucher du matin du Lièvre, accompagné de tempêtes (8).

Les Arabes le nomment *Elarneb* ; les Hébreux, *Arneb* (9), *Elarnebet* (10), *Alarnebo*.

Ulug-Beigh (11) l'appelle le trône d'Orion, *Arsh al Gjauza*. Les Arabes le

(1) Hyg. l. 2, c. 34. Theon, p. 142.
(2) Germ. c. 33. Theon, ibid.
(3) Hygin. l. 2, c. 34.
(4) Erastosth. c. 34.
(5) Germ. c. 33. Erastosth. c. 34.
(6) Theon, p. 142.
(7) Hyg. l. 3, c. 32.
(8) Columell. l. 11, c. 2, p. 434.
(9) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 199. Scalig. p. 438. Cæs. p. 247.
(10) Comm. Alfrag. p. 108. Hyd. Com. Ulug-Beigh, p. 49.
(11) Ulug-Beigh, p. 122.

nomment, *Cursa al Gjauza al Muacchera*, ou le trône d'Orion.

On l'appelle aussi *Al nihál*, *Pecora sitim explentia.*

Les Turcs l'appellent *Thaushkan* et *Thaushan* (1).

Les Grecs le nomment *Lagoos* (2). Aratus lui donne les épithètes de *Charopos* et de *Glaucos* (3).

Les Latins l'appellent *Dasypus* (4), *Levipes*, *Hirtipes*, *Pedibus celer.* Il porte aussi les noms de *Derceunès*, dans Nicandre; de *Tachynès* (5).

(1) Hyd. Comm. p. 225.
(2) Nonn. l. 1, v. 238. Arat. v. 338.
(3) Arat. v. 369—594.
(4) German. c. 32.
(5) Cæs. c. 4, p. 247. Bay. tab. 37. Ricciol. p. 127.

QUATRIÈME.

ORION.

LA constellation d'Orion est incontestablement la plus belle de toutes. Elle renferme deux Etoiles de la première grandeur et plusieurs de la seconde. Elle occupe un champ très-vaste aux Cieux, au Midi du Taureau et des Gémeaux. Elle a trois belles Etoiles vers le milieu, qui sont de seconde grandeur, et posées en ligne droite, l'une près de l'autre. Le peuple les appelle les trois Rois.

On fait Orion fils de Neptune et d'Euryale, fille de Minos (1). Son père lui avoit accordé la faculté de marcher sur les eaux, comme sur la terre; de même qu'il avoit été donné à Iphiclus de voler sur la surface d'une moisson, sans briser les épis.

Ceux-ci le font naître d'Hyrée, ceux-là de Caubrisa, d'autres de Musée Roi des Eistoniens, et racontent ainsi sa naissance (2). On dit que son père, soit Hyrée, soit Caubrisa, reçut chez lui deux Dieux, Jupiter et Mercure; d'autres disent trois, en y ajoutant Neptune. Il n'avoit pas d'enfans, et il pria ses hôtes de le rendre père; il venoit d'immoler un Bœuf, qu'il leur avoit servi à table. Les Dieux s'en firent apporter la peau, et ayant uriné dedans, ils lui recommandèrent de l'enfouir en terre. Au bout de quelque temps, il en naquit un enfant mâle, qu'Hyrée nomma Urion, dont on fit par la suite Orion. C'est lui qui fut placé aux Cieux, dans la belle constellation, qui se lève à la suite du Taureau, et qui se nomma d'abord Urion, dit Germanicus (3), *ab urina*, à cause de l'abondance des eaux qu'elle fait naître. Car, par son lever d'Hiver, elle bouleverse la terre, la mer et les eaux. On ne doit voir dans tout cela qu'un mauvais conte, fait sur une étymologie également mauvaise; le nom d'Orion vient de la même racine, que celui d'Orus, dont il est l'astre. Sa filiation d'un Taureau est simple; puisqu'il se lève toujours à la suite du Taureau céleste, sous lequel il est placé. Son influence sur les mers en fit un fils de Neptune; car on appela astres de Neptune, suivant Théon, ceux qui exerçoient leur influence sur les eaux (4). Il étoit, ajoute Théon, singulièrement observé par les navigateurs, à cause de sa position dans l'Hémisphère austral, d'où partent les tempêtes. Cette influence, qu'avoit Orion sur les eaux de la mer, et sa position sur le fleuve Eridan, qui sort de son pied gauche, fit dire, que ce fils de Neptune et du Taureau marchoit sur les eaux. C'est ainsi que nous verrons bientôt, que sa position, relativement au Scorpion, auquel il est opposé, et qui le fait tous les jours coucher, fit dire qu'il mou-

(1) Hyg. l. 2, c. 35. Germ. c. 31. Eratosth. c. 32. Theon, p. 140.
(2) Germ. ibid. Hyg. ibid. et Fab. 195.
(3) Germ. ibid. Isid. l. 3, c. 47.
(4) Theon, p. 182.

rut piqué par le Scorpion de nos constellations.

Orion devenu grand quitta Thèbes, patrie de Bacchus Taureau, pour se rendre à Chio, chez le Buveur de vin, ou chez OEnopion, dont il voulut, dans un moment d'ivresse, violer la fille appelée Mérope, du nom d'une des Pleïades placées sur le Taureau, et qu'Orion semble toujours poursuivre.

OEnopion, piqué d'un semblable outrage, punit Orion, en lui faisant crever les yeux; et il le chassa de son île. Orion se retira à Lemnos, île consacrée au Dieu du feu, ou à Vulcain, qui lui donna un certain Cédalion pour le conduire. Orion le mit sur ses épaules, comme pour lui servir d'yeux et le guider. Il marcha ainsi vers l'Orient, et vint s'unir au Soleil, qui lui rendit la vue (1), et bientôt il retourna à Lemnos, pour se venger.

On apperçoit aisément l'origine de cette fiction. Orion se couchant avec les Pleïades, et conséquemment avec Mérope, aux approches du Printemps, disparoît à notre vue, par son coucher Héliaque. Mais au bout de quelques mois, lorsque le Soleil approche du Solstice, Orion se lève Heliaquement, et reparoît le matin, au bord oriental. Aussi le Calendrier des Pontifes fixe, au quinze des Calendes de Juillet, l'entrée du Soleil au signe du Cancer, et le lendemain le lever Héliaque d'Orion (2). Il marque, huit jours après (3), le lever Héliaque des Etoiles de la Ceinture du même Orion, et il annonce pour ce jour-là le Solstice d'Eté. Le même Ovide avoit marqué le coucher d'Orion, deux mois et demi auparavant, au huit des Ides d'Avril (4), onze jours avant l'entrée du Soleil au Taureau, et quatre jours après, un lever des Pleïades, au nombre desquelles il met Mérope (5). Alors se couchoit la Balance, signe consacré à Vulcain, qui donne un guide à Orion. Il marque un autre coucher, au sept des Nones de Mai (6), cinq jours avant le lever des Pleïades. C'est à cette occasion, qu'il rapporte la naissance d'Orion, fils du Bœuf, et des deux Dieux, Jupiter et Mercure, et sa mort par la piqûre du Scorpion.

Lorsqu'Orion retourna à Chio, OEnopion s'étoit caché sous la terre, pour échapper à sa vengeance. Peut-être que cet OEnopion est le Bootès, Icare, le fameux inventeur du vin, qui est alors effectivement couché. Théon nous apprend, qu'OEnopion étoit fils de Bacchus, et de la Couronne d'Ariadne, qui suit le Bootès, et qui se lève au moment des Vendanges (7); il régnoit sur l'île de Chio, fameuse par ses bons vins. Cette île étoit infestée de Serpens, d'où elle prit le nom d'Ophiusa; c'étoit pour la purger de ces reptiles, qu'Orion étoit venu d'abord de Béotie, à la sollicitation d'OEnopion. Dans ce second voyage, Orion venoit pour se venger; mais désespérant de trouver son ennemi, il passa en Crète. Là il se mit à chasser avec Diane, sur le mont Chélippion (8), et il lui promit de détruire tous les animaux, et de n'en laisser aucun sur la terre. D'autres au contraire prétendent, qu'il voulut faire violence à la chaste Diane (9); que cette Déesse le perça de ses traits; et qu'elle le plaça dans la suite aux Cieux, à cause de la ressemblance des goûts. Certains Auteurs disent, qu'il étoit chéri de Diane, qui pensa l'épouser; ce qui fâcha Apollon. Un jour qu'Orion nageoit, Apollon apperçut sa tête s'élever au-dessus des flots, et le reconnut. Il proposa à Diane un défi; c'étoit de prouver son adresse à tirer de l'arc, en décochant un trait sur un

(1) Eratosth. c. 32.
(2) Ovid. Fast. l. 6, c. 719.
(3) Idem. v. 788.
(4) Ovid. Fast. l. 4, v. 389.
(5) Ibid. v. 175.
(6) Ovid. Fast. l. 5, v. 493—545—600.
(7) Theon, p. 170—171.
(8) Germ. c. 31.
(9) Hygin. ibid. Horace l. 3, Od. 4, v. 71.

corps noir qui surnageoit; c'étoit la tête d'Orion. Diane décocha son trait et perça la tête d'Orion; les flots portèrent son corps au rivage. Diane le reconnut : désolée de son erreur, elle répandit beaucoup de larmes sur son cadavre, et elle plaça son image aux Cieux. Cette fable s'explique aisément, quand on sait qu'Orion, comme le dit Hygin (1), se couche au lever des derniers degrés du Scorpion, et des premiers du Sagittaire. Ce dernier signe est affecté à Diane, dans la distribution des douze grands Dieux entre les signes. Le premier renferme ce redoutable Scorpion, que la terre suscita contre Orion, et dont la morsure le fait périr. Jupiter, à la sollicitation de Diane et de Latone, compagnes de chasse d'Orion, en Crète, plaça aux Cieux Orion et le Scorpion, qui l'avoit piqué, et les disposa de telle manière, que lorsque le Scorpion se lève, Orion se couche (2). Ces deux Constellations opposées occupent un vaste champ dans le Ciel (3).

On dit, que ce Scorpion fut envoyé par Diane, qui préside au Sagittaire, que le Scorpion précède immédiatement dans son lever.

On explique aisément les amours d'Orion pour Diane, quand on sait que Diane est la Lune, qui a son exaltation au Taureau, sous lequel est Orion, et avec lequel il se couche; et son domicile au Cancer, avec lequel Orion se lève (4). Il aima la Lune, qui a son exaltation au Taureau, comme il aima les Pléïades, qui sont placées sur ce même Taureau.

Enfin il est des traditions (5), qui font d'Orion, le fameux musicien de Lesbos, Arion, que sauva le Dauphin, et dont nous avons déjà parlé, à l'occasion de cette Constellation. Arion avoit été aimé de Périandre Roi de Corinthe, qui, charmé de son talent, l'avoit comblé de richesses. Lorsqu'il s'embarqua, pour retourner dans sa patrie, ses esclaves, de concert avec les Nautonniers, voulurent le faire périr. Arion obtint d'eux pour dernière grâce, avant de mourir, de jouer de sa Lyre. Les sons harmonieux, qu'il tira de cet instrument, attroupèrent autour de lui une foule de Dauphins; il se jeta sur un d'eux, qui le reçut sur son dos et le porta à Corinthe, chez Périandre. Le Dauphin officieux, après avoir déposé son fardeau, expira sur le rivage. Jupiter le plaça aux Cieux avec Arion. Je crois que cet Arion est plutôt le Pégase, Arion, qui se lève à la suite du Dauphin. Quoi qu'il en soit, on ajoute qu'Arion, arrivé à Corinthe, raconta à Périandre son aventure, et que ce Prince fit enterrer le Dauphin, auquel même il éleva un tombeau. Quelques temps après, le vaisseau, qui devoit porter Arion dans sa patrie, revint à Corinthe. Le Roi fit venir les matelots et leur demanda des nouvelles d'Arion. Ils lui dirent qu'il étoit mort. Eh! bien, leur dit le Roi, demain vous viendrez affirmer ce que vous m'annoncez, sur le tombeau du Dauphin. En même temps il donna des ordres, pour qu'on s'assurât de leurs personnes, et il commanda à Arion de s'habiller tel qu'il étoit, lorsqu'il se précipita dans les eaux, et de se tenir caché dans le tombeau du Dauphin. Les matelots vinrent jurer dessus avec serment, qu'Arion étoit mort: aussitôt celui-ci se montra, et confondit par sa présence leur imposture; le Roi les fit aussitôt pendre.

Théon ajoute aux récits différens sur Orion, quelques circonstances particulières (6). Il dit qu'Orion, chassant dans l'île de Chio, apperçut Diane, et toucha son voile, et que cette Déesse irritée fit naître le Scorpion, qui tua

(1) Hygin, l. 3, c. 32.
(2) Ibid. l. 2, c. 27, p. 33. Theon, p. 170.
(3) Germ. c. 31.
(4) Hyg. l. 3, c. 33. Theon, p. 167--182.
(5) German. c. 31.
(6) Theon, p. 170--171.

Orion. De là vient, dit-il, qu'encore aujourd'hui Orion a l'air de craindre le Scorpion, puisqu'il se cache à son lever; car le Scorpion, en montant sur l'Horizon, effraye Orion et le force à se coucher. Le Scorpion réciproquement se couche au lever d'Orion, comme celui-ci au lever du Scorpion; car ils sont en effet diamétralement opposés, remarque Théon. Aratus peint Orion effrayé de la vue du Scorpion, et se sauvant à l'extrémité de la terre. Toutes ces réflexions sont de Théon, qui ajoute, que le même Orion semble poursuivre et chasser devant lui les Astres, qui se couchent avant lui (1). Ce sont ces réflexions, qui doivent frapper le Lecteur le moins clairvoyant, qui m'ont donné la clef de la Mythologie ancienne; car il ne me fut pas difficile de reconnoître, que l'histoire merveilleuse d'Orion n'étoit qu'un Roman Astronomique, qui avoit pour base les positions respectives d'Orion, à l'égard des Pleïades, qu'il poursuit, et du Scorpion céleste, qui se lève à son coucher, et qui paroît le tuer.

Après avoir expliqué cette fiction, comme je fais ici, et cela il y a plus de seize ans, je dis, comme Énée dans Virgile, *et crimine ab uno disce omnes*. En voilà une; mais est-elle la seule? Je crus, qu'ayant pris sur ce fait le génie des Mystagogues et des Prêtres Allégoristes, je ne devois pas en rester là. J'essayai cette méthode nouvelle sur le Cocher céleste Phaëton, qui périt de la morsure du même Scorpion, et j'obtins des résultats simples et satisfaisans. Dès-lors je conclus, que j'avois découvert une mine nouvelle, et je ne m'occupai plus que des moyens de l'exploiter. Trois mois environ après ce premier essai, je rencontrai sur ma route le fameux passage de Chérémon, qui fait la base de tout mon travail. Je ne doutai plus dès-lors, que je n'eusse la clef de l'ancienne Mythologie; et quoiqu'elle me parût bien rouillée, je me déterminai à consacrer tous mes travaux et mes veilles au développement d'une idée aussi ancienne et aussi neuve. Je ne tracerai pas ici le cercle des erreurs et des fausses conjectures, que j'ai parcouru, pendant les premières années. Il me suffit de dire, que rien ne m'a rebuté; que j'ai fait tous les sacrifices de mes premières idées, au besoin de connoître la vérité; et que j'ai abandonné des explications ingénieuses, quand je me suis apperçu qu'elles n'étoient qu'ingénieuses, et qu'elles ne se lioient point, par l'ensemble des explications, au système universel. Le résultat de mes efforts est l'ouvrage, que je présente aujourd'hui, lequel, tout imparfait qu'il est, me paroît meilleur que tout ce qui a été fait jusques ici; parce qu'il offre beaucoup de vérités, et qu'il ouvre la route à de nouvelles découvertes. Mais en voilà assez sur moi; revenons à Orion.

Sa proximité des Pleïades, placées sur le Bœuf céleste, ou des filles de Pleïone et d'Atlas, a fait dire (2), qu'ayant voyagé avec elles en Béotie, il avoit voulu leur faire violence, et qu'elles avoient pris la fuite. Qu'Orion les avoit poursuivies pendant douze ans, sans pouvoir les joindre. Que Jupiter, touché de leur sort, les avoit placées aux Cieux, où elles forment ce qu'on appelle la queue du Taureau. C'est pour cela, ajoute Hygin, qu'Orion semble encore les poursuivre vers le couchant.

Les Assyriens (3) voyoient, dans le chasseur Orion, le fameux Nembrod, qui fut, dit-on, un grand chasseur devant le Seigneur. Ils lui associoient la Constellation du grand Chien, cortége naturel du Chasseur. Ils lui donnoient

(1) Theon, p. 206.
(2) Hyg. l. 2, c. 27.
(3) Cedren. p. 14 et 15.

aussi le nom de Saturne, que porte une des sept Planètes. De la race de Cham, disoient-ils, naquit Chus l'Ethiopien, qui fut père de Nembrod, fondateur de Babylone, lequel prit aussi les noms d'Orion, et de Saturne. Ce dernier nom est emprunté d'une des sept Planètes.

La Chronique d'Alexandrie en parle à-peu-près dans les mêmes termes. Du sang de Cham, dit l'Auteur de cette Chronique, naquit Chus, qui engendra le Géant Nembrod, qui fonda Babylone. Je remarque ici, qu'on appeloit aussi Orion le Géant, à cause de son immense étendue.

Les Perses disent, qu'il fut placé au nombre des Dieux, et parmi les Constellations, sous le nom d'Orion.

C'est ce Nembrod, continue la Chronique, qui le premier enseigna aux mortels l'art de la chasse, et à se nourrir de la chair des animaux féroces. C'est lui qui régna le premier sur les Perses. C'est lui, dont il est parlé dans l'Ecriture (1), sous le nom de Géant et de Chasseur, lequel, après le déluge, régna sur les Babyloniens; qui passa d'Egypte en Assyrie, et habita Ninive bâtie par Assur. Les Assyriens donnèrent le nom de *Ninus* à Nembrod, qui le premier leur apprit à rendre un culte au Feu. Persée, qui se lève Héliaquement, à l'époque du coucher Héliaque d'Orion, à l'Equinoxe de Printemps, passoit pour en avoir fait autant en Perse. La Chronique ajoute ailleurs (2), que du sang de Ninus naquit Zoroastre, fameux, chez les Perses, par ses connoissances Astronomiques, lequel en mourant pria les Dieux de le frapper de leur foudre. Il dit aux Perses, avant de mourir: quand j'aurai été brûlé par le feu céleste, ramassez mes os, et conservez mes cendres. Tant que vous serez fidèles à garder ce dépôt, l'Empire ne sortira pas de vos mains. Ayant ensuite invoqué Orion, il fut frappé de la foudre; et les Perses recueillirent ses cendres, qu'ils gardent avec soin.

On lit dans Eusèbe, que ce fameux Saturne (3) des Phéniciens est aussi appelé *Israël;* et qu'après sa mort, il passa dans la Planète de Saturne, celle qui donne ici son nom à Orion, où sont les trois Rois, que le peuple appelle encore *le Bâton de Jacob.* C'est cet Israël, qui, dans un temps de calamité, immola son fils unique, qu'il avoit eu d'une Nymphe du pays, appelée *Anobret.*

Cet Israël Saturne est-il Orion? Est-il le fameux Serpentaire, le *Chrone* d'Athénagore, dont nous avons souvent parlé?

Le Syncelle donne à Nembrod le surnom d'*Eutychius* (4) ou d'*Euêchius;* d'autres, suivant Hyde, en font le fameux Ninus (5).

Les Egyptiens l'appeloient *Orus* ou l'Astre d'*Orus* (6).

Les Latins le nommoient *Jugula.* C'étoit particulièrement le nom de celle du milieu des deux étoiles, qui sont aux deux épaules (7); d'autres disent, qu'il prend ce nom, de ce qu'il paroît armé d'une épée redoutable (8).

Ils l'appeloient aussi *Incola* (9), *Nux Juglans* (10).

Le Vulgaire le nommoit *Aletropodion* (11).

On lui donna (12) les épithètes de *Nim-*

(1) Ibid. p. 65.
(2) Ibid. p. 89.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 4, c. 16, p. 156.
(4) Syncell. p. 57.
(5) Hyd. de vet Pers. Relig. p. 37.
(6) Plut. de Isid. p. 357.
(7) Varro de Ling. Lat. l. 6. p. 81.
(8) Isidor. Orig. l. 3, c. 47.
(9) German. c. 31.
(10) Stoffl. c. 14.
(11) Scalig. Not. ad Manil. Eratosth. c. 2. Uranol. Petav. p. 143.
(12) Virgil. Æneid. l. 1.

bosus ; de *Thrasus*, ou d'*Audax* (1), de *Sublimatus*, *Gigas*, *Fortissimus*, *Furiosus*, *Bellator Fortissimus*, *Heros*, *Venator* (2).

Les Arabes l'appellent *Algibbar* (3), *Elgebar*, *Algebar*, *Algebra*, *Algebaro* (4), *Sugia*, *Assugia*, *Asschagio*. Les Hébreux, *Chesil-El-Kebar*, *Canis fortis* ; et *Bellator fortis* (5), *Almaharrah* (6). Les Juifs, *Gibbor*, le Géant (7). Les Arabes *Algjauza*, et *Gjebbar*. Les Syriens, *Gavoro* ; les Chaldéens, *Niphla*, tous noms, dit Hyde (8), qui désignent un Géant et un Brave. Le Vulgaire l'appelle *Bahadûr*, le courageux ; les Astronomes, *Gjebbar*.

La brillante de la main droite se nomme *Jed-al-Gjauza al-Jumna* ; les trois de la tête s'appellent *Râs-al-Gjebbar*, tête du Géant ; et *Hek'a*, qui est une des stations de la Lune.

L'Etoile luisante (9) et rouge de l'épaule droite se nomme *Menkib-al-Gjauza*, *Jad-al-Gjauza Aljumna* ; celle de l'épaule gauche, *Almirzan-al-Gjauza* ; celle de la poignée de l'épée, *Saiph-al-Gjebbâr*. La luisante du pied gauche se nomme *Rigil-al-Gjauza al-Jusra* ; celle qui est sous le genou droit, *Al-Rigil-al-Jumma*.

L'Etoile *Hek'a-al-Gjauza* se nomme aussi (10) *Al-Tehaî*, *Al-Teh'yat*, *Al-Teh'ya*, *Al-Athâphi* ; et forme la cinquième station de la Lune. L'Etoile *Jed-al Gjauza* se nomme par altération, *Beit-Algeuse* ; le bras se nomme *Dirà-al-Gjauza*.

La troisième Etoile est *Almirzam Al-Nâgjid*, et *Al-Rezûm*. *Mirzam* signifie Lion ; *Rezum*, rugissant. Les étoiles du Baudrier s'appellent par les Anglois, *The Golden Ward*.

La dix-septième et la vingt-cinquième se nomment *Al-Tâgi*, et *Al-Dawîb*. *Tagi* est le nom de la Tiare, et d'une espèce de voile, chez les Perses. Les Etoiles vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, du Baudrier, se nomment *Mintaka-al-Gjauza*, *Alnîdan* ou *Alnedin*, *Series*, *Ordo*, etc.

Phekar-al-Gjauza sont les vertèbres du dos d'Orion. Les Etoiles vingt-neuf, trente, trente et une, trente-deux, se nomment *Saiph-al-Gjebbar*, l'épée du Géant. On les appelle aussi *Allakat*, *Spicilegium*. La trente-cinquième est *Rigil-al-Gjauza Al-Jusra*, le pied d'Orion. On le nomme encore *Râi-al-Gjauzâ*, *Pastor Orionis* ; *Al-Nâgjid*. La trente-huitième est *Rigil al Jumma*, le pied droit. *Rasalgeuze* est aussi le nom de la tête d'Orion, et de la cinquième station de la Lune (11).

Le peuple donne le nom de *Bâton de Jacob* aux trois Rois (12). L'épée d'Orion se nomme le *Râteau*. On donne aux trois Rois Mages les noms de *Magalat*, *Galgalat*, *Saraim* ; d'autres les nomment *Athos*, *Satos*, *Paratoras* ; les Catholiques les appellent *Gaspard*, *Melchior*, et *Baltazar*.

L'Etoile rouge et brillante de l'épaule droite se nomme *Bellatrix*, l'Etoile Guerrière ; elle est de la couleur de Mars (13). *Betelgeuze* ou *Betdelgeuze* est celle de l'épaule droite (14).

On distingue aussi les Etoiles de la Massue, *Collorobon* (15), et celles de la peau de Bœuf, *Dorâ* (16).

(1) Musaios in Leandr. v. 214. Poet. Græc. p. 701.
(2) Cæs. c. 3, p. 242. Bay. tab. 35. Ricciol. p. 126. Stoffl. c. 14. Scalig. p. 438.
(3) Alfrag. c. 22.
(4) Cæs. p. 240.
(5) Kirk. Œdip. t. 2, pars. 2, p. 199.
(6) Ricciol. Almag. p. 428.
(7) Hyde Comm. p. 44—48.
(8) Hyd. ibid.
(9) Ulug-Beigh, p. 112—118.
(10) Hyd. Comm. ibid.
(11) Alfrag. p. 109.
(12) Bay. tab. 35.
(13) Ricciol. p. 126.
(14) Alphons. tab. p. 233.
(15) Hipp. l. 1, c. 18.
(16) Bay. t. 35. Stoffl. c. 14.

Orion a l'air de combattre le Taureau, dit Hygin (1). Il est placé sur l'Equateur; il tient de la main droite une Massue, il est ceint d'une épée. Il n'est pas droit, mais incliné, comme le Chasseur, dit Théon (2); il tient en main *Ropalon*, une Massue. Il sert aux matelots à observer les heures de la nuit (3), et à calculer la route qu'ils ont faite. Le lever de son Baudrier annonce le commencement de l'année, le lever de ses pieds et de son chien, la fin (4).

(1) Hyg. l. 3, c. 35.
(2) Theon, p. 141.
(3) Ibid. p. 177.
(4) Ibid. p. 182.

CINQUIÈME.

LE PETIT CHIEN ou PROCYON.

LE petit Chien porte le nom de *Procyon* en grec, d'*Ante-Canis* en latin, parce qu'il précède dans son lever le grand Chien *Sirius*. On l'appelle aussi le Chien d'Orion (1), et il partage les mêmes aventures, qu'on attribue au Grand Chien (2). Germanicus-César (3) dit, qu'il est connu, chez les Latins, sous le nom de *Canicula*, ou de petit Chien, et qu'il influe sur-tout sur les brûlantes ardeurs de l'Eté. Effectivement Horace en parle dans ce sens, lorsqu'il dit : déjà nous éprouvons les fureurs de *Procyon* (4) ; et ailleurs, il le nomme *Atrox Canicula*. Hygin en fait le Chien d'Erigone et d'Icare, dont nous avons déjà parlé à l'article de la Vierge et du Bootès (5).

Les Arabes le nomment *Aschere*, *Ashere*, *Algomeysa*, *Aschemia*, *Kelbelazguar* (6), *Assemalia* (7), *Aschaere*, *Keleb al asgar*.

L'Etoile du cou (8) se nomme *Almirzam*. Celle de l'extrémité de la figure, *Alshirà al Sâmija*. Le Chien lui-même est appelé *Kelbasgher*, le petit Chien (9). Les Arabes le nomment *Shamensis*, parce qu'il se couche en Syrie, *Alshám*. Il passe chez eux pour être la sœur de Canopus; ils font sur ces deux Etoiles, et sur Sirius, une fable, que nous avons rapportée plus haut (10). Deux de ces Etoiles se nomment *Dirâ al Asad al-Meknbda*, *brachium Leonis contractum*. Les deux *Sirius* sont appelés par les Arabes, *Alshirayân* et *Uchtà Soheil*, sœurs de Canopus. Celui-ci se nomme *Shami*, le Syriaque, et *Siaèr Siamê*. On trouve un *Siemê* au troisième Décan du Scorpion (11). On nomme aussi *Procyon*, *Alghomûs*, *fluxu oculi laborans*. Cette dénomination est fondée sur le conte Arabe, fait sur les astres, qui sont réputés ses sœurs, *Alshira* et *Abûr*, qui passèrent la voie lactée, afin de poursuivre Canopus. Celle-ci, restée dans la partie boréale, pleure encore Canopus, et ses yeux en sont fatigués. Quelques auteurs lisent à tort *Algomeisa*, *Sycaminus* ou *Sycamorus*; l'Etoile de l'épaule *Almirzam* s'appelle aussi *Aldire Al mebsûta*.

Il porte, dans Blaeü, dans Riccioli et dans Bayer (12), le nom de *Canis parvus*, *Minusculus*, *Catellus*, *Antecedens*, *Antecursor*, *Septentrionalis*, *Sinister*, *Canis Icarius*, *Mœra*, *Cynarion*, *Cynidion*, *Scylax*, *Scylacion*, *Antecanis*, *Fovea*. Chez les Hébreux, *Keleb*, *Algomyso*. Chez les Arabes *Alchamyso*, *Tostus*, *Assatus*, *Alcheleb Alasagar*, *Kelbelazguar*, etc.

(1) Theon, p. 151. Eratosth. c. 42.
(2) Hygin. l. 2, c. 37. Eratosth. c, 42.
(3) Germ. c. 42.
(4) Horac. l. 3, Od. 23, v. 18.
(5) Hyg. l. 2, c. 5.
(6) Bay. tab. 39. Stoffl. p. 14. Alphons. p. 235.
(7) Alfrag. p. 98. Scalig. p. 433.
(8) Ulug-Beigh, p. 56.
(9) Hyd. Comm. p. 54.
(10) Ci-dess. t. 1, l. 1, c. 3.
(11) Salmas. ann. Clim. p. 610.
(12) Cæs. c. 5, p. 250. Bay. tab. 39. Ricciol. p. 127. Stoffl. c. 14.

Les Grecs appellent *Procyon* (1), *Mœra*, *Mansour*, *Jacar* (2). Nonnus lui donne l'épithète d'*Hermageneia* (3).

Pline le nomme *Canicula* (4); c'est le Chien d'Erigone, dans Tatien (5); et *Antecanis*, dans Germanicus César (6).

Procyon, placé sur la voie lactée, touche des pieds le cercle Equinoxial (7); il regarde le couchant, et il est placé entre les Gémeaux et le Cancer. Il se couche au lever du Capricorne, et se lève avec le Lion.

Columelle le fait lever le matin, aux Ides de Juillet (8), avec indication de tempête. Ovide fixe un lever du Chien d'Erigone, au quatorze des Calendes de Juin, le lendemain de l'entrée du Soleil aux Gémeaux (9).

(1) Procl. c. 16. Theon, p. 142.
(2) Hesych.
(3) Nonn. l. 43, v. 183.
(4) Pline, l. 18, c. 28 et 29.
(5) Tatian. p. 149.
(6) Germ. c. 1.
(7) Hygin. l. 3, c. 35. Theon, p. 151.
(8) Columell. l. 11, c. 2, p. 428.
(9) Ovid. Fast. l. 5, v. 723.

SIXIÈME.

LE GRAND CHIEN.

LE Grand Chien, placé à côté du Taureau, qui enleva Europe, et se couchant Héliaquement, lorsque le Soleil arrive dans ce signe, comme l'annonce ce vers de Virgile, *Candidus auratis* (1), prit à ce titre le nom de Chien gardien d'Europe. C'est par la même raison, qu'on le nomme Chien d'Orion, parce qu'il se couche à la suite de cette constellation, derrière laquelle il est placé (2). Lui et le Dragon, qui gardoient Europe, se réfugièrent près de Minos (3), qui fit présent de ce Chien à Procris, parce qu'elle l'avoit guerri (4). Cette femme aimoit beaucoup la chasse, et le Chien, dont Minos lui faisoit présent, avoit le nez si fin, qu'aucun animal ne pouvoit échapper à ses recherches (5). Après la mort de Procris, il passa à Céphale son époux, qui le conduisit à Thèbes, pour attaquer le fameux Renard, qui, dit-on, échappoit à tous les Chiens. Jupiter changea le Renard en pierre, et plaça le Chien aux Cieux (6).

Amphianus Poète tragique a écrit, que, comme les Etoiles cédoient leur place aux hommes, un Chien fut député vers Dolora, dont il devint amoureux, aussitôt qu'il l'eut vue; ne pouvant en jouir, le feu de la passion s'allumoit de plus en plus dans ses veines. Dans son malheur, il invoqua les Dieux, et Borée lui envoya ses deux fils, Zethus et Calaïs, placés dans les Gémeaux, pour tempérer ses ardeurs, par le souffle des vents Etésiens. Il ne lui resta, que le souvenir de ses amours (7).

D'autres racontent l'aventure d'Icare et d'Erigone, dont nous avons parlé aux articles de la Vierge et du Bootès, et que nous ne répéterons pas ici. Ils disent, que le grand Chien est Mœra, Chien d'Icare, qui conduisit à son tombeau Erigone sa fille, laquelle se pendit de désespoir sur le mont Hymette. Le Chien fut placé aux Cieux, dans la constellation appelée *Astrocyon*, ou l'astre Chien (8), lequel, par son lever, amène les maladies pestilentielles.

On distingue dans cette constellation plusieurs belles Etoiles, et une entre autres de la première grandeur, la plus grosse et la plus brillante de tout le Ciel. C'est le fameux Sirius, dont la lumière est nuancée de mille couleurs, comme celles du diamant. On l'appelle l'astre par excellence (9); c'est l'astre suivant la Théologie des Mages, qu'Ormusd

(1) Virg. Georg. l. 1.
(2) Hygin. l. 2, c. 36.
(3) German. c. 32.
(4) Eratosth. c. 33.
(5) Hygin. ibid.
(6) Eratosth. ibid.
(7) Germ. ibid.
(8) Germ. ibid.
(9) Achill. Tat. c. 14, p. 79.

a mis à la tête de toutes les Etoiles du Ciel pour les surveiller (1). On lui donne vulgairement le nom de Canicule (2), quoique ce nom convienne mieux au petit Chien. C'est cette Canicule, qui, se trouvant en conjonction avec le Soleil, est censée doubler l'activité de ses feux et des ardeurs solstitiales. Elle prend en particulier le nom de Chien (3), qui appartient à la totalité de la constellation (4). Son éclat brillant, sa grosseur, la masse de lumière qu'elle lance (5), lui font partager la dénomination de *Seirios*, que les astronomes donnent à tous les astres étincelans, et la constituent, suivant Horus Apollon (6), comme la Reine du Ciel. Les Egyptiens la nomment *Sothis*, l'Astre d'Isis, et les Grecs, l'Astre Chien, continue le même auteur (7).

On donne le nom d'Isis spécialement à l'Etoile brillante de la tête, au lieu que Sirius est l'Etoile grosse et brillante de la mâchoire ou de la langue du grand Chien (8). Cependant quelques auteurs donnent la même qualification d'astre d'Isis au grand Chien, en général, et en particulier même à Sirius (9).

Vettius Valens nomme cette constellation *Sirius*, et *Sêth*, le Violent (10).

Les Grecs lui donnèrent l'épithète d'*Olios*, ou de pernicieux et de maligne influence (11); Columelle celle de *Sitiens* (12). Les Egyptiens, celle d'*Hydragogos*, ou d'astre qui fait épancher le Nil (13).

Pline l'appelle *Sydus uvis decretorium* (14). Nonnus lui donne l'épithète de *Viteus*, et il parle aussi de Mœra (15).

Au reste, si son influence étoit brûlante en Eté, elle étoit froide en Hiver (16) à son coucher, suivant Sophocle. En Eté, son lever ramenoit les chaleurs, qui épuisent le corps, et qui le jettent dans une espèce de langueur (17).

Les Arabes nomment le grand Chien *Kelb acber* (18), *Elkabar* (19), *Elhabor* (20), *Alchabor*, *Alachbaro*, *Chelub* ou *Kelbon*, *Keleph*, Chien; ce nom vient des Hébreux, qui le nomment *Caleb*; d'autres l'appellent *al-Cheleb al cabir*, *Aliemeniè*, *Cheleb*, *Alechber*, *Cabbir*, *Ecber*, *Habor* (21), *Aliemini*, *Aliaminio*, ou Chien de droite. *Elscheere*, *Elsere*, *Elseiri*, *Eschere*, *Sceara*, *Schearceliemini*, *Scera*, *Elhabor* (22), *Elchabar*, *Escher* (23), chez les Chaldéens.

Dans les tables Persiques, il est désigné sous les noms de *Siaer*, *Jamanê* (24).

Ulug-Beigh (25) donne à la belle Etoile du grand Chien, le nom de *Shira Abur*, et de *Al shira Aljemánija*; et à celle de l'extrémité du pied antérieur le nom d'*al Mirzam*. Les noms de *Shiri* et de *Shira* dérivent

(1) Plut. de Isid.
(2) Isid. l. 3, c. 47.
(3) Procl. c. 16.
(4) Germ. p. 8. Theon, p. 141.
(5) Eratosth. c. 33.
(6) Hier. Apoll. l. 1, c. 3.
(7) Damas. Phot. Cod. 247.
(8) Germ. c. 32. Eratosth. c. 33. Hyg. l. 2; c. 36; l. 3, c. 34.
(9) Plut. de Isid. p. 359—365—376. Chalcid. in Tim. c. 124, Theon, p. 123.
(10) Salm. Ann. Clim. p. 113—141.
(11) Hesych.
(12) Columell. l. 10, v. 41.
(13) Plut. de Isid.
(14) Salm. Ann. Clim. p. 6.
(15) Nonn. l. 43, v. 168—170.
(16) Achill. Tat. p. 73. Uranol. Petav.
(17) Germ. c. 32. idem. c. 42. Hesiod. Op. et Dies, v. 585.
(18) Hyd. Com. p. 49—54.
(19) Ricciol. p. 408.
(20) Kirk. p. 159.
(21) Alfrag. c. 22. Comm. Alfrag. p. 108.
(22) Cæs. c. 6, p. 259—260. Scalig. p. 438. Ricciol. p. 127. Bay. t. 38. Stoffl. c. 14.
(23) Alphons. p. 209.
(24) Ricciol. Almag. p. 408.
(25) Ulug-Beigh, p. 122—126.

du

du grec, et les Arabes les en ont tirés (1).

On appelle aussi Sirius, le Chien du Géant, *Kelb al Gjebbar*. L'Etoile neuvième est *Mirzam al shira*; on l'appelle aussi *al Kelb*. Les Etoiles douze, quatorze, quinze, dix-huit de la queue, sont *al Dura* et *Uetra al Gjauza*. Il y en a quatre de placées hors la figure, lesquelles, avec quelques autres *alphurâd*, se nomment *al agh'riba*, les Corbeaux. Les deux luisantes *al hadar* et *alwezen*, s'appellent *al muliphéim*.

La Canicule se nomme chez les Syriens, *Kelbo Gavoro*, le Chien du Géant. *Abu-cabsha*, aïeul de la mère du Prophète, adoroit Sirius, qui étoit la Divinité tutélaire de la Tribu Kaïs, chez les Arabes.

Les principaux noms du Chien, tels que les rapportent Blaeü, Bayer, Riccioli, etc. sont (2), *Canis magnus*, *alter*, *secundus*, *sequens*, *Australior*, *Dexter*, *Æstifer*, *Acer Autumni Canis*, *Sydus Fervidum*, *Invidum agricolis*, *Harpalagus*; *Lælaps*, *Isis*, *Isidis sydus*, *Sothis*, *Sothonis*, *Seth*, *Sirius*, *Osiridis sydus*, *Anubis*, *Canis sydereus*, *Solechim*, *Astrum Mœræ*, *Mœra*, *Aster Oporinos*, ou *Astrum autumnale*, *Spaco*, chez les Mèdes. Le grand Chien a l'air de poursuivre le Lièvre; il touche presque de sa tête le pied droit d'Orion (3), et il regarde le couchant. Il se couche au lever du Sagittaire, et se lève avec le Cancer, environ au Solstice, vers le mois *Epiphi* (4), qui répond à Juillet, et il porte la fièvre avec lui. Son lever et son coucher se font sentir par leurs influences. On dit même, que son lever donne la rage aux Chiens. Son lever du matin ramène les vents Etésiens, qui soufflent durant 60 jours. Les flots et les vents sont impétueux alors, et les grands vaisseaux sont utiles (5): on immole la Caille ou la Chèvre à son lever (6).

Columelle (7) marque un lever du soir du grand Chien, la veille des Calendes de Mai. Le lendemain, c'est le lever de la Chèvre. Aussi dans Ovide, la fable sacrée, qui y répond, parle de la Chèvre et du Chien (8). Ce coucher annonce la tempête.

Le même Columelle fixe, au sept des Calendes d'Août, l'apparition de la Canicule, avec brouillard et chaleur (9). Il fixe, au sept des Calendes de Décembre (10), un coucher du matin de la Canicule, accompagné de froid. Il marque, pour le trois des Calendes de Janvier, un coucher du soir de la Canicule, accompagné de tempête (11). Palladius (12) fixe le lever de la Canicule au mois de Juillet, au quatorze des Calendes d'Août.

(1) Hyd. Comm. p. 49-54.
(2) Cæs. c. 6, p. 258--259. Bay. tab. 38. Ricciol. p. 127.
(3) Hygin, l. 3, c. 34.
(4) Theon, p. 142.
(5) Ibid. p. 110.
(6) Ibid. p. 123.
(7) Columell. l. 2, c. 2, p. 425.
(8) Ovid. Fast. l. 5, v. 121--142.
(9) Columell. l. 11, c. 2, p. 428.
(10) Ibid p. 434.
(11) Ibid. p. 435.
(12) Pallad. l. 7, c. 9.

SEPTIÈME.

L'HYDRE.

L'HYDRE est une constellation fort étendue, qui en porte sur elle deux autres, qui semblent en faire partie : savoir le Corbeau et la Coupe. Elle occupe la longueur de trois signes du Zodiaque, le Cancer, le Lion et la Vierge. Sa tête se porte sur le Cancer, et sur Procyon, et sa queue touche presque le Centaure, placé sous la Balance (1).

On prétend, que c'est l'Hydre fameuse dont triompha Hercule (2) ; et nous avons effectivement fait voir, dans notre explication des travaux d'Hercule, que c'est par elle, que s'explique le second combat de ce héros. D'autres y voient une image du Nil, et l'appellent le Nil ; et la raison qu'ils en apportent, c'est que la tête de l'Hydre se lève avec le milieu du Cancer, aux environs du mois *Epiphi*, époque du débordement de ce fleuve, et que sa queue s'étend jusqu'à la fin de la Vierge, et à la tête du Centaure, époque qui répond au mois *Thot* ou à Septembre, et à laquelle le Nil se retire. Car c'est en Octobre, au mois *Paophi*, qu'il est rentré dans son lit. L'Hydre devint donc comme une mesure ostensible de la durée du débordement. Théon est celui qui nous a donné plus de détails, sur cette constellation. Les autres auteurs se sont plus occupés du Corbeau, et de la Coupe, qui sont placés sur l'Hydre. Ainsi nous renvoyons à l'article de ces deux constellations, et sur-tout du Corbeau, ce que nous aurions encore à dire de l'Hydre.

Les Arabes appellent cette Hydre, *Alshugia*, Serpent effilé et mâle (3), *Alsighah*, *Alsugah*, *Alsuia*, *Haia*, *Aschagio* ( ), *Elhanic*, *Idra* et *Idrus*.

Ulug-Beigh (5) appelle l'Etoile de la tête *Minkir al shugja*. La partie antérieure, *Min al azal*. La luisante du cœur de l'Hydre est *Pherd* ou *Alphard* (6), ou *Alpharad*, *Calbel Alphard* ; et *Unuk Alshugja*, le cou de l'Hydre, *Pherd alshugia*, le solitaire de l'Hydre, ou simplement *Pherd*, le solitaire, ou *Alpherd*. D'autres la nomment la vertèbre de l'Hydre, *Phêkar-al-Shugja*.

Entre *Alpherd* et *Alchiba* se trouvent quelques Etoiles étendues en long, qu'on appelle *Alsharâshiph*, les côtes (7). *Alchiba* sont des Etoiles du Corbeau. Entre *Alsharâshiph* et *Alchiba*, sont quelques Etoiles placées circulairement, et qu'on nomme *Alma'laph*, *præsepe*. On trouve aussi là, *Arsh al simak*, *Solium efferentis*, ou *Algimal*, *Cameli*, qui sont les Etoiles mêmes du Corbeau. *Almu'laph* sont les Etoiles de la coupe ; car les Arabes appellent la constellation de

(1) Hygin. l. 3, c. 39. Theon, p. 150.
(2) Theon, ibid.
(3) Hyd. Comm. p. 62--65.
(4) Cæs. c. 7, p. 272. Ricciol. p. 126. Bay. tab. 44. Alfrag. c. 22. Comm. Alfrag. p. 128. Scalig. not. in Manil. p. 439. Kirk. p. 197. Alph. p. 209--117.
(5) Ulug-Beigh, p. 134.
(6) Bay. tab. 44. Ricciol. p. 127. Cæs. p. 272.
(7) Hyd. Comm. p. 62--65.

la Coupe, *Almàlaph*, et celle du Corbeau, *Arsh al simak*. *Agiaz al asad* est la partie postérieure du Lion. *Algimal*, les Chameaux, *Alchiba*, la Tente; d'autres lisent *Alhamal*, les Beliers. On trouve aussi dans certains calendriers une petite constellation, appelée *Alcheil al Marà*, le Cheval broutant, dont le lever Héliaque est marqué au seize Février. Alors ce doit être une Etoile voisine du Capricorne, qui ne peut être *Alcheil*; car *Alcheil* est entre les Etoiles de l'Hydre et celles du Lion. Là est aussi *Phelê al cheil*, *Pullus Equi*.

Aratus donne à l'Hydre l'épithète de brûlante (1), de sacrée, d'*Aithopos*.

On l'appelle (2) *Hydrus*, *Serpens aquaticus*, *Asina*, *Coluber*, *Anguis*, *Sublimatus*, *Furiosus*, *Magnanimus*, *fortis*, *Echidna*, *Lernæum Monstrum*.

Elle se couche au lever d'*Aquarius* et des Poissons, et se lève avec le Cancer, le Lion et la Vierge (3).

(1) Arat. v. 519--692--697.
(2) Cæs. c. 7, p. 272. Bay. tab. 44.
(3) Hyg. l. 3, c. 39.

HUITIÈME.

LA COUPE.

LA Coupe, placée sur le milieu du corps de l'Hydre, s'appelle Coupe de Mastusius (1), Coupe d'Icare et de Bacchus, tonneau d'*OEtus*, et d'*Ephialtès*.

Dans la Chersonèse voisine de Troye, où étoit le tombeau de Protesilas, étoit la ville de Phagnse, où régnoit un certain Démiphon. Un fléau désastreux ravagea subitement les campagnes, et enleva beaucoup d'hommes. Démiphon envoya consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir quel remède il pourroit obtenir à ses maux. Il lui fut répondu, que tous les ans il immolât une jeune fille noble aux Dieux Pénates. Il tiroit au sort la victime, sur toutes les familles nobles. Ses filles seules étoient exceptées, jusqu'à ce qu'un noble déclara, qu'il ne souffriroit plus que ses filles encourussent les dangers du sort, si celles du Roi ne les partageoient. Le Roi, irrité de sa résistance, fit périr sa fille, sans même attendre la décision du sort. Le malheureux père de cette fille, appelé Mastusius, dissimula ces outrages, d'autant plus que sa fille mouroit pour la patrie, et que, d'ailleurs, le sort auroit pu la condamner à cette mort. Il cacha tellement son ressentiment, qu'il affecta depuis d'être un vif ami du Roi. Au bout de quelque temps, lorsque tout paroissoit oublié, il annonça le projet d'un grand sacrifice, auquel il invita le Roi et sa famille. Le Roi envoya devant ses filles, parce qu'il étoit lui-même occupé de quelques affaires d'administration. Mastusius, profitant de l'absence du Roi, égorgea les Princesses, et après avoir mêlé leur sang avec du vin dans une Coupe, il le donna à boire au père. Celui-ci ayant demandé ses filles, et ayant appris ce qui leur étoit arrivé, fit jeter dans la mer Mastusius avec sa Coupe. La mer, où il fut précipité, en prit le nom de Mastusius; le port celui de Coupe; et la Coupe fut ensuite placée aux Cieux par les anciens Astrologues, pour être un monument, qui apprît aux hommes, que les grands outrages ne s'oublient jamais, et que tôt ou tard le ressentiment éclate, par quelque grand acte de vengeance.

D'autres en font la Coupe d'Icare ou du Bootès, qui se lève avec elle, et qui passe pour avoir reçu le premier de Bacchus le vin, et avoir enseigné aux autres à cultiver la vigne (2).

Ceux-ci y voient la Coupe de Bacchus lui-même, ou du Dieu, qui préside aux vendanges, que le lever Héliaque de la Coupe précède de peu de jours, et ils lient ce symbole aux fictions religieuses des mystères (3), et à la théorie secrète, sur les voyages des ames à travers les Sphères et les signes.

Ceux là veulent, que ce soit le tonneau, dans lequel Mars fut jeté par OEtus, et Ephialtès (4).

D'autres enfin lient cette fable à

(1) Hygin. l. 2, c. 41.
(2) Ibid. l. 2, c. 41.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12.
(4) Hygin. l. 2, c. 41.

celle du Corbeau, dont nous allons parler (1).

Théon y voit un symbole relatif à la terre d'Egypte, inondée par le Nil (2).

Les Arabes l'appellent *Alkes*, *Alches*, *Elkis*, *Alhas*, *Alhes*, *Alkaso*, *Alchas*, la Coupe ou le vase (3), *Eluarad* (4), *Asour* (5), *Albatina*, de *Patina*, Coupe (6); *Batiya* et *Badiya*, en Persan (7); en Hébreu, *Kus*, *Cos* (8); en Arabe, *Elphium*, *Pharmaz* (9), *Crater*. Les Etoiles de la Coupe se nomment aussi *al Màlaph*, *praesepe*.

On la nomme en Grec *Calpê* (10), *Crater*, *Scyphos*, *Hydria*, *Aggeion*; en Latin, *Cratera*, *Scyphus*, *Urna*, *Patera*, *Calix*, *Poculum*, *Poculum Apollinis*, *Bacchi*, *Herculis*, *Demophontis*. *Poculum Herculi sacrum*. La Coupe est posée sous le Lion et la Vierge, sur le premier repli de l'Hydre (11), penchant un peu vers la Vierge.

Columelle (12) marque un lever du soir de l'Hydre, au sept des Calendes de Mars, avec changement de vent. C'est au seize de ces mêmes Calendes, qu'Ovide place ce lever de l'Hydre, du Corbeau et de la Coupe (13). C'est à cette occasion, qu'il raconte la fable, dont nous allons parler à l'article du Corbeau.

Columelle (14) fixe, au treize des Calendes d'Octobre, le passage du Soleil dans la Balance, au lever Héliaque de la Coupe, symbole des vendanges, qui se font à cette époque, et qui se lie aux mystères, qui se célébroient à la même époque.

(1) Hygin. ibid. Germ. c. 4. Eratosth. c. 41.
(2) Theon, p. 150.
(3) Cæs. c. 8, p. 274. Bay. tab. 42.
(4) Ricciol. p. 126.
(5) Hesych.
(6) Comm. Alfrag. p. 108.
(7) Hyd. Comm. p. 65.
(8) Kirk. Œdip. t. 2, p. 199.
(9) Ricciol. p. 127.
(10) Cæs. p. 274.
(11) Hyg. l. 3, c. 39. Germ. c. 40.
(12) Columell. l. 11. c. 2, p. 423.
(13) Ovid. Fast. l. 3, v. 243—264.
(14) Ibid. p. 430.

NEUVIÈME.

LE CORBEAU.

LE Corbeau est aussi placé sur l'hydre, à la suite de la Coupe. Voici ce que l'on débite à son sujet (1). On dit qu'Apollon, sous la tutelle de qui il étoit, le chargea d'un message, et que voulant faire un sacrifice, il l'envoya chercher de l'eau pure à une fontaine. Le Corbeau, dans son message, rencontra plusieurs figuiers, dont les fruits n'étoient point mûrs. Le Corbeau resta perché sur un des figuiers, en attendant la maturité des figues. Au bout de quelques jours, elles mûrirent, et il en mangea; après quoi, il retourna vers Apollon, avec une coupe pleine. Ce Dieu, piqué de ce qu'il l'avoit fait si long-temps attendre, et qu'il l'avoit obligé de se servir d'autre eau, lui infligea pour punition de ne pouvoir boire d'eau, durant tout le temps que les figuiers mûriroient; et pour perpétuer le souvenir de ce châtiment, Apollon figura aux Cieux le Corbeau et la Coupe, sur une Hydre, qui lui empêche de boire. Le Corbeau semble lui becqueter l'extrémité de la queue, comme pour se venger de la résistance qu'il lui oppose. Germanicus ajoute quelques circonstances (2), qui diffèrent un peu. Il prétend, que le Corbeau, qui avoit manqué l'heure du sacrifice, avoit retourné à la fontaine chercher de l'eau, et qu'il y avoit trouvé une Hydre, dont la vue l'avoit effrayé, de manière qu'il étoit revenu avec son vase vide; et qu'il avoit menti à Apollon, en lui disant, que toute l'eau s'étoit échappée du vase. Apollon, qui n'ignoroit pas de quelle faute il s'étoit rendu coupable, l'avoit empêché de boire, durant le temps où les figues mûrissent, et l'avoit ensuite placé aux Cieux, où une Hydre, dont il becquete la queue, l'empêche de boire. Eratosthène (3) prétend, qu'il avoit enlevé de la fontaine, dans ses serres, l'Hydre et la Coupe, en disant que c'étoit ce reptile, qui buvoit journellement l'eau de la fontaine. Théon adopte à-peu-près cette dernière tradition (4), excepté qu'il en fait un esclave d'Apollon, qui ayant ainsi menti à son maître fut changé en Corbeau, et placé aux Cieux. Il ajoute, que c'est pour cela que cet oiseau est altéré au commencement de l'Automne. Elien (5), au lieu de figues, met des épis de blé, dont cet esclave d'Apollon attendit la maturité, et qu'il mangea. De-là vient, qu'il est très-altéré dans le temps de la moisson. Ceci contient une allusion à la Vierge et à son épi, qui sont placés sur le Corbeau.

Enfin il est des traditions, qui portent, que Coronis la Phlégiade, fille du brûlant Phlegyas, eut d'Apollon Esculape ou le Serpentaire; que dans la suite Ischys, le fort, fils d'Elatus coucha avec elle (6). Le Corbeau l'ayant apperçu, en instruisit Apollon, qui, mécontent de

(1) Hygin. l. 2, c. 41.
(2) Germ. c. 40.
(3) Eratosth. c. 41.
(4) Theon, p. 151.
(5) Ælian. de Anim. l. 1, c. 47.
(6) Paus. Corinth. p. 68.

la nouvelle, et de celui qui la lui apportoit, changea le Corbeau en noir, de blanc qu'il étoit, et perça Ischys de ses flèches. Peut-être cet Ischys, le fort, est-il Orion. Elatus étoit fils d'Arcas, ou du Bootès.

On ajoute (1) qu'Apollon avoit donné Coronis, son amante, en garde au Corbeau; que Jupiter, mécontent d'un gardien aussi négligent, foudroya Ischys. Apollon tua Coronis, retira de son sein Esculape, et changea en noir le Corbeau, qui jusques là étoit blanc.

Les Arabes nomment le Corbeau *Algorab* (2), *Algorabo*, *Agjaz*, *Al azad*, *Clunes Leonis*, *Arsh al simak*, *Solium efferentis Inermem*, *Alchiba*, *Tentorium* (3). Les Hébreux l'appellent *Corab* (4), *Orev*.

La première Etoile, celle du bec, est *Minkar al Gorâb*. Celle de l'aile, *Gjenâh al Gorab al Aîman*. Le Corbeau, par sa couleur noire, dit Théon, indique le Nil, qui se retire (5). On l'a mis sous la tutelle d'Apollon, dit Fulgence (6), parce que seul, contre la nature, il fait éclore ses petits, au milieu des ardeurs brûlantes de l'Eté; d'autres disent, parce que son cri sert d'augure pour la divination.

(1) Hygin. Fab. 202.
(2) Alph. p. 238. Hyd. Comm. Ulug-Beigh, p. 65. Bay. tab. 43. Alfrag. c. 22. Cæs. c. 9. p. 177.
(3) Hyd. p. 65.
(4) Kirk. p. 199. Hyd. ibid.
(5) Theon, p. 150.
(6) Fulg. c. 13.

DIXIÈME.

LE VAISSEAU.

LE Vaisseau des constellations porte le nom de Navire Argo. C'est celui qui est si fameux dans l'expédition mythologique de Jason et des autres Argonautes. Il vient à la suite d'Orion et du grand Chien (1). Il est placé au midi de l'Hydre. Les uns font venir son nom d'Argus, prompt et léger, nom que lui fit donner sa célérité. D'autres le tirent d'Argus, qu'on dit en avoir été l'inventeur. On prétend aussi, que ce fut Minerve, qui en dessina le plan, et même qui le fabriqua, pour rendre la mer praticable aux mortels, pour qui, jusques alors, elle avoit été fermée. Ce fut elle aussi, qui le plaça aux Cieux, où il n'est visible et apparent, que depuis le gouvernail jusqu'au mât (2). Son but fut d'inspirer de la confiance aux matelots, lorsqu'ils l'appercevroient, et en même temps d'éterniser la gloire, qu'il s'étoit acquise. Il passe pour le premier vaisseau, qui ait été construit et mis en mer. La matière, dont il fut construit, rendoit des sons articulés (3). Placé aux Cieux, il devint un modèle de construction pour la postérité (4). Pindare prétend, qu'il fut construit près de Magnésie, dans un lieu appelé depuis Démétriade. Callimaque dit, que ce fut près du Temple d'Apollon Actien, qu'avoient bâti les Argonautes à leur départ, à Pagase, lieu ainsi nommé, à cause de la construction du Vaisseau. Homère place Pagase en Thessalie. Hygin ajoute, que s'il n'est figuré que jusqu'au mât, c'est afin que les navigateurs ne perdent pas courage en voyant leurs vaisseaux pareillement mutilés (5).

Germanicus ajoute à ces traditions une nouvelle fiction (6). Il dit que Danaüs, fils de Belus, ou du Soleil, avoit eu 50 filles de plusieurs femmes, et Egyptus son frère, autant de fils. Que celui-ci avoit voulu tuer Danaüs et ses filles, afin de rester seul possesseur du trône de son père. En conséquence il demanda ces 50 filles, pour épouses à ses 50 fils. Danaüs, qui pénétra son dessein, invoqua le secours de Minerve, qui lui construisit un Vaisseau, appellé Argo, avec lequel Danaüs partit d'Afrique, pour se rendre à Argos (7). Egyptus envoya ses fils à la poursuite de son frère. Arrivés à Argos, ils attaquèrent leur oncle. Danaüs, se voyant hors d'état de leur résister, consentit à leur donner pour épouses ses filles, lesquelles égorgèrent leurs époux. Hypermnestre seule épargna le sien; c'étoit Linus, qui échappa au massacre de ses frères. On éleva en conséquence à Hypermnestre un temple, tandis que ses sœurs furent condamnées à verser de l'eau aux Enfers, dans un tonneau per-

(1) Arat. v. 342. Theon, p. 143.
(2) Germ. c. 34. Hyg. l. 2, c. 38. Eratosth. c. 35.
(3) Hyg. ibid. Philostr. in AEsculap. Sign.
(4) Eratosth. ibid.
(5) Hyg. ibid.
(6) Germ. c. 34.
(7) Hygin. Fab. 277.

cé,

qu'elles tâchent sans cesse de remplir. Ici, c'est Minerve qui inventa le premier Vaisseau. Ailleurs, c'est Isis, dont le nom fut donné à la Vierge placée sur le Vaisseau, qui inventa les premières voiles. Aussi ce Vaisseau fut le Vaisseau d'Isis; et les Germains honoroient cette Déesse, sous l'emblême du Vaisseau (1). C'est aussi le Vaisseau de Janus, et de l'Etoile placée près des pieds de la Vierge, et qui présidoit à minuit, au solstice d'Hiver, à l'ouverture de l'année. D'autres en font le Vaisseau d'Osiris ou du Soleil (2). L'Etoile du gouvernail étoit Canopus, pilote du Vaisseau d'Osiris, suivant d'autres, de Ménélas. C'est une Etoile de première grandeur et très-brillante, qui ne s'apperçoit pas dans nos climats, et qui monte à une très-petite hauteur en Egypte. Aussi lui donne-t-on l'épithète de terrestre et de pesante (3), parce quelle rase la terre (4). Germanicus l'appelle *Ptolemaion*, et il l'attache au gouvernail (5). C'est là, sans doute, ce qui l'a fait appeler allégoriquement le pilote de ce Vaisseau. On donne divers noms à ce pilote, tels que ceux de *Tiphys*, de *Cinadus* (6), d'*Azorus* (7).

Cette Etoile brillante s'appercevoit à peine à Rhodes (8), et elle étoit invisible en Grèce; mais elle s'élevoit d'un quart de signe à Alexandrie.

Elle étoit très-visible dans la haute Egypte. Elle servoit comme d'Etoile polaire aux Arabes, qui dirigeoient dessus leurs courses vers le Midi (9). Ils la nommoient le Cheval, *Hippos* (10); ils l'appellent aussi *Sohil* ou *Sohel*, *Suhel*, *Subhel*, *Sihel* (11), *Suhil*, *Sahil*, *Suhilon*, suivant d'autres, *Rubayl* (12) *Samplos*.

C'est cette Etoile, qui étoit honorée par la Tribu Tai, chez les Arabes, qui en avoient fait le génie tutélaire de leur horde (13).

On donnoit au Vaisseau en général les noms de *Markab*, *Markeb*, de *Sephina* (14), et d'*Alsephina*, de *Sephinaton*.

L'Etoile Canopus est spécialement vue, dans la partie méridionale de l'Arabie appelée *Yémen*; ce qui la fait appeler dans les tables Persiques, *Soail Iamenê* (15). On attribuoit à cette Etoile les influences les plus heureuses pour la végétation. Hyde nous donne avec les plus grands détails ses propriétés variées (16).

Quelques Rabbins y ont vu le *Chesil* des Livres de Job. Hyde pense que les noms de *Chesil* et de *Sohil* ont pu être donnés à plusieurs grandes Etoiles. Ainsi on appelle la rouge du cœur de l'Hydre *Sohil al pherd*, le Canope Solitaire. On donna aussi le nom de *Soheil* à plusieurs autres Etoiles du Vaisseau, 17, 31, 35. Telles sont *Soheil*, *Hadâr*, *Soheil Rekâs*, *Soheil al wezen*, et *Soheil al Múliph*. D'autres disent qu'*Hadâr* et *Alwezen* se lèvent avec Canopus, et sont deux Etoiles brillantes au nombre de onze, qui sont hors de la figure du Chien. On place aussi, au-dessous de Canopus, une lumière blanchâtre appelée *al Bakar*, le Bœuf.

Le Vaisseau prit le nom de *Jêsonis* (17) ou *Jasonia*; l'épithète d'*Hemitomos*, ou demi coupé (18), d'Arche de Noë (19). Effectivement, c'est par lui et par le Cor-

(1) Tacit. de Morib. Germ. c. 9.
(2) Plut. de Isid. p. 357.
(3) Bay. tab. 47.
(4) Germ. c. 26.
(5) Hipp. l. 3, c. 7.
(6) Pausan. Lacon. p. 105.
(7) Hesych.
(8) German. p. 8. Procl. c. 16.
(9) Stoefl. p. 22.
(10) Ptolem. Geogr. c. 7.
(11) Alfrag. p. 97—104. Comm. Alfrag. p. 101. Bay. tab. 40. Ricciol. p. 128. Hyd. p. 55.
(12) Cæs. c. 19, p. 325.
(13) Stoefl. c. 14.
(14) Abulfarag. Dynast. p. 101.
(15) Hyd. p. 55. Alfrag. c. 22. Scalig. p. 439. Cæs. c. 19. Kirk. p. 199.
(16) Hyd. ibid.
(17) Arat. v. 348. Theon, p. 143.
(18) Theon, p. 168. Tat. p. 149.
(19) Bay. tab. 40. Ricciol. p. 126. Cæs. p. 324. Jean Cossin p. 29.

beau, placé au-dessus, que nous expliquons la fiction de l'Arche et du Corbeau de Noë, dans notre dissertation sur les Cycles et les Déluges. On a vu dans la fable du Corbeau, qui ne revient point aux ordres de celui, qui l'a chargé d'un message, quelque chose d'approchant de la fable du Corbeau de Noë. Quant à l'Arche ou au Vaisseau, cette constellation accompagne toujours le Bootès, qui, comme Noë, planta le premier la vigne. Voici encore d'autres noms du Vaisseau (1). On l'appelle *Navis Velox*, *Fatidica*, *Argus*, *Carina Argoa*, *Pagasea*, *Equus Neptunius*, *Currus volitans*, *Vehiculum Lunae*, *Currus maris*, *Prima Navis*.

Il monte tout entier après le lever total de la Vierge. La première partie monte avec le Lion. Il est tout entier monté avec la Balance (2). C'est alors que tout le Bootès, Icare, inventeur du vin, achève de monter. Il se couche avec le Sagittaire et le Capricorne, suivant Hygin (3).

Columelle (4) marque, à la veille des Ides de Mars, le lever du Vaisseau. Le Favonius et quelquefois l'Auster soufflent. C'est ce jour là qu'on faisoit des courses de Chevaux sur le bord du Tibre (5).

Le même Columelle (6) fixe, au dix des Calendes d'Octobre, le coucher du Vaisseau, avec indication de tempête et quelquefois de pluie.

(1) Cæs. ibid. Bay. tab. 40.
(2) Theon, p. 168.
(3) Hygin. l. 3, c. 36.
(4) Columell. l. 12, c. 2, p. 423.
(5) Ovid. Fast. l. 3, v. 520.
(6) Ibid. p. 430.

ONZIÈME.

LE CENTAURE.

LE Centaure, ou la constellation composée de la tête et de la partie supérieure de l'homme, unie au corps du Cheval, est placé au midi de la Balance, près du Scorpion (1). On l'appelle Chiron, fils de Saturne, dont la Planète a son exaltation à la Balance et de la Nymphe Philyra (2). On raconte que Saturne, cherchant Jupiter en Thrace (3), se changea en Cheval, et coucha avec Philyra, fille de l'Océan, dont il eut le Centaure Chiron, inventeur de la médecine. Philyra, sa mère fut changée en tilleul. Chiron habita le mont Pélion. Il fut le plus juste des hommes. Sa position sous la Balance, symbole de la Justice, lui a fait donner ce caractère (4) de sagesse et de justice. Il apprit la médecine à Esculape, placé dans le Serpentaire, et l'Astronomie à Hercule, placé au-dessus du même Serpentaire. Ces deux constellations accompagnent ou suivent en partie, dans leur lever, le Centaure. Il apprit aussi à Achille (5) à jouer de la harpe, ou de l'instrument, qui suit le lever du Centaure, la Lyre céleste. Hercule alla loger chez ce Centaure. Une de ses flèches, trempée dans le sang de l'Hydre, dont la queue touche la tête du Centaure, étant tombée du carquois du héros, blessa au pied le Centaure. Il mourut de cette blessure, et Jupiter le plaça aux Cieux. Il est en face de l'autel, *Sacrarium*, sur lequel il paroît sacrifier. Quelques-uns pensent, qu'il tient dans la main gauche sa javeline et un Lièvre; et de la droite une bête, appelée *Thérion*; et *Byrsa*, une outre pleine de vin, près l'autel où il sacrifie. Sa piété et sa justice le firent mettre au rang des Dieux. Certaines traditions ajoutent, que le Centaure Chiron, examinant les flèches, dont s'étoit servi Hercule pour tuer les Centaures, étonné de leur petitesse, avoit essayé de tendre l'arc; et que la flèche, étant échappée de sa main, étoit tombée sur son pied et l'avoit blessé mortellement. Jupiter, touché de ses malheurs, le plaça aux Cieux, avec l'animal, qu'il paroît sacrifier sur un autel. Cette histoire est aussi rapportée par Ovide, qui nous raconte l'arrivée d'Hercule chez le Centaure, qui examine ses flèches teintes du sang de l'Hydre, dont une lui perça le pied (6). Eratosthène ajoute à ces circonstances, qu'Hercule ayant été loger chez le Centaure, par un mouvement d'amour, et qu'uni à lui dans son antre, il avoit honoré Pan; qu'il avoit pour lui une considération distinguée; que non seulement il n'avoit pas cherché à le tuer avec les autres Centaures; mais qu'il l'avoit écouté avec beaucoup d'attention; et que ce

(1) Theon, p. 150. Arat. v. 437.
(2) Hygin, l. 2, c. 39.
(3) Germ. c. 39.
(4) Theon, p. 150.
(5) Ibid. Orig. l. 3, c. 47.
(6) Ovid. Fast. l. 3, v. 379—44.

n'étoit que par hasard, qu'une flèche, échappée du carquois d'Hercule, lui avoit percé le pied (1), et fait la blessure dont il étoit mort. Sa piété lui mérita d'être placé aux Cieux, près de l'autel où il sacrifie, et qui est encore un monument de sa piété. Au lieu d'une victime qu'il immole, d'autres mettent en sa main une outre de vin, qui lui sert à faire des libations aux Dieux : il la tient de la main droite, et il tient de la gauche un Thyrse. Il n'est personne, qui, se rappelant que Chiron ou le Centaure correspond à l'Automne, et aux vendanges, ne saisisse le but des deux attributs, qui lui ont été donnés, l'outre et le Thyrse. Nous en avons déjà parlé, à l'occasion du troisième travail d'Hercule, ou de sa victoire sur les Centaures.

Quelques auteurs (2) prétendent, que ce Centaure n'est pas Chiron, mais Pholus, savant dans l'art des augures, et qui vient sacrifier une victime sur l'autel. On prétend, que l'animal qu'il immole est un symbole de la chasse (3); et l'autel, un monument des noces de Pelée, dont il éleva le fils, Achille, auquel il apprit la médecine, ainsi qu'à Jason.

Ulug-Beigh (4) distingue deux Etoiles sur la branche de vigne du Centaure, ou *Kadib kém* : à l'extrémité du pied du Cheval, est *Rigil kentaurus*.

Les Arabes lui ont conservé le nom grec *Kentaurus* (5). Ils lui mettent à la main droite *flagellum*, ou un bouclier (6). L'Etoile brillante du ventre se nomme *Beta*; celle du pied, *Hadâr*; celle de la main gauche, *Wezen*. On les nomme toutes deux, *Muhtalpheim*, *Juratas*. Toutes les Etoiles du Centaure et de la bête, qu'il tient, sont désignées sous le nom de *Alshamâtich*, *Spadices*.

On nomme aussi le Centaure, *Albezze* et *Albize* (7), *Asmeai* (8), en Arabe.

Ses autres noms sont (9) : *Semivir*, *Acris Venator*, *Pelenor*, *Chiron*, *Philyrides*, *Pelethronius*, *Pholos*, *Mino-Taurus*, *Ursus Equo commissus*; car souvent on le peignit ainsi (10). *Portans Leonem, medius Homo et medius Equus* (11), *Thyrsilochus* (12), *Phér*, *Semifer* (13), *Bellua*, *Hippotès* (14), *Homo tenens pateram*, *seu craterem* (15).

Hipparque lui donne aussi un Thyrse (16). Bayer le représente avec le Thyrse, et une bouteille de vin en main (17); c'est, sans doute, d'après la peinture qu'en fait Germanicus César (18).

Le Centaure semble appuyer ses pieds sur le cercle Antarctique (19), et son épaule sur le Tropique d'Hiver. Sa tête touche la queue de l'Hydre. Il tient de la main droite un animal renversé. Ses jambes sont séparées du reste du corps par la voie lactée. Il regarde le Levant. Il se couche entièrement, quand le Verseau et les Poissons sont levés. Il se lève Heliaquement avec le Scorpion et le Sagittaire.

Columelle (20) fixe l'apparition totale du Centaure, au cinq des Nones de Mai, avec annonce de tempête. Ovide le met au cinq. Au trois des Nones, la même

(1) Eratosth. c. 40.
(2) Hyg. l. 2, c. 39.
(3) Theon, p. 150.
(4) Ulug-Beigh, p. 141.
(5) Hyd. p. 66—67.
(6) Alfrag. c. 22. Steffl. p. 33.
(7) Ricciol. p. 125. Kirk. p. 199.
(8) Ricciol. p. 126. Bay. tab. 41.
(9) Cæs. c. 10, p. 283.
(10) Scalig. p. 440.
(11) Kirk. p. 197.
(12) Procl. c. 16.
(13) Bay. tab. 41.
(14) Arat. v. 663.
(15) Alph. p. 207.
(16) Hipp. l. 2, c. 20.
(17) Bay. tab. 41.
(18) Germ. c. 39.
(19) Hyg. l. 3, c. 37.
(20) Columell. l. 11, c. 2, p. 425.

constellation amène la pluie : au neuf des Calendes d'Octobre (1), le lever du matin du Centaure indique la tempête; et quelquefois la pluie. Au huit des Calendes d'Octobre, au sept et au six, il fixe l'Equinoxe d'Automne, avec annonce de pluie ; enfin au huit des Calendes de Novembre (2), le Centaure achève de se lever totalement le matin, avec annonce de tempête.

Quelques auteurs, appuyés de je ne sais quelles autorités, l'appellent Typhon, au lieu de Chiron (3). Ceci ne s'accorde pas avec sa réputation de justice.

(1) Ibid. p. 430.
(2) Ibid. p. 432.
(3) Gosselin. p. 30.

DOUZIÈME.

LE LOUP.

LE Loup est l'animal Constellation, que perce le Centaure, et que l'on nomme plus généralement la Bête féroce; la Bête du Centaure, *Thêrion* (1), *Hostia et Bestia Centauri* (2), *Fera* (3). On a beaucoup varié sur l'animal qu'on y a peint, quoique le plus souvent ce soit un Loup. Martianus Capella le nomme la Panthère (4).

D'autres l'appellent *Leo Marinus*, *Leopardus*, *Leœna*, *Bestia*, *Bestiola*, *Fera*, *Quadrupes*, *Lupa*, *Lycisca*, *Hostiola*, *Victima Centauri*, *Canis ululans*, *Deferens Leonem*, *Equus Masculus*, *Cnècias* (5).

Les Arabes l'appellent *Alsabah*, et *Alsubah* (6), *Asida*, *Leœna* (7), *Esseda Nemer* (8), *Sebû* et *Phêd*, *Thos*, *Bridemif.* Ce dernier nom regarde surtout le Centaure (9); il vient de *Birdûn*, *Equus*. Les Turcs le nomment *Pârs*, *Thoë*, *Yuz*, *Tigris*, et *Kaplan* (10).

(1) Germ. c. 39. Arat. v. 442. Procl. c. 15.
(2) Ibid. c. 1. Hygin, l. 2, c. 39. Theon, p. 160.
(3) Procl. c. 14.
(4) Mart. Capell. l. 8.
(5) Cæs. c. 11, p. 286. Bay. tab. 45. Ricciol. p. 126. Kirk. p. 177.
(6) Alfrag. cap. 22. Comment. Alfrag. p. 108.
(7) Scalig. p. 439.
(8) Kirk. p. 199.
(9) Hyd. p. 67.
(10) Idem de Relig. Pers. p. 226.

TREIZIÈME.

L'AUTEL.

C'EST sur cet Autel, que les Dieux sacrifièrent et firent leurs sermens, pour cimenter leur union contre les Titans, qu'ils alloient combattre (1); d'autres disent contre Saturne, qui attaquoit Jupiter (2). Après la victoire, ils placèrent aux Cieux l'Autel, pour perpétuer le souvenir de cet événement. Les mortels font usage de l'Autel dans leurs festins, y sacrifient, lorsqu'ils veulent cimenter une alliance par des sermens, et portent dessus la main, en signe de fraternité. Les Devins en font autant, lorsqu'ils veulent prédire l'avenir; ils prennent le feu, pour témoin de leurs bonnes intentions (3). On dit, que cet Autel est l'ouvrage des Cyclopes, et qu'il fut placé aux Cieux par la Nuit, pour annoncer aux navigateurs les dangers, qu'ils pouvoient avoir à redouter, et les tempêtes qui se préparoient (4), lorsque le Soleil approchoit du Capricorne, époque à laquelle le vent Notus amène les orages sur mer (5). Aussi l'appelle-t-on *le Phare*, qui avertit les matelots des contrariétés qu'ils doivent éprouver (6). D'autres y voient un monument des noces de Pélée (7). A l'exemple des Dieux, qui jurèrent sur cet Autel, avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, les mortels sont dans l'usage de ne rien entreprendre d'important, sans faire auparavant de semblables sacrifices (8).

L'Autel monte à la suite de la queue du Scorpion (9), et il est le plus austral des signes célestes. Placé entre l'extrémité du Scorpion, et la tête du Loup, il se couche au lever du Belier (10), et se lève avec le Capricorne, domicile de Saturne qui attaquoit Jupiter dans cette guerre, où les Dieux s'armèrent pour ce dernier. On sait que c'est au passage au Belier, que le Dieu lumière reprend son empire; alors l'Autel est au couchant.

L'Autel porte les noms de *Sacrarius*, *Pharum* (11), *Thuterium*, *Libanotès* (12), *Thumiaterion* (13), *Thuribulum*, *Thymele*, *Vesta*, *Estia*, *Prunæ*, *Templum*, *Puteus*, *Focus*, *Lar*, *Acerra*, *Batyllus*, *Ignitabulum*,

(1) Hygin. l. 2, c. 40. Theon, p. 147.
(2) Germ. c. 38. Eratosth. c. 39.
(3) Theon, p. 147.
(4) Aratus, v. 408, Comm. Smyrn. l. 13, v. 420.
(5) Theon, p. 148.
(6) Germ. ibid.
(7) Theon, p. 150.
(8) Hyg. ibid.
(9) Germanic. ibid. Theon, p. 167.
(10) Arat. v. 1709.
(11) Germ. c. 38.
(12) Theon, p. 147.
(13) Hipparch. lib. 1, c. 18. Proclus c. 16.

Ara Thumiamatis, *Ara Centauri*, *Chironis*, *Thuscé*, *Thuyscé*, *Escara*, *Pyreion*, *Ara*, *Altare* (1), *Pyramné*.

Les Arabes l'appellent *Almugarma* (2), *Almegrameth* (3).

On distingue dans cette constellation une partie, celle du feu, qu'on appelle *Prunæ* (4). On y compte deux Etoiles; les deux autres forment le vase, qui contient le feu.

(1) Cæs. c. 12, p. 296. Bay. Tab. 46. Alphons. p. 209--239.
(2) Comm. Alfrag. p. 108.
(3) Ricciol. p. 125.
(4) Germ. c. 38.

QUATORZIÈME

QUATORZIÈME.

LA COURONNE AUSTRALE.

LA Couronne appelée Australe, pour la distinguer de celle qui est placée au nord du Serpent d'Ophiucus, et qu'on nomme Boréale, est jetée près des pieds de devant du cheval du Sagittaire. C'est un petit cercle d'Etoiles (1), qui ressemble assez à une Couronne, qu'on dit être celle du Sagittaire, qui, en jouant, l'a jetée à ses pieds (2). On la nomme aussi la Couronne du Centaure (3), parce que le Sagittaire est lui-même un Centaure; on la compose de sept Etoiles. D'autres l'appellent le Petit Ciel, *Cœlulum* (4), *Ouraniscos*, et le Caducée, *Céruceion* (5), *Notios Stephanos*, ou *Corona Australis*. Théon lui donne le nom de Prométhée et de roue d'Ixion (6), autrement dit de l'*Ingeniculus;* car il porte les noms de Prométhée et d'Ixion (7). Peut-être alors cette dénomination de Couronne d'Ixion conviendroit-elle mieux à la Couronne Boréale. Quoi qu'il en soit, elle a au moins l'avantage de la position, qui la place dans l'Hémisphère Austral, où l'on supposoit qu'étoient les enfers.

Les Arabes la nomment *Alaclil-al-Genubi* (8).

Les Hébreux, *Athora* (9).

Quelques Arabes la nomment *Al-Kubba* (10), *Testudo* ou *Tabernaculum*, à cause de sa forme circulaire. D'autres placent derrière, dans la vingt-sixième et la vingt-septième du Sagittaire, *Al-Saradêin*, que quelques-uns nomment *Aẓ'ha-al-Naâm*, le nid de l'Autruche, parce que ces Etoiles sont au midi des deux Autruches, de celle qui va à l'eau et de celle qui en revient. C'est dans l'intervalle, qui les sépare, que l'on met les Etoiles appelées *Al-Saradein*, ou *Al Sadadein*. De ces Autruches, l'une se nomme *Al-Naâm-al-Sadir*, et l'autre *Al-Naâm-al-Warid*. Ulug-Beigh les nomme *Al-Naaîm*, *Pecora*, parce que, dans certaines tables, on leur donne un Berger; car on y lit le Berger et la Tortue, sur laquelle repose le Berger.

Voici les principaux noms, qu'on lui donne, d'après Riccioli, Blaeü et Bayer (11): *Corona Meridionalis*, *Austrina*, *Notia*, *Sertum Australe*, *Corona*, *Spira Australis*, *Corona Sagittarii*, *Orbiculus Capitis*, *Corona altera*, *secunda*, *Capitis Gestamen*, *Merces Præconii*, *seu prædicationis nomine data*.

(1) Arat. v. 400.
(2) Hyg l. 2, c. 28.
(3) Ibid. l. 3, c. 26.
(4) Mart. Capell. l. 2.
(5) Procl. c. 16.
(6) Theon, p. 147.
(7) Hyg l. 2, c. 7.
(8) Alfrag. c 22. Comm. Alfrag. p. 108.
(9) Cæs. c. 13, p. 299.
(10) Hyd. p. 68.
(11) Cæs. c. 13, p. 299. Bay. tab. 17. Ricciol. p. 127.

QUINZIÈME.

LE POISSON AUSTRAL.

Nous avons déjà eu occasion de parler du Poisson Austral, appelé par excellence le Grand Poisson (1), lorsque nous avons parlé des deux Poissons du Zodiaque, qu'on dit être ses enfans. Comme la fiction sacrée est commune aux uns et aux autres, et que d'ailleurs nous avons donné quelque étendue à l'explication de cette fiction, dans notre article de la Déesse de Syrie, et de Dagon (2), nous aurons peu de chose ici à dire.

Ce Poisson, qui est à l'extrémité du Verseau, dont il semble boire l'eau, passe pour avoir autrefois sauvé la vie à Isis, et c'est en reconnoissance de ce service, qu'il fut placé lui et ses petits, au nombre des constellations. C'est aussi par une suite de cette consécration, que plusieurs Syriens ne mangent point de Poisson, et honorent, comme Dieux Pénates, des images dorées de Poissons (3).

On dit qu'il fut apperçu, pour la première fois, dans un lac près de Bambyce, et qu'il sauva la vie à Derceto, qui étoit tombée dans la mer pendant la nuit; cette Derceto passe pour Déesse chez les Syriens. Les deux autres Poissons sont les enfans de celui-ci; ils ont été placés aux Cieux avec lui, et les uns et les autres sont révérés par les Syriens. Tel est le récit d'Eratosthène, à l'article de ce Poisson (4). Théon l'appelle le Poisson du Capricorne, et le Grand Poisson, qui reçoit dans sa bouche l'eau, qui coule de l'urne du Verseau (5). Effectivement il se replie sous le Capricorne, et c'est peut-être même cela, qui a fait représenter le Capricorne avec une queue de Poisson, en unissant les deux symboles. Dans le Planisphère Indien des Transactions Philosophiques, le Capricorne n'a pas de queue de Poisson; mais en récompense il y a avec lui, dans la même case, un Poisson à nez effilé; c'est l'Oxyrinque.

Germanicus César (6) suppose, que Phacetis, fille de Vénus, étant tombée dans un étang, y fut métamorphosée en Poisson, et devint, sous cette forme, la Déesse de Syrie. D'autres disent, ajoute-t-il, que ce Poisson avoit sauvé la fille de Vénus tombée dans les eaux; et que c'est de-là que vient le respect des Syriens pour les Poissons, dont ils ont consacré les images en argent dans leurs temples. Il est placé dans la partie la plus australe, recevant dans sa bouche l'eau du Verseau, et se levant en partie avec les Poissons (7). Il est situé entre le cercle Antarctique et le Tropique d'Hiver, entre le Capri-

(1) Eratosth. c. 38. Germ. c. 37.
(2) Ci-dess. t. 2, p. 207, etc.
(3) Hyg. l. 2, c. 42.
(4) Eratosth. c. 38.
(5) Theon, p. 146.
(6) Germ. c. 37.
(7) Germa. ibid. Theon, p. 176. Hygin. l. 3, c. 40.

corne (1) et le Verseau. Il regarde l'Orient et la queue de la Baleine qui le suit; il se couche au lever du Cancer. C'est alors qu'il donne à la Lune, qui a son domicile au Cancer, la forme de Poisson, qu'elle prend sous le nom de Diane Eurynome (2). Une partie de ce Poisson achève de se lever avec le Belier, suivant Théon (3).

Les Arabes l'appellent *Haut*, ou *Al-Hût al-Gjenubi* (4), le Poisson Austral. Ils nomment la brillante de la bouche, *Al-Diphda-al-Auwal*, la première Grenouille, et *Al-Dalîm*, *Agger*. On l'appelle aussi *Pham* ou *Phom al hût*, la bouche du Poisson; nom qu'on a travesti en *Phomaant*, *Fomahaut*, *Fumahant*, *Fumahaut*, *Fumalhaut*, *Fontahant*, *Phomolcuti* (5). On le nomme aussi *Alhaut*, *Alhaut-Genubi* (6), *Monazon* ou *Solitarius*, *Unicus* (7), *Ichtys Notios* (8), *Austrinus* (9).

Les Hébreux le nomment *Dag* (10).

Suivant Columelle (11), le Poisson Austral achève de se coucher, le quatre des Nones de Septembre; il y a chaleur.

Nous terminons ici l'énumération des Constellations connues des anciens, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Elles se réduisent à quarante-huit, dont douze dans le Zodiaque, et trente-six hors du Zodiaque (12). Car les Pleïades, quoique nous les ayons comprises sous le signe du Taureau, doivent compter pour une Constellation à part et extrazodiacale. Aussi Eratosthène et Germanicus en ont-ils fait un chapitre séparé, qu'ils ont placé parmi ceux, où ils traitent des Constellations Extrazodiacales (13). De ces trente-six Constellations Extrazodiacales, vingt et une sont au nord, et les quinze autres au midi.

Nous n'avons point parlé de la Chevelure de Bérénice, parce qu'elle ne remonte pas au-delà du siècle des Ptolémées (14), ni de l'Antinoüs, qui ne remonte pas au-dessus de celui d'Adrien; ni même du petit Cheval. A plus forte raison n'avons-nous pas parlé d'autres Constellations encore plus modernes, que Blaeü a comprises dans son Catalogue, et qui ne datent pas de plus de deux siècles. Telles sont les quatorze Constellations suivantes: *l'Indien* (15), *la Grue* (16), *le Phénix* (17), *la Colombe* (18), *la Croix* (19), *la Mouche* (20), *le Triangle Austral* (21), *l'Oiseau de Paradis* (22), *le Paon* (23), *le Toucan* (24), *l'Hydre mâle* (25), *la Dorade* (26), *le Poisson volant* (27), *le Caméléon* (28).

Les Voyages de la Caille, et son séjour au Cap de Bonne-Espérance en ont fait encore imaginer d'autres, dans la partie Australe, ou vers le Pôle Antarctique. On en a aussi placé de nouvelles, dans la partie septentrionale du

(1) Arat. v. 386.
(2) Pausan. Arcad. p. 271.
(3) Theon, p. 176.
(4) Com. sur Alfrag. p. 108. Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 69.
(4) Cæs. c. 16, p. 308. Ricciol. p. 126--127. Scalig. p. 439. Bay. tab. 48. Alfrag. c. 22.
(6) Cæs. ibid.
(7) Stoffl. c. 14.
(8) Germ. p. 8.
(9) Germ. c. 1.
(10) Kirk. p. 197.
(11) Columell. l. 11, c. 2, p. 429.
(12) Alfragan.
(13) Eratosth. c. 23. Germ. c. 22.
(14) Procl. c. 16. Theon, p. 122. Hyg. l. 2, c. 25. Eratosth. c. 12.
(15) Cæs. c. 14, p. 324.
(16) Ibid. c. 15, p. 305.
(17) Ibid. c. 17, p. 311.
(18) Ibid. c. 18, p. 313.
(19) Ibid. c. 20, p. 344.
(20) Ibid. c. 21, p. 349.
(21) Ibid. c. 22, p. 353.
(22) Ibid. c. 23, p. 354.
(23) Ibid. c. 24, p. 356.
(24) Ibid. c. 25, p. 366.
(25) Ibid. c. 26, p. 373.
(26) Ibid. c. 27, p. 376.
(27) Ibid. c. 28, p. 377.
(28) Ibid. c. 29, p. 378.

Ciel, telles que *la Fleur de Lis*, *la Mouche*, *le Cœur de Charles*, *la Giraffe*, *les Léopards*, *les Lévriers*, etc. Toutes ces Constellations de nouvelle date ne peuvent entrer pour rien dans notre travail, puisqu'elles n'appartiennent point aux siècles, où furent faites les fables. Elles ont d'ailleurs un caractère bien différent des anciennes, en ce qu'elles sont absolument des signes arbitraires ; au lieu que les quarante-huit Constellations anciennes, appartenant aux signes Hiéroglyphiques, avoient toutes un sens énigmatique, et formoient autant de caractères de l'Ecriture sacrée, qui ont été les élémens des fables, et de la composition des monumens religieux. C'est une observation importante à faire. Employer d'autres Constellations, que les quarante-huit anciennes, pour décomposer les monumens de l'antiquité, c'est faire entrer dans leur composition ce qui n'existoit pas encore, quand on les créa. Cette remarque suffit, pour éviter une aussi grossière méprise. Aussi, sur le globe que nous avons fait faire, pour servir à la lecture de notre ouvrage, et à de nouvelles recherches, nous avons eu l'attention de n'y faire représenter, que les quarante-huit Constellations connues des anciens, avec les noms différens qu'elles ont portées ; ce qui rendra ce travail infiniment facile à ceux qui voudront étudier l'antiquité, et décomposer les monumens religieux des anciens peuples. Ce globe se meut sur un Pôle mobile, qui représente la position du Ciel, pendant la grande révolution des fixes, qui est de vingt-cinq mille ans. Il est indispensable à ceux qui veulent vérifier nos solutions et en obtenir de nouvelles. On ne le trouvera qu'à Paris, chez l'Oisel Géographe, rue du Plâtre Jacques, n°. 9. On y trouvera aussi en grand les Planisphères, qui sont gravés dans notre ouvrage, et qui sont nécessaires à son intelligence.

DE LA VOIE LACTÉE.

Nous croyons devoir dire ici deux mots de la Voie Lactée, qui est formée de l'amas informe d'une multitude de petites Etoiles, dont aucune, à la vue simple, ne paroît, mais qui, mêlant toutes ensemble leur lumière, forment une vaste bande lumineuse et blanchâtre, qui coupe, sous un grand angle, l'Equateur et le Zodiaque, et passe à travers un grand nombre de Constellations et près des Pôles. Les anciens en avoient fait un grand cercle de la Sphère (1), mais improprement; et ils le nommoient, *Circulus Lacteus*. On racontoit, pour expliquer sa formation (2), que Junon, sans le savoir, avoit donné à teter à Mercure enfant, et qu'ayant su, que c'étoit l'enfant, que Jupiter, son époux infidèle, avoit eu de *Maia*, elle l'avoit aussitôt repoussé de son sein, de manière qu'il étoit tombé sur le Ciel quelques gouttes de son lait, qui avoient formé la Voie Lactée. D'autres disent, que cette aventure lui étoit arrivée, à l'occasion d'Hercule (3), que Mercure avoit approché du sein de Junon, tandis qu'elle dormoit, et qu'elle repoussa brusquement à son réveil. Quelques-uns prétendent qu'Hercule, saisissant le sein de la Déesse avec trop d'avidité, en avoit fait sortir une si grande quantité de lait, que sa bouche n'avoit pu le contenir, et qu'il en étoit tombé sur le Ciel assez pour former la Voie de Lait. Il en est d'autres, qui racontent, que, dans le temps où Ops donna à Saturne une pierre à dévorer, au lieu de son fils, Saturne lui ordonna de l'allaiter, et que la Déesse ayant pressé son sein, le lait s'étoit répandu sur le Ciel, et avoit formé la Voie Lactée.

Il y en a qui pensent, qu'elle est formée par la jointure des deux Hémisphères entre eux, et que c'est la ligne de suture (4). Telle étoit l'opinion d'OEnopide de Chio, qui n'étoit pas grand physicien, à ce qu'il paroît. D'autres prétendent, que c'est la route qu'avoit autrefois prise le Soleil, lorsque la vue de l'affreux repas de Thyeste l'obligea à changer de chemin, et à reculer d'horreur. Manilius a rassemblé la plûpart des traditions sur la Voie Lactée, dont il donne la description (5). On pensoit, que son influence sur la terre étoit de faire naître les sucs laiteux des plantes, lorsque la végétation se forme (6). On la fait passer par le Sagittaire et les Gémeaux, par l'Aigle, par la Canicule, par l'aile gauche du Cygne, par la main droite de Persée, par l'épaule gauche du Cocher, par l'extrémité du mât du vaisseau Argo, par les genoux du Centaure, par la queue du Scorpion, et par le milieu de l'arc du Sagittaire (7).

Les Chinois l'appellent *le Fleuve Céleste* (8), d'autres *le Grand Chemin*, *le Chemin Saint-Jacques*, *la Route*

(1) Germ. c. 42.
(2) Hygin. l. 2, c. 44. Achill. Tat. c. 24, p. 85. Uranol. Petav. 43.
(3) Eratosth. c. 44.
(4) Achill. Tat. ibid.
(5) Manil. l. 1, v. 683—760.
(6) Germ. c. 2.
(7) Hyg. l. 1, c. 8.
(8) Soucet t. 3, p. 32.

des Ames, l'Echelle de Jacob, Galaxia, Vestigium Solis, Fascia, Zona, Via perusta (1).

Les Arabes la nomment (2) *Tarik-al-Lubbána, Magjèrra, Tractrix, Um-al-Sáma, Mater Cœli, Tarik-al-Tibn, Via Straminis.* Les Syriens l'appellent *S'hevîl Jéuno.* Les Perses, *Ráh Kahkesnan* ou *Kahkeshan, Paleam trahens.* Les Turcs, *Ugh'risi, Paleam rapiens;* et *Hágjiler Yûli, Via festum agentium et peregrinantium ad Prophetae tumulum.* On l'appelle aussi *Masarati* (3).

(1) Cæs. p. 14—16.
(2) Hyd. Comm. p. 23.
(3) Stofl. p. 69.

TROISIÈME SECTION.

DES PARANATELLONS.

CE n'est pas assez de connoître les divers noms des Constellations, et leurs positions respectives, soit entre elles, soit avec les Tropiques et les Colures; il faut sur-tout connoître leurs positions, relativement à chacun des douze signes; et la manière dont elles y tiennent et s'y rapportent par leurs levers et leurs couchers. C'est là, comme la base de tout notre système, qui est fondé tout entier sur ces Phénomènes. C'est ce que nous avons appelé *la Théorie des Paranatellons;* c'est là ce que nous avons dit être le fond Astronomique des Poèmes Mythologiques. En effet, nous avons regardé, par exemple, le Poème de l'Héracléide, des Dionysiaques, etc. comme des Calendriers sacrés et Paranatellontiques, présentés sous la forme de Poèmes, dans lesquels tout est animé. Nous avons souvent dit, que telle étoit la forme que les anciens donnoient à leurs Calendriers, dans lesquels chaque époque de la révolution annuelle, et de la marche du Temps et du Soleil étoit marquée par des levers et des couchers de Constellations, qui se lioient aux douze signes. C'est d'après cette hypothèse, que nous sommes partis pour analyser les anciens Poèmes. Les Sphères Paranatellontiques et les Calendriers ci-joints prouveront, que nous n'avons rien avancé au hasard, et que tel a effectivement été l'esprit des anciens, dans la composition des Ephémérides religieuses et des Calendriers des Pontifes, auxquels le Génie poëtique a prêté le mouvement et la vie. Notre Lecteur trouvera ici les preuves matérielles de nos assertions, en même temps qu'il aura sous la main l'instrument nécessaire, pour faire de nouvelles découvertes. Nous transcrirons ici les Tables Paranatellontiques, telles que les Astronomes anciens et modernes, et les Mythologues nous les ont laissées, en commençant par Aratus, qu'ils ont tous copié en grande partie. Nous joindrons à la suite les Calendriers anciens, qui tiennent beaucoup à la Théorie des Paranatellons, ou plutôt qui sont basés dessus.

TABLES PARANATELLONTIQUES

D' ARATUS.

IN signis (1) omnibus duodecim fertur Sol, totum annum deducens; et ei circà eum circulum eunti comites horæ seu tempestates frugiferæ augescunt. Hujus item, quantùm occidat sub Oceanum concavum, tantùm suprà terram fertur: omni autem in nocte, sex semper occidunt duodenarii circuli, totidem oriuntur. Tantam autem ad longitudinem quælibet nox semper est protensa, quam longi dimidium circuli incipiente à nocte elevatur super terram.

Nec sanè fuerit contemnendum observanti diem considerare, quando partium quælibet oriatur. Semper enim horum uni cooritur ipse Sol. Eas vero deprehenderis maximè, eas intuens. Verùm, si nubibus obscuræ fiant vel monte occultatæ oriantur, indicia coorientibus idonea facito. Ipse autem assiduo tibi à cornibus utrinque dare poterit Oceanus, quæ multa circumvolvuntur sibi ipsi, ab infero, quum illarum volvat unamquamque. *Telle est l'origine de l'emploi des Paranatellons, pris dans les Etoiles extrazodiacales.*

Cancer.

Haud ei omninò ignota (2), cùm Cancer oriatur, astra utrinque agitata circumjacent; hæc quidem occidentia, illa verò de Oriente ascendentia.

Occidit certè Corona; occidit item secundùm scapulam Piscis. Dimidium quidem videris sublime; dimidium vero jam extremitates submittunt descendentis Coronæ; sed hic retro versus, secundùm alias quidem partes nondum ventre extremo, secundùm superiore vero nocte fertur. Quin etiam Cancer à genu usque in humeros deducit laboriosum, *Mogeron*, Serpentarium. Deducit autem Serpentem ad collum usque. Nec vero ampliùs Arctophylax fuerit multus utrinque minor diurnus, seu suprà, at majus sub seu nocturnus. Quatuor enim partibus jam descendentem Bootem excipit Oceanus; at hic cùm luce satiatus sit, item vespere continet plus dimidio noctis labentis, tum quando sole descendente occidat. Illæ etiam noctes sero occidenti dicuntur. Sic hæc quidem occidunt. At oppositus haud illucidus, sed pulchrè quidem cingulo, pulchrè vero ambobus splendidus humeris Orion, ense quidem fortiter fisus, totum ferens fluvium à cornu protenditur altero.

Leo.

Orienti Leoni (3) omnia, quæ Cancro occidebant, subterferuntur; etiam Aquila. Verum geniculatim sedens, seu Ingeniculus alias quidem partes jam, sed genu et pedem dextrum nondum subtervolvit procelloso Oceano. Oritur autem

(1) V. 549.
(2) V. 568.

(3) V. 589.

Hydræ

Hydræ caput, Charopsque Lepus, et Procyon, et pedes priores Canis ardentis.

Virgo.

Nec verò pauca Sydera mittit sub infima terræ exoriens Virgo (1). Etenim tum Cyllenea Lyra et Delphinus occidunt; et fabrefacta sagitta. Cùm quibus Cycni priores pennæ usque ad ipsam caudam, et fluvii extremitates occultantur. Occidit item Equinum caput; occidit etiam collum. Oritur verò Hydra ampliùs usque ad ipsum Craterem: præveniens verò Canis pedes arripit alios, trahens à tergo puppim Stellatæ Argûs. Hæc autem currit suprà terram, malum juxta ipsum dimidiata, Virgo quando universa ab infero jam evaserit. *C'est le Vaisseau d'Isis.*

Libra.

Nec fortè exorientes Chelæ (2), et tenuiter lucentes ignotæ præterierint; quoniam ingens Sydus Bootes cumulatus oritur, interstinctus Arcturo. Argo autem non planè tota sublimis erit modò, sed Hydra. Fusa est enim in Cœlo abundè multa; cauda defecerit saltem. Chelæ item adducunt constanter Serpentarium innixum; ipsius quidem consequenter dexteram tibiam usque ad ipsum genu semper geniculantis, semper item Lyræ acclinati, seu Ingeniculi, quem ignotum inter cœlestes imagines utrobique occidentem, et ex alterâ parte ascendentem sæpè eâdem nocte conspicimus. Hujus quidem sola tibia cum Chelis ambabus apparet. Ipse verò in caput adhuc aliquò versus, Scorpium orientem manet, et tentorem Arcûs. Hi namque ipsum ferunt. Scorpius quidem medium aliaque omina; manum verò ei lævam, simùl cum capite Arcus advolvit. Atque is sic trifariam, per omnia membratim circumfertur. Dimidium verò Coronæ, et ipsam extremam caudam Centauri proferunt exorientes adhùc Chelæ. Tum post demersum caput occidit Equus, et prioris avis attrahitur extrema cauda. Occidit item Andromedæ caput; atque ei magnum monstrum Ceti turbidus immittit Auster. E regione verò ipse Cepheus de septemtrione ingenti manu cohortans atque Cetus quidem in dorsum versus usque ad ipsum occidit, sed Cepheus capite et manu et humero.

Scorpius.

At curvaturæ Eridani, jam primùm exoriente Scorpio (3), inciderint in late-fluum Oceanum. *C'est la chute de Phaëton.* Quin etiam exoriens Scorpius terret Oriona. *Ici est la fable d'Orion, qui outrage Diane, et que pique le Scorpion.* Quare etiam aiunt, ab imo veniente Scorpio, Orionem ad extrema terræ fugere. Neque quidem Andromedæ et Ceti quæcumque relicta sunt, illo exoriente, ignota; sed etiam hæc glomeratim fugiunt. Cingulo item tunc Cepheus terram adradit, quæ quidem ad caput sunt planè omnia tingens Oceano, reliqua non licet. Sed hæc quidem ipsæ Ursæ prohibent, pedes, genua et lumbum. Sed et ipsa filiæ urgetur simulacro misera Cassiopeia: verùm haud ei decorè apparent è sellâ pedes et manus desuper; sed hæc in caput occidit similis urinatori, divisa à genubus; siquidem non poterat illa Doridi et Panopæ magnis sine malis conferri. Hæc quidem in occasum fertur: sed illa ab imo magis Cœlum affert, Coronæque secundos orbes, Hydræque extremitatem, offertque Centauri corpus et caput, et bestiolam, quam in manu dextrâ Centaurus habet. Atillic expectant Arcum suborientem priores pedes inequitantis Gigantis.

Arcitenens.

Cum Arcu (4) ascendente etiam spira Serpentis et corpus Serpentarii oritur; capita autem ipse agitat Scorpius exo-

(1) V. 595.
(2) V. 606.
(3) V. 633.
(4) V. 664.

riens ; reducit autem ipsas Serpentarii manus atque priorem Serpentis constellati fulgorem. Ipsius quidem Engonasis, siquidem obversus semper oritur, tùm sanè ab imo egrediuntur alia, membraque et cingulus, et pectora tota, et humeri, dextrâ cum manu. Sed caput alterâ cum manu sub Arcu ascendunt, et Sagittario exoriente. Cum quibus Mercurialisque Lyra et ad pectus usque Cepheus Eoo agitatur Oceano. Tum etiam magni Canis omnes fulgores occidunt, et omnes partes Orionis : descendunt partes Leporis quem Orion persequitur. At non Aurigæ, Hœdi, nec Olenia Capra statim decedunt, quæ illi per manum magnam lucent, atque ei à membris discreta sunt aliis, ad commovendas tempestates, quando simul cum Sole oriuntur.

Capricornus.

Sed hæc quidem (1) caputque et aliam manum et lumbos Capricornus ascendens deducit, infima verò omnia sub ipso Sagittario occidunt. Neque ampliùs Perseus, neque summa rostra manent Stellatæ Argûs, seu Navis. Perseus quidem, præter genu pedemque dextrum, occidit ; ipsius verò puppis quantùm ad circumactum. Ipsa autem sub Capricorno descendit oriente. Tùm quoque minor Canis occidit. Sed oriuntur alia, Olor, Aquilaque, alatæque Sagittæ astra et Austrinæ Aræ sacra Hydra. Equus autem, Aquario recenter oriente, pedibusque et capite sursùm volvitur. È regione autem Equi à caudâ Centaurum attrahit syderea nox, sed non ei potest caput, neque latos humeros ipso cum thorace vorare. At rutilæ Hydræ collarem subducit spiram et omnem frontem. Hæc autem à posterioribus multa manet. Sed etiam hanc cum ipso Centauro, quando Pisces oriantur, cumulatim infert.

(1) V. 682.
(2) V. 700.
(3) V. 707.

Pisces.

At sub Piscibus (2) oritur Piscis ipse obscuro subjectus Capricorno, haud quidem plenè ; parumper enim signum expectat aliud. Sic etiam lassæ manus et genua, et humeri Andromedæ dimidiatim omnia ; hæc quidem antè, alia verò post, pertingunt ex Oceano, primùm quando prodeunt Pisces ambo ; dextram quidem ei manum Pisces attrahunt.

Aries.

At sinistram ab imo trahit ascendens Aries (3), quo etiam oriente ab occasu conspexeris Aram ; cæterùm in alterâ parte Persei orientis, tantùm caput et humeros. Ipse autem cingulus etiam ambiguus fuerit, an sub Ariete desinente luceat, an sub Tauro cum quo cumulatim advolvitur.

Taurus.

Nec ille Tauro oriente (4) linquitur, quoniam valdè ei conjunctus Auriga fertur. Signo tamen haud sub illo plenus oritur ; Gemini autem ipsum totum proferunt. At Hœdi, sinistrique planta pedis, Caprâ cum ipsâ Tauro cooriuntur, quando dorsumque et cauda Ceti cœlestis ab imo oriuntur. Occidit autem Arctophylax, jam primo tunc signo, quorum quatuor quidem præter manum deducunt lævam ; sed sub ipso magna oritur Ursa.

Gemini.

At ambo pedes occidentis Serpentarii (5), usque ad ipsa genua, in signum sunto Geminis ex alterâ parte orientibus. Tùm non ampliùs Ceti quidquam volvitur utrinque ; totum verò ipsum videbis jam. Ipsam quoque fluvii primo mari egredientem curvaturam in sere-

(4) V. 714.
(5) V. 723.

no Pelago conspexerit nauta, ipsum Orionem expectans, sic ubi ei signum vel noctis mensuram, vel navigationem nunciare possit. Terminos (1) sanè noctium illa duodecim signa sufficientia sunt indicare, et quæ in longum annum. Tempus quidem arandi novales, tempus quoque plantandi: è Jove jam omnia ostensa ubivis sunt. Etenim quispiam Navi pluviosam tempestatem animadvertit, vel vehementis memor Arcturi, vel quarumdam aliarum, quæ ab Oceano tolluntur Stellæ diluculo, quæque primâ adhùc nocte : siquidem illas omnes transit per annum Sol longam orbitam ductans ; aliàs autem aliam accedet, nunc quidem oriens, nunc verò vicissim occidens : alia item Stella aliam inspicit auroram.

« Voilà sur quel principe ont été rédigées les anciennes tables Astronomiques, et les calendriers, qui ont servi de base aux Poètes, dans leurs chants sur la nature, sur le temps, sur le Soleil, l'année, les saisons, les mois et sur la marche périodique de la végétation annuelle. C'est sur les mêmes principes, que nous avons projeté tous nos Planisphères, qui présentent aux yeux du lecteur la succession des levers et des couchers des constellations, qui correspondent à chaque signe. Nous n'avons donc rien fait, qui n'ait été fait par les anciens observateurs, ou plutôt les anciens observateurs n'ont fait que cela ; et notre méthode est la leur, et remonte à la plus haute antiquité. Ainsi le Planisphère des travaux d'Hercule, par exemple, n'est qu'une description de l'état du Ciel dans les douze mois, et la comparaison successive de ses diverses parties avec les douze signes, dans lesquels circule le temps, qu'engendre le Soleil par sa révolution annuelle. C'est sur un semblable Planisphère, que travailloit l'auteur de l'Héracléide, quel qu'il fût. Ce sont ces divers tableaux, qu'il a fait entrer dans son poème, en leur prêtant la vie et le mouvement, et en mettant en scène toutes les figures astronomiques personnifiées. Pour achever de prouver que cette méthode a été généralement adoptée par tous les anciens Astronomes, que nous connoissons, et par tous ceux qui nous ont donné des descriptions des Cieux, nous allons rapporter des tables Paranatellontiques semblables, tirées de divers autres auteurs, anciens et modernes. Le lecteur y trouvera la confirmation des autorités, que nous avons citées, pour appuyer les positions données dans nos Planisphères ».

(1) V. 739.

TABLES PARANATELLONTIQUES

D' ERATOSTHÈNE (1),

OU QUI LUI SONT ATTRIBUÉES.

Cum Zodiaci signis celestes asterismi in hunc modum oriuntur et occidunt.

Cancer.

Oriente Cancro, Orion totus exoritur. Orionem voco, quum vulgus Αλεξιποδον cognominat, qui primùm oritur mense Julio. Canis verò circiter Augusti septimo. Hæc est splendida Stella, quæ in maxillâ Canis cernitur, et fixas omnes superat magnitudine. Item fluvius Eridanus. Occidit autem Corona et Piscis dorso tenùs. Ophiuchus ad humeros : Serpentis collum : Arctophylax totus ferè.

Leo.

Leone oriente, totus emergit Procyon : Lepus, Hydri caput, Canis pedes anteriores. Occidunt reliquæ partes eorum, quæ cum Cancro ceperunt facere occasum, Corona, Ophiuchus ejusque Serpens, Pisces, Cetus, Ingeniculus totus, exceptâ sinistrâ tibiâ.

Virgo.

Oriente Virgine Hydrus oritur, usque ad Craterem ; majoris Canis pedes posteriores : Argûs carinæ puppis. Occidit Fidicula, Delphin, Sagitta, Cycnus candâ tenùs, Eridani fluvii anteriores partes, Equi caput et cervix.

Chelae.

Orientibus Chelis, Bootes totus exoritur, Argo Navis integra, Hydrus, Crater, Corvus, Ingeniculi tibiæ dextra usque ad genu, dimidia Corona, Extremitas caudæ Centauri. Omissus est Crater et Corvus. Occidunt, Equi reliquum, Avis majoris cauda, Andromedæ caput, Cetus cervice tenùs, Cephei caput, humeri et manus.

Scorpius.

Cum Scorpio dimidia pars altera Coronæ oritur, Hydri cauda, Centauri corpus et caput, nec non fera, quam dextrâ manu prehendit, Ophiuchi caput, manus primusque flexus, Ingeniculus totus, præter caput et sinistram manum. Occidunt verò fluvius totus, Orion totus ferè, Ceti cervix, Andromeda, Deltoton, Cassiopeia, Cepheus à capite ad lumbos

Sagittarius.

Oriente Sagittario, oritur Ophiuchi corpus, reliquum Serpentis, Ingeniculi caput, cum sinistrâ manu, Fidicula, Cepheus. Occidunt Canis totus, Orion, Lepus, Heniochus, exceptâ sinistrâ tibiâ et manu, in quâ sunt Capella et Hœdi, Per-

(1) Uranol. Petav. t. 3, c. 2, p. 253.

seus, excepto pede sinistro, puppis Argûs et Procyon.

Capricornus.

Cum Capricorno oritur Aquila tota, Sagitta, Ara, Delphin, Cycnus. Occidunt Heniochi reliqua, Caput scilicet et sinistra manus, in quâ Capra et Hœdi sunt, Argo tota, Hydrus Cratere tenùs, Centauri pedes posteriores.

Aquarius.

Oriente Aquario, oritur Equi caput, cum anterioribus pedibus, Cassiopeia prætermissa. Occidunt posteriora Centauri, Hydrus et Crater, usque ad corvum.

Pisces.

Piscibus orientibus Australis Piscis totus exoritur. Pars dextra Andromedæ, totus Centaurus occidit, Hydrus, Corvus, Crater.

Aries.

Cùm Aries oritur, caput Persei cum humeris oritur. Andromedæ pars sinistra. Deltoton omissum est. Occidit Ara et Arctophylax.

Taurus.

Cum Taurus oritur, Perseus totus exoritur : item Aurigæ sinistri pedis extremitas, sinistra manus, in quâ Capra sunt et Hœdi, Ceti cervix, et cauda. Occidit Arctophylax cum parte primâ.

Gemini.

Cum Geminis oritur fluvius Eridanus, Cetus, Orion. Occidit Ophiuchus, genubus tenùs.

TABLES PARANATELLONTIQUES

D' HIPPARQUE (1).

DES PARANATELLONS QUI MONTENT.

Cancer.

ORIENTE Cancro, cum eo Zodiacus oritur, à Geminorum parte 23, ad Cancri 18. Culminant à Piscium 5 ad Arietis 1 medium. Prior oritur Stella, quæ in extremâ Boreali Chelâ; ultima verò, quæ in extremitate Australis Chelæ. Culminat verò reliquis è Stellis, prior lucida, quæ est in Andromedæ capite. Novissima verò præcedens Stellarum, lucidarum trium, quæ sunt in Arietis capite, et à meridie Ceto adjacens, circà medium corpus ipsius, expers nominis et lucida. Item Australior succedentium, quæ in laterculo Ceti; nec non pes Andromedæ sinister paululùm citrà meridianum situs. Oritur Cancer horâ 1 et 24 parte.

Leo.

Cum Leone conscendit Zodiacus à Cancri parte 8 mediâ, ad Leonis 19 mediam. Culminat à Piscium ad Tauri 12 mediam. Prior Stella consurgit antecedentium, quæ sunt in capite, Borealior; postrema verò earum, quæ sunt in posterioribus pedibus. Ex aliis Stellis culminat prima succedens earum, quæ sunt in Andromedæ Zonâ, et Borealior succedentium in Ceti Laterculo. Ultima verò Lucidissima Succularum, et quæ in Aurigæ sinistri cubiti flexu, quasi semicubito citrà meridianum posita. Oritur Leo horis 3, 15'.

Virgo.

Cum Virgine Zodiaci pars oritur, quæ est à Leonis 22 ad Libræ 8. Culminat à mediâ parte 15 Tauri ad 9 Cancri. Prima oritur earum, quæ in capite sunt, antecedente Borealior; postrema quæ est in pede dextro. Culminat cæterarum Lucida prior, quæ est in extremitate Navis; et Borealior earum, quæ in rictu sunt Hydri, quasi semicubito citrà meridianum sita. Oritur Virgo horis 3, 48'.

Chelae.

Quandò Chelæ oriuntur, cùm his ascendit Zodiacus à Chelarum parte 16, ad Scorpii 16; culminat à Cancri 18, ad Leonis 11. Prior emergit Australior, et Lucida earum, quæ in extremis sunt Chelis. Ultima verò earum, quæ in fronte Scorpii sunt, Australior. Cæterarum prima culminat, Australior antecedentium earum, quæ sunt in Leonis capite, et Borealior earum, quæ sunt in Argûs medio malo. Postrema, quæ in

(1) Uranol. Petav. t. 3. Hipp. l. 3, c. 8, p. 245.

Leonis dorso sunt, illarum Stellarum subsequens. Oriuntur Chelæ horâ 1, 36'.

Scorpius.

Cum Scorpio Zodiacus, à parte Scorpii ad Sagittarii 9, ascendit. Culminat à Leonis 8 mediâ, ad mediam 23 Virginis. Oritur prima Borealis maximè in fronte positarum. Novissimè verò tertia vertebra ab eâ, quæ est in Centauro, numerata: sexta porrò ab iis, quæ sunt in pectore. Culminat cæterarum prior, Lucida quæ est in pectore majoris Ursæ, et in Hydro, quatuor à lucidissimâ antè Craterem sitarum ab occidente tertiâ. Novissimè Spica; et Centauri sinister humerus, quasi semicubitali spatio meridianum præcedens. Oritur Scorpius horis 3, demptis 6 scrupulis.

Sagittarius.

Cùm Sagittarius oritur, ascendit cum eo Zodiacus, à parte 6 Sagittarii mediâ ad Capricorni 18. Culminat à parte mediâ Virginis 20, ad Scorpii mediam 9. Prior oritur Stella, quæ est in cuspide; ultima verò lucida, quæ est in posterioribus pedibus. Cæterarum Stellarum culminat prima, quæ est in sinistro Virginis cubiti flexu, paululùm meridianum antecedens. Ultima verò media, et lucidissima Stellarum, quæ in pectore Scorpii, et quæ in sinistrâ manu est Anguiferi. Item tertia, secundùm consequentia signorum, ab lucidâ Coronæ, quasi semicubiti intervallo meridianum præcedens. Oritur Sagittarius horis 3.

Capricornus.

Capricorno ascendente, Zodiacus oritur cum eo à Sagittarii parte 29 mediâ, ad Capricorni 27. Culminat à Libræ parte 19 mediâ, ad 18 Scorpii. Prior oritur Stella Borealior lucidarum, quæ sunt in Genubus: ultima succedens Lucidarum, quæ sunt in Caudâ. Aliarum Stellarum cæli verticem medium tenent, prior lucidissima earum, quæ sunt in Bootæ Cingulo; et in Chelis antecedens extremæ Chelæ Borealis. Item Lucida, quæ in Serpente per Ursas meante ab extremitate caudæ tertia numeratur, semicubitali spatio meridianum præcedens. Ultimò culminat dexter humerus Ingeniculi; et quæ à Septentrione adjacet ex iis, quæ in dextro crure sunt ejusdem. Oritur Capricornus horâ 1, 50'.

Aquarius.

Cum Aquario Zodiacus emergit, à Capricorni parte 6 ad Aquarii 21 mediam. Culminat à Libræ 27 ad Sagittarii 7. Prima Stellarum oritur antecedens eam, quæ est in manu sinistrâ: ultima verò lucida pedis dextri. Culminat è cæteris prior, quæ est in capite Bootæ. Ultima Borealior earum, quæ sunt in Arcu Sagittarii, et tres in directum positæ, et nomine carentes, quæ secundùm humerum dextrum Ophiuchi: nec non lucida, quæ est in sinistro femore Ingeniculi, quasi semicubito meridianum præcedens. Oritur Aquarius Horis 2, et partibus duabus.

Pisces.

Piscibus orientibus, ascendit cum illis Zodiacus, ab Aquarii parte 7 ad Arietas 13. Culminat à 26 Scorpii ad Capricorni 9. Prior emergit quæ in extremo rostro Piscis Australis. Novissima quæ in nodo linearum. Cæterarum prima culminat quæ in processu dextri femoris Ingeniculi; et quæ à Septentrionibus adjacet iis, quæ sunt in aculeo Scorpii. Quæ autem in capite est Ingeniculi, duabus circiter cubiti partibus est citrà meridianum. Postremò culminat Australior earum, quæ in Genubus Capricorni, et quæ in gutture est Avis, atque in flexu alæ dextræ. Oriuntur Pisces Horis 3, 6'.

Aries.

Cum Ariete, Zodiacus oritur à mediâ parte 19 Piscium ad Arietis 24. Culminat à Sagittarii 24 mediâ ad Capricorni 14. Prima oritur ea quæ est in anteriori pede. Ultima succedens earum, quæ sunt in caudâ. Cæterarum culminat antecedens earum, quæ sunt in tergo Sagittarii, duabus cubiti partibus antecedens meridianum. Postrema culminat Aquarii succedens earum, quæ sunt in manu sinistrâ; et quæ est in pectore Capricorni: antecedens item earum, quæ sunt in caudâ Delphini. Oritur Aries Horâ 1, 24′.

Taurus.

Tauro emergente, Zodiacus oritur à parte Tauri 7 ad 29. Culminat à Capricorni 22 mediâ ad Aquarii 9. Prior oritur Australissima de quatuor, quæ sunt in abscissione: ultima, quæ est in extremitate dextri cornu. Cæterarum Stellarum culminat prima lucida, quæ est in caudâ mediâ Cycni. Postrema trium, quæ in capite Cephei sunt, antecedens unà cum dextro illius pede, semicubito circiter meridianum præcedens; nec non in Aquarii urnâ media, semicubito ferè meridianum antecedens. Oritur Taurus Horâ 1 et $\frac{1}{8}$.

Gemini.

Geminis orientibus, cum iis Zodiacus assurgit, à Geminorum parte 2 mediâ ad 30. Culminat ab Aquarii 11 mediâ ad mediam Piscium 9. Prima oritur ea quæ est in sinistrâ manu præcedentis Gemini: ultima quæ est in dextrâ succedentis Gemini. Culminat prior Stellarum cæterarum, lucida in corpore Cephei; et lucida quæ est in dextro pede Aquarii: item lucida in rostro Piscis Australis. Ultima culminat Andromedæ media trium, quæ sunt in dextro humero. Oriuntur Gemini Horâ 1, 50′.

TABLES PARANATELLONTIQUES

D' HIPPARQUE (1).

PARANATELLONS QUI DESCENDENT.

Cancer.

Rursus occidente Cancro, descendit cum eo Zodiacus, à gradu Geminorum 26, ad Cancri medium 20; culminat à Chelarum 17, ad Scorpii 12. Prima Stella occidit lucida, quæ est in pedibus Cancri, in directum posita, ad occasum Australiores respiciens, quæ circà nubeculam in Cancro sunt. Ultima, quæ est in extremitate Borealis forcipis Cancri. Cæterarum Stellarum culminant Bootæ pes dexter, et Chelarum lucida, quæ est in extremitate Australis chelæ. Postremò culminant, quæ est in brachio dextro Ingeniculi, et quæ est ab humero dextro tertia. Item Scorpii tertia, quarta et quinta vertebra earum, quæ sunt post pectus. Occidit Cancer horâ 1, 36'.

Leo.

Cum Leone occidit Zodiacus à Cancri parte 21 media ad 14 Virginis. Culminat à Scorpii 13, ad Sagittarii 21 mediam. Prima occidit Leonis, quæ est in anterioribus pedibus; ultima, quæ est in extremitate caudæ; culminant aliarum Stellarum initio quidem occasûs Gemini pes dexter, et anguiferi sinistrum genu, quasi semicubito citrà meridianum positum, et Scorpii Spondylus I. Postremò culminant Diaconis Borealius tempus, et quæ in medio tergo Sagittarii, quasi semicubito meridianum antecedens. Occidit Leo Horis 2, et duabus horæ partibus.

Virgo.

Virgine occidente, Zodiacus descendit à Leonis 27 parte ad Libræ 7. Culminat à Sagittarii 11, ad Capricorni 4. Prima occidit ea, quæ est in alâ sinistrâ. Ultima, quæ est in Boreali pede. Culminant aliarum Stellarum, initio quidem Ophiuchi secunda ab extremitate caudæ. Item in Sagittarii Laterculo antecedens obscuriorum, quæ in oppositis sunt angulis. Postremò culminant lucida, quæ est in medio corpore Cycni, et Australior succedentium in Rhombo Delphini. Occidit Virgo horis 2, 12'.

Chelae.

Chelæ cùm occidunt, descendit unà Zodiacus à Chelarum parte 17 mediâ ad Scorpii 15. Culminat à Capricorni parte 10, ad 28 mediam. Prior oc-

(1) Uranol. Petav. t. 3. Hipp. l. 3, p. 249.

cidit Stella lucida, quæ est in extremitate Australis Chelæ. Ultima, quæ est in Chelâ Borealî. Cæterarum Stellarum culminant, initio maximè Borealis, ex iis quæ sunt in alâ dextrâ; novissimè, quæ in ore Equi lucida. Occidunt Chelæ horâ 1, 15'.

Scorpius.

Cum Scorpio cadente occidit unà Zodiacus, à parte 13 mediâ Chelarum ad Scorpii 6. Culminat à Capricorni mediâ 7 ad Capricorni 22. Prior occidit Stella quæ est in 3 Spondylo; postrema Borealior earum, quæ sunt in fronte. Reliquarum Stellarum culminant, initio quidem earum, quæ in alâ dextrâ Cygni, media, quasi semicubito citrà meridianum posita; et Borealior earum, quæ sunt in Capricorni genibus; novissimè culminant lucida in caudâ Cygni media, et Capricorni præcedens lucidarum, quæ in caudâ, à meridiano deficiens besse ferè cubiti. Occidit Scorpius horâ 1.

Sagittarius.

Occidente Sagittario, descendit unà Zodiacus à parte Scorpii 3, ad Sagittarii 27 mediam. Culminat à Capricorni 20, ad Piscium 5 mediam. Prima occidit lucida posterioris pedis. Ultima Borealior earum, quæ sunt in Sago; cæterarum Stellarum initio culminat, quæ est in dextra manu Cephei; et quæ in flexu alæ sinistræ Cygni; nec non succedens earum, quæ sunt in tergo Capricorni, meridianum circiter antecedens. Novissimè culminant sinister pes Cephei, et quæ in umbilico est Equi. Occidit Sagittarius horis 3.

Capricornus.

Cum Capricorno descendit Zodiacus, à parte 2 Capricorni ad 24 mediam; culminat à mediâ Piscium 11 ad Arietis 9. Prima occidit Australior earum, quæ in geniculis ultima succedens earum, quæ sunt in caudâ. Reliquarum Stellarum culminant, initio quidem obscurior earum, quæ sunt in Solio Cassiopeiæ; et earum quæ sunt in Andromedæ pectore Borealior. Novissimè culminat sinister humerus Persei, citrà meridiem duabus circiter partibus cubiti situs. Occidit Capricornus horâ 2, et duabus horæ partibus.

Aquarius.

Cum Aquario, Zodiacus occidit à Capricorni 18 mediâ ad Aquarii 15. Culminat ab Arietis 3, ad Tauri mediam 7. Prior occidit Stella antecedens earum, quæ sunt in sinistrâ manu. Ultima succedens earum, quæ in urnâ. Reliquarum culminant, initio quidem ea quæ est in *harpê* Persei nebulosa: Andromedæ pes sinister, paululum antecedens meridianum; item Arietis earum, quæ sunt in capite, media. Ultima verò, quæ est in Tauri scapulâ mediâ, quasi semicubito meridianum antecedens et Succularum, quæ est in rostro, semicubito ferè collocata citrà meridianum. Occidit Aquarius horis 2 $\frac{1}{8}$.

Pisces.

Piscibus occidentibus, descendit Zodiacus ab Aquarii parte 23 ad Arietis 5: culminat à Tauri 17 ad Cancri 6. Prior occidit, quæ est in rostro Borealioris Piscis. Culminant aliarum Stellarum initio, quæ est in processu cornu dextri Tauri et sinister humerus Heniochi, semicubito ferè meridianum præcedens. Novissimè verò culminat Borealior earum, quæ in anterioribus Ursæ cruribus. Item è quatuor ci cà nubeculam in Cancro situarum occidentales duæ: nec non Australior anteriorum Canis pedum.

Aries.

Cum Ariete, Zodiacus occidit à Pis-

cium parte 29 ad Arietis 26. Culminat à Geminorum 29 ad Cancri 29. Prior occidit Stella, quæ est in anterioribus pedibus : ultima verò succedens earum, quæ sunt in caudâ. Cæterarum culminant initio, Canis in extremitate posita, semicubito ferè citrà meridianus, et quæ in medio latere australi temonis. Novissimè antecedens earum, quæ in posterioribus Ursæ pedibus, semicubito circiter antecedens meridianum ; et lucidarum in collo ac pectore Leonis à Septemtrionibus tertia, partibus cubiti duabus ferè citrà meridianum. Occidit Aries horis duabus.

Taurus.

Cum Tauro, Zodiacus occidit ab Arietis parte 20 ad Tauri 26. Culminat à Cancri 22 ad Virginis 17. Prior occidit Stella, quæ est Australior sitarum in præcisione quatuor. Ultima, quæ est in extremitate sinistri cornu. Reliquarum culminant, initio quidem Australissima earum, quæ sunt in collo, trium ; quæ proximæ sunt iis, quæ ad Septemtriones objacent lucidæ ; semicubito ferè citrà meridianum posita. Novissimè culminant, quæ in sinistrâ alâ Virginis, paululùm meridianum præcedens ; item parva Corvi in medio corpore. Occidit Taurus horis 4.

Gemini.

Geminis occidentibus, Zodiacus descendit à parte 4 Geminorum ad 2 mediam Cancri ; culminat à parte Virginis 17 ad Chelarum 22 mediam. Prior occidit Stella, quæ vocatur Propus : ultima, quæ est in dextrâ manu succedentis Gemini. Reliquarum culminat initio quidem Vindemiator, et dexter humerus Virginis, semicubito ferè meridianum præcedens. Novissimè culminat lucida, quæ est in extremitate Boreæ Chelæ, duabus cubiti ferè partibus citrà meridianum. Occidunt Gemini horis 2, 10'.

« Voilà un exemple des déterminations des Paranatellons, rapportés à chacun des signes, soit dans son lever, soit dans son coucher ; c'est le plus complet que nous ayons. On observera, que l'Auteur, pour fixer d'une manière plus précise, et appuyer sur un plus grand nombre de points ses déterminations et les rapports des fixes entre elles, a donné aussi le Catalogue des parties des signes et des Constellations, qui culminent, ou qui sont au Méridien, à l'instant où tel signe se lève ou se couche. Nous avons fait usage de cette observation, dans l'explication du septième travail d'Hercule, et dans la conquête qu'il fait du Taureau céleste, connu sous le nom de *Taureau de Marathon*. Nous voyons effectivement ici, qu'Hipparque, au coucher du Verseau, auquel répond ce septième travail, fait culminer une partie du Taureau.

« L'Auteur emploie encore une nouvelle manière (1) de déterminer les rapports des astres entre eux. C'est celle de la succession des temps, et des intervalles de durée entre leurs passages au Méridien ; ce que nous appelons ascension droite. Il partage le Ciel en quatre parties par les Colures, et il établit dans chaque division six cercles, d'une heure chacun d'intervalle. Cette manière de diviser est celle qui a été rendue par les quatre animaux, Lion, Bœuf, Homme et Aigle, dont nous avons souvent parlé, et qui avoient six ailes destinées à exprimer ces six cercles Horaires de chaque division, et à peindre, comme dit Clément d'Alexandrie, le temps, qui circule dans le Zodiaque. Ces quatre animaux étoient ceux par lesquels passoient les Colures, deux mille cinq cents

(1) Ibid. p. 252.

ans avant notre Ere, dans les beaux siècles de la Mythologie.

« Indépendamment de ces deux manières, il en emploie une autre, qui est l'inverse de la première, et qui doit servir à la vérifier. Il examine, non pas quelle Constellation se lève ou se couche avec tel ou tel signe, mais quel signe ou quelle partie de signe se lève ou se couche, quand telle ou telle Constellation se lève ou se couche; et quelle autre Constellation alors passe au Méridien (1). Il commence d'abord par les Constellations Boréales; puis il traite des Constellations Australes ».

Co-Paranatellons au lever.

Bootes.

Bootes oritur, cum Zodiaci parte illâ, quæ ab initio Virginis incipit, usque ad ejus partem 27. Culminat autem oriente illo Zodiaci segmentum, quod est à Tauri vicesimâ septimâ parte mediâ, usque ad Geminorum 27. Prima Stella Bootæ oritur ea, quæ est in capite. Ultima, quæ est in dextro pede aliorum syderum, ortum ineunte Boote, culminat sinister humerus Orionis, et sinister pes, qui semicubitali intervallo meridianum antecedit; sub ortûs finem culminat lucida, quæ est in femore Canis. Totus oritur Bootes horis ferè duabus æqualibus.

Corona.

Coronâ oriente, Zodiaci Arcus oritur à gradu Virginis 27 usque ad medium 5 Chelarum; culminat à medio 27 Geminorum, usque ad Cancri medium 5. Prima Coronæ Stella oritur ea, quæ splendidissima præcedit; ultima verò Borealior earum, quæ à splendidissimâ Orientem versùs et Ursas recedunt. Sub ortûs initium culminat ea, quæ est in femore Canis. Postrema verò lucida, quæ Hydri caput præcedit; quæ quidem Cancri et Ursæ Borealior est duarum Stellarum, quæ in antericribus pedibus sitæ sunt; proximè deindè Stellarum, quæ circà nebulam Cancri sunt, ad Occidentem positæ. Oritur Corona partibus duabus unius horæ.

Engonasis.

Oriente Ingeniculo, oritur cum eo Zodiaci segmentum, quod est à parte 12 Virginis ad mediam 8 Scorpii; culminat autem à mediâ 8 Geminorum usque ad Leonis gradus 14. Primæ oriuntur Asterismi hujus ambæ, quarum altera est in dextro pede; altera in dextro Genu: ultima, quæ in extremâ manu sinistrâ. Culminat ex aliis Stellis oriente Ingeniculo ea primùm, quæ ex quatuor ad pedes Geminorum positis secunda est ab occidente. Novissima Australior ambarum in Leone, quæ circà lumborum splendidam positæ sunt. Oritur Ingeniculus spatio horarum 4, 36′ ferè.

Ophiuchus.

Cùm Ophiuchus oritur, Zodiaci simul ille Arcus ascendit, qui est à 29 Chelarum ad 23 Scorpii. Culminat à Leonis 3 gradu ad Virginis 3. Primæ oriuntur illius Stellæ, quæ in sinistrâ manu sunt; tùm quæ in Serpente postrema oritur, secunda versùs occasum ex quatuor, quæ sunt in ipsius pede dextro. Culminat prior lucida earum, quæ sunt in collo et in pectore Leonis, quæ est ad Septemtrionem secunda. Novissima verò, quæ in capite est Corvi. Oritur Ophiuchus horis duabus.

Serpens.

Cum Serpente, quem Ophiuchus tenet,

(1) Hipparch. l. 2, p. 229.

oritur Arcus Zodiaci à 8 parte Chelarum usque ad partem 1 mediam Sagittarii. Culminat à 8 mediâ Cancri ad Virginis 14. Prima consurgit Stella præcedentium Borealior, quæ in ipsius capite sunt : ultima, quæ est in extremâ caudâ. Culminat prior Stella lucida, quæ est in extremitate Argûs, semicubitali spatio circiter distans à meridiano. Postremus culminat Vindemiator, et Borealior humerus Virginis. Utraque Stella semicubiti ferè intervallo distat à meridiano. Oritur Serpens horis 4 $\frac{1}{2}$.

Lyra.

Oriente Lyra, cum ea Zodiaci Arcus ascendit à gradu nono medio Scorpii, usque ad 18. Culminat à medio 13 Leonis, usque ad 26. Prima oritur Stella Lyræ, quæ à Septemtrione adjacet lucidissimæ. Ultima verò de duabus lucidis, quæ in ejus jugo sunt, quæ est ad Orientem. Prior culminat Australis splendidissimarum duarum in lumbo Leonis ; ultima, quæ in caudâ Leonis est lucida, et quæ in extremâ sinistrâ Virginis alâ, semicubitale interstitium habens à meridiano. Oritur Lyra spatio horæ 0, 48′.

Cycnus.

Cum Cycno Zodiacus oritur à parte Chelarum 27 mediâ, usque ad Sagittarii 22. Culminat ab initio Leonis ad mediam 10 Chelarum. Oritur prima Borealior earum, quæ sunt in alâ dextrâ ; culminat prior clara in corde Leonis ; postrema verò Australior earum, quæ sub dextro sunt humero Centauri ; nec non Arcturus semicubito distans à meridiano. Oritur Cycnus horis 4, 24′.

Cepheus.

Cephei partes oriuntur eæ solùm, quæ sunt ad caput : cooritur Zodiacus à 27 mediâ parte Scorpii ad mediam 6 Sagittarii. Culminat à mediâ 9 Virginis ad ejusdem 21. Prior autem culminat, quæ in cauda est Corvi lucida, quasi semicubito distans à meridiano. Ultima, Virginis cubitus, tantùmdem meridianum antecedens. Oritur Cepheus horâ propemodùm 0, 36′.

Cassiopeia.

Ascendente Cassiopeia, Zodiacus oritur à gradu 22 Sagittarii ad Capricorni 22 : culminat à parte Chelarum 11 ad 3 mediam Scorpii. Prior oritur lucida in illius throno : ultima, quæ est in capite. Prima culminat Australior earum, quæ sunt sub dextro humero Centauri, cum Arcturo. Ultima earum media, quæ sunt in fronte Scorpii et præcedens lucidam Coronæ. Oritur Cassiopeia horâ 1, 20′.

Andromeda.

Oritur cum Andromedâ arcus Zodiaci à Capricorni parte 15 ad Aquarii 24 mediam. Culminat à mediâ 5 Scorpii ad mediam 8 Sagittarii. Prima oritur Australior earum, quæ sunt in dextrâ manu : ultima, quæ in extremitate sinistræ manûs. Culminat prima, quæ lucidæ Coronæ proxima est. Postremus vero cubitus sinister Ingeniculi. Oritur Andromeda horis 2 $\frac{1}{3}$.

Equus.

Cùm Equus oritur, ascendit cum eo Zodiacus, ab initio Capricorni ad Aquarii partem 21 mediam, ad Sagittarii mediam 6. Prima ejus oritur Stella, quæ est Australior anteriorum pedum : ultima, quæ est in iliibus lucida. Culminat prior media in chelâ Australi : ultimæ, quæ ad dextrum humerum O. hiuchi tres in directum positæ, extràque ipsum sitæ, unà cum lucida, quæ est in sinistro femore Engonasis, paulùm ipsum antecedens. Oritur Equus horis 3.

Sagitta.

Cum Sagittâ Zodiaci arcus oritur à parte 5 Sagittarii ad ejusdem 10 mediam. Culminat à parte 19 Virginis ad 25. Primæ oriuntur, quæ sunt in Glyphide, seu Crenâ : ultima quæ est in cuspide. Culminat prior quæ est in sinistro cubito Virginis, paululùm citrà meridianum sita : ultima, spica paululùm meridianum sita. Ultima, spica paululùm meridianum antecedens, et quæ sub humero dextro Centauri. Oritur Sagitta 0, 20′.

Aquila.

Oritur Aquila cum arcu Zodiaci à Sagittarii gradu 9 ad medium 14. Culminat à Virginis 24 ad medium 30. Prima consurgit Stella Aquilæ Borealior parvarum, quæ sunt in duabus alis. Ultima, quæ est Australior trium in corpore lucidarum. Culminat prior spica : ultima Borealior earum, quæ in Centauri capite. Oritur Aquila horâ 0, 24′.

Delphin.

Oritur cum Delphino Zodiacus à Sagittarii gradu 20 medio ad medium 24. Culminat ab octavo medio Chelæ ad 13. Primæ oriuntur antecedentes quatuor in Rhombo : postrema, quæ in caudâ est Australior. Culminat primùm sinister pes Andromedæ. Postremò Centauri maximè Borealis in Thyrso : tum ad genu Virginis dextrum à Septemtrione sita. Oritur Delphin horâ 0, 15′.

Perseus.

Perseo cooritur Arcus Zodiaci à Capricorni 25 ad Arietis 14 medium : culminat à Scorpii 16 medio ad 8 medium Capricorni. Princeps oritur Stella, quæ est in *harpê* nebulosa : ultimæ, quæ suprà Pleiadem in sinistro pede. Culminant primò lucida, quæ est in Arâ mediâ et Engonaseos antecedens humeri dextri, quæ est in brachio : ultima Capricorni Borealior earum, quæ sunt in geniculis : item è Cycno Borealior earum, quæ in alâ dextrâ, semicubitali ferè interstitio meridianum antecedens. Oritur Perseus horis 3, 50′.

Auriga.

Cum Aurigâ Zodiacus oritur, à Piscium parte 11 mediâ, usque ad Tauri 16 mediam. Culminat à Sagittarii 20 gradu ad Capricorni 29. Primæ ortum faciunt Stellæ, quæ in capite : ultima, quæ est in dextro pede. Culminat prima, Sagittarii præcedens earum, quæ sunt in Sago, seu Ephaptidi, et earum, quæ sunt in dorso, media. Item Anguis, quem Ophiuchus tenet, secunda ab extremâ caudâ. Ultima culminat lucida in rictu Equi et Cycni subsequens in sinistro pede. Nec non in Cepheo Australior antecedentium humeri dextri splendidarum duarum. Oritur Heniochus horis 3.

Co-Paranatellons au coucher (1).

Bootes.

Boote occidente, Zodiacus cum eo descendit à Scorpii parte 6 ad Capricorni 19 mediam. Culminat à Capricorni 22 ad Arietis 4. Prior occidit, quæ Australis est maximè earum, quæ in sinistro pede : ultima, quæ est maximè Borealis in collorobo : culminat ex aliis inerrantibus prima quidem lucida Cycni, quæ est in caudâ, et in Capricorno antecedens earum, quæ ab Austro adjacent iis, quæ sunt in caudâ. Ultima verò Stella Persei, quæ in *harpê* nebulosa et Arietis succedens trium in capite. Item nodus lineorum. Occidit Bootes horis æquabilibus 4, et duabus partibus.

(1) Hipparch. ibid. p. 233.

Corona.

Occidente Coronâ, simul occidit à Sagittarii parte 23 ad Capricorni 4 mediam : culminat ab initio Piscium ad eorumdem 14 mediam partem. Prima occidit splendidissima Coronæ. Ultima, quæ est obscurior, et postrema succedentis circuli. Culminat ex aliis Stellis prior lucida in extremitate Piscis Australioris, et præcedentes in Parallelogrammo, quod ipsi ad Meridiem situm est. Postremæ culminant, quæ in medio corpore Cassiopeiæ, et quæ in sinistrâ manu Andromedæ. Occidit Corona propemodum horâ unâ.

Engonasis.

Cum Ingeniculo occidit Zodiacus à gradu Sagittarii 14 ad Aquarii 16. Culminat ab Aquarii 23 ad medium 8 Tauri. Prior occidit quæ est in extremitate dextræ manûs : ultima, quæ in sinistro pede. Culminat ex aliis Stellis primum quæ in Aquarii aquâ adjacet iis, quæ sunt in conglobatione : tùm in Equo Borealior earum, quæ in corpore continuæ sunt. Item sinister humerus Cephei, qui citrà Meridiem est semicubitali ferè spatio. Postremæ culminant ex quadrilatero Ceti, quæ Australior, est succedentium lucidarum, et quæ ad Meridiem sita est carens nomine. Occidit Ingeniculus horis 4, 36' circiter.

Ophiuchus.

Anguifero occidente, descendit unà Zodiaci Arcus à Scorpii 11 gradu ad Capricorni 2. Culminat à Capricorni 25 ad Piscium 11 medium. Prima occidit Stella, quæ est in sinistro pede : ultima, quæ est in capite. Culminant ex aliis Stellis, prior Capricorni succedens in caudâ, et Cygni Borealissima ex iis, quæ sunt in alâ dextrâ : ultima verò, quæ est in capite Cassiopeiæ, et parva quæ est in ejus solio : tùm Borealis maximè ex his, quæ sunt in pectore Andromedæ : Australissima earum, quæ sunt in cauda Ceti, paululum citrà meridianum posita. Occidit Ophiuchus ferè 3 horis.

Serpens.

Cum Serpente, quem tenet Ophiuchus, occidit Arcus Zodiaci à Scorpii parte 26 mediâ ad partem 9 Capricorni. Culminat ab Aquarii 8 ad mediam 20 Piscium. Primæ Stellæ descendunt, quæ sunt in corpore; communes sinistræ manui Anguiferi; ultima, quæ est in extremâ cauda. Culminat ex aliis Stellis prior, quæ est in dextro pede Cephei, et quæ in mediâ urna Aquarii : ultima earum Australior, quæ sunt in caudâ Piscis australis; et quæ est in genu Cassiopeiæ. Occidit Serpens horis ferè 3.

Lyra.

Cum Lyrâ descendit pars Zodiaci, quæ est ab Aquarii parte 4 ad 12. Culminat ab Arietis 23 mediâ, ad Tauri 3. Prima occidit Stella, præcedens lucidarum, quæ sunt in jugo : ultima, quæ à Septemtrionibus adjacet lucidæ. Culminat ex aliis prima, media illarum, quæ in Arietis caudâ : ultima earum Stellarum, quæ inter summam cuspidem Pleiadis et Succularum, quæ sunt in dextrâ fronte, sitæ sunt, Borealior et splendidior besse cubiti ferè distans à meridiano. Item in majore ambitu fluvii Orionis secunda ad Septemtrionem, et lucida à meridiano distans semisse cubiti. Item quæ inter præcisionem Tauri, et eam, quæ est in scapulâ, besse cubiti præcedens meridianum. Occidit Lyra duabus unius horæ partibus.

Cygnus.

Cygno descendente, Zodiacus occidit ab Aquarii parte mediâ 5 ad Piscium 14. Culminat ab Arietis 24 mediâ ad Geminorum 12. Prima occidit Stella, quæ est in rictu Equi : ultima Borealior

ex iis, quæ sunt in extremitate alæ dextræ. Ex aliis Stellis culminant, prior lucida in dextro femore Persei, et succedens earum, quæ in caudâ sunt Arietis. Ultima verò, cum tertia ab occasu earum, quæ sunt in pedibus Geminorum : tùm antecedens trium in genubus, ultrà Meridiem sita semicubitali ferè spatio. Occidit Cycnus horis circiter 3, 10′.

Cepheus.

Cephei partes eæ solùm occidunt, quæ sunt ad caput. Cum eo descendit Zodiacus ab Arietis 8 parte media ad 14. Culminat à Cancri 9 ad 16. Prima Stella occidit . . . Culminat ex aliis Stellis prima Australior Cancri ex his, quæ ab ortu circà nubeculam sitæ sunt, paululùm citrà Meridiem posita : tùm lucida, quæ in extremitate Argûs. Ultimæ culminant, lucida in anterioribus Ursæ genibus, paululùm citrà meridianum sita, et in Cancro media trium, quæ sunt circà australem Chelen. Nec non Hydri, quæ in radice colli. Tùm lucida in Navis latere, paululùm citrà meridianum.

Cassiopeia.

Occidente Cassiopeiâ, Zodiacus unà occidit ab Arietis 21 ad Tauri mediam partem 24. Culminat ab Cancri 24 ad Virginis 5. Prior occidit Stella capitis, ultima, quæ est in pedibus. Culminant primò Leonis anterior pes ; et earum, quæ sunt in capite lucidissima : nec non Hydri splendidissima. Ultimò Draconis secunda earum, quæ ab caudâ sunt lucidæ, et quæ est in rostro Corvi, nec non quæ in ejus capite. Occidit Cassiopeia horis 2, et duabus horæ partibus.

Andromeda

Cum Andromedâ descendit Arcus Zodiaci à Piscium parte 22 media ad Leonis 2. Prima occidit, quæ est in capite. Ultima earum, quæ sunt in dextro pede, Borealior. Culminant ex aliis Stellis, initio quidem, quæ est in rostro majoris Ursæ : et quæ in capite præcedentis Gemini : tùm maximè Borealis earum, quæ sunt in capite Canis. Postremò culminant, ea quæ est in extremâ caudâ Draconis, et media trium, quæ in ejus collo in directum sitæ sunt. Item in Tauro tertia de quatuor, quæ ad orientem sunt post lucidam. Occidit Andromeda horis proximè tribus.

Equus.

Equo descendente, occidit Zodiacus ab Aquarii parte 13 mediâ ad Piscium 13. Culminat à Tauri 4 mediâ ad Geminorum 11 mediam. Prior occidit Stella, quæ in ejus est ore lucida. Ultima, quæ est in lumbo lucida. Medium Cæli tenet ex aliis, primo Borealior earum, quæ sunt inter acumen Pleiadis et Succularum, quæ in sinistrâ fronte. Item Tauri, quæ est in scapulâ paululùm citrà meridianum. Postremò culminant tertius ab occidente pes, et præcedens trium in genubus. Occidit Equus horis $2\frac{1}{2}$.

Sagitta.

Cùm occidit Sagitta, descendit unà Zodiacus à mediâ parte 27 Capricorni ad 2 mediam Aquarii. Culminat ab Aquarii parte 14 ad 21. Primæ occidunt Stellæ, quæ sunt in crenâ : ultima, quæ est in cuspide. Culminant ex aliis Stellis, prima dextri humeri Persei, et Borealior trium appellatione carentium, quæ suprà caudam Arietis in directum positæ sunt. Tùm quæ in illius dorso, meridianum semicubito circiter antecedens. Item præcedens lucidarum trium, quæ in australi mandibulâ Ceti. Postremæ culminant, lucida quæ est in medio Persei, paululùm antecedens meridianum, et subsequens earum, quæ in Australi mandibulâ Ceti, paulò citrà meridianum. Occidit Sagitta horæ triente.

Delphinus,

Delphinus.

Occidente Delphino, cum eo descendit Zodiacus ab Aquarii parte 2, ad mediam 8. Culminat ab Arietis 20 mediâ ad 29. Prior occidit antecedens earum, quæ sunt in caudâ : postrema, Borealior earum, quæ in succedente latere Rhombi. Ex aliis Stellis priùs culminant, lucida corporis medii Persei, paululùm antecedens meridianum ; et succedens earum, quæ sunt in Australi mandibulâ Ceti, paulo citrà meridianum sita. Postremæ culminant, quæ in pede sinistro Persei, et Borealior pars præcedentis lateris. Occidit Delphinus horâ dimidiâ.

Perseus.

Cum Perseo, descendit Zodiacus à parte Tauri 2 ad 29. Culminat à Leonis media 6 ad mediam Virginis 10. Prior occidit. Borealior antecedentium in Gorgoneio ; ultima vero earum, quæ sunt in dextro genu. Culminant ex aliis stellis, initio quidem ea, quæ est in ventre Leonis, sive propemodùm semicubito citrà meridianum posita. Item quarta earum, quæ sunt post lucidam Hydri, semicubito ferè citrà meridianum posita. Item ultima earum, quæ in carinâ sunt Navis : postremæ culminant, ea quæ est in caudâ Corvi, et quæ in ipsius pedibus. Occidit Perseus horis 2, 20′.

Auriga.

Cum Aurigâ descendit Zodiacus à Tauri parte 23 ad Cancri mediam 2. Culminat à Virginis 2 ad Chelarum 22. Prior occidit, quæ est in pede sinistro : postremæ, quæ in capite. Culminant è cœteris Stellis, initio quæ est in extremitate caudæ Draconis, et Borealissima Coronæ : postrema, quæ in mediâ est Australi Chelâ. Occidit Auriga paulò plus horis 3.

CONSTELLATIONS BORÉALES.

Co-Paranatellons au lever (1).

Hydrus.

Hydro surgente, Zodiacus ascendit à Cancri 19 mediâ parte ad mediam 16 Chelarum. Culminat ab Arietis mediâ 3 ad Cancri 18. Prima oritur Stella Borealior earum, quæ in rictu sunt : ultima, quæ in extremitate caudæ. Culminat prior, quæ est in Persei *harpè* nebulæ similis. Nodus Piscium, semicubito circiter distans à lucidis tribus capitis Cancri : semicubito quoque citrà meridianum posita. Ultima culminat, Borealior præcedentium in capite Leonis : Australior item earum, quæ in malo medio sunt Navis. Oritur Hydrus horis septem et parte horæ 15.

Crater.

Oriente Cratere, Zodiacus assurgit à Leonis mediâ parte 27, usque ad Virginis mediam 11. Culminat à Tauri mediâ parte 21 ad mediam Geminorum. Prior oritur Borealior de quatuor in basi : ultima, quæ est Australis maximè sex in Ceto stellarum. Culminant priores eæ stellæ, quæ sunt in capite Aurigæ, circà medium ipsum : novissimæ quarta ab occasu de quatuor, quæ sunt in pedibus Geminorum, et lucida carens nomine Lepori subjecta. Oritur Crater horâ 1, 15′.

Corvus.

Oriente Corvo, Zodiaci arcus à Virginis 16 ad 23 attollitur : culminat à Geminorum 14 ad 22. Prior oritur Stella, quæ est

(1) Hipp. l. 3, p. 238. Uranol. Petav.

in lumbis ; ultima, quæ est in pedibus. Culminat prima, quæ est in præcedente manu præcedentis Gemini ; et pes dexter succedentis : postremæ, tertia ab occasu ex iis, quæ sunt in Geminorum humeris, et quæ in radice anteriorum partium Canis, paululum citrà meridianum posita. Oritur Corvus horâ 0, 38′.

Centaurus.

Cum Centauro, Zodiacus oritur à parte Chelarum 10 ad Sagittarii 4. Culminat à parte Cancri 12 ad mediam Virginis 17. Prima oritur Stella sinistri humeri : ultima verò succedens pedum anteriorum. Culminat prima stella, quæ ab occasu lucidarum est in foris Argûs, et succedens Australis mandibulæ Ceti. Postremò vendemiator semicubito præcedens meridianum. Oritur Centaurus horis 4 et 20′.

Lupus.

Ferâ, quam Centaurus tenet, oriente, Zodiacus emergit à parte Scorpii 23 ad Sagittarii 21. Culminat à Virginis 3 ad Libræ 10. Prior oritur ea, quæ est in antecedente pedum anteriorum, quæ est Borealior sitarum sub dextro humero Centauri : ultima verò, omnium Australior, et in extremitate, quæ in lumbis est subjecta. Prima culminat stella succedentium ex iis, quæ sunt in Leonis capite, Borealior, et quæ in anterioribus pedibus ipsius : ultima verò lucida, quæ in lumbis est majoris Ursæ ; et quæ in recto est trianguli orthogoni, qui est sub Cratere.

Ara.

Ara cùm oritur, cum eâ Zodiacus ascendit à Sagittarii parte 15 ad 23. Culminat à Chelarum parte 2 ad 10. Prior oritur stella, quæ est in foco : postrema Australior earum, quæ in basi. Prima culminat stella, Australior earum, quæ sunt in sinistro pede Bootæ, et lucida in posterioribus Centauri pedibus. Postrema, quæ à Septentrione dextri genu, ac pedis dextri Virginis ultima est, semicubito ferè citrà meridianum. Oritur Ara semi horæ spatio.

Piscis Notius.

Australi Pisce oriente, surgit unà Zodiacus à parte 17 mediâ Aquarii ad Virginis mediam 21. Culminat à parte Sagittarii 4 ad 25 mediam. Primùm omnium oritur Stella Borealior earum, quæ sunt in caudâ : postrema, quæ in extremitate rostri lucida. Culminat prior, quæ est in Arcu medio, et Australior earum, quæ in dextro Anguiferi sitæ sunt humero, semicubito ferè citrà meridianum posita : ultima verò lucida pedum posteriorum ; et quæ in extremitate caudæ serpentis, quem tenet Ophiuchus : item præcedens duarum lucidarum, quæ sunt in jugo fidiculæ, semicubitali ferè intersitio meridianum antecedens. Oritur Piscis horâ 0, 48′.

Cetus.

Cùm Cetus oritur, emergit cum eo Zodiacus à 20 parte Piscium, ad Tauri 7. Culminat à Sagittarii mediâ 24 ad Capricorni 22 mediam. Prima omnium oritur stella, Borealior earum, quæ sunt in caudâ : ultima succedentium lucidarum, quæ in laterculo sunt, Australior. Culminat ante alias præcedens earum, quæ sunt in jugo Fidis : postremò quæ in caudâ Cygni lucida. Oritur Cetus horis 2.

Orion.

Orione ascendente, cum eo Zodiacus emergit à Tauri 28 mediâ, ad Cancri 3. Culminat ab Aquarii parte 9 ad Piscium 13. Prima consurgit stella, quæ est in sinistrâ manu : ultima, quæ est in dextro pede. Culminat ex aliis primùm Cephei pes dexter, et earum,

quæ sunt in Aquarii urnâ mediâ : ultimò verò parva stella, quæ est in sellâ Cassiopeiæ ; et earum maximè Borealis, quæ in Andromedæ pectore. Orion surgit spatio horarum 2, 10′.

Fluvius Orionis.

Cum fluvio, qui est ab Orione, Zodiacus oritur à parte 13 Tauri ad Cancri 10. Culminat à Capricorni 27 ad Piscium 22. Prior oritur, antecedens Borealiorum in parallelogrammo, quod in magno flexu propè Cetum positum est : postrema lucidissima, et antecedens, et maximè Australis omnium. Culminat reliquarum stellarum prior . . . quæ à Septemtrione adjacent iis, quæ sunt in caudâ. Item Australior earum quæ in sinistro pede Cycni. Ultima, quæ est in genubus Cassiopeiæ, et quæ in extremitate caudæ Australioris Piscium. Oritur fluvius in horis 3, 36′.

Lepus.

Oriente Lepore, Zodiacus ascendit à Geminorum parte 27 ad Cancri mediam 12. Culminat à Piscium 4, ad 25. Prima surgit antecedens Borealiorum, quæ sunt in auribus : ultima posteriorum pedum Australior. Culminat è stellis reliquis prior, lucida quæ in Equi lumbis ; et pes Cephei sinister : ultima, Borealior succedentium in laterculo Ceti. Oritur Lepus horâ 1, 12′.

Canis.

Cum Cane emergit Cancri 15 ad Leonis mediam 5. Culminat à 28 Piscium ad Arietis 24 mediam. Prior oritur stella, quæ in extremitate præcedentis, Borealiorisque pedis : ultima, quæ in extremâ caudâ. Ex aliis culminat ea, quæ in pedibus Cassiopeiæ ; et Borealiorum earum, quæ in dextro Andromedæ pede paululum meridianum antecedit. Ultima verò lucida in dextro femore Persei ; et succedens earum, quæ sunt in caudâ Cancri. Oritur Canis horâ unâ ejusque partibus duabus.

Procyon.

Cùm se Procyon attollit, oritur unà Zodiaci Arcus à Cancri 4 parte mediâ ad 9. Culminat à Piscium 15 ad 20 mediam. Prior oritur antecedens, et dupla : ultima succedens et lucida. Prima ex aliis culminat, quæ in medio corpore Cassiopeiæ : et succedentes earum quatuor, quæ in caudâ sunt. Novissimæ culminant prima earum, quæ in Andromedæ Zonâ, et Borealior ex iis, quæ in laterculo Ceti. Oritur Procyon horâ 0, 20′.

Argo.

Argo Navi oriente, cum eâ Zodiacus assurgit à Leonis parte 6, ad Chelarum 4 mediam. Culminat ab Arietis 26 media ad Cancri mediam 4. Prima oritur, quæ è stellis in caudâ Canis fit veluti triplex : ultima quæ in abscissione Navis sitarum Australissima est, et lucida. Prima culminat de stellis reliquis ea, quæ est in sinistro Persei femore ; Australissima earum, quæ sunt in sectione Tauri : ultima, præcedens capitis Hydri splendida, quæ est in Australibus pedibus Canis.

Co-Paranatellons au coucher (1).

Cùm Hydrus occidit, decendit cum eo Zodiacus, à parte Geminorum 29 ad Virginis 11. Culminat à 19 mediâ Chelarum ad Sagittarii 19 mediam. Prior occidit Australior earum, quæ sunt in rictu : ultima, quæ in extremitate caudæ. Culminant ex aliis stellis, initio quidem lucida, quæ est à caudâ Draconis tertia, semicubito circiter antecedens meridianum.

(1) Ibid. p. 242.

Item lucida cinguli Bootæ, nec non præcedens lucidam in extremitate Borealis Chelæ : et quæ Hydri est in extremâ caudâ, velut semicubito meridianum antecedens. Postremò culminant Draconis Australius tempus : Serpentis, quem tenet Anguifer, in extremâ caudâ sita. Tùm antecedens earum, quæ in sago Sagittarii. Occidit Hydrus horis 4.

Crater.

Cratere occidente, cum eo descendit Zodiacus, à Cancri parte 21 ad Leonis mediam 13. Culminat à media 13 Scorpii ad initium Sagittarii. Prima occidit earum, quæ sunt in basi, Borealior : ultima verò Australior, et Borealior earum, quæ sunt in alveo. Culminant aliarum stellarum initio, Scorpii tertius et quintus Spondylus eorum, qui sunt post pectus, et tertia post dextrum humerum Ingeniculi, in brachio sita, velut semicubito meridianum præcedens. Ultima verò, quæ in radice sinistri femoris est Ingeniculi ; nec non cuspis Arcûs. Occidit Crater horâ 1, 20′.

Corvus.

Corvo descendente, simul Zodiacus occidit à Leonis 29 mediâ, ad Chelarum 11. Culminat à Sagittarii 10 ad mediam Capricorni 6. Prior occidit stella, quæ in posterioribus femoribus : novissima, succedens earum, quæ sunt in capite. Culminant aliarum stellarum, principio quidem Draconis, quæ est in rictu, præcedens meridianum semicubito ferè. Item Ingeniculi cubiti sinistri flexus, semicubito circiter antecedens meridianum. Postrema, præcedens lucidarum trium, quæ sunt in primâ spirâ Draconis : nec non ea, quæ est in Alâ dextrâ Cygni, paululum circà meridianum posita ; et quæ in cuspide Sagittæ. Item Australior in vultu Capricorni.

Cecidit fera horis 2.

Desunt hic Asterismi Centaurî et feræ.

Ara.

Arâ occidente, Zodiacus à Leonis mediâ 19 ad Chelarum 9 absconditur. Culminat à Sagittarii 5 ad Capricorni mediam 9. Prima occidit Australior earum, quæ in margine, eademque dupla : ultima Borealior earum, quæ in basi. Culminat aliarum stellarum initio quidem lucida, quæ est in sinistro Ingeniculi femore. Media earum, quæ sunt in arcu Sagittarii. Ultima lucidarum, quæ in genibus, Australior. Occidit Ara duabus horis et 10′.

Piscis Notius.

Quando Piscis Australis occidit, cum eo descendit Zodiacus à Sagittarii parte 24 ad Capricorni 18 mediam. Culminat à Piscium 3, ad Arietis 2. Prior occidit stella lucidarum, quæ in caudâ sunt, australior : ultima verò lucidissima rostri. Ex aliis stellis culminant initio, quæ est in extremâ caudâ Australioris Piscium : postremò, Andromedæ pes sinister ; et media earum, quæ in capite sunt Andromedæ, et laterculi, quod est in Cete, succedentium Australior. Occidit Piscis horâ 1, 48′.

Cetus.

Occidente Cete, cum eo descendit Zodiacus ab Aquarii parte 28 mediâ ad Arietis 14. Culminat à Tauri 22 ad Cancri 15 mediam. Occidere incipit Australior earum, quæ sunt in caudâ : ultima succedens in Boreali convexo tergi. Culminant ex aliis stellis, initio quidem Australior earum, quæ sunt in Aurigæ capite et dextro pede : ultima vero lucida, quæ est in anterioribus cruribus Ceti ; et lucida medii

lateris Argûs, quæ semicubito circiter antecedit meridianum. Occidit Cetus horis 4, minus octavâ parte.

Orion.

Orione cadente, cum eo descendit Zodiacus à Tauri parte 7 ad 30. Culminat à Leonis 12 ad Virginis 13. Prior occidit ea, quæ est in pede sinistro : ultimæ verò earum, quæ sunt in collorobo maximè Australes. Ex aliis stellis culminant initio, ea quæ est in posterioribus genubus Ursæ majoris ; et quæ ab Austro lucidæ adjacet, quæ est in lumbis. Postremò Borealior Virginis humerus. Occidit Orion horis circiter 2.

Orionis Fluvius.

Cum Orionis fluvio Zodiacus occidit à Piscium parte 7 ad Tauri 5 mediam 10. Prior occidit antecedens, et lucidissima omnium ; ultima verò, quæ est prima, et à Meridie adjacet Orionis pedi. È reliquis Stellis, occasûs initio culminant *propus* Geminorum, paululum citrà meridianum positus ; et Leporis in medio duæ. Postremò culminant, succedens in tergo Leonis, et quæ in posterioribus Ursæ genibus, parùm citra meridianum sita. Occidit fluvius horis 4, 24′.

Lepus.

Occidente Lepore, descendit cum eo Zodiacus ab Arietis 27 mediâ ad Tauri 14. Culminat à parte Cancri 30 ad Leonis 21. Prima occidit stella, quæ est in anterioribus pedibus ; ultima, quæ est in extremitate caudæ. E stellis reliquis culminant initio, in Ursæ latere culo, quæ in humeris illius est, et quæ in extremâ caudâ Draconis. Item cor Leonis ; et earum, quæ in Navis abscissione, Borealior, paulò antecedens meridianum. Postremò culminant Leonis pes posterior, et quæ in posterioribus cruribus. Item Australissima earum, quæ sunt in basi Crateris. Occidit Lepus horâ 1, 20′.

Canis.

Occidente Cane, cum eo descendit Zodiacus, à parte Tauri 11 ad 29. Culminat à Leonis 17 ad Virginis 11. Prior occidit lucida pedum posteriorum ; ultima verò splendidarum, quæ sunt in capite, Australissima. Stellarum cœterarum culminant initio, antecedens earum, quæ in Ursæ posterioribus pedibus, et quæ in lumbis Leonis. Ultimæ culminant, ea quæ in pedibus Corvi, et Australior humerus Virginis, citrà meridianum situs duabus ferè cubiti partibus. Occidit Canis sesquihorâ.

Procyon.

Cum Procyone descendit Zodiacus à Geminorum parte 15 ad 18. Culminat ab initio Libræ ad 4. Prior occidit stella antecedens et duplex ; ultima succedens et lucida. Ex aliis stellis culminat initio earum, quæ sunt in dextro pede, media paulò citrà meridianum sita ; et Borealior earum, quæ sunt in capite Centauri, semicubito circiter antecedens meridianum. Novissimè culminant, quæ in extremâ est caudâ Ursæ, paululùm citrà meridianum posita, et Borealior earum, quæ sunt in sinistro pede Bootis. Item quæ in extremâ Hydri caudâ. Centauri quoque dexter humerus. Occidit Procyon horâ 0, 12′.

Argo.

Cum Argo descendente, Zodiacus occidit ab Arietis parte 16 ad Geminorum 18. Culminat ab Cancri 17, ad

Libræ 5. Prima occidit lucidissima, et Australissima earum, quæ sunt in temone; quam nonnulli *Canobum* nominant; ultima, Borealior earum, quæ sunt in malo. Culminant ex aliis stellis, initio quidem Australior antecedentium earum, quæ sunt in Leonis capite, semicubito ferè citrà meridianum posita, et quæ in colli Hydri radice parva. Ultimæ culminant, quæ in extremâ sunt caudâ majoris Ursæ, et Borealior earum, quæ sunt in sinistro pede Bootæ, semicubito circiter antecedens meridianum; nec non quæ in extremâ Hydri caudâ: tùm Centauri dexter humerus, paululùm antecedens meridianum. Occidit Argo circiter horis 5.

TABLES

D' HYGIN (1).

Aries.

Arietis exortu, sinistra pars Andromedæ provenire, Ara autem occidere videtur. Cum sydere eodem exoritur et Persei caput usque ad umbilicum; ut dubium fore videatur, Zona ejus utrùm extremo Ariete, an Tauro primùm exoriente prodeat ad lucem.

Taurus.

Tauro autem exorto, quæ prius dubia fuerant, omnia sunt certa. Nam Ara omnino occidit, et Perseus totus est ortus: et Aurigæ caput cum reliquo corpore duntaxat ad sinistrum pedem videtur, et Pistrix à candâ exoriens prospicitur. Hoc signo primùm occidere Bootes videtur; etsi cum quatuor signis occidit, neque tamen totus ad terram potest venire. Nam manus ejus sinistra circulo Arctico conclusa, neque oritur, neque occidit.

Gemini.

Geminis exorientibus, tota jam Pistrix, et fluminis Eridani pars prior apparet, et Orion exoriri videtur. Occidit autem Ophiuchus à pedibus, genuum fine

Cancer.

Cancer exoriens obscurat dimidiam partem Coronæ, Pistricisque caudam, Piscem Notium et caput cum reliquo corpore ad umbilicum ejus, qui Engonasis vocatur. Ophiuchum à genubus ad humeros, et Anguem totum, præter caput et cervicem, quæ ex Æstivo circulo tendit ad Coronam. Bootem propè totum terra tenet tectum. Exoritur autem et Orionis corpus ad Zonam, et Eridanus totus apparet.

Leo.

Exortu Leonis reliqua pars occidit Coronæ, cum capite, et cervicibus Anguis, et Ophiucho. Engonasis autem, qui vocatur, ejus præter sinistrum genu et pedem, nihil apparet, et Bootes totus obscuratur. Exoritur autem caput Hydræ, cum Lepore toto, et Procyon cum pedibus prioris Canis et Aquilâ totâ.

Virgo.

Virgo autem exoriens non pauca sydera obscurat. Nam statim Lyra occidit, cum Sagittâ et Delphino, et Oloris à capite corpus, usque ad caudam propè occidit, et fluminis prior pars, et Equi caput, cum cervicibus. Exoritur autem Hydra fine Crateris, Canis totus, et Navis Argo fine totius veli.

Libra.

Chelis exorientibus, videtur et Bootes exoriens totus, et tota apparet Na-

(1) Hygin. l. 4, c. 13.

vis Argo Hydraque, præter cacumen extremum caudæ, quod est sub terrâ. Exoritur autem genu et sura ejus dextra, qui Engonasis vocatur. Hunc eâdem nocte occidere, et oriri licet videre. Reliquum autem corpus cum Scorpione, et Sagittarii provenit parte. Prætereà cùm Chelis exoritur cauda Centauri.

Occidit reliquum Pegasi corpus, et Oloris extrema cauda et Andromedæ caput, cum umbilico Pegasi; et Pistrix reliquo corpore ad cervices, ut caput solum ejus videatur, et caput Cephei pendens ad Pistricis occasum, cum manibus et humeris pervenit ad terram.

Scorpius.

Scorpione exoriente, duæ partes fluminis occidunt, et reliquum corpus Andromedæ cum capite Cephei. Occidit etiam Cepheus capite ad humeros, quæ pars est extrà circulum Arcticum constituta; obscuratur autem Cassiopeia; resupina occidens. Exoritur autem Corona, quæ antè Centauri pedes jacere existimatur: et Hydræ reliquum, quod caudam esse suprà diximus. Provenit etiam corpus Centauri, quod equinâ figurâ videtur et ipsius hominis caput; et hostiam, quam tenere eum suprà diximus: denique ad id corpus, quâ fine pedes ejus sunt priores. Ophiuchi autem duntaxat caput exoritur et ipsius anguis caput, quod est contrà Cancrum.

Sagittarius.

Sagittarium exorientem Ophiuchus totus exoriens insequitur et Anguis, qui ab eo tenetur, caput ejus qui Engonasis vocatur; et sinistra manus ejusdem. Denique Lyra tota cum Cephei capite et humeris exit ad lucem. Occidit autem Canis major, cum Orione toto, et Lepore, et Aurigæ superiore parte corporis; prætereà caput et pedes ejus. Occidit etiam totus Perseus, præter crus et pedem dextrum. Argo autem, puppim solam relinquens, pervenit ad terram.

Capricornus.

Capricornus exoriens hæc sydera ad terram premere videtur; reliquam figuram Navis et signum, quod Procyon vocatur. Eodem tempore et reliquum corpus occidit Persei. Exoritur autem Olor cum Aquilâ et Sagittâ, et Arâ, quam proximam Notio polo esse diximus.

Aquarius.

Aquarius exoriens ad dimidiam partem, corporis Equi pedes secùm de terrâ ducit, et caput cum cervice Pegasi. At etiam Centaurus à caudâ ad humeros virilis corporis occidit, cum Hydræ capite et cervicibus.

Pisces.

Piscibus exorientibus, occidit reliquum Hydræ corpus, et ipse Centaurus. Exoritur autem Piscis, qui Notius vocatur, et Andromedæ dextra pars corporis.

TABLES PARANATELLONTIQUES

DE MANILIUS, L. 5.

Sunt cuncta canenda (1),
Quid valeant ortu, quid cùm merguntur in undas;
Et quo de bis sex astris pars quemque reducat.

Aries.

Vir gregis et ponti victor, cui parte relicta (2)
Nomen onusque dedit, nec pelle immunis ab ipsâ:
Colchidis et magicas artes qui vertere Iolcho
Medeam jussit, movitque venena per orbem.
Nunc quoque vicinam puppim, ceu navigat, Argo
A dextri lateris ducit regione per astra (3).
Sed cum prima suos puppis consurgit in ortus,
Quatuor in partes cùm corniger extulit ora,
Illo quisquis erit terris oriente creatus....
Sed summâ lateris surgens de parte sinistri (4)
Maximus Orion magnum complexus Olympum.
Sed cùm se terris Aries ter quinque peractis (5)
Partibus extollit, primum juga tollit ab undis
Heniochus, clivoque rotas convellit ab imo,
Quà gelidus Boreas Aquilonibus instat acutis.
Hinc mihi Salmoneus, qui cælum imitatur in orbe (6)
Pontibus impositis, missisque per æra quadrigis
Expressisse sonum mundi sibi visus....
Hoc genitum credas de sydere Bellerophontem (7)
Imposuisse viam mundo per signa volantem.
Hæc erit Heniochi surgens tibi forma cavenda.
Cumque decem partes Aries duplicaverit ortus (8),
Incipient Hoedi tremulum producere mentum,
Hirtaque tùm demùm terris promittere terga,
Quà dexter Boreas spirat....
Nec non et cultus pecorum nascentibus addunt;
Pastoremque suum generant, cui fistula collo
Hæreat et voces alterna per oscula ducat (9).
Sed cùm bis denas augebit septima partes
Lanigeri, surgunt Hyades .....
..... Surgentibus astris (10)
Ultima Lanigeri cùm pars excluditur orbi
Quæ totum ostendit terris, atque eruit undis,
Ex gelido stellata polo quæ dextera pars est,
Olenie servans prægressos tollitur hoedos.
Officio magni mater Jovis. Illa tonanti
Fundamenta dedit, pectusque implevit hiantis
Lacte suo, dedit et dignas ad fulmina vires.

Taurus.

Taurus in aversos præceps ut tollitur ortus (11)
Sextâ parte sui; certantes lucis ad oras
Pleiades ducit: quibus aspirantibus almam
In lucem eduntur Bacchi Venerisque sequaces.

C'étoit le domicile de Vénus, et il prêtoit ses formes à Bacchus.

Gemini.

Jam verò Geminis fraterna ferentibus astra (12)
In cœlum, suminoque natantibus æquore Ponti
Septima pars Leporem tollit....

(1) V. 28.
(2) V. 30.
(3) V. 35.
(4) V. 55.
(5) V. 65.
(6) V. 89.
(7) V. 95.
(8) V. 99.
(9) V. 115.
(10) V. 125.
(11) V. 138.
(12) V. 155.

Cancer.

Nunc Cancro vicina canam, cui parte sinistrâ (1)
Consurgunt jugulæ ; . . . . . :
At Procyon oriens, cùm jam vicesima Cancri (2)
Septimaque ex undis pars sese emergit in astra.

Leo.

Cùm verò in vastos surgit Nemeus hiatus (3)
Exoriturque Canis, latratque Canicula flammans,
Et rabit igne suo geminans incendia Solis.
Ultima pars magni cùm tollitur orbe Leonis (4),
Crater auratis surgit stellatus ab astris.

Virgo.

Jam subit Erigone: quæ cùm ter quinque feretur (5)
Partibus ereptis ponto, tollentur ab undis
Clara Ariadneæ quondam monumenta Coronæ,
Et molles tribuent artes : hinc dona puellæ
Namque nitent. Illinc oriens est ipsa puella.
At cùm per decimam consurgens horrida partem (6)
Spica feret præ se squallentis corpus Aristæ, etc.

Libra.

Sed parte octavâ surgentem cerne Sagittam (7)
Chelarum. . . . .
At cùm secretis improvidus Hœdus in astris (8)
Erranti similis fratrum vestigia quærit,
Postque gregem longo producitur intervallo . . .
Nunc surgente Lyrâ, testudinis enatat undis (9)
Forma per hæredem tantum prolata Tonantis
Chelarum surget cùm pars vicesima sexta.
Quâ quondam, sonitumque serens Œagrius Orpheus,
Et sensus scopulis et sylvis addidit aures,
Et Diti lacrymas et morti denique finem.

Scorpius.

Hinc distante Lyrâ, quæ cornua ducit in astra (10),
Sed regione Nepæ vix partes octo trahentis,
Ara ferens thuris stellis imitantibus ignem,
In quâ devoti quondam cecidere gigantes,
Nec priùs armavit violento fulmine dextram
Jupiter antè Deos, quam constitit ipse Sacerdos.
Quatuor appositis Centaurus partibus effert (11)
Sydera. . . . .

Arcitenens.

Nunc subit Arcitenens, cujus pars quinta nitentem (12)
Arcturum ostendit Ponto. . . .
Arcitenens cùm se totum produxerit undis (13)
Ter decumâ sub parte feri, formantibus astris,
Plumeus in cœlum nitidis Olor evolat alis.
. . . . . Olor aureus (14). . . . . .

Caper.

Anguitenens magno circumdatus orbe Draconis
Cùm venit in regione tuæ, Capricorne, figuræ
Non inimica facit Serpentum membra creatis.
At cùm se patrio producit ab Æquore Piscis (15),
Cæruleus Ponto cùm se Delphinus in astra (16)
Erigit, et squammam stellis imitantibus exit. . . .

Aquarius.

Sed regione means Cepheus humentis Aquarii (17)
Non dubit in lusum mores. . . . .
Nunc Aquilæ sydus referam, quæ parte sinistrâ (18)
Rorantis Juvenis, quem terris sustulit ipsa,
Fertur et extentis prædam circumvolat alis.
Fulmina missa refert et cœlo militat ales,
Bis sextamque notat partem fluvialis Aquarii.

(1) V. 172.
(2) V. 195.
(3) V. 204.
(4) V. 232.
(5) V. 249.
(6) V. 268.
(7) V. 286.
(8) V. 304.
(9) V. 317.
(10) V. 330.
(11) V. 340.
(12) V. 349.
(13) V. 356.
(14) V. 380.
(15) V. 386.
(16) V. 421.
(17) V. 452.
(18) V. 489.

At cum Cassiope bis denis partibus actis (1)
Æquorei juvenis dextrâ de parte resurgit. . . . .
Andromedæ sequitur sydus, quæ piscibus ortis (2)
Bis sex in partes cœlo venit aurea dextro.
Hanc quondam poenæ dirorum culpa parentum
Prodidit, infestus totis cùm viribus omnis
Inculuit Pontus, timuit cùm naufraga tellus.
Proposita est merces vesano dedere Ponto
Andromedan teneros ut bellua manderet artus.
Tandem Gorgonei victorem Persea monstri (3)
Felix illa dies redeuntem ad littora duxit. . . .

Ici Manilius décrit fort au long l'aventure d'Andromede, et l'arrivée du Monstre qui doit le dévorer. Il apostrophe Andromède, et il lui dit:

Quæ tua tunc fuerat facies? ut fugit in auras (4)
Spiritus, ut toto caruerunt sanguine membra,
Cùm tua fata cavis è rupibus ipsa videres
Adnantemque tibi pœnam, pelagusque ferentem,
Quantula præda maris? Sed pennis subvolat altè
Perseus, et cœlo pendens jaculatur in hostem,
Gorgoneo tinctum defigens sanguine ferrum.

Ici le Poëte chante la victoire de Persée, et la défaite du Monstre marin, et il ajoute en parlant de Persée:

Hic dedit Andromedæ cœlum, stellisque sacravit (5)
Mercedem belli tanti, quo condidit ipsâ
Gorgone non levius monstrum, pelagusque levavit. . . . . .

Pisces.

Piscibus exoritur, cùm pars vicesima prima (6)
Signatum terræ lumen fulgebit et orbi
Aerius nascetur Equus, cœloque volabit,
Nixa genu species et Graio nomine dicta (7)
Engonasi, ingenicla nitens sub origine causæ
Dextra per extremos attollit lumina Pisces.
Læva sub extremis consurgunt sydera Coti (8)
Piscibus Andromedam ponto, cœloque sequentis.

(1) V. 507.
(2) V. 535.
(3) V. 562.
(4) V. 588.
(5) V. 616.
(6) V. 631.
(7) V. 645.
(8) V. 656.

TABLES

DE MARTIANUS CAPELLA (1).

I.

Oriente Cancro, occidunt Corona Ariadnes, et Austrini Piscis pars dimidia. Ophiuchus à pedibus ad usque humeros, Serpensque quem detinet, præter fauces, caputque totum, Bootis etiam medietas. Oriuntur verò Orion totus Eridanique principium, et in linguâ Caniculæ lucida Stella.

II.

Cùm Leo autem oritur, Coronæ reliquiæ conteguntur, Austrinusque Piscis, et Ophiuchi Serpentis, Bootisque partes, itemque Aquila, Nixique pars dextra. Oriuntur verò Hydri caput, Lepus, Procyon, et Caniculæ pars prima.

III.

Oriente Virgine, occidunt Lyra, Delphin, Sagitta, Cycni pars potior, Fridanique pars ultima; et caput cervixque Pegasi. Oriuntur autem Hydri pars prior usque ad Craterem, Canicula tota, et Navis Argonis puppis.

IV.

Librâ surgente, occidunt Pegasi, et Cycni reliquæ portiones, Andromedæque caput, Cepheique humeri; Cetus, et flexus Eridani. Oriuntur Coronæ medietas, Nixi dexter pes, et Bootes, et Hydri reliquum, præter ultimam caudam, Centaurique pars, quæ in Equi speciem figuratur.

V.

Scorpione autem nascente, occidunt Andromedæ pars reliqua, item Cephei pars, quæ extrà Septemtrionalem circulum posita, et Cassiopeiæ et Orionis pars: eodem tempore oriuntur Ariadnes Corona tota, et caput Heniochi, Nixique corpus omne, præter sinistram manum. Hydri cauda ultima, et Centaurus totus, præter priores pedes.

VI.

Sagittario nascente, mergitur Orion, et Caniculæ, et Heniochi pedes. Oriuntur verò totus Ophiucus, et Nixi sinistra manus, et Lyra, et Cephei caput humerique et Centauri pedes priores.

VII.

Capricorno oriente, occidunt Heniochus, et ejus Capra, Hœdique. Persei pars sinistra, et Argonis puppis, et Procyon; invicem oriuntur Cycnus, Aquila, Sagitta, et Altarium.

VIII.

Aquario oriente, occidunt Centauri

(1) L. 8.

pars Equi, Hydri caput. Oritur et Equus Pegasus.

IX.

Piscibus ortis, occidunt Hydrus totus, et Centauri pars reliqua et Crater; præterea oriuntur pars Andromedæ et Piscis Austrinus.

X.

Arietis signo surgente, occidunt pedes Centauri, et Altarium. Oriuntur Andromedæ sinistra pars, et Persei caput ad alvum et Deltoton.

XI.

Signo Tauri oriente, occidunt Bootis pedes, Ophiuchus à pedibus ad genua usque; oriuntur autem Ceti pars reliqua et sinister Orionis pes.

XII.

Geminis orientibus, occidit Serpentarius usque ad genicula; oriuntur verò Fluvius, Cetus, Orion.

TABLES.

DE FIRMICUS (1).

♈

Avec le dixième degré d'*Aries*, se lève le Vaisseau; au côté gauche également, au dixième degré, monte Orion.

Avec le quinzième degré, vers le Nord, monte le Cocher : sous cet Astre naquirent Salmonée et Bellérophon.

Avec le vingtième degré, vers le Nord, monte *Haedus*, ou le Chevreau, que porte le Cocher.

Avec le vingt-septième degré, se lèvent les Hyades.

Avec le trentième degré, monte la Chèvre, qui nourrit Jupiter, suivant la fable.

Les Astres, qui sont au levant, annoncent la vie, et au couchant, la mort, dit *Firmicus*. En conséquence, il donne les pronostics de ces mêmes Astres, au couchant.

♉

Avec le Taureau, au sixième degré, montent les Pléïades : il y place aussi le Navire, *Chap.* 20.

♊

Avec le septième degré, monte le Lièvre.

♋

Avec le premier degré, montent les Anes.

Avec le vingtième degré, se lève Argion.

♌

Avec le premier degré, monte *Sirius*, ou la Canicule.

Avec le vingtième degré, monte la Coupe.

♍

Avec le cinquième degré, se lève la Couronne.

Avec le dixième degré, se lève l'Epi.

♎

Avec le huitième degré, se lève le Centaure.

Avec le quinzième degré, monte *Hœdus*, le Chevreau.

♏

Avec le premier degré, se lève *Ara*.

Avec le douzième degré, se lève le Centaure.

Au Chap. 26, il ajoute : *adjacent Scorpioni in dextera parte Ophiuchus, et Vulpes; in sinistra Cynocephalus et Ara.*

♐

Avec le cinquième degré, se lève *Arcturus*.

Avec le dixième degré, se lève le Cygne.

Il joint, Chap. 27, aux aspects du

(1) L. 8, c. 6, etc.

Sagittaire : *oritur Navis Argo dextrâ parte; in sinistrâ, Canis.*

♑

Avec le premier degré, se lève Ophiuchus.

Avec le huitième degré, se lève le Dauphin.

Avec le dixième degré, se lève la Lyre (*fidicula*).

Avec le quinzième degré, se lève Céphée.

Avec le douzième degré, se lève l'Aigle.

Avec le vingtième degré, se lève Cassiopée.

♒

Chap. 29. Il fait lever, avec le Verseau, hors du Zodiaque : *cum ipso Falx, Lupus, Lepus, Aquarius minor, et Ara.*

♓

Avec le douzième degré, se lève Andromède.

Avec le vingtième degré, se lève le Cocher; vers la fin, l'*Engeniculus*, ou Hercule; la Baleine appelée Κῆτος par les Grecs.

Chap. 31 : *in septemtrionali Pisce oritur Cervus, Lepus; in australi, Cetus, marina Bellua.*

TABLES

DE LÉOPOLD.

Cum ♋ citrà Zodiacum nil oritur, sed ultrà Orion totus. Lingua Caniculæ, Stella Lucida, Eridanus quasi totus. Cum ♌ nihil citrà, sed ultra Caniculæ prima pars. Hydra, caput Leporis, Procyon. Cum ♍ nihil ultrà, Canicula, tota Hydra usque ad Craterem, puppis Argonis. Cum ♎ citrà medietas viri, dexter pes Bootis, ultrà residuum Hydræ præter ultimam caudam, Centauri pars equina. Cum ♏ Nixus totus; Corona Ariadnes; caput Osphetti : ultrà Hydræ cauda, Centaurus totus præter pedes Centauri. Cum ♐ ultrà Osphettus totus, Lyra, Cephei caput et humeri; ultrà priores pedes Centauri. Cum ♑ citrà Cycnus, Aquila, Sagitta; ultrà Altarium. Cum ♒ citrà Pegasus; ultrà nihil. Cùm ♓ citrà dextra pars Andromedæ : ultrà Piscis Austrinus. Cum ♈ citrà sinistra pars Andromedæ, Delphin, Perseus usque ad alium : ultrà nihil. Cum ♉ citrà nihil; ultrà Ceti prima pars et sinister Orionis pes. Cum ♊ citrà nihil; ultrà Cetus totus et Eridani principium.

SPHÆRARUM PERSICÆ,

INDICÆ, ET BARBARICÆ

ORTUS EX LIBRO ABEN EZRÆ JUDÆORUM DOCTISSIMI.

ARIES.

DECANUS PRIMUS ARIETIS.

Sphæra Persica.

Ascendit Figura mulieris. Ipsa est מאירת. Cauda Piscis ex mari instar viperæ in felle. Trigonum. Figura Tauri.

Sphæra Indica.

Figura Canis, in cujus sinistro pede anteriore lucerna, dextro clavis. *Cande* Philosophus Indorum dicit ascendere Æthiopem oculis nigris, superciliis extensis. Est autem de Gigantibus, jactabundus, obvolutus pallio albo magno, funè præcinctus, iracundus, stans in pedes suos.

Sphæra Barbarica.

Cassiepea, genus ejus; manus sinistra, et dimidiatum tergum Andromedæ, una cum pudendis ejus, et fimbriis, et pisce posteriore, et particula fili linei.

DECANUS SECUNDUS ARIETIS.

Sphæra Persica.

Ambo Pisces. Medietas trigoni. Dimidium bestiæ. Mulier, in cujus capite est pecten. Lorica ænea. Caput Dæmonis.

Sphæra Indica.

Figura mulieris vestimentis obvolutæ et pallio, unipede figura equina.

Sphæra Barbarica.

Cassiepea, caput Persei cum vola manus dextræ ejus. Fimbriæ Andromedæ, et pedes ejus. Triangulum. Caput Arietis, cornua ejus. Reliquum de filo lineo.

DECANUS TERTIUS ARIETIS.

Sphæra Persica.

Juvenis in solio sedens cooperto, in cujus manu sunt תרפים Idola. Homo demisso deorsum capite, vociferans ad Deum. Pectus Piscis cum capite ejus. Residuum Trigoni. Alterum dimidium Hydræ.

Sphæra Indica.

Homo flavus, capillitio rufo, iracundus, componens sese ad statum pugnæ : in cujus manibus sunt inaures ligneæ, et virga : vestes vero ejus sunt rubræ. Est autem ipse faber ferrarius, qui, quum paratus sit bene facere, non possit tamen.

Sphæra Barbarica.

Perseus. Corpus Arietis.

TAURUS.

DECANUS PRIMUS TAURI.

Sphæra Persica.

Strenuus manu sinistrâ ensem gestans, manu dextra virgam. Super ejus humeris sunt duæ lucernæ. Navis magna. Supra eam Leo, cui insidet homo nudus. Subter navi dimidium cadaveris mulieris mortuæ. Figura hominis.

Sphæra Indica.

Mulier capillata, quæ filium habet, induta vestimentis semiustulatis.

Sphæra Barbarica.

Dimidium Persei cum cauda Arietis. Fusio aquæ, quæ est in extremitate Fluvii.

DECANUS SECUNDUS TAURI.

Sphæra Persica.

Navis, in qua est homo injiciens manum in clavem. Dimidium cadaveris mulieris mortuæ.

Sphæra Indicâ.

Homo vultu et corpore similis Arieti, digitis instar ungularum caprinarum, cujus uxor similis Tauro, calidus, vehemens nunquam sibi requiem dans, cultor arvorum, educens boves ad arandum et serendum. Item alia figura speciosa, in cujus manu dextra virga, elevans manum sinistram.

Sphæra Barbarica.

Genua Persei, crura, pedes. Taurus, cornua ejus, pedes anteriores, venter, pes dexter. Caput fluminis, et medietas ejus.

DECANUS TERTIUS TAURI.

Sphæra Persica.

Finis corporis ejus, cui caput simile canino. Homo stans in manu tenens bestiam, habens duo plaustra, quibus (singulis) insidet juvenis agnum tenens, binis equis plaustra trahentibus.

Sphæra Indica.

Homo albis pedibus et dentibus, adeoque longis, ut extent extra labra, colore oculorum et capillorum rubro, corpore elephanti simili, et Leonis, impos mentis, animo ad malefaciendum destinato, sedens in accubitali. Equus, currus, canis, vitulus parvus.

Sphæra Barbarica

Pes Persei dexter. Humerus Heniochi,

caput ejus, genua, manus sinistra. Cornu et finis Tauri. Initium fluminis.

GEMINI.

DECANUS PRIMUS GEMINORUM.

Sphæra Persica.

Cauda figuræ, cujus caput simile canino. Homo manu tenens virgam. A partibus Austrinis duo plaustra, binis equis trahentibus. Singuli homines plaustrorum rectores. Caput bestiæ cornutæ.

Sphæra Persica.

Mulier famosa in aere stans, perita suendi (Sarcinatrix).

Sphæra Barbarica.

Caput Heniochi, pes ejus dexter. Cornu Tauri, humerus canis, pes ejus sinister. Caput leporis, pedes ejus anteriores.

DECANUS SECUNDUS GEMINORUM.

Sphæra Persica.

Homo tenens instrumentum musicum aureum, quo canit. Bestia arbori insistens. Lupus, in cujus anteriore pede est signum.

Sphæra Indica.

AEthiops vinctus caput plumbo, manu scutum tenens, in capite galeam ferream gestans, super qua est corona serica, in manus habens arcum et sagittas, amans risum et joca, deambulans in horto floribus et arboribus consito, tenens pondera stateræ, quæ manibus inter se percutit, inter modulandum flores horti capens.

Sphæra Barbarica.

Vola pedis Heniochi dextera. Alter pes Tauri posterior. Manus Orionis, humerus ejus, caput, pectus, cingulum, pes. Pectus Leporis, et cauda ejus.

DECANUS TERTIUS GEMINORUM.

Sphæra Persica.

Figura hominis trepidabundi, capite tiaram, manu instrumentum musicum gestantis cum nervis aureis. Canis latrans. Delfinus. Instar Simiæ. Subula sarcinatoria. Dimidium prius Ursæ minoris. Cauda bestiæ cornutæ involutæ ad radicem Virginis.

Sphæra Indica.

Homo quærens scutum, et tamen habens scutum et Pharetram, manu gestans sagittam, et vestes et monile gemmeum : cui cordi est modulari, ridere, jocari omni genere jocorum.

Sphæra Barbarica.

Posterior Geminorum, manus ejus, cauda, pes dexter, pudenda. Cauda Leporis. Os canis, pes anterior et posterior dextri. Clavus navis anterior. Dimidium clavi posterioris.

CANCER.

DECANUS PRIMUS CANCRI.

Sphæra Persica.

Ursa major posterior. Tota figura involuta vestibus innixa figuræ psallenti. Porcus ferreus, capite æneo. Puella quædam virgo.

Sphæra Indica.

Juvenis pulchra specie indutus vestibus, cum monili, in cujus vultu et digitis est quædam distortio, corpore simili equino et elephantino, pedibus albis, delicatis fructibus è corpore ejus pendentibus, instar arborum, habitans

in viridario casiam aromaticam producente.

Sphæra Barbarica.

Facies Ursæ majoris. Caput Geminorum prioris et posterioris, manus ejus. Canis minusculus. Residuum de cane majusculo. Venter navis.

DECANUS SECUNDUS CANCRI.

Sphæra Persica.

Adolescentula virgo similis nubi. Dimidium canis. Dimidium auricularum Asini Septemtrionalis.

Sphæra Indica.

Puella pulchro eloquio, in capite habens coronam murteam, in manu virgam ligneam, libenter affectans vinum et musicam.

Sphæra Barbarica.

Caput Ursæ majoris. Chela Cancri posterior. Venter navis.

DECANUS TERTIUS CANCRI.

Sphæra Persica.

Adolescentula virgo incedens nunc orientem nunc occidentem versus. Canis posterior. Alterum dimidium auricularum Asini Septemtrionalis. Alter Asinus Austrinus.

Sphæra Indica.

Homo pede simili pedi bestiæ in corpore habens bestiam, cogitans navem inscendere navigandi causa, ad importandum aurum, et argentum, annulis uxorum ejus fabricandis.

Sphæra Barbarica.

Cervix Ursæ majoris, pes anterior dexter ejus. Cornua Cancri. Caput Orionis. Finis naviculæ.

LEO.

DECANUS PRIMUS LEONIS.

Sphæra Persica.

Ursus. Canis, in cujus dorso arcus. Dimidium naviculæ, in qua sunt ejus nautæ. Caput bestiæ nigræ. Caput Equi. Caput Asini.

Sphæra Indica.

Arbor magna, in cujus ramis est canis, et avis Ciconia (חרחמה). Homo indutus vestimentis delicatis, inquinatis tamen, habens in animo patrem suum verberare. Eques respiciens ad partes Septemtrionis.

Sphæra Barbarica.

Forma Ursæ majoris, anterior pes ejus sinister. Vertex Leonis. Cervix Orionis. Dimidium navis.

DECANUS SECUNDUS LEONIS.

Sphæra Persica.

Idolum manus sursum elevans, magna voce vociferans, modulabundus, saltans. Par telorum. Calix vitreus. Instrumentum musicum ex cornibus capreolorum. Alterum dimidium navis. Oculus bestiæ. Medietas Equi. Medietas Asini.

Sphæra Indica.

Homo naribus tenuissimis, in capite instar coronæ habens de myrto alba, in manu autem arcus, iracundus, furore Leonino, opertus pallio coloris Leonini.

Sphæra Barbarica.

Labrum Ursæ majoris, pes ejus dex-

ter. Cervix Leonis. Medietas Orionis. Prora navis.

DECANUS TERTIUS LEONIS.

Sphæra Persica.

Figura juvenis, cujus magisterium est bestias ducere, gestantis manu flagrum, plaustrum trahentis, in cujus medio sedet homo, et puer parvus unà cum eo, manu sinistrâ vestem tenentis. Corvus. Medietas bestiæ nigræ. Finis Equi. Finis Asini.

Sphæra Indica.

ÆEthiops inquinatus, fatigatus, qui tamen ipse est commodus, et delitiæ in ore ejus et caro in manu ejus.

Sphæra Barbarica.

Figura Ursæ majoris, medietas ejus. Pars Orionis.

V I R G O.

DECANUS PRIMUS VIRGINIS.

Sphæra Persica.

Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas spicas manu gestans, sedens in siliquastro, educans puerulum, lactans, et cibans eum. Homo in eodem siliquastro sedens. Stella nomine *spica* posterior, quam bestia. Caput Corvi. Caput bestiæ.

Sphæra Indica.

Virgo involuta pallio, vestimentis obsoletis induta, manu vectem (כר) tenens, stans in medio sanguinis, habens in animo ire domum patris.

Sphæra Barbarica.

Pars caudæ Draconis. Posteriora Ursæ, cauda ejus. Crater, qui est super caput Orionis. Pars de corpore Orionis.

DECANUS SECUNDUS VIRGINIS.

Sphæra Persica.

Figura complodens manus suas, plagata (מנגנת.) Homo dimidiatæ figuræ capite instar Taurini, in manu sua habens dimidium viri nudi. Dimidium trabis, in cujus extremo vomer terram proscindens. Cauda bestiæ nigræ cum dimidio Leonis.

Sphaera Indica.

ÆEthiopos totus pilis obsitus, cui tres vestes superjectæ sunt, prima scortea, secunda serica, tertia est pallium rubrum, in manu tenens atramentarium ad rationem putandam.

Sphæra Barbarica.

Pars caudæ Draconis. Cauda Ursæ majoris. Caput Virginis, humerus ejus. Caput Corvi, alæ et os ejus.

DECANUS TERTIUS VIRGINIS.

Sphæra Persica.

Residuum de dimidio figuræ. Alterum dimidium hominis nudi. Alterum dimidium caudæ Leonis. Perdix. Duæ spicæ. Dimidium hominis pastoris.

Sphæra Indica.

Mulier candida jactabunda, induta palla tincta, manibus leprosis, Deum implorans supplex.

Sphæra Barbarica.

Pars caudæ Draconis. Finis caudæ Draconis. Ursæ majoris. Humerus Simiæ Australis, pars pectoris ejus. Corvus. Pes bestiæ.

LIBRA.

DECANUS PRIMUS LIBRÆ.

Sphaera Persica.

Figura hominis iracundi manu sinistra libram tenentis, dextra libros scriptos. Pone eum sequitnr homo equo vehens, et psallens. Caput Draconis. Principium fluvii aurei. Philosophi Persarum vocant eum Ursam majorem. Pars naviculæ.

Sphaera Indica.

Homo in taberna institoria in foro manu tenens stateram ad emendum et vendendum.

Sphaera Barbarica.

Medietas caudæ Ursæ majoris. Medietas corporis Virginis, vola ejus sinistra, in qua Spica. Cauda Corvi. Pars de cauda Orionis. Pars caudæ Equi, et tergi ejus.

DECANUS SECUNDUS LIBRÆ.

Sphaera Persica.

Homo ducens plaustrum, in cujus medio homo gestans manu flagrum, et cum eo homo indutus vestimentis sericis; ipse vero sedet super lecto. Juvenis parvus. Medietas navis. Medietas Draconis. Medietas Ursæ majoris. Fons aquæ.

Sphaera Indica.

Homo figura Aquilæ, nudus, sitibundus, cogitans in aërem avolare.

Sphaera Barbarica.

Cauda Draconis. Pars caudæ Ursæ majoris. Pars fimbriarum Virginis.

DECANUS TERTIUS LIBRÆ.

Sphaera Persica.

Finis navis ad finem maris aurei. Vertex hominis nudi, manum suam capiti imponentis. Corona super capitibus duorum virorum binis cornibus præditorum.

Sphaera Indica.

Homo vultu instar equini, manu tenens arcum et sagittas.

Sphaera Barbarica.

Pars caudæ Draconis, pedes anteriores ejus, brachia, genua dextra. Pars fimbriarum Virginis; pedes ejus.

SCORPIUS.

DECANUS PRIMUS SCORPII.

Sphaera Persica.

Posteriora equi. Posteriora Tauri. Niger manu tenens virgam.

Sphaera Indica.

Figura mulieris speciosæ, corpore rufo, comedens.

Sphaera Barbarica.

Pes anterior Ursæ minoris. Caput canis, brachium ejus dextrum. Medietas Libræ.

DECANUS SECUNDUS SCORPII.

Sphara Persica.

Homo nudus. Dimidium Equi. Dimidium Tauri.

Sphaera Indica.

Mulier egressa ex ædibus suis, nuda, nihil prorsus habens, recipiens se in mare.

Sphæra Barbarica.

Finis pedis anterioris Ursæ minoris. Pars caudæ Draconis. Corona Septemtrionis. Pudenda (Signi) Libræ, pedes ejus. Corona Scorpii.

DECANUS TERTIUS SCORPII.

Sphaera Persica.

Initium Equi. Caput ejus, qui fert Leporem. Initium Tauri.

Sphaera Indica.

Canis. Duo porci. Pardus magnus pilo albo. Quædam species venationis.

Sphæra Barbarica.

Figura Ursæ minoris. Pes τῷ ἐν γένασιν, humerus ejus, brachium dextrum. Venter Scorpii. Caput Thuribuli.

SAGITTARIUS.

DECANUS PRIMUS SAGITTARII.

Sphaera Persica.

Figura hominis nudi. Est autem inversus, et super capite ejus corvus. Corpus canis feminæ. Caput capræ.

Sphæra Indica.

Nudus à capite, ad umbilicum instar hominis : ab umbilico deorsum instar equi, in manu gestans arcum et sagittas, et vociferans.

Sphæra Barbarica.

Cervix Ursæ minoris. Pars caudæ Draconis. Cauda Ingeniculi : vertebræ colli, et caput ejus. Finis Scorpii, Spondyli, qui sunt in cauda ejus. Dorsum Thuribuli.

DECANUS SECUNDUS SAGITTARII.

Sphaera Persica.

Figura tenens dextrâ suâ cornua capri. Caput feræ. Dimidium Leporis. Dimidium navis. Prius dimidium Delphini. Prius dimidium הסדוה.

Sphæra Indica.

Figura mulieris formosæ, capillatæ, indutæ vestibus, et funiculis, cum circulis in articulis ejus. Coram ea est arcula aperta, in qua est monile gemmeum.

Sphæra Barbarica.

Pectus Ursæ minoris. Dimidium dorsi Draconis, pars de capite ejus. Genua Ingeniculati, brachium ejus sinistrum. Pars corporis Hydræ. Sagitta et Pharetra ejus. Pars Coronæ Australis.

DECANUS TERTIUS SAGITTARII.

Sphaera Persica.

Figura Canis et Equi. Dorsum feræ. Dorsum Leporis. Residuum corporis Leonis. Dimidium alterum navis. Residuum Delphini. Cauda Stellionis (סמסית) Dimidium Ursæ majoris.

Sphaera Indica.

Homo splendore vultus instar auri, in manu habens instar circuli lignei, tectus ostio fabricato de cortice lignorum.

Sphaera Barbarica.

Medietas corporis Ursæ minoris. Medietas corporis Draconis, vertex ejus. Pars corporis Aquilæ cadentis. Caput

Sagittarii, humerus, pes ejus. Corona Australis.

CAPRICORNUS.

DECANUS PRIMUS CAPRICORNI.

Sphaera Persica.

Dimidium alterum Ursæ majoris. Figura mulieris modulantis. Caput Piscis magni. Fons aquæ malæ. Corpus Simiæ, caput ejus. Caput Canis.

Sphaera Indica.

Æthiops iracundus corpore instar corporis porci obesi, hirsutus multo pilo, dentibus acutis et longis longitudine trabali, habens stimulum boum. Piscabundus pisces.

Sphaera Barbarica.

Medietas corporis Ursæ minoris, cervix ejus. Finis Aquilæ cadentis.

DECANUS SECUNDUS CAPRICORNI.

Sphaera Persica.

Mulier super lecto sedens, cum qua est vitis. Piscis magnus. Dimidium plaustri.

Sphaera Indica.

Mulier nigra cooperta pallio, equitans.

Sphaera Barbarica.

Finis Ursæ minoris. Pars Draconis. Ala Gallinæ dextera, cervix, et caput ejus. Corpus Aquilæ volantis. Media Capri. Vertex ejus.

DECANUS TERTIUS CAPRICORNI.

Sphaera Persica.

Cauda Piscis. Finis oculi malefici. Finis Simiæ. Alterum dimidium plaustri. Dimidium figuræ sine capite, quia caput ejus est in manu ejus.

Sphaera Indica.

Mulier nigra, cujus manus idoneæ ad omne opus faciendum, et opificium sericum.

Sphaera Barbarica.

Pars Draconis. Finis corporis Gallinæ, pes ejus dexter, et ala ejus sinistra. Delphinus. Medietas corporis capri. Cauda Piscis.

AQUARIUS.

DECANUS PRIMUS AQUARII.

Sphæra Persica.

Caput ensem manu gestantis (τῦ ξιφήρυς.) Caput ejus, qui est capite nigro (τῦ μελαγκορύφυ) et piscatur pisces.

Sphaera Indica.

Æthiops faber ærarius.

Sphaera Barbarica.

Finis caudæ Ursæ minoris. Pes Gallinæ. Caput Equi prioris. Tergus et cauda Capricorni.

DECANUS SECUNDUS AQUARII.

Sphaera Indica.

Homo Æthiops niger, longâ barbâ, manu arcum gestans, et sagittas, et sacculos, in quibus sunt lapides preciosi, aut aurum.

Sphæra Barbarica.

Cauda Ursæ minoris. Corpus Equi posterioris, caput ejus. Initium Aquarii. Medietas ventris Piscis Australis.

DECANUS TERTIUS AQUARII.

Sphaera Persica.

Gallina. Posteriora ejus, qui in manu habet

habet Equum. Finis avis, quæ piscatur pisces.

Sphaera Indica.

Homo iracundus, fraudulentus (דמאי) pilosis auribus, cui imposita est corona de circulis ligneis. In Hebraismo est מתעלים של עץ de foliis arboris.

Sphaera Barbarica.

Cauda Ursæ minoris. Corpus Equi. Finis Aquarii. Caput Piscis Austrini.

PISCES.

DECANUS PRIMUS PISCIUM.

Sphæra Persica.

Caput dimidiati equi habentis alas duas. Initium fluminis. Cauda Piscis, qui vocatur Crocodilus (חסמח)

Sphæra Indica.

Homo indutus vestibus pretiosis in manu habens vas ferreum, pergens domum suam.

Sphæra Barbarica.

Cauda Ursæ prioris. Manus Cassiopeiæ. Venter equi alterius. Initium Piscis prioris.

DECANUS SECUNDUS PISCIUM.

Sphæra Persica.

Dimidium fluminis. Alterum dimidium Ingeniculi.

Sphaera Indica.

Mulier formosa alba sedens in navi in mari, et cupiens exire in siccum.

Sphæra Barbarica.

Cauda Ursæ minoris. Manus Cassiopeiæ. Humerus Andromedæ. Caput mulieris sociatæ cum equo. Posteriora Piscis prioris.

DECANUS TERTIUS PISCIUM.

Sphæra Persica.

Finis fluminis. Finis piscis, qui vocatur Crocodilus. Residuum Ingeniculi.

Sphæra Indica.

Homo nudus, cujus pes est in ventre ejus, in manu habens lanceam, vociferans et terrens latrones, vel à timore latronum.

Sphæra Barbarica.

Finis caudæ Ursæ minoris. Medietas Cassiopeiæ. Pectus Andromedæ. Pars vinculi linei. Posteriora viperæ.

La Sphère des Décans et leur nomenclature, dont nous avons parlé ailleurs (1), nous mène ici à un rapprochement à faire entre elle et la série des Dynasties Egyptiennes, que faussement on a prises pour des Dynasties politiques; au lieu d'y voir des Dynasties Astrologiques. Le fameux passage de Chérémon, que nous avons cité plusieurs fois (2), parle de Dynastes, ou de chefs puissans, qui présidoient aux divisions astrologiques, et qui entroient dans la composition des fables. Ces chefs sont au nombre de trente-six; la série des Dynastes Egyptiens est de trente-sept, nombre fort approchant; et nous verrons bientôt, que la différence de nombre ne vient vraisemblablement, que de l'erreur de ceux, qui ont pris pour un nouveau Décan l'épithète donnée à l'un d'entre

(1) Tom. 1, p. 179, etc.

(2) T. 1, p. 9.

eux. Nous allons prendre la série des Dynastes Thébains, donnée par Eratosthène, qui a écrit sur l'Astronomie, et qui, comme les autres Astrologues, a dû donner cette nomenclature sous le voile du mystère; car Firmicus dit expressément (1), que cette Théorie étoit secrète, et qu'on la couvroit d'un voile énigmatique, pour en dérober la connoissance aux profanes. Il n'est donc pas étonnant, que ceux qui ont recueilli ces noms, y ayent été trompés, et ayent vu des Princes ou Chefs de l'ordre politique, au lieu d'y voir les Chefs des trente-six divisions Astrologiques, qui servoient de base à la science sacrée des Egyptiens. Nous avons fait graver, sur une des planches de notre ouvrage (2), la série correspondante de ces Décans; tant celle des Décans rapportés par Firmicus, que ceux que l'on trouve dans Saumaise; nous y renvoyons le Lecteur. Nous nous bornerons ici à donner la nomenclature des prétendus Dynastes nommés par Eratosthène (3).

♈

I. Menès, *Jovius.*
II. Athotès, *Mercurio genitus.*
III. Athotes, *ejusdem nominis.*

♉

IV. Diabies, *Amicus amicorum.*
V. Pemphos, *filius Athotis, Heraclides.*
VI. Toegar Amachus Momchiri, *vir membris redundans.*

♊

VII. Stoechus, *Mars sine sensu.*
VIII. Gosormiès, *Etesipantus.*
IX. Mares, *Solis donum.*

♋

X. Anouphès, *filius communis.*
XI. Sirius, *filius genæ, cui nemo invidet.*
XII. Chnubos, ou Cneurus, *filius aurei.*

♌

XIII. Raüsis, *Archicrator.*
XIV. Biyris.
XV. Saophis, *Comatus.*

♍

XVI. Sen-Saophis.
XVII. Moscheri, *à Sole datus.*
XVIII. Musthis.

♎

XIX. Pammus Archondes.
XX. Apapus Maximus.
XXI. Acheschus Ocaras.

♏

XXII. Nitocris, *Minerva nicéphoros.*
XXIII. Myrtœus, *ab Ammone datus.*
XXIV. Thyosi Mares, *fortis, id est, Sol.*

♐

XXV. Thinillus, *augens patrium robur.*
XXVI. Semphucrates, *Hercules Arpocrates.*
XXVII. Chuter-Taurus, *Tyrannus.*

♑

XXVIII. Meuros, *Philoscoros.*
XXIX. Choma Ephtha, *mundus Vulcani amicus.*
XXX. Anchunius-Ochy, *Tyrannus.*

(1) Firm. l. 4, c. 16, p. 117.
(2) T. 1, p. 178.
(3) Marsh. Can. Chron. p. 18.

≈

XXXI. Pente Athyris.
XXXII. Stamenemès.
XXXIII. Sistosichermes, *Herculis robur*

♓

XXXIV. Maris.
XXXV. Siphoas, *Hermes filius Vulcani.*
XXXVI. Phruron, *vel Nilus.*
XXXVII. Amuthanteus.

Ce dernier nom a l'air d'une épithète, et l'on doit lire *Nilus Amuthanteus.*

Les séries de Décans rapportées par Firmicus et par Saumaise, comparées entre elles, offrent moins de rapports de ressemblance que celle-ci ; quoique celles-là soient reconnues incontestablement pour des séries de Décans, et que celle-ci passe pour une série de Dynastes ou de Princes. C'est sur-tout au signe du Cancer, le plus important pour les Egyptiens, puisque c'étoit là que commençoit la période Sothiaque et le débordement du Nil, que cette ressemblance se manifeste entre les trois séries. En effet, la série de Firmicus nomme pour premier Décan *Sothis*, qui donne son nom à la période Sothiaque. C'est aussi le nom de Sirius, ou de la belle Etoile du grand Chien, qui ouvre cette période et qui monte avec le Cancer, dont il est Paranatéllon (1) ; pour second *Syth*, ou *Seth*, qui est aussi le nom du grand Chien, Astre violent ; et pour troisième *Thuimis*, altération de *Chnuimis.*

Les trois mêmes Décans, dans la série des Astrologues Grecs rapportée par Saumaise, sont *Sothis*, *Sit*, et *Chnuimis.* Il est évident que ce sont les mêmes noms. Prenons actuellement les noms des trois Dynastes, qui répondent à cette même division du Ciel par Décans, ou au Cancer, tels qu'ils sont dans la Dynastie Thébaine d'Eratosthène. Nous trouvons *Anouphès* ou *Anuphis*, qui n'est qu'une altération du mot *Anoubis*, nom du grand Chien. Il est le premier Dynaste de ce signe, ou le premier des Dynastes Thébains ; le second est Sirius, nom du grand Chien. On appelle ce Dynaste, *Filius genæ ;* car c'est l'Etoile brillante de la mâchoire du grand Chien (2).

Enfin le troisième est *Chnubos*, qui est évidemment le nom de *Cnubus* ou de la belle Etoile *Canopus*, comme l'a judicieusement remarqué Hyde (3). Dans Origène (4), on trouve *Cnoumis* et *Charchnoumis* également au nombre des Dieux ou Génies Ethéréens.

On pourra faire la comparaison sur d'autres, dont les rapports, sans être aussi marqués, n'en sont pas moins sensibles.

Ainsi le premier Décan des Gémeaux est *Thesogar*, dans Firmicus. Dans la série des Dynastes, c'est *Toegar*, qui répond au dernier Décan du Taureau, et qui ne diffère que d'une place. On le peint comme un homme *membris redundans*, tel que Priape, Dieu de la génération, qui répond au Taureau, sur lequel est le fameux Bouc de Mendès.

Le septième Dynaste, ou le premier des Gémeaux, est *Stoëchus*, Mars insensé. On trouve au premier du Scorpion consacré à Mars, *Stochnêne*, nom qui en approche beaucoup.

Le treizième Dynaste, ou le premier du Lion, porte le nom de Chef, d'*Archoncrator*, titre qui convient à Régulus, que les Chaldéens appeloient Chef des corps célestes (5).

Le quatorzième Dynaste, ou le deuxième du Lion, porte le nom de

(1) Porphyr. de antr. Nymph. Serv. Com. ad Georg. l. 1.
(2) Tzetès ad Lycoph. v. 39.
(3) Hyd. Com. ad Ulug-Beigh, p. 49.
(4) Orig. l. 8.
(5) Theon, p. 122.

Biouris, qui approche fort de *Biou*, ou *Abiou*, premier Décan des Poissons.

Le quinzième, *Saophis*, prend le nom de *Comatus*, et répond à la partie du Ciel, où est *Coma Berenicès*.

Le dix-huitième Dynaste est *Musthi*; il répond au dernier Décan de la Vierge. On trouve au troisième Décan du Capricorne, *Muth*, nom assez semblable.

On remarque à la vingt-deuxième place, ou au premier Décan du Scorpion, une Reine d'Ethiopie appelée *Nitocris*. Parmi les Paranatellons du Scorpion, on trouve aussi une Reine d'Ethiopie; c'est Cassiopée. La fable Egyptienne, qui suppose qu'elle bâtit un palais souterrain, où elle fit couler un fleuve, qui noya beaucoup d'Egyptiens, s'explique aisément par le coucher de Cassiopée, qu'accompagne le fleuve d'Orion. Ce coucher est suivi de celui du Cocher, Myrtile, Paranatellon suivant, qui a sous ses pieds Ammon, ou le Belier, après lequel il se lève. A la suite de *Nitocris*, ou à la vingt-troisième place, on trouve le Dynaste *Myrtée*, fils d'*Ammon*: il porte dans ses mains la Chèvre, *Aiga*, fille du Soleil, dont le nom oriental est *Thyas*. Nous voyons à la quatrième place, *Thyosi*, appellé *Fortis Sol*.

Nous trouvons à la vingt-neuvième place, *Choma*, Dynaste du deuxième Décan du Capricorne; et dans la série des Décans, deux places avant, *Commê*, dernier Décan du Sagittaire. On traduit ce nom par *Cosmos*, ou *mundus Vulcani*. C'est le Paranatellon, qui monte avec cette division, connu sous le nom de Couronne Australe, ou du Sagittaire, appelé aussi *Cosmos*, et *Cœlulum*.

On voit à la trente et unième place des Dynastes, ou au premier Décan du Verseau, *Athyris*, et à la trente-deuxième des Décans, ou au deuxième du Verseau, *Astyro*, nom fort approchant.

On a dû remarquer aussi un Hercule *Harpocrate*, vingt-sixième Dynaste, répondant au deuxième Décan du Sagittaire, avec lequel se lève Hercule *Ophiuchus* (1).

Enfin le trente-sixième et dernier Dynaste, car je regarde *Amuthanteus*, non comme un trente-septième Dynaste, mais comme l'épithète de celui-ci, est *Nilus*, le Nil. Effectivement le dernier Paranatellon, celui qui se lève avec le dernier Décan des Poissons, est le fleuve céleste, appellé *Nilus*.

On pourroit encore faire d'autres rapprochemens; mais ceux-ci nous paroissent suffisans, et sur-tout ceux des Décans du Cancer, pour justifier notre opinion, que cette Série de Dynastes prétendus n'est qu'une Série de Dynastes célestes, Décans et Paranatellons, que l'on a pris à tort pour des Rois d'Egypte. Le premier Décan de la Série des Décans, rapportée par Saumaise, est *Contarè*; il est répété trois fois dans la Série, savoir: au premier Décan du Belier; au troisième de la Balance, et au deuxième des Poissons. Nous croyons que c'est le Centaure, appelé *Contarè*, par corruption, au lieu de *Kentaurè*, nom qu'il prend de sa Javeline, *Contis*. Le Bouvier, qui est, comme lui, *Hastili armatus*, s'appelle, dans les Tables Persiques, *Contaratus* (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que le Centaure est effectivement Paranatellon de ces trois Décans. Alors il répondroit à *Menès*; et si *Menès* répondoit à *Minos*, on expliqueroit aisément, comment *Minos* étoit célèbre par sa justice, puisque le Centaure, dans la fable, est recommandable sur-tout par sa justice et sa sagesse (3), comme le célèbre Législateur *Minos*. Sa position sous la Balance lui a valu cette réputation. Il est placé,

(1) Hygin. l. 3, c. 13.
(2) Hyd. Com. Ulug-Beigh, p. 16.

(3) Hyg. l. 2, c. 39. Germa. c. 39. Theon; p. 150. Eratosth. c. 40.

comme *Minos*, au lieu du Ciel, où se fait le passage du Soleil aux Enfers, ou à la partie inférieure du Ciel, et près de la partie du signe de la Balance, où est le Styx (1); il a au-dessus de lui Ariadne, fille de *Minos*. On pourroit suivre plus loin les rapports, qu'il y a entre le Centaure et le fameux Minos des Crétois, et le Menès des Egyptiens. Je me borne à cet échantillon, et je termine ici cette courte dissertation sur les Dynasties. Quelque opinion que l'on en ait, l'on ne peut disconvenir, que la Série des Dynastes, comparée aux deux Séries de Décans avouées pour telles, offre au moins autant de ressemblance avec elles, qu'elles peuvent en avoir entre elles; ce qui nous suffit. Nous avons, dans le cours de cet Ouvrage, reconnu des erreurs bien plus fortes dans nos Erudits, pour que celle-ci ne puisse pas nous étonner. Je laisse au Lecteur à apprécier ces rapprochemens.

(1) Firmic. l. 8, c. 12.

TABLE DES PARANATELLONS DES DÉCANS,

Extraite de LÉOPOLD, fils du duc d'Autriche. (Venetiis 1520.)

In primâ facie ♈ ascendit forma hominis nigri, involuti in vase albo; in 2ª. forma mulieris, super quam panni rubri; 3ª. forma viri coloris pallidi, rubeorum capillorum.

In 1ª. ♉ ascendit vir spiculator et vir nudus; 2ª. vir nudus, in cujus manu clavis; 3ª. vir in cujus manu Serpens et Sagitta.

In 1ª. ♊ vir in cujus manu Virga et alteri serviens; 2ª. vir in cujus manu fistula et alter currus; in 3ª. vir quærens arma.

In 1ª. ♋ ascendit forma puellæ Virginis; 2ª. vir super quem panni decoratio; 3ª. puella super cujus caput Corona.

In 1ª. ♌ ascendit forma Leonis, et vir super quem panni elevati; 2ª. imago cum manibus elevatis, et vir super cujus caput Corona; in 3ª. vir juvenis in cujus manu Scutica, et vir vehemens tristitis ac fædæ faciei.

In 1ª. ♍ ascendit facies Bonæ Puellæ (la Bonne Vierge); in 2ª. vir niger super vestimenta ex coriis, et vir habens Coronam; in 3ª. mulier alba surda.

In 1ª. ♎ forma viri irati, in cujus manu fistula; 2ª. duo viri sævientes, et irati; in 3ª. vir vehemens, in cujus manu est Arcus; et vir nudus.

In 1ª. ♏ ascendit mulier bonæ faciei et corporis; in 2ª. vir nudus et mulier nuda (*Adam* et *Eve*); in 3ª. vir curvatus super genua sua (l'*Ingéniculus*.)

In 1ª. ♐ forma viri sordidi; 2ª. mulier super quam panni; 3ª. vir similis colori auri.

In 1ª. ♑ forma mulieris et vir niger; in 2ª. duo mulieres; in 3ª. mulier sapiens in corpore et opere.

In 1ª. ♒ ascendit forma viri; in 2ª. forma viri alterius cum Barbâ longâ; in 3ª. vir niger iratus.

In 1ª. ♓ vir super quem indumenta bona; in 2ª. mulier bonæ faciei; in 3ª. vir nudus.

MONOMOERIARUM

ASCENDENTES IN SINGULIS SIGNIS,

CUM SIGNIFICATIONIBUS,

ET DECANIS SUIS ÆGYPTIACIS.

ARIES.

♂ *Primus Decanus ASICCAN, Martis: audaciae, fortitudinis, elationis, inverecundiae.*

Grad.		
I	Vir dextra falcem tenens, sinistra ballistam.	Natus aliquando laborabit, aliquando bella geret.
II	Vir capite canino, dextra pretensa, læva baculum gerens.	Natus rixosus erit, et invidus.
III	Vir dextra ostendens varia Mundi, sinistra zonæ adposita.	Natus pacis amator erit.
IV	Vir crispo capillo, dextra manu accipitrem, sinistra flagellum tenens.	Natus raro ditescet, acquisita disperdet.
V	Viri duo, alter securi ligna findens, alter dextra sceptrum gestans.	Natus paterfamilias appellabitur.
VI	Rex coronatus, dextra pomum imperiale, sinistra sceptrum tenens.	Natus cognatos et vicinos superabit.
VII	Cataphractus, sagittam manu gestans.	Natus in custodia sui sataget.
VIII	Vir galeatus, cætera inermis, dextra ballistam gerens.	Natus contentiosus erit, et homicida.
IX	Vir capite nudo, cætera vestitus, læva gladium tenens.	Natus verbosus erit, et semper admirabundus.
X	Vir ursum cuspide transfigens.	Natus venator erit.

☉ *Secundus Decanus SENACHER, Solis; nobilitatis, magnanimitatis, regni et magni dominii.*

XI	Mulier stans, dextra manu colum gestans.	Natus hospitalis erit.
XII	Aquila passis alis subjectos pullos suos circumvolitans.	Natus elevari cupiet.
XIII	Vir gracilis dextra hircum cornibus apprehendens.	Natus mirus homo erit.
XIV	Vir stans, ambabus manibus catena vinctis.	Natus sæpe in carcerem conjicietur.
XV	Vir loricatus, capite nudo, passis brachiis.	Natus furax erit, et tenebrio.
XVI	Vir ligone operans. Aliter: vir ex urceolo aquam effundens.	Natus aut agricola, aut piscator erit.
XVII	Vir sericatus otiosus stans.	Natus delicatus erit.
XVIII	Mulier throno insidens, dextra manu elevata.	Natus pacem amabit.
XIX	Vir stans, thesaurum manibus indicans.	Natus erit furax et tenebrio.
XX	Vir galeatus cum penna S hrutiocameli taurum equitans, equum sinistra trahens.	Natus malitiosus erit.

♀ *Tertius Decanus ACENTACER, Veneris; solertiae, mansuetudinis, ludorum, jocorum, munditiarum.*

XXI	Canis clunibus insidens ore ad Leonem	Natus fidelis erit socius.

	et ipsum quoque clunibus insidentem conversо.	
XXII	Ursus clunibus insidens, trabem ore mordicus tenens.	Natus malus erit socius.
XXIII	Tres serpentes cum totidem pugnantes.	Natus multos inimicos habebit.
XXIV	Mulier nuda perizomate succincta, dextra manu porrecta.	Mulier optat virum, aut vir mulierem.
XXV	Vir crispo capillo arietem equitans.	Natus civibus dominari volet.
XXVI	Sol in Solem radios jaciens.	Natus principatum obtinebit.
XXVII	Draco magnus humi porrectus.	Natus potens erit in senecture.
XXVIII	Mulier stans vestibus eleganter culta.	Natus hilaris, et placidus erit.
XXIX	Vir manibus serram tenens.	Natus labore sibi et uxori victum quæret.
XXX	Mulier severa equum instratum manu dextra trahens.	Natus in alios imperium habere volet.

TAURUS.

♉ *Primus Decanus ASICATH, Mercurii: arationis, sationis, structuræ, deductionis coloniarum, scientiarum civilium, Geometriæ.*

I	Vir baculo taurum agens ad macellum.	Natus carnifex erit.
II	Mulier manu caudam equi apprehendens.	Natus otiosus erit.
III	Vetula peplata. Alias mulier verenda subligaculo tecta.	Nata in senecrute virum appetet, et cupiet juvenis videri.
IV	Mulier dextra flagrum tenens.	Natus iracundus erit.
V	Bos in aheno sedens.	Natus hospitalis erit.
VI	Vir triceps, dextra porrecta indicans.	Natus sapiens erir et illustris.
VII	Mulier formosa stans.	Natus superbus erit.
VIII	Mulier tristis in seliquastro sedens.	Natus tristis et abjectus erit.
IX	Vir flagellum gestans, agnos et capras pascens.	Natus opilio erit et bubulcus.
X	Duæ mulieres simul stantes cane inter ambas ludente.	Natus otiosus erit, rebus Venereis operam dans.

♊ *Secundus Decanus, VIRO ASO, Lunae: potentiae, nobilitatis, dignitatis, imperii in gentes.*

XI	Avis magna instar corvi, stans.	Natus erit avarus.
XII	Mulieres duæ stantes, manibus copulatis.	Natus bonæ voluntatis erit.
XIII	Duæ mulieres invicem se verberantes.	Natus rixosus erit.
XIV	Vir manu baculum tenens.	Natus dirimet litigantes.
XV	Septem aves in aere volantes.	Natus instabilis erit.
XVI	Vir sedens super asino.	Natus piger erir, tardus in omnibus.
XVII	Taurus ad arborem per medium corporis alligatus.	Natus quotidie negotiis laboriosis implicabitur.
XVIII	Duo tauri capitibus se se incursantes.	Natus furiosus erit.
XIX	Mulier aquam ex olla in aliam transfundens.	Natus dulcia verba dabit.
XX	Duo canes se invicem mordentes.	Natus invidus erit.

♋ *Tertius Decanus AHARPH, Saturni: miseriae, servitutis, feritatis, necessitatis, utilitatis.*

XXI	Ursus retro respiciens.	Nascetur malevolus, et iracundus.
XXII	Tres viri manibus se tenentes.	Nascetur ασποργος.
XXIII	Vir in tergum cadens.	Natus per omnia infelix erit.
XXIV	Vir incurvus baculo incumbens.	Natus imbecillus erit in iis, quæ faciet.
XXV	Vir insistens baculo.	Nascetur fortis in factis suis.
XXVI	Vir stans, manu indicans.	Natus erit pacificus.
XXVII	Ager cum segete. Alias manipuli non colligati.	Natus divitias coger.
XXVIII	Mulier freno equum trahens.	Natus volet aliis dominari.
XXIX	Mulier freno asinum trahens. Alias hirc. cornibus trahens.	Nata volet imperare viro.
XXX	Structura speciosa.	Delectabile factum significat.

GEMINI.

♌ *Primus Decanus THESOGAR, Jovis: Tabellionatus, calculi dati et accepti, petitionum, scientiarum inutilium.*

I	Duo viri manibus per mutua connexis.	Nascetur hilaris.
II	Vir unus duos nudos trahens.	Nascetur furum captor.
III	Vir testudine canens.	Natus homines oblectabit
IV	Vir uxorem manu trahens.	Nascetur hospitalis.
V	Vir sinistra ballistam, dextra zonam gerens.	Natus accinget se ad bellum.
VI	Vir dextra libram tenens.	Nascetur Mercator.
VII	Duæ sponsæ manibus copulatis.	Natus uxorem ducet.
VIII	Faber ferrum cudens, mulier stans otiosa.	Nascetur fugitans laboris.
IX	Rex sedens pomum, sive pilam mundi dextra gerens, sceptrum sinistra.	Natus imperium obtinebit.
X	Vir virum elevans humo.	Natus amice cum omnium moribus conveniet.

♂ *Secundus Decanus VERASUA, Martis : angustiarum, laboris, inquisitionis rerum aerumnosae, agilitatis indecorae.*

XI	Aquila tres pullos suos supervolitans.	Nascetur auguriis deditus.
XII	Duæ mulieres stantes et flentes.	Natus tristis erit.
XIII	Tres corvi una stantes.	Nascetur invidus, et avarus.
XIV	Duæ vulpes gallinas vorantes.	Nascetur gulosus, et avarus.
XV	Vir septem habens capita.	Natus multorum sensuum erit.
XVI	Pons ultra aquas.	Natus laborabit sine fructu.
XVII	Vir sine manibus stans otiosus.	Nascetur homo nulli rei.
XVIII	Vulpes velociter currens.	Natus semper laborabit.
XIX	Ærumnosus baculum gestans.	Natus viator erit.
XX	Serpentes tres in terra prostrati.	Natus sapiens erit.

☉ *Tertius Decanus TEPISATOSOA, Solis : oblivionis, dedignationum, jocandi, cavillandi, futilia audiendi.*

XXI	Vir sedens in equo.	Natus cliens erit.
XXII	Duæ aves colloquium simul serentes.	Nascetur auceps.
XXIII	Vir decrepitus innitens baculo.	Nascetur ærumnosus, et otiosus.
XXIV	Duæ mulieres congratulantes, et sedentes.	Natus erit lætus.
XXV	Vir librum apertum manu tenens.	Nascetur studiosus.
XXVI	Duo canes invicem mordentes.	Nascetur litigiosus.
XXVII	Mulier otiosa stans et flens.	Natus erit vagabundus.
XXVIII	Duo tauri, alter altero major.	Nascetur laboriosus.
XXIX	Canes tres currentes contrario itinere.	Nascetur venator nobilium.
XXX	Duo viri singulos canes trahentes.	Nascetur venator Principum.

CANCER.

♀ *Primus Decanus SOTHIS, Veneris : alacritatis, communionis, amabilitatis.*

I	Vir et mulier manibus copulatis congratulantes.	Nascetur lætus, et amabilis.
II	Mulieres duæ otiosæ instar duarum turrium stantes.	Nascetur otiosus.
III	Duo viri stantes coram duabus mulieribus sedentibus.	Natus alteri ad libitum serviet.
IV	Virgo stans otiosa virum exspectando.	Nascetur libidinosus.
V	Mulier stans virum exspectando.	Nascetur luxuriosus.
VI	Vir capram tenens in olla ærea.	Nascetur fatuus.
VII	Vir zonâ capram trahens.	Nascetur carnifex.
VIII	Mulier stans post domum sese abscondens.	Nascetur piger atque lascivus.
IX	Mulier dextrâ fusum tenens.	Natus laboriosus erit.
X	Vir dextra cistam tenens.	Natus laboriosus erit.

☿ *Secundus Decanus SYTH, Mercurii : jocositatis, confabulationis mulierum, divitiarum, ubertatis.*

XI	Navis stans in aquis.	Natus piscator erit.
XII	Vir spolium animalis humero portans.	Natus cerdo erit.
XIII	Puer sedens librum apertum tenens cum calamo.	Natus studiosus erit.
XIV	Agnus coronam habens auream in capite.	Nascetur aurifaber.
XV	Rex murium super tecto recubans in nido suo.	Natus continebit se intra domum.
XVI	Avis pedibus serpentem tenens.	Natus gaudebit.
XVII	Mulier stans otiosa.	Nascetur piger.
XVIII	Duæ mulieres alea ludentes.	Natus gaudebit.
XIX	Vir cuspidem dextra, sinistra fistulam tenens.	Nascetur histrio.
XX	Canis sedens in curru.	Nascetur piger.

☽ *Tertius Decanus THUIMIS, Lunae : venationis, retrahendi fugitivos, armis res repetendi, adversandi omnibus.*

XXI	Currus stans vacuus.	Natus vanis operam dabit.
XXII	Vir stans otiosus.	Natus piger erit.
XXIII	Aqua profluens.	Nascetur instabilis.
XXIV	Equus Equum insiliens.	Natus super alios evehi volet ad culmen dignitatum.
XXV	Equus liber vagans in campestribus.	Natus erit instabilis.
XXVI	Aqua fluens ex montibus.	Natus mobilis erit.
XXVII	Equus frenatus.	Nascetur otiosus.
XXVIII	Duo viri sub arbore sedentes, avem in arbore aspicientes.	Natus servict.
XXIX	Vir suspensus in patibulo.	Natus fur erit.
XXX	Navis fluitans in aquis.	Nascetur nauta aut piscator.

LEO.

♄ *Primus Decanus APHRUIMIS, Saturni : crudelitatis, maleficiorum, violentiae, patientiae laborum, audaciae, libidinis.*

I	Vir tenens dextra caput Leonis.	Natus fortis erit.
II	Navis uno latere inclinata in aquas.	Natus in aquis infortunatus erit.
III	Vir sedens in scabello tristis.	Natus erit tristis.

IV	Pisces natans in aquis.	Nascetur prudens, et astutus, magnatibus suspiciendus.
V	Serpens tortuose hami jacens.	Nascetur invidus.
VI	Vir strictum gladium dextra tenens.	Natus rixosus erit, aliis adversans.
VII	Vir leonem equitans.	Natus erit magnis viribus, et sapiens.
VIII	Flamma ignis laborans in igne.	Natus opera ignis exercebit.
IX	Vir ornatus et vestimentis cultus.	Nascetur superbus.
X	Mors stans, manibus falcem tenens.	Nascetur homicida.

♎ *Secundus Decanus SITHACER, Jovis : rirarum nesciorum, necessitatis miserorum, victoriae vilium per nescios, occasionem enses distringendi, praeliorum.*

XI	Mulier stans, ventrem denudans.	Nascetur impudicus.
XII	Mulier bene ornata, et formosa.	Nascetur castus et pudicus.
XIII	Taurus in pascuis stans.	Nascetur stabilis in factis suis.
XIV	Vir stans otiosus.	Natus otiosus erit.
XV	Canis aut leo in gramine jacens.	Natus fortis erit.
XVI	Asinus frenatus.	Natus indisciplinabilis erit.
XVII	Camelus stans.	Nascetur animosus ac fortis.
XVIII	Clavis cellularia.	Natus potestatem obtinebit.
XIX	Vir freno equum trahens.	Natus cliens erit.
XX	Manus chartam tenens.	Natus nuncius erit.

♂ *Tertius Decanus PHUONISIE, Martis : amoris, societatis, non decedendi de jure suo pro rixis vitandis.*

XXI	Vir manu clavem tenens.	Nascetur hospitalis.
XXII	Vir jacens ut mortuus.	Natus imbecillus erit.
XXIII	Vir biceps.	Natus erit diversorum sensuum.
XXIV	Vir dextra serram tenens.	Natus sapientiam meditabitur.
XXV	Vir natans in aquis.	Natus piscator erit.
XXVI	Vir ligone operans.	Nascetur agricola.
XXVII	Vir falcem dextra tenens.	Nascetur laboris studiosus.
XXVIII	Tres viri simul deambulantes.	Natus otiosus erit.
XXIX	Vir et mulier manus copulantes.	Natus amabilis erit.
XXX	Vir in equo sedens, ut servus.	Natus alienis serviet.

VIRGO.

♌ *Primus Decanus THUMIS, Solis : seminandi, arandi, herbarum, urbium condendarum, opum cogendarum, vitae dirigendae.*

I	Mulier bene ornata expectans spectaculum viri.	Nascetur amator, aut amatrix.
II	Duæ mulieres otiosæ stantes.	Natus otiosus erit et vagabundus.
III	Vir librum rationum tenens manu sua.	Nascetur agricola.
IV	Vir bobus arans.	Nascetur agricola.
V	Aquila quiescens.	Natus sine labore mercator erit.
VI	Mulier bene ornata stans otiosa.	Natus otiosus erit.
VII	Mulier simplex stans otiosa.	Nascetur piger.
VIII	Vir sub abiete sedens.	Nascetur pastor.
IX	Mulier vultu rubicundo, bene ornata, stans otiosa.	Nascetur iracundus atque otiosus.
X	Vir bene ornatus stans otiosus, pomum manu tenens.	Natus deambulator erit.

♀ *Secundus Decanus THOPITUS, Veneris : quaestus, opum cogendarum, avaritiae.*

XI	Equus albus frenatus currens.	Natus velox erit.
XII	Vir nigro vultu, rubris indutus.	Natus malus erit.
XIII	Duæ mulieres rosas colligentes.	Natus jocosus erit.
XIV	Bos stans in pascuis.	Nascetur laboriosus.
XV	Duæ mulieres simul lætæ stantes.	Natus jucundus erit.
XVI	Duæ canes simul currentes.	Nascetur venator.
XVII	Castrum pulchrum sepe circundatum.	Natus tutus erit.
XVIII	Arbor frondosa in gramine.	Natus silvis operabitur.
XIX	Vir sedens in equo ut servus.	Natus cliens et famulator erit.
XX	Avis Talpam aut Murem persequens.	Natus alterius generis homini adversabitur.

☿ *Tertius Decanus APHUT, Mercurii : senectutis, debilitatis, pigritiae, laesionis membrorum ex morbo, arborcs evellendi, civitates devastandi.*

XXI	Vir stans, dextra aurum, sinistra argentum tenens.	Nascetur dives.
XXII	Mulier nuda hircum et agnum humeris bajulans.	Nascetur impudicus.
XXIII	Vir navicula navigans.	Nascetur nauta.
XXIV	Anser collo ad pilam alligatus.	Natus restrictus erit ad laborem.
XXV	Vir funda lapidem mittens.	Natus litigiosus erit.
XXVI	Duo viri mutuo colloquentes.	Natus disciplinatus erit.
XXVII	Mulieres duæ otiosæ stantes.	Natus otiosus erit.
XXVIII	Aves aliquot in terra, aliæ volantes.	Natus reditus multos habebit.
XXIX	Ros sive pluvia cadens super gramen.	Nascetur religiosus.
XXX	Mutus stans quietus.	Nascetur fatuus.

LIBRA.

♎ *Primus Decanus SERUCUTH, Lunae: justitiae, juris, veritatis, avertendi fortes ab imbecillis, adjuvandi miseros et pauperes.*

I	Vir utraque manu spiculum tenens.	Nascetur pugnator.
II	Neocorus cum Thuribulo.	Nascetur religiosus.
III	Vir manibus et pedibus debilitatis.	Nascetur miser et laboriosus.
IV	Vir arvum equis arans.	Nascetur agricola.
V	Avis nigra rubris pedibus et rostro.	Nascetur crassus.
VI	Vir aratrum trahens.	Nascetur agricola sine sensu.
VII	Vir dextra annulum tenens.	Nascetur amator aut amatrix.
VIII	Mulier flens super infirmo.	Natus tristis erit
IX	Vir dextra strictum gladium in sublime tenens.	Natus rixosus erit.
X	Avis nigra rostro humi inclinato.	Natus totus immundus erit.

♄ *Secundus Decanus ATERECHINIS, Saturni: quietis, ubertatis, vitae bonae ac securae.*

XI	Vir nigris vultu, et manibus, pedibus albis.	Nascetur tardus et instabilis.
XII	Mulier stans circumspiciens.	Nascetur vagabundus et otiosus.
XIII	Vir et mulier à se invicem desciscentes.	Natus contentiosus erit, et ab aliis divisus.
XIV	Speculum magnum patricti appensum.	Natus superbus erit.
XV	Duo corda simul pendentia.	Natus mundanus erit.
XVI	Camelus currens.	Nascetur fortis ac velox.
XVII	Merula dulce canens.	Nascetur jocosus.
XVIII	Villa cum domibus bene ornatis.	Natus dominabitur rure.
XIX	Castrum pulchrum monti impositum.	Natus nobilis erit.
XX	Ara pulchra, bene instructa.	Natus religiosus erit.

♃ *Tertius Decanus ARPIEN, Jovis: gulositatis, concubitûs masculorum, carminum hilarium, assectationis malorum saporum.*

XXI	Vir asinum aut equum equitans.	Natus eques erit, et servus,
XXII	Equi duo sellis instrati.	Natus multum appetet, parum adipiscetur
XXIII	Medicus urinam per vitrum inspiciens.	Nascetur medicus.
XXIV	Homo inferiori parte equus baculo decorem percutiens.	Nascetur robustus.
XXV	Pavo stans in gramine.	Nascetur superbus.
XXVI	Vir leonem baculo percutiens.	Natus victor bello erit.
XXVII	Arbor frondosa in horto.	Nascetur olitor.
XXVIII	Vir ligone terram rimans.	Nascetur laboris patiens.
XXIX	Mulier otiosa stans.	Nascetur otiosus.
XXX	Lepus ex silva currens.	Natus instabilis erit.

SCORPIUS.

♂ *Primus Decanus SENTACER, Martis: rixarum, tristitiarum, deceptionum, detrectationum, perditionum, insidiarum.*

I	Vir spiculum manu tenens.	Nascetur fur et nequam.
II	Vir insidens elephanto.	Nascetur fortis et stabilis.
III	Vir stans otiosus.	Nascetur malus et otiosus.
IV	Cithara lætitiam signans.	Nascetur jucundus.
V	Vir partibus inferioribus defectus.	Natus inchoabit, et non perficiet.
VI	Asinus aut Equus frenatus, sellis instratus.	Natus pauca perducet ad effectum.
VII	Vir sedens marsupium dextra tenens, scyphum aureum sinistra.	Nascetur mercator et dives.
VIII	Gallus Gallinaceus magnus stans.	Natus scriptor erit.
IX	Puer in tina sedens.	Natus non multi intellectus erit.
X	Facies multum distorta.	Natus mirabilis opinionis erit.

☉ *Secundus Decanus TEPISEUTH, Solis: deceptionum, detrectationum, novas inimicitias inter homines serendi, et veteres confirmandi.*

XI	Vir cauda scorpionem tenens.	Nascetur invidus.
XII	Serpentem magnum muscae pungentes.	Nascetur prudens, sed malus.
XIII	Turris pulchra ac fortis.	Nascetur robustus agricola.
XIV	Porcus aquis manans.	Nascetur mente instabili.
XV	Mulier pulchra stans otiose.	Nascetur otiosus.
XVI	Mulier pauperi dans eleemosynam.	Nascetur misericors.
XVII	Lupus in campo currens.	Nascetur raptor.
XVIII	Mulier post januam sese abscondens.	Nascetur piger atque otiosus.
XIX	Canis rictu et auribus magnis.	Natus nobilis erit.
XX	Vir sedens in camelo.	Nascetur fortis.

♀ *Tertius Decanus SENCINER, Veneris: bellorum, ebrietatis, violentiarum, scortationum cum ira, et praevalentia.*

XXI	Equus liber in campo.	Natus sine jugo erit.
XXII	Aqua magna fluens.	Nascetur instabilis.
XXIII	Rivuli multi ex fontibus manantes.	Nascetur instabilis.

XXIV	Mulier dextra fusum tenens.	Nascetur laboriosus.
XXV	Lupus anserem ore ferens.	Nascetur furax et rapax.
XXVI	Vir vestes humeris bajulans de spoliis.	Natus spoliator erit.
XXVII	Viri duo stantes et una colloquentes.	Nascetur jucundus ac socialis.
XXVIII	Ædificium aut Templum magnum.	Natus multum orationi operabitur.
XXIX	Magister sedens cum libro aperto.	Nascetur studiosus.
XXX	Serpens magno capite.	Nascetur prudens.

SAGITTARIUS.

♐ *Primus Decanus EREGBUO, Mercurii: audaciae, libertatis, militiae.*

I	Viri tres stantes sine capitibus.	Nascetur justus et religiosus.
II	Vir ballista sagittans.	Nascetur rixosus omni tempore.
III	Vir indutus flammeis in Ariete sedens.	Nascetur rixosus.
IV	Vir humero spiculum bajulans.	Nascetur spoliator.
V	Mulier dorso cunas bajulans.	Natus laboriosus erit.
VI	Bos tricornis.	Nascetur homo multorum intellectuum.
VII	Mulier stans otiosa.	Natus otiosus erit.
VIII	Duo viri talis ludentes ad mensam.	Nascetur aleo.
IX	Strues lignorum ardens.	Natus opera ignis exercebit.
X	Portio auri, argenti, et plumbi in terra.	Nascetur dives.

☽ *Secundus Decanus SAGEN, Lunae: timoris, ploratûs, dolorum et sibi semper timendi.*

XI	Simia insidens lupo.	Natus alii dominabitur.
XII	Vir hircum equitans.	Natus omnibus contradicet.
XIII	Vir stans ligatis dorso manibus.	Natus vincetur.
XIV	Magister librum tenens apertum.	Natus doctus erit.
XV	Vir equo sella instrato adambulans.	Nascetur timidus.
XVI	Currus vacuus.	Nascetur homo à ratione vacuus.
XVII	Decrepitus innitens baculo.	Natus multum orabit.
XVIII	Vir altera manu avem cauda tenens, altera facem accensam.	Nascetur auceps.
XIX	Domus circundata facibus ardentibus.	Natus laboriosus erit, metu undique obsessus.
XX	Viri tres ambulantes connexis brachiis.	Nascetur jocosus ac socialis.

♄ *Tertius Decanus CHENEN, Saturni: obstinationis in proposito, contradictionis, dexteritatis in malo, rixis, et factis abominabilibus.*

XXI	Vir stans ornatu Doctoris.	Nascetur sapiens.
XXII	Duo viri mutuo se gladio perfodientes.	Nascetur latro, aut homicida.
XXIII	Mulieres duæ mutuo se pectora cultro transfigentes.	Nascetur homicida.
XXIV	Vir sese gladio transfigens.	Natus sibi ipse damnum inferet.
XXV	Vir humo vomens.	Nascetur crapulosus et laboriosus.
XXVI	Vir ludens bacillo ligneo.	Natus histrio et jocosus erit, id est gesticulator.
XXVII	Vir pendens manibus.	Nascetur jocosus, id est gesticulator.
XXVIII	Vir sedens in Camelo.	Nascetur fortis.
XXIX	Vir se de lecto in lectum revolvens.	Natus puerilis erit.
XXX	Vir dextra ferream soleam tenens.	Nascetur faber.

CAPRICORNUS.

♑ *Primus Decanus THEMESO, Jovis: spatiandi, gaudendi, lucrandi, perdendi cum debilitate, ac utilitate.*

I	Duo viri in forma similes.	Nascetur amicabilis ac jucundus.
II	Vir ferens arundinem.	Natus sine potestate erit.
III	Serpens magnus.	Natus sapiens erit.
IV	Duo rastra in campo.	Nascetur Rusticus.
V	Duæ portæ apertæ.	Nascetur hospitalis.
VI	Vir bajulans canes humeris suis.	Nascetur rixosus.
VII	Duo viri cum muliere stantes.	Nascetur jocosus.
VIII	Manus avem tenens.	Nascetur auceps.
IX	Vir in terram cadens.	Natus debilis erit.
X	Vir utraque manu singulas Upupas ferens.	Natus auceps, aut venator erit.

♂ *Secundus Decanus EPIMA, Martis: quaerendi de rebus, quae sciri non possunt, et sciscitandi ea, quæ ad finem perduci non possunt.*

XI	Rex coronatus litteras accipit à nuncio.	Natus nuncius Principis erit.
XII	Vir velociter currens.	Nascetur homo velox.
XIII	Vir humero portans exuvias hirci.	Natus carnifex erit.
XIV	Manus spiculum tenens.	Nascetur rixosus.
XV	Vir ingeniculatus.	Natus nobilis erit.
XVI	Vir equitans equo non frenato.	Natus sine potestate erit.
XVII	Vir Cynocephalus.	Nascetur rixosus.
XVIII	Vir dimidiatus.	Natus pusillanimus erit.

XIX	Vir quatuor pedes habens stans otiosus.	Natus quiescet tunc, cùm operandum erit.
XX	Simia in speculo se intuens.	Nascetur homo superbus.

☉ *Tertius Decanus HOMOTH, Solis: cupiditatis familiam gubernandi, non sufficiendi sibi, suspicandi.*

XXI	Magister librum apertum tenens.	Nascetur homo doctus.
XXII	Vir ligone terram fodiens.	Natus agricola erit.
XXIII	Vir mulierem manu trahens.	Natus amator erit.
XXIV	Doliarius dolia fabricans.	Natus artifex erit.
XXV	Vir manu avem gestans.	Natus nobilis erit.
XXVI	Silva pulchris arboribus consita.	Natus silvis operabitur.
XXVII	Vir in gramine jacens.	Natus debilis erit.
XXVIII	Vir terram ferens capite.	Natus dives erit.
XXIX	Mulier pulchra in scabello sedens.	Natus lætabundus erit.
XXX	Posteriora piscis.	Natus res inchoabit, neque absolvet.

AQUARIUS.

♒ *Primus Decanus OROASOER, Veneris: ærumnarum pro lucro, inquietudinis, laborum, minutionum, paupertatis, utilitatis.*

I	Vir ambabus manibus singulas aves tenens.	Natus auceps erit.
II	Vir ambabus manibus caput suum tenens.	Natus tristis erit.
III	Vir una manu caput suum tenens.	Natus dolore plenus erit.
IV	Vir inequitans thesauro suo occluso.	Natus mercator erit.
V	Mulier præcedens viro sequente.	Natus sollicitus erit.
VI	Vir ligneo bacillo ludens.	Natus jocosus erit, id est gesticulator.
VII	Evaginatus cultellus humi jacens.	Nascetur bellicosus.
VIII	Vir manu catenam tenens,	Natus se non possidebit.
IX	Vir virum à terra elevans.	Nascetur otiosus.
X	Vir stans sine capite.	Natus sine potestate erit.

☿ *Secundus Decanus ASTIRO, Mercurii: formæ, intellectus, mansuetudinis cum modestiâ, bonorum morum, complementi suæ figuræ, et liberalitatis.*

XI	Vir armatus sine capite.	Nascetur nobilis sine potestate.
XII	Vir armatus regem percutiens.	Natus dominator Regis erit.
XIII	Equites multi armati.	Nascetur rixosus, aut raptor.
XIV	Vir manu sua pedem amputatum tenens.	Natus tristis erit.
XV	Duo viri uni-cornem equitantes.	Natus rixosus erit.
XVI	Vir ignem manu tenens.	Natus opera ignis exercebit.
XVII	Mulier ægra in lecto decumbens.	Natus infirmus erit ac otiosus.
XVIII	Noctua magna quiescens.	Natus invidus erit.
XIX	Vir caput amputatum manu tenens.	Natus potestatem habebit.
XX	Mulier decrepita baculo innitens.	Natus debilis erit.

☽ *Tertius Decanus TEPISATRAS, Lunæ: detractionum, et deceptionum.*

XXI	Vir vestitus supine humi decumbens.	Natus infirmus erit.
XXII	Vir securi alterius manus et pedes truncat.	Nascetur maleficus.
XXIII	Canes duo simul currentes.	Nascetur jocosus.
XXIV	Vir plorans manu se tergens.	Natus semper tristis erit.
XXV	Vir spiculum magnum gestans.	Nascetur fur et nequam.
XXVI	Fons fluens ex monte magno.	Natus instabilis erit.
XXVII	Domus multis sepibus circundata.	Natus tutus erit in factis suis.
XXVIII	Vir bibens ex vasculo.	Natus lætus erit.
XXIX	Vir equo insidens tenens gladium strictum.	Natus rixosus erit.
XXX	Rex coronatus sedens.	Natus quicte regnabit.

PISCES.

♄ *Primus Decanus ARCHATAPIAS, Saturni: anxietatis, cogitationum multarum, itinerum, migrationis de loco in locum, quærendi opes, et victum.*

I	Duo viri unum caput habentes.	Nascetur rixosus, et instabilis.
II	Vir humi sedens.	Natus rusticus erit.
III	Vir cuneum edens.	Natus pistor erit.
IV	Uni-cornis supina humi jacens.	Natus sine potestate erit.
V	Duæ virgines invicem obversæ.	Natus jucundus erit.
VI	Avis magna stans et edens.	Nascetur avarus.
VII	Vir manu nolam tenens.	Nascetur custos templi.
VIII	Vir in tina sedens perizoma habens in manu.	Nascetur balneator.
IX	Vir peregre proficiscens.	Nascetur religiosus.
X	Vir pistillo tundens in mortorio.	Nascetur laboriosus.

♃ *Secundus Decanus THOPIBUI, Jovis: gloriationis, animi elati, immiscendi se rebus arduis.*

XI	Vir cum baculo incedens.	Natus vagus erit.

XII	Juvenis bene ornatus retro respiciens.	Natus otiosus erit.
XIII	Vir et mulier equitantes animi caussa.	Nascetur otiosus.
XIV	Vir ligna secans in silva.	Nascetur operarius.
XV	Vir cum cultro evaginato.	Natus ad litem se parabit.
XVI	Vir avem aut Gallum gallinaceum manu ferens.	Nascetur nobilis.
XVII	Vir in aquam se mergens.	Natus erit sine intellectu.
XVIII	Duo equites confligentes.	Natus rixosus erit.
XIX	Vir gladio se transverberans.	Natus caussa sibi suæ mortis erit.
XX	Luna noctu lucens.	Natus instabilis erit.

♂ *Tertius Decanus ATEMBUI, Martis: scortationis, amplexationis, oblectationis cum mulieribus, et otiationis.*

XXI	Duo mutuo se confodientes.	Nascetur homicida.
XXII	Mulier pannis laceris induta.	Nascetur impudicus.
XXIII	Mulier navigans.	Natus instabilis erit.
XXIV	Vir et Mulier in lecto decumbentes.	Nascetur lascivus.
XXV	Vir lapidem funda mittens.	Nascetur rixosus.
XXVI	Mulier viro dormienti caput securi amputat.	Nascetur homicida.
XXVII	Vir nudus mingens.	Natus impudicus erit.
XXVIII	Vir equo adambulans altera manu avem, altera serpentem tenens.	Natus miræ subtilitatis erit.
XXIX	Piscis magnus in sicco.	Natus instabilis erit.
XXX	Mulier se in speculo cernens.	Nascetur superbus et neastus.

TABLE

DES NOMS DES ETOILES,

POUR LA PLUS GRANDE PARTIE EN ARABE.

A.

ABRACHALEUS, Castor aut ejus caput.
Acharnar, Acharnaar, ultima Eridani.
Achluschemali, Corona Borealis.
Adared, Mercurius.
Aderaimin, Alderanim, quæ suprà humerum Cephei.
Adigege vel Adedige, Cycnus vel rosa redolens.
Adhil, ima vestis Andromedæ.
Adrendefa, Virgo.
Ægipan, Ægoceros, Capricornus.
Afeichius, corruptè pro Ophiuchus.
Akrab, Aakrab, Acrobo, Scorpius.
Alacrab, Aakrabant hacrab, Scorp.
Alamak, Almaak, in pede Australi Andromedæ.
Alascha, præcedens in Aculeo Scorpii.
Alasid, Alezet, Asid, Ellesed, Leo.
Alazet, Cauda Leonis.
Alazel, vel Alaazel, Huzimeth Alazel, et Alaiseth, Spica Virginis.
Alathod, vel Alhaiot, Capella.
Albegala, Lyra.
Albezze, Albizze, Centaurus.
Albireo, quæ in rostro Cygni.
Alcantarus, Capricornus.
Alcor, Eques, Stellula propè secundam caudæ Ursæ.
Aldebaran, oculus Tauri, *Stella Dominatrix*.
Alderamin seu Aderaimin, suprà humerum sinistrum Cephei.
Algebar, Algebra, Orion.
Algedi, Capricornus.
Algenib, lucida ala Pegasi, vel in latere Persei.
Algethi, vel Algiethi, Hercules.
Algeuze, vel Elgiauze, caput Castoris.
Algol, caput Medusæ, Medusa.
Algomeisa, Procyon.
Algorab, Corvus.
Alhabor, splendida Canis majoris.
Alhague, Serpentarius.
Alhaiot, Alhaiset, Spica Virginis.
Alhance, Alhaance, Sagitta.
Alhes, vel Alkes, in basi Crateris.
Alhiat, prima caudæ Ursæ maj.
Alienini, Canis minor.
Alkalurops, in Colorobbo Bootis.
Alkameluz, Arcturus.
Almucedie, vindemiatrix.
Almuredin, vindemiatrix.
Almegrameth, Thuribulum.
Alohore, Lyra.
Aloue, caput Medusæ.
Alphard, cor Hydræ.
Alpheicus, Serpentarius apud Arabes.

Alpheras, Pegasus.
Alpheta, vel *Alphera*, Syro-Chaldeis lucida Coronæ.
Alramech, vel Aramech, Arcturus.
Alruccabah, Ruccabah, Polaris in extremâ caudâ Ursæ minoris.
Alsartan, Asartan, Elsartan, Cancer.
Alzimon, Spica Virginis.
Amaxa, Plaustrum minus, Ursa.
Angentenar, Achetenar, in flexurâ Eridani.
Anhelar, caput Castoris.
Antares, cor Scorpii.
Apullun, Castor, seu Apollo.
Ariè, Arieh, Leo.
Arided, lucida in caudâ Cycni.
Aris, ou Ἄρης, Mars.
Asangue, Lyra.
Asartan, Cancer.
Aschere, Aschemie, Canis minor.
Asida, Lupus.
Asmeat, Centaurus.
Astacus Cancer.
Astaroth, Venus Chaldeis.
Asuia, Hydra.
Asugia, Orion.
Atair, Alcair, lucida Aquilæ.
Atargatis, Virgo.
Ataur, Taurus.
Athalpès, Capricornus.
Athorace, Pleïades.
Atin, vel Eltaur, oculus Tauri.
Avellar, Avellan, Pollux.
Azelphage, in extrema cauda Cycni duæ Stellæ.
Azimech, Spica Virginis.
Azubene, Chelæ tùm Cancri, tùm Scorpii.

B.

Baculus Jacob, Orionis Baltheus.
Basiliscus, Regulus, cor Leonis.
Baten Kaitos, venter Ceti.
Beemin, in flexurâ Eridani.
Bellatrix, in humero dextro Orionis.
Benat Elnauschi, Pleïades.
Benenaïm, Benenatz, Benenatsch, cauda Ursæ maj.
Betel Geuze, Bedelgeuze, in sinistro humero Orionis, et significat gigantis Domum.
Bridemif, Lupus.
Brinek, Lyra.
Butheon, Butrio, Pleïades.

C.

Callisto, Ursa maj.
Cammarus, Cancer.
Cancaüs, Cepheus.
Canopus, Canobus, lucida navis.
Carnabons, Serpentarius.
Cateia, vel Caia, in clavâ Herculis.
Caun, Chaldaicè, Saturnus.
Ceginus, Cepheus.
Cerva, Cassiopea.
Cammats, Sol.
Cheichius, Cheguius, Cepheus, vel etiam Bootès.
Chelub, Chelenb, Perseus.
Chenib, Genib, lucida in latere Persei.
Chesil, Arcturus aut Orion.
Chateb, Mercurius.
Chima, Pleïades, et Hyades, vel Arcturus.
Chryso-mallus, Aries.
Circitoris, 2 Stellæ minoris Ursæ in caudâ.
Cochau, Cochab, Stella fulgens, Mercurius.
Colorrobus, Clava Bootis.
Currus Volitans, Navis Argo.
Cynosura, Ursa minor.

D.

Daghim, Daghioto, Pisces.
Dat elkursi, sedes Cassiopeiæ.
Daulo, Aquarius.
Delli, situla Aquarii.
Deneb, vel Denneb, cauda Cycni.
Deneb Adigege, cauda Cycni.
Deneb Elassid, vel Alasid, cauda Leonis.
Deneb Algedi, cauda Capricorni.
Deneb Elaakrab, cauda Scorpii.
Deneb Kaitos, cauda Ceti.

Didymi,

Didymi, Gemini.
Dioscuri, Gemini.
Dubhe, vel Dubbeh, lucida Ursæ maj.
Dubhe Elezguar, lucida humeri Ursæ minoris.
Dubhe rukabbah, Ursa minor.

E.

Edeleu, Aquarius.
Eladari, Eleadari, Virgo.
Eleazelet, Spica Virginis.
Elezguar, Cynosura.
Eldegiagith, Cycnus, Gallina, Rosa.
Elgebar, Orion, Gigas.
Elgedi, Capricornus.
Elgenib, fulgentis latus Persei.
Elgeuzi, Gemini.
Elgeziale, Hercules.
Elhakaac, capita Gemin.
Elhamel, Aries.
Elharneb, Lepus.
Elhanic, Hydra.
Elhaut, Piscis.
Elhenaat, caput Pollucis.
Elkausu, Elkusu, Elkaus, Aquarius.
Elkaitus, Cetus.
Elkamer, Luna.
Elkis, Eluarad, Crater.
Elkleil, Elgenubi, Corona Austral.
Elkleil Schemali, Corona Boreal.
Elmach, Alcheras, Equus minor.
Ellessed, Leo.
Elmarig, Mars.
Elmesteri, Jupiter.
Elnatret, Aselli Cancri.
Elsartan, Cancer.
Elschems, Sol.
Eltsamach, Spica Virginis.
Elzahareb, Venus.
Emro, Aries.
Engonasis, Hercules.
Enif, vel Enf-Alpheras, nasus Pegasi.
Erigone, Virgo.
Ezra, Cynosura.

F.

Fomahaut, Phomalhaut, Phomauth, corruptè Phomaant, Stella oris Piscis Notii.

G.

Gadio, Capricornus.
Gallinella, les Pleïades.
Garacles, Abrachaleus, caput Pollucis.
Gedi, Capricornus.
Gieuz, Elgeuzi, Gemini.
Grunium ad genam Draconis.
Grus, vel Ciconia, Serpentarius.
Guad, Eridanus.

H.

Haakrab, Aakrab, Elaakrab, Scorpius.
Hammel, Aries.
Harneb, Lepus.
Haut, Elhaut, Elhautine, Piscis.
Haut Elgenubi, Piscis Australis.
Haut Elschemali, Piscis Borealis.
Helice, Ursa maj.
Heniochus, Auriga.
Hermanubis, Mercurius.
Hermes, Mercurius.
Hermidone, effusio Aquarii.
Hermippus, Delphin.
Hesperus, Venus.
Hexastron, Pleïades.
Hierezim, Cycni Astrum.
Hydrochous, Aquarius.
Hydrudurus, Aquarius.

I.

Ingeniculus, Hercules.
Jugum, Libra.
Jugula, Orion.
Jugulæ, Aselli in Cancro.
Janeah, Luna.

K.

Kalb, Cor.

Kalbel aakrab, cor Scorpii.
Kalbel lessed, cor Leonis.
Kalbel alphard, cor Hydræ.
Kaitos, Elkaitos, Scorpius.
Kaus, Elkaus, Sagittarius.
Kertko, Sagittarius.
Kescheth, Sagittarius.
Ketpholt summan, caput Pollucis.
Kochab, lucida humeri Ursæ min.
Kolanza, Arcturus.

L.

Laelaps, Canis maj.
Lebanah, Janeah, Luna.
Lesath, Lessaa al aakrab, aculeus Scorpii.

M.

Maadim, Mars.
Maasyma, in cubito Herculis.
Maforte, Auriga.
Markab, Currus, prima ala Pegasi.
Malphelcare, Corona Borealis.
Marra, Merga, Stella in falce Bootis.
Marat Musalseleth, Andromeda.
Marsic, in manu Herculis.
Masathro, Libra.
Meeleph, Melleſ, Nebulosa Cancri.
Meloch, Moloch, Mars.
Menkar al Kaitos, in Naribus Ceti.
Mesanguè, Lyra.
Mesartim, in Cornu Arietis.
Mezer, in femore Bootis.
Micar, Mizar, Stella media seu in caudâ Ursæ majoris, seu in cingulo Andromedæ.
Milvius, Cycnus.
Mizan, Libra.
Miznaim, Libra.
Maschlek, aculeus Scorpii.
Mumîr, lucida Coronæ.
Musator, Sagitta.
Muscida, Pegasi aut Ursæ, in naso.
Muthlatum, Mutlat, Triangulus.
Myrtilus, Auriga.

N.

Naasch Laazar, 7 Stellæ Ursæ major.
Nahar, Eridanus.
Nebolellesed, cauda Leonis.
Nembus, Falx Persei.
Nepa, Cancer.
Nobia, Mercurius.
Noctiurus, Saturnus.
Nogah, Venus.
Nonacrine, Ursa major.

O.

Octipes, Cancer.
Ophiuchus, Serpentarius.
Orfercalem, Sagitta.
Orphas, Cetus.

P.

Palilicium, oculus Tauri.
Pesebre, Nebulosa Cancri.
Pehochos, Assephcon, Luna.
Phaënon, Saturnus.
Phaëton, Jupiter.
Pharmaz, Crater.
Phicarus, Cepheus.
Phomaut, os Piscis Australis.
Phosphorus, Venus.
Pizens, Jupiter Ægyptius.
Piorion, oculus Tauri, statio Hori.
Potiris, Sol Ægypt.
Procyon, Antecanis.
Propus, in pede Pollucis.
Pyroeis, Mars.

R.

Ras, caput.
Ras Algethi, caput Herculis.
Ras Algol, caput Medusæ.
Ras Algenze, caput Castoris.
Ras Alhague, caput Serpentarii.
Rastaben, lucida capitis Draconis.
Rephan, Saturnus.
Rigel, in pede Orionis.
Roha, Auriga.
Rota Ixionis, Australis Corona.
Ruccabah, Stella Polaris.

S.

Sagmarius, Pegasus.

Sameh, Pisces.
Sartai, Aries.
Sartan, Cancer.
Sartono, Cancer.
Sceara, Sirius.
Schaham, Sagitta.
Schabtai, Saturnus.
Schaoro, Luna.
Scheat, crus sive in Pegaso, et Aquario.
Scheder, vel Seder, in pectore Cassiopeiæ.
Scheer Eliemim, Canis maj.
Schemasch, Sol.
Scheinso, Sol.
Simon, Smon, Delphin.
Soail Iemani, Canopus.
Stilbon, Mercurius.
Succulæ, Hyades.
Succoth Benoth, Pleïades.
Suhel, Canopus.
Sumbalet Eleadari, Spica Virgin.
Suroth, Venus.
Syndesmos, nodus Piscium.

T.

Tammech, Gemini.
Tauro, Taurus.
Taus, Jupiter.
Ternouelles, Hercules.
Theemim, 7 Stellæ in flexu Eridani.
Theomim, Gemini.
Triones, Stellæ Ursæ maj.
Tur, Taurus.
Tzedek, Jupiter.
Tzegel, Saturnus.

V.

Vardi, Eridanus.
Vazne Ganubi, Lanx Austrina.
Vazne Schemali, Lanx Borealis.
Vespertilio, cor Scorpii.
Vesper, Vesperugo, Venus.
Vigiles, Custodes Ursæ minor.
Virgiliæ vel Vergiliæ, Pleïades.
Umbilicus Pegasi, caput Andromedæ.
Vuega, Vagieb, Lyræ lucida.
Vultur cadens, Lyra.
Vultur volans, Aquila.

Y.

Yed, Stella in dextrâ Serpentarii.

Z.

Zeus, Jupiter.
Zuben-el-genubi, vel Vazne ganubi, Lanx Australis.
Zuben el schemali, vel Vazne Schemali, Lanx Borealis.

CALENDRIER

MÉTÉOROLOGICO-ASTRONOMIQUE DE GEMINUS (1).

Cancer.

Cancrum peragrat Sol in diebus 31.

Primo die Callippo, Cancer incipit oriri. Conversiones Æstivæ et significat.

Die 9, Eudoxo, flat Auster.

Die 11, Orion manè oritur.

Die 13, Euctemoni, Orion totus oritur.

Die 16, Dositheo, Corona manè incipit occidere.

Die 23, Dositheo in Ægypto Canis apparet.

Die 25, Metoni, Canis oritur manè.

Die 27, Euctemoni, Canis oritur. Eudoxo Canis et manè oritur et per quinque dies sequentes Etesiæ flant. E quibus diebus quinque vocantur *Prodromoi*, præcursores.

Callippo, Cancer occidit, oriens flatuosus.

Die 28, Euctemoni, Aquila manè occidit. Tempestas per mare post excitatur.

Die 30, Callippo, Leo incipit oriri, Auster spirat, et Canis oriens fit conspicuus.

Die 31, Eudoxo, Auster spirat.

Leo.

Leonem sol peragrat diebus 31.

Primo igitur die Euctemoni, Canis quidem est conspicuus. Post autem fit Æstus. Significat.

Die 5, Eudoxo, Aquila manè occidit.

Die 10, Eudoxo, Corona occidit.

Die 12, Callippo, Leo medius oriens Æstus maximè facit.

Die 16, Eudoxo significat.

Die 17, Euctemoni, Lyra occidit, et insuper pluit. Etesiæ cessant. Equus oritur.

Die 18, Eudoxo, Delphinus manè occidit. Dositheo, vindemiator vesperi oritur.

Die 22, Lyra manè occidit et significat.

Die 29, Eudoxo significationem habet. Callippo, Virgo oritur et significat.

Virgo.

Virginem Sol percurrit diebus 30.

Die 5, Eudoxo ventus spirat magnus et insuper tonat. Callippo, humeri Virginis oriuntur, et Etesiæ spirant.

Die 10, Euctemoni, vindemiator apparet. Oritur et Arcturus, et Sagitta occidit manè : tempestas fit per mare. Eudoxo pluvia, tonitrua; ventus magnus spirat.

Die 17, Callippo, Virgo media oriens significat, et Arcturus oriens est conspicuus.

Die 19, Eudoxo, Arcturus manè oritur, et per sequentes dies 7 spirant venti. Serenitas est plerumque. Cessante hoc tempore ventus ab Aurorâ existit.

(1) Uranol. Petav. t. 3, Genin. c. 16, p. 4.

Die 20, Arcturus Euctemoni conspicuus. Autumni initium, et Capra oritur, Stella magna in Aurigâ; et deindè significat. Tempestas per mare.

Die 24, Callippo spica Virginis oritur.

Libra.

Libram Sol peragrat diebus 30.

Die 1, Euctemoni, ÆEquinoctium Autumnale, et significat. Aries Callippo incipit occidere. ÆEquinoctium Autumnale.

Die 3, Euctemoni, Hœdi vespertini oriuntur: tempestas existit.

Die 4, Eudoxo Capra vesperè oritur.

Die 5, Euctemoni, vespertinæ apparent Pleiades ab ortu. Callippo Virgo cessat oriri.

Die 7, Euctemoni, Corona oritur: tempestas est.

Die 8, Eudoxo, Pleiades oriuntur.

Die 10, Eudoxo .... manè oritur.

Die 12, Eudoxo, Scorpius vesperè incipit occidere, et tempestas insuper oritur, et ventus flat magnus.

Die 17, Eudoxo, totus Scorpius vesperi. Capra penitus occidit. Callippo Chelæ incipiunt oriri: significant.

Die 19, Eudoxo, Boreæ et Austri spirant.

Die 22, Eudoxo, Hyades vesperi oriuntur.

Die 28, Callippo, Tauri cauda occidit: significat.

Die 29, Eudoxo, Boreas et Auster spirant.

Die 30, Euctemoni, magna per mare tempestas.

Scorpius.

Scorpium Sol permeat diebus 30.

Die 3, Dositheo, tempestas est.

Die 4, Democrito, Pleiades occidunt summo manè. Venti Hyberni plerumque, et frigora et pruina. Solet oriri flatus. Folia abjicere maximè incipiunt arbores. Callippo, Scorpii frons oritur cum flatu.

Die 5, Euctemoni, Arcturus vesperi occidit, magnique spirant venti.

Die 8, Eudoxo, Arcturus in extremitate noctis manè occidit, et significat: ventus spirat.

Die 9, Callippo, Tauri caput occidit manè: pluviæ.

Die 10, Euctemoni, Lyra manè oritur, atque insuper hyems est cum pluviâ.

Die 12, Eudoxo, Orion incipit vesperi oriri.

Die 13, Democrito, Lyra ascendit, unà cum Sole oriente, et aer fit tempestuosus plerumque.

Die 14, Eudoxo, pluvia.

Die 15, Euctemoni, Pleiades occidunt et significant. Orion incipit cùm medio mense, tùm desinente, tempestatem excitare.

Die 16, Callippo, splendida in Scorpio Stella oritur, significat. Et Pleiades occidunt apparenter.

Die 18, Eudoxo, Scorpius incipit oriri manè.

Die 19, Eudoxo Pleiades manè occidunt, et Orion incipit occidere, et tempestatem excitat.

Die 21, Eudoxo manè Lyra oritur.

Die 27, Euctemoni, Hyades occidunt, atque insuper pluit.

Die 28, Tauri Cornua occidunt et fit pluvia.

Die 29, Eudoxo, Hyades occidunt, et magna est tempestas.

Sagittarius.

Sagittarium Sol percurrit diebus 29.

Die 7, Euctemoni, Canis occidit, atque insuper fit tempestas. Callippo, Sagittarius incipit oriri, et Orion occidere apparenter. Oritur tempestas.

Die 8, Eudoxo, Orion manè occidit.

Die 10, Euctemoni, Scorpii Aculeus oritur.

Die 12, Eudoxo, Canis manè occidit: fit tempestas.

Die 14, Eudoxo est pluvia.

Die 15, Euctemoni, Aquila oritur; flat Auster.

Die 16, Democrito, Aquila oritur, simul cum Sole, et insuper significare solet tonitru et fulgur, cum aquâ, aut vento, aut utraque plerùmque. Eudoxo Canis vesperè oritur, eo quod Callippo Gemini transeunt occidentes; fit pluvia.

Die 19, Euctemoni et Eudoxo occidit.

Die 21, Eudoxo, Scorpius manè oritur, estque tempestas.

Die 23, Eudoxo, Capra manè occidit.

Die 26, Aquila manè oritur.

Capricornus.

Capricornum Sol peragrat diebus 29.

Die 1, Euctemoni, Solstitium hybernum significat. Callippo Sagittarius desinit oriri. Conversiones contingunt hybernæ; fit tempestas.

Die 2, Euctemoni, Delphinus oritur: existit tempestas.

Die 4, Eudoxo, fiunt hybernæ conversiones; existit tempestas.

Die 8, Euctemoni, Aquila vesperi occidit, fitque tempestas.

Die 9, Eudoxo, Corona vesperi oritur.

Die 12, Democrito, Auster spirat.... oritur.

Die 14, Euctemoni, media hyems. Auster multus flat hibernus per mare.

Die 15, Callippo, Capricornus incipit oriri, flat Auster.

Die 16, Euctemoni, Auster hibernus per mare.

Die 18, Vesperi post Solem occidit Perseus et spirat Auster.

Die 27, Euctemoni, Delphinus vespestinus occidit. Callippo, Cancer desinit occidere: fit tempestas.

Aquarius.

Aquarius permeat Sol diebus 30.

Die 2, Leo incipit occidere: fit pluvia. Democrito, hyems existit.

Die 4, Eudoxo Delphinus vesperè occidit.

Die 11, Eudoxo Lyra vesperi occidit, existit pluvia.

Die 14, Eudoxo serenitas; interdùm etiam flat Zephyrus.

Die 16, Democrito Zephyrus incipit flare, et manet per dies 43, à conversionibus.

Die 17, Euctemoni, tempus est, ut spiret Zephyrus. Callippo, Aquarius medius oriens est; flat Zephyrus.

Die 25, Euctemoni, vesperi occidit, et insuper est magna tempestas.

Pisces.

Pisces Sol percurrit diebus 30.

Die 2, tempus est hirundinem apparere. Spirant Ornithiæ, seu venti Aviarii, Callippo, Leo desinit occidere, et hirundo apparet: significat.

Die 4, Democrito, varii sunt dies, qui vocantur dies Halcyonum. Eudoxo, Arcturus vesperi oritur, et existit pluvia. Hirundo apparet, et per sequentes dies 30 Boreæ spirant, et maximè illi qui dicuntur pro-ornithiæ, seu venti ante-aviarii.

Die 12, Euctemoni, Arcturus vesperi oritur, et vindemiator fit apparens: insuper flat frigidus Boreas.

Die 14, Democrito, frigidi flant venti, qui Ornithiæ vocantur per dies maximè novem. Euctemoni, Equus manè oritur; insuper frigidus flat Boreas.

Die 17, Eudoxo, existit tempestas et Milvus apparet. Callippo Piscium Australis oritur; desinit Boreas.

Die 21, Eudoxo Corona vesperi oritur. Incipiunt Ornithiæ spirare.

Die 22, Euctemoni, Ictinus, seu Milvus, apparet. Ornithiæ spirant usque ad Æquinoctium.

Die 29, Euctemoni, primæ Scorpii Stellæ occidunt. Flat frigidus Boreas.

Die 30, Callippo Piscium Borealis desinit occidere. Apparet Milvus; flat Boreas.

Aries.

Arietem pertransit Sol diebus 31.

Die 1, Callippo, vinculum Piscium oritur. Fit Equinoctium vernum, et pluvia minutula. Magna fit tempestas; significat.

Die 3, Callippo, Aries incipit oriri; existit pluvia ant nix.

Die 6, Eudoxo, est Æquinoctium; fit pluvia.

Die 10, Euctemoni, Pleiades vesperi occultantur.

Die 13, Eudoxo, Pleiades vesperi occidunt, et Orion incipit occidere vespertino occasu. Pluvia existit. Democrito Pleiades occultantur simùl cum Sole ascendente, et non apparent per noctes 40.

Die 21, Eudoxo, Hyades vesperi occidunt.

Die 23, Euctemoni, Hyades occultantur, et grando post existit, et flat Zephyrus. Callippo Libra incipit occidere. Passim existit et grando.

Die 27, Eudoxo, Lyra vesperi oritur.

Taurus.

Taurum Sol peragrat diebus 32.

Die 1, Eudoxo, Orion vesperi occidit; fit pluvia. Callippo Aries desinit oriri; fit pluvia et passim grando.

Die 4, Euctemoni, Canis occultatur, et grando existit. Eodem die Lyra oritur Eudoxo. Canis vesperi occidit, et fit pluvia. Callippo Tauri cauda oritur; existit humiditas.

Die 7, Eudoxo, existit pluvia.

Die 8, Euctemoni Capra manè oritur; serenitas; pluit Austro.

Die 11, Scorpius matutinum occasum facere incipit, et pluvia existit.

C'est ainsi que la Chèvre fait fuir les Géans.

Die 13, Euctemoni, Pleias oritur. Æstatis initium est, et significat. Callippo Tauri caput oritur; significat.

Die 21, Eudoxo, Scorpius totus manè occidit.

Die 22, Eudoxo, Pleiades oriuntur et significant.

Die 25, Euctemoni, Aquila vesperi occidit.

Die 30, Euctemoni, vesperi oritur.

Die 31, Euctemoni, Aquila vesperi oritur.

Die 32, Euctemoni, Arcturus manè occidit; significat. Callippo Taurus desinit occidere. Euctemoni, Hyades vesperè oriuntur; significant.

Gemini.

Geminos Sol permeat diebus 32.

Die 2, Callippo, Gemini incipiunt oriri; existit humiditas.

Die 5, Eudoxo, Hyades manè oriuntur.

Die 7, Eudoxo, Aquila vesperi oritur.

Die 10, Democrito aqua existit.

Die 13, Eudoxo, Arcturus manè occidit.

Die 18, Eudoxo, Delphinus vesperi oritur.

Die 24, Euctemoni, Orionis humerus oritur. Eudoxo, Orion incipit oriri.

Die 29, Democrito, Orion incipit oriri, et solet post ipsum significare.

CALENDRIER

DE PTOLÉMÉE,

Réglé sur les mois Egyptiens (1). *Nota.*

Mois Thot ou Septembre.

1 Hora 14, quæ est in caudâ Leonis, oritur Hipparcho. Etesiæ desinunt. Eudoxo pluviæ, tonitrua.

2. Horâ 14, quæ est in caudâ Leonis, et spica occultantur. Hipparcho significat.

3. Quæ est in caudâ Leonis oritur horâ 13. Capella vespertina oritur AEgyptiis. Etesiæ desinunt. Eudoxo ventus, pluvia, tonitrua. Hipparcho subsolanus flat.

4. Horâ 15, postrema fluvii matutina occidet. Calippo significat. Etesiæ cessant.

5. Horâ 13, spica conditur. Horâ 15, lucida Lyræ manè occidit. Metrodoro aeris intemperies. Cononi Etesiæ deficiunt.

6. Horâ 15, Lucida Australis Chelæ absconditur AEgyptiis : nebula et æstus, pluvia, tonitrua. Eudoxo ventus, tonitru, aeris intemperies. Hipparcho cœlum humidum.

7. Metrodoro aeris intemperies, et inconstantia. Eudoxo, pluvia, tonitrua, ventus mutabilis.

8. AEgyptiis pluvia, tempestas in mari vel Auster.

9 Horâ 9, Lucida Cycni manè occidit. AEgyptiis Zephyrus, vel Corus.

10. Horâ 14, Lucida Persei vespertina oritur. Philippo aeris intemperies. Dositheo hiemat.

11. AEgyptiis tempestas fit.

12. Horâ 15, splendida Australis Chelæ absconditur.

13. Dositheo aeris intemperies.

14. Horâ, quem vocant Canobum, oritur. Cæsari Boreæ spirare desinunt.

15. Eudoxo Australes.

16. Callippo et Canobus oritur.

17. Horâ 14, Cycni splendida matutinò occidit, et splendida Australis Chela conditur. Ultima fluvii matutinò occidit Metrodoro; significat Democrito.

18. Horâ, quæ ad genu Sagittarii est, occultatur. AEgyptiis significat. Autumni initium. Dositheo humidum cœlum.

19. Horâ 15, Lucida Australis Piscis vespertina oritur. Hipparcho pluvia.

20. Imber in mari Metrodoro.

(1) Uranol. Petav. t. 3, p. 71.

Nota. On verra, dans ce Calendrier, la succession du Temps marquée par des Levers et des Couchers d'Astres.

21. Splendida Australis Chelæ conditur, et quæ in succedente humero Aurigæ vespertina oritur. AEgyptiis Zephyrus aut Africus.

22. Horâ 14, qui vocatur Antares occultatur. AEgyptiis Zephyrus, vel Caurus. Eudoxo humidum Cœlum, et rorulentus imber.

23. Horâ 14, Capella vespertina oritur. Horâ 15, Arcturus matutinò oritur. AEgyptiis roscidum cœlum, et ventus Callippo; Metrodoro pluvia

24. Horâ 14, communis Equo, et Andromedæ vespertina occidit.

25. Horâ 13, splendida Australis Chelæ conditur. Horâ 15, splendida Cygni matutina occidit AEgyptiis Zephyrus, vel Auster; et interdiu imber.

26. Horâ 15, Arcturus matutinus oritur. Eudoxo pluvia. Hipparcho Favonius vel Auster.

27. Horâ 14, communis Equo et Andromedæ manè occidit. Ultima fluvii matutina occidit.

28. AEquinoctium Autumnale, AEgyptiis, atque Eudoxo significationem habet.

29. Horâ 14, Antares occultatur. Arcturus matutinò oritur, Euctemoni significat. Democrito pluvia.

30. Communis Equi et Andromedæ matutina occidit. Euctemoni, Philippo, et Cononi significat.

Paophi seu October.

1. AEgyptiis Zephyrus vel Auster: Hipparcho significat.

2. Horâ 15, splendida Borealis Chelæ conditur. Eudoxo, et Euctemoni significat. Hipparcho Auster vel Zephyrus.

3. Arcturus matutinò oritur. Horâ 15 $\frac{1}{2}$, splendida Cygni matutinò occidit.

4. Splendida Borealis Chelæ occultatur. Hiemat Euctemoni, et Philippo pluvia.

5. Horâ 15, communis Equi et Andromedæ manè occidit, Eudoxo pluvia. Euctemoni significat. Metrodoro pluvia.

6. Horâ 13, Arcturus matutinus oritur, et postrema fluvii manè occidit. Lucida Borealis Chelæ absconditur. Antares occultatur. Splendida Borealis Coronæ matutinò oritur AEgyptiis, et Cæsari imber.

7. Spica oritur et lucida Borealis Chelæ conditur. Quæ in succedente humero Aurigæ vesperè oritur.

8. Spica oriens Democrito tempestatem excitat. Sementis tempus.

9. Spica oritur. AEgyptiis Aquilo flat.

10. Lucida Borealis Coronæ matutinò oritur. Hipparcho Auster.

11. Horâ 15; quæ secundum genu est, manè absconditur.

12. Antares absconditur. AEgyptiis Zephyrus vel Africus. Eudoxo significat. Hipparcho subsolanus.

.....

.....

.....

.....

17. Horâ 15, Antares absconditur AEgyptiis. Aquilo et Africus.

18. Arcturus vespertinus. Eudoxo ventorum transitus et tonitrua.

.....

.....

21. Capra vesperè oritur. Lucida Borealis Coronæ manè oritur. AEgyptiis Zephyrus, vel Auster per diem pluvia. Dositheo significat.

22. Horâ 14 $\frac{1}{2}$, Capra vesperè oritur.

23. Horâ 14, Canobus matutinus occidit.

25. AEgyptiis venti inconstantes.

26. Horâ 14, Arcturus vespertinus occidit, Eudoxo significat.

27. Horâ 13, splendida Borealis Coronæ manè oritur. Horâ 14, quæ est ad genu Sagittarii absconditur. AEgyptiis et Callippo significat.

28. . . . Metrodoro significat. Euctemoni, et Callippo aeris permixtio, et in mari hyemat.

.....

30. Horâ 14 $\frac{1}{2}$, quæ in succedente humero Heniochi vesperè oritur. AEgyptiis tempestates horridæ.

Athyr seu November.

1. Horâ 13, Lucida Australis Chelæ oritur.

2. Horâ 14, Lucida Australis Chelæ oritur. AEgyptiis significat. Dositheo hibernat. Democrito frigora vel pruina. Hipparcho pluvius aer.

3. Horâ 14 ½, splendida Borealis Chelæ oritur. Horâ 15, Lucida Lyræ Euctemoni. Philippo ventus intermedius flat.

4. Horâ 14, Lucida Borealis Chelæ oritur, et Arcturus matutinus occidit. AEgyptiis Auster, vel Africus. Callippo, Euctemoni venti vehementiores. Cæsari aut Metrodoro ventus procellosus.

5. Horâ 15, Lucida Borealis Chelæ oritur; quæ ad genu est Sagittarii occultatur. Cononi et Eudoxo intemperies ventorum.

6. Intemperies aeris. Aquilo vel Auster frigidus.

7 Horâ 14, Lucida succularum vespertina oritur. AEgyptiis Auster vehemens. Metoni Zephyrus, intemperies aeris et pluvia.

8. Horâ 13, Lucida succularum vesperè oritur. Callippo significat pluvias.

9. Horâ 15, communis fluvio et pedi Orionis (*Rigel*), oritur. AEgyptiis pluvia.

10. Horâ 14, Canobus matutinus occidit. AEgyptiis Auster, aut Favonius. Dositheo hyemat.

11. Horâ 15, Lucida Lyræ manè oritur. Metoni pluvia, procellæ. Hipparcho Caurus.

12. Horâ 15, Arcturus vespertinus occidit. Communis fluvio et Orionis pedi occidit matutina.

13. Horâ 13, quæ est ad genu Sagittarii occultatur. AEgyptiis Auster, vel Eurus per diem stillat imbrem. Metrodoro, hyems procellæ.

14. Horâ 11, communis fluvio et Orionis pedi manè occidit. Philippo et Euctemoni pluvia; hiemat.

15. Horâ 13, Lucida Persei occidit. Lucida quoque Borealis Coronæ vespertina occidit, et Lucida Succularum manè occidit. AEgyptiis, et Hipparcho hyemis initium et Cononi significat.

16. Horâ 16, Lucida Succularum matutinò occidit, hibernat.

17. Hyemis initium et significat Eudoxo. *C'est le jour de la mort d'Osiris.*

18. Quæ in capite est præcedentis Geminorum vespertina oritur. Eudoxo hyemis initium, et significat. Democrito tempestas terrâ marique.

19. Horâ 14, Lucida Lyræ matutinò oritur. AEgyptiis Auster vel Eurus. Cæsari hiemat.

20. Horâ 13, communis fluvii et pedis Orionis manè occidit. Lucida Persei matutina occidit. Quæ in præcedente Orionis humero est, occidit. Media Baltei Orionis occidit matutina. Cæsari hiemat.

21. Horâ 15, quæ est in præcedenti humero Orionis manè occidit. Ejusdem Baltei media matutina occidit. AEgyptiis Boreas totâ die ac nocte. Eudoxo pluvia.

22. Horâ 14, quæ in præcedente humero Orionis est, matutinò occidit.

23. Horâ 13, Canobus manè occidit. Lucida Borealis Coronæ vespertina occidit, et quæ in antecedente humero Orionis. Quæ in capite præcedentis Geminorum est, vesperè oritur. Eudoxo hibernus cœli status.

24. Horâ 13, quæ in anteriori dextro brachio Centauri est, oritur. Media Zonæ Orionis manè occidit. Cononi matutina occidit. AEgyptiis hiberna cœli constitutio. Eudoxo Boreas frigidus.

25. Quæ in præcedente Orionis humero est, manè occidit. Antares oritur. Lucida Persei manè occidit Euctemoni. Dositheo hiemat cum pluviâ.

26. Quæ in præcedente humero Orionis vesperè oritur. Lucida Lyræ manè oritur. Antares oritur. Eudoxo vehementer significat.

27. Antares oritur. Canis oritur manè. Lucida Cycni manè oritur. Quæ in

humero succedente est Orionis, manè occidit. AEgyptiis et Hippárcho creber Auster. Eudoxo et Cononi hiemat.

28. Quæ in antecedente Orionis humero est vesperè oritur. Quæ in capite est Geminorum antecedentis vesperè oritur. Horâ 15 ½, media Zonæ Orionis manè occidit. Antares oritur. AEgyptiis stillatim pluit.

29. Horâ 13 ½, media Zonæ Orionis manè occidit. Horâ 15, Antares oritur.

30. Media Zonæ Orionis manè occidit horâ 14. Quæ in antecedente humero Orionis vesperè oritur. Horâ 15 ½, et quæ in capite subsequentis Geminorum est, vesperè oritur.

Choiac seu December.

1. Horâ 14, Canis matutinus occidit. Horâ 15, Lucida Persei matutina occidit. AEgyptiis Auster et pluvia. Eudoxo aeris intemperies. Dositheo significat. Democrito cœlum turbulentum, ut et mare sæpiùs.

2. Horâ 13, quæ est in succedente Orionis humero vespertina oritur. Hora 13 ½, communis fluvio et pedi Orionis vespertina oritur. Horâ 13 ½, communis fluvio et pedi Orionis oritur vesperè. Horâ 14, quæ est in capite præcedentis Geminorum vesperè oritur. Horâ 13 ½, quæ est in succedente Orionis humero matutinò occidit. Horâ 14, Lucida Borealis Coronæ vesperè occidit.

3. Horâ 15, quæ est in præcedente humero Geminorum manè occidit.

4. Horâ 14, Lucida Lyræ manè oritur. Et quæ in succedente inest Orionis humero vesperè oritur. Media Zonæ Orionis vesperè oritur. Quæ est in capite succedentis Geminorum vespertina oritur. AEgyptiis Zephyrus vel Auster totâ die. Cononi hiemat.

5. Caprâ manè occidit. Quæ est in capite præcedentis Geminorum vesperè oritur. Canis matutinus occidit. Quæ est in capite præcedentis Geminorum vespere oritur. Cæsari, Euctemoni, Callippo hiemat.

6. Horâ 14 ½, quæ est in anteriori musculo Centauri oritur. Quæ est in succedente Orionis humero oritur. Metrodoro hiberna cœli temperies. Euctemoni, Callippo ventorum inconstantia.

7. Horâ 14 ½, communis fluvii et pedis Orionis vesperè oritur. Quæ est in capite præcedentis Geminorum vesperè oritur. Media Balthei Orionis oritur. AEgyptiis stillat imber et hiemat.

8. Quæ est in succedente Orionis humero vespere oritur. AEgyptiis stillat pluvia. Eudoxo hiemat.

9. Horâ 13 ½, Canis matutinus occidit. Capella matutina occidit. Postremæ fluvii vesperè oritur. AEgyptiis et Dositheo ac Democrito significat.

10. Horâ 15 ½, Lucida Borealis Coronæ vesperè occidit. Media Balthei Orionis vesperè oritur. AEgyptiis Africus vel Auster. Eudoxo hibernus aër.

11. Horâ 15, quæ est in capite succedentis Geminorum vespertina occidit. Hipparcho vehemens Aquilo. Eudoxo pluvia.

12. Horâ 14, communis fluvii et pedis Orionis oritur vesperè.

13. Horâ 14, quæ est in succedente humero Aurigæ manè occidit. Media Zonæ Orionis vesperè oritur. Cæsari hibernus aer; pluvia.

14. Horâ 14, Capella oritur manè. Metrodoro hibernus cœli status. Democrito tonitrua, fulgura, aqua, ventus.

15. AEgyptiis Corus frigidus vel Auster, et pluvia. Callippo Auster et significat aër hibernus.

16. Horâ 14 ½, Lucida Cycni manè oritur. Communis fluvii et pedis Orionis oritur vesperè. AEgyptiis hiemat.

17. Hipparcho Auster et largus imber.

18. Horâ 14, quæ est in succedente humero Aurigæ manè occidit. AEgyptiis pluvia cum ventis; hiems.

19. Horâ 15, Capella manè occidit.

Lucida Borealis Coronæ vesperè occidit. AEgyptiis Boreas frigidus, vel Auster; pluvia.

20. Horâ 15, Procyon matutinus occidit. Cæsari hiemat.

21. Horâ 15, communis fluvii et pedis Orionis vesperè oritur.

22. Horâ 15, Procyon matutinus occidit. Hipparcho Auster.

23. Horâ 14, quæ est in succedente humero Aurigæ manè occidit. Quæ est sub anteriori dextro musculo Centauri oritur. Lucida Aquilæ manè oritur AEgyptiis. Dositheo Africus vel Auster.

24. Horâ 14, Procyon matutinus occidit. Postrema fluvii vespertina oritur. Eudoxo Hiemat.

25. Horâ 13, Procyon vespertinus oritur, et Procyon matutinus occidit. Lucida Aquilæ manè oritur. AEgyptiis significat.

26. Hibernum Solstitium. Horâ 13, Procyon matutinus occidit. Canis vespertinus oritur. Capella occidit manè.

27. Horâ 13, Lucida Aquilæ occultatur. Procyon vespertinus oritur.

28. Quæ est in succedente humero Aurigæ matutina occidit. Splendida Piscis Australis occultatur. AEgyptiis hiemat. Metoni significat imber.

29. Procyon vespertinus oritur. AEgyptiis et Metoni significat; intemperies.

30. Horâ 14, splendida Aquilæ vespertina occidit. AEgyptiis Africus, et aëris intemperies.

Tybi vel Januarius.

1. Horâ 14, Canis vespertinus oritur. Democrito tempestas significat.

2. Quæ est in capite præcedentis Geminorum matutinò occidit. Dositheo hiemat.

3. Lucida Aquilæ oritur. Philemoni significat.

4. Horâ 13, Lucida Cycni matutinò oritur. Quæ est in capite succedentis Geminorum matutinò occidit. Lucida Aquilæ vesperè occidit. Lucida Australis Piscis occultatur. AEgyptiis tempestas fit in mari. Euctemoni tempestas sub tempus statutum oritur.

5. Horâ 14, quæ in capite est præcedentis Geminorum, matutinò oritur.

6. Horâ 13, quæ ad genu Sagittarii est oritur. Canis vespertinus occidit.

7. Horâ 15, Lucida Aquilæ vesperè occidit. Significationem habet Dositheo.

8. Horâ 14, quæ in capite est antecedentis Geminorum manè occidit. Lucida Piscis Notii occultatur. AEgyptiis aër densatur.

9. Horâ 14, Lucida Lyræ vesperè occidit. Lucida Aquilæ vesperè occidit. AEgyptiis significat. Democrito Auster ut plurimum.

10. Canis vesperè oritur horâ 10.

11. Horâ 15, quæ est in capite succedentis Gemini occidit.

12. Horâ 14, quæ est in genu Sagittarii oritur. Hipparcho et Eudoxo hiemat.

13. Horâ 14, splendida Piscis Australis absconditur. Horâ 15, postrema fluvii vesperè oritur. AEgyptiis Auster vel Zephyrus. Tempestas accidit terrâ marique.

14. Horâ 15, quæ est in capite succedentis Geminorum occidit. Lucida Aquarii manè occidit. Canis vespertinus oritur. AEgyptiis vehemens Auster cum pluviâ.

15. Auster ingens et significatio in mari tonitru, et stillans pluvia.

16. Horâ 15, Lucida Aquarii manè occidit. Quæ in capite præcedentis est Geminorum manè occidit. Eudoxo Auster significat. Ventorum inconstantia.

17. Horâ 14, Lucida Notii Piscis absconditur.

18. Horâ 14, Lucida Lyræ vesperè occidit. Quæ in genu Sagittarii est, vesperè occidit.

19. Lucida Aquarii manè occidit. Hipparcho Auster vel Boreas tempestatem facit.

20. AEgyptiis hibernus aër.

21. Lucida Aquarii manè occidit. Ho-

râ 15, quæ in corde Leonis est, vesperè oritur. Hipparcho subsolanus flat.

22. Quæ in corde Leonis est vesperè oritur. Cæsari vehemens ventus.

23. Horâ 13, Lucida Aquarii .... Metrodoro inconstans pluvia.

24. Horâ 14, Lucida Aquarii vesperè oritur. AEgyptiis significat.

25. Horâ 14, Lucida Lyræ vesperè occidit. AEgyptiis significat.

26. Lucida Aquarii vesperè oritur. AEgyptiis hiems mediat.

27. AEgyptiis Eurus vel Auster significat.

28. Lucida Aquarii vesperè oritur. AEgyptiis pluvia.

29. Democrito tempestas.

30. Hipparcho subsolanus.

Mechir seu Februarius.

1. Quæ est ad genu Sagittarii oritur. Eudoxo pluvia.

2. AEgyptiis tempestas magna.

3. Africus vel Auster tempestuosus.

4. Horâ 14 ½, splendida Cygni vespertinò occidit.

5. Horâ 15, splendida Lyræ vesperè occidit. Hipparcho Auster vel Corus.

6. Horâ 13 ½, quæ in corde Leonis est matutinò occidit.

7. Horâ 23 ½, Canobus vespertinus oritur.

8. Horâ 15 ½, quæ est in caudâ Leonis vesperè oritur.

9. Horâ 15, quæ ad genu Sagittarii est oritur. Eudoxo pluvia. Cor Leonis manè occidit horâ 15. Quæ est in caudâ Leonis vesperè ortiur. AEgyptiis Zephyrus vel Auster, interjectâ grandine.

10 Horâ 14, cor Leonis manè occidit. Eudoxo serenitas, interdum et Favonius.

11. Horâ 14, quæ in caudâ Leonis est, vesperè oritur. Horâ 15, cor Leonis manè occidit. AEgyptiis tempestuosum cœlum, et ventorum pluviosa intemperies. Dositheo serenitas et Favonius.

12. Horâ 14, splendida Cygni vespertina occidit.

13. Horâ 15, postrema fluvii absconditur. Splendida Persei oritur matutinò. Splendida Lyræ vespertina occidit. AEgyptiis ventosus cœli status. Cæsari pluvia. Democrito Favonius flare incipit.

14. Horâ 13, quæ est in caudâ Leonis vesperè oritur. AEgyptiis et Eudoxo initium veris. Interdum hiemat.

15. AEgyptiis et Eudoxo pluvia. Hipparcho, Callippo, Democrito, Favonius spirat.

16. Cæsari et Metrodoro veris initium. Favonius flare incipit.

17. AEgyptiis, Eudoxo Favonius. Callippo, Metrodoro hiemat.

18. AEgyptiis subsolanus. Hipparcho Boreas.

19. Horâ 14, quæ ad anteriorem dextrum musculum Centauri manè occidit.

20. Horâ 15, communis Equi et Andromedæ manè oritur.

21. Horâ 14, splendida Cygni vesperè occidit. AEgyptiis venti intercidentes, Hipparcho Notus spirat. Euctemoni, Philippo, Dositheo hiemat.

22. AEgyptiis ventorum inconstantia et imber.

23. Canobus vesperè oritur.

24. AEgyptiis Auster, vel Zephyrus cum tempestate et pluviâ.

25. Horâ 15 ½, postrema fluvii absconditur. Communis Equi et Andromedæ manè oritur. Hipparcho frigidus Aquilo spirat.

26. AEgyptiis ventorum inconstantia.

.....

28. Hipparcho et Euctemoni Ornithiæ, id est aviarii venti spirare incipiunt frigidi. Hirundini advenire tempus est.

29. Horâ 13 ½, communis Equi et Andromedæ conditur. Et Callippo hora 15, splendida Cygni vesperè occidit. AEgyptiis, Philippo et Callippo apparet hirundo, et ventis infestus est

aër. Aquilones frigidi spirare incipiunt. Eudoxo pluvia, hirundo. Aquilones spirant, qui et Ornithiæ dicuntur.

30. AEgyptiis Aquilones, Ornithiæ inter Caurum. Hipparcho Aquilones frigidi. Metrodoro hirundo conspicitur. Significat Democrito. Varii dies, qui dicuntur Alcyonii.

Phamenoth seu Martius.

1. Horâ 14, communis Equi et Andromedæ oritur. Horâ 15, Arcturus primâ nocte oritur. Cæsari et Dositheo hiemat.

2. Communis Equi et Andromedæ occultatur.

3. Horâ 15, splendida Persei exoritur.

4. Horâ 14, communis Equi et Andromedæ primâ nocte occidit.

5. Horâ 12, communis Equi et Andromedæ oritur. Horâ 15, Arcturus vesperè oritur. Aquilo vel Auster frigidus.

6. Ultima fluvii celatur. AEgyptiis Caurus, vel Auster, aut grando. Hipparcho Aquilo frigidus.

7. Horâ 15, communis Equi et Andromedæ vesperè occidit. Clara Stella Cygni sub vesperam celatur.

8. Horâ 14, Arcturus vesperè oritur. Euctemoni frigidus Aquilo spirat.

9. Horâ 15, clara Borealis Coronæ vespertina oritur. Communis Equi et Andromedæ vesperè occidit. AEgyptiis hiemat. Cæsari venti Chelidonii flant ad dies decem.

10. Horâ 13 $\frac{1}{2}$, communis Equi et Andromedæ oritur.

11. Horâ 13 $\frac{1}{2}$, Lucida Australis Piscis oritur; et quæ in anteriore dextro musculo Centauri est, manè oritur. AEgyptiis turbulentum cœlum. Democrito venti frigidi. Ornithiæ ad dies quinque.

12. Horâ 14, Arcturus vesperè oritur. Eudoxo hirundo et Milvus apparet et significat. Metrodoro et Philippo Aquilo frigidus spirat. Hipparcho veris initium.

13. Horâ 13, quæ in caudâ Leonis... AEgyptiis stillat imber. Metrodoro, Euctemoni Aquilo flat. Dositheo Milvus cerni incipit. Hipparcho Auster vehemens.

14. Horâ 15 $\frac{1}{2}$, clara Borealis Coronæ vesperè oritur. AEgyptiis et Callippo spirat Aquilo.

15. Arcturus vesperè oritur. AEgyptiis et Callippo frigidus Aquilo spirat.

16. Horâ 13 $\frac{1}{2}$, Arcturus vesperè oritur. Ultima fluvii celatur. Callippo spirat Aquilo.

17. Horâ 13 $\frac{1}{2}$, Spica vesperè oritur. AEgyptii venti ingruunt. Euctemoni et Philippo Ornithiæ flare incipiunt. Milviis apparendi tempus est.

18. Horâ 14 $\frac{1}{2}$, quæ est in caudâ Leonis primâ luce occidit. AEgyptiis Favonius vel Auster flant. Euctemoni Aquilo frigidus. Hipparchò Aquilo vel Corus.

19. AEgyptiis et Euctemoni Aquilo frigidus.

20. Horâ 14, clara Borealis Piscis oritur. Horâ 14 $\frac{1}{2}$, clara Stellæ Borealis Coronæ primâ nocte oritur.

21. Horâ 14, clara Stella Persei oritur. Philippo Boreas flat, et Milvus apparet.

22. AEgyptiis et Democrito significat. Ventus frigidus.

23. AEgyptiis frigidus ventus ad dies 10.

24. Cæsari Milvus apparet. Aquilo flat.

25. Horâ 14, quæ est in caudâ Leonis primâ luce occidit. Eudoxo Milvus apparet et Boreas flat.

26. AEquinoctium vernum, et clara Stella Borealis Coronæ sub vesperam oritur.

27. Cæsari flat Aquilo. Hipparcho pluvia.

28. AEgyptiis tonitru significat, et pluvia.

29. Horâ 15 $\frac{1}{2}$, Capra matutino oritur. AEgyptiis et Cononi ac Metoni significat. Eudoxo Boreas.

30. Horâ 13 $\frac{1}{2}$, Spica manè occidit.

AEgyptiis Auster flat. Callippo pluvia, nix.

Pharmuti seu Aprilis.

1. Horâ 14, Spica manè occidit. Metoni pluvia. Euctemoni ac Democrito significat.

2. Horâ 13, clara Borealis Coronæ vesperè oritur. Horâ 14, Spica manè occidit. Canobus occultatur. Horâ 15, quæ est in caudâ Leonis manè occidit. Dositheo et Callippo pluvia.

3. Horâ 14 ½, clara Persei primâ luce oritur.

4. Horâ 14 ½, clara Notii Piscis oritur.

5. Horâ 15 ½, Spica manè occidit.

6. Horâ 15 ½, Lucida Australis Chelæ vesperè oritur. Eudoxo pluvia significat.

7. Horâ 13 ½, Lucida Australis Chelæ vesperè oritur.

8. Clara Borealis Chelæ vesperè oritur. AEgyptiis et Cononi significat. Eudoxo pluvia.

9. Horâ 14 ½, Clara Borealis Chelæ vespertina oritur. AEgyptiis et Cononi Zephyrus, vel Auster, aut grando.

10. Horâ 14, clara Borealis Chelæ vesperè oritur. Hipparcho Auster et ventorum turbines.

11. Horâ 14, lucida Borealis Chelæ, vespere oritur. Hipparcho et Dositheo significat.

12. Horâ 13 ½, quæ in cauda Leonis est manè occidit.

13. AEgyptiis Auster vel Africus. Eudoxo pluvia.

14. Horâ 13, splendida Persei manè oritur. AEgyptiis ventorum perturbatio. Hipparcho pluvia.

15. AEgyptiis inconstans aër et pluvia.

16. Eudoxo aëris intemperies.

17. Horâ 14, communis fluvii et pedis Orionis occultatur.

18 Horâ 15, Capra matutinò oritur. Clara Notii Piscis oritur; Dositheo et Cæsari pluvia.

19. Horâ 15 ½, clara Stella Lyræ vespere oritur. AEgyptiis Leuco Notus, tonitrua, stillans imber.

20. Horâ 14 ½, Canobus occultatur. AEgyptiis ventorum intemperies. Eudoxo pluviæ, grandines.

21. Horâ 15 ½, communis fluvii et pedis Orionis occultatur. Lucida Succularum absconditur. Metrodoro grando. Euctemoni et Philippo Favonius.

22. Clara Persei vesperè occidit. AEgyptiis, Cononi grandines et Favonius. Cæsari et Euxodo pluviæ.

23. Horâ 15, clara Succularum absconditur. AEgyptiis venti cum imbre tenui.

24. Horâ 14 ½, clara Succularum conditur. Communis fluvii et pedis Orionis absconditur. Horâ 15 ½, quæ cum Zonâ est Orionis absconditur.

25. AEgyptiis Africus vel Auster. Intemperies aëris.

26. Horâ 14 ½, clara Persei vesperè occidit. Horâ 14 ½, lucida Succularum absconditur. Lucida Cycni vesperè oritur: nec non ea quæ est in antecedente Orionis humero. Auster vel Septentrio frigidus.

27. Horâ 13 ½, clara Succularum manè occidit. Horâ 15, quæ cum Zonâ Orionis est absconditur. AEgyptiis et Cæsari tempestas.

28. Horâ 13 ½, communis fluvii et pedis Orionis conditur; lucida Lyræ sub vesperum oritur. AEgyptiis Africus, Auster, pluvia.

29. Horâ 14 ½, clara Australis Chelæ manè occidit. Horâ 15, quæ in humero præcedente Orionis absconditur. AEgyptiis Africus vel Auster, pluvia. Horâ 15, quæ in præcedente humero Orionis est absconditur. AEgyptiis Africus, vel Auster, pluvia. Metrodoro grando.

30. AEgyptiis et Eudoxo stillans imber.

Pachon seu Maius.

1. Horâ 14 ½, clara Stella Persei vesperè oritur. Horâ 15 ½, quæ in Zonâ est Orionis occultatur. Clara item Australis Chelæ matutinò occidit. AEgyp-

tiis Caurus vel Zephyrus, pluvia. Euctemoni grando.

2. Horâ 14 ½, Capra manè oritur; quæ in succedente est Orionis humero celatur. ÆEgyptiis venti dominantur. Callippo humidus est dies.

3. Horâ 13, communis fluvii et pedis Orionis absconditur. Antares vesperè oritur. Horâ 15, Canis absconditur. ÆEgyptiis ventus. Eudoxo pluvia.

4. Horâ 14, quæ in præcedente humero est Orionis, et quæ ad Zonam ejus occultatur. Antares vesperè oritur. Horâ 15, ÆEgyptiis tranquillitas. Cæsari hiemat.

5. Horâ 13 ½, Canobus absconditur. Horâ 15 ½, splendida Chelæ Australis matutina occidit. ÆEgyptiis significat. Philippo tranquillitas, aut stillat Auster.

6. Horâ 13 ½, quæ ad dextrum est anteriorem musculum Centauri vesperè oritur. Horâ 15, lucida Persei vesperè occidit, quæ est in succedente humero Heniochi manè oritur; quæ est in succedente Orionis humero conditur. ÆEgyptiis stillans imber.

7. Horâ 13, quæ est in subsequenti Orionis humero, et quæ in Zonâ, nec non Canis absconduntur.

8. Horâ 14, clara Lyræ vesperè oritur. Item clara Cycni vesperè oritur; quæ est in subsequente Orionis humero celatur. Clara in Australi Chelæ manè occidit. ÆEgyptiis Caurus et imber tenuis.

9. Horâ 14, Capra manè oritur. Clara Stella Piscis Notii oritur. ÆEgyptiis stillans imber.

10. Horâ 13 ½, lucida Chelæ Australis matutinò occidit. Dositheo pluvia.

11. Horâ 13, quæ in subsequente Orionis humero conditur. ÆEgyptiis ventis aër infestus

12 Horâ 13, Capra manè oritur. Canis absconditur, lucida Persei occidit; dies ventosus ÆEgyptiis.

13. ÆEgyptiis Favonius aut Corus, pluvia.

14. Horâ 14 ½, quæ est in succedente Orionis humero, celatur; clara in Boreali Chelâ manè occidit. ÆEgyptiis imber.

15. Horâ 13 ½, Arcturus matutinus occidit. ÆEgyptiis pluvia. Initium ÆEstatis. Euctemoni ventus.

16. Arcturus prima luce occidit; quæ est in succedente Orionis humero, celatur. Dositheo significat.

17. Horâ 15 ½, Capra vespertino occidit; splendida Lyræ vesperè oritur. Horâ 14 ½, Canis absconditur, et quæ in dextro anteriori pede Centauri sita est vespertina oritur. ÆEgyptiis Favonius, vel Caurus. Cæsari pluvia. Metrodoro, Hipparcho, Eudoxo portendit.

18. Horâ 13 ½, Antares manè occidit. Horâ 14, lucida Cycni vesperè oritur; quæ est in succedente Aurigæ humero manè oritur. ÆEgyptiis Favonius vel Africus significat. Cononi pluvia.

19. Horâ 14 ½, Antares manè occidit. ÆEgyptiis significat.

20. Capra vesperè oritur. Antares prima luce occidit. Cæsari significat; pluvia.

21. Horâ 15, Antares matutinus occidit; Cæsari significat.

22. ÆEgyptiis subsolanus vel Auster, pluvia.

23. Horâ 15, quæ est in Heniochi succedente humero celatur. ÆEgyptiis imber et tonitru. Eudoxo ÆEstatis initium, pluvia.

24. Horâ 14 ½, Capra vesperè occidit; quæ est in succedente Heniochi humero, oritur. Clara Stella Aquilæ. ÆEgyptiis et Hipparcho stillans imber, significat.

25. Horâ 14 ½, quæ in succedente humero Heniochi, celatur. Lucida Borealis Chelæ matutina occidit.

26. Horâ 13, Arcturus matutinus occidit. ÆEgyptiis Corus aut Favonius. Eudoxo Auster.

27. Horâ 15, splendida in Aquilâ vesperè oritur. Procyon absconditur.

28. Horâ 13 ½, quæ in succedente humero est Heniochi vesperè occidit. Horâ 15, Capra vesperè occidit.

29. Horâ 15, quæ est in genu Sagittarii

tarii matutina occidit. AEgyptiis ventus ingruit.

30. Horâ 14 ½, clara Cycni vesperè oritur. Euctemoni et Hipparcho significat.

Payni seu Junius.

1. Horâ ... quæ est in succedente Heniochi humero oritur. Horâ 15, quæ est in subsequente.... vesperè occidit. Procyon occultatur; clara Boreæ Chelæ matutinò occidit.

2. Horâ 14 ½, splendida Aquilæ vesperè oritur. AEgyptiis significat. Callippo Auster.

3. Horâ 13 ½, lucida Succularum vesperè oritur. Horâ 14, Procyon celatur. AEgyptiis ac Metrodoro pluvia.

4. Hipparcho Auster aut Favonius.

5. Horâ 14 ½, quæ ad succedentem musculum Centauri est, vesperè oritur. Horâ 15, Capra vesperè occidit; quæ in succedente est Heniochi humero vesperè occidit.

6. Horâ 14, Procyon occultatur; lucida Aquilæ vesperè oritur; quæ ad genu Sagittarii est, matutinò occidit.

7. Horâ 14 ½, lucida Succularum oritur; Arcturus matutinus occidit. AEgyptiis Favonius. Eudoxo cœlum humidum.

8. Horâ 10, AEgyptiis Favonius spirat aut Corus.

9. Horâ 14 ½, quæ ad genu Sagittarii est manè occidit. Horâ 15, lucida Aquarii occultatur. AEgyptiis Caurus et stillans imber. Democrito pluvium cœlum.

10. Horâ 13 ½, quæ in capite antecedentis Geminorum absconditur. Cæsari tonitrua cum pluvia.

11. Horâ 13 ½, quæ in capite præcedentis Geminorum absconditur.

12. Horâ 14 ½, quæ ad genu Sagittarii est manè occidit; et quæ in capite est præcedentis Geminorum manè occultatur, et lucida Succularum oritur.

13. Horâ 15 ½, quæ est in capite antecedentis Geminorum absconditur.

14. Horâ 13 ½, quæ in genu est Sagittarii vesperè oritur. Clara Stella Aquarii absconditur.

15. Horâ 13 ½, lucida Borealis Coronæ occidit.

16. Lucida Succularum matutinò oritur. AEgyptiis per diem stillat imber.

17. Horâ 14, clara quæ est in genu Sagittarii vesperè oritur. Arcturus manè occidit.

18. Horâ 14, Clara Sagittarii conditur; quæ est in genu vesperè oritur.

19. Horâ 13 ½, quæ in præcedente humero Orionis vespertina oritur. AEgyptiis imber stillans.

20. Horâ 15 ½, lucida Succularum oritur.

21. Capra manè oritur.

.....

23. Horâ 15, quæ est in genu Sagittarii vesperè oritur. AEgyptiis Favonius vel Auster.

24. Horâ 14 ½, quæ in antecedente humero Orionis est, oritur et lucida Aquarii absconditur. AEgyptiis pluvia.

25. Horâ 13 ½, quæ in antecedente est Orionis humero oritur.

26. Horâ 14, lucida Borealis Coronæ manè occidit; quæ in subsequente musculo Centauri.

27. Horâ 13 ½, communis fluvii et pedis Orionis oritur. Democrito significat.

28. Horâ 15 ½, quæ in genu Sagittarii est vesperè oritur. Hipparcho Favonius vel Auster flat.

29. Horâ..., lucida Aquarii conditur, et quæ in præcedente Orionis humero oritur. Arcturus matutinus occidit.

Epiphi seu Julius.

1. Horâ 14, Zona media Orionis oritur. AEgyptiis Favonius vel AEstus.

2. Horâ 15 ½, clara Persei Stella vesperè oritur.

3. AEgyptiis Favonius spirat.

4. Dositheo significat. Democrito Favonius et pluvia matutina; tùm Aquilones ad dies 7.

5. Horâ 14 ½, communis fluvii ac pedis Orionis oritur; quæ in antece-

dente humero est Orionis oritur. Eudoxo significationem habet.

6. Horâ 13 ½, quæ in capite est præcedentis Geminorum : nec non media cinguli Orionis oritur. Ultima fluvii oritur. AEgyptiis venti et aeris intemperies.

7. Horâ 14, Clara Borealis Coronæ matutinò occidit; quæ in capite antecedentis est Geminorum oritur; communis Equi et Andromedæ vesperè oritur.

8....9. Horâ 14, quæ in capite est præcedentis Geminorum oritur. AEgyptiis ac Cæsari Auster, cum æstu.

10. Horâ 14 ½, quæ in subsequente humero Orionis est oritur. Cor Leonis occultatur. AEgyptiis Caurus et pluvia.

11. Horâ 14 ½, media Zonæ Orionis oritur. Horâ 15, quæ in præcedente humero Orionis est oritur. AEgyptiis Favonius, et Corus cum tonitruis. Metrodoro et Callippo Auster.

12. Horâ 16, cor Leonis occultatur. AEgyptiis significat. Hipparcho prodromus Canis.

13. Horâ 15, quæ in capite subsequentis Geminorum oritur. Metoni pluviæ.

14. Horâ 14, quæ est in succedente Orionis humero oritur. AEgyptiis Caurus. Euctemoni et Philippo pluvia.

15. Horâ 15, cor Leonis absconditur. AEgyptiis intemperies.

16. Horâ 14, communis Equi et Andromedæ vesperè oritur; media Zonæ Orionis oritur.

17. Horâ 15, cor Leonis absconditur. Lucida Borealis Coronæ manè occidit; communis fluvii et pedis Orionis oritur. AEgyptiis Prodromi. Metrodoro Zephyrus.

18. Horâ 14, Procyon oritur. Hipparcho ventorum intemperies.

19. AEgyptiis AEstus. Cæsari ventus vehementior flat. Hipparcho Aquilones incipiunt.

20. Horâ 13 ½, cor Leonis absconditur.

21. Horâ 13 ½, Canis et Antecanis oriuntur. Ultima fluvii oritur. AEgyptiis ventus et pluvia.

22. Horâ 15, lucida Persei vesperè oritur; media Zonæ Orionis oritur. AEgyptiis et Dositheo Auster cum æstu.

23. Horâ 14, Procyon oritur; communis fluvii et pedis Orionis oritur. Hipparcho Etesiæ flare incipiunt.

24. AEgyptiis Favonius, vel Corus et æstus.

25. Horâ 14, communis Equi et Andromedæ vesperè oritur. Horâ 15, Procyon oritur. AEgyptiis Corus, vel Favonius.

26. Horâ 13 ½, clara Stella in Aquila primâ luce occidit. Metrodoro et Euctemoni Etesiæ incipiunt.

27. Horâ 14, Canis oritur. Lucida Borealis Coronæ, et Procyon oriuntur. AEgyptiis per hunc diem Favonius et AEstus. Euctemoni aeris intemperies.

28. Horâ 14, quæ ad dextrum musculum Centauri est absconditur. AEgyptiis incipiunt Etesiæ. Euctemoni tempestas fit in mari.

29. Etesiæ flant.

Mesori seu Augustus.

1. AEgyptiis Favonius, vel Auster.

2. Clara Stella Aquilæ matutina occidit. Horâ 15, clara Piscis Notii manè occidit. Metrodoro, Cononi, et Hipparcho Auster.

3. Euctemoni et Eudoxo spirat Auster.

4. Horâ 14, lucida Lyræ matutina occidit. Communis Equi et Andromedæ vesperè oritur. Canis oritur.

5. AEgyptiis æstus. Eudoxo initium Autumni.

6. Horâ 14, Clara Stella Aquilæ matutinò occidit; item Clara Piscis Notii matutina occidit. AEgyptiis Caurus, vel Zephyrus cum æstu.

7. Cæsari flat Auster.

8. Hipparcho fit æstus.

9. Horâ 14 ½, Clara Notii Piscis ... Canis oritur.

10. Horâ 15 ½, Clara Stella Aquilæ

matutina occidit. Capra vesperè oritur. Cæsari significat. Eudoxo Auster.

11. Horâ 14, Clara Persei vespertina oritur. Ultima fluvii oritur. Eudoxo ingens æstus.

12. Horâ 13, Clara Piscis Notii manè occidit. ÆGyptiis aeris fervor. Dositheo æstus; post Etesiæ.

13. Horâ 13 ½, communis Equi et Andromedæ vespertina oritur. Horâ 14 ½, lucida Lyræ occidit manè.

14. Canis oritur.

15. ÆGyptiis Caurus, ardor ingens et æstus.

16. ÆGyptiis Caurus, vel Auster nebulosus.

17. ÆGyptiis fervidus aer et æstuosus.

18. Horâ 13, cor Leonis oritur. ÆGyptiis tonitrua, Eudoxo ventus maximus. Hipparcho ventorum perturbatio.

19. Initium Autumni. Clara Piscis Australis vesperè oritur. Item cor Leonis. ÆGyptiis æstus.

20. Cor Leonis oritur. Cæsari significat.

21. Cæsari æstûs significatio.

22. Horâ 13 ½, quæ in cauda Leonis est absconditur. Lucida Aquarii oritur.

23. Horâ 13 ½, quæ ad dextrum anteriorem musculum Centauri conditur; quæ in cauda Leonis est occultatur. Cæsari aeris affectio.

24. Horâ 14 ½, clara Stella Aquarii oritur. Eudoxo significat.

25. Horâ 15 ½, quæ in cauda Leonis est occultatur.

26. Horâ 13 ½, lucida Piscis Notii vesperè oritur. ÆGyptiis Auster, vel Favonius. Democrito significat pluviis et ventis.

27. Horâ 14, lucida Aquarii oritur. ÆGyptiis æstus et nebula.

28. ...

29. Horâ 14 ½, lucida Persei vesperè oritur; lucida Aquarii oritur. ÆGyptiis et Cæsari significat. Aeris intemperies. Eudoxo, tonitrua matutino tempore.

30. Horâ 15 ½, quæ in succedente humero est Heniochi vesperè oritur. ÆGyptiis Favonius et Corus.

Epagomena.

1. Horâ 15 ½, quæ in Lyra manè occidit; lucida Hydri oritur. Eudoxo et Metrodoro significat.

2. Horâ 14 ½, Canobus oritur. Lucida Notii Piscis vespertina oritur. ÆGyptiis æstus. Eudoxo, Cæsari significat. Hipparcho Auster et Etesiæ cessant.

3. Horâ 13 ½, Spica celatur. Horâ 15 ½, quæ est in capite Leonis oritur. Hipparcho ventorum turbines.

4. Horâ..... quæ in cauda Leonis est oritur. Callippo significat.

5. Horâ 14 ½, lucida Cycni manè occidit. ÆGyptiis Favonius, Caurus.

« Ptolémée compte (1) quinze Etoiles de la première grandeur, savoir; *la Chèvre*, *la Lyre*, *l'Arcture*, *la queue du Lion*, ou plutôt *le Cœur*; *Aldebaran*, ou la Luisante des Hyades, *Procyon*, *Bellatrix*, ou l'épaule d'*Orion*; *l'Epi*, *Rigel*, ou *le pied d'Orion*, *Sirius*, *la Luisante du Poisson Austral*, ou *Fomalhaut*; la dernière du *Fleuve*, ou *Acharnar*; *Canobus*, et une brillante sous le Centaure.

« Il en compte aussi quinze de seconde grandeur : la *Luisante* de *Persée*, la *Brillante* de l'épaule suivante du *Cocher*, la *Luisante* de la *Couronne*, la *tête du premier des Gémeaux*, la *tête d'Andromède*, la *Luisante* de l'*Aigle*, la *Brillante* de l'épaule suivante d'*Orion*, le *Cœur* de l'*Hydre*, la *Luisante* du plat Boréal de la *Balance*, celle du milieu du *Beaudrier d'Orion*, la *Luisante du plat Austral de la Balance*, *Antarès*, et celle du genou du *Sagittaire*.

(1) Ibid. p. 93.

« Comme ces observations ont été faites par différens Auteurs, sous différens parallèles, Ptolémée veut, que les observations faites en Egypte se rapportent au climat, où le plus long jour est de quatorze heures Équinoxiales; que celles de Dosithée et de Philippe, qui observoient dans le Péloponèse et en Locride, se rapportent au parallèle de quatorze et demi; que celles de Démocrite, de César, et d'Hipparque, se rapportent au climat, où le plus long jour est de quinze heures. Enfin que celles d'Eudoxe, de Callippus, de Méton, d'Euctémon, de Métrodore, de Conon, se rapportent aux climats, dont le plus long jour est entre quatorze et demi et quinze ».

CALENDRIER

MÉTÉOROLOGICO-ASTRONOMIQUE

DE PTOLÉMÉE (1).

Januarius.

K... Sol elevari incipit. Longiusculi fiunt dies. Aquila et Corona occidunt, tempestatemque efficiunt.

IV. Sol magis ascendit. Cancri medium occidit, ventique ponunt.

III. Reliquum Cancri occidit, et varius aeris fit flatus.

Prid. Hyems dimidiata. Aquilones continui. Delphinus cum Cane oritur matutinò.

Non. Fidicula exoritur. Aquila occidit. Delphinus totus emergit, ventorumque fit concursus.

VIII. Aquila vesperi occidit : flat Auster.

VII. Septemtriones et Aquilo vehementer flantes concurrunt.

VI. Martis domicilium. Auster et Favonius simul flant. Capricornus emergere incipit. Pluvia simul et caligo vespertina.

V. Auster flat cum pluviâ.

IV. Pluvius flat Auster violentior.

III. Septemtrio multò imbre et aspera tempestate flat.

Prid. Auster spirat.

Id. Astrum obscurum. Prima mali pars occidit. Noctu etiam pluit.

19. Astrum obscurum. Varia Aquilonis et Septemtrionis inconstantia. Leo occultari incipit. Pluviæ fiunt.

18. Septemtrio et Aquilo vehementer flant.

17. Sol in Aquario. Vulturnus cum pluvia.

16. Fidicula occidere incipit matutinò. Ventorum concursus fiunt.

15. Leo et Delphinus matutinò occidunt; Aquilo, Septemtrio, Auster concurrunt, pluviæque fiunt.

14. Conversio et hyemis medium.

13. Aquilo flat et Auster. Medium Cancri occidit; Aquarius emergere incipit.

12. Aquarius totus emergit. Africus spirat et pluit.

11. Fidicula cum Cancro occidit, et vesperi pluit.

10. Aquila flat cum pluviâ.

9. Hiemat dies. Vehementiùs flant Aquilo et Vulturnus.

8. Tempestas turbidior; iidem flant venti.

7. Hiemat dies; iidem flant venti. Fidicula occidere incipit.

6. Astrum clarum in pectore Leonis

(1) Uranol. Petav. t. 3, p. 94.

occidere incipit. Fidicula vesperè occidit. Flat Aquilo, et interdum pluit.

5. Ventorum concursus cum nubibus.

4. Delphinus occidere incipit.

3. Fidicula circà primam facem parte sui occidere incipit: vehemens flat Aquila cum imbre.

Prid. Imbres cum nivibus permisti cadunt.

31.

Februarius.

K. Obscurum astrum apparet. Auster et Vulturnus flant. Fidicula occidere incipit.

4. Aer crassus est. Favonius flare incipit.

3. Medium Leonis cum Fidiculâ occidit. Septemtriones, et Aquilo flant.

Prid. Delphinus occidit. Auster vesperi violentior fit, et pluit.

Non. Zona Orionis emergit, turbidus est aeri Favonius flatu.

8. Fidicula occidit et Favonius ab occasu flat.

7. Veris initium. Favonius spirat.

6. Favonius et Aquilo spirant.

5. Obscurum astrum: emergit Aquarius.

4. Septemtrio cum Favonio flat. Interdum etiam pluit.

3. Subsolanus spirat et Arcturus oritur.

Prid. Ventorum concursus et pugna.

Id. Sagittarius vesperi occidit. Tempestas aspera.

16. Crater vesperi oritur, et commutatis ventis superat Auster.

15. Sol in Piscibus; hiemat aer.

14. Septemtrio flat cum Austro. Sol novus.

13. Virgo occidit juxtà Geminos. Auster flat cum Favonio et Aquilone.

12. Malus vesperi occidit. Favonius spirat, et Virgo occidere incipit.

11. Septemtrio et Auster flant. Malus occultatur.

10. Aquilo pluviosus spirat. Leo occidit. Aquilones Chelidonii appellati incipiunt, et per quatriduum flant. Hirundines apparent.

9. Arcturus circà primam vigiliam occidere incipit. Favonius spirat, noxque nubila existit.

8. Halcyonii appellati dies.

7. Corus et Aquilo simul flant.

6. Aquarius oriri incipit et pluit.

5. Arcturus emergit et pluit.

4. Arcturus emergit matutinò.

3. Malus vesperi occidit.

Prid. Favonius latè spirat: vernus est dies.

28.

Martius.

K. Auster et Africus simul spirant.

6. Vindemiator apparere incipit. Aquilo gelidus flat. Arcturus occidit matutinò.

5. Aer nimbosus et pluit. Arcturus emergit elevato Sole et flat Aquilo.

4. Arcturus similiter emergit.

3. Arcturus interdiù emergit.

Prid. Aquilo flat: nubilosum cœlum.

Non. Equus occidit matutinò et flat Aquilo. Corona matutinò occultatur. Aquarum de cœlo pluvia.

8. Marinæ aves apparere incipiunt. Aquilo et Septemtriones flant. Principium veris est. Sol Piscium dimidium obtinet. Equus occidit.

7. Milvus apparere incipit: flat Auster, Piscisque in tergore matutinò occultari incipit.

6. Equus occidit matutinò. Milvus à sublimi deorsùm vergit. Vindemiator occidit. Arcturus autem emergit, et gelidus flat Aquilo.

5. Hyemis abscessio, et Aquilonis ad septemtriones commutatio.

4. Desinit Piscis à tergore elevari. Septemtrio vel Auster flat.

3. Argo Navis emergit vesperi. Favonius et Auster flant, et in Leonis caudâ hiemat dies.

Prid. Aquilo per totum flat diem.

Id. Equus occidit et Aquilo flat gelidus.

17. Sol in Ariete. Favonius latè spirat. Ciconia apparet et mare transmittit.

16. Inconstantes venti. Aquilo spirat.

15. Auster flat. Milvus diluculo apparet.

14. Aquilo serenus spirat.

13. Equus occidit matutinò. Aquilo vel Septemtrio flat.

12. Aries in latus emergit. Pluit aut ningit.

11. Cancer tergore oritur. Auster flat.

10. AEquinoctium, pluit; interdum tonat.

9. Septemtriones et Aquilo flant. Equus occidit matutinò.

8. Pisces tergore emergunt; nix imbre mixta cadit. Aries matutinò emergit cum mari; turbatio aeris.

7. AEquinoctium vernum, pluit, interdum et tonat.

6. Nox et dies æquales existunt.

5. Scorpius occidit: vehemens flat ventus, pluviasque cum tonitribus commiscet.

4. Scorpius occidit. Septemtrio flat pluvius.

3. Auster flat et pluit.

Prid. Ventorum procellæ et sæpè pluit.

31.

Aprilis.

K. Scorpius occidit. Sol diei partem unam addit. Aquilonis flatu nebulosum est cœlum. Vergiliæ oriri et præsignificari incipiunt.

4. Nebulosus aer per omnes terras.

3. Vergiliæ occidunt vespertinò.

Prid. Flat Africus.

8. Succulæ emergunt, pluviæque ab Austro devolvuntur.

7. Auster flat, et Vergiliarum reliquæ occidunt.

6. Favonius flare incipit matutinò. Vergiliæ occidunt.

5. Australes procellæ.

4. Aquilo vehemens flat: vesper est pluviosus.

3. Frigidi flant venti et pluit.

Prid. Succulæ occultantur.

Id. Aquilo flat: parvum præsepe exoritur.

18. Obscurum astrum; venti et imbres.

17. Succulæ occidunt; frigidi spirant venti. Perseus oritur.

16. Succulæ occidunt; spirat Favonius.

15. Sol in Tauro. Succulæ occultantur.

14. Africus flat.

13. Succulæ penitus occidunt. Africus flat vesperi.

12. Favonius spirat.

11. Tauri caput occidit et pluit.

10. Vergiliæ exoriuntur: Favonius spirat.

9. Fidicula circà primam facem apparet.

8. Fidicula cernitur et pluit.

7. Præsepe emergit; desinit ver.

6. Succulæ penitus occidunt. Veris conversio.

5. Auster flat.

4. Austrina dies et pluvia.

3. Hœdi oriuntur: Auster flat matutinò.

Prid. Canis occultatur vesperi: aer conturbatur ab Austro et Aquilo se simul commiscet.

30.

Maius.

K. Canis occultatur. Rores descendunt.

6. Succulæ cum Sole oriuntur.

5. Centaurus apparet totus, Favonius spirat.

4. Scorpius sursùm emergit. Aquilo flat et rores cadunt.

3. Fidicula oritur matutinò.

Prid. Dimidium Scorpionis occidit.

Non. Vergiliæ oriuntur matutinò, et spirat Favonius.

8. Principium AEstatis: Favonius prævalet.

7. Eodem flat modo Favonius.

6. Fidicula oritur. Succulæ occidunt. Tauri caput apparet.

5. Vergiliæ apparent.
4. Vergiliæ oriuntur. Auster flat.
3. Succulæ occidunt. Austrini sunt flatus.

Prid. Scorpius occidit et Fidicula oritur matutinò.

Id. Cancer exoritur et flat Auster.
17. Initium AEstatis.
16. Procyon, quem quidam Caniculam vocant, occidit.
15. Sol in Geminis.
14. Auster flat vesperi.
13. Succulæ oriuntur et flat Aquilo.
12 Arcturus occidit, aerque conturbatur.
11. Sagittarius occidit, et flat Auster.
10. Gemini exoriuntur et Aquila.
9. Succulæ oriri incipiunt et pluit.
8. Capella exoritur matutinò et flat Aquilo.
7. Taurus occidit. Auster et Aquilo flant.
6. Auster spirat.
5. Fidicula oritur matutinò et Auster flat.
4. Auster vehemens flat.
3. Vergiliæ exoriuntur; imbres, cum tonitrubus fiunt.

Prid. Tempestas aspera; hiemat aer. Ingentia vesperi tonitrua commoventur.

31.

Junius.

K. Succulæ totæ emergunt : Auster flat.
4. Aquilo exoritur. Aeris tempestas, et flat Favonius.
3. Australes procellæ cum tonitruis.

Prid. Auster flat et pluit.

Non. Aquilo exoritur : flat Auster et pluit.
8. Aquilo flat et pluit.
7. Arcturus occidit matutinò : Favonius spirat.
6. Delphinus emergere incipit : Arcturus occidit
5. Aquilo flat et modicè pluit.
4. Pluviosus aer cum tonitruis et Australis dies.
3. Turbulentum cœlum cum tonitruis

Prid. Favonius vel Corus flat et tonat.

Id. Delphinus emergit. Auster flat.
18. Orionis humeri elevantur, et principia AEstatis.
17. Obscurum astrum. Favonius et Auster flant.
16. Aeris tempestas et Aquilonii flatus.
15. Favonius cum Austro spirat. Orionis humeri apparent.
14. Sol in Cancro. Orion exoritur matutinò.
13. Auster et Favonius flant, pluit et tonat.
12. Serpentarius occidit matutinò.
11. Auster cum Aquilone spirat.
10. Exortus Orionis.
9. Obscuri astri exortus et calorum intentio.
8. AEstivus cardo et momentanea aeris perturbatio.
7. Africus et Favonius simul spirant.
6. Brevissima nox. Orion exoritur.
5. Fluit vesperi. Canis appareré incipit.
4. Ventorum conflictus.
3. Canis exoritur matutinò, Zona Orionis apparet.

Pr. Arcturus occidit matutinò, et aeris intemperies.

30.

Julius.

K. Aer ab Aquilone conturbatur.
6. Obscurum astrum. Auster flat vel Favonius.
5. Austrina dies et conturbatio aeris.
4. Orion exoritur. Ciconia occidit et Favonius spirat.
3. Medium Cancri exoritur.

Prid. Etesiæ flant et cum Austro Aquilones.

Non. Corona occidit matutinò : flat Auster.
8. Cepheus exoritur et Austrina aeris perturbatio.

7. Orion

7. Orion totus emergit. Auster flat.
6. Etesiarum flatus Prodromi spirant.
5. Imbres cum tonitrubus; flat Aquilo.
4. Orion totus exoritur matutinò et prodromi invalescunt flatus.
3. Africus flat turbulentus.
Prid. Aquilo flat.
Id. Canicula exoritur. Etesiæ invalescunt.
17. Orion exoritur et violentus flat Aquilo.
16. AEstatis dimidium et dies Aquilonis flatu algentior.
15. Favonius et interdum Auster spirant. Canis oritur matutinò et Etesiæ amplius invalescunt.
14. Orion exoritur. Corus flat, totusque apparet Orion
13. Sol in Leone. Corus spirat et Canis exoritur
12. Etesiæ cum aliis ventis per unum et viginti flant dies.
11. Prodromi flatus latè spirant.
10. Cancer totus cum Leone exoritur, et Aquila occidit.
9. Leo cum Sole exoritur et Cane. Cancer descendit.
8. Gemini occidere incipiunt. Canis emergit et Austrini sunt flatus.
7. Caligo arenosa. Aquila occidit. Leo exoritur; flat Auster.
6. Canicularis AEstus.
5. Vehementes calores. Etesiæ valenter spirant.
4. Lucida Stella in pectore Leonis exoritur. Aquilo gelidus propter æstum.
3. Autumnales fructus apparere incipiunt. Aquila occidit matutinò, aerque fit turbidus.
Prid. Auster cum Africo simul spirant.

31.

Augustus.

K. Aquila occidit matutinò. Flat Africus; ardentes sunt AEstus.
4. Aquila occidit; aer Austrinus.
3. Austrina dies.
Prid. Leonis medium exoritur. Arbor in hoc biduo apparet. Auster nimbosus vehementer flat.
Non. Corona occidit. Leonis medium exoritur. Vehemens flat Auster, et Grues apparent.
8. Fidicula contrahitur. Austrina dies AEstuosa.
7. Orionis medium occultatur, et dies ab Austro caliginosus et æstuosus aer.
6. Leo exoritur. AEstus intolerabilis, nebulosus aër. Orionis exoritur medium.
5. Obscurum astrum. Septemtrio lenis spirat. AEstus mediocris.
4. Lunaris defectus in hanc diem incurrere solet. Auster et Aquilo spirant. Ingentes sunt calores.
3. Fidicula occidit matutinò. Autumnus inchoat. Ventorum concursus fit.
Prid. Ventorum conflictus et pugna.
Id. Delphinus cum Lepore occidit.
19. AEstuosi et squalentes calores.
18. Obscurum astrum, et Favonius cum Austro spirat.
17. Delphinus occidit matutinò.
16. Autumni initium.
15. Fidicula occidit et flat Aquilo.
14 Delphinus occultatur; mediocris AEstus.
13. Fidicula occidit matutinò. Sol in Virgine. Auster flat, pluit, et tonat.
12. Sol in totâ Virgine.
11. Virgo exoritur.
10. Septemtrio lenis spirat. Tota exoritur Virgo; aeris est serenitas.
9. Virgo exoritur. Aquilo flat.
8. Etesiæ ponunt; Aquila frigidior flare incipit.
7. Delphinus exoritur et Auster flat.
6. Vindemiator emergit. Auster et Favonius simul flant.
5. Virgo apparere incipit.
4. Favonius lenis spirat.
3. Virgo exoritur. Favonius molliter flat.
Prid. Andromeda exoritur.

31.

September.

K. Andromeda exoritur. Imbres cum tonitrubus fiunt; flat Vulturnus. Inconstantes sunt venti.

6. Australis Piscis non amplius occultatur.

5. Tonat et pluit.

4. Arcturus cum Vindemiatore exoritur. Malus occultatur.

3. Mercurii domicilium. Favonius spirat, et ex ventorum inconstantiâ imbres cadunt.

Prid. Equus exoritur.

Non. Capellâ emergit. Africus flat vesperi et pluit.

8. Arcturus apparet : flat Aquilo et interdum tonat.

7. Virginis medium exoritur. Favonius spirat cum Africo.

6. Idem aeris status.

5. Idem aeris status.

4. Arcturus exoritur.

3. Arcturo exoriente imbres cadunt.

Prid. Vergiliæ cum Equo exoriuntur.

Id. Hirundines non videntur. Capella exoritur et pluit.

16. Dodecatemorion, id est 12ª. portio autumni incipit.

15. Favonius latè spirat cum Africo.

14. Piscis exoritur et septemtrio ponit.

13. Sol in Librâ. Crater apparet : Arcturi medium cernitur matutinò.

12. Arcturo exoriente imbres copiosi cadunt.

11. Æquïnoctium autumnale et Fisces occidunt.

10. Argo descendit : pluviosi aeris conturbatio.

9. Pisces occidunt. Austrinæ fiunt pluviæ ; aeris, ventorumque conturbationes et maris tempestates.

8. Lunaris defectus in hanc incurrit diem. Centaurus exoritur.

7. Nebulosus aer et turbulentus existit.

6. Hœdi exoriuntur, et Auster vehemens flat.

5. Virgo desistit emergere. Vergiliæ matutinò et vesperè apparent. Hœdi cum Sole occidunt. Ventorum et maris procellæ validæ sunt.

4. Auster vehemens flat ; tempetat horridæ.

3. Vergiliæ matutinò cernuntur, et pluvius flat Auster.

Pr. Capella emergit usque ad vespertinum Vergiliarum occasum.

30.

October.

K. Vergiliæ in oriente apparere incipiunt. Auster flat matutinò.

4. Iidem Austrini flatus et Vergiliarum exortus.

3. Heniochus, id est Auriga, occidit ; et ab Aquilone tonat.

Pr. Hœdi exoriuntur et pluit.

Non. Corona emergit et conversio est æstatis.

8. Arietis medium occidit cum Scorpione.

7. Eadem, quæ prior, significatio.

6. Corona cum hœdis exoritur : aer conturbatur.

5. Hœdi cum Vergiliis emergunt et flat Africus.

4. Libra oriri incipit ; Favonius spirat.

3. Corona exoritur matutinò ; venti commutantur ; asperaque in mari fit hyems.

Pr. Vergiliæ exoriuntur et flat Auster.

Corona emergit. Aeris commutatio et tumultus fit.

19. Aquilo immensus flat.

18. Autumni medium et Auster flat.

17. Orion emergit et rorulentus est aer.

16. Eadem, quæ prior, significatio.

15. Tristis et nubilus dies.

14. Sol in Scorpione et Favonius spirat.

13. Vergiliæ occidunt aerisque est conturbatio.

12. Eadem, quæ prior, significatio ; sed etiam pluit.

11. Tauri cauda occidit, et Auster flat pluvius.

10. Scorpius occidit. Aquilo flat : in mari tempestas horrida.

9. Vergiliæ occidunt.

8. Centaurus occidit matutinò.

7. Scorpii dimidia cauda occidit.

6. Succulæ occidunt. Gelidus flat Aquilo, et aspera in mari Hyems.
5. Vergiliæ et Orion penitus occidunt.
4. Arcturus occultatur et vehementes flant venti.
3. Cassiopea incipit occultari.
Pr. Orion et Aquila penitus occidunt vesperi, et Fidicula exoritur.

31.

November.

K. Vergiliæ occidunt; prima decidit matutinò. Arcturus occultatur; aerisque ad frigora fit conversio.
4. Venti spirant frigidi et pluit.
3. Fidicula exoritur matutinò et Aquilo flat.
Pr. Auster et Favonius flant; fiuntque imbres.
Non. Fidicula Sole exoriente apparet.
8. Arcturus occidit matutinò et nebulosus est aer.
7. Vergiliæ et Orion occultantur. Aquilo flat.
6. Turbidus et molestus est aer.
5. Clarum Scorpionis Astrum et hiemalis Cardo.
4. Hyemis initium.
3. Vergiliæ occultantur.
Pr. Media Scorpionis Stella emergit.
Id. Vergiliæ et Orion occidunt matutinò.
18. Scorpius matutinò occidit.
17. Fidicula oritur matutinò. Vulturnus, Auster et Boreas simul flant.
16. Eadem, quæ prior, significatio.
15. Tempestuosa dies; Austerque supervenit.
14. Sol in Sagittario. Orion cum Fidiculâ exoritur (*Lyre d'Arion*), aerisque tempestas existit.
13. Tauri cornu cum Sole occidit et flat Aquilo.
12. Horrida tempestas.
11. Succulæ cum Lepore occidunt matutinò.
10. Gelida occidit pluvia.
9. Tauri cornua occidunt.
8. Initium Hiemis; frigora incipiunt, gelidique cadunt rores.
7. Sol in prima Sagittarii portione.
6. Eadem, quæ prior, significatio.
5. Canis occidit; Austrina dies; pluit.
4. Canis occultari incipit et nebulosus est aer.
3. Canis occidit matutinò et Africo flante pluit.
Pr. Orion occidit; Favonius spirat et Austro flante pluit.

30.

December.

K. Perturbatio aeris: flat Septemtrio et totus Orion occidit matutinò.
4. Canis occidit; vesperi Septemtrio flat.
3. Tempestuosa cum nubibus dies.
Pr. Sagittarius occidit et Aquilo flat.
Non. Per totam diem pluit et flat Aquilo.
8. Medium Scorpii emergit.
7. Aquilo exoritur et Africus flat.
6. Scorpius totus emergit.
5. Canis exoritur matutinò, et Auster flat.
4. Vehemens Aquilo flat; caliginosum tempestatibus cœlum existit.
3. Obscurum Astrum; Septemtrio et Cæcias perflant.
Pr. Aquilo flat prior; gravis et pluvius subsequitur Auster.
Id. Totus Scorpius exoritur; Auster et Aquilo flant et pluit.
19. Capella occidit.
18. Auster et Aquilo perflant, et aeris perturbatio existit.
17. Eadem, quæ prior, significatio.
16. Sol in Capricorno.
15. Obscurum Astrum; ventorum concursus et pugna.
14. Capella exoritur.
13. Aquilo cum Capricorno exoritur.
12. Incipit flare Aquilo; superveniens Auster totum obtinet diem.
11 Aquilo exoritur vesperi.
10. Capella matutinò emergit.
. . . . . Reliquum deficit.

31.

CALENDRIER ROMAIN,

MÉTÉOROLOGICO-ASTRONOMIQUE,

TIRÉ D'OVIDE, DE COLUMELLE ET DE PLINE (1).

Januarius.

A. Kal Jan. F. I.
B. IV. F. II.
C. III. C. Cancer occidit, O. III.
D. Prid. C. Cæsari Delphinus matutinò exoritur, PL. IV.
E. Non. F. Lyra oritur. O et P. tempestatem significat. O. Atticæ et finitimis regionibus Aquila vesperè occidit. V.
F. VIII. F. VI.
G. VII. C. VII.
H. VI. C. Delphini vespertino occasu continui dies hiemant Italiæ P. VIII.
A. V. Agon. Delphinus oritur, O. IX.
B. IV. EN. Media Hyems, O. X.
C. III. CAR. NP. XI.
D. Prid. C. XII.
E. Eid. NP. XIII.
F. XIX. EN. Dies vitios. ex S. C. XIV.
G. XVIII. CAR. Tempestas incerta, C. XV.
H. XVII. C. Sol in Aquarium transit. Leo manè incipit occidere. Africus. Interdùm Auster cum pluvia, C. XVI.
A. XVI. C. Sol in Aquario, O. et P. Cancer desinit occidere. Hiemat, C. XVII.
B. XV. C. Aquarius incipit oriri. Ventus Africus tempestatem significat, C. XVIII.
C. XIV. C. XIX.
D. XIII. C. XX.
E. XII. C. XXI.
F. XI. C. Fidicula vesperi occidit; dies pluvius, C. XXII.
G. X. C. Lyra occidit, O. XXIII.
H. IX. C. Leonis, quæ est in pectore, clara Stella occidit, O. Ex occasu pristini syderis significat tempestatem. Interdùm etiam tempestas, C. XXIV.
A. VIII. C. Stella Regia appellata Tuberoni in pectore Leonis occidit matutinò, P. XXV.
B. VII. C. XXVI.
C. VI. C. Leonis, quæ est in pectore, clara occidit Stella. Nonnunquam significatur hyems bipartita, C. XXVII.
D. V. C. Auster aut Africus hiemat. Pluvius dies, C. XXVIII.
E. IV. F. XXIX.
F. III. IV. Delphinus incipit occidere. Item Fidicula occidit, C. XXX.
G. Prid. C. Eorum, quæ suprà sunt, syderum occasus tempestatem facit. Interdùm tatummodò significat, C. XXXI.

(1) Uranol. Petav. t. 3, p. 102.

Februarius.

H. K. Feb. IV. Filis incipit occidere; ventus Eurinus: et interdùm Auster cum grandine est, C. I.

A. IV. IV. Lyra et medius Leo occidunt, O. II.

B. III. N. Delphinus occidit, O. Fidis tota et Leo medius occidit. Corus aut Septemtrio. Nonnumquam Favonius, C. III.

C. Prid. N. Fidicula vesperè occidit, P. IV.

D. Non. Aquarius oritur. Zephyrus flare incipit, O. Mediæ partes Aquarii oriuntur. Ventosa tempestas, C. V.

E. VIII. N. VI.

F. VII. N. Callisto Sydus occidit. Favonii spirare incipiunt, C. VII.

G. VI. N. Ventosa tempestas, C. VIII.

H. V. N. Veris initium, O. IX.

A. IV. N. X.

B. III. N. Arctophylax oritur, O. XI.

C. Prid. N. XII.

D. Id. EN. XIII.

E. XVI. N. Corvus, Crater et Anguis oriuntur, O. vesperè Crater oritur. Venti mutatio, C. XIV.

F. XV. Luper. NP. Sol in Pisces transitum facit. Nonnunquam ventosa tempestas. XV.

G. XIV. EN. Venti per sex dies vehementius flant. Sol in Piscibus, O. XVI.

H. XIII. Quir. NP. Favonius vel Auster cum grandine et nimbis, ut et sequenti die, C. XVII.

A. XII. C. XVIII.

B. XI. C. XIX.

C. X. C. Leo desinit occidere. Venti septemtrionales, qui dicuntur Ornithiæ, per dies triginta esse solent. Tum et hirundo advenit, C. XX.

D. IX. Feralia, F. Arcturus primâ nocte oritur. Frigidus dies Aquilone vel Coro: interdum pluvia, C. XXI.

E. VIII. C. Sagitta crepusculo incipit oriri. Variæ tempestates. Halcyonii dies vocantur, C. XXII.

F. VII. TER. NP. Hirundinum adventus, O. Ventosa tempestas. Hirundo conspicitur, C. Arcturi exortus vespertinus, P. XXIII.

G. Reg. Fug. N. XXIV.

H. V. C. XXV.

A. IV. EN. XXVI.

B. III. EQ. NP. XXVII.

C. Pr. C. XXVIII.

Mars.

D. K. MAR. NP. I.

E. VI. F. II.

F. V. C. Alter è Piscibus occidit, O. III.

G. IV. C. IV.

H. III. C. Arctophylax occidit. Vindemiator oritur, O. Cancer oritur Cæsari, P. V.

A. Pr. NP. Hoc die Cæsar Pontifex Maxim. factus est. VI.

B. NON. F. Pegasus oritur, O. VII.

C. VIII. F. Corona oritur, O. Piscis Aquilonarius oritur, P. VIII.

D. VII. C. Orion exoritur: in Attica Milvius apparere servatur, P. IX.

E. VI. C. X.

F. V. C. XI.

G. IV. C. XII.

H. III. EN. XIII.

A. Pr. EQ. NP. XIV.

B. EID. NP. Nepa incipit occidere. Significat tempestatem, C. Scorpius occidit Cæsari, P. XV.

C. XVII. F Scorpius medius occidit; O. Nepa occidit; hiemat, C. XVI.

D. XVI. LIB. NP. Milvius oritur, O. Sol in Arietem transitum facit. Favonius vel Corus, C. XVII.

E. XV. N. Sol in Ariete, O. Italiæ Milvius ostenditur, P. XVIII.

F. XIV. QUIN. N. XIX.

G. XIII. C. XX.

H. XII. C. Equus occidit mane, C. P. Septemtrionales venti, C. XXI.

A. XI. N. XXII.

B. X. TUBIL. NP. Aries incipit oriri. Pluvius dies: interdum ningit, C. XXIII.

C. IX. Q. REX. C. F. Hoc et se-

quenti die AEquinoctium vernum tempestatem significat, C. XXIV.
D. VIII. C. AEquinoctium vernum, O. P. XXV.
E. VII. C. XXVI.
F. VI. NP. Hoc die Cæsar Alexandriam recepit. XXVII.
G. V. C. XXVIII.
H. IV. C. XXIX.
A. III. C. XXX.
B. Prid. C. XXXI.

Aprilis.

C. K. April. N. Scorpius occidit, O. Nepa occidit manè. Tempestatem significat, C. I.
D. IV. C. Pleiades occidunt, C. II.
E. III. C. In Atticâ Vergiliæ vesperè occultantur, P. III.
F. Prid. C. Lud. Matr. Magn. Vergiliæ in Bœotiâ occultantur vesperi, P. IV.
G. Non. Ludi. Favonius aut Auster, cum grandine, C. Cæsari et Chaldæis Vergiliæ occultantur vesperi. AEgypto Orion et gladius ejus incipiunt abscondi, P. V.
H. VII. NP. Ludi. Vergiliæ vesperè celantur. Interdùm hiemat, C. VI.
A. VII. N. Ludi. Hoc die et duobus sequentibus Austri et Africi. Tempestatem significat, C. VII.
B. VI. N. Ludi. Significatur imber Libræ occasu, P. VIII.
C. V. IN. Ludi. IX.
D. IV. N. Ludi in cir. X.
E. III. N. Ludi. XI.
F. Pr. N. Ludi Cereri. Succulæ celantur. Hiemat, C. XII.
G. Eid. NP. Ludi. Libra occidit; hiemat, C. XIII.
H. XVIII. N. Ludi. Ventosa tempestas et imbres; nec hoc constanter, C. XIV.
A. XVII. Ford. NP. Ludi. XV.
B. XVI. N. Ludi. Succulæ occidunt vesperi Atticæ, P. XVI.
C. XV. N. Ludi. Sol in Taurum transitum facit. Pluviam significat, C. Succulæ occidunt vesperè Cæsari. Hoc est Palilicium sydus, P. XVII.
D. XIV. N. Ludi. Succulæ se vesperè celant: pluviam significat, C. AEgypto Succulæ occidunt vesperi, P. XVIII.
E. XIII. Cer. N. Ludi in circ. Sol in Tauro, O. XIX.
F. XII. N. Assyriæ Succulæ occidunt vesperi, P. XX.
G. XI. Par. NP. Ver bipartitur. Pluvia et nonnunquam grando, C. XXI.
H. X. N. Vergiliæ cum Sole oriuntur. Africus vel Auster. Dies humidus, C. XXII.
A. IX. NP. Primâ nocte Fidicula apparet. Tempestatem significat, C. XXIII.
B. VIII. C. Palilicium Sydus oritur Cæsari, P. XXIV.
C. VII. Rob. NP. Medium ver. Aries occidit. Tempestatem significat. Canis oritur, O. Hœdi exoriuntur, P. XXV.
D. VI. F. Bœotiæ et Atticæ Canis vesperi occultatur. Fidicula manè oritur, P. XXVI.
E. V. C. Assyriæ Orion totus absconditur, P. XXVII.
F. IV. NP. Ludi. Flor. Auster ferè cum pluviâ, C. XXVIII.
G. III. C. Ludi. Manè Capra exoritur. Austrinus dies. Interdum et pluviæ, C. Assyriæ totus Canis absconditur, P. XXIX.
H. Pr. C. Ludi. Canis se vesperè celat. Tempestatem significat. XXX.

Maius.

A. K. Mai. N. Capella oritur, C. I.
B. VI. F. Comp. Argestes flare incipit. Hyades oriuntur, O. Succula cum Sole exoritur. Septentrionales venti, C. Succulæ matutinò exoriuntur, P. II.
C. V. C. Centaurus oritur, O. Centaurus totus apparet; tempestatem significat, C. III.
D. IV. C. IV.
E. III. C. Lyra oritur, O. Centaurus pluviam significat, C. V.
F. Prid. C. Scorpius medius occidit,

O. Nepa medius occidit. Tempestatem significat, C. VI.

G. Non. N. Vergiliæ exoriuntur manè. Favonius, C. VII.

H. VIII. F. Capella pluvialis oritur Cæsari. AEgypto verò eodem die Canis vesperi occultatur, P. VIII.

A. VII. Lem. N. AEstatis initium. Favonius aut Corus. Interdum pluvia, C. IX.

B. VI. C. Vergiliæ totæ apparent; Favonius aut Corus. Interdum et pluviæ, C. Vergiliarum exortus, P. X.

C. V. Lem. N. Orion occidit, O. Arcturi occasus matutinus Cæsari significat, P. XI.

D. IV. NP. Ludi. Mart. In circo. XII.

E. III. Lem. N. Pleiades oriuntur. AEstatis initium, O. Fidis manè oritur. Significat tempestatem, C. Fidiculæ exortus, P. XIII.

F. Pr. C. Taurus orietur, O. XIV.

G. Eid. NP. Fidis manè exoritur. Auster aut Euronotus, interdum dies humidus, C. XV.

H. XVII. F. XVI.

A. XVI. C. Hoc et sequenti die Euronotus vel Auster cum pluviâ, C. XVII.

B. XV. C. XVIII.

C. XIV. Sol in Geminis, O. et C. XIX.

D. XIII. C. XX.

E. XII. Agon. NP. Canis oritur, O. Succulæ exoriuntur. Septemtrionales venti. Nonnunquam Auster cum pluviâ, C. Capella vesperè occidit et in Atticâ Canis, P. XXI.

F. XI. N. Hoc et sequenti die Arcturus manè occidit; tempestatem significat, C. Orionis gladius occidere incipit, P. XXII.

G. X. Tub. NP. XXIII.

H. IX. Q. Rex. C. F. XXIV.

A. VIII. C. Aquila oritur, O. Hoc die et biduo sequenti Capra manè exoritur. Septemtrionales venti, C. XXV.

B. VII. C. Arctophylax occidit, C. XXVI.

C. VI. C. Hyades oriuntur. XXVII.

D. V. C. XXVIII.

E. IV. C. XXIX.

F. III. C. XXX.

G. Prid. C. XXXI.

Junius.

H. K. Jun. N. Aquila oritur, O. Hoc et sequenti die Aquila exoritur. Tempestas ventosa et interdum pluvia, C. I.

A. IV. F. Mart. Car. Monet. Hyades oriuntur. Dies pluvius, O. Aquila oritur vesperi, P. II.

B. III. C. Cæsari et Assyriæ Aquila vesperi oritur, P. III.

C. Prid. C. IV.

D. Non. V.

E. VIII. N. Arcturus matutinò occidit, P. VI.

F. VII. N. Arctophylax occidit, O. Arcturus occidit. Favonius aut Corus, C. VII.

G. VI. N. Menti in Capit. Delphinus vesperi exoritur, P. VIII.

H. V. Vest. N. Fer. IX.

A. IV. N. Delphinus vesperi oritur, O. et C. et P. Favonius interdum rorat, C. X.

B. III. Matr. N. XI.

C. Prid. N. XII.

D. Eid. N. Calor incipit, C. XIII.

E. XVIII. N. XIV.

F. XVII. Q. ST. DF. Hyades oriuntur, O. Gladius Orionis exoritur, P. XV.

G. XVI. C. Zephyrus flat. Orion oritur, O. XVI.

H. XV. C. Delphinus totus apparet, O. XVII.

A. XIV. C. XVIII.

B. XIII. C. Minervæ in Aventino. Sol in Cancro, O. et C. In AEgypto Gladius Orionis oritur. XIX.

C. XII. C. Summian ad circ. Max. Ophiuchus, oritur, O. XX.

D. XI. C. Anguifer, qui à Græcis Ophiuchus, manè occidit; tempestatem significat, C. XXI.

E. X. C. XXII.

F. IX. XXIII.

G. VIII. C. Hoc et biduo sequen-

ti Solstitium, Favonius et calor, C. Longissima dies totius anni et nox brevissima Solstitium conficiunt, P. XXIV.
H. VII. C. XXV.
A. VI. C. Orionis Zona oritur. Solstitium, O. Orion exoritur Cæsari, P. XXVI.
B. V. C. XXVII.
C. IV. C. XXVIII.
D. III. C. Ventosa tempestas, C. XXIX.
E. Pr. F. XXX.

Julius.

F. Kal. N. Favonius vel Auster, et calor. I.
G. VI. N. II.
H. V. N. III.
A. IV. NP. Corona occidit manè, C. Zona Orionis Assyriis oritur, P. AEgypto Procyon matutinò oritur, P. IV.
B. III. Popl. N. Chaldæis Corona occidit matutinò. Atticæ Orion totus eo die exoritur. V.
C. PR. N. Ludi. Apollin. Cancer medius occidit; calor, C. VI.
D. Non. N. Ludi. VII.
E. VIII. N. Ludi. Capricornus medius occidit, C. VIII.
F. VII. N. Ludi. Cepheus vesperè exoritur; tempestatem significat, C. IX.
G. VI. C. Ludi. Prodromi flare incipiunt, C. X.
H. V. C. Ludi. XI.
A. IV. NP. Ludi. XII.
B. III. C. Ludi in circ. XIII.
C. Prid. C. Merk. AEgyptiis Orion desinit oriri, P. XIV.
D. Eid. NP. Merk. Procyon exoritur manè; tempestatem significat, XV.
E. XVII. F. Merk. Plin. L. 18, Cap. 28, ait: 18. Calend. August. Aquilam in AEgypto occidere matutinò; quod est depravatum. Nam 18. Cal. Aug. nullus dies est. XVI.
F. XIV. C. Assyriæ Procyon exoritur, P. XVII.
G. XV. C. Merk. XVIII.
H. XVI. Lucar. NP. Merk. XIX.
A. XIII. C. Ludi. Vict. Caesar. Sol in Leonem transitum facit. Favonius, C. Aquila occidit, P. XX.
B. XII. Lucar. Ludi. XXI.
C. XI. C. Ludi. XXII.
D. X. Nept. Ludi. Prodromi in Italiâ sentiuntur. XXIII.
E. IX. N. Ludi. Leonis in pectore clara Stella exoritur; interdum tempestatem significat, C. XXIV.
F. VIII. Fur. NP. Ludi. Aquarius incipit occidere clarè; Favonius vel Auster, C. XXV.
G. VII. C. Ludi. Canicula apparet; caligo æstuosa, C. XXVI.
H. VI. C. in Circ. Aquila exoritur, C. XXVII.
A. V. C. in Circ. XXVIII.
B. IV. in Circ. Leonis in pectore claræ Stellæ exoriuntur. Interdùm tempestatem significant, C. Regia in pectore Leonis Stella matutinò Cæsari immergitur, P. XXIX.
C. III. C. in Circ. Aquila occidit. Significat tempestatem, C. XXX.
D. Prid. C. XXXI.

Augustus.

E. Kal. Aug. N. Etesiæ, C. I.
F. IV. C. Fer. II.
G. III. C. III.
H. Prid. C. Leo medius exoritur. Tempestatem significat. IV.
A. Non. F. V.
B. VIII. F. Arcturus medius occidit, P. VI.
C. VII. C. Aquarius occidit medius; nebulosus æstus, C. VII.
D. VI. C. Verâ ratione Autumni initium Fidiculæ occasu, P. VIII.
E. V. NP. IX.
F. IV. C. X.
G. III. C. Fidicula occasu suo Autumnum inchoat Cæsari, P. XI.
H. Prid. C. Fidis occidit manè et Autumnus incipit, C. Atticæ Equus oriens significat et Vespera AEgypto, et Cæsari Delphinus occidens, P. XII.
A. Eid. NP. Delphini occasus tempestatem significat, C. XIII.
B. XIV.

B. XIX. F. Delphini matutinus occasus tempestatem significat, C. XIV.
C. XVIII. C. XV.
D. XVII. C. XVI.
E. XVI. Port. NP. XVII.
F. XV. C. Merk. XVIII.
G. XIV. Vin. F. P. XIX.
H. XIII. C. Sol in Virginem transitum facit. Hoc et sequenti die tempestatem significat. Interdum et tonat. Eodem die Fidis occidit, C. XX.
A. XII. Cons. NP. XXI.
B. XI. EN. Cæsari et Assyriæ vindemiator oriri manè incipit, P. XXII.
C. X. Volc. NP. Fidis occasu tempestas plerumque oritur et pluvia, C. XXIII.
D. IX. C. XXIV.
E. VIII. Opic. NP. XXV.
F. VII. C. Vindemiator exoritur manè et Arcturus incipit occidere. Interdum pluvia. XXVI.
G. VI. Volt. NP. XXVII.
H. V. NP. H. D. Ara victoriæ in curiâ dedicata est. Sagitta occidit. Etesiæ desinunt, P. XXVIII.
A. IV. F. XXIX.
B. III. F. Humeri Virginis exoriuntur. Etesiæ desinunt flare et interdum hiemat, C. XXX.
C. Prid. C. Andromed. Vesperi exoritur. Interdum hiemat, C. XXXI.

September.

D. Kal. Sept. N. I.
E. IV. N. Hoc die Fer. Nep. Piscis Austrinus desinit occidere. Calor, C. II.
F. III. NP. III.
G. Prid. C. Ludi. Romani. IV.
H. Non. F. Ludi. Vindemiator exoritur. Atticæ Arcturus matutinò exoritur, et Sagitta occidit manè, P. V.
A. VIII. F. Ludi. VI.
B. VII. C. Ludi. Piscis Aquilonius desinit occidere, et Capra exoritur. Tempestatem significat. VII.
C. VI. C. Ludi. VIII.
D. V. C. Ludi. Cæsari Capella oritur vesperi, P. IX.
E. IV. C. Ludi. X.
F. III. C. Ludi. Favonius aut Africus. Virgo media exoritur, C. XI.
G. Prid. N. Ludi. Arcturus oritur medius vehementissimo significatu terrâ marique per dies quinque, P. XII.
H. Eid. NP. Ex pristino Sydere nonnumquam tempestatem significat, C. XIII.
A. XVIII. F. Equor. Prob. XIV.
B. XVII. N. Ludi. Rom. in circ. XV.
C. XVI. C. In circ. AEgypto spica, quam tenet Virgo, exoritur matutinò, Etesiæque desinunt, P. XVI.
D. XV. C. In circ. Arcturus exoritur. Favonius aut Africus. Interdum Eurus, C. XVII.
E. XIV. C. In circ. Spica Virginis exoritur. Favonius aut Caurus, C. Spica Cæsari oritur, P. XVIII.
F. XIII. C. In circ. Sol in Libram transitum facit. Crater matutino tempore apparet, C. XIX.
G. XII. C. Merk. XX.
H. XI. C. Merk. Pisces occidunt manè. Item Aries occidere incipit. Favonius aut Caurus. Interdum Auster cum imbribus, C. Cæsari commissura Piscium occidit, P. XXI.
A. X. C. Merk. Argo Navis occidit. Tempestatem significat. Interdùm etiam pluviam. XXII
B. IX. NP. Merk. Augusti Natal. Ludi. Circ. Centaurus incipit manè oriri : tempestatem significat ; interdum et pluviam, C. XXIII.
C. VIII. C. AEquinoctium Autumnale hoc die et biduo sequenti notat Columella. Plinius hoc die. XXIV.
D. VII. C. XXV.
E. VI. C. XXVI.
F. V. C. Hœdi exoriuntur. Favonius. Nonnumquam Auster cum pluviâ, C. XXVII.
G. IV. C. Virgo desinit oriri : tempestatem significat, C. Capella matutina exoritur, consentientibus, quod est rarum, Philippo, Callippo, Dositheo, Parmenisco, Conone, Critone, Democrito, Eudoxo, Jone, P. XXVIII.

H. III. F. Hœdi oriuntur, iisdem consentientibus, P. XXIX.
A. Prid. C. XXX.

October.

B. Kal. Octob. N. Tempestat. signif. I.
C. VI. F. II.
D. V. C. III.
E. IV. C. Auriga occidit manè. Virgo desinit occidere. Significat nonnumquam tempestatem, N. IV.
F. III. C. Corona incipit exoriri; significat tempestatem, C. V.
G. Prid. C. Hœdi oriuntur vesperè. Aries medius occidit. Aquilo, C. VI.
H. Non. F. VII.
A. VIII. F. Coronæ clara Stella exoritur, C. Cæsari fulgens in Coronâ Stella oritur. VIII.
B. VII. F. IX.
C. VI. C. Vergiliæ exoriuntur vesperè. Favonius et interdum Africus cum pluviâ, C. X.
D. V. Meditr. XI.
E. IV. Aug. NF. XII.
F. III. Font. NP. Hoc et sequenti die Corona tota manè exoritur. Auster hibernus et nonnumquam pluvia, C. Vergiliæ vesperi oriuntur, P. XIII.
G. Prid. EN. XIV.
H. Eid. NP. Hoc die et sequenti biduo interdum tempestas; nonnumquam rorat. Corona tota oritur, P. XV.
A. XVII. F. XVI.
B. XVI. C. XVII.
C. XV. C. XVIII.
D. XIV. Arm. NP. Sol in Scorpionem transitum facit. XIX.
E. XIII. C. Hoc et sequenti die Solis exortu Vergiliæ incipiunt occidere. Tempestatem significat, C. XX.
F. XII. C. XXI.
G. XI. C. XXII.
H. X. C. XXIII.
A. IX. C. XXIV.
B. VIII. C. XXV.
C. VII. C. Nepæ frons exoritur. Tempestatem significat, C. XXVI.
D. VI. C. Succulæ vesperi exoriuntur, C. XXVII.
E. V. C. Vergiliæ occidunt. Hiemat cum frigore et gelicidiis, C. XXVIII.
F. IV. Arcturus vesperè occidit. Ventosus dies, C. XXIX.
G. III. C. Hoc et sequenti die Cassiopea incipit occidere. Tempestatem significat, C. XXX.
H. Prid. C. Cæsari Arcturus occidit, et Succulæ exoriuntur cum Sole, P. XXXI.

November.

A. K. Non. N. Hoc die et postero caput Tauri occidit. Pluviam significat. I.
B. IV. Arcturus occidit vesperi, P. II.
C. III. Fidicula manè oritur. Hiemat et pluit, C. III.
D. Prid. IV.
E. Non. F. V.
F. VIII. F. Ludi. Fidiculæ sydus totum exoritur. Auster vel Favonius. Hiemat, C. VI.
G. VII. C. Ludi. VII.
H. VI. C. Ludi. Stella clara Scorpionis exoritur. Significat tempestatem. Hiemat, C. VIII.
A. V. C. Ludi. Hyemis initium. Auster aut Eurus. Interdum rorat, C. Gladius Orionis occidere incipit, P. IX.
B. IV. Ludi. X.
C. III. Vergiliæ occidunt, P. XI.
D. Prid. C. Ludi. XII.
E. Eid. NP. Epul. Indict. Dies incertus, sœpius tamen placidus, C. XIII.
F. XVIII. F. XIV.
G. XVII. C. Ludi. Pleb. in circo. XV.
H. XVI. C. In circ. Fidis exoritur manè. Auster, interdum Aquilo magnus, C. XVI.
A. XV. C. In circ. Aquilo: interdum Auster cum pluviâ, C. XVII.
B. XIV. C. Merk. Sol in Sagittarium transitum facit. Succulæ manè oriuntur. Tempestatem significat, C. XVIII.
C. XIII. C. Merk. XIX.

D. XII. C. Merk. Tauri cornua vesperi occidunt. Aquilo frigidus et pluvia, C. XX.
E. XI. C. Succula manè occidit. Hiemat, C. XXI.
F. X. C. Lepus occidit manè. Tempestatem significat. XXII.
G. IX. C. XXIII.
H. VIII. C. XXIV.
A. VII. C. Canicula occidit Solis ortu; hiemat, C. XXV.
B. VI. C. XXVI.
C. V. C. XXVII.
D. IV. C. XXVIII.
E. III. F. XXIX.
F. Prid. C. Totæ Succulæ occidunt. Favonius aut Auster. Interdum pluvia, C. XXX.

December.

G. Kal. Decemb. N. Dies incertus. Sœpiùs tamen placidus. I.
H. IV. II.
A. III. III.
B. Prid. IV.
C. Non. F. V.
D. VIII. Sagittarius medius occidit. Tempestatem significat, C. VI.
E. VII. C. Aquila manè oritur. Africus; interdum Auster; irrorat, C. VII.
F. VI. C. VIII.
G. V. C. IX.
H. IV. C. X.
A. III. Agon. NP. Corus vel Septentrio. Interdum Auster, cum pluviâ, C. XI.
B. Prid. EN. XII.
C. Eid. NP. Scorpio totus manè exoritur; hiemat, C. XIII.
D. XIX. F. XIV.
E. XVIII. Cons. NP. XV.
F. XVII. C. XVI.
G. XVI. Sat. NP. Feriae Saturni. Sol in Capricornum transitum facit. Brumale Solstitium, ut Hipparcho placet, C. *Ce signe est le domicile de Saturne.* XVII.
H. XV. C. Ventorum commutatio, C. XVIII.
A. XIV. Opal. NP. XIX.
B. XIII. C. XX.
C. XII. Div. NP. XXI.
D. XI. C. XXII.
E. X. Lar. NP. Capra occidit manè. Tempestatem significat, C. XXIII.
F. IX. Brumale Solstitium, sicut Chaldæi observant: significat, C. XXIV.
G. VIII. C. XXV.
H. VII. C. XXVI.
A. VI. C. Delphinus incipit oriri manè. Tempestatem significat, C. XXVII.
B. V. C. XXVIII.
C. IV. F. Aquila vesperè occidit. Hiemat, C. XXIX.
D. III. F. Canicula occidit vesperè. Tempestatem significat, C. XXX.
E. Prid C. Tempestas ventosa, C. XXXI.

CALENDARII ROMANI

EXPLICATIO (1).

F. Fastus dies. N. Nefastus. NP. Nefastus primò. FP. Fastus primò. Non. Nonæ. Agon. Agonalia. En. Endoteriscus, seu intercisus. CAR. Carmentalia. Eid. Idus. Luper. Lupercalia. Quir. Quirinalia. Fer. Feralia. Ter. Terminalia. Regif. Regi-fugium. Equ. Equiria. Lib. Liberalia. Quin. Quinquatrus. Tubil. Tubilustrium. Q. Rex C. F. Quando Rex comitiavit fas. Circ. Circenses. Ford. Fordicidia, in quibus forda, seu vaccæ prægnantes immolantur. Cer. Cerealia. Par. Parilia aut Palililia. Vin. Vinalia. Rob. Robigalia. Flor. Floralia. Comp. Compitalia. Lem. Lemuria. Lud. mar. in Circ. Ludi Martii in Circo. Mart. Car. monet. Marti. Carnæ Deæ monetæ Junoni. In Capit. In Capitolio. VEST. N. F. PR. Vestæ nefas Prætori. Mat. Matutæ matri. Q. ST. D. Quandò Stercus defertur. Poplif. Poplifugium. Apollin. Apollinares. MERK. Mercatus. VICT. CÆSAR. Victoria Cæsaris. NEPT. Neptunalia. FER. Feralia. HISP. Hispaniam vicit. PORT. Portunalia. VIN. F. P. Vinalia fas Prætori. CONS. Consualia. Volc. Volcanalia. OPIC. Opiconsiva. VOLT. Volturnalia. H. D. Hoc die. FER. NEPT. Feriæ Neptuni. F. Equor. prob. Feriæ Equorum probandorum. LUD. CIRC. Ludi Circenses. MEDIT. Meditrinalia. AUGUST. Augustanalia. FONTAN. Fontanalia. ARM. Armilustrum. EPUL. INDICT. Epulum Indictum. LUD. PLEB. IN CIRC. Ludi plebis in Circo. AGO. Agonalia. SATURN. Saturnalia. OPAL. Opalia. DIV. Divalia. LAR. Larentinalia.

(1) Petav. p. 111.

CALENDRIER ROMAIN

EN USAGE AU TEMPS DE CONSTANTIN (1).

Januarius.

A.	Aa.	Kalend.		Senatus legitimus.
	Bb.	IV.		Dies Ægyptiacus.
	Cc.	III.	NO. Jan.	Ludi votorum nuncupatio.
B.	Dd.	*Prid.*		Ludi.
	Ee.	*Non.*		Ludi.
	Ff.	VIII.		Dies Ægyptiacus.
C.	Gg.	VII.	Idus Januar.	Jano Patri. CMXXIV.
	Ah.	VI.		
	Ba.	V.		Senatus legitimus.
D.	Cb.	IV.		Dies carmentariorum.
	Dc.	III.		
	Ed.	*Prid.*		
E.	Fe.	*Idib.*		Jovi statori CMXXIV.
	Gf.	XIX.		
	Ag.	XVIII.	Kalend. Februarii.	Carmentaria.
F.	Bh.	XVII.		Dies Ægyptiacus.
	Ca.	XVI.		Ludi Palatini.
	Db.	XV.		Ludi
G.	Ec.	XIV.		Ludi.
	Fd.	XIII.		N. Gordiani CMXXIV.
	Ge.	XII.		Ludi.
H.	Af.	XI.		Ludi.
	Bg.	X.		Senat. legitimus. Sol in Aquario.
	Ch.	IX.		N. B. Hadriani CMXXIV.
I.	Da.	VIII.		N. Chartis.
	Eb.	VII.		
	Fc.	VI.		
K.	Gd.	V.		
	Ae.	IV.		
	Bf.	III.		
A.	Cg.	*Prid.*		

Februarius.

	Dh.	Kal.		N. Herculis. CMXXIV.
	Ea.	IV.		
	Fb.	III.	NO. Feb.	Senatus legitimus.
B.	Gc.	*Prid.*		Ludi Gottici.
	Ad.	*Non.*		Ludi.
C.	Be.	VIII.		Ludi.
	Cf.	VII.	Idus Februar.	Ludi. Dies Ægyptiacus.
	Dg.	VI.		Ludi.
D.	Eh.	V.		
	Fa.	IV.		Gottici CMXXIV.
	Gb.	III.		Genialici CMXXIV.
E.	Ac.	*Prid.*		Ludi genialici.
	Bd.	*Idib.*		Virgo Vesta. Parent. Senatus legitimus.
F.	Ce.	XVI.	Kal. Mart.	Lupercalia.
	Df.	XV.		
	Eg.	XIV.		
G.	Fh.	XIII.		Quirinilia.
	Ga.	XII.		
	Ab.	XI.		
H.	Bc.	X.		Sol in piscibus.
	Cd.	IX.		Feralia.
	De.	VIII.		Caristia.
I.	Ef.	VII.		Terminalia.
	Fg.	VI.		Regi fugium.
	Gh.	V.		Lotio CMXXIV. Dies Ægyptiacus.
K.	Aa.	IV.		
	Bb.	III.		N. D. Constantini CMXXIV.
	Cc.	*Prid.*		Ludi votivi.

Martius.

A.	Dd.	Kal.		N. Martis. CMXXIV.
	Ee.	VI.	Non. Mart.	
	Ff.	V.		Senatus legitimus. Dies Ægyptiacus.
B.	Gg.	IV.		Isidis navigium.
	Ah.	III.		
	Ba.	*Prid.*		
C.	Cb.	*Non.*		Juvenalia.
	Dc.	VIII.	Idus Martii.	
	Ed.	VII.		Arma ancilia movent.
D.	Fe.	VI.		
	Gf.	V.		
	Ag.	IV.		
E.	Bh.	III.		Jori Cultori CMXXIV.
	Ca.	*Prid.*		Mamuralia. Senatus legitimus.
	Db.	*Idib.*		Canna intrat.
F.	Ec.	XVII.	Kal. Aprilis.	
	Fd.	XVI.		Liberalici CMXXIV. Sol in Ariete.
	Ge.	XV.		
G.	Af.	XIV.		Quinquatria.
	Bg.	XIII.		Pelosia.
	Ch.	XII.		N. Minerves.
H.	Da.	XI.		Arbor intrat.
	Eb.	X.		Tubilustrium.
	Fc.	IX.		Sanguen. Dies Ægyptiacus.
I.	Gd.	VIII.		Hilaria.
	Ae.	VII.		Requatio.
	Bf.	VI.		Lavatio.
K.	Cg.	V.		Initium Caiani.

(1) Uranolog. Petav. t. 3, p. 112.

	D h.	IV.		
	E a.	III.		
A.	F b.	*Prid.*		N. Divi Constantin. CMXXIV.

Aprilis.

	G c.	Kal.	N. April.	Venerealia. Ludi. Senatus legitimus.
	A d.	IV.		N. Dei Quirini CMXXIV. Dies Ægyptiacus.
B.	B e.	III.		
	C f.	*Prid.*		Ludi Megalesiaci.
	D g.	*Non.*		Ludi
C.	E h.	VIII.	Id. April.	Ludi Megal.
	F a.	VII.		
	G b.	VI.		Ludi. N. Castoris et Pollucis. CMXXIV.
D.	A c.	V.		Ludi.
	B d.	IV.		Megalesiaci CMXXIV.
	C e.	III.		N. Divi Severi. CMXXIV.
E.	D f.	*Prid.*		Ludi Cerealici CMXXIV.
	E g.	*Idib.*		Ludi. Senatus Legitimus.
F.	F h.	XVIII.	Kal. Maii.	Ludi
	G a.	XVII.		Ludi Cerealici.
	A b.	XVI.		Ludi
G.	B c.	XV.		Ludi.
	C d.	XIV.		Ludi. Sol in Tauro.
	D e.	XIII.		Cerealici. CMXXIV. Dies
H.	E f.	XII.		Ægyptiacus.
	F g.	XI.		N. Urbis. CMXXIV. Dies
	G h.	X.		Ægyptiacus.
I.	A a.	IX.		
	B b.	VIII.		
	C c.	VII.		Serapis.
K.	D d.	VI.		N. Antonini. CMXXIV.
	E e.	V.		
	F f.	IV.		
A.	G g.	III.		
	A h.	*Prid.*		Ludi Floreales.

Maius.

	B a.	Kal.		Senatus legitimus.
B.	C b.	VI.	Non. Maii.	Ludi.
	D c.	V.		Floralici CMXXIV. Dies Ægyptiacus.
	E d.	IV.		Ludi Maximati.
C.	F e.	III.		Ludi Maximati.
	G f.	*Prid.*		Ludi
	A g.	*Non.*		Ludi
D.	B h.	VIII.	Id. Maii.	Ludi
	C a.	VII.		Maximati CMXXIV.
	D b.	VI.		N. Claudii CMXXIV.
E.	E c.	V.		
	F d.	IV.		Martialici CMXXIV.
	G e.	III.		Ludi Persici.
F.	A f.	*Prid.*		Ludi L. Pers. Natalis Mercurii.
	B g.	*Idib.*		Ludi Senatus Legitimus.
	C h.	XVII.	Kal. Junii.	Ludi
G.	D a.	XVI.		Persici CMXXIV.
	E b.	XV.		N. Annonis.
	F c.	XIV.		Zenziarius.
H.	G d.	XIII.		Sol in Geminis.
	A e.	XII.		Dies Ægyptiacus.
	B f.	XI.		Marcellus rosa samut.
I.	C g.	X.		
	D h.	IX.		
	E a.	VIII.		
K.	F b.	VII.		
	G c.	VI.		
	A d.	V.		

A.	B e.	IV.		Ludi. Honor et virtus Zinz.
	C f.	III.		Ludi.
	D g.	*Prid.*		Ludi.

Junius.

B.	E h.	Kal.	N. Jun.	Fabarici CMXXIV.
	F a.	IV.		
	G b.	III.		Senatus legitimus.
C.	A c.	*Prid.*		Ludi in numitia.
	B d.	*Non.*		
	C e.	VIII.	Id. Junii.	Colossus coronatur.
D.	D f.	VII.		Vesta aperit. Dies Ægyptiacus.
	E g.	VI.		
	F h.	V.		Vestalia.
E.	G a.	IV.		
	A b.	III.		Matralia.
F.	B c.	*Prid.*		
	C d.	*Idib.*		N. Musarum. Senatus legitimus.
	D e.	XVIII.	Kalen. Julii.	
G.	E f.	XVII.		Vesta cluditur. Sol in Cancro.
	F g.	XVI.		
	G h.	XV.		
H.	A a.	XIV.		Annæ sacrum.
	B b.	XIII.		
	C c.	XII.		Dies Ægyptiacus.
I.	D d.	XI.		
	E e.	X.		
	F f.	IX.		
K.	G g.	VIII.		
	A h.	VII.		Fortis fortuna. Solstitium.
	B a.	VI.		
A.	C b.	V.		
	D c.	IV.		
	E d.	III.		
B.	F e.	*Prid.*		

Julius.

	G f.	Kal.	N. Julii.	Senatus legitimus.
	A g.	VI.		
C.	B h.	V.		Fucato Licinio CMXXIV.
	C a.	IV.		
D.	D b.	III.		Ludi Apollinares.
	E c.	*Prid.*		Ludi. Dies Ægyptiacus.
	F d.	*Non.*		Ludi
E.	G e.	VIII.	Idus Julii.	Ludi
	A f.	VII.		Ludi
	B g.	VI.		Ludi
F.	C h.	V.		Ludi
	D a.	IV.		Ludi
	E b.	III.		Apollinares CMXXIV.
G.	F c.	*Prid.*		
	G d.	*Idib.*		Ludi. Franç. Æquit. Or. Pro.
	A e.	XVII.		Ludi
H.	B f.	XVI.		Ludi Sol in leone. Sen. legit.
	C g.	XV.		Ludi Advent. D. CMXXIV. Dies Ægyptiacus.
	D h.	XIV.		Ludi.
I.	E a.	XIII.	Kal. Augusti.	Francici. CMXXIV.
	F b.	XII.		Advent. D. CMXXIV.
	G c.	XI.		Ludi.
K.	A d.	X.		Neptunalici.
	B e.	IX.		N. D. Constantini. CMXXIV.
	C f.	VIII.		
A.	D g.	VII.		Ludi votivi.
	E h.	VI.		Vict. Sarmatic. CMXXIV.
	F a.	V.		
B.	G b.	IV.		
	A c.	III.		Vict. Marcomann. CMXXIV.
	B d.	*Prid.*		

Augustus

	Ce.	Kal.	N. Aug.	Divi Pertinacis CMXXIV.
C.	Df.	IV.		
	Eg.	III.		Senatus legitimus.
	Fh.	*Prid.*		Vict. Senati. CMXXIV.
D.	Ga.	*Non.*		N. Salutis. CMXXIV.
	Ab.	VIII.		Dies Ægyptiacus.
	Bc.	VII.		N. Constantini CMXXIV.
E.	Cd.	VI.	Id. Aug.	Ludi votivi.
	De.	V.		
F.	Ef.	IV.		
	Fg.	III.		
	Gh.	*Prid.*		Lignapsia.
G.	Aa.	*Idib.*		N. Ciaues.
	Bb.	XIX.		
	Cc.	XVIII.	Kal. Septembr.	Senatus legitimus.
H.	Dd.	XVII.		
	Ee.	XVI.		Tiberinalia. Sol in Virgine.
	Ff.	XV.		
I.	Gg.	XIV.		N. Probi. CMXXIV.
	Ah.	XIII.		
	Ba.	XII.		Dies Ægyptiacus.
K.	Cb.	XI.		
	Dc.	X.		Vulcanalia. CMXXIV.
	Fd.	IX.		
A.	Fe.	VIII.		
	Gf.	VII.		
	Ag.	VI.		
B.	Bh.	V.		Solis et Lunæ. CMXXIV.
	Ca.	IV.		
	Db.	III.		
C.	Ec.	*Prid.*		

September.

	Fd.	Kal.	N. Septemb.	Senatus legitimus.
	Ge.	IV.		Dies Ægyptiacus.
D.	Af.	III.		
	Bg.	*Prid.*		
	Ch.	*Non.*		Mammes. Vindemia.
E.	Da.	VIII.		
	Eb.	VII.		
	Fc.	VI.	Id. Septemb.	
F.	Gd.	V.		N. Aureliani. CMXXIV.
	Ae.	IV.		
	Bf.	III.		N. Asclepi.
G.	Cg.	*Prid.*		Ludi Romanor.
	Dh.	*Idib.*		Ludi Rom.
	Ea.	XVIII.		Ludi
H.	Fb.	XVII.		Romaniani. CMXXIV.
	Gc.	XVI.		
	Ad.	XV.	Kalend. Octobr.	
I.	Be.	XIV.		N. Trajani Triumphus. CMXXIV.
	Cf.	XIII.		Pii Antonini CMXXIV. Dies Ægyptiacus.
	Dg.	XII.		Lu i Triumph. Sol in libra.
K.	Eh.	XI.		Ludi.
	Fa.	X.		Ludi.
	Gb.	IX.		Divi Augusti CMXXIV.
A.	Ac.	VIII.		
	Bd.	VII.		
	Ce.	VI.		
B.	Df.	V.		Profectio Divi CMXXIV.
	Eg.	IV.		
	Fh.	III.		Ludi fatales.
C.	Ga.	*Prid.*		Ludi.

October.

	Ab.	Kal.	N. Oct.	N. Alexandr. CMXXIV.
	Bc.	VI.		
D.	Cd.	V.		Senatus legitimus. Dies Ægyptiacus.
	De.	IV.		
	Ef.	III.		Ludi Alamanici.
E.	Fg.	*Prid.*		Ludi
	Gh.	*Non.*		Ludi
F.	Aa.	VIII.	Id. Octobr.	Ludi
	Bb.	VII.		Ludi
	Cc.	VI.		Alamanici. CMXXIV.
G.	Dd.	V.		
	Ee.	IV.		Augustales. CMXXIV.
	Ff.	III.		Ludi Jovi liberatori.
H.	Gg.	*Prid.*		Ludi Jovi
	Ah.	*Idib.*		Ludi Equus adnixus fit Se-
	Ba.	XVII.	Kal. Novembr.	Ludi natus legitimus.
I.	Cb.	XVI.		Ludi Lib.
	Dc.	XV.		Jovi Liberatori CMXXIV.
	Ed.	XIV.		Ludi Solis. Sol in Scorpio.
K.	Fe.	XIII.		Ludi Sol. Dies Ægyptiacus.
	Gf.	XII.		Ludi
	Ag.	XI.		Solis. CMXXIV.
A.	Bh.	X.		
	Ca.	IX.		
	Db.	VIII.		
B.	Ec.	VII.		
	Fd.	VI.		
	Ge.	V.		Evictio tyranni. Isia.
C.	Af.	IV.		Advent. Divi. CMXXIV. Isia.
	Bg.	III.		Ludi votivi. Isia.
	Ch.	*Prid.*		Ludi. Isia.

November.

D.	Da.	Kal.		Isia ex Sen. CMXXIV. Senatus legitimus.
	Eb.	IV.	N. Nov.	Ter novena. Dies Ægyptiacus.
	Fc.	III.		Hilaria.
E.	Gd.	*Prid.*		
	Ae.	*Non.*		
	Bf.	VIII.		
F.	Cg.	VII.	Id. Novemb.	
	Dh.	VI.		N. Nervæ et Constantii. CMXXIV.
	Ea.	V.		Ludi votivi.
G.	Fb.	IV.		
	Gc.	III.		
	Ad.	*Prid.*		Ludi Plebei. Senatus legi imus.
H.	Be.	*Idib.*		Ludi Jovis Epul. CMXXIV.
	Cf.	XVIII.		Ludi Pleb.
	Dg.	XVII.		Ludi
I.	Eh.	XVI.	Kal. Decembr.	Plebei. CMXXIV.
	Fa.	XV.		N. Vespasiani. CMXXIV.
	Gb.	XIV.		
K.	Ac.	XIII.		Sol in sagittario.
	Bd.	XII.		
	Ce.	XI.		
A.	Df.	X.		
	Eg.	IX.		
	Fh.	VIII.		Bruma. Dies Ægyptiacus.
B.	Ga.	VII.		Ludi Sarmatici.
	Ab.	VI.		Ludi
	Bc.	V.		Ludi Sarmatici.
C.	Cd.	IV.		Ludi
	De.	III.		Ludi
	Ef.	*Prid.*		Ludi

December.

D.	F g.	Kal.	N. Dec.	Sarmatici. CMXXIV.
	G h.	IV.		Initium muneris.
	A a.	III.		Senatus legitimus. Dies Ægyptiacus.
E.	B b.	*Prid.*		Munus Arca.
	C c.	*Non.*		Munus Arca.
F.	D d.	VIII.	Id. Decembr.	Munus Arca.
	E e.	VII.		
	F f.	VI.		Munus Candida.
G.	G g.	V.		
	A h.	IV.		
	B a.	III.		Septimonia.
H.	C b.	*Prid.*		Ludi Lancionici.
	D c.	*Idib.*		Ludi. Senatus legitimus.
	E d.	XIX.		Ludi Dies Ægyptiacus.
	F e.	XVIII.		Ludi N. Divi veri CMXXIV.
	G f.	XVII.		Ludi Lancion.
	A g.	XVI.		Ludi Saturnalia.
	B h.	XV.	Kal. Januarii.	Lancionici. CMXXIV. Sol in Capricorno.
	C a.	XIV.		Munus Arca.
	D b.	XIII.		Munus Arca.
	E c.	XII.		Munus Arca.
	F d.	XI.		
	G e.	X.		Munus Arca.
	A f.	IX.		Munus. Consumat.
	B g.	VIII.		N. Invicti. CMXXIV.
	C h.	VII.		
	D a.	VI.		
	E b.	V.		
	F c.	IV.		
	G d.	III.		N. Divi Titi. CMXXIV.
	A e.	*Prid.*		Magistrat. jurant.

Voilà les Calendriers les plus importans que nous avons cru devoir mettre sous les yeux du Lecteur, afin qu'il pût juger par lui-même de la nature de ces monumens de la superstition Astrologique, et Météorologique, sur lesquels l'histoire et la flatterie ont depuis gravé quelques dates. Ces derniers usages sont modernes, relativement à la haute antiquité, dans laquelle les Calendriers étoient destinés uniquement à marquer la succession des diverses parties du temps, qui composent le période annuel, et qui se lient à la marche du Soleil et des Saisons. Ce sont là les Calendriers qui ont été à l'usage des Agriculteurs, et des Navigateurs, et que les Prêtres ont appliqué à la religion et à la célébration des plus importantes époques de la nature. Ce sont là les Calendriers, dont ils ont fait des Poèmes sacrés, et sur lesquels ils ont bâti leurs fables religieuses. Aussi ce sont ces monumens que nous avons souvent cités dans notre explication de la Mythologie; le Lecteur pourra vérifier les preuves que nous en tirons, et s'en servir lui-même pour faire de nouvelles découvertes. Nous allons y joindre les diverses dénominations des mois chez les différens peuples, anciens et modernes, et celles de diverses divisions du temps, particulières aux Indiens; après cela nous passerons à la Théorie des Planètes. (Voyez à la fin des Notes, le Tableau des Mois).

DIVISION DES SIÈCLES,

DES ANNÉES, DES MOIS, DES JOURS,

ET AUTRES PARTIES DU TEMPS CHEZ LES INDIENS (1).

Les Indiens ont une période de soixante années, dont chacune est désignée par un nom spécial. Au bout de ce temps les Etoiles ont parcouru cinquante-quatre minutes en longitude; d'où il résulte, que ce Cycle est un diviseur exact de la grande période produite par la révolution des fixes, en la faisant, comme les Brames, de vingt-quatre mille ans.

Ils ne se servent que de ces noms, dans les actes particuliers et dans les billets, pour dater.

Voici ces noms:

1 Ptaba.	13 Pramadi.	25 Kara.	37 Soubagredou.	49 Ratchada.
2 Ibava.	14 Vicrema.	26 Manaduna.	38 Crodi.	50 Nassa.
3 Soucoula.	15 Vetchou.	27 Vigea.	39 Vichouavichou.	51 Prihgala.
4 Pramadouda.	16 Sittravanon.	28 Gsa.	40 Parabava.	52 Calcavouti.
5 Prassor-podi.	17 Souvanon.	29 Mamnada.	41 Paravanga.	53 Sitravachi.
6 Anguira.	18 Darna.	30 Dounmougi.	42 Kelega.	54 Raoutri.
7 Strimouga.	19 Partiva.	31 Jevalambi.	43 Chaomia.	55 Douamadi.
8 Bava.	20 Via.	32 Valembi.	44 Sadarna.	56 Doundoumni.
9 Hyouva.	21 Sarvagetton.	33 Vigari.	45 Virodigredou.	57 Routrocari.
10 Dadon.	22 Sarvadari.	34 Charvari.	46 Pavadabi.	58 Ratratchéma.
11 Itchoura.	23 Virodi.	35 Palapava.	47 Pramadetché.	59 Crodana.
12 Begoudamia.	24 Vigourdi.	36 Soupagredou.	48 Ananda.	60 Atcheia.

L'année Indienne est solaire, et se divise en douze mois; elle est composée de trois cents soixante-cinq jours, dix-sept Najiguès et trente-trois Vinajiguès, ou trois cents soixante-cinq jours, sept heures, une minute, douze secondes Européennes (2).

(1) Voy. de l'Inde par Sonnerat, t. 2, l. 3, c. 12, p. 91, in-12.

(2) Ibid. p. 193.

Les Tamouls ne connoissent pas l'année Bissextile, et sont dans l'usage de répartir les heures sur les mois; ce qui fait que les mois ne sont pas tous les ans de la même longueur. Il y a des années aussi qui n'ont que trois cents soixante-cinq jours précis; d'autres plus ou moins de Najiguès. Ils commencent leur année et leurs mois à différentes heures du jour. Le premier mois tombe en Avril; ils ont des mois de trente-deux jours.

Ils ont une division de l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du Soleil vers le Sud, et son retour vers le Nord. Le retour vers le Nord, qui se nomme *Outraïnon*, commence le premier du mois *Ani*, et finit le dernier du mois *Ani*; l'autre se nomme *Déchanaïnon*, commence le premier du mois *Addi*, et finit le dernier de *Margazi* (1).

Noms des Planètes et des Jours de la Semaine.

Naïr, *Soleil.*
Tinguel, *Lune.*
Cheyaï, *Mars.*
Bouda, *Merqure.*
Vingam, *Jupiter.*
Velli, *Vénus.*
Sani, *Saturne.*
Naïr-Kijamaï, *Dimanche.*
Tinguel-Kijamaï, *Lundi*, etc., en ajoutant Kijamaï, *Jour.*

Jours heureux et malheureux.

Naïr-Kiajamaï, *Mauvais.*
Mardi et Samedi, *Mauvais.*
Les autres, *Bons.*

Les Tamouls divisent le jour en soixante parties (2), ou soixante Najiguès. La première commence au lever du Soleil, et la trentième finit au coucher (comme chez les Romains et les Italiens); les trente autres commencent au coucher, et finissent au lever. En général deux Najiguès et demi valent une heure; ils sous-divisent le Najiguè en trois cents soixante parties, appelées *Nodi*, ou *Lipitam*.

Quelquefois ils divisent le jour en huit veilles, appelées *Chamam* ou *Yamam*, dont quatre pour le jour, et quatre pour la nuit.

Laquenons ou signes du Zodiaque.

Avril, Méchon, *Belier*, Bon.
Mai, Richébon, *Taureau*, Bon.
Midounon, *Gémelles*, Bon.
Carcadagam, *Cancre*, Mauvais.
Singam, *Lion*, Bon.
Canni, *Vierge*, Bon.
Tolam, *Balance*, Mauvais.
Virchigom, *Scorpion*, Mauvais.
Danasson, *Arc*, Mauvais.
Soutra ou Maharan, *Poisson fabuleux*, Bon.
Coumbon, le *Vase*, Mauvais.
Mars. Minon, *Poisson*, Bon.

Les Gémelles tiennent, l'une une *Guittare*, et l'autre une *Massue*. (C'est Apollon et Hercule.

Dans le mois du Scorpion on ne se marie qu'en secondes noces.

Tidis ou Jours de la Lune.

1 Prédamé ou Pattyami, *Mauvais.*
2 Tondiguei ou Vitiya, *Bon.*
3 Tadiguei ou Tiya, *Bon.*
4 Chouti ou Savondi, *Mauvais.*
5 Pangsami ou Pangsami, *Bon.*
6 Chasti ou Sachti, *Bon.*
7 Sattami ou Chademi, *Bon.*
8 Atchtami ou Astimi, *Indifférent.*
9 Noami ou Navami, *Mauvais* (*a*).
10 Decemi ou Tasami, *Bon.*
11 Yagadechi ou Egacatasi, *Bon.*

(1) Ibid. p. 196.

(2) Ibid. p. 193.

12 Douadechi ou Touvatasi, *Bon.*
13 Tredechi ou Tiriyotasi, *Bon.*
14 Saderatachi ou Sadouratassi, *Bon.*

Les noms de Tidis sont les noms numériques de la langue Samscroutam, dont on fit ensuite des Divinités.

La nouvelle Lune se nomme *Amavassé*, et la pleine Lune *Parouvon;* ces deux jours sont mauvais.

Le temps de la Lune croissante se nomme *Songnilapatcham*, qui signifie blancheur, lumière, ou *Parouvapatcham*, partie antérieure. Celui de son déclin se nomme *Kitchanapatcham*, noirceur, ou *Abarapatcham*, partie postérieure. On se sert du terme *Bagoula*, qui signifie obscurité, pour exprimer le temps après la pleine Lune; et de celui de *Souttà*, clarté, pour exprimer le temps après le renouveau. Les jours de la nouvelle et pleine Lune sont des jours de jeûnes et de prières pour les ancêtres.

Vingt-sept Yogons (1).

1 Vichecambon, *Bon.*
2 Pridi, *Bon.*
3 Aitchneman, *Bon.*
4 Saoubaguinon, *Bon.*
5 Sabénon, *Bon.*
6 Adouandon, *Mauvais.*
7 Sougarneon, *Bon.*
8 Dourti, *Bon.*
9 Choulom, *Mauvais.*
10 Guetom, *Mauvais.*
11 Virti, *Bon.*
12 Dourouvon, *Bon.*
13 Viagadon, *Mauvais.*
14 Archenon, *Bon.*
15 Vatchétron, *Bon.*
16 Siddi, *Bon.*
17 Vedibadon ou Vatibate, *Mauvais.*
18 Varianon, *Bon.*
19 Parigon, *Bon.*
20 Chivon, *Bon.*
21 Chiddon, *Bon.*
22 Saddion, *Bon.*
23 Soubon, *Bon.*
24 Soubranion, *Bon.*
25 Broumon, *Bon.*
26 Mahandron, *Bon.*
27 Vaïtredi, *Mauvais.*

Carénons.

1 Baron, *Bon.*
2 Balevon, *Bon.*
3 Caoulevon, *Bon.*
4 Tahndele, *Bon.*
5 Guenessi, *Bon.*
6 Vani, *Bon.*
7 Fattirè, *Bon.*
8 Sagounon, *Mauvais.*
9 Sadouchoudon, *Mauvais.*
10 Nagaron, *Mauvais.*
11 Guimédougénon, *Mauvais.*

(1) Ibid. p. 208.

MAISONS

DE la LUNE ou NATCHÉTRONS, ou vingt-sept Etoiles que la Lune parcourt successivement, et dans chacune desquelles cette Planète séjourne vingt-quatre heures, et qu'on appelle Maisons de la Lune.

	NOMS DES NATCHÉTRONS.		QUADRUPEDES.	OISEAUX.	PLANTES.
	1 Assouadi. . .	*Bon.*	Cheval.	. . . . .	Etti.
	2 Barani. . . .	*Mauvais.*	Eléphant mâle.	Corneille.	Nélie.
Novembre.	3 Carrigué. . .	*Mauvais.*	Chèvre.	Paon.	Atti.
	4 Rogueni. . .	*Bon.*	Couleuvre capelle.	. . . . .	Jambelon.
	5 Mourgasirjam.	*Bon.*	Char mâle de la Capelle.	Poule.	Ebêne.
Mercure.	6 Tivadéré. . .	*Mauvais.*	Chien.	Rat Palmiste.	Chinguérécali.
Lune.	7 Pouarpouchon.	*Bon.*	Chate.	Cigne.	Bambou.
	8 Pouchon. . . .	*Bon.*	Bufle mâle.	Plongeon.	Areohi.
	9 Arilion. . . .	*Mauvais.*	Chat.	. . . . .	Mounémaron.
	10 Magon. . . .	*Bon.*	Rat domestique.	Milan mâle.	Alémaron.
	11 Pourom. . . .	*Mauvais.*	Rat Perchal.	Milan femelle.	Aréli.
	12 Outirom. . .	*Bon.*	Taureau.		
	13 Astom. . . .	*Bon.*	Bufle femelle.	Aigle.	Atimaron.
Avril.	14 Chitéré. . . .	*Mauvais.*	Tigre.	. . . . .	Couvélémaron.
	15 Souadi. . . .	*Bon.*	Bouc.	Mouche.	Marondémaron.
	16 Villagom. . .	*Mauvais.*	Tigresse.	. . . . .	Vélamaron.
	17 Amouchon. .	*Bon.*	Biche.	. . . . .	Mougoujémaron.
	18 Queté.. . . .	*Mauvais.*	Cerf.	. . . . .	Paraïmaron.
	19 Moulon. . . .	*Bon.*	Chienne.	. . . . .	Maramaron.
	20 Pouradon. . .	*Mauvais.*	Singe.	. . . . .	Vangimaron.
	21 Outraron. . .	*Bon.*	Mangouste.	. . . . .	Jaquier.
	22 Tirouvanon. .	*Bon.*	Guenon.	. . . . .	Arèque.
	23 Avouton. . .	*Bon.*	Lionne.	. . . . .	Vanimaron.
	24 Chadeom. . .	*Bon.*	Jument.	Corbeau.	Caramboumaron.
	25 Pouratadi. . .	*Mauvais.*	Lion.	Pluvier.	Tema.
	26 Outratadi. . .	*Bon.*	Vache.	. . . . .	Vambou.
	27 Aevadi. . . .	*Bon.*	Eléphant femelle.	. . . . .	Filipé.

Il arrive tous les jours un Natchétron, un Yogon, un Tidi, deux Carénons, douze Laquenons, un Ragoucalou, un Couliguen, et quelquefois un Vartchion. Les Natchétrons, et les Yogons sont au nombre de vingt-sept. Ils commencent à différentes heures du jour, et durent chacun soixante Najiguès ou vingt-quatre heures.

Le Tidi (1) dure soixante Najiguès, et commence avec la Lune, ou plutôt les Tidis sont les nombres des jours de la Lune ; on en compte quatorze, non compris la nouvelle et pleine Lune, qui ont des noms particuliers.

Les Laquenons sont les douze signes, et durent ensemble soixante Najiguès. Au premier Najiguè du jour, commence le Laquenon du mois; et les autres se succèdent. Le Soleil entre tous les mois dans un de ces signes.

Le Ragoucalou (2) et le Couliguen ne durent que trois Najiguès trois quarts dans les soixante, et arrivent chaque jour à des heures fixes.

Le Vartchion, qui ne vient qu'à certain jour marqué, ne dure que trois Najiguès trois quarts. Parmi les Natchétrons, les Yogons, les Tidis, les Laquenons, les Carénons et jours de la semaine, il y en a de bons et de mauvais. Le Ragoucalou toujours mauvais, et le Couliguen toujours bon; le Vartchion est terrible.

Ils consacrent un Quadrupède, un Oiseau, un Arbre, et une syllabe de la langue, à chaque maison de la Lune (3).

Le dix-septième des Yogons, ou *Vatibate*, est si mauvais, qu'il sert d'expression générale pour dire un mauvais jour, un *Vatibate* (*b*).

Les Carénons sont au nombre de onze. Il en arrive deux tous les jours, et chacun dure trente Najiguès. Toutes ces divisions astrologiques passent pour influer singulièrement sur le bonheur et le malheur de la vie, et donnent à la science des Brames la plus grande autorité dans la société.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des différentes divisions du temps admises par les différens peuples, et qui entrent dans les tableaux Mythologiques, en se liant aux fêtes religieuses, et aux allégories sacrées, dans lesquelles le temps et ses parties sont souvent personnifiés, sur-tout dans l'Inde. On pourra toujours, quand on voudra, se procurer les Calendriers des différens peuples du monde, et rendre plus complet ce tableau. On pourra aussi rendre plus complet ce traité, sur les Constellations, et sur les dénominations variées qu'elles ont portées dans les diverses langues, en prenant, dans les Dictionnaires de chacune des langues anciennes et modernes, les noms qui répondent aux idées énoncées par les noms, que nous avons dit avoir été donnés à chacune d'elles. Ainsi le mot *Couronne*, dans toutes les langues, le mot *Serpent*, *Fleuve*, *Belier*, *Poisson*, etc. les noms de *Cocher*, de *Bouvier*, de *Chasseur*, etc., traduits dans les langues étrangères, fourniront une nouvelle nomenclature immense, et utile pour ceux sur-tout, qui travailleront sur les fables Orientales, Arabes, Indiennes, Persanes, Chinoises et Japonaises. En général il est bon de savoir les noms de tel animal céleste, dans la langue du pays, dont on explique les fables sacrées, pourvu qu'on n'en fasse pas un premier moyen d'explications, et que l'on ne se livre pas aux illusions des étymologies. Ce ne doit être qu'un moyen de nous mettre sur la voie, et d'éviter de longs tâtonnemens dans nos recherches. La Mythologie Indienne sur-tout, qui a personnifié le temps, ses parties, le Zodiaque, ses divisions, les Elémens, et mis en scène les Constellations, semble demander,

(1) Ibid. p. 200.
(2) Ibid. p. 209.
(3) Ibid. 202.

que l'on traduise les noms de ces différens êtres physiques, astronomiques et moraux, dans les langues anciennes de l'Inde, en Samskrétan et en Pelhvi. Les noms Coptes et Ethiopiens serviront aussi à l'intelligence des fables Egyptiennes. Les Sphères Orientales d'Abenezra deviendront nécessaires pour l'explication de la Mythologie Orientale, sur-tout la Sphère Indienne. Il sera aussi à propos de rechercher les variantes des anciennes Sphères ; car elles ont éprouvé quelques changemens, sur-tout en Orient. Souciet, par exemple, observe (1) que, parmi les Constellations Indiennes, on voit la tête d'un Eléphant, un Harpon, un Cor de Chasse, des Palanquins, un Parasol, un Palmier sauvage, des Filets, un Cadre de lit, des Trompettes, des Rubis, des Triangles. Ainsi l'Eléphant céleste pourroit avoir donné ses formes à Vichnou, dans sa métamorphose en Eléphant. Nous avons vu également les Arabes donner des noms particuliers à différentes parties de nos Constellations. Enfin on pourra extraire encore de nouveaux noms des Livres des Astrologues modernes, qui ont eu en main des Livres Astrologiques, que nous n'avons plus. On pourra trouver sur-tout de nouveaux noms chez les Arabes, et dans leurs Manuscrits, qui, à beaucoup près, n'ont pas été tous lus et compilés. Les principaux Auteurs anciens et modernes, qu'on peut parcourir, et dont nous avons cité plusieurs, sont *Pline*, *Vettius Valens*, *Manethon*, *Cléomède*, *Ausone*, *Festus Avienus*, *Vitruve*, *Beda*, *Schikard*, *Elennesophis*, *Mohamed Tizni*, *Chrysococca*, *Azophi Arabi Tabul. Persic.* *Petrus Appianus*, *Alexandre Picolomini*, *Dorotheus Sidonius*, *Hœphestion Thebain*, *Porphyrii Isagoge*, *Diodore de Tarse*, *Franciscus Junctinus*, *Origanus T. L. Johann. Stadius*, *Christophorus Greimberg*, *Bassus Comm. ad Germanicum*, *Albertus Magnus* etc. En voici assez sur les fixes ; passons aux Planètes.

(1) Souciet, t. 1, p. 247.

QUATRIÈME SECTION.

DES PLANÈTES.

Après avoir parlé des signes, des constellations et de leurs rapports respectifs, soit au moment du lever, soit à celui du coucher, nous dirons quelque chose aussi sur les Planètes, ou astres errans. Les Planètes, comme les fixes, ont le mouvement apparent, commun à tous les corps placés hors de la Sphère terrestre, et qui semblent tourner aux yeux de l'habitant de la terre, qui rejette sur tout ce qui l'entoure son propre mouvement, qu'il n'apperçoit plus Mais, outre ce mouvement d'illusion optique, elles en ont un propre, qui les fait circuler autour du Soleil, dans des intervalles de temps inégaux, et avec des irrégularités apparentes, qui sont l'effet du second mouvement de la terre, ou de sa révolution annuelle autour du Soleil. On en compte ordinairement sept de cette espèce, en y comprenant le Soleil, qui, quoiqu'immobile, paroît se mouvoir comme les autres Planètes, parce que l'habitant de la terre lui attribue son propre mouvement, qu'il ne sent pas. Les Anciens, jugeant des choses par les apparences, en ont fait un astre mobile ou Planète, et ils l'ont placé au centre de tout le système Planétaire, arrangé dans l'ordre qui suit : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune (1). Chacune de ces Planètes, comme on voit, porte le nom d'une divinité, ou plutôt est la Divinité désignée sous ce nom. Outre ces noms, elles en ont encore eu d'autres, que nous rapporterons bientôt. On a quelquefois interverti l'ordre des Planètes, que nous venons d'indiquer, comme le plus généralement reçu. Ainsi nous trouvons quelquefois les Planètes rangées dans l'ordre qui suit : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, le Soleil, la Lune ; c'est l'ordre qu'elles ont dans leur distribution dans les signes, par domiciles. Cet ordre est celui qui a été admis par Platon et par beaucoup d'autres Philosophes (2). Ils appellent la première *Phaenon*; c'est Saturne ; la seconde, *Phaéton* ; c'est Jupiter ; la troisième, *Pyroeis*, *le rouge* ; c'est Mars ; la quatrième, *Phosphoros*, ou *Lucifer* ; c'est Vénus ; la cinquième, *Stilbon*, l'*Etincelant* ; c'est Mercure ; la sixième, *Soleil* ; la septième, *Lune*. On remarque ici, que les dénominations des cinq premières Planètes sont tirées de la nature de leur couleur (3), excepté Vénus, qui est l'astre du matin.

Il en est qui suivent l'ordre adopté par Platon, et par les anciens Egyptiens, avec cette différence, qu'ils mettent Mercure à la quatrième place (4). Platon et beaucoup de Mathématiciens

(1) Theon, p. 151.
(2) Plut. de Placit. Phil. l. 2, c. 15, p. 889. Firm. l. 2, c. 2. Martian. Capell. l. 8.
(3) Eratosth. c. 43. Hyg. l. 2, c. 43.
(4) Achill. Tat. c. 17.

supposent une période égale en durée au Soleil, à Vénus et à Mercure (1). Cette supposition n'est pas exacte.

Théon (2) dit que Saturne reste deux ans et demi dans chaque signe, et que la Lune, qui est à l'autre extrémité du système Planétaire, y reste deux jours et demi; Jupiter un an; Mars deux mois; le Soleil un mois. Vénus met huit mois, et Mercure six à achever sa révolution. Ces périodes, quoiqu'inexactes, approchent davantage de la réalité.

Anaximandre, Cratès, Métrodore plaçoient au sommet de l'Olympe le Soleil, puis la Lune; et au-dessous les Planètes et les fixes. C'est une erreur, qui ne peut se concevoir. On n'en trouve d'exemple que chez les Parses (3).

De toutes ces distributions, c'est la première qui fait la base de toutes les fictions sacrées, et qui a été employée dans les monumens religieux. Il est donc à propos de la bien retenir, d'autant plus que la Théorie des Planètes entre pour beaucoup dans la Religion des anciens, qui les ont regardées, comme les principaux instrumens du temps, de la fatalité, et de l'organisation de tous les corps sublunaires. Elles se lioient à la Théorie des Décans, auxquelles elles prêtoient leurs attributs; et elles modifioient les influences des autres corps célestes. Aussi Chérémon, dans le passage fondamental, que nous avons cité plusieurs fois, nous dit expressément, que les Planètes jouent un rôle important dans les fables sacrées. Nous avons eu nous-mêmes plusieurs fois occasion d'avoir recours à la Théorie de leurs domiciles, et de leurs exaltations, pour expliquer certaines fictions religieuses. Nous allons rassembler ici quelques exemples des différentes formes, sous lesquelles le Génie allégorique a reproduit le système planétaire.

Plutarque (4) examinant les diverses origines, que l'on supposoit à la fameuse inscription du Temple d'Apollon à Delphes, où on lisoit au frontispice ce mot *EI*, ou un monosyllabe composé de l'*Epsilon* et de l'*Iota* grec, rapporte une explication tirée de l'usage, qu'on fit autrefois des sept voyelles, pour désigner le système Planétaire. Il met le Soleil à la seconde place après la Lune, et il le fait représenter par la seconde voyelle ou par l'*Epsilon*, lettre initiale du mot *EI*. Et comme Apollon est le même Dieu que le Soleil, cette inscription pouvoit naturellement se trouver sur son temple. Voici comme il les range : A, la Lune. E, le Soleil. H, Mercure. I, Vénus. O, Mars. ϒ, Jupiter. Ω, Saturne. Le véritable ordre est celui-ci : A, la Lune. E, Mercure. H, Vénus. I, le Soleil. O, Mars. ϒ, Jupiter. Ω, Saturne. Mercure se nomme aussi Planète d'Apollon; Vénus, Planète de Junon, de Cybèle, et d'Isis; Mars, Planète d'Hercule; et Jupiter, Planète d'Iou et d'Osiris (5).

D'après ces observations, on pourroit croire, que le temple d'Apollon à Delphes étant consacré au Soleil, on avoit réuni les deux voyelles affectées au Soleil et à Apollon, ou à sa Planète; c'est-à-dire que E, qui est la voyelle de la planète d'Apollon, fut uni à I, qui est celle du Soleil, dont Apollon est l'intelligence: ce qui donne EI. C'est ainsi que la voyelle du Soleil, considéré comme le lien du système Planétaire, fut souvent unie à celles qui représentent les Planètes extrêmes A et Ω, d'où l'on fit ΙΑΩ, nom que lui donne l'Oracle de Claros (6), et qui est souvent employé par les Gnostiques, dans leur Théorie sur le temps, sur le

(1) Plut. de Placit. l. 2, c. 16, p. 889.
(2) Theon, p. 151.
(3) Anquetil. t. 2, p. 187.
(4) Plut. *EI* apud. Delph. p. 386.
(5) Achill. Tat. Isagog. p. 136.
(6) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.

Soleil,

Soleil, sur les Sphères, et sur leurs Eons (1). On les trouve souvent sur leurs Abraxas, et elles rendoient dans leur système religieux la même idée, que celle qui étoit exprimée, dans la religion Mithriaque, par les sept portes, à travers lesquelles voyageoient les ames, et par les sept Anges des sept Eglises, dans l'Apocalypse. Les sept voyelles étoient les nombres caractéristiques de l'Eglise chez les Gnostiques (2).

Ces mêmes voyelles, combinées de diverses manières, devenoient autant de formules de prières et d'invocations mystiques. On les prononçoit en chantant, et le son qu'elles rendoient tenoit lieu des accords de la Lyre, et des instrumens de musique chez les Egyptiens(3); elles formoient même entre elles une espèce de gamme ou d'échelle musicale.

A ou la Lune répondoit au *Si.*
E ou Mercure . . . à l'*Ut.*
H ou Vénus . . . . au *Re.*
I ou le Soleil . . . au *Mi.*
O ou Mars . . . . au *Fa.*
Υ ou Jupiter . . . au *Sol.*
Ω ou Saturne. . . . au *La.*

Porphyre (4) rapporte un oracle d'Apollon, ou du Dieu, sur le frontispice du temple duquel étoit gravé le fameux EI, lequel oracle contient une indication de l'usage, qu'on devoit faire des sept voyelles, pour invoquer les Dieux désignés par ces mêmes voyelles. L'invocation de Mercure, du Soleil, de Vénus, de la Lune, et en général de chaque Planète devoit être prononcée le jour affecté à chacune de ces Divinités. Ainsi le Lundi, on prononçoit la voyelle A, affectée à la Lune; le jour du Soleil, la voyelle I, etc.

On trouve, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (5), une dissertation savante sur cette matière; elle est du citoyen Barthelemi, qui nous a donné l'explication de semblables formules, gravées sur un monument antique, découvert à Milet.

Des Anglois, dans le siècle dernier, trouvèrent à Milet une pierre enchâssée dans un des murs du Théâtre, sur laquelle est gravée une inscription, rangée sur plusieurs colonnes, dont chacune offre une combinaison différente des sept voyelles, par lesquelles on représentoit le système des sept Sphères, et la série des intelligences qui y présidoient. Il y manque deux colonnes. Le Soleil y occupe la quatrième place, ou la colonne du milieu : la lettre initiale de la seconde ligne est I, voyelle du Soleil, et initiale du mot ΙΟΥΩΑΕΗ. Cette colonne est surmontée d'un Disque, d'où partent des rayons dans tous les sens (6).

(1) Epiph. adv. Hæres. l. 1, c. 26—31.
(2) Irénée, l. 1, c. 10.
(3) Demetr. Phalereus Sect. 71.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 5, c. 14, p. 202.
(5) Acad. Inscrip. t. 41, p. 514—522.
(6) Ibid. p. 522, pl. 3.

ΙΕΟΥΑΗΩ	ΥΙΗΩΑΕΟ	ΥΑΗΟΙΩΕ	ΗΟΥΙΑΩΕ	ΗΙΕΟΥΩΑ	. . . .	. . . .
ΑΕΗΙ	ΕΗΙΟ	ΗΙΟΥ	ΙΟΥΩ	ΟΥΩ	. . . .	. . . .
ΟΥΩ	ΥΩΑ	ΩΑΕ	ΑΕΗ	ΑΕΗΙ	Α	. . . .
ΑΓΙΕ	ΑΓΙΕ	ΑΓΙΕ	ΑΓΙΕ	ΑΓΙΕ	Α	. . . .
Φυλασσον	*Φυλασσον*	*Φυλασσον*	*Φυλασσον*	*Φυλασσον*	*Φυλασσον*	. . . .
Την πολιν	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .
Μιλησιων	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .
Και παντας	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .
Τους κατοικουντας	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .
ΑΡΧΑΓΓΕΛΟΙ	. . . .	*Φυλασσεται*	*η πολις*	*Μιλησιων και*	*παντες*	*κατοικουντες.*

Cette invocation avoit pour but d'implorer la protection des Dieux en faveur de la ville de Milet et de ses habitans ; puisque le refrain est toujours : conservez la ville de Milet et ses habitans. Cette pièce s'adresse au Génie de la Planète, ou au grand Ange, chargé de la conduire, et auquel on donne le titre d'*Agios*, ou de Saint. La Planète est désignée par sa combinaison particulière, qui devient pour elle un nom mystique (1) et secret.

Dans les prières adressées aux Dieux, on substituoit souvent par respect au nom des Planètes la voyelle qui la représentoit. Ainsi on disoit : A, E, H, etc. au lieu de dire : ô Lune, ô Mercure, ô Vénus, etc. en les apostrophant simplement par leur voyelle.

Le charlatanisme des médecins s'étayoit quelquefois de celui des Mystagogues, et les formules de prières devenoient en quelque sorte des recettes médicales.

Un ancien médecin (2) rapporte une suite de formules, ou de recettes, qui, pour opérer leur effet, ont besoin que l'on répète, en les faisant, les sept voyelles *α ε η ι ο υ ω*. C'est comme s'il eût prescrit d'invoquer successivement les sept Planètes, qui partageoient entre elles les diverses parties du corps humain (3), comme les signes les partageoient aussi. On trouve deux semblables combinaisons de voyelles gravées sur une amethyste (4) et sur une plaque d'or trouvée dans un tombeau près d'Angoulême (5).

Les voici :

ΑΗΕΙΟΥΩ	ΑΕΗΙΟΥΩ
ΕΗΙΟΥΩΑ	ΩΥΟΙΗΑΕ
ΗΙΟΥΩΑΕ	ΕΗΙΟΥΩΑ
ΙΟΥΩΑΕΗ	ΥΟΙΗΕΑΩ
ΟΥΩΑΕΗΙ	ΗΙΟΥΩΑΕ
ΥΩΑΕΗΙΟ	ΟΙΗΕΑΩΥ
ΩΑΕΗΙΟΥ	ΙΟΥΩΑΕΗ

Ce sont là ces sept voyelles, par lesquelles le grand Dieu dit qu'il se plaît a être loué (6). En substituant des no-

(1) Euseb. Præp. l. 11, c. 6, p. 319.
(2) Art. Medic. Præcep. Coll. 338. Henric. Steph. Paris. 1563.
(3) Haly de Judiciis, pars. 1, c. 6.
(4) Acad. Inscr. t. 41, p. 522.
(5) Paul Merula, Cosmog. Part. 2, l. 3, c. 28.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 11, c. 6.

tes de musique, qui correspondent à chaque Planète, on auroit :

Si, ut, re, mi, fa, sol, la,
Ut, re, mi, fa, sol, la, si,
Re, mi, fa, sol, la, si, ut,
Mi, fa, sol, la, si, ut, re,
Fa, sol, la, si, ut, re, mi,
Sol, la, si, ut, re, mi, fa,
La, si, ut, re, mi, fa, sol.

On n'auroit pas d'excellente musique ; mais elle seroit sacrée, et cela tient lieu du reste.

Les Egyptiens et les Pythagoriciens, dont les Gnostiques avoient emprunté beaucoup d'idées, prétendoient que chaque Planète rendoit un son, et que toutes ensemble elles formoient l'*Heptacorde* (1) ; le Soleil étoit le *Mese*.

On peut consulter en original la dissertation du citoyen Barthelemi, si l'on désire des notions plus étendues sur cette théorie ; ainsi que Spon, Chandeler, Weehler, Thomas Gale, dans ses notes sur Démétrius de Phalère, et Saint Irénée, sur l'hérésie des Gnostiques (2).

Pour nous, il nous suffit de ce que nous en avons dit, pour donner au lecteur un échantillon d'une première forme, sous laquelle on a exprimé le système Planétaire, et le fameux groupe des sept grands Dieux, ou des intelligences Planétaires. Cet exemple suffit, pour les reconnoître par-tout où ils se produiront sous cette forme mystérieuse. Passons à une autre forme.

Il n'est personne qui ne connoisse le système de Pythagore, sur la prétendue harmonie des Sphères, et sur le concert éternel, qu'elles produisent par leurs mouvemens et leurs distances proportionnellement graduées, suivant les principes de la musique. Cicéron en parle dans son traité intitulé *Songe de Scipion*, commenté par Macrobe, qui a développé avec quelque étendue cette belle théorie, à laquelle il ne manque rien, sinon d'être fondée sur la vérité (3). Nous n'entrerons pas dans les détails ; nous nous bornerons à rappeler les principes de cette doctrine, qui sert de base aux emblêmes, par lesquels on a souvent rendu cette idée philosophique (*c*).

Ainsi, suivant l'auteur des vers cités par Eusèbe, que nous avons rapportés plus haut, et dans lesquels on fait dire au Dieu moteur de l'univers : « je suis le père infatigable et éternel de toutes choses, moi dont sept voyelles répètent sans cesse le nom, et vantent la gloire, » le même Dieu universel ajoute : je suis aussi la Lyre immortelle, qui rend les sons harmonieux, qui résultent de l'accord symétrique de toutes les parties du Ciel et de leurs mouvemens. C'est cette Lyre symbolique, que l'on mit dans les mains du Dieu, qui représentoit le Soleil sous le nom d'Apollon, ce Soleil, ame du monde et des Sphères, dont il est le lien. C'est lui, dit Martianus Capella, qui, placé au milieu des autres Sphères, donne le double Tétracorde. Le même auteur désigne le système planétaire, sous l'emblême d'une forêt harmonique, et ensuite sous celui de sept fleuves, qui coulent du Ciel (4).

Alexandre d'Éphèse, décrivant l'ordre et les mouvemens des Planètes, et parlant des sons qu'elles sont supposées rendre, ajoute, qu'elles produisent un seul et unique concert, résultant des sons rendus à des intervalles différens et proportionnels, et qu'elles forment une espèce de Lyre à sept cordes (5).

(1) Nicomach. Harm. l. 3, p. 33.
(2) Spon, voy. t. 1, p. 212. Weehl. l. 3, p. 269. Chandel. p. 16. Th. Gale, p. 235. Iren. l. 1, c. 10.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 1, 2, 3, 4.
(4) Martian. Capell. de Nuptiis Phil. l. 1, c. 1.
(5) Heraclid. Pont. Opusc. Myth. Thom. Gal. p. 426. Idem Not. ad Script. Hist. Poet. p. 149, et Fabric. ad Chalcid. Tim. p. 307.

Cette Théorie se retrouve dans le Firmander, dont l'auteur est supposé Egyptien, ou au moins nous avoir donné a doctrine des Egyptiens sur le monde. Dieu, dit-il, est musicien de sa nature. C'est ce Dieu éternel et infatigable, qui non-seulement nous a donné l'harmonie, mais encore qui a organisé tous les instrumens de sa musique éternelle (1).

Ces instrumens, observe judicieusement Jablonski (2), sont les sept Planètes, que Platon appelle les organes ou les instrumens du temps. Pythagore, qui étudia sous les Prêtres d'Egypte et de Chaldée, transporta dans la Grèce et dans l'Italie cette doctrine des Orientaux, qui représentoient Dieu, sous l'emblème d'un musicien qui entretenoit le concert éternel du monde, lequel ne se soutenoit que par l'harmonie, d'où naissoit une espèce de concert des Sphères célestes (3).

Les Indiens font aussi de leur Vichnou un musicien céleste, sous le nom de Bérengui (4).

Les Pythagoriciens appeloient le Ciel, composé de ses sept Sphères harmoniques, la Lyre de Dieu (5). L'ame motrice du Ciel étoit la divinité elle-même, et le Soleil étoit censé souvent être cette ame.

Ainsi Hercule devint, comme Apollon, un chef des Muses, et son image aux Cieux est accompagnée de la Lyre, appelée *Lyre d'Ingeniculus*, et *Lyre d'Orphée*. Car cette Constellation porta le nom d'Orphée. Aussi Virgile met-il entre les mains d'Orphée, dans l'Elysée, une Lyre, qui rend sept sons différens (6).

Cette même idée étoit exprimée par la flûte aux sept tuyaux inégaux, mise entre les mains de Pan, qui n'étoit qu'une des formes du Soleil, et de l'ame motrice des Sphères, comme nous l'avons déjà dit à notre article Pan (7).

Ainsi on divisoit l'ame du monde en sept parties (8), et l'impulsion qu'elle donnoit aux différens Cieux en tiroit les sons harmonieux, qui formoient le concert éternel de la Divinité.

Vilit et Æthereio mundum torquerier axe,
Et septem æternis sonitum dare vocibus orbes (9).

La lumière du Soleil, ou ses rayons, étoient comme l'archet (10), dont se servoit le bel Apollon, pour toucher la Lyre du Chef de l'univers.

Les anciens, persuadés que les mouvemens des sept Sphères ne pouvoient s'exécuter, sans qu'il en résultât un concert harmonique, dont le mouvement du Soleil dans le Zodiaque étoit comme l'ame, avoient placé sur chacune des Sphères des intelligences chantantes, connues sous le nom de Sirènes (11). Cette fiction se trouve dans Platon. Les Théologiens y plaçoient les Muses, également filles de l'harmonie (12); ces Muses formoient le cortége du Soleil ou d'Apollon, Chef de l'harmonie universelle.

On se servit aussi de l'emblême du vaisseau (13), pour représenter l'univers. Sept Pilotes, figurant les sept Planètes, en dirigeoient le cours. Des flots de lumière Ethérée remplissoient le vaisseau, et de là se répandoient dans tous les grands flambeaux de la nature. Ce vaisseau voguoit dans la Sphère même du Soleil. Au milieu du vaisseau étoit l'image du Lion, ou du signe céleste, dans lequel le Soleil a son domi-

(1) Poemandr., p. 56. Edit. Græc. Turneb.
(2) Jablonski Proleg.
(3) Origen. Philosophum, p. 27.
(4) Manuscrit des Métam. N°. 11, fig. 25. Biblioth. Nation.
(5) Marsil. Fic. Comm. in Plot. Ennead. 2, l. 3, c. 4.
(6) Virg. Æneid. l. 6, v. 646.
(7) Ci-dess. t. 2, c. 9.
(8) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6.
(9) Varro. Aatac. Chorograph. in Fragm. Astr. Vet. Poet. à Scalig. in Catalect. Edit. p. 162.
(10) Plut. de Pythic. Orac. p. 400.
(11) Herac. Pont. p. 425—426. Opusc. Mythol.
(12) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 3.
(13) Mart. Capell. l. 2, p. 42.

cile. Les sept Pilotes étoient tous frères, et d'une parfaite ressemblance entre eux. On trouve, dans les suppléméns de l'antiquité expliquée par Montfaucon, les sept Planètes également personnifiées et portées sur un même bateau. Cet emblême étoit du goût des Egyptiens, qui supposoient que les Astres voyageoient dans des vaisseaux. Ils avoient aussi représenté l'univers, sous l'image symbolique d'un grand vaisseau, dont le Soleil étoit le Pilote, comme nous l'apprend Jamblique. Les Chrétiens ont spiritualisé ces idées, lorsqu'ils dirent que l'arche désignoit le monde intellectuel (1), que d'autres désignoient par la fameuse *Ogdoade* (2), ou nombre huit, qu'ils appeloient allégoriquement *la Sainte-Jérusalem*. Dans la Sphère Persique d'Abenezra, rapportée par Scaliger, dans ses notes sur Manilius, et que nous avons fait imprimer plus haut, on voit, dans la division du Taureau, un grand vaisseau, au milieu duquel est un Lion. Il est possible que ce vaisseau soit le vaisseau céleste, qui se trouve au Méridien avec le Lion, lorsque le Taureau se couche. On trouve un semblable vaisseau dans la Sphère Egyptienne de Kirker, que nous avons fait graver : et je pense qu'on doit y voir un Paranatellon composé, plutôt que le vaisseau symbolique du monde, conduit par les sept Pilotes.

Ces sept frères ressemblent beaucoup aux sept frères Cabires, dont parle Sanchoniaton, qui leur donne pour huitième frère Esculape; ou le Dieu Phorbas, qui présidoit, comme les Cabires, à la navigation, et qui étoit placé au huitième Ciel ou à la huitième Sphère, qui enveloppe les sept autres. Il présidoit aussi par son lever du soir au départ des Sphères, à l'Equinoxe de Printemps, point auquel on rapportoit les mouvemens célestes. C'est son Serpent, qui étoit révéré par les Ophites, dont la Théologie ressembloit assez à celle qui est allégoriquement indiquée par ce vaisseau (3).

Ils admettoient (4), comme les Perses, une lumière première, heureuse, incorruptible, qu'ils appeloient le premier homme, le Dieu père. L'Intelligence émanée de lui étoit le fils de l'homme, ou le second homme. Ils donnoient à cette Intelligence la forme du Serpent. Ils plaçoient ensuite sept autres Dieux, distribués dans sept Cieux différens. Saint Epiphane dit, qu'Ialdabooth produisit un Serpent dans la matière, et qu'il engendra sept fils, qui se changèrent en autant de Cieux. Il referma le Ciel, afin de dérober à leur connoissance le Ciel intellectuel, supérieur à lui, et afin qu'ils ne le reconnussent pas pour leur Chef. Ces sept Génies formèrent avec lui l'homme. Cette génération de l'homme ressemble fort à celle qui est figurée dans le Timée de Platon.

Nous croyons devoir rapporter à la suite de cette fiction des Ophites sur Ialdabooth, qui enfante le Serpent, et sur ses sept fils, la fable des Indiens sur Vichnou, dans sa métamorphose en Chrisnou. Voici ce qu'en dit Kirker, dans ses éclaircissemens sur la Chine (5).

La huitième métamorphose est celle de Vichnou, sous la forme de Chrisnou. Il y prend le titre de Bouvier, de Pasteur, et d'homme blessé à la poitrine. Ses sept frères furent tués par un Géant appelé *Kans*. Tandis qu'Essoda sa mère portoit dans son sein le jeune Chrisnou, le Géant se saisit d'elle, la jeta dans une prison, où il la fit garder par les autres Géans; et il fit entourer la prison d'un énorme Serpent. Son intention étoit de faire périr ce huitième fils, comme les autres. Mais il vint au monde au milieu de la nuit, tandis que les Géans étoient endormis; et la mère se sauva avec son fils, qui

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563.
(2) Ibid. p. 564.
(3) Epiph. adv. Hæres. c. 37. Irénée, l. 1, c. 34.
(4) Zend-Avesta, t. 2, pars 2, p. 278.
(5) Kirker Chin. illustr. p. 160.

tua ensuite le Géant. On dit de lui qu'il se métamorphosa sept fois en cheval. Kirker a fait graver une Estampe, où sont représentés les Géans, qui ont tué les sept frères de Vichnou, métamorphosés en sept chevaux, et Chrisnou, qui échappe. On y remarque la figure du Soleil et de la Lune, un Cheval à sept têtes, et de l'autre un Eléphant. Au milieu est un Arbre élevé, au pied duquel est une Tortue ; là est aussi un Génie, avec une couronne et un sabre ; une espèce de Taureau agenouillé est à ses pieds, et l'arbre est lié par une corde, que tirent des Génies, dont deux ont des cornes de Bœuf. Au-dessous est *Essoda* assise. Je laisse au Lecteur à chercher les rapports plus ou moins éloignés de ce tableau, avec celui des Cieux et des Sphères.

On trouve sur Vichnou une autre fable, qui pourroit également trouver ici sa place, sous les rapports de son union au Serpent.

Un Raïa (1) marie sa sœur à un Brame très-versé dans l'Astronomie. Celui-ci lui annonce, qu'elle mettra au monde sept enfans, dont le septième le détrônera. Le Raïa fait enfermer sa sœur dans une étroite prison. Ces fictions sont connues chez les Grecs dans la fable de Persée et de Danaé sa mère, et dans d'autres fables encore. Il fait égorger les six premiers enfans, dont elle accouche, et donne les ordres les plus sévères, pour que le septième, dont elle est enceinte, n'échappe pas. Malgré ses précautions, la Princesse met au monde un enfant d'une grande beauté, et qui, en naissant, donne des preuves de sa Divinité ; c'est Vichnou lui-même incarné en Chrisnou. On substitue un autre enfant. Il fuit avec son père et sa mère. Un Serpent le guide et le défend. Ce Serpent élève la tête au-dessus de Vichnou, et le garantit du Soleil. Poursuivi par le Raïa, qui envoya des Monstres pour le dévorer, il demeura vainqueur dans tous les combats qu'il livra. Il descendit dans le plus profond de l'abyme, et terrassa le Serpent *Alinag*. La femme d'un pauvre Jardinier l'invita à entrer chez elle : une autre versa sur sa tête un vase rempli de parfums. Chrisnou voyagea par toute la terre pour châtier les méchans, et fut ensuite enlevé au Ciel. Il y a beaucoup de ressemblance entre ce Vichnou, ombragé du Serpent, et le Serpentaire, Esculape, frère des Cabires ; entre l'Ialdabooth des Ophites, qui produit un Serpent. Au reste, je ne prétends pas donner de ces fictions une explication rigoureuse, mais réunir sous un même point de vue des fables sacrées, prises dans différentes Théologies, et qui paroissent avoir entre elles quelque ressemblance.

Quant aux sept Chevaux, dans lesquels se métamorphosent les sept frères de Vichnou, ils semblent indiquer la même idée théologique, qui a été exprimée par un Cheval à sept têtes chez les Japonois (2). Ils ont le Dieu Amida ou Omytho, qu'ils représentent sur un autel et monté sur un Cheval, qui a sept têtes ; emblême non équivoque des sept Sphères planétaires. Leur Dieu Canoun a aussi sept têtes sur la poitrine.

Ils ont un temple à Méaco (3), qui renferme un grand nombre d'idoles, qui ont toutes un grand nombre de bras et sept têtes sur la poitrine. On trouve des animaux à sept têtes dans l'Apocalypse. C'est l'ouvrage du même Génie allégorique.

Les Japonois ont une procession tous les ans (4), dans laquelle les Bonzes portent avec beaucoup de pompe sept idoles dans sept temples différens. Ces idoles sont environnées de lanternes portées par des dévots, et sur la toile desquelles on lit aisément le nom de l'idole.

(1) Cont. d'Orv. t. 2, p. 51.
(2) Cont. d'Orv. t. 1, p. 253.
(3) Ibid. p. 257.
(4) Ibid. p. 287.

Les habitans du Tunquin ont aussi sept idoles célestes, qui sont les sept Planètes, et qui, comme elles, président aux sept parties du corps humain (1).

Voilà bien des expressions variées d'une même idée, et des symboles destinés à peindre le système des sept Cieux et des sept Planètes et des intelligences Planétaires, qui y sont attachées. En voici encore de nouvelles.

Nous les avons vu designées dans l'Apocalypse par le livre aux sept sceaux. On les trouve ailleurs, sous l'emblême de sept tablettes.

Dans le quarante-unième chant du Poème de Nonnus (2), Vénus se transporte au palais d'Harmonie, qui est dépositaire des tablettes du vieux Ophion, qui a gravé en caractères Phéniciens, sur sept tablettes, dont chacune porte le nom d'une Planète, tous les arrêts du destin. Le nom de cet Ophion ressemble assez à celui d'Ophiuchus, au Cadmus dont nous parlerons bientôt; au Dieu des Ophionites.

La première Planète porte le nom de la Lune.

La deuxième, qui est d'or, est celle de Stilbon ou de Mercure.

La troisième, de couleur de rose, est celle de Vénus, et elle porte l'empreinte de l'Etoile du matin.

La quatrième, qui occupe le milieu, est celle du Soleil.

La cinquième, de couleur de feu, est celle de *Pyroeis* ou de Mars.

La sixième est celle de Phaëton, ou de Jupiter, fils de Saturne.

La septième, la plus élevée, est Phénon, ou celle de Saturne.

Les destinées du Monde furent gravées en caractères Phéniciens par ce vieux Ophion.

Quelques vers plus loin, le chant finit par une promesse que fait Vénus à l'amour son fils, de lui donner la Lyre d'or, dont Apollon fit présent à Harmonie à ses noces, et que l'Amour doit toucher comme Apollon.

Cette Lyre est celle que nous avons vue plus haut, qui rend sept sons dans l'harmonie universelle, et dont le rayon solaire forme le *Plectrum*.

Dans cette distribution des sept tablettes allégoriques, on retrouve encore le Soleil au milieu, comme le lien de l'harmonie universelle. Ici ce ne sont plus sept voyelles, mais sept tablettes, qui sont l'emblême des sept Sphères. Dans le Voluspa, Odin, père du Temps et des Années, a aussi ses *tablettes d'or* (v. 55). On les trouve au moment où l'Univers détruit renaît sous une forme nouvelle, après la destruction du grand Serpent par le Dieu Thor, Dieu à tête de bœuf, et au moment où la terre sort du sein des eaux toute couverte de verdure.

Dans le cinquième livre du même Poème, les sept Sphères sont encore désignées par l'emblême d'une grande ville à sept portes, dont chacune a le nom d'une Planète, et Cadmus ou le Serpentaire la bâtit en honneur d'Harmonie, son épouse, dans l'endroit où une Vache, qui porte le Croissant de la Lune sur sa cuisse, vient à se coucher; c'est-à-dire sous le Taureau céleste, signe d'Io et de Vénus, qui étoit le premier signe anciennement, et le point où se rapportoit le commencement du mouvement des Sphères.

Cadmus vainqueur, comme Apollon, du Serpent Python, ou de celui que l'Antiquité a placé au Pôle du Monde, jette les fondemens de la capitale de la Béotie, et épouse la belle Harmonie, fille de Vénus et de Mars (3).

Il aligne ses rues dans la direction des quatre parties du Monde.

Il donne la forme circulaire à son enceinte, et la perce de sept ouvertures, cherchant à imiter les sept divisions

(1) Ibid. p. 367.
(2) Dionysiaq. l. 41, v. 340, etc.
(3) Nonn. Dionys. l. 5, v. 54.

du Ciel . . . Il y place sept portes, nombre égal à celui des Planètes.

La première regardant l'Occident, fut consacrée à la Lune, et prit un nom analogue au mugissement du Bœuf, animal que la Lune cornue attelle à son char.

La seconde après celle de la Lune, fut consacrée à Mercure son voisin.

La troisième à Vénus ou à Aphrodite.

La quatrième, regardant l'Aurore, fut consacrée au Soleil, et placée au milieu, comme le Soleil l'est au centre du système planétaire. Il lui donne le nom de porte d'Electre ou de Phaëton, à cause de son éclat.

La cinquième est donnée à Mars, séparée de Vénus par le Soleil ou Phaëton, qui se trouve entre eux deux.

La sixième, plus brillante, porte l'empreinte de Jupiter.

La dernière est consacrée à la septième Planète ou à Saturne.

Cadmus retrace dans cette ville terrestre l'image de la distribution du monde; et les Muses viennent y célébrer par leurs chœurs ses noces avec Harmonie. Vénus orne le lit nuptial, et Apollon Iséménien, se mêlant aux Muses, chante sur sa Lyre aux sept cordes l'hymen d'Harmonie.

Toute cette allégorie, comme on peut le voir dans notre explication des Dionysiaques, désigne le rétablissement de l'harmonie et de l'ordre dans le Monde, au point Equinoxial de Printemps, à la belle Néoménie du Taureau, connue sous le nom de Vénus; point auquel se rapportoit le mouvement de chaque Sphère. Cadmus est le Serpentaire en aspect avec le Taureau, qui par son lever du soir annonçoit la destruction de l'Hiver et des ténèbres, introduits tous les ans par le Serpent voisin du Pôle, que Théon dit être le Serpent tué par Cadmus et par Apollon. Cette ville de Béotie est le Monde, ou le rétablissement annuel de l'ordre du Monde sous le Bœuf céleste.

Cette manière d'envisager le Monde, sous l'emblême d'une grande ville, appelée la ville sainte, se retrouve dans l'Apocalypse, où il est représenté par une ville, dont toutes les dimensions sont par 12, ou suivant les rapports du Dodécaèdre, image du Monde, selon Pythagore, Timée etc. C'est sur le fondement de l'Agneau et non du Bœuf qu'elle est bâtie.

La Thèbes de Béotie peut être aussi le signe céleste du Taureau, d'où partoient les sept Sphères. On sait que souvent les anciens appeloient les signes les citadelles célestes, les douze forteresses.

On trouve aussi le système planétaire figuré par sept pyrées ou sept autels flamboyans.

Dans le monument du Mithra, gravé dans cet ouvrage, on voit sur le couronnement du monument sept autels, sur lesquels le feu sacré est allumé. Aux deux extrémités sont le Soleil à droite, et la Lune à gauche.

Au milieu est un Génie ailé, entortillé du Serpent. Près du char du Soleil, le même Génie, toujours entortillé du Serpent, paroît désigner clairement notre Hercule *Ophiuchus*, qui, dans toutes les fables précédentes, est toujours à la tête de l'harmonie universelle.

Les sept autels indiquent les sept Planètes.

Dans le monument supérieur à celui-ci, au lieu des sept autels, on voit sept étoiles, l'une près du Soleil, qui est à droite; à gauche le disque de la Lune est sur la tête d'une femme.

Une étoile est à côté du caducée de Mercure.

Il est encore plusieurs symboles placés à côté des étoiles, et qui désignent chaque Planète. La plûpart de ces symboles se trouvent réunis aux figures des sept Planètes, dans un monument antique trouvé en Suisse, dans le dernier siècle, (Bochat. Mém. sur l'hist. de Suisse, in-4°. T. 2, P. 402.). Il est imprimé à la tête du quatrième volume du monde primitif de Gébelin, qui en donne une fort bonne explication, à la page 581 de ce volume.

Dans

Dans plusieurs de ces monumens Mithriaques, on trouve la figure du Lion au-dessous des images du Soleil, parce que le signe du Lion est le domicile de ce Dieu, dans la distribution des Planètes entre les douze signes. C'est ce Lion, que nous avons vu au milieu du Vaisseau symbolique.

Les Perses, dès la plus haute antiquité, avoient sept pyrées ou sept autels, sur lesquels brûloit l'encens, en honneur des sept Planètes, dit un auteur Mahometan (1).

Le premier étoit Azur-Mihr, ou le pyrée du Soleil .... Le troisième étoit celui de Mars, ou de la Planète qui préside au troisième jour.

Dans les mystères du même Mithra (2), on représentoit le double mouvement des étoiles, celui du premier mobile et celui des Planètes, et on y figuroit les passages de l'ame par les sept Sphères. C'est ainsi que dans l'Apocalypse, l'ame s'élève par sept Sphères, ou par sept Eglises pour arriver au Ciel des fixes, figuré par la mer de cristal, comme on l'a vu ci-dessus.

Pour figurer ce passage, on élevoit une grande échelle, où il y avoit sept portes. La première étoit de plomb, la seconde d'étain, la troisième d'airain, la quatrième de fer, la cinquième de cuivre, la sixième d'argent, la septième d'or. La première désignoit Saturne, etc. La septième étoit celle du Soleil.

Le même système planétaire fut désigné par les sept enceintes circulaires d'un temple, et par sept pierres précieuses.

Clément d'Alexandrie, qui a mieux senti qu'aucun des autres pères le génie allégorique des anciens Mystagogues, et l'esprit général qui présida à la distribution des temples anciens (3), nous dit, qu'il seroit fort long d'entrer dans le détail des expressions énigmatiques, employées dans les Prophètes et dans la loi ancienne, puisque l'écriture sainte n'a presque d'autre langage, que l'allégorie et les emblêmes, mais qu'il suffit, pour en donner une idée, qui fasse saisir à l'homme de bon sens le génie qui présida à ces ouvrages, de rapporter quelques exemples de ces images symboliques. Ce caractère énigmatique, dit-il, s'apperçoit sur le champ, dans la distribution du temple en sept enceintes, division fondée sur des rapports à son objet; et dans l'appareil symbolique de la robe du Grand Prêtre, dont les attributs se rapportoient au monde visible. Tous ces emblêmes exprimoient le système de la nature, depuis la première couche sphérique du Ciel, jusqu'à la dernière, ou à la terre, c'est-à-dire, comme il est aisé de le voir, tout le système du monde supérieur, jusqu'au monde sublunaire. Aussi, après la distribution des sept enceintes, représentatives des sept Planètes, ou des sept Sphères supérieures à la nature élémentaire, Saint Clément place le grand voile tissu de quatre couleurs analogues à celle des élémens qu'elles représentoient; et enfin, au centre de ce voile circulaire, étoit l'autel, où brûloit le feu sacré, symbole de la terre (*a*) placée au centre du monde, et du sein de laquelle s'élèvent les exhalaisons (figurées sans doute par les parfums qu'on y brûloit.) Les Hébreux regardoient aussi la partie comprise et renfermée par le voile, qui la séparoit des sept enceintes planétaires, comme le lieu, qui représentoit l'intervalle qui sépare le Ciel de la terre, c'est-à-dire tout l'intervalle, qui est abandonné à la nature élémentaire, désignée par le voile qui l'enfermoit.

Quant à la robe du Grand-Prêtre, voici ce qu'il dit : « La robe du Grand-» Prêtre est le symbole ou l'emblême du » monde sensible. Les cinq pierres pré-

(1) Hyd. p. 101, in Libro Pharang-Gji hangiri.
(2) Orig. l. 6. contra Celsum, p. 298, Edit. Davidis Hœschel, ann. 1605.
(3) Stromat. l. 5, p. 561.

» cieuses et les deux escarboucles dési-
» gnent les sept Planètes. L'une des deux
» escarboucles représente Saturne; l'autre
» la Lune (ou les deux extrémités plané-
» taires.) L'un, Saturne, est plus méri-
» dional, humide, terrestre, pesant ;
» l'autre tient plus de la nature de l'air.
» Comme les intelligences préposées
» par la Providence aux sept Planètes,
» continue Clément d'Alexandrie, con-
» courent à la génération qui s'opère
» ici-bas, leurs symboles ont été placés
» sur la poitrine et près des épaules, où
» est le cœur et le principe de la vie :
» c'est cette première hebdomade, ou
» le nombre septenaire, qui préside à
» l'énergie génératrice ».

« Les émeraudes placées sur l'épaule
» désignent le Soleil et la Lune,
» les deux principaux instrumens des
» opérations de la nature ; et le quadri-
» latère de pierreries au nombre de
» douze, trois sur chaque face, désigne
» le Zodiaque divisé en quatre Sai-
» sons ».

Les Géographes Indiens faisoient de l'Univers un édifice à sept étages, tous différens de beauté et de perfection (1). Chacun de ces étages étoit entouré d'une mer. Le dernier, ou le plus élevé de tous, étoit le plus parfait. Ils le représentoient aussi par les sept anneaux sigillaires, que les Brachmanes donnèrent à Apollonius (2) ; ceux de Coromandel par sept Pagodes (3).

Nous ne pousserons pas plus loin l'énumération des divers symboles, employés par les anciens, pour représenter le système planétaire, et les sept astres mobiles, dans lesquels se répand la lumière, dont le Soleil est le foyer. Il en est encore d'autres, dont nous avons parlé dans le cours de notre ouvrage (4), et sur-tout dans notre explication de l'Apocalypse (5), dans lequel ce même système planétaire est reproduit sous plusieurs formes variées, telles que celles des sept Eglises, des sept Anges des Eglises, des sept Etoiles, des sept Chandeliers, ou du Chandelier à sept branches, d'un livre à sept sceaux etc. Dans notre article Moloch (6), nous avons aussi parlé des sept petites chambrettes, qui étoient distribuées dans l'intérieur de sa statue ; et nous y avons vu une nouvelle expression des sept Sphères concentriques, que renferme le Ciel suprême. Ainsi nous terminerons ici ce que nous avions à dire des emblêmes, destinés à représenter les sept Cieux et leurs Planètes. Nous allons maintenant parler des noms différens, qui ont été donnés à ces mêmes Astres chez différens auteurs, et en diverses langues. Nous les classerons dans un même tableau, rangés sous plusieurs colonnes.

On trouve les noms des Planètes dans Géminus (7), dans Achilles Tatius (8), dans Firmicus (9), Hygin (10), Eratosthène (11), Hésychius (12); dans la Chronique d'Alexandrie (13), et autres auteurs, de qui nous avons tiré ceux que nous donnons. (Voyez à la fin des Notes, le tableau nominatif des Planètes).

Après avoir mis sous les yeux du lecteur le tableau des différens noms des Planètes, nous parlerons des diverses distributions qu'on en avoit faites, des qualités principales, qu'on leur avoit attribuées, et des caractères particuliers qu'on leur supposoit.

On distribua les Planètes dans les douze signes, par domiciles et par lieux d'exaltations. On les distribua aussi dans

(1) Contant d'Orville, t. 2, p. 195.
(2) Philostr. vit. Apollon. l. 3, c. 13.
( ) Sonner. voy. de l'Inde, t. 2, p. 46.
( ) f. 1, l. 2, c. 3.
(5) T. 3.
(6) T. 2, et Seld. c. 6, p. 169.
(7) Uranol. Petav. p. 3.
(8) Ibid. p. 80.
(9) Firmic. l. 2, c. 2.
(10) Hyg. l. 2, sub fin.
(11) Eratosth. c. 43.
(12) Hesych.
(13) Chron. Alex.

les trente-six Décans, ou dans les trente-six sous-divisions des douze signes. Comme nous avons déjà parlé de ces sortes de distributions, dans le premier tome de cet Ouvrage (1), nous n'y reviendrons pas ici. Nous ajouterons seulement, qu'à chacun de ces Décans on affectoit trois Divinités, appelées *Dieux Coopérateurs*, *Munifices*, et *Synergoi* (2); de manière qu'il y avoit neuf de ces Dieux Coopérateurs dans chaque signe, et que chaque Décan avoit trois Dieux Coopérateurs sous son inspection. Ces neuf Dieux *Munifices* se sous-divisoient encore en une foule d'autres intelligences subalternes, qui présidoient aux événemens subits et imprévus, et qui s'unissant aux Planètes, modifioient la matière et tous les effets sublunaires par leur influence. On peut consulter aussi, sur les domiciles Planétaires, et sur les motifs qui les ont fait affecter à telle ou telle Planète, ce qu'en dit Ptolémée dans son Tétrabible (3). Passons à d'autres divisions.

Nous nous abstiendrons de parler de celles qui ne peuvent appartenir qu'à l'Astrologie pure, telles que les divisions appelées limites planétaires, *Oria*, ou termes, dont parlent Firmicus (4) et Ptolémée. En effet, quoique le signe lui-même fût soumis à la Planète, qui y avoit son domicile, néanmoins ses différentes parties étoient affectées aux autres Planètes, qui en possédoient plus ou moins de degrés, de manière que la Planète, qui se trouvoit dans cette partie qui lui étoit familière, étoit censée être dans son domaine. Ainsi, quoique tout le signe du Belier fût le domicile de Mars, cependant l'intervalle qui se trouve entre le premier et le sixième degré, étoit affecté à Jupiter. Depuis le septième jusqu'au douzième degré, étoit la partie de Vénus, etc. Nous parlerons d'autres distributions ou d'autres distinctions établies entre les Planètes. On distingua les Planètes, comme les signes, en mâles et femelles.

Comme il y a dans la nature deux genres principaux, le masculin et le féminin (5); et comme l'élément humide appartient spécialement au genre féminin, dans lequel il abonde principalement, la Lune et Vénus, qui renferment plus d'humidité qu'aucune autre Planète, sont censées du genre féminin: au contraire, le Soleil, Saturne et Mars, sont masculins. Pour Mercure, qui tient également du sec et de l'humide, il appartient aux deux genres.

Les Planètes masculinisent encore ou féminisent, pour ainsi parler, à raison des figures qu'elles forment, dans leurs aspects avec le Soleil. Elles sont masculines, lorsqu'elles devancent le Soleil à l'orient; et féminines, lorsqu'elles le suivent au couchant. Il en est de même des rapports qu'elles ont avec l'Horizon, qui varie pareillement leurs sexes; elles tiennent au genre masculin, quand elles occupent l'intervalle, qui se trouve entre l'orient et le milieu du Ciel, et celui qui est entre le couchant et le bas du Ciel, ou depuis le point de couchant jusqu'au Méridien inférieur. Elles sont féminines, dans l'espace compris entre le milieu du Ciel et le couchant, et entre le bas du Ciel et l'orient.

Dans le premier cas, parce qu'elles sont dans la partie, d'où part le vent *Assabè*, ou *Subsolanus*; dans le second cas, parce qu'elles sont dans le lieu d'où part le vent *Adabor*, ou occidental. On établit aussi la distinction des Planètes, en Planètes amies du jour, et Planètes amies de la nuit.

Les Planètes amies du jour, qui suivent le goût du Soleil, et qui ont la

(1) T. 1, l. 2, p. 178, 207.
(2) Firmic. l. 2, c. 4.
(3) Ptol. l. 1, c. 18.
(4) Firm. l. 2, c. 6. Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 21.
(5) Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 6.

même condition que lui, sont le Soleil, Jupiter et Saturne.

Les Planètes amies de la nuit, sont la Lune, Mars et Vénus, qui ont le même sort que la Lune.

Quant à Mercure, il a les deux goûts, et appartient, tantôt au jour, tantôt à la nuit.

A l'Orient, il est ami du jour; et à l'Occident, il est ami de la nuit (1).

Ptolémée, dans son Tétrabible (2), dit que, comme il y a deux espaces, dans lesquels s'engendre le temps, dont l'un est le jour, et l'autre la nuit, le jour, par sa chaleur et sa force efficace, masculinise les Planètes; et la nuit, par son humidité et son repos, les féminise: qu'ainsi la Lune et Vénus sont Planètes de la nuit; le Soleil et Jupiter, Planètes du jour. Que Mercure, qui participe à la nature des uns et des autres, est diurne à l'orient, nocturne au couchant. Que Saturne, qui refroidit, est annexé à la chaleur du jour; Mars qui dessèche, aux Planètes humides de la nuit, par la raison qu'étant de qualités contraires aux Planètes, auxquelles on les assimile, il en résulte un mélange, qui détruit ce qu'il y a de nuisible dans l'influence.

On établit des variations dans les influences planétaires, à raison des rapports qu'elles ont avec le Soleil.

Ainsi la Lune, depuis la nouvelle phase jusqu'au croissant, répand l'humidité (3); ensuite, jusqu'à la pleine Lune, échauffe; depuis la pleine Lune, jusqu'au deuxième quartier, dessèche; et ensuite, jusqu'à sa disparition ou à la nouvelle Lune, refroidit.

Les Planètes, depuis leur lever Héliaque, ou depuis l'instant où elles se dégagent des rayons solaires, jusqu'à leur première station, humectent; depuis la première station, jusqu'à l'ascension du soir, échauffent; ensuite depuis l'ascension du soir jusqu'à la seconde station, dessèchent; et enfin jusqu'à leur occultation, refroidissent. Dans leurs différentes conjonctions entre elles, elles modifient aussi l'air différemment, à raison de leur énergie plus ou moins victorieuse.

On distingue les Planètes, en orientales, en occidentales, en méridionales et en septentrionales.

Jupiter est septentrional (4), Vénus méridionale, Saturne oriental, et Mars occidental.

Le Soleil domine l'orient, et la Lune, l'occident (5).

Couleurs Planétaires.

Chaque Planète eut sa couleur distinctive; le blanc fut attribué à Saturne (6); Jupiter est plus clair; Mars, de feu; Lucifer très-brillant; Mercure scintillant; la Lune a une couleur douce; le Soleil est d'une couleur vive et ardente.

D'autres affectent le noir à Saturne (7), le brillant à Jupiter, le roux à Mars, l'éclatant au Soleil, le varié ou nuancé à Vénus, le jaune à Mercure, et la couleur d'azur à la Lune. Cette distribution est dans *Vettius Valens* (*e*).

Porphyre (*f*) en donne une autre (8). Certains auteurs attribuoient aux Planètes la couleur des métaux et des fleurs qui leur sont affectés (9). Ces métaux sont l'or affecté au Soleil (*g*), l'argent à la Lune, le cuivre à Vénus, le vif-argent à Mercure, le fer à Mars, l'étain à Jupiter, le plomb à Saturne (10). Cette division est celle des Alchimistes.

(1) Firmic. l. 2, c. 7.
(2) Ptol. Tetrab. l. 1, c. 7.
(3) Ibid. l. 1, c. 8.
(4) Ptolem. l. 1, c. 19; l. 2, c. 3.
(5) Nabod, p. 43.
(6) Plin. l. 2, c. 18.
(7) Salm. Ann. Clim. p. 620.
(8) Porphyr. Isagog.
(9) Salm. ibid. p. 623.
(10) Marsil. Fic. Comm. in Ennead. 2. Plotin. l. 1, c. 6.

On en trouve une à-peu-près semblable dans Origène (1).

On assigna aux Planètes certains animaux familiers.

A Saturne, l'*Ane*.
A Jupiter, l'*Aigle*.
A Mars, le *Loup*.
Au Soleil, le *Lion*.
A Vénus, la *Colombe*.
A Mercure, le *Serpent*.
A la Lune, le *Bœuf* (2).

On distribua aussi les Planètes dans sept climats (3), dont chacun est présidé par la Planète, qui lui est affectée.

Suivant Haly (4), le premier climat est affecté à Saturne, et le dernier à la Lune. Le climat de l'Inde, ou de la partie la plus méridionale, est affecté à Saturne, qui a son domicile au signe le plus méridional, ou au Capricorne.

On assigna à chacune des Planètes un des sept âges de la vie de l'homme (5).

La Lune eut la première enfance, jusqu'à cinq ans.

Les dix années suivantes furent sous l'inspection de Mercure, Dieu des Lettres et des Sciences, qu'on inculque à l'enfance.

Les huit années, qui suivent, appartiennent à Vénus, ou à la Déesse de l'amour.

Le Soleil préside à la jeunesse, et occupe le milieu de la vie, comme le milieu des Sphères.

Mars préside à l'âge, où l'homme a toute sa force. Jupiter préside à l'âge, où l'homme jouit de sa sagesse et de tout l'empire de sa raison.

Saturne a dans son domaine la marche lente et glacée de la décrépitude.

Non-seulement la vie de l'homme, mais chacun de ses membres fut sous l'inspection d'une Planète (6), comme ils l'étoient sous celle des douze signes.

Saturne eut l'oreille droite, le bras, la vessie.

Jupiter, les flancs, le poumon, le sperme. Mars eut l'oreille gauche, les reins, les testicules. Le Soleil, l'œil droit, le cerveau, le cœur, les nerfs. Vénus, la graisse et les chairs. Mars, la raison, la langue, les narines. La Lune, le gosier, l'estomac, le ventre, la matrice, et toutes les parties gauches.

J'ignore quel parti on pourra tirer de ces distributions, dans l'explication des fables anciennes; mais il est une conséquence, qu'on ne peut s'empêcher de tirer, c'est qu'on appliqua à toutes les branches des sciences humaines la théorie des Planètes, comme on avoit fait celle des signes.

On attribua aussi à chaque jour une Planète, chargée de présider à ce jour, et à la première heure de ce même jour; d'où nous est venue l'origine de la période de sept jours, connue sous le nom de semaine. Le septième jour, celui où s'achevoit cette petite période, fut un jour sacré (7), comme le dimanche ou le jour du Soleil l'étoit chez nous. Ainsi, en partant de Saturne, qui est la Planète la plus éloignée, la vingt-cinquième heure, ou la première du second jour en rétrogradant, appartenoit à Vénus. Si on eût commencé par la Lune, la seconde eût été Mars. En effet, chaque jour renferme vingt-quatre heures. Donc la petite période planétaire se répète trois fois, plus trois places planétaires à remplir. En sup-

(1) Orig. contr. Cels. l. 6.
(2) Salm. ibid.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 6, c. 10, p. 276.
(4) Haly de Judic. Astr. c. 33.
(5) Salm. ann. clim. p. 258.
(6) Haly de Judic. Astr. pars 1, c. 6.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 13, c. 12, p. 667.

posant donc, que la Lune soit la Planète, qui préside à la première heure du premier jour, la vingt-deuxième heure sera encore présidée par la Lune; la vingt-troisième par Saturne, en recommençant la série; la vingt-quatrième par Jupiter, et la vingt-cinquième, ou la première du second jour, par Mars. Cette même Planète de Mars, présidant à la première heure du second jour, présida aussi à la vingt-deuxième du même jour. La vingt-troisième heure fut présidée par la Planète qui la précédoit, ou par le Soleil, la vingt-quatrième par Vénus. Donc la vingt-cinquième ou la première du troisième jour l'étoit par Mercure; ce qui nous donnera pour Planètes des trois premiers jours, la Lune, Mars, Mercure, ou lundi, mardi, mercredi, etc. En continuant la série, on aura jeudi, vendredi, samedi, et dimanche, jour du Soleil, dont la première heure est présidée par cet Astre. On auroit pu également commencer par le Soleil, comme étant le chef de tous les Astres (1), et l'on auroit obtenu les mêmes résultats, toujours en suivant l'ordre rétrograde (2); ou si l'on eût suivi l'ordre direct, on eût eu une semaine rétrograde.

On remarque, chez beaucoup de peuples anciens et modernes, une distribution du temps de sept jours en sept jours, ou égale à la première Hebdomade Planétaire, et chacun des jours est sous l'inspection d'une Planète. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'ordre, suivant lequel ces jours sont rapportés aux Planètes, n'est point l'ordre, suivant lequel nous les avons vu rangées dans les systêmes anciens; c'est un ordre particulier, qui ne se rencontre que là, mais qui se retrouve chez tous les peuples, qui ont consacré chacun des jours de la semaine à une Planète: il se trouve chez les Egyptiens, Indiens, Chinois, etc. Il est encore en usage chez nous. Et comme il n'est pas vraisemblable, que l'idée de diviser le temps par autant de jours qu'il y a de Planètes, ait fait naître par-tout celle de mettre chacun de ces jours sous l'inspection d'une Planète, et de créer pour cela un ordre particulier, le même chez tous les peuples, et qui n'est point cependant celui de la nature; il s'ensuit, qu'il y a eu un premier peuple, auteur de cette division, de qui les autres l'ont empruntée. Ce peuple, suivant Dion Cassius, et Hérodote (3), est le peuple Egyptien (*h*). Voici quel est l'ordre de cette distribution. Au premier jour préside le Soleil, qui tient le premier rang dans la distribution du temps, comme il le tient dans l'univers. Au second préside la Lune, qui tient aussi le second rang dans la distribution des jours, comme elle l'a dans la nature. Les cinq autres Planètes viennent dans l'ordre suivant: Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne.

Cet ordre singulier a pu naître de la distribution des Planètes dans les Décans, qui nous donne une série, qui est la même que celle de la semaine planétaire. Mais il nous paroît né à nous de la consécration, que l'on fit des vingt-quatre heures du jour, à chacune des Planètes (4), de manière que le Soleil présidant la première heure, après avoir répété la série planétaire trois fois en descendant, le Soleil recommençoit une quatrième série à la vingt deuxième heure, Vénus présidoit à la vingt-troisième, Mercure à la vingt-quatrième, et la Lune à la première du second jour....; et conséquemment aussi à la vingt-deuxième, Saturne à la vingt-troisième, Jupiter à la vingt-quatrième, et Mars à la première du troisième jour; ainsi des autres, toujours

(1) Isidor. Orig. l. 5.
(2) Kirker Œdip. t. 2, art. 2, p. 232. Salm. Ann. Clim. p. 250.
(3) Herod. l. 2.
(4) Kirker Œdip. t. 1, p. 247.

en descendant de Saturne vers la Lune, et revenant à Saturne, pour compter.

Cette origine nous paroît aussi naturelle que la première, et nous croyons qu'elle est la vraie.

C'est une des raisons qu'apporte Dion.

Il en donne une autre, tirée de l'harmonie planétaire, qui a pu également avoir lieu, dans un pays où l'harmonie céleste jouoit un rôle important dans le système religieux. On avoit mis entre les Planètes l'intervalle de la quarte, ou le diatessaron, qu'on regardoit comme le premier de la musique.

Effectivement en mettant le Soleil à la tête de l'harmonie céleste, et passant à la Planète, qui après lui occupe la quatrième place, on supprimoit les deux suivantes, et on prenoit la troisième, ou la Lune. En recommençant la série des Planètes, on revenant par Saturne et Jupiter, qu'on supprime, on trouve Mars par la troisième; c'est celle qui préside au mardi. Supprimant ensuite le Soleil et Vénus, on trouve Mercure qui préside au mercredi etc.

Comme les Grecs et les Egyptiens, etc. ont consacré à Mercure le mercredi, les Indiens le consacrent à *Bouta* ou *Bouda*. Dans le Samscrit, le mercredi s'appelle *Boutta-Varan*; dans l'île de Ceilan, *Bouda-Deria;* chez les Siamois, *Vau-Boud;* et chez les Malabares, *Boudies-Kirumeo*. (Mém. Acad. Inscrip. tom. 31, p. 86.). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Gymnosophistes de l'Inde, regardent Bouda comme l'auteur de leur philosophie et de leurs sciences, de même que les Egyptiens les attribuoient à Mercure.

On donna à chacune des Planètes un caractère et des qualités propres, qui la distinguoient des autres, et qui exprimoient la nature de ses influences (1). Saturne étoit froid, sec; quelquefois humide par accident, obscur, tenace, réfléchi. Il présidoit à tout ce qui tenoit à l'agriculture, aux poids, aux mesures, et aux travaux de l'artisan; il annonçoit la plus grande pauvreté. Il avoit en partage la prudence et la sagacité dans les conseils, etc. Dans le corps humain, il gouverne l'oreille droite, la rate et la mélancolie. Ces notions sont quelquefois nécessaires dans l'étude de l'antiquité, et nous en avons fait usage, en expliquant le caractère de chacun des Anges des sept Eglises de l'Apocalypse.

Jupiter est naturellement chaud et humide, mais tellement tempéré, qu'il contribue singulièrement à la propagation et à la conservation de l'espèce humaine. Il annonce la dignité dans la figure, la force dans l'ame, de la sagesse, et de l'intelligence pour l'interprétation des songes. Le droit, les lois, la religion, la piété, la modestie, la fidélité, et tout ce qui caractérise l'ame vertueuse, lui appartient. Quelquefois, mais par accident, inconsidéré il forme des entreprises, dont le succès est difficile. Il désigne aussi l'ame patiente, mais jalouse de la vengeance, et victorieuse dans tous les débats. Il désigne les Pontifes, les Rois, les Tribuns, et en général toute espèce d'autorité. Il présage l'espérance, la joie, la continence, la libéralité, l'art de la conciliation, la prudence, la maturité des conseils, et l'agrément de la conversation etc.

Il préside à l'oreille gauche et au foie.

Mars est naturellement porté à la colère, véhément, emporté, chaud et sec. Il annonce trahison, combat, carnage, piéges, embûches, brigandage, plaies, cruautés, captivité, perfidie, amours imprudens, caractère facile à s'offenser. Il désigne des Princes féroces, inhumains, avides de sang, parjures, qui foulent aux pieds le profane

(1) Firmic. l. 2, c, 10. Ptolem. Tetr. l. 2, c. 8. Alcohaten Haly, part. 1, c. 14.

et le sacré ; l'homme ingrat, sans pudeur ; il est funeste aux enfantemens.

Il partage l'empire sur le foie, en commun avec ♃, et sur les narines avec ♀ ; il marque les morts cruelles.

Le Soleil est naturellement chaud et sec, tout de feu ; néanmoins tempéré, et tenant par conséquent le milieu des Zones habitables. Il signifie l'estime publique, les honneurs que promet l'ambition, le désir de l'or, le courage, la beauté du corps, la magnificence, la victoire ; et tout ce qui tient à la majesté Royale. Il désigne aussi les Rois et les Princes faciles, justes, affables, doux et honnêtes ; un peu de fierté cependant ; la force de l'éloquence, la maturité des conseils, la sévérité des jugemens ; le brillant, l'éclat, et l'appareil Royal.

Il préside, dans le corps humain, à la tête, au souffle de vie, et à l'œil droit.

Vénus est naturellement froide et humide ; mais si tempérée, qu'à son lever, le matin, elle répand une rosée favorable à la végétation des plantes, et à la génération des animaux. Elle annonce la beauté, l'agrément, la parure, les bains, le fard, les jeux et les plaisirs ; les amours, les élégies amoureuses, les querelles, les réconciliations des amans ; les plaisirs, l'inceste et l'adultère ; tout ce qui appartient à la volupté, tout ce qui flatte les sens.

Elle préside avec ♂ aux narines.

L'influence de Mercure est mélangée, et se modifie suivant les aspects qu'il a avec les autres Planètes. Il est cependant naturellement froid et sec. Il désigne l'enfance, le génie, l'éloquence, et ses charmes séducteurs. L'art du sophiste, du poète, du musicien, l'astronomie, les mathématiques sont de son ressort. Il marque aussi l'homme fidèle, les prophéties, les oracles, les augures, les devins, les orateurs, et sur-tout ceux qui séduisent, les conseils sages, les discours flatteurs, les fausses réconciliations, les sentimens douteux et cachés ; et le génie inventif pour les choses secrètes. Il préside à la bouche, à la langue et aux mains, dont le geste soutient l'éloquence.

La Lune est naturellement froide et humide ; quelquefois cependant, par accident échauffée par les rayons du Soleil, elle procure quelque chaleur. Elle signifie la beauté, la joie, foible mémoire, mensonges, délations, flatteries, voracité, le commerce, sur-tout celui de mer, ceux qui obtiennent les honneurs, qui chérissent les lois et les beaux arts, les travaux aquatiques, la culture de la terre, les affaires des grands : dans la première jeunesse, une grande religion, mais peu de constance.

Elle préside à la partie raisonnable de l'homme, à l'œil gauche.

On trouvera dans les écrits des astrologues ; et sur-tout dans Haly, des détails plus circonstanciés sur la nature, et les influences de chaque Planète (1). Nous ne les présenterons pas à notre lecteur, parce que nous craignons de donner à cette théorie des développemens, qui soient étrangers à notre but, et qui nous jettent dans les chimères de l'Astrologie judiciaire, qu'il faut bien séparer de l'astronomie sacrée. Ce que nous avons dit jusqu'ici, nous paroît plus que suffisant pour l'étude de la Mythologie, et pour l'explication des fables religieuses. Peut-être avons-nous souvent été au-delà du besoin que nous avions de ces notions. Mais le lecteur nous le pardonnera, quand il saura, que nous avons eu en vue de mettre sous sa main tous les instrumens, dont il étoit possible qu'il eût besoin, pour pousser plus loin ses recherches, et de lui épargner des études longues et

(1) Haly de Judic. Astror. part. 1, c. 4.

fastidieuses :

fastidieuses. Comme nous ne sommes pas encore en état de fixer le terme, où le prêtre Mythologue s'est arrêté, dans l'usage qu'il a fait de l'Astrologie, et des principes de cette prétendue science, nous avons cru ne devoir rien négliger de tout ce qui pouvoit lui aplanir les difficultés d'un aussi pénible travail. Nous croyons donc pouvoir solliciter son indulgence, sur nos écarts, et sur les erreurs qui peuvent nous être échappées(*h*). Car il n'est pas donné à tout le monde de savoir, où s'arrêter, sur-tout dans une carrière nouvelle, qu'on s'est ouverte soi-même, et où l'on n'a pas de guide.

Fin de la matière du troisième et dernier Volume.

NOTES

DU

TOME TROISIÈME.

(*a*) On remarque que ce mot, *au commencement*, a été consacré par la Genèse. Zoroastre ne l'a répété qu'afin de nous dire, que le bon principe agit toujours le premier, et que le principe du mal n'agit qu'après lui.

« *Plantaverat autem dominus Deus* (*hortum* » *amœnum*) *paradeison voluptatis* à Principio, *in* » *quo posuit hominem quem formaverat* ».

La Genèse, comme Zoroastre, met dans ce lieu un fleuve, qui se divise en quatre branches. « *Et egrediebatur* Fluvius *de loco voluptatis* ». C'est le fleuve d'Eiren, dans lequel le Serpent répand ensuite le froid.

(*b*) Anquetil (1) pense qu'Ereirè-Vedio est l'Iran, ou l'Aran, portion de l'Arménie, pays véritablement délicieux. C'est l'Ibérie et l'Albanie décrites dans Strabon, aujourd'hui l'Aran et la Géorgie, le plus beau climat du monde.

(*c*) *Et egrediebatur fluvius de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita. Nomen uni Phison : ipse est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum... et nomen fluvii secundi Gehon : ipse est qui circuit omnem terram Æthiopiæ Nomen fluvii tertii Tygris : ipse vadit contra Assyrios. Fluvius autem quartus ipse est Euphrates.* (Genes. cap. 2, v. 10).

(*d*) Les Peuples de la Colchide, voisins des *Ibri* ou *Iberi*, ont conservé encore long-temps l'usage de la Circoncision, qui leur étoit commun avec les Egyptiens et avec les Juifs (2), et les Ethiopiens. Il y a beaucoup d'apparence, que le nom des *Ebri*, que l'on donnoit à ces Hébreux, est une altération de celui des *Ibri* ou *Iberi* de l'Albanie, ou des Nations, qui demeuroient au-delà de l'Euphrate et de ses sources, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Ce pays est aujourd'hui l'Aran.

Les Livres Hébreux nous rappellent vers l'Arménie, non-seulement en nommant les fleuves qui y coulent, dans la fable d'Adam, mais encore en nommant ses montagnes dans la fable du Déluge. Donc les Auteurs de ces ouvrages habitoient ces lieux. Les Grecs chantent leurs fleuves et leurs villes ; les Indiens, le Gange ; et c'est sur les confins de l'Arménie et de la Perse, que nous trouvons le réparateur Mithras. Tous ces traits ne sont pas à négliger. Ces pays étoient anciennement très-habités. On y trouvoit de grandes villes, de beaux édifices (3), des places bien décorées, des édifices publics magnifiques, et en général tout ce qui tient à l'opulence et à la civilisation. On parloit jusqu'à vingt-six langues dans ces pays (4), ce qui annonce les restes d'anciennes peuplades, qui s'étoient succédées sur cet heureux sol.

(*e*) Une chose assez remarquable, c'est que, dans Origène (5), on reproche aux Juifs le même culte, que celui que Strabon suppose établi en Arménie et en Albanie (6). Héracléon y dit aux Juifs, « qu'eux qui prétendent seuls connoître le » vrai Dieu, l'ignorent néanmoins, puisqu'ils » prostituent leurs hommages aux Génies, aux » Mois, et à la Lune ».

(*f*) Si le Géon est, comme on le dit communément, le Nil, il s'ensuit qu'ils ont voulu désigner en général la terre qu'ils connoissoient, du Nord au Midi, avec les grands fleuves qui étoient les plus fameux chez eux, tels que l'Araxe ou le Phasis, le Tigre, l'Euphrate et le Nil.

Lylio Giraldi *in Pythag. Symb.* p. 92, nous a conservé une fiction de Zoroastre sur l'ame, dans laquelle on remarque une allégorie mystique sur les quatre fleuves du Paradis ; ce qui prouve, que ces quatre fleuves de l'Eden ou de l'Eren n'étoient point étrangers à la religion de Zoroastre.

(*g*) Rien, dit Beausobre (*t.* 2, *l.* 5, *c.* 1, *p.* 144), n'a plus embarrassé les Philosophes en général, soit les Païens, soit les Chrétiens, que la question de l'origine du mal. Il y a du mal dans le monde ; il s'agit de savoir d'où il vient, et c'est ce qui a toujours paru très-difficile. Beausobre cite à ce sujet un beau morceau de Maxime

(1) Zend-Avest. *t.* 1, part. 2, p. 263.
(2) Herodote, l. 2, c. 104.
(3) Strab. l. 11, p. 499.
(4) Ibid. p. 503.
(5) Orig. Comm. in Johan. 14, p. 212.
(6) Strab. l. 11, p. 503 ; et l. 12, p. 557.

de Tyr. (Orat. 25, p. 144; Origen. contr. Cels. l. 4, p. 207; et S. Aug. de Ord. l. 2, c. 17.)

(*h*) Basilides étoit d'Alexandrie, où il érigea une école. Il avoit voyagé en Perse. Cette doctrine, remarque avec raison Beausobre (1), avoit sa source dans la philosophie Barbare, dans celle des Mages et des Brachmanes. Aussi Saint Ephrem l'appelle l'*hérésie des Indes*. Il auroit pu ajouter, que c'étoit aussi celle de l'Egypte, où Basilides tenoit son école.

(*i*) C'est dans la partie méridionale du monde, que les Manichéens plaçoient l'empire des Ténèbres (2). La Lumière et les Ténèbres, c'est-à-dire, « Dieu, avec toutes les Puissances célestes, et le Démon, avec toutes les siennes, » avoient chacun leur empire et leur séjour. La » Lumière tenoit les parties Orientales, Occidentales et Septentrionales de l'espace. Les » Ténèbres étoient placées vers le midi ». C'est-à-dire, que la ligne tirée de l'Orient à l'Occident, deux points, où naissoit et finissoit le règne des longs jours, séparoit l'Univers en deux parties, dont l'une étoit l'Hémisphère septentrional, et l'autre le méridional : que le premier étoit le domaine de la Lumiere; et l'autre, celui des Ténèbres. C'est là qu'est ce Pôle abaissé : *quem Styx atra videt, manesque profundi* (3). L'Auteur des Pseaumes demande à être délivré *à dæmone meridiano*.

Tite de Bostres (4) dit : *Meridianam partem malo tribuunt Manichæi*. Simplicius (in Epict. c. 34, p. 165) et Theodoret (Hæres. Fab. l. 1, p. 26) attestent la même chose. Dans le Boundesh, p. 351, etc. Ahriman se réfugie vers le Midi.

Albufarage (Dynast. p. 82) raconte que le Dieu Bon remporta la victoire, et chassa le Démon dans les parties du Midi, où il tâcha de se créer un monde, sur lequel il dominât. Il commence, et déjà il crée au Pôle austral une Constellation semblable à celle de l'Ourse, lorsque les Anges s'entremettent, et font la paix entre les deux Dieux, à condition que le Dieu Bon jetera dans la matière quelque partie de la substance céleste. Ce fut là ce qui donna lieu à la création de notre monde, qui est sujet à la génération et à la corruption, et sur lequel le méchant domine.

(*k*) Cette Cosmogonie dit que l'homme cultiva la Terre, les Arbres et les Plantes. Celle des Juifs dit également : « *posuit eum in paradiso* » *voluptatis, ut operaretur et custodiret illum* ».

(*l*) Les Manichéens entendoient par le Paradis terrestre, le monde, dans lequel le bien et le mal sont mêlés (5). Il est vrai qu'ils appliquoient au mal moral ce qui doit s'entendre du mal physique. A l'égard du Paradis, les Manichéens disent (6) que « c'est le monde, et que les arbres » du Paradis ne sont autre chose que les objets » de la convoitise; que c'est tout ce qui séduit » les hommes, et corrompt la raison. Mais pour » l'arbre, qui donne la connoissance du bien, » c'est Jesus, et la science de Jesus ». Ainsi le bien et le mal, ou la science du bien et du mal, est une allégorie relative aux deux principes et à leurs mœurs, même chez ceux qui ont rapporté cette fable à la morale, plutôt qu'à la physique.

(*m*) Suivant les traditions Juives, chaque monde se détruisoit au septième mille, et ne devoit durer que sept mille ans (Basnag. Hist. des Juifs, t. 4, c. 16, p. 117). On voit aussi, dans Boulanger (Despot. Orient. p. 125), que cette chronologie, qui donnoit à la durée du monde six mille ans, étoit en vogue dans la primitive église, et que l'on attendoit la fin du monde, et le renouvellement de toutes choses au septième mille. De là l'erreur des Millénaires, et la frayeur universelle de l'Europe vers la fin du dixième siècle.

(*n*) C'est le mille de l'Agneau, chez les Perses, ou Avril.

Le second sera le Taureau, ou Mai.

Le dernier la Vierge, ou Août.

(*o*) Je remarque, que la Constellation céleste, qui tient ce Serpent, ou l'Ophiuchus, est le fameux Cadmus, et que les Cabalistes appellent *Adam Kadmon*, le premier homme (Beausobr. t. 2, p. 316).

(*p*) Ce Samaël est aussi appelé *Asmodæus*; ce qui n'est qu'un nom composé de deux noms d'Ahriman chez les Perses, qui l'appellent tantôt le Serpent *Asmog*, tantôt le *Dew*, ou mauvais Génie; d'où on fit *Asmog-Dew* ou *Asmodæus*.

Suivant les Talmudistes, Eve étoit si belle, que Samaël en devint amoureux, et jouit de ses faveurs. Les Rabbins même disent qu'elle eut Caïn, non pas d'Adam, mais du Serpent qui trouva lieu de la séduire.

(*q*) Si au contraire on prend pour le Serpent séducteur le *Draco custos Hesperidum*, cela s'explique encore; puisque les étoiles de sa tête sont appelées par les Arabes les cinq *Dromadaires* ou *Chameaux* (7).

(*r*) *Ipsa conteret caput tuum et insidiaberis calcanco ejus*, etc. (8)

(*s*) Cette femme porte-balance pourroit être prise pour Eve, à moins que l'on ne s'en tienne au passage de Chardin, qui la met dans la

(1) Beausobr. t. 1, p. 41.
(2) Ibid. t. 2, p. 298.
(3) Virgil. Geor. l. 1, v. 243.
(4) Tit. de Bostr. Coll. 880.
(5) Epiph. advers. Hæres. c. 66.
(6) Beaus. t. 2, p. 452.
(7) Cæs. p. 112. Bay. Uranol. tab. 3.
(8) Gen. c. 3.

Constellation boréale de l'homme porte-Serpent. Si cela est, je prendrois plutôt l'*Ingeniculus*, qui écrase le Serpent gardien des Hespérides, lequel mord son pied, que l'*Ophiucus*; et peut-être sont-ce ces deux Constellations qui ont chacune un Serpent, qui sont désignées dans la Cosmogonie des Perses, sous le nom de *Meschia* et de *Meschianè*, à qui on donne à chacune un Serpent. On les dit être nos premiers parens, et avoir introduit le mal dans le monde (1). Leur histoire ressemble beaucoup à celle d'Adam et d'Eve. Ils étoient destinés à être heureux, à condition qu'ils seroient humbles de cœur; mais Ahriman corrompt leur cœur. Ils se couvrent d'habits noirs; ils vont à la chasse. Une Chèvre blanche se présente à eux; ils en sucent le lait, et ce fut un mal pour eux. Le mauvais Génie leur présente du fruit, dont ils mangent; par-là, de cent avantages dont ils jouissoient, il ne leur en resta qu'un. Ils tuent ensuite un Mouton, qu'ils font rôtir. L'Epervier en emporte une partie dans le Ciel. Enfin ils tirent du lait d'un Taureau, et les mauvais Génies deviennent plus puissans. On les représente ensuite marchant, mais chacun avec un grand Serpent. L'un dit à l'autre : « que je voie votre Serpent, car le » mien s'élève fortement ». Ensuite Meschianè dit à son frère : ô frère Meschia, je vois votre grand Serpent, qui s'élève comme un drapeau. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'équinoxe d'Automne, lorsque les ténèbres se répandent sur la Nature, au coucher du Belier, de la Chèvre et du Taureau, et au lever du Vautour, quatre animaux nommés dans cette Cosmogonie, les deux Hercules *Ingeniculus* et *Ophiucus*, ayant chacun un Serpent, s'élèvent sur l'horizon, et annoncent la dégradation de la Nature.

(*t*) *Et ostendit mihi fluvium* aquæ vitæ, *splendidum tanquam crystallum, progredientem de sede Dei et Agni* (2).

In medio plateæ ejus et ex utráque parte fluminis lignum vitæ, *afferens fructus duodecim, per menses singulos reddens fructum suum, et folia ligni ad sanitatem gentium.*

Et omne maledictum non erit amplius; sed sedes Dei et Agni in illâ erunt.

Le Zodiaque étoit appelé *Circulus vitæ*, c'est par lui et par les Planètes qui y circulent, que la vie étoit distribuée à la Nature sublunaire, suivant *Ocellus Lucanus*.

(*u*) Ce Livre étoit le livre de perfection des Gnostiques, qui l'appeloient l'*Evangile d'Eve*. *Vidi arborem ferentem* 12 *fructus in anno, et hoc est lignum vitæ.*

(*x*) Il faut bien distinguer ce que nous appelons ici porte de l'empire de la Lumière, et porte de celui des Ténèbres, de ce qu'on appeloit porte des Dieux, et porte des Hommes, dans les initiations anciennes; ces dernières répondoient au Cancer et au Capricorne. Il n'est ici question que de la division tranchante, qui sépare l'Hémisphère boréal, où les jours exercent leur empire, de l'Hémisphère austral, sur lequel les longues nuits d'hiver étendent leurs ténèbres.

(*y*) C'étoit à l'équinoxe de Printemps, que se faisoit *ascensus animorum in regnum lucis*, et à celui d'Automne *descensus in tenebras*. C'étoit là en partie l'objet des mystères, dans lesquels le Serpent d'Automne jouoit un grand rôle. On le couloit dans le sein de l'initié, et on donnoit cette filiation mystique de Bacchus : *Serpens genuit Taurum, Taurus genuit Serpentem*. Ces idées de mysticité supposent la succession périodique de la Lumière et des Ténèbres du monde sensible, déjà établie comme objet du culte religieux de tous les peuples, qui s'affligeoient de voir le Soleil fuir de leurs climats, et qui se réjouissoient à son retour, comme le disent *Achilles Tatius* et *Manilius*... Voilà le vrai motif des fêtes de joie qu'ils célébroient alors : la spiritualité des mystères vint après, et emprunta les symboles, que l'Astronomie avoit déjà consacrés dans le culte du Soleil.

Quoique nous ne donnions pas ici plus d'étendue à la théorie mystique, sur la dégradation de l'homme en Automne, et sur sa régénération spirituelle par l'Agneau, et que nous nous en tenions à celle qui est sensible et physique dans la végétation, il est pourtant certain que la première est très-importante, et que sans elle, on n'aura que l'écorce des Religions, et nullement leur spiritualité, qui est la partie la plus difficile et la plus étendue.

(*z*) Les Himaïtes (3), suivant la plûpart des interprètes Hébreux, adoroient le Créateur sous le nom d'*Azima*, et son emblême étoit celui du Bouc, tel que le Bouc de Mendès en Egypte (4).

Abenezra, dans sa préface sur Esther, prétend que le Pentateuque des Sâmaritains commençoit ainsi : « *in principio Azima creavit coelum et terram* ».

Or *Azima erat simulacrum similitudine hirci, et sic legunt omnes et sic explicant hoc vocabulum Rabbini in Sanhedrim* (Baal Aruk et Rassi).

(*aa*) Les Sabéens disoient qu'Adam étoit l'apôtre de la Lune, et que le Ciel étoit une Divinité (5).

On prétend, que Manichée disoit, que le Serpent, qui séduisit Eve, étoit un Génie, et un des Anges de Dieu (Tite de Bostres et Beaus. t. 2, p. 457). Cela est vrai, si on entend par

(1) Boundesh, p. 378.
(2) Apocalyp. c. 22.
(3) Kirk. Œdip. t. 1, p. 368, et Selden de Diis Syriis, p. 327.
(4) Syntagm. 2, c. 9.
(5) Maimon. pars 2, c. 29.

là les intelligences des Astres, ou les Dieux, qui président à l'ordre du monde.

(*a*) Abrégé du passage de Macrobe : « *hæ* » *autem ætatum diversitates ad solem referuntur,* » *ut parvulus videatur hiemali solstitio, qualem* » *Ægyptii proferunt ex adyto die certâ; quod* » *tunc brevissimus dies veluti parvus et infans vi-* » *deatur.* »

Les Chrétiens chantent le jour de Noël : « *par-* » *vulus hodiè natus est nobis*, etc. *Lux orta* » *est nobis... Populus qui ambulabat in tenebris* » *vidit lucem magnam*, etc. »

On lit dans Prudence *Hymn. in Nat. Dom.* p. 101.

« *Quid est quod arctum circulum*
» *Sol jam recurrens deserit ?*
» *Christus-ne terris nascitur*
» *Qui Lucis auget tramitem ?* »

(*b*) Voici le passage de Léon : *Ne tentator... vos aliquibus iterum seducat insidiis, et hæc ipsa præsentis diei gaudia suæ fallaciæ arte corrumpat, illudens simplicibus animis de quorumdam persuasione pestiferâ, non tam de Nativitate Christi, quam de novi, ut dicunt, solis ortu venerabilis videatur.*

(*c*) Dès le temps de Jules César, on avoit fixé le solstice au 25 décembre : ce n'est pas qu'on ne sût bien, que le solstice d'Hiver ne tomboit pas précisément à ce jour-là ; mais quand il s'agit de solemnités publiques, on ne se pique pas de suivre des calculs exacts ; outre qu'il a paru toujours très-difficile de marquer au juste ce point, ou le moment des solstices. Cette remarque est de Beausobre, t. 2, p. 697, et peut répondre à ceux qui sont étonnés, que cette célébration n'ait pas été fixée précisément au 21. Le même Beausobre, *ibid.* p. 698, fait une remarque assez singulière, c'est que les deux Équinoxes et les deux Solstices sont marqués par deux conceptions et deux naissances. La conception de Jean-Baptiste au 24 Septembre, et sa naissance au 24 Juin. La conception de Christ au 25 Mars, et sa naissance au 25 Décembre. C'est ce que S. Jean semble avoir insinué, lorsqu'il dit, en parlant de Christ : « il faut qu'il croisse » et que je diminue » (Jean, c. 3, 30). Beausobre prétend que l'esprit de mysticité a présidé à cette fixation.

(*d*) (Tertull. apologetic. p. 12.) *Alii planè humanius et verisimilius. Solem credunt Deum nostrum. Ad Persas si fortè deputabimur, licet Solem non in linteo depictum adoremus, habentes ipsum utique in suo clypeo* (son disque). *Denique indè suspicio quod innotuerit nos ad Orientis regionem precari. Æque si die Solis lætitiis indulgemus, aliâ longè ratione quam religione Solis* etc. Il écarte ce soupçon sans donner de raison, ni combattre celles des autres, qui pouvoient sûrement produire beaucoup d'autres rapports, comme nous allons le faire.

(*e*) Dans un autre monument, imprimé également dans Hyde, il a le Taureau sous ses deux pieds, et il tient une épée d'une main, et de l'autre une boule ; enfin, il est absolument tel, que l'homme monté sur l'Agneau Mithriaque, que l'on voit à Paris, sur le haut du portail de Notre-Dame, lequel homme porte également la boule symbolique d'une main, le sceptre de l'autre, et est exalté sur l'Agneau qu'il a sous ses pieds. Cet agneau, placé sur le frontispice du temple d'Isis, mère du Dieu Soleil, qui au Printemps triomphe sur l'Agneau, appartient aux idées religieuses de l'époque postérieure de la religion Mithriaque, durant laquelle le Soleil triomphoit à l'Equinoxe de Printemps, non plus, comme autrefois, sur le Bœuf, mais sur le Belier, qui avoit remplacé le Bœuf à l'Equinoxe. Cette figure a été détruite, lorsqu'on a renversé celles des prétendus Rois, rangés au nombre de vingt-huit, au-dessus du portail.

(*f*) *Narrant gentium fabulæ Mithram et Erichtonium, vel in lapide, vel in terrâ, de solo æstu libidinis esse generatos.*

(*g*) J'observe, que chez les Mages la fête de la naissance d'un homme, ou le *Dies Natalis*, étoit une grande fête (1). Ils en durent faire une pour le Soleil, dès qu'ils l'eurent personnifié.

(*h*) C'est à tort que l'on a traduit *dans l'Orient.* Si on fait attention à l'expression grecque, on verra, que l'auteur n'a pas voulu dire dans le second verset ce qu'il dit dans le premier, en parlant de l'Orient. Dans le premier, il emploie le pluriel, pour désigner les régions orientales, au lieu que dans le second, il se sert du singulier ἐν ἀνατολῇ, expression consacrée par les Astrologues, pour désigner un des quatre points cardinaux de la Sphère, et ce que d'autres appellent l'Horoscope. D'ailleurs, cette expression, *nous avons vû son étoile*, est bien dans le style astrologique. L'origine astrologique de cette fable est encore conservée dans les traditions du Peuple, qui voit, dans le baudrier d'Orion, les trois Mages, dont il est parlé dans la légende sacrée de Christ. C'est ce qu'on appelle vulgairement les trois Rois.

Les Orientaux comptent douze Rois Mages (2). Ils nomment le premier *Zervand*, le second *Hormisdas* etc. Ils disent qu'ils avoient sept mille Chevaux.

C'est une tradition constante chez les Orientaux, que les Anges, qui enlevèrent Seth, lui appri-

(1) Herod. I. 1, c. 132.

(2) Asseman et Hyde, c. 31.

rent, que la naissance de Christ étoit fixée vers l'an 5,500, entre le cinquième et le sixième mille de la durée du monde (1).

On comprendra aisément l'origine de cette tradition, quand on se rappelera, que les Perses fixent la révolution totale du monde à 12,000 ans, répartis dans les douze signes, à commencer par *Aries* ou l'Agneau. Le cinquième mille finissoit au Lion; donc l'intervalle du cinquième au sixième répondoit à la Vierge, ou au signe qui représente une femme tenant un enfant, *quem Jesum et Christum vocant.*

Fauste Manichéen, attaquant la réalité de la naissance de Christ, fait cette raillerie sur l'Etoile. *Quippè ibi et stella inducitur, quae confirmat* Genesim *ut restè* Genesium *hoc magis nunc pari posse, quam Evangelium.* (*Apud August. cont. Faust. l. 2, c. 1.*)

(i) On avoit écrit en Egypte le livre de la *nativité d'Orus*, fils d'Isis; de cet Orus, qui mouroit et ressuscitoit, et qui le premier sacrifia au Soleil, à qui on offroit de la myrrhe; car c'étoit, suivant Plutarque (2), le présent par lequel on honoroit le Soleil; ce Soleil que les Babyloniens appeloient *Saos* (3); nom qui revient à celui de *Sauos*, donné à Jupiter et à Bacchus, et qui veut dire *Sauveur.*

SPHÆRA PERSICA.

PRIMUS DECANUS.

(k) *Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas spicas manu gestans, sedens in stilpastro, educans puerum, lactans et cibans eum.*

PASSAGE D'ABULMAZAR.

(l) (*Abulmazar, l. 6 introduct. in astronom. cap. 4 de naturâ signorum*): *Virgo signum, cujus ortus in primo ejus Decano, ut Persae, Chaldaei, Aegyptii et omnium duorum Hermes et Asclepius a primaevâ aetate docent, puella, cui Persicum nomen Sechendos de Darzama, Arabicè interpretatur Adrapedefa, id est virgo, munda puella, dico, virgo immaculata, corpore decora, vultu venusta, habitu modesta, crine prolixo, manu geminas aristas tenens, supra solium auleatum residens, puerum nutriens ac jure pascens, in loco cui nomen Hæbrea, puerum dicit à quibusdam nationibus nominatum Jesum, significantibus Eum, quem nos Græcè Christum dicimus.*

Riccioli (4) appelle cette Vierge-Constellation, *Virgo Dei-para.*

(1) Beausob. t. 1, p. 331.

(2) Plut. de Isid. p. 372: ἐν τοῖς ἐπιγραφομένοις γεωγλύφοις Ὧρος, τὸν Ἴσιδος.

(3) Hesych. v. Σαως.

(4) Almageste.

(5) Beausobr. t. 1, l. 1, c. 8, p. 91.

(m) Consultez Hyde, c. 4, p. 43: *in suis etiam sacris habent Mithriaci Lavacra* etc. et le passage de l'auteur de l'ouvrage imparfait sur S. Mathieu, que Hyde lui attribue à S. Chrysostôme (5): vous y verrez la cérémonie qui se pratiquoit en Perse, tous les ans après la moisson, époque, où les peuples se rassembloient sur le mont de la Victoire, et célébroient une fête, qui nécessairement tomboit sous la Vierge ou en août. C'est là qu'on vit paroître, dit-on, la fameuse étoile des Mages, que douze personnes des plus religieuses étoient chargées depuis bien des siècles d'observer. On voyoit la *figure d'un petit enfant* sur cette étoile. Ainsi les uns disent, qu'elle représentoit une femme, les autres, un petit enfant. Notre Vierge céleste, signe des moissons, représente l'un et l'autre.

Abulfarage (6) rapporte, que Zoroastre avoit appris aux Mages, que la naissance de Christ leur seroit annoncée par une étoile, qui leur présenteroit l'image d'une jeune Vierge: *cumque nasceretur* (7), *stellam apparituram, in cujus medio conspiceretur figura puellae Virginis.*

Cette prophétie de Zoroastre a été citée par plusieurs anciens, et insérée dans l'Evangile de l'Enfance, traduit de l'Arabe par Henry Sikes (*Evangel. inf. c. 8.*)

(n) *Scimus, quod ascendente Virgine* (8) *natus fuit Dominus noster Jesus Christus . . . omnia divinæ incarnationis mysteria et tempora ab ejus conceptione usque ad Ascensionem in Cœlum, per Cœlum significata fuisse, et per Stellas præfigurata.*

L'ouvrage intitulé: *Ovidius de vitulâ ad Virginem Mariam*, s'exprime ainsi sur la Vierge céleste (9):

O Virgo felix! ô Virgo significata
Per Stellas ubi spica nitet! . . . l. 3.

Voyez là-dessus Robert Helkos (*in sap. lect. 21*).

On retrouve, dans la constellation du Cancer, qui à minuit étoit élevé au Méridien, la constellation de la Crèche et de l'Ane. Les anciens l'appeloient *Præsepe Jovis.*

On trouve au Nord les Etoiles de l'Ourse, que les Arabes appellent Marthe et Marie, et le cercueil de Lazare.

(o) Les Valentiniens supposoient, que Christ n'avoit commencé sa mission qu'à 30 ans, nombre égal à celui des degrés d'un signe; et qu'il étoit mort *trecentesimo mense* (Iren. adv. hær. l. 2, 389. Ainsi sa carrière, la durée de son opération avoient

(6) Hist. des Dynast. p. 47.

(7) Hyde, Vet. Rel. Pers. p. 390.

(8) Albert. Lib. de Univers.

(9) Selden. p. 105. Beausobre, t. 1, p. 325.

une année, comme celle du Soleil, comme les 12 travaux d'Hercule. Nous avons vu, que les Rois Mages sont aussi dans Orion; en sorte que les traces de cette allégorie astrologique ne sont pas encore entièrement perdues.

Nous rappelerons ici, en partie, ce que nous avons dit, dans le troisième chapitre de notre premier livre, sur les nombres sacrés, qui se trouvent dans toutes les Religions.

Les peuples du Nord ont le Sénat des douze Azes, qui forment le cortége de leur Dieu.

Les Perses admettent douze Anges, qui président aux douze mois. Celui qui préside au premier mois, s'appelle le *trésorier du Paradis* (Hyd. p. 240.)

On dit que Christ fixa le nombre de ses disciples à douze (1), parce qu'il y a douze mois dans l'année, et que Saint Jean-Baptiste fixa le nombre des siens à trente, à cause que les mois lunaires ont trente jours. (Homel. Clement. II, n°. 23, p. 627; Epit. n°. 26, p. 758.)

On lit dans Saint Clément d'Alexandrie (Eclog. Théod. c. 26) sur la doctrine orientale (2), que le Valentinien Théodote prétendoit, « que les douze » Apôtres tiennent dans l'église la place, que les » douze signes du Zodiaque tiennent dans la nature, » parce que, comme ces douze constellations gou- » vernent le monde des générations, de même les » douze Apôtres président sur le monde de la » régénération ».

Le Prophète des Perses, Zoroastre, dit que Dieu, au bout de 3000 ans, envoya sa volonté toute éclatante de lumière (3), et revêtue d'une forme humaine: elle étoit accompagnée de soixante-dix de ses principaux Anges. Beausobre observe, que ce nombre soixante-dix si fameux est celui des Anges ou Génies, qu'on suppose s'être partagé la terre entre eux, après la confusion des langues.

Toutes les Etoiles servent aux sept Planètes (4); et les sept Planètes aux douze signes du Zodiaque, disent les Rabbins (Pirke Eliez. c. 6, p. 9).

Les Chaldéens, au rapport de Diodore de Sicile (l. 2, p. 83), comptoient douze Dieux principaux, et leur attribuoient à chacun un mois et un des douze signes du Zodiaque (5).

Platon représente Jupiter à la tête de onze autres Dieux (*Jupiter Ammon* ou *Agnus*), qui sont les chefs des autres Dieux, et qui conduisent chacun la troupe sur laquelle ils sont établis.

Les Athéniens avoient consacré un autel aux douze Dieux, et juroient par ces douze Dieux. On voit, dans Martianus Capella, le sénat des douze Dieux, qui s'assemble à l'ordre de Jupiter.

Beausobre (6) observe, avec raison, que cette division duodécimale, qui se retrouve par tout dans l'ordre des Génies, qui composent le cortége et le conseil du Dieu de la lumière, a sa source dans une Théologie Astronomique ou Astrologique, qui regna chez les Chaldéens. C'est une suite assez naturelle de l'opinion, que le gouvernement du monde a été confié à douze intelligences, qui président chacune sur une des douze parties du Zodiaque.

Chez les Manichéens (7), le père de la majesté étoit représenté, comme le Janus Romain, avec quatre faces. Il étoit environné de douze Puissances ou de douze Vertus du premier ordre, revêtues de fleurs. Saint Augustin dit, que les Manichéens parloient de ces puissances, comme des douze grandes Divinités. (August. cont. Faust. 15, 5.) Au-dessous d'elles, étoit une multitude innombrable d'habitans du Ciel, des escadrons de Dieux, des cohortes d'Anges.

Cette note est moins une répétition, qu'un rapprochement devenu ici nécessaire.

(*p*) Autrefois cette fête s'appeloit la *fête du passage de la Vierge* (8). Nous avons, dans la bibliothèque des Pères (9), une relation du *passage de la bienheureuse Vierge* (p. 2, part. 212.)

(*q*) Le poème fait par un certain Moine d'Occident, sous le nom du Poète Ovide, suppose (10) que la Sibylle de Tybur fit voir à Auguste l'image de la Vierge et de l'enfant Jesus; et que cette Vierge étoit celle des constellations, qu'on appelle l'*Epi*. Ce poème fut imprimé à Lubek, en 1474. Telles étoient les traditions de ces siècles grossiers. Le portail de Notre-Dame est de la fin de 1300.

(*r*) Martianus Capella le représente avec une couronne de sept rayons, nombre égal à celui des Planètes (11). Dans son hymne au Soleil, il en donne douze à ce Dieu, nombre égal à celui des signes et des Apôtres de Christ. Dans le c. 4 et 5, il distingue deux classes principales de Dieux, celle des douze, qui présidoient aux douze signes, et celle des sept Dieux.

(*s*) On voit, dans Kirker (12), une médaille d'Isis ou de Cérès, laquelle tient entre ses bras le jeune Horus, qu'elle allaite, et qui ressemble absolument aux figures de notre Vierge, mère de Christ. Kirker observe, que cette image du jeune enfant Horus ou Apollon, que sa mère allaite, étoit en grande vénération dans toute l'antiquité; qu'il n'y avoit pas de maison, de carrefour, où on ne la trouvât. On la portoit au cou, comme un *Phylacterium* ou Talisman. Elle servoit de Pénates et de Lares. On l'invoquoit comme un intercesseur puissant. C'étoit l'image favorite des Basilidiens et des Gnostiques, secte de Chrétiens la plus instruite.

(1) Beausobre, t. 2, p. 320.
(2) Ibid. p. 504.
(3) Beausobre, t. 2, p. 319.
(4) Ibid. p. 504.
(5) Ibid. p. 573.
(6) Ibid. p. 579.
(7) Ibid. p. 617.
(8) Beausobre, t. 1, p. 350.
(9) Bibl. Patr. t. 2, pars 2, p. 212.
(10) Apud Tribochor. p. 42.
(11) Martian. Capell. de Nupt. Phil. l. 1, c. 4.
(12) Œdip. t. 1, p. 215.

Ils ne connoissoient rien de plus sacré que cet enfant mystique. Abenezra désigne ce jeune enfant, sous le nom de Sérapis, lequel est le même que le Soleil: *erant AEgyptiis simulacra quædam* pueri specie (1), *quæ vocabantur, nomine AEgyptio, Serapis.* Cela s'accorde assez avec ce que dit Adrien des Chrétiens (2), qu'ils adoroient Sérapis, ou le Dieu sur les médailles duquel nous voyons écrit : Ηλιος Σαραπις.

(1) Ἕως νυν Αἰγύπτοι θεοποιῶσιν Παρθενου λοχαν και Βρεφος εν φατνη (3) τιθεντες προσκυνουσιν. Και Πτολεμαιῳ τῳ Βασιλει την αιτιαν πυνθανομενω ελεγον, οτι παραδοτον εστιν μυστηριον υπὸ οσιω Προφητη τοις πατρασιν ημων παραδοθέν.

(*u*) La ville de Bethléem, ville de la *Lumière*, étoit de la tribu de Juda. La tribu de Juda, dans le Planisphère de Kirker, étoit casée sous le signe du Lion ; d'où est venue l'expression: *egredietur Leo de tribu* Juda. Or la Tribu de Juda étoit celle du Soleil, ou le domicile du Soleil. Il n'est point étonnant d'y voir son culte établi. On sait que les Tribus Arabes, casées sous la protection, soit du Soleil, soit d'un signe céleste, honoroient principalement le Génie tutélaire de la Tribu.

Nam rudis ante illos nullo discrimine vita
In speciem conversa operum ratione carebat,
Et stupefacta novo pendebat lumine mundi,
Tum velut amissis mœrens, tunc læta renatis
Sideribus. . . . . . Manil. l. 1, v. 64.

(*t*) Boulanger (despotisme oriental, p. 72 etc.) a remarqué avec raison, que la marche du Ciel et l'harmonie rendue au monde ont été long-temps des motifs d'une reconnoissance constante et sans bornes envers l'être suprême. Mais cet auteur, toujours frappé de l'idée des grandes révolutions arrivées au globe, a cru qu'il s'agissoit de ces grandes catastrophes, et n'a pas apperçu, qu'il ne s'agissoit dans toutes ces fêtes du Soleil, que du rétablissement qu'il opère tous les ans dans la nature à l'Equinoxe de printemps, et de l'harmonie heureuse, qui dans le monde sublunaire tempère les élémens à la suite de l'hiver, lorsque tout produit et que la matière végétative subit de nouvelles organisations. C'est ainsi que, dans le poème de Nonnus, on chante, dans les premiers livres, la destruction du principe de discorde et des ténèbres, et la paix rendue au monde au printemps, au moment où Harmonie, fille de la Déesse de la génération, et du Dieu, qui préside au mois Equinoxial, célèbre ses noces avec Cadmus ou avec la constellation, qui tous les soirs montoit la première à l'Orient, à l'instant de l'Equinoxe. Il a raison de dire, que la fin et le commencement des périodes des astres devinrent l'objet de semblables institutions ; que tous les peuples eurent quatre fêtes plus solemnelles dans l'année, à l'occasion des mutations solaires, et où l'on rappeloit les changemens périodiques, qui s'opèrent chaque année dans la nature ; et non pas ceux qui s'étoient opérés autrefois, et qui devoient se reproduire. L'homme ne porte pas son souvenir et sa prévoyance si loin. Le besoin présent est celui qu'il sent plus vivement.

(*y*) Οθεν και το κυριον πασχα εορταζειν η Εκκλησια παρειληφε τη ΚΕ τε Μαρτιε μηνος . . . . . Cedren. p. 174. Αληθινον φως ὁ Χριστος εκ ταφε ανετειλεν . . . ibid. p. 190.

Ce tombeau est l'Hémisphère inférieur, séjour des ténèbres, dans lequel est renfermé Adonis jusqu'à sa résurrection.

Eratque dies paschalis iste, quo Sol ingressus est primum signum Arietis, eratque dies ille solemnis ac celeberrimus apud AEgyptios . . . (Chron. p. 7.)

Quin et oviculæ in AEgypto mactatæ adhuc apud AEgyptios traditio celebratur, etiam apud idolo Litras (4): *in tempore enim, quando Pascha illic fiebat,* (*est autem principium veris cum fit AEquinoctium*) *omnes AEgyptii rubricam accipiunt per ignorantiam et illinunt oves, illinunt arbores, sicut ac reliqua, prædicantes quod ignis in hac die combussit orbem terrarum. Figura autem sanguinis ignicolor,* &c.

(*z*) *Incipiebant AEgyptii* (5) *numerare menses suos, ab eo tempore quo Sol ingrediebatur initium signi Arietis, atque is mensis totus festâ solemnitate celebrabatur, et illi magnum honorem exhibebant in cultu suo præ omnibus reliquis mensibus.*

(*aa*) *Hunc enim invenit die 23 Martii ejusdem ac parasceve, in salutiferam passionem incidisse, quam pro nobis sponte ille sustinuit, et sepultus à Josepho, qui ex Arimathea erat oriundus, et Nicodemo, tertiâ ab eâdem parasceve die resurrexit, unâ sabbatorum et nisan primi apud Hæbreos mensis primâ die, quæ vicesima quinta Martii una eademque semper incidit* (6).

(*bb*) *Theologi, qui accolunt Athon montem, totis viribus contenaunt circiter noctis medium resurrectionem factam esse; et sacra illa antelucana in ejus memoriam à mediâ nocte incipiunt* (7).

(*cc*) Le culte de Christ ou de Mithra paroît être très-ancien en Angleterre et dans la Gaule. Aussi nous voyons, que les Gaulois étoient très-exacts à observer le juste intervalle, qu'il y a entre la naissance et la mort de Christ, et cet intervalle est précisément de trois mois, jour pour jour. Théophile

(1) Ibid. p. 259.
(2) Flav. Vospis.
(3) Chronic. Alex. p. 366.
(4) Epiph. advers. Hæreses, c. 18, t. 1.
(5) Rabb. Bechai et Abiah Seba, in Exod. 12, c. 18.
(6) Uranol. t. 3. Auctar. p. 158.
(7) Uranol. t. 1, p. 168.

de

de Césarée, qui fut Evêque de Palestine, vers la fin du second siècle, rapporte un raisonnement des Eglises de Gaule, sur la fameuse question, qui faisoit alors beaucoup de bruit : savoir, quel jour on devoit célébrer la Pâque (1) : *sicut dominii natalem, quâcumque die 8 Kal. Jan. venerit; ita et 8 Kal. April., quando resurrectio accidit Christi, debemus et pariter celebrare.* Théophile fait parler ainsi les Eglises des Gaules. (Voyez Centur. Magdeb. Cent. 2, Call. 118.)

(dd) *Paschæ nox ideo pervigil dicitur, propter adventum Regis ac Domini nostri, ut tempus resurrectionis ejus nos non dormientes, sed vigilantes inveniat. Cujus noctis ratio est, sive quod in eâdem cùm vitam recepit, cùm passus est, sic, quod posteâ eâdem horâ, qui resurrexit, ad judicandum venturus est. Eo autem modo agimus Pascha, ut non solùm mortem ac resurrectionem Christi in memoriam revocemus, sed etiam cætera quæ circa eum* (2).

Ad sacramentorum significationem inspiciamus, propter initium novæ vitæ et propter novum hominem quem jubemus induere, et exuere veterem expurgando vetus fermentum, quoniam Pascha nostrum immolatus est Christus. Propter hanc ergo vitæ novitatem, primus mensis novorum in anni mensibus celebrationi Paschali attributus est mysticè.

On voit ici, comment l'initiation appliquoit les idées physiques aux idées intellectuelles, et concluoit, du renouvellement qui se fait dans la nature, celui qui se devoit opérer dans nos ames à cette époque.

(ee) Lactance (l. 7, c. 19) dit à-peu-près la même chose sur le renouvellement de la nature entière, et sur l'avénement de Christ, fixé par les traditions anciennes à l'époque Equinoxiale. *Tum aperietur Cœlum medium intempestâ et tenebrosâ nocte, uti Orbe toto lumen descendentis Dei tanquam fulgur appareat, quod Sibylla his versibus locuta est :*

Οποτε ὠν ἐλθη
Πυρ, εσται σκοτος ἐν τη μεσση νυκτι μελαινη.

Hoc est, non quæ à nobis propter adventum Regis ac Dei nostri pervigilio celebratur, cujus noctis duplex ratio est, quod in eâ et vitam recepit, cum passus est, et posteâ Orbis terræ regnum recepturus est.

(ff) On peut lire tout l'office du Samedi Saint, sur la consécration du feu. On y verra : *hæc nox verè beata nox, in quâ destructis vinculis mortis* Christus ab inferis victor *ascendit.* Tout y annonce la fête du passage de la lumière, qui triomphe des ténèbres, et de celui de l'empire du mal à celui du bien, de la délivrance de l'oppression, de la recréation de toutes choses; et par-tout, on y voit l'Agneau réparateur.

Voyez Petro della valle, l. 13, sur la cérémonie du feu sacré, qui se pratique au saint sépulcre, et sur la supercherie des Prêtres, qui font croire au peuple, que le feu descend du ciel, ce jour. Ils font cela avec tant d'adresse, que tout homme d'esprit pourroit y être trompé. On apperçoit, dit cet auteur, la flamme s'élever en haut, et sortir si à propos par la voûte de la chapelle, par certaines petites fenêtres, qu'à la voir, il semble certainement qu'elle vienne du ciel. Le peuple incontinent salue le feu sacré, par des cris et des témoignages de joie extraordinaire.

(gg) Boulanger (dissert. sur Elie et Enoch p. 9) observe que l'attente du grand juge, qui devoit renouveler toutes choses, fixoit l'attention de tous les peuples; et que, comme c'est du côté de l'Orient qu'il devoit paroître, les yeux ont toujours été tournés vers cette partie du monde. Ce qui s'explique aisément, si, comme nous le voyons ici, ce réparateur de toutes choses est le *Soleil*, qui, à l'Equinoxe de printemps, se lève au vrai point d'Orient, et vient renouveler toute la nature dégradée par les outrages du principe des ténèbres et de l'hiver.

Pour accorder le cérémonial avec l'ancienne attente du grand juge à la *fin des temps* (3), qui étoit dégénérée en une attente réglée par toutes les périodes astronomiques et astrologiques, on imagina des descentes invisibles du grand juge dans le sanctuaire, à la fin des années : on fit sortir du temple ses emblêmes, pour les promener une fois par an. Ainsi les Egyptiens promenoient tous les ans la statue de Jupiter Ammon, ou du Dieu qui préside à l'Agneau, ou Belier céleste, auquel s'unit le Soleil de l'Equinoxe.

Au renouvellement de chaque année civile, les Juifs se sont toujours imaginés et s'imaginent encore, que le grand juge exerce alors du haut du ciel un jugement sur tous les hommes. C'est par là qu'ils expliquent toutes les austérités qu'ils pratiquent alors (cérémon. relig. c. 3.)

Il paroît même, que toutes les purifications des Romains, rejetées au dernier mois ou en Février, n'étoient que des préparations à l'arrivée du grand juge, qui devoit transporter les ames dans la Terre-Sainte et lumineuse. Nous avons notre carême, qui, placé à la fin de l'année (car autrefois elle commençoit en Mars), n'est qu'une préparation à la fête du passage, et comme un préliminaire nécessaire à l'ame, pour être introduite dans l'empire d'Ormusd, où le Roi-Soleil, par sa victoire sur les ténèbres, lui donne droit d'entrer, et vers lequel il l'attire par la force puissante de ses rayons.

Les Egyptiens attendirent le nouvel Osiris (4); les Phéniciens, le nouvel Adonis, qui devoient avoir le même sort que les anciens.

Les Romains, du temps de Cicéron, attendoient un Roi prédit par les Sibylles, comme on le voit dans le livre de la divination.

(1) Beaus. t. 2, p. 695.
(2) Isid. Orig. l. 6, c. 16.
(3) Ibid. p. 211.
(4) Ibid. p. 218, etc.

Les Hébreux attendoient tantôt un conquérant, tantôt un Roi heureux et malheureux; ils l'attendent encore avec Hélios ou Elie.

L'oracle de Delphes étoit dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie, sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui ameneroit le règne de la justice (Plut. Vit. Lys.)

Boulanger remarque, avec raison (ib. p. 286), que tous les adorateurs du Soleil avoient des extinctions périodiques du feu sacré, fixées chez les Romains, au renouvellement des années civiles, et chez les Mexicains, au renouvellement des semaines d'années (1). Le dernier jour, qui voyoit expirer le siècle, étoit un jour d'affliction et de deuil. On passoit la nuit dans la prière et dans les larmes. On regardoit attentivement l'Orient. On étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'Aurore naissante; et à peine appercevoit-on les premiers rayons du Soleil, qui commençoit la nouvelle période, un cri universel rappeloit la joie et l'allégresse. On couroit au temple rallumer le feu sacré, et on remercioit Dieu d'accorder un nouveau siècle au monde.

Chez nous encore aujourd'hui, on a soin de nettoyer tous les ustensiles à pâques, comme pour renouveler tout avec la nature. Nous ne brisons pas nos meubles, comme les Mexicains, pour nous en donner de nouveaux; mais on se donne des habits neufs, et on nettoie tout.

(*hh*) *Ut pingant calorem mundanum, Arietem pingunt.*

(*ii*) On observera que l'Agneau étoit le trône du Soleil, et le lieu de son exaltation.

(*kk*) *Fuit consuetudo dandi baptisatis in cerâ consecratâ imagines* Agni celestis (*ut ait Guillell. Durantus in ration. divin. offic.*), *et hodiè Romæ peragitur cæremonia veteris consuetudinis vestigium, quod die Dominico, qui Paschatis solemnia subsequitur, dum Pontifex Agnos è cerâ ritè consecratâ fictos domesticis distribuit, Acolythus tum altâ voce clamat: Domine, Domine, Domine, isti sunt Agni novelli qui* etc. *alleluia, modo veniunt ad fontes* etc (2).

(*ll*) Saint Paulin, Evêque de Nole, *Epist.* 12 *ad Sulpit. Severum:*

Sub cruce sanguineâ niveo stat Christus in agno.

Et paulo post: Sanctam fatentur Crux et Agnus victimam (3).

(*mm*) Il a été abattu, l'an deuxième de la République, avec les autres figures.

(*nn*) *Sol exaltatur in Ariete: in Librâ dejicitur., altitudo Solis circà partem* 19 *Arietis.* Là commençoit le triangle igné, *cujus Dominus erat Sol.*

Libra Ariesque parem reddunt noctemque diemque;
Hæc erit in Libra cùm lucem vincere noctes
Incipiunt, vel cum medio concedere vere. . . .
Inde cadunt noctes surguntque in tempora luces,
Donec ad ardentis pugnârunt sidera Caneri.

Nous avons vu plus haut la même observation de Geminus, sur le triomphe successif des jours et des nuits, fixé par la nature à l'Agneau et à la Balance.

Sabiorum festa maxima sunt in ingressu Planetarum in domo exaltationis suæ. Festum autem maximum est die, quo Sol Arietem ingreditur. (*Hyd.* p. 138), *ex Ibn-phahana, libro arabicè scripto, de primis et postremis.*

(*oo*) On ne doit pas être surpris, que nous revenions sur des choses déjà expliquées; car, c'est ici sur-tout, qu'elles trouvent leur application à nos idées religieuses, et qu'elles se lient au véritable but de notre ouvrage, qui est de désabuser nos concitoyens des idées superstitieuses de nos bons aïeux.

(*pp*) *Certè in Ægypto etiam nunc de Osiride, Oro, aliisque, ut perditis et extinctis, solemnis deploratio peragitur, æramentaque Dodonæa et Corybantes in Cretâ* etc. . . . Il conclut qu'ils étoient des mortels, puisqu'on les pleuroit. Il devoit observer, qu'ensuite on célébroit leur retour à la vie; ce qui ne peut convenir à des mortels, et ne peut être qu'une fiction (4).

Reperitur Deus imprimis decantatus Osiris nomine, in cujus honorem quotannis initiationes fiunt, ut qui perierit et iterùm inveniatur, dùm cantus quæritur. Nec, an interierit, intelligitur, nec, si inveniatur, ostenditur (5). On pourroit en dire autant de Christ. Il y joint aussi l'exemple d'Atys, d'Adonis, d'Esculape mort et ressuscité, c'est-à-dire, de tous les Dieux, que les anciens confondent avec le Soleil.

Ægyptii plangunt per festos et frequentes conventus et pectora feriunt, tanquam propter defunctos, et rursùs sacrificant tanquam Diis. Nous en faisons autant. On pleure la mort de l'homme, et on célèbre la résurrection du Dieu.

Athénagore rapporte le passage d'Hérodote, sur la sépulture du Dieu (6). *Sunt etiam sepulcra, cujus si nomen nuncupavero, hâc in re haud rectè fecero. In urbe Sai, in templo Minervæ* (de celle qui disoit: *fructus quem peperi est Sol*), *post totum delubrum ejus parieti contigua, . . . ibi simulacra habentur passionum ejus, quæ mysteria noctis Ægyptii vocant. Nec solùm autem simulacrum Osiridis, sed*

(1) Ibid. p. 316.
(2) Casal. de Vet. Sacr. Christ. ritib. c. 5, p. 62.
(3) Firm. l. 2, c. 3 et 12. Cap. 11.
(4) Athanas. contr. Gent. p. 12.
(5) Theophil. ad Autolyc. l. 1, p. 75.
(6) Athenag. p. 65.

conditura ostenditur. Il en étoit du tombeau d'Osiris en Egypte, comme de celui de Jupiter en Crète, de ce Jupiter, dont Callimaque dit, que, *immortalis erat, vitque per omnia sæcula;* comme de celui de Christ, de celui d'Adonis, de celui de Bacchus. Le même génie, qui personnifioit le Soleil, qui le faisoit naître et mourir, fit consacrer des fêtes lugubres, en honneur de cette mort feinte, et éleva des tombeaux au prétendu mort, dans lesquels l'on enfermoit son image. Comme on montroit en Perse l'antre, où étoit né Mithra, on montroit en Judée l'antre de Bethléem et le tombeau de Christ, et en Crète l'antre, où étoit né Jupiter, et le tombeau où il avoit été mis, sans que ce cérémonial et ces fictions mystiques en puissent faire des hommes. *Antrum Jovis visitur et sepulcrum ejus ostenditur* (1).

Despice Isidis simulacrum (2) *et dispersis membris tumulum tui Serapidis sive Osiridis. Considera denique sacra ista et ipsa mysteria : invenies exitus tristes, fata et funera et luctus et planctus Deorum miserorum. Isis percitum filium* (la Vierge celeste s'appelle Isis), *cum Cynocephalo suo et calvis sacerdotibus luget, plangit, inquirit ; et Isiaci miseri cædunt pectora et dolorem infelicissimæ matris imitantur : mox invento parvulo gaudet Isis, exultant sacerdotes, Cynocephalus inventor gloriatur; nec desinunt annis omnibus vel perdere quod invenerunt, vel invenire quod perdant. Nonne ridiculum est lugere quod colas, vel colere quod lugeas?* On peut en dire autant des Chrétiens; ainsi l'argument est commun.

Seneca, cùm in sacris AEgyptiis (3) *Osirim lugeri perditum, mox autem inventum magno esse gaudio derisisset, cùm perditio ejus inventioque fingatur, dolor tamen ille atque lætitia ab eis, qui nihil perdiderunt et nihil invenerunt, exprimitur, huic tamen furori, inquit, certum tempus est : tolerabile est semel in anno insanire* etc.

Ipsum autem liberum patrem Orphaici νῦν ἅλικον (4), *suspicantur intelligi, qui ab illo individuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus et frustis sepultis rursùs unus et integer emersisse, quia νῦς, quem diximus mentem vocari* (c'est le λογος, ou *verbum*) *ex individuo prœbendo se dividendum et rursùs ex diviso ad individuum revertendo et mundi implet officia, et naturæ suæ arcana non deserit.* Tel étoit le genre de Théologie en vogue dans les siècles, où le Christianisme s'établit en Occident; celui dont les dogmes et les formes ont entré dans le code religieux des Chrétiens.

L'Empereur Julien (5) donne les mêmes idées de Bacchus, ainsi que Proclus sur le διαπασμον Bacchi (6). C'est là proprement ce Jesus passible des Manichéens, lequel n'est autre chose, que la substance céleste, émanée du Soleil, qui est répandue dans toute la nature, et qui a la vie, le sentiment et la pensée (Voyez Beausobre, t. 2, l. 8, c. 4.) Elle s'insinue dans les racines des arbres, et monte par les branches dans les fruits qu'ils portent. C'est cette force, qui morte en Hiver, ressuscite au Printemps.

Les Manichéens, pour prouver leurs mystères aux Païens, rappeloient à ceux-ci les cérémonies (7) et les mystères du Paganisme, avec lesquels, sans doute, ils prétendoient que les leurs avoient la plus grande conformité. ils leur parloient de la fable de Bacchus, et de l'entreprise des Géans etc.

(*qq*) On trouve à Saint-Denis, sur le portail du Bacchus ou de l'Osiris Gaulois, un Zodiaque, comme à Notre-Dame, mais moins complet : car les figures représentatives des divers degrés de la chaleur et de la lumière n'y sont pas.

Sur la porte latérale, qui se présente à gauche, ou vers le Nord, est le Zodiaque; et sur la porte latérale, qui se présente à droite ou du côté du Midi, sont les douze tableaux des opérations agricoles de chaque mois. Christ est au sommet du ceintre de la porte, entre les deux colonnes, chargées des figures des signes, dont chacun est enchâssé dans une espèce de médaillon circulaire. Il n'y a que dix signes, cinq de chaque côté, suivant l'ordre des domiciles. Ceux de Mercure, savoir, la Vierge et les Gémeaux, sont au haut de chaque colonne, et au bas, sont les deux domiciles de Saturne, le Verseau et le Capricorne. Les domiciles du Soleil et de la Lune, ou le Lion et le Cancer, n'y sont pas; il y a eu transposition; car la Vierge est sur le Taureau, et les Gémeaux sur la Balance.

A la porte méridionale, où sont les douze tableaux agricoles, on trouve sur la colonne gauche, un homme qui coupe du blé; 2°. un homme qui bat le blé; 3°. deux hommes qui mettent le vin dans le tonneau; 4°. un homme qui abat le gland, que mangent deux Porcs; 6°. un homme qui met le Cochon au saloir, et un Cochon accroché par les pieds de derrière, et tué; 6°. un homme à table, qui semble pétrir de la pâte, qu'un autre lui apporte. Près de lui est une cheminée, où brûle du bois.

1°. La seconde colonne présente au sommet; l'homme qui, avec un râteau, remue le foin; 2°. l'homme qui mène paître un Cheval sellé et bridé; 3°. un homme qui passe sa main sur des plantes fleuries, qui poussent de la terre; 4°. deux hommes qui taillent des arbres; l'un a un man-

(1) Minut. Felix, p. 213.
(2) Idem, p. 162.
(3) August. de Civit. Dei, l. 6, c. 10.
(4) Macrob. Somn. Scipion. l. 1, c. 12.
(5) Julian. Hym. p. 355.
(6) Procl. Comm. in Tim.
(7) Beausobre, t. 1, p. 237.

tem avec un capuchon ; 5°. deux hommes encapuchonnés, assis sur des fauteuils à bras, l'un d'eux semble remuer un brasier avec des pincettes ; 6°. un Janus à deux faces, l'une vieille, l'autre jeune. Il tire d'une porte l'année nouvelle, sous l'emblême d'un petit homme, et fait rentrer de l'autre main, dans une autre porte, l'homme qui représente l'année finissante, et qui est du côté de la vieille face, tandis que l'autre, ou l'année nouvelle est du côté de la jeune. La vieille partie du corps est couverte d'un manteau, et la nouvelle est nue. Voilà des tableaux qui conviennent à Osiris, Dieu des Saisons, ou à Bacchus. On trouve un de ces Zodiaques sur l'église de Strasbourg.

(*rr*) Quelques auteurs ont fait subir à Christ les mêmes métamorphoses d'âge, par lesquelles on faisoit passer Bacchus dans les mystères, selon le passage de Macrobe (1) rapporté plus haut. Photius (Codex 114) cite le témoignage de Lucien Charinus, qui, dans un ouvrage intitulé *Periodi Apostolorum*, dit : *Filium non revera hominem factum, sed tantum apparuisse, variâque formâ discipulis visum, nunc juvenem, mox senem, rursùs puerum* etc.

(*ss*) Le lecteur doit nous pardonner de répéter dans ce traité des choses déjà développées ailleurs. Toute la force de nos preuves, sur l'identité de la Religion de Christ, avec les autres sectes du culte du Soleil, se tire de l'ensemble des rapprochemens réunis en un court espace et sous un même coup d'œil. Renvoyer le lecteur au chapitre séparé de chaque divinité, ce seroit lui imposer une longue tâche sans fruit, puisque sa mémoire lui en rappeleroit toujours les traits principaux d'une manière trop vague, pour qu'elle pût produire l'effet que nous attendons d'un rapprochement rapide, tel que celui-ci. Notre Religion étant le but auquel nous avons voulu arriver, en examinant la nature des autres, c'est donc ici que doivent aboutir toutes nos dissertations sur les autres branches du culte du Soleil. C'est le point central, où convergent tous les rayons de lumière, rassemblés d'ailleurs.

(*tt*) Cette tête ressemble assez à celle du Dionysos, ou de l'Osiris des Gaulois, décollé sur le mont de Mars.

(*uu*) Les mots *Adonis* ou *Adonai*, *Sauveur* ou *Soter*, et *Hel*, qui, suivant Servius, étoit le nom du Soleil (2), étoient des noms consacrés dans les formules des exorcistes (3), ainsi que dans les Talismans Astrologiques.

(*xx*) Nous avons déjà vu, par le passage de l'Empereur Julien, que c'étoit à ces deux époques de l'année, qu'étoit fixée la célébration des mystères, et que les objets de ces fêtes étoient *accessus* et *recessus Solis*. Si nous y joignons les formes astronomiques, qui déterminent ces époques, le Serpent d'Automne et l'Agneau du Printemps, nous aurons le mal et la réparation.

(*yy*) Les Mexicains avoient un Adonis vivant, ou un homme qu'on renouveloit tous les ans. On l'adoroit pendant le cours de l'année ; rien ne lui manquoit du côté des honneurs et de la bonne chère. Mais l'année révolue, on l'égorgeoit (Cérém. Relig. t 7.)

(*zz*) Pontanus (in 1°. Uraniæ), après avoir rapporté cette fable, et adopté l'explication physique (4), ajoute :

Terra etenim Solem quæritur deserta cadentem,
Invidit quem tristis hyems, cui sævior Apri
Horret cana gelu facies....
Ipsa Venus postquam lachrymæ effluxêre genisque
Defecit liquor et capiti coma longa revulsa est.
Ter mensem exanimis jacuit ; vix denique quarto
Lucem hausit, vultus et adhuc suspirat amores...
Ergo ubi Sol imo victor convertit ab austro,
Tum gravidos aperitque sinus et cæca relaxat
Spiramenta novas veniat quâ succus in herbas,
Et tandem complexa suum lætatur Adonim.

Sol, dit Vossius, *cadere dicitur, quando Australis est. Tum vitalis calor terras maximè destituit. Sed Sole* Arietem *subeunte, vernus terras calor aperit ac laxat easque fœcundat instar mariti* etc.

(*aaa*) Dans une certaine nuit, dit Boulanger (despot. orient. sect. 6, p. 70), où la représentation d'Adonis étoit dans un tombeau, au milieu de l'obscurité et des lamentations, paroissoit tout à coup une vive lumière. Un Prêtre se montroit avec un air de sérénité, et après avoir fait une onction sur la bouche des initiés, il disoit à l'oreille de chacun d'eux, que le *Soleil étoit venu*, et que la délivrance étoit arrivée. Cette grande nouvelle ramenoit l'allégresse, et l'on célébroit la résurrection d'Adonis par toutes sortes de réjouissances. (Voyez Jul. Firmic. et le livre Anglois Purchass, Pilgrinage, l. 1, c. 17, p. 90.) Le cérémonial de cette fête étoit connu et repandu, non seulement en Phénicie et en Egypte, mais aussi chez les Grecs et les Romains. On ne voyoit dans les premiers jours, que deuil et qu'affliction ; on n'entendoit que les cris funèbres des pleureuses désolées, et l'on ne rencontroit de tous côtés, que des tombeaux et des cercueils. Le Christianisme, ajoute Boulanger, comme on voit, date de fort loin.

(*bbb*) C'est en Phrygie (où étoit établi le culte d'Atys et de Cybèle) que Ménélas propose à Pâris (Iliade 3, v. 103) de faire un sacrifice au *Soleil et à la Terre*, d'un *Agneau blanc* et d'une Brebis noire. Ces deux couleurs sont ici symboliques.

(1) Saturnal. l. 1, c. 18.
(2) Servius in Æneid. l. 1, v. 646.
(3) Mengo flagellum dæmonum.
(4) Voss. de Orig. Idol. l. 2, c. 55.

On trouve des monnoies de Gallien, où l'on remarque l'empreinte de l'*Agneau*, ou d'*Aries*, avec l'épithète de *Jupiter Sauveur*, *Jovi Servatori*. Et dans une autre médaille de Salone, *Ammoni Conservatori*. Abulmazar, l. 2, c. 5 de son introduction astronomique, regarde la chaleur douce, comme la cause de la génération et du mouvement des animaux, et le froid au contraire, comme un principe de diminution et de corruption; et il ajoute : *Ideo justè ab Ariete sumpsit Zodiacus principium. Cùm enim Sol Arietem perambulat, accedit tempus temperatè calidum, et incipiunt res generari, augeri, renovari* etc (1).

(*ccc*) Les Chaldéens, peuples voisins des Juifs, et tout entiers livrés au culte du Ciel et des astres, avoient l'initiation Mithriaque : *hujus autem Mithræ mysteriis quædam initiationes sunt maximè apud Chaldæos* (*Sol. Nicetæ in orat. Gregor. Nazianz.*)

(*ddd*) L'origine du baptême peut venir de l'opinion ancienne, où l'on étoit, que l'ame avoit ses appendices, qu'elle tiroit de la matière, et qui s'attachoient à sa nature. C'est ce que Clément d'Alexandrie appelle des vertus matérielles, qui s'attachent à l'ame, mais qui en sont détachées par le Baptême. (Clement. Alexand. Eclog. propher. n°. 46, p. 1000.)

(*eee*) (Beausob. t. 2, p. 723.) Les Manichéens, les Encratites, et autres sectaires Chrétiens employoient l'eau pure, au lieu du vin, dans la Consécration. (*Voyez* Clem. Alex. Str. l. 1, p. 317; et St. Epiph. adv. Hæres. 30, §. 16, p. 139.)

(*fff*) Comme chez nous chaque jour a son saint, comme on fait mention de ce saint, et qu'on l'invoque dans la Messe du jour; de même chaque jour, chez les Perses, avoit son Ange, et la prière de ce jour-là contenoit un compliment pour l'Ange du jour (2).

Voyez aussi Beausobre (t. 2, p. 623 etc.), sur la Théologie des Mages, et sur l'ordre hiérarchique des intelligences, Archanges et Anges, qui ont passé dans la religion des Juifs et des Chrétiens. On y verra que, dans le Talmud de Jérusalem, il est dit, que les noms des Anges et des mois ont été empruntés des Babyloniens par les Hébreux : *Nomina mensium, et Angelorum ascendisse cum Judæis ex Babyloniâ, ut Gabriel, Michaël* etc. Cela est rapporté par plusieurs auteurs, qu'il seroit inutile de citer. (Voyez aussi Hyde, c. 19.)

Fauste Manichéen (apud Aug. l. 20, 4) reproche aux Catholiques de n'être que des Schismatiques, qui se sont séparés du corps des Gentils, et qui du reste en ont emporté les erreurs et les superstitions. Vous célébrez, dit-il, les fêtes des Gentils, leurs Calendes, leurs Solstices etc.

Tout le c. 4 du liv. 9 de Beausobre, t. 2, roule sur ce rapport du culte des Saints, chez les Chrétiens, avec celui des Génies chez les Païens; et le chap. 5, sur les pratiques païennes, qui ont passé dans le Christianisme. On y voit le reproche, que fait Tertullien (de Idolat.) aux Chrétiens d'Afrique, d'imiter presqu'en tout les Gentils.

Voyez Hospinien, (de fest. Christianor. p. 41.)

Les anciens Persans portoient leurs enfans au temple, peu de jours après qu'ils étoient nés, et les présentoient au Prêtre, devant le *Soleil*, et devant le feu, qui en étoit le symbole (3). Alors le Prêtre prenoit l'enfant et le *baptisoit, pour la purification* de l'ame. Quelquefois il le plongeoit dans un grand vase plein d'eau; c'est dans cette cérémonie, que le père donnoit le nom à son enfant etc. (Voyez Hyde, c. 34.)

(*ggg*) On voyoit en plusieurs endroits le lieu de la naissance de Bacchus, à Nyse, en Elide, dans l'Inde, dans l'Arabie (4), et on nommoit les pays, qu'il avoit conquis. On donnoit en quelque sorte la carte Géographique de ses expéditions miraculeuses; on voyoit les monumens qu'il avoit élevés. Il étoit difficile de croire qu'il n'eût pas existé, non plus qu'Osiris, avec qui on le confond; et cependant les savans de ces siècles-là nous disent, qu'il ne s'agit dans tout cela que du Soleil, le grand Dieu de tous les peuples; et nous l'avons prouvé. Après cela, que des milliers de Croisés aillent se faire égorger sur le tombeau du Soleil, à Jérusalem, ou de Christ, qui doit son origine à la même fiction mystique, que celle qui a fait élever, dans tant de villes d'Egypte, un tombeau à Osiris, connu sous le nom de *Taphos Osiridis*.

In Creâi antrum Jovis (5) *et sepulchrum ejus ostenditur et ipsius sacris suis humanitatis arguitur.* Et cependant les Théologiens disent, les uns, que Jupiter est l'ame du monde, d'autres le Ciel, d'autres le Soleil. Ce n'est donc pas un homme, quoiqu'il y ait un antre, où on le suppose né, et un tombeau, où on dit qu'il a été enterré. On voit que l'esprit du cérémonial des anciennes initiations étoit de traiter le Dieu-Soleil, comme s'il fût né, et comme s'il fût mort. D'après cela, on lui élevoit un tombeau, dans lequel on déposoit un simulacre. Voilà l'origine de tous ces tombeaux du Dieu-Soleil, sous les différens noms d'Osiris, d'Ammon, de Bacchus, d'Adonis, de Christ etc. C'est dans le tombeau de ce dernier, que l'Evêque de Jérusalem enferme encore la bougie sacrée, qui en sort ensuite avec un brillant éclat, allumée par le Soleil de Printemps.

(*hhh*) Beausobre (t. 2, p. 57) s'attache à prouver, que les Abraxas attribués aux Basilidiens

(1) Casalius de Prof. Rit. c. 7.
(2) Hyde, p. 346.
(3) Beausob. t. 2, p. 719.
(4) Diod. l. 4.
(5) Minut. Fel. p. 213.

étoient relatifs au système céleste, et principalement au Soleil : que le nom même d'Abraxas répondoit à celui de Mithra, ou plutôt, comme celui de Mithra, qu'il exprimoit le nombre 365 des jours, qu'enfante le Soleil dans sa révolution. Il cite même le témoignage de Saint Jérôme *in Amos* (t. 6, p. m. 100) : *quem Solem Ethnici, sub eodem numero aliarum litterarum vocant Mithram.* Il prétend conclure, que ces Abraxas ne doivent pas être attribués aux Basilidiens, parce qu'ils adoroient Christ, et non pas le Soleil. Il auroit dû conclure plutôt, que ces Abraxas, comme il est prouvé par le témoignage du même Saint Jérôme, étant les images symboliques de la divinité des Basilidiens, ces Sectaires adoroient le Soleil ; ce qui ne contredit point l'opinion de ceux, qui les font Chrétiens.

Beausobre (t. 2, p. 126) observe, que les anciennes sectes Chrétiennes cultivoient fort l'Astronomie et l'Astrologie; ce qui ne doit point surprendre, si, comme nous le prouvons, toutes les religions anciennes sont fondées sur le culte du Soleil et des astres, et si celle des Chrétiens en particulier a pour objet le culte du Dieu-Soleil, accompagné des douze intelligences, des douze signes, et médiateur, ou *Messias*, de l'harmonie Planétaire.

(*uu*) Casali a fait un chap. entier sur cet usage ancien, où étoient les Chrétiens de se tourner vers l'Orient en faisant leurs prières, et sur l'opinion qu'ils avoient, que leur Dieu habitoit l'Orient, et son ennemi l'Occident. Il en détaille les différentes raisons, dont une des principales est que l'Orient et l'Occident sont les symboles de la lumière et des ténèbres. De-là, dit-il, l'usage reçu dans la primitive Eglise, *quod baptisandus respiceret ante Occidentem et ibi tres vices abrenuntiato dæmone, vertebat se deindè versùs Orientem, ubi per alias tres vices confitebatur nomen Christi.* Il cite à l'appui de son assertion S. Athanase, *quæst.* 14 ; Jean de Damas, l. 4, *de fide orthodox.* c. 3 ; Saint Justin, l. 6, *quæst.* 118 ; Saint Basile, *de Spiritu-Sancto*, c. 27 etc.

Les anciens fidèles tenoient si fort à cette pratique, que non seulement ils regardoient l'Orient pendant leur vie, en faisant leurs prières, mais qu'ils vouloient encore, qu'après leur mort, leurs corps fussent enterrés, la face tournée vers l'Orient, comme on le voit par plusieurs passages, que rapporte Casali (ch. 67, p. 355.)

Baronius (ann. 57, *ubi Spond.* n°. 32) fait aussi voir, que les Eglises des Chrétiens étoient toutes orientées, ou regardoient l'Orient.

Saint Léon s'opposa à cette ancienne coutume, environ 443 ans après le commencement de l'ère Chrétienne. Il le reproche au Peuple, dans son discours (in 7 de Nativitate) : *quod nonnulli etiam Christiani adeo se religiosè facere putant, ut priusquam ad B. Petri Apost. Basilicam, quæ uni Deo vivo et vero est dedicata perveniant, superatis gradibus quibus ad suggestum Aræ superioris ascenditur,* converso corpore ad nascentem Solem *se reflectant, et curvatis cervicibus in* honorem se splendidi orbis *inclinent ; quod fieri partim ignorantiæ vitio, partim paganitatis spiritu multùm tabescimus et dolemus. Quin et si quidam forte Creatorem potiùs pulchri luminis quàm ipsum lumen, quod est creatura, venerantur, abstinendum tamen est ab hujus modi specie officii* etc. L'ignorant n'étoit pas le peuple, ou au moins, il n'étoit pas le plus ignorant ; mais bien Saint Léon, qui interdisoit un usage ancien, dont il ignoroit l'origine et le véritable objet. Nous avons déjà vu un Pape, qui fait substituer à la figure de l'Agneau, ou au vrai caractère mystique de la Religion, celle d'un pendu. C'est ainsi que peu-à-peu l'ignorance et peut-être la mauvaise foi ont effacé les traits, qui pouvoient faire reconnoître l'origine primitive du Christianisme.

Casali, dans son ouvrage *de veter. AEgypt. ritibus*, a fort bien fait remarquer, d'après les auteurs et les monumens anciens, que la croix étoit un caractère sacré de la Religion Egyptienne, et tenoit en particulier au culte du Dieu *Soleil Serapis*, dans le temple duquel on la trouve consacrée dès la plus haute antiquité (Casal. c. 13). Baronius, ann. 389, et Spondanu, n°. 16, traduisent ce nom par celui de *Sauveur du Monde.* Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il est certain qu'étant le même, que le Dieu Esculape, et le Soleil, qui fut adoré sous ces deux noms, il étoit effectivement le Sauveur du Monde.

Nous voyons, d'après Ruffin (l. 26, c. 22), qu'on lui avoit élevé un superbe temple, et une statue colossale, composée de l'assemblage de toutes les espèces de métaux, de bois et de pierres précieuses; ce qui entroit bien dans le génie symbolique des Egyptiens, qui avoient affecté aux différens astres, et surtout au Soleil, des métaux, des Plantes, des pierreries etc., qui sembloient avoir le plus d'analogie avec leur nature, et la qualité des influences qu'on leur attribuoit.

Théodose, au rapport de l'historien Socrate (l. 5, c. 17), fit la purification de ce temple, et on y trouva plusieurs croix : on donne même le sens de ce symbole hiéroglyphique. Nous allons extraire la traduction latine de ce passage de Socrate : *In delubro Serapidis jam diruto, et fundamentis convulso, litteræ repertæ fuerunt lapidibus incisæ, quas hieroglyphicas appellant. Erant formæ insculptæ, quæ crucis habebant effigiem, quas et Christiani et Gentiles oculis intuentes, utrique eas ad suam ipsorum religionem accommodabant. Nam Christiani Crucem salutaris Christi passionis signum esse dixèrunt, et propriam suæ Religionis notam censuerunt : Gentiles aliquid in eâ commune esse Christo et Serapidi affirmârunt. Nam effigiem Crucis aliud Gentilibus, Christianis aliud significare. Dum isti inter se de hâc*

re dilucidiantur, Gentiles quidam ad fidem christianam conversi, qui litteras hieroglyphicas accuratè noverant, formam Crucis, quid sibi vellet, interpretantur, vitam futuram *significare dicent, quod quidem Christiani, utpote pro suâ religione maximè faciens, cupidè arripere et de eo animos efferre cœperunt; postquam per alias litteras hieroglyphicas significatum erat, Serapidis delubrum tum dirutum fore, cum Crucis effigies appareret (id enim esse vitam venturam), multo plures ad Religionem Christianam se transtulêre, peccataque confitentes baptisati sunt: hæc de Crucis effigie ipse equidem accepi.* Sozomène, l. 7, c. 15; Suidas, *in Theodosio*; Nicéphore Calystus, l. 12, c. 26, confirment tous ce récit. Rhodiginus, l. 10, c. 8, ajoute que cette figure de la croix étoit gravée sur la poitrine de Serapis.

Je soupçonne que cette croix unie à l'image du Dieu-Soleil, et un des caractères symboliques de son culte, pourroit désigner la section de l'Equinoxe, formée par l'Equateur et l'Ecliptique, et qui, dans les figures Astrologiques, aura servi à marquer ce point important de la route du Soleil, et son passage vers les signes inférieurs, et vers les signes supérieurs, le point où les ames descendoient aux Enfers, et celui où elles étoient rappelées à l'Empyrée, comme on le voit dans le passage de Salluste le philosophe.

(*a*) On peut consulter Proclus (1) sur les triades de Numénius, d'Harpocration, d'Amélius, d'Orphée, etc. et sur la monade qui les unissoit et qui se trouvoit placée au-dessus (2). On verra, que la triplicité de la cause démiurgique étoit le dogme fondamental de la théologie de ces siècles-là, et comme un nombre sacré dans toutes les écoles de Métaphysique. On imagina une foule de triades de tout genre, de toute espèce. On les combina avec les sept mondes ou sept Cieux, comme on peut le voir dans Psellus et dans Kirker(3). C'étoient autant de rafinemens de la métaphysique Chaldéenne, Egyptienne, qui ont passé dans les sectes philosophiques des premiers âges du Christianisme. Heureusement les Chrétiens n'en ont pris qu'une, et nous ont fait grâce des autres. On peut lire Eusèbe, sur les différentes triades, et sur leur ressemblance avec la nôtre (4). On pourra consulter également Kirker, sur les triades (5) des Pythagoriciens, des Platoniciens, et sur celles de Zoroastre, d'Hermès, des Cabalistes etc. Enfin on verra, que la manie universelle des Théologiens étoit la triade.

Il suffit de lire Beausobre (6), pour avoir une juste idée du Génie des Métaphysiciens de ces siècles-là, surtout dans les sectes Chrétiennes des Valentiniens et des Gnostiques. On y observera, comment on personnifioit tous les attributs de la Divinité, dont on analysoit la nature en principes de vie, d'intelligence etc. les sexes qu'on donnoit à ces attributs, leurs filiations, leurs mariages. On y verra comment le premier Dieu, habitant de toute éternité dans la profondeur de son invisibilité, et du silence, vivoit avec *Ennoé*, ou la pensée. *Sigé*, son épouse devint grosse, et enfanta Νῦς, l'intelligence, ou l'esprit pur, qui seul est égal à son père, et capable de connoître les perfections de la grandeur. Ils donnoient à cette intelligence, qu'ils appeloient le fils unique du père, pour épouse *Aletheia*, ou la Vérité, qui naquit avec lui (7). *Buthos* ne désigne autre chose, que la nature divine, considérée dans son immensité incompréhensible. Clément d'Alex. (Str. l. 5, p. 587) dit, qu'on a appelé Dieu, *Buthos*, parce qu'il contient toutes choses, et les renferme dans son sein, et parce qu'il est incompréhensible et infini. *Sigé* exprime le silence, sous le voile duquel il nous est caché. Saint Epiphane dit, que le fils unique, voulant faire connoître *Dieu*, Sigé l'en empêcha par ordre du père. L'entendement, Νῦς, et *Aletheia*, la vérité (8), furent les premières productions de l'être incompréhensible. On reconnoît évidemment dans ces deux *Eons*, et dans les suivans, le Platonicisme des Valentiniens. Platon concevoit une intelligence, qu'il appeloit Νῦς, et qui fut la première production du père, et le principe de toutes choses (car on donnoit le titre de *père* à la source, dont émanoient les attributs): c'est d'elle qu'émane ensuite tout ce qu'il y a d'esprit pur (*mens*) dans les êtres intelligens.

Νῦς émane du père avec la vérité; la vérité, sa compagne inséparable, et la propriété essentielle de la première intelligence, qui a seule l'avantage de voir Dieu, et de voir en lui les idées éternelles de toutes choses (celles que les Platoniciens appeloient τα ὄντα ἀληθῶς, tandis que le monde visible s'appeloit τα φαινομενα). Cela est absolument Platonicien. Il y a une vérité Métaphysique, qui convient aux êtres parfaitement simples et immuables. *Illas*, les substances spirituelles, *quidem esse veritates: has autem imagines rerum* (*Tertull. de Animâ*, c. 18.)

De Νῦς et d'*Aletheia*, naquirent Λογος et Ζωη, qui ne sont que le développement et l'extension des deux premiers; *la raison et la vie*; enfin, l'homme ou l'ame humaine, et l'église ou la collection des ames distribuées dans le Ciel, d'où elles descendent pour animer les corps. Voilà non pas une triade, mais une ogdoade métaphysique, qui nous met à portée de saisir le génie allégorique de la théologie orientale, et la manière dont on personnifioit, ou dont on distinguoit, en plus ou moins de personnes, les attributs et les émanations

(1) Procl. in Tim. p. 93.
(2) Ibid. p. 94--100.
(3) Kirker Œdip. t. 3, p. 107.
(4) Euseb. Præp. Evang. l. 11, c. 15--17--18, etc.
(5) Œdip. t. 3, p. 575.
(6) Beausob. Trait. du Manich. t. 1, p. 578.
(7) Irenée, l. 1; et Epiph. adv. Hæres. 31, c. 10.
(8) Beausob. ibid. p. 580.

de l'essence unique. C'est ce génie allégorique, qui a fait éclore la triple distinction de l'essence divine, en Père, Fils, et Esprit, ou de la cause première et du principe unique, dont émanent la raison et la vie universelle de tous les êtres. On trouve même dans cette théologie, (*ibid. p.* 583,) des distinctions de sexes et de mariages parmi les *Eons*, ou parmi les intelligences émanées de la première cause. On marioit, dans ce style-là, Dieu avec sa bonté; et de ce mariage naissoient toutes les grâces divines. On le marioit avec sa justice, et on en faisoit naître les peines et les récompenses. Toute la théologie des Indiens est dans ce style. Pour nous, on nous a fait grâce de toutes ces fictions, à l'exception d'une *filiation* et d'une *procession*.

Suivant Basilides (1), du Père éternel sortit νῦς, ou l'intelligence; de l'intelligence, sortit λογος, ou le Verbe; ensuite φρονησις, la prudence; de *Phronêsis*, la sagesse et la puissance; enfin la justice et la paix, filles de la justice. On trouve de ces Divinités morales dans Hésiode, et cette généalogie est toute dans le style Indien. Ces Eons composent, avec le Père, la bienheureuse Ogdoade. Ce ne sont point huit personnes divines; mais des perfections et des attributs personnifiés. Voyez le même Beausobre, t. 2, p. 116, sur la théologie des Valentiniens; sur le Νῦς, la *Theleté*, *Sophia*, *Euthymésis*, *Pleroma*; sur leur filiation et leurs mariages; et comment on personnifioit les idées les plus abstraites de la métaphysique.

L'auteur du Mercure Trismégiste dit, que de l'esprit pur émane la pensée avec *sa sœur* la parole. Ἡδε νοησις απο τε νε, αδελφη εσα τε λογε. (Merc. Trismég.)

(*b*) Pythagore, suivant Diogène Laërce, p. m. 319, a cru que notre ame étoit une partie détachée de l'Ether, et qu'elle n'étoit immortelle que parce que l'Ether est immortel. Plutarque confirme la même chose, et y joint Platon (de Placit. Phil. l. 4, c. 7). Cicéron fait aussi dire à Caton (*in Catone majore*), que ni Pythagore, ni ses Sectateurs, n'ont jamais douté que les esprits des hommes ne fussent *ex universâ mente divinâ delibatos*. Les Juifs disent que les formes spirituelles, ou les Anges et les ames, sont faites d'un *corps subtil* et spirituel, qui est appelé *le Saint-Esprit*. Ce sentiment est aussi celui des Valentiniens (2).

(*c*) Cette ame universelle revient au principe d'action universelle, qu'on est forcé de reconnoître dans la nature, principe unique, dit Voltaire (3), principe nécessaire, éternel, présent partout dans le monde.

(*d*) Les Stoïciens appeloient Dieu, cette ame universelle (4), cet esprit unique, répandu dans toutes les parties de la matière qu'il pénètre; mais ils plaçoient l'intelligence suprême spécialement dans le feu Ether.

Les anciens Théologiens faisoient un Dieu de Jupiter, et ils disoient qu'il étoit *anima mundi* (5).

Les Sabelliens ne concevoient en Dieu qu'une seule personne (6), dont le Verbe est la raison, ou la sagesse, et dont le Saint-Esprit est la vertu. Ni le Verbe ni le Saint-Esprit, n'étoient point, suivant Sabellius, des hypostases, tout de même, que les facultés de raisonner et de vouloir, n'ont point une substance distinguée de celle de l'ame humaine, et ne sont point des personnes différentes de l'homme. Cette idée, que Sabellius avoit de notre Trinité, est la véritable et la seule idée qu'on doive en avoir. Albufarage (Dynast. p. 81) dit que, suivant les Sabelliens, ce que nous appelons les trois personnes divines sont, l'existence (ou l'Etre-Dieu,) sa sagesse et sa vie; que ce ne sont que des attributs respectifs de l'existence Divine. Il ajoute, que ce sentiment est tout-à-fait le même, que celui d'Empédocle sur les attributs divins, et qu'il est suivi d'une partie des doctes chez les Mahométans. Le Sabellianisme étoit, sur le sujet de l'unité de Dieu, le pur Judaïsme, comme le dit Saint Basile (Ep. 64).

(*e*) St. Augustin (Act. contr. Felic. c. 17, l. 1) interroge Felix Manichéen (7), qui, suivant les principes de sa secte, plaçoit Dieu au sein de la substance lumineuse, et lui demande si cette Lumière, ou, dans le style allégorique, cette terre lumineuse étoit créée ou éternelle. Celui-ci répond, qu'elle est co-éternelle à Dieu; et il ajoute, qu'il y a dans l'empire de la Lumière trois êtres, qui existent par eux-mêmes; savoir, *Dieu le Père*, la Terre qu'il habite, et l'Air qui l'environne; et il convient avec Augustin, qui le force à cet aveu, que le *Père*, la Lumière, et l'Air qu'il habite, sont consubstantiels. Cette idée rentre dans celle des Catholiques, qui regardent le Père, le Fils ou la Lumière du Père, et le *Spiritus*, comme consubstantiels.

Les Manichéens plaçoient Christ dans la substance lumineuse, répandue dans le Soleil et dans la Lune, comme on verra ci-après. C'est pour cela, que quelques-uns de leurs docteurs ont dit, que la Lumière du Soleil, et celle de la Lune, qui n'est que celle du Soleil, étoient une substance incorporelle et consubstantielle avec Dieu; ce qui seroit évidemment absurde, s'ils n'eussent déjà transporté les expressions des Matérialistes dans la Métaphysique; et *vice versâ*. Ils entendent parler

(1) Beaus. t. 2, p. 6.
(2) Ibid. t. 2, p. 171.
(3) Pièces détachées, t. 2. (Il faut prendre un parti).
(4) Plut. Placit. Philos. l. 1, c. 7, p. 882.
(5) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.
(6) Beaus. t. 1, l. 3, c. 6, p. 537.
(7) Beaus. t. 1, l. 3, c. 4, p. 505.

du

du *Logos* invisible, ou de la Lumière incréée, rendue sensible par le Soleil, qui en est comme le corps. Photius (cod. 179) rapporte à ce sujet la doctrine d'*Agapius* Manichéen, qui disoit, « que la Lumière, qui brille dans ces deux » Astres, est consubstantielle à Dieu; qu'elle » n'est pas une Lumière visible, mais une Lu- » mière intellectuelle, etc. » Voyez *Photius*. Il est impossible que cet *Agapius* entendît parler de la Lumière corporelle. Le témoignage des yeux le dément. Mais il entendoit parler du Logos incorporel, ou de la Lumière abstraite, incorporée ou incarnée dans le corps Solaire.

Ces principes sur l'unité de cause, et sur ses divisions en Christ, intelligence souveraine, placée dans la substance lumineuse du Soleil, et en Esprit, placé dans la substance aërienne, sont conformes à l'ancienne doctrine orientale (1), conservée par les Manichéens. (*Faustus apud Augustinum*). Fauste répondant à la question que lui fait Saint Augustin : « Pourquoi adorez- » vous le Soleil? nous servons, dit Fauste, un » seul et même Dieu, sous le triple nom de » Père Tout-Puissant, de J. C. son fils, et du » Saint-Esprit. Mais nous croyons que le père » habite dans la lumière suprême, dans celle que » Saint Paul appelle *inaccessible*. » (C'est le sentiment d'Orphée, comme on le verra ci-après, φῶς ἀπρόσιτον). « Nous croyons aussi, que le fils habite dans la seconde lumière, *qui est la lumière visible*. Mais ayant deux attributs, parce qu'il est la vertu et la sagesse de Dieu, nous croyons que sa vertu réside dans le Soleil, et sa sagesse (Minerve) dans la Lune. Nous croyons de même, que la troisième majesté, qui est le Saint-Esprit, a pour son séjour tout l'air, qui environne la terre. Rien n'est plus conforme à notre théorie, qui est la véritable. » La Secte Manichéenne étoit dans les vrais principes de la philosophie orientale. Les Chrétiens d'Occident étoient les plus ignorans.

(*e*) Nous voyons dans Origène, Comm. in Joh. p. 214, que plusieurs faisoient Dieu, Σῶμα πνευματικὸν καὶ αἰθερῶδες. Σῶμα πνευματικὸν καὶ αἰθερῶδες μάλιστα κατὰ τὸ ἡγεμονικὸν αὐτοῦ.

(*f*) On voit dans Théodote, fameux Valentinien, (Théodot. Eclog. sect. 45, p. 47) qu'entre les parties de la matière, il y en avoit de légères, de subtiles, et de pures, qui s'élevoient au-dessus des autres, et que les Valentiniens appelloient matière, ψυχικὴ καὶ φωτεινή. Ce fut de celle-là, que le Créateur forma les Archanges, les Anges et la lumière elle-même.

(*g*) Cléanthe, qui donnoit le nom de Dieu à l'ame et à l'intelligence universelle, fixoit dans l'Ether la principale essence de la Divinité. *Cleanthes qui Zenonem audivit unà cum eo, quem proximè nominavi, tùm ipsum mundum Deum esse dicit, tum totius naturæ menti atque animo tribuit hoc nomen; tum ultimum et altissimum atque undique circumfusum et extremum omnia cingentem atque complexum ardorem, qui Æther nominatur, certissimum Deum judicat.* « Ce qui se réduit à » l'Univers Dieu, ou par une ame divine et » intelligente, dont la substance est le feu Ether, » qui circule dans les régions les plus élevées du » monde, et qui propage de-là son énergie dans » toutes les parties de la nature ».

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.

Parménide plaçoit également la substance intelligente, qui régit le monde, dans ce feu lumineux, qui recouvre de sa substance divine les Cieux et toutes les Sphères qui nagent dans cet Océan de lumière, qui compose l'empyrée. « *Parmenides* (2) » *Stephanem appellat continentem ardore lucis or-* » *bem, qui cingit cœlum, quem appellat Deum* ».

C'est cet Ether qu'on appeloit *Jupiter* (3), autrement, suivant Macrobe, l'*ame du monde* (4). Cicéron cite les vers d'Ennius et d'Euripide, qui donnent le nom de Jupiter à ce feu Ether :

Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem...
Vides sublime fusum, immoderatum Æthera (5)
Qui tenero terram circumjectu amplectitur.
Hunc summum habeto divum, hunc perhibeto Jovem.

C'étoit le feu Artiste, Dieu des Stoïciens, principe d'ordre et d'arrangement dans la nature et dans les arts.

Cicéron explique en détail la nature et les différentes propriétés de ce feu principe, *qui tranat omnia*. C'est à lui qu'est dû le principe de vie : *omne quod vivit, sive animal, sive terra editum, id vivit propter inclusum in eo calorem, ex quo intelligi debet eum caloris naturam vim habere in se vitalem per omnem mundum pertinentem. Atque etiam mundi ille fervor purior, perlucidior, mobiliorque multò, eb eas causas aptior ad sensus commovendos quam, hic noster calor, quo hæc quæ nobis nota sunt retinentur et vigent. Absurdum igitur est dicere, cum homines et bestiæ hoc calore teneantur et propter ea moveantur et sentiant, mundum esse sine sensu, qui integro et puro, et libero eodemque acerrimo et mobilissimo ardore teneatur. Præsertim unus is ardor qui est mundi, non agitatus ab alio, neque externo pulsu, sed per se ipse ac tua sponte moveatur.*

(1) Beausobre, t. 2, l. 9, p. 586.
(2) Cicer. de Nat. Deor. c. 12.
(3) Ibid. c. 15.
(4) Ibid. c. 25.
(5) Eurip...

Or, ce mouvement spontané n'appartient, dit-il, qu'à l'ame; donc *animus sit necesse est. Ex quo efficitur animantem esse mundum.* Il en conclut ensuite l'intelligence qu'il tire de la nature même de l'Ether, comme nous l'avons vu plus haut: « *hac mundi Divinitate perspectâ* etc. » Ainsi l'Ether se trouve renfermer tout-à-la fois les principes du mouvement, de la vie et de l'intelligence du monde, et conséquemment ceux de tous les autres êtres, qui ne tiennent que du monde le mouvement, la vie et l'intelligence.

Les mêmes principes théologiques sur le feu Ether sont exprimés dans ce passage de Varron, (l. 4:) *animalium semen ignis, qui anima et mens, qui calor à cœlo, quod hic innumerabiles et immortales ignes.* Il cite le passage d'Epicharme déjà rapporté, et il y ajoute celui de Pacuvius: *animam Æther adjungat.*

Lactance (1) regarde également le feu comme le principe de la lumière et de la vie, tel qu'il l'est effectivement. *Ut lux sine igne esse non potest, sic vita sine luce. Ignis elementum est lucis ac vitæ* etc. Il me semble entendre Jean qui dit: *lux erat vita, et vita erat lux, et lux erat λογος*; et la lumière, qui compose la substance intelligente de la Divinité, est aussi le principe de la vie.

(*h*) Varron (2) cite le sentiment d'Epicharme, qui vient encore à l'appui de notre théorie sur la lumière, comme substance intelligente et source de nos intelligences. « *Epicharmus de mente humanâ dixit, istic de Sole sumptus ignis; idem de Sole asserit: is actus mentis est* ». Mais la source de nos intelligences est dans l'intelligence universelle, dans l'intelligence divine ou dans le *Logos*. Aussi l'Evangile de Jean dit-il également du Logos: *erat lux quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*: fonction que remplit doublement le Soleil, principe de lumière visible, et d'intelligence de nos ames, foyer du feu Ether intelligent, dont nos ames sont une émanation. *Fons lucis Æthereæ Sol*, dit Macrobe (Somn. Scip.).

Præcipua cœlestis ignis actio ea est, quæ præcipuam actionem cœlestis animæ repræsentat, id est intelligentiam: ejusmodi vero illuminatio est (3).

(*i*) Si le feu est la lumière, dit Chardin, et que la lumière soit Dieu, le culte que les Perses rendoient au feu, étoit en même temps direct et relatif; direct, en tant que le feu est supposé d'une nature divine, et une portion de la Divinité; relatif, en ce que l'honneur que l'on rend au feu ne s'y arrête pas, et remonte à la Divinité toute entière, qui daigne se rendre visible, aux yeux des mortels, par ce léger extrait de sa substance.

(*k*) Voyez aussi dans Origène, com. in Joh. p. 283, la distinction de ces deux mondes, et la supériorité de l'intellectuel sur le matériel, *non propter materiam, sed participatione illius λογος* etc.

Platonici duos præcipuè mundos ponunt (4): *primum intelligibilem, scilicet divinam mentem, mundi hujus principium et exemplar; secundum sensibilem, hanc scilicet sensibus manifestam divini exemplaris imaginem.*

Saint Augustin (confes. l. 7, 19), convient que ce furent les dogmes de Platon, qui lui firent admettre ceux des Chrétiens; qu'il apprit des Platoniciens, « que le Verbe existe avant toutes » choses, qu'il étoit de toute éternité avec Dieu, » qu'il a tout créé; qu'il est le fils unique du » Père, et qu'enfin il est égal au père, étant de la » même substance que lui (5) ».

Saint Augustin, dit M. de Tillemont (art. 25, p. 58, t. 13), fut beaucoup aidé pour ce qui regarde la connoissance de Dieu, par la lecture de quelques livres de Platon, et des Platoniciens. Car au lieu que les autres philosophes ne s'arrêtent qu'aux seules choses corporelles, sans porter plus loin leurs connoissances, les Platoniciens tendent par tous leurs raisonnemens à élever l'esprit à la connoissance de Dieu et de son Verbe. Il commence à concevoir une lumière, qui n'a rien de commun avec la lumière visible (August. conf. c. 10). Saint Augustin nous a tracé la marche de l'esprit humain dans ce passage, que firent les anciens philosophes du système matériel au système intellectuel, et surtout comment ils conservèrent à la première cause le principe de vie et d'intelligence inséparable de son unité. *Viderunt isti philosophi, quos cæteris non immerito famâ atque gloriâ prælatos videmus, nullum corpus esse Deum, et ideo cuncta corpora transcenderunt, quærentes Deum. Viderunt quidquid mutabile est non esse summum Deum, et ideo omnem animam, mutabilesque omnes spiritus transcenderunt quærentes Deum summum. Deindè viderunt omnem speciem in re quâcumque mutabili, quâ est quidquid illud est, quoquo modo et quâcumque naturâ est, non esse posse nisi ab illo qui verè est, quia incommutabilis est. Ac per hoc sive universi mundi corpus, figuras, qualitates, ordinatumque motum et elementa disposita à cœlo usque ad terram, et quæcumque corpora in eis sunt; sive omnem vitam vel quæ nutrit et continet, qualis est in arboribus, vel quæ, et hoc habet et sentit, qualis est in pecoribus; vel quæ et hæc habet et intelligit, qualis est in hominibus; vel quæ nutritorio subsidio non indiget, sed tantum continet, et sentit, et intelligit, qualis est in Angelis, nisi ab illo esse non posse, qui* simpliciter est. *Quia non aliud illi est* esse, *aliud* vivere (c'est son *Spiritus*) *quasi possit esse non vivens, nec aliud est illi vivere, aliud intelligere,*

(1) L. 7, c. 9.
(2) De Ling. Lat. l. 4.
(3) Marsil. Ficin. Comment. ad Plotin. Ennead. 2, l. 1, c. 8.
(4) Mars. Fic. Comment. ad Ennead. Plotin. l. 3, c. 2.
(5) Beausob. t. 1, p. 480.

quasi possit vivere non intelligens (c'est le Logos) *nec aliud est illi intelligere , aliud beatum esse* , (c'est le père appellé *Bonum*) ; *quasi possit vivere et non beatum esse Sed quod est illi vivere , intelligere, beatum esse , hoc est illi* esse. On voit que le premier être appele le Bon , τἀγαθον, renferme essentiellement l'intelligence et la vie , ou *mens et spiritus , propter hanc incommutabilitatem et simplicitatem intellexere eum et omnia ista fecisse et ipsum à nullo fieri potuisse, Consideravêre enim quidquid est vel corpus esse vel vitam , meliusque aliquid esse vitam quam corpus speciemque corporis esse sensibilem , intelligibilem vitæ. Proindè intelligibilem speciem sensibili prætulerunt. Sensibilia dicimus quæ visu tactuque corporis sentiri queant ; intelligibilia quæ conspectu mentis possunt intelligi. Nulla est enim pulchritudo corporalis sive in statu corporis, sicut est figura , sive in motu , sicut est cantilena , de quâ non animus judicet , quod profecto non posset , nisi melior in illo esse hæc species, sine tumore molis , sine strepitu vocis , sine spatio vel vocis vel temporis. Sed ibi quoque nisi mutabilis esset , non alius alio melius de specie sensibili judicaret; melius ingeniosior quàm tardior, melius peritior quam imperitior, melius exercitatior quàm minus exercitatus. Et idem ipse unus cum proficit melius utique posteà quam prius. Quod autem recipit magis et minus , sine dubitatione mutabile est. Undè ingeniosi et docti et in his exercitati homines facile collegerunt , non esse in eis rebus primam speciem , ubi mutabilis esse convincitur. Cum igitur in eorum conspectu et corpus et animus magis minusque speciosa essent , et si omni specie carere possent , omnia nulla essent , viderunt esse aliquid , ubi prima esset et incommutabilis et ideo nec comparabilis. Atque ibi esse rerum principium rectissimè crediderunt , quod factum non esset , et ex quo facta cuncta essent. Ità quod notum est Dei , ipse manifestavit eis , cùm ab eis invisibilia ejus per ea quae facta sunt intellecta conspiciuntur. Sempiterna quoque virtus ejus et Divinitas ; à quo etiam visibilia et temporalia cuncta creata sunt. Hæc de illâ parte quam physicam , id est naturalem nuncupavit , dicta sint.* Il n'y a autant de ressemblance entre les principes théologiques des Platoniciens et ceux des Chrétiens, que parce que ceux-ci ont composé leur théologie dans le temps où la philosophie Platonicienne étoit le plus en vogue.

(*l*) Les Platoniciens , dit Beausobre (t. 2 , l. 5, c. 1, p. 12), posoient trois principes, qui au fond se réunissoient dans un seul (Plotin. Ennead. 2 , l. 9.) Le premier qu'ils nommoient *le bien* et l'unité (le bon Dieu) est proprement l'essence divine; le second est l'*entendement* (νῆς ou le λογος), qui conçoit et forme les desseins. Le troisième est l'*ame*, qui exécute et donne le mouvement, l'ordre et la vie à tous. Ces trois principes étant inséparables, les Platoniciens soutenoient aussi , que le créateur du monde est une cause bonne , parfaite et le bien lui-même.

On voit, dans Macrobe, la même théologie sur le Νῆς et le *Spiritus* dont l'un contient *originales rerum species* , et l'autre *condit creat et animat omnia.* Et on trouve aussi que les Manichéens plaçoient le premier, le Λογος, le Verbe et Christ dans la lumière du Soleil , et dans celle que réflechit la Lune , et le *Spiritus*, dans l'air, ou plutôt dans le souffle de l'ame universelle , exprimé par le mot *anima*, qui lui est commun avec l'air , auquel on l'assimiloit , et qui, comme lui, anime tous les êtres qui respirent.

On voit même, chez les anciens Perses (1) , que le Verbe fut produit par son père , au moment où Dieu voulut créer le monde , afin qu'il lui servît à cette formation. Le Jésuite Petau conjecture , que les anciens pères prirent cette opinion des philosophes et des Poètes païens , et je crois qu'il a raison. Les principes des anciens , dit M. Dupin (Bib. eccl. t. 1 , p. 24) , sont que le Verbe étoit de toute éternité dans le père , comme étant sa sagesse , sa puissance et son conseil ; que quand il a voulu faire le monde , il l'a pour ainsi dire mis au dehors.

St. Athanase (2) appelle Dieu φῶς ἀοῤῥατον και ἀϊδιον , et son fils απαυγασμα αυτῦ , rayon émané de la Lumière invisible.... *ut ex igne lux , ita de Deo verbum , ex sapiente sapientia , ex patre filius...* (Orat. 4, p. 521) ... *Patris imago , aeternum verbum non aliquando non existens , sed semper existens , aeternae lucis aeterna proradiatio sive splendor.*

Plotin (3) prétend , que le monde visible est le plus parfait après le monde intelligible. *Noster est imago mundi intelligibilis ; quaenam verò pulchrior imago illius fieri potuit ? quis ignis alter imago melior intelligibilis ignis ? quae terra post illam intelligibilem ?* (Sanctam Jérusalem , la cité sainte de l'Apocalypse , et la Terre éthérée de Platon) *denique Sol , post illum invisibilem , quisnam potest effingi alter ?* etc.... Le même Auteur (4) compte jusqu'à cinq mondes : celui de la matière , de la nature, des formes , des intelligences, etc.

Des philosophes chrétiens ont distingué deux mondes (5) ; l'un matériel et visible , l'autre spirituel et intelligible , et dont l'origine est cachée dans l'éloignement infini des siècles passés. Saint Basile a embrassé ce sentiment (in hexamer. hom. 1.) « Il » y avoit, dit ce père, avant la création de ce monde, » un monde d'une nature et d'une constitution » différente de celle du nôtre ; un monde convenable aux vertus célestes , lequel existoit avant » le temps , et qui est éternel et perpétuel. Le créateur y forma une lumière (φῶς νοητον) intel-

(1) Beausobr. t. 1 , p. 520.
(2) Athanase Contr. Arian. or. 3, t. 1, p. 454.
(3) Plotin Ennead. 2, l. 9, c. 4.
(4) Ennead. 5 , l. 9, c. 4.
(5) Beausobre , t. 2 , p. 278.

» ligible (c'est le AΩ des Phéniciens), telle qu'elle » doit être pour la félicité des natures raisonnables » et invisibles, qui aiment le Seigneur ». Saint Jérôme a pensé de même dans son comment. sur l'épître à Tite (c. 1, p. 198.) On peut consulter, sur cette opinion, le Père Petau (de opif. in præm. p. 118), et Thomas Burnet Archæolog. l. 2, 8, p. 511, etc.) On voit que les pères ont cru que les Anges existoient dans le monde intellectuel, bien des siècles avant notre monde visible (1).

Synesius hym. 4, v. 7, parle aussi de ces deux mondes, de l'intellectuel, et du visible.

Chalcidius, philosophe Chrétien du quatrième siècle (in n°. Tim. 275) admet cette même distinction des deux mondes. Il avoit pris ces idées chez les Juifs et surtout dans Philon.

Clément d'Alexandrie (Strom. l. 5, p. 593) appuye cette opinion sur le témoignage de l'écriture et sur celui des philosophes barbares. « La » philosophie barbare, dit ce père, a connu un » monde intelligible, qui ne peut être apperçu que » de l'esprit, et un monde sensible. Le premier est » l'Archetype, l'original. Le second est la copie, » l'imitation. Cette philosophie attribue le premier » à la *Monade*, parce qu'il ne peut être découvert » que par l'esprit; mais elle attribue le second au » nombre 6. Les Pythagoriciens appellent de la » sorte le mariage, ce nombre étant celui de la » génération. La même philosophie établit dans la » monade, le Ciel invisible, *la Terre-Sainte*, *la Lu-* » *mière* intelligible (c'est celle de l'Apocalypse.) » C'est cette terre invisible, dont parle Moïse, et » qui fut faite au commencement. Mais dans la » création du monde sensible, Dieu forma un » Ciel solide, parce que tout ce qui est solide est » sensible. Il fit aussi une terre visible et une lu- » mière qui est apperçue des sens ».

Beausobre (ibid. p. 283) observe, avec raison, que la *Monade*, ou l'*Unité* est un des noms, que les philosophes ont donné à la nature divine.

Il y a de l'apparence, que les Grecs avoient pris dans la philosophie barbare leur idée d'un monde intelligible. Platon la tenoit vraisemblablement de Pythagore, et celui-ci des Chaldéens ou des Egyptiens. Les Platoniciens la gardèrent et en furent enchantés. Proclus (in theol. Plat. l. II, 11) loue Dieu, non de ce qu'il a fait le Ciel et la Terre etc. mais de ce qu'il a fait auparavant toutes sortes de Dieux intelligibles, et intelligens; de ce qu'il a formé tous ceux qui sont au-dessus du monde (ce sont les esprits purs), et tous ceux qui sont dans le monde (les intelligences du Soleil et des astres), car il est le *Dieu* de tous les *Dieux*, l'*unité* des *unités*, celui de tous les êtres le plus impossible à comprendre, plus ineffable que le silence même, et plus inconnu que toutes les substances.

Origène, Com. in Joan. p. 19, commentant ce verset *in principio*, *etc.* il dit ce mot grec λογος, *quæ ratio etiam dicitur, ut secundùm sapientiam et secundùm figuras collectionis intelligentiarum, quæ sunt in ipsâ, fiant omnia. Opinor enim, sicut domus et navis fabricatur, vel ædificatur juxtà figuras et formas mentibus eorum, qui structuræ præsident, conceptas, domo, navique principium sumentibus ab his figuris et rationibus quæ sunt in artifice: sic universa facta fuisse juxtà rerum futurarum rationes jam antè manifestatas à deo in sapientiâ. Dicendumque est Deum, cùm* animatam sapientiam (peut être la mère de la vie) *creasset, illius curæ permisisse, ut ex figuris et speciebus, quas ipsa habebat, subsistentiam et plasmationem et formas præberet entibus et materiis*, etc.

(*m*) Plusieurs savans anciens et modernes ont confondu le Saint Esprit avec l'*ame universelle*. Et d'autres croient, que c'est la mère de la vie du système Manichéen, t. 2, p. 312 (2).

Simplic. (p. 188 in Epictet.) dit que les Manichéens prétendoient, que le premier bien, ou Dieu (3), la mère de la vie (lux et vita), et le Créateur, sont d'une bonté inaltérables. Le Créateur est le même que l'esprit vivant. Le chapit. 6 du liv. 2, 6, de Beausobre, ibid. p. 358, roule sur la création du monde visible par l'esprit vivant.

(*n*) Empedocle et Héraclite appeloient Dieu, le feu intellectuel de la Monade première (4), (Orig. Philosoph. 49), et Héraclite πυρ νοέρον τον Θεον, ibid. p. 54.

C'est cette lumière intellectuelle, dit Origène, comment. in Joh. p. 25, qui est la lumière vraie, par opposition à la lumière sensible, qui, parce qu'elle touche sur les corps terrestres et les illumine, n'est pas proprement la vraie lumière. C'est Christ qui est la lumière du monde intellectuel, la lumière primitive, et vraie, par opposition à la lumière sensible. Cette dernière idée est toute Platonicienne.

Macaire d'Alexandrie prétend, que l'ame est par elle-même lumineuse et pure, comme un écoulement de la lumière immortelle (5).

(*o*) Origène, com. in homil. 14 Jeremiæ, p. 138, dit à-peu-près la même chose: *Lux vera filius Dei, quæ illuminat omnem hominem. Quicumque rationalis est, particeps veræ lucis efficitur. Rationalis autem omnis homo.*

Plusieurs Pères, dit Beausobre (t. 1, p. 307), « ont pensé à-peu-près, comme les philosophes » païens, sur l'illumination universelle. Ils conçoi- » doient l'esprit, la raison humaine, comme un » rayon, comme une lumière, qui sort du verbe, » ou de la raison divine; ce qui a fait dire à Justin

(1) Ibid. p. 282.
(2) Beausob. t. 1, p. 560.
(4) Orig. Philosoph. p. 49—51.
(5) Macar. p. 194.

» martyr, que le Christ a été connu en partie de » Socrate, parce que le Christ est le Verbe, et » que le Verbe (Λογος), est dans tous les hommes ; » que tout le genre humain y participe. Car tous » ceux qui vivent suivant la raison, sont Chré- » tiens ». Tels ont été, parmi les Grecs, Socrate, Héraclite etc. Justin concevoit que toutes les lumières viennent de Dieu, qui en est la source, mais qu'elles en viennent par le Verbe, qui émane du père, et qui éclaire immédiatement les esprits.

(p) Comme on ne peut rien appercevoir dans l'ordre corporel, qu'en y introduisant la lumière, on ne peut rien comprendre dans l'ordre intellectuel, qu'en y portant le flambeau de l'intelligence; et celle-ci est dans le monde intellectuel, ce que la lumière physique est dans le matériel. Il y eut donc une lumière corporelle et une lumière intellectuelle. Celle-ci étoit l'esprit, l'intelligence. On dit tous les jours, la lumière de l'esprit.

(q) Ces principes sont d'accord avec ceux de Plotin (1), suivant l'explication que son commentateur *Marsile Ficin* nous en donne. Voyez comment il parle de la Lumière. *Lumen profectò esse vult ignis, id est caeli formam, quasi sit imago quadam vitæ caeli, adeo ut quod in caelesti vitâ est intellectuale, sit in caelesti corpore luminosum. ... Intellectualis lucis pulchritudo præcipuè, ab eâ quæ videtur in lumine, imagine nobis repræsentatur... ut Platonicè loquar, ipsam mentem formam ipsam esse pulchritudinis; ipsum verò bonum mentisque patrem esse pulchritudinis genitorem; sic et in patre filium admiraberis et patrem amabis in filio* (2).

(r) Quand les Galiléens (3), dit Valentin, affirment qu'il y a deux natures dans Christ, ils nous font éclater de rire; car ils ne savent pas que la *nature de la lumière* ne peut jamais être mêlée avec la matière. Elle est simple, exempte de tout mêlange, et bien qu'elle semble être unie à une autre substance, elle ne l'est point en effet. (Phot. cod. 230) On voit que Valentin étoit persuadé que l'essence de Christ étoit la lumière, qui ne peut se mêler réellement aux ténèbres. Mais ici, dans le système chrétien, c'est la lumière intellectuelle qui s'unit à la lumière corporelle dans le corps du Soleil, et cette incarnation n'est pas contradictoire comme l'autre. Hiérocles, dans son commentaire sur les vers dorés de Pythagore, distingue deux sortes de lumières, l'une pure et sans mêlange, dont sont composées les substances intelligentes; et l'autre *quæ in tenebris lucet*, ou qui est liée à la matière. Comment. in 2 v. Φως υπαρξον και καθαρον, μεθ' ὁ επινοειται το εν σκιᾳ φως και το υπόσυμμιγες σκοτῳ γεινομενον. Ce qui pourroit bien expliquer l'idée de Jean sur le Verbe, *et lux in tenebris lucet* etc.

Suivant le système Manichéen (4), le Soleil et la Lune étoient formés des parties du bien, au lieu que les autres astres étoient formés d'une matière un peu gâtée par le mauvais principe. C'est là, sans doute, une des sources de leur respect pour le Soleil. *Solem honorat Manichæus, et, ut existimavit, decrevit non habere mixtionem mali.* Tite de Bostre, p. 921.

C'est cette lumière unie à la matière, appelée ténèbres par les métaphysiciens anciens, matière dont est composé notre monde, qu'on dit figurément luire au sein des ténèbres, sans éprouver cependant de leur part aucune atteinte. *Erat lux quæ in tenebris lucet* etc. Origène, com. in Joh. p. 70, dit qu'il y a une différence entre la lumière, *quæ in tenebris lucet, nec ab eis apprehenditur, et lux in quâ haudquaquam tenebræ sunt* etc.

(s) Libanius dit, que les Manichéens adoroient le Soleil, sans lui offrir de victimes (Liban. l. 4, ep. 140); et qu'ils l'honoroient comme le second Dieu.

Saint Grégoire de Nazianze dit du Soleil, « qu'il est dans le monde visible, ce que Dieu est » dans le monde intellectuel ».

Suivant Hiérocles, le créateur de toutes choses, le Dieu intelligible, est l'auteur du Dieu *céleste et sensible*, c'est à-dire du Soleil (Hierocles in carm. p. 230.)

Hermès Trismégiste, *apud Stobæum*, p. 40, nous dit qu'il adore la *vérité* du Soleil, et qu'il le reconnoît pour créateur, après celui qui est le premier et qui est unique. Le même auteur, c. 16, dit « que » toutes les bonnes qualités sont dispensées par » le Soleil, et qu'il y a une *substance intelligible*, » c'est le Soleil, qui dans son globe en est le » réservoir ».

Agapius Manichéen (5) déifioit le Soleil et la Lune, et disoit que leur lumière étoit consubstantielle à Dieu. Mais il s'explique en disant, que cette lumière consubstantielle n'est pas une lumière visible, mais une lumière intellectuelle. Il s'agit du fils, que Fauste dit *in secundâ et visibili luce hâc consistere* (apud Aug. l. 20.)

Les Manichéens (6) appeloient nos ames les *parties de la lumière*. Ils pensoient que les parties de la lumière ont essentiellement la vie et la pensée, et ne la perdent jamais.

Ils plaçoient Christ dans la substance lumineuse qui brille dans le Soleil, et que la Lune réfléchit. C'est ce qui a fait dire à Alexandre de Lycople (7), que de tous les Dieux, les Manichéens n'honoroient que le Soleil et la Lune (Alex. Lycop. p. 7.)

Ils donnoient à Christ le titre de *Roi* des lumières (8) (secunda epist. ad August.) Ils préten-

(1) Ficinus, l. 6, c. 3.
(2) Ibid. c. 4.
(3) Beausob. t. 2, p. 530.
(4) Ibid. t. 2, p. 362.
(5) Photius codex 179.
(6) Beausob. t. 1, p. 229.
(7) Ibid. p. 236.
(8) Ibid. p. 469.

doient que les deux vaisseaux, ou le Soleil et la Lune (1), furent faits de la pure substance de Dieu; c'est-à-dire de la substance céleste; que le Soleil fut fait du bon feu, et la Lune de la mauvaise eau, (August. de hæres. c. 46). Ces vaisseaux ici sont le corps planétaire qui reçoit la substance intelligente, et la lumière intellectuelle. C'est comme le corps de Christ. Les pères Grecs, lorsqu'ils ont parlé de la transfiguration, ont cru, comme Manès, que c'étoit l'essence divine, ou du moins une lumière sacrée, qui en rejaillissoit, que les soi disans Apôtres virent briller sur le Tabor. C'étoit aussi l'opinion des Valentiniens: «comme la nature de Christ, disoient» ils, est lumière, il montre sur la terre ce qu'il » est dans le ciel (2)».

On voit dans Plutarque un philosophe barbare, qui prétend que dans la production de l'homme, la terre fournit le corps, la *Lune* l'ame, et le *Soleil l'entendement* ou l'*esprit pur* (3).

(*t*) On peut voir dans Origène, Comm. in Joh. c. 21, p. 292, que le Christ seul est Αυτοπτης des choses qui sont chez son père: *nemo agnovit Patrem, nisi filius*, etc.

In medio horum numero Mithram, quem et Mesitem, Μεσιτην, *hoc est mediatorem, ponebant, id est Solem, ducem et supremum cœlestis mundi monarcham* (4).

(*u*) L'Abbé (5) Foucher disserte sur l'épithète de Μεσιτης, donnée au Soleil ou à Mithra, et rapporte un passage de Plethon, (Oracul. Caldaic.) où Mithra est appellé le second principe, la seconde intelligence, Δευτερον νοῦν, qui a au-dessus de lui le Dieu, éternelle Lumière, appellé *le Père*. Ce Père, suivant Zoroastre, est le principe de toutes choses. Cette situation du Soleil au milieu de l'univers, dit l'Abbé Foucher, fit naître l'idée d'une médiation morale. Mithra parut un Dieu médiateur entre Oromaze et les hommes.

On voit les rapports de ressemblance et de différence, qui se trouvoient entre la religion des Mages et celle des Chrétiens. Ils convenoient les uns et les autres de l'existence éternelle d'un Dieu suprême, père et fabricateur de toutes choses (6). 2°. De la nécessité d'un Dieu médiateur et visible, pour avoir accès auprès du trône du Père céleste. 3°. Que le médiateur, qui étoit de la même substance que le Père, devoit être adoré avec lui, et comme lui. Mais quel étoit ce Dieu médiateur? Voilà le point où la dispute commençoit. Les Perses prétendoient que c'étoit le Soleil; et les Chrétiens que c'étoit *Christ*. Aussi voit-on dans les actes de nos martyrs, que de part et d'autre on met en opposition perpétuellement Christ avec le Soleil, et le Soleil avec J. C.

Les Perses avoient raison; et l'ignorance seule des Sectes Occidentales avoit établi cette distinction entre Christ et le Soleil, laquelle étoit inconnue aux Sectes Orientales, comme on peut le voir par le dogme Manichéen, que nous avons rapporté (notes de la page 120).

Il est certain que Mithra, dit Beausobre, t. 1, p. 107, est un des noms que les Persans donnoient au Soleil; mais si nous en croyons Porphyre, Mithra étoit aussi le nom de cette seconde intelligence (le Λογος), par laquelle Dieu a créé le monde; et peut-être ne donnoient-ils le même nom au Soleil, que parce qu'ils le croyoient l'*image* ou la *résidence* de la lumière *pure* et *intellectuelle* ou de l'*intelligence* créatrice. Cette intelligence étoit le Dieu *médiateur*, ou mitoyen, Μεσιτης Θεος de Plutarque. *Nota.* Marcion admettoit trois principes: le bon, c'est le Père; le juste, le Créateur, Mithra, dans Porphyre (7); et le Chef de la matière ou le Diable, Typhon, Ahriman.

L'Auteur des actes d'Archélaüs appelle Prêtre de Mithra, et adorateur du Soleil, Manès, qui étoit de tous les Chefs de Secte, celui qui avoit le mieux conservé les idées anciennes: *Persa Barbare, Barba, Sacerdos Mithræ et collusor, Solem tantum colis, Mithram locorum mysticorum illuminatorem, ut opinaris, et conicum; hoc est quod apud eos ludes, et tanquam elegans mimus perages mysteria.* Act. p. 62 et 63. Effectivement les Manichéens plaçoient Christ dans la lumière du Soleil, et ils avoient raison. Ils ne différoient des autres Chrétiens, qu'en ce qu'ils entendoient un peu mieux la religion chrétienne, qui n'étoit réellement qu'une Secte Mithriaque sortie de la Perse, dont les Occidentaux ne connurent jamais bien la nature.

Les Priscillianites, comme on le voit dans la lettre de Léon I à Tiburtius Evêque d'Astorga (c. 4, t. 1, p. 451,) jeûnoient le jour de la nativité du Seigneur, et le Dimanche, se conformant en tout aux dogmes de Cerdon, de Marcion et des Manichéens leurs alliés. Ces derniers, dit-il, passent en jeûne le Dimanche, qui est consacré à la résurrection du Seigneur, et cela, comme on l'a découvert, par respect et par dévotion pour le Soleil.

Dans les premiers siècles, l'opinion de plusieurs d'entre les Chrétiens étoit que Christ, en montant au Ciel, avoit laissé son corps dans le Soleil; ce qui est un reste de l'ancienne tradition, que le corps solaire étoit la substance matérielle à la-

(1) T. 2, p. 362.
(2) Beausobre, t. 1, p. 553.
(3) Plut. œuvres moral. trad. t. 2, p. 842.
(4) Kirker. Œdip. t. 2, pars 2, p. 196.
(5) Acad. Inscript. t. 29, p. 113.
(6) Ibid. p. 163.
(7) Beausob. t. 2, p. 87.

quelle s'étoit uni le *Logos*, ou la lumière intellectuelle (1). Hermogènes étoit de ce sentiment, et Pantène, docteur d'Alexandrie : Ενιοι μεν φασι το σωμα τε Κυριε εν τω ηλιω αυτον απο τιθεσται ως Ερμογενης (Clemens in Elect. Prophet.).

On croyoit communément, que la première des intelligences résidoit dans le Soleil, dans cet Astre que Platon appelle *le Fils de Dieu*, et que ce bel Astre est le séjour des bienheureux, (Hyde, p. 400 :) le préjugé commun des Peuples les conduisit là : « Si l'on vous demande, » dit Fauste à Saint Augustin, soit à vous, soit » à d'autres, en quel endroit habite le Dieu que » vous servez, tous répondent sans balancer que » *c'est dans la lumière* ». Ainsi, ajoute Beausobre, les Manichéens, suivant les idées de l'Ecriture, placèrent Dieu le Père dans une lumière invisible et inaccessible (2); et suivant après cela les idées des Philosophes Persans, ils crurent que le Fils, qui est l'image du Père, avoit choisi pour son séjour la lumière visible, ou le corps *du Soleil*.

Le Fils, dit Fauste, (August. l. 21, p. 2,) habite la lumière visible, et comme il réunit deux perfections, et qu'il est la vertu de Dieu, (la chaleur,) et la sagesse de Dieu, (la lumière, Minerve, la Lune,) nous croyons que sa vertu réside dans le Soleil, et sa sagesse dans la Lune.

Clément d'Alexandrie, dans les extraits de la doctrine Orientale, dit que, suivant cette théologie (3), le Créateur a produit le *Christ animal*, qui est l'image du Fils, (le Soleil corporel, animé, image de l'intellectuel,) ensuite les Archanges et les Anges, de la substance *animale* et lucide, (le feu Ether,) προβαλλει εκ της ψυχικης και φωτεινης ουσιας.

Saint Augustin, Cont. Faust. l. 21, p. 4, (4) donne à croire, que les Manichéens adoroient le Soleil, parce qu'ils étoient persuadés que cet Astre n'étoit pas une créature de Dieu, mais une probole, une émanation de la substance divine, et par conséquent une personne divine, et un *Dieu Grand* et *Bon*. *Istum Solem tam magnum, bonum Deum esse putatis, ut nec factum à Deo, sed prolatum, vel emissum esse credatis.*

Il paroît constant, que les Manichéens ont été accusés d'adorer les Astres, et sur-tout le Soleil et la Lune; et la dissertation de Beausobre, sur cette inculpation, ne roule que sur la nature du culte. C'étoit une suite de la religion Astrologique, la seule qui ait jamais existé chez les anciens, et dont celle de Christ, ou du Soleil, faisoit partie, quoique plusieurs de ses Sectateurs s'y soient mépris.

Le pape Léon I, Ep. 15, ad Jurib. c. 4, dit : « Les Manichéens ont été convaincus, dans l'exa» men que nous avons fait, de passer dans la » tristesse du jeûne, le Dimanche qui est con» sacré à la résurrection du Seigneur, et l'on » a découvert, qu'ils gardent cette abstinence *par* » *vénération pour le Soleil* ». Et dans le Serm. 4 du carême, il dit encore : « On les accuse de jeû» ner le Dimanche en honneur du Soleil, et le » Lundi en honneur de la Lune ».

(*x*) Martianus Capella nous présente le système planétaire, sous la figure d'un vaisseau conduit par sept Pilotes. *In eadem verò rate fons quidam lucis Æthereæ arcanisque fluoribus manans in totius mundi lumina fundebatur.* Au haut du mât étoit la figure du Lion, ce Lion Mithriaque, ce Lion de la Tribu de Juda, ce Lion, signe céleste, où le Soleil a son domicile.

(*y*) *Mercurius Trismegistus* (5) *scripsit libros et quidem multos, ad cognitionem divinarum rerum pertinentes, in quibus majestatem summi et singularis Dei asserit, iisdemque nominibus appellat, quibus nos Deum et Patrem; ac ne quis nomen ejus requireret Ανωνυμον esse dixit, eo quod nominis proprietate non egeret, ob ipsam scilicet unitatem. Deo igitur nomen non est, quia solus est, nec opus est proprio vocabulo, nisi cum discrimen exigit multitudo, ut unamquamque personam suâ notâ et appellatione designet. Deo autem, quia semper unus est, propriè nomen est Deus.* C'est aussi le fond de la philosophie de Plotin. *Plotinus distribuit principiorum ordinem hunc in modum. Absolutissima Dei unitas vel simplicitas, summa unitas* (6) etc.

Ce qu'on appeloit l'Etre appartenoit au Père; ou étoit le Père, puisque l'Etre est la première entité. Il n'y a que l'Etre qui puisse être susceptible de propriétés. Avant d'être vivant et intelligent, il faut d'abord être. *Priùs est esse, quàm esse tale*, disent les Métaphysiciens. L'intelligence de l'Etre étoit le premier degré après lui, et la vie le troisième : cette graduation est bien marquée dans Origène (7). Il dit que le Dieu Père pénètre tout ce qui a la qualité d'Etre; que le Fils pénètre les Etres doués d'intelligence, et que le Saint-Esprit pénètre les corps qu'il anime et qu'il conserve. Voilà pour les Etres animés, que l'esprit vivifie.

Deus in mente, mens in animâ, anima autem in materiâ : omnia verò ista per ævum (8) *: totum hoc corpus in quo omnia : omnia mente deoque plena : intima mundi replet, vitam omnibus suggerit.*

(*z*) Diogène Laërce remarque que Zénon, outre la matière, principe passif, admettoit l'activité de la raison, le λογος, principe d'ordre, qui

(1) Beausob. t. 1, p. 564.
(2) Ibid. p. 565.
(3) Ibid. t. 2, p. 286, part. 2.
(4) Ibid. t. 2, p. 584.
(5) Lactanc. l. 1, c. 6.
(6) Plot. Ennead. 2, l. 9, c. 6. Comm. Marsil. Fic.
(7) Lib. 1 principior.
(8) Pimander.

étoit en elle, et ce Λογος étoit Dieu : Τον εν αυτη Λογον τον Θεον. Τα τον γαρ ονητα αιδιον δια παντος αυτης δημιεργειν εκαστα. C'est ce que dit Jean. *In mundo erat verbum, et mundus per ipsum factus est, et Deus erat verbum.*

(*aa*) Comme le verbe existoit dans l'unité, ce monde intellectuel étoit aussi un, et l'unité étoit son principal caractère (1). *Mundus intelligibilis habens naturam unitatis sitæ in divino verbo.*

(*bb*) C'est le sentiment de Platon, que Dieu n'a pas fait immédiatement et par lui-même, l'arrangement de l'univers (2). Il s'est servi du ministère de la première intelligence, qui est émanée de lui. C'est ce second principe, qui est appelé dans les oracles, αυτεξγος. Ce fut aussi le sentiment des Hébreux, que Dieu produisit avant toutes choses une personne divine, qui est appelée *la Sagesse*, et par le moyen de laquelle il forma le monde. De-là ce que dit Jean du *Logos*. *Et sine ipso factum est nihil, et per ipsum facta sunt omnia quæ facta sunt.* Tout ceci est Platonicien.

Le célèbre Méthodius (apud Phot. Codex 235) s'est imaginé, que l'ouvrage du Père fut de tirer la matière du néant, et celui du Fils d'en former le monde, suivant le plan que le Père lui montra (3). Cela, remarque judicieusement Beausobre, sent bien le Platonisme.

Origène, Comm. in Johan p. 19, dit la même chose sur le *Logos*, ou la sagesse éternelle, qui organise la matière d'après les idées Archétypes.

(*cc*) Beausobre remarque, que le nom du *Verbe* a été donné en général aux intelligences ou émanations divines, qui résident dans le Ciel et dans les Astres (4). On l'a donné aux Anges, (le Dieu-Soleil l'eut par excellence, comme étant la première intelligence, l'image du Père, etc.). On la donnoit aux Eons, ou à ces intelligences éternelles, subordonnées à Dieu. Clément d'Alexandrie et Synesius donnent aussi à Christ le nom d'*Eon* infini, l'Eon qui ne vieillit point. Méthodius l'appelle *le premier des Eons*. On peut voir dans les deux derniers chapitres du premier tome de Beausobre, toute cette théorie mystique des *Eons*, bien développée.

(*dd*) Les Valentiniens (5), pour dire que Dieu le Père est invisible et incompréhensible à l'homme, et qu'il habite, relativement à nous, un lieu impénétrable, et pour ainsi dire un silence éternel, disent que le Père ou *Euthos*, profondeur, a épousé *Sigé*, ou le silence, et que pour se manifester aux esprits ou aux intelligences qu'on appelle les *Eons*, il fit sortir de lui-même l'*entendement*, Νους, son fils unique ; ils donnoient à ce fils pour épouse *la Vérité*, qui est l'objet de l'entendement. Car les anciens n'appelloient véritablement Etres, τα ὀντα, que les objets intellectuels, pour les différencier des Etres corporels, qu'ils appeloient *apparentia*. On assimiloit également Dieu, *Ormusd*, à la lumière et à la vérité. Les Valentiniens (6) appeloient *Verbe* cette sagesse divine, considérée comme sortant au dehors, et se communiquant aux hommes. Le Verbe de Dieu, qui n'étoit autre chose que la raison ou la sagesse de Dieu, avoit pour épouse *la vie*. (*Lux erat vita et vita erat lux*). C'étoit en lui un attribut actif et fécond. (C'est le *spiritus* de Macrobe, *condens et creans omnia*).

(*ee*) On trouve, chez plusieurs Philosophes Juifs et Arabes (7), les mêmes idées et la même progression de causes. Un Rabbin (Menass. Ben-Isra, de Creat. probl. 13, p. 32, etc.) nous dit qu'Avicène et plusieurs autres Philosophes, considérant que Dieu est un Etre simple et une parfaite unité, ont conclu : « Qu'il ne peut émaner » de Dieu, qu'un Etre simple, et un comme lui ; » c'est la première intelligence, substance pure et » dégagée. D'elle émane une seconde intelligence ; » ensuite la Sphère suprême et l'ame de cette » Sphère. Ensuite une troisième intelligence, avec » l'ame et la Sphère du second Ciel. De la troi- » sième intelligence il en émane une quatrième, » avec l'ame et la Sphère du quatrième Ciel. » C'est ainsi qu'il y a eu successivement une pro- » duction d'intelligences, d'ames et de Sphères, » jusqu'à celle de la Lune avec sa Sphère et son » ame. Cette dernière intelligence, qui est dans » la Lune, est appellée par Avicène, *l'entende-* » *ment actif*. C'est lui qui produit tous les Etres » sublunaires ». Il y a des Philosophes Hébreux, poursuit le Rabbin, qui ont embrassé le même sentiment.

Je remarque que cette chaîne d'intelligences attachées aux Sphères, placées au-dessus de notre monde sublunaire, rentre dans l'idée de la théogonie d'Hésiode, qui, avant de parler de l'organisation de notre terre avec ses mers et ses montagnes, nous donne d'abord la génération des Muses, ou des intelligences attachées aux Sphères celestes, suivant Macrobe.

(*ff*) Saint Athanase reproche aux Ariens d'avoir emprunté des Païens l'expression équivoque de (Αγεννητος) *Ingeniti*, pour exprimer la filiation du Verbe, et il ajoute : *quod si pro inscitiâ vocabuli ad istam improbitatem delaberentur, oportebat eos ab iis undè id mutuò acceperunt, vim ejus dictionis cognoscere. Illi enim et mentem ex bono* (du Père) *et ex mente animam, εκ τε ἀγαθε νῦν και εκ νῦ ψυχην, oriundam dicunt, et quamvis earum origines videant, tamen ingenita*

(1) Philon, p. 5.
(2) Beausob. t. 2, p. 358.
(3) Ibid. p. 360.
(4) Ibid. t. 2, p. 571 et 573.
(5) Ibid. t. 1, p. 551.
(6) Ibid. p. 552.
(7) Ibid. t. 1, p. 7.

asseverant,

asseverant, neque se eâ de causâ majestatem primi, unde mens et anima originem desumunt carpere aut diminuere arbitrantur.

(*gg*) On peut voir dans Beausobre, t. 1, p. 561, combien les anciens auteurs Chrétiens étoient partagés sur l'égalité des personnes. Les Manichéens ne l'admettoient pas. Origène enseigne par-tout que le fils est inférieur au Père. C'étoit l'opinion commune de l'église. Ainsi Manès assignoit aux trois personnes divines des séjours proportionnés à leurs dignités. Il mettoit le Père dans le Ciel suprême, le Fils dans le Soleil, et le Saint-Esprit dans l'air, au-dessous du Fils.

A l'égard du Père, continue Beausobre, il n'y a rien à reprendre dans la doctrine de Manès. Il suivoit la notion de tous les peuples, qui, croyant le monde borné par une grande voûte, logeoient la Divinité au plus haut étage de ce superbe palais. Manès se figuroit le Père retiré dans une lumière inaccessible, d'où il gouvernoit le monde par le ministère du Fils, du Saint-Esprit, et par celui de ses Anges.

Quant au séjour du Fils dans le Soleil, il emprunta cette idée des Mages, qui enseignoient que Dieu avoit établi son trône dans le Soleil. Les Pythagoriciens l'appeloient Διος φυλακην, Ζηνος πυργον, Διος Θρονον. Là étoit Mithra, lequel, suivant Plutarque, est le *Mesites*, ou Médiateur, et, suivant Psellus, le Νους de la Divinité. Ainsi le nom de Mithra étoit commun au Soleil, et au Νους, ou à la première intelligence qui émane du Père; l'un étoit le corps, et l'autre l'intelligence, ou la substance intelligente qui y habitoit. C'est là, suivant moi, l'origine de l'union du *Logos* intellectuel au corps visible, et à la substance lumineuse, ou enfin de son incarnation *sub signo Virginis* (1). Delà l'opinion de quelques-uns, que le Soleil étoit le séjour du corps de J. C. et des bienheureux.

Le Saint-Esprit étant la troisième majesté, les Manichéens le plaçoient dans l'air (2). La théologie des Hébreux, suivant Eusèbe, avoit beaucoup de rapport avec celle des Manichéens que nous développons ici. Voyez ces rapports dans Beausobre. Le Saint-Esprit avoit la charge des ames humaines, qui, suivant Manès, tiroient leur substance, ainsi que celles des animaux, de l'air, ou du *spiritus*.

(*hh*) Les Platoniciens, dit Beausobre, t. 2, p. 12, posoient trois principes, qui au fonds se réunissoient à un seul. Le premier qu'ils nommoient le *bien*, l'*unité*. C'est proprement l'essence divine. Le second est l'*entendement*, qui conçoit et forme les desseins. Le troisième est l'*ame*, qui exécute, et qui donne le mouvement et la vie à tout. Il cite Plotin (contra Gnostic. Ennead. 2, l. 9.)

(*ii*) Un savant Platonicien du quatrième siècle, Chalcidius (3) qui commenta le Timée, nous dit que Platon concevoit, premièrement, « un Dieu *suprême et ineffable*, qui est la cause de tous les êtres. » Ensuite un *second dieu*, qui est la providence du » père, et qui a donné les loix de la vie éternelle » et de la vie temporelle. Et enfin un *troisième* » *Dieu* et une troisième substance, qui est appelée » seconde intelligence, qui est comme la conservation des lois éternelles. La providence est cet » esprit, Νους, qui tient le second rang et la seconde autorité après le Dieu suprême. Comme » elle est incessamment tournée vers cet incomparable modèle, et appliquée à le contempler, » elle en est aussi la parfaite image. Elle tire de la » bonté souveraine celle dont elle est ornée elle-même, et celle dont elle embellit les créatures. » La troisième substance est intelligence, Νους, comme » la seconde, mais elle est proprement l'*ame de l'univers* (spiritus, anima mundi), répandue dans ses » trois parties, dans la région suprême, dans celle » des planètes, et dans la région sublunaire, celle » où est notre terre ». Le Dieu souverain *commande* : le second *ordonne* le plan, le troisième *grave*.

(*kk*) Le Pimander donne le nom de *lumière* à l'*esprit pur*; et l'ame est ce qu'il appelle *la vie*. L'homme, dit cet auteur, reçoit l'*ame* de la *vie* et l'*esprit pur* de la *lumière*.

(*ll*) Le Pimander eut la plus grande autorité parmi les Chrétiens (4): il ne l'a pas même encore perdue en Orient. Fauste Manichéen met Hermès au nombre des Prophètes des Gentils. Les Syriens ont encore aujourd'hui des entretiens d'Hermès avec Tatien son disciple, écrits en langue Babylonienne. Ces sortes de livres, dont les Chrétiens se sont servis dans leurs disputes contre les Gentils, sont remplis d'idées Platoniciennes ou semblables à celles que Platon emprunta de la théologie Egyptienne et Chaldéenne.

(*mm*) On attribue aux Chaldéens, dit Beausobre (5), d'avoir connu une espèce de Trinité, composée de Dieu le Père, qui a seul l'existence par lui-même, de l'*esprit pur*, Νους, et de l'*ame*. C'est ce que l'on voit dans les oracles attribués à Zoroastre. Quoique ce poème ne soit pas de Zoroastre, on convient néanmoins qu'il contient une très-ancienne philosophie. Il est cité souvent par Synésius, sous les noms de χρησμοι et de λογια. Synes. de Insom. p. 140, et les schol. de Niceph. Greg. p. 383.

(*nn*) Un certain Aristocrite (6) avoit composé un ouvrage, sous le nom de Théosophie, dans lequel il

(1) Ibid. p. 564.
(2) Ibid. p. 566.
(3) Chalcid. in Timæum, §. 136.
(4) Beausobre, t. 1, p. 326.
(5) Ibid. t. 2, p. 348.
(6) Ibid. t. 1, p. 415.

prétendoit prouver qu'au fond, toutes les religions, Païenne, Judaïque, Chrétienne, convenoient dans le principe et dans les dogmes, et ne différoient que dans quelques cérémonies. Par-tout un Dieu suprême, et des dieux subalternes, ici sous le nom de Dieux, là sous celui d'Anges. Par-tout des temples, des sacrifices, des prières, des offrandes; des récompenses ou des peines à venir; et si l'on y joint ce qu'un bel esprit moderne a tâché d'établir, par-tout une divinité médiatrice entre Dieu et les hommes; et une première intelligence, qui est le premier ministre de Dieu.

(*oo*) Personne n'ignore combien on a fabriqué de vies de J. C. peu ressemblantes; combien d'evangiles Apocryphes, ou déclarés comme tels par ceux qui se sont bornés à quatre, dont rien ne nous garantit l'autorité, que l'assertion de ceux qui nous les ont donnés; et qui apportent, pour raison de leur choix, la fable la plus absurde.

(*pp*) Il est constant, dit Fauste (1), que les évangiles n'ont point été écrits par J.C. ni par ses Apôtres, mais long-temps après eux par des hommes inconnus « qui jugeant bien qu'on ne les croiroit pas, puisqu'ils » racontoient des choses qu'ils ne savoient pas, inirent » à la tête de leurs livres les noms de quelques » Apôtres; les autres, les noms de quelques hommes » Apostoliques, assurant que ce qu'ils avoient écrit, » ils l'avoient écrit sur leur témoignage ».

(*qq*) *Eleuther primus simulacrum Liberi patris constituit, et quemadmodum coli deberet ostendit.* Chez nous, c'est également Saint Eleuthère et Saint Denis, qui apportent la religion en France. Il étoit assez naturel que des Francs prissent Eleuthère pour leur Patron.

Un certain Pagasos (2) avoit aussi apporté *in Eleutherâ urbe Bœotiae imagines Dionysii*, et sur le refus que les peuples firent de recevoir ce culte, ils furent frappés d'une plaie honteuse, dont ils ne purent être guéris, qu'en instituant les fêtes Ityphalliques, ou la cérémonie du phallum, dans laquelle on porte en pompe l'organe de la génération.

Comme les Chrétiens ont en octobre, le neuf, une fête de Saint Denis, ils ont au bout de six mois, précisément le huit Avril, une autre fête de Saint Denis.

Voici ce que dit Servius sur les fêtes appelées *Dionysia* (3). *Dionysia* antiquissimi rustici *confecta vindemiâ faciebant.*

(*rr*) Le calendrier de Ptolémée (4) fixe au dix-sept de Juillet le coucher de la brillante de la couronne. *Lucida Boreae Coronæ occidit manè.* Nous fixons la fête de Sainte Marguerite, au 20 juillet (5). Geminus fixe aussi vers le même temps le coucher de la couronne, dont la plus belle étoile s'appelle *Margarita, seu Lucida Coronæ* 6).

(*ss*) C'est moi-même, dit Fauste le Manichéen, qui, si j'en suis digne, suis le temple raisonnable de la divinité. Une ame instruite de la vérité est son autel. Faust. ap. August. l. 20, 3. Le temple agréable à la divinité, celui qu'on doit lui consacrer; c'est notre esprit et notre cœur, dit Minutius Felix, sect. 32, p. 124. On reprochoit aux premiers Chrétiens, dit le même Minutius, 10, p. 31, de n'avoir ni temples, ni autels, ni simulacres, ni sacrifices. Tel étoit le culte de l'église primitive, comme l'observe judicieusement Beausobre t. 2, p. 631, etc. voyez Beaus.

(*tt*) Les Egyptiens, après avoir long-temps raisonné sur la nature de Dieu, finirent par conclure qu'elle étoit impénétrable. Aussi appeloient-ils Dieu, ou le premier principe, *ténèbres inconnues*, et *obscurité* impénétrable : πρωτην αρχην, σκοτος υπερ πασαν νοησιν, σκοτος αγνωστον τρις τυτο επιφημιζοντες. (Damasc. ap. Gale not. Jamblich. in p. 198.) Les Platoniciens admettoient pour premier Dieu le dieu *suprême*, ineffable. Les Egyptiens *le Cneph invisible.* Les Orphites le Dieu qui habite la lumière inaccessible. Les Valentiniens, le *Buthos*, et la *Sigé.* Les Athéniens, le Dieu αγνωστος. Toutes les Théologies ont été forcées de dire, que la première cause étoit absolument invisible à l'œil, incompréhensible à la raison. Tenons-nous en là; le reste ne peut être que rêveries.

(*a*) *Dixit etiam finitis omnibus saeculis rursùs eadem renovari: quam rem etiam philosophi hac disputatione colligunt: completo magno anno omnia sidera in suos ortus redire, et referri rursùs eodem modo. Quod si est idem syderum motus, necesse est ut omnia quae fuerunt habeant iterationem: universa enim ex astrorum motu pendere manifestum est. Hoc secutus Virgilius dixit aurea saecula reverti, et iterari omnia quæ fuerunt. Alter erit Tiphys Videtur hic locus dictus per καταποκαταστασιν, id est per omnium rerum volubilitatem ex syderum ratione venientem, ut diximus supra.*

(*b*) Porphyre (in Sent. p. 147,) distingue autant d'années qu'il y a de Planètes. Autre, dit-il, est l'année ou la révolution du Soleil, autre celle de la Lune, autre celle de Vénus, etc. Mais l'année, ou la grande révolution qui les comprend toutes, est l'année parfaite, la révolution absolue et complète, qui s'exécute par l'impulsion de l'ame universelle, à l'imitation de laquelle tous les corps célestes se meuvent.

(1) Apud Augustin. l. 32 et 33.
(2) Kirker Œdip. t. 1, p. 229.
(3) Serv. in Georg. l. 2, v. 381.
(4) Petav. Uranol. t. 3, p. 51.
(5) Ibid. p. 37.
(6) Cæs. Cæl. Astron.

Périodes connues sous le nom de grandes Années.

La Diétéride ou période de appelée improprement *Triétéride*.	2 ans (1).
La Tétraétéride, ou Pentaétéride.	4 ans,
L'Octoétéride, autrement Ennéaétéride, ou Période d'Eudoxe le Cnidien (2).	8 ans,
La Dodécaétéride Genéthliaque, des Chaldéens.	12 ans,
L'Ennéadécaétéride de Méton,	19 ans.
L'année de Philolaüs, de	59 ans.
La période Callippique (3).	76 ans.
Celle de Démocrite,	82.
Celle d'Hipparque,	504.
Période Sothiaque,	1461 ans.
Période Persane,	1440.
Année d'Aristarque,	2484.
D'Arétès,	5552.
D'Héraclite et de Linus,	10800.
De Dion,	10884.
D'Orphée,	100,020.
De Cassandre,	3,600,000.
De l'Anonyme de Plutarque,	7777.
D'Héraclide,	18000.
De Diogènes,	6,570,000.
Platon,	120,000.
Cicéron *in Hortensio*, la fixe à	12,854.
Suivant d'autres,	12,954.
Et suivant d'autres, (Servius) à	3000 ans.
Sextus Empiricus la fixe a (4)	9,977.
Firmicus, à	300,000.
Macrobe, à (5)	15,000.
Achilles Tatius fixe la grande restitution de Saturne, à	350,635 ans.
Nicetas Choniate fixe la grande année à (6)	1,753,200 ans.

Il n'y a que celle de Cassandre ou celle de 3,600,000, qui soit un multiple de la grande année, dont elle comprend un siècle, ou 100 restitutions.

Celle de Linus et d'Héraclite est la division des trois degrés de chaque décatémorie réduite en minutes et en secondes. Car $60 \times 60' = 3600'' \times 3 = 10,800''$. Ainsi chaque dodécatémorie renferme $10,800''$.

Est prætereà annus, quem Aristoteles maximum potiùs quam magnum appellat, quem solis, lunæ, vagarumque quinque stellarum orbes conficiunt, cùm ad idem signum ubi quondam simul fuerunt, una referuntur. Cujus anni hyems summa est κατακλυσμος, quam nostri diluvionem appellant : Æstas autem πυρωσις, *quod est mundi incendium. Nam his alternis temporibus mundus, tùm exigescere, tùm exaquescere videtur* (7).

Cette opinion est à-peu-près la même, que celle des Chaldéens et de Bérose, rapportée par Sénèque. (Quæst. nat. l. 3, c. 29).

Berosus, qui Belum interpretatus est, ait cursu ista syderum fieri; et adeò quidem id affirmat, ut conflagrationi atque diluvio tempus assignet: arsura enim terrena contendit, quandò omnia sydera, quæ nunc diversos agunt cursus, in Cancrum convenerint, sic sub eodem posita vestigio, ut recta linea exire per orbes omnium possit: inundationem futuram, cùm eadem syderum turba in Capricornum convenerit. Illic solstitium, hic bruma conjicitur. Magnæ potentiæ signa, quandò in ipsa mutatione anni momenta sunt.

(*c*) Massoudi, auteur Arabe, qui attribue à Brama l'origine de l'Astronomie Indienne, dit que, suivant Brama, le Soleil demeure trois mille ans dans chaque signe, ce qui donne trente-six mille ans pour la révolution totale. Ce mouvement est le même que celui que donne Ptolémée. (Acad. Inscript. t. 26, p. 771).

(*d*) Le premier précepte de l'Astronomie des Siamois, est un précepte d'Astrologie.

(*n*) La Chronique d'Abugiafar (Herbelot, art. *Dives*, p. 298) suppose que Dieu, avant la naissance d'Adam, créa les Dives, et leur donna le monde à gouverner pendant quatre mille plus trois mille ou sept mille ans. Les Péris leur succédèrent pendant deux mille ans. Si l'on suit la gradation de cette théorie, on aura encore :

4000.
3000.
2000.
100.

pour les quatre générations d'hommes et de Génies plus parfaits que l'homme, qui l'avoient précédé.

(*e*) On observe, que toutes les fois qu'il devoit arriver quelque grand événement, qui changeât le sort d'un peuple, à plus forte raison, celui de l'univers, on imaginoit toujours des prodiges qui l'avoient annoncé. Virgile, dans son livre premier de l'Enéide, suppose que des signes au Ciel et sur la terre, dont il rapporte une partie, avoient annoncé la mort de J. César. *Voyez* Virgile, *Georg. L. I, v. 463*, etc.

Solem quis dicere falsum
Audeat; ille etiam cæcos instare tumultus, etc.

(1) De la Nauze, Mém. Acad. Inscr. t. 31, p. 89; et Censorin. de die Natal. c. 18.
(2) Plutarch. de Placit. Phil. l. 2, c. 32.
(3) Servius ad Æneid. 1 et 3, et Æneid. 2, v. 284. Solin. c. 45.
(4) Sext. Emp. adv. Math. sub fine. Firmicus Mathes. Præf. et l. 3, c. 1.
(5) Achill. Tat. in Isagog. c. 18. Thes. Orthodox. Fid.
(6) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 11.
(7) Censorin. de die Natal. c. 18.

Lucien, dans sa Pharsale l. 1, v. 524 et suivans, fait l'énumération d'une foule de prodiges et de signes, qui avoient paru au Ciel et sur la terre, pour annoncer la guerre civile de César et de Pompée, et le courroux des Dieux qui la permirent :

« *Superique minaces*
» (1) *Prodigiis terras impleruntæ, Æthera, pontum* ».

On fit également parler les livres effrayans de la Sybille de Cumes.

« (2) *Diraque per populum Cumanæ carmina vatis*
» *Vulgantur*, etc. »

On entend aussi le son de la trompette, et les cris tumultueux, tels que ceux qu'on pousse au moment du combat.

« (3) *Insonuere tubæ, et quanto clamore cohortes*
» *Miscentur, tantum nox atra silentibus auris,*
» *Edidit*, etc. »

On consulte encore les Devins Etrusques.

« (4) *Hac propter p'acuit Tuscos de more vetusto*
» *Acciri vates....* »

Le Devin ordonne des processions autour de la ville, et une lustration solemnelle.

« (5) *Mox jubet et totam pavidis civibus urbem.*
» *Ambiri et festo purgantes Mœnia lustro.* »

Le Poète, v. 596 et suivans, fait la description de la procession.

Ensuite l'Astrologue Figulus v. 639, consulte les secrets du Ciel, et les décrets de la fatalité.

(6) *Jamque iræ patuêre Deûm, manifestaque belli.*
Signa dedit mundus, legesque et fœdera rerum
Præscia monstrifero vertit natura tumultu
Indixitque nefas. Cur hanc tibi rector Olympi
Sollicitis visum mortalibus addere curam
Noscant venturas ut dira per omina clades ?

(*f*) Dans le livre d'Enoch, rapporté par Syncelle p. 26, les mauvais Génies desolent la terre jusqu'au jour de la consommation et du jugement, jour auquel la grande année est révolue.

(*g*) On remarque aussi dans Joseph, c. 3, huit générations avant le déluge.

On remarque, que ce nombre trente-six mille ans, qui est celui de la revolution des fixes, vaut dix sares, durée précise du premier règne, de la décade des règnes de Caldée.

Alorus, premier Roi, régna dix sares ou trente-six mille ans (7).

(*h*) Le Syncelle, p. 22, fixe également au mois *Epiphi* des Egyptiens, ou au sixième des Romains, répondant à Juillet, la grande inondation.

(*i*) Kirker (Chin. Ill. p. 162) donne à ce cheval des aîles comme à Pégase, et Vichnou prend alors le nom de *Ar*, fort approchant d'*Arish*, nom du Lion céleste, ou du signe que le Soleil, ou Vichnou occupe alors.

(*a*) Ce but mystagogique se remarque aisément dans tous les Prophetes, qui eclatent en menaces contre le Juif coupable, lui peignent des châtimens de toute espèce; et finissent par rassurer le pécheur, qui se convertira, par l'espoir d'être rétabli dans sa patrie, où il jouira d'un bonheur inaltérable; tandis que celui qui persévérera dans le péché, périra sans ressource. C'est-là le refrain de toutes les prophéties; il n'y a de different que la fable mystagogique.

(*b*) Les Toscans étoient originaires des lieux où se fabriqua ensuite l'Apocalypse; c'est-à-dire, de Lydie. On y avoit pour principe de conduire l'homme par la fiction : témoins les fables d'Esope, ecrites en ce pays. Il en fut de même des fictions sacrées : aussi le manuscrit de l'Apocalypse fut-il trouvé accolé avec les fables d'Esope.

(*d*) Sanchoniaton terminant son récit merveilleux des aventures des Dieux de Phénicie, dont *Hélios* ou le Soleil est le chef, donne le nom de *Prophètes* aux chefs d'initiations, qui, dans les mystères, présentoient aux Initiés des tableaux empruntés de l'ordre du monde et de la physique, nuancés, dit-il, des bigarrures de l'allégorie.

(*e*) Les mystères d'Eleusis sont appelés par Synésius, les révélations de Cérès, Ελευσις αγει τα Δημητρος αναπαλυπτηρια. Synes. Encom. Calvit. p. 70. Il en fut de même de ceux de Christ, que Jean appelle αποκαλυψις Χριστου. Dans ces premiers mystères, c'étoit le Dragon ou le Serpent et le Taureau, qui figuroient comme animaux sacrés et symboliques. Dans ceux-ci, c'est le Serpent, et l'Agneau, qui succéda au Taureau.

(*f*) Les Manichéens, dit Ebed Jésu, font du Dimanche un jour de tristesse et de jeûne, par la raison que ce monde-ci finira un Dimanche,

(1) V. 525.
(2) V. 564.
(3) V. 578.
(4) V. 584.
(5) V. 592.
(6) L. 2, v. 1.
(7) Syncell. p. 18.

après avoir subsisté neuf mille ans. (Apud Asseman Biblioth. Orient. t. 3, p. 22, p. 361).

On trouve aussi dans les livres des Parsis des professions de foi à la résurrection. (Zend. Avest. t. 2, p. 39. « Je crois au juste juge Ormusd ; et que la résurrection des corps arrivera ». Les dogmes sont donc les mêmes.

(*g*) Cicéron, dans son traité de la Divination l. 1, parle assez au long de ces genres d'extases, dans lesquelles on prédisoit l'avenir. *Ergo* (1) *et ii quorum animi, spretis corporibus evolant, atque excurrunt foràs, ardore aliquo inflammati atque incitati, cernunt illa profectò, quae vaticinantes prænuntiant; multisque rebus inflammantur tales animi, qui corporibus non inhærent, ut ii qui sono quodam vocum et Phrygiis cantibus incitantur.* Il avoit dit plus haut, en parlant des prédictions sur la fin du monde (2), qu'elles étoient le fruit des méditations de ceux qui font une espèce de divorce avec le corps, pour s'occuper de la connoissance des choses divines, avec lesquelles nos ames ont, par leur nature, la plus grande affinité, puisqu'elles sont une émanation de la raison éternelle et de l'intelligence divine. Il ajoute (3), que notre ame ayant vécu de toute éternité avec une foule d'ames, voit tout ce qui est dans la nature, pour peu qu'elle ne surcharge pas le corps d'alimens, et qu'elle puisse veiller elle-même, lorsque le sommeil enchaîne les sens. De-là naît la divination par les songes. Il dit enfin plus loin, qu'un esprit chaste et pur (4), dans l'état de veille, rend l'homme propre à découvrir l'avenir par tous les moyens qui servent à nous le manifester.

Passage de Cicéron.

Ut interdum veteres illi, sive vates, sive in sacris, initiisque tradendis divinae mentis interpretes, qui nos ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ natos esse dixerunt, aliquid vidisse videantur.

(*h*) Le fameux Persée, placé dans les Cieux sur les divisions de l'Agneau et du Taureau, et qui monte avec eux, passoit pour avoir établi le culte du feu chez les Perses. Il tient en ses mains le glaive de Mars, il a des talonnières, comme le Genie du Soleil, qu'a peint Martianus Capella; et il a beaucoup de traits de ressemblance avec l'homme ailé, qui monte le Taureau Mithriaque, en sorte qu'on pourroit presque le regarder comme un symbole du Soleil Equinoxial. Persée, compagnon fidèle de l'Agneau, ou d'*Aries*, si fameux dans la religion des peuples de la haute Egypte, étoit l'objet d'une Théophanie (5). Tous les ans les habitans de Kemmis alloient attendre l'apparition de Persée, suivant Hérodote, et ils en tiroient des présages du plus ou moins de fécondité de l'Egypte.

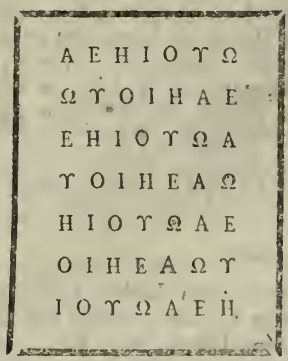
On trouve dans Kirker (6) un Talisman qui représente un Lion, image du Soleil, sur lequel sont sept Etoiles et le Disque Lunaire; et sur le revers le nom d'Iao écrit au-dessous d'une figure, dont la tête est surmontée de la crête du Coq, oiseau d'Esculape et du matin, et des pieds de Serpent. D'une main elle tient un fouet, un Bouclier de l'autre, et son corps est couvert de la cuirasse. Un autre Abraxas, gravé à la même page, présente la même figure entourée de ces mots : *Ophéon*; ce qui donne à croire que ce Talisman appartient à la secte des Ophionites, adorateurs de Sérapis ou du Serpent d'Esculape.

(*i*) On remarque (7), que ces premières Sectes employèrent aussi la combinaison des sept voyelles, pour désigner les sept Cieux et l'harmonie sacrée qui résultoit de leurs sept sons. Le premier Ciel, dit Saint Irenée, (Advers. Hær. l. 1, c. 10, ad 82) faisoit entendre A; le second E; le troisième H; le quatrième, qui est en même temps celui du milieu, fait entendre I; le cinquième O; le sixième Y; le septième, qui est le quatrième à compter du milieu, fait résonner Ω. Les vertus de ces sept Sphères s'unissant entre elles, forment un concert, et célèbrent la gloire de celui qui les a produites. La gloire de ce son parvient jusqu'en haut au Père suprême et au premier Chef du monde; et ce même son, répercuté vers la terre, y engendre les formes qu'on voit ici bas; c'est-à-dire, que c'est à l'action combinée des Planètes, qu'ils ont soumis l'organisation des formes sublunaires. Ces sept voyelles, suivant les mêmes sectaires (ibid. p. 50), étoient affectées à l'église, et formoient son nombre caractéristique.

Dans la Cosmo-graphie latine de *Merula*, on trouve un talisman, où ces combinaisons des voyelles

(1) De Div. l. 1, c. 114.
(2) Ibid. c. 110.
(3) Ibid. c. 115.
(4) Ibid. c. 111.
(5) Herod. Euterp. c. 91.
(6) Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 462.
(7) Epiph. Adv. Hæres. c. 33.

sont gravées. Il a été trouvé dans un tombeau, à Varsay, en Angoumois (Mérula, p. 520).



(*k*) Chaque Planète, suivant les Caballistes, étoit présidée par un Archange. Raphaël étoit celui du Soleil, Hamiël celui de Vénus, Michaël celui de Mercure, Gabriel celui de la Lune, Zaphikiel celui de Saturne, Camaël celui de Mars, Zadukiel celui de Jupiter. Chez les Arabes, chaque Planète est aussi présidée par un Ange (1).

(*l*) Le même Origène (Comm. in Johan. p. 163 et 166,) parle de la Pâque des Juifs, ensuite de celle des Chrétiens, et enfin d'une troisième Pâque mystique, qui étoit toute entière relative aux choses célestes. Les deux premières n'étoient qu'une figure et une ombre de la troisième, qui étoit la Pâque τῶν νοητῶν, ou le passage de l'ame vers les choses intellectuelles; qui doit se célébrer au milieu des Myriades d'Anges, par un passage infiniment plus heureux.

(*m*) Ce métal est appellé πυρωπος, et c'est celui par lequel les Arabes caractérisent le Soleil, comme étant de nature ignée. L'Escarboucle, le Rubis, et le Pyropus, en qualité de substances fortement imprégnées de la matière du feu, sont affectées au Soleil, dans le système astrologique des Arabes, sur les rapports des Planètes avec les pierres, les métaux, les plantes, les animaux, etc. (2).

(*n*) Cette idée est fort conforme à celle de la Secte Phrygienne, qui, dans ses mystères célébrés à Pépuzza, déploroit les misères de cette vie mortelle, afin d'augmenter le desir de l'Initié pour la céleste Jérusalem, dans laquelle son ame devoit passer.

(*a*) *Septenarius numerus, quo universitatis significatio sæpè figuratur, quæ etiam ipsi ecclesiæ tribuitur propter instar universitatis; undè Johann. Apost. in Apocalyps.* c. 7, *Ecclesiis scribit. Ecclesia verò in istâ adhuc mortalitate carnis, propter ipsam mutabilitatem, Lunæ nomine significatur in scripturis.* (Isid. l. 6, c. 6).

(1) Kirker Œdip. t. 2, part. 1, p. 210.

(*a*) On peut distinguer, dans l'ouvrage de Jean, deux parties, l'une de sa composition, et qui ne nous présente que des idées grecques, et des noms grecs, puisqu'il s'agit de Pathmos, Ephèse, Smyrne, etc. telle qu'on peut croire qu'elle n'est qu'une espèce de préface, dans laquelle il adapte à ce siècle et à ce pays une prophétie Orientale; l'autre, toute dans le style oriental, chargée de tableaux et de figures magiques et astrologiques, puisées à la même source où avoit puisé Ezéchiel, et peut-être copiées d'après lui: celle-ci forme le reste de tout l'ouvrage de l'Apocalypse, à commencer par le quatrième chapitre, qui est une copie du premier d'Ezéchiel. Depuis ce moment, les deux auteurs suivent la même marche, se correspondent, et se ressemblent dans le plan, jusqu'au dernier chapitre, où l'un nous établit dans la Jérusalem rebâtie, et l'autre, dans la nouvelle Jérusalem, où nous demeurerons pour toujours avec le Seigneur. Car tel étoit le terme de toute initiation, le retour à la céleste patrie.

On y lit dans tous deux *la fin vient*, *la fin est proche*, *le voilà qui vient*, *le jour vient*, *le jour est déjà présent*; *que celui qui achète ne se réjouisse point.* (c. 7, v. 6, 10, 12; et Apocalypse, c. 1, v. 3, 7, et c. 21, v. 10 et 11, 12, 20). L'un et l'autre annoncent la fin de l'ordre présent, le jugement, qui va récompenser la vertu et punir le crime; et faire passer les uns et les autres dans une nouvelle Jérusalem.

(*b*) Parallèle de la prophétie de Jean ou de l'Apocalypse, avec la prophétie d'Ezéchiel, dont elle est une copie abrégée.

On retrouve dans la vision d'Ezéchiel, les quatre animaux de la vision de Jean; au milieu des flammes et de la lumière la plus brillante. Les animaux se meuvent circulairement attachés à des Roues; or, on sait que les Hébreux donnent au Zodiaque le nom de *Roue des Signes*. C'est cette même Roue, à laquelle sont attachés douze seaux, qui, en tournant, puisent les ames, dans le système Manichéen. (Ci-dess.) Au-dessus de ces animaux est le firmament de Crystal: (v. 22) l'homme de l'Apocalypse (c. 4, v. 3), qui brille comme le Jaspe et la Sardoine, placé sur un trône qui environne l'Arc-en-Ciel, se retrouve aussi dans Ezéchiel (c. 1, v. 6;) et dans Daniel, (c. 10, v. 6,) à côté de ces mêmes animaux, assis sur un trône placé dans le firmament, et peint sous les mêmes traits. L'Apocalypse et les figures allégoriques qu'il renferme, sont donc une copie abrégée et dénaturée de la vision d'Ezéchiel; ou, pour mieux dire, une seconde façon du même thême, sur l'affranchissement de l'ame des misères de cette vie, et sur son retour à la cité bienheureuse, but unique de toute espèce d'initiation. On voit

(2) Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 178.

dans le chapitre 3 de la vision d'Ezéchiel, ce Prophète, à qui on donne à manger un livre qu'il mange et qui devient doux comme le miel. On voit de même, dans le chap. 10 de l'Apocalypse, l'Ange qui donne au Prophète Jean un livre à manger, qui, dans sa bouche, devient également doux comme le miel. C'est la même fiction trait pour trait. On y voit ensuite les plus grands malheurs annoncés à la terre de Jérusalem, comme dans l'Apocalypse à tout l'univers, à cause des crimes de ses habitans. On peut s'amuser à rapprocher les traits de ressemblance de ces fictions mystagogiques. On voit dans le chap. 7 de l'Apocalypse, et 9 d'Ezéchiel, un Ange qui appose le sceau *Thau*, à ceux qui doivent être épargnés. Dans le chapitre 10 d'Ezéchiel, v. 2, et dans le chap. 8, v. 5, un Ange jette des charbons et du feu sur la terre. La guerre, la famine, la peste et les bêtes, sont les trois grands fléaux dont se sert le Dieu vengeur de l'Apocalypse, c. 6 : ce sont aussi les mêmes fléaux qu'il emploie dans Ezéchiel, c. 6, v. 11, et c. 12, v. 16. Le plus grand nombre périt ; on n'en laisse échapper qu'un petit nombre dans Ezéchiel, et dans l'Apocalypse. Les prostitutions d'Oolla et d'Olyba, c. 23, ont été copiées dans l'Apocalypse, sous l'emblême de la grande Prostituée, ou de Babylone (c. 18,) et ces deux fictions représentent les vices du peuple corrompu, dont le Prophète prédit la ruine. Mais l'auteur de l'Apocalypse, dans ses chap. 17 et 18, a appliqué à la ruine de la Babylone, les mêmes traits sous lesquels Ezéchiel avoit décrit la chute de Tyr : dans son chap. 26 et 27, le Prophète Jean a aussi copié Ezéchiel.

A la suite de la chute de Babylone, l'auteur de l'Apocalypse nous présente la défaite du grand Dragon, c. 20. Pareillement, à la suite de la destruction des générations coupables de Palestine, ou de Tyr, Ezéchiel présente le tableau de la défaite de Pharaon, qu'il ne nomme que le grand Dragon, c. 4, 29, v. 3, et c. 32, v. 2. Dans l'un et l'autre ouvrage, (Ezéch. c. 32, v. 4, et Apocalyps. c. 19, v. 13) les oiseaux de proie et les bêtes féroces viennent se rassasier de la chair des vaincus. Dans le chap. 34 d'Ezéchiel, après la défaite du grand Dragon Pharaon, Dieu annonce qu'il va venir au secours de ses fidelles brebis opprimées, les rassembler près de lui, les retirer de la terre d'oppression, et les faire passer dans une terre délicieuse ; c'est-à-dire, qu'il va soustraire le foible et le pauvre à l'oppression du riche, et s'établir juge de son troupeau ; et les réunir sous un même Pasteur. Il va rester avec eux, comme étant leur Seigneur et leur Dieu. Dans l'Apocalypse, c. 20, après la défaite du grand Dragon, il se fait aussi un jugement, où on sépare le peuple fidèle et chéri, qui va vivre désormais et régner avec J. C. (v. 4.) Mais quelques versets après, Jean fait paroître Gog et Magog, qui se liguent avec le grand ennemi du peuple fidèle, et qui font la guerre au camp des saints et à la ville bien aimée. Pareillement Ezéchiel, après avoir rassuré (c. 36) le peuple, châtié et puni de ses fautes, par l'espérance du pardon, et par la promesse formelle d'un prochain retour dans la terre promise, d'où ils avoient été chassés, afin d'y vivre purs et exempts de tous les maux, sous l'aile du Dieu qui va établir son sanctuaire au milieu d'eux, fait paroître également sur la terre Gog et Magog, (c. 38,) qui, après que le peuple est rassemblé et a joui quelque temps du repos, viennent pour troubler son bonheur, en formant contre lui une ligue de plusieurs peuples, dans le moment de son premier rétablissement (1) : ils fondront sur le peuple nouvellement rassemblé ; et ils y paroîtront les derniers, ou dans les derniers jours avant l'entier rétablissement, et avant que la nouvelle ville soit rebâtie, en grande troupe et avec de puissantes armées ; mais ils seront détruits (c. 38, v. 21,) par des pluies de feu et de soufre qui tomberont du Ciel. Dieu enverra sur Magog (c. 39, v. 6,) son feu vengeur ; ils seront consumés par le feu pendant sept ans (v. 9). Ne semble-t-il pas entendre Jean, qui, après la première résurrection et un règne tranquille de mille ans, fait paroître les armées nombreuses de Gog et de Magog, (Apoc. c. 20, v. 7,) qui égalent en nombre le sable de la mer, qui environnent le camp des Saints, mais sur qui Dieu fait descendre du Ciel un feu qui les dévore (v. 9) ? C'est encore absolument la même fiction mot pour mot. C'est après le c. 27, où Ezéchiel voit une résurrection, qu'arrive le combat et la défaite de Gog et de Magog ; c'est aussi à la suite de la première résurrection, (c. 20, v. 5,) que Jean les fait paroître sur la scène, où il nous peint leur combat et leur défaite : l'un est calqué sur l'autre. Le nombre sept y est aussi consacré ; c'est pendant sept mois qu'on ensevelira les morts. Lucien reste aussi sept mois avant d'être admis dans la ville Sainte, qu'habitent les bienheureux, (hist. ver. t. 2, p. 751). C'est au bout de sept jours qu'Ezéchiel, sur les bords du fleuve Chobar, prophétize (c. 3, v. 15). Nabucodonosor, (Daniel, c. 4, v. 13,) qui est réduit, pendant sept ans, à l'état de bête, n'est réintégré qu'à la huitième année.

La ville, auprès de laquelle cette action se passe, et où l'ennemi, pour la dernière fois, va être vaincu, s'appelle *Amun*, nom du Génie du premier signe ou d'*Aries* (2) ; signe où va s'opérer le passage à un nouvel ordre de choses ; et où la cité sainte va être reconstruite, et dans la-

(1) C. 38, v. 14, 15 et 16.

(2) C. 39, v. 12.

quelle vont passer les Israélites (ou Voyans,) retirés enfin de cette terre étrangère. C'est alors qu'ils verront Dieu, qu'il ne leur cachera plus son visage ; c'est-à-dire, c'est l'époque où doit arriver la fameuse Théophanie Paschale.

Effectivement, de même que l'auteur de l'Apocalypse, c. 21, fait tout-à-coup paroître la nouvelle Jérusalem, toute brillante de clarté, que l'Hiérophante Jean, transporté sur une haute montagne, voit lui apparoître ; de même aussi Ezéchiel, c. 40, reçoit du Seigneur une vision divine, à la suite de la défaite de Gog et Magog ; dans laquelle il se trouve transporté sur une haute montagne, v. 2, où il voit une ville et un temple, qui figure la réparation de Jérusalem. Celui qui parle à Jean a une canne d'or pour mesurer la ville, (Ap. c. 20, v. 15) dont il donne les dimensions, dans lesquelles l'ordre duodécimal se trouve à chaque instant répété. Ezéchiel voit pareillement (c. 40, v. 3,) un Ange ou Génie lumineux, qui tenoit en main une canne, et qui lui donne les dimensions des murailles qu'il mesure: trois chambres à l'Orient, et ensuite trente autres chambres, nombre égal à celui des degrés du signe, formoient la façade orientale, où s'ouvroit une large porte. On y montoit par huit degrés, (v. 22,) nombre égal à celui des huit Sphères. Il en étoit de même des façades du midi, du nord, et de l'occident. Tout-à-coup (c. 43, v. 2,) paroît la gloire du Dieu d'Israël, qui remplit ce lieu de sa gloire ; et elle brille du côté de l'orient. Au milieu du bâtiment s'élève un autel, appelé *Ariel*, ou *hauteur de Dieu* (v. 15,) dont les dimensions étoient de douze coudées en tout sens. La consécration et la purification de l'autel s'en fait pendant sept jours, (v. 26,) et au huitième jour se font les offrandes.

On interdit l'accès de ce sanctuaire à tout étranger et à tout incirconcis (c. 44, v. 9). On sait que les étrangers étoient exclus des mystères d'Eleusis ; et que l'on exclut aussi de la ville Sainte ceux qui ne sont pas inscrits sur le livre de l'Agneau, ce qui répond aux incirconcis, c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas de la même confrairie. Toutes ces cérémonies sont relatives à la fête de Pâques, comme il paroît par le ch. 45, dans laquelle doit s'offrir un Belier (v. 15,) pour sacrifice expiatoire.

Enfin, après la description la plus détaillée de la nouvelle ville et du temple, dont on donne à Ezéchiel toutes les dimensions, l'Ange le fait revenir vers l'entrée et vers la porte de la maison du Seigneur ; (c. 47, v. 1,) et il apperçoit des eaux de dessous la porte, vers l'orient, qui descendoient du côté droit du temple, et qui couloient vers le midi (comme le fleuve d'Orion, placé sous *Aries*). Des deux côtés du torrent étoient plantés beaucoup d'arbres, (v. 7,) dont les feuilles ne doivent point tomber, et qui ne manqueront jamais de fruits ; (v. 12,) car ils en porteront de nouveaux tous les mois. Les fruits serviront pour nourrir les peuples, et les feuilles pour les guérir. Tout ce qui sera abreuvé de l'eau du torrent sera guéri et vivra (v. 9). N'est-ce pas absolument la même chose, que nous présente le Prophète Jean, c. 21, v. 1 et 2, à la fin de son ouvrage, lorsque l'Ange lui montre le fleuve d'eau vive, qui coule du trône de l'Agneau, et sur les bords duquel croit l'arbre de vie, qui donne douze fois du fruit, une fois chaque mois, et dont les feuilles ont la vertu de guérir ? Enfin cette ville s'appelle *le Seigneur avec elle* (c. 48, v. 35). L'Apocalypse finit de même par ce verset, (c. 21, v. 21 :) *que le Seigneur soit avec nous tous.* Deux fictions ne peuvent se ressembler d'une manière plus complète, soit dans le plan général, soit dans la marche comparée, depuis les premiers tableaux jusqu'aux derniers, soit dans les expressions, souvent les mêmes, mot pour mot ; d'où il résulte que les Sectaires Phrygiens, qui, suivant Epiph. l. 2, c. 49, recevoient l'ancien et le nouveau testament, ont emprunté de ces livres les idées mystiques, dont leur Hiérophante a composé sa prophétie bizarre. Ce qui justifie notre conjecture, c'est que, tandis que les noms des églises fixent la scène en Phrygie, les noms de Gog et Magog, de Babylone, du grand fleuve d'Euphrate, sur lequel sont liés quatre Anges (c. 9, v. 14) ; tout nous reporte dans les lieux où écrivoit Ezéchiel. Incontestablement le copiste est Jean, ou l'Hiérophante *Christiano-Judaïque*, qui prophétizoit à Pathmos, dans les sociétés religieuses, ou dans les loges de la Secte Phrygienne. Il a imité jusqu'à la comparaison du Pasteur, qui est dans Ezéchiel, c. 34, v. 12, où Dieu dit, qu'il visitera ses brebis, et qu'il les délivrera des lieux où elles avoient été dispersées ; qu'il les fera revenir dans leur propre terre, qu'il les fera paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux, dans les pâturages les plus fertiles. Jean, c. 7, v. 14, suppose que le Seigneur rassemble ces Elus qui avoient été dans l'affliction, devient leur Pasteur, (v. 17,) et les conduit aux fontaines des eaux vivantes.

Nous ne suivrons pas plus loin la comparaison de ces deux fables sacrées, dont l'une est une foible copie de l'autre, et dans lesquelles on annonce aux Initiés, soit la chute entière du monde, soit la destruction des nations coupables qui persécutent les fidèles, et le prochain retour de l'ame, malheureuse ici bas, vers la céleste patrie ; soit la nouvelle Jérusalem, comme dans l'Apocalypse ; soit la Jérusalem reconstruite, comme dans Ezéchiel. Dans le dernier, c'est Jérusalem coupable, qui est remplacée par une nouvelle Jérusalem ;

dans

dans l'Apocalypse, c'est Babylone ou le monde coupable, qui, après avoir été détruit, se trouve remplacé par la nouvelle Jérusalem. C'est toujours la même idée mystique, le retour de l'ame de l'Initié à la céleste patrie, lorsque, par la grâce de l'initiation et la pénitence de ses fautes, il méritera d'être réintégré dans les droits de l'innocence primitive, et qu'il sera rendu au principe lumineux, dont il est éloigné dans cette vie mortelle, séjour de ténèbres et de malheur, et dont on déploroit les misères dans les mystères de Pépuzzi, ou de la secte Phrygienne, à qui doit être attribué l'Apocalypse de Jean.

L'auteur de l'Apocalypse, c. 1, v. 14, et 7, v. 10, a aussi copié Daniel c. 7, v. 9, lorsqu'il nous peint le Génie qui représente le dernier jour, l'ancien des jours, assis sur son trône.

Il l'a copié aussi c. 13, où évidemment les quatre bêtes de Daniel ont servi à composer le monstre de l'Apocalypse qui a la gueule de Lion, les pieds d'Ours et le corps de Léopard : dans l'Apocalypse comme chez Daniel, c'est *è mari*, que monte le monstre, ou les quatre animaux qui le composent. Tous deux employent le même mot; *une grande puissance lui fut donnée* (Apocalyp. c. 13, v. 2, et Daniel c. 7, v. 6). Les dix cornes sont aussi dans Daniel, mais données à une autre bête, *ibid.* v. 7. Il a aussi des têtes blessées, ou des cornes arrachées (Apoc. c. 13, v. 3). Il lui fut donné également le pouvoir de faire la guerre aux Saints, et de prévaloir (Apoc. c. 13, v. 7, et Daniel c. 7, v. 21:) l'expression familière de l'Apocalypse c. 12, v. 14, *un temps, des temps et la moitié d'un temps*, est aussi employée dans cet endroit (Daniel c. 7, v. 125, et c. 12, v. 7). Les dix cornes, qui dans l'Apocalypse c. 17, v. 12, désignent dix Rois qui vont régner successivement, figurent aussi (Daniel *ibid.* c. 7, v. 24,) pour désigner des Rois. Ces bêtes s'unissent à la bête dans l'Apocalypse, pour combattre l'Agneau, qui finit par les vaincre (Apoc. c. 17, v. 13 et 14). Dans Daniel (c. 8, v. 4,) les bêtes sont aussi combattues et défaites par le Belier (*Aries*).

Le Belier et le Bouc ici, qui se suivent, et se chassent successivement à la suite du monstre, ou de la Baleine, sont Persée, chef des Perses et des Mèdes; et la Chèvre céleste, Jupiter Ægiochus, dieu des Grecs. C'est ainsi qu'il faut entendre l'explication de Daniel, qui dit que l'homme Belier ou le Belier, est le chef des Perses, et l'homme la Chèvre, celui des Grecs. Un coup-d'œil jeté sur les Sphères de Scaliger suffit pour prouver que ce sont ces deux emblèmes astronomiques, qu'on a voulu peindre et unir à l'Agneau Equinoxial.

Dans l'un et dans l'autre, la bête a une Bouche *grandia loquens* (Dan. 7, v. 20; Apoc. c. 13, v. 5).

On remarque encore, que l'auteur nous ayant conduit au point équinoxial, annonce la consommation de toutes choses et la mort de Christ.

On retrouve également dans Daniel, que tous ceux dont les noms seront écrits dans le livre seront sauvés (Dan. c. 12, v. 1, et Apoc. c. 21, v. 27).

(*c*) « *Cum pendent ipse* (1)
» *Mundus et in nullo ponat vestigia fundo*
» *Quod patet ex ipso motu*, cursuque volantis
» *Cum luna et stellae volitent per inania mundi :*
» *Sic mundus et ipse* (2)
» *In convexa volans teretes facit esse figuras* ».

Sive ignis fabricavit opus, flammæque micantes
Quæ mundi fecêre oculos (3).

(*d*) On trouve dans le c. 7, une nouvelle preuve de cette aversion superstitieuse pour la Tribu de Dan, qui étoit une suite de celle qu'on avoit pour le signe qui la caractérisoit. Parmi tous ceux qui doivent être soustraits à la vengeance céleste, au nombre de cent quarante-quatre mille, pris douze mille par douze mille dans chaque Tribu, et qui sont en conséquence marqués au front, comme serviteurs de Dieu, la Tribu de Dan seule est exceptée, tandis que toutes les autres sont nommées; et on a été obligé de répéter Joseph deux fois, l'un sous son nom, l'autre sous celui de Benjamin, pour réparer cette omission volontaire et compléter le nombre des douze Tribus. Apoc. c. 7, v. 8.

(*e*) On sait que les douze Tribus, dans le songe de Joseph, ou les douze fils de Jacob sont représentés par douze Etoiles. Joseph se compte pour le douzième, dit Philon (4); il complète le Zodiaque, avec ses onze frères. On remarque aussi avec quelque surprise, que les caractères que Jacob, dans la bénédiction donnée à ses enfans, attribue à chacun de ses fils, sont empruntés du Zodiaque. Par exemple, *Ruben* est comparé à l'eau qui s'écoule, et répond au Verseau. *Zabulon* habite les bords de la mer; le Capricorne qu'il occupe s'appelle *Hircus Maris*, *Neptunia proles*. Issachar est comparé à l'Ane, et il occupe le Cancer où sont les deux Anes. Juda au Lion; il occupe le Lion céleste, domicile du Soleil. Nephtali, qui occupe la Vierge, domicile de Mercure, est loué de sa légéreté et de la douceur de son éloquence. Asser, qui répond à la Balance, qui suit l'Epi des moissons, est admiré à cause de la bonté de son pain. Dan, qui occupe le Scorpion, est comparé au *Céraste*. Benjamin, casé

(1) Manil. v. 138.
(2) V. 197.
(3) Manil. l. 1, v. 127.
(4) Philon. de Somn. 863.

sous le Sagittaire, qui tient la Flèche, est comparé au Chasseur. Gad, casé sous *Aries*, signe et domicile de Mars, est chef des guerriers. L'union de Siméon et Lévi, est marquée par celle des deux Poissons. Ephraïm, comparé au Bœuf, est sous le Taureau; et Manassès à la place du beau Joseph, dans le signe où est Apollon.

Creditum est, dit Kirker, Dan, *quod Cerastem in vexillo pingere recusaret, Aquilam pro Serpente pinxisse. Ita putaverunt doctores et merito.* Dans la vision de Joseph, les chefs des douze Tribus sont figurés par douze Etoiles, et nous verrons plus loin c. 12, que les douze signes du Zodiaque furent aussi marqués par douze Etoiles.

(*a*) Dans la théologie des Scandinaves, ou dans le Voluspa, Poème Mythico-Astrologique, composé dans le même esprit que l'Apocalypse, et qui, comme elle, suppose une destruction de l'ancien monde, sur les ruines duquel s'élève un nouveau monde, brillant de lumière, et séjour d'une éternelle félicité (1), Odin, Père du temps et des années, a aussi ses tablettes d'or, qu'il consulte sur les destinées du nouveau monde, au moment où l'univers détruit renaît sous une forme nouvelle, après la défaite du grand Serpent, que le Dieu Thor à tête de Bœuf, Osiris Egyptien, et Bacchus Grec, a détruit, à peu-près comme ici on voit paroître la nouvelle Jérusalem, qui succède à l'ancien monde, sous les ruines duquel le grand Serpent est enseveli après sa défaite.

(*b*) Un des principes fondamentaux de la Cosmogonie des Perses est la création du premier Taureau, dont le genre humain, les animaux et les végétaux sont sortis. (Anquetil Zend Avest. t. 2, p. 593.)

(*c*) Casali, de Veter. AEgypt. ritib. c. 26, à propos de la couronne radiée, observe que les douze pierres et les douze rayons dont on la composa souvent, étoit moins un ornement qu'une imitation du cercle solaire et de la révolution annuelle de l'Astre du jour, auquel on comparoit souvent les Princes. Il cite à cette occasion ce vers du douzième livre de l'Enéide.

« *Ingenti mole Latinus*
» *Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circùm*
» *Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,*
» Solis *avi specimen. . . .* »

(*d*) Michaël, suivant les inversions de la Cabale, est le mot hébreu *Mélachi*, nom d'Hercule, *Mélicarte*, composé de *Melec*, Roi. (Kirker OEdip. t. 2, p. 1, 216). On trouve dans les livres d'Hénoch, le nom des quatre grands Archanges, et Michel, le premier, est chargé de combattre Semi-Axas, chef des mauvais Anges, et de l'enchaîner dans les lieux les plus profonds de la terre, jusqu'au grand jour du jugement, où il sera précipité dans l'étang de feu, ce que nous verrons ci-après c. 20, où l'ancien Serpent, v. 2, reparoît encore (2).

(*e*) Quand l'auteur de la théologie des Perses fait fuir le principe ténèbres vers le midi, il entend parler des effets qu'il va alors produire dans l'Hémisphère Austral, tandis que l'Hémisphère Boréal en est affranchi au retour du Printemps.

(*f*) *Azophi Arabis quinque Dromadarii et duo Lupi.* Bayer, tab. 3.

Tumin ou Thùban (Τυφον), dit M. Hyde; *est Serpens grandis cujus corpus est in 6 signis, et cauda in septimo signo* etc. (Comment. ad Ulug-Beigh, p. 13).

Extrait de Kirker, (OEdip. t. 2, part. 2, p. 75).

(*g*) Voici le passage d'Abenpharagi sur ce sceau et sur la manière dont les Astrologues Arabes préparoient ce Talisman. « Prenez six dragmes » d'or pur, (c'est le métal du Soleil) et frappez » en une plaque ronde, sur laquelle vous graverez » une table caractéristique du sceau, au jour et » à l'heure où le Soleil se trouvera au lieu de » son exaltation, qui est vers le dix-neuvième » degré d'*Aries*, ou du Belier. Cela fait, vous » le chaufferez à la vapeur du saffran; vous le » laverez d'eau rose, dans laquelle vous aurez » mis en dissolution (*muscus*) et du camphre. » Ensuite vous l'envelopperez dans un morceau » d'étoffe de soie de couleur de saffran, et le » porterez avec vous. Il vous rendra heureux » dans toutes vos entreprises; tout le monde vous » craindra. Vous obtiendrez des Princes et des » Rois tout ce que vous voudrez, soit en de- » mandant vous-même, soit par l'entremise de » celui qu'il vous plaira leur envoyer. Vous re- » trouverez ce que vous aurez perdu; et Dieu » répandra sa bénédiction sur vous et sur tout » ce qui vous appartient. Cette figure du Soleil » et son sceau, ou son caractère qui doit être » gravé sur le revers, contient un grand secret, » (*est magnum secretum*) et on l'appelle *Créateur*, » *lumière*, *parfait*, *puissant*, *glorieux*, *vie*, *vertu*, » *brillant*, *radieux*: les Anges du Soleil sont » Anaël et Raphaël ». On trouve dans nos cartes la description de ce sceau, ou *sigillum Solis*, avec

(1) Volusp. v. 55.

(2) OEdip. Kirk. t. 2, part. 3, p. 72.

le nombre mystique qui le caractérise, tel qu'il est dans Kirker.

Dans quelque sens que ces nombres soient additionnés, soit horizontalement, soit verticalement, soit suivant les diagonales, on aura toujours cent onze pour somme des nombres de chaque colonne; et comme il y a six colonnes, la somme totale donne six cent soixante-six.

Kirker cite plusieurs autorités, pour prouver l'emploi que fit l'astrologie de plusieurs nombres mystiques consacrés aux Planètes, et entre autres celle d'Abénaschuia, *de cultu Ægyptiorum*, dont il a traduit le passage Arabe. Voici sa traduction: *Meminerunt philosophi Ægyptii quod erant ipsis septem numeri in magnâ veneratione, quos et septem Diis eorum consecrabant, videlicet Saturno, Jovi, Marti, Soli, Veneri, Mercurio et Lunæ. Saturno hos dedicabant numeros* 3, 9, 15, 45. *Jovi*, 4, 16, 34, 136. *Marti*, 5, 25, 65, 325. *Soli*, 6, 36, 111, 666. *Veneri*, 7, 46, 175, 1225. *Mercurio*, 8, 64, 260, 2080. *Lunæ*, 9, 81, 369, 3321.

Le même Kirker prétend que le nom de l'homme est Titan ou Teitan, suivant la combinaison Caballistique. (Œdip. t. 2, part. 1, p. 218 et 219. *Nomina*, dit-il, *Antichristi quæ ex S. Iraneo sunt τειταν, λαμπετις, λατεινος, αυτεμος*, donnent tous 666.

T. 300	Λ. 30	A. 1	Λ. 30
E. 5	A. 1	N. 50	A. 1
	M. 40	T. 300	T. 300
I. 10	Π. 80	E. 5	E. 5
T. 300	E. 5	M. 40	I. 10
A. 1	T. 300	O. 70	N. 50
	I. 10		O. 70
N. 50	Σ. 200	Σ. 200	Σ. 200
666	666	666	666

On sent qu'on pourroit faire plusieurs essais, qui réussissant sur une infinité de noms, n'en détermineroient aucun; l'arbitraire y règne trop. Laissons le nom; bornons-nous au nombre mystique, considéré comme formant le caractère du sceau astrologique, et nous l'avons.

Ce Talisman magique représentoit une image, et un sceau, avec des noms; ce qui rentre bien dans l'idée du Prophète, qui attribue cette confection à l'art de Méduse, qui avoit enseigné la magie aux Perses. On trouve dans Kirker un Talisman, où d'un côté sont les nombres mystiques du Soleil dans un quadrilatère, et de l'autre, l'effigie d'un Lion, qui a sur son dos le Soleil. Au-dessous est le mot *Héloi*; le Lion pose sa pate sur un globe (1).

Hésychius prétend que Titan devoit être le nom de l'Antechrist. (Voyez Hésyc. voc. *Titan.*) C'est-à-dire, que la guerre de l'Antechrist contre Jésus-Christ étoit mot pour mot celle des Titans contre Jupiter; d'Ahriman contre Ormusd, etc. un réchauffé des anciennes fables Cosmogoniques sur les deux principes. La terre qui engendre les Titans, et qui contient la matière ténébreuse, qu'habite le mauvais principe, s'appelle *Titanis*, suivant le même Hésychius.

(*a*) Il est certain que le lever du Bootès, et de la Vendangeuse qui est à ses pieds, annonçoit la vendange; et que celui des pieds de Persée se faisoit avec les Pleïades, qui annonçoient les moissons Egyptiennes, (Théon p. 135) et les premières moissons ailleurs (Arrien et Théon, p. 121).

(*a*) Les Pleïades, dit Théon dans son Commentaire sur Aratus p. 121, se lèvent avec le Belier, lorsque le Soleil est dans le Belier. Hipparque les place près des pieds de Persée. (*Ibid.* Théon p. 133.) Elles marquent les sai-

(1) Kirk. Œdip. t. 2, pars 2, p. 465.

sons. (*Ibid.* 134.) Elles ont par cette raison été beaucoup célébrées, ajoute Théon, et elles forment une des Constellations les plus fameuses. Eratosthène, c. 23, en dit à-peu-près autant.

(*b*) M. de Sacy, dans sa traduction, remarque avec raison que cette mer, sur laquelle Saint Jean place les Saints, est le globe céleste, et le firmament, suivant l'explication de quelques interprètes. C'est effectivement le Ciel empyrée et le siége du Dieu de la lumière, qui y règne avec ses Saints.

(*a*) Une marche aussi correspondante et aussi bien suivie prouve complètement que cet ouvrage n'est pas l'assemblage d'idées bizarres, sans plan ni dessein, ni l'effet du délire. Et conséquemment on doit croire qu'il peut être analysé, suivant certaines règles et certains principes.

(*b*) Les noms d'Euphrate et de Babylone prouvent bien ce que nous avons dit, que cet ouvrage fait dans l'Asie Mineure, comme il paroit par les premiers chapitres, a été copié sur des livres Orientaux.

(*c*) Peut-être que ces Génies impurs, désignés par les Grenouilles, sont plusieurs petites Étoiles de la Constellation de la Baleine, ou du monstre marin qui les vomit. M. Hyde Comment. ad Ulug-Beigh, p. 43, nous dit que *Cetus est animal marinum et in cauda ejus est Stella, et in ore Piscis australis alia; hæ vocantur duæ ranæ.* Ce Poisson Austral est peut-être celui qui est désigné dans les Sphères anciennes, sous le nom de *Crocodilus*, et qui joint immédiatement la Baleine.

(*d*) On se rappelle que c'est à cette époque équinoxiale, que les anciens Egyptiens fixoient l'embrâsement de l'univers, sous le signe d'*Aries*. Epiph. cont. Hæres. c. 18.

(*a*) On trouvera une correspondance si marquée entre la théologie des livres Zends, et celle de l'Apocalypse, qu'il ne sera pas permis de voir dans ce dernier ouvrage autre chose qu'une Cosmogonie, dans laquelle le choc des principes est peint allégoriquement sous l'image d'événemens à venir, mais qui ne tiennent pas plus à l'histoire prédite, que le Boundesh ou la Cosmogonie des Perses n'y appartient. Ceux donc qui y ont cherché des faits historiques, déjà vérifiés par l'événement, ou qui doivent un jour s'accomplir, se sont aussi grossièrement trompés, que s'ils eussent pris la Cosmogonie des Perses, ou les fables sur Ormusd et Ahriman pour de l'histoire et pour la prédiction d'une suite d'événemens réels, qui devoient arriver dans la suite des siècles. Ces deux ouvrages ont parfaitement le même caractère, et sont le fruit du même génie.

(*b*) Ceci arrivoit, suivant Plutarque *ibid.* p. 370, au moment où le Dieu Ormusd sortoit d'une espèce de sommeil, ou de repos, durant lequel il s'étoit renfermé quelque temps. Il est à remarquer que les Phrygiens, chez qui l'ouvrage de l'Apocalypse fut écrit, avoient la même idée que les Mages sur le repos de Dieu, dont ils fixoient le réveil au retour du Soleil à l'Hémisphère supérieur, (*ibid.* de Isid. p. 378,) et ils célébroient ce réveil dans leurs orgies et leurs initiations. Plutarque s'appuie du témoignage de Théopompe, qui lui fournit la tradition des Mages sur le réveil d'Ormusd, et sur les combats des deux principes. Les Phrygiens supposent, dit-il, que Dieu dort l'hiver, et qu'il veille l'été. Ils célèbrent dans leurs orgies cet assoupissement de l'hiver, et son réveil dans la belle saison. L'auteur avoit sans doute en vue les fêtes d'Atys, dont parle Julien, (*Oratio* 5, p. 315,) et qui étoient liées aux Equinoxes, d'*Aries* et de *Libra*. Ces cérémonies étoient relatives à l'ame et à son retour vers le principe Lumière, lorsque le Roi-Soleil, monté sur le Belier, (*ibid.* p. 323,) attiroit à lui par une force occulte les ames, qui s'affranchissoient de la corruption du monde sublunaire, pour s'associer à la lumière dont la nature a tant d'affinité avec la leur. C'est ce qui étoit le grand secret des mystères du Dieu aux sept rayons, sur lesquels il ne parle que d'une manière énigmatique, et qui n'étoient entendus que des Théurgistes.

(*a*) On remarque une parfaite correspondance entre ce qui arrive ici et ce qui a été prédit plus haut c. 11, lorsque le septième Ange a sonné de la trompette.

On entendit après la septième trompette (Ap. c. 11, v. 15,) de grandes voix dans le Ciel, qui disoient: « le règne de ce monde a passé à » notre Seigneur et à son Christ, et il régnera » dans les siècles des siècles, *Amen*. En même » temps les vingt-quatre vieillards, qui sont assis » sur leur trône devant Dieu, tombèrent sur leurs » visages devant Dieu en disant: nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui » êtes, qui étiez, et qui devez venir, de ce que » vous êtes entré en possession de votre grande » puissance et de votre règne. Le temps de votre » colère est arrivé, le temps de juger les morts, » et de donner la récompense aux Prophètes vos » serviteurs, et aux Saints, à ceux qui craignent » votre nom, aux petits et aux grands; et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre (1) ».

Ici la chose s'exécute, ch. 19, v. 1. On entend la voix d'une troupe nombreuse qui étoit dans le Ciel (2). Elle loue la justice du jugement qui condamne la grande prostituée, qui a corrompu la terre; elle invite aussi à louer Dieu, ceux qui sont ses serviteurs, qui le craignent, petits et grands (3). Et alors les vingt-quatre vieillards pa-

(1) V. 15, 16, 17.
(2) V. 2.
(3) V. 5.

reillement (v. 4,) se prosternent et adorent Dieu, qui est assis sur le trône, en disant *amen*, comme ci-dessus. Et ils le louent, de ce que lui, leur Seigneur Tout-Puissant, est entré dans son règne. Ce règne est celui du *Logos*, de l'enfant de la Vierge du c. 12, qui devoit gouverner toutes les nations ; c'est-à-dire, d'Horus, fils d'Isis, qui, à l'Equinoxe, entre dans l'exercice des droits de son empire lumineux sur notre Hémisphère ; événement célébré chez tous les peuples Septentrionaux principalement.

(*c*) Nous faisons voir ailleurs tous les rapports qu'il y a entre la lumière première en général, et en particulier entre le Soleil, et le Verbe des Chrétiens. Comme nous entrons, à cet égard, dans les plus grands détails, nous y renvoyons le lecteur. Nous remarquerons seulement ici, que ce nom *Verbe*, ou parole, est celui qu'Ormusd ou le Dieu Lumière prend aussi chez les Perses. Zoroastre lui demande son nom : « mon nom, lui dit-il, est la » Parole (1), (*verbum*) principe de tout ; mon » nom est celui qui détruit les maux du monde. C'est aussi celui de l'Agneau, qui chez les Chrétiens détruit les péchés du monde. « Mon nom est le pur, l'éclat, le Roi de l'abondance, le Roi qui produit tout. Mon nom est le principe, le centre de tout ce qui existe. » C'est ici l'*Alpha* et l'*Oméga*, le commencement et la fin. Dans le Zend-Av. t. 1, part. 2, p. 174, on invoque Ormusd, et on lui dit : pur Ormusd, que Baliaman (chef des troupeaux) veille sur moi ; que la *parole* lumineuse, pure, excellente, me défende de l'oppression du Ciel, etc. Cette parole démiourgique, qui a précédé tous les êtres, et par laquelle ils ont tous été créés, est un des premiers principes de la théologie des Perses (2). Chez nous pareillement le Verbe est la lumière, qui étoit au commencement avant toutes choses, et sans laquelle rien de ce qui est fait n'a été fait. C'est l'intelligence lumineuse démiourgique, le Dieu Créateur, qui, suivant Porphyre, étoit placé près de l'Equinoxe, sous le nom de Mithra, auteur de toute génération. Suivant Jamblique, c'étoit Ammon qui faisoit cette fonction chez les Egyptiens. (Jamblic. de myst. scol. 8, c. 3). C'étoit Νους δημιουργικος, l'intelligence démiourgique appellant à la lumière et à la génération les raisons séminales des choses.

(*d*) L'auteur dit, v. 12, qu'il portoit un nom que nul que lui ne connoît, peut-être le nom même d'*Ammon*, ou du Dieu Belier, dont *Aries* étoit le siége, et qui étoit celui des douze Génies qui présidoient aux signes, comme nous le verrons ci-après ch. 21.

Ce nom désignoit *caché* et *inconnu*, κεκρυμμενον, suivant l'Egyptien Manéthon. Plut. *de Isid.* p. 354. C'étoit le nom qu'ils donnoient au premier Dieu, *caché* et *inconnu*, qu'ils invoquoient ; c'est-à-dire, à celui dont le Soleil étoit la force sublime, *ignoti vis celsa patris*, comme l'appelle Martianus Capella ; à ce Dieu, dit Plutarque (3), dont ils provoquoient la Théophanie en invoquant *Ammon*, et qui leur apparoît ici, sous l'emblême, soit de l'Agneau, fils de Théophane, soit d'un cavalier monté sur un cheval blanc, qui paroît au moment où s'ouvrent les portes du Ciel.

Nous avons une prière de l'évêque Synésius, dans laquelle il demande à Dieu, que son ame suppliante, *marquée* du *Sceau* du *Père*, épouvante les Démons ennemis, qui, sortant de leurs caves souterraines, s'emparent des régions élevées, et font des efforts impies pour empêcher les ames de parvenir au Ciel : il le prie de faire signe à ses serviteurs aux habitans du monde brillant, qui tiennent les clefs du chemin Ethérée, de lui ouvrir les portes de la lumière. (Synes. hym. 3, v. 618, etc.) Cette idée théologique, que les Démons, sortant de l'abîme, vont livrer des combats aux ames près d'entrer dans la lumière, explique le dernier combat, qu'engage ici le Démon sorti de l'abîme (de Rep. l. 10, p. 621).

(*a*) Platon, après avoir donné le récit du Pamphylien, conclut qu'on doit s'attacher à la vertu et à la justice, qui procure à l'homme le bonheur ici bas, et ensuite pendant les mille ans qui s'écoulent, jusqu'à ce que les ames soient arrivées dans la prairie, où siége le grand juge.

(*b*) Remarquez, que l'auteur de l'Apocalypse dit expressément, *les ames* de ceux qui ont été tués pour la foi. Car ce sont effectivement alors les ames, puisque la partie appelée *ame* n'est anéantie qu'après la séparation du Nες, ou par la seconde mort. Pendant ce temps-là, les ames moins vertueuses étoient non-seulement retardées dans leur marche vers le Ciel, mais souvent repoussées vers la terre, et liées à la matière par une nouvelle organisation, et cette palingénésie étoit une punition. Les Initiés aux mystères de Bacchus et de Proserpine, suivant Proclus comment. in Tim. p. 330, ne demandoient rien aux Dieux avec plus d'instance, que d'abréger pour eux le cercle de ces renaissances, qui les ramenoient à la matière génératrice, et prolongeoient l'exil de l'ame errante. Ils les prioient de les affranchir de l'empire du mal, et de les rendre enfin à la vie bienheureuse. C'étoit là leur grand vœu. C'étoit aussi le prix que l'on se proposoit d'obtenir par l'initiation. J'ai fui le mal, et trouvé le mieux, disoit l'Initié.

(1) Zend Avest. t. 2, p. 147.
(2) Ibid. t. 2, p. 592.

(3) Plut. ibid. p. 354.

(Démosth. *pro Coronâ.*) On peut consulter en cet endroit Proclus, qui parle de la période de trois mille et de mille ans.

Il en est de même du mauvais principe. Il est enchaîné d'abord pendant mille ans; et ensuite, vaincu de nouveau, il est précipité dans l'étang de feu et de soufre, pour y être tourmenté dans les siècles des siècles (1).

(*c*) On voit dans l'Apocalypse c. 6, v. 9, à l'ouverture du cinquième sceau, placé sous l'autel, les ames de ceux qui étoient morts pour la parole, et qui crioient, en demandant justice. J'ignore si l'autel désigne ici la Lune, que dans les mystères d'Eleusis, le porte-autel représentoit. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ces mystères, on faisoit entendre différentes voix qui frappoient l'oreille des récipiendaires. (Dion Chrysost. Orat. 12; Meursius Eleusin. c. 11).

(*a*) Cassien dit que si Jérusalem, dans le sens historique, désigne le nom d'une ville, dans le sens anagogique, on peut la prendre pour la *Cité céleste*; et selon la Tropologie pour l'ame de l'homme.

(*b*) *Ipsius civitatis nomen mysticum, id est Jerusalem*, visio pacis *interpretatur. August. de civ. Dei*, l. 19, c. 11.

Le *Voyant* s'appeloit un *Israëlite* dans le style des franc-maçons. Nos franc-maçons travaillent encore à rétablir par la vertu la céleste Jérusalem, dont ils sont les architectes.

(*c*) Les Ases passent pour être venus d'Asie, et avoir passé dans le Nord quelque temps avant l'Ere chrétienne, soixante-dix ans, dit-on, avant J. C. Il n'est pas étonnant qu'ils aient porté avec eux la théologie du pays qui leur servit de berceau, et que leurs Prophètes aient parlé le langage des Prophètes de l'Orient.

(*d*) Voyez Plutarque *de Isid.* p. 382. Les ames, tant qu'elles sont détenues dans la prison du corps ici bas, n'ont aucune communication avec Dieu, qu'autant que la philosophie le leur fait entrevoir à travers un voile, et comme en songe; mais à la mort elles se rendent dans un lieu pur, inaccessible à la douleur et aux passions. Dieu leur sert de guide et de Roi, et là elles jouissent sans satiété de la vue de beautés indicibles.

(*e*) L'auteur anonyme d'un Commentaire sur Denis le voyageur (2) compte douze pierres, appelées par excellence *précieuses*, et il les nomme *Sardoine*, *Topaze*, *Emeraude*, *Anthrax* ou *Escarboucle*, *Saphir*, *Jaspe*, *Ligyrion*, *Agate*, *Amithyste*, *Chrysolithe*, *Béryle*, *Onyx*.

(*a*) Aussi Tertullien (l. 3 contre Marcion) parlant de la Sainte Jérusalem descendue du Ciel, dit-il qu'Ezéchiel la connoissoit, que Jean l'avoit vue, et que les nouvelles prophéties en avoient représenté le plan, avant qu'elle fut construite.

En effet les Perses, dans le Boundesh, ou dans leur ancienne Cosmogonie, disent que le Dieu lumière Ormusd, par l'amour qu'il a pour les hommes, fait couler des eaux auprès de son trône. (Boundesh. p. 361).

(*b*) Plutarque (3) dit que, durant tout le temps que les ames sont ici enchaînées à la matière du corps, elle ne peuvent avoir de commerce avec Dieu que par la philosophie; mais qu'à la mort elles sont transportées dans un lieu pur, où Dieu devient leur *Conducteur* et leur Roi, où elles jouissent de sa vue sans se rassasier, et où elles sont tenues par le désir d'une beauté ineffable. Ici bas, dit Plutarque, on ne peut le voir qu'à travers un voile. Ainsi parloit Saint Paul. Telle étoit la philosophie de ces siècles-là.

Notes du Mémoire sur l'origine des Constellations.

(*a*) Il est question dans Job (4) de plusieurs Constellations telles, que *Aisch*, *Chima*, *Kesil*, *Theman*, et des *Mazzaroth*. Les interprètes sont partagés sur celles de nos Constellations, auxquelles ces noms conviennent, mais ils s'accordent tous à les regarder comme différentes Etoiles qui présidoient aux saisons. Voyez la dissertation de M. Goguet (*t.* 1, p. 392, origine des lois). Plusieurs entendent par *Aisch*, les Etoiles de l'Ourse, d'autres *Arcturus*. Pour moi je pense avec M. Hyde, commentaire d'Ulug-Beigh (p. 20 etc.), que cet *Aisch* est l'*Aisk*, ou Αἴξ des Grecs, la Chèvre et ses Chevreaux, une des Constellations septentrionales, qui, par son lever du matin, annonçoit le Printemps. *Una vocatur*, Αἴξ, *quae mater est*, *duæ vero nimis Lucidæ*, *Haeduli* (Theon, p. 123).

Homère (5) nomme l'Ourse ou le Charriot, le *Bootès*, et *Orion*, et *Sirius*. Plusieurs savans, tels que *Cratès*, pensent qu'Homère étoit Astronome (6).

Les Pleïades, Orion, l'Arcture, Sirius, sont nommés par Hésiode dans son poème sur les travaux et les jours.

Toutes les traditions des plus anciens peuples, s'accordent à attribuer l'invention de l'Astronomie aux premiers fondateurs de leurs empires; les Atlantes à Uranus, les Chinois à Fohi, les Babyloniens à Belus, les Juifs à Seth, les Grecs à Hercule et à Atlas. Ce qui prouve que son origine

(1) C. 20, v. 3, v. 9 et 10.
(2) V. 781.
(3) Plut. de Isid. p. 382.

(4) Job. c. 38, v. 31 et 32.
(5) Odyss. l. 1.
(6) Achill. Tat. Uranol. Petav. p. 74.

remontoit au-delà des temps connus, et aux siècles mythologiques.

Le Gentil (1) prétend, que l'Astronomie des Indiens offre des preuves d'une antiquité très-reculée, et que les Brames d'aujourd'hui ne possèdent que les débris d'une science cultivée avec succès bien des siècles avant notre Ere.

(*b*) Théon assure, que les Grecs reçurent leur Astronomie des Egyptiens et des Chaldéens (2). Ce fut, dit-on, Thalès, qui apporta d'Egypte en Grèce les premiers élémens de la Géométrie et de l'Astronomie, qui y fit connoître la division de la Sphère, qui marqua les points des Tropiques et des Equinoxes, qui expliqua les Eclipses, les prédit et les calcula (3). Strabon prétend (4) que ce furent les Phéniciens, qui firent connoître aux Grecs la petite Ourse. Le même Strabon ajoute (5), qu'avant les voyages de Platon et d'Eudoxe en Egypte, les Grecs ignoroient la véritable durée de l'année, ainsi que beaucoup d'autres choses. Je crois que ces témoignages ont besoin d'une explication. Les Grecs, sans doute, voisins des siècles de Platon, pouvoient être fort ignorans dans cette partie, et c'est pour cela qu'ils n'entendirent point les anciens poèmes, que leur avoient laissés leurs pères, et que nous avons expliqués. Mais les Grecs de la haute antiquité connoissoient l'Astronomie, puisqu'ils faisoient des poèmes Astronomiques.

L'Astrologie est de la plus grande antiquité, sur-tout dans l'Orient. C'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute; or l'Astrologie n'est qu'une Astronomie dégradée, et que l'abus d'une science plus ancienne. La meilleure preuve qu'elle est bien postérieure à l'invention des caractères ou figures Astronomiques, et des emblêmes d'animaux tracés dans les cieux, c'est qu'elle-même tire tous ses pronostics de la nature des animaux symboliques, figurés sur les Constellations; et que les influences celestes portent toujours sur la terre les caractères des animaux ascendans au Ciel. Si un homme naît juste, c'est qu'il vient au monde sous l'aspect des Etoiles de la Balance :

« *Mensuræ tribuet vires et pondera rerum*, dit Manil.
» *Et licitum sciat, et vetitum quæ pœna sequatur.*
» *Perpetuus populi privato in limine Prætor* ».

Pour qu'on pût tirer ce pronostic, il falloit déjà que la figure d'une Balance eût désigné ce groupe d'Etoiles, et que la main de l'Astronome eût tracé dans les Sphères ce symbole allégorique. Car certainement la nature ne l'avoit pas fait, et les Etoiles, figurées par des animaux célestes, ne forment nullement entre elles les différentes configurations, qui circonscrivent les Constellations. Il en étoit de même du Lion, sous l'aspect duquel naissoient les hommes braves et courageux. La Vierge donnoit des mœurs chastes, et un caractère modeste, etc. ainsi des autres Constellations, qui fournissoient à l'homme, qui naissoit sous leur aspect, des inclinations, et un caractère analogue à la nature des emblêmes qu'on y avoit tracés; à moins qu'on ne supposât, que les observations faites, sur le caractère et les goûts de ceux qui naissoient sous certains Astres, avoient constaté qu'ils étoient toujours analogues à la nature de certains animaux, et que c'est pour cela que les figures d'animaux, qui exprimoient la douceur, comme l'Agneau; le courage, comme le Lion; la cruauté, comme le Loup, avoient été tracées dans les Cieux. Cette opinion est amplement réfutée par Saumaise (Ann. Clim. p. 5) et est beaucoup plus invraisemblable que l'autre, d'autant plus que l'observation n'a jamais pu conduire l'homme à ce résultat; au lieu que l'inspection des figures symboliques a bien pu faire créer ces rapports chimériques, chez des hommes persuadés, que le Ciel aimoit toujours à reproduire en bas les formes supérieures et engendrer des êtres analogues à la nature de ses différentes parties. D'ailleurs, si on eût cherché à peindre ainsi les caractères de l'homme par ceux des animaux, on n'y verroit que des animaux qui existent réellement dans la nature, et qui ont un caractère connu, et non pas des monstres qui n'ont nulle part de Type, tels que les Centaures, etc. (Salmas. p. 11).

(*c*) Avant de donner des noms aux divisions du Zodiaque, et aux autres parties du Ciel, on y traça des figures symboliques, dont ces divisions prirent ensuite leurs dénominations (6). Ainsi on appela signes du Belier, du Taureau etc. les divisions dont les Etoiles étoient groupées, sous les images de ces animaux symboliques.

(*d*) Sextus Empiricus (7) observe avec raison, que ce n'est pas sur un fond de ressemblance qu'ont été inventés les symboles Astronomiques; mais qu'ils sont comme des caractères emblématiques de la science, comme des signes d'instruction.

(*e*) *Oceani sitiens cùm jam Canis hauserit undam,*
Et paribus Titan orbem libraverit horis, etc.

(Columelle, l. 12, v. 41).

(*f*) Le système Zodiacal présentoit le tableau de l'année entière, considérée dans ses rapports

(1) Voy. aux Ind. t. 1, p. 311.
(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 181.
(3) Herod. l. 1. Diog. Laert. vit. Thal.
(4) Strab. l. 1, p. 3.
(5) Idem l. 17, p. 806.
(6) Geminus, p. 7.
(7) Sex. Emp. adv. Math. l. 5, p. 125.

avec l'état de la lumière et de la végétation ; et avec les travaux du Cultivateur. Les noms des mois, dont les signes célestes furent originairement l'expression hiéroglyphique, furent, chez les Islandois, imaginés, d'après leur comparaison avec l'état de la nature dans chacun des mois. Nous en sommes revenus là nous-mêmes dans notre nouveau Calendrier Républicain. Les Allemands appellent *Juin* le mois des Foins, *Juillet* celui des moissons, *Septembre* le mois du Vent, *Octobre* le mois du Vin, etc. Les peuples du Curdistan ont leur mois des Roses ou Gulan, qui répond à Mai ; leur mois Dabâe et Eilân, dont les noms désignent la chaleur et la sécheresse (1). Tels sont aussi les mois du Calendrier royal d'*Yezdeghérd* chez les Perses, et ceux du Catay (2). Ces Calendriers sont presque tous météorologiques.

(*g*) *Non dubium, quin cæteras pecudes bos honore superare debeat, quod ille Athenis Cereris et Triptolemi fertur minister; quod inter fulgentissima sydera particeps cæli; quod deindè laboriosissimus adhuc homini socius in agriculturâ, cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset necare bovem quam civem.* (Columelle, l. 6, ex Præm). (Varro de re rusticâ, l. 2, c. 5).

(*h*) Je crois devoir répondre à ceux qui prétendent que les Sphères Grecque, Caldaïque et Egyptienne, ne se ressemblent point, et qu'ainsi on ne peut tirer une induction générale, d'après notre Sphère, et d'après les animaux qui y sont tracés. Voici ce que dit Saumaise, ann. Clim. præf. p. 20. *Easdem figurationes, ut res est, videntur habuisse Chaldæi, Ægyptiique cum Græcis, sed alias historias causasque eorum inter Astra relationis commenti sunt; atque indè extitit differentia Græcanicæ Sphæræ et Barbaricæ, sicut à Nigidio diversis voluminibus pertractatæ fuêre. In Græcanicâ* Μυθολογιαν *poeticae Graecorum Astronomiæ persecutus fuerat, in Barbarica Ægyptiacæ. Fluvium cœlestem Græci Eridanum esse asserebant, Ægyptii Nilum* (3). *Capricorni alia est historia Græcis, alia Ægyptiis. Quædam videntur Græci et à Syris accepisse, sive à Chaldæis, ut Piscium figurationem cum suâ causâ et historiæ ratione*, etc. On voit sur des fragmens d'obélisques Egyptiens, le Sagittaire et les Poissons, tels qu'ils sont dans notre Zodiaque (4).

(*i*) Origène, dans ses Commentaires sur Saint Jean, fixe, à la fin du mois Nisan, la récolte chez les Juifs. Plusieurs peuples moissonnent, dit Varron (5), durant le temps qui s'écoule depuis le Printemps jusqu'au Solstice d'Eté.

(*m*) L'empereur Julien, dans son hymne au Soleil, p. 290, parlant de ceux qui commencent leur année au Solstice d'Eté, donne pour raison, qu'alors les récoltes sont faites et serrées ; et les fruits prêts à cueillir. Hipparque cite les vers d'Aratus sur le passage du Soleil au Lion (6), où il est dit, qu'alors les campagnes sont vides d'épis. Théon, p. 123, fait la même observation.

(*n*) Strabon (7) parle d'un puits qui étoit à Syène, lequel servoit à observer le Solstice d'été. Le Soleil ce jour là se trouvoit à midi perpendiculairement placé au-dessus, et son image se peignoit au fond des eaux. C'étoit une espèce de Gnomon. *Umbras nusquam flectente Syene*, dit Lucain.

(*u*) Comme le Zodiaque a pu être aussi inventé dans l'Ethiopie, si on admet la seconde hypothèse, qui suppose que l'on employa peut-être les levers du soir, alors ces trois signes pourroient à toute rigueur désigner aussi les pluies, puisqu'il pleut en Ethiopie sous les trois signes, Cancer, Lion et Vierge, auxquels ceux-ci sont opposés (8).

(*o*) Elien, *de Animal.* l. 10, c. 43, place sous ce mois les grandes pêches de l'Egypte, les poissons couvrant la plaine au moment de la retraite des eaux. Peut-être est-ce là ce qu'on a voulu peindre. Une ancienne épigramme grecque dit aussi, qu'au mois de Septembre, la pêche étoit des plus abondantes (9).

(*p*) Je crois devoir ici répondre à ceux qui prétendent qu'on ne labouroit pas en Egypte, et conséquemment que le Taureau et la Vache n'ont pas pu y être pris pour symboles de l'agriculture. Outre les témoignages de Pline, et de Diodore, que nous apportons ici, pour prouver qu'on labouroit en Egypte, et que le Bœuf fut regardé comme l'animal agricole, même dans ces climats ; nous avons la réponse des Egyptiens eux-mêmes. Lorsqu'on demandoit aux Egyptiens, pourquoi ils honoroient d'un culte religieux la Vache, c'est, *disent-ils*, parce que cet animal contribue à donner un labour léger aux terres (Diod. Sic. l. 1, c. 87, p. 97). *Tertia ab ipsis causa affertur, utilitas animalium, quâ vitam hanc communem et societatem hominum adjuvant. Nam vacca, inquiunt, et boves, qui terram opere exerceant, parit, et ipsa levius solum vomere proscindit* την μεν γαρ θηλειαν βεν εργαζεσθαι τικτειν και την ελαφρα της γης αρειν. Remarquez que Diodore avoit dit ailleurs qu'après la retraite du Nil, on donnoit un labour léger aux terres, κοσις αροτροις. Il dit dans le chapitre suiv. c. 88, p. 98, que les Bœufs Apis et Mnevis étoient consacrés, δια την της χρειαν γεωργιας etc.

(1) Hyde de vet. Pers. Relig. p. 183.
(2) Ibid. p. 197—224.
(3) Idem, p. 21.
(4) Poock descript. t. 2, part. 2, p. 207.
(5) De re Rustic. l. 1, c. 32.
(6) Hipp. l. 2, c. 3, p. 119.
(7) Strab. l. 17, p. 817.
(8) Nonnos. apud Phot. codex 3.
(9) Adrian. Jun. t. 8. Antiq. Græc. collect. 21.

Résumons.

Résumons. Les Egyptiens adoroient une foule d'animaux; et le culte même des animaux semble être un caractère distinctif de leur religion. Ils donnent pour raison du culte de ces animaux, les services qu'ils en tiroient; et en particulier ils disent du Bœuf et de la Vache, qu'ils les avoient consacrés, à cause du service dont ces animaux sont dans la culture des terres. Donc ils s'en servoient pour le labourage; donc ils étoient animaux agricoles, même en Egypte. Car certainement la raison d'utilité, qui les fit consacrer chez eux, étoit celle qui leur étoit relative, et non pas l'utilité dont ils étoient à tout autre qu'à eux.

Ajoutons à cela, que Lucien nous dit que ce culte d'Apis, auquel les besoins du labourage avoient donné lieu en Egypte, se rapportoit au Taureau céleste. Donc le Taureau céleste ne fut honoré, dans Apis, que comme animal agricole, destiné au labourage, dont il étoit le symbole dans les peintures allégoriques, comme il en étoit l'instrument dans la réalité.

(*q*) Quoique nous soyons persuadés qu'originairement on commença la division du Zodiaque par le Solstice d'été, nous ne pensons pas pour cela, qu'on n'ait jamais varié. Il est même certain, que dans les derniers temps c'étoit de l'Equinoxe de Printemps que l'on commençoit à compter, et c'est encore la méthode aujourd'hui. Il paroît que la manière de commencer à compter étant arbitraire, on a même pris le Solstice d'hiver pour point de départ des signes, comme le prouve le Planisphère de Kirker, OEdip. t. 2, part. 2, p. 208. Le plus généralement on a pris pour point de départ l'Equinoxe, même en Egypte, suivant le témoignage de Théon. Ce Commentateur observe qu'Aratus commence son Zodiaque par le Solstice d'été, quoique les Egyptiens le fissent commencer à l'Equinoxe. *Ægyptii meritò ab Ariete sumunt initium, omnia animalia sumentes secundùm analogiam cum membris corporis. Arietem caput esse ferunt*, etc. Nous observons également que le Taureau, gravé sur tous les obélisques avec la lettre A, ou avec le caractère numérique de l'unité, annonce que dès ce temps-là on comptoit de l'Equinoxe. Cette méthode étoit aussi celle des Perses, qui appellent *A* le Taureau, *B* les Gémeaux, etc. Mais cela n'empêche pas qu'originairement on ait pu compter du Solstice d'été. D'ailleurs les Egyptiens avoient plusieurs années, plusieurs périodes, qui pouvoient avoir plusieurs points de départ différens. Le Zodiaque qui servoit à l'Astrologie, étoit aussi employé dans la religion, et fixoit la marche du temps dans l'année civile, et dans l'année rurale; et conséquemment il put être différemment envisagé. Dans les travaux d'Hercule, nous avons une année qui commence au Solstice d'été; dans les voyages de Bacchus, elle commence à l'Equinoxe de printemps. Peut-être l'une étoit-elle année solaire, et l'autre lunaire.

(*r*) Dans la haute Egypte, les Lions paroissent en grand nombre au Solstice d'Eté. Ils en sont chassés par les Moucherons (1). Ceci pourroit devenir une source d'explication, dans la seconde hypothèse que nous proposons.

(*r bis*) Hyde (2) observe, que c'est parce qu'anciennement ce signe répondoit aux moissons, qu'on y peignit une jeune Glaneuse, ou même simplement un Epi. Voilà pourquoi les Perses appellent ce signe l'*Epi*, nom que l'on donne encore à la belle Etoile de ce signe. Théon lui-même (3) reconnoît que la Vierge en particulier est un emblême relatif à l'Agriculture, et que toute cette figure est symbolique. *Spicam fert Virgo, quia agricultura veneratione digna. Quicumque de eâ locuti sunt, absurda dixêre. Hoc enim totum factum est ποιητικῶς καὶ Αἰνιγματωδεῖ σχεσιᾳ.* Il en dit autant de l'Hydre, du Corbeau et de la Coupe, qu'il regarde comme autant de symboles, comme on peut le voir ci-après. Donc nous sommes fondés à regarder les figures tracées dans nos Constellations, comme des emblêmes relatifs à la végétation, aux phénomènes annuels, et aux opérations agricoles.

Le nom de *Vendangeuse*, donné à une des Etoiles de la Vierge, prouve encore cette vérité : « *in dexterâ alâ Virginis stella splendida, quæ vocatur* Προτρυγητήρ *; nam paucis* » *diebus vindemiae tempus praecedit*». (Theon p. 121). La figure de l'Hirondelle donnée au Poisson céleste, est encore une confirmation, comme nous le faisons voir dans ce mémoire, et dans nos notes.

A l'article du Loup, qui répond en Automne au mois des chasses, Théon dit que cet animal est συμβολον θηρας (Theon, p. 150). Il en fut vraisemblablement de même du grand chasseur Orion, qui se lève dans cette saison, et qui reste toute la nuit sur l'horison. Le Centaure placé sur la Balance, et à l'époque du vin nouveau, tenoit une outre pleine de vin : « *arbitrantur eum tenere in* » *dextra* Ὑφασμα, *id est utrem vini plenum* (Germ. c. 38). » *Pars autem ejus equina juxtà* » *Chelas* (la Balance, signe d'Automne) *apposita* » *est;* » dit Théon, (p. 50). On voit qu'il y a du dessein de la part des inventeurs des signes, d'avoir mis une Coupe pleine de vin dans la main du Centaure, qui répondoit au temps, où la vendange étant faite, on goûtoit déjà le vin nouveau.

(*s*) Il y a des chasses en Ethiopie dans les grandes chaleurs. Le besoin de se désaltérer, conduit les animaux féroces aux fontaines, et

(1) Strab. l. 16, p. 771. Diod. Sic. l. 3, c. 23, p. 191.

(2) Hyd. de vet. Pers. Relig. p. 391.
(3) Theon ad Arat. Phæn. p. 118.

l'Ethiopien caché dans les arbres, surprend l'animal et le perce de flèches (1).

(*s bis*) La Période caniculaire, suivant Freret (2), avoit eu un renouvellement sept cent quatre-vingt-deux ans avant l'Ere chrétienne; ce qui ne permet pas de placer l'invention de l'Astronomie plus bas, que l'époque à laquelle le Taureau étoit à l'Equinoxe de Printemps.

(*t*) La Grue, dont le retour annonce l'Automne, suivant Oppien, (3) étoit placée dans la Sphère Maure sur le Serpentaire (4), qui est sur l'Equinoxe d'Automne, et qui donne ses formes au Soleil de cette saison.

(*u*) Lucien, p. 984, *de Astrologiâ*, se plaint du discrédit dans lequel est tombée cette science, qui cependant, dit-il, est de la plus haute antiquité, et l'ouvrage d'anciens rois les plus religieux. Il en donne les raisons, tirées du caractère de ces peuples naturellement spirituels, et de la température de leur climat, toujours pur et serein. Ils observèrent, dit-il, le mouvement de la Lune, et reconnurent qu'elle empruntoit sa lumière du Soleil. Ils découvrirent le mouvement propre des Planètes, leur nature, leurs influences. Ils donnèrent des noms à ces Astres. Les Egyptiens, ajoute Lucien, perfectionnèrent cette science; déterminèrent le mouvement de chaque Astre, la durée de l'année, des mois, et des saisons. Ils allèrent plus loin, ils classèrent les fixes, inventèrent la division en douze signes, et y peignirent des animaux, etc. Cet Auteur reconnoît donc que les Egyptiens sont les inventeurs du Zodiaque, et des Constellations désignées par des symboles d'animaux. Ce qui est conforme en tout à nos idées (5).

Diodore de Sicile (l. 3, c. 2, p. 174) dit que les Ethiopiens prétendent être les plus anciens peuples du monde, et qu'ils appuient sur des preuves leur prétention. Qu'il paroît constant dans l'opinion universelle, qu'ils sont Autochtones et nés dans le pays, et nullement venus des contrées étrangères. Qu'il est assez vraisemblable à tout le monde, que ceux qui habitent les régions méridionales du monde ont été les premiers, que la terre ait enfantés de son sein. Qu'il est naturel de penser, que la chaleur du Soleil venant à dessécher le limon encore humide, et à y verser les premiers principes de vie, le lieu le plus voisin du Soleil produisit les premiers êtres animés. Que c'est chez eux les premiers que s'est établi le culte des Dieux; qu'ont été imaginées les cérémonies pompeuses, les sacrifices, les assemblées religieuses, et tous les autres établissemens que les hommes ont faits pour honorer la Divinité. Que c'est là ce qui a rendu leur piété si fameuse chez tous les peuples du monde, et donné lieu à cette opinion, que les sacrifices des Ethiopiens sont les plus agréables aux Dieux. Ils citent pour exemple Homère (6), qui, dans l'Iliade, suppose que Jupiter et les autres Dieux étoient partis en Ethiopie, pour assister à une fête et aux repas anniversaires, que leur donnoient les Ethiopiens.

Ils se vantent d'avoir conservé leur liberté (7), contre les efforts des plus fameux conquérans, tels que Cambyse, Semiramis, etc. Ils disent que Bacchus ni Hercule n'avoient osé les attaquer, et avoient respecté leur Religion.

Ils ajoutent que l'Egypte est une colonie Ethiopienne, conduite par Osiris. Que l'Egypte elle-même n'étoit pas autrefois continent, mais qu'elle étoit cachée sous les eaux de la mer; que son terrein s'étoit formé par le limon que le Nil charrie des plaines d'Ethiopie, et qui s'accumule à son embouchure. Que la plûpart des lois de l'Egypte ont été empruntées de l'Ethiopie, ainsi que celles que les colonies Ethiopiennes y ont portées, et qui y ont été conservées par leurs descendans. Que l'art de figurer les statues, les caractères alphabétiques, a eu en vue les formes Ethiopiennes. Que les Egyptiens ont deux sortes d'écriture, l'une, l'écriture vulgaire, que tout le monde sait (8), et l'autre, l'écriture sacrée, laquelle chez les Egyptiens n'est connue que des Prêtres, qui la transmettent dans les familles sacerdotales, comme une langue cachée et mystérieuse; au lieu qu'en Ethiopie elle est d'un usage universel pour tout le monde. Qu'en Ethiopie et en Egypte l'ordre hiérarchique est absolument le même. Que les ministres du culte, chez ces deux peuples, sont pareillement rasés, et vêtus également de la robe longue; que le Sceptre y a la même forme, qui est celle de la charrue ou de l'instrument du labourage, etc. Ils débitent encore beaucoup d'autres choses sur leur antiquité et sur l'établissement des colonies Ethiopiennes en Egypte. On y a, comme en Egypte, un respect profond pour les rois, lequel approche d'un culte religieux; mais les Prêtres y disposent du Sceptre et de la vie des rois.

Strabon (9) parle d'une rivière d'Eubée, qu'il nomme *Nilus*, dont les eaux avoient la vertu de rendre noires les Brebis, qui en buvoient. Virgile parlant du Nil, dit: « *Nigrâ fœcundat* » *arenâ* (10) ».

On appela aussi ce fleuve *Astapus* en Ethiopien, nom qui signifie *Ténèbres*, ou celui qui sort des Ténèbres (11).

(1) Diod. Sic. l. 3, c. 25, p. 192.
(2) Freret Def. Chronol. p. 242--243.
(3) Oppian. v. 630.
(4) Cæsius p. 146; Ricciol. p. 126; Bayer. tab. 18.
(5) Ibid. p. 984.
(6) Ibid. p. 175.
(7) C. 3.
(8) P. 176.
(9) Strab. l. 10, p. 449.
(10) Georg. l. 4, v. 291.
(11) Diod. Sic. l. 1, c. 36, p. 45.

(*x*) Dans la seconde époque, il peut y avoir une raison à ce symbole. Le coucher de l'Aigle, oiseau solaire, se faisoit au lever du Lion, animal solaire, dont il est Paranatellon (1).

(*y*) Diodore de Sicile (l. 1, c. 28, p. 32) nous dit que les Egyptiens envoyèrent plusieurs colonies dans les différentes parties de l'Univers. Que Bélus, fils de Neptune et de Lybie, conduisit une colonie à Babylone sur les bords de l'Euphrate, et y établit *des Prêtres à l'instar de ceux d'Egypte*. Exempts de toutes impositions et de toutes charges publiques, ces Prêtres sont connus sous le nom de *Chaldéens*.

C'est à l'école des Egyptiens que s'étoient formés les savans de la Grèce. « Pythagore, nous dit Diod. Sic. (l. 1, c. 98), apprit d'eux la langue sacrée, la géométrie et le calcul. Démocrite y resta cinq ans, et y acquit une science profonde de l'Astronomie. Œnopide vécut dans un commerce familier avec les Prêtres et les Astrologues, et apprit d'eux à connoître la marche du Soleil dans le Cercle oblique de l'Ecliptique, dans un sens contraire à celui du premier mobile ou des fixes. Qu'Eudoxe, après avoir étudié chez eux l'Astronomie, revint en Grèce, où il se fit un grand nom par ses ouvrages Astronomiques.

(*a*) La plûpart de ces noms de nombres sont Latins. Les Indiens seroient-ils ces Pélasges venus en Italie, et dont on ignore l'origine?

(*b*) Nous avons fait usage de ces distinctions, en parlant d'Isis et de Nephté, de Diane et d'Hécate.

Typhon tue Osiris le 17.

(*c*) Pythagore faisoit d'un ton la distance de la Lune à la terre; d'un demi-ton celle de la Lune à Mercure, et d'un autre demi-ton celle de Mercure à Vénus. D'un ton et demi l'intervalle de Vénus au Soleil. Du Soleil à Mars il y avoit un ton. De Mars à Jupiter un demi-ton. De Jupiter à Saturne un demi-ton. Et de la Sphère de Saturne au Ciel des fixes, un ton et demi. D'où il résultoit un intervalle de sept tons, ou le Diapason, base de l'harmonie la plus universelle. *Voyez* Pline, hist. nat. l. 2, c. 22.

On appliqua de même les proportions musicales aux phases ou aspects de la Lune, au sextile, au trine aspect, à la quadrature, etc. (Marsil. Fic. in Plotin. Ennead. 2, l. 3, c. 4).

(*d*) Platon représente aussi les douze Génies, dont Jupiter est le Chef, et au milieu Vesta, Εστια, ou la terre, en l'honneur de laquelle les Vestales entretenoient le feu éternel.

(*e*) ♄ Μελανα.
♃ Λαμπρον.
♂ Κιρρον
☉ Διαυγη.
♀ Ποικιλον.
☿ Ωχρον.
☽ Αεροδη.

(*f*) ♄ Βαφης καστοριζουσης.
♃ Γαλαλοιζουσης επι το λευκον ρεπουσης χροιας.
♂ Πυρινης, φλογινης, ἀλιδινης.
☉ Χρυσοκιζουσης.
♀ Αφροδιτης λευκης χροιας.
☿ Ερυθροδευς.
☽ Πρασινη.

(*g*) ♄ Μολιβδον, Υακινθος.
♃ Αργυρον και κηινον.
♂ Σιδηρον και ιον.
☉ Χρυσος και ροδος πορφυρος.
♀ Κασσιτερον και αναγαλλις.
☿ Χαλκον και Ερυθρανανος.
☽ Τελος και Ναρκισσος.

(*h*) Cet usage de compter par semaines n'appartient point particulièrement aux Egyptiens; on le retrouve chez presque tous les peuples, Hébreux, Assyriens, Indiens, Arabes, chez les anciens habitans des Gaules, des îles Britanniques, de la Germanie, de l'Amérique, etc.

Scalig. de Emend. Temp. Mém. de l'Acad. Insc. t. 4, p. 65; Hist. des Voy. 12°. t. 52, p. 192.

On appeloit ces sept jours les jours des Dieux, parce que ces Planètes portoient le nom des *Dieux*. On voit l'ordre qui règne entre elles, sur un bronze dont le père Montfaucon a donné la figure (Supplément à l'antiquité expliquée).

(*i*) Nommé à la Convention nationale par le département de Seine et Oise, au moment où j'allois revoir mon ouvrage, je n'ai pu exécuter mon projet, sans m'exposer à dérober à la chose publique une portion considérable du temps que je lui devois. Il a dû en résulter quelques inexactitudes qui, en quelque nombre qu'elles soient, ne nuiront jamais au succès des idées nouvelles, qu'il présente, et n'empêcheront point l'effet d'une foule de vérités qu'il contient. Mon traité sur les Mystères a dû sur-tout en souffrir. Car je le faisois imprimer sous la hache des proscriptions. Je venois de perdre mon seul ami, qu'une amitié de trente-six ans, sans aucun nuage, unissoit à moi, le vertueux le Tellier, professeur de Mazarin, sur la copie manuscrite duquel a été imprimé mon traité de la religion chrétienne. Lâchement trahi par ses amis, et persécuté par sa Section où il avoit osé faire entendre la voix d'un homme de bien, il avoit été livré par les brigands du Comité de sûreté générale aux bourreaux, malgré les décrets de la Convention qui l'avoient mis en liberté. Je m'attendois au même sort; toutes mes lettres décachetées m'annonçoient un espionage constant. Je fus obligé de déposer mes manuscrits chez l'ouvrier qui fait mes globes, afin de sauver mon ouvrage si je périssois. Voilà dans quelle position j'étois, quand je faisois imprimer une partie de mon ouvrage. L'édition mérite quelque indulgence.

(1) Theon, p. 167; Hygin, l. 3, c. 15.

Fin des Notes du troisième et dernier volume.

TABLEAU DES MOIS (1).

LATINS.	EGYPTIENS.	HÉBREUX.	SYRIENS.	ARABES.	INDIENS.	GRECS.	BYTHINIENS.	MACÉDONIENS.	BÉOTIENS.	LACÉDÉMONIENS.
1 Januarius. . .	5 Tybi	11 Shebat . . .	11 Shebat . . .	5 Giamadi . . 1.	Tai	7 Gamelion . .	5 Heracleins . .	5 Audineus. . .	10 Alalcomene . .	. . . . .
2 Februarius . .	6 Mechir	12 Adar	12 Adar	6 Giamadi . . 2.	Massi	8 Anthesterion. .	6 Dius	6 Peritius . . .	11 Damatrius . .	. . . . .
3 Martius . . .	7 Pharmenoth . .	1 Nisan, 21 Mars.	1 Nisan. . . .	7 Ragieb . . .	Pangoumi . .	9 Elaphebolion. .	7 Bendieus. . .	7 Dystrus . . .	. . . . .	. . . . .
4 Aprilis . . .	8 Pharmuthi . .	2 Ijar	2 Ijar	8 Schaban . . .	Chitteré . . .	10 Munychion . .	8 Strateius . . .	8 Xanthicus . .	1 Bucatius . . .	. . . . .
5 Maius. . . .	9 Pachon . . .	3 Sivan ou Ziph. .	3 Kerinon ou Cochin. Il finit au Solstice.	9 Rhamadan . .	Vayassi. . . .	11 Thargelion . .	9 Areius . . .	9 Artemisius . .	2 Hermæus. . .	6 Geræstus. . .
6 Junius . . .	10 Payny . . .	4 Thamuz . . .	4 Thamuz . . .	10 Suvel . . .	Ani	12 Skirophorion .	10 Periepuis ou Prestius.	10 Daesius . . .	3 Prostaterius . .	7 Artemisius . .
7 Julius. . . .	11 Epiphi . . .	5 Ab	5 Ob	11 Dulkaida. . .	Addi	1 Hecatombæon .	11 Aphrodisius . .	11 Panemus . . .	4	8 Hecatombeus .
8 Augustus. . .	12 Mesori . . .	6 Elul	6 Elul	12 Dulhagieh . .	Arani. . . .	2 Metagitnion. .	12 Demetrius . .	12 Lous	. . . . .	9 Phlyasius. . .
9 September . .	1 Thot, fin d'Août.	7 Thisri ou Etanim. .	7 Thisri. . . 1.	1 Muraham. . .	Prétachi . . .	3 Boedromion. .	1 Hereus 24 Sept.	1 Gorpieus. . .	7 Hippodromius .	. . . . .
10 October . . .	2 Paophi . . .	8 Marshesvan. .	8 Thisri. . . 2.	2 Saphar . . .	Arpichi . . .	4 Maimacterion .	2 Hermeius . .	2 Hyperberetheus.	. . . . .	21 Carnius . . .
11 November . .	3 Athur. . . .	9 Casleu ou Caslif.	9 Conun. . . 1.	3 Rabi . . . 1.	Castiguè . . .	5 Pyanepsion . .	3 Metrous . . .	3 Dius	8 Panemus. . .	. . . . .
12 December . .	4 Chæac ou Choiac.	10 Thebet. . . .	10 Conun. . . 2.	4 Rabi . . . 2.	Margazi . . .	6 Posideon. . .	4 Dyonisius . .	4 Apellæus. . .	. . . . .	. . . . .

Mois des Peuples du Nord.

FRANÇOIS.	FRANCS.	ANGLO-SAXONS.	ANGLO-SAXONS.	FLAMANDS ET HOLLANDOIS.	DANOIS.	SUÉDOIS.	ISLANDOIS.
4 Nivose . . .	1 Winter-Manoth.	1 Giuli-Aft-era. .	1 Wolf-Monath.	1 Louw-Maand. .	1 His-Maneth. .	1 Thora. . . .	1 Mids-Vetrar-Manudr.
5 Pluviose . . .	2 Hornung . . .	2 Sol-Monath. .	2 Sprout-Kele. .	2 Sprok-kel-Maand	2 Blide-Maneth .	2 Goia	2 Forten-Cangs-Man.
6 Ventose . . .	3 Lentzin-Manoth.	3 Hred-Red-Mon.	3 Lenct-Monath.	3 Lente-Maand. .	3 Thor-Maneth .	3 Blida	3 Jaffn-Degra-Manudr.
7 Germinal. . .	4 Ostar-Manoth.	4 Oster ou Esthur.	4 Oster-Monath.	4 Gras-Maand. .	4 Fare-Maneth. .	4 Varant . . .	4 Sumar-Manudr.
8 Floréal . . .	5 Wunne-Manoth.	5 Tri-Milkhi . .	5 Tri-Milki. . .	5 Bloje-Maand. .	5 Maye-Maneth .	5 May	5 Fara-Daga-Manudr.
9 Prairial . . .	6 Brack-Manoth.	6 Lida . . . 1.	6 Mede-Monath.	6 Brak-Maand. .	6 Ster-Sommer .	6 Bovilr. . . .	6 Nott-Leyssa. .
10 Messidor . . .	7 Hiu-Manoth . .	7 Lida . . . 2.	7 Hey-Monath .	7 Hooi-Maand .	7 Arne-Maneth .	7 Ho-Aant. . .	7 Madka-Manudr.
11 Thermidor . .	. . . . .	8 Weod ou Wend-Mon.	8 Barn-Monath .	8 Oogst-Maand .	8 Blost-Maneth .	8 Skortant . . .	8 Hey-Anna-Man.
12 Fructidor. . .	9 Herbst-Manoth.	9 Haleg-Monath.	9 Gerst-Monast .	9 Gerst ou Herfst-Maa.	9 Fisk-Maneth. .	9 Blost-Monath .	9 Addraatta-Manudr. .
1 Vendemiaire. .	10	10 Winter-Fallith.	10 Wyn-Monath .	10 Win-Maand. .	10 Sæde-Maneth .	10 Slacte-Monath .	10 Slattunar-Manudr. .
2 Brumaire. . .	11 Windt-Manoth.	11 Bloth-Monath.	11 Wyndy-Monath.	11 Slagt-Maand. .	11 Slagt-Maneth .	11 Winter-Monath.	11 Rydtrydar-Man.
3 Frimaire . . .	12 Heilag-Manoth.	12 Giuli-Erra . .	12 Wynter-Monath	12 Winter-Maand.	12 Christ-Maneth.	12 Hyl ou Jul-Mon.	12 Skam-Deiger-Manud.

Année des Perses la plus ancienne, commence à Mars.	*Autre Corps.*	*Mêmes mois corrompus par les Grecs.*
Adur, *Martius* 30 jours.	Phervardin, 30 j. *Mars.*	Φαρφαρδιν, φαραρτυς.
Gulaus ou Dey, *Aprilis* 30 j.	Ardibehisht, 30 j. *Avril.*	Αντιβεες . . . . .
Behman, *Maius* 30 jours.	Churdad, 30 j. *Mai.*	Χορτατ . . . . .
Esphendârmad, *Junius* 30 j.	Tir, 30 j. *Juin* . .	Τιρ, τιρμα. . . .
Dahae et Phervardin, *Jul.* 30 j.		Μεϛτατ . . . . .
Ardibehisht, *August.* 30 j.	Mardâd, 30 j. *Juill.*	Ξαχριαρ, σαρεβαρ. .
Chardât, *Septemb.* 30 j.	Shahrivar, 30 j. *Août.*	Μεχερ, μεχερμα . .
Tir, *Octob.* 30 jours . .	Mihr, 30 j. *Sept.* .	Απεν, απαγμα. . .
Murdâd, *Novemb.* 30 j.	Aban, 30 j. *Octob.*	Αδερμα . . . . .
Sharivâr, *Decemb.* 30 j.	Adar, 30 j. *Novem.*	Νται, seu Δημα. . .
Mihir, *Januarius* 30 j.	Dey, 30 j. *Décemb.*	Πεχμαν, πελμαν, ποχμαν.
Aban, *Februarius*, 30 j.	Rahman, 30 j. *Jan.*	Ασφανδαρμαι, seu Ασφανδαρμαϛ, seu Αφανδαρ.
Cette année, dit M. Hyde, étoit la seule année vague, (Hyd. p. 190.	Isphendârmaz, 30 j. *Fév.*	

Mois qui correspondent chez les autres Peuples à notre JANVIER.

Tybi, *des Alexandrins.*	Æginetes . . .	Coi	Crétois	Delphici	
Audinæus, *des Grecs* . .	Delphinius . . .	gritanus	imalius	1 Busius	
Apellæus, *des Tyriens* . .	Diorthius. . . .	Coropiæus. . . .	... Decius	2 Heraclius . . .	
Audinæus, *des Arabes.*	Eleusinius . . .	Artemisius. . . .	Dromius	Thuzinius. . . .	
Dius, *des Sidoniens* . .	Argicus.	11 Machanes . .	Diosallosius . . .	Iæus	
Thorin, *des Héliopolitains*	4. Hermæus . . .	12 Euclius . . .	Elensinius	Bucatius	
Dius, *des Lyciens.* . .	Cappadoces . . .	Carneth. et Sicul. .	Ethæthemiolus. . .	Domus.	
Posideon, *des Athén* .	Tiviuc, (Tir) . . .	Panemus 10 . . .	Herieus.	Thelutius. . . .	
Metarchin, *des Crétois.* .	Agura.	Carnius 11 . . .	Artinetius	Synelius	
Julius, *des Cypriotes.* .	Xavatheri	Gorpiæus	Metarchius. . . .	Dionysius. . . .	
Peritius, *des Ephés.* . .	Mihri, (Mihet). . .	Dius		Elidnes	
Dionysius, *des Bythiniens.*	Apomenama	Pantheon	Cypnius.	Esphius	
Lycaeus, *des Cappad.* . .	Adhra	Posideon	Aphrodisius . . .	Apollonius . . .	
	Tetusia	Delii	Apogonius	Parthenus . . .	
	Osmonia	Idem ac Atheniens. .	Acnicus	Smyrnæi	
	Sandera	Ephesii	Julos.	Idem ac Macedonici.	
	Artonia	Idem cum Atheniens.	Cæsarius	Per et Parii . . .	
	Artaestin	Et Macedonibus . .	Sebastus.	Idem ac Attici. .	
	Araesotata		Imperutisius . . .		
			Demarchehusius . .		
			Plethypatus . . .		
			Archierius		
			Estius, Romanus. .		

Noms des Jours du Mois avec ceux des Anges qui y président, et avec les Planètes qui y correspondent.

1 Hormuzd, *Soleil.*	20 Behram, *Mercure.*
2 Bahman, *Mars.* .	21 Ram, *Vénus* . .
3 Ardibehisth, *Jupiter.* .	22 Bâd, *Soleil.* . .
4 Sharivar, *Saturne.*	23 Deybadin, *Mars.*
5 Isphendarmaz, *Lune.* .	24 Din, *Jupiter.* .
6 Churdad, *Mercure* . .	25 Ard, *Saturne.* .
7 Murdad, *Vénus.*	26 Ashtâd, *Lune.* .
8 Deybadur, *Soleil.*	27 Azuman, *Mercure.* .
9 Adur, Azur, *Mars.*	28 Zamiyâd, *Vénus.*
10 Aban, *Jupiter.* .	29 Marisphand, *Soleil.* .
11 Chûr, *Saturne.* .	30 Aniran, *Mars.* .
12 Mâh, *Lune.* . .	
13 Tir, *Mercure* . .	Epagomènes . . . .
14 Gûsh ou Ghûsh, *Vénus.*	1 Ahnavad, *Jupiter* . .
15 Deyba mihr, *Soleil.* .	2 Ashhvad, *Saturne.* .
16 Mihr, *Mars.* . .	3 Isphendamal, *Lune.* .
17 Surûsh, *Jupiter.* .	4 Vahshat Vahast, *Merc.*
18 Resh, *Saturne.* .	5 Nashûneshs seu Hashturish, *Vénus.* . .
19 Phehvardin, *Lune* .	

Ces Epagomènes formoient en Perse la Pentade sacrée, comme en Egypte.

(1) Hyde, Corsini, Gebelin, Kirker.

TEMPS DES RÉVOLUTIONS PÉRIODIQUES. *Sorts des Planètes au moment de la naissance.*	CIEL FIXE.	10759 jours 8 h. NEMESIΣ ♄ SATURNE.	4332 jours 12 h. NIKH ♃ JUPITER.	686 j. 23 h. 30′ ½. ΤΟΑΜΑ ♂ MARS.	365 jours 6 h. 9′ ½. Sans Epagomènes 360 j. ⊙ ΑΓΑΘΟΔΑΙΜΩΝ SOLEIL.	224 j. 6 h. 48′ ⅔. ♀ ΕΡΩΣ VÉNUS.	87 j. 23 h. 15′ ½. ΑΝΑΓΚΗ ☿ MERCURE.	27 jours 7 h. 43′ 5″. ΑΓΑΘΗ ☾ ΤΥΧΗ LUNE.
LATINS ou LATINISÉS. Hygin, l. 4, et Apulée.	Cælum, firmamentum	Stella Saturni. Phænon. Nucturos, Plut. de Fac. in orbe Lunæ, p. 941.	Stella Jovis. Phaeton.	Stella Martis aut Herculis. Pyrois.	Sol.	Stella Veneris aut Junonis. Lucifer. Hesperus.	Stella Mercurii aut Apollinis. Stilbon.	Luna. Mesple Apud. Scyth.
GRECS Ex Achille Tatio. Isagog. ad Arat. Phæn. Petav. Uranol. pag. 136.	Ουρανος.	Κρονος, το Κρονου αστηρ. Φαινων. Λαμπων. Chron. Alex. p. 119. Dans les iles du Nord de l'Angleterre on l'appeloit νυκτερος. Plut. de facie in orbe Lunæ, p. 941.	ὁ Διος αστηρ. Φαεθων. Zeus.	Αρης. Πυροεις.	Ηλιος.	Vesperugo. Varro, l. 5. Jubar, ibid. Αστηρ ὁ της Αφροδιτης. Εωσφορος. Φωσφορος. ὁ Ηρας αστηρ. Timée de Locre, c. 2.	ὁ αστηρ του Ερμου. Στιλβων.	Σεληνη. Μηνη. Iω chez les Argiens.
GRECS-EGYPTIENS. Ex Achille Tatio. Ib. p. 136.		Νεμεσεως αστηρ.	Οσιριδος αστηρ.	Ηρακλεους αστηρ. Ertosi. Cedren. p. 168. Artès. Salm. ann. Clim. p. 596.		Καλλιστη. Chron. Alex. p. 109. Delephat. Anchour. Adicos (Hesych.) Ισιδος αστηρ. Juxtà Plin. l. 2, c. 8, aut matris Deûm, ibid. Αυλιος αστηρ. Eustath.	Απολλωνος αστηρ.	
EGYPTIENS. Coptes Kirk. Œdip. t. 2, p. 1e. p. 412. Ricciol. p. 128.	Potiris.	Rephan, Salm. ann. Clim. p. 596.	Pizeous. Picheus. Ricc. p. 127.	Meloch. Ricciol. Moloch. Salm. ann. Clim. p. 596.	ΦΡΗ Jabl. l. 2, c. 1, §. 8. Pirê. Potiris. Ricciol.	Επιφαθνιος. Hesych. Etoile du Berger. Sourot.	Piermes. Hermanubis. Ricciol. p. 126.	Ioh. Jabl. l. 6, p. 1. Pi-Ioh. Pchechos. Ricciol. p. 127. Assephcom.
HÉBREUX. S. Epiph. adv. Hæres. l. 1, c. 16.	Schemasch. Shames. Schemaïm. Chemmah.	Chochab Sabathai ou Schabtai.	Cochab. Baal. Cochab. Tzedek, suiv. les Rabbins.	Cochab Ocmol. Inversion de Moloch.	Hema cais Chemes. Schemasch. Riccioli.	Soura ou Lued. Nogah. Riccioli. Nego. Hyd. p. 67. Beltis.	Marcol. (Donius vocis). Œdip. t. 1, p. 388. Cochab ochmod. Cochau, Cochab. Chateb. Ricciol.	Ierecaialbana. Labanah. Janeah. Ricciol.
ARABES. Ricc. p. 120, etc.	Elschems. Semesh.	Tzegel. Sjihar. Xijar. Zohal.	Korasht. Munes. Elmesteri Tzedek. Molobobar Chald. (Hesych.)	Colman. Jobbar. Gebar. Marek et Marig. Azer, dit Hyde, p. 63. Ba-Chun, Sanguineus, Hyde, ibid.	Eschems. Awal. Hawoz.	Elzahareb. Arubah. Urbah. Al-Zoharan.	Adared. Ricciol. Dobbar. Debbar. Saafas.	Elkamer. Haran. Gamar. Hottai.
CHALDÉENS. Riccioli, p. 126.	Schemso.	Chaun-Caun.	Bel. Kirk. Œdip. t. 2, p. 425. Mesta, ibid. Taus. Riccioli.	Arisb.	Schemso.	Astaroth. Zohare. (Kirk. p. 425.	Nobia. Nebo. Hyd. p. 67. Autrod. Kirk. Œdip. t. 2, p. 425.	Schaoro. Ricciol.
PERSES. Boundesch. Anq. t. 2, p. 356.		Chiun, suiv. Abenezra. Kevan.	Ormuz, Bergiis, Hyde, p. 260. Anhouma.	Behram, Hyd. p. 63. Behram.		Anahid. Asis. (Ptol. Tetrab. l. 2, c. 3.	Σεχες, ο Ερμης αστηρ apud Babylon. (Hesych.) Tir.	Mah. Hyde.
Malabars Arnat. Anquetil. t. 1, p. 213. INDIENS. Talmoulks. Sonn. t. 2, l. 3, c. 12, p. 106; et le Gent. t. 1, p. 233.		Seni. Sani. Sen. Sany. Saou.	Gourou. Vingam. Brahaspati. Prahat.	Magolo. Chevoaï. Mangala. Angoraca. Angkaan.	Aclito. Naïr. Aditto. Souvi. Airer. Athir. Chour. Chur.	Soukrou. Velli. Soucra. Souc.	Bodh. Bouda. Bouta. Boudou. Pout.	Somo. Jinguel. Soma. Jeudra. Tchan.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE (Nota).

A.

ABRAXAS. Monumens du culte astrologique des Gnostiques. On en trouve à figure de Lion, t. 1, p. 309.
On y trouve les voyelles qui retracent le système Planétaire, t. 3, part. 2, p. 297.
Abstinence. Leur objet, t. 2, part. 2, p. 240.
Abstinence des Prêtres d'Egypte, p. 241.
Absyrthe. Frère de Médée, t. 1, p. 88, 462.
Appelé *Phaëton*, t. 1, p. 506.
Sa mort, t. 1, p. 518.
Il est le Cocher céleste, t. 3, part. 2, p. 100.
Acheloüs. Métamorphosé en Taureau, et tué par Hercule, t. 1, p. 73.
Achille. Son Bouclier représente l'Univers, t. 1, p. 73.
Adad. Nom du Soleil adoré chez les Assyriens, t. 2, p. 236, 237.
Adam et *Eve*. Explication de leur aventure Mythologique, t. 3, p. 9—37.
Nature de cette allégorie, p. 11, 12.
Adam appelé *Génie* ou *Ange de la Lune*, p. 34.
Adam, Eve et leur Serpent mis au nombre des Génies, p. 34.
Récapitulation de cette fable, p. 34, 35.
Planisphère destiné à l'expliquer, p. 35—37.
Pierre gravée qui la représente, et sur laquelle on trouve la Chèvre céleste, p. 33.
Rapport de cette Pierre et de cette fable avec la naissance d'Erichtonius, t. 3, part. 2, p. 93.
Adonis. Soleil adoré à Byblos, t. 1, p. 5, t. 2, p. 157; t. 2, part. 2, p. 56; t. 3, p. 73, 74.
Dieu-Soleil adoré sous mille noms, t. 2, p. 157; t. 3, p. 70, 74.
Il est l'Osiris Phénicien, t. 2, p. 156—163; t. 2, part. 2, p. 56; t. 3, p. 72.
Etymologie de ce nom, t. 2, p. 156.
Il est Mithra, Bacchus, Apollon, Atys, etc. t. 2, p. 156, 157; t. 3, p. 70.
Aimé de Vénus et de Proserpine, t. 2, 156, 157; t. 2, part. 2, p. 55.
Quel étoit l'objet de ses cérémonies funèbres, t. 2, p. 157.
Il descend aux enfers, et ressuscite, t. 2, p. 157; t. 3, p. 70.
Explication de cette fiction, t. 3, p. 73.
Fable sur Adonis, t. 2; p. 157.
Comment il reste six mois au Ciel, et six mois dans les Enfers, t. 2, p. 157; t. 2, part 2, p. 57, 192, 193; t. 3, p. 71, 73; t. 3, p. 73.
Sa double filiation, t. 2, part. 2, p. 57.
Il est fils de Cyniras et de sa fille Myrrha, t. 2, p. 157; t. 2, part. 2, p. 57; t. 3, p. 72.
Il est tué par un Sanglier, t. 2, p. 158; t. 2, part. 2, p. 55—57, 252; t. 3, p. 71.
Rapprochement de cette fable avec celle d'Osiris et d'Isis, t. 2, p. 157—159, 162; t. 2, part. 2, p. 57, 251.
Différence entre notre explication et celle de Macrobe, t. 2, p. 161, 162.
Lions sacrés d'Adonis, t. 2, p. 265.
Union de son culte à celui de Vénus, t. 2, part. 2. p. 55, 57.
Description de leurs fêtes mystérieuses, t. 2, part. 2, p. 55—59.
Passion, mort et résurrection d'Adonis, t. 2, part. 2, p. 55, 57; t. 3, p. 71.
Semaine Sainte destinée à ces cérémonies, t. 2, part. 2, p. 55, 252.

(Nota) *Le tiret --, que l'on trouve entre les chiffres, annonce que, pour abréger, nous avons supprimé tous les chiffres intermédiaires, qui se trouvent entre ceux qu'unit le tiret ou la ligne -- et que la même matière se traite sans interruption dans tout cet intervalle, que renferment les deux chiffres extrêmes, seuls conservés. Nous avons désigné les deux dernières parties du second et du troisième volume, par p. 2, ou partie seconde.*

Douleur des dévots à son culte, t. 2, part. 2, p. 55, 56; t. 3, p. 72.
Sa Résurrection et son Ascension, t. 2, part. 2, p. 55, 252; t. 3, p. 71, 72.
Cérémonie du Panier d'Osier, qu'on abandonnoit au courant des eaux du Nil, à la mort d'Adonis, t. 2, part. 2, p. 55, 252; t. 3, p. 72.
Origine Egyptienne de son culte, t. 2, part. 2; p. 55, 56, 58.
Fleuve Adonis, dont les eaux étoient teintes de sang tous les ans, t. 2, part. 2, p. 56, 252; t. 3, p. 72.
Il étoit père de Priape, t. 2, part. 2, p. 57.
Il fut nourri par les Naïades, t. 2, part. 2, p. 57.
Son sang donne naissance à la fleur Anemone, t. 2, part. 2, p. 57; t. 3, p. 72.
Consécration du Phallus en son honneur, t. 2, part. 2, p. 57.
Ses fêtes funèbres à Athènes, t. 2, part. 2, p. 58; t. 3, p. 72.
Son corps fut déposé sur des laitues, t. 2, part. 2, p. 58.
Jardins d'Adonis, t. 2, part. 2, p. 58, 252.
Sa statue placée sur un lit à côté de celle de Vénus, t. 2, part. 2, p. 58; t. 3, p. 71.
Chants sur sa mort et sur sa résurrection, t. 2, part. 2, p. 58, 59.
Époque de la célébration de ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 59; t. 3, p. 71.
Son culte uni à celui de Mars et de Vénus, comme le Soleil l'est à ces deux Planètes, dans les trois Décans du Belier, t. 2, part. 2, p. 59.
Ses rapports avec le Taureau céleste, et avec Bacchus, fils de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 60.
Le Soleil du Taureau et de l'Agneau devient successivement Adonis, t. 2, part. 2, p. 60.
Les fictions faites sur lui tiennent au système des deux principes, t. 2, part. 2, p. 192, 193; t. 3, p. 74.
Ses mystères en Phénicie, t. 2, part. 2, p. 194.
On y donnoit le spectacle de sa mort et de sa résurrection, t. 2, part. 2, p. 194.
Cérémonie de ses funérailles, t. 2, part. 2, p. 194, 251, 252; t. 3, p. 71, 72.
Ses mystères célébrés dans l'étable où l'on fait naître Christ, avec qui il a tant de ressemblance, t. 3, p. 51.
Caractère de sa légende sacrée, t. 3, p. 70, 71.
Récit abrégé de ses aventures, t. 3, p. 70, 71.
Rapports qu'elles ont avec la marche du Soleil, de l'année et des saisons, t. 3, p. 71, 93.
Offrandes faites à ce Dieu, t. 3, p. 71.
Coïncidence de l'époque de sa résurrection avec celle de Christ, t. 3, p. 71.
Ses fêtes en Phénicie, t. 3, p. 71, 72.
Ses funérailles à Alexandrie, t. 3, p. 72.
Sa Chapelle tenoit à celle de Jupiter *Sauveur*, t. 3, p. 72.
On portoit en pompe les images de son cadavre dans les rues, t. 3, p. 72.
On montroit au Peuple la large plaie qu'il avoit reçue, t. 3, p. 72.
Caractères qui le rapprochent du Dieu-Soleil, adoré par les Chrétiens, sous le nom de *Christ*, t. 3, p. 118.
Fondement astronomique des fêtes de deuil et de joie, qui se succédoient lors de sa mort et de sa résurrection fictives, t. 3, p. 74.

Adramelech. Dieu des Sépharaïtes. Origine de ses attributs, t. 2, p. 248, 250.

Adur ou *Azur*. Nom de Mars, t. 2, p. 248, 249.

Aëtès. Possesseur du Belier à Toison d'or, roi de Colchide, t. 1, p. 460, 462, 466.
Frère de Persée, t. 1, p. 462, 472.
Travail qu'il impose à Jason, t. 1, p. 466.
Description de son Palais, t. 1, p. 506.
Il y reçoit Jason, t. 1, p. 507.

Agathodémon. Bon génie adoré des Phéniciens, t. 2, p. 182, 242, 243.
Le Serpent lui fut consacré, t. 2, p. 182, 185.
Sa statue dans l'antre de Trophonius, t. 2, part. 2, p. 36.

Agdestis. Amante d'Atys se tue de désespoir, t. 2, part. 2, p. 78.
Fiction monstrueuse sur sa naissance, t. 2, part. 2, p. 86.

Ages du monde, au nombre de quatre, t. 3, p. 163.
Age d'or. Explication de cette fable, t. 1, p. 392; t. 3, p. 155, 163; t. 3, part. 2, p. 52.
Fiction sur son retour, t. 3, p. 155, 156.
Une Vache symbolique exprime la fiction des quatre âges chez les Indiens, t. 3, p. 164.
Durée fictive de ces âges, chez les Indiens, t. 3, p. 164—166.
Explication de ces fictions, t. 3, p. 164, 165.
Quatre métaux représentent les quatre âges, t. 3, p. 163.
Liaison des nombres fictifs avec la Vache symbolique, dans la fable Indienne, t. 3, p. 166, 167.
Progression de ces nombres fictifs, t. 3, p. 164, 166, 167.
Leur rapport avec la période Chaldaïque, t. 3, p. 163—166.
Huit âges ou générations Etrusques, t. 3, p. 167.
Leur durée progressive, t. 3, p. 168.
Planètes qui président aux quatre âges, t. 3, p. 171.

Agneau. Signe céleste ou Belier, premier des signes, t. 3, part. 2, p. 28.
Il est le réparateur de la Nature à l'équinoxe tous les ans, t. 1, p. 155, 201; t. 2, part. 2, p. 139; t. 3, p. 22, 63, 323.

Il ouvre l'année chez les Perses, t. 1, p. 156.
Il est l'Agneau Paschal des Juifs et des Chrétiens, t. 1, p. 157.
Il est le héros de beaucoup de fables sacrées, t. 1, p. 157.
Il remplaça à l'Equinoxe l'ancien Taureau équinoxial, t. 2, p. 99; t. 3, p. 44, 68.
Sacrifice de l'Agneau fait par les initiés aux mystères du Soleil, adoré à Héliopolis, et dont Moïse passoit pour être Prêtre, t. 2, part. 2, p. 250.
Cérémonie usitée à cet égard, t. 2, part. 2, p. 250.
Porte de l'Agneau, t. 3, p. 30.
Trône de l'Agneau, t. 3, p. 30, 56, 59, 60, 77.
Fleuve de l'Agneau, t. 3, p, 30, 56, 60, 315—317.
Agneau réparateur de la chute de l'homme, t. 3, p. 32, 59—61.
Agneau égorgé aux pieds de la Croix, t. 3, p. 44, 61.
Son sang répare la Nature, comme celui du Taureau de Mithra, t. 3, p. 44, 59.
Comparaison de l'Agneau avec le Taureau de Mithra, t. 3, p. 224.
Fête de l'Agneau, à l'Equinoxe de Printemps, chez les Egyptiens, t. 3, p. 56.
Cérémonie pratiquée à cette époque, t. 3, p. 56.
Mois de l'Agneau, le plus sacré des mois Egyptiens, t. 3, p. 56.
Monument Egyptien, où l'on trouve l'Agneau Equinoxial répété trois fois sur un bûcher, que des Prêtres allument aux rayons du Soleil, t. 3, p. 56.
Il prête ses formes au Soleil, dans son triomphe sur les longues nuits d'hiver, t. 3, p. 58.
Ses mystères deviennent ceux du Soleil-Christ, t. 3, p. 59, 60.
Il est placé au milieu des quatre animaux Constellations, qui donnent leurs attributs aux quatre Evangélistes, t. 3, p. 59.
Toutes les Créatures bénissent l'Agneau, t. 3, p. 59.
Il ouvre le livre Planétaire aux sept sceaux, qui contient les Décrets du destin, t. 3, p. 59.
Suite abrégée des Tableaux de l'Apocalypse, où figure l'Agneau, t. 3, p. 59, 60.
Il a ses Elus, et ses Initiés, comme le Bœuf Mithriaque, t. 3, p. 60.
Ville distribuée sur l'ordre du monde, à laquelle préside l'Agneau, t. 3, p. 60, 77, 261, 271.
Noces de l'Agneau, t. 3, p. 60.
Sceau de l'Agneau, dont sont marqués les Initiés aux mystères de Christ, t. 3, p. 61.
Il est le mot du guet, et la marque symbolique des Initiés aux mystères du Soleil, connu sous le nom de *Christ*, t. 3, p. 61.
Les enfans de cette secte le portoient au col, t. 3, p. 61.
Il fut long-temps l'emblême de Christ, avant qu'on imaginât la figure du Soleil, homme crucifié, t. 3, p. 61.
Divers monumens de Christ-Agneau, t. 3, p. 61.
Il étoit, aux Cieux, le signe de l'exaltation du Soleil, t. 3, p. 61, 62, 223, 271.
L'église Chrétienne, dans ses chants à Pâques, ne cesse d'invoquer l'Agneau, signe qu'occupe alors le Soleil, t. 3, p. 61.
Il est réputé Dieu bienfaisant, t. 3, p. 63.
Raison du rôle important qu'il joue dans les fables sacrées, et sur-tout dans celles du Soleil, appelé *Christ*, t. 3, p. 64, 223.
Le Taureau, auquel il succéda, étoit invoqué avant lui, sous les mêmes rapports, t. 3, p. 68.
Agneau placé au pied de l'arbre sacré dans la passion d'Atys, Dieu-Soleil, comme Christ, sous un autre nom, t. 3, p. 80.
Fête de l'Agneau chez les Argiens, chez qui régna Persée, placé sur l'Agneau, t. 3, p. 82.
Théophanie de la lumière de l'Agneau, t. 3, p. 205.
Espérances et craintes données aux Initiés à ses mystères, t. 3, p. 205.
Initiés aux mystères de l'Agneau en Phrygie, t. 3, p. 206.
Action du Soleil de l'Agneau sur les ames, t. 3, p. 217, 218.
Agneau, signe céleste, appelé *Signe royal*, t. 3, p. 223.
Porte des Dieux, t. 3, p. 223.
Sa mort et sa résurrection célébrées à l'Equinoxe de Printemps, t. 3, p. 243, 244.
L'Agneau est le héros de la fable mystique de l'Apocalypse, t. 3, p. 224.
C'est à lui, que s'unit le Soleil dans son triomphe, t. 3, p. 243.
Pourquoi l'Apocalypse lui donne sept cornes et sept yeux, t. 3, p. 244, 272.
Il triomphe de la Bête de l'Apocalypse, comme Apollon du serpent Python, t. 3, p. 251, 258.
Il paroît debout sur la montagne, suivi des douze Tribus, comme l'Agneau céleste à la tête des douze signes du Zodiaque, t. 3, p. 260—262.
Cantique de l'Agneau, chanté par les Initiés à ses mystères, t. 3, p. 266.
Objet de cette fiction, t. 3, p. 266, 267.
Le règne de Dieu, dans la Cosmogonie des Perses, commence à l'Agneau, t. 3, p. 280.
Objet de la fiction des Noces de l'Agneau, t. 3, p. 280.
Les Initiés aux mystères de la Lumière de l'Agneau,

sont seuls inscrits sur le Livre de vie, et seuls ils entrent dans la ville Sainte, t. 3, p. 298.
L'Agneau est la lampe de la ville Sainte aux douze portes, t. 3, p. 300.
Douze Apôtres de l'Agneau, t. 3, p. 302, 308.
Jupiter, comme Christ, empruntoit les formes de ce signe Equinoxial, dans son triomphe sur les Agens du mauvais principe, t. 3, part. 2, p. 100.
Explication de cette fiction, t. 3, part. 2, p. 101.
Ahriman. Principe de Ténèbres et de mal, t. 1, p. 100, 224, 231, 294, 295.
Il sera enchaîné à la fin des siècles, t. 1, p. 295.
Il prend les formes du Serpent, t. 1, p. 228, 229, 239; t. 2, p. 30.
Qualités élémentaires, qui lui sont affectées, t. 1, p. 230.
Ses combats contre Ormusd, t. 1, p. 237, 238; t. 2, p. 30.
Fêtes en honneur de la destruction de ses productions, t. 1, p. 337.
Il contrarie sans cesse l'action du bon principe, et donne la naissance au Serpent ou à la Couleuvre, qui amène l'hiver et le mal de la Nature, t. 3, p. 12, 13.
Il gâte tous les ouvrages d'Ormusd ou du Créateur, t. 3, p. 13, 14, 276, 277.
Le Serpent, dont il prend la forme, est attaché par sa nature à la matière et aux Ténèbres, t. 3, p. 19.
Il prit la forme de Serpent, pour tuer le Taureau, qu'a remplacé l'Agneau des fables Chrétiennes, t. 3, p. 244.
Fête de la défaite d'Ahriman, t. 3, p. 254.
Il combat, sous la forme de Dragon, la Lumière et Ormusd, et il est vaincu, t. 3, p. 254, 273, 276, 277.
Il est accompagné de tous les Génies malfaisans, t. 3, p. 274.
Il pénètre dans le Ciel, sous la forme du Serpent, t. 3, p. 274, 277.
Vingt-quatre Génies font le mal sous ses ordres, t. 3, p. 274.
Il a son peuple particulier, t. 3, p. 274.
Il habite les Ténèbres premières; il est le Dragon de l'Apocalypse, t. 3, p. 274, 275.
Il est défait par Ormusd, t. 3, p. 276, 277.
Comme Typhon, il est lié pendant un certain temps, t. 3, p. 277, 285, 286, 293, 294.
Il porte la guerre dans toutes les parties de la Nature, t. 3, p. 277, 278.
Il introduit le mal dans l'Univers, comme fait le Diable dans la Cosmogonie des Juifs, et sous la même forme ou sous celle du Serpent, t. 3, p. 285; t. 3, part. 2, p. 100.
Aigle. Constellation; sa position aux Cieux et son attitude, t. 1, p. 115; t. 3, part. 2, p. 139.
Il enlève Ganymède ou le Verseau, qu'il précède toujours dans son lever, t. 1, p. 115; t. 3, part. 2, p. 139.
Il est consacré au Soleil, t. 2, p. 120, 275.
Son union au corps d'un Serpent, t. 2, p. 186.
Origine de son Culte, t. 2, p. 275, 277.
Origine de ce symbole Astrologique, t. 3, p. 359.
Il désigne l'élévation, t. 3, p. 359.
Pourquoi on l'appelle l'Oiseau de Jupiter, t. 3, part. 2, p. 139, 140.
Il prête ses formes à Jupiter, dans une de ses métamorphoses, t. 3, part. 2, p. 139.
Il aide ce Dieu dans son triomphe, t. 2, part. 2, p. 139.
Ses rapports avec le Lion, domicile du Soleil, et siége de Jupiter, t. 3, part. 2, p. 139.
Il est pris pour augure par Jupiter, t. 3, part. 2, p. 139.
Mérope, roi de Cos, est placé aux Cieux, sous cette forme, t. 3, part. 2, p. 140.
Il enlève la Pantoufle de Vénus, et la porte à Mercure, t. 3, part. 2, p. 140.
Ses noms divers en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 140.
Noms des Etoiles particulières, qui composent cette Constellation, t. 3, part. 2, p. 140.
Noms de la Brillante de l'Aigle, t. 3, part. 2, p. 140.
Ses Levers, ses Couchers, et les phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 140, 141.
Aigles adorés en Ethiopie, t. 2, p. 276, 277.
Consacrés à Thèbes, t. 2, p. 277.
Air. Culte rendu à l'air. t. 1, p. 4—6, 12; 30, 31.
Prérogative de cet Elément sur les autres, t. 1, p. 188.
Il est le principe de tout, t. 1, p. 188.
Il fut confondu avec Junon, t. 1, p. 189; 191, 192.
Il a le caractère féminin, t. 1, p. 189.
Modifications qu'il éprouve, et phénomènes qu'il produit, t. 1, p. 189, 190.
Il est appelé *Minerve*, t. 1, p. 367.
Air libre, patrie des ames et séjour des bienheureux, t. 2, part. 2, p. 243—245; t. 3, p. 206, 209, 221, 301, 312.
Air parfait, t. 2, part. 2, p. 235, 236, 243.
Air pur, t. 2, part. 2, p. 152.
Son siége dans le monde, t. 2, part. 2, p. 243.
Effort qu'on doit faire pour y arriver, t. 3, p. 298, 299.
Aiyûk. Chèvre céleste. Son idole, t. 1, p. 67.
Alcméon. Ses dogmes, t. 1, p. 94.
Aldebaran. Œil du Taureau céleste. Sa position aux Cieux, t. 1, p. 114.
Il est une des quatre Etoiles royales, t. 1, p. 117.
Son Culte, t. 1, p. 6; t. 2, p. 132.

Il préside à une des tribus Arabes, t. 2, p. 13.
Ses divers noms, t. 3, p. 2, p. 40, 41.
Ses Levers, ses Couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 42.
Alexandre. Le grand sacrifice au Soleil, à la Lune et à la Terre, t. 1, p. 14.
Alexanor et *Euhemerion.* Adorés à Titane, t. 2, part. 2, p. 29.
Allégorie. Son antiquité et ses usages, t. 1, p. 137, 138; t. 3, p. 7, 11.
Son usage en Orient, t. 2, p. 258; t. 3, p. 7—10.
Emploi qu'on en fit dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 187.
Allégories de la Genèse, t. 3, p. 9—11.
Almanach. Son ancienneté et son importance, t. 1, p. 81, 204.
Amazones. Combat d'Hercule contre elles, t. 1, p. 333, 334.
Leurs monumens en Grèce, t. 1, p. 444.
Amchaspands. Anges ou Génies de la Cosmogonie des Perses, qui forment, au nombre de sept, le cortége du Dieu Lumière Ormusd, t. 1, p. 75, 271.
Ame du monde, t. 1, p. 241, 257.
Source de toutes les ames, t. 3, p. 97—99.
Elle est le principe de vie de tous les Etres, t. 1, p. 243, 244, 260.
Son mouvement progressif, t. 1, p. 246, 263, 293.
Son double mouvement de bas en haut, et de haut en bas, et son mouvement circulaire, t. 1, p. 195, 247, 248, 255, 264.
Son action dans le monde, t. 1, p. 248.
Elle meut les Sphères, t. 1, p. 252, 253.
Ame des Astres, t. 1, p. 30, 266.
Deux parties de l'ame du monde, t. 1, p. 253, 297.
Ses métamorphoses, t. 1, p. 250.
Nature de cette ame, t. 1, p. 254.
Son extension graduée, t. 1, p. 255, 256, 264, 270, 279, 296.
Son intelligence, t. 1, p. 257—302.
Ame, lien intermédiaire entre l'intelligence et le corps, t. 1, p. 257.
Ames disséminées dans les Astres, t. 1, p. 264.
Tout est ame dans la Nature, t. 1, p. 266.
Ame des Astres, base du culte, qui leur fut rendu et de la fatalité, t. 1, p. 268.
L'ame universelle déifie toutes les parties de la Nature, t. 1, p. 270.
Ame de la matière, t. 1, p. 296.
L'ame du monde agite et modifie les élémens, t. 1, p. 367.
Origine de la fiction de l'immortalité de l'ame humaine, t. 2, part. 2, p. 124, 177.
Fiction sur les voyages de l'ame à travers les Sphères, t. 2, part. 2, p. 130.
Cette fable mise en spectacle dans les Sanctuaires, t. 2, part. 2, p. 130.
La fiction de l'immortalité de l'ame admise par les Indiens, t. 2, part. 2, p. 135.
Les ames des Rois sont les plus flétries par les crimes, t. 2, part. 2, p. 145.
Jugement des ames, t. 2, part. 2, p. 145.
Voyage de l'ame aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 146.
Voyage de l'ame à travers les douze signes, t. 2, part. 2, p. 146.
Règle d'après laquelle les ames seront jugées, t. 2, part. 2, p. 147.
Diverses sortes d'ames, qui arrivent aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 147.
Voyage des ames du Ciel aux Enfers, et des Enfers au Ciel, t. 2, part. 2, p. 147, 148.
Double effet de la fiction sur leur immortalité, t. 2, part. 2, p. 148, 177, 178.
Sceau apposé aux ames après le jugement dernier, t. 2, part. 2, p. 152.
Période de 1000 ans, durant laquelle voyagent les ames, t. 2, part. 2, p. 152.
Feu pur dont l'ame est composée, t. 2, part. 2, p. 152; t. 3, p. 113.
Diverses tortures auxquelles sont livrées les ames, avant d'être purifiées, t. 2, part. 2, p. 152.
Erreur sur les moyens de perfectionner les ames, t. 2, part. 2, p. 160.
Nature de l'ame de l'homme et de celle des animaux, t. 2, part. 2, p. 175, 176, 183.
Moyens employés pour la purifier et pour l'améliorer, t. 2, part. 2, p. 175—177, 201.
Séjour primitif des ames, t. 2, part. 2, p. 176, 184.
Epuration des ames, t. 2, part. 2, p. 176.
Palingénésie des ames, t. 2, part. 2, p. 177, 179, 180.
Preuves de l'Immortalité de l'ame, tirées de sa matérialité, t. 2, part. 2, p. 178.
Ames errantes, t. 2, part. 2, p. 180.
Nécessité de la purification des ames, pour obtenir leur retour au Ciel, t. 2, part. 2, p. 180, 201, 218.
Plusieurs vies de l'ame, t. 2, part. 2, p. 181.
Sept portes par où passent les ames, t. 3, part. 2, p. 181, 207.
Le dogme de l'Immortalité de l'ame et la métempsycose, sont d'origine Egyptienne, t. 2, part. 2, p. 161.
Diverses métamorphoses de l'ame en Animaux et en Plantes, t. 2, part. 2, p. 182, 184, 185.
Purgatoire des ames, t. 2, part. 2, p. 184.
Sort divers des ames, à raison de leurs diverses actions, t. 2, part. 2, p. 105.
Rapport de la marche des ames avec celle de la Lumière et des Ténèbres, t. 2, p. 192, 223, 227.

Action des Ténèbres sur les ames, t. 2, part. 2, p. 192.
Elles s'épuroient dans le Soleil, t. 2, part. 2, p. 196.
Leur retour vers le séjour du bien et de la Lumière, t. 2, part. 2, p. 196.
Souffrance et joie des ames, liées aux vicissitudes de la Lumière et des Ténèbres, t. 2, part. 2, p. 196.
Ames en dépôt dans la Lune, t. 2, part. 2, p. 196.
Leur destinée liée à celle du Soleil, t. 2, part. 2, p. 196.
Leur passage par Mercure, la Lune et le Soleil, t. 2, part. 2, p. 200.
Attribut symbolique de la justice, qui décidoit du sort des ames, t. 2, part. 2, p. 201.
Lait, aliment des ames, t. 2, part. 2, p. 201; 206.
Voyage des ames à travers les Elémens, t. 2, part. 2, p. 201, 202.
Ames humaines appelées *Nymphes*, t. 2, part. p. 2, p. 204.
Leur descente dans la matière et dans les corps, appelée *descente dans l'antre*, t. 2, part. 2, p. 203, 205.
Fêtes sur la Liberté des ames, t. 2, part. 2, 205.
Voyage des ames à travers les Planètes et les Fixes, t. 2, part. 2, p. 206—208, 227; t. 3, p. 24, 32.
Ponts et Echelles par où passent les ames, t. 2, part. 2, p. 208.
Organisation du monde dans lequel entre l'ame, t. 2, part. 2, p. 213.
Comment les ames s'écartent de leur principe primitif, t. 2, part. 2, p. 213, 214.
Substance simple de l'ame, t. 2, p. 2, p. 213.
Ame humaine. Son séjour primitif, t. 2, part. 2, p. 214, 216.
Comment elle en descend, pour habiter des corps ici-bas, et comment elle y remonte, t. 2, part. 2, p. 214; t. 3, p. 209.
Graduation de sa chute, t. 2, part. 2, p. 214, 215.
Elle se revêt de diverses couches de matière, t. 2, part. 2, p. 215, 216.
Elle subit, en descendant dans chaque Sphère, une dégradation et une mort, t. 2, part. 2, p. 215; t. 3, p. 271.
Comment les ames descendent du signe du Lion à celui du Verseau, t. 2, part. 2, p. 215.
Lieu du Ciel où l'ame quitte sa nature sphérique, pour s'étendre et se prolonger dans la matière, t. 2, part. 2, p. 215, 216.
Ivresse qu'éprouve l'ame en s'approchant de la matière, t. 2, part. 2, p. 216; t. 3, p. 271.
L'ame considérée comme simple et comme divisible, t. 2, part. 2, p. 216.
Rassemblement des ames dans les champs de l'oubli, t. 2, part. 2, p. 216.
Breuvage des ames, t. 2, part. 2, p. 216.
Diverses qualités qu'acquièrent les ames en descendant à travers les Sphères, t. 2, part. 2, p. 216, 217; t. 3, p. 220.
Mort qu'éprouve l'ame, en entrant dans la région sublunaire, et en s'unissant au corps, t. 2, part. 2, p. 217.
Origine de la fiction sur la Chute des ames, t. 2, part. 2, p. 217, 221.
Elles sont supposées avoir péché dans le Ciel, t. 2, part. 2, p. 217, 219; t. 3, p. 209, 210.
Elles prennent dans chaque Sphère des passions analogues à la nature de ces Sphères, t. 2, part. 2, p. 217.
Diverses puissances, qui saisissent les ames dans leur passage à travers les Sphères, et qui retardent leur marche, t. 2, part. 2, p. 217, 219; t. 3, p. 229, 271.
Retour des ames au huitième Ciel, t. 2, part. 2, p. 217.
Préexistence des ames, t. 2, part. 2, p. 217, 218, 282.
Antiquité et universalité de cette fiction, t. 2, part. 2, p. 218.
Elle est la base de la fiction sur l'Immortalité de l'ame, t. 2, part. 2, p. 218.
Cause de l'union de l'ame au corps, t. 2, part. 2, p. 218.
Opinion des Cabalistes sur la nature, le sort divers, et les différens séjours des ames, t. 2, part. 2, p. 218, 219.
Trois dégradations successives des ames, t. 2, part. 2, p. 219.
Désir de l'ame pour la matière, t. 2, part. 2, p. 219; t. 3, p. 210.
Opinion des Esséniens sur les ames, t. 2, part. 2, p. 219.
Route qu'elles tiennent dans leur retour, t. 2, part. 2, p. 219.
Leur union au corps est une punition, t. 2, part. 2, p. 219.
Elles traversent huit Cieux, soit pour monter, soit pour descendre, t. 2, part. 2, p. 219.
Fiction sur le Dragon, qui dévore les ames, t. 2, part. 2, p. 219; t. 3, p. 271.
Séjour primitif des ames, appelé *Mère de la vie*, t. 2, part. 2, p. 219.
Génies chargés d'attacher les ames aux corps, et de les en détacher, t. 2, part. 2, p. 220.
Les intelligences du Soleil et de la Lune introduisent les ames dans la matière, et les ramènent au Ciel, t. 2, part. 2, p. 220.
La théorie des ames est liée au système des Astres, et des intelligences célestes, t. 2, part. 2, p. 220.
L'ame est heureuse sous les six premiers signes du Zodiaque, et malheureuse sous les six derniers, t. 2, part. 2, p. 221; t. 3, p. 32.

Epoque de la descente des ames aux Enfers, et de leur retour vers les Dieux, t. 2, part. 2, p. 221.
Fêtes instituées à ce sujet, t. 2, part. 2, p. 222.
Action que le Soleil exerce sur les ames, lorsqu'il repasse vers nos régions, t. 2, part. 2, p. 222, 223; t. 3, p. 24, 62.
Effet que produit sur elles son éloignement de nos climats, t. 2, part. 2, p. 222, 223.
Affinité qu'a la Lumière du Soleil avec la nature de l'ame, t. 2, part. 2, p. 222, 223.
Ames dégradées par le Serpent, et régénérées anciennement par le Taureau, et depuis par l'Agneau, t. 2, part. 2, p. 224; t. 3, p. 32.
Ames remontent et descendent par les points équinoxiaux, t. 2, part. 2, p. 224.
Comment elles descendent dans les corps par *Iadalbaoth*, t. 2, p. 2, p. 226.
Doctrine mystérieuse des Manichéens sur le retour des ames, t. 2, part. 2, p. 235.
Machine ou roue aux douze vases, destinée à les enlever, t. 2, part. 2, p. 235; t. 3, p. 224, 311—313.
Comment elles sont transvasées de la Lune dans le Soleil, et de là dans la Colonne de gloire, t. 2, part. 2, p. 200, 235; t. 3, p. 312, 313.
Application de cette théorie à la pleine Lune de l'Equinoxe de Printemps, t. 2, part. 2, p. 235.
La terre est pour l'ame un lieu d'exil, t. 2, part. 2, p. 237, 256.
Sa chute sur la terre, s'appelle *Perte de ses ailes*, t. 2, part. 2, p. 236.
Comment l'ame perd son activité naturelle en s'unissant au corps, t. 2, part. 2, p. 236.
Moyens imaginés pour affoiblir l'action du corps sur l'ame, t. 2, part. 2, p. 236, 238, 241, 248.
Eternité de l'ame, t. 2, part. 2, p. 237.
Comment elle s'épure, t. 2, part. 2, p. 236, 237, 242.
Comment elle triomphe des obstacles qui s'opposent à son retour vers son principe, t. 2, p. 237, 238, 240—242.
Quelles ames sont roulées ici-bas dans la matière élémentaire après leur mort, t. 2, part. 2, p. 237.
But moral et politique des spéculations sur l'ame, et sur ses rapports avec l'ordre du monde, t. 2, part. 2, p. 237.
Sa mort philosophique, ou son divorce avec les sens et avec le corps, t. 2, part. 2, p. 238.
Quatre degrés d'élévation de l'ame, t. 2, part. 2, p. 240.
Moyens employés pour faciliter cette élévation, t. 2, part. 2, p. 240, 241,
Enveloppe de l'ame, t. 2, part. 2, p. 242, 243.
Des moyens de la purifier, t. 2, part. 2, p. 243, 244.
De lui rendre ses ailes, t. 2, part. 2, p. 242.
Régime destiné à cet usage, t. 2, part. 2, p. 242, 243.
Moyens divers, qu'a l'ame, de se préparer un retour facile à l'air libre, et à la Colonne de gloire, t. 2, part. 2, p. 243, 245.
Pureté de l'ame exigée dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 248—250.
Pour l'ame, naître c'est mourir, mourir c'est renaître, t. 2, part. 2, p. 256.
Retour de l'ame au sein de l'Ame universelle, t. 3, p. 98, 103.
Unité de l'Ame universelle, t. 3, p. 97.
Ame de l'homme, fait partie de cette ame, t. 3, p. 98.
Elle est une émanation du feu Ether, t. 3, p. 99.
Trois parties de l'Ame universelle, t. 3, p. 103, 104.
Division de la même ame en sept parties, t. 3, p. 101; t. 3, part. 2, p. 300.
Ame du monde, appelée *troisième Dieu*, t. 3, p. 105, 111.
Vie et raison, deux propriétés de l'Ame universelle, sont appelées *ses Enfans*, t. 3, p. 105.
L'Ame universelle habite la partie supérieure du monde, et vivifie tout ce qui est au-dessous par son action, t. 3, p. 3.
Tendance de l'Ame universelle vers le bien, t. 3, p. 125.
Ame représentée par la mobilité, t. 3, p. 125,
Trois regards ou trois rapports de l'ame, t. 3, p. 127.
Elle retourne par les sept portes Planétaires à son séjour primitif, t. 3, p. 208.
L'ame descend du Ciel par la naissance, et y retourne par la mort, t. 3, p. 209.
Moyens théurgiques de ramener les ames à leur séjour primitif, t. 3, p. 210.
Comment la Théorie astronomique se lie aux fictions sacrées sur l'ame, t. 3, p. 210.
Sa dégradation opérée par le Dragon, t. 3, p. 216.
Son retour vers Barbelo, t. 3, p. 216.
Echelle par laquelle l'ame retourne vers son principe, t. 3, p. 219.
Passage des ames dans le Soleil, t. 3, p. 221.
Elles arrivent le huitième jour dans la prairie, t. 3, p. 228.
Le dogme de la descente de l'ame et de son retour appartient à toutes les anciennes Initiations, t. 3, p. 271.
Voyage des ames après la mort de l'homme, t. 3, p. 286.
La durée de ce voyage, t. 3, p. 286---289.

Lieu où elles se rendent, t. 3, p. 286, 287.
Mort qu'éprouvent les ames dans la Lune, t. 3, p. 287—290.
Obstacles qu'elles éprouvent, t. 3, p. 287, 288.
Distribution de la durée du temps de leur voyage, entre les cinq Planètes, t. 3, p. 287.
Ames qui errent entre le Ciel et la Lune, t. 3, p. 288.
Passage des ames dans la Colonne de lumière, t. 3, p. 288.
Divers Elémens de l'ame, t. 3, p. 288, 289.
Diverses séparations qu'elles éprouvent, t. 3, p. 289.
Distinction de l'ame et de son ombre, t. 3, p. 290.
Séparation des ames vertueuses d'avec celles qui ne le sont pas, et leur marche en sens contraire, t. 3, p. 290, 291.
Les ames purifiées passent dans la Lumière, t. 3, p. 290.
Deux états de l'ame vertueuse, t. 3, p. 292.
Fictions diverses sur les dégradations de l'ame à travers les Sphères, t. 3, p. 293.
Les ames vertueuses souffrent dans leur passage, à travers le Cône d'ombre de la Lune, t. 3, p. 294.
Lieux divers où elles passent, t. 3, p. 299—301.
Leur passage par les Fixes, et par le Zodiaque, t. 3, p. 300.
Leur retour par les douze signes, t. 3, p. 311.
Comment les ames purifiées se rendent dans la ville aux douze Portes, t. 3, p. 313.
Elles sont retirées d'ici-bas par le Soleil et la Lune, t. 3, p. 314.
Elles passent par le point d'*Aries* ou de l'Agneau, t. 3, p. 314.
Comment se fait leur retour à la vie, t. 3, p. 318.
Amida. Dieu des Japonois. Fable faite sur lui, et description de son idole, t. 2, p. 301.
Ammon. Nom de Jupiter ou du Soleil, peint avec les formes du signe Equinoxial de Printemps, t. 1, p. 10, 153—155; t. 2, p. 98—101.
Son Temple à Thèbes en Egypte, t. 2, p. 105; t. 2, part. 2, p. 33.
Ses fêtes en Grèce, t. 1, p. 113.
Son autel dans l'Inde, avec une inscription en son honneur, t. 1, p. 29.
Sa fontaine et son temple, t. 1, p. 34.
Fable sur Jupiter Ammon et sur Hercule, t. 1, p. 3, p. 356—358.
Osiris lui élève un temple, t. 1, p. 382.
Bacchus, dont il étoit père, lui élève aussi un temple, t. 2, p. 18—20.
Il est la force universelle, qui organise la matière, t. 2, p. 99.
Il est le Jupiter des Libyens, t. 2, p. 102, 104.
Il devint celui des Crétois et des Grecs, t. 2, p. 103.
Ses divers temples et ses statues en Grèce, t. 2, p. 103.
Son oracle en Libye, t. 2, p. 103.
A Thèbes, t. 2, part. 2, p. 33.
Origine de son culte en Grèce, t. 2, p. 103.
Il est le Dieu-Agneau des Chrétiens, t. 2, p. 104.
Il étoit fils de Pasiphaë, t. 2, p. 104, 105.
Il étoit un Dieu de même nature qu'Osiris, t. 2, p. 99.
Etymologie de ce nom, t. 2, p. 100.
Il étoit l'emblême du Soleil dans sa grande fête Equinoxiale, au lieu de son exaltation, t. 2, p. 100; t. 2, part. 2, p. 195.
Sa statue à Eléphantine, t. 2, p. 100.
Sa statue portée au temple d'Hercule, t. 1, p. 356; t. 2, p. 101.
Sa chasse portée en Libye, t. 2, p. 101.
Son temple en Ethiopie, t. 2, p. 104.
Son culte à Thèbes en Egypte, t. 2, p. 101, 104.
Son culte en Laconie, t. 2, part. 2, p. 18, 106, 107.
Son temple à Gythium, t. 2, part. 2, p. 70.
Son tombeau en Crète, t. 2, part. 2, p. 195.
Il est le même Dieu qu'Adonis, Atys, etc. t. 2, p. 2, p. 195.
Ses mystères, t. 2, part. 2, p. 224.
Caractères qui le rapprochent de Christ, t. 2, part. 2, p. 118.
Ses rapports avec Persée et avec le Génie de l'Apocalypse, t. 3, p. 283, 284.
Il est le Chef du Zodiaque et des Génies, qui influent sur l'ordre sublunaire, t. 3, p. 311.
Amour, fils de la Beauté ou de Vénus, et frère du Désir, t. 1, p. 141, 142.
Amour, Divinité première, sort de l'œuf, t. 2, part. 2, p. 192.
Fils d'Ilithye, t. 2, part. 2, p. 35.
Amphion et *Zethus*, fils d'Antiope : cérémonie qui se pratiquoit tous les ans à leur tombeau, t. 2, part. 2, p. 33.
Fiction sur eux, t. 1, p. 93.
Explication de leur naissance, t. 1, p. 251.
Amplitude, ce qu'on entend par ce mot en astronomie, t. 3, part. 2, p. 12.
Usage qu'en firent les anciens, t. 3, p. 12.
Deux espèces d'Amplitudes, t. 3, p. 12.
Anactes, Dieux Cabires : leurs noms et leur filiation, t. 2, part. 2, p. 109.
Anaïtis, nom de Vénus, en Perse, t. 1, p. 27.
Anamelech, Dieu des Sépharaïtes, t. 2, p. 250.
Anaxagore, ses dogmes, t. 1, p. 194.
Anaximandre, ses dogmes, t. 1, p. 95, 188.
Anaximène, ses dogmes, t. 1, p. 95, 188.
Andromède, son tombeau, t. 1, p. 64.
Sa ceinture conquise par Hercule, t. 1, p. 333.
Ses chaînes, à Joppé, t. 1, p. 211.

Ses

Ses rapports avec Derceto, t. 2, p. 209.
Son image aux Cieux. Sa position, son attitude, t. 3, part. 2, p. 86.
Exposée à un Monstre marin, t. 2, part. 2, p. 86.
Diverses figures peintes dans cette Constellation, t. 3, part. 2, p. 86.
Ses divers noms, t. 3, p. 2, p. 86, 87.
Noms des Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 86, 87.
Ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 87.

Anes. Etoiles du Cancer. Monture de Bacchus et de Silène, t. 1, p. 153, 164.
Divinité à tête d'Ane, t. 2, p. 250, 251.
Ane, monture de Typhon, t. 2, part. 2, p. 9.
L'Ane figuroit dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 9.

Anges gardiens, t. 1, p. 31, 39, 227; t. 2, part. 2, p. 146, 147.
Chaque être a son Ange gardien, t. 1, p. 276.
Sept ordres d'Anges, t. 1, p. 31, 282.
Neuf ordres d'Anges, t. 1, p. 32.
Anges de Ténèbres et de Lumière. Origine de cette fiction, t. 1, p. 226; t. 1, p. 292; t. 2, part. 2, p. 211.
Fonctions des uns et des autres, t. 2, part. 2, p. 210, 211.
Guerres des bons et des mauvais Anges, t. 1, p. 236.
Origine des Anges, t. 1, p. 261.
Romans sur les Anges et les Archanges, t. 1, p. 262.
Anges créés avec la Lumière, t. 1, p. 266; t. 3, p. 104.
Ils sont des Esprits ignés, t. 1, p. 266.
Sept grands Anges des Perses, t. 1, p. 273.
Quatre grands Anges surveillans, t. 1, p. 275, 281, 290.
Anges qui président aux Climats et aux Zônes, t. 1, p. 295.
Anges, qui ont diverses fonctions, t. 1, p. 277, 278.
Anges tutélaires de chaque pays, t. 1, p. 277.
Anges tutélaires de chaque mois, t. 1, p. 277, 289.
Divers ordres d'Anges, et leurs formes monstrueuses, t. 1, p. 280, 281; t. 3, p. 232, 236.
Ange gardienne de la Terre, t. 1, p. 282.
Anges femelles, t. 2, p. 282.
Anges, qui président aux montagnes, aux villes, etc. t. 1, p. 288, 289.
Ce qui a propagé la doctrine sur les Anges, t. 1, p. 289.
Fiction sur la chute des Anges, t. 1, p. 297; t. 2, p. 29; t. 2, part. 2, p. 211, 279.
Universalité de cette doctrine, t. 2, part. 2, p. 211.
La droite assignée aux bons Anges, et la gauche aux mauvais, t. 2, part. 2, p. 211.
Caractère féroce des mauvais, t. 2, part. 2, p. 211.
Ange du feu, chez les Perses, t. 3, p. 265, 281.
Anges chargés de conduire les Planètes, t. 3, p. 213.
Ange du Soleil, t. 3, p. 213.
Anges des sept églises de l'Apocalypse, t. 3, part. 2, p. 297.
Examen de leur caractère comparé à celui des sept Planètes, t. 3, p. 225, 226.
Anges à plusieurs ailes, plusieurs yeux, plusieurs bouches, t. 3, p. 236.
Traces de ces Anges dans les figures des Sphères, t. 3, p. 236.
Rapports de ces Anges avec les sept Sphères, t. 3, p. 237.
Anges, qui président à chaque mois, à chaque jour, à chaque heure du jour, t. 3, p. 241.
Multitude d'Anges représentant celle des Etoiles, t. 3, p. 245.
Ange placé dans le Soleil, t. 3, p. 283.
Anges, qui president à l'ordre du monde, t. 3, p. 304.

Animaux. Culte des animaux. Origine et objet de ce culte, t. 1, p. 252; t. 2, p. 255—279.
Il est relatif aux Astres, t. 1, p. 9, 10, 54, 64, 66, 68, 77, 252, 423; t. 2, part. 2, p. 230.
Animaux symboliques, t. 2, p. 257, 258.
Quatre Animaux des processions Egyptiennes, t. 1, p. 10, 80; t. 2, p. 258; t. 2, part. 2, p. 229.
Animaux consacrés à la Déesse de Syrie, t. 2, p. 223.
Animaux sacrés sont des oracles, t. 1, p. 55.
Animaux de l'Apocalypse et des quatre Evangélistes, sont empruntés des Constellations, t. 1, p. 70, 255, 272; t. 3, p. 229—241.
Animaux sacrés, sont de véritables Talismans vivans, t. 2, p. 132.
Animaux répandus dans toutes les parties de la nature, t. 1, p. 270.
Comment les Animaux sont devenus des caractères de l'Ecriture sacrée, t. 2, p. 261, 274.
Correspondance entre les animaux terrestres, et les animaux célestes, t. 2, p. 262.
Recherches sur l'origine de leur culte en Egypte, t. 2, p. 262—264.
Origine du culte des Animaux, qui n'ont pas leur type aux Cieux, t. 2, p. 274.
Description des quatre animaux de l'Apocalypse,

et lieu qu'ils occupent autour du Ciel ou du trône de Dieu, t. 3, p. 230, 234, 235.
Explication de leurs ailes, t. 3, p. 230, 234.
Explication des yeux, dont ces ailes sont semées, t. 3, p. 230, 236.
Quatre animaux qui portent la grande cuve du temple de Jérusalem, t. 3, p. 232.
Quatre animaux placés à des distances égales, sur le Serpent destiné à représenter le Zodiaque, et les Périodes du temps qui y circule, t. 3, p. 235.
Figures d'animaux données aux Archanges, t. 3, p. 237.
Ces quatre animaux sont placés aux quatre points cardinaux du Ciel, ou aux quatre centres des déterminations Astrologiques, t. 3, p. 237.
Ils correspondent aux quatre Signes fixes des saisons, et aux quatre Etoiles royales, t. 3, p. 249.
Ils occupent les quatre angles du Quadrilatère où sont rangées les douze tentes des douze Tribus d'Israël, t. 3, p. 239, 250.
Rapport de ces quatre animaux avec les quatre Etoiles royales, avec les quatre Etoiles des Chinois, avec les quatre Astres des Perses, etc. t. 3, p. 240, 241.
Noms des douze animaux du Cycle oriental, t. 3, p. 302.

Anna-perenna, ou l'année renouvelée, personnifiée Ses fêtes à Rome au Printemps, t. 1, p. 156; t. 3, p. 47, 48.
Ses rapports avec la Vierge Thémis, mère des Saisons, t. 3, p. 48.

Annedotes. Quatre Génies des saisons. Leurs formes monstrueuses et leurs noms, t. 2, p. 229, 230.

Année. Ses divers commencemens, et motifs du choix des époques, t. 1, p. 150--164.
Année de Dieu, t. 1, p. 10, 159.
Grande année, t. 3, p. 157.
Sa durée et ses effets, t. 3, p. 159.
Grande année des Etrusques, t. 3, p. 167.
Motifs du commencement de l'année à l'Equinoxe de Printemps, t. 3, p. 64.
Commencement de l'année Romaine, avant Numa, t. 1, p. 156.
Depuis Numa, t. 1, p. 85, 152, 164; t. 3, p. 135.
Son commencement chez les François, t. 1, p. 156.
Chez les Perses, t. 1, p. 156.
Chez les Juifs, t. 1, p. 157, 163.
Années de six mois, t. 1, p. 59.
Leur Origine, t. 1, p. 164.
Année des Syriens, t. 1, p. 164.
Heures différentes auxquelles commença l'année, t. 1, p. 164, 165.
L'année contient en elle le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, t. 3, p. 25, 26.
Sa division en 12,000 parties, t. 3, p. 21—26.
En quatre âges, t. 3, p. 26.
Son commencement à l'Equinoxe de Printemps, fut appelé *Création*, t. 3, p. 25, 26.
Catastrophes fictives sur sa fin, t. 3, p. 25, 26.
Cortége symbolique de la Déesse de l'année, représentée par Isis, t. 3, p. 48--50.
Année commençante au soir, t. 3, p. 348.
Année, divisée en trois saisons, appartient aux Egyptiens, t. 3, p. 355.
Peinture allégorique de l'année, par Esope, t. 3, part. 2, p. 18.
Sa division en huit temps, t. 3, part. 2, p. 20.
Division de l'année chez les Indiens, t. 3, part. 2, p. 289.
Manière de la diviser et de compter les années chez les Tamouls, t. 3, part. 2, p. 290.

Antarès. Etoile du cœur du Scorpion, t. 1, p. 117; t. 3, p. 63.

Antiope. Cérémonie qui se pratiquoit tous les ans à son tombeau, t. 1, p. 93; t. 2, part. 2, p. 33.
Elle étoit mère des gémeaux Amphion et Zéthus, t. 2, part. 2, p. 32.
Fille de la Pléiade Polyxo, t. 2, part. 2, p. 34.

Antipodes. Ce qu'on appelle ainsi, t. 3, part. 2, p. 4.
Lieu des Antipodes et apparences qu'on y éprouve, t. 3, part. 2, p. 6.

Antisthènes. Ses dogmes, t. 1, p. 194.

Antres. Consacrés au monde, t. 2, part. 2, p. 203, 204.
Emblême de la matière, t. 2, part. 2, p. 203.
Antre consacrés au Soleil et à la Lune, t. 1, p. 39.
Antre sacré des Floridiens, t. 1, p. 40.
Antre de Mithra ou du Soleil adoré sous ce nom, en Perse, t. 1, p. 61; t. 2, part. 2, p. 203—208; t. 3, p. 85.
Il retraçoit l'ordre du monde, t. 2, part. 2, p. 203, 204, 213; t. 3, p. 42.
Sa description par Celse, t. 2, part. 2, p. 207; t. 3, p. 42.
Consacré par Zoroastre, t. 2, part. 2, p. 204.
Antre de Cybèle, t. 2, part. 2, p. 87.
Antre probatoire des Brames, t. 2, part. 2, p. 153.
Antre des Nymphes à Ithaque, t. 2, part. 2, p. 205, 206.
Antres sacrés en Crète, à Naxe, en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 205.
Antres furent les premiers Temples, t. 2, part. 2, p. 205.
Usage de célébrer les Mystères dans des Antres, t. 2, part. 2, p. 204.

Anubis. Divinité Egyptienne. Ses rapports avec

le chien des Constellations, t. 1, p. 10, 66, 114, 381, 402, 404; t. 2, p. 263.
Ses formes et ses fonctions, t. 1, p. 142; t. 2, p. 268, 272; t. 2, part. 2, p. 202.
Il étoit fils d'Osiris et d'Isis, t. 1, p. 383; t. 2, p. 268.
Il est le Dieu Nébo des Syriens, t. 2, p. 251.
On nourrissoit des Chiens en son honneur, t. 2, p. 268.
Monnoie qui le représente, t. 2, p. 268.
Union de son Culte à celui d'Osiris et d'Isis, t. 2, p. 268.
Ses fonctions principales sont celles de Gardien des Dieux, t. 2, p. 269.
Il est Paranatellon du Cancer, t. 2, p. 269; t. 2, part. 2, p. 202.
Ses rapports avec Mercure, qui a son siége au Cancer, t. 2, p. 272.
Il paroissoit dans la procession d'Isis, t. 2, p. 272; t. 2, part. 2, p. 202.
Temples d'Anubis, t. 2, p. 273.
Il a la garde des Portes des ames, t. 2, part. 2, p. 202.
Il désigne les deux Hémisphères, t. 2, part. 2, p. 202.
Origine de sa double couleur, t. 2, part. 2, p. 202.
On le confondit à tort avec Saturne, t. 2, part. 2, p. 202.
Ses rapports avec le Capricorne, qu'il conduit dans la Sphère Egyptienne, t. 2, p. 269; t. 2, part. 2, p. 202.
Il est le lien du Ciel et des Enfers, t. 2, part. 2, p. 202.

Apaturies. Fêtes. t. 2, p. 71.

Apis. Taureau sacré des Egyptiens. Voyez l'article *Taureau.*
Il étoit l'image du Taureau des Constellations, t. 1, p. 10, 370, 371, 375, 376, 379.
Appelé *Inachus*, t. 1, p. 14.
Il étoit consacré à la Lune, t. 1, p. 9.
Pourquoi il portoit les attributs de la faculté génératrice, t. 1, p. 157, 376.
Ses caractères symboliques, t. 1, p. 371.
Ses oracles étoient soumis au Taureau céleste, t. 1, p. 404; t. 2, p. 127.
Hommages singuliers que lui rendoient les femmes, t. 2, part. 2, p. 141.
Origine de son culte, t. 2, p. 105--131.

Apocalypse. Ouvrage d'Initiation de la secte Phrygienne: d'où lui viennent ses formes monstrueuses, t. 3, p. 30.
Explication complète de ce Livre, t. 3, p. 201--223.
Préface de cette explication, t. 3, p. 187--200.
Erreur commune sur la nature de cet ouvrage, t. 3, p. 187.
Son véritable caractère, t. 3, p. 188, 191, 224.
Sort qu'il éprouva dans divers siècles, t. 3, p. 188-200.
Usage qu'on en fit pour appuyer l'opinion des Millénaires, t. 3, p. 188, 189, 191, 192, 194.
Quel est l'auteur connu sous le nom de *Jean*, à qui on l'attribue, t. 3, p. 189.
Apocalypse de St. Pierre, t. 3, p. 189.
Apocalypse d'Elie, t. 3, p. 190.
Apocalypse de St. Paul, t. 3, p. 190.
Rapports de cet ouvrage avec les rêveries mystiques des Priscillianites, t. 3, p. 189.
Sa conformité avec les visions d'Hermas, t. 3, p. 190.
Quel est le véritable Auteur de cet ouvrage, t. 3, p. 190, 191.
Il est attribué à Cérinthe, t. 3, p. 191.
Il appartient à la secte Phrygienne qui avoit une église à Thyatire, t. 3, p. 191.
On douta s'il étoit de Jean, t. 3, p. 192.
Plusieurs églises l'ont rejeté, t. 3, p. 172, 194.
Son authenticité parut fort douteuse, t. 3, p. 193, 194, 197.
Il ne fut admis que fort tard au nombre des Livres canoniques, t. 3, p. 193--195.
Divers sens qu'on a supposés à ce Livre, t. 3, p. 195.
L'Apocalypse rejeté de l'Asie passe en Occident, t. 3, p. 196.
Plusieurs pères le traitent de livre Apocryphe, t. 3, p. 197.
Un Concile en ordonne la lecture, sous peine d'excommunication, t. 3, p. 197.
L'Empereur Othon porte un habit sur lequel les figures de l'Apocalypse sont tracées en broderie, t. 3, p. 198.
On a trouvé cet ouvrage d'initiation Phrygienne, uni aux fables du phrygien Esope, t. 3, p. 198, 199.
But mystique de cet ouvrage, t. 3, p. 203.
Elémens Astrologiques, Cabalistiques, et Théologiques qui en font la base, t. 3, p. 203.
Il est fondé principalement sur la Théologie des Mages, et sur le système des deux principes, Lumière et Ténèbres, Ormusd et Ahriman, etc, t. 2, part. 2, p. 136; t. 3, p. 30, 203, 207, 273---279.
Comparaison des dogmes qu'il contient avec ceux des Mages, t. 3, p. 203, 204.
On donnoit ce nom à l'Autopsie dans les mystères, t. 3, p. 206.
Apocalypses des Disciples de Zoroastre, t. 3, p. 206, 207.
Ils étoient accompagnés d'extases, t. 3, p. 206, 207.
Pays où les visions Apocalyptiques étoient de mode, t. 3, p. 207.

Apocalypse appelé de Jean, appartient à la secte Phrygienne qui tenoit des assemblées à Pépuzza, t. 3, p. 207.
Cette secte admettoit les dogmes des Mages, t. 3, p. 207.
Sa doctrine étoit celle des Mithriaques, t. 3, p. 207.
Elle admettoit la résurrection, t. 3, p. 207.
Rapprochemens entre les dogmes de l'Apocalypse, et ceux de l'initiation aux mystères de Pépuzza, t. 3, p. 308.
Il contient les mystères du Dieu aux sept rayons reçus chez les Chaldéens, t. 3, p. 217.
Comparaison des tableaux de cet ouvrage, avec ceux qu'offre l'ordre du monde, t. 3, p. 219.
Pourquoi les nombre sept et douze, et l'Agneau équinoxial, jouent un si grand rôle dans cet ouvrage, t. 3, p. 223.
Cet ouvrage n'est ni révélé, ni absurde, t. 3, p. 224.
Ses descriptions sont semblables aux fictions des histoires vraies de Lucien, t. 2, part. 2, p. 134.
Ses rapports avec la lumière, et avec les révolutions célestes, t. 3, p. 224, 232.
Sept villes de l'Apocalypse, t. 3, p. 224.
Leur ordre circulaire, t. 3, p. 224.
Leur rapport avec la géographie, t. 3, p. 224.
Rapport des sept Eglises avec les sept Sphères, t. 3, p. 225, 226.
Cet ouvrage est de même nature que celui d'Ezéchiel, t. 3, p. 228.
Comparaison avec les Mithriaques, t. 3, p. 228.
Il a tous les caractères de l'astrologie des Chaldéens et des Arabes, t. 3, p. 233, 241.
Il sert à l'ame à s'élever à la contemplation du monde intellectuel, en traversant les sept Sphères, t. 3, p. 237.
Comparaison de ses chapitres avec ceux d'Ezéchiel, t. 3, p. 239.
Explication des vingt-quatre vieillards, t. 3, p. 241, 243.
Explication du tableau de la femme de l'Apocalypse, que poursuit le Serpent, t. 3, p. 247--255.
Elle est la mère d'Apollon ou Latone, t. 3, p. 250.
Elle est la mère de Christ, l'Apollon des Chrétiens, t. 3, p. 251.
Ses rapports avec Thémis, t. 3, p. 252.
Avec la Vierge des Constellations ou Isis, t. 3, p. 248--255.
Explication de la fiction sur un fleuve vomi contre elle, t. 3, p. 252.
Explication de la fable du Dragon, qui la poursuit, t. 3, p. 252--255.
Il est le fameux Typhon, t. 3, p. 253.
Il est le Serpent Python, t. 3, p. 253.
Explication de ses sept têtes, t. 3, p. 255.
Bête à sept têtes et dix cornes: quelle elle étoit, t. 3, p. 256, 260.
Daniel en a fourni le modèle à l'auteur de l'Apocalypse, t. 3, p. 257.
Seconde bête qui a des cornes semblables à celles de l'Agneau: qui elle est, t. 3, p. 258--260.
Comment elle fait descendre le feu du Ciel sur la terre, t. 3, p. 258, 259.
Nombre mystérieux de la bête, t. 3, p. 259.
Comparaison de l'Agneau de l'Apocalypse avec le Belier de Daniel, t. 3, p. 261, 262.
Explication de la fiction sur les trois Anges, qui volent au milieu du Ciel, t. 3, p. 263--265.
Explication des sept Anges, qui versent les sept dernières plaies, t. 3, p. 265, 266.
Comparaison entre les menaces de l'auteur de l'Apocalypse, et la description de leur accomplissement, t. 3, p. 267--269.
Grenouilles qui sortent de la gueule du Dragon et de la bête, t. 3, p. 268.
Explication de la fiction sur la grande Babylone, t. 3, p. 269--272.
Quelle est la bête qui porte la femme, t. 3, p. 272.
Les combats, décrits dans l'Apocalypse, sont ceux d'Ahriman contre Ormusd, t. 3, p. 267--279.
Récapitulation des preuves, qui démontrent que la théologie, qui fait le fond de l'Apocalypse, est celle des Mages, t. 3, p. 279.
Explication de la fiction faite sur le Génie monté sur le cheval blanc, et qui combat contre la bête, t. 3, p. 281.
Rapports établis entre ce Génie, Persée, et le Dieu Mithra des Perses, t. 3, p. 281--284.
Explication de la fiction faite sur l'ange qui enchaîne le grand Dragon, t. 3, p. 285, 293, 298.
Il est le même que celui qui, dans le poème de Nonnus, aide Jupiter à vaincre Typhon, t. 3, p. 286.
Explication de la fiction des Millénaires sur la durée du règne de mille ans, t. 3, p. 286, 287--291.
Explication de la fiction sur le jugement, t. 3, p. 291.
La doctrine de ce livre, la même que celle des Mages, remonte à la plus haute antiquité, t. 3, p. 292.
Comparaison de ces fictions avec celles de Daniel, t. 3, p. 292, 293.
Couronne de vie donnée aux vainqueurs dans la fable mystique des Apocalypses, t. 3, p. 294.
Description de la nouvelle Jérusalem, et du bonheur dont y doivent jouir les initiés. Explication de cette fiction, t. 3, p. 295--321.
Comparaison de cette fiction avec le paradis des Mages, et celui des Scandinaves, t. 3, p. 296, 297.
Description du fleuve, qui coule du trône de l'Agneau et de l'arbre de vie. Explication de cette fable, t. 3, p. 315--321.

Cette fiction est empruntée d'Ezéchiel, t. 3, p. 315.
Elle est aussi dans Lucien, t. 3, p. 316.
Réflexions en forme de récapitulation sur le but de cet ouvrage, et sur sa nature, t. 3, p. 321--323.
On le lisoit dans l'église, durant tout le temps que le Soleil mettoit à parcourir l'Agneau, dont Christ ou le Soleil prend la forme au printemps, t. 3, p. 322.
Motifs qui firent choisir cette époque de l'année pour cette lecture, t. 3, p. 322, 323.

Apollon, Dieu Soleil, le plus grand des Dieux, t. 1, p. 13; t. 2, p. 148, 149.
Son inscription et son autel dans l'Inde, t. 1, p. 29.
Ses inscriptions sur les Obélisques Egyptiens, t. 1, p. 51.
Renouvellement des lauriers dans ses temples, t. 1, p. 156.
Il est l'intelligence solaire, t. 1, p. 167, 279; t. 2, p. 149.
Apollon Musagète ou chef des Muses, t. 1, p. 279.
Il est le Soleil des signes supérieurs, t. 1, p. 418.
Apollon Ecbasius, t. 1, p. 490.
Il séjourne six mois en Lycie, et six mois à Délos, t. 1, p. 499.
Chant sur sa victoire, t. 1, p. 499.
Ses rapports avec Bacchus, t. 2, p. 8--11, 147, 148.
Sous quels rapports considéré il prend ce nom, t. 1, p. 147, 148, 154.
Il est représenté par l'Epervier, t. 2, p. 259, 273.
Il est peint sous l'emblême d'une Sphère, t. 2, p. 259.
Ses fêtes appelées *Daphnéphores*, t. 2, p. 259.
Sa statue en Syrie, t. 2, p. 222.
Manière dont il y rend ses oracles, t. 2, p. 222, 223.
Cérémonie, dans laquelle on passe à travers le feu en son honneur, t. 2, p. 249.
Ses rapports avec les animaux célestes, t. 2, p. 150.
On le fait fils de Bacchus & d'Isis, t. 2, p. 155.
Sa victoire sur le Serpent Python; explication de cette fable, t. 2, p. 150.
Son culte & son oracle à Patras, t. 2, p. 236.
Noms de ses épouses & de ses amantes, t. 2, p. 150, 151.
Son union aux Pleïades & aux Hyades, t. 2, p. 151.
Il donne naissance à Esculape, t. 2, p. 151.
Il est banni des Cieux: explication de cette fiction, t. 2, p. 152.
Mercure lui vole ses bœufs, t. 2, p. 152.
Origine de son union aux Muses, t. 2, p. 152, 153, 154.
Statue d'Apollon Isménien, t. 2, p. 153.
Pourquoi Apollon tient en main la Lyre, t. 2, p. 154.
Il est le Dieu de la divination & de la médecine, t. 2, p. 148, 153, 154.
Son identité avec Osiris, Bacchus, Orus, Belus, Mithra, &c. t. 2, p. 148, 149.
Caractère de ses statues, t. 2, p. 149.
Il est le Dieu-Soleil du Printemps, t. 2, p. 150.
Ses fêtes, t. 2, p. 150, 153.
Temple d'Apollon Carnéen, t. 2, part. 2, p. 26.
Culte d'Apollon à Asina, t. 2, part. 2, p. 27.
Sa statue à Elis, t. 2, part. 2, p. 27.
Sa statue pyramidale à Mégare, t. 2, part. 2, p. 32.
Temple d'Apollon Agréus, t. 2, part. 2, p. 32.
Temple d'Apollon Isménien, t. 2, part. 2, p. 33.
Autel d'Apollon Pœan, t. 2, part. 2, p. 33.
Apollon Archegêtès, t. 2, part. 2, p. 34.
Apollon & Mercure unis, t. 2, part. 2, 35.
Statue d'Apollon Temnitès, t. 2, part. 2, p. 39.
Sa statue à Gythium, à côté de celle de Bacchus, d'Hercule, & d'Esculape ou du Soleil du Taureau équinoxial, du Lion solstitial & du Serpentaire d'Automne, t. 2, part. 2, p. 70.
Son temple à Tanagre avec ceux de Bacchus, de Vénus & de Thémis, t. 2, part. 2, p. 74.
Il aime Cybèle, t. 2, part. 2, p. 77.
Il écorche Marsyas, t. 2, part. 2, p. 77.
Son tombeau à Delphes, t. 2, part. 2, p. 77; t. 3, p. 75.
Il est, comme Christ, pleuré par trois femmes, t. 2, part. 2, p. 195.
Epoque de son triomphe sur les ténèbres, t. 2, part. 2, p. 195.
Vers gravés sur le tombeau d'Apollon, par Pythagore, t. 2, part. 2, p. 195.
Il est quelquefois peint la tête rasée, t. 3, p. 39.
Il est l'Horus Egyptien, t. 3, p. 75.
Fête à l'occasion de sa victoire sur Python, t. 3, p. 63, 253.
Les Hyperboréens célébroient son retour à l'Equinoxe de Printemps, t. 3, p. 76.
Caractères qui rapprochent Apollon ou le Dieu-Soleil, du Christ Dieu Soleil des Chrétiens, t. 3, p. 118.
Pourquoi sa Lyre avoit sept cordes, & pourquoi le nombre sept lui fut consacré, t. 3, p. 219; t. 3, part. 2, p. 299.
La lumière du Soleil est son archet, t. 3, part. 2, p. 300, 303.
Mercure lui dérobe sa Lyre, t. 3, part. 2, p. 132, 133.
Explication de l'inscription de son temple à Delphes, t. 3, part. 2, p. 296, 297.

Arabes, tribus Arabes placées chacune sous l'invocation d'un astre, t. 1, p. 6, 69.
Leurs idoles, & leurs talismans, t. 1, p. 9.
Arantus & ses enfans; cérémonies qui se prati-

quoient à leurs tombeaux, t. 2, part. 2, p. 29.

Arbres, culte rendu aux arbres, t. 1, p. 21, 30, 35.
Arbre de vie, & arbre de la science du bien & du mal, t. 3, p. 30.
Il eſt un emblême du ſyſtême des deux principes, t. 3, p. 30, 31.
Il porte douze fruits, un chaque mois, t. 3, p. 30.
La fiction de l'arbre du bien & du mal répond à celle des deux tonneaux de Jupiter, & aux deux arbres des monumens de Mithra, t. 3, p. 31.
Diſtinction de l'arbre de vie, & de l'arbre de la science du bien & du mal, t. 3, p. 30, 31, 319.
Arbre de vie de l'Apocalypſe, t. 3, p. 315.
Cette fiction eſt imitée d'Ézéchiel, t. 3, p. 315.
Arbre de vie, ſource des ames, t. 3, p. 319.
Lieu où il eſt planté, t. 3, part. 2, p. 17.

Arcas, fils de Calliſto ou le Bouvier céleſte, t. 3, part. 2, p. 105.
Son tombeau, t. 1, p. 64; t. 2, part. 2, p. 25.
Ses inventions, t. 2, part. 2, p. 24.

Archanges, leur origine, t. 1, p. 31.
Sept Archanges, t. 1, p. 271.
Leur diſtribution dans les ſept Planètes, t. 1, p. 271.
Les formes qu'ils empruntent des Conſtellations, t. 1, p. 75, 272, 274; t. 3, p. 236, 237.
Les ſept Archanges meuvent les ſept Sphères, t. 3, p. 229.

Archelaüs, ſes dogmes, t. 1, p. 183.

Arcturus, la Brillante du Bouvier, t. 3, part. 2, p. 108.
Elle donne l'orage & la grêle, t. 1, p. 203.

Ardeshir, Légiſlateur des Perſes; il emploie l'impoſture religieuſe, t. 3, part. 2, p. 119.
Son extaſe, t. 2, part. 2, p. 119.

Argonautes, expédition des Argonautes; explication des divers poèmes fait deſſus, t. 1, p. 458, 527.
Récit de leurs aventures par Diodore de Sicile, t. 1, p. 469, 478.
Les poèmes faits ſur eux ont pour objet le Soleil, t. 1, p. 458, 524.
Etat du Ciel à l'époque où ils furent faits, t. 1, p. 459, 524.
Enumération des divers chefs de cette expédition aſtronomique, t. 1, p. 464, 470, 481.
Hercule s'embarque avec eux, t. 1, p. 332, 333, 459, 482, 483, 486.
Carte de leur route, t. 1, p. 465, 470, 471, 486, 502, 503.
Carte de leur retour, t. 1, p. 468, 478, 517, 524.
Objet de ces fictions, t. 1, p. 470, 499.
Variantes, t. 1, p. 477, 479.
Description de leur départ, t. 1, p. 484, 486.
Leur arrivée & leur ſéjour à Lemnos, t. 1, p. 486, 489.
Leur arrivée à Samothrace, où ils ſe font initier, t. 1, p. 489; t. 2, part. 2, p. 132.
Ils abordent à Cyzique, t. 1, p. 489, 490.
Ils ſont attaqués par les Géans, t. 1, p. 490.
Leur arrivée chez les Myſiens, t. 1, p. 491, 492.
Chez les Bébryciens, t. 1, p. 494.
Chez Phinée, qu'ils conſultent, t. 1, p. 494, 498.
Ils élèvent des autels aux douze grands Dieux, t. 1, p. 498.
Ils paſſent à travers le détroit des Roches Cyanées, t. 1, p. 498.
Leur arrivée à l'île Achéruſe, t. 1, p. 500.
A l'île Arêtiade, où ils trouvent les fils de Phryxus, t. 1, p. 503.
A l'embouchure du Phaſe, t. 1, p. 504.
En Illyrie, t. 1, p. 519.
Ils ſont jetés ſur la côte de Lybie, t. 1, p. 522.
Ils chargent leur vaiſſeau ſur leurs épaules, t. 1, p. 522.
Ils voyagent à pied à travers les ſables, t. 1, p. 523.
Leur arrivée au jardin des Hespérides, t. 1, p. 523.
Leur retour à Pagaſe, t. 1, p. 524.
Leur vaiſſeau, t. 3, part. 2, p. 76.

Argonautiques, d'Orphée, t. 1, p. 460, 469.
D'Apollonius de Rhodes, t. 1, p. 481, 524.
De Valérius Flaccus, t. 1, p. 524.
Matière de ces poèmes, t. 1, p. 460, 525, 526.

Ariadne, épouſe Théſée, t. 1, p. 441.
Elle le tire du labyrinthe, t. 3, part. 2, p. 113.
Sa naiſſance, t. 3, part. 2, p. 113, 121.
Sa mort, t. 1, p. 441.
Lieu où l'enterre Bacchus, t. 2, part. 2, p. 68.
Sa couronne au nombre des Conſtellations, t. 3, part. 2, p. 112.
Ses cheveux aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 112.
Bacchus la place au Ciel, t. 3, part. 2, p. 114, 121.
Son nom de *Libera* ou de Proſerpine, t. 3, part. 2, p. 113, 114, 121.
Ses fêtes comparées à celles de Proſerpine, t. 3, part. 2, p. 117.
Monument qui repréſente son mariage avec Bacchus, t. 3, part. 2, p. 121.
Ses divers noms, t. 3, part. 2, p. 122, 123.

Arion, nom du cheval Pégaſe, ou cheval aérien, t. 1, p. 330, 338, 360; t. 3, part. 2, p. 149.

Fils de Cérès et de Neptune, t. 2, part. 2, p. 13, 232.
Arion, poète sauvé des eaux par un Dauphin, t. 3, part. 2, p. 145, 146.

Aristée, homme du Verseau. Il a enseigné à observer les Solstices; base de cette fiction, t. 1, p. 331.
Il sacrifia à la canicule, t. 1, p. 498.
Il nourrit Bacchus, t. 2, p. 18.

Aristote, ses dogmes, t. 1, p. 94.
Sa doctrine sur le monde, t. 1, p. 129.
Sur la nature des astres, t. 1, p. 263.
Il est forcé de s'exiler à Chalcis, par crainte des prêtres, t. 2, part. 2, p. 129.

Ascension droite, ce qu'on entend par ce mot, t. 3, part. 2, p. 6.

Astaroth ou *Astarté*, nom de Vénus chez les Tyriens; elle est la Vénus Cabar des Sarazins, t. 1, p. 6, 141; t. 2, p. 159.
Origine des attributs de cette Déesse, t. 1, p. 61; t. 2, p. 159, 160.
Hiram lui fait bâtir un temple à Tyr, t. 1, p. 61.
Amante d'Adonis, t. 2, p. 157, 158; t. 2, part. 2, p. 55.
Elle épouse Saturne, t. 2, p. 158.
Elle consacre à Tyr un astre tombé du Ciel, t. 2, p. 159.
Ses rapports avec Isis, ou avec la Lune, t. 2, p. 159, 160.
Elle a les mêmes attributs que ces Déesses, t. 2, p. 160.

Astres, culte des astres, t. 1, p. 3, 6, 9, 13, 30, 35, 208.
Origine de ce culte, t. 1, p. 208, 261.
Siége des Dieux, t. 1, p. 10.
Quatre grands astres chez les Perses, t. 1, p. 25, 239, 275.
Culte rendu aux astres du nord, t. 1, p. 32.
Sept grands astres, t. 1, p. 75.
Cause qui les fit réputer Dieux, t. 1, p. 261, 264, 269; t. 2, p. 111.
Manière dont ils influent sur la végétation, sur les élémens et sur leurs qualités, t. 1, p. 202--206.
Astres signes et causes, t. 1, p. 206.
Appelés Dynastes, t. 1, p. 210.
Leur liaison aux douze signes, t. 1, p. 215.
Leurs rapports avec les opérations agricoles, et avec les phénomènes météorologiques, t. 1, p. 222.
Leurs filiations diverses, t. 1, p. 222.
Astres bons et mauvais, t. 1, p. 224, 235.
Animés et intelligens, t. 1, p. 261, 263, 265, 278.
Eternels, t. 1, p. 263.
Conduits par des intelligences, t. 1, p. 263, 265.
Arbitres souverains de toutes choses, t. 1, p. 270.
Adorés spécialement par les peuples soumis à leurs influences, t. 2, p. 215.
Ils furent regardés comme autant d'animaux, t. 1, p. 266, 270.
Universalité de l'opinion qui en fait des Etres animés, t. 1, p. 267.
Serment prêté au nom des astres, t. 1, p. 269.
Rapports de l'ame humaine avec les astres, t. 1, p. 270.
Astres formés de la substance Ethérée et intelligente, t. 3, p. 103.
Ailes données aux astres, t. 3, p. 235.
Chaque astre a sept rayons, t. 3, p. 244.
Astres subordonnés à quatre grands astres, t. 3, p. 244.
Astres à trois corps, t. 3, p. 333.
Effets qui résultent de leurs diverses positions relativement aux divers cercles de la Sphère, t. 3, part. 2, p. 2, 7, 8, 10--13.
Comment ils deviennent une indication des saisons, t. 3, part. 2, p. 13.
Astres appelés Astres de Neptune, t. 2, part. 2, p. 158.

Astrologie, fondement de cette science, t. 1, p. 7, 80, 208.
Sa liaison à la religion, t. 1, p. 10.
Livres d'Astrologie sacrée, t. 1, p. 10, 79, 80, 213.
Astrologie établie à la Chine, t. 1, p. 32.
Elle met à tout son sceau, t. 1, p. 74.
Elle préside aux distributions politiques et géographiques, t. 1, p. 69--77.
Ancienneté et universalité de cette science, t. 1, p. 79-- 83.
Distinction entre l'Astrologie naturelle et l'Astrologie judiciaire, t. 1, p. 203, 204.
Astrologie naturelle, t. 1, p. 206.
Ses prédictions, t. 1, p. 208.
Ses rapports avec l'Astrologie judiciaire, t. 1, p. 216.
Astrologie, base de fatalité, t. 3, p. 238.
Quatre points cardinaux des déterminations Astrologiques, t. 3, p. 238.
Union de l'Astrologie et de la Religion, t. 1, p. 269.

Astronomie. Mémoire sur son origine, t. 3, p. 326 -- 367.
Ses caractères Hiéroglyphiques, t. 3, p. 324.
Rapports qu'ils ont avec les Saisons et l'Agriculture, t. 3, p. 324.
Antiquité de cette science, t. 3, p. 324, 325, 341, 360.
Plusieurs Peuples s'en disputent l'invention, t. 3, p. 325.

Recherches sur les premiers inventeurs, t. 3, p. 325.
Liaison de l'Astronomie Egyptienne aux effets sublunaires, t. 3, p. 333.
Son origine dans la haute Egypte et l'Ethiopie, t. 3, p. 348, 349, 360, 361, 364.
Latitude du lieu où elle a pris naissance, t. 3, p. 349, 360.
Révolution qu'a éprouvée l'Astronomie Chinoise, t. 3, p. 361.
Traces de ses rapports avec celle des Egyptiens et des Grecs, t. 3, p. 361, 362.
Traces de notre Astronomie en Amérique, t. 3. p. 364.
Epoque de l'invention de l'Astronomie, t. 3, p. 354.

Atergatis. Déesse adorée en Syrie et en Phénicie, t. 2, p. 212.
Elle se précipite avec son fils dans le lac d'Ascalon, t. 2, p. 212.
Elle est adorée à Ascalon, t. 2, p. 212.
Ses rapports avec Derceto, t. 2, p. 212.
Son nom est celui de la Vierge céleste, Isis, t. 2, p. 212, 213.
Pourquoi ce nom donné à la Vierge, t. 2, p. 215.
Origine de ses formes, t. 2, p. 213.
Lions qui lui sont unis, t. 2, p. 214.
Son union au Soleil, t. 2, p. 214.
Ses rapports avec Rhéa, t. 2, p. 214.
Sa statue, t. 2, p. 214.
Elle est appelée Déesse de Syrie, t. 2, p. 215.
Elle est confondue avec Cérès et Isis, t. 2, p. 216.
Son culte chez les Parthes, t. 2, p. 230.

Athènes. Ses Tribus sont divisées d'après les divisions célestes, t. 1, p. 70.

Atlas. Porte le Ciel, t. 1, p. 91, 134.
Il est aussi une montagne, t. 1, p. 134.
Statue d'Atlas en Syrie, t. 2, p. 223.
Il est frère de Dagon, t. 2, p. 223.
Son observatoire en Bœotie, t. 2, part. 2, p. 34.
Quel est Atlas, t. 3, part. 2, p.

Atlantes. Leur Cosmogonie, t. 1, p. 134.

Atlantides. Pleïades, filles d'Atlas, t. 1, p. 134.
Poursuivies par Busiris, t. 1, p. 337.
Leurs noms et leurs aventures, t. 3, p. 35 -- 40.

Atys. Dieu-Soleil adoré en Phrygie, t. 1, p. 163 -- 165; t. 2, part. 2, p. 75, 78; t. 3, p. 77.
Il est le même qu'Osiris, Bacchus, Apollon etc., t. 2, p. 164; t. 2, part. 2, p. 75.
Etymologie de ce nom, t. 2, p. 163; t. 3, p. 77.
Ses amours avec Cybèle, t. 2, part. 2, p. 75, 77 -- 80, 83; t. 3, p. 77.
Objet de cette fiction, t. 2, p. 164.
Attributs de ce Dieu, t. 2, p. 164.
Ses fêtes et leur liaison à l'Equinoxe de Printemps, t. 2, p. 164.
Son caractère théologique, t. 2, p. 164.
Il porte un bonnet semé d'étoiles, t. 2, p. 164; t. 2, part. 2, p. 83.
Sa mutilation, t. 2, p. 164, 192, 193.
Ses rapports avec Adonis et Esculape, t. 2, p. 164, 165, 192.
Il bâtit un temple en Syrie, t. 2, p. 214, 218.
Il institue les mystères de Phrygie, de Lydie et de Samothrace, t. 2, p. 218; t. 2, part. 2, p. 79.
Ses voyages en Syrie et par toute la terre, t. 2, p. 218.
Il s'habille en femme, t. 2, p. 218; t. 2, part. 2, p. 79.
Ses aventures malheureuses, t. 2, p. 75 -- 89.
Son culte appartient spécialement à la Phrygie, t. 2, part. 2, p. 75.
Ses temples en Phrygie, t. 2, part. 2, p 75.
Comme Christ, il meurt et ressuscite, t. 2, part. 2, p. 75, 78.
Ses aventures ont passé pour allégoriques, t. 2, part. 2, p. 76; t. 3, p. 78, 79.
Ses fêtes et époques de leur célébration, t. 2, part. 2, p. 76, 84.
Elles étoient successivement lugubres et gaies, t. 2, part. 2, p. 66.
Rapport de ces fictions avec la marche de la nature, de l'aveu des anciens eux-mêmes, t. 2, part. 2, p. 76, 77.
Le père de Cybèle fait périr Atys, t. 2, part. 2, p. 77.
Stérilité dont est frappée la Phrygie à sa mort, t. 2, part. 2, p. 77.
Honneurs funèbres accordés à son image, t. 2, part. 2, p. 77; t. 3, p. 78.
Sacrifices funèbres, qui se faisoient tous les ans à son tombeau, t. 2, part. 2, p. 78, 87; t. 3, p. 78.
Ses amours avec Agdistis, fille de Midas, t. 2, part. 2, p. 78.
Il est mutilé par Cybèle, t. 2, part. 2, p. 78.
Diverses légendes faites sur Atys, t. 2, part. 2, p. 78, 87.
Il est l'Esmun des Phéniciens, t. 2, part. 2, p. 78; t. 3, p. 77.
Il élève un temple à Rhéa, en Syrie, t. 2, part. 2, p. 78, 79.
Ses amours avec la Nymphe, fille du Sangaris, et infidélités qu'il fait à Cybèle, t. 2, part. 2, p. 81, 86.
Fureurs d'Atys, ses courses, et sa mutilation par lui-même, t. 2, part. 2, p. 81, 83, 86.
Atys, Dieu fécond, principe des générations sublunaires, t. 2, part. 2, p. 82.
Exposition d'Atys au moment de sa naissance, t. 2, part. 2, p. 83.
Explication mystique des aventures et des attributs d'Atys,

d'Atys, par l'Empereur Julien, t. 2, part. 2, p. 83 — 85.

Il a pour gardien un Corybante, t. 2, part. 2, p. 83.
Il s'attache à une Nymphe qu'il aime, t. 2, part. 2, p. 83.
Un Lion découvre ses infidélités à Cybèle, t. 2, part. 2, p. 83.
Cérémonies lugubres, qui retracent ses malheurs, et la douleur de son amante, t. 2, part. 2, p. 83, 84, 87, 88.
Il descend dans un antre, t. 2, part. 2, p. 84.
Espérances données aux initiés à ses mystères, t. 2, part. 2, p. 84; t. 3, p. 84.
Ressemblance de ses mystères avec ceux de Christ, t. 2, part. 2, p. 84; t. 3, p. 118.
Fêtes de la passion et de la résurrection d'Atys, t. 2, part. 2, p. 84.
Verge symbolique mise dans une de ses mains, et flûte aux sept tuyaux dans l'autre, t. 2, part. 2, p. 84; t. 3, p. 214.
Cérémonie de l'arbre coupé en son honneur, t. 2, p. 84; t. 3, p. 80, 81.
Rapport de la Théologie Phrygienne, avec celle de l'ouvrage de mysticité Phrygienne, appelé Apocalypse, t. 2, part. 2, p. 85.
Abstinences et pratiques commandées aux initiés à ces mystères, t. 2, part. 2, p. 85.
Rapprochement entre ce culte et le culte Egyptien, t. 2, part. 2, p. 85.
Flambeaux sacrés, allumés en son honneur, t. 2, part. 2, p. 85.
Traditions qui font d'Atys un simple berger, t. 2, p. 85, 87.
Il est blessé, comme Adonis, par un Sanglier, t. 2, part. 2, p 85.
Il enseigne aux Phrygiens les mystères de la mère des Dieux, t. 2, part. 2, p. 85.
Il est fils d'une Androgyne, t. 2, part. 2, p. 85.
Son temple à Dyme, en Achaïe, commun à Cybèle, t. 2, part. 2, p. 86.
Son temple à Patras, commun également avec Cybèle, t. 2, part. 2, p. 86.
Fiction, dans laquelle un Roi devient amoureux de lui, et qui les fait se mutiler réciproquement, t. 2, part. 2, p. 87.
Objet des représentations tragiques de sa passion, t. 2, part. 2, p. 87.
Ressemblance de ses aventures avec celles d'Adonis, Osiris, Cadmillus, t. 2, part. 2, p. 87.
Epithète de Minotaure donnée à ce Dieu, t. 2, part. 2, p. 89.

Ces fictions ont pour base le système des deux principes, t. 2, part. 2, p. 192.

On donnoit dans ses mystères le spectacle de ses aventures tragiques, t. 2, part. 2, p. 195, 250.

Incarnation du Verbe enseignée dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 209.

Epoques de la célébration de ses fêtes et motifs du choix, t. 2, part. 2, p. 222; t. 3, p. 81.
Belier Equinoxial placé au pied de l'arbre sacré, que l'on coupoit dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 235.
Continence exigée des initiés à ses mystères, t. 2, part. 2, p. 247.
Deuil de ses Prêtres, t. 2, part. 2, p. 251.
Histoire abrégée d'Atys, t. 3, p. 77 — 82.
Manière dont on le représentoit, t. 3, p. 77.
On chercha inutilement ses membres après sa mort, t. 3, p. 78.
Il est pleuré trois jours, et il ressuscite glorieux, t. 3, p. 78.
Fêtes anniversaires en son honneur, t. 3, p. 78.
Il se mutile, t. 3, p. 78.
Explication de cette fable par Macrobe, t. 3, p. 79, 81.
Ses aventures, considérées dans leur rapport avec la marche du Soleil, t. 3, p. 79.
Atys dans sa passion, lié à un arbre, au pied duquel est l'Agneau, t. 3, p. 80.
Analogie de cette cérémonie avec celle de l'Agneau-Paschal, et avec la Pâque des Chrétiens, t. 3, p. 81.
Il est le Dieu-Soleil adoré sous le nom de Christ, par la secte Mithriaque, appelée Chrétienne, t. 3, p. 81, 118.
Motifs qui firent consacrer l'Agneau, dans ses mystères, t. 3, p. 81.
Explications mystiques de Julien, de Salluste le Philosophe, et de Damascius, t. 3, p, 81, 82.
Cérémonies qui se pratiquoient dans les 3 jours de ses fêtes funèbres, t. 3, p. 81.

Augias. Fils du Soleil; ses diverses généalogies t. 1, p. 329.
Hercule nettoye ses étables, t. 1, p. 329.

Autel. Constellation. Ouvrage des Cyclopes, t. 3, p. 265; t. 3, part. 2, p. 183.
Il entre dans les tableaux des Apocalypses, t. 3, p. 265.
Les Dieux sacrifient sur cet autel, avant de combattre contre les Titans, t. 3, part. 2, p. 183.
Explication de cette fiction, t. 3, part. 2, p. 183.
Sa vue avertit les matelots de l'approche des orages, t. 3, p. 183.
Monument des noces de Pelée, t. 3, p. 183.
Sa position aux Cieux, t. 3, p. 183.

Ses divers noms et ceux des étoiles particulières qui la composent, t. 3, p. 183, 184.

Autopsie. Ce qu'on entendoit par ce mot dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 191, 237, 240.

Conditions pour y être admis, t. 2, part. 2, p. 256.

Elle fut appelée Photagogie, t. 2, part. 2, p. 256.

Scènes magiques qui l'accompagnoient, t. 2, part. 2, p. 256.
Elle fut appelée Apocalypse, ou révélation de la lumière, t. 3, p. 206.
Autopsie de l'Apocalypse de Jean, p. 295.

Azes Génies de la Cosmogonie des Scandinaves, t. 1, p. 135.

Azima. Bouc créateur dans le Pentateuque des Samaritains, t. 2, part. 2, p. 140; t. 3, p. 34.

Azimuth. Ce qu'on entend en Astronomie par ce mot, t. 3, part. 2, p. 12.
Comment on en a compté les degrés, t. 3, part. 2, p. 12.

B.

Baal. Divinité Assyrienne et Phénicienne. Nom du Soleil et de Jupiter Planète, t. 1, p. 6; t. 2, p. 232, etc.
Etymologie de ce nom, t. 2, p. 232.
Baal adoré dans le Cyrénaïque, t. 2, p. 242.
Le même Dieu que l'Hercule d'Athénagore, t. 2, p. 233.
Ses Idoles, t. 2, p. 235.
Rapport de son culte avec celui de la milice céleste, t. 2, p. 235.

Baal Beryth. Son idole, t. 2, p. 240.

Baal Gad ou la Bonne fortune. Son culte. Rapport de ce culte avec le Sabisme, t. 2, p. 242, etc.

Baa'im. Dieux pénates des Syriens, t. 2, p. 232.
Système planétaire figuré sous ce nom, t. 2, p. 239.

Bacchus. Dieu-Soleil avec les formes de l'ancien Taureau Equinoxial, t. 2, p. 1, 113; t. 3, p. 67.
Divinité des Arabes, t. 1, p. 6, 274.
Il est l'Osiris Egyptien, t. 1, p. 418; t. 2, p. 1, 25; t. 2, part. 2, p. 192.
Ses mystères étoient ceux d'Osiris, t. 2, part. 2, p. 2.
Origine de son culte, chez les Grecs, t. 1, p. 6; t. 2, p. 1, 23.
Il fut adoré en Ethiopie, t. 1, p. 33.
Son culte en Eolie, t. 1, p. 71.
Origine de ses Cornes, t. 1, p. 153; t. 2, p. 5, 113.
Il est exposé aux eaux en naissant, t. 1, p. 153; t. 2, part. 2, p. 70.
On lui donne pour père Caprius, t. 1, p. 155; t. 2, part. 2, p. 50.
Il triomphe, comme Christ, monté sur l'âne. Sa Métamorphose en Lion, t. 1, p. 153, etc.
Il arrive en Syrie, et y bâtit un Temple. Divers monumens qu'il y laisse de ses voyages dans l'Orient, t. 2, p. 218.
Universalité de son culte. Son caractère théologique, t. 2, p. 1, 11.
Ses rapports avec le Phrygien Atys, t. 2, p. 218; t. 2, part. 2, p. 104.
Bacchus Sabazius, t. 2, p. 1, 16; t. 2, part. 2, p. 50; t. 3, part. 2, p. 116.
Fable sur sa naissance et cerémonie, à laquelle cette fiction donne lieu dans ses mystères, t. 2, p. 16; t. 3, part. 2, p. 116.
Ses diverses légendes : rapports qu'elles ont entre elles et le Ciel, t. 2, p. 11--27.
Poème sur Bacchus, par Nonnus de Panople, avec une analyse des quarante huit chants de ce Poème, t. 2, p. 27--95.
Antiquité de son culte en Egypte, t. 2, p. 2.
Sa génération et sa naissance, t. 2, p. 3, 14, 42, 46.
Opinions diverses sur le lieu de sa naissance, t. 2, p. 12.
Son éducation, t. 2, p. 24, 46.
Il est, comme Sérapis, Osiris et Pluton, etc. une des formes du Soleil, t. 2, p. 4, 12.
Il est Epaphus, et Apis, et il a les mêmes rapports qu'eux avec le Taureau céleste, t. 2, p. 5.
Mystères de sa passion et de sa mort, t. 2, p. 5.
Il est mis en pièces par les Titans et les Géans, t. 2, p. 42; t. 3, p. 68; t. 3, part. 2, p. 120.
Ses rapports avec le principe humide de la végétation, t. 2, p. 6.
Raison qu'on eut d'en faire le Dieu des Vendanges, t. 2, p. 6, 25.
Simplicité de ses anciennes fêtes. Son retour des enfers. Le symbole actif de la génération lui fut consacré, t. 2, p. 6.
Ses rapports avec Apollon et les Muses. Son antre Mystique. Ses actes. Son temple à Rhodes. L'œuf Orphique placé à ses côtés, t. 2, p. 9.
Son action dans le monde sublunaire. Il préside aux mouvemens de la Sphère, t. 2, p. 10.
Il est le Soleil, considéré comme Bienfaisant, et dans ses rapports avec la végétation, t. 2, p. 11, 26.
Divers Bacchus, t. 2, p. 12; t. 3, p. 68.
Il a pour nourrices les Hyades, ou les Etoiles du front du Taureau, t. 2, p. 13.
Il a pour mère Amalthée, t. 2, p. 12, 13; t. 2, part. 2, p. 49.
Formule sacrée, donnée aux Initiés aux mystères de Bacchus, t. 2, p. 14, 47.
Fiction qui le fait naître d'un Serpent et de

Proserpine, t. 2, p. 14, 42; t. 2, part. 2, p. 50, 62; t. 3, part. 2, p. 116.
Bacchus Zagreus, t. 2, p. 15, 42; t. 3, part. 2, p. 16.
Il varie ses formes avec les saisons, t. 2, p. 8, 15.
Il préside au labourage, t. 2, p. 15.
Explication de la fable, qui le fait fils d'Ammon et d'Amalthée, t. 2, p. 17, 19.
Fable Libyenne sur Bacchus, t. 2, p. 17, 22.
Il parcourt l'Univers pour y répandre ses bienfaits, t. 2, p. 21, 24.
Fable Indienne sur Bacchus, t. 2, 23, 27.
Fable Grecque, t. 2, p. 22.
Amour de Bacchus, pour la jeune Ampelus, et description de leurs jeux. Mort de celui-ci, et douleur de Bacchus, t. 2, p. 47, 49.
Croissance de la Vigne, qui naît du corps d'Ampelus, t. 2, p. 56.
Bacchus exprime le jus de son fruit, t. 2, p. 50.
Bacchus va porter en Orient cette précieuse découverte, t. 2, p. 57.
Préparatifs de son voyage, et compagnons qu'il s'associe, t. 2, p. 52.
Son départ. Il combat les Indiens sur les bords du fleuve Astacus. Ses amours pour Nicê. Explication de cette fiction. Il attaque de nouveau les Indiens, et il en fait un affreux massacre. Son arrivée à la cour d'Assyrie, t. 2, p. 53, 56.
Sa statue en Assyrie, t. 2, p. 22.
Détails sur son séjour chez le prince Raisin, roi des Assyriens, et explication de cette fiction, t. 2, p. 56.
Il est attaqué par Lycurge, et il se précipite dans la mer. Explication de cette fiction. Défaite de Lycurge. Bacchus sort de la mer, et rejoint son armée. Il attaque les Indiens sur les bords de l'Hydaspe. Description du combat, t. 2, p. 58, 60.
Préparatifs du combat, entre Bacchus et Dériade, chef des Indiens, t. 2, p. 62.
Détails de ce combat, t. 2, p. 64--70.
Exploits de Morrheus dans le combat, t. 2, p. 65.
Ses amours avec une Bacchante, t. 2, p. 67--69.
Il est blessé par Bacchus, t. 2, p. 72.
Rage de Bacchus, t. 2, p. 66.
Découragement de ses troupes. Supplice des Bacchantes. Bacchus, guéri de sa rage, reparoît à la tête de son armée. Les Dieux se partagent entre Bacchus et Dériade. Détails d'un nouveau combat. Métamorphoses de Bacchus, t. 2, p. 70; t. 3, part. 2, p. 120.
Il équipe une flotte. Suspension d'armes et jeux funèbres, t. 2, p. 70, 71.
Divers phénomènes, t. 2, p. 71.
La guerre recommence, t. 2, p. 71.
Combat naval, où les Indiens sont défaits, t. 2, p. 72.
La mort de Dériade termine cette guerre, t. 2, p. 73.
Retour de Bacchus en Europe, et son passage à Tyr. Présens qu'il fait à Hercule. Bacchus parcourt la Phénicie, et s'arrête à Bérythe. Origine de cette ville, et description de ses environs. Son éloge, t. 2, p. 73, 75.
Les amours de Bacchus pour Béroë, qu'il dispute à Neptune. Combats des Dieux rivaux. Jupiter accorde Béroë à Neptune. Explication de cette fiction. Arrivée de Bacchus en Grèce. Il est menacé par Penthée, t. 2, p. 78, 79.
Bacchus enfant est enlevé par des Pirates, t. 2, p. 79; t. 3, part. 2, p. 246.
Explication de cette fable. Penthée veut perdre Bacchus, et périt lui-même. Miracle de Bacchus. Explication de cette fiction. Fêtes de Bacchus en Syrie, t. 2, p. 224.
Arrivée de Bacchus chez Icare. Mort d'Icare et d'Erigone sa fille, t. 2, p. 87.
Bacchus passe à Naxe. Ses amours avec Ariadne, t. 2, p. 87; t. 3, part. 2, p. 112.
Combat de Bacchus et de Persée. Mercure les réconcilie, t. 2, p. 88, 89.
Explication de cette fiction, et position Astronomique, qui en est la base, t. 2, p. 83, 86, 89.
Bacchus attaqué par les Géans en triomphe. Explication de ces fables. Bacchus retourne en Phrygie, et devient amoureux d'*Aura*, t. 2, p. 90, 91.
Détails sur ces amours, t. 2, p. 91, 93.
Explication de cette fable. Fin du Poème et Apothéose de Bacchus, t. 2, p. 93, 95.
Epoque à laquelle remonte le Poème. Conséquence de ces explications. Monumens prétendus qui attestent son existence. Incertitude de son histoire, t. 2, p. 95, 97.
Ses fêtes de Printemps célébrées a Laruſſium, t. 2, part. 2, p. 70.
Miracles qu'on y débitoit. Ino nourrit Bacchus dans un antre. Jardins de Bacchus. Sa statue à Las où étoit le temple d'Esculape. Statue de Bacchus unie à celle de Diane. Cri Bacchique, *Evan*, prononcé par Bacchus, près le mont d'Eve. Son Temple en Messénie, près celui d'Esculape, et de Diane nourrice d'enfans. Temple d'Ino, sa nourrice. Bacchus fait sortir une Fontaine d'un coup de Baguette. Bacchus uni aux Grâces à Olympie, près des autels des Nymphes et des Muses. Bacchus uni à Apollon Pythien. Ses amours avec Physcoa. Bacchus uni à Latone, à la Fortune et à la Victoire. Bacchus Lémanite uni à Esculape. Son Théâtre et son Temple chez les Eléens. Visite de ce Dieu dans la fête des Thyades, t. 2, p. 70, 71.

Miracle semblable à celui des noces de Cana, t. 2, part. 2, p. 71; t. 3, p. 70.
Sources de vin, qui coulent tous les ans, le jour de sa fête, t. 2, part. 2, p. 71.
Les Pans lui dressent des embûches à Patras en Achaïe, t. 2, part. 2, p. 72.
Coffret qui contient Bacchus, apporté par Euryphile, t. 2, part. 2, p. 72, 104.
Rapports de cette fiction avec celle d'Ericthonius, t. 2, part. 2, p. 115.
Bacchus *Æsymnètes*. Ses Prêtres et Prêtresses. Cérémonies pratiquées à sa fête célébrée près du fleuve Meilichius. Bacchus Calydonius. Son temple à Patras. Aventure singulière de Corésus son prêtre, amoureux de Callirohë. Grand nombre de statues de Bacchus, portant chacune le nom d'une Bourgade différente. Statues portées au Temple de Bacchus Æsymnètes. Bacchus et Diane honorés à Phelloë. Sa statue enduite de cinabre. Bacchus et Diane honorés à Pellène, t. 2, part. 2, p. 72.
Bacchus *Lamptère* ou lumineux. Fête des flambeaux en son honneur. Bacchus uni à Vénus Mélanie, ou Noire. Temple de Bacchus chez les Phénéates. Taureau porté à son temple. Union de Bacchus à Diane *Ephésienne*. Fête *Sciera* et flagellations en son honneur. Statues de Bacchus, Cérès et Proserpine à Thelpusa. Ses Temples à Hérée, sous les noms de *Politès* et *Axitès*. Son union à Pan. Ses temples, sa statue et sa fontaine à Mégalopolis. Description de sa statue. Son temple et celui de Diane conservatrice à Phigalie. Description de sa statue. Il y prenoit le titre d'*Acratophore*. Ses temples à Tégée avec ceux de Cérès et de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 73.
Bacchus le *Myste*, t. 2, part. 2, p. 24.
Son temple uni à celui de Cérès, t. 2, part. 2, p. 73; t. 3, p. 70.
Culte de Bacchus en Béotie. Bacchus Aigobole. Son temple près Potnie. Statue de Bacchus Cadméen. Table de Bacchus *Lysien*. Conte à ce sujet. Sa statue et son temple à Tanagre. Il tua un Triton. Union de son temple à celui de Thémis, d'Apollon et de Vénus. Son temple et sa statue à Anthédon, unis à ceux des Cabires, de Cérès et de Proserpine. Son temple et sa statue sur le mont Ptoüs à Larymna. Son temple à Copas, avec ceux de Cérès et de Sérapis. Sa statue à Thespies avec celles de Jupiter sauveur, de la Fortune et de Sémélé. Temple de Bacchus et celui des Grâces à Orchomène. Orgies de Bacchus célébrées sur le Mont Parnasse. Tableaux qui le représentoient à Delphes avec le Soleil au couchant. Statue de Bacchus Céphallénite. Son union à Diane, à Boulis, t. 2, part. 2, p. 73, 75.
Membre viril de Bacchus, déposé dans la Ciste sacrée. Cérémonie du Phallus en son honneur, t. 2, part. 2, p. 189.
Spectacle de la mort de Bacchus, donné dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 193, 194.
Bacchus, fils de Cérès, t. 2, part. 2, p. 193.
Comme Christ, il meurt, descend aux Enfers et ressuscite, t. 2, part. 2, p. 70, 194; t. 3, p. 67.
Immolation d'un homme en son honneur, t. 2, part. 2, p. 194.
Rapport de ses mystères avec ceux des Cabires de Samothrace, t. 2, part. 2, p. 195.
Forme sphérique de son temple en Thrace, t. 2, part. 2, p. 197.
Sa passion, sa mort et sa résurrection mises en spectacle, t. 2, part. 2, p. 197.
Son image enfantine exposée dans les temples, comme celle du Soleil Christ l'est à Noël, t. 2, part. 2, p. 197; t. 3, p. 50.
Ses Omophagies, t. 2, part. 2, p. 212, 252.
Comment les Initiés à ses mystères invoquoient Eve, t. 2, part. 2, p. 225; t. 3, part. 2, p. 120.
Bacchus Sauveur, fils de la Vierge céleste, ou de Cérès, t. 2, part. 2, p. 233; t. 3, p. 45, 88.
Il descend aux Enfers pour en retirer Sémélé, sa mère, t. 2, part. 2, p. 233; t. 3, p. 69; t. 3, part. 2, p. 112.
Fête nocturne célébrée sur le lieu, par lequel il descend, t. 2, part. 2, p. 233.
Continence de dix jours exigée de ses Initiés. Ses Gerairai, ou vieilles Prêtresses, t. 2, part. 2, p. 247.
Il fut purifié par la mère des Dieux. t. 2, part. 2, p. 249.
Lustration de ses Initiés, t. 2, part. 2, p. 249.
Chœurs de Musiciens et de Danseurs accompagnent ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 259.
Ses quatre âges, t. 3, p. 39.
Il est le Soleil, et le Verbe de la Divinité uni à la matière, t. 3, p. 67.
Il est mis dans une chaudière, t. 3, p. 68.
Ses autres aventures tragiques. Son retour au sein des Muses. Ses fêtes printanières. Bacchus S. Taureau. Représentation de Bacchus déchiré en pièces: récit de cette aventure Mythologique. Son cœur est mis dans une boîte par Minerve. Douleur et fête lugubre de ses Initiés. Les Auteurs anciens conviennent que c'est une allégorie sur le Soleil. Bacchus Saotès, ou sauveur. Ses miracles. Bacchus enfant est, comme Christ, menacé de perdre la vie, t. 3, p. 69.
Ses Initiés attendent son dernier avénement. Bacchus Dieu, fils de Dieu. Il est exposé sur le Van mystique, sous la forme d'un enfant, t. 3, p. 70.
Bacchus, Verbe ou *Logos*, t. 3, p. 116.

Caractères qui le rapprochent de Christ. Bacchus *Yes*, t. 3, p. 118.
On en a fait S. Denis, t. 3, p. 150.
Rôle que le Serpent joue dans ses mystères, t. 3, p. 297.
Il place sa couronne aux Cieux, avant d'aller chercher Sémélé aux Enfers. Explication de ces fictions. Ses formes. Ses inventions. Ses fêtes. Ses rapports avec le Chinnong des Chinois. Bacchus *Nyctileus*. Ses fêtes nocturnes et son Taureau symbolique, t. 3, part. 2, p. 118, 119.
Pommes consacrées dans ses mystères. Monument de ses amours avec Ariadne, t. 3, part. 2, p. 120, 121.
Bacchus *Prosymnus*, t. 2, part. 2, p. 14.
Trou par où il descend aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 14, 69.
Temple de Bacchus *Melainaigide*. Invocation des femmes Argiennes à Bacchus *Tauriforme*, t. 2, part. 2, p. 17.
Temple de Bacchus à Boura, uni à Vénus, t. 2, part. 2, p. 28.
Sa statue à Sicyone. Bacchus préside au Chant, t. 2, part. 2, p. 29, 30.
Adoré à Mégare avec Cérès et Vénus. Bacchus *AEgobole*. Son temple à Thèbes, t. 2, part. 2, p. 32, 33.
A Tanagre, près celui de Thémis. A Anthédon. A Copaïs, avec ceux de Cérès et de Sérapis, t. 2, part. 2, p. 35.
Célébration de ses mystères sur le Mont-Parnasse, t. 2, part. 2, p. 37.
Dissertation sur ses mystères, t. 2, part. 2, p. 60, 75.
Antiquité de ses mystères. Leur origine en Grèce. Leur ressemblance avec ceux d'Osiris. Il est une divinité orientale. Divers peuples se disputent sa naissance. Diverses formes de ce culte chez les Grecs. Mots orientaux consacrés dans les fêtes Sabaziennes. Serpent coulé dans le sein des Initiés. Il est fils de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 61.
Origine Asiatique du Bacchus *Sabazius*. Epoque à laquelle son culte passa à Rome. Il en fut banni. Il y reparut sous les Empereurs, t. 2, part. 2, p. 62.
Vêtemens de ses Initiés, t. 2, part. 2, p. 62, 66.
Licence de ses mystères. Aristophane écrit contre. Bacchus naît d'un inceste, comme Adonis. Fiction sur la naissance réciproque du Serpent et du Taureau, enseignée dans ses mystères. Bacchus adoré par les Ophites, t. 2, part. 2, p. 62.
Bacchus, fils de la Lune, et sixième roi de l'Univers. Bacchus *Phanès*. Ses fêtes sous le nom de *Dionysies*, tome 2, partie 2, p. 64.
Préparatifs et pompe de ces fêtes. Quatorze vieilles Prêtresses de Bacchus. Divers ministres de ce culte. Représentation des mystères de la passion de Bacchus. Eucharistie de ses mystères. Dadouque de Bacchus. Van mystique. Immolation d'un homme vivant, pour représenter sa passion. Epoque de ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 65.
Les prémices des fruits lui sont offerts. Sacrifice du Bouc et du Porc. Cérémonie du Phallus en son honneur, t. 2, part. 2, p. 66.
Ses temples et ses statues en Grèce, t. 2, part. 2, p. 66-75.
Son habitation à Athènes. Sa statue à côté de celles de Cérès et de Proserpine. Il est représenté tel qu'Apollon Musagète. Pagase d'Eleuthère introduit son culte à Athènes. Sa statue à Athènes, près de l'Odeion et de la fontaine des neufs sources. Bacchus, à qui un Satyre présente une coupe. L'Amour est près de lui. Son culte donne naissance aux représentations théâtrales. Bacchus représenté ramenant au Ciel Vulcain. Bacchus représenté punissant Lycurge et Penthée, et enlevant Ariadne. Bacchus *Eleuthère*, uni à Diane, très-bonne et très-belle. Union de son culte à celui de Minerve ou d'Isis, Déesse de la santé. Bacchus, surnommé *Melpoménéen* et *Cisséen*. *Nyctileus*. Son temple à Mégare. Sa statue à moitié cachée. Statue de Bacchus *Dasylius*. Union de son temple à celui de Vénus. Sa statue unie à celle de Diane, t. 2, part. 2, p. 67.
Bacchus *Lysien*. Temple et statue de Bacchus à Sicyone. Statue de Bacchantes portée à son temple. Procession de ses statues. Union de sa statue à celle des Déesses Cérès et Proserpine. Temple de Bacchus uni à ceux d'Apollon et d'Isis. Temple de Bacchus à Argos. Sa statue apportée d'Eubée. Antre et statue de Bacchus. Son temple contigu à celui de Vénus Uranie. Bacchus *Cresius*. Ses combats et sa réconciliation avec Persée. Union de son culte à celui de Pan. Fête *Turba* en son honneur. Temple de Bacchus à Epidaure, t. 2, part. 2, p. 68.
Bacchus *Barbu* uni à Apollon, à Esculape, et à Diane. Ses mystères à Egine. Trou par où il retira Sémélé des Enfers. Bacchus *Sauveur*. Son autel près celui de Diane et des Thémides. Bacchus *Melainaigide* uni à Diane Iphigénie. Fête Lyrique, et combats en son honneur, t. 2, part. 2, p. 69.
Bacchus *Prosymnus* adoré à Lerne. Statue qu'y a ce Dieu, sous le nom de *Sauveur*, t. 2, part. 2, p. 69, 70.
Secret de ses mystères à Lerne, t. 2, part. 2, p. 69.
Bacchus enfant, porté par Mercure, t. 2, part. 2, p. 70, 71.
Bacchus *Colonate*. Courses de ses Prêtresses. Ses

images à Amyclée, unies à celles de Sémélé et d'Ino, près de celles de Cérès, Proserpine, Pluton, des Saisons et des Parques. Bacchus *Psylla* ou *Aïlé*. Son temple et ses statues à Brysée en Laconie. Bacchus *Bryseis*. Ses quatre formes. Statues de ses Sanctuaires visibles aux seules femmes. Sa statue à Gythium, à côté de celles d'Apollon et d'Hercule, et près de celles d'Ammon et d'Esculape, t. 2, part. 2, p. 70.

Bacis. Taureau sacré adoré à Hermunti, t. 2, p. 106, 132.

Balance. Introduction du mal sous ce signe, t. 3, p. 22, 27.
Son union au Serpent. Signe de la dépression du Soleil, t. 2, p. 22.
Signe où commence le mal et le règne du Diable, t. 1, p. 201; t. 3, p. 280.
Origine et sens de ce symbole Astronomique, t. 3, p. 326, 337.
Il est l'emblême de l'Egalité, t. 3, p. 326.
Il occupa originairement l'Equinoxe de Printemps, il y a quinze mille ans, t. 3, p. 329, 337, 341.
Ce symbole a été regardé à tort comme étant d'invention moderne, t. 3, p. 327.
Son antiquité en Orient, t. 3, p. 337, 338.
Il étoit antérieur au siècle d'Auguste, t. 2, p. 337, 338.
Ses divers noms en diverses langues, t. 3, p. 338; t. 3, part. 2, p. 60.
Ses diverses formes, t. 3, p. 338.
Les Egyptiens font commencer le monde sous la Balance, t. 3, p. 345.
La Balance fut mise tantôt entre les serres du Scorpion, tantôt aux mains de la Vierge. Tantôt elle fut seule, tantôt aux mains d'un porte-Balance. La Vierge et le Centaure, qui l'avoisinent, empruntèrent d'elle leur caractère de justice, t. 3, part. 2, p. 60.
Elle est le domicile de Vénus, le siége de Vulcain, celui de l'élément de l'Air, et le lieu de l'exaltation de Saturne. Ses levers, ses couchers, et phénomènes Météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 61.

Baleine. Monstre de l'Apocalypse, t. 3, p. 250, 260.
Monstre auquel furent exposées Andromède et Hésione, t. 1, p. 334.
Ses divers noms, en diverses langues, t. 3, p. 256; t. 3, part. 2, p. 153.
Divers animaux, qui y furent peints, t. 3, p. 256.
Elle porte la femme prostituée de l'Apocalypse. Sa position aux Cieux. Noms des Etoiles particulières de cette Constellation, t. 3, part. 2, p. 152, 153.
Son nom générique *Cetos*. Ses noms ont varié à raison des figures différentes qui y ont été peintes, t. 3, part. 2, p. 152, 153.
C'est le monstre que tua Persée, t. 3, part. 2, p. 152.
Ses ossemens découverts près Iopé, t. 1, p. 335.
Phénomènes qui accompagnent son lever et son coucher, t. 3, part. 2, p. 153.

Baptes. Dévots aux mystères de Cotyto. Eupolis les joue dans une Comédie, t. 2, part. 2, p. 52, 53.

Belier. Epoque à laquelle l'Equinoxe a entamé cette Constellation, t. 3, p. 331.
Trois Beliers, placés sur trois piles de bois d'un bûcher sacré, allumé aux rayons du Soleil équinoxial, sur un monument Egyptien, t. 3, p. 333; t. 3, part. 2, p. 98.
Origine de ce symbole aux Cieux, t. 3, p. 334; t. 3, part. 2, p. 28.
Il est appelé l'*Agneau* chez les Perses, t. 3, part. 2, p. 28.
Belier de Thyeste, t. 1, p. 60, 462; t. 3, part. 2, p. 30, 94.
Belier à Toison d'or, t. 1, p. 332; t. 3, part. 2, p. 28.
Belier d'Aëtès, t. 1, p. 461.
Il porta Phryxus et Hellé, t. 1, p. 461, 503; t. 3, part. 2, p. 28.
Sa Toison fut gardée par un Dragon, t. 1, p 467, 473, 504.
Signe de l'exaltation du Soleil, et époque de ses fêtes, t. 3, p. 62; t. 3, part. 2, p. 32.
Il apparoît à Bacchus, t. 2, p. 20, 200; t. 3, part. 2, p. 29.
Vénération des Egyptiens pour le Belier, t. 2, p. 101.
Siége de Minerve, t. 2, p. 101; t. 3, part. 2, p. 32.
Adoré à Saïs, t. 2, p. 101.
Domicile de Mars, t. 2, p. 248; t. 3, part. 2, p. 32.
Monture du Dieu du feu chez les Indiens, t. 3, p. 272; t. 3, part. 2, p. 98.
L'élément du feu lui fut affecté par l'Astrologie, t. 2, p. 243; t. 3, part. 2, p. 32.
Fête du feu célébrée en Egypte sous ce signe, t. 2, p. 272.
Sa prééminence sur tous les signes. C'est sous le Belier, que se développe la force motrice du grand tout, et la végétation. Fêtes du retour du Soleil à ce signe; origine de son culte. Origine de la fixation du commencement de toutes choses sous ce signe, t. 3, p. 63, 64.
Aide Bacchus, t. 3, p. 316.
Il est Ammon, t. 3, p. 316; t. 3, part. 2, p. 30.
Chef de l'eau immortelle, t. 3, p. 316.

Diverses fables faites sur lui, t. 3, part. 2, p. 28.
Il est fameux dans la fable de Jason, t. 3, part. 2, p. 28.
Dans celle de Bacchus, t. 3, part. 2, p. 29.
Fils de Théophane. Agneau fameux chez les Chrétiens. Divers noms de cette Constellation, en diverses langues; sa position aux Cieux; ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 30, 31.
Noms des Etoiles particulières qu'il renferme. Il occupa le milieu du Ciel au prétendu commencement du monde, t. 3, part. 2, p. 32.
La chaleur de l'univers fut peinte sous cet emblême, t. 3, part. 2, p. 98.

Béel-Phégor. Son culte et ses mystères. Ses rapports avec Priape, t. 2, p. 240.

Béel-Shamim. Roi du Ciel, épithète du Soleil en Phénicie, t. 1, p. 6; t. 2, p. 232.

Béel-Tzéphon. Divinité Syrienne, préside sur le Nord; son idole et ses rapports avec le Ciel, t. 2, p. 244.

Béel-Zébub. Dieu d'Acaron. Ses rapports avec Esculape et Pluton, t. 2, p. 245.

Béla. Nom du Soleil et de la lumière, t. 2, p. 246.

Bellérophon. Explication de sa fable, t. 3, part. 2, p. 941, 148.
Il est le Cocher céleste: sa filiation; son tombeau, t. 3, part. 2, p. 94.
Rapport de son aventure avec celle d'Hippolyte, t. 3, part. 2, p. 95.

Bélin, *Belinus.* Apollon Gaulois, t. 2, p. 233.

Belus, ou *Bel.* Le Jupiter des Perses, t. 1, p. 27.
Il est le Soleil, t. 1, p. 307; t. 2, p. 232.
Jupiter Ammon, Hercule des Indiens; sa statue à Babylone; sa Pyramide et son tombeau à Babylone, t. 2, p. 233, 234.
Son tombeau à Patras. Alexandre lui sacrifie à Babylone: domaines affectés à son culte; ses découvertes, t. 2, p. 233, 234, 235.
On lui sacrifia des victimes humaines; son Dragon à Babylone, t. 2, p. 179.
Pierre précieuse appelée œil de Bélus, t. 2, p. 235.
Etymologie de ce nom. Epithète commune à Saturne, à Jupiter, à Mars, et au Soleil; elle fut donnée à des Rois, à Mithra, à tous les Dieux, qui représentent le Soleil, t. 2, part. 2, p. 232.
Jupiter Belus, grande Divinité des Assyriens: son idole et cérémonies de son culte; ses Oracles et ses Prêtresses, t. 2, p. 236.
Il bâtit Babylone: il étoit fils d'Epaphus, fils d'Io, ou d'Apis: son union à Mithra, t. 2, p. 237.
C'est le nom d'Uranus ou du Ciel; c'est celui d'Orion, t. 2, p. 238.
Son Apothéose en Assyrie. Bel, ou Bélus, nom de Saturne; Bel est le nom de Mars; sa colonne, t. 2, p. 239.
Son nom entre dans la composition de celui de plusieurs Dieux, t. 2, p. 240.

Béthula. Nom de la Vierge céleste, t. 1, p. 91; t. 3, part. 2, p. 53.

Biche, aux cornes d'or, prise par Hercule. Explication de cette fable, t. 1, p. 325.

Bœufs, de Géryon, amenés par Hercule. Explication de cette fable, t. 1, p. 336; t. 2, part. 2, p. 52.
Fêtes célébrées à cette époque de la victoire d'Hercule, t. 1, p. 336; t. 2, part. 2, p. 52.

Bootès, Constellation, Dieu des vendanges, t. 1, p. 222.
Nourricier d'Orus, t. 1, p. 403; t. 2, part. 2, p. 24.
Appelé Philomèle; ses rapports avec Evandre et avec Noé, t. 2, part. 2, p. 24.
Il est appelé Icare, t. 3, p. 355.
Ses Bœufs, t. 3, p. 356.
Conjecture sur l'origine de cette Constellation, t. 3, p. 359.
Ses diverses formes, t. 3, p. 355.
Il est un des Anges de l'Apocalypse, t. 3, p. 264.
Fables sur le Bootès dans les mystères de Bacchus, t. 2, part. 2, p. 62.
Il est Icare et Arcas, t. 3, part. 2, p. 741, 105.
Ses aventures sous ces deux noms, t. 3, part. 2, p. 105.
Ses divers noms en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 109.
Noms des Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 108.
Sa position et son attitude aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 108.
Divers emblêmes qu'on y peignit; diverses étoiles qu'on y distingue, t. 3, part. 2, p. 108, 109.
Ses levers, couchers et phénomènes Astronomiques qui les accompagnent, et sur-tout ceux d'Arcturus, sa plus belle Etoile; opérations agricoles dont il est l'indication; diverses épithètes qui le caractérisent, t. 3, part. 2, p. 110.
Il enseigne la culture du blé sous les noms d'*Arcas* et de *Philomèle*; celle de la vigne, sous celui d'*Icare*; il épouse Erato; son tombeau et ses temples en Arcadie; il a pour fille Erigone, ou Entoria; il donne l'hospitalité à Bacchus, qui lui enseigne la culture de la vigne: son histoire malheureuse; sa fille Erigone se pend;

fidélité de son Chien; ses rapports avec Noé, t. 3, part. 2, p. 105, 106.
Il est Philomèle fils de Cérès, t. 3, part. 2, p. 107.
Réflexions sur les allégories qui ont été faites sur cette Constellation: il reçoit Saturne, qui lui apprend à faire le vin; ses quatre fils, dont Janus est un; son union à l'Arche de Noé, ou au vaisseau de Janus; sa belle Etoile Arcturus est observée sur-tout par les laboureurs et les navigateurs: position de cette Etoile aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 108.
Il est Orus ou son gardien : divers noms de l'Arcture, t. 3, part. 2, p. 109.
Dans quelle classe d'Astres on le range, t. 3, part. 2, p. 110.

Bouc. Culte du Bouc en Egypte : il est tel aux Constellations, t. 2, p. 136.
Bouc de Mendès, véritable Talisman, t. 2, p. 137.
Formes célestes qu'il représente, t. 2, p. 138.
Il étoit l'emblême de la fécondité universelle: Prêtres Egyptiens initiés à son culte; origine du culte rendu aux Divinités à formes de Bouc, t. 2, p. 139.
Bouc monté par Vénus: femmes qui se prostituent au Bouc de Mendès, t. 2, p. 140.
On retrouve le Dieu Bouc ou Mendès, dans les grottes d'Illoura, dans l'Inde; Bouc Créateur, ou Bouc Azima des Samaritains; sacrifices aux Boucs; Oracle de cette Divinité, t. 2, p. 142, 143.

Busiris. Tyran d'Egypte, le même qu'Orion; il poursuit les Atlantides, ou les Pleïades, t. 1, p. 337.

C.

Cabires. Grands Dieux; noms des Dioscures, t. 2, part. 3, p. 195.
Castor et Pollux, t. 1, p. 64; t. 3, part. 2, p. 45.
Nom du Ciel et de la terre, honorés à Samothrace, t. 1, p. 89, 136.
Sept Cabires, fils de Syduc, t. 1, p. 148; t. 2, p. 194.
Frères d'Esculape, t. 2, p. 194; t. 3, part. 2, p. 301.
Union de leur culte à celui de Cérès, t. 2, part. 2, p. 12, 35.
Leurs temples à Anthédon, avec ceux de Cérès, de Proserpine et de Pluton, t. 2, part. 2, p. 74.
Représentation de la mort d'un des Cabires, t. 2, part. 2, p. 104, 195, 250.
Leur culte à Samothrace; étymologie de ce nom; diverses Divinités l'ont pris; on les invoqua pour les besoins de la navigation. Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure, Divinités célèbres dans les mystères, prirent le nom de Cabires, ou de Grandes, t. 2, part. 2, p. 100.
Divinités Cabiriques à Rome. Massacre d'un des Cabires. Cabires Phéniciens. Cabires fils de Vulcain, adorés à Memphis. Cabires Phrygiens. Liaison de leur culte à celui de la mère des Dieux. Cabires considérés comme Prêtres. Cabire fils de Cadmille et de Vulcain, t. 2, part. 2, p. 101.
Cabira fille de Protée. Cabires honorés à Lemnos, île consacrée à Vulcain. Leurs noms sont mystérieux. Divers lieux où ils furent honorés. Fils de Camille, et Pères des Nymphes Cabirides. Cinq Cabires. Leurs inventions. Leurs noms. Leur origine et lieux qu'ils habitoient, t. 2, part. 2, p. 102.
Leurs initiés honorent le Phallus de Bacchus, t. 2, part. 2, p. 189.
Vénus, Pothos et Phaëton, trois Divinités Cabiriques. Figures des Cabires sculptées sur la poupe des vaisseaux, t. 2, part. 2, p. 103.
Rapports du Cabire immolé avec Bacchus. La Troade fut consacrée aux Cabires. Plante née du sang du jeune Cabire, comme l'Anemone est née du sang d'Adonis. Les Toscans d'origine Phrygienne ou Lydienne, apprennent des Cabires à révérer le Phallus, t. 2, part. 2, p. 104.
Le Mercure des Pélasges fut un des Cabires. Dépôt secret que leur confie Cérès. Leur temple près celui de Cérès et de Proserpine. Noms des deux Cabires. Vengeance des Cabires envers les profanateurs de leur culte, t. 2, part. 2, p. 105.
Proserpine, Déesse Cabirique, t. 2, part. 2, p. 106.
Cabires appelés *Anactes*. Leurs initiations à Amphise. Noms de ces Dieux Anactes, et leur filiation, t. 2, part. 2, p. 108.
Le nom de Cabire fut donné au Soleil. Exposition de leurs parties sexuelles, t. 2, part. 2, p. 195.

Cadmus. Nom du Serpentaire fameux dans les allégories Phéniciennes et Egyptiennes : il fonde Thèbes, en Béotie, t. 2, p. 3, 28; t. 3, part. 2, p. 127.
Il étoit père de Sémélé, mère de Bacchus, t. 2, p. 3, 26.

Il cherche Europe sa sœur. Quels furent ses enfans et sa femme, t. 2, p. 26.
Il trompe Typhon, et rend à Jupiter ses foudres, t. 2, p. 31.
Il immole une Vache dans le lieu où il doit bâtir sa ville, t. 2, p. 40; t. 3, part. 2, p. 33.
Jupiter le récompense, t. 2, p. 34.
Ses rapports avec Ophiuchus ou avec le Serpentaire, t. 2, p. 35.
Il va à Samothrace où il trouve Harmonie, fille de Vénus et de Mars. Il est bien reçu par Electre, mère d'Emathion et de Dardanus, t. 2, p. 37.
Electre lui remet Harmonie confiée à ses soins, t. 2, p. 38.
Description du Palais de cette Pleïade, t. 2, p. 39.
Cadmus amène avec lui Harmonie et l'épouse, t. 2, p. 39.
Il tue un Dragon, dont il sème les dents, qui donnent naissance à des Géans armés, t. 2, p. 40.
Il bâtit Thèbes, dont les sept portes ont chacune le nom d'une Planète, t. 2, p. 40; t. 3, part. 2, p. 303.
Description de cette ville, t. 3, part. 2, p. 304.
Noces de Cadmus et d'Harmonie, t. 2, p. 41.
Présent, que leur font les Dieux, t. 2, p. 42.
Explication de cette fiction, t. 2, p. 38--42.
Il est le Génie vainqueur du Serpent dans l'Apocalypse, t. 3, p. 303.
Son temple près Tithorée, t. 2, part. 2, p. 10, 34.

Cadmillus ou *Casmille*. Nom de Mercure, t. 2, part. 2, p. 101.
On donnoit ce nom aux jeunes ministres du culte, chez les Toscans. Fils de Cabire, t. 2, part. 2, p. 101, 102.
Ministre des mystères de Trophonius, t. 2, part. 2, p. 36.

Caducée. Origine de ce symbole, t. 1, p. 142.

Cahos. Première Divinité, t. 1, p. 91, 182.
Débrouillement du Cahos, t. 1, p. 183; t. 2, part. 2, p. 186.
Androgyne, né du Cahos, t. 2, part. 2, p. 186.
Cahos prend la forme de l'œuf, t. 2, part. 2, p. 186.

Calendrier. Calendriers anciens, t. 1, p. 212.
Fables sacrées faites dessus, t. 1, p. 213.
Leur objet, t. 1, p. 214.
Antiquité des Calendriers, t. 3, p. 325.
Calendriers anciens étoient Météorologiques, t. 3, p. 338.
Calendrier de Geminus, t. 3, part. 2, p. 252.
De Ptolémée, t. 3, part. 2, p. 256--267.
Second Calendrier de Ptolémée, t. 3, part. 2, p. 269--275.
Calendrier Romain d'Ovide, de Columelle, et de Pline, t. 3, part. 2, p. 13.
Calendrier Romain, en usage au temps de Constantin, t. 3, part. 2, p. 285--288.

Callisto. L'Ourse céleste, ou le grand Chariot, t. 1, p. 64; t. 3, part. 2, p. 74, 75.
Son tombeau en Arcadie, t. 1, p. 64.
Surnom de la Lune en Arcadie, t. 1, p. 66.
Explication de sa métamorphose, t. 1, p. 251.

Camp des Hébreux. Sa division calquée sur les Signes célestes, t. 1, p. 69; t. 3, p. 304.

Cancer. Domicile de la Lune, t. 1, p. 64, 306, 402; t. 3, p. 225.
Signe caractéristique de Diane d'Ephèse, t. 1, p. 64, 306, 402.
Porte des ames, t. 2, part. 2, p. 205.
Signe sous lequel commence l'année Egyptienne, t. 2, part. 2, p. 205; t. 3, p. 347.
Porte des hommes, t. 2, part. 2, p. 215; t. 3, p. 225; t. 3, part. 2, p. 48.
Porte du Soleil, t. 1, p. 87; t. 3, p. 326, 334.
Lieu du triomphe de Bacchus, t. 1, p. 153.
Pique le talon d'Hercule. Explication de cette Fable, t. 1, p. 320, 321; t. 3, part. 2, p. 47.
Origine de cette Image symbolique et sa signification. Il est l'expression du mouvement rétrograde du Soleil, t. 3, p. 326.
Epoque à laquelle il occupa le Solstice d'Hiver, t. 3, p. 329, 335, 341.
Sa position aux Cieux. La Constellation des ânes en fait partie. On y trouve aussi la Crèche. Fiction sur Bacchus et Priape, et sur les ânes du Cancer. Les ânes du Cancer aident les Dieux, dans la guerre contre les Géans, t. 3, part. 2, p. 47.
Divers noms du Cancer en diverses langues, et ceux de ses différentes Etoiles. Domicile de la Lune, exaltation de Jupiter, siége de Mercure et de l'Elément du feu. Ses levers, ses couchers et phénomènes Météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 48.

Canopus. Pilote de Ménélas. Etoile brillante du gouvernail du Vaisseau céleste, t. 3, part. 2, p. 177.
Ses divers noms, t. 2, p. 204; t. 3, part. 2, p. 177.
Son culte, t. 1, p. 6, 10; t. 2, p. 203.
Fables sur cette Etoile, t. 1, p. 93.
Explication d'une de ces Fables, t. 2, p. 204.
Dieu Canope, t. 1, p. 153.
Son union au Lion à tête d'Epervier, t. 2, p. 26.

Canopus, Divinité Egyptienne ; Soleil peint avec les formes du Verseau, t. 2, p. 201--207.
Ses formes, t. 2, part. 2, p. 201.
Leur origine, t. 2, part. 2, p. 201, 505.
Il fait partie des symboles du débordement du Nil, t. 2, p. 202.
Il est auſſi celui d'Hiver. Etymologie de ce nom, t. 2, p. 202.
Son symbole porté dans la pompe Isiaque, t. 2, part. 2, p. 202.
Fable sur le Dieu Canope, t. 2, p. 203.
Temple de Canopus et de sa femme Eumenuthi, t. 2, p. 204.
Dynaste Thébain, t. 2, p. 205.
Pourquoi appelé le Neptune Egyptien. Pourquoi il préſidoit à la mer et aux fleuves. Il est le Dieu Canoun des Japonois, t. 2. p. 206.
Description de ce Dieu Japonois. Canopus préside à une préfecture Egyptienne. Médailles et monnoies, qui portent son empreinte, t. 2, p. 207.

Capricorne. Un des signes du Zodiaque. Il est une porte du Soleil, t. 1, p. 87 ; t. 3, p. 326.
Lieu de la naiſſance du Soleil au solstice d'Hiver, t. 1, p. 163.
Son union au Poiſſon, t. 1, p. 329 ; t. 3, part. 2, p. 67.
Origine de cette forme, t. 3, p. 330.
Porte des ames, t. 2, part. 2, p. 205.
Porte des Dieux, t. 2, part. 2, p. 215 ; t. 3, p. 225, 228, 352.
Domicile de Saturne, t. 2, part. 2, p. 205.
Origine de ce symbole Astronomique, et sa signification, t. 3, p. 326.
Il est emblême de l'élévation ou de la hauteur, t. 3, p. 326, 330.
Epoque à laquelle il occupa le Solstice d'Eté, t. 3, p. 329.
Ses rapports avec le débordement du Nil, t. 3, p. 330.
Premier signe du Planisphère de Kirker, t. 3, p. 345.
Son union au Poiſſon dans le Zodiaque Indien, et nom qu'il porte, t. 3, p. 33.
Origine de sa liaison avec Sirius, t. 3, p. 347--352.
Diverses inductions qui font croire, qu'il fut autrefois le premier signe au point solstitial d'Eté, t. 3, p. 352, 361.
Il est Egypan, t. 3, part. 2, p. 67, 101.
Il fut nourri avec Jupiter, t. 3, part. 2, p. 67.
Combat avec Jupiter contre les Titans, t. 2, part. 3, p. 97.
Il prête ses formes à Pan, dans la fuite des Dieux, poursuivis par Typhon, t. 2, part. 2, p. 67.
Ses divers noms en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 68.
Il est le domicile de Saturne, le lieu de l'exaltation de Mars, le siége de Vesta et de la terre. Ses levers, ses couchers, et phénomènes Météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 68.

Cassiopée. Sa figure et sa position aux Cieux, t. 1, p. 115, t. 3, part. 2, p. 84.
Appelée la *Biche*, t. 1, p. 325 ; t. 2, p. 188.
Femme de Céphée, t. 1, p. 403.
Ses divers noms en diverses langues, t. 1, p. 325 ; t. 3, part. 2, p. 84.
Diverses figures peintes dans cette Constellation, t. 1, p. 325 ; t. 3, part. 2, p. 84.
Reine d'Ethiopie. Ses aventures et cause de ses malheurs. Noms de ses Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 84.
Ses levers, ses couchers, et phénomènes Météorologiques qui les accompagnent, t. 1, p. 403, 408 ; t. 3, parr. 2, p. 84.

Castor et Pollux. Constellation des Gémeaux, t. 3, part. 2, p. 43. *Voyez* Dioscures.

Cause. Dieu, cause universelle, t. 1, p. 1.
Distinction des causes en active et paſſive, t. 1, p. 124, 139.
Emblêmes divers de cette double cause, t. 1, p. 127.
Universalité de cette doctrine, t. 1, p. 129.
Sous-division de la cause active, t. 1, 139-182.
De la cause paſſive, et de l'action du Ciel sur elle, t. 1, p. 182--223.
Ces idées Cosmogoniques se retrouvent dans la Louisiane, t. 1, p. 227.
Tableau de la cause active et paſſive, présenté dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 188--190, 202.
Zodiaque partagé entre ces deux causes, t. 2, part. 2, p. 189.

Cecrops. Roi d'Athènes ; divise sa ville d'après les distributions célestes, t. 1, p. 70, 331.
Il est placé au signe du Verseau, t. 1, p. 65, 331 ; t. 3, part. 2, p. 69.

Centaure. Constellation méridionale. Sa position aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 180.
Ses diverses formes. Son union aux Vendanges, t. 1, p. 222.
Origine de son caractère de justice, t. 1, p. 222 ; t. 3, part. 2, p. 179.
Explication de la fable sur la victoire qu'Hercule remporta sur les Centaures, t. 1, p. 321, 324.
Centaure Chiron reçoit Jason et Hercule, t. 1, p. 322, 465 ; t. 3, part. 2, p. 179.
Sa filiation. Pourquoi fils de Saturne, t. 3, part. 2, p. 179.
Sa liaison avec Pégase, t. 3, part. 2, p. 149.

Sa configuration, t. 3, part. 2, p. 179.
Ses diverses formes, t. 3, p. 362.
Les anciennes formes des Centaures, t. 1, p. 330.
Leurs Images dans les temples, t. 1, p. 64.
Attributs du Centaure céleste, t. 1, p. 322.
Il est Chiron, t. 3, part. 2, p. 179.
Il est Pholos, t. 3, part. 2, p. 180.
Il enseigne la Médecine à Esculape, et à Achille, à jouer de la Lyre. Sens de cette fiction. Il périt de la blessure d'une flèche, t. 3, part. 2, p. 179.
Son costume et son attitude, t. 3, part. 2, p. 179.
Raison de ses divers attributs, t. 3, part. 2, p. 180.
On lui donne à tort le nom de *Typhon*, t. 3, part. 2, p. 181.
Ses divers noms en diverses langues, et ceux de ses Etoiles particulières. Ses levers, et ses couchers, et Phénomènes qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 179--181.

Cephée. Constellation. Roi d'Ethiopie, époux de Cassiopée, t. 3, part. 2, p. 82.
Ses diverses images aux Cieux, t. 1, p. 69, 343; t. 3, part. 2, p. 83.
Son union à la Canicule, t. 1, p. 403.
On y peignit un Berger et ses Moutons, t. 3, p. 363; t. 3, part. 2, p. 83.
Sa position et son attitude aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 82.
Levers, couchers, et phénomènes qui les accompagnent, t. 3, p. 2.
Sa filiation. Ses divers noms en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 82.
Noms des Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 82, 83.

Cephise. Rivière d'Attique, t. 2, part. 2, p. 32.

Cerbère. Triomphe d'Hercule sur le Cerbère, t. 1, p. 339.
Peinture de ce monstre, t. 1, p. 339.
Explication de ses formes, t. 2, p. 176.

Cercle. Cercles parallèles à l'Equateur, t. 3, part. 2, p. 6.
Cercle Arctique et ses propriétés. Propriétés des grands Cercles. Propriétés des petits Cercles, t. 3, part. 2, p. 7--9.
Cercle Antarctique, t. 3, part. 2, p. 7--9.
Propriétés des grands Cercles, qui passent par les Pôles d'autres grands Cercles, t. 3, part. 2, p. 10.
Cercles Verticaux, t. 3, part. 2, p. 10.
Cercle ou ligne circulaire de l'Ecliptique, t. 3, part. 2, p. 13.
Cercles Polaires et leurs propriétés, t. 3, part. 2, p. 15.

Cérémonies Chinoises, t. 1, p. 72.

Cérès. Ame de la Terre, t. 1, p. 264.
Isis Egyptienne, t. 1, p. 419; t. 2, part. 2, p. 2, 40.
Les mystères de Cérès sont ceux d'Isis et d'Osiris, t. 2, part. 2, p. 1, 13, 194, 200, 321.
Comparaison de ses courses avec celles d'Isis, t. 2, part. 2, p. 2--40, 251; t. 3, p. 75.
Elle arrive dans l'Attique. Elle est reçue par les filles de Célée. Elle nourrit un enfant, comme fait Isis. Elle donne à Triptolème un char attelé de Dragons, t. 2, part. 2, p. 4.
Elle est mère d'Iacchus, t. 2, part. 2, p. 5.
Etablissement de ses mystères en Grèce. Ses découvertes utiles. Rapports de ses mystères avec l'Agriculture, t. 2, part. 2, p. 6, 7.
Origine Egyptienne de ses mystères et de son sacerdoce, t. 2, part. 2, p. 1--12, 40.
Divers Prêtres attachés à son culte, t. 2, part. 2, p. 8, 9.
Rits et cérémonies empruntées de l'Egypte, t. 2, part. 2, p. 9.
Cérémonie en honneur de Cérès en Arcadie, à Phénée, t. 2, part. 2, p. 9, 10.
Rituel des cérémonies de la Déesse chez les Phénéates, t. 2, part. 2, p. 10, 12.
Culte de Cérès Cabirique en Béotie. Détails sur ses mystères, t. 2, part. 2, p. 12, 105.
Culte de Cérès en Messénie, t. 2, part. 2, p. 26.
Son culte chez les Céléens, t. 2, part. 2, p. 12.
Chez les Phliasiens, t. 2, part. 2, p. 12, 29.
Culte de Cérès Chtonie à Hermione, t. 2, part. 2, p. 12, 17, 42, 46, 69.
Description de ses fêtes au Printemps, t. 2, part. 2, p. 12, 13.
Sacrifice qu'on lui fait de la Vache. Cérémonie des flambeaux en son honneur, chez les Argiens, t. 2, part. 2, p. 14.
Cérès Mélanie, adorée à Phigalie, t. 2, part. 2, p. 13, 24, 231.
Ses formes monstrueuses, t. 2, part. 2, p. 13, 24.
Ses amours avec Neptune, t. 2, part. 2, p. 13, 20, 22.
Attributs qu'elle emprunte du Serpent, t. 2, part. 2, p. 14.
Vêtemens de sa statue. Offrandes qui lui étoient faites, t. 2, part. 2, p. 13.
Ses mystères et fêtes à Lerne, où elle est adorée sous le nom de *Prosymna*, t. 1, p. 326; t. 2, part. 2, p. 14, 69, 232.
Son union à Bacchus, t. 2, part. 2, p. 14.
Cérès Mysienne, t. 2, part. 2, p. 14, 19, 28.
Sa statue unie à celles de Pluton et de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 14, 18.
Ses fêtes en Achaïe, t. 2, part. 2, p. 14, 15.

On banniſſoit tous les mâles de son sanctuaire. Serpens qui y figuroient, t. 2, part. 2, p. 14.
Cérès Prostasie adorée près de Sicyone, t. 2, part. 2, p. 15, 29, 68.
Temple de Cérès Thermésienne. Temple de Cérès Promacherma, t. 2, part. 2, p. 17.
Cérès souvent unie à Neptune, son amant, t. 2, part. 2, p. 13, 17, 20, 30.
Temple de Cérès Législatrice, t. 2, part. 2, 17, 20, 139.
Son culte uni à celui de Neptune et du Cocher céleste, *Myrtile* ou *Ericthonius*, t. 2, part. 2, p. 20.
Temple de Cérès Eleusinienne sur le Mont Taygète. Sa statue et celle de Proserpine à Hélos. Son temple au Cap Ténare. Son temple et ses fêtes à Egine, t. 2, part. 2, p. 18.
Temple de Cérès Chamyna, t. 2, part. 2, p. 18, 20.
Son temple et son bois sacré à Patras, t. 2, part. 2, p. 18.
Son union à Sérapis, Pluton et Esculape. Cérès Panachaïque. Feu perpétuel en honneur de Cérès, t. 2, part. 2, p. 19.
Son temple près Mantinée. Union de son culte à celui de Mercure. Cérès Thermesia près Phénée. Temple de Cérès uni à celui d'Esculape et d'Illythie. Culte de Cérès Eleusinienne, chez les Parrhasiens, t. 2, part. 2, p. 20.
Dans le *Latium*, en Italie, t. 2, part. 2, p. 43.
On disputoit dans ses fêtes le prix de la Beauté. Cérès Lousienne et Eleusinienne. Cérès adorée à Leucosyra. Cérès de Thelpussa. Ses mystères en Arcadie. Cérès Eleusinienne adorée à Basilis. Temple de Cérès à Mégalopolis. Son union à Hercule. Statues de Cérès et de Proserpine. Temples des Déesses, Cérès et Proserpine, dont les hommes sont exclus, t. 2, part. 2, p. 21.
Ses statues et celles de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 21.
Son culte et celui de sa fille à Pallantée, t. 2, part. 2, p. 21, 22.
Sa statue. Cérès Erynnis. Sa statue, t. 2, part. 2, p. 22.
Les Arcadiens portent le culte de Cérès dans le *Latium*, et à Rome. Cérémonie de Cérès Cidaria, t. 2, part. 2, p. 23.
Cérès, mère de Despoina, t. 2, part. 2, p. 23, 24.
Cérès et Proserpine, Carpophores. Son temple sur le Mont Parthenion, t. 2, part. 2, p. 24.
Mystères de Cérès et de Proserpine en Messénie. Antiquité de leur institution dans ce pays. Changemens qui y furent faits. Leur Auteur. La Fortune unie à Cérès et à Proserpine, t. 2, part. 2, p. 25.
Temple de Cérès à Meſſène, avec les statues des Dioscures. Ses mystères sur les bords du fleuve Babyras à Œchalie. Secret qu'on y gardoit. Cérès, chaste Vierge, t. 2, part. 2, p. 26.
Culte de Cérès à Leprée. Cérès Thémis. Son autel à Olympie. Sa statue à Elis avec celles de Proserpine, de Diane, de Pluton et d'Apollon, t. 2, part. 2, p. 27.
Les autels de Cérès et de Proserpine au Gymnase d'Elis, t. 2, part. 2, p. 28.
Temple de Cérès à Boura. Cérès, Proserpine et Esculape ont leurs temples à Corinthe, t. 2, part. 2, p. 28.
Temple de Cérès à Sicyone. Cérès nourrit le fils de Pélée. Union des statues de Cérès et de Proserpine à celles de Bacchus. Statues de Cérès et de la Fortune unies à celles d'Esculape à Titane. Mystères de Cérès chez les Phliasiens. Temple et statues de Cérès et de Proserpine. Leur union à Diane et à Esculape, t. 2, part. 2, p. 29.
Culte de Cérès à Eleusis, t. 2, part. 2, p. 29--32.
A Athènes, t. 2, part. 2, p. 30.
Temple de Cérès législatrice à Athènes, t. 2, part. 2, p. 29.
Ses divers temples dans l'Attique, t. 2, part. 2, p. 30--32.
Son temple au port de Phalère. Sa statue et celle d'Iacchus son fils. Son temple à Athènes appelé *Eleusinien*. Statues de Cérès et de Proserpine, unies à celles de Triptolême, t. 2, part. 2, p. 30.
Son temple près de celui d'Esculape, et du tombeau du Cocher céleste Hippolyte. Cérès Chloë. Sa statue unie à celle de la Terre, t. 2, part. 2, p. 31.
Cérès Thesmophore, t. 2, part. 2, p. 31--33.
Cérès Anésidore. Temple de Cérès et de Proserpine, uni à l'autel du Zéphyr, près du Céphise. Leurs statues au delà du Céphise, t. 2, part. 2, p. 31.
Mégaron, lieu consacré à Cérès à Mégare, près de la statue d'Esculape. Cérès Mélaphore, t. 2, part. 2, p. 33.
Temple de Cérès Eleusinienne en Béotie. Sa statue et celle de sa fille. Bois sacré de ces Déesses. Sacrifice d'un Porc à Cérès. Son temple à Thèbes, sous le nom de *Cérès Thesmophore*. Sa statue, t. 2, part. 2, p. 33.
Cérès Thesmophore unie à Apollon Archagètes. Cérès Mycalésienne. Hercule ouvre son temple. Miracle des fruits conservés aux pieds de sa statue, t. 2, part. 2, p. 34.
Statues de Cérès, de Proserpine, des Dieux Cabires, et de Bacchus à Anthédon. Son temple à Copas, avec ceux de Sérapis, et de Bacchus, t. 2, part. 2, p. 35, 74.

Bois sacré de Cérès Cabirique. Les Initiés seuls y peuvent entrer, t. 2, part. 2, p. 35.
Cérès appelée *Europe*. Elle nourrit Trophonius. Ciste sacrée de Cérès, t. 2, part. 2, p. 36.
Temple, statue et mystères de Cérès Thesmophore en Phocide. Cérès Stiriade. Description de sa statue. Origine et universalité de son culte en Grèce. Eleusis en fut le siége le plus pompeux, t. 2, part. 2, p. 27.
Plusieurs peuples revendiquent l'institution de ses mystères, t. 2, part. 2, p. 37.
La Sicile consacrée à Cérès. Cette île fut le berceau de cette Déesse et de sa fille. Elle y fit ses premières découvertes. La plus ancienne Cérès est celle d'Enna en Sicile, t. 2, part. 2, p. 38.
Sa statue et celle de Proserpine. Statue de Cérès Nicéphore. Temple de Cérès et de Proserpine Thesmophores à Syracuse, et sermens prêtés dans ce temple. Leurs mystères à Syracuse. Description de leurs fêtes. Cérès y est appelée *Siton* et *Simalis*, t. 2, part. 2, p. 39.
Sa statue à Catane n'étoit vue que par les femmes. Femmes et filles affectées à son culte, t. 2, part. 2, p. 40.
Son culte en Italie, t. 2, part. 2, p. 40--46.
Son temple à Locre. Son culte et sa Prêtresse à Naples, où elle étoit adorée sous le nom de Thesmophore. Les Romains faisoient venir de Naples et de Vélies les Prêtresses de Cérès, t. 2, part. 2, p. 40.
Temple de Cérès bâti à Rome par les Arcadiens. Pratiques de ce culte. Cérès adorée à Vélia. Consécration de son temple, de celui de Proserpine et de Bacchus, par A. Posthumius. Ces trois Divinités invoquées contre la disette. Elles sont réputées Divinités infernales, t. 2, part. 2, p. 41.
Le bien des coupables confisqués à leur profit. Jeûne tous les ans en honneur de Cérès, avec neuvaine et procession. Ses rapports avec la Sibylle et avec la Vierge Thémis, t. 2, part. 2, p. 42.
On jure en son nom l'observation des traités. Divers monumens de ses mystères en Italie. Licence qui s'introduit dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 43.
Ses fêtes lugubres en Automne. Jeux de Cérès. Autels de Cérès et de Proserpine, au champ de Mars. Nuits sacrées en leur honneur, t. 2, part. 2, p. 44.
On invoquoit ces Divinités pour la santé, t. 2, part. 2, p. 45.
Cérès placée entre ses deux filles, t. 2, part. 2, p. 98.
Cérès Dêo, mère de Despoina, t. 2, part. 2, p. 99.
Cérès confie un dépôt sacré aux Cabires, t. 2, part. 2, p. 105.
Son temple uni à ceux d'Electre et d'Esculape, t. 2, part. 2, p. 108.
Cérès Thesmophore établit ses initiations, t. 2, part. 2, p. 112.
Moment où l'on découvre sa statue aux yeux des initiés, t. 2, part. 2, p. 190, 191.
Epoque de la célébration des mystères de Cérès et de Proserpine, t. 2, part. 2, p. 192.
Thesmophories en honneur de Cérès, t. 2, part. 2, p. 193.
Forme de son temple d'Eleusis, et tableaux mystérieux qui s'y trouvoient, t. 2, part. 2, p. 197.
Le Soleil, la Lune, Mercure et autres Astres, mis en spectacle dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 197, 234.
Mundus Cereris, t. 2, part. 2, p. 198.
Epoques de la célébration des grands et des petits mystères des Déesses, t. 2, part. 2, p. 222, 234.
Motifs de ce choix, t. 2, part. 2, p. 228, 230.
Explication du cortége de Serpens donné à Cérès, t. 2, part. 2, p. 228, 230.
Ses rapports avec la Vierge céleste, t. 2, part. 2, p. 230--234.
Rapports de ses mystères avec l'ordre du monde, t. 2, part. 2, p. 231.
Explication de sa statue monstrueuse à Phigalie, t. 2, part. 2, p. 231, 232.
Pourquoi elle passe pour avoir donné des lois. Livre des lois porté dans ses fêtes. Cérès se lave dans les eaux du Ladon, après ses couches. Cérès accouche d'un cheval. Cérès appelée *Erynnis* ou *Furie*. Sa description sous cette forme, t. 2, part. 2, p. 232.
Sa statue à Lerne. Cérès mère du Sauveur Bacchus. Origine des rapports qu'ont ses mystères avec l'agriculture, t. 2, part. 2, p. 233.
Continence exigée pour la célébration de ses mystères, t. 2, part. 2, p. 247.
Fêtes gaies et tristes en son honneur, t. 2, part. 2, p. 251.
Description des Thesmophories célébrées en son honneur, t. 2, part. 2, p. 251, 259.
Courses de flambeaux, t. 2, part. 2, p. 251.
Feu de Cérès, t. 2, part. 2, p. 257.
Libations faites le dernier jour de la célébration de ses mystères. Défense d'arrêter qui que ce soit, durant leur célébration, t. 2, part. 2, p. 258.
Cérès appelée *Sainte Vierge*, t. 3, p. 45, 70.
Mère de Bacchus. Cérès Isis, Vierge céleste, t. 3, p. 70.
Serpent figuré dans ses mystères, dont le système des deux principes est la base, t. 3, p. 287.

Chaldéens. Le Sabisme fut leur religion, et l'Astrologie leur science favorite, t. 1, p. 7.
Leur Cosmogonie, t. 1, p. 183.

Nature et antiquité de leurs observations, t. 1, p. 206.
Leur Astronomie, t. 1, p. 107.
Leur opinion sur les intelligences des Astres, t. 1, p. 266.
Ils attribuoient tout aux Astres, et se vantoient d'en modifier les influences, t. 2, part. 2, p. 110.

Chaleur. Ses effets, t. 1, p. 103.
Principe de vie et d'ordre, t. 1, p. 200, 201.

Chamos. Divinité des Moabites. Son culte, t. 2, p. 241.
Ses rapports avec le Dieu de la chaleur, Jupiter Ammon. Son idole, t. 2, p. 242.

Champ de la vérité, t. 2, part. 2, p. 146, 201; t. 3, p. 299.

Chants sur la nature, t. 1, p. 92.

Chat. Animal consacré à la Lune ou à Diane. Motifs de cette consécration. Consacré au Soleil, t. 2, p. 274.
La Lune accouche du Chat. Diane en prend la forme, t. 2, p. 275.

Chêne. Origine de sa consécration, t. 2, p. 280.

Chérémon. Scribe sacré des Egyptiens. Passage de ce savant, sur lequel porte tout ce système, t. 1, p. 9, 97.

Chérubins. Intelligences qui prennent leurs formes des Constellations, t. 1, p. 59, 280.
Explication de leurs attributs, t. 3, p. 235.
Leur position aux quatre coins de la Sphère. Le Ciel des fixes leur est affecté, t. 3, p. 232, 234.
Ezéchiel en a fourni le modèle à l'auteur de l'Apocalypse, t. 3, p. 231.
Chérubin garde l'entrée du paradis. Explication de cette fable, t. 3, p. 31, 32.

Cheval. Pégase, Constellation. Il est fils de Neptune et de Méduse. Comment il fait naître une fontaine, t. 3, part. 2, p. 148.
Sa position aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 148, 150, 151.
Ses noms divers en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 149, 151.
Noms des Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 150.
On le trouve dans le Planisphère de Bianchini, t. 3, p. 363.
Ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 151.
Il servit de monture à Bellérophon, t. 3, part. 2, p. 148.
Fiction à ce sujet, et explication. Il est Ménalippe, fille de Chiron. Explication de cette fiction. On l'appelle *Thetis.* Cheval Arion, Scythus et Scyrion. Il porte la foudre. Il est ailé. Il est cornu. Il n'a que la moitié du corps. Sa liaison avec le Centaure, t. 3, part. 2, p. 149.

Chevan. Planète de Saturne adorée en Syrie, t. 2, p. 252.

Chevelure de Bérénice. Constellation. Ce qu'on y peignoit autrefois, t. 3, p. 356.

Chèvre. Constellation. Sa statue en bronze, t. 1, p. 60, 157; t. 2, p. 138; t. 3; part. 2, p. 103.
Son idole, t. 1, p. 67.
Appelée *Bonne Etoile*, t. 2, p. 243.
Bonne Déesse, t. 1, p. 86, 157; t. 2, p. 142; t. 2, part. 2, p. 48, 49; t. 3, part. 2, p. 102.
Sa liaison avec le Printemps, t. 1, p. 156; t. 2, p. 139; t. 3, p. 33.
Son influence humide, t. 1, p. 203.
Elle fournit ses attributs à Pan, t. 1, p. 401; t. 2, p. 138.
Chèvre Amalthée, mère de Bacchus, t. 2, p. 12, 13, 18.
Symbole de la fécondité du Printemps, t. 2, p. 189.
Son union à la Fortune et au bon Génie, t. 2, p. 243.
Ses rapports avec Illythie, t. 2, part. 2, p. 28, 29.
Culte de la Chèvre uni à celui de Diane, t. 2, part. 2, p. 29.
Chèvre, symbole de la bienfaisance, t. 2, p. 142, 143.
Son union à la Lune, t. 2, p. 143.
Ses Oracles, t. 2, p. 143, 144; t. 3, part. 2, p. 103.
Sa position dans les bras du Cocher. Ses deux chevreaux. Elle nourrit Jupiter et l'aide à terrasser les Géans. Influence orageuse de ses Chevreaux. Elle étoit fille du Soleil. Femme d'Ammon et mère de Bacchus. Fournit la Corne d'abondance. Explication de cette fiction. Femme de Pan. Elle et ses Chevreaux fournissent à Pan ses attributs. Diverses épithètes qui lui furent données. Ses influences pluvieuses. Levers et couchers de la Chèvre et des Chevreaux, avec les phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 101, 102, 103.
Son union aux figures de Vischnou dans l'Inde, t. 2, p. 143; t. 3, part. 2, p. 103.
Ses divers noms et ceux de ses Chevreaux en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 103, 104.
Ses rapports avec l'Aisch de Job, t. 3, part. 2, p. 103, 104.
Elle fournit ses attributs à Jupiter Egiochus, t. 3, p. 33, 262.
Génie Créateur du Pentateuque Samaritain, t. 3, p. 34.

Fait fuir les Titans, t. 3, p. 262.
Chèvres, qui saluent *Sirius* tous les ans en Egypte. Objet de cette cérémonie, t. 3, p. 350, 351.
Chèvres Prophèteſſes. Chèvre Amalthée appelée *Nymphe*, t. 2, part. 2, p. 49.
Elle se trouve sur un monument qui représente la chute de l'homme, t. 3, p. 33.

Chien. Culte du Chien. Son origine et son objet, t. 2, p. 268, 273.
Nome Egyptien consacré au Chien, t. 2, p. 268.
Culte du Chien en Ethiopie, t. 3, p. 348.
Le culte du Chien est relatif à Sirius, t. 1, p. 64, 161, 410; t. 3, p. 348.
Raison de ce culte, t. 1, p. 66.
Chiens honorés au Japon, t. 1, p. 66; t. 2, p. 188.
Honorés chez les Curdes, t. 1, p. 66.
En Egypte, t. 1, p. 64, 66, 161; t. 3, p. 348.
Chien céleste appelé *Hydragogue*, fait déborder le Nil, t. 1, p. 161; t. 2, p. 270.
Paranatellon du Cancer, t. 1, p. 215.
Ses rapports avec Cerbère, t. 1, p. 339, 340.
Gardien d'Europe, t. 1, p. 397; t. 2, p. 269; t. 3, part. 2, p. 167.
Il est en Syrie, Nibaz, t. 2, p. 251.
Chien d'Isis, t. 2, part. 2, p. 230.
Chiens sacrés. Deuil à leur mort. Guerres entreprises pour eux. Serment par le Chien. Motifs qui firent choisir le Chien pour représenter Mercure, t. 2, p. 268.
Pourquoi il accompagne Io et Mithra. Ses liaisons avec Isis. Chiens d'Isis, sont ceux de Diane, t. 2, p. 269.
Double cause de son culte en Egypte. Il étoit le Génie tutélaire de Cynopolis, t. 2, p. 270.
Roi des Ethiopiens, t. 2, p. 270; t. 3, p. 346.
Chiens sacrés des Siciliens. Chiens consacrés à Vulcain. Les Athéniens sacrifioient au Chien. Pronostics que les peuples de Cilicie et de l'île de Cos tiroient du Chien céleste, t. 2, p. 271.
Ses rapports avec Anubis et Mercure, t. 2, p. 271--273.
Rapports des Chiens sacrés avec le mouvement des Astres, t. 2, p. 272.
Ses rapports avec les Constellations, t. 2, p. 273.
Chien d'Orion. Chien d'Osiris. Amant de Dolora. Chien d'Icare et d'Erigone, t. 3, part. 2, p. 167.
Ses influences. Sirius, sa plus belle Etoile, est établi surveillant des autres. Astre d'Isis. Appelé l'*Astre-Chien*. Ses épithètes et ses noms en diverses langues, ainsi que ceux de Sirius. Ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent. Sa position et son attitude aux Cieux. Divinité tutélaire de la Tribu Kaïs, et adorée par la mère du Prophète, t. 3, part. 2, p. 167, 168, 169.
Petit Chien. Constellation. *Voyez* Procyon.

Chimère. Explication de ce monstre mythologique, t. 3, part. 2, p. 94, 195.

Christ. Dieu-Soleil adoré par la secte Mithriaque, connue sous le nom de *Chrétiens*, t. 3, p. 80, 89, 105.
Il est le même qu'Orus, fils de l'Isis Egyptienne, t. 1, p. 153.
Fable de son incarnation expliquée, t. 3, p. 37--53.
Comment il naît d'une Vierge, t. 3, p. 38, 39.
Fêtes païennes célébrées en honneur de la naissance du Soleil à la même époque que les siennes, t. 3, p. 39--41, 44, 45.
Il est le même que le Soleil, de l'aveu des anciens, t. 3, p. 41.
Il en a tous les caractères, t. 3, p. 105, 114, 115.
Le même que Mithra, t. 3, p. 40--42.
Comparé à Mithra pour le lieu de la naissance. Pourquoi les Mages paroissent à sa Crèche. Les présens qu'ils lui font étoient consacrés au Soleil. Explication de l'Etoile qui annonce sa naissance. Comment sa mère est toujours Vierge, t. 3, p. 45.
Son image tracée dans les anciennes Sphères orientales, t. 3, p. 46, 47.
Traditions, qui perpétuent les rapports de Christ et de sa mère avec le Ciel. Le nombre de ses Apôtres est égal à celui des intelligences tutélaires des douze signes. Lieu qu'occupe dans le Ciel le chef de ses douze compagnons. Signification du mot *Marie*, nom de sa mère. Nom d'Anna, mère de sa mère, et ses rapports avec l'année, t. 3, p. 47.
Christ est cet enfant d'une Vierge, exposé dans une Crèche à l'adoration des peuples, dès le temps des Ptolémées. Fête à sa mère du temps des anciens Gaulois. Son étable servit à la célébration des mystères d'Adonis, ou du Dieu-Soleil, adoré en Phénicie sous ce nom. Rapport de sa naissance avec celle du Soleil invincible. Récapitulation des preuves qui démontrent que sa naissance est celle du Soleil, t. 3, p. 51, 52, 53, 55.
Fable de sa mort et de sa résurrection, t. 3, p. 53--90.
Examen de sa légende comparée à celles des autres vies mythologiques du même Dieu-Soleil, sous d'autres noms. Caractère triste qu'elle porte, t. 3, p. 53, 54.
Motifs du merveilleux, qu'elle renferme. Elle fut liée à des faits et à des noms connus. Elle est aussi arbitraire que celle d'Osiris et de Typhon. Elle conserve quelques traits d'anciennes fables cosmiques. Fond simple sur lequel on la broda, t. 3, p. 54.
Comparaison de sa résurrection avec l'exaltation du Soleil, t. 3, p. 55.

Rien n'a été dit de Christ, qui n'eut été dit du Soleil, t. 3, p. 55, 114, 115.
Pourquoi son triomphe est fixé à l'Equinoxe de Printemps, en Mars, sous l'Agneau ou sous le Belier, t. 3, p. 55, 56, 58.
Le jour qui lui est consacré, est celui du Soleil, t. 3, p. 55.
Heure précise de sa résurrection, t. 3, p. 56.
Intervalle de trois mois précis entre sa naissance et sa résurrection, t. 3, p. 57.
Veilles sacrées de la nuit où il ressuscite. Objet des cérémonies qui s'y pratiquent, t. 3, p. 57, 58, 60.
Cérémonie qui a lieu encore aujourd'hui à Jérusalem, sur son tombeau, t. 3, p. 57, 58.
Origine des formes Astronomiques, qu'il prend dans son triomphe à Pâque, t. 3, p. 58--64.
Il est le même que Jupiter Ammon, Dieu aux formes de Belier, comme Christ aux formes d'Agneau. Ses mystères sont ceux de l'Agneau Equinoxial, t. 3, p. 59, 60.
Ils furent substitués à ceux du Taureau de Mithra. Par tout Christ est appelé *Agneau*, et il fut originairement représenté sous cette forme, t. 3, p. 61.
Origine de cette dénomination et de cette forme symbolique, t. 3, p. 62.
Christ identifié avec le Soleil, soit dans son incarnation, soit dans sa résurrection, t. 3, p. 64.
Explication de sa mort et de sa descente aux enfers, t. 3, p. 64--83.
Ses aventures tragiques comparées à celles d'Adonis, d'Atys et de Bacchus, d'Osiris, d'Horus, d'Apollon, de Mithra, etc.; ou du Dieu-Soleil, sous ces divers noms, t. 3, p. 64--83.
Il a tous les caractères de Bacchus. Ses aventures comparées à celles d'Adonis, t. 3, p. 70--74.
Leur correspondance avec la marche du Soleil. Ses fêtes sont celles du Soleil, t. 3, p. 80.
Reſſemblance de sa paſſion avec celle d'Atys, t. 3, p. 79, 80, 81.
Les Manichéens disoient que Christ étoit le Soleil, ou dans le Soleil, t. 3, p. 82, 288.
Reſſemblance de ses dogmes et de ses mystères avec ceux de la religion Mithriaque, t. 3, p. 84, 87.
On retrouve, chez les adorateurs de Mithra, les principaux mystères de la religion de Christ, t. 3, p. 84.
Reſſemblance des institutions de son Eucharistie avec celle des Perses, t. 3, p. 86.
Récapitulation de la comparaison des rapports qui existent, entre ses aventures et celles du Soleil, t. 3, p. 87, 89.
Explication du Planisphère destiné à représenter l'état du Ciel au moment de sa naiſſance, t. 3, p. 90, 91.
Christ, fils de Lumière, comme le Soleil, t. 3, p. 107.
Explication de son incarnation, par l'union de la lumière au corps du Soleil, t. 3, p. 110, 114, 115.
Comment il est Dieu et homme tout ensemble, t. 3, p. 114.
Il est peint dans le superbe hymne de Martianus Capella, t. 3, p. 115--119.
Le cortége de ses douze Apôtres et des quatre Evangélistes est celui du Soleil, t. 3, p. 117.
Origine de son nom *Jésus*. Caractères qui le rapprochent de différens Dieux, t. 3, p. 18.
Idée qu'on doit avoir de ses légendes, t. 3, p. 133.
Ce que l'on doit penser des prétendues prophéties, qui, dit-on, l'ont annoncé. Son existence comme homme n'est nullement prouvée par l'histoire, t. 3, p. 149, 150.
Christ apparoît à une des Prophéteſſes de Pepuzza, p. 208.
Voyez Religion Chrétienne, ci-après.

Chrysippe. Ses dogmes, t. 1, p. 95.
Ses explications allégoriques, t. 1, p. 133.
Ses dogmes sur l'ame du monde, t. 1, p. 257.
Sur les Astres animés, t. 1, p. 263.

Cicéron. Ses dogmes sur l'ame du monde, t. 1, p. 264.

Ciel. Culte du Ciel, t. 1, p. 3, 5, 6, 12, 13, 31, 108.
Mis au nombre des Dieux, t. 1, p. 95, 261, 262.
Ciel éternel et incréé, t. 1, p. 282.
Sacrifices qui lui sont faits, t. 1, p. 14, 19.
Ciel et Terre, Dieux Cabires adorés à Samothrace, t. 1, p. 19, 89; t. 2, part. 2, p. 100, 102, 188.
Ciel, Divinité des Scythes et des Perses, t. 1, p. 20, 24.
Divinité des Huns, t. 1, p. 21.
Sept Cieux, t. 1, p. 31.
Douze Cieux, t. 1, p. 94.
Ciel adoré à la Chine. Culte de la Reine du Ciel, t. 1, p. 31, 32.
Ciel adoré chez les Mexicains, t. 1, p. 38.
Chez les Iroquois et les Hurons, t. 1, p. 40.
Ses mouvemens imités au Théâtre, t. 1, p. 73.
Mouvement du Ciel, supérieur à tous les autres, t. 1, p. 108.
Constance des mouvemens des divers Cieux, t. 1, p. 118--120.
Constance de ses formes, t. 1, p. 122, 130.
Huit Cieux des Gnostiques et des Valentiniens, t. 2, part. 2, p. 219; t. 3, p. 216.
Trois cents soixante-cinq Cieux, t. 1, p. 278.
Le Ciel et la terre, causes premières, t. 1, p. 126.
Action du Ciel sur la terre, t. 1, p. 121, 122, 131, 137, 204; t. 2, p. 155.

Cause active, t. 1, p. 123.
Mariage du Ciel et de la terre, t. 1, p. 123, 128, 132, 135, 136; t. 2, part. 2, p. 111, 188.
Leurs sous-divisions, t. 1, p. 126, 139.
Ciel Père, t. 1, p. 131, 132, 135.
Ciel et terre invoqués dans les mariages et à Eleusis, t. 1, p. 132; t. 2, part. 2, p. 188.
Ciel et terre, premiers Rois et Chefs du monde, t. 1, p. 132-134; t. 2, part. 2, p 100.
Leurs statues, t. 1, p. 136.
Leurs enfans sont des Astres, t. 1, p. 133.
Ciel appelé *Noah*, t. 1, p. 134.
Yeux du Ciel, t. 1, p. 196.
Dieu composé de plusieurs Dieux, t. 1, p. 139.
Cieux animés et intelligens, t. 1, p. 261.
Ciel formé de la substance du feu artiste, t. 1, p. 262.
Le plus élevé et le plus divin de tous les corps, t. 1, p. 163.
Il est mû circulairement par l'ame, t. 1, p. 264.
Différens Cieux figurés par des pierres précieuses, t. 1, p. 289.
Autels élevés au Ciel et à la terre en Crète, où l'on célébroit leurs mystères, t. 2, part. 2, p. 188.
Exposition des symboles qui retraçoient leur mariage, t. 2, part. 2, p. 188.
Ciel appelé *Lyre de Dieu*, t. 3, part. 2, p. 300.
Ciel nouveau et nouvelle terre, t. 3, p. 77, 295--297.
Ciel grand instrument de la fatalité. Quatre points fixes sur lesquels il s'appuie, t. 3, p. 229, 233.
Ciel appelé *Océan et Grande Mer*, t. 3, p. 229, 231, 232.
Ciel trône de Dieu. Les vingt-quatre parties de sa rotation désignées par les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, t. 3, p. 230.
Ciel de Cristal, t. 3, p. 231, 232.
Dix couches sphériques des Cieux, t. 3, p. 228, 231.
Enumération des intelligences qui y président, t. 3, p. 231.
Divers Cieux appelés *Mers*, t. 3, p. 232.
Harmonie des Cieux représentée par une forêt harmonique et par des Harpes, t. 3, p. 245.
Douze parties du Ciel, t. 3, 303.
Influence du Ciel sur la terre, t. 3, p. 306.
Représenté par le Rational du Grand-Prêtre, t. 3, p. 308.
Ciel gouverne la terre, t. 3, p. 312.
Correspondance du Ciel visible avec le Ciel Archétype, t. 3, p. 315.
Ses portes. Ses faces, t. 3, part. 2, p. 26.
Douze lieux du Ciel. Leur usage et leur couleur, t. 3, part. 2, p. 27.
Véritable Ciel, t. 3, p. 301.

Cillas. Nom du Cocher céleste, t. 1, p. 60.

Circé. Fille du Soleil. Invente les jeux du Cirque, t. 1, p. 86.

Ciste sacrée, t. 2, part. 2, p. 202.
Son usage, *ibid.* p. 257.

Cléanthe. Ses dogmes, t. 1, p. 95, 256.
Ses opinions sur l'ame universelle, t. 2, p. 259.

Climats. Ce que c'est, t. 3, part. 2, p. 9, 10.

Cneph. Vomit l'œuf symbolique, t. 1, p. 127; t. 2, p. 181; t. 2, part. 2, p. 186, 203.
Sa statue à Thèbes, t. 2, p. 181.
Cneph *Demiourgos*. Ses rapports avec Sérapis, t. 2, p. 182.
Avec Agathodémon, t. 2, p. 182, 185; t. 2, part. 2, p. 203.
Ailes données à Cneph, t. 3, p. 235.

Cocher céleste. Sa position, son attitude et sa forme, t. 1, p. 114; t. 3, part. 2, p. 104.
Ses temples, ses statues, ses tombeaux et ses mystères, t. 1, p. 62; t. 2, part. 2, p. 28.
Il est Phaëton, Myrtile, Cillas, Sphæreus, Absyrthe, etc., t. 1, p. 461, 462; t. 2, p. 138; t. 3, part. 2, p. 94, 95, 100.
Sa statue en Elide, t. 2, part. 2, p. 27.
Ses noms de Taraxippus et d'Olénius, t. 2, part. 2, p. 28.
Il est Phaëton, t. 1, p. 461; t. 3, p. 173.
Il est Ericthonius, fils de Vulcain. Sa filiation et ses inventions. Ses formes monstrueuses. Enfermé dans une corbeille, t. 3, part. 2, p. 92, 93.
Il est Myrtile, fils de Mercure, Cocher d'Œnomaüs, t. 3, part. 2, p. 93.
Fable à ce sujet. Il est Orsilochus, t. 3, part. 2, p. 93, 94.
Il est Trochilus, Bellérophon, Peléthronius, t. 3, part. 2, p. 94, 95.
Son tombeau vis-à-vis Trézène, t. 3, part. 2, p. 94.
On a placé dans cette Constellation tous ceux qui ont passé pour avoir inventé les chars. Explication de la fable faite sur lui, sous le nom de Phaëton, t. 3, part. 2, p. 95--100.
Origine de cette Constellation, t. 3, p. 355.
Il est le Génie précurseur de la lumière et de la chaleur du Printemps, t. 3, part. 2, p. 97, 98.
Détails sur sa belle Etoile, appelée *la Chèvre*, t. 3, part. 2, p. 100--104.
Ses rapports avec Amphiaraüs. Ses divers noms en diverses langues. Noms des Etoiles particulières. Diverses figures qu'on y peignit, t. 3, part. 2, p. 103, 104.

Cogi. Divinité Japonoise, t. 2, p. 301.

Colonnes. De Thaut, t. 1, p. 6.
De Seth t. 1, p. 60.

Colonnes élevées au feu et au vent, t. 1, p. 6.
Aux sept Planètes, ibid. p. 14.
Colonnes dans l'île de Panchaïa, t. 1, p. 135.
Colonnes d'Hercule, t. 1, p. 364.
De la Lune, t. 1, p. 398.
De Thésée, t. 1, p. 444.
Colonne de gloire, t. 2, part. 2, p. 235, 243; t. 3, p. 313.
De lumière, t. 3, p. 288, 299, 300, 312.

Colures. Explication de ces cercles, t. 3, part. 2, p. 4.
Deux sortes de Colures. Leurs propriétés, t. 3, part. 2, p. 14.

Confesseurs. Établis autrefois au Pérou, t. 1, p. 38.
A Samothrace, t. 2, part. 2, p. 103, 249.
Leur origine, t. 2, part. 2, p. 171.

Constellations. Mémoire sur leur origine, t. 3, p. 324--367.
Elles ont dû signifier quelque chose primitivement, t. 3, p. 325, 342.
Il n'y a nulle ressemblance entre les figures et les Etoiles qui sont groupées dessus, t. 3, p. 325.
Elles appartiennent à l'écriture hiéroglyphique. Elles ne représentent point des hommes apothéosés, t. 3, p. 326, 342.
Auteurs qui ont écrit dessus, t. 3, part. 2, p. 294.
Distinction importante à faire entre les anciennes et les nouvelles Constellations. Noms des Constellations sur-ajoutés aux anciens. Nombres des Constellations connues des anciens, t. 3, part. 2, p. 187, 188.
Variations qu'ont dû éprouver les Constellations extrazodiacales, t. 3, p. 338.
La première Constellation des Chinois s'appelle *la Corne*, t. 3, 352, 365.
Ce qui m'a conduit à découvrir l'origine des Constellations, et à entreprendre tout mon travail, t. 3, p. 346, 347.
Elles forment le Calendrier Hiéroglyphique des anciens, t. 3, p. 343.
Constellations tracées sur les murs des temples et des palais des Rois, t. 1, p. 33, 34.
Leurs statues, leurs images, leurs temples en divers lieux de la Grèce, t. 1, p. 62, 65.
Elles furent sculptées sur les vases, t. 1, p. 73.
Constellations des Chinois, t. 1, p. 72.
Elles servent à reconnoître les signes, t. 1, p. 169, 210.
Origine de leur nombre, t. 1, p. 110, 180, 234.
Elles furent mises au nombre des causes, t. 1, p. 110.
Elles furent associées au Soleil, dans le gouvernement de l'univers, t. 1, p. 210.
Elles se partagent entre les deux principes, t. 1, p. 234.

Corbeau. Sa position aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 170, 174.
Fiction sur un message dont il fut chargé par Apollon, t. 3, part. 2, p. 174.
Dénonciation qu'il fit à ce Dieu, ibid. p. 174, 175.
De blanc qu'il étoit il devint noir, ibid. p. 175.
Il garda Coronis, ibid.
Ses divers noms, et ceux des Etoiles particulières, ibid.
Placé aux Cieux par Apollon. Son union au vaisseau, dans la fable de Deucalion et de Noé, t. 3, p. 178, 179.

Coronis. Pléiade, mère d'Esculape. Sa statue, t. 2, part. 2, p. 29.

Cosmogonies. Elles continuent le tableau de la nature et de ses parties, t. 1, p. 90.
De Sanchoniaton et d'Hésiode, t. 1, p. 90, 91, 93, 183, 184.
Des Perses, t. 3, p. 20, 21.
Des Assyriens, t. 3, p. 239.
D'Orphée, t. 2, part. 2, p. 186.
Des Chaldéens, t. 1, p. 183.
Des Toscans, t. 3, p. 24, 25.
Des Japonois, t. 2, p. 114, 187.
Des Juifs, t. 3, p. 27.
Des Islandois, t. 3, p. 77.
Caractère des anciennes Cosmogonies, t. 3, p. 7.
Comparaison de celle de Moïse et de celle des Toscans, avec celle des Perses, t. 3, p. 12--29.
Explication de celle des Perses, t. 3, p. 21--31.

Cotyto. Mystères de Cotyto ressemblent à ceux de la bonne Déesse. Les hommes seuls y étoient admis. Leur déguisement. Son culte à Corinthe. Liaison de ses fêtes avec celles de Bacchus et d'Hercule. Excès de débauche auxquels on s'y livroit. Origine de son sur-nom de Thiasotès. Portique de cette Déesse à Epidaure, t. 2, part. 2, p. 52-54.
Ses rapports avec Esculape. Efféminés consacrés à ce culte. Ses initiés appelés *Eaptes*, ibid. p. 54, 250.

Coupe. Constellation. Sa position, t. 3, part. 2, p. 170-173.
Coupe de Mastusius, d'Icare, de Bacchus, et Tonneau d'OEtus. Ses rapports avec le Nil débordé. Ses divers noms en diverses langues. Ses levers et ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent. Fiction sur Mastusius dans la fable duquel la Coupe figure, t. 3, part. 2, p. 172, 173.
Pourquoi on l'appelle *Coupe d'Icare.* Son union

aux mystères, t. 2, part. 2, p. 206, 231; t. 3, p. 210; t. 3, part. 2, p. 172.
Symbole de l'ivresse des ames, t. 2, part. 2, p. 216.
Raisons de son union à Isis, t. 2, part. 2, p. 228.

Couronne Australe. Constellation. Sa position aux Cieux. Ses divers noms en diverses langues, et ceux de ses Etoiles particulières. Elle fut appelée *Couronne du Centaure* et *Roue d'Ixion*. Diverses images qui y furent tracées, t. 3, part. 2, p. 185.

Couronne. Boréale. Elle est la même que Bacchus donna à Ariadne, t. 1, p. 91; t. 3, part. 2, p. 112.
Sa position aux Cieux, t. 1, p. 115; t. 3, part. 2, p. 112, 114, 123.
Appelée *Libera* ou *Proserpine*, t. 1, p. 163, 214.
Composée de feuilles de Mélilot, t. 1, p. 402, 404.
De Myrthe, de Lierre, de Laurier; fabriquée par Vulcain. Présent de Vénus et des Saisons. De Thésée. Nombre de ses Etoiles. Couronne de Bacchus. Présent de Vénus à Thétis. Elle guide Thésée dans le Labyrinthe, t. 3, part. 2, p. 112, 113.
Ses divers noms, t. 3, part. 2, p. 114, 123.
Noms des Etoiles particulières. Ses levers et ses couchers, et phénomènes qui les accompagnent, ibid. p. 123.
Son union à la Vierge céleste, t. 3, part. 2, p. 115.
Couronne du Soleil ayant douze rayons, t. 3, p. 250.
De Junon, ornée de douze pierres précieuses, t. 3, p. 250, 307, 308.
Ses pierres comparées à celles de la ville sainte de l'Apocalypse, t. 3, p. 307, 308.

Création. Explication de cette fiction et des six temps qui lui sont affectés dans la Genèse, t. 3, p. 23, 24.
Création annuelle et périodique; et époque d'où elle date, t. 3, p. 25--27.
Diverses créations, sous divers signes, t. 3, p. 345.

Crépuscule. Son temple en Espagne, t. 1, p. 19.

Crible. Consacré dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 201.

Crocodile. Révéré au Pégu, t. 1, p. 225.
Explication de cet animal symbolique chez les Egyptiens, t. 2, p. 260, 261.
Il représente Typhon, ibid. p. 261.

Cteis. Emblême du principe passif de la génération, t. 1, p. 127, 128, 137; t. 2, part. 2, p. 188.
On l'exposoit dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 188, 189.

Culte. Celui de la nature est le plus ancien et le plus universel, t. 1, p. 1--3.
Cette vérité prouvée par l'histoire, ibid. p. 3--42.
Par les monumens, ibid. p. 43--98.
Ses doubles formes chez les nations sauvages et chez les peuples civilisés, ibid. p. 43.
Institution de son cérémonial, de ses fêtes et de ses autels, ibid. p. 48.
Ses modifications chez les Grecs, et par quels peuples elles furent opérées, t. 1, p. 15--19; t. 2, part. 2, p. 38.
Génie imitatif du culte chez les anciens, t. 1, p. 50, 51, 54, 81, 87. 88, 194, 196, 212, 250, 253; t. 3, p. 306.
Origine de tout culte, t. 2, part. 2, p. 111.
Il est un commerce intéressé entre les hommes et les Dieux, t. 2, part. 2, p. 111.

Cupaï. Mauvais principe chez les Péruviens, t. 1, p. 228.

Curètes et *Corybantes*. Leurs statues, t. 2, part. 2, p. 22.
Leurs temples. Sacrifices qui leur étoient faits, ibid. p. 26.
Leurs fonctions en Phrygie, ibid. p. 81, 82, 83.
Ils célèbrent les mystères du Ciel et de la terre, ibid. p. 188.
Ils consacrent un autre à Jupiter, ibid. p. 205.

Cyamite. Héros adoré à Athènes, t. 2, part. 2, p. 31.

Cybèle. Sa statue à Pessinunte, t. 1, p. 53.
Grande Divinité des Phrygiens, ibid. p. 136.
Sa statue fabriquée par les Argonautes. Cérémonies en honneur de cette Déesse, t. 1, p. 491.
Ses Lions, ses tours et son flambeau, t. 2, p. 214, 218.
Sa statue à Pallantée, t. 2, part. 2, p. 22.
Ses mystères et ses amours avec Atys, ibid. p. 75--89; t. 3, p. 78, 79.
Elle fut regardée comme étant la terre. Ses fêtes annuelles. Son histoire allégorique, t. 2, part. 2, p. 76, 77.
Elle fut exposée en naissant sur une montagne, et nourrie par des Lions, ibid. p. 77.
Ses inventions. Marsyas est amoureux d'elle, t. 2, part. 2, p. 77.
Son désespoir, ses courses et sa mort. Apollon en devient amoureux. Autels et sacrifices décernés à cette Déesse. Lions placés aux pieds de sa statue, ibid.
Ses orgies à Pessinunte. La théologie des Atlantes la fait mère du Soleil et de la Lune. Elle force les portes de Pessinunte, y fait un grand car-

nage, et mutile Atys. Elle est la Déesse Rhéa, adorée en Syrie, t. 2, part. 2, p. 78, 79.
De ses Prêtres, de leur costume et de celui du grand Prêtre, ibid. p. 79.
Epoque de ses fêtes. Ses fêtes à Rome. Ses rapports avec la Lune et avec la Vierge céleste. Instrumens bruyans employés dans ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 80, 81.
Discours de Julien, sur Cybèle. Secret de ses mystères. Rapports de son culte avec celui de Cérès et de Rhéa. Les Athéniens accusés d'avoir rejetté ses mystères. Son temple, *Métroum*, est le dépôt des archives publiques, t. 2, part. 2, p. 81.
Son culte passe à Rome avec sa statue, qui y est apportée de Pessinunte. Sa statue étoit un Talisman, t. 2, part. 2, p. 83.
Elle partage le trône de Jupiter, et elle est la source des ames. Ses rapports avec l'Isis d'Apulée, t. 2, part. 2, p. 85.
Temple commun à cette Déesse avec Atys, à Dymê et à Patras; sa statue à Patras, t. 2, part 2, p 85.
Son temple à Anagyrase, ibid. p. 86, 106.
Son temple, sa colonne et son trône près des autels du Soleil à Corinthe. Son temple à Lacédémone, près de la chapelle d'Hippolyte. Sa statue à Magnesie, faite par le fils de Tantale. Sa magnifique statue chez les Messéniens. Son autel à Olympie. Son autel à côté de ceux de Cérès et de Despoina à Acacésie en Arcadie. Son temple, sa statue et son char attelé de Lions en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 86, 87.
Sa chapelle et sa statue à Thèbes, consacrée par Pindare. On ne la voyoit qu'une fois l'an. Son antre et sa statue en Phrygie. Ses prêtres, t. 2, part. 2, p. 87, 88.
Questions faites aux récipiendaires à ses mystères. Licence de ses fêtes. Epoque à laquelle son culte fut le plus répandu. Sa statue placée à Constantinople par Constantin. Sa statue sur le mont Dindyme. Ses temples en Syrie, et sa statue en Colchide. Son surnom de déesse du Phase, t. 2, part. 2, p. 88.
Ses inscriptions et celles d'Atys à Rome, ibid. p. 88, 89.
Spectacle tragique donné dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 194.
Son père la chasse de son palais, dès qu'il la sait enceinte. Elle court toute éplorée sur les montagnes. Elle fuit chez les Hyperboréens où Apollon l'accompagne, t. 3, p. 78.

Cycles. Poèmes sur les Cycles, t. 1, p. 335.
Dissertation sur les grands Cycles, et sur les catastrophes qui les terminent, t. 3, p. 154--183.
Cycle des douze animaux fameux dans tout l'Orient, et rapport qu'il a avec les Constellations extrazodiacales, t. 3, p. 362--364.
Cycle des Mexicains, t. 2, part. 2, p. 18.

Cyclopes. Leurs noms et origine de cette fiction, t. 1, p. 193.

Cycnus, fils de Mars, défait par Hercule, t. 1, p. 341, 342.
Ami de Phaëton; il le pleure, t. 3, part. 2, p. 99, 154.

Cygne. Constellation. Sa position et son attitude aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 136, 137.
Il prêta ses formes à Jupiter dans ses amours avec Leda, t. 3, part. 2, p. 136.
Origine de la consécration des Cygnes à Apollon, t. 2, p. 275.
Le Cygne céleste appelé du nom générique d'*Oiseau*, t. 3, part. 2, p. 136, 137.
On l'appelle le plus souvent *Cygne*, *Milan* et *Coq*, ibid.
Ses divers noms en diverses langues, ibid.
Noms divers de ses Etoiles particulières. Divers symboles qui y ont été peints, ibid.
Ses levers et ses couchers. Fiction faite sur sa forme de Milan, ibid. p. 137.
Fiction sur celle de Cygne. Il est reçu dans le sein de Némésis, suivant les uns, et de Leda, suivant d'autres, ibid.
Il fut placé aux Cieux par Apollon. Il fut père de Castor et de Pollux, ou des Dioscures, t. 3, part. 2, p 136, 137, 138.

Cynocéphale. Constellation, t. 3, part. 2, p. 63.

D.

Dactyles. Ministres du culte chez les Crétois, t. 1, p. 72.

Dadouque. Ministre des mystères d'Eleusis. Ses fonctions. Son costume. Il représentoit le Soleil, t. 2, part. 2, p. 196, 198, 199, 200.
Il marchoit à la tête de la procession, ibid. p. 257.

Dagon. Divinité Syro-Phénicienne, la même que le poisson Austral, t. 1, p. 91.
Il est aussi le Soleil peint avec les attributs de ce poisson, t. 2, p. 207—212.
Adoré à Azoth en Palestine, ibid. p. 207, 211.
Etymologie de ce nom. Il invente la charrue et découvre le bled. Ses formes, t. 2, p. 208.
Rapport de ses statues avec celles des Constellations. Son temple appelé *Bethdagon*, ibid. p. 212, 215.

Daiboth. Divinité Japonoise. Sa description, t. 2, p. 301.

Daphnephore. Prêtre d'Apollon, chargé de porter le laurier du Dieu, t. 2, part. 2, p. 33.

Dauphin. Constellation. Son image en Béotie, t. 1, p. 65.
Signe des Muses, t. 1, p. 213.
Il détermine Amphitrite à épouser Neptune. Il sauve Arion. Récit de cette aventure, ibid.
Il contient les pirates Toscans, qui enlevèrent Bacchus. Nombre de ses Etoiles. Sa position aux Cieux. Ses formes, ibid.
Ses noms en diverses langues. Noms de ses Etoiles particulières. Ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques, qui les accompagnent. Son union à Orion appelé *Arion*. Son union aux statues de Neptune, t. 3, part. 2, p. 145, 146, 147.

Décan. Division du Zodiaque par Décans, t. 1, p. 72, 77, 205.
Théorie des Décans, ibid. p. 179, 180, 216.
Dieux bons et mauvais, ibid. p. 216.
Ils partagent les diverses parties du corps, ibid. p. 217; t. 3, p. 170.
Ils concouroient à former les arrêts du destin, t. 1, p. 217.
Leur origine, leur emploi, et élémens dont se composent leurs images, t. 3, part. 2, p. 25.
Divinités inférieures, qui leur sont subordonnées, ibid. p. 307.

Déclinaison. Signification de ce mot, t. 1, p. 116; t. 3, part. 2, p. 6, 7, 11.
Sa double dénomination, t. 3, part. 2, p. 6.

Déesse. Bonne Déesse, t. 1, p. 86.
Ses fêtes, ibid.
Origine et antiquité de son culte à Rome, t. 2, part. 2, p. 21, 46, 47.
Les hommes sont exclus de son Sanctuaire, et on voile les tableaux qui la représentent, ibid. p. 14, 21, 47.
La Chasteté fut sa vertu favorite, t. 2, part. 2, p. 249.
Secret gardé dans ses mystères, ibid, p. 47, 48.
Examen de ses mystères, ibid. p. 46—53.
Leur objet, ibid. p. 43.
Elle étoit fille, d'autres disent femme de Faune, ibid, p. 46, 47, 49.
Elle étoit mère de Bacchus, ibid. p. 48, 49.
On la confondit avec la mère de Mercure, ou avec la Pleïade Maia, ibid. p. 46.
Son nom devoit être tenu secret, ibid. p. 46.
Epoque de la célébration de ses fêtes à Rome, ibid. p. 46—48, 50, 51, 53.
Description de sa statue, ibid.
Clodius s'introduit dans son Sanctuaire. Elle est violée par son père, qui prend, pour obtenir ses faveurs, les mêmes formes de Serpent, qu'avoit prises Jupiter pour séduire sa fille, également mère de Bacchus. Elle est fustigée par son père avec des branches de Myrthe. Serpens nourris dans son temple, ibid.
On donnoit le nom de *miel* au vin qu'on y portoit, t. 2, part. 2, p. 47, 48.
Un Serpent étoit aux pieds de sa statue, ibid. p. 48, 227; t. 3, p. 248.
Ses rapports avec la chèvre Amalthée. Ses rapports avec Sospolis et avec la Déesse adorée à Egire. Elle inspira la prophétesse qui composa les livres *Sibyllins*. On lui sacrifioit pour la prospérité de l'empire. On la nommoit *Futua*. Rapports de ses cérémonies avec celles des Orphiques. Origine des attributs, qui caractérisent en elle une reine, t. 2, part. 2, p. 49, 50.
Ses rapports avec Proserpine, autre mère de Bacchus, également unie au Serpent. Ses rapports avec la terre et avec Maia, ibid.
Origine de l'épithète de *Bonne*, qui lui est donnée. Conjecture sur la fustigation des femmes, qui célébroient ses mystères, ibid. p. 50, 51.

Licence qui s'introduisit dans ses mystères, ibid. p. 51, 52.
Victimes qui lui étoient immolées, ibid. p. 50.
Rapports de ses Serpens avec ceux d'Esculape, ibid. p. 54, 227.
Vestales chargées de ses cérémonies, ibid. p. 247.
Bonne déesse, Hécate Chtonienne, ibid. p. 42.
Déesses *Semnai*, ou redoutables, t. 2, part. 2, p. 31.
Déesse de Syrie, ibid. p. 79, 80; t. 2, p. 215. *Voyez* Atargatis *et* Derceto.
Ses fêtes, ibid. t. 2, part. 2, p. 80.
La Déesse de Syrie a des temples en Grèce, t. 2, part. 2, p. 28.
Ses rapports avec la Lune et avec les Constellations, t. 2, p. 215.
Avec Rhéa et Cybèle, t. 2, p. 218; t. 2, part. 2, p. 79, 80.
Description de son temple, t. 2, p. 220.
Sa statue en Syrie, t. 2, p. 222; t. 2, part. 2, p. 79.
Diverses statues des héros Grecs qu'on y rencontre, t. 2, p. 223.
Détails sur ses Prêtres, t. 2, p. 223; t. 2, part. 2, p. 80.
Sur la manière dont on lui sacrifie, t. 2, p. 225, 226.
Offrandes de cheveux qu'on lui consacre, t. 2, p. 226.

Déluge. Explication de cette fiction sacerdotale, t. 3, p. 176—180.
Description abrégée du Déluge. Position des Cieux à cette époque, ibid. p. 176, 177.
Tableau des aspects célestes, sur lesquels repose cette fiction, ibid. 178—180.
Lieu où s'arrêta le vaisseau de Noë et de Xixuthrus, ibid. p. 179.
Reproduction périodique et progressive des déluges, ibid. p. 181.
On ne doit voir, dans les récits des déluges, que des fictions sacrées. Silence des Historiens sur ces déluges, ibid. p. 182, 183.
Trou par où s'en sont écoulées les eaux, t. 1, p. 331; t. 2, p. 217.
Déluge sous Osiris, t. 1, p. 383.
Explication de ce déluge, ibid. p. 394.
Déluge à la mort de Bacchus, t. 2, p. 43.
Déluge chez les Floridiens, t. 1, p. 39.

Derceto. Divinité Syrienne et Phénicienne. Ses rapports avec Andromède, t. 2, p. 209.
Elle passe pour fille de Vénus. Ses fables faites sur elle. Sa statue à Hiérapolis, t. 2, p. 210.
Cérémonies pratiquées dans son temple, ibid. p. 211.
Son image dans le Planisphère de Kirker, ibid. p. 213.
Rapport qu'ont ses images avec le Ciel, ibid. p. 215.
Ses fêtes dans un lac près Bambyce, ibid. p. 215, 216.
Abstinence de Poisson en son honneur. Ses Métamorphoses, ibid. p. 217.

Despoina. Fille de Cérès, adorée en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 22, 99.
Description de sa statue. Lieux où on lui sacrifioit. Son double nom, ibid. p. 22.
Sa filiation, ibid p. 22—24, 98, 99.
Son autel à Olympie, ibid. p. 27.
Les libations de vin sont interdites dans ses temples, ibid. p. 27.
Son nom devoit être tenu secret, ibid. p. 46.
Ses rapports avec Hécate. Elle étoit fille de Neptune et de Cérès. Elle fut nourrie par les Titans. Son union à Diane. Cérès *Déo* est sa mère, t. 2, part. 2, p. 98, 99.

Deucalion. Son image au Verseau, t. 1, p. 64.
Son tombeau à Athènes, t. 1, p. 65.
Fable de Deucalion, t. 1, p. 213; t. 2, p. 217.
Fonde un temple de Jupiter Olympien en Syrie, t. 2, p. 216, 217.
Liaison de Deucalion et de Derceto, t. 2, p. 211.
Cérémonies instituées par lui, ibid.
Détails sur son déluge, donnés par Lucien, t. 2, p. 217.
Sa Colombe, t. 3, p. 180.

Diable. Voyez les articles d'*Ahriman* et de *Typhon*.
Ce qu'il est, t. 1, p. 224.
Fils de Sabaoth, t. 2, part. 2, p. 219.

Diane. La Lune, sœur d'Apollon, ou du Soleil. Elle s'appuie sur deux Serpens. Origine de ses attributs, t. 1, p. 215.
Elle a son siége au Sagittaire, dans la distribution des douze grands Dieux entre les Signes. Ses fêtes à Stymphale, ibid. p. 320.
Origine des Chiens, qui lui furent donnés, ibid. p. 402; t. 2, p. 269.
Adorée à Bubaste, ibid. p. 421; t. 2, p. 269.
Diane Eurynome, t. 2, p. 213.
Sa fête à Bubaste, t. 2, part. 2, p. 11.
Cérémonie en honneur de Diane Pérasie, t. 2, p. 249.
Fête de Diane Laphyra, t. 2, p. 226.
Elle prend la forme du Chat, t. 2, p. 275.
Sa statue à Pallantée, t. 2, part. 2, p. 22.
A Elis, ibid. p. 27.
Sa statue unie à celle de la Chèvre, ibid. p. 29.
Temple de Diane Propyléa. Temple de Diane Agrotère, ibid. p. 32.

Son temple au mont Aventin, ibid. p. 45.
Diane d'Ephèse. Sa statue unie à celle de Bacchus. Diane très-bonne et très-belle, ibid. p. 67.
Bois sacré de Diane à Epidaure. Diane d'Egire unie à Bacchus, Esculape et Apollon. Diane Libératrice, et son temple bâti par Thésée, ibid. p. 69.
Diane Chasseresse, adorée avec Neptune en Arcadie. Ses mystères. Diane adorée à Capoue. L'origine de ce culte vient d'Arcadie. Culte de Diane chez les Perses, et ses mystères. Diane l'Etranglée. Diane Triclarie. Fêtes sacrées en son honneur. Universalité du culte de Diane en Grèce, t. 2, part. 2, p. 99.
Diane Lycéenne. Son temple voisin des autels de Bacchus et de Thémis. Diane Iphigénie unie à Bacchus. La statue de cette même Déesse unie à Bacchus à Agagonie. Temple de Diane Nourrice, unie à Bacchus et à Esculape, t. 2, part. 2, p. 68.
Diane adorée à Patras avec le même Bacchus. Sa statue unie à celle du Soleil Bacchus à Phelloë. Description de cette statue, ibid. p. 72.
Diane honorée avec Bacchus, sous le nom de *Soteira*. Diane d'Ephèse adorée avec Bacchus. Diane Conservatrice unie aussi à Bacchus à Phigalie, ibid. p. 73.
Ses rapports avec Hécate. Elle est la Lune des Signes supérieurs, et la Lune croissante, ibid. 95.
Elle est peinte avec les attributs du Serpent et du Chien, ibid. p. 98.
Elle eut ses mystères, ibid. p. 99.

Dieu. Définition de cette idée abstraite, t. 1, p. 1.
Unité de Dieu, t. 2, part. 2, p. 209; t. 3, p. 92--95.
Dans quel sens il est un, t. 1, p. 245.
Dieu et diable, toujours en opposition. Origine de ce dogme, t. 1, p. 224, 232.
Dieu blanc, Dieu noir, ibid. p. 225.
Origine de la fiction, qui suppose que les Dieux sont des hommes apothéosés, t. 2, part. 2, p. 137.
Dieux naturels, ont été les premiers adorés, et le plus universellement, t. 1, p. 3--9, 11--15, 18, 25, 30, 41, 94--97, 193.
Douze grands Dieux, t. 1, p. 16, 55, 56, 207, 298, 233, 275, 292.
Divisés en mâles et femelles, t. 1, p. 131.
Autels des douze grands Dieux, t. 1, p. 56.
Leur châsse portée en pompe, t. 2, p. 102.
Inscription de Solon aux douze grands Dieux, t. 1, p. 56.
Divers siéges des Dieux au Ciel et dans les Elémens, t. 1, p. 292.
Sept grands Dieux, t. 1, p. 57, 108, 292.
Dieux conseillers des Chaldéens, ibid. p. 179, 207.
Trente-six Dieux. Leurs images symboliques, t. 1, p. 179.
Dieux subalternes, t. 1, p. 281, 285, 290, 291.
Diverses classes de Dieux dénombrées par *Martianus Capella*, avec une description du conseil des Dieux, ibid. p. 292.
Chaîne progressive des Dieux et des Génies, ibid. p. 293.
Dieux Syriens et Chaldéens, t. 2, p. 231--254.
Vengeances des Dieux, fiction politique et sacerdotale, t. 2, part. 2, p. 114--116.
Dieux des Enfers. Leurs chapelles bâties par Epiménide, t. 2, part. 2, p. 119.
Leur breuvage est le Nectar, ibid. p. 216.
Moyens pour arriver à la contemplation des Dieux, ibid. p. 208, 239.
Le moyen le plus sûr, pour leur plaire, est d'imiter leur nature, ibid. p. 244, 252.
Le dogme de l'unité de Dieu n'est pas particulier à la secte des Chrétiens, t. 3, p. 92.
Dieu gouverne l'univers par le mouvement et par la raison, ibid. p. 99.
Dieu placé dans l'Etre immense, au sein duquel nous vivons. Dieu un, imaginé d'après le monde un, ibid. p. 100.
Dieu un, principe d'intelligence et de vie, n'est pas trois Dieux, mais un seul Dieu intelligent et vivant. Dieu esprit. Dieu intelligence, Verbe ou λογος. Dieu souffle ou ame universelle, Dieu intelligence universelle, et Dieu Grand Etre unique, ou l'Univers-Dieu, qui comprend en lui tout cela, ibid. p. 100, 101.
Dieu habite un lieu ineffable, qui émane de lui, ibid. p. 105.
Dieu Androgyne, vie et lumière, ibid. p. 106.
Dieu lumière, étendue et corporelle. Son fils est une émanation de cette lumière, ibid. p. 108.
Dieu abstrait renferme le principe de vie et d'intelligence, ibid. p. 111.
L'Etre un, premier Dieu, Dieu père, et Dieu appelé *Bien par excellence*, ibid. p. 121.
Trois degrés de la Divinité, ibid. p. 124, 125.
Manière dont Dieu s'enchâsse dans l'intelligence, et l'intelligence dans l'ame, qui meut le monde, ibid. p. 125.
Ses trois attributs deviennent trois principes, qui sont la source de la Trinité, ibid. p. 134.
Dieu a sa substance dans la lumière, ibid. p. 136.
Siége de Dieu au Ciel suprême, ibid. p. 135.
Dieu appelé *le Musicien Eternel*, t. 3, part. 2, p. 300.

Diogènes d'Apollonie. Ses opinions, t. 1, p. 188.
Le Babylonien. Ses dogmes, t. 1, p. 95.

Diomède. Conquête de ses chevaux par Hercule, t. 1, p. 332.

Sa filiation, ibid. 331.

Dionysies. Fêtes de Bacchus. Deux sortes de Dionysies, t. 2, part. 2, p. 64, 66.

Dioscures. Nom des Gémeaux, Castor et Pollux, Apollon et Hercule, Amphion et Zethus. Leurs statues, leurs temples et leurs tombeaux. Deux bâtons unis les représentoient à Sparte. Leurs oracles à Didyme. Leurs Etoiles et leur bonnet. Leur œuf. Leur union aux Pleïades, t. 1, p. 63, 64.

Ils étoient réputés Divinités Cabiriques, ibid. p. 64; t. 2, part. 2, p. 100—103.

Ils furent adorés en Phénicie, t. 1, p. 91.

Dieux tutélaires des Navigateurs, t. 1, p. 158; t. 2, part. 2, p. 102, 103, 132.

Ils s'embarquent avec Jason, t. 1, p. 158.

Ils avoient leur temple à Rome, t. 2, part. 2, p. 42.

Leur apparition pendant la tempête, ibid. p. 103, 132.

Leurs statues portées par les filles de Leucippe, ibid. p. 20.

Leurs temples à Athènes, avec les statues de leurs fils à cheval. Leur temple près celui des trois sœurs, chargées de garder le coffret, qui renfermoit Erichtonius ou le Cocher céleste, t. 2, part. 2, p. 105.

Leur culte à Céphalée sous le nom de Grands Dieux. Leur temple voisin de celui d'Illythie, ou d'Hécate. Leur temple et leurs statues à Lerne. Leur culte en Laconie. Temple et tombeau de Castor, à Sparte. Leurs autels à côté de ceux de Jupiter et de Mercure, et leur nom d'Ambulies. Statues des Dioscures Aphétères, qui présidoient à l'ouverture du Cirque. Leur temple près celui des Grâces. Leur apparition subite dans leur maison paternelle, et miracle à ce sujet. Origine de ce culte en Laconie, t. 2, part. 2, p. 106.

Dioscures représentés à cheval. Leur temple à Thérapnê uni à celui de Neptune. Fontaine de Pollux. Leurs statues près de Gythium, à Brasias. Ils bâtissent un temple à Minerve. Lieu où Leda accouche d'eux. Leurs statues à Pephnos. Mercure les porte à Pallène aussitôt après leur naissance. Leurs mystères à Thèbes. Ils punissent les Messéniens. Leur costume. Leurs statues à côté de celles de Neptune chevalier, et de Junon chevalière, t. 2, part. 2, p. 106, 107.

Leur bois sacré à Phare, en Achaïe. Les trente pierres qui y sont consacrées. Leur culte à Mantinée uni à celui de Cérès et de Proserpine. Leurs autels à Charadre, ibid. p. 108.

Divination. Ses inventeurs, t. 1, p. 48.

Domiciles des Planètes, t. 1, p. 117.

Ils furent tracés dans l'antre de Mithra, t. 2, part. 2, p. 205; t. 3, p. 225.

Douze. Nombre sacré, relatif aux divisions célestes, se retrouve par tout, t. 1, p. 55, 271; t. 3, p. 303, 304.

Douze palais forment le labyrinthe d'Egypte, t. 1, p. 50.

Douze colonnes du temple d'Héliopolis, ibid. p. 50.

Douze grands Dieux, ibid. p. 55; t. 3, p. 305.

Douze Patriarches. Douze Apôtres, t. 1, p. 55.

Douze autels de Janus. Douze travaux d'Hercule ou du Soleil. Douze boucliers sacrés de Mars. Douze frères Arvaux. Douze Dieux *Consentes*. Douze Dieux de la République de Platon, ibid. p. 56.

Douze Azes dans la théologie du Nord. Douze Dieux Japonois, ibid. p. 57.

Douze coussins sacrés, t. 1, p. 57; t. 2, p. 187.

Douze coudées de la statue de Bel, t. 1, p. 57.

Douze pierres précieuses du Rational du grand-Prêtre des Juifs, ibid. p. 57, 58.

Douze passages à travers les eaux de la mer Rouge. Douze Fontaines du désert. Douze Etoiles du songe de Joseph. Douze fils d'Abraham. Chandeliers à douze branches, ibid. p. 60.

Douze divisions de la République de Platon, ibid. p. 70; t. 3, p. 305.

Douze Stratèges ou Chefs, t. 3, p. 305.

Douze Tribus Juives, ibid. p. 69; t. 3, p. 302.

Douze Peuples ou Bourgades de l'Attique, ibid. p. 71.

Douze Tcheou de la Chine. Douze divisions du monde. Douze climats. Douze cantons Etrusques. Douze Licteurs. Douze divisions de l'Horizon. Douze villes d'Eolie. Douze divisions de ligues Achéennes. Douze villes d'Ionie. Douze portes du Dodécapylon de Jérusalem, t. 3, p. 71.

Douze portes de la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse, douze fondemens et douze Génies à chaque porte, etc. ibid. p. 72; t. 3, p. 302, 305.

Douze loges de la Lune, t. 1, p. 71.

Douze cases de l'Echiquier, ibid. p. 73.

Douze officiers portent le Sarcophage du Roi du Tunquin, douze Chevaux, douze Eléphans à ses funérailles. Douze tombeaux des Japonois, ibid. p. 74.

Nombre douze répété quatorze fois dans l'Apocalypse, ibid. p. 75; t. 3, p. 219.

Douze Disciples de Manès, ibid. p. 77.

Douze portes du Cirque, ibid. p. 87.

Division en douze Dieux, ibid. p. 209.

Douze Dieux de la théologie des Mages, ibid. p. 234.

Douze puissances des Manichéens, ibid. p. 276.

Douze Anges des douze signes, ibid. p. 276.

Douze Anges gardiens du monde, et leurs noms, ibid. p. 270.
Douze pierres précieuses de la Couronne de Junon, t. 2, p. 221; t. 3, p. 223.
Arbre qui donne douze fois du fruit chaque année, t. 2, part. 2, p 135; t. 3, p. 315.
Douze jours entre la mort et la résurrection du Pamphylien Er, t. 2, part. 2, p. 146; t. 3, p. 287.
Douze Fleuves infernaux, ibid. p. 156.
Roue aux douze vases, ibid. p. 235; t. 3, p. 221, 312.
Douze Robes sacrées des Initiés, ibid. p. 254, 314.
Douze Etoiles représentatives des douze signes, t. 3, p. 49.
Douze rayons ornent la tête du Soleil, t. 3, p. 117, 250.
Les douze pains de proposition représentent les douze signes, t. 1, p. 58; t. 3, p. 212, 305.
Allusions fréquentes à ce nombre, t. 3, p. 220.
Exemples de ces applications dans l'Apocalypse, t. 3, p. 221.
Rôle important que joue ce nombre dans les ouvrages mystiques, ibid. p. 211—223.
Douze portes célestes, ibid. p. 222.
Douze gouvernemens; t. 3, p. 222.
Douze Eons, ibid. t. 3, p. 313.
Douze Vents. Ce nombre désigne le monde. Sénat des douze Dieux, ibid. p. 313.
Douze pierres précieuses représentatives des douze signes, ibid. p. 223, 250.
Douze Etoiles formant la Couronne de la femme de l'Apocalypse, ibid. p. 249.
Douze faces du Sphéroïde, imitatif du Ciel. Douze mille Stades de la ville Sainte. Douze Apôtres de l'Agneau, ibid. p. 302.
Douze Perles qui forment les portes de la ville Sainte. Douze vents, douze mois, douze heures, douze signes. Douze parties de la largeur du Zodiaque. Douze lieux du Ciel. Douze portes du Soleil. Douze Modérateurs du monde. Douze termes du monde. Douze Sphères, ibid. p. 303, 304.
Vigne qui donne du raisin douze fois, ibid. p. 316.
Chapeau magique retraçant les douze signes, ibid. p. 315.
Ceinture aux douze nœuds, ibid.
Lumière divisée en douze rayons, ibid. p. 314.
Combinaisons des nombres douze et sept. Divers emblêmes des douze signes et de leurs intelligences, p. 113.
Douze jeunes gens de faction chaque mois, dans la République de Platon. Ses douze Tribus divisées en douze parties. Douze grandes fêtes qu'il établit, ibid. p. 305.

Douzièmes. Divisions astrologiques, t. 3, p. 303; 305; t. 3, part. 2, p. 23.

Dragon. Voyez Serpent, et Typhon. Culte du Dragon, t. 1, p. 31.
Dragon qui produit les Eclipses, t. 1, p. 72.
Dragon des Hespérides, t. 1, p. 343; t. 3, part. 2, p. 80.
Dragon honoré à Babylone, t. 2, p. 179, 233.
Dragon d'Athénagoras, p. 186.
Dragon qui gardoit la fontaine de Mars à Thèbes, t. 2, part. 2, p. 33.
Dragon qui dévore les ames, ibid. p. 219.
Dragon Python, qui tue le Dieu Lumiere, t. 3, p. 49.
Dragon qui poursuit la femme de l'Apocalypse. Dragon à sept têtes et dix cornes, t. 3, p. 249.
Dragon de l'Apocalypse, et explication de cette fiction, t. 3, p. 252—255.
Il est précipité à terre. Il est le fameux Python, t. 3, p. 253.
Divers noms du Dragon, ibid. p. 255.
Sa position aux Cieux, ibid. p. 255; t. 3, part. 2, p. 80.
Dragon à sept têtes; explication, ibid. p. 255.
Dragon de l'Apocalypse enchaîné, ibid. p. 277.
Dragon, animal céleste chez les Chinois, t. 3, p. 361.
Dragon du Pôle écrasé par Hercule *Ingéniculus*. Dragon des Géans. Fils de Typhon et d'Echidna. Serpent Python et de Cadmus, t. 3, part. 2, p. 80.
Forme que prend Jupiter pour se soustraire à Saturne. Ses divers noms en diverses langues. Noms de ses Etoiles particulières. Il renferme les cinq Dromadaires et les deux Loups, ibid. p. 80—81.

Dryope, fils d'Apollon. Son culte, t. 2, part. 2, p. 27.

Duodecatemories. Divisions Astrologiques, t. 3, p. 303.

Dynasties Egyptiennes, comparées aux Décans, t. 3, part. 2, p. 233—237.

E.

Eau. Culte de l'Eau, t. 1, p. 4—6, 11, 14, 21, 24, 27, 31, 35; t. 2, p. 204.
Eau déifiée, t. 1, p. 96.
Premier principe, ibid. 96, 185, 187.
Prières adressées à l'Eau. Dieux émanés de cet Elément, t. 1, p. 186.
Principe de bien et de génération, t. 1, p. 186, 187.
Prérogative de cet Elément sur les autres, t. 1, p. 187, 188.
Principe féminin. Effet de son union au feu, t. 1, p. 197.
Appelée *Océan* et *Thétis*, t. 1, p. 367.
Eau Lustrale, t. 2, part. 2, p. 250.
Son usage, ibid. p. 248--250.

Echo. Epouse de Pan, t. 1, p. 191.

Eclipse, t. 1, p. 72, 102.

Ecliptique. Origine de ce nom et propriétés de ce cercle, t. 1, p. 113; t. 3, part. 2, p. 13--15.
De son obliquité, ibid. p. 15.

Ecriture. Trois sortes d'écritures chez les Egyptiens, t. 2, part. 2, p. 256, 257.

Egée, père de Thésée. Ses amours avec Æthra, t. 1, p. 436.
Avec Médée, ibid. 439.
Sa mort, ibid. p. 442.

Egypan. Capricorne, t. 1, p. 153.

Egyptiens. Leur religion fut le Sabisme, t. 1, p. 4, 8, 9—11, 15, 17.
Ils instituent les mystères, t. 2, part. 2, p. 1—12.
Ils sont les auteurs des premières Cosmogonies, t. 1, p. 4, 15.

Electre. Son temple, t. 2, part. 2, p. 108.
Elle reçoit Cadmus, t. 2, p. 38.

Elemens. Culte des Elémens, t. 1, p. 4—6, 11—13, 21, 23--25, 31, 298.
Couleurs symboliques des Elémens, ibid. p. 58--87.
Elémens affectés aux Planètes, ibid. p. 81.
Imités à Eleusis, ibid. p. 89.
Leur nombre, ibid. p. 96.
Leur position dans le monde, t. 1, p. 190, 196.
Personnifiés, ibid. p. 175, 194.
Action du Soleil et de la Lune sur eux, t. 1, p. 174, 175.
Leur place au débrouillement du cahos, t. 1, p. 184.
Des Elémens et de leurs qualités, t. 1, p. 184--204.
Transformation réciproque des Elémens, t. 1, p. 187, 194, 195, 200.
Leur double sexe, ibid. p. 189, 197, 198.
Confondus avec les Dieux du Ciel, ibid. p. 192.
Concorde et discorde des Elémens, principe de génération et de destruction, t. 1, p. 195.
Distinction des Elémens en Elémens premiers, et en Elémens intermédiaires; en légers et en pesans, t. 1, p. 198.
Leur distribution dans les douze signes, ibid. p. 198; t. 3, part. 2, p. 23.
Prééminence des uns sur les autres, t. 1, p. 199.
Chaque Elément a le nom d'une Divinité, t. 1, p. 200.
Leurs qualités particulières. Affectés aux deux principes, et aux saisons et aux phases de la Lune, ibid. p. 201.
Distinction de leurs qualités en qualités actives et passives. Puissances élémentaires personnifiées. Qualités élémentaires partagées entre les Planètes et les fixes, t. 1, p. 202.
Elémens deviennent cinq Divinités. Leurs métamorphoses dans les corps organisés, t. 1, p. 367.
Servent à la purification des ames, t. 2, part. 2, p. 201.
Elémens dont se compose l'homme, t. 3, p. 289.
Emblêmes qui les représentoient dans le temple des Juifs, t. 3, p. 389; t. 3, part. 2, p. 305.

Elysée, placé au-dessus de la Lune, t. 1, p. 169; t. 2, part. 2, p. 135, 243, 287.
Origine de la fiction sur l'Elysée, t. 2, part. 2, p. 114, 115, 124.
Promesses pompeuses faites à ceux qui doivent l'habiter, ibid. p. 125, 133.
Moyens employés pour en retracer les tableaux, ibid. p. 127, 129, 130, 133.
Caractères qui distinguent ceux qu'a imaginés chaque peuple, ibid. p. 133, 134.
Diverses descriptions, ibid. p. 134--136.
Caractère commun à tous, ibid. p. 134.
Diversité des opinions sur le lieu où il fut placé, ibid. p. 135, 243, 299, 301.
Elysée des Grecs, des Thraces, des Chrétiens, des Mahométans, des Chaldéens, des Egyptiens, des Indiens, des Perses, des Scandinaves, t. 2, part. 2, p. 133--136.

Terre céleste, terre Ethérée et terre Sainte, ibid. p. 135, 243.
Les seuls Initiés y sont admis, ibid. p. 137—138, 141; t. 3, p. 293.
Motifs de ce dogme, t. 2, part. 2, p. 138.
Conditions pour y être admis, ibid. p. 139, 152, 238.
Elysée de Platon, ibid. p. 142, 143.
Peu d'ames admises dans l'Elysée, ibid. p. 152.
But politique de la fiction de l'Elysée chez les peuples du Nord, ibid. p. 156, 157.
Elysée des Grecs et des Romains. Vertus et services qui y sont récompensés. Liaison de cette fiction avec le besoin de la législation, ibid. p. 159.
Son objet, ibid. p. 159, 160.
Spectacle de l'Elysée donné dans les Sanctuaires, ibid. p. 191.
Elysée placé au Ciel des fixes, ibid. p. 214, 243.
Pour quels hommes il est fait, ibid. p. 238.
Double moyen d'y arriver, ibid. p. 215.
Lieu où le plaçoient les Egyptiens. L'Eridan y coule, ibid. p. 317.

Emathion, Fils d'Electre, t. 1, p. 337.

Empedocle. Ses dogmes, t. 1, p. 195, 196, 200.

Endymion. Amant de la Lune. Son tombeau en Elide, t. 2, part. 2, p. 27.

Enfers. Origine de cette fable, t. 1, p. 10; t. 2, part. 2, p. 114, 115.
Trou par où l'on y descendoit, t. 2, part. 2, p. 14.
Tableau des enfers à Delphes, t. 2, part. 2, p. 36.
Trône des juges des enfers, ibid. p. 69.
Fiction née et enseignée dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 120, 122, 125, 130, 141.
Les Poëtes, les Philosophes et les Prêtres se sont réunis aux Législateurs, pour propager cette fable, ibid. p. 127, 141.
Moyens employés pour l'accréditer, ibid. 130, 150.
But de ces fictions, t. 2, part. 2, p. 142—144, 149.
Deux routes des Enfers, qui conduisent l'une à l'Elysée, et l'autre au Tartare, ibid. p. 144—147.
Juges des enfers, ibid. 144—146.
Nature des diverses peines, ibid. p. 145.
Anges Gardiens guident aux enfers, ibid. p. 146.
Moralité qui se tire des fables faites sur les enfers, ibid. p. 148.
Chaque peuple a eu sa fiction sur les enfers, ibid. p. 150.
Examen des avantages et des inconvéniens de ces fictions, ibid. p. 155—174.
Elles étoient blâmées par les Epicuriens, ibid. p. 156.
Avantages qu'elles pouvoient avoir chez les Grecs et les Romains, ibid. p. 157—159.
Abus de ces fictions, ibid. p. 159, 160.
Tableaux Magiques des enfers présentés à l'initié, avant de lui montrer la lumière, ibid. p. 181.

Enyalius. Fils de Neptune, t 1, p. 88.

Eons. Au nombre de 365, t. 1, p. 78.

Epagomènes. Cinq jours comptés hors de rang dans l'année, et consacrés à cinq Divinités, t. 1, p. 78.

Epervier. Animal consacré au Soleil, et son Symbole, t. 2, p. 259, 262.
Apollon en prend la forme, ibid. p. 275.
Origine de son culte. Symbole d'Osiris, t. 2, p. 275.
Motifs qui l'ont fait consacrer, ibid. p. 275, 276.
Divinités à tête d'Epervier, ibid. p. 275, 276. Ville des Eperviers Prêtres chargés de les nourrir. Leurs diverses espèces. Divers sens de ce symbole. Rapport de l'Epervier sacré avec le Phénix, p. 276.

Ephialtès. Nom de Faune, de Pan et du Cocher, t. 1, p. 221.

Epiblème. Ministre d'Eleusis. Ses fonctions, t. 2, part. 2, p. 260.

Epiménide. Charlatan politique et religieux, aide Solon à tromper les Athéniens, t. 2, part. 2, p. 119, 120.
On l'appeloit le *nouveau Curète*, ibid. p. 119.
Il s'enferme dans une caverne, et feint d'avoir commerce avec les Dieux. Il écrivit la génération des Curètes, celle des Corybantes, et une Théogonie. Il feignit de n'avoir aucun des besoins attachés à l'humanité. Il fit construire à Athènes les chapelles des Divinités infernales. Sa statue étoit à l'entrée de l'Eleusinum. Sa résurrection, ibid. p. 120.

Epoptée. Dernier terme de l'initiation, t. 2, part. 2, p. 209.
Ses effets, ibid. 239, 253, 255.

Equateur. Définition de ce cercle, t. 3, part. 2, p. 9.
Distinction de l'Equateur céleste et du terrestre, ibid. p. 5, 6.
Comment on reconnoît le premier, ibid. p. 6.
Parallèles à l'Equateur, ibid. p. 6.
Son origine et ses propriétés, t. 1, p. 112.

Equinoxe de Printemps, origine des mouvemens célestes, t. 1, p. 102, 108.

Observations à faire sur les Astres voisins des Equinoxes, ibid. p. 114, 115.
Précession des Equinoxes, ibid. p. 119, 120, 177.
Quantité de ce mouvement et son effet. L'Equinoxe de Printemps fut un commencement d'année, t. 1, p. 151, 152, 153; t. 3, part. 2, p. 24.
Equinoxe d'Automne, commencement d'année, ibid. p. 151, 152.
Epoque de la descente des ames aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 221.
Commencement de l'introduction du mal, t. 2, part. 2, p. 221.
Fêtes tristes à cette époque, ibid. p. 221.
Points équinoxiaux, t. 3, part. 2, p. 14.
Equinoxe de Printemps, époque du retour du bien et de la végétation, t. 2, part. 2, p. 221.
Fêtes établies à cet Equinoxe. Epoque du retour de l'ame vers les Dieux, ibid. p. 221.
Epoque du commencement du monde, de sa régénération, et du rétablissement de toutes choses, t. 3, p. 25, 26, 56
Fêtes de l'Equinoxe chez les Egyptiens, ibid. p. 56.
Idoles honorées aux deux Equinoxes, et cérémonies qui s'y pratiquoient, ibid. p. 63.
Motifs qui firent commencer l'année à l'Equinoxe de Printemps, p. 64.
A l'Equinoxe de Printemps sont fixés les divers triomphes du Dieu-Jour, sous divers noms, ibid. p. 76.

Erato. Nymphe, femme d'Arcas, t. 2, part. 2, p. 20.
Ses oracles et son sanctuaire, ibid.

Erecyne. Son temple et sa statue à Lébadée, t. 2, part. 2, p. 35.

Erichthonius. Il reçoit la naissance de Vulcain. Il est renfermé dans un coffre, confié à trois sœurs. Rapport de cette fiction avec celle de Bacchus Aisymnètes, t. 2, part. 2, p. 105.
Il est placé dans la Constellation du Cocher céleste, t. 3, part. 2, p. 92.

Eridan. Constellation. Sa position aux Cieux, t. 3, part. 2, p. 154, 155.
Il figure dans la fable de Phaéton, ibid. p. 99, 154.
Fleuve d'Orion, ibid. p. 154.
Ses noms de Nil, Géon, Océan. Ses divers noms en diverses langues, ibid. p. 155; t. 3, p. 317.
Noms de ses Etoiles particulières, p. 154, 155.
Il est un fleuve de l'Apocalypse, t. 3, p. 316, 317.
Il coule dans l'Elysée. Il étoit fils du Soleil, ibid. 317.

Eros, et *Anteros*. Leurs statues, t. 2, part. 2, p. 28.

Esculape. Nom du Serpentaire, t. 3, part. 2, p. 127—129.
Ses statues et ses temples, t. 1, p. 64.
Adoré en Phénicie, ibid. p. 91.
Fils de Sydyc, t. 2, p. 192.
Nourri par une Chèvre. Explication de cette fiction, t. 2, p. 138, 147.
Fils de Coronis, ou d'Arsinoé, et d'Apollon, t. 2, p. 151, 167.
Explication de cette filiation, ibid. 151, 152, 167.
Sa résurrection, p. 152.
Elevé par Chiron, p. 167.
Explication des formes de cette Divinité, et des fables faites dessus, avec une énumération de ses temples, t. 2, p. 165—172.
Origine de son union au Serpent, p. 165.
Il est le Soleil d'Automne et d'Hyver, considéré dans sa vieillesse. Le même que Pluton et Sérapis, ibid. p. 165—167.
Culte des Serpens en son honneur, ibid. p. 166, 170, 171.
Rapports, sous lesquels le Soleil prend ce nom, ibid. p. 168.
Pourquoi on l'invoqua dans les maladies, ibid.
Ses miracles, ibid. p. 168, 172.
Il ressuscite Hippolyte. *Ex voto* suspendus dans ses temples. Les Romains envoyent chercher son Serpent à Epidaure, ibid. p. 168.
Ses temples et ses statues à Rome, à Carthage, en Libye, en Egypte, et dans toute la Grèce, ibid. p 168—172.
Son identité avec Sérapis, p. 172, 173.
Il est le Cadmus Phénicien, ibid. p. 169, 172.
Il est compté au nombre des Dynastes Egyptiens, ibid. p. 169.
Il est le Phorbas des Rhodiens. Son culte à Pergame. En Crète. Sa statue à Titane, où il paroît enveloppé d'un manteau de laine. Son union avec Isis et Sérapis, p. 171.
Sa mutilation, sous le nom d'Esmun, et ses amours avec Astronoë. Il a pour frères les Cabires. Son culte établi en Phénicie. Ses rapports avec Hercule, ibid. p. 192.
Sa statue près des trônes du Soleil et de la Lune, et du tombeau de Phèdre. Son bois sacré à Sidon. Il fut adoré à Bérythe. Il est le même que Chrôme ou que l'Hercule d'Athénagore, qui fonda Bérythe et Byblos, ibid. p. 193.
Ses rapports avec Adonis, Atys et Pan, ibid. p. 194.
Le huitième jour des fêtes d'Eleusis lui fut consacré, ibid. p. 194; t. 2, part. 2, p. 224.
Sa statue en Syrie, ibid. p. 222.
Manière dont il rendoit ses oracles, ibid. p. 222, 223.

Son temple bâti hors des villes, t. 2, part. 2, p. 16.
Son temple à Clitore, ibid. p. 20.
Epidaure propage son culte, t. 2, p. 171.
Description de sa statue dans cette ville, t. 2, p. 169, 170.
Diverses Divinités auxquelles on l'unit dans son temple à Messène. Son union à Cérès et à Proserpine. Lieu où il fut exposé. Tombeau de sa nourrice. Son union à Hygiée son épouse, ibid. p. 170, 171.
Origine Phénicienne de son culte. Son union à Diane. Sa statue à Smyrne, ibid. p. 171.
Il fut adoré au bourg d'Eve, t. 3, p. 29.
Il fut honoré sous le nom de Cyrus, t. 2, part. 2, p. 14.
Son union à Cérès, ibid. p. 14, 15, 19, 20.
Son culte à Gythium, à Epidaure. Il est Sérapis. Son temple au Cap Malée, à Patras. Il a, comme Saint Roch, son Chien, ibid. p. 18, 19.
Son temple avec celui des douze Grands-Dieux, ibid p. 20.
Sa statue à Elis, ibid. p. 27.
Sa statue à Egire, unie à celle d'Isis et de Sérapis. Son temple uni à celui de Cérès à Cenchrée, ibid. p. 28.
Esculape Gortynien, adoré avec Cérès et la Fortune, à Titane. Euhémérion et Alexanor l'y accompagnent. Son temple à Athènes, voisin de celui de Thémis, près du tombeau du Cocher, ibid. p. 31
Ses Serpens sacrés à Titane. Esculape Imberbe, ibid. p. 29.
Ses statues à Mégare, près le temple de Cérès, ibid. p. 32.
Son temple près Tithorée, sous le nom d'*Archagètes*, t. 2, part. 2, p. 34.
Ses rapports avec Trophonius, ibid. p. 35, 36.
Esculape Barbu, adoré à Elatée, ibid. p. 37.
Sa statue unie à celle d'Hygiée, ibid. p. 67.
Sa statue à Gythium, près celle de Bacchus, d'Hercule, d'Apollon, d'Hammon, ibid. p. 70.
Son temple à Brassias, en Laconie, près l'antre d'Achille. Son temple à Las. Son temple uni à celui d'Hercule Leucanite, ibid. p. 71.
A Clitore, près celui de Cérès et d'Electre, ibid. p. 128.
Esculape, Sérapis et Pluton, au nombre des Divinités infernales, t. 2, part. 2, p. 226.
Sa fête Epidaurie, ibid. p. 258.
Son apothéose, ibid.

Esmun, amant d'Astronoë, mère des Dieux, t. 2, p. 192.
Son temple à Thèbes, t. 2, part. 2, p. 33.
Il est l'Esculape Phénicien, t. 2, p. 192.
Sa mutilation semblable à celle de Chrône et d'Atys, etc. t. 2, p. 192—194.
Fils de Sydyc, ibid. p. 192, 195.
Rappellé à la vie par son amante, t. 3, p. 78.
Il allume une grande lumière au sein des ténèbres, ibid.

Esprit. Abstraction des Gnostiques et des Chrétiens, t. 3, p. 8.
Esprit ou *Spiritus*, pris pour l'ame universelle, t. 3, p. 97, 102.
Principe de vie et de mouvement, ibid. p. 99.
Les Chrétiens ont de leur Saint-Esprit la même idée, qu'avoient les anciens, de leur ame universelle, ibid. p. 100, 102, 111.
L'Esprit, ou l'ame universelle, est Dieu, ibid. p. 100.
Assimilé à l'air ou au souffle, ibid. p. 101, 104.
Distribution de l'Esprit ou du souffle, dans les sept Sphères. Instrumens symboliques, qui désignent son action divisée. Sa division en sept, ibid. p. 101.
Esprit appelé *Mère des Sept Maisons*, ibid. p. 102.
Esprit peint par la Colombe, ibid. p. 102.
Sa nature et sa fonction dans le monde, ibid. p. 104.
Esprit de vie, né du mariage de la vérité et de l'intelligence, t. 3, p. 105.
Vivifie tout en se mêlant à tout, ibid. p. 106, 111.
Principe du mouvement de l'Ether, ibid. p. 108, 113.
Il est le Dieu fondu dans la matière, ibid p. 111.
Expressions matérielles, qui désignent son action. Il est désigné par le feu Ether mobile, ibid. p. 113.
Placé au troisième degré de l'Etre. Comment il procède du *Logos*, ou du Verbe, ibid. p. 122.
Ses rapports avec la Lune et avec les substances sublunaires, t. 3, p. 132.
Esprit pur. Comment il se dégage de l'ame et retourne à son principe, t. 3, p. 289—291.

Esus. Divinité des Gaulois. Leur Dieu Mars, t. 1, p. 21.

Ether. Ciel des fixes. Elément des ames, t. 1, p. 177, 178, 195.
Lieu qu'habitent les ames, t. 2, part. 2, p. 236.
Mu par un Génie, t. 1, p. 31.
Substance de la Divinité, ibid. p. 94; t. 3, p. 104.
Ether Dieu, p. 95.
Sa nature, d'après Aristote, t. 1, p. 130.
Son action sur la terre, ibid. p. 136, 157.
Division de ses diverses couches, ibid. p. 159.
Il fut pris pour Jupiter, ibid. p 192.
Distingué du feu élémentaire. Il est une cinquième substance. Un élément très actif. Son mouvement est circulaire, ibid. p. 196.
Il est principe de Lumière, ibid. p. 223.

Son action dans toutes les parties du monde, t. 1, p. 245, 246.
Les ames tirent leur origine de l'Ether, et y retournent chercher le repos, t. 2, part. 2, p. 130, 134, 135, 152, 236, 299; t. 3, p. 206.
Lieu qu'il occupe dans le monde, t. 3, p. 298, 299.
Retour à l'Ether, objet du désir des hommes, ibid.
Vertus qui y conduisent, ibid.
Ether libre, t. 3, p. 312.
Dans l'Ether résidoit la force intelligente & administrative du monde, t. 3, p. 102, 103.
Il est source de vie & d'intelligence. Principes d'Orphée sur la nature du feu Ether, d'où découle le *Logos* et le *Spiritus*, t. 3, p. 104.

Etoiles. Chants sur les étoiles, t. 1, p. 92, 93.
Etoiles extrazodiacales se lient aux signes dans leur action, ibid. p. 109.
Elles servent à fixer le mouvement des astres mobiles, p. 110, 115.
Leurs levers et leurs couchers servoient de guides aux laboureurs, aux navigateurs et aux Prêtres, ibid. p. 110.
Elles furent réputées Dieux et Demi-Dieux, p. 110, 283.
Etoiles circompolaires ne se couchent pas, p. 111.
Etoiles qui se couchent, qui ne se lèvent jamais, ibid. p. 112.
Etoiles Royales, t. 1, p. 116, 117, 239; t. 3, part. 2, p. 20.
Etoiles Equinoxiales et Solstitiales importantes à observer, ibid. p. 164, 165.
Siéges des Génies subalternes, t. 1, p. 281.
Demi-Dieux. Etoiles symboliques représentent les signes et les Planètes. 12 Etoiles composent la couronne de la femme de l'Apocalypse, t. 3, p. 250.
Etoiles qui appartiennent les unes aux vivans, les autres aux morts, t. 1, p. 207.
Etoiles juges de l'Univers, ibid.
Elles servent aux 7 planètes, ibid. p. 210.

Eumolpe institue les mystères d'Eleusis, t. 2, part. 2, p. 618.
Ses descendans font les fonctions de Prêtres. Diverses attributions de leur sacerdoce, ibid. p. 7, 8.
Sa généalogie et son tombeau, ibid. p. 32.

Europe. Explication de la fable d'Europe et de Jupiter-Taureau, t. 1, p. 250.
Son enlèvement, t. 2, p. 28.

Eurynome. Diane, ses formes amoureuses, t. 2, p. 213, 215.

Evan. Nom du Serpent Céleste ou Serpent d'Eve, t. 2, part. 2, p. 226.

Evandre. Son temple en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 22.
Ses rapports avec le Bootès, p. 24.
Nom de son épouse et de sa mère, ibid.

Evoë. Invocation à Bacchus-Serpent, t. 2, part. 2, p. 226.

Exaltation des Planètes, t. 1, p. 83, 84, 178.
Leur usages dans les fables, p. 221.
Liaison de cette théorie au culte idolatrique, t. 3, p. 63.

Expiations. Origine de leur institution, t. 2, part. 2, p. 153, 170.
Leurs effets, ibid. p. 171.
Quels abus on en fit, p. 171, 172.
Crimes ineffaçables par l'expiation, p. 173.
Leur but, t. 2, part. 2, p. 236.

F.

Fables ont plusieurs buts, t. 1, p. 394.

Familles sacerdotales. Leur institution, t. 2, part. 2, p. 718.

Faulx, constellation, t. 3, part. 2, p. 71.

Faune, le même que Pan. Il a pour fille, la bonne Déesse, t. 2, part. 2, p. 46.
Il emprunte ses attributs du Cocher céleste, ibid. p. 46, 47.
Il reçoit chez lui Hercule, t. 1, p. 336, 338; t. 2, part. 2, p. 49, 52, 53.
Il est tué par ce Dieu, t. 2, part. 2, p. 52.

Feronie, cérémonie en honneur de cette Déesse, t. 2, p. 249.
La même que Proserpine, t. 2, part. 2, p. 42.
Son bois et sa fontaine sacrée. Elle étoit mère du Géant Hérilus. On prenoit dans son temple le bonnet de la liberté, p. 43.

Fêtes des Planètes, t. 1, p. 83, 84.
Fêtes des bûchers, t. 1, p. 84; t. 2, p. 224, 226; t. 2, part. 2, p. 16, 26.
Fêtes liées aux levers des Etoiles, t. 1, p. 84 -- 86.
Fêtes cycliques, t. 1, p. 36; t. 2, part. 2, p. 44.

Fêtes des 4 temps. Fêtes quadriennales. Fêtes séculaires, t. 1. p. 89; t. 2, part. 2, p. 44.
Fête du Solstice d'hiver, t. 1, p. 103.
Fête des douze grands Dieux, t. 1, p. 358.
Fête de la Déesse de Syrie, t. 2, p. 224; t. 2, part. 2, p. 80.
Fête des lumières, t. 2, part. 2, p. 5, 10, 11; t. 3, p. 40.
Fête de Bubaste. Les Egyptiens ont institué les premières fêtes. Fête d'Héliopolis en honneur du Soleil. De Latone à Butos. De Mars à Pampremis, t. 2, part. 2, p. 11.
Lupercales, p. 23.
Fêtes en Elide, ibid. p. 27.
Fêtes de Cérès en Sicile, t. 2, part. 2, p. 38.
Fêtes de la bonne Déesse, t. 2, part. 2, p. 46.
Fête de l'enlèvement de Proserpine, ibid. p. 51.
Fêtes d'Adonis, ibid. p. 55 -- 59.
Fêtes de Bacchus, sous le nom de fêtes Sabaziennes, et Orphiques, ibid. p. 60 -- 66.
Fêtes Dionysies, ibid. p. 67.
Fête d'Achille, ibid. p. 71.
Fête des flambeaux en honneur de Bacchus, ibid. p. 73.
Fête Sciera en honneur du même Dieu, ibid.
Fête de la terre en Phrygie, ibid. 75.
Fêtes d'Atys, et époque de leur célébration, t. 2, part. 2, p. 76, 222.
Elles sont connues sous le nom d'Hilaries, ibid. p. 41, 76, 84, 222; t. 3, p. 62, 76, 79, 80, 218.
Fêtes de Cybèle à Rome, t. 2, part. 2, p. 81.
Fêtes de deuil et sacrifices funèbres, ibid. p. 193.
Fêtes de l'Equinoxe de printemps, t. 2, part. 2, p. 221; t. 3, p. 62 -- 64.
De celui d'Automne, ibid. p. 221.
Motifs du choix de ces époques, ibid. p. 222, 223.
Epidauries ou fêtes d'Esculape, ibid. p. 224, 281.
Fête nocturne de Bacchus à Lerne. A Sais, en honneur d'Osiris, ibid. p. 233.
Fêtes du Cirque, t. 3, p. 41.
Fêtes des Druides, t. 3, p. 51.
Fêtes des Lumières chez les Juifs. Motifs des fêtes du Solstice d'hyver, ibid. p. 52.
Fête de Pâques: son origine, son objet et époque où elle fut fixée, t. 3, p. 55—58.
Elle est celle du passage du Soleil aux Signes supérieurs, t. 3, p. 55.
Fête de la naissance du Dieu Lumière en Egypte. Fête de l'Agneau en Egypte. Monument de cette fête équinoxiale, t. 3, p. 56.
Fête de l'exaltation du Soleil, ibid. p. 62—64.
Grande fête des Perses, t. 3, p. 63.
Fête de deuil sur la mort d'Osiris, ibid. p. 67.
Fête de la nuit parfaite, ibid. p. 68.
Fête de la victoire d'Apollon sur Python. Fêtes du Printemps dans les iles de la Grèce, ibid. p. 76.
Fêtes du réveil du Soleil, ibid. p. 77.
Fêtes de deuil qui précédoient celles des Hilaries, ibid. p. 80, 81.
Objet mystérieux de ces fêtes, ibid. p. 81, 82.
Fêtes pour la mort de Linus. Fêtes de l'Agneau, ibid.
Correspondance des Hilaries avec Pâques, t. 3, p. 218, 280.
Fête de la défaite du serpent Python, ibid. p. 253, 254.
De celle d'Ahriman. De la défaite de Typhon, ibid. p. 254.
Fête du triomphe du bon principe sur le mauvais, t. 3, p. 253, 254.
Fête de l'apparition du grand juge, t. 3, p. 280.
Fête de la fin de l'hyver en Perse, t. 3, p. 284.
Cérémonie singulière pratiquée à cette occasion, ibid. p. 284, 285.
Douze grandes fêtes, ibid. p. 305.
Fête de deuil à l'occasion de la retraite du Soleil, p. 335.
Fête en honneur d'Erigone, t. 3, part. 2, p. 106, 107.
Fêtes Antesphores, t. 2, part. 2, p. 40; t. 3, p. 121.
Fêtes de Cérès et de Proserpine à Syracuse, t. 2, part. 2, p. 39.
Plaisanteries qu'on s'y permettoit, ibid.
Fêtes théogamies, ibid. p. 40.
Fêtes de Féronie, p. 43.
Description de la fête de Cérès à Rome. Fêtes de la fortune publique. Fêtes de la jeunesse ou d'Hébé. Fêtes de l'hippodrome et jeux de Cérès. Diverses époques de la célébration des fêtes séculaires, p 44—46.
Fêtes tragiques accompagnoient tous les mystères, ibid. p. 250—252.
Fête des couches d'Isis, ibid. p. 45, 51.

Feu. Culte du feu, t. 1, p. 4—6, 11, 14, 27.
Feu sacré entretenu à Lacédémone, ibid. p. 14.
Feu principe Démiourgique, p. 20.
Son culte chez les Hongrois. Chez les Germains. Chez les Bretons, ibid. p. 21.
Chez les Perses, ibid. p. 26, 27, 195.
Son culte à Delphes, à Athènes, chez les Macédoniens, chez les Sarmates, chez les Juifs et les Guèbres, ibid. p. 28, 281.
Chez les Scythes, ibid. p. 195.
Son temple à Surate, ibid.
Dans l'Inde, ibid. p. 29.
Au Pérou, t. 1, p. 36, 37.
A Rome, ibid. p. 62.

Son image adorée par les Manichéens, ibid. p. 75.
Principe d'organisation universelle, t. 1, p. 123, 193—195, 200.
Principe mâle, ibid. p. 197.
Confondu avec Vulcain, ibid. p. 193, 367.
Feu casé sous le Belier, ibid. p. 193.
Ses métamorphoses. Première cause, ibid. p. 194, 195.
Il dissout tous les élémens, ibid. p. 196.
Il a une force féconde. Son action sur l'eau. Cérémonie du feu et de l'eau. L'ame tient à la nature du feu, et réciproquement, t. 1, p. 197.
Sa prééminence sur les autres élémens, ibid. p. 199.
Feu, intelligent, ibid. p. 281.
Feu élément central. Forteresse, garde, et trône de Jupiter. Il est le lien de tous les élémens, ibid. p. 200.
Feu, élément incorporel, t. 1, p. 199.
Romulus établit le culte du Feu sacré et les Vestales, t. 2, part. 2, p. 23.
Feu sacré à Mantinée, ibid. p. 109.
Nature du feu Ether, qui compose les ames. Comment il descend dans la matière sublunaire, ibid.
Feu nouveau, t. 3, p. 57, 58; t. 3, part. 2, p. 96.
Embrase la terre au Printemps, t. 3, p. 259; t. 3, part. 2, p. 96, 97, 99.
Fête du feu en Egypte, t. 3, p. 272; t. 3, part. 2, p. 97.
Fête du feu sous le nom de *Palilies* à Rome, t. 3, part. 2, p. 97.
Dieu du feu chez les Indiens, monté sur le Belier, t. 3, p. 272.
Cérémonie dans laquelle on passoit à travers le feu, t. 2, p. 249.

Fleche. Constellation appelée *flèche d'Hercule*, t. 3, part. 2, p. 142.
Flèche d'Apollon, avec laquelle ce Dieu tua les Cyclopes, ibid. p 143.
Elle fut portée à travers les airs, ibid.
Nombre de ses Etoiles, ibid.
Sa position aux Cieux, ibid.
Ses divers noms, p. 143, 144.
Ses levers, ses couchers, et phénomènes qui les accompagnent, ibid. p. 144.

Fleuves. Culte rendu aux fleuves, t. 1, p. 11, 21, 24, 30, 31, 35, 40, 184.
Culte du fleuve Chrysas en Sicile : son temple et sa statue, ibid. p. 19.
Sacrifices au Danube, au Tibre, à l'Hydaspe, à l'Acésine et à l'Indus, ibid. p. 19, 28.
Au Pô. A l'Euphrate. Au Scamandre. Au Gange, ibid. p. 21, 27, 28.
A l'Eufratès, ibid p. 35.
Fleuve d'Orion, appelé *Nil*, ibid. p. 402.
Fleuves des enfers, t. 2, part. 2, p. 43.
Fleuve de l'Apocalypse, englouti par la terre, t. 3, p. 282.
Fleuve qui coule du trône de l'Agneau, t. 3, p. 315—317.
C'est le fleuve d'Orion, appelé *Eridan*, ibid. p. 315, 316, 317.

Flore. Déesse des fleurs. Ses sacrifices, t. 1, p. 19.
Ses couleurs, ibid. p. 87.

Fohi. Divinité Chinoise, t. 1, p. 308, 309.
Son corps de Serpent, t. 2, p. 189.

Fontaine. Culte rendu aux Fontaines, t. 1, p. 11, 21, 34.
Génies qui y président, ibid. p. 285.
Fontaine d'Hippocrène à Trézène, t. 3, part. 2, p. 95.
Fontaine Amymone où fut nourrie l'Hydre de Lerne, t. 2, part. 2, p. 232, 233.
Fontaine de vérité. Miracles qui s'y opèrent, t. 2, part. 2, p. 18.
Fontaine Agna, près laquelle fut nourri Jupiter, t. 2, part. 2, p. 25—27.
Fontaine de Mars, ibid. p. 33.
De Féronie, ibid. p. 43.
Fontaine que Bacchus fait sortir d'un coup de baguette, ibid. p. 71.
Fontaine Callirohë. Conte à ce sujet, ibid. p. 72.
Fontaine des Méliastes, ibid. p. 73.
De Pollux, ibid. p. 197.
Fontaine des Ris et des Plaisirs, ibid. p. 135.

Fortune. Bonne fortune. Divinité. Sa statue à Preneste. Sa chapelle à l'entrée de l'antre de Trophonius. Sa statue à Egine. Elle étoit une des Parques. Ses attributs. Ses statues et ses temples en divers lieux. Invoquée par Lia, t. 2, p. 242, 243.
Son temple à Phare en Messénie, t. 2, part. 2, p. 25.
Son union à la Chèvre Amalthée, ibid. p. 20.
Statue de la fortune unie à celle de Cérès et d'Esculape à Titane, t. 2, part. 2, p. 29.
Son temple et sa statue à Thèbes en Béotie, ibid. p. 33.
Ses statues près Jupiter Sauveur, t. 2, part. 2, p. 35.
Sa statue dans l'antre de Trophonius, ibid. p. 36.
Sa statue à Syracuse, ibid. p. 39.
Fête de la fortune publique, ibid. p. 44.
Fortune unie à la Victoire, à Bacchus et à Latone, ibid. p. 71.
Lieu céleste affecté à la Bonne fortune, t. 3, part. 2, p. 26, 27.

Froid. Principe de mort et de désordre, t. 1, p. 200; 201.

Furies. Divinités infernales. Leurs fonctions, t. 2, part. 2, p. 149.

G.

G.

Gad. Divinité Syrienne, la même que la Bonne fortune, t. 2, p. 242, 243.

Galles. Prêtres de Cybèle. Leur mutilation et origine de cet usage, t. 2, p. 217; t. 2, part. 2, p. 87.
Ils prennent des habits de femmes, t. 2, p. 219.
Leurs diverses fonctions, ibid. p. 224, 225.
Leur consécration, t. 2, p. 225; t. 2, part. 2, p. 51, 250, 251.
Leurs funérailles. Ils s'interdisent le sacrifice du Porc, ibid. p. 225.
Leur respect pour la Colombe, ibid. p. 225.
Origine de leur nom, t. 2, part. 2, p. 78.
Leur fureur et leurs courses, t. 2, part. 2, p. 80; 81, 87, 88, 251.
Manière de se préparer à la castration. Ils sont méprisés par-tout. Ils couroient les villes comme nos Moines mendians. L'Archigalle ou chef des Galles, t. 2, part. 2, p. 88.

Ganymède. Fils de Tros. Fable faite sur lui, t. 1, p. 213, 251.

Géans. Mauvais génies, t. 1, p. 224.
Enfans de la terre, t. 2. part. 2, p. 192.
Guerre des Géants, t. 1, p. 236.
Hercule les défait, t. 1, p. 331.
Epoque de cette défaite, ibid. p. 432.
On fustigeoit leurs images, ibid.
Ils attaquent les Argonautes, ibid. p. 490.
Base de la guerre des Géants, t. 2, p. 30.
Ils ont des pieds de Serpent, t. 2, part. 2, p. 192.
Ils tuent Bacchus, ibid.
Ils sont défaits par Jupiter, t. 3, p. 275.

Gémeaux. Voyez *Dioscures*.
Explication de leur naissance d'un œuf, et de Jupiter métamorphosé en Cygne, t. 1, p. 251.
L'oracle de Didyme est soumis à leur influence, t. 1, p. 402, 404; t. 2, p. 128.
Ils accompagnent Jason dans son expédition, t. 1, p. 464, 483.
Ils sont les Dieux de Samothrace, ibid. p. 471.
Pollux, un d'eux, combat le roi des Bébryciens, et le tue, ibid. p. 494, 495.
Leur temple, ibid. p. 501.
Origine de ce Signe céleste, t. 3, p. 334.
Diverses figures peintes dans ce Signe, t. 3, p. 334; t. 3, part. 2, p. 44.
Il est marqué par la lettre numérique *B* ou par 2 chez les Perses, t. 3, p. 345.
Signes qu'y peignent les Indiens, t. 3, part. 2, p. 290.
Fictions sur les Gémeaux. Diverses Divinités qui y furent placées. Divers noms qui leur furent donnés en diverses langues. Noms des Etoiles particulières. Leur position aux Cieux. Siége d'Apollon, et de l'élément de l'Air: domicile de Mercure, t. 3, part. 2, p. 43, 44, 45.
Passage du Soleil dans ce Signe, et fête à cette époque, ibid. p. 46.
Un d'eux s'appelle Hercule, ibid. p. 125.

Genèse. De Mercure, t. 1, p. 134.
Genèse des Juifs. Explication du premier chapitre de cette Cosmogonie, t. 3, p. 5—37.
Son génie allégorique, t. 3, p. 7—11, 89.
Absurdités de cet ouvrage pris à la lettre, ibid. p. 5, 6, 11.
Base essentielle du Christianisme, t. 3, p. 5, 7.
Secret recommandé sur ces fictions, ibid. 8, 9.
Rapport de cette Cosmogonie avec celle des Perses, ibid. p. 12—14.
Ses premiers chapitres ont pour base le système des deux principes, ibid. p. 16, 19.
Elle est un roman Cosmogonique, ibid. p. 19.
Comparaison avec la Genèse des anciens Toscans, ibid. p. 24—27, 163.
Genèse des Samaritains, ibid. p. 33.

Génies. Culte des Génies. Origine de ce Culte, t. 1, p. 13, 31, 32.
Génies bons et mauvais, ibid. p. 38, 224, 294, 295.
Toia, mauvais génie, chez les Floridiens, t. 1, p. 40; t. 2, part. 2, p. 210.
Génies subalternes chez les Hurons. Génies président aux vents et aux saisons, t. 1, p. 40.
Génies adorés à la Chine, ibid. p. 72, 284.
Trois cent soixante Génies, t. 1, p. 78, 134.
Leur place dans le monde, t. 1, p. 256.
Origine de l'opinion sur les Génies, t. 1, p. 261, 284, 287.
Génies placés dans les Astres et les Elémens, ibid. p. 265, 281.
Génies intermédiaires entre l'homme et la Divinité, ibid. p. 266, 282; t. 2, part. 2, p. 210, 212—220.
Leurs différentes fonctions dans la nature, ibid. p. 283, 289—291.

Génies des deux sexes. Pagodes élevées aux Génies, ibid. p. 284.
Les Chinois placent des Génies dans tout, ibid. p. 285.
Ils leur ont élevé à tous des temples. Ils établissent entre eux un ordre hiérarchique, ibid. p. 286.
Les Génies font la fonction des Astres dans la Mythologie, ibid. p. 287.
Culte des Génies chez les Celtes, qui en plaçoient par-tout, ibid. p. 288.
Divers caractères des mauvais Génies, ibid. p. 295.
Leur siége principal. Bon génie Agathodémon. Serpens qui lui sont consacrés, t. 2, p. 182, 243.
La planète Jupiter lui est unie, ibid. p. 243.
Génies familiers ou Anges gardiens. Leurs fonctions aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 146, 151.
La théorie des Génies fait partie de la science des mystères, ibid. p. 208—213.
Elle se lie à la théorie de la Providence universelle, ibid. p. 210.
Quarante-huit Génies distribués dans l'œuf d'Oromaze, ibid.
Ils se partagent entre la Lumière et les Ténèbres. Génies chargés les uns de punir, les autres de récompenser, ibid. p. 220; t. 3, p. 241.
Silence de Plutarque, sur la nature des Génies. Fiction sur la chute des Génies. Cérémonies qui retracent leurs aventures. Cérémonies destinées à écarter leurs influences. La théorie des récompenses et des peines, et tout le charlatanisme sacerdotal repose sur le dogme des Génies, ibid. p. 211, 212, 213.
Génies chargés de proposer à l'ame, avant de naître, le choix d'un état de vie. Les Génies familiers accompagnent l'homme en naissant, le suivent toute sa vie, et après la mort le présentent au tribunal du grand Juge, ibid. p. 220.
Génies à trois corps, t. 3, p. 333.
Lieu céleste du bon Génie, t. 3, part. 2, p. 27.

Géryon. Hercule défait Géryon, t. 1, p. 336.

Graces. Leurs statues à Thespies, t. 2, part. 2, p. 74.

H.

Handa. Nom de la Lune dans l'île de Ceylan, t. 1, p. 30.

Harpocrate. Dieu Soleil en hyver né, comme Christ, au Solstice, du Fils de la Vierge de Saïs, t. 1, p. 153, 407, 418.
Il est le Dieu-Jour, enfant foible, tel qu'il est au Solstice d'Hyver, t. 2, p. 196—201.
Caractères qui le distinguent du Soleil printannier, ou d'Horus, aussi fils d'Isis, ibid.
Pourquoi on le peint le doigt sur la bouche, ibid.
Raison qui fit unir son culte à celui de Sérapis et d'Isis, ibid.
Pourquoi il est représenté assis sur le Lotus, ibid.
Traits caractéristiques de sa foiblesse, ibid.
Ses Prêtres se rasoient la tête. Origine de cet usage. Il est le Dieu Iao des Gnostiques, ibid.
Ses rapports avec Hercule et Apollon. Il est né des amour posthumes d'Osiris avec Isis, ibid.
Ancienneté de son culte en Egypte. Son culte passe à Rome, ibid. p. 196—201.
Rapprochemens entre lui et Christ. Sa tête rasée n'a qu'un seul cheveu, t. 3, p. 39.

Harpyes. Incommodent Phinée, t. 1, p. 496-498.

Hauteur des Astres. Comment elle se mesure, t. 1, p. 112.

Hébreux. Leur religion, t. 1, p. 3—5, 44, 46, 70.
Leur camp distribué comme le Ciel, ibid. p. 67, 70.

Hecate. Lune des Signes inférieurs, t. 2, part. 2, p. 95, 99.
Ses rapports avec Diane et Proserpine. Avec la Lune décroissante. Elle a des Chiens, comme Diane. Des Serpens, comme Proserpine, Pluton et Sérapis, ibid.
Temple d'Hécate ténébreuse en Egypte. Elle est fille de Jupiter et de Cérès. Fille de Pheraia. Exposée en un carrefour. Fille de la terre. Ses rapports avec le Serpentaire. Elle tient avec Sérapis, le premier rang parmi les Génies ténébreux. Elle fut appelée *Perseia.* Fille de la Nuit et du Tartare. Origine de ses trois formes. Pourquoi elle préside aux carrefours. Repas d'Hécate. Description de sa figure monstrueuse, appellée *Erimo.* Pourquoi elle préside aux spectres et aux enfers. Son cercle magique. Appelée *Tithrambo* et *Tithrauste.* Ses Serpens, ibid.
Poteau d'Hécate. Nom d'Hécate donné aux cavités

de la Lune. Ses rapports avec la théorie des ames. Ses rapports avec Empousa et Despoina, ibid.
Sa statue a une tête de Cheval, comme la Cérès de Phigalie, ibid. p. 95—99.
Son temple à Argos, près celui d'Illythie, ibid. p. 103.
Serpent placé sur sa tête, ibid.
Elle est nourrie par le Bouvier, ibid. p. 227.
Hécate fille de Persée, et mère de Circé et de Méduse, t. 1, p. 472; t. 2, part. 2, p. 96.
Son art magique, t. 1, p. 472; t. 2, part. 2, p. 97.
Ses mystères, t. 2, part. 2, p. 95—99.
Hécate Iphigénie. Son temple et sa statue près le temple d'Illythie. Son temple et ses mystères chez les Egirètes. Sa statue à trois corps, appelée *Epipyrgidie*. Akamène fait le premier de ces statues monstrueuses, t. 2, part. 2, p. 95.

Héliogabale. Nom du Soleil adoré à Emessa en Phénicie, t. 1, p. 5.
Sa statue conique, t. 1, p. 53.

Héraclide de Pont. Ses dogmes, t. 1, p. 95.
Ses opinions sur la Divinité des Astres, t. 1, p. 263.

Héraclite. Ses dogmes, t. 1, p. 199.

Hercule. Dieu-Soleil, t. 1, p. 307.
Adoré chez les Tyriens. Ses douze travaux relatifs à la marche du Soleil dans les douze Signes, t. 1, p. 5, 309, 310, 315, 350, 362.
Antiquité de son culte en Egypte, en Phénicie et dans l'île de Thase, t. 1, p. 17, 345.
Deux Hercules, l'un reputé Dieu, l'autre Héros, t. 1, p. 17, 318.
Hercule adoré à Cadix, ibid. p. 19, 307, 362.
Son autel et son inscription dans l'Inde, t. 1, p. 29.
Son culte à Carthage, ibid. p. 35.
Peinture de ses douze travaux, t. 1, p. 56.
Hiram lui fait bâtir un temple à Tyr, ibid. p. 61.
Sa fête à Rome, ibid. p. 85.
Planète d'Hercule, ibid. p. 91.
Se revêt de la peau du Lion, et pourquoi, t. 1, p. 153, 162, 306.
Hercule Constellation fixe, par son coucher du matin, le départ de l'année solstitiale, ibid. p. 161, 162.
Hercule Astrochyton, t. 1, p. 306, 307.
Hercule fait rentrer le Fil dans son lit. Sens de cette fable. Pourquoi on l'arma de la massue, t. 1, p. 162.
Soleil invincible, t. 1, p. 315.
Explication de ses attributs, t. 1, p. 318.
Hercule établit la Période olympique, t. 1, p. 162.
Hercule voyage dans le Soleil, t. 1, p. 267; 279, 305, 308.
Hercule Musagète ou chef des Muses, t. 1, p. 279, 313, 314.
Universalité de son culte, t. 1, p. 305.
Ses caractères théologiques, t. 1, p. 305—315.
Hercule, père des siècles et des années, t. 1, p. 305, 309.
Hercule Démiourgos, t. 1, p. 308.
Hercule, chef des saisons, t. 1, p. 305, 362.
Ame du monde, ibid. p. 305.
Force des Dieux, t. 1, p. 305, 311, 312.
Ses divers noms, ibid. p. 306.
Confondu avec diverses Divinités, ibid. p. 307.
Il est le temps ou le Dieu qui le donne, t. 1, p. 308.
Hercule d'Athénagore, t. 1, p. 308; t. 2, part. 2, p. 226.
Caractères que donne à Hercule l'hymne d'Orphée, t. 1, p. 309.
Il épouse Hébé. Ses rapports avec le Dieu Cneph. Il est le Soleil du Solstice d'Eté, ibid. p. 310, 344.
Il avoit pour ennemis Typhon et Eurysthée. Tombeau d'Hercule, t. 1, p. 311.
Hercule sauveur du monde. Tableau abrégé de ses découvertes, et des services qu'il a rendus aux hommes, ibid. p. 312.
Ses rapports avec Apollon, Jupiter, et Esculape, ibid. p. 313, 314, 339.
Sa statue à côté de celle du Soleil-Sauveur, t. 1, p. 313.
Ses Prêtres percevoient la dîme, t. 1, p. 313.
Sa Lyre placée aux Cieux. Ses Vestales et son feu sacré, ibid. p. 314.
Il établit les jeux olympiques, t. 1, p. 314; 330, 476.
Explication de ses douze travaux comparés à la marche du Soleil dans les douze Signes, t. 1, p. 315—350.
Planisphère destiné à suivre la Série des douze travaux, ibid. p. 316.
Epoque à laquelle remontent les fables sur Hercule, t. 1, p. 316, 353.
Hercule se repose sur la peau du Lion, t. 1, p. 317, 360.
Héracléide, ou Poème sur Hercule, en douze chants, ibid. p. 317, 345, 347.
Hercule *Ingeniculus*, ibid. p. 319.
Hercule dans le ventre de la Baleine, ibid. p. 335.
Son arrivée en Italie et en Sicile, ibid. p. 336.
Défait Cacus, ibid. p. 337.
Tue Laomédon, ibid. p. 474.
Fêtes en son honneur. Bœufs qui lui sont sacrifiés. Empreinte de ses pieds conservée, ibid. p. 338.
Son temple et ses autels à Rome, ibid.
Sa mort, ibid. p. 344.

Tableau comparatif des douze chants de l'Héracléide avec le Calendrier, t. 1, p. 346—349.
Conséquences de nos explications sur Hercule, t. 1, p. 350—356.
Fables isolées sur Hercule, ibid. p. 356—362.
Apparition de Jupiter à Hercule, sous la forme du Belier, ibid. p. 356.
Explication de ces fictions, ibid. p. 356—358.
Résurrection d'Hercule, t. 1, p. 311, 359.
Fable d'Hercule en Scythie, ibid. p. 359.
Explication de la fable d'Hercule, qui au berceau étouffe deux Serpens, t. 1, p. 361.
Hercule placé aux Cieux, t. 1, p. 362.
Il élève douze autels aux douze grands Dieux. Hercule, le même que Thésée. Dépucelle cinquante-deux filles. Il accorde les honneurs Néméens à trois cent soixante jeunes gens. On compte une foule d'Hercules qui se réduisent à un seul. Ses autels en divers lieux. Forêts, fontaines et îles consacrées à Hercule, ibid. p. 362—365.
Il perd Hylas en Mysie, t. 1, p. 492; t. 2, part. 2, p. 15.
Hymne à Hercule, t. 2, p. 73.
Hercule chasse-Mouche, ibid. p. 245.
Hercule tue le jeune Cyathus du bout de son doigt, t. 2, part. 2, p. 15.
Son temple à Méthone, ibid. p. 17.
Son Apothéose, ibid. p. 18.
Hercule Parastate. Sa statue. Son nom *Malcoth*, ibid. p. 28.
Il ouvroit chaque nuit le temple de Cérès Mycalésienne. Hercule Dactyle Idéen, t. 2, part. 2, p. 34, 35.
Il institue en Italie une fête, dont les femmes sont exclues. Sacrifice de la Truie faite à ce Dieu. Costume singulier de son Prêtre. Hercule déguisé en femme, t. 2, part. 2, p. 53.
Hercule Melécharte et Adonis, ibid. p. 55.
Trou par où il retira Cerbère des enfers, ibid. p. 69.
Sa statue à Gythium à côté de celle d'Apollon, d'Esculape, et d'Ammon, ibid. p. 70.
Son image aux Cieux. Il combat les Liguriens, t. 3, part. 2, p. 124.
Hercule aux trois Nuits. Conjectures sur cette fiction, ibid. p. 125.
Son image au Ciel retrace ses attributs de chef des Muses, ibid. p. 300.
Sa position sur le Dragon du Pôle, et son attitude, t. 3, part. 2, p. 82, 124, 125.
Il est Céte père de la grande Ourse, ibid. p. 75, 124.
Ses attributs. Diverses figures peintes dans cette Constellation. Il est Thésée, Thamyris, Orphée. Ses dénominations et épithètes diverses. Nom de ses Etoiles particulières. Il est Jason et Prométhée. Explication des deux fictions faites sur lui, sous ces deux noms, ibid. 124—126.
Hésione. Fable d'Hésione, t. 1, p. 335, 471.
Heures. Leurs noms, t. 3, part. 2, p. 16.
Hespérides. Jardin, Pommes et Dragon des Hespérides; conquête d'Hercule, t. 1, p. 343.
Hesperus. Il figure dans les mystères d'Eleusis. Il persuade Cérès de boire, t. 2, part. 2, p. 197.
Etoile de Vénus. Fils d'Atlas, t. 1, p. 134, 135.
Hiérapolis. Ville d'Assyrie. Ses fêtes religieuses. Origine et description de son temple. Cérémonies qui s'y pratiquoient. Imposture de ses Prêtres, t. 2, p. 216.
Hiéroceryx. Héraut des mystères et ses fonctions. Son costume, t. 2, part. 2, p. 200.
Hiérocles. Sa théorie sur les ames et sur les moyens de la purifier, t. 2, part. 2, p. 242—246.
Hiéroglyphique. Ecriture hiéroglyphique. Son origine et ses formes, t. 2, p. 257, 261, 262.
Idoles hiéroglyphiques, t. 2, p. 299, 300.
Hiérophante. Rôle qu'il jouoit dans les mystères d'Eleusis. Son costume et son trône. Il représentoit le Démiourgos, ou le Dieu architecte du monde. Son nom caché. Loi de chasteté qui lui étoit imposée. Motifs de cette loi, t. 2, part. 2, p. 196—199.
Hippasus. Ses dogmes, t. 1, p. 194.
Hippolyte. Amazone. Son tombeau à Mégare, t. 2, part. 2, p. 32.
Hippolyte, fils de Thésée, Cocher céleste, t. 1, p. 60.
Sa chapelle à Lacédémone, près du temple de Cérès, t. 2, part. 2, p. 86.
Ses tombeaux à Athènes et à Trézène, t. 3, part. 2, p. 95.
Comparaison de ses aventures avec celles de Bellérophon, placé comme lui dans le Cocher céleste, ibid. p 95.
Ressemblance de ses aventures avec celles de Phaéton, placé aussi dans le Cocher. Sa maison et sa statue à Trézène. Son tombeau près de celui de Phèdre, ibid.
On lui consacroit ses cheveux, t. 2, p. 226.
Son temple, son tombeau et ses Prêtres, t. 2, part. 2, p. 17, 31.
Hippopotame. Symbole de Typhon. Divers sens de cet emblême, t. 2, p 260.
Hiver. Description de cette saison, t. 1, p. 103.
Il a son Ciel particulier, ibid. p. 116.

Horizon. Origine de ce cercle et ses propriétés, t. 1, p. 112; t. 3, part. 2, p. 4.
Distinction de l'Horizon sensible, et de l'Horizon rationel, ibid. p. 4.
Ses diverses positions relativement au Pôle, ibid. p. 8--10.
Manière de le reconnoître, ibid. p. 10.
Usage, que firent les anciens des observations à l'Horizon, ibid. p. 11, 25.
Cornes de l'Horizon, ibid. p. 26.

Horoscope. Prêtres chargés de tirer les horoscopes, t. 1. p. 80.
Prédictions qu'on en tiroit, ibid. p. 81--83.
Nom d'un Décan, t. 1, p. 216.
Horus ou *Orus.* Fils d'Isis, invente la distribution de l'année par saisons, t. 1, p. 153.
Intelligence du Soleil, t. 1, p. 267, 308, 418.
Comme Christ et Osiris, il naît, meurt et ressuscite. Fêtes successives de deuil et de joie en son honneur, t. 2, part. 2, p. 194; t. 3, p. 75.
Il fut nourri par le Bootès, t. 3, p. 40, 75.
Il est l'Apollon Grec, t. 1, p. 153, 267, 417; t. 2, p. 154, 155; t. 3, p. 74--76.
Il a des Lions sous son trône, ibid. p. 61, 154, 417; t. 2, p. 155.
Il fut peint sous les formes de Priape, t. 1, p. 158, 417; t. 2, p. 155, 156.
Orus, nom d'Orion, t. 1, p. 158, 417; t. 2, p. 155, 239.
Distribue les saisons, t. 1, p. 267, 418; t. 2, p. 155.
Il s'associe le Loup pour compagnon. Explication de cette fiction, t. 1, p. 390, 410.
Osiris résuscité vient à son secours, ibid. p. 409; t. 3, p. 66.
Il ôte à Isis son diadême, ibid. 410.
Il est le Soleil printanier, t. 2, p. 239.
Il combat contre Typhon, t. 1, p. 410.
Ses rapports avec le jour, vainqueur des nuits à l'équinoxe, et avec le rétablissement de l'harmonie universelle, t. 1, p. 417, 418.
Ses images, t. 1, p. 417.
Il est le principe actif de fécondité dans la Nature, t. 2, p. 156.
Il est représenté par l'Epervier, t. 2, p. 275.
Récit de ses aventures tragiques, t. 3, p. 74.
Etymologie de ce nom, t. 3, p. 75, 216.
Il fut poursuivi, comme Apollon, par un Serpent, dont il triompha, au moment de la résurrection d'Osiris. Il est mis en pièces comme Bacchus. Isis le rappelle à la vie, t. 3, p. 75, 76.
Fêtes lugubres à l'occasion de sa mort, et fêtes de joie à l'occasion de son retour à la vie, t. 3, p. 75.
Sa statue en Egypte. Ses aventures comparées à celles du Soleil, aux diverses époques de son mouvement annuel. Sa victoire sur le Serpent est celle d'Apollon sur Python, d'Osiris sur Typhon, d'Oromaze sur Ahriman, de Christ sur le Diable, t. 3, p. 76.

Hyacinthe. Son apothéose, t. 2, part. 2, p. 18.

Hyades. Etoiles du front du Taureau, t. 1, p. 114; t. 3, part. 2, p. 40.
Leur forme, t. 1, p. 114.
Leur nombre, p. 40, 42.
Origine de leur nom, p. 40.
Elles président aux saisons, t. 2, p. 13.
Leurs diverses dénominations en diverses langues. La brillante des Hyades, t. 3, part. 2, p. 40, 41.
Elles furent nourrices de Bacchus, ibid. p. 41, 42; t. 2, p. 13.
Nymphes de Dodone. Filles de Mélissus, t. 3, part. 2, p. 41.
Naïades, ibid. p. 41.
Thyonè est une des Hyades, t. 2, p. 13.
Titanides et Héliades, t. 3, part. 2, p. 41.
Fiction sur les Hyades, ibid. p. 41.
Leur filiation, t. 1, p. 14, 26; t. 3, part. 2, p. 41.
Leurs levers, couchers, et phénomènes météorologiques, ibid. p. 42.
Leur influence humide, t. 1, p. 203; t. 2, p. 13.

Hydre. Constellation. Sa position aux Cieux, et son étendue. Epoque de ses levers et de ses couchers, t. 2, part. 2, p. 232; t. 3, part. 2, p. 170, 171.
Elle est l'Hydre, que tua Hercule dans les marais de Lerne, t. 1, p. 161, 319, 321; t. 3, part. 2, p. 170.
Elle est appelée *Nil*, t. 1, p. 161, 323; t. 3, p. 354; t. 3, part. 2, p. 170.
Ses noms et épithètes diverses. Nom de ses Etoiles particulières, t. 3, part. 2, p. 170, 171.
Elle mesure la durée du débordement du Nil, t. 1, p. 110, 161; t. 3, p. 354; t. 3, part. 2, p. 170.
Fontaine où elle vivoit, t. 2, part. 2, p. 232.

Hygiée. Sa statue et celle d'Esculape, t. 2, part. 2, p. 67.

Hylas. Aimé d'Hercule. Il tombe et périt dans une Fontaine, t. 1, p. 492.
Recherche d'Hylas, t. 1, p. 493; t. 2, part. 2, p. 15.
Son tombeau, ibid. p. 15.

Hyllus. Son tombeau à Mégare, près du temple d'Isis, t. 2, part. 2, p. 32.

Hymnes d'Orphée, d'Homère et d'autres Prêtres, adressés à la Nature et à ses Parties, t. 1, p. 90.

I.

Iacchus. Enfant des mystères, fils de Cérès, t. 2, part. 2, p. 5, 259.
Il étoit représenté un flambeau à la main, ibid. p. 30, 66; t. 3, p. 70.
Sa statue près du Céphise, t. 2, part. 2, p. 31.
Son union à Cérès et à Proserpine, ibid. p. 66.
Sa fête. Son costume. Cri mystique en son honneur, ibid. p. 259.

Iagûtho. Pléïades, t. 1, p. 67.

Ialdabaoth. Génie des Ophites. Il est le père du serpent d'Eve, t. 2, part. 2, p. 226.
Il a sous lui sept Sphères, qu'il engendre, ibid. p. 236, t. 3, part. 2, p. 301.
Les ames descendent par lui dans le monde.
Il organise l'Univers. Ses rapports avec l'Hercule d'Athénagore, t. 2, part. 2, p. 226.
Comparaison de la fable des Ophites sur Ialdabaoth, avec celle des Indiens sur Vischnou incarné en Chrisnou, t. 3, part. 2, p. 301, 302.

Iao. Dieu des Gnostiques; le même que le Soleil. Ses formes, t. 1, p. 308; t. 2, p. 198, 199; t. 3, p. 88.
Trois voyelles Planétaires forment son nom, t. 3, p. 105, 215, 217; t. 3, part. 2, p. 296.
Iao, Christ ou le Soleil, t. 3, p. 88, 89, 216.
Terme des ames, t. 3, p. 216.

Ibis. Oiseau consacré à la Lune et à Mercure en Egypte. Motifs de cette consécration. Description de cet Oiseau. Service qu'il rend à l'Egypte, t. 2, p. 277.
Ses rapports avec Mercure. Ce Dieu métamorphosé en Ibis, ibid. p. 278.

Idoles. Consacrées aux Astres, t. 1, p. 7.
Idoles monstrueuses, t. 1, p. 32; t. 2, p. 299.
Culte des Idoles. Son origine, t. 2, p. 255--302; t. 2, p. 295.
Idoles simples et composées, t. 2, p. 293.
Exemples d'idoles monstrueuses, t. 1, p. 32; t. 2, p. 299--301.
Origine des Idoles, t. 1, p. 47.
Auteurs de cette institution, ibid. p. 48.
Leurs formes géométriques, t. 1, p. 50--53; t. 2, p. 302.
Objet des Idoles, t. 1, p. 54.
Idoles composées sur des Sphères, t. 1, p. 54, 55, 67, 79, 97; t. 2, p. 295.
Idoles soumises aux influences célestes, t. 1, p. 55, 67, 68; t. 2, p. 233, 294, 298, 299.
Représentent diverses Constellations, t. 1, p. 67--69.
Idoles de Loango, t. 1, p. 289.
Idoles Indiennes placées autour d'un cercle magique, t. 1, p. 290.
Idoles de l'île de Ceylan, t. 1, p. 290.
Les Dieux descendent dans les idoles, t. 1, p. 290; t. 2, p. 296 -- 299.
Idoles des anciens habitans de Saint-Domingue, t. 1, p. 291.
Cause de leurs formes multipliées, t. 2, p. 215.
Idoles pyramidales, t. 2, part. 2, p. 31.
Idoles noires et blanches des Arabes, t. 3, p. 63.
Principe de la composition des idoles, t. 2, p. 203, 296, 300, 302.
Elles sont les images terrestres des Dieux célestes, t. 2, p. 297.
Idoles magiques, ibid. p. 299.

Idris enterré en Egypte sous la troisième pyramide, t. 1, p. 8.

Illythie, sa statue en Syrie, t. 2, p. 223.
Son temple à Clitore, t. 2, part. 2, p. 20.
Son union à Cérès, ibid. p. 19.
Sa statue. Son temple. Son union à Vénus Uranie. Son bois sacré. Son culte à Pallène, et son union à Mercure. Son temple à Corinthe, ibid. 27.
Ses rapports avec la Chèvre céleste. Son culte uni à celui de Sérapis à Athènes, ibid. p. 28, 30.
Son culte et ses hymnes à Délos, ibid. p. 30.
Son origine Crétoise. Sa statue voilée. Son union à la Fortune et à Vénus, ibid. p. 31.
Son union à Apollon, à Mégare, ibid. p. 32.
Son fils changé en Serpent, et appelé Sauveur. ibid.
L'amour est son fils, ibid. p. 35.
Elle étoit invoquée aux jeux séculaires, ibid. p. 44.
Son temple à Argos, près celui d'Hécate, et des Cabires, t. 2, part. 2, p. 95, 106.

Inachus, père d'Io, bâtit la ville de la Lune ou Iopolis, t. 1, p. 398.
Inachus, fleuve près duquel étoit l'autel du Soleil, t. 2, part. 2, p. 14.

Incas, leur religion, t. 1, p. 36 -- 38.

Ingenicalus, voyez *Hercule* ci-dessus.

Initiation, origine de cette institution, t. 2, part. 2, p. 112.
Son but, p. 112, 113, 121, 141, 175, 214.
Art magique employé par les chefs de l'initiation, pour civiliser les hommes, ibid. p. 112, 113, 246, 253, 256.
But manqué par les auteurs de ces institutions, t. 2, part. 2, p. 123.
Difficultés pour y être admis, et épreuves qu'on exigeoit, ibid. p. 130, 131, 246, 253.
Cause de leurs progrès, 131, 138.
Heureux effets de l'initiation, ibid. p. 132, 133, 153, 157, 237, 238.
Moyen d'y attirer le Peuple, ibid. p. 137, 246.
Il n'y avoit point de véritables vertus, si l'initiation n'y mettoit son sceau, ibid. p. 137
Conditions requises pour y être admis, ibid. p. 139, 140; t. 3, p. 298.
Engagemens qu'on y contractoit, t. 2, part. 2, p. 140; t. 3, p. 320.
Crimes qui en excluoient, t. 2, part 2, p. 139-141, 157, 173; t. 3, p. 298, 321.
La foi étoit la première condition exigée pour être admis à l'initiation, t. 2, part. 2, p. 150.
Force qu'elle donnoit à l'ame, ibid. p. 153.
Initiation payée, ibid. p. 154.
Comparaison des anciennes initiations avec celle des Chrétiens, et avantages de celles-ci sur celle-là, t. 2, part. 2, p. 161 -- 168.
L'initiation étoit une veritable physiologie, ibid. p. 187.
Principales leçons de l'initiation, ibid. p. 213.
Origine des cérémonies expiatoires de l'initiation, et leur but, ibid. p. 236--238.
Initiation appelée lumière. Sceau de l'initiation. Allusion aux formes symboliques de l'initiation, par Clément d'Alexandrie, ibid. p. 239.
Tableaux de l'initiation, t. 2, part. 2, p. 36, 256.
Antiquité de l'initiation d'Eleusis, ibid. p. 37.
Elle étoit la plus fameuse, ibid. p. 37, 43.
Initiation Mithriaque, ibid. p. 90.
L'initiation avoit plusieurs degrés, ibid. p. 256.
Usage de ses tableaux, ibid. p. 256.
Les chefs d'initiations n'ont fait que se copier les uns et les autres, t. 3, p. 205.
Le but de l'initiation fut de rappeler l'ame à la félicité et à l'innocence primitive. Les Théophanies entroient dans le but de l'initiation, ibid. p. 208.
Elles avoient pour objet de faciliter le retour de l'ame vers son principe, ibid. p. 210.
Véritable but de toute espèce d'initiation, t. 3, p. 224.

Initiés. Abstinences auxquelles ils étoient astreints, t. 2, part. 2, p. 9, 10, 23.
Les femmes initiées portoient pour ornement la Cigale. Divers symboles destinés à faire reconnoître les initiés, ibid. p. 10.
Foule des initiés à Eleusis, ibid. p. 11, 12.
Initiés à la secte des Orphiques, ibid. p. 63.
Divers grades des Initiés à Mithra, ibid. p. 90.
Cérémonie de réception, ibid. p. 90, 253, 254.
Initiés à Samothrace, et espérances qu'on leur donnoit, t. 2, part. 2, p. 103, 132.
Divers noms donnés aux Initiés à Mithra, p. 90.
Leçons données aux Initiés par l'Hiérophante, ibid. p. 122.
Serment qu'on exigeoit d'eux, ibid. p. 120, 128, 253.
Peines portées contre ceux qui le violoient, ibid. p. 128, 129.
Promesses faites aux Initiés, ibid. p. 132, 133, 136, 137, 153, 175.
Leurs priviléges exclusifs dans l'autre vie, ibid. p. 133, 137, 138.
Diverses sortes de biens qui leur étoient promis, ibid. p. 133.
Bonheur dont ils jouissoient, ibid. p. 134.
Exclusion des sanctuaires pour ceux qui n'étoient pas initiés, et peines portées contre ceux qui y entroient, ibid. p. 138.
Initiés aux mystères de l'Agneau, t. 2, part. 2, p. 139; t. 3, p. 298.
Sermon fait aux Initiés aux mystères de Mithra, t. 2, part. 2, p. 140.
La charité, première vertu des initiés, ibid. p. 140.
Les Initiés prient les Dieux de faire finir pour eux le cercle de la Métempsycose, ibid. p. 179, 180, 183.
Ils commençoient par invoquer le Ciel et la Terre, dans la célébration de leurs mystères à Eleusis, ibid. p. 188.
Spectacle de la lumière et des ténèbres, ou des deux principes opposés, donné dans les sanctuaires d'Eleusis, t. 2, part. 2, p. 190.
Spectacles magiques donnés à l'initié, ibid. p. 191, 246; t. 3, p. 204.
Ce qu'éprouvent les Initiés aux mystères d'Isis dans Apulée, ibid. p. 191.
Les Initiés étoient introduits par le Dadouque et par l'Hiérophante, ibid. p. 196, 199.
Spectacle du monde et de ses parties. Puissances invisibles du monde retracées dans les sanctuaires, ibid. p. 208, 213.
Dogme de l'ame et de l'intelligence du monde, enseigné dans les sanctuaires, ibid. p. 208.
Procession des Initiés, ibid. p. 230
Robe olympique donnée à l'initié, ibid. p. 231; 314.
Initié appelé saint; admis à la jouissance de la lumière divine; appelé Voyant, ibid. p. 239.
Diverses classes d'Initiés, ibid. p. 246.
Loix de continence et de jeûne imposées aux Initiés. Régime prescrit aux Initiés dans divers sanctuaires, ibid. p. 249.
Divers alimens interdits aux Initiés, ibid. p. 248.
Ablutions, lustrations exigées, ibid. p. 249, 250.

Demandes et réponses faites dans la cérémonie de la réception, t. 2, part. 2, p. 247.
Cérémonie de l'inthronisation et costume du Récipiendaire. Douze robes sacrées données à l'Initié. Hercule, Esculape, Bacchus, et Dioscures, obligés de se faire initier, ibid. p. 254.
Graduation dans l'admission aux divers spectacles de l'initiation. Procession faite à la mer par les Initiés. Procession aux flambeaux, ibid. p. 255, 256, 257.
Inities aux mystères de l'Agneau, t. 3, p. 59.
Craintes et espérances données aux Initiés, t. 3, p. 205.
Vœu formé par les Initiés, d'être délivrés du cercle de la génération, t. 2, part. 2, p. 297.
Registre des Initiés ou Livre de vie, ibid. p. 297.
Efforts des Initiés pour arriver à la colonne de Lumière, et à l'Air libre, ibid. p. 298, 299.
Costume de l'Initié, ibid. p. 314.
Proscription contre ceux qui n'etoient point initiés. Dogme du jugement dernier enseigné aux Initiés, p. 320, 321.

Ino. Tante et nourrice de Bacchus. Son temple, t. 2, part. 2, p. 71.
Son surnom de *Leucothée*, ibid.

Inscription de Saïs, t. 1, p. 1; t. 3, p. 153.
D'Isis et d'Osiris, avec explication, t. 1, p. 420.

Intelligence universelle, t. 1, p. 257--302.
Graduation progressive de l'intelligence universelle, ibid. p. 258, 266.
Source de l'intelligence des hommes, ibid. p. 259; t. 3, p. 103.
Siége de l'intelligence dans l'Ether, t. 2, part. 2, p. 259; t. 3, p. 102, 103.
Elle est une, t. 2, part. 2, p 260.
Intelligences remplissent l'intervalle du Ciel et de la Terre, ibid. p. 264.
Celles des Astres sont les plus pures, ibid. p. 265.
Systême des intelligences distribué comme celui des Astres, ibid. p. 271, 291--293.
Intelligences chantantes placées dans les différentes Sphères, ibid. p. 279, 280.
Le systême des intelligences, qui résident dans les Astres, et les Elémens, se retrouve par-tout, ibid. p. 281--291.
On le retrouve chez les Guèbres. Au Japon. Chez les Siamois, ibid. p. 281.
Chez les Perses. Chez les Sabéens. Chez les Insulaires de Madagascar. Chez ceux de l'île de Formose. Chez les Indiens. Chez les Chinois, ibid. p. 284--286.
Chez les Chaldéens, ibid. p. 287.
Chez les Celtes, ibid. p. 288.
Chez les Perses, ibid. p. 289.
A Loango, ibid.
Dans l'île de Ceylan. Aux Moluques, ibid. p. 290.
Aux îles Philippines. Au Mexique. En Virginie, ibid. p. 291.
Intelligences médiatrices entre Dieu et l'homme, ibid. 282--290.
Hiérarchie des intelligences chez les Chaldéens, ibid. p. 273, 279, 287.
Intelligences distribuées entre les deux principes Lumière et Ténèbres, ibid. p. 294.
Nécessité de répartir les intelligences dans leur siége matériel, ibid. p. 300.
Intelligence de Dieu. Origine de cette fiction théologique. Elle descend dans le monde, et retourne ensuite vers son principe, t. 2, part. 2, p. 209.
Unité de l'intelligence du monde. Intelligence de l'homme émane de celle de Dieu, t. 3, p. 97.
Principe d'ordre, ibid. p. 97.
Désignée par le Νᾶς et le Λογος, ibid. p. 99.
Intelligence parfaite émanée de Dieu, et appelée *Verbe*. Cette intelligence est Dieu. Matière subtile de l'intelligence. Appelée *Mens*, par Virgile, ibid. p. 100.
Emanée du feu principe, intelligent, t. 3, p. 106.
Intelligence humaine émanée du feu principe, considéré soit comme matériel, soit comme intellectuel, ibid. p. 112, 113.
Intelligence, *verbe* de Dieu. Rapports de l'intelligence avec l'ame et avec le premier principe ou avec le bien suprême, ibid. p. 126, 127.
Ses rapports avec la Lumière, ibid. p. 127, 128.
Intelligence émanée de la Lumière première, appelée *fils de l'homme*. Elle prend les formes du Serpent, t. 3, part. 2, p. 301.

Io, ou la Lune. Son temple, t. 1, p. 14.
Elle prend ses formes du Taureau céleste, t. 1, p. 63, 597.
Monumens de ses aventures, en divers lieux de la Grèce, ibid. p. 63, 88, 397.
Elle paroît dans la procession Isiaque, ibid. p. 397.
Elle est la même qu'Isis. Son histoire, ibid. p. 398.
Son influence sur le Nil, ibid. p. 399.

Iri. Nom du Soleil dans l'île de Ceylan, t. 1, p. 30.

Iris. L'Arc-en-Ciel. Son temple au Pérou, t. 1, p. 36.
Ses couleurs, ibid. p. 87, 91.

Isis. La Lune adorée sous ce nom en Egypte, t. 1, p. 8, 174, 367, 374, 396.
La même que Cérès, ibid. p. 18; t. 2, part. 2, p. 1, 2, 91, 191.

Son

Son Sistre, t. 1, p. 172, 399.
Sa robe nuancée, ibid. p. 172, 370.
Son image Luniforme composée de terre et d'eau, ibid. p. 199.
Ses découvertes utiles, p. 368, 382, 432; t. 2, part. 2, p. 6.
Rassemble les membres de son époux, dispersés par Typhon, ibid. p. 368, 384; t. 2, part. 2, p. 57.
Poème sur Isis ou sur la Lune, t. 1, p. 396--432.
Ses images sont celles de la Lune, ibid. p. 396, 397.
Ses propriétés lui sont communes avec la Lune, t. 1, p. 399.
Elle fait croître le Nil, ibid. p. 399.
Explication de ses courses comparées avec celles de la Lune, t. 1, p. 400-411.
Son passage à Chemmis, ibid. 404.
Sa douleur, ibid. p. 404, 405; t. 2, part. 2, p. 2.
Son voyage à Byblos, ibid. p. 405; t. 2, part. 2, p. 2.
Elle nourrit le fils d'un Roi, ibid. p. 405; t. 2, part. 2, p. 2.
Sa métamorphose en Hirondelle, ibid. p. 405; t. 2, part. 2, p. 2.
Elle retrouve les membres d'Osiris, excepté le Phallus, ibid. p. 409; t. 2, part. 2, p. 3, 57.
Elle prend un casque à forme de tête de Taureau, pour symbole de sa royauté. Isis prise pour l'année, t. 1, p. 410.
Tableau comparatif de ses courses avec celles de la Lune, ibid. p. 412-416.
Elle a commerce avec Osiris aux enfers, ibid. p. 417.
Ses fêtes. Inscriptions en son honneur, ibid. p. 419, 420.
Son apothéose. Elle est enterrée à Memphis. Ses divers noms, ibid. p. 431.
Elle est renfermée dans un cercueil qui représente une Vache, ibid. p. 432.
Sa grossesse, t. 2, p. 197.
Ses couches, t. 2, p. 198; t. 3, p. 39, 45.
Ses courses comparées avec celles de Cérès, t. 2, part. 2, p. 2--4, 191.
Son temple à Byblos, t. 2, part. 2, p. 2.
Rituel de ses mystères, ibid. p. 10; t. 2, part. 2, p. 93.
Son culte passe à Corinthe et à Rome. Elle y prend le surnom de Pélasgique, ibid. p. 10, 15, 91.
Son temple en Arcadie, ibid. p. 15.
A Tithorée en Phocide, ibid. p. 15, 34.
Ses deux grandes fêtes avec les détails. Secret qu'on y gardoit, ibid. p. 16.
Son temple commun avec Cérès à Hermione, t. 2, part. 2, p. 16.
Son union à Sérapis, ibid. 15, 16, 26.
Elle est l'*Io* des Argiens. Ses temples le long de la côte de l'Argolide. A Méthane, ibid. p. 17.
A Messane, ibid. p. 26.
Sa statue unie à celle de Sérapis. Son temple à Cenchrée uni à celui d'Esculape. Son temple à Corinthe uni à celui de Sérapis. Isis Pélasgienne et Égyptienne adorée à Corinthe, ibid. p. 28.
Son temple à Mégare où elle est adorée avec Apollon et Diane ses enfans, ibid. p. 32.
Elle institue les mystères, ibid. p. 57.
Sa statue à Omphale n'est visible qu'aux femmes, ibid. p. 68.
Epoque à laquelle son culte passa à Rome, ibid. p. 91, 92.
Elle étoit la Déesse de la navigation, ibid. p. 91, 92, 95, 133.
Elle inventa les Voiles et les Vaisseaux. Fêtes d'Isis. Son culte passe dans le Nord, ibid. 91, 92.
Elle y fut adorée sous l'emblême du Vaisseau, ibid. p. 91, 92; t. 3, p. 50.
Travestissement dans ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 92.
Ministres de son culte tombent dans le mépris. Licence de ses mystères. Son temple au Champ de Mars, ibid. p. 93, 94.
Etat de ce culte sous les Empereurs. Ses progrès. Vêtemens et régime de ses Prêtres. Peinture d'Isis par Apulée, ibid. p. 93, 200.
Diverses Divinités avec lesquelles on la confond. Elle est une Divinité universelle, ibid. p. 93.
Elle découvre les remèdes des maladies. Elle est invoquée pour la prospérité de l'empire, ibid. p. 95.
Ses rapports avec Hercule. Serpens sacrés qui forment sa coiffure. Isis Furie, comme la Cérès de Phigalie, ibid. p. 97, 98.
Objet principal de ses mystères. Elle détourne l'influence maligne des Astres, et les arrêts des Parques, ibid. p. 133.
Ses mystères décrits par Apulée. Elle représente aussi la Nature universelle, ibid. p. 200.
Explication de la pompe d'Isis, décrite par Apulée. Rapports de cette pompe avec les voyages de l'Ame, ibid. p. 203.
Isis poursuivie par un Serpent. Ses mystères sont ceux de Cérès, ibid. p. 227.
Rapport des tableaux de ses mystères avec ceux du Ciel, ibid. p. 227--234.
Son image aux Cieux, ibid. p. 228; t. 3, p. 40, 251.
Le nom d'Isis donné à l'année et à la Nature, t. 2, part. 2, p. 228; t. 3, p. 40, 249.
Deux Serpens l'accompagnent. Raison de ce cortége et rapport avec les Paranatellons de la Vierge céleste, ibid. p. 229.
Isis, pleine Lune du Printemps. Sa liaison avec les animaux célestes, et explication des animaux

symboliques, qui paroiſſoient dans la pompe Iſiaque. Raiſon, qui lui fit conſacrer le Vaiſſeau, ibid. p. 228, 229, 230.
Pourquoi elle préſidoit à la navigation, ibid. p. 230, 233.
Le Chien céleſte eſt ſon génie familier, Anubis, ibid. p. 230.
Pourquoi on lui unit Mercure, ibid. p. 234.
Iſis comparée à la ſcience. La contemplation des Dieux étoit l'objet de ſes myſtères, ibid. p. 238.
Préparations et abſtinences de ſes Initiés, ibid. p. 241, 247.
Ses Prêtres ſe raſent dans le deuil de la mort d'Oſiris. Leur triſteſſe et leur joie éclate ſucceſſivement, ibid. p. 251; t. 3, p. 75.
Fête des Lumières en ſon honneur, t. 3, p. 40; 50.
Mère du Soleil adorée à Saïs, p. 40.
Sa reſſemblance avec la mère de Chriſt, ibid. p. 48--50.
Cierges qui lui ſont offerts, p. 50.
Elle cherche et pleure ſon fils Orus, ibid. p. 75.
Sa ſtatue découverte aux Initiés, ibid. p. 248.
Elle eſt la femme de l'Apocalypſe, t. 3, p. 248, 249, 250.
Le ſyſtème des deux principes eſt la baſe de ſes myſtères, t. 3, p. 297.

J.

Jacob. Sa prophétie correſpond aux caractères des douze ſignes, t. 1, p. 69.
Echelle de Jacob, t. 3, p. 229.

Janus. Etoile de la Vierge céleſte, qui ouvroit l'année romaine à minuit, t. 1, p. 5, 8, 164; t. 2, part. 2, p. 24; t. 3, part. 2, p. 58.
Origine de ſes diverſes faces, t. 1, p. 152.
Il eſt devenu notre Saint Pierre, t. 1, p. 292; t. 3, p. 47; t. 3, part. 2, p. 59.
Sa fête ſe célèbre avec celle d'Eſculape, t. 1, p. 362.
Ses douze autels, t. 2, part. 2, p. 25; t. 3, p. 117.
Son lieu aux Cieux, t. 3, p. 47, 248; t. 3, part. 2, p. 57, 58.
Problême mythologique ſur Janus, t. 3, part. 2, p. 55—59.
Ses rapports avec l'ame du monde et avec le feu Ether Démiourgique, ibid. p. 55.
Avec Noë. Il eſt le père des Dieux. Ses fonctions dans l'ordre du monde. Ses attributs et ſon cortége ſymbolique, ibid. p. 56, 57.
Explication de ſa barque, ibid. p. 58.

Jason. Le Dieu-Soleil peint avec les formes du Serpentaire, t. 1, p. 458, 459, 463, 482.
Elevé par le Centaure, voiſin du Serpentaire. Fondement aſtronomique de cette fiction, ibid. p. 459.
Sacrifice fait à ſon départ, ibid. p. 464, 483—485.
Son arrivée chez Aërès, ibid. p. 466, 506.
Il ſubjugue les Taureaux qui vomiſſent des flammes, ibid. p. 513.
Il enlève la Toiſon d'Or, ibid. p. 467, 515.
Sa fuite avec Médée, ibid. p. 468, 517.
Aëtès, Roi de Colchide, les pourſuit. Il arrive chez Circé, ibid. p. 409, 519, 520.
Il approche de l'île des Sirènes, et arrive chez les Phéaciens, ibid. p. 409, 521.
Il épouſe Médée, ibid. p. 469, 521, 522.
Il revient à Iolchos, ſa patrie, ibid. p. 469, 524.
Il eſt purifié, ibid. p. 469.
Sa filiation. Motifs de ſon entrepriſe, ibid. p. 470; 481, 507.
Il venge ſa famille, ibid. p. 475.
Il abandonne Médée, ibid. p. 476.
Ses amours avec Hypſipyle, ibid. p. 489.
Travaux que lui impoſe Aëtès, ibid. p. 507.
Il les exécute, ibid. p. 513—516.
Médée prépare les ſuccès, ibid. p. 509, 516.
Leur entrevue au temple d'Hécate, ibid. p. 510; 512.
Mort de Jaſon, ibid. p. 477.

Jérusalem. Fiction ſur la nouvelle Jéruſalem. Son apparition en Orient, où elle paroît ſuſpendue en l'air pendant quarante jours, t. 3, p. 209.
On s'aſſembloit tous les ans en Phrygie pour en avoir la viſion, ibid. p. 208, 216, 295, 320.
Lieu où elle étoit deſcendue du Ciel, ibid. p. 208.
Elle étoit déſignée par l'Ogdoade des Valentiniens, ibid. p. 216, 227, 299.
Comparée à la ville Sainte de Lucien, ibid. p. 234.
Son contraſte avec la Babylone myſtique, ibid. p. 269, 270, 295.
L'une et l'autre ſont l'emblême de deux principes.
Séjour lumineux des ames, ibid. p. 269, 295—321.
On y entre par l'Agneau, ibid. p. 295.

Peinture du bonheur qu'on y goûte, ibid. p. 296.
Désignée par le Dodécaëdre, ibid. p. 300.
Comparée au monde et au Zodiaque, dont elle est l'emblême. Lieu où elle est placée. Son type est dans Platon. Description de ses douze portes, de ses douze anges, etc. ibid. p. 300, 301, 302.
Son dessin calqué sur les divisions astrologiques. Comparaison de cette Jérusalem avec la ville des bienheureux de Lucien, ibid. p. 306, 307.
Elle est la colonne de gloire, et l'air libre des anciens, ibid. p. 312.

Jeux du Cirque, t. 1, p. 19, 25; t. 3, p. 41.
Institution et description de ces jeux, t. 1, p. 86.
Jeux imitatifs de la nature, ibid. p. 73.
Jeux Olympiques. Leur origine et époque de leur célébration, ibid. p. 162, 331.
Etablis par Hercule, t. 1, p. 330.
Nombre des juges qui y présidoient, ibid. p. 320.
Jeux séculaires: époque de leur célébration et leur objet, t. 2, part. 2, p. 44, 45.

Jour, réputé Dieu, t. 1, p. 12; t. 2, part. 2, p. 92.
Son culte en Ethiopie, t. 1, p. 33.
Jours bons et mauvais, ibid. p. 81.
Ses mystères, ibid. p. 89, 166; t. 2, part. 2, p. 99, 192; t. 3, p. 38.
Divers commencemens du jour, t. 1, p. 165.
Ses quatre âges et ses douze formes, ibid. p. 165, 166; t. 2, p. 203; t. 3, p. 38.
Noms des jours de la semaine chez les Tamouls. Distinction qu'ils en font en jours heureux et malheureux. En combien de parties ils divisent le jour, t. 3, part. 2, p. 290.
Noms de ces parties. Epoque du triomphe des jours sur les nuits, et fêtes à cette occasion, t. 2, part. 2, p. 193.
Son horoscope et fêtes à sa naissance, t. 3, p. 38, 40.
Son image entre les bras de la Vierge, t. 3, p. 38.
Sa marche progressive et sa durée comparées à celles de la vie humaine, t. 3, p. 38.
Ses six graduations, ibid. p. 49.
Son incarnation au sein d'une Vierge, ibid. p. 38.
Noms de ses quatre parties, t. 3, part. 2, p. 24.
Cause de la variété dans la durée du jour, t. 3, part. 2, p. 12, 13.
Origine de la distribution des sept jours de la semaine entre les Planètes, t. 3, p. 213.

Jugement des ames après la mort, t. 2, part. 2, p. 144--146, 151, 152.
Jugement dernier, fiction sacerdotale renouvellée dans divers siècles, t. 3, p. 201, 202.
Epoque à laquelle on le fixa, ibid. p. 205, 206, 218, 248, 262.
Position des Cieux à cette époque, ibid. p. 263.
Prodiges qui doivent l'accompagner, ibid. p. 263.
Intervalle de mille ans entre la mort et le jugement, ibid. p. 285, 291.
Lieu du jugement, ibid. p. 289, 290.
Les Chrétiens ont emprunté des Mages leur doctrine sur le jugement dernier. Explication de la fiction sur l'apparition de l'ancien, avant le jugement dernier, t. 3, p. 292, 293.
Jugement d'après le Grand-Livre, ibid. p. 298.

Junon Chevalière. Sa statue à côté de celle de Neptune Chevalier, et des Dioscures, t. 2, part. 2, p. 107.
Junon Assyrienne. Ses rapports avec Isis, t. 2, p. 221.
Sa Couronne de douze pierres précieuses, ibid. p. 221; t. 3, p. 250.
Junon Hénioché, t. 2, part. 2, p. 36.
Junon Vierge, ibid. p. 43.
Junon confondue avec l'air, t. 1, p. 189—192.
Junon comparée à la femme de l'Apocalypse. Son siége au Verseau. Elle descend tous les ans dans la fontaine Kanathé, t. 1, p. 192.
Ses Lions, t. 2, p. 214, 220.
Divers caractères de sa statue en Syrie, t. 2, p. 215.
Description de cette statue, ibid. p. 221.

Jupiter. Planète: son culte, t. 1, p. 6, 91.
Forme de son temple, ibid. p. 65.
Jupiter ou le Ciel, ibid. p. 20, 24, 94.
Sa fête, ibid. p. 84.
Fête de Jupiter Stator, ibid. p. 85.
Ses Chevaux, ibid. p. 87.
Couleur et mouvement de Jupiter Planète, t. 1, p. 106.
Ses caractères astrologiques et mythologiques avec les diverses acceptions de ce nom, ibid. p. 143.
Jupiter astre d'Ormusd et d'Osiris, ibid. p. 144, 199; t. 2, p. 160.
Planète de Jupiter appelée *Sydyc*, ibid. p. 148.
Siége de Jupiter dans l'Ether, ibid. p. 192.
Jupiter ame du monde, ibid. p. 250, 252.
Ame de l'Ether, ibid. p. 264.
Temple de Jupiter Olympien, ibid. p. 331.
Jupiter Laphystius, ibid. p. 499.
Jupiter Génétien, ibid. p. 503.
Ses amours avec Cérès, sous la forme de Taureau, et avec Proserpine sous celle du Serpent, t. 2, p. 16.
Jupiter enlève Europe, t. 2, p. 28.
Ses combats contre Typhon, t. 2, p. 32--34; t. 3, p. 277.
Ses amours avec Sémélé, ibid. p. 43, 44.
Il tue Typhon, t. 3, p. 76.
Ses douze métamorphoses, t. 2, p. 44.
Jupiter monté sur le Bœuf, t. 2, p. 214, 219, 220.
Description de sa statue en Syrie, ibid. p. 221.
On lui sacrifie en silence, en Syrie, ibid. p. 223.

Le nom de Jupiter fut une épithète générale, ibid. p. 238.
Rapports de sa Planète avec le bon Génie, ibid. p. 243.
Jupiter Sauveur, t. 2, part. 2, p. 18.
Jupiter Omagyrès, ibid. p. 19.
Il fut nourri sur le mont Lycéen, ibid. p. 23.
Noms des Nymphes, qui l'y nourrirent, ibid. p. 23, 26.
Jupiter Mélichius. Son autel. Sa statue pyramidale à Patras, ibid. p. 31.
Culte de Jupiter Sauveur, vainqueur du Serpent. La Fortune et Hygiée près de lui. Statue de Jupiter Pluvieux. Jupiter Roi, ibid. p. 35, 36.
Jupiter Sauveur adoré à Thespies, avec Bacchus, la Fortune et la santé, t. 2, part. 2, p. 71.
Il jette les testicules d'un Belier dans le sein de Cérès, ibid. p. 224.
Jupiter enfant, t. 3, p. 41.
Ses noms chez les Bithyniens et les Scythes, t. 3, p. 78.
Dieu suprême, auquel les autres sont tous subordonnés, ibid. p. 92.
Déguisé en Colombe, il obtient les faveurs d'une Vierge, ibid. p. 102.
Jupiter naissant monté sur le Capricorne, t. 3, part. 2, p. 103.
Jupiter Serpent. Ses amours avec Proserpine. Position du Ciel dans cette union mythologique, t. 3, part. 2, p. 117--119, 120.
Ses amours avec Thétis. Il délivre Prométhée, ibid. p. 143.
Justice. Main de justice portée dans les mystères. Sa statue sans tête. Sermon sur la justice fait dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 201.

L.

Labyrinthe d'Egypte. Sa destination et ses divisions, t. 1, p. 50.
Lac sacré du Gevaudan. Cérémonie qui s'y pratiquoit, t. 1, p. 21.
Latitude, sa définition, t. 3, part. 2, p. 6.
Latone, sa statue unie à celle de Bacchus, de la Fortune et de la Victoire aîlée, t. 2, part. 2, p. 71.
Représentation de ses couches, ibid. p. 194.
Elle est la femme de l'Apocalypse, t. 3, p. 250.
Elle est mère d'Apollon et de Diane, t. 2, p. 267.
Serpent qui la poursuit, t. 2, part. 2, p. 227.
Son temple près celui d'Esculape, ibid. p. 19.
Laurier, motif de sa consécration à Apollon, t. 2, p. 280.
Législateurs inventent le faux système des religions, t. 2, part. 2, p. 109, 110, 112, 115.
Erreur de ceux qui ont imaginé ce moyen politique, ibid. p. 109, 110, 113, 124, 126, 163.
Ils ont tous été imposteurs, ibid. p. 116 -- 121.
Enumération des divers législateurs qui ont employé ce moyen funeste, ibid. p. 117 -- 119.
Accord des législateurs et des Prêtres pour tromper les Peuples, ibid. p. 119.
Usage qu'ils ont fait des fictions effrayantes, t. 3, p. 204, 205.
Lemniades, elles racontent leur aventure aux Argonautes, t. 1, p. 487, 489.
Leucippe, filles de Leucippe. Leurs noms, t. 2, part. 2, p. 70.
Levers et couchers des astres. Origine et usage de ces observations, t. 1, p. 211.
Calendriers qui les contiennent, t. 1, p. 212, 316.
Ils sont la base des fables anciennes, ibid. p. 9, 213, 214.
Théorie des levers et des couchers, ibid. p. 214.
Leur usage pour la composition des statues et des images sacrées, ibid. p. 214.
Diverses espèces de levers et de couchers et leurs dénominations particulières, t. 1, p. 218 -- 220.
Application à des exemples, ibid. p. 221.
Effets variés qu'ils produisoient dans les diverses saisons, ibid. p. 221, 222.
Lièvre, constellation, sa position. Il y fut placé par Mercure. Il forme le cortége d'Orion. Motifs qui l'ont fait placer au nombre des constellations. Ses couchers et levers avec les phénomènes météorologiques qui s'y lient. Ses divers noms en diverses langues, t. 3, part. 2, p. 156, 157.
Lingam, emblême de la cause active et passive, t. 1, p. 127, 128, 135, 137; t. 2, part. 2, p. 188.
Sa figure unie au Serpent, t. 1, p. 189.
Lion, animal céleste, donne ses attributs à Hercule ou au Soleil, dont il est le domicile, t. 1, p. 64, 153, 306; t. 3, p. 243.
Lions sous le trône d'Horus et de Salomon, ibid.

p. 61, 306, 308; t. 2, p. 265; t. 3, p. 219, 243, 341.
Lions sacrés d'Heliopolis, t. 1, p. 64, 306; t. 3, p. 243.
Les images du Lion ornent les fontaines et les temples d'Egypte, t. 1, p. 64, 306; t. 2, p. 202, 266; t. 3, p. 219, 333; t. 3, part. 2, p. 56.
Signe du débordement, t. 1, p. 64.
Cause de ce même phénomène, t. 1, p. 110, 160; t. 2, p. 202, 265; t. 3, p. 333.
Belle étoile du cœur du Lion, Regulus, une des étoiles royales, t. 1, p. 117.
Ses noms, t. 3, part. 2, p. 50.
Ses images sur les Talismans, t. 1, p. 160; t. 2, p. 266.
Lion placé sous le monument de Mithra, t. 1, p. 306.
Son image vivante en Egypte, t. 1, p. 161.
Lion placé sous la figure d'Osymandias, ibid. p. 211, 308, 423.
Symbole du Soleil à Léontopolis, ibid. p. 306; t. 2, p. 266.
Leurs oracles à Heliopolis, t. 2, p. 265.
Symbole de la tribu de Juda, t. 1, p. 306; t. 3, p. 243.
Sa figure sous le vaisseau symbolique du monde, t. 1, p. 308; t. 3, part. 2, p. 305.
Monture de Mezraïm, t. 1, p. 309.
Lion des Abraxas, ibid. p. 309; t. 3, p. 243.
Lion placé au bas du trône de Jupiter Olympien, t. 1, p. 316.
Lion de Vichnou dans l'Inde, ibid. p. 317.
Lion du Zodiaque, appelé Lion de Nemée, ibid. p. 320.
Lion céleste, siége de Jupiter, ibid. p. 321.
Ville des Lions, ibid. p. 193.
Union du Lion à Atargatis, à Junon, à Rhéa et à Cybèle, t. 2, p. 214, 220, 237.
Lion de Junon, ibid. p. 219.
Origine du culte des Lions, t. 2, p. 264-266.
Ses qualités symboliques. Lion consacré à Vulcain. Rapports qu'avoient les Lions sacrés avec le Lion céleste. Lions d'Adonis. Animal solaire. Son union à l'Aigle, t. 2, p. 265.
Temple élevé aux Lions sacrés, et manière dont on les nourrissoit, ibid. p. 267.
Lion de Mithra comparé à celui d'Hercule et de Samson, t. 2, part. 2, p. 90.
Le premier des quatre animaux de l'Apocalypse. Lion des mystères, t. 3, p. 210.
Lion Mithriaque, t. 3, p. 219; t. 3, part. 2, p. 305.
Chef des mouvemens célestes et de la fatalité, t. 3, p. 243.
Hercule se repose sur la peau du Lion, t. 1, p. 359; t. 3, p. 341.
Origine de ce symbole. Il est le premier travail d'Hercule. Le colure des Solstices a passé par le cœur du Lion, t. 3, p. 341.
Période Sothiaque commence au Lion, ibid. p. 347; t. 3, part. 2, p. 49, 50.
Union du Lion à Sirius pour désigner les ardeurs solstitiales, ibid. p. 347; t. 3, part. 2, p. 49, 50.
Nourri dans la Sphère de la Lune, t. 3, part. 2, p. 19.
Domicile du Soleil, siége de Jupiter, et de Cybèle, et de l'élément du feu, ibid. p. 49.
Ses divers noms en diverses langues. Sa position. Ses levers et ses couchers avec les phénomènes météorologiques, qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 50, 51.

Logos. Verbe, abstraction de la Théologie Platonicienne, adoptée par les Gnostiques et les autres sectes Chrétiennes, t. 3, p. 8.
Il est la raison divine, qui pénètre toutes les substances, ibid. p. 98.
Il désigne l'intelligence universelle, ibid. p. 99.
Les Chrétiens en ont la même idée que les anciens, ibid. p. 100.
Le Logos ou l'intelligence est Dieu, ibid. p. 101.
On le plaçoit dans la substance lumineuse, qui compose l'Ether, le Soleil et les autres astres, ibid. p. 102.
On le faisoit naître du mariage de la vérité et de l'intelligence, ibid. p. 105.
Il réside dans la lumière, ibid. p. 106, 108.
Le Soleil est le Logos, ou le Verbe incarné, ibid. p. 108, 110.
Le monde Archetype placé dans le Logos, ibid. p. 110, 121, 133.
Le Logos considéré sous son rapport purement intellectuel. Il est cette raison universelle, dont l'homme a une portion. Tous ceux qui suivent sa lumière sont Chrétiens, dans quelque religion qu'ils vivent, t. 3, p. 112.
Origine de cette doctrine, t. 2, part. 2, p. 209.
Elle se retrouve dans les écrits d'Orphée, ibid.
Logos, idée abstraite de la lumière, t. 3, p. 113.
Il est la lumière intelligente des Chrétiens, ibid. p. 113, 119, 120.
Sa double nature, ibid. p. 113, 114.
Il est peint dans l'hymne au Soleil, par Martianus Capella, ibid. 115.
Traits caractéristiques, qui lui sont communs avec le Soleil, ibid. p 119, 284.
Il signifie primitivement la raison, l'intelligence, la sagesse divine, universelle, qui a organisé toutes choses, ibid. p. 120.
Il occupe le second degré de l'être, ibid. p. 120.
Comment il est engendré par le Dieu suprême, ou par la première cause, ibid. p. 122.
Dogme sur le Logos, que l'Evangéliste Jean emprunte de la philosophie barbare. Théorie d'Amelius sur le Logos. Théorie de Plotin, ibid. p. 129, 130.

Ses rapports avec le Soleil et la lumière, ibid. p. 130, 133.
Logos de Trismegiste, ibid. p. 134.
Dieu Verbe des Indiens, ibid. p. 135.
Son image lumineuse retracée dans l'homme de l'Apocalypse, ibid. p. 215, 281.
Exprimé par les deux voyelles extrêmes α et ω. Son nom d'Iao, ibid. p. 215.

Longitude. Sa définition, t. 3, part. 2, p. 6.

Lotus. Plante sacrée, t. 1, p. 54.
Origine de sa consécration, t. 2, p. 280.
Ses rapports avec le mouvement du Soleil, ibid.

Loup uni au Serpent qui introduit le mal, t. 3, p. 28.
Lycaon changé en Loup, ibid.
Loup, constellation. Ses divers noms, t. 3, part. 2, p. 362, 363.
Fournit les formes à Macédon, fils d'Osiris, t. 1, p. 383, 410; t. 2, p. 267.
Vient au secours d'Orus, t. 1, p. 390.
Origine du culte de cet animal, t. 1, p. 410; t. 2, p. 267.
Ses rapports avec le Soleil et avec le Loup céleste, t. 2, p. 267.
Divers animaux peints dans la constellation du Loup, t. 3, part. 2, p. 182.
Il est percé par le Centaure, ibid.

Lumière, ses temples en Italie, t. 1, p. 19.
Chez les Mogols-Tartares, ibid. p. 23.
Chez les Arrakanois, ibid. p. 31.
Emblêmes de ses teintes variées dans les douze mois, p 87.
Première divinité, source de tous les biens, t. 1, p. 100, 223, 231.
Sa nature et ses effets, ibid. p. 102.
Quatre époques principales de son augmentation et de sa diminution progressive, ibid. p. 152, 153, 166.
Principe mâle, ibid. p. 230.
Ses mystères sous le signe de l'Agneau. Colonne de Lumière, ibid. p. 152, 235; t. 2, part. 2, p. 139.
L'Initiation procure la vision de la lumière. Vénération des Mages pour la lumière, t. 3, p. 17.
Fête des lumières à Saïs, t. 3, p. 40.
Eternité de la lumière. Lumière bon principe. Comment elle se dégage des ténèbres, t. 3, p. 17.
Appelée fils de Dieu, ibid. p. 28, 215.
Ses phénomènes périodiques, ibid p 29.
Elle est devenue le Verbe ou le Logos des Chrétiens, ibid. p. 104.
Les principes de la Théologie d'Orphée sur le feu Ether, et sur la lumière, sont les mêmes que ceux des Chrétiens, sur l'esprit et sur le Verbe, ibid. p. 104.
Elle est la forme sous laquelle se produit dans le Monde la volonté de Dieu. Dieu habite une lumière inaccessible et ineffable. Dogmes des Phéniciens et des Chaldéens, sur la lumière intellectuelle. Lumière universelle ou Panaugée, ibid. p. 105, 106, 133, 215.
Son irradiation regardée comme un acte de l'ame pure. Lumière universelle, source de celle des sept Planètes, ibid. p. 105; t. 3, p. 106, 215.
Comment la lumière intellectuelle s'incarne. Dieu Lumière. Ses aventures tragiques, t. 3, p. 68.
Invocation adressée à la lumière nouvelle, t. 3, p. 68.
Dieu, ses intelligences, et le lieu qu'elles habitent sont formés de la substance lumineuse. La lumière seule fournit l'entendement et la raison, ibid. p. 106.
Elle est l'intelligence de l'ame universelle. Respect des Guèbres pour la lumière. Ils l'appellent Dieu. L'intelligence est, suivant les Manichéens, la propriété de la lumière. Elle est la première divinité des Perses. Dieu, lumière éternelle, intelligente et pure. Christ fils de la lumière incréée, comme le Soleil. Tous les Peuples ont placé dans la lumière, le Dieu bon, et le Dieu supérieur. Les Docteurs Chrétiens disent, que Dieu est une lumière, qui produit une lumière. Dieu lumière corporelle et étendue; ce fut un dogme des Docteurs Chrétiens. Soleil, foyer de lumière universelle, ibid. p. 107, 108.
Distinction de la Lumière corporelle et incorporelle, ibid. p. 110.
Théorie sur la lumière intellectuelle, ibid. p. 112.
Par tout la lumière fut prise pour le symbole et pour la désignation de la vertu ou de l'intelligence universelle. Lumière intelligente ou Verbe des Chrétiens, ibid. p. 113.
La lumière considérée hors du corps, et unie au corps, ibid. p. 114.
Tableau de la lumière éthérée diffuse dans les sept Sphères, ibid. p. 119.
Lumière représente l'intelligence, ibid. p. 125, 127, 128.
Sur la lumière intelligente, ibid. p. 134.
Verbe lumière, fils de Dieu, ibid. p. 135.
Les Indiens font de Dieu une lumière, ibid. p. 136.
Description du Dieu-Lumière dans l'Apocalypse, t. 3, p. 211.
Comparé à Mithra, ibid. p. 211.
A Pan, ibid. p. 213.
A Ormosd, ibid. p. 218.
Explication de son cortège, ibid. p. 213, 218.
Comment la lumière s'unit au corps, t. 3, p. 215.
Désignée par Iao, ibid. p. 216.
Tableau de la lumière éthérée, par Martianus Capella. Comparaison de cette image avec celle que employe l'auteur de l'Apocalypse, ibid. p. 218, 219.
Comparaison de l'homme lumineux de l'Apocalypse avec le Dieu-Soleil de Martianus Capella, t. 3, p. 222.

Lumière universelle, premier tableau de l'Apocalypse, ibid. p. 233.
Tableaux de la lumière offerts dans toutes les initiations, ibid. p. 224.
Son siége et ses Génies, ibid. p. 274, 275.
Colonne de lumière, dans laquelle passent les ames, t. 3, p. 288, 298.
Monde de lumière, sa description, t. 3, p. 295--321.
Conditions requises pour y être admis. Lieu qu'il occupe, ibid. p. 298.
Lumière éthérée est la colonne de gloire, ibid. p. 312.
Lumière nouvelle, saluée du nom d'époux, ibid. p. 318.
Distinction entre la lumière première et la lumière seconde, ibid p. 319.
Lumière Vierge, ibid.
Vue initiative de la lumière dont jouissent les initiés, ibid. p. 320.
Lumière première appelée Dieu Père, t. 3, part. 2, p. 301.

Lune, culte de la Lune, t. 1, p. 3-6, 8.
Ses temples, ses statues, et ses autels en Grèce, ibid. p. 14.
En Italie, ibid. p. 19.
A Byzance, ibid. p. 20.
En Ionie, ibid. p. 22, 211.
En Carie. A Ephèse. En Phrygie. En Albanie, ibid. p. 23.
En Ibérie. En Psidie, ibid. p. 23.
En Perse, ibid. p. 24.
Dans l'Inde, ibid. p. 29.
Pagodes de la Lune. Son culte dans l'Océan Indien. Elle s'y appelle *Handa*. Adorée dans les îles de Ceylan, Sumatra, Java, de la Sonde, Moluques, Celèbes, et aux Philippines, ibid. p. 30.
Au Japon, ibid. p. 32.
Dans l'île de Formose. En Ethiopie. Ses Prêtres et son attelage, ibid. p. 33, 34.
Son culte à Socotora, ibid. p. 34.
Chez les Hottentots. Au Sénégal. A Carthage. Au Congo, à Angola et aux Canaries, ibid. p. 35.
Au Pérou, ibid. p. 36.
Au Mexique. A l'Isthme de Panama. Au Brésil. Chez les Caraïbes, ibid. p. 38.
A St. Domingue. A Cumana. A Cayenne. En Floride, ibid. p. 39.
En Canada et à la Baye d'Hudson, ibid. p. 41.
Lune représentée par une Sardoine, ibid. p. 58.
Forme de son temple, ibid. p. 65.
Son palais à la Chine, ibid. p. 72.
Son idole adorée par les Manichéens, ibid. p. 75.
Ses vingt sept stations, ibid. p. 76.
Sa fête, ibid. p. 84, 397.
Son char et ses chevaux, ibid. p. 87.
Fêtes de la nouvelle Lune. Lune représentée par l'Epibôme d'Eleusis, ibid. p. 89.
La bulle que les enfans portoient au col, représentoit l'image de la Lune, ibid. p. 90.
Son apparition et ses phases, ibid. p. 101, 102, 118, 168, 170.
Ses divers mouvemens dans l'Ecliptique, ibid. p. 102, 105, 118, 170.
Division de sa révolution en douze mois, ibid. p. 105.
Lune associée au Soleil dans l'administration de l'Univers, ibid. p. 105, 166, 173, 174, 367, 396.
Ses images changent d'attributs avec les signes, ibid. p. 109.
La Lune sépare la cause active de la cause passive, ibid. p. 125, 139, 169, 205.
Variété de ses noms et de ses attributs, ibid. p. 144.
On l'appella *Reine*, ibid. p. 144.
Elle est fécondée par Osiris, ibid. p. 157, 172.
Qualités qui lui furent attribuées, ibid. p. 166, 167, 170--174.
Elle nous distribue le temps, ibid. p. 166.
Son influence dans la nature, ibid. p. 168, 171, 205.
Rapport de ses phases avec l'action du Soleil, et l'état de la terre, ibid. p. 169.
Durée de sa disparition dans la nouvelle Lune, ibid. p. 170.
Elle est conduite par Mercure, ibid. p. 171.
Elle contient la force Démiourgique du Taureau, ibid. p. 171, 172, 370, 375; t. 2, p. 111--114.
Lune de verre. Elémens qui lui sont affectés, ibid. p. 174.
Observations à faire sur ses divers lieux dans le Ciel, ibid p. 175, 176.
Elle s'alimente des eaux douces, ibid. p. 192.
Elle est la seconde intelligence, t. 1, p. 281.
Lune Olympique, ibid. p. 321.
Mère du monde. Son double sexe, ibid. p. 375.
Son union au Taureau des Japonois, ibid. p. 376.
Elle est par-tout le grand agent des générations, ibid. p. 376.
Son temple à Iopolis. Colonne de la Lune, ibid. p. 398
Son image formée de terre et d'eau, ibid. p. 401.
Appelée *Terre Olympique*, ibid. p. 444.
Son humidité féconde, t. 2, p. 110.
Epoque de son union à Osiris, ibid. p. 110.
Confondue avec les Astres Paranatellons, t. 2, p. 214.
Représentée par une pierre précieuse, t. 2, p. 221.
Sa statue hiéroglyphique, t. 2, p. 259--261.
Accouche d'un chat, ibid. p. 275.

Fustigation des dévots en son honneur. Pan fustige la Lune, t. 2, part. 2, p. 51.
Lune représentée par le porte-autel des mystères, t. 2, part. 2, p. 197, 198, 200.
Porte des ames, ibid. p. 200, 205, 206, 220.
Vase destiné à les recevoir. La Lune voyage dans un vaisseau. Costume du porte-autel, qui la représente, ibid. p. 200.
Elle est le dernier des corps divins, et le premier des corps terrestres, ibid. p. 217.
Tableau du cortége d'Isis ou de la Lune de l'Equinoxe de Printemps, ibid. p. 229, 230.
La Lune désigne l'église, t. 3, p. 225.
Terme du mortel et de l'immortel, t. 3, p. 287.
Lieu du dépôt des ames, ibid. p. 287.
Sort qu'elles y éprouvent, ibid. p. 287, 290.
Au-dessus d'elle est l'Elysée, ibid. p. 287.
Elément qu'elle fournit à l'ame, ibid. p. 288.
Cavités de la Lune, dans lesquelles se rendent les ames. Noms des jours de la Lune chez les Indiens. Leur distribution en jours bons et mauvais, t. 3, part. 2, p. 290, 291.
Table des maisons de la Lune chez les Indiens, ibid. p. 292.
Explication de ses tables, ibid. p. 293.

Lycurgue. Sa République calquée sur le Ciel, t. 1, p. 70.
Usage qu'il fit de l'imposture religieuse. Il va à Delphes, faire confirmer ses loix par l'Oracle, et se bannit de sa patrie. L'Oracle le proclame l'ami des Dieux. Il exige qu'on ne fasse aucun changement à ses loix avant son retour, t. 2, part. 2, p. 117, 120.

Lyre appelée *Testudo* et *Vautour*. Fables faites sur la Lyre de Mercure, t. 1, p. 162.
Lyre de Mercure, de Thesée, d'Orphée, d'Hercule Ingéniculus, t. 3, part. 2, p. 132, 300.
Fiction sur son origine, ibid. p. 182.
Nombre de ses Etoiles, ibid. p. 132.
Sa position aux Cieux, ibid. p. 132--134.
Ses divers noms en diverses langues, t. 3, p. 362; t. 3, part. 2, p. 133.
Noms de la Brillante de cette Constellation. Divers emblêmes qu'on y a peints. Elle est placée dans les serres du Vautour. Ses levers et ses couchers avec les phénomènes qui les accompagnent, ibid. p. 133, 134, 135.

M.

Macedon, Fils d'Osiris, emprunte ses formes du Loup, t. 1, p. 383, 410.

Macrobe. Ses dogmes sur l'ame du monde, t. 1, p. 264.

Mages. Leur religion, t. 1, p. 26.
Precis de leur Théologie, ibid. p. 232.

Magusèens. Ils admettent le système des deux principes, t. 3, p. 17.
Leur doctrine est le magisme, ibid.

Mahomet. Fait jurer ses sectateurs par le Soleil et par les Astres, t. 1, p. 6.

Malchut. Nom d'Hercule, t. 2, part. 2, p. 28.

Manès s'enferme dans un antre, avant de publier ses dogmes, t. 2, part. 2, p. 119.
Il admettoit le dogme des deux principes. Son ouvrage sur les mystères. Ses Disciples et lui étoient instruits des dogmes de l'Astrologie. Ses dogmes sont ceux des anciens Perses, t. 3, p. 16, 17, 18.

Manichéens. Leurs opinions se retrouvent au Mexique, t. 1, p. 38.
Leurs dogmes sur les deux principes, ibid. p. 220, 290.

Manichéisme. Religion intermédiaire entre celle des Perses et des Chrétiens, t. 3, p. 16.

Mars. Planète. Son culte, t. 1, p. 6, 31, 91.
Sa couleur et son mouvement, p. 106.
Bouclier de Mars, t. 1, p. 53.
Danses en son honneur, ibid. p. 72.
Costume de ses adorateurs, ibid. p. 73.
Sa fête, ibid. p. 84, 86.
Son caractère Astrologique et Mythologique, ibid. p. 142.
Planète d'Hercule, t. 1, p. 148, 356.
Cette planète donne son nom au premier mois, chez les Romains, ibid. p. 156.
Mars mis dans une cuve. Explication de cette fiction, ibid. p. 221.
Il a son domicile au Belier et au Scorpion, t. 1, p. 158, 356, 378.
Appelé *Azur* ou *Ader* chez les Perses, t. 2, p. 248.
Il a son autel dans le temple de Pan en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 23.
Son autel sur le mont Lycéen, ibid, p. 26.
Les femmes s'habillent en homme pour l'adorer, ibid. p. 54.
Il prend la forme du Sanglier, ibid. p. 57.
Son temple et sa statue à Thérapnê, ibid. p. 105.

Les Initiés à ses mystères s'entrebattent, ibid. p. 252.

Matérialisme. Ancienne religion des hommes et la plus universelle, Præf. IX, t. 1, p. 3, 4, 8.

Matière première, t. 1, p. 182.
Deux sortes de matières, t. 2, part. 2, p. 176.
Matière, embellie par les formes, devient le monde, ibid. p. 203, 204.

Médailles Astrologiques, t. 1, p. 78, 79.
D'Alexandrie, t. 2, p. 180.

Méduse, fille d'Aëtès, devient amoureuse de Jason, t. 1, p. 466, 507--509.
Elle aide ce héros dans ses travaux, ibid. 467, 473, 474.
Elle étoit Prêtresse d'Hécate, ibid. p. 467.
Elle fait périr son frère, ibid. p. 467, 518.
Emprisonnée par son père, elle s'échappe, ibid. p. 474.
Elle fait périr Pélias, ibid. p. 475.
Sa vengeance contre Jason et contre sa rivale. Elle égorge ses enfans. Elle se réfugie à Athènes, ibid. p. 477.
Méduse. Elle est une des bêtes de l'Apocalypse. Elle fait descendre le feu du Ciel sur la terre, t. 3, p. 258.
Explication de cette fiction. Son nombre magique, ibid. p. 259.
Place qu'occupe sa tête aux Cieux. Ses divers noms, t. 3, part. 2, p. 89.
Son tombeau, t. 1, p. 63.

Memnon. Jour, fils de l'Aurore. Son culte et sa statue, t. 1, p. 33.

Menès. Législateur des Egyptiens emploie l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 117.

Mer. Culte rendu à la mer, t. 1, p. 35.
Son culte au Mexique, ibid. p. 38.

Mercure. Son culte, t. 1, p. 6, 21.
Sa fête, t. 1, p. 84.
Représenté par le Hérault d'Eleusis, ibid. p. 89; t. 2, part. 2, p. 198, 200.
Son union à la Lune, t. 2, p. 269.
Sa statue en Syrie, t. 2, p. 223.
Fils de Faune, t. 2, p. 259.
Appellé en Syrie *Nebo* ou *Nabo*, t. 2, p. 251.
Mouvement rapide de la Planète Mercure, t. 1, p. 106.
Ses caractères Astrologiques et Mythologiques. Le Chien lui est consacré, t. 1, p. 142.
Ses inventions, ibid. p. 143.
Il est le secrétaire d'Osiris, ibid. p. 148; t. 2, part. 2, p. 270.
Il est l'intelligence de la Lune, ibid. p. 267.
Il fut le favori du Soleil ou d'Osiris et d'Isis, et inventa les lettres, t. 1, p. 383; t. 2, part. 2, p. 200.
Il rend à Isis sa parure, t. 1, p. 411.
Il est uni au Bélier, t. 2, p. 103.
Il le porte, t. 2, part. 2, p. 26, 35.
Union de son culte à celui de Cérès, ibid. p. 20.
Mercure Agêtor, ibid. p. 21.
Son culte à Egire uni à celui d'Illythie, ibid. p. 28.
Il préside au Gymnase, ibid. p. 30.
Son union à Apollon, ibid. p. 35.
Il porte Bacchus enfant, ibid. p. 70.
Mercure des Pélasges est un Cabire, t. 2, part. 2, p. 100, 105.
Son nom de Casmillus, ibid. p. 100, 101, 200.
Messager des Dieux, voyage au Ciel et aux Enfers, t. 2, part. 2, p. 101.
Accompagne Isis dans ses recherches, ibid. p. 193.
Comment il compose sa Lyre, t. 3, part. 2, p. 132, 133.
Origine de son Caducée, ibid. p. 133.
Rôle qu'il joue dans les mystères, ibid. p. 193, 200, 210.
Il introduit les ames, ibid. p. 200, 220.
Ses rapports avec Isis, ibid. p. 227.
Raison de cette union, ibid. p. 234.
Appelé *Epaphrodite* dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 85.
Il étoit le lien des deux mondes, t. 2, part. 2, p. 270.

Méridien. Définition de ce cercle. Ses propriétés. Manière de le trouver. Usage que firent les anciens des observations au méridien, t. 3, part. 2, p. 10, 11.
Elles entrent souvent dans les fables, t. 1, p. 116.
Ligne méridienne, t. 2, part. 2, p. 11.
Origine de ce cercle, t. 1, p. 113.
Les Etoiles avancent chaque jour de quatre minutes leur passage au méridien, ibid. p. 116.

Métanire donne son fils à élever à Cérès, t. 2, part. 2, p. 4, 32.
Son temple ibid. p. 32.

Métempsycose. Origine de cette fiction, t. 1, p. 200; t. 2, part. 2, p. 115, 116, 178, 179.
Sa liaison aux desseins de la législation. Propagation de ce dogme en Orient, ibid. p. 179--183.
Son but Mystagogique. Variété d'opinion sur le nombre des incorporations successives. Liaison de cette fiction à celle du Tartare et de l'Elysée. Antiquité et universalité de ce dogme. Triple fondement de la Métempsycose. Elle étoit un moyen de purification, t. 2, part. 2, p. 180--185.

Michel. Saint. Ses rapports avec Hercule, t. 1, p. 272; t. 2, p. 236, 253.
Hercule des Juifs, t. 1, p. 311.

Midi. Vrai point de midi. Ses propriétés. Origine de la fixation de ce point, t. 1, p. 11, 113; t. 3, part. 2, p. 11, 12.

Milice céleste. Son culte, t. 1, p. 6, 239, 276; t. 2, p. 116.

Minerve. Déesse de Saïs, mère du Soleil, t. 2, part. 2, p. 16, 92, 193; t. 3, p. 39.
Jasonienne, t. 1, p. 490.
Conservatrice. Sa statue et son hippodrome, t. 2, part. 2, p. 22.
Minerve mère adorée en Elide, ibid. p. 27.
Son temple à Erasias, bâti par les Dioscures, ibid. p. 107.
Son double siége aux Cieux, t. 3, p. 39, 40.
Sa couronne aux sept rayons, t. 3, p. 223.

Minos, Législateur des Crétois, employe l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 117.
Il se retire dans un antre, ibid. p. 119.
Juge des ames, t. 2, part. 2, p. 144, 145.

Mithra. Dieu-Soleil chez les Perses, t. 1, p. 24; t. 2, p. 134; t. 2, part. 2, p. 234; t. 3, p. 41, 42, 45, 282.
Elève les Pyramides d'Egypte, t. 1, p. 51; t. 2, p. 232.
Monte sur le Taureau céleste, domicile de Vénus, t. 1, p. 155; t. 2, p. 135; t. 2, part. 2, p. 206.
Il est le même Dieu qu'Osiris et Bacchus, ibid. p. 155.
Il est placé près l'Equinoxe, t. 2, p. 110, 135; t. 2, part. 2, p. 206; t. 3, p. 210, 211, 282.
Il est producteur de toutes choses, ibid. p. 110.
Son union à Vénus, ibid. p. 111.
Monument de Mithra, p. 115; t. 2, part. 2, p. 89.
Description et explication de ce monument, ibid. p. 115; t. 2, part. 2, p. 234; t. 3, p. 42--44, 211.
Il étoit la grande Divinité de la Perse, de l'Arménie et de la Cappadoce, t. 2, p. 134; t. 2, part. 2, p. 234.
Un Scorpion ronge les testicules du Taureau de Mithra, t. 2, p. 134.
Rapport de ses images avec les autres formes du Dieu-Soleil du Taureau, t. 2, p. 135, 136.
Il est appellé Belier, t. 2, p. 232.
Ses rapports avec le Minotaure, avec Atys, Adonis, Osiris, et avec le Soleil Equinoxial, t. 2, part. 2, p. 89.
Ancienneté de son culte en Asie, et époque de son établissement à Rome, ibid. p. 89, 284.
Sacrifices humains à Mithra. L'Empereur Adrien défend son culte. Il repatoît sous Commode. Inscription en son honneur sous Constantin. Son culte se répand dans tout l'empire Romain. Ses fêtes, t. 2, p. 89.
Divers degrés de son initiation, t. 2, part. 2, p. 90.
Lion de Mithra. Son Corbeau. Divers noms donnés à ses Initiés. Offrande de miel faites à ce Dieu, ibid. p. 90.
Antre de Mithra et sa description, ibid. p. 181, 203--208, 234; t. 3, p. 85.
Fêtes de deuil et de joie à l'occasion de sa mort et de sa résurrection. Epoque de sa naissance, ibid. p. 194.
Formule sacrée prononcée par ses Prêtres au moment de sa résurrection, ibid. p. 196; t. 3, p. 82.
Sermon fait dans ses mystères, t. 2, part. 2, p. 201.
Le christianisme est une Secte du culte de Mithra, ibid. p. 203.
Mithra père et modérateur de l'univers, t. 2, part. 2, p. 204.
Il tient en main le glaive de Mars, ibid. p. 206; t. 3, p. 210, 282.
Les Constellations, les Planètes et les climats étoient retracés dans son antre, ibid. p. 206, 207, 235; t. 3, part. 2, p. 305.
Sept degrés de l'initiation, t. 2, part. 2, p. 240.
Continence et abstinence exigées de la part de ses Initiés. Ses Célibataires et ses Vierges, ibid. p. 247, 248.
Son Prêtre Monogame, ibid. p. 147.
Baptême et lustration de ses Inities. Rapport des cérémonies de son culte avec celles des Chrétiens, ibid. p. 250.
Sa naissance coïncide avec celle de Christ, t. 3, p. 40, 41, 45, 51.
Il naît dans une grotte, t. 3, p. 41, 45, 82.
Etymologie de ce nom, ibid. p. 42.
Epoque à laquelle remonte le fameux monument de Mithra, ibid. p. 43, 45, 46.
Naissance de Mithra, assimilée à celle d'Erichthonius. Mithra regne dans la ville du Soleil, ibid. p. 44.
Figure de femme allaitant un enfant dans un monument de Mithra. Sa Mère appelée *nuit de lumière*. Comparaison de son nom avec celui de Christ, ibid. p. 51.
Son Taureau a pour ennemi le Scorpion, comme l'Agneau de Christ a pour ennemi le Serpent, t. 3, p. 66.
Son culte devient celui de Christ, ibid. p. 82--87.
Description de sa pompe funèbre, ibid. p. 82.
Sa mort fait le salut de ses Initiés. Parfaite ressemblance de ce culte avec celui de Christ, t. 3, p. 82, 83.
Les mystères de l'un et de l'autre sont ceux de la lumière. Ceux de Christ sont postérieurs.
Les adorateurs de Mithra avoient nos sacre-

mens. Ils marquoient, comme les Chrétiens, leur front d'un signe sacré, ibid. p. 84, 293.
Ils avoient leurs Vierges, leurs Martyrs, et la plûpart des institutions des Chrétiens, ibid. p. 84-87.
Ils avoient leur Eucharistie. Comparaison des circonstances de sa naissance avec celle de la naissance de Christ, t. 3, p. 85.
Caractères qui le rapprochent de ce dernier, ibid. p. 118.
Lieux en Asie, où fut répandu le culte de Mithra, ibid. p. 207.
Tableaux astronomiques de son antre, ibid. p. 210, 211.
Mithra comparé au Dieu de l'Apocalypse. Mithra armé de l'épée. Il a pour ennemi le Serpent. Il est tout lumineux. Ses sept Pyrées, ibid. p. 211, 282.
Ses rapports avec Persée, image symbolique du Soleil. Divers traits caractéristiques, que lui donnent les livres Zends. Comparé au Génie de l'Apocalypse, monté sur le cheval blanc. Il frappe le mauvais Génie et le Serpent. Ses rapports avec Ammon, ibid. p. 281-284.
Le dogme de la résurrection étoit enseigné dans ses mystères, ibid. p. 293.
Ses Initiés portoient une couronne, ibid. p. 294.
Echelle aux sept portes planétaires, figurée dans son antre, t. 3, part. 2, p. 305.
Métaux dont chacune étoit composée, ibid.

Mnevis. Taureau sacré d'Héliopolis, t. 2. p. 132.
Il étoit consacré au Soleil, ibid. p. 107, 109, 114, 122, 131.
Ses caractères symboliques, ibid. p. 117, 131.
Il portoit les attributs de la fécondité. Ses différences avec Apis. Ses rapports avec le Taureau céleste, ibid. p. 132.

Mois. Le Dieu Mois adoré en Ionie, t. 1, p. 22.

En Cappadoce, ibid. p. 23.

Ses temples et ses mystères, ibid. p. 89.
Le mois présente, dans la Lune, les mêmes périodes d'augmentation et de diminution de lumière, que le Soleil dans l'année, ibid. p. 169.
Mois Damétrien, t. 2, part. 2, p. 12.

Ses mystères, ibid. p. 99.

Mois du paradis, t. 3, p. 26.
Tableau des opérations agricoles de chaque mois, t. 3, p. 50.
Les douze mois désignés par douze étoiles et par douze autels, ibid. p. 249.
Divers emblêmes des douze mois, ibid. p. 250.
Leurs dénominations empruntées de l'état de la végération et des opérations agricoles, t. 3, p. 323.
La comparaison des noms des mois, avec les figures des signes, nous a conduit à ces recherches sur l'antiquité, ibid. p. 340.
Mois du Serpent appelé *Ethanim* et *Paophi*, ibid. p. 363.

Moloch. Divinité Syrienne. Mars fut honoré sous ce nom, t. 1, p. 6; t. 2, part. 2, p. 246.
Sa chapelle, ibid. p. 68.
Dissertation sur Moloch, t. 2, p. 250-256.
Etymologie de ce nom. Epithète du Soleil. Rapport de son culte avec celui de la milice céleste. Idole des Ammonites. Couronne de son idole. Description de sa statue. Ses rapports avec Saturne et Mars. Enfans qui passent à travers le feu, en son honneur, ibid. p. 246-249.

Monde. Cause première visible, t. 1, p. 2.
Dieu composé de Dieux, ibid. p. 12, 32.
Son culte, ibid. p. 33.
Figure de son temple, ibid. p. 45.
Son idole, ibid. p. 67.
Imitation de ses mouvemens, ibid. p. 73.
Imitation de ses divisions, ibid. p. 86, 87, 125, 129, 130, 139.
Eternité du monde, ibid. p. 125; t. 3, p. 172.
Chants sur l'origine du monde, ibid. p. 126.
Son double sexe, ibid. p. 127, 133.
Animal unique, ibid. p. 131, 254.
Succession des mondes, ibid. p. 194.
Durée du monde fixée à douze mille ans, ibid. p. 195; t. 3, p. 24, 25.
Fin du monde, ibid. p. 194, 200.

Sept mondes, ibid. p. 205.
Monde animé dans toutes ses parties, et monde sage, ibid. p. 243, 254, 266; t. 2, part. 2, p. 209.
Animal immense, composé d'Etres animés, t. 1, p. 260.
Ses diverses expressions symboliques, t. 2, p. 259.
Son administration comparée à une monarchie, t. 2, part. 2, p. 111.
Comparé à un antre, et représenté par des antres mystiques, ibid. p. 203, 204; t. 3, p. 42.
Monde mu et gouverné par une ame et une intelligence unique, t. 1, p. 260.
Cent quatre-vingt-trois mondes de Platon, ibid. p. 278.
Monde Archétype créé par les métaphysiciens, ibid. p. 299.
Il conserve toutes les dimensions du monde matériel. Il est de récente création. Monde intellectuel et monde des intelligences, ibid. p. 300, 301.
Œuf symbolique représente le monde. Tableau du monde et de ses parties, représenté dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 185, 213.
Création du monde intellectuel, t. 3, p. 109, 110.
Monde matériel devient un second Dieu ou une seconde cause. Conséquences de cette abstraction.

Monde Archétype calqué sur le monde visible. Il réside dans le *Logos*, ou dans l'intelligence Divine. Origine de l'abstraction, qui distingue Dieu du monde, ibid. p. 110, 111.
Monde Archétype, modèle de tous les Etres créés, ibid. p. 120, 121.
Admis par Moïse, ibid. p. 121.
Le monde visible a au-dessus de lui trois principes, suivant les spiritualistes, ibid. p. 124.
Archétype de Platon, ibid. p. 133.
Rétablissement d'un nouveau monde, ibid. p. 156.
Unité du monde, source de l'unité de Dieu, t. 3, p. 93.
Statue symbolique du monde, t. 2, part. 2, p. 198.
Les quatre mondes des Caballistes, ibid. p. 218.
Sa durée cosmogonique, t. 3, p. 21.
Partage de cette durée entre les deux principes, ibid. p. 21.
Mondes détruits et recréés, t. 3, p. 26.
Origine et universalité de la fiction sur la fin du monde, ibid. p. 154.
Fin du monde annoncée par des trompettes, ibid. p. 167.
Echelle climatérique de cette durée, ibid. p. 169, 170.
Méthode pour expliquer les fictions sur la destruction du monde par le feu et par l'eau, ibid. p. 172—182.
Position du Ciel à cette époque, ibid. p. 172--177.
Supposition d'un commencement au monde, et position du Ciel à cette époque fictive, ibid. p. 173, 175.
Explication de sa destruction par le feu, ibid. p. 173; t. 3, part. 2, p. 96.
Heure natale du monde, ibid. p. 176.
Fin du monde chez les Indiens, ibid. p. 180, 181.
Réunion des Planètes dans les mêmes signes à la fin du monde. Les traditions sur la fin du monde et sur les catastrophes qui l'amènent, soit par l'eau, soit par le feu, sont des fictions sacrées, ibid. p. 182, 183.
Fiction sur la fin du monde renouvellée en divers lieux. Elle étoit consignée dans les livres Sibyllins, ibid. p. 201, 202.
Consignée dans les traditions mystiques des Toscans, ibid. p. 202.
Par-tout ce sont des prodiges, ainsi que la fatale trompette, qui doivent l'annoncer, ibid. p. 202; t. 3, p. 246, 253, 263.
Destructions du monde attribuées au mouvement des astres. But moral et religieux de ces fictions, ibid. p. 204, 205.
Fin du monde reliée à Pâques, chez les Chrétiens, ibid. p. 205, 206.
Monde sublunaire, designé sous les noms de Babylone et de Tyr, dans les fictions judaïques, et par la femme de l'Apocalypse, montée sur la bête, chez les Chrétiens, ibid. p. 269--272, 299, 301.
Tradition sur la destruction du monde par le feu, ibid. p. 271.
Fin du monde dans l'Apocalypse, t. 3, p. 294.
Monde intellectuel et lumineux, ibid. p. 295.
Il est représenté par l'Ogdoade, ibid. p. 299.
Par le Dodécaëdre, et appelé *la Sainte Jérusalem*, ibid. p. 300, 303; t. 3, part. 2, p. 304.
Par la ville Sainte, ibid. p. 303.
Par un temple à douze portes, ibid. p. 304
Les Egyptiens font commencer le monde sous la Balance, ibid. p. 345.
Peinture allégorique du monde par Esope et par l'auteur de l'Apocalypse, t. 3, part. 2, p. 18.
Partie inférieure et supérieure du monde, ibid. p. 26.
Sa droite et sa gauche, ibid. p. 26.
Désigné par le vaisseau aux sept Pilotes. Origine de cette fiction, t. 3, part. 2, p. 303, 304.
Désigné par l'habillement et par la parure du Grand-Prêtre des Juifs, ibid. p. 305, 306.

Monnoie des Crétois; des Mamertins, t. 1, p. 78.
D'Athènes. Des Perses, ibid. p. 79.
Monnoie des Romains, ibid. p. 79; t. 2, p. 137.
Des Indiens, ibid. p. 79.
Du Mogol, t. 2, p. 135.
De Mendès. Des Phéniciens, ibid. p. 137.

Montagne. Culte des montagnes, t. 1, p. 13, 30, 31, 285.
Sacrifices sur les montagnes, ibid. 43--46.
Raisons qui déterminèrent à s'y assembler. Génies des montagnes, ibid. p. 285.

Mort. Sur la double mort, t. 3, p. 286--294.
Deux morts. La mort est un retour à la vie, ibid. p. 318.

Moïse. Nom d'un imposteur, qu'on dit avoir été Législateur des Juifs. Il adoroit Iao. Il étoit instruit dans l'art politique des Egyptiens. Fictions sur ses entretiens avec la Divinité. Moyens magiques qu'il employa pour tromper le peuple, t. 2, part. 2, p. 118.

Muses. Intelligences motrices des Sphères, t. 1, p. 90, 92, 279, 313.
Elles accompagnent Osiris, ibid. p. 303.
Origine de leur union à Apollon, t. 2, p. 153.
Leur rapport avec le chœur des Anges et des Archanges, ibid. p. 153.

Musique. Son usage pour adoucir les mœurs. Son union à la philosophie. Les Dieux en sont les inventeurs, t. 2, part. 2, p. 113, 114.

Mylitta. Vénus chez les Assyriens, t. 2, part. 2, p. 30.

Myllos. Parties sexuelles de la femme, exposées dans les mystères de Cérès, t. 2, part. 2, p. 40.

Myrtile. Cocher céleste, t. 1, p. 60.
Son tombeau en Arcadie, ibid. p. 88; t. 3, part. 2, p. 34.
Sacrifice annuel fait au Cocher, t. 2, part 2, p. 20.
Fable faite sur lui et explication, t. 3, part. 2, p. 93, 94.
Appelé *Taraxippe*, ibid. p. 94.

Mystères. Traité des mystères, t. 2, part. 2, p. 1--269.
De leur origine, de leurs progrès et de leurs espèces différentes; de tout ce qui tient à la partie historique, aux cérémonies et aux fonctions sacerdotales, ibid. p. 1--108.
Ils sont le fondement de la religion des anciens. Quels en furent les premiers inventeurs, ibid. p. 1, 6, 7, 8--12.
But religieux des mystères, ibid. p. 3, 5, 141, 211.
Mystères d'Eleusis. Leur excellence. Leurs rapports avec ceux d'Isis, ibid. p. 5.
Mystères de la passion d'Osiris, ibid. p. 6, 10.
Établissement des mystères en Grèce, ibid. p. 6, 38.
Rituel des mystères, ibid. p. 10.
Tableau des mystères, ibid. p. 22, 211.
Il n'y avoit point de secret dans les mystères en Crète, ibid. p. 38.
Mystères de la bonne Déesse, ibid. 46--53.
Mystères de Cotyto, ibid. p. 52--54.
Mystères de Vénus et d'Adonis, ibid. p. 55--60.
Mystères de Bacchus, ibid. p. 60--75.
Leur but, ibid. p. 121.
Mystères de Cybèle et d'Atys, ibid. p. 75--89.
Promesses faites à ses Initiés, ibid. p. 133.
Mystères de Mithra, ibid. p. 89--91.
Ses épreuves, ibid. p. 130.
Mystères d'Isis, ibid. p. 91--95.
Ses épreuves, ibid. p. 130.
On y initioit la nuit, ibid. p. 128.
Mystères d'Hercule et de Diane, ibid. p. 95--100.
Mystères des Cabires de Samothrace, ibid. p. 100--109.
Mystères considérés dans leurs rapports avec la politique et la morale, ibid. p. 160--175.
But des mystères en général et en particulier de ceux d'Éleusis, ibid. p. 121, 122, 126, 214.
Dogme des récompenses et des peines de l'autre vie, enseigné dans ces mystères, ibid. p. 122, 124, 125, 126, 129, 130.
Punition éclatante de ceux qui avoient méprisé ces mystères. Leurs rapports avec l'Agriculture. Ils sont l'ouvrage de la science et du génie, ibid. p. 122.
Les mystères étoient un véritable Opéra religieux, ibid. p. 127, 133, 148.
Prétendu secret des mystères. Son origine, ibid. p. 127, 128, 129, 130, 131.
Raison qui fit choisir la nuit pour leur célébration, ibid. p. 127, 128.
On les célébra dans des antres, et dans des bois sombres. Etymologie de ce mot. Appelés *Veilles sacrées.* Peines portées contre ceux qui violoient le secret des mystères. Dogmes connus même des profanes, ibid. p. 128--130.
Intervalle mis entre l'initiation aux grands et aux petits mystères, ibid. p. 130, 253.
Motifs d'exclusion de l'assistance à la célébration des mystères, ibid. p. 138, 140.
Formule que prononçoit le héraut avant la célébration, ibid. p. 138.
Leur abus, destructif des sociétés, qu'ils avoient servi primitivement à civiliser, ibid. p. 160.
Mystères comparés dans leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique, et avec l'Astronomie, ibid. p. 175.
Le dogme de l'immortalité de l'ame, base des mystères, ainsi que celui de la Métempsycose, ibid. p. 177--185.
L'étude de l'ame, de son origine, de sa destination, de ses rapports avec le corps et avec la matière, fut la base des mystères, ibid. p. 175, 185.
Quels étoient les principaux dogmes enseignés dans les mystères. Trois moyens de purifications usités dans les mystères de Bacchus, ibid. p. 184.
Œuf symbolique, représentant le monde, exposé dans la célébration des mystères. On y retrace l'Univers en masse et en détail, ibid. p. 185--213.
On y retrace les symboles de la cause active et passive. Mystères du Ciel et de la Terre en Crète. On y retrace le système des deux principes Lumière et Ténèbres, et le spectacle de leurs combats. Les aventures malheureuses et la mort tragique du Dieu Lumière, et sa résurrection, ibid. p. 188, 190, 193--196.
On y représente les rapports de l'action du Soleil et du monde sur les ames et les voyages de celle-ci dans l'Univers, ibid. p. 196--208, 213--220.
Le monde des Génies, bons et mauvais, ibid. p. 208--213.
Les principaux dogmes enseignés sont celui de la Providence, celui des Génies, celui des deux Principes, ibid. p. 190, 192, 193, 196, 212, 213.
Silence des mystères, ibid. p. 193, 194, 198.
Unité de Dieu, ou de l'Univers Dieu enseignée dans les mystères, ibid. p. 196, 198--209.
Divers symboles consacrés dans les mystères, ibid. p. 201.

Divers ministres des mystères, ibid. p. 199, 200.
Explication des symboles qu'on y employa, ibid. p. 199, 200.
La théorie des Génies y est enseignée, et devient la base de l'initiation. Cérémonies relatives aux Génies, ibid. p. 212.
La connoissance de soi-même fut un des grands buts des mystères, ibid. p. 214.
Liaison nécessaire du système des Astres et des intelligences aux mystères anciens, ibid. p. 220.
Mystères de la Lumière et du Dieu aux sept rayons, ibid. p. 229.
Explication des tableaux et des symboles offerts dans les mystères d'Isis, décrits par Apulée, ibid. p. 227--234.
Rapports des mystères et de leurs emblêmes à l'ordre du monde. Mystères Lernéens, ibid. p. 231, 232, 233.
Rapports de la philosophie avec la doctrine des mystères. Objet de l'art Mythologique, ibid. p. 244, 245.
Lois de continence et d'abstinence imposées dans les mystères, et leur objet. Lustrations préliminaires, ibid. p. 248, 249, 250.
Petits mystères préparent aux Grands. Lieu où ils se célébroient. Les Initiés aux petits se nommoient *Mystes*. Les Initiés aux grands s'appeloient *Époptes*. Dogmes enseignés à l'initié aux petits mystères. Dogmes enseignés aux grands mystères. Porc animal des mystères. Motifs qui firent exclure les étrangers de l'initiation aux temples d'Eleusis. Origine de l'établissement des petits mystères. Motif de l'intervalle mis entre les petits et les grands mystères. Durée variée de cet intervalle, ibid. p. 253--255.
Exemption de ces interstices accordée à Démétrius, ibid. p. 255.
Lieu et époque, où se célébroient les petits mystères. Lieu et époque, où se célébroient les grands, ibid. p. 255.
Politique des Prêtres pour picquer la curiosité, ibid. p. 255, 256.
Durée de la célébration des mystères d'Eleusis durant neuf jours, ibid. p. 256.
Cérémonie du premier jour, ou du rassemblement, ibid. p. 256.
Celle du deuxième jour, ibid. 256, 257.
Celles du troisième, quatrième, cinquième, et sixième jour, ibid. p. 257.
Celles du septième, huitième et neuvième jour, ibid. p. 258.
Offrandes faites dans les mystères, ibid. p. 257.
Pompe où l'on portoit le Calathus et les Cistes mystiques, ibid. p. 257.
Mystère de l'incarnation. Explication de cette fiction, ibid. 38--53.
Mystères de l'Agneau ou du Soleil de Printemps, ibid. p. 59, 60.
Deux époques principales de la célébration des mystères, ibid. p. 62.
Raison de ce choix, ibid. p. 62.
Dogme de l'unité de Dieu enseigné dans les mystères, ibid. p. 93.
C'étoit la base des mystères d'Orphée, et le dogme des livres Sibyllins, etc. ibid. p. 93.
Abus du mot *mystère*, ibid. p. 137.
Système planétaire représenté dans les mystères d'Eleusis, ibid. p. 211.
Dans ceux de Pépuzza, ibid. p. 281.
Mystère du Dieu aux sept rayons, ibid. p. 217.
Phénomènes météorologiques imités dans les mystères, t. 3, p. 248.
Explication de ce mot écrit sur le front de la femme assise sur la bête de l'Apocalypse, ibid. p. 269, 270.

N.

Nadir. Définition de ce nom, t. 3, part. 2, p. 4.
Nature. Cause première et unique, t. 1, p. 2 et 3.
Culte de la Nature prouvé par l'histoire, ibid. p. 3.
Première Divinité, t. 2, part. 2, p. 110.
Manière dont les hommes l'ont considérée, etc. ibid. p. 110, 111.
Nebo. Nom de Mercure en Assyrie, t. 1, p. 6; t. 2, p. 251.
Ses rapports avec Esculape, t. 2, p. 251.
Nébuleuse. Étoiles nébuleuses, t. 1, p. 117.
Nembrod. Nom d'Orion et de Saturne en Assyrie. Sa femme et ses enfans. Fonde Babylone. Il enseigne le culte du Feu. Sa Nature divine. Pourquoi chasseur, t. 2, p. 238.
Nephté. Divinité Egyptienne. Ses amours avec Osiris, t. 1, p. 404.
Ses rapports avec la Lune, t. 2, part. 2, p. 97.
Neptune. Dieu des Eaux, t. 1, p. 40.
Ame des eaux, ibid. p. 264.

Neptune chevalier. Son culte en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 20, 21, 28, 30.
Ses amours avec Cérès, et union de ses temples avec ceux de cette Déesse, ibid. p. 13, 17, 18, 20.
Son temple à Pallantée, ibid. p. 22.
Son culte passe à Rome, ibid. p. 23.
Son temple à Cenchrée, ibid. p. 28.
Neptune tue le géant Polybotès, ibid. p. 30.
Statue de Neptune Chevalier, de Junon Chevalière et des Dioscures, ibid. p. 107.

Néres. Période Caldaïque. Son origine, sa valeur et ses usages, t. 3, p. 160, 162.

Nergal. Divinité des Cuthéens honorée sous la forme du Coq, t. 2, p. 253.

Nesra. L'Aigle céleste. Son idole, t. 1, p. 67.

Nesroch. Divinité Syrienne. Ses rapports avec l'Aigle céleste, t. 2, p. 253.

Neuf Nombre consacré aux Sphères et aux Muses. Représenté par neuf vases et neuf trépieds, t. 1, p. 90.
Neuf chœurs d'Anges et d'Archanges, ibid. p. 280.
Neuf Heffures d'Odin, t. 2, part. 2, p. 156.

Neurouz. Fête du Printemps en Perse, t. 1, p. 84, 156.
Détails sur cette fête, t. 3, p. 63.
Cérémonie Eucharistique à cette époque, ibid. p. 86.
Cérémonie singulière qui la précédoit, ibid. p. 284, 285.

Nibaz. Divinité Syrienne. Origine de ses attributs, t. 2, p. 251.

Nil. Culte qu'on lui rendoit; titres qu'on lui donnoit. Ses Prêtres, ses fêtes, t. 1, p. 11, 12, 160.
Son culte en Ethiopie, et Génie qui présidoit à sa source, ibid. p. 34.
Imitateur du Ciel, ibid. p. 74.
Sa marche correspond à celle du Soleil, ibid. p. 159.
Ses degrés d'accroissement comparés à la marche de la Lune, p. 160.
Appelé *Aigle* ou *Vautour* de Prométhée, ibid. p. 162.
Dieu Egyptien, ibid. p. 184.
Père de beaucoup de Dieux. Appelé *Océan*, ibid. p. 186.
Emanation d'Osiris, ibid. p. 377.
Doit sa crue aux larmes d'Isis, ibid. p. 399.
La Néoménie du Printemps imprime à ses eaux le mouvement d'intumescence, ibid. p. 399.
Nom du fleuve d'Orion, ibid. p. 402.
Nom de l'Hydre céleste, ibid. p. 161, 233.
Appelé *Dieu Saint* sur les médailles, t. 2, p. 180.
Epoque et durée de son débordement, t. 3, p. 330.
Divers emblêmes destinés à peindre ce débordement, ibid. p. 333.
Ses divers noms signifient *Noir*, ibid. p. 351.

Niphla. Nom d'Orion en Chaldée, t. 2, p. 251.

Nomes Egyptiens. Leur nombre et leurs génies tutélaires, t. 1, p. 77.

Nord. Vrai Nord. Ses propriétés, t. 3, part. 2, p. 11.
Origine de sa fixation, t. 1, p. 113.

Nuit. Divinité, t. 1, p. 12; t. 3, part. 2, p. 192.
Ses mystères, ibid. p. 89.
Tableau de la nuit, ibid. p. 110, 111.
Elle précède le jour, ibid. p. 183.
Son oracle, t. 2, part. 2, p. 68.
Nuits saintes et mystiques. Nuits employées à la célébration des mystères. Nuit de Pâques, ibid. p. 127, 128.
Nuit mise au nombre des grandes Divinités, t. 2, part. 2, p. 192.
Nuit honorée dans les mystères d'Osiris, et son nom gravé sur une colonne, t. 2, part. 2, p. 193.
Nuit des Lumières, ibid. p. 51.
Usage de compter le temps par nuits, t. 3, p. 348.
Cause de la variété de durée dans les nuits, t. 3, part. 2, p. 12.

Numa. Nom d'un despote imposteur, qui passe pour avoir été législateur des Romains, t. 2, part. 2, p. 110, 117.
Il dégrade les Romains par la superstition, ibid. p. 110.
Il s'appuie de l'autorité des Dieux pour faire recevoir ses lois. Fiction sur son commerce avec la Nymphe Egérie. Il établit la distinction des jours où l'on peut traiter ou ne pas traiter d'affaires publiques. Il s'empare du sacerdoce et l'organise. Il accrédite les augures, et fortifie la crédulité aux prodiges. Il donne aux Romains leur esprit superstitieux, ibid. p. 116, 117.

Nymphes. Diverses espèces de Nymphes, t. 2, part. 2, p. 49.
Ce nom désigne les ames. Antre des Nymphes, ibid. p. 205.

O.

Oannès ou *Oën*. Animal amphibie. Fiction sur ce Prophète. Explication de cette fable. Description de ce monstre. Sa Cosmogonie. Epoque de son apparition. Ses rapports avec le Poisson austral, et avec les Saisons, t. 2, p. 228, 230.

Obélisques. Consacrés au Soleil, t. 1, p. 50, 51.
Idole de Vénus en forme d'obélisque, ibid. p. 53.
Obélisque élevé dans le Cirque, ibid. p. 86.

Occident. Vrai point d'Occident, t. 3, part. 2, p. 11.
Origine de cette fiction, t. 1, p. 112, 113.

Océan. Sacrifices qui lui sont faits, t. 1, p. 20, 185.
Père des Astres, ibid. p. 91.
Réputé Dieu, ibid. p. 96.
Père des Dieux et des fleuves, ibid. p. 185, 186.
Nom du Nil et du fleuve d'Orion, t. 3, p. 317; t. 3, part. 2, p. 154.

Ocellus de Lucanie. Ses dogmes sur la cause première, ou sur l'Univers Dieu, t. 1, p. 2, 125.
Ses deux principes contraires, ibid. p. 231.

Odin. Dieu suprême des Scandinaves, t. 2, part. 2, p. 156; t. 3, p. 77.
Il tue l'énorme Serpent, t. 3, p. 77.
Son paradis, t. 3, p. 297.
Ses tablettes d'or, t. 3, part. 2, p. 303.

Oenomaüs. Epoux de Steropé, t. 1, p. 60, 88.
Institue les fêtes solaires, ibid. p. 88.

Oenopides de Chio. Ses dogmes, t. 1, p. 88.

Œuf des Dioscures, t. 2, part. 2, p. 206.
Symbole du monde, t. 1, p. 64, 185; t. 2, p. 259; t. 2, part. 2, p. 185, 187.
Œuf d'Oromaze, ibid. p. 232; t. 2, part. 2, p. 187, 192.
Explication de ce symbole, t. 1, p. 232--255; t. 3, p. 20.
Son universalité, ibid. p. 235; t. 2, part. 2, p. 187.
Ses diverions et sous-divisions, ibid. p. 235.
Œuf d'Osiris, de Phanès et de Bacchus, t. 1, p. 421; t. 2, part. 2, p. 64, 106, 187.
De Chumong, ibid. p. 106.
Orphique. Raison du choix de ce symbole. Il fut exposé dans les mystères de Bacchus et d'Osiris. Œuf de Cneph. Œuf sacré des Japonois, t. 3, p. 114; t. 2, part. 2, p. 185, 186.
Œuf d'où sort l'amour, ibid. p. 192.
Œuf de la pompe Isiaque, ibid. p. 202.
Phénomènes annuels retracés dans l'œuf d'Oromaze. Sa division entre les deux principes, t. 3, p. 20--22.

Ogdoade formée par les huit Sphères, t. 1, p. 78, 263; t. 2, p. 194.
Ogdoade Mithriaque, t. 3, p. 219.
Appelée le monde, la *Terre sacrée*, la *Jérusalem* t. 3, p. 227, 299; t. 3, part. 2, p. 301.
Elle étoit l'expression symbolique du monde, t. 3, p. 306.

Oignons. Consacrés à la Lune, t. 1, p. 54.
Origine de ce culte, t. 2, p. 279, 280.

Oiseaux de Stymphale; Hercule en triomphe, t. 1, p. 325.
Leurs formes, ibid. p. 326.

Olympe. Ciel à plusieurs couches, t. 1, p. 91.

Olympiades. Leur origine, t. 1, p. 59, 162.
Leur rapport avec la période Sothiaque. Leur usage, ibid. p. 63.

Olympias. Nom de la Lune, t. 1, p. 162, 331.

Olympiques. Voyez *Jeux*.
Dimension du stade Olympique, t. 1, p. 331.
Robe Olympique, t. 2, part. 2, p. 131.
Source Olympique, ibid. p. 21.

Omphis. Taureau sacré des Egyptiens; ses rapports avec Mnevis, t. 2, p. 133.

Ophion. Génie fameux dans la Théologie Phénicienne, t. 2, p. 45, 195.
Ses tablettes, t. 3, part. 2, p. 303.

Ophites. Secte Chrétienne, qui consacra le Serpent de Bacchus dans ses mystères. Ils gardoient ce Serpent dans une Ciste ou Corbeille sacrée, t. 2, part. 2, p. 62, 63.
Leur Dieu Serpent, t. 3, p. 89.
Leur dogme sur les sept Cieux, ibid. p. 237.

Ophiucus. Voyez *Serpentaire*, ci-après.

Orgies. Leur origine en Grèce. t. 1, p. 18.

Orient. Vrai Orient, t. 3, part. 2, p. 11.

Origine de la fixation de ce point, t. 1, p. 112.
Origène. Son opinion sur l'ame des Astres, t. 1, p. 265, 267.
Orion. Son tombeau en Béotie, t. 1, p 64.
Fable sur Orion, ibid. p. 93.
Il combat le Scorpion, t. 1, p. 410.
Description d'Orion et de ses rapports avec la marche du Soleil, ibid. p. 114, 158.
Appelé *Astre d'Orus*, ibid. p. 158, 410, 418; t. 3, part. 2, p. 162.
Il meurt piqué par le Scorpion, ibid. p. 158; t. 3, part. 2, p. 158, 160, 161.
Son influence sur les mers, ibid. p. 158, 222.
Fonctions qui en furent la suite, t. 3, part. 2, p. 158.
Il poursuit Diane et les Pleïades. Explication de cette fiction. Astre de Neptune. Sa filiation du Taureau, ibid. p. 222.
Explication de cette fiction, t. 3, part. 2, p. 158.
Prognostics qu'on en tiroit, t. 1, p. 222.
Il est le même que Nembrod, et que Jupiter, fils de Neptune, t. 2, p. 238.
Il fut adoré sous les noms de *Niphla* et de *Miphlaseth*. Ses rapports avec Priape, ibid. p. 251.
Son tombeau à Tanagre, ibid. p. 74.
Son culte à Hermione, ibid. p. 69.
Sa position aux Cieux. Etoiles qu'il renferme. On y trouve les trois Rois, t. 3, part. 2, p. 158.
Il poursuit Mérope. Explication de cette fiction. Comment il perd la vue et la recouvre. Epoques de ses levers et de ses couchers, avec les phénomènes qui les accompagnent, 159, 164.
Sa position, son attitude aux Cieux, et son costume, ibid. p. 158, 164.
Ses divers noms en diverses langues, et ses épithètes. Noms de ses Etoiles particulières, ibid. 163.
Ses rapports avec Nembrod, ibid. p. 161, 162.
Appelé *Saturne*. Appelé *Géant*. Appelé *Ninus* et *Israël*. Appelé *Euéchius*. Il renferme le bâton de Jacob, le rateau. Appelé *Arion*. Fiction faite sur lui sous ce nom. Pourquoi Orion est censé poursuivre les Pleïades, ibid. p. 160—163.
Diverses fictions de ses amours pour Diane, et de Diane pour lui. Explication de ces fictions. Inductions que nous avons tirées de l'explication de cette fable pour tout le reste de l'ouvrage. Comment il périt frappé à la tête par un trait de Diane. Sa position aux Cieux relativement au Scorpion, ibid. p. 158, 161.
Ormuz ou *Oromaze*. Bon principe. Chef de bien et de lumière chez les Perses, t. 1, p. 224, 229, 231, 237.
Fêtes en honneur du bon principe et de sa victoire sur le mauvais. Qualités élémentaires, qui lui sont affectées, ibid. p. 230.
Ses combats contre Ahriman, ibid. p. 237, 238.
La victoire lui reste sur Ahriman, t. 3, p. 278, 296.
Son paradis, t. 2, part. 2, p. 136.
Il crée un Jardin de délices, ou Paradis terrestre, t. 3, p. 12.
Sa religion et ses Amchaspands, t. 3, p. 74.
Il a ses élus et son peuple, ibid. p. 274, 276, 294.
Il habite la Lumière première, ibid. p. 274.
Son ouvrage gâté par Ahriman, ibid. p. 276.
Ses combats et ses victoires, ibid. p. 276, 279.
Orphée. Ses hymnes contiennent l'ancienne Théologie des Grecs, t. 1, p. 13.
Ses divers écrits, t. 1, p. 133; t. 3, part. 2, p. 61, 134, 172.
Il écrit un testament, ibid. p. 134.
Il écrit sur les Génies, ibid. p. 265.
Ses chants Cosmogoniques, ibid. p. 460, 485.
Il accompagne Jason, ibid. p. 460, 464.
Il consacre sa Lyre à Apollon, ibid. p. 502.
Il porte en Grèce le culte, les mystères et les fables de l'Egypte, t. 2, p. 4; t. 2, part. 2, p. 6, 7.
Plusieurs Orphées, t. 2, part. 2, p. 61.
Orphée, chef des mystères, appelés *Orphiques*, ibid. p. 63.
Opinion qu'on doit avoir de ses hymnes, ibid. p. 64.
Moyens qu'il a employés pour civiliser les hommes, ibid. p. 113.
Il paroît le premier dans l'Elysée, ibid. p. 134.
Il invente les expiations, les lustrations et les remèdes des maladies, ibid. p. 172.
Sa Cosmogonie, t. 2, part. 2, p. 186.
Sa Palinodie, ibid. p. 209.
Sa Lyre. De qui il la tient. Usage qu'il en fit. Hommages qu'il rendit au Soleil. Mis en pièces par les Bacchantes. Les Muses recueillent les débris de son corps. Il descend aux enfers, t. 3, part. 2, p. 132, 133.
Cause de ses malheurs. Sa tête portée sur les flots de l'Hèbre, ibid. p. 133.
Orphéotelestes. Leurs fonctions, t. 2, part. 2, p. 172.
Orphiques. Mystères en honneur de Bacchus. Leur respect pour le Serpent. Régime et purifications des Initiés. Rapport de ces mystères avec ceux des Egyptiens. Espérances de cette Secte. Discrédit où elle tomba, t. 2, part. 2, p. 63--64.
Charlatans de cette Secte. Leurs promesses. Cause des progrès qu'ils firent, ibid. p. 136, 137.
Osiris. Soleil adoré en Egypte, t. 1, p. 8, 174, 366, 367, 374, 375; t. 2, part. 2, p. 194; t. 3, p. 65.

Sa fable s'explique par le Soleil, ibid. p. 367.
Qualités élémentaires qui lui sont affectées, ibid. p. 201, 240.
Principe de bien et de lumière, ibid. p. 224.
Poème sur Osiris, ibid. p. 366—395.
Dieu Soleil bienfaisant et fécond, ibid. p. 366, 372, 375.
Sa naissance. Ses voyages, ibid. p. 369, 382.
Sa mort, ibid. p. 384, 400.
Ses parties sexuelles dévorées par les poissons du Nil, t. 2, p. 228; t. 2, part. 2, p. 3.
Il meurt, descend aux enfers, et résuscite, t. 2, part. 2, p. 6, 193, 194; t. 3, p. 69.
Fêtes funèbres en son honneur, ibid. p. 58; t. 3, p. 66.
Son histoire et celle de Typhon, ne sont que des fictions théologiques sur les deux principes, ibid. p. 191.
Osiris invente le labourage, t. 1, p. 156, 368, 382.
Il féconde la Lune, ibid. p. 157.
Il étoit dépositaire de l'humide générateur, t. 1, p. 187, 372, 373, 377.
Principe de bien, ibid. 240, 371, 378.
Intelligence du Soleil, ibid. p. 267.
Principe d'activité féconde, ibid. p. 368, 369, 375, 379.
Enumération de ses découvertes et de ses bienfaits, ibid. p. 368, 369, 373, 382; t. 2, part. 2, p. 6.
Sa mort et son tombeau, ibid. p. 368—370, 384.
Son manteau lumineux, ibid. p. 370, 371.
Son union à la Lune du Printemps, ibid. p. 370, 375.
Ses formes Priapiques, ibid. p. 371; t. 2, p. 141.
Il est l'Ormusd des Perses, ibid p. 372, 384, 395.
Ses fêtes Itythalliques. Le bois de figuier lui est consacré. Sa mutilation. Grand Démiourges, ibid. p. 372—373.
Il est représenté par un œil placé au bout d'un bâton, ibid. p. 374; t. 2, p. 275.
Il s'enveloppe dans les rayons du Soleil, t. 1, p. 374; t. 3, p. 215.
Il est le même que Bacchus, et que Sérapis, ibid. p. 375.
Confondu quelquefois avec le Nil, ibid. p. 376.
Typhon lui dresse des embûches, ibid. p. 408.
Epoque à laquelle on célébroit sa mort, ibid. p. 377, 378, 380, 384, 400, 407.
Limites de la durée de l'action d'Osiris et de Typhon, ibid. p. 378—380.
Sa résurrection, ibid. p. 378, 400; t. 2, part. 2, p. 193.
Il emprunte les attributs du Bœuf, ibid. p. 379.
Termes Astronomiques de ses courses, ibid. p. 380—382.
Récit abrégé de ses aventures par Diodore, ibid. p. 382, 384.
Il plante la vigne et tue Lycurge, comme fit Bacchus, ibid. p. 379.
Il obtient l'immortalité. Son histoire et celle de Typhon, par Synésius, ibid. p. 384—392.
Opposition de leurs caractères. Le système des deux principes, et celui de la Providence décrits sous cette forme d'histoire, ibid. p. 385.
Leur éducation. Leurs mœurs. Nommé roi par les Egyptiens, ibid. p. 386, 387.
Sa sage administration, ibid. p. 382, 383.
Son exil. Son rappel. Il donne son nom à l'année, t. 3, p. 67.
Il ramène l'âge d'or, ibid. p. 188—192.
Son histoire est une fable solaire, ibid. p. 393; t. 2, part. 2, p. 194.
Bœuf d'or, couvert d'un crêpe noir, porté dans ses funérailles, ibid. p. 401, 407.
Les aventures d'Osiris et d'Isis, ont pour objet les phénomènes Luni-solaires. Typhon coupe son corps en morceaux. Explication de cette fable, ibid. p. 406, 408.
Il prend la forme de Loup, ibid. p. 410.
Inscription en son honneur, ibid. p. 420.
Il naît de l'œuf, ibid. p. 421.
Cérémonies faites à son tombeau, ibid. p. 423.
Objet de ses fêtes lugubres, ibid. p. 433.
On lui sacrifie en silence à Abydos, t. 2, p. 223.
Osiris représenté par l'Epervier, t. 2, p. 275.
Mystères d'Osiris, d'Isis et d'Orus, ont été le Type des mystères chez tous les peuples, t. 2, part. 2, p. 1.
Osiris enfermé dans un coffre par Typhon, ibid. p. 2.
Ses tombeaux divers, ibid. p. 3, 19, 32.
Ses parties sexuelles ne furent pas retrouvées, ibid. p. 3.
Il est le Bacchus Grec, p. 1—3.
Le Lierre est la plante d'Osiris, ibid. p. 67.
Mystères de sa passion, ibid. p. 193; t. 3, p. 67.
Sa statue en Egypte, t. 2, part. 2, p. 193; t. 3, p. 214, 215.
Ses parties sexuelles déposées sur un crible, ibid. p. 201.
Le Serpent figure dans ses mystères, t. 3, p. 297.
Mystères dans lesquels on retraçoit sa passion, t. 2, part. 2, p. 193.
Ses aventures sont celles des Phénomènes de la Nature, ibid. p. 194.
Son histoire ne peut être qu'une allégorie. Obstacles qu'il éprouve dans Typhon, son frère, et résistance au bien qu'il veut faire. Formes qu'il emprunte du Taureau Mithriaque. Tombeaux qui lui sont élevés en différentes villes. Quatorze parties de son corps. Trois cent soixante Urnes autour de son tombeau. Son image en

cire faite par Isis. Il revient des enfers au secours d'Orus. Il triomphe de Typhon. Son triomphe se célèbre au moment où l'on allume le feu sacré. Fêtes d'Osiris, mort et ressuscité. Voile mystérieux jeté sur ses aventures par Synesius. Comparaison de ces fictions avec celle de Christ par les docteurs Chrétiens, t. 3, p. 65--67.

Caractères qui le rapprochent de Christ, t. 3, p. 118.

Osymandias. Son tombeau, t. 1, p. 212, 423.

Quikka. Mauvais principe chez les Eskimaux, t. 1, p. 228.

Ourse. Constellation. Les Ourses étoient représentées dans le temple des Juifs, t. 1, p. 58.

A la Chine, ibid. p. 32, 66.

Elles avoient leur temple en Crète, ibid. p. 65.

En Arcadie, ibid. p. 64.

Leur mouvement retracé dans le Cirque, ibid. p. 87.

Ourse ou Charriot. Ce qui fit remarquer cette Constellation, ibid. p. 111; t. 3, p. 356.

Chien de Typhon, et Sanglier d'Erymanthe, t. 1, p. 403, 406; t. 2, part. 2, p. 57; t. 3, p. 270, 363; t. 3, part. 2, p. 76.

Nourrices de Jupiter, t. 2, part. 2, p. 23; t. 3, part. 2, p. 75, 76.

Elles paroissoient dans la pompe d'Isis, ibid. p. 229.

Appelées *Matrones*, ibid. p. 230.

Sa liaison avec la femme de l'Apocalypse assise sur la bête, t. 3, p. 270.

Bœufs d'Icare, t. 3, p. 356; t. 3, part. 2, p. 75.

Appelée *Septemtrio.* Charriot d'Osiris, t. 3, p. 356.

Grande Ourse appelée *Porc* par les Syriens. Sanglier qui tue Adonis, t. 3, p 363.

Elle est connue des Iroquois, ibid. p. 364.

Sa position aux Cieux. Appelée grand *Charriot.* Fiction sur ses amours avec Jupiter. Elle est Mégistho, fille de Cétée. Appelée grande *Mère* par les Crétois, qui lui ont dédié un temple. Ses divers noms en diverses langues. Elle ne se couche jamais pour nous. Nombre de ses Etoiles principales. Leur usage pour le cultivateur et pour le Navigateur. Enumeration et nom de ses Etoiles particulières. On y trouve les sœurs de Lazarre et son cercueil. Sa position relativement à la petite Ourse. Ses levers, ses couchers et ses phénomènes météorologiques. Vénus y a son siége. Nombre de ses Etoiles. Petite Ourse. Nourrice de Jupiter, et chérie de ce Dieu. Observée par les Sidoniens. Son influence sur les mers. Appelée *Cynosura.* Chien de Callisto. Sa position. Nom de ses deux Etoiles extrêmes. La dernière de la queue est la Polaire. La petite Ourse appelée petit *Charriot.* Ses divers noms en diverses langues. Noms de ses Etoiles particulières. Epoque de son passage au Méridien, t. 3, p. 2, 75--79.

Oxyrinque. Poisson sacré des Egyptiens. Origine de son culte. Donne son nom à un Nome Egyptien. Respect des Egyptiens pour ce poisson. Fiction sacrée sur ce poisson, ibid. p. 226--228.

P.

Paamylies. Fêtes Itythalliques en honneur d'Osiris ou du principe actif et fécond de la Nature, t. 1, p. 372, 373, 409.

Epoque de leur célébration, t. 1, p. 409; t. 2, p. 6, 7, 110; t. 2, part. 2, p. 66.

Pachamach. Nom du bon Principe chez les Péruviens, t. 1, p. 228.

Pallas. Sa fête, t. 1, p. 85.

Palme. Symbole de l'Astrologie. Elle fut le prix du vainqueur aux jeux olympiques, t. 1, p. 10, 80, 162.

Palmier. Origine de sa consécration, t. 2, p. 280.

Arbre consacré au Soleil, t. 2, part. 2, p. 85.

Palmyre. Temple consacré au Soleil dans cette ville, t. 1, p. 5.

Pan. Divinité Egyptienne adorée à Mendès, t. 1, p. 157; t. 2, part. 2, p. 51.

Il accompagne Osiris dans ses voyages, t. 1, p. 383.

Dieu de Chemmis, ibid. p. 401, 404.

Origine de son culte et de ses formes, t. 2, p. 136--147.

Ses rapports avec la Chèvre des Phliasiens, des Samaritains, et avec le Bouc de Mendès. Avec le Bouc céleste. Il emprunte ses attributs de la Chèvre céleste et des Chevreaux. Il préside à la génération des êtres, t. 2, p. 136, 140.

Il est l'ame du monde, t. 3, part. 2, p. 300.

Flûte aux sept tuyaux en ses mains, t. 3, part. 2, p. 300; t. 3, p. 214.
Description de sa statue symbolique, t. 3, p. 212.
Confondu avec l'Univers. Son Cortége. Il est Chef de lumière. On lui demande une heureuse mort. On lui doit les visions. Sept cercles en ses mains, ibid. p. 214.
Il a conservé le nom de *Mendé* dans l'Inde, ibid. p. 371.
Dieu de la fécondité universelle, t. 2, p. 139, 140, 144, 146.
Il étoit un des premiers Dieux de l'Egypte, ibid. p. 140, 144, 146.
Soleil fécond, ibid. p. 141.
Sa flûte est le symbole de l'harmonie des Cieux, t. 2, p. 142; t. 3, p. 101, 102.
Il a pour femme Echo. Explication de cette fiction. Bon génie et source de biens, ibid. p. 142.
Hymne d'Orphée à Pan. Panople lui étoit consacré, ibid. p. 144, 145.
Son union à Persée. Son culte en Grèce. Grande Divinité des Arcadiens. Ses rapports avec le Mercure des Pélasges. Feu sacré brûlé sur ses autels, t. 2, p. 146; t. 2, part. 2, p. 51.
Ses oracles, ibid. p, 146; t. 2. part. 2, p. 22.
Son culte porté dans le *Latium* par les Arcadiens, ibid. p. 147.
Ses temples en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 21—23.
Il découvre Cérès, ibid. p. 13, 24.
Il a son siége au Capricorne, p. 22.
Son temple sur le mont Lycéen, ibid. p. 23, 26.
Ses autels à Sicyone, ibid. p. 29.
Sa filiation, ibid. p. 30.
Il fustige l'image de la Lune, ibid. p. 51.
Prostitution des femmes à ce Dieu, t. 2, p. 140, 141; t. 2, part. 2, p. 51.
Son temple à Hérée avec celui de Bacchus, ibid. p. 73.

Pandion. Sa chapelle à Mégare, t. 2, part. 2, p. 32.

Pâques. Origine et objet de cette fête, t. 3, p. 55, 79, 80.
Sa fixation, ibid. p. 75.
Caractères de cette fête, les mêmes que ceux des Hilaries en honneur d'Atys, ibid. p. 79, 218, 233.
Veillée de Pâques. Ce qu'on y attendoit, t. 3, p. 205, 206, 218, 248.

Paradis. Voyez *Elysée*.
Paradis terrestre. Ce qu'on doit entendre par cette fiction, t. 3, p. 12--37.
Description du Paradis de Zoroastre. Son lieu dans l'Iran ou Eren, appelé *Eden*. Peinture de ce pays. Fleuves qui y coulent, t. 3, p. 12, 13.
Mois du paradis. Description du Paradis par les Manichéens, ibid. p. 26.
Paradis des Brames. Comment les ames y passent, ibid. p. 62.
Paradis d'Ormusd, t. 3., p. 296.
Paradis d'Odin, ibid. p. 297.

Parallèles à l'Equateur. Usage de ces cercles, t. 3, part. 2, p. 6.

Paranatellons. Définition des Paranatellons, t. 1, p. 181.
Section des Paranatellons, t. 3, part. 2, p. 191.
Tables des Paranatellons, ibid. 192, etc.
Leur usage et leurs observations, ibid. p. 25; 26.
Théorie des Paranatellons, t, 1, p. 180, 181, 210, 211, 218.
Leur usage pour la décomposition des statues, p. 215.

Parménide. Ses dogmes, t. 1, p. 94, 188.
Son opinion sur le siége de la Divinité, ibid. p. 256.

Parques. Invoquées dans les jeux séculaires, t. 2, part. 2, p. 44, 45.
Fuseau des Parques, ibid. p. 152, 216; t. 3, p. 170, 171, 313.

Pasiphaë. Pléïade, mère d'Ammon et du Minotaure, t. 2, p. 104.
Ses oracles, ibid. p. 105.

Pégase. Voyez *Cheval*.
Ses images en Grèce, t. 1, p. 65.
Il vole vers l'Olympe, ibid. p. 91.
Sa figure et sa position aux Cieux, ibid. p. 115.
Fait jaillir l'eau du Verseau et monter le Nil, ibid. p. 160, 213.
Appelé *Menalippe*, ibid. p 450.
Il figure dans la procession d'Isis, t. 2, part. 2, p. 13.
Son union à Cérès de Phigalie, ibid. p. 232, 233.

Peines et récompenses. Dogmes enseignés dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 141.
Proportion entre les peines, les récompenses et les actions, ibid. p. 152, 158, 170, 171.

Pélasges. Leur établissement en Grèce. Leur religion, t. 1, p. 16, 184.

Période Sothiaque, t. 1, p. 89.
Sa durée, ibid. p. 159; t. 3, p. 344.
Son commencement, ibid. p. 165.
Période des Fixes, ibid. p. 119.
De génération et de destruction, ibid. p. 201; 210.
Période de mille ans pour les ames, t. 2, part. 2, p. 152, 177, 180.
De trois mille ans, ibid. p. 180.

Période Astrrologique sur le rétablissement de toutes choses, t. 3, p. 156, 157.
Période de la restitution des fixes. Sa durée, ibid. p. 157; t. 3, p. 344.
Explication de ces périodes. Leur génération et leur usage, ibid. p. 158--163.
Périodes des générations Etrusques, ibid. p. 167--170.
Période de douze mille ans, ibid. p. 168.
Période Chaldaïque, appliquée aux générations Etrusques, ibid. p. 167--170.
Période de douze ans, ibid. p. 159.
Les périodes de restitution sont des hypothèses Astrologiques, ibid. p. 138.
Période Chaldaïque, ibid. p. 157, 158.
Explication de sa composition, ibid. p. 158--163.
Période de restitution, et point de départ des Cieux, t. 3, p. 172.
Période de Lumière et de Ténèbres, de longs et de courts jours, décrite allégoriquement, t. 3, p. 77.
Antiquité de la période Sothiaque, t. 3, p. 331.
Son commencement au lever de Sirius, ibid. p. 335, 347.
Période de soixante ans dans l'Inde. Nom de chacune des années qui la composent, t. 3, part. 2, p. 289.

Persée. Dieu des Perses fait descendre le feu du Ciel, établit le culte de cet élément et institue les Mages, t. 1, p. 26, 156, 222; t. 2, p. 238; t. 3, p. 259.
Son temple en Grèce, t. 1, p. 62.
Origine de ses ailes, ibid. p. 112.
Combat de Persée contre Bacchus, et leur réconciliation, t. 2, part. 2, p. 68.
Souterrain où fut enfermée sa mère, ibid. p. 63.
Il coupe la tête de Méduse. Explication de cette fable, t. 1, p. 165.
Explication de sa naissance, ibid. p. 250.
Adoré à Chemmis, ibid. p. 401, 404.
Sa peinture dans les Sphères orientales, t. 3, p. 284.
Persée est le Chérubin qui défend l'entrée du Paradis, t. 3, p. 32, 33.
Ses rapports avec un des Anges de l'Apocalypse, t. 3, p. 281--284, 332.
Son nom Chelub ou Chien, t. 3, p. 363.
Sa filiation et ses aventures. Origine des formes sous lesquelles on le représentoit, ibid. p. 88, 89.
Il est une image du Soleil, t. 3, p. 282, 284.
Il tue Méduse, ibid. p. 88.
Son attitude et sa position aux Cieux, ibid. p. 89, 90.
Son union au Belier, t. 3, p. 284.
Ses noms divers. Noms des Etoiles des diverses parties de cette Constellation, t. 3, part. 2, p. 89, 90.
Ses rapports avec Mithra, t. 3, p. 282--284.

Perses. Leur religion, t. 1, p. 24.
Différentes formes du culte chez eux, ibid. p. 26.

Petou. Divinité des Chinois. Ce sont les Etoiles du Nord, t. 1, p. 32.

Phaenon. Saturne. Planète, t. 1, p. 140.

Phaëton. Cocher céleste. Son tombeau, t. 3, part. 2, p. 98, 99.
Son tombeau en Italie, t. 1, p. 63.
Le même que Myrtile, ibid. p. 88.
Qu'Erichtonius, ibid. p. 89.
Nom de la Planète *Jupiter*, ibid. p. 140.
Il conduit le char du Soleil et du Printemps; ibid. p. 164; t. 3, part. 2, p. 96.
Explication de cette fable, ibid. p. 164; t. 3, p. 173, 174; t. 3, part. 2, p. 95--100.
Sa filiation, t. 3, part. 2, p. 96, 98.
Il tombe et périt dans l'Fridan, ibid. p. 96, 154.
Cause de l'union de cette fiction à celle d'Io et d'Epaphus, ibid. p. 97.
Récit de Nonnus sur son éducation, ibid. p. 98.
Il périt par le Scorpion. Fêtes lugubres pour sa mort. Nom de ses sœurs. Les Pleïades et les Hyades sont ses sœurs, ibid. p. 99, 154.
Ce nom fut aussi celui d'Absyrthe, frère de Médée, ibid. p. 100.

Phallus. Emblême de la fécondité du Soleil, t. 1, p. 103, 157.
Emblême du principe actif de la Nature, ibid. p. 127.
Consacré dans les mystères d'Osiris et de Bacchus, t. 1, p. 128; t. 2, p. 6; t. 2, part. 2, p. 66.
Consacré chez tous les peuples, t. 1, p. 128.
Phallus porté en pompe, t. 1, p. 372.
Institution des fêtes du Phallus en Grèce, t. 2, p. 2; t. 2, part. 2, p. 66.
Phallus de l'un des Cabires, t. 2, part. 2, p. 104.
Phallus consacré par Isis, t. 2, part. 2, p. 3.
Fêtes du Phallus se retrouvent aux Indes, t. 2, part. 2, p. 66.
Leur célébration à Lavinium. Hymnes Phalliques, ibid. p. 66.
Objet de ces fêtes, ibid. p. 66.
Enorme Phallus consacré en Syrie, et cérémonie à ce sujet. Pompe Itythallique des Mystères de Bacchus, d'Osiris, d'Atys, de Samothrace, t. 2, part. 2, p. 104, 105.
Exposition du Phallus et du Ctéis dans les mystères. Les Valentiniens adoroient ce symbole. Déclamations absurdes des Chrétiens contre ces

emblêmes religieux. Cérémonie dans laquelle les Canêphores portoient le Phallus. Les femmes de Lavinium s'en couronnoient la tête. Origine Egyptienne de ces cérémonies. Raison qui le fit révérer, ibid. p. 188, 189, 252.

Phanès. Le Bacchus des Orphiques, t. 2, part. 2, p. 64, 187.
Il naît de l'œuf, ibid. p. 64, 187, 192.
Son Phallus, ibid. p. 64.
Il régna le premier sur l'Univers, ibid. p. 64, 187, 192.
Sa forme Serpentine, ibid. p. 187.

Phèdre. Pléiade. Son tombeau, t. 1, p. 63; t. 2, part. 2, p. 17.

Phéniciens. Leur religion. Auteurs des premières Cosmogonies, t. 1, p. 4, 15.

Pherecyde. Philosophe de Syros. Ses dogmes, t. 1, p. 94.

Philolaüs. Ses dogmes, t. 1, p. 200.

Philosophes. Leurs opinions diverses sur les Dieux, t. 1, p. 94--96.

Phinée. Roi de Thrace. Ses aventures, t. 1, p. 471.
Il reçoit les Argonautes, et leur trace leur route, p. 495--498.

Phorbas. Le Serpentaire. Les Rhodiens lui sacrifient, t. 1, p. 64, 68; t. 3, part 2, p. 128.

Phosphorus. Lucifer. Planète de Vénus, t. 1, p. 140.

Phrygiens. Secte Phrygienne tient ses assemblées à Pépuzza, t. 3, p. 208.
Ses dogmes, ibid.
Ses Prophètes, ibid. p. 207.
L'Apocalypse appartient à cette secte. Elle fleurissoit à Thyatyre. Comparaison des mystères de la Secte Phrygienne avec les dogmes et les fictions de l'Apocalypse de Jean, ibid. p. 226, 227.

Phryxus et Hellé. Leur aventure et celle de leur Belier, t. 3, part. 2, p. 28, 29.

Pierres précieuses représentent le Soleil, la Lune et les douze Signes, t. 2, p. 221; t. 2, part. 2, p. 79; t. 3, p. 233, 308--310.
Pierre Sélénite représente la Lune, t. 2, p. 221.
Pierre appelée *Œil de Belus*, t. 2, p. 235, 236.
Trente pierres sacrées qu'on trouvoit à Phares en Achaïe, t. 2, part. 2, p. 108.
Pierres consacrées au Soleil et à la Lune, t. 2, p. 291.
Système de la consécration des Pierres, t. 2, p. 292.
Douze pierres composent la couronne de Junon, t. 3, p. 223, 307, 308.
Douze pierres forment les fondemens de la ville Sainte, ibid. p. 303, 307, 308.
Pierres précieuses représentent les Planètes, t. 3, p. 233, 308.
Forment les fondemens de la ville des bienheureux de Lucien. Leur liaison aux Signes et aux Saisons, ibid. 307, 308.
Pierres du rational relatives aux douze Signes, et rangées comme celles de l'Apocalypse, et comme celles de l'Astrologie des Arabes, ibid. p. 308--311.
Raison de leur distribution trois par trois, ibid. p. 308--310.
Enumération des pierres du rational, ibid. p. 309.

Pimander. Doctrine de cet ouvrage, t. 1, p. 205.

Planètes. Leur culte, t. 1, p. 6, 7.
Leurs temples et leurs idoles, ibid. p. 7, 25.
Leurs colonnes, ibid. p. 14.
Leurs fêtes, ibid. p. 25.
Leur culte dans l'Océan Indien. Leurs sept idoles. Planètes adorées au Tunquin, ibid. p. 30, 31.
Adorées à l'île de Ténériffe, ibid. p. 35.
Leurs sept pagodes, ibid. p. 53.
Représentées par sept lampes d'un chandelier à sept branches, t. 1, p. 56, 60.
Par sept autels, ibid. p. 61.
Formes de leurs temples et de leurs talismans, ibid. p. 65.
Leurs sept palais ou sept temples, ibid. p. 68.
Voyelles destinées à les représenter, ibid. p. 75; t. 3, p. 105.
Explication de cette théorie, t. 3, p. 215--217.
Jours du mois leur sont consacrés, t. 1, p. 75.
Portes Planétaires de l'antre de Mithra, ibid. p. 75; t. 2, part. 2, p. 207.
Leur cours retracé dans les jeux du Cirque, t. 1, p. 76.
Sept espaces du Cirque, qui leur tracent leurs orbites, ibid. p. 77.
Lieu de leur exaltation. Jeux en leur honneur, ibid. p. 83, 84.
Leurs couleurs, ibid. p. 87.
Représentées par des cierges, ibid. p. 89.
Consultées par les Brames en nommant les enfans, ibid. p. 90.
Leurs mouvemens variés, leurs irrégularités et leurs couleurs, t. 1, p. 105—108.
Elles sont satellites du Soleil, ibid. p. 107, 145; t. 3, part. 2, p. 295, 296.

Leurs positions respectives, ibid. p. 107, 139.
Echelle des sept Planètes, ibid. p. 107.
Planètes interprètes des Dieux et de la fatalité, t. 1, p. 145.
Leur domicile et leur exaltation, ibid. p. 178; t. 3, p. 175.
Leur distribution dans les trente-six divisions du Zodiaque, ibid. p. 179.
Trois Planètes forment la foudre, ibid. p. 193.
Tables des Planètes et de leurs influences, ibid. p. 204.
Leurs influences se composent et varient à raison des signes, ibid. p. 206.
Planètes, causes, ibid. p. 208.
Servent aux douze signes, ibid. p. 210.
Divers emblêmes qui représentoient le système planétaire, ibid. p. 247; t. 3, part. 2, p. 296.
Planètes conduites par des intelligences, t. 1, p. 261, 282.
Elles sont formées de la substance lumineuse et intelligente, ibid. p. 262.
Correspondance de leurs influences avec les caractères des Dieux, auxquels elles correspondent. Réputées Dieux. Invocations aux sept Planètes, ibid. p. 269.
Planètes douées d'intelligence, ibid. p. 270.
Noms des sept Planètes chez les Perses, et noms des astres qui les surveillent, ibid. p. 272.
Quatre Planètes président aux quatre coins de la Sphère, ibid. p. 275.
Planètes désignées par sept métaux, t. 2, part. 2, p. 207; t. 3, part. 2, p. 305, 308, 309.
Ordre mystique de leur distribution dans l'antre mithriaque, et dans la semaine, avec une explication de cette théorie, t. 1, p. 275; t. 3, p. 213, 214.
Raison de cet ordre, ibid. p. 207.
Elles sont représentées par sept cercles, qui environnent le monde, et appelées *sept Gouverneurs*, t. 3, p. 106.
Leurs fêtes liées à leur passage au lieu de leur exaltation, t. 3, p. 62.
Leur position respective au commencement et à la fin du monde, ibid. p. 172—175.
Représentées par sept autels, sept pyrées, sept portes, sept Etoiles, sept enceintes, sept yeux, sept esprits, etc. ibid. p. 211--213; t. 3, part. 2, p. 304, 305.
Système planétaire retracé en partie dans les mystères d'Eleusis. Dans ceux de Pépuzza par sept Vierges, tenant chacune un flambeau. Description du chandelier à sept branches qui le représentoit. Explication qu'en donnent Clément d'Alexandrie, Joseph, et Philon. Chaque Planète conduite par un Ange. Système planétaire représenté par la flûte de Pan et d'Atys, ibid. p. 211--214.
Inscription trouvée à Milet, dans laquelle le système planétaire est exprimé par des voyelles, t. 3, p. 217.
Système planétaire représenté par un vaisseau inondé de lumière et conduit par sept Pilotes, t. 3, p. 218, 219; t. 3, part. 2, p. 300, 301.
Echelle planétaire du système Mithriaque. Liaison des Etoiles aux sept Planètes, et des sept Planètes aux douze signes, t. 3, p. 219, 220, 313.
Villes placées sous la sauve-garde des Planètes. Leur caractère donné aux Anges des Eglises de l'Apocalypse, ibid. p. 224, 225, 226.
Sphères planétaires désignées par des pierres précieuses, ibid. p. 233.
Planètes distribuées entre les vingt-quatre heures, ibid. p. 241.
Système planétaire désigné par le livre aux sept sceaux. Les Planètes avec le Zodiaque réputées causes des déterminations du destin et de l'Astrologie. Sept Planètes comparées à sept scribes et à sept plumes. Système planétaire représenté par les sept tablettes du vieux Ophion. Désigné par les sept anneaux sigillaires d'Apollonius, ibid. p. 242; t. 3, part. 2, p. 303.
Par sept Etoiles, ibid. p. 250.
Par la femme de l'Apocalypse assise sur la bête, ibid. p. 270.
Distribution des Planètes dans les triangles consacrés aux élémens, t. 3, part. 2, p. 23.
Chiens de Proserpine, ibid. p. 122.
Noms des Planètes chez les Tamouls, ibid. p. 290.
Traité sur les Planètes. Ce qui les distingue des fixes. Leurs noms. Durée de leur période. Rôle qu'elles jouent dans les fictions sacrées. Représentées par sept voyelles. Elles rendent chacune un son, et forment l'heptacorde. Système planétaire désigné par une forêt harmonique et par sept fleuves. Planètes instrumens ou organes du temps, t. 3, part. 2, p. 295--300.
Sept Planètes président aux sept parties du corps humain. Représentées par une ville aux sept portes. Description de cette ville, t. 3, part. 2, p. 303, 304.
Distinction des Planètes en mâles et femelles. Qualités élémentaires qui leur sont affectées. Distribution des Planètes amies du jour et de la nuit. Variation de leurs influences à raison de leur position relativement au Soleil. Distinction des Planètes en Planètes orientales et occidentales. Couleurs affectées aux Planètes. Animaux affectés aux Planètes. Planètes affectées aux climats. Aux sept âges de la vie. Aux membres du corps humain. Aux sept jours de la semaine. Principe fondamental de cette théorie. Chaque heure du jour sous l'inspection d'une Planète. Qualités planétaires. Caractère de leurs influences et objets particuliers sur lesquels elles s'étendoient. Système planétaire désigné par sept pierres précieuses et par sept enceintes. Par un édifice à sept

étages. Par sept mers. Par sept anneaux sigillaires. Par sept Anges, sept Eglises, sept Chandeliers. Par les sept chambres de Moloch. Auteurs qui nous ont conservé les noms des Planètes. Diverses distributions, qui furent faites des Planètes dans les signes et les Décans, ibid. p. 306--312.

Plantes. Culte des Plantes sacrées, t. 2, p. 279--29[illegible].
Origine de cette consécration, ibid. p. 279, 280, 291.
Diverses Plantes sacrées, ibid. p. 291.

Platon. Sa République calquée sur le Ciel, t. 1, p. 70.
Ses dogmes, ibid. p. 94.
Sa doctrine sur l'ame du monde, ibid. p. 254.
Sur la nature des Astres, p. 263.

Pleïades adorées en Grèce, t. 1, p. 62.
Leurs statues et leurs tombeaux, ibid. p. 63.
Leurs idoles, ibid. p. 67.
Leur génération, ibid. p. 93.
Durée de leur immersion, t. 3, p. 76.
Désignées par sept Anges dans l'Apocalypse, t. 3, p. 205, 206.
Leur position aux Cieux, p. 114.
Leur liaison aux Saisons. Donnent naissance à plusieurs héros, ibid. p. 156.
Poursuivies par Orion et par Busiris, ibid. p. 337; t. 3, part. 2, p. 38.
Culte des Pleïades, t. 2, p. 252.
Leurs noms furent donnés à des fleuves et à divers lieux en Arcadie, t. 2, part. 2, p. 26.
Statue de la Pleïade Coronis à Titane, ibid. p. 29.
La Pleïade Céléno a pour amant Neptune, et pour fils Lycus. La Pleïade Polyxo a pour amant Nyctée, et pour fille Antiope, p. 34.
Pleïades connues à la Chine, t. 3, p. 361.
Elles sont placées sur le dos du Taureau, t. 3, part. 2, p. 35.
Leur nombre, ibid. p. 35, 38.
Leurs noms, ibid. p. 35, 38, 39.
Leur liaison avec l'année, avec le labourage et la navigation, ibid. p. 36--38; t. 3, p. 328.
Leur configuration, t. 3, part. 2, p. 35.
Fictions faites sur elles. Etymologie de leurs noms. Divers animaux qui y furent peints, ibid. p. 35--37, 39.
Leurs levers, leurs couchers et phénomènes qui les accompagnent, t. 2, part. 2, p. 35, 40.
Leur nom de *Vergilies*, ibid. p. 37.
Elles sont désignées sous les noms de diverses Nymphes, dans la Mythologie, p. 38.
Fable faite sur la Pleïade Hippodamie, ibid. p. 93.
Fable sur Electre, ibid. p. 35.
Pleïades sœurs de Phaëton, t. 2, part. 2, p. 99.
Le Soleil parcourt le Taureau à leur lever Héliaque, t. 3, p. 328.

Pline. Son opinion sur le monde et sur Dieu, t. 1, p. 1.

Plotin. Ses dogmes sur l'ame dumonde et sur celle des Astres, t. 1, p. 264.

Pluton. Dieu-Soleil des signes inférieurs, t. 2, p. 165, 166.
Son union au Serpent, ibid. p. 166.
Trou par où il descendit aux enfers, t. 2, part. 2, p. 14, 18, 32, 38, 232.
Son temple et sa statue à Elis, ibid. p. 27, 28.
La clef est un de ses attributs, ibid. p. 27.
Son temple ne s'ouvroit qu'une fois par an, ibid. p. 28.
Il étoit invoqué aux jeux séculaires, ibid. p. 44.
Explication de l'enlèvement de Proserpine par Pluton, t. 3, part. 2, p. 114--122.

Poisson. Culte des Poissons en Syrie, t. 1, p. 5; t. 2, p. 209, 230.
Leurs images consacrées dans les temples, t. 1, p. 64; t. 2, p. 209, 217.
Lac où on les nourrissoit. Cérémonie à ce sujet, ibid. p. 224.
Belle Etoile de la Constellation du Poisson Austral, appellée *Fomahaut.* Elle est une Etoile Royale, ibid. p. 117.
Poisson Hirondelle, t. 1, p. 403; t. 2, p. 210.
Origine de sa forme, t. 3, p. 342, 343; t. 3, part. 2, p. 72.
Le Poisson austral annonça le Solstice d'Eté, t. 2, p. 227.
Il fut adoré sous le nom d'*Oannès*, d'*Oxyrinque*, de *Lepidote*, de *Phagre*, etc. p. 226--230.
Origine de ce culte, ibid. p. 231.
Le Poisson austral donne ses formes au Soleil et à la Lune. Son culte en Egypte, t. 2, p. 227.
Son image à Diospolis. Gravé sur les Obélisques, ibid. p. 208.
Il secoure Isis, et sauve des eaux la fille de Vénus, p. 209; t. 3, part. 2, p. 186.
Les Syriens et les Egyptiens s'asbtiennent en leur honneur de manger du Poisson, ibid. p. 209--212, 227, 231.
Ils découvrent un œuf sur les bords de l'Euphrate, ibid. p. 209; t. 3, part. 2, p. 72.
Leurs images étoient autant de Talismans. Rapport de leur culte avec celui des Signes. Ils président à la Syrie, ibid. p. 211, 212.
Poisson Oxyrinque placé dans le Zodiaque Indien, t. 3, p. 332.
Origine des Poissons célestes, et leur rapport avec le débordement du Nil, t. 3, p. 330, 333, 334.
Poissons appelés *Dieux Syriens.* Service qu'ils rendent à Vénus. Lien des poissons. Leurs divers noms en diverses langues. Noms des Etoiles particulières. Domicile de Jupiter, exaltation de Vénus,

Vénus, siége de Neptune et de l'élément de l'Air. Leurs levers et leurs couchers, et phénomènes qui les accompagnent, ibid. p. 72, 73.

Le *Poisson austral* appelé *grand Poisson* par excellence. Sa position aux Cieux. Ses rapports avec le Verseau, et avec les deux Poissons du Zodiaque. Il est le père des deux Poissons du Zodiaque. Il reçoit dans sa bouche l'eau du Verseau. Respect qu'avoient pour lui les Syriens. Il donna ses formes à Diane Eurynome ou à la Lune. Ses divers noms et ceux de la brillante de sa bouche. Ses levers et ses couchers avec les phénomènes qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 186, 187.

Pôles. Origine des observations du Pôle, t. 1, p. 111.

Définition du Pôle, t. 3, part. 2, p. 95.

Comment on reconnoît les Pôles célestes. Leur double dénomination. Élévation du Pôle ou latitude, ibid. p. 6.

Effets des diverses élévations, ibid. p. 15.

Porphyre. Ses dogmes sur l'ame et sur l'intellect universel, t. 1, p. 266.

Portes. Douze portes gardées chacune par un ange, t. 3, p. 305.

Porte des ames, t. 2, part. 2, p. 200, 205, 208, 215.

Porte de la vérité, ibid. p. 201.

Porte des Dieux et des hommes, t. 2, part. 2, p. 205, 215; t. 3, p. 225, 228, 229.

Portes du Soleil. Porte d'*Aries* ou du Printemps, t. 2, part. 2, p. 205, 206; 215.

Porte des Planètes, ibid. p. 207; t. 3, p. 211; t. 3, part. 2, p. 207.

Portes, expression figurée des Orientaux. Portes dans l'Apocalypse et dans Ezéchiel, t. 2, part. 2, p. 208; t. 3, p. 228, 229.

Portes du Ciel distinguées en portes du Jour et de la Nuit, t. 2, part. 2, p. 225, 228.

Douze portes du Ciel. Huitième porte des ames. Distribution des douze portes, t. 3, p. 222, 228.

Pierre à la clef de la porte du Ciel, ibid. p. 129.

Portes de la Sainte Jérusalem, t. 3, p. 302.

Douze portes du Soleil, t. 3, p. 304, 317, 326.

Posidonius. Ses dogmes, t. 1, p. 95.

Priape. Origine de ses attributs et de son culte, t. 1, p. 157, 158.

Ses statues colossales en Syrie, t. 2, p. 220.

Il étoit fils d'Adonis et de Vénus, t. 2, part. 2, p. 57.

Origine de ses fêtes, ibid. p. 252.

Prières adressées à la Nature, et à ses Parties, t. 1, p. 90.

Représentées par des vases de parfums, t. 3, p. 245.

Principes. Double principe d'union, et de discorde dans la Nature, t. 1, p. 195, 200.

Principe de bien et de mal, de lumière et de Ténèbres; dogme des deux principes, ibid. p. 223--441.

Origine de cette distinction, ibid. p. 221; t. 3, p. 14.

Antiquité et universalité de ce dogme, ibid. p. 225; t. 3, p. 15--19, 204.

Il est la base de toutes les fables sacrées, t. 1, p. 225, 392; t. 3, p. 275, 297.

Ces dogmes sont admis au Pégu, dans l'île de Java, aux Moluques, aux Philippines, chez les Nègres, chez les Hottentots, dans l'île de Ténériffe, à Madagascar, chez les Tapuyes au Brésil, à Terra-Fierme, à la Louisiane, chez les Charibes, en Floride, en Virginie, chez les Eskimaux, au Canada, au Pérou, au Chili, chez les Egyptiens, Chaldéens, Assyriens, Juifs, Chrétiens, etc. Il fut spécialement adopté par les Mages, ibid. p. 225, 229.

Guerres des deux principes. Appanage des deux principes, t. 1, p. 230; t. 3, p. 275.

Leur action dans le monde, t. 1, p. 231.

Leurs combats et leurs victoires successives, t. 1, p. 232, 236--239; t. 3, p. 274--279.

Siége de leur action, t. 1, p. 232, 237; t. 3, p. 275.

Ils se partagent entre eux la révolution du monde, et le cercle du temps, t. 1, p. 233; t. 3, p. 273.

Dieux, Génies ou puissances subordonnés à chacun des principes, t. 1, p. 233; t. 3, p. 19.

Ils se partagent entre eux les douze signes, ibid. p. 234; t. 2, part. 2, p. 221; t. 3, p. 21--24, 273.

Toute la Nature se partage entre les deux principes, ibid. p. 236; t. 2, part. 2, p. 244; t. 3, p. 274.

Abrégé de la Théologie des Perses sur les deux principes, t. 1, p. 237--240; t. 3, p. 273--279.

Durée de leur empire et de leurs victoires réciproques, ibid. p. 238; t. 3, p. 21.

Leur mélange. Origine de ces fictions, t. 1, p. 297, 298, 299.

Elles sont la base des dogmes sur le Tartare et l'Elysée, t. 2, part. 2, p. 136.

Fondement de tous les mystères anciens, t. 2, part. 2, p. 190--192; t. 3, p. 204.

Ce système entroit dans la théorie des mystères de Bacchus et de Phanès, ibid. p. 191.

Dans ceux d'Eleusis. Dans la fable d'Adonis, t. 3, p. 70--74.
Dans les fictions faites sur Osiris, Horus, Adonis, Bacchus, Atys, etc. ibid. p. 192, 193.
Leur symbole exposé dans les mystères d'Isis, ibid. p. 202.
Leurs combats et leurs aventures retracés dans les mystères, ibid. p. 212.
Leur action opposée dans le paradis de Zoroastre, t. 3, p. 12.
Tableau abrégé du système des deux principes, t. 3, p. 14--22.
Ils sont incrées et coéternels, ibid. p. 17--19.
Toutes les religions les ont admis, ibid. p. 18.
La droite et la gauche caractérisent l'une le bon, l'autre le mauvais principe, ibid. p. 18; t. 3, p. 276.
Divers noms, qui leur furent donnés. Double source des choses opposées dans la Nature, ibid. p. 18.
Livres, qui traitent de ce système. Formes allégoriques et monstrueuses de cette théologie. Arbre symbolique qui la représente, t. 3, p. 21, 30, 33.
Milles de temps affectés à Dieu ou au bon principe. Milles du Diable, ou du mauvais principe, ibid. p. 21, 280.
Système des deux principes mis en action dans la Genèse, et en représentation dans le monument de Mithra, t. 3, p. 43, 44.
Système du triple principe, qui forme la Trinité, t. 3, p. 124, 125.
Distribution graduée de la Série des trois principes, ibid. p. 126, 132.
Le système des trois principes ou des Triades remonte à une haute antiquité, et se retrouve dans toute la Philosophie orientale, ibid. p. 126, 127, 130--132, 135.
Les trois principes de Porphyre comparés à ceux des Chrétiens, t. 3, p. 128.
Ce dogme appartenoit aux Platoniciens, et même aux Philosophes antérieurs à Platon, ibid. p. 129--131.
Les principales sources de ce dogme sont en Egypte, ibid. p. 132--135.
Les Docteurs chrétiens reconnoissent que cette doctrine se retrouve par tout, ibid. p. 137.
Le système des deux principes est la base de l'Apocalypse, ibid. p. 203.
Usage que les Législateurs firent de cette doctrine, ibid. p. 204.
Fête du triomphe du bon principe sur le mauvais, t. 3, p. 253, 254.
Il fut figuré par les images de Babylone et de Jérusalem, t. 3, p. 269--272.
Bon principe, fils de Dieu. Le mauvais est Satan, ibid. p. 278.
Ils entrent dans la composition du monde et s'y mêlent. Leur opposition ou leur contraste. Leur guerre est celle des Génies opposés de l'Apocalypse, ibid. p. 276.
Liaison de l'Astronomie aux fictions des combats sur les deux principes, ibid. p. 277.
Cérémonie des Perses à l'occasion de la victoire du bon principe sur le mauvais, t. 3, p. 283.
D'où les Egyptiens paroissent avoir emprunté cette théorie, ibid. p. 297.

Printemps. Description du Printemps. Importance des observations sur cette époque, t. 1, p. 104.
Commencement d'année, ibid. p. 154, 155.

Priscilla. Prophétesse de Pépuzza, t. 3, p. 208.
Ses visions, ibid. p. 208, 209.
Doctrine des Priscillanistes, ibid. p. 209, 226, 271.
Génie lumineux, qui lui apparoît, ibid. p. 227.

Processions Egyptiennes, t. 1, p. 10, 80.
Chinoises, ibid. p. 72.
D'Isis, t. 1, p. 89; t. 2, part. 2, p. 230.
Procession en honneur du Soleil à Héliopolis, t. 2, p. 236.
Des douze Dieux à Thèbes, ibid. p. 237.
Des Initiés allant à Eleusis, t. 2, part. 2, p. 11, 12, 30, 259, 260.
Des Phalléphores, ibid. p. 60.
Procession où l'on porte les statues de Bacchus, ibid. p. 68.
Procession des Flambeaux, ibid. p. 257.
Des Thesmophores, ibid. p. 259.

Proclus. Sa doctrine sur l'Ame universelle, t. 1, p. 264.

Procyon. Chien d'Orion, t. 3, part. 2, p. 165.
Origine de son nom. Son influence sur les chaleurs. Chien d'Icare et d'Erigone. Sa position aux Cieux. Ses levers, ses couchers, et phénomènes qui les accompagnent. Ses épithètes et noms divers en diverses langues. Noms des Etoiles particulières. Conte fait dessus, ibid. p. 165, 166.
Il répond au singe Hanuant, t. 3, p. 363.

Prométhée. Hercule. Constellation, t. 1, p. 161.
Fiction faite sur lui. Il dérobe le feu céleste, t. 3, part. 2, p. 142.
Il fut attaché sur le Caucase, où un Vautour lui rongeoit le foie, ibid. p. 135.
Hercule tue son Vautour, t. 1, p. 329; t. 3, part. 2, p. 143.
Il trompe Jupiter, ibid. p. 142.
Ce Dieu le délivre. Fiction sur sa couronne, ibid. p. 143.

Prophétesses de Pépuzza, t. 3, p. 206, 208.
Leurs prophéties sur l'apparition du grand juge, ibid. p. 209.

Voiles qu'elles portoient, ibid. p. 209, 320.
Leurs extases, ibid. p. 320.

Proserpine. Ses amours avec Jupiter Serpent, t. 1, p. 251; t. 2, p. 14.
Elle occupe l'Hémisphère inférieur, ibid. p. 157; t. 3, p. 73.
Sa statue à Hélos, t. 2, part. 2, p. 18.
Conservatrice, ibid. p. 21.
Son double nom, ibid. p. 22.
Sa statue à Elis, ibid. p. 27.
Son nom de Protogone, ibid. p. 31.
Proserpine Théra. Son temple, ibid. p. 36.
Sa naissance et son culte en Sicile, ibid. p. 38.
Son culte et ses fêtes chez les Sabins, ibid. p. 42, 43.
Jeune fille que l'on faisoit disparoître à la fête de son enlèvement, ibid. p. 51.
Son autel près du temple de Bacchus, t. 2, part. 2, p 73.
Elle est six mois avec Pluton, et six mois avec sa mère, ibid. p. 192.
Proserpine et Mercure chargés de détacher les ames du corps où elles sont liées, ibid. p. 220.
Epoque de la célébration de ses fêtes, ibid. p. 221.
Et de ses mystères, t. 3, part. 2, p. 115, 117.
Comment elle naît de Jupiter, qui jette les testicules d'un Belier dans le sein de Cérès, ibid. p. 224.
Explication de cette naissance, ibid. p. 225.
Sa corbeille sacrée, ibid. p. 257.
Explication de ses aventures, t. 3, part. 2, p. 114--122.
Etymologie de son nom, ibid. p. 114.
Comment elle est fille de Cérès, ibid. p. 114, 115.
Ses rapports avec la Couronne boréale, ibid. p. 115, 121.
Monument qui représente son enlèvement, t. 2, part. 2, p. 197; t. 3, part. 2, p. 115.
Epoque de ses noces avec le Dieu des enfers, ibid. p. 115, 116.
Elle est fille et mère d'un Taureau, et épouse d'un Serpent. Explication de cette fiction, ibid. p. 115, 117--120.
Pourquoi elle préside aux enfers, ibid. p. 116.
Sacrifice du bœuf noir à cette Déesse, ibid. p. 119.
Pourquoi l'on porte des fleurs et des couronnes dans ses fêtes, ibid. p. 121.
Ses fêtes comparées à celles d'Ariadne, ibid. p. 117.
Comment elle reste six mois aux enfers, et six mois sur la terre. Ses deux fêtes aux deux équinoxes, ibid. p. 117.
Ses rapports avec la Lune d'Automne, ibid. p. 122.
Son union à Hercule. Les Planètes sont ses Chiens. Explication de l'hymne d'Orphée à Proserpine, ibid. p. 115, 122.

Providence. Culte fondé sur cette fiction, t. 2, part. 2, p. 111.
Sa liaison aux besoins de la législation, ibid. p. 117.
Sa liaison aux mystères, ibid. p. 210--213.

Puits de Callichoré à Eleusis, t. 2, part. 2, p. 32.
Puits de Cérès, ibid. p. 33.

Purgatoire. Origine de cette fiction, t. 2, part. 2, p. 145, 150--154, 180.
Nature des peines, qu'on y endure, ibid. p. 152.
Fables sur le Purgatoire. Parti qu'en ont tiré les imposteurs appelés *Prêtres*. C'est le secret des Prêtres. Raisonnemens sur lesquels on établit cette chimère lucrative. Efforts criminels de nos Prêtres pour retenir les fruits de cette fiction, ibid. p. 153, 155.
Purgatoire opéré par la Métempsycose, ibid. p. 179, 180.
Diverses sortes d'expiations qu'y subissoient les ames. Pourquoi on inventa ces peines. Purgatoire de Platon, ibid. p. 184, 185.

Purification. Instrument symbolique des Purifications, t. 2, part. 2, p. 201.
Diverses manières de purifier, ibid. p. 201, 242, 249, 250.
Leur usage, ibid. p. 244.
Universalité de ces pratiques dans tous les mystères, ibid. p. 248--250.
Purification d'Hercule et d'Enée, ibid. p. 254.
Leur but, t. 3, p. 210.

Puzza. Divinité Chinoise. Sa description. Fable faite dessus, t. 2, p. 300.

Pyramide. Monument consacré au Soleil, t. 1, p. 50.
Description de celle du Labyrinthe, ibid. p. 52.
Pyramides, monumens religieux du Sabisme, et tombeaux des Dieux. Statue de Jupiter sous la forme de pyramide, ibid. p. 52, 53.
Grande pyramide d'Egypte est le tombeau d'Osiris, ibid. p. 424, 429.
Sa position, ses dimensions et proportions, t. 1, p. 424--431.
Ses propriétés et ses effets, ibid. p. 426--430.
Elle est le piédestal du Soleil et de la Lune, ibid. p. 431.

Pyrées. Foyers ou autels consacrés aux Planètes, t. 1, p. 7.

Pyrocïs. Nom de la Planète de Mars, t. 1, p. 140.

Pythagore. Ses dogmes sur le monde, t. 1, p. 941, 245, 246.
Sur l'Ether, ibid. p. 196.
Sur les Elémens, ibid. p. 200.
Ses dogmes sur l'Ame universelle, ibid. p. 245.
Sur la cause première, ibid. p. 256.
Il fait usage de l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 120, 121.

Python tue Apollon. Il est le Serpent du Pôle, t. 2, part. 2, p. 195; t. 3, p. 253; t. 3, part. 2, p. 80.
Fête de sa défaite, p. 253, 254.

R.

RADAMANTHE, Législateur, emploie l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 118.

Raria. Champ sacré de Cérès, t. 2, part. 2, p. 32.

Rational du grand Prêtre des Juifs, t. 1, p. 57--59.
Explication des pierres précieuses qui le composent. Il étoit une image du Ciel, t. 1, p. 58, 59; t. 3, p. 308--310.
Un instrument de divination, t. 1, p. 58, 59.

Reites. Ruisseaux sacrés sur la route d'Eleusis. Leurs Poissons ne peuvent être pêchés que par les Prêtres, t. 2, part. 2, p. 31--32.

Religion. Le culte de la Nature a été la Religion universelle, t. 1, p. 285.
Religion des Egyptiens et des Phéniciens, t. 1, p. 4, 6.
Des Chaldéens, Syriens, Cananéens, ibid. p. 4--7, 287.
Des Arabes et Sarrazins. Des Homérites, ibid. p. 6.
De l'Europe, ibid. p. 13--22.
De l'Asie. De l'Afrique, ibid. p. 22.
De l'Amérique, ibid. p. 33--35--40.
Des Grecs, avec ses changemens, ibid. p. 13--18.
Des Macédoniens, ibid. p. 14.
Des Pelasges, ibid. p. 16.
Des Romains, ibid. p. 19.
Des Espagnols. Des Siciliens. Des Crétois. Des Scythes, ibid. p. 20.
Des Celtes, ibid. p. 21, 288.
Des Hongrois. Des Francs. Des Scandinaves, p. 21, 22; t. 2, part. 2, p. 157.
Des Illyriens. Des Thessaliens. Des Irlandois. Des Allemands. Des Gaulois. Des Germains. Des Bretons ou Anglois. Des Suèves, Goths et Teutons. Des Danois, ibid. p. 21.
Des Ioniens, ibid. p. 22, 68, 71.
Des anciens Turcs. Des Mogolo-Tartares. Des Massagètes. Des Hyrcaniens. Des Tartares. Des Perses, t. 1, p. 23--27.
Des Curdes, ibid. p. 66.
Des Faroguis, ibid. p. 25.
Des Parsis, ibid. p. 282.
Des Guèbres, ibid. p. 28, 281.
Des Indiens. Des Banians. Des Brachmanes, ibid. p. 28, 29.
De Ceylan, ibid. p. 30, 290.
Des îles de la Sonde, de Java, Sumatra, des Moluques, de Célèbes, des Philippines, t. 1, p. 30, 45, 290.
Des Siamois, ibid. p. 31, 282.
Des Arrakanois. Du Tunquin. Des Chinois, ibid. p. 31, 45, 284--286.
Du Japon, ibid. p. 32, 281.
De Formose, ibid. p. 33, 283.
Des Ethiopiens. Des Troglodytes. Des Ichtyophages. De l'île de Socotora, ibid. p. 34.
De Madagascar, ibid. p. 226, 283.
Des Nègres du royaume de Juida et du Sénégal. Des Hottentots. De Loango, ibid. p. 35, 289.
De la Cyrenaïque, de la Mauritanie, et de la Numidie, ibid. p. 35.
Du Congo et d'Angola. Des Canaries. Des Carthaginois. Des Américains. Ses doubles formes. Des Péruviens, ibid. p. 36 38.
Des Mexicains, ibid. p. 38, 291.
De l'Isthme de Panama, ibid. p. 38, 45.
Du Brésil. Des Caraïbes. De Saint Domingue. De la côte de Cumana. De Cayenne. Des Floridiens. Des Iroquois. Des Hurons. Des Virginiens, ibid. p. 39, 291.
Des habitans des bords du Missouri. Des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Du Canada et de la baye d'Hudson, ibid. p. 40.
Religion Chrétienne. Explication de ce système religieux, t. 3, p. 5--153.
Elle est la même que celle de Mithra, t. 3, p. 1, 5, 41, 61, 87.
Sa liaison avec celle des Juifs, t. 3, p. 5.
Application de la Religion à l'ordre social, t. 2, part. 2, p. 1, 12, 259.
Faut-il une Religion? Non, t. 2, part. 2, p. 109, 123, 159.
Religion assimilée au poison, ibid. p. 109, 110, 115.

Triple base des Religions, ibid. p. 112.
Elle est une invention des Législateurs, t. 1, p. 109--115.
Abus des Religions, ibid. p. 123, 160.
Leurs dangers pour la politique et pour la morale, ibid. p. 123.
Les Chefs des religions inventent la fiction des récompenses et des peines de l'autre vie, ibid. p. 126.
Comment la religion Chrétienne corrompt la morale, et nuit au bonheur des sociétés par l'absurdité de ses préceptes. Examen du ridicule de ses dogmes. Combien ils sont dangereux. Exemples ridicules, qu'elle propose à imiter, ibid. p. 161--170.
De l'accord des religions avec les lois, ibid. p. 170, 245.
Religion Chrétienne la plus funeste des institutions religieuses, ibid. p. 174.
Charlatanisme des Chefs de religion, ibid. p. 259.
Nombre sept consacré par-tout dans cette religion, t. 3, p. 47.
Moyens de terreur qu'elle a toujours employés, t. 3, p. 202, 203.
Liaison des dogmes de la religion Chrétienne, avec ceux des Juifs et des Perses, t. 3, p. 1, 22, 23, 41.
Signe caractéristique donné aux initiés de cette secte, ibid. p. 61.
Rapport de ses dogmes et de ses mystères avec ceux de Mithra, ibid. p. 82--87.
Réflexions sur l'époque à laquelle cette religion a passé en Occident. Les Païens eux-mêmes nous ont indiqué les rapports qu'avoit cette religion avec le culte du Soleil. Traces du culte du Soleil conservées dans les premières Sectes du Christianisme. Sectes chrétiennes, qui en Orient adoroient le Soleil. Les Chrétiens ont passé pour adorer Sérapis, lequel est le Soleil, p. 88.
Pratiques des Chrétiens, qui indiquent que le Soleil est leur Dieu, ibid. p. 88.
Explication de la partie théologique de cette religion ou de sa trinité, ibid. p. 92—138.
Récapitulation des preuves développées dans notre traité sur la religion chrétienne, t. 3, p. 138.
Conclusion de tout ce traité. Réfutation des objections, ibid. p. 150.
Plusieurs de ses fêtes empruntées du paganisme; grossières erreurs à ce sujet, ibid. p. 150—152.
Idée précise, qu'on doit avoir de cette religion, dépouillée de ses fictions et de ses abstractions, ibid. p. 153.
Elle n'a rien qui soit à elle dans sa théologie, comme dans ses mystères, ibid. p. 89, 92, 137, 138.
Elle appartient au spiritualisme, ibid. p. 109—111.
Conformité de ses dogmes avec ceux de la théologie orientale, ibid. p. 126, 127.
Conformité avec ceux des Platoniciens, ibid. p. 128—131.
Accord de sa théologie avec celle des autres peuples, ibid. p. 133.
Les dogmes, les mystères, les fictions principales des Chrétiens se retrouvent chez tous les peuples. Cette religion est de beaucoup antérieure à la légende que nous avons, et qui fut faite depuis Tibère, ibid. p. 138.
Idée qu'on doit avoir des saints de cette religion, ibid. p. 150--152.
Combien ses Docteurs ont emprunté des dogmes de Platon, ibid. p. 304.

Remphan. Culte de l'Astre Remphan, t. 1, p. 5; t. 2, p. 246, 252.
Sa chapelle, t. 1, p. 68.
Ses rapports avec Saturne, t. 2, p. 252.

Renard. Constellation, t. 1, p. 93.
Etoile du Renard, t. 3, p. 36, 63, 77.

Réparation de la chute de l'homme, t. 3, p. 37--91.

Résurrection des corps, t. 1, p. 238.
D'Hercule, t. 1, p. 311.
D'Osiris, t. 1, p. 378; t. 2, part. 2, p. 194; t. 3, p. 56, 67.
Fiction sur la résurrection, t. 2, part. 2, p. 146.
Résurrection de Mithra. D'Horus. D'Adonis, t. 2, part. 2, p. 194; t. 3, p. 71--74.
De Bacchus, t. 2, part. 2, p. 195; t. 3, p. 67, 69.
D'Apollon, t. 2, part. 2, p. 195.
Résurrection par le Taureau, t. 3, p. 26, 278, 293.
Par l'Agneau, t. 3, p. 26, 27, 278, 293.
Fable sur la mort et sur la résurrection de Christ, t. 3, p. 53--90.
Raison qui la fit placer à l'Equinoxe de Printemps, ibid. p. 55, 56.
Sa fixation primitive au vingt-cinq Mars. Résurrection de Christ fixée à minuit précis, ibid. p. 56.
Fêtes à l'occasion de la résurrection d'Osiris, ibid. p. 67.
Résurrection d'Horus, ibid. p. 75.
Epoque de la résurrection générale, t. 3, p. 205.
Résurrection générale dans le système des Mages, ibid. p. 273, 278.
Le dogme de la résurrection commun aux Sectaires de la religion de Mithra, à ceux de la Secte Phrygienne et aux Encratiques, ibid. p. 207.
Sort des hommes après la résurrection, ibid. p. 279.
Double résurrection, ibid. p. 286--294.

Les Chrétiens ont emprunté ce dogme des Mages, ibid. p. 292, 293.
Résurrection de Christ ou du Soleil, synonyme du mot exaltation, t. 3, p. 62.

Rhéa. Ses mystères. Ses couches, t. 2, part. 2, p. 21.
Ses rapports avec Cybèle. Elle est connue dans la théologie Egyptienne. Mutilation et fureurs de ses Prêtres, les rapprochent de ceux de Cybèle, ibid. p. 78, 79.
Rhéa soustrait Jupiter à la voracité de Saturne, ibid. p. 81.
Elle fut prise pour la terre, t. 1, p. 131.

Roue aux douze vases désigne le Zodiaque, t. 3, p. 311, 312.
Roue de la fatalité, ibid. p. 313.

S.

Sabaoth, Génie à tête d'Ane, qui préside au septième Ciel, t. 3, p. 237.

Sabisme. Religion primitive et universelle, dirigée vers le culte de la nature et des astres. Elle fut celle d'Abraham, t. 1, p. 4--6, 8.
Son universalité et son ancienneté, ibid. p. 7, 8, 14--16, 25, 97.
Ses fêtes, ibid. p. 8, 83.
Ses Anges, ibid. p. 282.
Le Sabisme fait le fonds de la religion des Grecs, ibid. p. 13--19.
Des Romains, des Indiens, ibid. p. 29.
Ses monumens en Egypte, ibid. p. 55.
Forme de ses temples et de ses Talismans, ibid. p. 65.
Ses idoles sont des images de Constellations, ibid. p. 67.
Ses prières s'adressent aux Astres, ibid. p. 84.
Ses livres astrologiques, ibid. p. 211.
Ses dogmes sur l'ame du monde, ibid. p. 253, 268.

Sagittaire. Origine et sens de cet emblême céleste, t. 3, p. 338, 339.
Ses divers noms, ibid. p. 338; t. 3, part. 2, p. 65, 66.
Diverses images qui furent figurées dans ce signe. Il est Crotus, fils de la nourrice des Muses. Son amour pour la navigation. Sa filiation. Noms de ses diverses Etoiles. Manière dont il est représenté. Il est le domicile de Jupiter, le siége de Diane et de l'élément du feu. Ses levers et ses couchers, avec les phénomènes qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 65--66.

Saisons. Division des saisons par deux et par quatre, t. 1, p. 59.
Leur durée respective, t. 3, part. 2, p. 20.
Emblêmes qui les représentent, ibid. p. 59.
Collége des saisons à la Chine, ibid. p. 72.
Fêtes des quatre saisons, ibid. p. 83, 150.
Saisons, filles de Thémis, ibid. p. 91.
Réglées par le Soleil, ibid. p. 149.
Femmes du Dieu du temps, ibid. p. 153.
Leur commencement, t. 3, part. 2, p. 20, 31.

Saliens. Leurs danses, t. 1, p. 73.

Samothrace. Noms des Divinités qui y étoient adorées, t. 2, part. 2, p. 12.
Origine de ses mystères. Divers noms de cette île. Célébrité qu'elle avoit et voyages qu'on y faisoit. Espérances qu'on donnoit aux Initiés à ses mystères. Respect de tous les peuples pour cette île et pour ses mystères. Purifications usitées en ce lieu. Cérémonies de l'initiation, ibid. p. 100--104.
On y initioit la nuit, ibid. p. 128.
Représentation tragique donnée dans ses mystères, ibid. p. 195.

Samson. L'Hercule des Juifs, t. 1, p. 311.

Sanchoniaton, Théologien de Phénicie, t. 1, p. 6.
Caractère de sa Cosmogonie, t. 3, p. 718.

Sandès. Nom d'Hercule chez les Perses, t. 1, p. 27.

Sanglier d'Erymanthe. Explication de la victoire d'Hercule sur ce monstre, t. 1, p. 324, 403.
Il tue Adonis, t. 2, p. 158, 162; t. 2, part. 2, p. 57; t. 3, p. 73.
Il se retrouve dans les fables Siamoises, t. 2, p. 163.
Il blesse Atys, ibid. p. 164.

Sares Chaldaïques. Origine et durée de ces périodes, t. 3, p. 160, 162.

Saturne. Planète, t. 1, p. 5, 91.
Ses couleurs et son mouvement, ibid. p. 106.
Temple de Saturne, ibid. p. 19.
Formes de son temple, ibid. p. 65.
Ses fêtes. Il est reçu par Janus en Italie, ibid. p. 84.
Il mutile Uranus son père, ibid. p. 133.
Dévore ses enfans, ibid. p. 137.

Ses caractères astrologiques et mythologiques, ibid. p. 140; t. 3, p. 226.
Observé sur-tout par les Chaldéens, t. 1, p. 145.
Son influence humide, ibid. p. 203.
Saturne Phénicien, t. 2, p. 209.
Son nom donné au Soleil, t. 2, p. 239.
A Orion et à Israël, t. 3, part. 2, p. 161, 162.

Scarabée. Animal symbolique. Son culte chez les Hottentots, t. 1, p. 35.
Consacré à la Lune, ibid. p. 397.
Caractère d'Apis, t. 2, p. 108—110.
Consacré au Soleil et à la Lune. Ses diverses espèces et les motifs de sa consécration, t. 2, p. 278.

Scorpion. Origine de cet emblême astronomique, t. 3, p. 333.
Origine du rôle qu'il joue dans la mythologie, t. 3, part. 2, p. 42.
Il est l'ennemi d'Orion: il est fils de la terre; d'autres disent de Diane. Il fait périr Phaëton, Canopus, Orion et le Taureau Mithriaque, t. 1, p. 93, 158.
Explication de ces fictions, t. 3, part. 2, p. 62, 99.
Ses divers noms en diverses langues. Noms de ses principales Etoiles. Il est le domicile et le siége de Mars, et le siége de l'Elément de l'Eau, t. 1, p. 401; t. 3, part. 2, p. 63.
Sa position aux Cieux. Ses levers et ses couchers avec les phénomènes météorologiques qui les accompagnent, ibid. p. 63, 64.
Il détruit la végétation, t. 1, p. 155.
On le trouve sur les Talismans, t. 3, p. 254.
Typhon tue Osiris sous ce signe, t. 1, p. 158, 380; t. 3, p. 239.
Signe malfaisant, affecté à la Tribu de Dan, t. 3, p. 239.

Sémélé, fille de Cadmus, t. 2, p. 3, 42.
Mère de Bacchus, ibid. p. 3.
Aimée de Jupiter. Foudroyée, ibid. p. 44--46.
Son appartement à Thèbes. Sa statue et son tombeau, t. 2, part. 2, p. 74.

Sémiramis. Elle bâtit le temple de la Déesse de Syrie, t. 2, p. 217.
Sa statue, ibid. p. 222.
Son culte en Assyrie. La Colombe lui fut consacrée. Elle se métamorphosa en Colombe, ibid. p. 210.

Simplicius. Ses dogmes sur la nature du Ciel et des Astres, t. 1, p. 203.

Sept. Nombre sacré se retrouve par-tout, t. 1, p. 55, 74--76, 271.
Division des Dieux par sept, ibid. p. 57, 209.
Chandelier à sept branches, ibid. p. 66; t. 3, p. 212, 222, 309.
Sept quartiers de Jérusalem, t. 1, p. 71.
Sept Castes Egyptiennes et Indiennes. Sept Idoles des Bonzes. Sept mois de grossesse. Sept tours que l'on fait faire à la Vache sacrée en Egypte, et à la Vache rousse en Judée. Sept embouchures du Nil. Sept canaux du lac Mœris, t. 1, p. 74; t. 2, p. 123.
Sept voyelles consacrées aux sept Planètes, ibid. p. 75, 282.
Sept jours de la semaine, ibid. p. 75; t. 3, p. 220.
Sept portes des Planètes, ibid. p. 75; t. 2, part. 2, p. 207.
Sept Archanges. Sept Amchaspands. Sept conseillers, sept princes, sept ministres des rois de Perse. Sept femmes d'Esther. Sept élus de Scythien. Sept mois de la construction du Tabernacle. Sept années de la construction du Temple. Sept générations de la durée du monde. Création terminée au septième jour. Sept paires d'animaux dans l'arche. Sept fois sept ans pour les Jubilés. Sept fois sept semaines jusqu'à la Pentecôte. Fête de sept jours. Gâteau à sept feuilles. Sept enceintes d'Ecbatane, t. 1, p. 71—76.
Sept Pyrées, ibid. t. 3, p. 211; t. 3, part. 2, p. 305.
Nombre sept répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse, t. 1, p. 75; t. 3, p. 219.
Vaisseau aux sept Pilotes, ibid. t. 3, p. 218, 219; t. 3, part. 2, p. 300, 301.
Sept portes de Thèbes, t. 1, p. 76; t. 3, part. 2, p. 303.
Sept tuyaux de la flûte de Pan. Sept tours dans les jeux du Cirque. Sept anneaux prophétiques, t. 1, p. 76, 87; t. 3, p. 219.
Sept Anges devant le trône de Dieu. Sept chefs Ousiarques, ibid. p. 271.
Seps Eons des Gnostiques. Sept fils d'Iadalbaoth, ibid. p. 273; t. 2, p. 195.
Sept esprits célestes des Japonois. Sept ministres du Dieu suprême, chez les Parsis. Sept Yinges de Zoroastre. Sept étages du monde, t. 1, p. 281, 283.
Sept esprits gouvernent les Cieux, suivant les Madégases. Sept jours Généthliaques d'Apis, t. 2, p. 123.
Sept Cieux des Ophites, ibid. p. 195; t. 3, part. 2, p. 301.
Sept jours d'habitations du Prêtre dans la statue Colossale de Priape, ibid. p. 220.
Les Galles s'interdisent pendant sept jours l'entrée du temple. Sept chambres de Moloch, ibid. p. 225.
Sept têtes d'Amida, t. 2, p. 301.
Sept jours de fête en honneur de Cérès Mysienne, t. 2, part. 2, p. 14.
Sept jours d'extase d'Ardeshîr, t. 2, part. 2, p. 119.

Ville au sept portes dans l'Elysée, ibid. p. 134; t. 3, p. 307.
Sept fleuves de lait, ibid. p. 134.
Sept portes dans l'antre Mithriaque, ibid. p. 181.
Dieu aux sept rayons, ibid. p. 223; t. 3, p. 217.
Sept immersions des Initiés, t. 2, part. 2, p. 231, 249.
Sept degrés d'initiation Mithriaque, ibid. p. 246; t. 3, p. 219.
Sept jours de fêtes d'Adonis, ibid. p. 251.
Nombre sept consacré dans la religion Chrétienne, t. 3, p. 67.
Sept parties de l'ame du monde. Sept dons du Saint-Esprit. Saint-Esprit, mère des sept maisons, t. 3. p. 102.
Sept gouverneurs du destin, ibid. p. 106.
Sept jours de la création. Sept mille ans de la durée du monde. Sept lampes devant le tabernacle. Sept chandeliers. Sept enfans de la femme stérile. Sept colonnes de sagesse. Sept femmes prennent un homme pour mari. Sept frères Machabées. Sept églises. Sept sens cachés dans l'Apocalypse, t. 3, p. 190.
Sept étoiles. Sept Vierges prophétesses dans les mystères de Pépuzza. Sept chandeliers d'or. Sept autels. Sept portes planétaires. Sept enceintes du temple. Sept yeux du Seigneur. Sept esprits reposent sur l'arbre de Jessé. Sept pierres précieuses. Sept Etoiles du monument de Mithra. Sept jours de la semaine consacrés aux Planètes. Motifs de la distribution qui en fut faite. Sept Cercles dans la main de Pan. Sept Archanges dans l'inscription de Milet. Lyre à sept cordes. Nombre sept consacré à Apollon. Septième jour consacré à Apollon. Sept degrés de l'échelle des ames. Exemples des allusions fréquentes faites au nombre sept. Sept Astres principaux dans le monde. Sept portes de l'air. Sept Sabbaths. Importance du rôle que joue ce nombre dans la Nature. Multiples de ce nombre. Sept Triades. Sept grands Dieux de Martianus Capella. Génie qui porte sept Sphères, ibid. p. 211—222.
Sept loges d'Initiés aux mystères de l'Agneau. Nombre sept désigne le monde, ibid. p. 225.
Sept jours de voyage des ames, ibid. p. 228, 299.
Sept portes de la ville Sainte de Lucien, ibid. p. 234, 307.
Sept Eons métamorphosés en Cieux. Sept Cieux des Gnostiques, ibid. p. 237.
Livre aux sept sceaux, ibid. p. 259.
Sept tablettes du livre des destins, appartenant au vieux Ophion. Sept anneaux sigillaires d'Apollonius, t. 1, p. 76; t. 3, p. 242.
Sept cornes et sept yeux de l'Agneau, t. 3, p. 243, 272.
Divers objets auxquels ce nombre fut consacré. Sept rayons à chaque Astre, ibid. p. 244.
Sept anges et sept plaies, ibid. p. 265.
Sept trompettes. Sept coupes, ibid. p. 268.
Sept Keswars de la terre, ibid. p. 282.
L'ame se repose sept mois dans la prairie. Sept portes de l'échelle Mithriaque, ibid. p. 306.
Sept anges des sept églises. Sept voyelles caractérisent l'église, t. 3, part. 2, p. 297.
Vischnou métamorphosé sept fois en cheval. Sept frères de Vischnou, métamorphosés en sept chevaux. Cheval à sept têtes. Canoun, Dieu Japonois à sept têtes. Sept idoles Japonoises placées dans sept temples. Sept idoles célestes au Tunquin, ibid. p. 302, 303.

Sérapion. Il procure du blé aux Athéniens. Sa statue, t. 2, part. 2, p. 28.

Sérapis. Dieu Soleil des Signes inférieurs. Origine de son Serpent, etc. Son Chien, t. 1, p. 193, 374; t. 2, p. 173.
Son union à Isis Pélasgique, t. 2, part. 2, p. 15.
Son caractère théologique, t. 1, p. 375, 403; t. 2, p. 175, 179, 182.
Ses rapports avec Osiris, Pluton et Esculape. Ses attributs caractéristiques. Il guérissoit les maladies. Ce nom est un des mille noms du Soleil Dieu unique. Soleil d'Hyver. Comment il est Bacchus, Osiris, Pan, Ammon, Pluton, etc. t. 2, p. 172, 173, 175, 177; t. 2, part. 2, p. 19.
Il emprunte les formes du Serpent d'Automne. Il est Apis. Sa statue portée de Sinope à Alexandrie. Il est le Dieu qui gouverne l'Univers et l'ame du monde. Peinture qu'il fait de lui-même par son Oracle. Décomposition du Cerbère, ou du Monstre symbolique placé à ses côtés. Explication d'une de ses statues gravées dans Montfaucon. Sa statue composée de divers métaux, et ornée de diverses pierreries. Motifs du choix qu'on en fit. Raisons de la couleur qu'on lui donna. Il étoit une des grandes Divinités de Memphis. Comment Osiris devient Sérapis. Son temple à Memphis. A Canope. A Sparte. A Athènes. Etablissement de son culte à Corinthe. Ses temples à Patras unis au tombeau de Bélus. Son culte à Rome. Son culte propagé par les Alexandrins. Il dispense tous les biens. Ses miracles, t. 2, p. 172—180.
Appelé Dieu *Saint.* Ses rapports avec le Serpentaire, ibid. p. 181.
Il est le Serpent de la Cosmogonie des Japonois. Description de cette idole, et ses rapports avec Sérapis et Cneph, et avec l'Hercule d'Athénagore. Explication de cette figure monstrueuse, ibid. p. 187, 188.

Son

Son union à Isis. Son temple en Phocide. Ses temples placés hors des villes. Son temple en Laconie. A Œtulé. Près du Cap Malée avec celui d'Isis. Ses deux temples en Achaïe. Son union à Cérès, t. 2, part. 2, p. 15—19.
Son temple à Messène, ibid. p. 26.
Statues d'Isis et de Sérapis unies à Esculape. Son temple à Corinthe avec celui d'Isis, ibid. p. 28.
Son temple à Athènes, et union de son culte à celui d'Illythie, ibid. p. 30.
Son temple à Copas avec celui de Bacchus et de Cérès, p. 74.
Médailles qui attestent que Sérapis est le Soleil. Croix trouvées dans son temple, et Chrétiens appelés *Adorateurs de Sérapis*, t. 3, p. 89.
Caractères qui le rapprochent de Christ, ibid. p. 118.

Serpent céleste rend des Oracles, t. 1, p. 63.
Introduit le mal, ibid. p. 201; t. 2, part. 2, p. 216.
Fournit ses attributs à Typhon, à Ahriman, au mauvais principe chez les Madégases, les Juifs, les Chrétiens, etc. ibid. p. 204, 216, 230, 283.
Attribut d'Hercule, ibid. p. 310.
Il est fameux dans les mystères de Bacchus et dans les fables sur ce Dieu, t. 2, p. 14.
Cérémonie mystérieuse dans laquelle on couloit le Serpent dans le sein des Initiés, t. 2, p. 17; t. 2, part. 2, p. 225.
Il est l'attribut de Pluton, d'Esculape et de Sérapis, t. 2. p. 166, 167; t. 2, part. 2, p. 223.
Culte des Serpens sacrés, t. 2, p. 166, 182—187; t. 2, part. 2, p. 290.
Leur caractère de douceur, t. 2, p. 182.
Serpent d'Eve honoré par les Ophites, t. 2, part. 2, p. 62, 226, 227; t. 3, part. 2, p. 301.
Serpent qui trompe avec les fruits de l'automne, ibid. p. 48.
Serpens nourris, et après leur mort, enterrés dans le temple de Jupiter, à Thèbes en Egypte. Divinité attribuée aux Serpens. Serpent, bon Génie. Nourris à Rome. A Lavinium. Ses Oracles à Delphes. Son culte et ses prêtres en Egypte. En Afrique et en Asie. Il est le fétiche des Nègres. Serpent d'Airain. Culte du Serpent dans le Nord, ibid. p. 182—184.
Serpent réputé roi du Ciel. Les Initiés aux mystères de Bacchus, pressent des Serpens dans leurs mains, t. 2, part. 2, p. 63, 126.
Serpent représente la course oblique des Astres, ibid. p. 201.
Serpens honorés au Japon et à la Chine. Chez les Tartares. En Moscovie ou en Russie. En Lithuanie et en Lusitanie. On leur servoit à manger, sur des tables sacrées. Ils sont honorés chez les Turcs. Serpent à tête d'Epervier, symbole du Soleil. Motif de ce culte. Origine de ce symbole composé. Globe ailé environné de Serpens. Signification de cet emblême. Culte des Serpens relatif aux Serpens célestes, t. 2, p. 184—187.
Serpens des Ophites, ibid. p. 185; t. 2, part. 2, p. 226.
Serpent céleste est le Serpent d'Eve, ibid. p. 195, 223; t. 2, part. 2, p. 226, 227, 285; t. 3, part. 2, p. 131.
Serpent qui dévore les ames, t. 2, part. 2, p. 219, 223.
Serpent des mystères. Il est la forme de Pluton s'unissant à Proserpine. On le trouve dans les monumens de Mithra. Il sert d'attribut à Typhon. Il fixe la division des deux Hémisphères. Sa position aux Cieux, ibid. p. 223, 224; t. 3, part. 2, p. 131.
Origine de ce symbole, et pourquoi il est dans les mains d'Ophiucus, t. 3, p. 127.
Serpent céleste. Serpent d'Esculape, ibid. p. 131.
Ses divers noms en diverses langues, t. 2, part. 2, p. 226; t. 3, part. 2, p. 131.
Nom des diverses Etoiles, ibid. p. 131.
Le Serpent précipite les ames dans les régions inférieures. Serpent engendre le Taureau, et est engendré par lui. Explication de cette fiction. Serpent céleste est celui de Triptolême. Rôle, qu'il joue dans les mystères d'Eleusis. Son nom d'Evan et de Elhava, ibid. p. 224—226.
Serpent, idole des Indiens. Il est une des formes de Vischnou, t. 3, part. 2, p. 302.
Il est leur Esculape. Fête du Serpent à la Chine. Fohi a un corps de Serpent. Serpent adoré au Mexique. Il sert d'appui au Dieu Vitzliputzli, Divinité semblable à Esculape et à Sérapis, ibid. p. 189, 190.
Serpens consacrés à la bonne Déesse, t. 2, part. 2, p. 48, 49, 227.
Serpent aux pieds de sa statue. Bacchus prend les formes du Serpent. Serpent femelle entre les mains du Serpentaire. Son union aux Orgies. Il tresse les cheveux des Bacchantes. Il entourre le Van mystique. Il environne l'Urne mystérieuse portée dans les Isiaques. Il accompagne Isis. Il est fils d'Iadalbaoth. On retrouve partout le Serpent, par lequel les ames se dégradent, en passant dans l'Hémisphère ténébreux. Serpens d'Hécate. Serpent placé aux pieds de Minerve. Serpent qui poursuit la femme de l'Apocalypse, ibid. p. 226, 227; t. 3, p. 30.
Le même poursuit Latone. Serpent poursuit Isis, mère d'Horus ou d'Apollon, t. 2, part. 2, p. 227.
Serpens tressent la chevelure de Cérès, ibid. p. 232.
Fable du Serpent d'Eve. Il introduit le mal

physique et périodique, connu sous le nom d'*Hiver*, t. 3, p. 12, 22.
Il eſt par-tout un des attributs du mauvais principe, ibid. p. 14.
Fable du Serpent d'Eve fondée sur le syſtême des deux principes, ibid. p. 16.
Ce symbole paroît plus d'une fois dans la théologie des Perses. Il pénètre dans le Ciel. Il ramène les longues nuits. On l'appelle *Astre Serpent*, et *Couleuvre*, mère de l'Hyver, dans les livres de Zoroaſtre. On l'unit au Loup. Il eſt le Serpent du Pôle, dont triomphe Apollon. Les Perses appellent encore aujourd'hui le Serpent d'Ophiucus, le Serpent d'Eve. Tradition Rabbinique qui confirme les rapports du Serpent d'Eve, avec celui des Conſtellations. Son union au Chameau, ibid. p. 28, 29.
Sa position relativement à la Balance, ibid. p. 22, 29, 62.
Il eſt vaincu par l'Agneau, ibid. p. 30, 63.
Il sert à peindre le mauvais principe, qui introduit le mal et les Ténèbres en Automne, ibid. p. 58, 59.
Son opposition à l'Agneau, ibid. p. 59—61.
Serpent qui se mord la queue, et qui designe le temps, ibid. p. 235.
Conjectures sur les divers Serpens placés aux Cieux. Ils furent une image des fleuves, ibid. p. 354.

Serpentaire. Conſtellation. Sa position aux Cieux, et son attitude, t. 3, part. 2, p. 127.
Ses idoles. Ses temples, t. 1, p. 61, 64.
Les Rhodiens lui sacrifient, t. 1, p. 158; t. 3, part. 2, p. 128.
Il eſt Phorbas et Cadmus, t. 1, p. 158; t. 2, 151.
Il eſt Carnobuta, roi des Gètes, t. 1, p. 163; t. 2, part. 2, p. 225.
Universalité de son culte, ibid. p. 309.
Il fonde Thèbes en Béotie, ibid. p. 337.
Il eſt Esculape et Sérapis, ibid. p. 402; t. 2, p. 166; t. 2, part. 2, p. 220; t. 3, p. 29.
Il eſt Jason, ibid. p. 463; t. 3, part. 2, p. 429.
Son nom en Hébreu et en Arabe, t. 2, part. 2, p. 226.
Appelé *Berger*. Comme St. Roch, il guérit les maladies, et il a son Chien, t. 2, p. 167.
Il donne ses formes à Esculape, s'appuyant sur un bâton entortillé de Serpens, ibid. p. 187.
Liaison de cette Conſtellation aux myſtères d'Eleusis, t. 2, part. 2, p. 224.
Il eſt placé sur la route des ames, lorsqu'elles descendent aux enfers. Il eſt Triopas. Son union aux myſtères de Cérès et ses aventures, t. 2, part. 2, p. 225.
Il figure dans l'Apocalypse. Dans le poème de Nonnus, t. 3, p. 284, 286.
Il eſt l'Hercule d'Athénagore, t. 2, part. 2, p. 226.
Il eſt Tantale, père de Pelops, t. 3, part. 2, p. 193.
Il eſt Esculape, Hercule, Triopas, Phorbas, Tybris, Thésée, Prométhée, Ixion, Cadmus, Jason, etc. Il reſſuscite le Cocher Hippolyte. Il reſſuscite Glaucus. Origine de son Serpent. Fiction sur le Serpentaire, sous son nom de *Carnobuta*. Sous son nom de *Phorbas*. Sous son nom d'*Esculape*. Sous son nom d'*Hercule*. Sous celui de *Triptolême*. Sous celui de *Tantale*. Explication. Ses divers noms en diverses langues. Noms de ses Etoiles particulières. Diverses figures qui y furent peintes. Ses levers, ses couchers et Phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, p. 127, 129, 130.

Seth. Chef du Sabisme, t. 1, p. 8.
Livres de Seth. Nom de la Canicule ou de Sirius. Colonne de Seth. Son lever ouvre l'année Egyptienne, t. 1, p. 160; t. 2, part. 2, p. 202.

Signes céleſtes. Ils servent à diviser le temps, et donnent leurs attributs au Soleil. Ils furent pris pour causes, t. 1, p. 109; t. 3, p. 22.
Signes céleſtes divisés en mâles et femelles, t. 1, p. 131.
Origine des Signes, de leurs noms et des figures, qui y sont tracées, t. 1, p. 176.
Ils sont liés au Soleil et à la Lune, ibid. p. 210.
Se lient aux autres Aſtres, ibid. p. 215.
Signes de bien et de mal, ou Signes de Dieu et du Diable, t. 1, p. 234; t. 2, part. 2, p. 221; t. 3, p. 20, 22.
Signes et parties de Signes réputés Dieux, t. 3, p. 229, 239.
Quatre Signes des saisons. Quatre Etoiles royales, ibid. p. 240.
Désignés par douze Etoiles, ibid. p. 250.
Division par douze, tant en longueur qu'en largeur, affectée aux douze signes du Zodiaque, t. 3, p. 303.
Appelés *Fortes du Ciel*. Appelés *Chefs* et *Modérateurs*. Président aux douze tribus d'Israël, ibid. p. 304.
Représentés par douze pierres précieuses, ibid. p. 307—311.
Leur influence sur le monde sublunaire. Tableau de leur influence sur les Métaux, les Plantes et les Elémens, ibid. p. 310.
Leur combinaison avec les Planètes. Figurés par la roue aux douze vases. Divers symboles qui les représentent. Rapport des douze Apôtres avec les douze signes. La régénération des ames se fait par les Signes, ibid. p. 311, 314.

Leurs noms. Leur distribution en mâles et femelles. En diurnes et nocturnes. En Signes fixes, tropiques, communs, quadrupèdes et bicorpore. Signes affectés aux divers vents. Aux quatre élémens. Aux diverses parties du corps-humain. Aux douze grands Dieux. Distinction des Signes en septentrionaux et méridionaux descendans et ascendan, droits et obliques. Leur caractère astrologique et météorologique, t. 3, part. 2, p. 19—24.
Leur division par dix et par douze, ibid. p. 23.

Sintos. Religion du Japon, t. 1, p. 32, 281.

Sirius. Voyez *Grand Chien*, ci-dessus.
Etoile du grand Chien. Elle ouvre la période Sothiaque, ibid. p. 160.
Son culte, t. 1, p. 6.
Sacrifice à cet Astre. Prognostics, qu'on en tiroit, ibid. p. 64, 206.
Chef des autres Astres, ibid. p. 66, 114, 232.
Fable sur Sirius, t. 1, p. 93.
Il cause le débordement du Nil, ibid. p. 110.
Description de cet Astre, ibid. p. 114.
Ses influences, t. 1, p. 203.
Etoile d'Isis, Chien d'Erigone. Anubis, t. 2, part. 2, p. 202, 203.
Il préside à l'ouverture de la période Sothiaque, et à l'année Egyptienne, ibid. p. 202; t. 3, p. 347.
Ses rapports avec les deux portes du Soleil et des ames, ibid. p. 202.
Ses rapports avec le commencement du monde et de la période Sothiaque, et avec le débordement du Nil, t. 3, p. 176, 335.
Paranatellon du Cancer, ibid. p. 176, 335.
Il est préposé à la garde du Ciel, ibid. p. 277; t. 3, p. 348.
Chien d'Isis. Sa position relativement à l'Horizon au moment de l'invention du Zodiaque. Rapport de ses fonctions avec celles du Chien. Il est Anubis et Mercure. Sa tête rayonnante. Honoré sous le Symbole d'un Chien, vivant par les Egyptiens et les Ethiopiens, ibid. p. 348—349.
Etymologie de ses divers noms *Seth*, *Syth* ou *Sothi*, qui lui furent donnés, t. 3, p. 353.

Socrate. Il s'occupe le premier de la morale, t. 1, p. 126.

Soleil adoré en Egypte et en Phénicie, t. 1, p. 418.
Chars et Chevaux consacrés au Soleil, ibid. p. 5.
Son temple à Emesse. Son autel en Arabie, ibid. p. 6.
En Grèce, ibid. p. 63.
Sa fontaine, ibid. p. 7, 19.
Chevaux immolés à cet Astre, ibid. p. 13, 23, 24.
Son temple à Athènes. Son colosse à Rhodes. Ses fêtes et ses combats Gymniques. Invoqué par Agamemnon. Ses sacrifices en Macédoine. Ses statues en Ionie, ibid. p. 3, 14, 22.
Montagne consacrée au Soleil en Laconie, ibid. p. 14.
Ses autels, ses statues, ses temples en Grèce. En Italie. En Espagne. Son temple et sa statue à Byzance. Soleil, Dieu de Constantin et de Julien. Grand Dieu des Perses. Son temple à Toulouse. Son culte en Albanie. Dieu des Massagètes et des Derbices, ibid. p. 19—23.
Son temple à Gaza, ibid. p. 25.
Son culte dans l'Inde, ibid. p. 28.
Cérémonies des Brachmanes en son honneur. Pagodes du Soleil. Son culte dans les iles de l'Océan Indien. Il s'y appelle *Iri* Il fut adoré à Java, à Summatra, dans les iles de la Sonde, aux Moluques, dans l'île de Célèbes, aux Philippines, ibid. p. 29--30.
A Arrakan, au Tunquin, à la Chine, ibid. p. 31, 135.
Au Japon. Dans l'île de Formose. En Ethiopie. Sa table sacrée. Ses Prêtres, son attelage. Sa fontaine chez les Troglodytes, et près du temple d'Ammon. Isle consacrée au Soleil. Son culte à Carthage. En Numidie. Son temple et sa statue près de l'Océan Atlantique. Soleil adoré au Congo et à Angola. Aux Canaries. Au Pérou. Son temple, ses images, ses Vestales, ses Prêtres et les cérémonies de son culte, au Mexique, au Brésil, à l'Isthme de Panama, chez les Caraïbes, à Saint-Domingue, à Cumana, en Floride, à Cayenne, en Virginie, chez les Hurons, chez les Panis, au Canada et à la Baye d'Hudson. Universalité de son culte, ibid. p. 32--41.
Son temple à Héliopolis. Son labyrinthe, ibid. p. 50.
Son image circulaire, ibid. p. 53.
Sa statue à Eléphantine, ibid. p. 54.
Représenté par une Sardoine, ibid. p. 58.
Forme de ses temples, ibid. p. 65.
Sa statue à Byzance, ibid. p. 72.
Son idole adorée par les Manichéens, ibid. p. 75.
Sa fête, ibid. p. 83.
Ses jeux et son char, ibid. p. 86.
Son char et ses chevaux, ibid. p. 87.
Il étoit représenté par le Dadouque à Eleusis, ibid. p. 89; t. 2, part. 2, p. 196, 199, 200.
Description de son lever, ibid. p. 100.
Son mouvement dans l'Ecliptique, ibid. p. 102.
Sa double faculté. Phallus emblême de sa fécondité. Son éloignement de nos climats donne lieu à des fêtes de deuil, ibid. p. 103.
Il est au centre du système planétaire, ibid. p. 107, 247.
Ses images et ses noms varient avec les signes et les saisons, ibid. p. 109, 153, 154; t. 2, p. 99.

Il est un principe mâle, ibid. p. 131.
Vrai Jupiter. Variété de ses noms et de ses attributs, ibid. p. 144.
On l'appelle *le Roi*, ibid. p. 134.
Pronostics tirés de cet Astre. Chef de l'administration universelle du monde, ibid. p. 145--149, 166, 211, 367.
Fils de Dieu, ame et intelligence de l'univers, ibid. p. 146; t. 2, p. 10.
Presque tous les Dieux rapportés au Soleil, ibid. p. 147, 154; t. 2, p. 7.
Mariage du Soleil et de la Lune, ibid. p. 148.
Ses rapports avec la végétation aux quatre époques de son mouvement, ibid. p. 149.
Divers âges donnés à ses statues, ibid. p. 153, 310; t. 2, p. 8.
Leurs diverses formes. Soleil enfant naissant, ibid. p. 153.
Vainqueur des ténèbres, et sous quelles formes, ibid. p. 155.
Soleil de verre. Elémens qui lui sont affectés, ibid. p. 174.
Effets de ses divers mouvemens, ibid. p. 200, 209.
Son action unie à celle des Planètes et des fixes. Roi et Dieu supérieur, ibid. p. 205.
Son union aux Décans, ibid. p. 217, 218.
Son Ange, ibid. p. 267.
Soleil animé, ibid. p. 261.
Intelligent, ibid. p. 267.
Première intelligence, ibid. p. 281.
Confondu avec Hercule et avec Saturne, ibid. p. 311.
Œil de Jupiter, ibid. p. 374.
Epoque de la cessation de sa fécondité, ibid. p. 380.
Principe de fécondité universelle, t. 2, p. 144.
Il s'appuye sur un bâton en automne, ibid. p. 187.
Ses pieds sont liés en hiver, déliés au Printemps, ibid. p. 187, 197.
Son trône en Syrie, ibid. p. 222.
Josias brise ses chars, ibid. p. 236.
Appelé *Saturne*, ibid. p. 239.
Diverses manières de le peindre, t. 2, p. 257.
Sa forme d'Epervier, ibid. p. 276.
Autel du Soleil, t. 2, part. 2, p. 14, 25.
Soleil Sauveur, ibid. p. 21, 25.
Son autel à Sicyone, ibid. p. 29.
Autel du Soleil Sauveur à Trézène, ibid. p. 69.
Il dort l'hiver et se réveille au Printemps, ibid. p. 84.
Autel du Soleil en Arcadie, ibid. p. 109.
Ses tombeaux en divers lieux, ibid. p. 193.
A Delphes. Objet des fictions solaires et des cérémonies faites sur les tombeaux d'Osiris. Rôle qu'il joue dans les mystères. Soleil porte des ames, et lieu de leur épuration. Représenté par le Dadouque. On recueilloit les fruits de sa mort dans les mystères. Destin des ames lié à celui du Soleil. Son triomphe équinoxial fait triompher les ames, t. 2, part. 2, p. 195--196.
Voyage dans un vaisseau. Il est un vase destiné à recevoir les ames, ibid. p. 200.
Porte des ames, ibid. p. 180, 206, 220.
Ses aventures fictives et tragiques, ibid. p. 213.
Sauveur des ames. Il attire et élève à lui les ames. Le Roi Soleil occupe le Belier, ibid. p. 222, 223.
Le Soleil et la Lune deux grands vaisseaux, ibid. p. 235.
Origine des fictions sur sa naissance, sa mort et sa résurrection. Ses quatre âges aux quatre saisons, t. 3, p. 38, 39.
Son image enfantine exposée dans les sanctuaires au Solstice d'hiver, ibid. p. 38, 50.
Fêtes de sa naissance, ibid. p. 40, 44, 45, 51, 52.
Appelé *Invincible*, ibid. p. 41, 45, 51.
Appelé *Seigneur*, et son jour le jour du Seigneur, ibid. p. 41, 55.
Horoscope de sa naissance, ibid. p. 45.
Six gradations d'âge du Soleil, de sa lumière et de sa chaleur, ibid. p. 49.
Son éloignement donne lieu à des fêtes de deuil, et sa résurrection à des fêtes de joie, ibid. p. 52.
Fiction sur sa mort et sur sa résurrection sous le nom de Christ, t. 3, p. 53--90.
Sa vie fictive sous le nom de Christ, ibid. p. 53.
Fête de son passage à l'Equinoxe de Printemps, ou aux signes supérieurs, appelée *Pâques*, ibid. p. 55.
Il fut peint avec les attributs des divers signes du Zodiaque. Ses diverses formes au Printemps, ibid. p. 58, 59.
Signes de son exaltation et de sa dépression. Fête de son exaltation. Action de ses rayons sur les ames à l'Equinoxe de Printemps. Soleil-Sauveur. Idole blanche et idole noire honorée au moment de son passage aux deux Equinoxes. Divers noms sous lesquels il fut adoré. Son histoire merveilleuse ne peut être qu'allégorique. Fêtes lugubres à l'occasion de sa prétendue mort. Fêtes de joie à sa prétendue résurrection, ibid. p. 67.
On écrivit sa vie, comme on écrit celle d'un homme réel. Fiction faite sur lui sous son nom d'Osiris, ibid. p. 62—67.
Sous celui de Bacchus, ibid. p. 67—70.
Ses diverses aventures tragiques dans différentes fables, ibid. p. 68.
Deuil que cause son éloignement, et joie qu'apporte son retour. Origine des fêtes célébrées à ce sujet, ibid. p. 74, 79.
Fiction sur le Soleil sous le nom d'Adonis, ibid. p. 70—74.
Fiction sur son sommeil en hiver. Fiction sur

les entraves qui lui sont données en hiver, ibid. p. 77.
Fiction sur le Soleil, sous son nom d'Atys, t. 3, p. 79—82.
Ses mystères célébrés à l'Equinoxe du Printemps, sous le nom de mystères du Dieu-Sauveur et Libérateur, ibid. p. 81.
Son culte sous le nom de Mithra, ibid. p. 82—87.
Soleil appelé *Christ* par les Manichéens, ibid. p. 83, 288.
Ses divers tombeaux sous divers noms, ibid. p. 87.
Il devient le *Logos* des Chrétiens, ibid. p. 108, 114.
Distinction du Soleil intellectuel et du Soleil visible. Explication de l'incarnation de Christ, par l'union de la lumière au corps visible du Soleil, ibid. p. 110.
Il a, comme Christ, la double nature, ibid. p. 114
Explication de l'hymne adressé au Soleil par Martianus Capella, ibid. p. 115—119.
Soleil appelé *Fils de Dieu*, par Platon et par Martianus Capella, ibid. p. 116, 215.
Soleil Architecte visible du monde, ibid. p. 115.
Source de nos ames. Intelligence du monde. Lieu intermédiaire du monde visible et invisible. Lieu de l'harmonie des sept Sphères, ibid. p. 116, 117.
Appelé *Mésitas*, ou *Médiateur*, et fils unique de Dieu, ibid. p. 117, 212, 284.
Douze rayons ornent sa tête. Multiplicité de ses noms, ibid. p 117, 118.
Grande Divinité de tous les peuples. Ses rapports avec différentes Divinités, ibid. p. 118, 284.
Il répand la lumière dans les sept corps planétaires, suivant les rapports d'une harmonie divine. Sa statue symbolique en Egypte, ibid. p. 214, 215.
Soleil-Dieu, et enveloppe de Dieu, ibid. p. 215.
Soleil représenté par l'or, ibid. p. 216.
Peinture du Dieu-Soleil par Martianus Capella, ibid. p. 222.
Il domine sur le Lion, ibid. p. 225.
Raison de son union aux formes du Lion et de l'Agneau, t. 3, p. 243, 244.
Le Sceau du Soleil contient le nombre mystique de l'Apocalypse, ibid. p. 259.
Il est le Verbe, source de nos intelligences. Rapprochement des caractères du Verbe et de ceux du Soleil, ibid. p 284.
Le Soleil et la Lune marqués par deux Sardoines, ibid. p. 309.
Son action sur les ames et sur la roue aux douze vases qui les enlève, ibid. p. 313.
Il attire et élève les ames, ibid. p. 314.
Observations par lesquelles on détermine les époques principales de son mouvement, ibid. p. 335.
Noms de ses chevaux, t. 3, part. 2, p. 26.
Lieu qu'il occupe dans le système planétaire, ibid. p. 295.

Solon employe le prestige religieux pour faire recevoir ses loix. Moyens qu'il met en usage, de concert avec Epiménide, t. 2, part. 2, p. 119.

Solstice d'hiver; terme de l'éloignement du Soleil. Fêtes à cette époque. Motifs de ces fêtes, t. 1, p. 103, 113; t. 3, p. 42, 44, 52, 335.
Solstice d'été. *Maximum* de l'élévation du Soleil. Importance des observations de cette époque, ibid. p. 104.
Commencement d'année au Solstice d'hiver, ibid. t. 1, p. 15, 152, 154.
Commencement d'année à celui d'été, t. 1, p. 15, 158, 316; t. 2, part. 2, p. 202.
Solstice d'été, commencement des signes et de l'année Egyptienne, ibid. p. 335, 347.
Année Romaine commença au Solstice d'hiver, ibid. p. 335.

Sommonakodon. Dieu-Soleil, chez les Siamois. Sa vie, t. 2, p. 163.

Sosipolis. Sa statue, t. 2, part. 2, p. 27.
But de ses fêtes, ibid. p. 44, 49.
Fils d'Illythie, ibid. p. 46.

Sosses. Périodes Chaldaïques. Leur origine et leur usage, t. 3, p. 160, 162.

Sothiaque. Période Egyptienne inventée plus de deux mille sept cent quatre-vingt-deux ans avant notre Ere, t. 3, p. 331, 350.
Origine de ce nom, ibid. p. 351.
Examen de sa liaison avec le Capricorne dans le Planisphère de Kirker, ibid. p. 349.
Cérémonie singulière en Egypte au lever de Sirius, qui ouvroit cette Période. Son objet astronomique, ibid. p. 252.

Spensippe. Ses dogmes, t. 1, p. 257.

Sphère. Sept Sphères des Planètes. Huit Sphères ou Ogdoade des Siamois, t. 1, p. 31.
Neuf Sphères représentées par neuf vases, par neuf trépieds, ibid. p. 90.
Douze Sphères, ibid. p. 94; t. 3, part. 2, p. 304.
Elles sont mues par des ames et par des intelligences, ibid. p. 263, 278, 279, 282, 283.
Intelligences des sept Sphères, t. 3, p. 229.
Sphères appelées *Mers*, chez les Indiens, t. 3, p. 232.
Diverses manières de diviser la Sphère des fixes, et d'en classer les Astres, t. 1, p. 315.
Figure sphérique, ou Sphère, désignoit le monde, t 2, p 259.
Sphère aplatie, séjour des ames, t. 2, part. 2, p. 214.
Sphères appelées *Sept Maisons*, t. 3, p. 102.

Représentées par sept Eglises, ibid. p. 225.
Appelées *Sept Firmamens*, ibid. p. 223.
Désignées par des pierres précieuses, ibid. p. 233.
Quatre points Cardinaux de la Sphère. Leur usage. Leur application aux âges de la vie, t. 3, part. 2, p. 26, 27.
Les trois Sphères d'Abénezra, t. 3, part. 2, p. 225—233.
De la Sphère et de ses parties, ibid. p. 3—13.
Définition de la Sphère, ibid. p. 4.
Ses trois positions, ibid. p. 8.
Harmonie des sept Sphères, d'après Pythagore, ibid. p. 299.
Intelligences des Sphères, appelées *Sirènes* et *Muses*, t. 3, part. 2, p. 307.

Sphereus. Nom du Cocher céleste, t. 1, p. 60; t. 3, part. 2, p. 94.

Spiritus. Esprit, souffle universel. Voyez ame du monde.

Spiritualisme. Religion d'abstractions. Elle fut celle des Juifs, t. 1, p. 3—5, 44, 46.
Son institution récente, t. 2. part. 2, p. 186, 209; t. 3, p. 109.
Son origine. Calquée sur le matérialisme, t. 3, p. 109—119.

Stéropé. Pleïade, t. 1, p. 60, 88.

Stilbon. Nom de Mercure, t. 1, p. 40.

Stoïciens. Leurs dogmes, t. 1, p. 95, 194; 200.
Leur opinion sur la nature des ames, ibid. p. 263.

Straton. Ses dogmes, t. 1, p. 95.

Styx. Son lieu au Ciel, t. 2, part. 2, p. 221, 233, 234.

Succoth. Benoth. Nom des Pleïades, t. 3, part. 2, p. 39.
Leur culte à Samarie, t. 1, p. 5; t. 2, p. 252, 253.
Rapport de ce culte avec celui de Vénus. Elles président à un des Décans du Belier, t. 2, p. 253.
Ses images sur des médailles. On offroit du blé et des gâteaux à cette Divinité, ibid. p. 253.

Syria. Divinité Syrienne. Ses attributs, t. 2, p. 254.

Sybille. Vierge céleste, t. 1, p. 63; t. 2, part. 2, p. 234.
Amalthée, t. 2, part. 2, p. 49.
Livres des Sibylles et dogmes qu'ils contiennent, t. 3, p. 93.

Symbole sur l'écriture et sur la peinture par symbole, t. 2, p. 256—258.

T.

Tables Astronomiques marquent les lieux des Planètes et leurs influences, t. 1, p. 204.
Tables des Paranatellons par Aratus. Par Eratosthène. Par Hipparque. Par Hygin, t. 3, part. 2, p. 192, 198—214, 215.
Par Manilius, ibid. p. 217—219.
Par Martianus Capella, ibid. p. 220.
Par Firmicus, ibid. p. 222.
Par Léopold, ibid. p. 224.
Table des Paranatellons des Décans des trois Sphères, ibid. p. 225—233.
Table des trois cent soixante Décans, ibid. p. 239—246.
Table des noms divers des Etoiles, ibid. p. 247—251.

Talismans. Diverses formes géométriques qui leur furent données, t. 1, p. 65.
Talismans Arabes, ibid. p. 69.

Tartac. Divinité Syrienne. Origine de ses attributs, t. 2, p. 250, 251.

Tartare. Nom donné à l'espace qui est au-dessous de la Lune, t. 1, p. 169.
Origine des fictions sur le Tartare, t. 2, part. 2, p. 114, 115, 124, 126, 136.
Ce dogme fut enseigné dans les mystères, ibid. p. 120, 122.
Supplices qui y sont préparés pour l'homme injuste, ibid. p. 126.
Moyens employés pour en retracer les tableaux, ibid. p. 127, 130.
Il est le partage de ceux qui ne sont pas initiés, ibid. p. 136.
Crimes qu'on y punit, ibid. p. 140, 151, 157.
Tartare de Platon, ibid. p. 143.
Description du Tartare, ibid. p. 148—150.
Lieux où on le place, t. 3, p. 275.
Enumération des grands coupables qui y sont punis, et nature des supplices, t. 2, part. 2, p. 149, 157.
Moyen de s'affranchir des peines du Tartare, ibid. p. 153.

Tartare des Scandinaves, ibid. p. 157.
Rapport de cette fiction avec les besoins de la législature, ibid. p. 158.
Voyez Enfers.

Taschter. Aſtre dépoſitaire de l'eau, fameux dans la Cosmogonie des Perſes. Il prend les formes du Taureau, t. 1, p. 187; t. 2, p. 112.
Préside à une Planète. Confondu avec l'Ange Michel, ibid. p. 272.
Ses trois corps. Prières, dans leſquelles il eſt invoqué, ibid. p. 274.
Aſtre brillant, t. 2, p. 111.
Il a des cornes d'or, ibid. p. 112.

Taureau céleſte. Origine de ce ſymbole Aſtronomique. Il déſigne le labourage, t. 3, p. 327, 334.
Il répondoit à l'Equinoxe de Printemps, il y a quatre mille ans, ibid. p. 331.
Trois Taureaux repréſentés ſur des Obélisques, ibid. p. 333.
Il eſt déſigné chez les Perſes par *A*, caractère qui exprime l'unité. Il eſt le Génie créateur des anciennes Cosmogonies, ibid. p. 345.
Il eſt connu des Peuples qui habitent les bords de la rivière des Amazones en Amérique, t. 3, p. 364; t. 3, part. 2, p. 39.
Sa poſition, t. 3, part. 2, p. 34.
Fictions faites ſur le Taureau. Jupiter prend ſa forme pour enlever Europe. Amant de Paſiphaë. Taureau de Marathon. Il donne naiſſance à Orion. Monture de Mithra. Ses divers noms en diverſes langues, ibid. p. 33, 34; t. 2, part. 2, p. 206.
Noms des Etoiles qui le compoſent. Ses levers, ſes couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, t. 3, part. 2, p. 37, 39, 40, 42.
Forme d'Io, ibid. p. 33, 97.
Forme d'Apis. Il briſe l'œuf Orphique au Japon, ibid. 34; t. 2, p. 114, 115.
Il féconde la Lune, t. 3, part. 2, p. 34.
Lieu de l'exaltation de la Lune, t. 1, p. 9, 14, 43, 375, 396, 401; t. 2, p. 158; t. 3, part. 2, p. 34.
Domicile de Vénus, t. 2, p. 158; t. 3, part. 2, p. 34.
Siége de l'élément de la Terre, t. 1, p. 401; t. 3, part. 2, p. 34.
Taureau portant l'empreinte de la Lune, t. 2, part. 2, p. 33.
Invoqué par les Perſes, t. 1, p. 25; t. 2, p. 111—113.
Taureau des Japonois, t. 1, p. 32, 376; t. 2, p. 114.
Taureau de Cadmus. Son autel et ſes images. Le Taureau d'Europe. Type du bœuf Apis et du veau d'or, ibid. p. 63.
Son empreinte ſur les monnoies, ibid. p. 78.
Deſcription de cette Conſtellation et correſpondance de ſa marche avec celle des Saiſons, p. 114.
Taureau, autrefois Signe réparateur, ibid. p. 155.
Taureau de Marathon dompté par Hercule, ibid. p. 329.
Comment il communique ſa force à la Lune, ibid. p. 171, 375; t. 2, p. 111.
Taureau fait croître l'herbe verte, t. 2. p. 111.
Il eſt le principe de tous les biens. Taureau céleſte, pur et ſaint, ibid. p. 112.
Veaux d'or des Iſraélites imitent les Taureaux ſacrés de l'Egypte. ibid. p. 115.
Fêtes dont ils ſont l'objet, ibid. 118.
Fêtes du Taureau célébrées par les Sarrazins, ſous ce ſigne céleſte. Culte des Taureaux ou des Bœufs dans l'Inde. Taureau des Cimbres et des Teutons. Son culte chez les Scandinaves, ſous le nom du Dieu *Thor*. Ses attributs et ſes ſtatues à Upſal. Caractères qui lui ſont communs avec Bacchus, ibid. p. 115—120; t. 2, part. 2, p. 224.
Dieu Bœuf adoré ſous le nom de Thoranga au Japon. Le Taureau des Gaulois. Des Eſpagnols, ibid. p. 121.
Rapport d'Apis avec les révolutions céleſtes. Ses Fêtes. Sept jours de ſa naiſſance. Nombre Climatérique de la durée de ſa vie, ibid. p. 124.
Théorie myſtérieuſe ſur cette durée, ibid. p. 123, 125.
Il étoit un oracle. Prognoſtics, qu'on en tiroit. Son inauguration. Manière de le conſulter. Origine de la faculté prophétique qui lui étoit attribuée. Célébrité de ſon oracle. Douleur que cauſoit ſa mort. Raiſon de ce culte lié à celui de la Nature. Taureau orné du diſque Solaire, ibid. p. 125—130.
Origine du culte des Taureaux, ſoit vivans, ſoit ſculptés, rapporté au Ciel, t. 2, p. 105—136.
Identité du bœuf Apis avec Oſiris et Bacchus, ibid. p. 106, 134.
Culte du bœuf à Memphis, à Héliopolis, à Hermunthi. Apis Taureau, image de l'ame d'Oſiris. Apis et Mnevis, conſacrés à Oſiris. Il eſt l'image du Dieu-Soleil. Ses marques caractériſtiques relatives à la Néoménie du Taureau. Ses oracles ſoumis à l'inſpection du Taureau céleſte. Ses rapports avec la Lune, ibid. p. 106—107.
Ses prêtres s'abſtiennent de boire l'eau du Nil, t. 2, p. 241.
Ses rapports avec la Lune et avec le Soleil, ibid. p. 110.
Mnevis conſacré au Soleil, et Apis à la Lune, ibid. p. 107.
Examen des attributs ſymboliques d'Apis, ibid. p. 108, 122.
Apis n'étoit qu'un Talisman vivant, t. 2, p. 108, 125.
Sa génération, ibid. p. 109.

Le même qu'Epaphus, fils d'Io, ibid. p. 109.
Il a les caractères les mieux prononcés de la faculté génératrice, ibid. p. 111, 114.
Taureau naît des amours de Jupiter et de Proserpine. Animal d'Osiris et de Bacchus, t. 2, part. 2, p. 198.
Taureau, autrefois premier des Signes, ibid. p. 206.
Taureau d'Osiris couvert d'un crêpe, ibid. p. 66.
Les morts ressuscitent par le Taureau. Il faisoit les fonctions que fit depuis l'Agneau équinoxial, ibid. p. 278.
Dieu générateur uni à la Lune, ibid. p. 206.
Il donne ses formes à Osiris, t. 2, part. 2, p. 224.
Taureau des Perses mis à mort par Ahriman et ressuscité, t. 3, p. 244.

Taygète. Pleïade, fictions sur cette Etoile, t. 1, p. 212.

Temples. Origine des Temples, t. 1, p. 60; t. 2, part. 2, p. 14.
Modèle des premiers temples, ibid. p. 49--58, 60; t. 2, part. 2, p. 197, 233; t. 3, p. 10.
Temple de Jérusalem, t. 1, p. 58, 59.
Temples orientés, t. 1, p. 61.
Temples du Pérou. Forme du temple de Vesta à Rome. Temple de Babylone. Ses sculptures. Temple de Vesta en Arcadie, sa forme ronde. Diverses formes Géométriques données aux temples, ibid. p. 61--65.
Temple de la Lune à la Chine, ibid. p. 72.
Temple d'Eleusis. Sa description, t. 2, part. 2, p. 198.
Ses ressemblances avec l'Univers. Temple sphérique de Bacchus. Incendie du temple d'Eleusis. Tableaux qui y étoient tracés, ibid. p. 197, 199.
Temples remplis d'emblêmes Mythologiques, ibid. p. 203.

Temps. Partage du temps entre les deux principes, t. 1, p. 233; t. 3, p. 273.
Borné à douze mille ans, ibid. p. 233.
Ses diverses divisions chez les Indiens, t. 3, part. 2, p. 289--293.

Ténèbres. Principe du mal, t. 1, p. 223.
Principe femelle, ibid. p. 230.
Leur action opposée à la Lumière, ibid. p. 294.
Horreur des Mages pour les Ténèbres, t. 3, p. 17.
Principe ténébreux appelé *Satan*, t. 3, p. 18.
Leur siége, t. 3, p. 275.
Leurs Génies, t. 3, p. 274, 275.

Terre adorée, t. 1, p. 12, 13.
Son temple à Athènes. Ses autels, ses statues, ses temples en Grèce, à Sparte. Ses oracles, ibid. p. 13. 14.
Son temple à Rome et ses sacrifices, ibid. p. 19, 185.
Son culte en Scythie, ibid. p. 20--23.
En Germanie, ibid. p. 135.
En Hyrcanie. En Turquie. Chez les Tartares, ibid. p. 23.
A la Chine, ibid. p. 31.
A Carthage, ibid. p. 35.
Au Mexique, ibid. p. 38.
Forme de son temple à la Chine, ibid. p. 62.
Ses couleurs, ibid. p. 87.
Représentée à Samothrace, ibid. p. 89.
Cause passive, ibid. p. 122, 184, 185.
Terre mere, ibid. p. 131, 132, 136.
Principe féminin, ibid. p. 131, 135; t. 2, part. 2, p. 77.
Prières adressées à la terre, ibid. p. 135.
Dieux émanés d'elle, ibid. p. 184, 185.
Prérogative de cet élément, ibid. p. 184, 185.
Terre animée et intelligente, ibid. p. 185, 204.
Son Ange gardienne, ibid. p. 282, 283, 285.
Statue de la terre, t. 2, part. 2, p. 18.
Terre appelée *Cérès*, t. 1, p. 367.
Statue de la terre nourrice, t. 2, part. 2, p. 31.
Les Phrygiens donnent à la terre la prééminence sur les autres élémens. Fêtes établies chez eux en son honneur, t. 2, p. 75.
Terre Céleste, terre Sainte, t. 2, part. 2, p. 135, 142, 143; t. 3, p. 77.
Animal symbolique, qui la représente, ibid. p. 201.
Fiction sur la terre nouvelle, t. 3, p. 246, 295, 297.
Terre de Lumière, et terre de Ténèbres, ibid. p. 275.
Véritable Terre, véritable Ciel, ibid. p. 301.
Qui sont ceux qui l'habitent. Sa description et élémens qui la composent, ibid. p. 301.
Qui sont ceux qui l'habitent, ibid. p. 302.
Représentée par un autel dans le temple de Jérusalem, t. 3, part. 2, p. 305.

Thales. Ses dogmes, t. 1, p. 96, 117.

Thamuz. Divinité Syrienne. Le même Dieu qu'Adonis. Sa fête lugubre. Sa statue miraculeuse. On le pleuroit pendant la nuit. Rapport de ce culte avec le Sabisme Mort de Thamuz. Transposition de ses fêtes, t. 2, part. 2, p. 59--60.

Tharré, père d'Abraham. Sculpteur d'Idoles, t. 1, p. 67.

Thaut. Colonnes de Thaut, t. 1, p. 6.

Thémis. Cérès ou la Vierge céleste. Son autel à Olympie,

Olympie. Sa statue à Elis, t. 2, part. 2, p. 27.
Son temple à Athènes, et à Trézène. A Epidaure, ibid. p. 31.
Son temple à Tanagre uni à ceux de Bacchus, d'Apollon et de Vénus, t. 2, part. 2, p. 74.

Théophraste. Ses dogmes, t. 1, p. 95.
Ses opinions sur le Ciel et les Astres, ibid. p. 263.

Thermuti. Divinité Egyptienne. Son union au Serpent, t. 2, part. 2, p. 97.

Thésée. Poëme sur Thésée, t. 1, p. 134—457.
Il est le Soleil, Hercule, etc. ibid. p. 434.
Ses aventures n'appartiennent pas à l'histoire, ibid. p. 437.
Précis de sa vie Mythologique, ibid. p. 435—448.
Sa filiation, ibid. p. 436, 448.
Il lève la pierre sous laquelle Egée avoit caché son épée, ibid. 437.
Il veut imiter Hercule, ibid. p. 427.
Il tue Corynèthe, Synnis, la laye de Crommyon, Scyrron, et défait à la lutte Cercyon, ibid. p. 438, 450.
Il tue Procruste. Il se fait initier. Il arrive à Athènes, et se fait reconnoître de son père. Il défait dans un combat les Pallantides, ibid. p. 439.
Il tue le Taureau de Marathon, ibid. p. 440, 452.
Il est envoyé en Crète pour être livré au Minotaure, ibid. p. 440, 453.
Il y rencontre Ariadne, et par son secours il tue le Minotaure. Enfans, qu'il a d'Ariadne, ibid. p. 441, 454.
Sa négligence cause la mort d'Egée son père. Cérémonies qu'il établit à Athènes. Il réunit les bourgades de l'Attique, et établit la démocratie. Colonne qu'il fait élever, ibid. p. 441—444.
Il établit des jeux. S'embarque avec Hercule pour l'expédition des Amazones, ibid. p. 444, 454.
Ses amours. Il enlève Hélène. Il est fait prisonnier avec Pirithoüs, et délivré par Hercule. Il revient à Athènes, ibid. p. 446.
Il est obligé de se bannir. Sa mort dans l'île de Scyros, ibid. p. 447.
Ses ossemens retrouvés sont reportés à Athènes. Sacrifices qu'on lui fait. Ses temples et peintures de ses exploits. Explication de cette fable, et comparaison de ses traits avec le Ciel, t. 1, p. 456.
Théséide ou Poème sur Thésée, le même que l'Héracléide, ibid. p. 456.
Planisphère destiné à expliquer cette fable, t. 1, p. 450.
Amours de Thésée avec Ariadne. Il se plonge au fond de la mer et en rapporte une Couronne, t. 3, part. 2, p. 113.

Thesmophories, fêtes de Cérès. Leur objet et leur durée. Abstinences et douleur feinte des femmes qui les célébroient. Les hommes en sont exclus. Elles étoient terminées par des danses, t. 3, part. 2, p. 259.

Thespia, fille d'Asopus. Les trois dons que lui fait Apollon, t. 2, part. 2, p. 35.

Thor. Divinité des Scandinaves, son culte, ses attributs, ses statues. Caractères qui lui sont communs avec Bacchus et Osiris, ibid. p. 118—120.
Dieu à tête de Bœuf, ibid. p. 296.

Thor ou *Thur.* Nom de Mars, chez les Assyriens, t. 2, p. 239.

Thoranga. Dieu des Japonois, t. 2, p. 121.

Thot. Mercure; donne son nom au mois Thot; t. 2, p. 278.

Thyade. Origine de ce nom, t. 2, part. 2, p. 74.

Thyeste. Son tombeau, t. 1, p. 60; t. 2, part. 2, p. 14.

Tien. Nom du Ciel à la Chine, t. 1, p. 32. Forme de son temple, ibid. p. 62.

Timée. Ses dogmes sur l'ame du monde, t. 1, p. 255, 259.

Titans défaits par le Dieu Lumière, t. 3, p. 275.
Ils sont des mauvais Génies, t. 1, p. 224.

Toia. Nom du mauvais principe chez les Floridiens, t. 1, p. 227.

Tombeaux. Tombeaux d'Osiris, t. 1, p. 52, 311, 367, 370, 409, 442—424; t. 2, part. 2, p. 6, 193; t. 3, p. 87.
De Jupiter, ibid. p. 52, 311; t. 3, p. 57.
D'Apollon, t. 3, p. 75.
De Christ, t. 1, p. 52, 311.
D'Hercule, ibid. p. 311; t. 3, p. 87.
De Bacchus, t. 1, p. 421; t. 2, p. 5; t. 3, p. 87.
D'Osymandias, t. 1, p. 423.
De Thyeste. D'Hyllus, t. 2, part. 2, p. 14—15.
De Phèdre et d'Hippolyte, ibid. p. 17, 31.
Du Pilote de Ménélas en Grèce, ibid. p. 18.
De Bélus, ibid. p. 19.
D'Endymion, ibid. p. 27.
Du Cocher céleste, ibid. p. 31.
D'Eumolpe. D'Hyllus, à Mégare. D'Hippolyte l'Amazone, en Attique. D'Amphion et de Zéthus. D'Antiope, ibid. p. 32—33.
D'Orion, ibid. p. 34, 74.

De Pithée, ibid. p. 69.
De Sémélé, ibid. p. 74.
De Mithra, t. 3, p. 87.
D'Adonis, t. 2, part. 2, p. 194; t. 3, p. 87.
D'Atys, t. 3, p. 78, 84.
De Bellérophon, t. 3, part. 2, p. 95.
Tombeau de Castor à Sparte, t. 2, part. 2, p. 106.
D'Idas et de Lyncée, ibid. p. 106.
De la fille de Céphée. D'Arcas, ibid. p. 108.
D'Apollon à Délos, ibid. p. 193.
A Delphes, ibid. p. 195.

Tonnerres. Leurs autels avec celui des éclairs au Pérou, t. 1, p. 36.
Au Mexique, ibid. p. 38.
Leur formation, ibid. p. 191, 193.
Sacrifices aux Tonnerres, t. 2, part. 2, p. 21.

Trente. Division par trente. Elle fut la division des Nomes d'Egypte. Trente Anges chez les Perses, t. 1, p. 77.

Trente-six. Division du Zodiaque par trente-six. Elle fut aussi une division de l'Egypte, t. 1, p. 76, 179, 205.
Division des Génies chez les Chinois, ibid. p. 286.

Triade des Chrétiens. Son origine. Elle se retrouve dans les écrits d'Orphée, t. 2, part. 2, p. 209; t. 3, p. 104.
Diverses Triades. Siècles où ces sortes d'abstractions furent à la mode, t. 3, p. 96.
Explication de la Triade ou Trinité des Chrétiens, ibid. p. 96—138.
Elle est renfermée dans l'idée d'un monde unique, animé, et intelligent, ibid. p. 96, 100.
Triade donnée par la nature, ibid. p. 101.
Triade incorporelle née de la Triade matérielle, ibid. p. 112.
Triade des Chrétiens dans Macrobe, ibid. p. 121-123.
Origine de la Trinité des Chrétiens. Elle n'est qu'une fiction théologique. Livres à consulter sur les Triades. Exemples des Triades Platoniciennes, ibid. p. 123—125.
Système des trois principes ou Triade de Plotin, ibid. p. 124-128.
La Trinité des Chrétiens est toute Platonicienne. Elle se retrouve par-tout, sur-tout en Egypte, ibid. p 126, 137.
Triade de Porphyre, ibid. p. 128.
Différence d'opinions entre les Platoniciens et les Chrétiens, sur la Triade. Le dogme des Triades appartenoit aux Platoniciens, ibid. p. 129, 130.
Diverses Triades de Proclus. Triade, caractère familier de la théologie des Platoniciens et des Orientaux, ibid. p. 131.
Trinité Egyptienne devient celle des Chrétiens, ibid. p. 133.
Celle de Trismégiste, d'Hermès, des Cabbalistes, ibid. p. 134--136.
Les Triades sont de toutes les théologies anciennes. Manière dont a été engendrée l'idée d'une Trinité; formes diverses sous lesquelles elle s'est propagée, ibid. p. 136.
On retrouve par-tout la Triade des Chrétiens de l'aveu de leurs propres Docteurs, ibid. p. 137.
Sept Triades Cabbalistiques, t. 3, p. 222, 304.

Triangle. Constellation. Sa position aux Cieux, t. 1, p. 115; t. 3, part. 2, p. 91.
Origine de sa dénomination et ses divers noms, t. 3, part. 2, p. 91.

Tribus des Arabes, mises sous l'inspection d'un Astre, t. 1, p. 6, 69.
Tribus Juives, sous l'inspection d'un signe, ibid. p. 69.
Tribus d'Athènes. Tribus Etrusques, ibid p. 71.

Triptolème accompagne Osiris dans ses voyages, t. 1, p. 383.
Cherche Io, ibid. p. 395.
Nourri par Cérès. Reçoit de la Chèvre un char attelé par des Dragons, t. 2, part. 2, p. 4.
On le fait fils du Cocher céleste. Il est un des Gémeaux. Son aire et son autel. Son temple à Eleusis. Sa statue en Sicile. Bœuf placé à l'entrée de son temple. Statue de Triptolème, unie à celle de Cérès et de Proserpine. Sa généalogie, ibid. p. 30, 39; t. 2, part. 2, p. 3.

Trois cents soixante. Division par trois cents soixante, t. 1, p. 60.
Trois cents soixante Dieux d'Orphée, ibid. p. 77.
Trois cents soixante Coupes remplies d'eau, ibid. p. 78, 423.
Trois cents soixante Stades de l'enceinte de Babylone. Trois cents soixante fenêtres du Ciel: trois cents soixante Idoles Japonoises, ibid. p. 78.
Trois cents soixante degrés du Zodiaque, ibid. p. 181.
Trois cents soixante Eons, t. 3, p. 89.

Trois cents soixante-cinq Cieux, ibid. p. 89.
Trois cents soixante-cinq Anges des trois cents soixante-cinq Cieux, t. 1, p. 278.
Trois cents soixante-cinq sources d'eau, t. 2, part. 2, p. 135.
Trois cents soixante-cinq ans du règne de Christ, t. 3, p. 89.
Trois cents soixante-cinq sonnettes du Grand-Prêtre, t. 3, p. 308.
Trois cents soixante-cinq fontaines de la ville des Bienheureux, ibid. p. 316.
Trois cents soixante-cinq sacrifices faits aux Dieux, et aux jours de l'année, ibid. p. 305.
Trophonius. Sa statue fort semblable à celle

d'Esculape, t. 2, p. 183, 243; t. 2, part. 2, p. 35, 36.
Ses Oracles, t. 1, p. 183.
Son bois sacré à Lébadée, t. 2, part. 2, p. 35.
Manière de le consulter, ibid. p. 36.

Tropiques. Définition de ces cercles, t. 1, p. 102; t. 3, part. 2, p. 13.
Leur origine et leur propriété, p. 113.

Typhys. Pilote du vaisseau *Argo*. Sa mort, t. 1, p. 465, 501.

Typhon. Ennemi d'Osiris, t. 1, p. 224, 368.
Qualités élémentaires, qui lui sont affectées, ibid. p. 201, 240.
Fils de la Terre et Chef des Ténèbres, ibid. p. 223.
Il prend les formes du Serpent, ibid. p. 224, 380, 403.
Il combat contre Jupiter, ibid. p. 236; t. 2, p. 29--36.
Auteur de tout le mal de la Nature, t. 1, p. 240, 371, 378.
Ennemi d'Hercule et d'Osiris, ibid. p. 311.
Il corrompt tous les Germes de bien. Animaux qui le représentent, et qui lui sont consacrés, ibid. p. 371.
Il est l'Ahriman des Perses, t. 1, p. 372, 377; t. 2, p. 30; t. 2, part. 2, p. 191.
Principe desséchant, ibid. p. 377.
Il avoit la nature des Génies malfaisans, ibid. p. 388.
Sa conspiration contre Osiris, ibid. p. 390.
Il trouve le coffre qui renfermoit Osiris. Il en coupe le corps en quatorze morceaux. Explication de cette fable, ibid. p. 406; t. 2, part. 2, p. 3, 57.
Ourse, Chien de Typhon, t. 1, p. 406.
Ses combats contre le Ciel, et contre toute la Nature. Il dérobe la foudre de Jupiter. Ruse de Cadmus pour le tromper. Jupiter lui reprend sa foudre, le combat et le terrasse. Sa mort. Explication de cette fiction, t. 2, p. 29--36.
Il est représenté par l'Hippopotame, t. 2, p. 259.
Il a son siége au Scorpion, et son triomphe sous ce signe, t. 3, p. 36.
Il étoit roux. Il est le Dragon roux de l'Apocalypse. Fête de sa défaite, ibid. p. 252, 253, 254.

U.

Ukouma. Bon principe chez les Eskimaux; t. 1, p. 228.

Unité de Dieu. Ancienneté et universalité de ce dogme. Preuves de cette assertion. Admis par les Perses. Origine de ce dogme, et sur quoi il est fondé. Il naît de l'idée de l'unité du monde. Unité du monde Archétype. Divers motifs ont déterminé les hommes à admettre l'unité de Dieu ou de cause suprême. Il n'est pas plus un dogme révélé chez les Chrétiens, que chez les Philosophes des différens peuples. Unité de l'ame et de l'intelligence du monde, t. 3, p. 92--97.

Unité abstraite placée au-dessus de l'Etre. Unité antérieure à la multiplicité. L'essence de Dieu réside dans l'unité. Unité première est Dieu, Père et source de son intelligence et de sa vie, ibid. p. 109--111.

Unité de l'Etre, première cause et bien suprême. Unité paternelle renferme le *Spiritus* et l'intelligence, ibid. p. 119.

Unité des trois principes de Macrobe, ibid. p. 123.

Unité suprême ou le bien. Lieu commun des trois principes, ibid. p. 125.

Unité, sommet de la chaîne de tous les Etres, ibid. p. 126.
Unité des trois principes d'après Numénius, ibid. p. 130.
Morceaux de Proclus sur l'unité et sur les trois principes, ibid. p. 131.

Univers. Dieu ou cause suprême unique, immense, produite et indestructible, t. 1, p. 1, 95.
Modèle des premiers temples, t. 1, p. 49, 58, 59; t. 2, part. 2, p. 197.
Modèle des antres sacrés, t. 1, p. 61.
Tableau de l'Univers et de ses divisions, ibid. p. 99.
Animé, ibid. p. 123, 124, 243.
Comparé à l'homme, ibid. p. 245.
Intelligent, ibid. p. 257--302.
Toutes ses parties deviennent autant de siéges d'intelligences, ibid. p. 257.
Son administration confiée à des intelligences, ibid. p. 262.
Dieu unique, animé, intelligent, ibid. p. 285, 292; t. 3, p. 96, 99, 108.
Mis en spectacle dans les mystères, t. 2, part. 2, p. 196, 212.
Immense tout unique, t. 3, p. 96.
Comparé à un grand homme, et l'homme à un

petit Univers. Sous-division de son unité. Source de vie et d'intelligence de tous les Etres, ibid. p. 97, 101.
Trois choses distinguées dans l'Univers, le corps, l'ame et l'intelligence, ibid. p. 99.
Univers intelligent, animé, et homme colossal. Analyse des parties de ce colosse, ibid. p. 103.
Univers Dieu renferme la Triade Démiourgique, ibid. p. 104, 105.
Univers éternel, t. 3, p. 367.
Uranus. Le Ciel. Son culte, t. 1, p. 3--6, 32, 40, 286.
Son Trône, ibid. p. 7.
Uranus et Ghê, les premiers rois de l'Univers, t. 1, p. 9, 32, 134.
Premier Dieu, t. 1, p. 94, 135; t. 2, p. 238.
Père de tout et siége des Dieux, t. 1, p. 108, 129.
Il invente l'Astronomie, ibid. p. 135.
Ses enfans et leur filiation, ibid. p. 140.
Première cause, ibid. p. 183.
Fiction sur Uranus et Ghê, et sur leurs enfans, ibid. p. 235.
Appelé *Belus*, t. 2, p. 238.

V.

Vaisseau céleste. Empreinte de la monnoie des Romains, t. 1, p. 79; t. 2, part. 2, p. 91.
Il sert aux Argonautes, t. 1, p. 332, 462; t. 3, part. 2, p. 176.
Vaisseau d'Isis, t. 1, p. 405; t. 2, part. 2, p. 91, 92; t. 2, part. 2, p. 236.
D'Osiris, t. 1, p. 462; t. 3, p. 178; t. 3, part. 2, p. 176.
Il parle à Jason, ibid. p. 488.
Jason le consacre à Neptune, ibid. p. 476.
Vaisseau symbolique représente le monde, t. 2, p. 194; t. 3, p. 218, 219.
Cérémonie du Vaisseau lancé dans la fête d'Isis, t. 2, part. 2, p. 230.
Vaisseau d'Isis adoré par les Suèves, t. 3, p. 50, 148; t. 3, part. 2, p. 177.
Consacré encore à Paris, ibid. p. 50.
Il est l'arche de Noë, t. 3, p. 179, 248; t. 3, part. 2, p. 177, 178.
Lieu où il s'arrête après le déluge, ibid. p. 179.
Il est l'arche de l'Apocalypse, qui paroît dans le Ciel. Vaisseau de Janus, ibid. p. 247, 248.
Vaisseau aux sept Pilotes, t. 3, part. 2, p. 300.
Position du vaisseau aux Cieux. Etymologie de son nom, t. 3, part. 2, p. 176, 178.
Brillante du vaisseau, *Canopus*, et ses divers noms. Lieux où elle est visible. Elle sert de guide aux Arabes, et elle est adorée par la tribu Tai. Le vaisseau est destiné à rassurer les Navigateurs. Il est le premier vaisseau lancé en mer. Il rendoit des sons articulés. Il n'est figuré qu'à demi aux Cieux. Il servit à Danaüs. Fiction à ce sujet. Ses influences, et sur-tout celles de sa belle Etoile *Canopus*, ibid. p. 176, 177.
Ses épithètes et ses divers noms. Ses levers et ses couchers avec les phénomènes Météorologiques, qui les accompagnent, ibid. p. 177, 178.
Van mystique, symbole des purifications, t. 2, part. 2, part. 2, p. 201.
Serpent qui l'entourre. Nom de la Prêtresse, qui le portoit, ibid. p. 226.
Vautour. Constellation. *Voyez* la Lyre.
Symbole du Printemps, t. 3, p. 333.
Conjectures sur l'origine de cet emblême. Ses divers noms et divers emblêmes placés dans cette partie du Ciel. Cette Constellation se retrouve par-tout. Elle fut primitivement au Pôle. Diverses époques du temps, qu'elle fixe. Fables diverses faites dessus, avec explication. Sa double fonction à divers âges. Fable Indienne faite dessus, sous son nom de *Tortue céleste*. Elle figure sous le même nom dans les fables des Chinois et des Hurons, ibid. p. 357, 358, 359.
Veilles sacrées. Leur objet, t. 3, p. 205.
Vent. Culte du vent, t. 1, p. 415.
Colonne sacrée élevée au vent. Bois sacrés dédiés au vent, t. 1, p. 6.
Sacrifices au vent Borée, ibid. p. 14, 190.
Temple du vent Circius, ibid. p. 21.
Du vent d'Orient, ibid. p. 35.
Origine mythologique des vents. Allégorie sur les vents. Distinction des vents, et raison des principes, qui les produisent. Sacrifice aux vents, t. 2, p. 171.
Vénus. Planète appelée *Cabar*, ou la *Grande*, t. 1, p. 6; t. 2, part. 2, p. 100.
Son mouvement et sa double position, t. 1, p. 105.

Adorée en Espagne, ibid. p. 19.
En Perse, ibid. p. 24.
Son temple au Pérou, ibid. p. 36, 62; t. 2, part. 2, p. 161.
Au Mexique, p. 38.
Costume de ses adorateurs, ibid. p. 73.
Sceau des Locriens, ibid. p. 78.
Sa fête, ibid. p. 84.
Ses chevaux, ibid. p. 87.
Ses divers noms avec ses caractères astrologiques et mythologiques, ibid. p. 141.
Astre de Junon, de Cybèle et d'Isis, ibid. p. 144; t. 1, p. 144; t. 2, p. 159, 193.
Vénus Epitrage ou Pandêmos, t. 2, p. 140; t. 2, part. 2, p. 31, 33.
Vénus occupe l'Hémisphère supérieur du Ciel, et l'Hémisphère Diurne, t. 2, p. 157; t. 3, p. 73.
Elle a son domicile au Taureau et à la Balance, ibid. p. 158.
Elle fut honorée sous le symbole de la Vache; son culte chez les Arabes, t. 2, p. 160.
Sa statue sur le mont Liban, t. 2, p. 162; t. 2, part. 2, p. 55, 251; t. 3, p. 73.
Appelée fille d'*Aſer*, t. 2, p. 239.
Vénus Uranie a son temple à Cythère, t. 2, part 2, p. 18.
Vénus Paphienne, ibid. p. 24.
Union de Vénus Uranie à Illythie. Son temple à Corinthe, et à Egire. Les hommes en sont bannis. Son temple uni à celui de Bacchus, t. 2, part. 2, p. 28, 68.
Vénus armée. Raison de ce costume, t. 2, part. 2, p. 28.
Temple de Vénus Uranie à Athènes, où Egée avoit établi son culte. Lieu d'où il l'emprunta. Vénus Uranie, la plus ancienne des Parques. La fortune et la fatalité sont ses compagnes. Vénus adorée à Mégare avec ses enfans Eros et Pothos, ibid. p. 30--32.
Honorée à Thèbes sous le nom de *Pandême* et d'*Apostrophie*, ibid. p. 33, 67.
Vénus Noire et Hespérus, ibid. p. 35, 73.
Ses adorateurs prennent l'habit de femme, t. 2, part. 2, p. 54.
Fêtes de Vénus et d'Adonis, t. 2, part. 2, p. 55, 251.
Fiction sur leurs amours et sur le deuil de la Déeſſe, ibid. p. 55--57; t. 3, p. 73.
Elle eſt la même qu'Aſtarte, ibid. p. 55.
Ses divers noms chez les Arabes, chez les Aſſyriens, Phéniciens, Perses, Grecs. Ses mystères paſſent de Byblos en Chypre, ibid. p. 56.
Fondation de son temple par Cyniras, ibid. p. 56.
Temple de Vénus, voisin de celui de Bacchus, ibid. p. 67.
Statue de Vénus Marine à Lerne, ibid. p. 69.
Son temple à Tanagre uni à ceux de Bacchus, d'Apollon et de Thémis, ibid. p. 74.
Attribut qui caractérise Vénus Uranie, ibid. p. 79.
Elle préside avec les Cabires à la navigation, ibid. p. 102.
Rôle, qu'elle joue dans les myſtères d'Eleusis, p. 197.
Origine des hommages, qui lui furent rendus par les femmes Babyloniennes, ibid. p. 252.
Fêtes du deuil et de la joie de Vénus, à l'occasion de la mort, et de la résurrection d'Adonis, t. 3, p. 73.
Vénus préside à Thyatire, t. 3, p. 225, 226.
Vénus ténébreuse représentée par la Vache noire, t. 3, part. 2, p. 19.

Verseau. Cause du débordement du Nil, t. 1, p. 110; t. 3, p. 178.
Ses rapports avec le Solstice d'été et son Urne, symbole du débordement, t. 1, p. 160; t. 3, p. 330, 332.
Fiction sur le Verseau, ibid. p. 213; t. 3, p. 178.
Signe de Deucalion et de Ganyméde, t. 2, p. 216, 217; t. 3, part. 2, p. 69.
Diverses formes symboliques de ce Signe, t. 3, p. 313; t. 3, part. 2, p. 69--71.
Son union au Nil et au Poiſſon sacré des Egyptiens. Ses trois Décans désignés par trois vases. Ses divers noms, t. 3, p. 333.
Il eſt le commencement du Zodiaque Chinois, ibid. 345.
Les Grecs y placent Deucalion, et les Chinois un Prince, sous qui arrive le Déluge, t. 3, p. 361.
Il obtient le souffle des vents Etésiens sous son nom d'Aristée, fils de Cyrène, t. 3, part. 2, p. 69, 70, 107.
Explication des fictions faites sur lui sous les noms de Ganymède, d'Aristée et de Deucalion. Il est Cecrops. Petit Verseau. Sa filiation. Ses divers noms en diverses langues, avec les noms des Etoiles particulières qui le composent. Sa position. Il est le domicile de Saturne, le siége de Junon et de l'air. Ses levers, ses couchers, et les phénomènes météorologiques qui les accompagnent, ibid. p. 69--71.

Vertical. Définition de ce cercle, t. 3, part. 2, p. 10.

Vesta. Nom donné à la terre, femme du Ciel, t. 1, p. 135.
Feu nouveau allumé dans son temple, ibid. p. 156.
Elle préside au feu. Déeſſe des Scythes. Ses Prêtreſſes, ibid. p. 195.

Vierge. Constellation. Elle rend ses oracles à Delphes, t. 1, p. 63.
Allaite un enfant appelé *Christ* et *Jésus*, ibid. p. 164, 217, 403; t. 3, p. 39, 45, 46, 117, 251; t. 3, part. 2, p. 54.
Son Décan consacré au Soleil, t. 1, p. 217.

Appelée *Isis*, *Cérès* et *Thémis*, t. 1, p. 403, 405; t. 2, part. 2, p. 24, 69; t. 3, p. 39, 40, 45, 46, 70, 248.
Elle est la femme de l'Apocalypse, poursuivie par le Serpent, t. 2, part. 2, p. 227; t. 3, 247, 250, 251.
Les Perses l'appellent l'*Epi*. Divers objets dont elle peut être l'image. Ses noms divers. Cortége qui l'accompagne aux Cieux à son lever, t. 2, part. 2, p. 228.
Ses rapports avec Cérès, ibid. p. 230--234.
Raison des rôles multipliés, qu'elle joue dans les fables sactées, ibid. p. 233, 234; t. 3, p. 252.
Motifs qui font dire qu'elle préside aux moissons et à la justice, t. 2, part. 2, p. 233.
Elle est la Sibylle : elle prit une foule de noms divers. Elle est le lieu du domicile et de l'exaltation de Mercure, et le siège de l'élément de la terre, ibid. p. 234; t. 3, part. 2, p. 54.
Caducée de la Vierge, t. 2, part. 2, p. 234.
Elle est Minerve, t. 3, p. 39.
Elle paroît à l'orient à minuit le jour de Noël, t. 3, p. 38, 45, 47, 75.
Ses couches et sa mort. Monument curieux relatif à la Vierge céleste et à son fils, sculpté sur une des portes de Notre-Dame de Paris. Explication de ce monument, t. 3, p. 48--50.
Comparaison de ses couches avec celles de Latone, ibid. p. 49, 250.
Sa couronne de douze Etoiles, t. 3, p. 249.
Elle est toujours accompagnée du Dragon, ibid. p. 248.
Appellée *Isis* et *Erigone*, fille d'Icare, t. 3, p. 356.
Elle fixe le départ de l'année au Solstice d'hyver, ibid. p. 249.
Elle est ailée, ibid. p. 251; t. 3, part. 2, p. 53.
Ses rapports avec Thémis, ibid. p. 252.
Origine de ce symbole astronomique et de son Epi, t. 3, p. 327, 336, 337.
Il désigne les moissons, ibid. p. 327, 337.
Mois auquel le Soleil entroit à la Vierge, au temps d'Hésiode, ibid. p. 329.
Elle occupa autrefois le Solstice d'été, ibid. p. 341, 345.
Cause de son union au Bouvier, t. 3, p. 355, 356; t. 3, part. 2, p. 75.
Fictions sacrées faites sur elle. Ses noms et ceux de son Epi, et de la Vendangeuse, avec leurs divers noms, ibid. p. 52--54.
Sa filiation et ses aventures, ibid. p. 52.
Elle fut appelée *Thémis*, *Astrée*, *Cérès*, *Isis*, *Atargatis*, *Erigone*, *la Fortune*, *Parthenos*, ibid. p. 52, 106, 107, 115.
Elle fut peinte sans tête, ibid. p. 52.
Ses levers, ses couchers et phénomènes météorologiques qui les accompagnent, ibid. p. 55.
L'Etoile de Janus est à ses pieds. Elle s'appelle *Mère de Dieu*, ibid. p. 54.
Elle est Thémis, nourrissant le Dieu Lumière, ibid. p. 100.

Ville Sainte. Sa description, t. 2, part. 2, p. 134; t. 3, p. 261.
Objet de cette fiction, et époque à laquelle y passent les ames, t. 3, p. 205.
Ville Sainte dans Lucien, comparée à celle de l'Apocalypse, t. 3, p. 234, 306, 307.
Ville Sainte de l'Apocalypse, dans laquelle sont transportés les Initiés. Explication de cette fiction. On y entre par l'Agneau, t. 3, p. 295, 321.
Elle est comparée au monde Archétype et lumineux. Eclairée par l'Agneau. Lieu où on la place. Comparée à la terre céleste de Platon, et à sa ville Sainte; avec le lieu des Bienheureux dont parle Cicéron dans le songe de Scipion, t. 3, p. 300—303, 315.
Ses fondemens. Ses dimensions. Sa division duodécimale. Elle représente le monde. Elle est le Zodiaque, t. 3, p. 302, 307—311; t. 3, part. 2, p. 17.
Ville Sainte de Cadmus, t. 3, p. 307.
Explication que donnent Clément, Philon et Joseph des Pierres, qui forment les fondemens de la ville Sainte, t. 3, p. 308—310.

Vingt sept, division relative à la Lune, t. 1, p. 56, 82, 239.

Virbius. Cocher céleste, Hippolyte résuscité par Esculape, t. 1, p. 63.

Vischnou. Sa métamorphose en Chrisnou, comparée avec celle de l'Iadalbaoth des Ophites. Il est métamorphosé sept fois en cheval. Explication de cette fiction. Son union au Serpent. Il est appelé *Musicien Céleste*, t. 3, p. 300, 302.

Vitziputzli. Divinité des Mexicains. Ses rapports avec Esculape et Sérapis. Description de son Idole. Détail du culte et des fêtes de cette Divinité. Rapprochemens frappans entre ce Dieu et les Divinités Phéniciennes et Egyptiennes. Ses Vestales, t. 2, p. 189--192.

Voie-Lactée. Sa description, t. 1, p. 117.
Appelée *Echelle de Jacob*, ibid. p. 118.
Route des ames, t. 2, part. 2, p. 201, 206; t. 3, p. 299.
Représentée par un vase plein de lait, t. 2, part. 2, p. 201.
Elle tenoit à la théorie du voyage des ames enseignée dans les mystères, ibid. p. 206.
Sa route à travers les signes. Elle sert de descente vers l'empire de Pluton. Ses divers noms. Traditions diverses sur sa formation, ibid. p. 215; t. 3, part. 2, p. 189--190.

Voluspa. Poème des Scandinaves. Ses dogmes fondamentaux. Comparaison de ses tableaux avec ceux de l'Apocalypse, t. 2, part. 2, p. 136; t. 3, p. 77, 296, 297.
Ses dogmes sur l'Elysée, t. 2, part. 2, p. 156, 157.

Voyelles destinées à retracer le système planétaire. Leurs rapports avec les tons de la musique. On les prononçoit en chantant. Inscription de Milet, qui les contient. Elles furent aussi employées dans la médecine, t. 3, part. 2, p. 297--299.

Vulcain. Son culte chez les Germains, t. 1, p. 21.
Premier Dieu d'Egypte, ibid. p. 135, 193, 199.
Il est le feu, ibid. p. 367.
Etablissement du feu perpétuel en son honneur. Ses Chiens et ses Lions sacrés, t. 2, p. 271.
Son temple à Athènes, voisin de celui de Minerve, t. 2, part. 2, p. 30.
Ses amours avec cette Déesse donnent naissance à Erichtonius, ibid. p. 92, 93.

X.

Xénocrate. Ses dogmes, t. 1, p. 95.
Ses huit Dieux, ibid. p. 263.

Xénophon. Ses dogmes, t. 1, p. 94.

Y.

Yagutha. Divinité Syrienne. Ses attributs, t. 2, p. 254.

Yaük. Divinité Syrienne. Ses attributs, t. 2, p. 254.

Z.

Zamolxis, Législateur des Gètes, emploie l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 118.

Zathrausthès. Législateur des Arimaspes. Il emploie l'imposture religieuse, t. 2, part. 2, p. 118.

Zénith. Définition de ce nom, t. 1, p. 102; t. 3, part. 2, p. 4.

Zénon. Ses dogmes, t. 1, p. 95.
Ses explications allégoriques, ibid. p. 133, 256.
Son opinion sur l'organisation du monde, ibid. p. 187.
Sur l'univers Dieu, ibid. p. 256.

Zéphyr. Son autel, t. 2, part. 2, p. 31.

Zodiaque. Effet de son obliquité, t. 1, p. 102, 139.
Il sert de route à toutes les Planètes. Sa largeur. Ses douze divisions, et leur usage. Origine de son nom. Il fut l'objet de fables sacrées et d'un culte. Rôle important qu'il joue dans la mythologie, t. 1, p. 107--109; t. 3, part. 2, p. 16.
Cause première, ibid. p. 125, 176, 204, 208; t. 3, p. 310.
Appelé *Cercle Olympique*, t. 1, p. 162.
Manière dont il fut originairement divisé, t. 1, p. 181; t. 2, part. 2, p. 211.
Ses influences, t. 1, p. 204; t. 3, p. 310.
Appelé *Tabernacle*, ibid. p. 205.
Son action composée, ibid. p. 211.
Sa division en douze mille parties, ibid. p. 233; t. 3, p. 23, 24.
Partagé entre les deux causes, t. 2, part. 2, p. 189, 221; t. 3, p. 20-24.
Représenté par une roue à douze vases. Action du Soleil répartie entre ses douze signes, t. 2, part. 2, p. 235.
Sa division en signes, en décatémories, dodéca-

témories et douzièmes. Cent vingt lieux du Zodiaque, ibid. p. 160.

Ses douze signes président à douze parties du corps humain, ibid. p. 170.

Ses douze signes deviennent les enseignes des douze Tribus Juives, t. 3, p. 239.

Zodiaque Indien, t. 3, p. 240.

Appelé *Tabernacle*, *Roue des signes*, et *Roue aux douze vases*, t. 3, p. 32.

Table des influences de chacun de ses signes sur les métaux, végétaux, etc. ibid. p. 310.

Douze Dieux président à ses douze divisions, ibid. p. 305.

Ses douze parties en large et en long, t. 3, p. 303; t. 3, part. 2, p. 19.

Chacun de ses signes est un emblême de la marche du Soleil et de l'état de la nature, t. 3, p. 326, 342.

Calendrier rural et astronomique, ibid. p. 327, 340.

Comparaison de ses images avec le climat de l'Egypte, à laquelle il paroît devoir son origine, t. 3, p. 327--340, 360, 366.

Epoque à laquelle il lui convient, t. 3, p. 329, 330, 340, 353, 365, 367.

Il ne convient à aucun autre peuple, à aucune autre époque, ibid. p. 328, 340, 342.

Sa position primitive lors de l'invention, ibid. p. 329.

Preuves de son antiquité, ibid. p. 331.

Sa division commence originairement au Solstice d'été, ibid. p. 335, 345.

Réfutation de l'objection contre sa haute antiquité, t. 3, p. 340, 366.

Epoque plus récente qu'on pourroit lui supposer. Sa position relativement à l'Equateur, ou aux Colures et aux saisons dans les siècles mythologiques, t. 3, p. 341.

Il est significatif et il appartient à l'écriture hiéroglyphique, ibid. p. 342.

Changemens qu'il a pu éprouver dans ses images symboliques. Identité du Zodiaque Egyptien, avec celui des Grecs, t. 3, p. 343.

Origine commune du Zodiaque pour tous les peuples, ibid. p. 344, 361.

Il est la base des symboles de la religion des Egyptiens. Motifs qui ont déterminé ces peuples à n'y rien changer. Deux espèces de Zodiaques, l'une par Signes et l'autre par Constellations, ibid. p. 344.

Examen du Zodiaque tracé dans le Planisphère de Kirker, ibid. p. 345, 346, 349--352.

Description du Zodiaque Indien, et époque à laquelle il semble remonter, ibid. p. 352, 353.

Cycle des Orientaux pris à tort pour un Zodiaque, ibid. p. 362, 363.

Réfutation des objections de ceux qui attribuent aux Indiens les figures de notre Zodiaque, ibid. 365.

Tableau nominatif et explicatif des Signes du Zodiaque, t. 3, part. 2, p. 3--190.

L'ame du monde y circule, et y emprunte ses formes. Ses diverses divisions, ibid. p. 16--27.

Sa description. Sa division en douze parties marquées par douze animaux. Il est la route du temps, partagée entre les deux principes Lumière et Ténèbres. Il est la carrière d'Hercule, d'Osiris, de Bacchus. Ses divers noms et différens objets auxquels on l'a comparé, ibid. p. 16--19.

Ses douze Signes divisés en mâles et femelles, ainsi que ses trois cent soixante degrés, ibid. p. 19.

Sa division en deux moitiés subordonnées au Soleil et à la Lune. Distinction de sa moitié chaude, et de sa moitié froide. Distribution du Zodiaque entre les qualités élémentaires, ibid. p. 22.

Sa division en cent quarante-quatre parties. Distinction entre les signes des Constellations du Zodiaque, ibid. p. 23, 28.

Distinction du Zodiaque intellectuel et du visible. Division en trente-six parties par Décans avec ses usages, ibid. p. 24.

De quoi se composent les figures astrologiques, qui président aux signes du Zodiaque, ibid. p. 25.

Noms des signes du Zodiaque chez les Indiens, t. 3, part. 2, p. 290.

Leur distinction en bons et mauvais, ibid. p. 290.

Ils furent désignés par douze pierres précieuses rangées trois par trois, t. 3, part. 2, p. 306.

Diverses sous-divisions du Zodiaque, relatives aux Planètes, t. 3, part. 2, p. 307.

Zones. Les cinq Zones, t. 3, part. 2, p. 15.

Zoroastre. Législateur des Perses. Il emploie l'imposture religieuse. Fiction sur son commerce avec les Dieux. Il annonce que le Zend-Avesta lui est envoyé du Ciel, t. 2, part. 2, p. 119.

Fin de la Table générale et Analytique des Matières.

TABLE GÉNÉRALE

DES DIVERS TRAITÉS,

DE LEUR OBJET ET DES CHAPITRES.

ORIGINE DES CULTES, ou RELIGION UNIVERSELLE.

TOME I.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *L'Univers Dieu*, pag. 1
CHAP. II. *Culte de la Nature prouvé par l'Histoire*, 3
CHAP. III. *Vestiges du Culte de la Nature empreints sur tous les monumens*, 43

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Tableaux de l'Univers, de ses Divisions, et des Agens principaux de la Nature*, 99
CHAP. II. *Cause active et passive de la Nature*, 124
CHAP. III. *Subdivision de la cause active ou d'Uranus*, 139
CHAP. IV. *De la cause passive et de l'action du Ciel sur elle*, 182
CHAP. V. *Des deux principes Lumière et Ténèbres*, 223
CHAP. VI. *De l'Ame universelle ou du Monde animé*, 241
CHAP. VII. *De l'Intelligence universelle et de ses Parties*, 257

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. *Héraclëide, Poème sur Hercule, ou sur le Soleil*, 305
CHAP. II. *Osiris ou le Soleil, Poème Egyptien*, 366
CHAP. III. *Poème Egyptien sur Isis ou sur la Lune*, 396
CHAP. IV. *Théséide, Poème sur le Soleil, sous le nom de* Thésée, *ou de l'*Hercule Athénien, 434
CHAP. V. *Argonautiques, Poème sur Jason ou sur le Soleil*, 458

TOME SECOND.

Suite du Livre troisième.

Chap. VI. *Bacchus ou le Soleil. Poème des Dionysiaques*, page 1
Chap. VII. *Ammon ou le Dieu Soleil aux formes de Belier*, 98
Chap. VIII. *Apis, Omphis, Mnevis, Mithra, Dieux aux formes de Taureau, ou montés sur le Taureau*, 105
Chap. IX. *Mendès ou Pan, Divinité dont les formes sont empruntées de la Chèvre et du Bouc*, 136
Chap. X. *Apollon, Dieu Soleil aux formes humaines*, 147
Chap. XI. *Orus ou l'Apollon Egyptien*, 154
Chap. XII. *Adonis ou l'Osiris Phénicien*, 156
Chap. XIII. *Atys ou l'Apollon Phrygien*, 163
Chap. XIV. *Esculape, Sérapis, Pluton, Esmun, Cneph, et toutes les Divinités aux attributs de Serpent*, 165
Chap. XV. *Harpocrate ou le Dieu Jour près le Solstice d'Hiver*, 196
Chap. XVI. *Canobus ou le Dieu Soleil peint avec les formes du Verseau*, 201
Chap. XVII. *Le Soleil et la Lune, Dagon, Derceto, Atargatis, Oannès, la Déesse de Syrie, peints avec les formes du Poisson*, 207
Chap. XVIII. *Des Divinités Syriennes et Chaldéennes, Baal, Belus, Baal-Berith, Baal-Gad, Beel-Phegor, Beel-Zébut, Beel-Zéphon, Adramelech, Anamelech, Moloch, Nergal, Nisroch, Nebo, Succoth-Benoth*, 231

Livre quatrième.

Chap. I. *Du Culte idolâtrique en général, et en particulier du Culte des Animaux vivans*, page 255
Chap. II. *Du Culte des Plantes et des Pierres*, 279
Chap. III. *Des Images et des Statues simples ou composées.* 293

TOME SECOND,

Deuxième partie.

Traité des Mystères.

Première Partie. *Des Mystères, de leur Origine et de leurs Progrès, de leurs espèces différentes, et de tout ce qui tient à l'historique des Initiations anciennes, au Cérémonial, et aux fonctions Sacerdotales*, page 1

Deuxième partie. *Examen Philosophique des Mystères considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale*, page 109

Troisième partie. *Examen Philosophique des Mystères considérés dans leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique et l'Astronomie ancienne*,

Première Section, 175

Deuxième Section, 221

TOME III.

Chap. I. *De la Religion Chrétienne*, page 5

Chap. II. *De la Réparation*, 37

Chap. III. *Sur l'unité et la Trinité de Dieu*, 92

Dissertation sur les grands Cycles, et sur les Catastrophes qui les ramenoient, 154

Examen d'un ouvrage Phrygien, connu sous le nom d'*Apocalypse*.

Préface, page 185

Chap. I. (1). 187

Chap. II et III. 201

Chap. IV. 224

Chap. V. 228

Chap. VI. 242

Chap. XII. 246

Chap. XIII. 247

Chap. XIV. 256

Chap. XV. 261

Chap. XVI. 265

Chap. XVII et XVIII. 269

Chap. XIX. 273

Précis de la Cosmogonie et de la Théologie des Perses, Ibid.

Chap. XX. 285

Chap. XXI. 295

Chap. XXII. 315

Mémoire sur l'Origine des Constellations. 324

(1) Ces Chapitres sont ceux de l'Apocalypse.

TOME III.

Deuxième Partie.

TABLEAU HISTORIQUE, EXPLICATIF, ET NOMINATIF DES SIGNES DU ZODIAQUE, ET DES CONSTELLATIONS.

CHAP. I. *De la Sphère et de ses Parties.* PREMIÈRE SECTION, page 1
DEUXIÈME SECTION. *Du Zodiaque*, 16
Des Signes du Zodiaque, 28—73
Des Constellations Boréales, 74---151
Des Constellations Australes, 152---188
De la Voie de Lait, 189
TROISIÈME SECTION. *Des Paranatellons*, 191
Diverses Divisions du temps chez les Indiens, 289
SECTION QUATRIÈME. *Des Planètes*, 295

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES CHAPITRES.